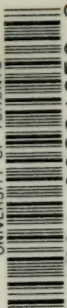


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00291359 8

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

INDEX LIST AUG 1 1922.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

RONSARD ET L'HUMANISME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SUR L'ANTIQUITÉ ET LA RENAISSANCE

- PÉTRARQUE ET L'HUMANISME, *nouvelle édition remaniée et augmentée*. Paris, 1907, 2 vol. in-8.
- LA BIBLIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI, *contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*. Paris, 1887, in-8.
(74^e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*.)
- LE VIRGILE DU VATICAN ET SES PEINTURES. Paris, 1897, in-4.
- LE CANZONIERE AUTOGRAPHE DE PÉTRARQUE. Paris, 1886, in-8.
- LE « DE VIRIS ILLUSTRIBUS » DE PÉTRARQUE, *notice sur les manuscrits originaux suivie de fragments inédits*. Paris, 1890, in-4.
- LES CORRESPONDANTS D'ALDE MANUCE, *matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514)*. Rome, 1888, in-4.
- ÉRASME EN ITALIE, *étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Érasme*, 2^e édition. Paris, 1898, in-8.
- LETTRES DE JOACHIM DU BELLAY, *publiées pour la première fois d'après les originaux*. Paris, 1883, in-8.
- LE DERNIER AMOUR DE RONSARD. Paris, 1914, in-8.
- UN POÈTE RHÉNAN AMI DE LA PLÉIADE.
- IL VIAGGIO IN ITALIA DI ENRICO III RE DI FRANCIA, *e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino* (avec A. SOLERTI). Turin, 1890, in-8.
Paris, 1922, in-8.
- LES PEINTURES DES MANUSCRITS DE VIRGILE. Rome, 1884, in-8.
- LE VATICANUS 90 DE LUCIEN. Paris, 1884, in-8.
- BOCCACÉ ET TACITE. Rome, 1892, in-8.
- FAC-SIMILÉS DE L'ÉCRITURE DE PÉTRARQUE. Rome, 1887, in-8.
- MANUSCRITS A MINIATURES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PÉTRARQUE. Paris, 1889, in-4.
- LES ÉTUDES GRECQUES DE PÉTRARQUE. Paris, 1888, in-8.
- UNE DATE NOUVELLE DE LA VIE DE PÉTRARQUE. Toulouse, 1890, in-8.
- LE RÔLE DE PÉTRARQUE DANS LA RENAISSANCE. Paris, 1907, in-8^o.
- PETITES NOTES SUR L'ART ITALIEN. Paris, 1887, in-8.
- RECHERCHE SUR UN COMPAGNON DE POMPONIUS LAETUS. Rome, 1886, in-8.
- GIOVANNI LORENZI, BIBLIOTHÉCAIRE D'INNOCENT VIII. Rome, 1888, in-8.
- INVENTAIRE DES MANUSCRITS GRECS DE JEAN LASCARIS. Rome, 1886, in-8.
- PIETRO BEMBO ET LAZARE DE BAÏF. Bergame, 1894, in-8.
- LE GREC A PARIS SOUS LOUIS XII. RÉCIT D'UN TÉMOIN. Paris, 1888, in-8.
- LE PREMIER TRAVAIL FRANÇAIS SUR EURIPIDE (*Fr. Tissard*). Paris, 1898, in-8.
- LETTRES INÉD. DE LA REINE DE NAVARRE AU PAPE PAUL III. Versailles, 1887, in-16.
- LETTERE INEDITE DEL CARDINALE DE GRANVELLE. Rome, 1884, in-4.
- P. VETTORI ET C. SIGONIO. CORRESPONDANCE AVEC F. ORSINI. Rome, 1884, in-4.
- LES COLLECTIONS D'ANTIQUITÉS DE FULVIO ORSINI. Rome, 1884, in-8.
- NOTES SUR PIRRO LIGORIO. Paris, 1886, in-8.
- LETTRES DE PAUL MANUCE REQUEILLIES A LA VATICANE. Rome, 1883, in-8.
- LA BIBLIOTHÈQUE D'UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE (*Muret*). Rome, 1883, in-8.
- NICOLAS AUDEBERT, ARCHÉOLOGUE ORLÉANAIS. Paris, 1887, in-8.
- JACQUES AMYOT ET LE DÉCRET DE GRATIEN. Rome, 1885, in-8.
- UN ÉLOGE LATIN DE MELLIN DE SAINT-GELAIS. Paris, 1921, in-8.
- HÉLÈNE DE SURGÈRES. Paris, 1882, in-8.
- RONSARD ET SES CONTEMPORAINS ITALIENS. Paris, 1921, in-8.

P
Philot. & Archæol
E

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

DEUX CENT VINGT-SEPTIÈME FASCICULE

RONCARD ET L'HUMANISME

PAR

PIERRE DE NOLHAC

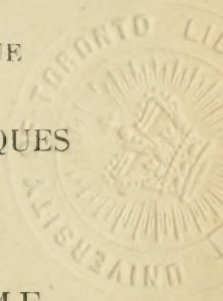


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1921

Tous droits réservés.

173804
15/9/22





AS

162

B6

fasc. 227-230

PIERRE DE NOLHAC

RONSARD

ET

L'HUMANISME

AVEC UN PORTRAIT DE JEAN DORAT ET UN AUTOGRAPHE DE RONSARD



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1921
Tous droits réservés.

Cet ouvrage forme le 227^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

PRÉFACE

Qui se contente aujourd'hui pour notre Ronsard de la timide réhabilitation de Sainte-Beuve ? Une époque de recherches critiques le met en place bien plus haute que celle où les romantiques se croyaient hardis de l'élever. Nous sourions de leurs hésitations et de leurs réserves, et notre admiration ne se réduit plus à choisir dans cette œuvre immense quelques odelettes et quelques sonnets. Nous voulons mesurer l'ensemble du monument et en examiner les détails ; les parfaites réussites n'y font pas dédaigner l'effort moins heureux ; la Pléiade entière bénéficie de la curiosité qui s'attache au maître, et rien ne nous laisse indifférents de cette tentative d'où est sortie toute la poésie moderne de la France.

Le gentilhomme vendômois, qui prit ses meilleurs amis parmi les rimeurs et les professeurs de grec, est une des figures les plus originales de notre littérature. Elle commence à être une des plus étudiées. D'excellents érudits s'y consacrent, surtout depuis quelques années ; tandis que la biographie s'éclaire les éditions partielles ou générales des œuvres se multiplient ; cependant que nos poètes, malgré le vieillissement de la langue, se mettent à les lire assidûment. Quelques étrangers s'associent à ce mouvement ; ceux d'entre eux qui y résistent nous font penser que Ronsard est peut-être, comme Racine, un de ces dieux domestiques dont le culte n'est célébré pleinement qu'au foyer de la nation.

Il n'est pas aisé de bien connaître ce siècle de grands écrivains. L'éloignement des temps nous sépare plus qu'on ne

le voudrait des pères de notre lyrisme et de notre prose. Ceux de la Pléiade méritent pourtant qu'on apprécie exactement la révolution qu'ils ont osée et réussie, les raisons et les circonstances de leur imitation des Anciens et des Italiens, les principes qui ont soutenu leur effort sans y survivre et ceux qu'ils ont incorporés à jamais dans notre doctrine des lettres. Les opinions les mieux établies à ce sujet doivent être revisées de temps en temps par la critique. N'est-il pas insuffisant, par exemple, de croire que la poésie de Ronsard et de ses amis trouve sa préparation et ses origines dans l'école lyonnaise ? On a établi de ce côté des filiations spirituelles qui ne sont applicables qu'à quelques écrivains. Celle qui les intéresse tous n'est pas assez en lumière, car c'est ailleurs qu'ils ont rencontré le milieu littéraire favorable et de véritables précurseurs.

Les poètes humanistes, c'est-à-dire ceux qui écrivaient en latin classique, donnaient déjà l'exemple d'une culture intellectuelle entièrement empruntée à l'Antiquité. Pétrarque, de qui découlent tous les courants de la Renaissance, avait été leur premier maître et cette littérature savante florissait depuis près de deux siècles en Italie, alors qu'elle s'implantait à peine chez nous. Dès qu'elle passa les monts, sa fortune ne cessa de grandir. L'Allemagne, par exemple, qui n'a pas eu de Ronsard et n'a rejoint qu'au siècle suivant les traces du nôtre, compte presque autant de poètes humanistes que la France. Dans toute l'Europe, ces formes ont alors suffi à l'expression de l'idée et du sentiment chez les écrivains les plus cultivés, et quelques chefs-d'œuvre, trop dédaignés aujourd'hui, en ont tiré une courte, mais éclatante carrière.

La Pléiade, à ses débuts, fut entourée d'un monde latinisant, qui vivait sur le fonds qu'elle exploitera elle-même et puisait sa vigueur aux mêmes sources. Il n'avait rien de commun avec l'école de Marot, en faveur auprès des gens de cour et des femmes, contre laquelle les jeunes réformateurs batailleront, et il s'opposait plus encore à ces Rhéto-

riqueurs démodés qui prolongeaient, dans une indigence croissante de la pensée, l'existence de nos vieilles formes poétiques. L'usage de la langue de Rome et quelquefois du grec, s'il n'encourageait point l'originalité, sauvait d'ordinaire les humanistes de la platitude en leur imposant la fréquentation des grands modèles. Ceux même qui se contentaient de reproduire, en des vers plus ou moins heureux, la grâce horatienne ou la facilité d'Ovide, frayaient la voie aux plus hardis et aux plus savants qui allaient s'inspirer de Pindare et de l'*Anacréon* de Henri Estienne. Mais cette poésie, où les médiocres furent innombrables, eut aussi de véritables maîtres, que Ronsard et les siens admirèrent et ne cessèrent pas de pratiquer. C'est elle qui créa par avance un public pour l'école nouvelle, lui recruta des lecteurs dans toutes les parties de la nation et facilita sa besogne d'enrichir notre langue du meilleur héritage de la double Antiquité. La prose latine du même temps, si riche en tous les genres et dont l'esprit français fit alors si noble usage, ne le préparait-elle pas de la même façon à goûter les *Essais* et à en assurer la diffusion ?

Les principales nouveautés de ce livre lui viennent de l'usage qu'il fait de textes, imprimés ou inédits, de la littérature de l'Humanisme. Sans me priver de recourir à d'autres sources, ce sont celles que j'ai particulièrement recherchées, comme les plus négligées jusqu'à présent. Le lecteur jugera de ce qu'elles fournissent d'inattendu pour reconstituer la biographie de nos poètes et le milieu qui les a formés. Les érudits ronsardisants, auxquels ces pages sont spécialement destinées et que j'ai tant de fois nommés avec reconnaissance, utiliseront, je l'espère, des observations qui éclairent à leur suite les points obscurs de la vie de Ronsard et de ses amis et peuvent aussi servir à préparer des recherches nouvelles. Elles semblent abondantes pour le *decennium* de la « Brigade » qui va de la publication de la *Deffence* (1549) et des *Odes* (1550) à la mort de Joachim

du Bellay. Cette période, qui embrasse l'œuvre ronsardienne du règne de Henri II, est une des plus actives de nos lettres et les destinées de notre poésie lyrique s'y sont fixées.

On verra Ronsard rattaché directement à l'Humanisme, non seulement par ses études, ses imitations, ses proches amitiés et des relations lointaines souvent ignorées, mais encore par quelques fantaisies de sa plume. Les papiers de Jean de Morel devaient garder trace de son intimité avec le poète; ceux de notre Bibliothèque nationale m'avaient donné déjà, en 1882, les premiers autographes connus de Du Bellay; ceux de la Bibliothèque de Munich, que j'ai dépouillés en 1898 et 1910, apportent l'invective contre Pierre de Paschal, qui restitue à Ronsard une œuvre assez curieuse, jusqu'à présent vainement cherchée. Elle est un exemple de ce « bon gros latin », qu'il voulait qu'on écrivît sans nulle prétention cicéronienne, et dont il usait lui-même, on le verra, avec une verve égale à celle de sa meilleure prose française. Ce morceau justifie le chapitre qui évoque quelques visages de « gens de lettres » autour de la victime de Ronsard.

Les premiers documents de ce travail ont été réunis par un étudiant de l'École des Hautes-Études, il y a près de quarante ans. Je méditais alors, avec les ambitions de la jeunesse, une large « Histoire de l'Humanisme en France », dont un volume eût été consacré à la Pléiade et aux formes de l'hellénisme propagées par l'enseignement de Dorat. Ce projet s'est trouvé interrompu par mon séjour à Rome et des études poursuivies de longues années sur les origines italiennes de la Renaissance. Versailles ne pouvait m'y ramener. J'ai abordé, il est vrai, quelques points du sujet dans les conférences de notre École. Plusieurs élèves d'alors, devenus des maîtres aujourd'hui, MM. Dorez, Jovy, Delaruelle, l'historien de Budé, en ont traité avec autorité des parties importantes; d'autres se rappellent quel intérêt nous inspirèrent successivement les précurseurs du temps de

Charles VI et les contemporains d'Érasme. Un seul savant se préparait à remplir le dessein d'ensemble, dont il avait mesuré à la fois les difficultés et le mérite ; mais René Sturel, historien d'Amyot, après avoir honoré la patrie par ses premiers travaux, a donné sa vie pour la défendre. Qui reprendra maintenant la tâche abandonnée ? Quel peintre saura exécuter en son entier le grand tableau d'histoire littéraire, dont cette esquisse bien imparfaite ne présente qu'un fragment ?

Paris, juin 1921.

Les textes de Ronsard sont cités d'après l'édition Paul Laumonier (Paris, 1919), à partir de la page 65. On a maintenu dans l'ensemble du livre les renvois à l'édition Blanchemain, dont on connaît trop les insuffisances de toute sorte, mais qui se trouve encore la plus répandue. (On peut croire qu'elle sera remplacée dans l'usage courant par celle que prépare M. H. Vaganay, d'après le texte des *Œuvres* de 1578.) La grande édition Laumonier, qui reproduit comme celle de Marty-Laveaux le texte de 1584, est l'instrument de travail par excellence sur Ronsard, grâce surtout à son important commentaire, digne de l'auteur de *Ronsard poète lyrique*. Le même savant a été chargé par la « Société des textes français modernes » de l'édition critique des œuvres de Ronsard ; je cite les *Odes* de 1550 d'après les deux premiers volumes, seuls parus. Les autres ouvrages du seizième siècle ont été cités, autant que possible, d'après les éditions originales.

RONSARD

ET L'HUMANISME

PREMIÈRE PARTIE

RONSARD HUMANISTE

L'ÉDUCATION, LE MILIEU, LES LECTURES

En France, jusqu'au milieu du seizième siècle, la littérature n'est pas moins latine que française. La langue de l'Humanisme, qu'on trouve dans Érasme douée de toutes les ressources de la vie, a longtemps paru suffire aux besoins les plus divers de la pensée. Elle cède lentement la place à la langue nationale, dont les droits s'affirment et se justifient peu à peu par des œuvres de plus en plus parfaites. L'Italie, qui nous devance toujours dans les voies de la Renaissance, a posé et résolu bien avant nous la « question des langues ». Le « vulgaire » y a conquis sa place dans tous les domaines, au même titre que le latin, sauf pour la théologie et l'érudition. Des théoriciens comme Pietro Bembo et Sperone Speroni ont fait triompher, en faveur de l'italien, les thèses dont ils fournissent la matière toute préparée à la *Deffence et illustration de la langue françoise*. Le brillant et presque inutile plaidoyer de Joachim du Bellay a été, même chez nous, précédé de beaucoup d'autres ; et la cause qu'il défend avec une juvénile véhémence, en 1549, n'est déjà pas moins gagnée en France qu'en Italie. Mais la culture latine, à laquelle d'ailleurs le poète rend de si vifs hommages, est tellement complète et répandue que de nombreux écrivains usent presque indifféremment des deux langues.

Il est remarquable que le cardinal Bembo soit à la fois l'auteur des *Prose*, un bon poète pétrarquisant et l'un des « cicéroniens » le plus admirés de son temps ; et l'on peut faire une observation assez semblable à propos de notre Étienne Dolet :

l'homme qui a combattu pour la doctrine du Cicéronianisme et construit en l'honneur du latin le monument des *Commentaires*, consacre la fin de sa vie à « mettre notre langue en tel degré qu'on la puisse doresnavant autant estimer que plusieurs autres non tant riches en éloquence »¹. Pour ne citer qu'un autre exemple, mais suffisant, Guillaume Budé lui-même, « lumière du siècle » et prince des hellénistes, sans renier la supériorité des langues anciennes, a cru devoir écrire en français l'*Institution du Prince*, qu'il voulait faire lire à François I^{er} et à sa cour. Ce mouvement est soutenu par le sentiment patriotique qui se rencontre chez les lettrés². L'Europe connaît déjà une sorte d'émulation entre plusieurs littératures nationales ; on vise à égaler, à surpasser même les Italiens³. Mais cette émulation n'existe pas moins dans l'usage de la langue internationale. Au cours des polémiques sur l'imitation exclusive de Cicéron, qui se poursuivent pendant une partie du siècle, plusieurs des nôtres mettent un point d'honneur à revendiquer cette artificielle pureté de langage, peu prisée d'Érasme, dont l'Italie prétend détenir le privilège.

La poésie n'échappe pas à des habitudes qui dominent alors tous les esprits. On se fait une idée bien incomplète du mouve-

1. « Estienne Dolet au lecteur françoys », en tête de l'édition lyonnaise de *La parfaite amye d'Antoine Héroet*, 1542 (Héroet, *Œuvres poétiques*, éd. F. Gohin, Paris, 1909, p. 9). Dolet qui n'en continue pas moins de faire « profession totale de la langue latine », expose nettement les motifs de conversion à la langue vulgaire dans un ouvrage plusieurs fois réimprimé. *La manière de bien traduire d'une langue en autre* (1540), dont un passage essentiel est cité par Henri Chamard, dans son édition critique de la *Deffence et illustration*, Paris, 1904, p. 161. La bibliographie de la question serait considérable. Voir, pour d'autres exemples, F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. II ; H. Chamard, *Joachim du Bellay*, Lille, 1900 (spécialement sur Jacques Peletier du Mans), et l'étude si neuve de P. Villey, *Les sources italiennes de la Deffence... de Joachim du Bellay*, Paris, 1908, qui forme le t. IX de notre *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*.

2. Budé a déjà combattu vivement, dans son *De Asse*, l'opinion qui attribue à l'Italie une prééminence littéraire sur les autres nations. V. Louis Delaruelle, *Guillaume Budé, les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Paris, 1907, p. 160-166.

3. « Sommes-nous doncques moindres que les Grecz ou Romains... ? La France... est de long intervalle à préférer à l'Italie » (*Deffence*, éd. Chamard, p. 321-322). De ces deux idées essentielles de la Pléiade, je ne vois point la seconde soutenue avant Du Bellay, dans l'ordre littéraire : elle devient commune après lui.

ment poétique en France sous François I^{er}, quand on en borne l'étude au groupe de Clément Marot et à l'école lyonnaise. La grande production latine ne peut être négligée et parfois, comme chez Salmon Macrin ou Théodore de Bèze, révèle de véritables talents. Même lorsqu'a commencé avec Ronsard la magnifique rénovation du lyrisme français, on voit se répandre des recueils en latin toujours plus habiles et plus variés. Aussi les contemporains qualifiés prennent-ils tout à fait au sérieux cette poésie et lui conservent-ils son rang, à côté de sa sœur cadette. Choisissons pour le prouver deux témoignages seulement, mais dont on ne puisse contester l'autorité.

Montaigne accorde aux deux poésies alors en usage le mérite d'une fécondité égale, sans les distinguer autrement qu'en rappelant la perfection récemment obtenue par la française : « ... Il me semble aussi de la poésie qu'elle a eu sa vogue en notre siècle ; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier-là. Aurat, Bèze, Buchanan, l'Hospital, Mont-Doré, Turnebus ; quant aux François, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais ; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, je ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne » ¹. Un petit poème catullien de Joachim du Bellay n'est pas moins significatif. Après avoir établi dans la *Deffense* que les Français sont capables d'égaliser les Anciens et les Italiens, en les imitant avec hardiesse, il énumère ensemble les poètes érotiques des trois langues, ainsi qu'il les mêle évidemment dans sa mémoire et dans son admiration :

Ob id nunc cupiam hic adesse, Gordi,
Et quicquid cecinit tener Catullus,
Et quicquid cecinit tener Tibullus,
Quicquid Naso canit Propertiusque,
Gallus, et Iouianus Actiusque ².
Quicquid ipse Marullus et Petrarca,
Quicquid Beza canit, canit Macrinus,
(Ut nostros quoque nominem Poetas),
Ronsardus grauis et grauis Thyardus,

1. *Essais*, livre II, ch. xvii.

2. Du Bellay désigne ici les deux napolitains, Giovanni-Gioviano Pontano et Jacopo Sannazaro, nommé dans l'Académie Pontanienne Actius Syneerus.

Mollis Baius mihi que (si quis
 Probatos locus inter-est poëtas)
 Optarim ueteres meos calores...¹

Les prétentions de nos néo-latins sont allées beaucoup plus loin que l'égalité qu'on leur reconnaît. Avant l'éclatant succès de l'entreprise de Ronsard, ils s'imaginent assez souvent représenter à eux seuls toute la poésie française issue de la « Renaissance des lettres ». Ils revendiquent, du même ton qu'emploiera la Pléiade, le mérite d'avoir doté la France d'un art véritable et de lui avoir fait perdre sa réputation de nation barbare. C'est ce qu'exprime clairement le plus habile d'entre eux, Salmon Macrin, dans un poème *Ad poetas Gallicos*, adressé à ses principaux contemporains, les seuls qui comptent à ses yeux, Germain de Brie, Jean de Dampierre, Nicolas Bourbon, Étienne Dolet et Jean Visagier (*Vulteius*) ; et il est à noter que ces *poetae gallici* n'ont jamais fait que des vers latins :

Brixi, Dampetre, Borboni, Dolete,
 Vulteique operis recentis author,
 Facundi numero elegante vates....
 Vestra namque opera et labore factum
 Insigni simul eruditione,
 Haec ut natio Gallicana, nullo
 Ante humaniter instituta cultu,
 Et quae brbara diceretur olim,
 Iam agrestem exuat expolita morem,
 Ipsa jam Atthida Graeciamque totam,
 Doctos prouocet ac Remi nepotes,
 Nec sese Italia putet minorem².

C'était l'époque où, dans toute l'Europe lettrée, les néo-latins d'Italie faisaient des disciples enthousiastes, où les églogues marines de Sannazar se lisaient au même titre que les églogues rustiques de Virgile, où le poème du « divin Fracastor » intitulé *Syphilis* était, sans hésitation, égalé aux *Géorgiques*³. Aucun de

1. *Ioachimi Bellaii Andini Poematum libri quatuor*, Paris, 1538, fol. 41 v°.

2. *Hymnorum libri VI ad Io. Bellaium*, Paris, 1537, p. 36 (Réimprimé dans le recueil mis sous le nom de Ranutius Gherus : *Delitiae C. poetarum Gallorum*, Francfort, 1609, t. II, p. 478).

3. Ronsard devait avoir lui-même l'habitude de parler du « divin Fracastor », car on relève l'épithète chez Binet, écho souvent fidèle de ses conversations.

« nos latineurs » de France n'atteignit jamais à une telle renommée ; mais ils avaient une assez complète conscience de leur valeur pour mesurer quelle distance séparait leur culture, souvent étendue et raffinée, de celle des rimeurs en langue vulgaire, tous à peu près étrangers à l'étude de l'Antiquité. Leurs publications, déjà nombreuses, et qui tendent à se multiplier au cours du siècle ¹, contribuent à préparer un auditoire à Ronsard et à son école. Elles attestent, en tout cas, que le latin peut alors exprimer toute la pensée des poètes et leur assurer une réelle renommée.

Que tel ait été, pendant une partie de sa vie, le sentiment de Pierre de Ronsard, j'espère en fournir, au cours de ces études, des preuves assez nombreuses. Mais une des marques les plus certaines de son génie volontaire est précisément qu'il a su résister à la tentation d'écrire lui-même dans la langue des grands lettrés. Il ne s'est presque jamais écarté, sur ce point, d'une direction délibérément choisie, lorsqu'il eut achevé de concevoir sa rénovation poétique. Rappelons ici la date de ce mouvement. On sait qu'il coïncida assez exactement avec l'avènement du roi Henri II, et Charles Fontaine fixe en ces termes l'époque où les poètes les mieux doués donnèrent l'exemple de se détacher du latin :

Les vers Latins i' ay delaissez
 Pour escrire en nos vers François,
 Ou la Muse vous a poussez.
 C'estoit c'estoit aux temps passez,
 Parauant ce grand Roy François,
 Qu'on brouilloit tout en Latinois ².

1. H. Chamard a dressé le tableau des principaux recueils latins parus en France de 1525 à 1549, pour donner une idée de l'importance de ce mouvement (*Joachim du Bellay*, p. 103). Il va s'accroissant avec le temps. Les *Delitiae*, qui choisissent dans tout le xvr^e siècle, insèrent des vers de cent neuf poètes latins, nés en France et dont le tiers au moins a laissé un nom. L'Allemagne n'est guère moins féconde. On trouve une bonne bibliographie et un choix de ses poètes dans le petit livre de Georg Ellinger, *Deutsche Lyriker des sechzehnten Jahrhunderts*, Berlin, 1893. Mais l'Allemagne de la Renaissance n'a pas eu de Ronsard.

2. Le sixain est adressé, par une dédicace collective, à Du Bellay, Ronsard, Jodelle, Baif et Magny, dans les *Odes, énigmes et épigrammes*, Lyon, 1557, p. 66. Cf. Richmond Laurin Hawkins, *Maistre Charles Fontaine parisien*, Cambridge, Harvard Univ. press, 1916, p. 162.

Ronsard a formulé tant de fois ses grands desseins en vers et même en prose, ses contemporains en ont célébré si abondamment la réalisation et la victoire; tant de critiques les ont discutés depuis, qu'il semblerait inutile de les exposer une fois de plus, si nous n'avions à présenter une page d'humaniste excellente et peu connue, qui convient à merveille à notre sujet. L'éloge funèbre du poète, prononcé par Georges Critton au collège de Boncourt, rappelle ainsi les services rendus par Ronsard à la langue et à la poésie de notre pays :

...Nec enim illi patrii et popularis quam Latini et Graeci sermonis notior usus erat aut expeditior, nec ad Latina quam Gallica carmina pangenga infeliciori erat vena : sed patriae nimia charitas effecit ut Gallicam Musam lubentius arriperet, quam externis illis et transmarinis Graccorum ac Latinorum spoliis satis habuit locupletari, verba ipsa populis a quibus ea profecta sunt censuit relinquenda. Sed cum stratam humi submissius repere nec adhuc erigere se potuisse domesticam Musam animaduerteret, nec quid plebeios illos qui tum legabantur poëtas praeter inanem rythmum et verborum similitudinem aucupari, primus altius inflare superioribus omnibus, primus dicendi veneres et lepores in quibus Graeci potissimum floruerunt, nostris versibus intexere, primus ad eorundem exemplum modificare vocabula quaedam et inuertere, noua quaedam audacius excudere, eadem inter se concinnitatis quodam ordine componere, nec minus grauitatem in sententiis quam in verbis amplitudinem coepit consecrari. Quod ergo floreat apud nos vernacula poësis, quod cum qualibet alia gente sermonis ubertate possimus contendere, quod nec Homero in Deorum laudibus concinnandis, nec Virgilio in bellicis rebus et heroïcis describendis, nec Pindaro in delicatulis odis, nec Ouidio in flebilibus elegiis decantandis quid debeamus, totum illud quantumcumque sit (quod certe est maximum) Ronsardi est proprium...¹

Après les années d'un injuste oubli, la postérité lointaine, pour laquelle travaillait le poète, lui rapporte son hommage. En relisant les louanges des vieux biographes, elle s'assure, avec ses méthodes propres de recherche, qu'ils sont demeurés dans la vérité. Ronsard a renouvelé de fond en comble la matière et la forme, l'inspiration et le vocabulaire de notre poésie. Afin de

1. *Georg. Crittonii laudatio funebris, habita in exequiis Petri Ronsardi apud Becodianos... ad... Ioannem Gallaudium gymnasiarcham Becodianum*, Paris, 1586, p. 6.

se donner tout entier à cette mission, il lui fallait, sans dédaigner l'œuvre latine de son temps, refuser nettement de s'y associer. montrer par un exemple constant que le grand style nouveau introduit par l'école suffisait à toute la poésie. C'est pour cette raison que, dans ses divers recueils, Ronsard n'a fait aucune infidélité à la muse française¹. Il eut à cette abstention d'autant plus de mérite qu'il était, comme le dit Critton et comme on en verra d'autres preuves, un fort expert latiniste, capable d'en remontrer aux plus habiles, et que tout son entourage le poussait à s'en faire honneur. L'exemple était à peu près général; des essais de cette sorte ne pouvaient en rien amoindrir son rôle de chef, ni l'autorité de sa propagande. Plusieurs témoignages nous montrent que Joachim du Bellay, qui latinisa toute sa vie, en vit plutôt augmenter son prestige². Aujourd'hui encore, nous feuilletons les vers d'humaniste du poète des *Régrets* dans les nobles impressions de Frédéric Morel, avec le plaisir d'y rencontrer une poésie naturelle, sincère, vivante, qui présente avec agrément d'autres aspects d'un talent qui nous est cher. Quelques publications de Ronsard en ce genre ne le diminueraient nullement; elles lui feraient seulement dans son temps une figure moins singulière.

On oublie d'ordinaire que, suivant l'exemple de Du Bellay, toute l'école de Ronsard a poétisé en latin. Sans parler de Jean Dorat, dont les vers français ne comptent guère, ni de Marc-Antoine de Muret, qui commentait en français les sonnets du maître et composait ses *Juvenilia* à la façon d'Horace et de Catulle, il y a des poésies latines de Jodelle et de Pontus de Thiard; Baïf a recueilli tardivement des *Carmina*, souvent heureux

1. Le mince recueil latin qu'on peut réunir n'atténue en rien la portée de cette observation.

2. « Quelques-uns... ont rendu cet illustre témoignage de cet auteur qui, comme dans la Poésie Françoisse, à peine s'en trouve-t-il un seul qui l'égale, on en voit aussi bien peu qui soient au-dessus de luy dans la Latine » (G. Colletet, *Eloges des hommes illustres... composez en latin par Scévole de Sainte-Marthe*, Paris, 1644, p. 137). Le texte de Sainte-Marthe parle des admirateurs du poète, *quorum iudicio ut vix ullum in carmine Gallico parem, sic paucos habet in Latino superiores* (*Elogia*, Poitiers, 1598, p. 40). Cf. Chamard, *l. c.*, p. 358-360. V. aussi les distiques insérés par Charles Uytenhove aux dernières pages des *Poemata*: *In Bellaicae Musae et latinae et gallicae carmina*.

et en a tiré quelque vanité¹; Remi Belleau a fait imprimer des vers macaroniques assez habiles et traduit des sonnets de Ronsard en distiques élégiaques²; Michel de l'Hospital, le protecteur de toute la « Brigade », a écrit de beaux poèmes latins, qu'on lit encore avec plaisir; d'autres familiers de la Pléiade, Etienne Pasquier, le grand défenseur du français, Scévole de Sainte-Marthe, Jean Passerat, ont donné d'excellents recueils d'humanistes; on a perdu les vers latins de Jacques Grévin, mais on a ceux de Louis des Mazures et d'élégantes traductions de l'*Anthologie* par Florent Chrestien; enfin tout un chœur de *poetae minores*, qui a chanté autour de Ronsard, l'a fait constamment dans les deux langues. Il n'est point téméraire d'affirmer que leur chef a couru lui-même, au temps de ses débuts, le risque d'être un poète bilingue et qu'il a été tenté à son heure par les lauriers faciles de l'Humanisme.

I

La première jeunesse de Ronsard, traversée d'influences diverses qu'on arrive peu à peu à démêler, le montre dominé par l'étude la plus enthousiaste de la poésie latine. Le grec lui ouvrira des routes nouvelles et fournira à son génie les conditions de sa liberté; mais, jusqu'au moment où il a le bonheur de rencontrer pour maître Jean Dorat, quels rêves sont les siens et par quels essais marque-t-il sa vocation d'écrivain? Les témoignages ne manquent pas à qui veut essayer de les grouper.

Faut-il rappeler que son père était imbu de cet humanisme latent que rapportaient d'Italie les gentilshommes qui y guer-

1. Il est d'autant plus significatif que ce recueil soit si tardivement publié : *Carminum Iani Antonii Baïfi liber I*, Paris, Mamert-Patisson, 1577. On lit, au f. 29 v^o :

Tu ne hunc illepidum meum libellum...
O Murete, tua manu reuolues?
Tū sodalitii memor ne nostri
Illius veteris Lutetiani.
Tum cum floridior vigeat aetas,
Nomen excipies tui Baïfi,
Qui post carmina Gallicana mille
Nunc serus Latias ciet Camoenas?

2. A la suite de sa traduction d'Anacréon, dont je parlerai plus loin.

royèrent? S'il tenait parfois la plume du « rhétoriqueur », rimait en sa langue maternelle, discutait des questions de versification avec maître Jean Bouchet, c'est en latin qu'il inscrivait sur les murs de son château de la Possonnière les devises qui l'ornent encore et qui sollicitèrent, dès qu'il sut lire, la curiosité de son fils. Le précepteur auquel Louis de Ronsard confia la première éducation de l'enfant, et qui l'instruisit au rudiment latin, lui fit-il déjà sentir l'harmonie des vers de Virgile? Le poète dira un jour qu'il savait Virgile par cœur « dès son enfance ». Mais il y a la plus grande incertitude sur sa vie écolière, sur le nom et la qualité de son précepteur¹, sur ce qu'il a appris avant et après son séjour d'un semestre au collège de Navarre, dont il tira surtout l'avantage de connaître comme condisciple le futur cardinal de Lorraine². La véritable initiation aux lettres, celle qui compte seule pour un poète, lui vint d'ailleurs et lorsqu'il n'était déjà plus un enfant.

Son premier guide autorisé dans le domaine des Muses fut ce mystérieux « seigneur Paul » des anciens biographes, qui était en réalité messer Claudio Duchi, seigneur de Cressier, d'une noble famille piémontaise de Moncalieri. Il avait pour sœur Filippina Duchi, favorite du Dauphin, plus tard Henri II, et mère de la future duchesse d'Angoulême. Le jeune Piémontais avait été, avec Pierre de Ronsard, de l'écurie du duc Charles d'Orléans et probablement son compagnon en Écosse, à la cour

1. Préface posthume de la *Franciade* (éd. Blanchemain, t. III, p. 23). Qu'entend le poète par le mot « enfance »? Son souvenir s'applique-t-il à l'époque qui précède ou à celle qui suit le semestre au collège de Navarre, où il fut placé, dit-il, « si tost que j'eus neuf ans », et qu'il quitta « sans rien profiter » (Autobiographie composée pour Pierre de Paschal). Quelque précocité qu'on le suppose, il n'est pas vraisemblable qu'il ait abordé la lecture de Virgile avant ses neuf ans. Le précepteur dont parle Binet, d'ailleurs bien suspect pour tous ces détails, me paraît être, plutôt que l'oncle Jean, chanoine du Mans, archidiacre de Laval, le docte prieur de Sougé-sur-Loir, Guy Peccate (Pacatus), à qui Ronsard dédie une ode horatienne de son premier recueil. Le texte de La Croix du Maine permet assez bien l'interprétation qu'en donne Laumonier en faveur de ce personnage.

2. V. ensemble pour contrôler leurs avis divers, les plus récents biographes : Paul Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, Paris, 1909, p. 4 sqq., et commentaire du même auteur à *La vie de P. de Ronsard par Claude Binet*, édition critique, Paris, 1909; Henri Longnon, *Pierre de Ronsard, essai de biographie*, Paris, 1912, p. 103 sqq.; p. 125 sqq; J.-J. Jusserand, *Ronsard*, Paris, 1913, p. 48 sqq.

de Jacques Stuart; il continua à le voir à l'écurie du Roi, « qui estoit lors une école de tous honnestes et vertueux exercices », et que Ronsard fréquenta quelque temps, après avoir été « mis hors de page » par le duc d'Orléans, son premier seigneur ¹. Plus âgé que le fils de Louis de Ronsard, Duchi, devenu écuyer d'Henri II, ne le quitta donc point de sa douzième à sa dix-huitième année. Il put le faire profiter largement de ses lumières, qui étaient celles d'un humaniste italien d'alors, familier des bons auteurs et rompu à l'usage des vers latins. C'est du récit de Claude Binet et de l'éloge de Du Perron que l'on déduit ces indications, dont la plus intéressante est, je crois, l'origine italienne de cet initiateur, par qui Ronsard connut à la fois les anciens et ceux des modernes qui se flattaient de les continuer.

Claudio Duchi a-t-il versifié lui-même? a-t-il composé un recueil resté ignoré ²? Cet exemple aurait eu, en tout cas, moins d'importance que la longue intimité littéraire qui l'unit à Ronsard. Celui-ci s'en souvenait plus tard avec complaisance, et les familiers de ses derniers jours n'ont pas manqué de parler honorablement du « seigneur Duc ». « Ce gentilhomme, écrit Binet, avoit fort bien estudié les poètes latins et mesme, lorsqu'il estoit page, avoit aussi souvent un Virgile en main qu'une baguette, interprétant aucune fois à Ronsard quelques beaux traits de ce grand poète » ³. Du Perron ajoute le nom d'Horace

1. Je dois à l'obligeance de M. Mario Zucchi, de la Bibliothèque royale de Turin, les recherches établissant l'identité de ce personnage, l'un des deux enfants du sénateur de Savoie, Filippo Duchi et de Lucrezia Panisera. Claudio Duchi épousa une française, Diane d'Argeville. Sa sœur, après avoir mis au monde sa fille Diane, entra au couvent. La famille Duchi est éteinte à Moncalieri depuis 1854 (Révérend, t. II, p. 88). Le prénom de Claudio, et non Paolo, est certain. Le P. Anselme en donne un troisième, lorsqu'il parle de « Diane, légitimée de France, duchesse d'Angoulême, née de Philippe Duc, demoiselle piémontaise, sœur de Jean-Antoine Duc, né à Montcaillier en Piémont, écuyer de la grande écurie du roi Henri II » (*Histoire généalogique de la Maison de France*, t. I, p. 136). Mais Filippina Duchi n'a eu qu'un seul frère, notre Claudio.

2. Henri Longnon, *l. c.*, p. 133, applique à « Paul Duc » un distique de Du Bellay contre un certain *Paulus*, auteur de *Nugae*. Ce n'est qu'une hypothèse ingénieuse.

3. « Et Ronsard au contraire ayant toujours en mains quelque poète françois » (Binet, texte de 1586, éd. Laumonier, p. 10). Le texte de 1587 ajoute un détail sur Ronsard, lecteur de Virgile, « où il prit un si grand appetit que depuis il ne fut jamais sans un Virgile, jusques à l'apprendre entièrement par cœur ».

à celui de Virgile, et il est probable, en effet, qu'une bonne part de la poésie latine passa, avec l'italienne, dans les lectures des deux amis ¹. Le jeune Français possédait, de son côté, un fonds de livres légués par son oncle, Jean de Ronsard, archidiacre de Laval, qui s'était intéressé à son enfance studieuse. Trouva-t-il dans ce legs de famille, premier noyau de sa propre bibliothèque, le *Roman de la Rose* et les œuvres de Lemaire de Belges et de Clément Marot, qu'il faisait connaître à Duchi ²? Il y rencontra, du moins, de bons livres anciens, et un de ses biographes humanistes, Jacques Velliard, parfois bien informé, n'hésite pas à citer l'influence de l'oncle ecclésiastique et bibliophile à côté de celle du gentilhomme italien. Ayant parlé de la présence du poète dans la docte ambassade de Lazare de Baïf, il ajoute :

Quid dixi? Petrum Ronsardum, ex sermone habito in ea legatione primum ad studium poetices animum adiunxisse? Erravi; imò multo aucte, hunc enim poesim a lacte nutricis imbibisse animo, nec alienis, sed domesticis praeceptis edoctum fuisse, vos iam eritis iudices. Habebat ab auunculo, viro omni liberali sacraque doctrina politissimo, non solum bibliothecam varia et multiplici librorum supellectile instructam, sed etiam exemplum huius reconditionis disciplinac quod sibi proponeret ad imitandum. Insuper, dum aderat Regi praetextatus assecla, incundus erat Paulo praefecto Hippocomiae, fratri Philippae Castelleronensis ³, qui, cum studio humanitatis coleret et haberet aures tritas notandis generibus poetarum, seorsim Virgillii et Horatii intelligentia praestabat. Ibi duo perspicaces et acuti viri cum mirarentur bonitatem naturae Petri Ronsardi, huic et ad suscipiendam et ingrediendam rationem studiorum poeseos principes extitere ⁴.

On doit mettre au premier rang, parmi les hommes qui ont contribué à la formation de cette précieuse intelligence, celui qui

1. Sur les imitations italiennes de Ronsard, v. J. Vianey, *Le Pétrarquisme en France*, p. 135 sqq.

2. Cf. H. Guy, *Les sources françaises de Ronsard*, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, t. XI, 1902, et les observations de Chamard, Laumonier et Longnon.

3. Sic pour *Castellerauldensis*. La duchesse d'Angoulême, légitimée de France, avait reçu d'abord de Charles IX, en 1563, le duché de Châtellerauld; mais il est ici question de sa mère, qui ne semble pas avoir eu de titre, ni porté ce nom (Brantôme, éd. Lalanne, t. VI, p. 496).

4. *Petri Ronsardi poetae gallici laudatio funebris*... Paris, 1584, fol. 12 v^o.

était alors en France l'incarnation même de l'humanisme italien ¹. Ami de Bembo, de Sadolet et de Jérôme Aléandre, correspondant d'Érasme, collectionneur de livres et de manuscrits, Lazare de Baïf avait reçu, pendant son séjour en Italie et son ambassade à Venise, la culture nouvelle sous sa forme la plus complète. On s'en aperçoit dans les lettres grecques et latines échangées par lui avec les savants de son temps ²; on le voit mieux encore dans ses ouvrages d'érudition antique, *De Re vestiaria*, *De Vasculis*, *De Re nauali*. Il possédait à fond les deux langues, écrivait en grec à Guillaume Budé et à Jean Lascaris, et Robert Estienne lui rend hommage pour des services reçus dans la révision de son *Thesaurus linguae latinae*. Ses dépêches d'ambassade montrent en lui, sinon un diplomate d'esprit supérieur, du moins un agent assez actif de François I^{er}; mais il dut regretter souvent de ne plus vivre au temps où de tels documents ne s'écrivaient qu'en latin.

Ronsard connut à seize ans cet érudit considérable, qui continuait, dans la mesure où il daigna s'occuper de lui à cette époque, la direction de son camarade Duchi. Ce fut au moment de l'ambassade de Baïf auprès des princes allemands réunis à Haguenau. Une parenté éloignée engagea l'ambassadeur à prendre avec lui pour ce voyage un adolescent bien doué, que lui recommandait le duc d'Orléans. Étranger aux négociations fort secrètes de l'ambassadeur avec les chefs protestants, Pierre assista du moins aux entretiens érudits de Baïf et des humanistes d'Alsace et d'Allemagne. Il entendit Jean Sturm, Bucer, Sleidan; il vit l'helléniste Nicolas Gerbel, éditeur d'Arrien et de Lycophron, qui habitait Strasbourg, et se lia sans nul doute avec son fils. Celui-ci doit compter le jeune Ronsard, avec le médecin

1. « Ces deux lumières françoyses, Guillaume Budé et Lazare de Bayf », dit Joachim du Bellay. Cf. Delaruelle, *Guillaume Budé*, p. 43.

2. J'ai eu la fortune de retrouver dans les bibliothèques romaines les seules épaves connues de la correspondance d'humaniste de Lazare de Baïf; elles sont publiées à la suite de *L'inventaire des manuscrits de Jean Lascaris*, Rome, 1886, et dans *Pietro Bembo et Lazare de Baïf*, Bergame, 1894. Lucien Pinvert n'en a pas recueilli d'autres dans son intéressante biographie. Il faudra y joindre une lettre latine de Baïf au savant ambassadeur de François I^{er}, Pierre du Chatel, évêque de Tulle, conservée en copie dans le ms. Lat. 8585 de la Bibliothèque nationale (fol. 140). Emile Legrand a mentionné de nombreuses relations de Lazare de Baïf avec les Grecs dans sa *Bibliographie Hellénique*, Paris, 1885.

Charles Estienne, parmi les lettrés de la maison (*familia*) à qui il envoie son souvenir (*praesertim eos qui sunt studiosi bonarum literarum et mecum nonnihil commentati sunt*)¹. Un tel entourage, de telles fréquentations, l'usage nécessaire de la langue latine pour les conversations avec les étrangers, l'exemple surtout d'un chef admiré, tout devait engager le débutant à se ranger parmi les humanistes et à s'exprimer comme eux. Assurément, il n'y manqua point.

II

Le goût juvénile de Ronsard pour la poésie latine antique et moderne correspond à son mépris affiché pour la poésie française de son temps. Sauf Clément Marot et quelques autres qu'il met à part, ainsi que fait Du Bellay, et qui sont à peu près tout ce qui compte dans la génération précédente², il n'accorde pas le moindre intérêt à ce que les rimeurs du siècle ont écrit avant lui. Il le confond plus ou moins volontairement avec le verbiage insipide des « rhétoriciens ». Il n'y a pas à lui reprocher de l'ignorance ou de l'injustice ; ces beaux excès sont communs aux chefs d'école, dont tous n'ont pas l'excuse du génie. Mais ce sujet n'est point le nôtre ; qu'il suffise de rappeler le souverain dédain du jeune maître pour une littérature qu'il se sent de force à remplacer.

Entre vingt textes qu'on pourrait citer, le plus ancien et aussi le plus vif est la préface de la première édition des *Odes*. En 1550, ayant formulé les exceptions strictement nécessaires, le poète s'en prend aux confrères qui le précèdent ou qui l'entourent : « L'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'autant

1. L. Pinvert, *Lazare de Baïf, 1496 (?) - 1547*, Paris, 1900, p. 69, 75, 119. Cf. Longnon, p. 134. J. Jusserand, *l. c.*, p. 14, observe que Calvin résidait alors à Strasbourg et que Ronsard l'a vu certainement dans la maison de Baïf.

2. « ...Solicité par Joachim du Bellai, duquel le jugement, l'étude pareille, la longue fréquentation et l'ardant desir de reveiller la Poésie Francoise avant nous foible et languissante je excepte-tousjours Heroet, Sceve et Saint-Gelais. nous a rendu presque semblables d'esprit, d'inventions et de labour » (*Les quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard Vandomois*, Paris, 1550. *Oeuvres complètes de Ronsard*, éd. Laumonier, *Odes*, t. I, 1914, p. 46).

que la langue est encore en son enfance) que pour ceste raison je me suis esloigné d'eus, prenant stile à part, sens à part, œuvre à part, ne desirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur... » Ces audaces sont de l'époque où, s'engageant avec fierté dans le « sentier incogneu » et voulant « ressusciter... les vieux lyriques », Ronsard déclare qu'il ne reconnaît comme ses maîtres que Pindare et Horace, et revendique le droit de dire avec ce dernier :

*Libera per vacuum potui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede* ¹.

S'il s'est refusé à suivre les traces des poètes de sa langue, il s'est montré moins exclusif à l'égard des néo-latins. Il n'a nullement protesté à cette époque contre l'engouement pour une poésie abondante, mais souvent médiocre, qui se proclamait elle-même la seule digne de compter en France. Ne voyant point en ces écrivains des rivaux, il acceptait de les goûter et d'en honorer plusieurs. Un d'eux surtout bénéficiait de son admiration et de celle de sa Pléiade, à côté de Jean Second dont les *Basia* et les *Epigrammata* firent les délices du siècle ; c'était Salmon Macrin, de Loudun, dont la primauté, orgueilleusement réclamée par ses propres vers, fut longtemps reconnue par ses émules ². A part ce Batave et ce Poitevin, c'est au delà des Alpes que Ronsard rencontrait l'élite des poètes qui employaient un réel talent à reproduire, dans les mêmes formes, le piquant de Catulle, la grâce d'Horace, l'esprit ou la sensualité d'Ovide. Il les a lus pendant toute sa vie, mais il les a imités davantage dans sa jeunesse, alors surtout que, n'étant pas initié au grec, il appartenait encore tout entier à la culture latine ³.

A ce moment, les œuvres dont il s'inspirera le plus volontiers, celles de Marulle, de Pontano, de Sannazar, celles d'Andrea

1. *Epist.*, I, XIX.

2. V. sur Macrin, II. Chamard, *J. du Bellay*, p. 30. On lira avec intérêt pour l'histoire de notre poésie latine à cette époque une lettre inédite de Salmon Macrin à Théodore de Bèze, à propos de son recueil des *Juvenilia*, qui sera prochainement publiée d'après l'autographe de la Bibliothèque de Munich.

3. Un exemple excellent est l'*Hymne de la Nuit* des premières *Odes* (1550) ; ce petit poème est un décalque de l'*Hymnus in Noctem* de Pontano (Laumonier, p. 739).

Navagero, qui mourut à la cour de François I^{er}, sont entre les mains de tous les lettrés de l'Europe. Mais on ne lit pas seulement les poètes humanistes d'Italie dans les éditions de leur pays ; il y a déjà des réimpressions françaises dont le nombre indique le succès. Des recherches bibliographiques bien faites révéleraient l'intérêt de cette pénétration dans notre pays de la culture d'outre-monts². Si la littérature italienne, considérée presque par nos poètes comme une troisième littérature classique, jouit à leurs yeux d'un réel prestige, la littérature latine d'Italie semble encore mieux honorée d'eux, puisqu'ils y voient le prolongement naturel de celle de l'Antiquité. L'humanisme italien règne donc en France par ses poètes aussi bien que par ses grammairiens, ses rhéteurs ou ses traducteurs de grec. Au temps où Ronsard prépare son recueil, à Paris, en 1548, vient de paraître une sorte d'anthologie où figurent précisément quelques-uns des poètes qu'il a le plus imités³. Elle en annonce

1. Ronsard ne devait point ignorer que le roi avait fait enterrer avec honneur le charmant poète, mort à Blois, étant en ambassade auprès de lui. Paul Jove le raconte dans ses *Elogia doctorum virorum*, Bâle, 1577, p. 143.

2. On devrait étudier à ce point de vue, avec les éditions de Josse Bade, celles de Simon de Colines, qui fut non seulement l'éditeur de Macrin, mais aussi un actif propagateur des productions de l'humanisme italien. Les grandes bibliographies savantes de M. Philippe Renouard fournissent une base solide à ces recherches. Colines a publié notamment un volume qui semble fort singulier dans le Paris de François I^{er} : *Trium poetarum elegantissimorum, Porcellii, Basintii et Trebani opuscula, nunc primum diligentia eruditissimi viri Christophori Proudhomme Barrodecani in lucem edita. Parisiis, apud Sim. Colinaeum*, 1530. Ce sont les recueils élégiaques dédiés à Isotta de Rimini et à Sigismond Malatesta : ils représentent ce que la muse païenne de l'Humanisme a conçu de plus raffiné. Relié avec l'exemplaire de cet ouvrage à la Bibliothèque Mazarine (21225), on trouve une édition parisienne non citée d'un poète connu de Ronsard : *Hieronymi Angeriani Neapolitani ἐρωτικαίχρονον. Venundatur Parisiis a Theobaldo Charon in clauso Bunelli* (s. d.). L'édition est donnée par *Ludovicus Faber Parisiensis*. Richolet a rapproché de l'ode « Mignonne allon voir » ce distique d'Angeriano :

*Pulchra brevis duras rosa tempore, forma brevisque
Tempore, sic formae par rosa tempus habes.*

3. *Doctissimorum nostra aetate Italorum epigrammata : M. Antonii Flaminii libri duo. Marii Molsae liber unus. Andreae Naugerii liber unus. Io. Cottae, Lampridii, Sadoleti et aliorum Miscellaneorum liber unus. Lutetiae, per Nicol. Diuitem, via Sacerdotum... sub insigni geminae anchorae... ad insigne Aldi. Cum privilegio regis* (s. d. : 78 p.). Laumonier, qui a étudié comme moi ce volume d'une typographie très soignée et en a fixé la date

d'autres plus importantes, qui suivront au cours du siècle, et tout d'abord cette *Farrago poematum* de Léger du Chesne (*Leodegarius a Quercu*), qui est de 1560 et semble avoir été fort appréciée.

Le florilège de Léger du Chesne devra marquer une date intéressante dans la diffusion de la poésie humaniste ¹. Pour la première fois, en effet, on joint à des œuvres d'Italiens, dont la maîtrise est reconnue, un choix considérable d'œuvres composées par des Français. Ceux-ci sont pour la plupart des amis de Ronsard ; on y trouve Michel de l'Hospital, Du Bellay, Dorat, Turnèbe, avec d'autres moins fameux, et cette intéressante réunion s'explique assez par les fréquentations de l'érudit qui l'a conçue. Le futur professeur au Collège Royal a été le précepteur de Jean Brinon, protecteur attitré pendant quelques années du groupe ronsardien. C'est autour du brillant châtelain de Médan et de Villennes, enlevé prématurément aux Muses, que s'est accomplie de la façon la plus cordiale cette fusion des humanistes et des poètes qui caractérise la société de l'époque. La compagnie choisie par lui a donné en France la meilleure et la plus brillante image des cercles italiens du temps de Léon X, où toutes les formes de l'art littéraire étaient représentées et rivalisaient de raffinement ². Au sortir des grandes leçons pinda-

d'impression, établit que Ronsard s'en est servi pour lire Navagero, et qu'il en a tiré plus d'une fois le titre de ses imitations (*Ronsard poète lyrique*, p. 128). On peut ajouter à ces observations que le libraire Nicolas Le Riche indique, comme compilateurs du florilège, ses amis Abel Portius et Jean Goupyl, inspirés par Jean de Ganay (*Gagnaeius*), chancelier de l'Université de Paris. Le texte a passé tout entier dans la *Farrago* de Léger Du Chesne.

1. *Farrago poematum ex optimis quibusque et antiquioribus et aetatis nostrae poetis selecta per Leodegarium a Quercu. Tomus secundus* [le tome I^{er} porte le titre distinct de *Flores Epigrammatum...*]. *Parisis, apud H. de Marnef, 1560* (ou *apud G. Cavellat*). Le recueil est du plus petit format de poche. Un des derniers poèmes, au 415^e feuillet, est adressé *Ad Ianum Brynonem de eius benignitate in Lodoicum Querculum olim suum praepceptorem*. La dédicace des *Juvenilia* de Muret dit expressément : *Ludovicum Querculum... institutorem olim suum benignissime et fecisti et quotidie facis*.

2. Jean Brinon, conseiller au Parlement de Paris, seigneur de Villennes et de Médan, mort en mars 1555 et pleuré des poètes dans un tombeau en quatre langues que je ferai connaître plus loin, mériterait l'honneur d'une étude particulière. Ronsard, qui lui dédie en 1554 le second *Bocage*, ne le connaissait pas encore au moment de la publication des premières *Odes*, où le nom du futur mécène de la Brigade ne figure pas parmi les dédicaces.

riques de Dorat, dont on parlera plus loin, les poètes se réunissaient autour de l'élégant humaniste, plus fier de ces amitiés que de sa grande fortune et de sa charge au Parlement. Il faut essayer de ressaisir les sentiments des familiers de Jean Brinon, pour comprendre à quel état d'esprit correspondirent les premiers succès de Ronsard, et comment le jeune poète des *Odes*, du *Bocage* et des *Amours*, s'est trouvé acclamé dans les deux langues et choisi pour chef par des représentants d'une double littérature.

L'auteur du *Commentaire des Amours*, Marc-Antoine de Muret, est un des écrivains qui expriment le mieux les tendances du temps et mérite d'être écouté presque au même titre qu'un Du Bellay. Venu de son pays de Limoges, il enseignait momentanément le droit à Paris et vivait étroitement uni au cercle de Ronsard. Il réunissait alors un recueil exquis de vers latins et cherchait à prendre dans cette langue, aux côtés de son ami Ronsard devenu brusquement célèbre, une place que d'autres lui eussent disputée pour la poésie française. La préface de ses *Juuenilia*, dédiée à Jean Brinon et datée de la fin de novembre 1552, peut être mise en regard des manifestes français plus cités et de la préface même du *Commentaire des Amours*¹. Elle précise assez bien les idées et les ambitions de cette ardente et docte jeunesse :

...Qui se vernaculo nostro sermone poetas perhiberi volebant, perdidit ea scripsere, quae delectare modo otiosas mulierculas, non etiam eruditorum hominum studia tenere possent. Primus, ut arbitror, Petrus Ronsardus cum se eruditissimo viro in disciplinam dedisset, eoque duce veterum utriusque linguae poetarum scripta, multa et diligenti lectione triuisset, transmarinis illis opibus sua scripta exornare aggressus est; cuius postea exemplum insecuti I. Antonius Baifius, I. Bellaius alique permulti, breui tempore tantos fecere progressus, ut res vel ad summum peruenisse iam, vel certe haud ita multo post peruentura esse videatur. Idem in lingua latina, multum abest, ut dicere liceat; in qua cum ex veteribus ab Ausonio, ex recentioribus a Salmonio et aliis duobus forte, aut summum tribus discesseris² :

1. On lira plus loin un passage de cette dernière préface.

2. Muret compte probablement Théodore de Bèze parmi ces deux ou trois émules de Salmon Macrin.

ut Graeci prouerbio dicunt, esse multos quidem qui boues stimulent, sed raros aratores ; ita dicas, licebit, multos quidem esse qui versus faciant, sed raros planeque εὐχρηστέους poetas. De iis loquor, qui scripta sua in publicum edidere. Scio enim et alios esse sat multos, et inprimis eum, quem supra nominaui, Ioannem Auratum, qui vel solus, vel praecipue, si quando sua emiseric, effecturus est ne ulterius suos Iouianos, Actios, Molsas, Flaminios Italiae inuideat Gallia ¹. Cum igitur... in tanta ingeniorum bonitate, in tanto doctissimorum virorum prouentu, in tanta adolescentum poetices studiosorum aemulatione quasque rivalitate, tantam poetarum raritatem animaduerto, nihil fere aliud comminisci possum, nisi esse quandam, ut ceterarum rerum, ita studiorum quoque tempestiuitatem... Quod si est, bona spes me tenet fore ut, sub Henrico Rege Christianissimo, tanquam olim sub Augusto, poetarum ingenia excitentur ².

Ce que Muret voit d'essentiel dans la réforme de Ronsard et ce qu'il considère déjà comme à peu près acquis à l'heure où paraît la première édition des *Amours*, deux ans après la publication des premières *Odes* (*ad summum peruenisse iam*), c'est l'enrichissement de notre poésie par l'imitation des anciens (*transmarinis opibus*). Le latin de l'humaniste fait écho, à sa manière, à ce célèbre appel de la *Deffence* : « La donq', François, marchez couraigeusement vers cete superbe cité romaine, et des serves depouilles d'elle... ornez vos temples et autelz... Donnez en cete Grece menteresse..., pillez-moy sans conscience les sacrez thresors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois... » ³. Ce n'est point l'originalité de la pensée que demandent ses contemporains au jeune homme inspiré des Muses, à qui les *Quatre premiers livres des Odes* ont fait attribuer d'emblée la première place ; c'est l'originalité de la seule forme, l'adaptation supérieure des lieux communs consacrés.

Dans le milieu extrêmement cultivé que représente le cercle de Jean Brinon, furent écoutées et applaudies pour la première fois, autant pour les heureux « larcins » qu'ils étalaient que

1. Pontano, Sannazar, Francesco-Maria Molza et Marco-Antonio Flaminio.

2. *M. Ant. Mureti opera omnia*, éd. D. Ruhnken, Leyde, 1789, t. I, p. 660.

3. Ed. Chamard, p. 338, 340.

pour la perfection de leur forme française, le recueil des secondes *Odes*, qui sont les plus parfaites, et surtout, à mesure qu'il se composait, le *Premier livre des Amours*. C'est dans cette atmosphère d'érudition et d'enthousiasme qu'a pris naissance le commentaire de Muret, noté dans des conversations quotidiennes, écrit sous les yeux de l'auteur lui-même, et qui révèle si clairement ce que son premier public attendait de lui.

Son œuvre devait donc être une œuvre d'humaniste et, pour répéter le mot souvent prononcé, un « dépouillement » systématique des littératures savantes au profit de la poésie. Mais cette jeunesse studieuse avait fréquenté de trop près les modèles antiques et professait un goût trop vif de la belle forme, pour ne pas souhaiter ardemment le plaisir esthétique tel que nous le comprenons aujourd'hui. Sur ce point aussi, Ronsard lui donnait les satisfactions les plus complètes. Ses lectures immenses, et qu'il allait multiplier encore, n'encombraient pas sa mémoire au point d'engourdir son inspiration ou de ralentir son vol. Il était déjà maître souverain du procédé qu'il appliquera jusqu'à la fin dans ses œuvres lyriques. Il savait prendre, partout où il trouvait son bien, le sujet ou les développements d'odes, de sonnets et de chansons, qui se transformaient entre ses mains et dont les matériaux méconnaissables se fondaient dans l'œuvre nouvelle.

L'exercice ingénieux de l'imitation, auquel il s'est livré par principe dès sa jeunesse, restera, disons-le déjà, l'amusement de sa maturité. Parmi tant d'exemples qui viennent à la mémoire, on peut rappeler ici la chanson *Pour Hélène des Amours diverses*, où passe au milieu des champs Élysées la belle évocation des grandes amoureuses de l'Antiquité. Le morceau, qui a treize strophes, commence comme une simple traduction d'un *Baiser* de Jean Second, lui-même inspiré par Tibulle :

Plus estroit que la vigne à l'ormeau se marie
De bras souplement forts,

Du lien de tes mains, Maistresse, je te prie,
Enlace-moy le corps...

*Vicina quantum vitis lasciuit in ulmo
Et tortiles per ilicem*

Brachia proceram stringunt immensa corymbi :

Tantum, Neera, si queas

In mea nexilibus proserpere colla lacertis !

L'embarquement pour le royaume des ombres suit le mouvement de l'ode latine :

... Dans les champs Elisez une mesme navire
 Nous passera tous deux.
 Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines
 Nous voirrons tous les jours
 Les anciens Héros avec les Héroïnes
 Ne parler que d'amours...

*Defectos ratis una duos portaret amantes
 At pallidam Ditis domum.
 Mox per odoratos campos et perpetuum rer
 Produceremur in loca,
 Semper ubi antiquis in amoribus heroinae
 Heroas inter nobiles
 Aut ducunt choreas alternaue carmina laetae
 In valle cantant myrtea... ¹*

Le latin contient la plupart des détails du paysage, les danses, le laurier de l'immortel printemps, et les fleurs que Ronsard précise en orangers et en citronniers ; mais l'original est fort bref sur l'accueil fait aux nouveaux amants par les amants illustres, qui les font asseoir sur l'herbe au milieu d'eux (*inque herbidis sedilibus... prima nos sede locarent*), et il indique à peine l'énumération qui donne au poème son mouvement final :

... Ny celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
 Artémise et Didon,
 Ny ceste belle Grecque à qui ta beauté semble
 Comme tu fais de nom ².

De telles adaptations sont des créations véritables. Elles abondent dans la partie lyrique des recueils de Ronsard, qui n'attachait son effort et son mérite qu'à la forme dont il les revêtait. Rien n'est plus instructif que de suivre son travail, d'une

1. *Ioannes Nicolai Secundus, Basia*, éd. G. Ellinger, Berlin, 1899, p. 2. Cf. Ronsard, éd. M.-L., t. I, p. 363.

2. Le nom d'Hélène de Sparte, qui paraît au dernier vers du poème latin, a sûrement inspiré à Ronsard l'idée de dédier le sien à Hélène de Surgères :

*Nec ulla amatricum Iouis
 Praecepto cedens indignaretur honore
 Nec nata Tyndaris Ioue.*

habileté extrême, et de le voir harmoniser des éléments disparates, compléter ou alléger les motifs qu'il associe sans asservir jamais une inspiration libre et vivante ¹. Il aimait d'ailleurs, suivant les usages du temps, à révéler lui-même aux lecteurs les sources variées auxquelles il puisait, qu'elles fussent grecques, latines ou italiennes ; il se faisait gloire d'appliquer aux modernes admirés, comme aux anciens eux-mêmes, cette méthode de l'« imitation » conforme au programme de son école et aux préceptes de Quintilien mis en français par Du Bellay ². Mais la pratique des néo-latins lui procurait sans doute l'étude la plus utile, car elle lui apprenait comment les plus experts d'entre eux savaient adapter les formes antiques à l'expression d'objets ou de sentiments de leur époque et ne rendaient point simplement l'écho du passé.

III

Il fut un temps de sa vie, assez court assurément, où Ronsard songea à se ranger parmi les humanistes et à poétiser comme eux.

1. De nombreux rapprochements sont établis dans l'ouvrage de Laumonier, pour Flaminio, p. 116, 446, 458, pour Jean Second, p. 519 sqq., pour Marulle, p. 534 sqq., pour Navagero, p. 348, pour Pontano (*Hymne à la Nuit*), p. 759, pour Macrin, p. 760 sqq., etc. L'imitation de Pétrarque et des Italiens de langue vulgaire a fourni au même auteur la matière de recherches analogues. V. aussi Piéri, *Pétrarque et Ronsard*, Marseille, 1896, et surtout l'ouvrage classique de Vianey, *Le Pétrarquisme en France au seizième siècle*, Paris, 1909.

2. La doctrine du larcin légitime en matière de poésie s'appuyait sur les imitations des anciens par les anciens, qu'un lettré reconnaissait aisément dans ses lectures. C'est ainsi que l'exposait une épître de Dorat (*Poemata*, part. II, p. 137) :

...Autolyçi fures sequitur sua quemque iuuentus,
Orphaeus, Musaeus, fur et Homerus erant :
Fur erat Hesiodus, clypeum fratus Achillis :
Herculis est, olim tegmen Achillis erat
Ipsas quinetiam furatur uterque Sibyllas,
Seque Sibyllinis ornat uterque modis,
Neue putes, mendax quia semper Graccia, Graecos
Furaces Latiis vatibus esse magis.
Ennius ipse pater magnum furatur Homerum.
Maconides alter visus et inde sibi est.
Ennium est ante omnes, alios sic denique cunetos
Virgilius furtis vendicat ipse suis,
Virgilium reliqui longo post tempore nati...

Il n'hésite pas à en faire l'aveu répété, et le premier passage qu'on va lire exprime bien un formel regret :

Je fu premierement curieux du Latin :
 Mais cognoissant, hélas ! que *mon cruel destin*
 Ne m'avoit dextrement pour le Latin fait naistre,
 Je me fey tout François, aimant certe mieux estre
 En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier
 Que d'estre sans honneur à Rome le dernier ¹.

L'ode *A son luc*, publiée dans le *Bocage* de 1550 et qui a peut-être été composée dès 1547, atteste l'existence de ces essais de jeunesse, auxquels le poète décide de renoncer :

Si autrefois sous l'ombre de Gâtine
 Avons joué quelque chanson Latine
 D'Amarille enamouré ²,
 Sus maintenant, Luc doré,
 Sus l'honneur mien, dont la vois delectable
 Sçait rejouir les Princes à leur table,
 Change ton stile, et me sois
 Sonnant un chant en François ³.

Cette ode pleine de fraîcheur, dont la forme ne sera pas reprise par Ronsard, étant de celles qui ne sont « pas mesurées ni propres à chanter », célèbre l'éveil d'une inspiration nouvelle ; elle est aussi l'adieu à cet usage poétique du latin que tant de poètes amoureux employaient encore en l'honneur de leur dame. Le nom d'Amarille est remplacé par celui de Cassandre dans les éditions postérieures, et on peut admettre la sincérité d'une substitution qui accentue le témoignage de l'écrivain sur son œuvre. Comme il n'a connu qu'en 1545 la belle Cassandre Salvati ⁴ et qu'il l'a d'abord chantée en latin, selon son propre

1. *A Pierre Lescot*. Éd. M.-L., t. V, p. 177.

2. Les éditions imprimées de 1554 à 1573, date où Ronsard a retranché la pièce, portent la variante : « De Cassandre enamouré. »

3. *Odes*, t. II, p. 156. Cf. Chamard, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, t. VI, 1899, p. 34, et Laumonier, éd. critique de la *Vie de Ronsard*, p. 234. — Remarquons l'imitation d'Horace, *Carm.* I, xxxii (*Ad lyram*) :

*Postcimum, si quid vacui sub umbra
 Lusimus tecum, quod et hunc in annum
 Vivat, et plures, aget, dic latinum,
 Barbite, carmen...*

4. Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*, p. 320 sqq.

aveu, on voit à quel instant de sa vie il faut fixer cette production d'une muse latine ignorée, dont aucun vestige ne nous reste.

Les poèmes par lesquels, pour la première fois, fut célébrée la jeune florentine s'inspiraient très probablement de cette poésie amoureuse des Romains que représentent à nos yeux les Élégiques. Catulle, Tibulle, Properce, Ovide dans une partie de son œuvre, ont fourni des modèles à toute la littérature érotique de l'Humanisme. Leurs éditions sont fort nombreuses et un libraire parisien, Simon de Colines, venait de les publier trois fois en textes portatifs et soignés ¹. Ils étaient des maîtres incontestés pour les poètes du temps de Ronsard, et, pour ne citer qu'un exemple en langue française de la place qu'ils leur accordent, on se rappellera l'agréable morceau où Olivier de Magny prête à Cupidon des plaintes sur un abandon supposé de son culte par les mortels :

Plus ne sont leuz d'un Ovide les vers.
 Plus ne sont veuz en pris par l'univers
 Catulle, Galle et Properce et Tibulle.
 Plus on n'entend les chansons de Marulle.
 Tous sont esteintz et le monde au iourd'huy
 D'eux et de moy ne reçoit qu'un ennuy.
 Mesmes encor cet harpeur d'Italie.
 Qui bastissoit une neuve Idalye
 Dans son terroir, ce Petrarque fameux
 Passe et flestrit ce me semble comme eux... ²

Ronsard aussi connaissait à merveille les Élégiques : ils faisaient partie de son premier bagage de latiniste et il leur adjoignait sans hésiter, comme ses contemporains, l'aimable et apocryphe Cornelius Gallus du moyen-âge ³. Il les énumère

1. Ces jolies éditions de Colines, 1524, 1529, 1543, avec son caractère italique, sont celles qui ont dû servir à Ronsard et à ses amis. Elles reproduisent le texte des aldines ; la seconde ajoute aux trois noms du titre les mots *multis in locis restituti* (Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de S. de Colines*, Paris, 1893, p. 132, 226, 369).

2. Magny, *Odes*, éd. Courbet, Paris, 1876, t. I, p. 66. C'est une ode à Jean Brinon, sur sa Sidère.

3. L'Ode à *Macée* (t. I, p. 200) est imitée à la fois du *Carmen ad Lydiam* du pseudo-Gallus, qui est une œuvre médiévale, et d'un *Carmen ad Gelo-*

toujours avec complaisance et leur emprunte assez souvent des détails de sentiment ou des observations morales ¹. Il s'était proposé de les imiter de plus près pour la gloire de sa Cassandre. C'est, du moins, ce qu'il affirme, au moment où il abandonne ce projet, dit-il, pour se consacrer à la *Franciade* sur l'ordre de son roi :

Mais que me sert d'avoir tant lu Catulle,
Ovide, et Galle, et Properce et Tibulle,
Avoir tant veu Petrarque et tant noté,
Si par un roy le pouvoir m'est osté
De les ensuyvre et s'il faut que ma lyre,
Pendue au croc, ne m'ose plus rien dire ?
...J'avois desjà commencé de trasser
Mainte elegie à la façon antique,
Mainte belle ode et mainte bucolique ...²

Il honorera encore les Élégiques dans la *Nouvelle Continuation des Amours* (1557). Il y affirme son retour vers eux, alors qu'il est guéri depuis longtemps de sa crise de « pindarisme ». Si Cassandre jadis a été chantée de « son stile audacieux », l'amour plus humain de Marie l'a ramené aux poètes passionnés

nidem de Salmon Macrin, qui s'en était déjà inspiré. (Les trois poèmes sont réimprimés ensemble par Laumonier, p. 762 ; cf. p. 525.)

1. Pour les imitations de ces poètes, comme pour les autres, on devra utiliser les recherches si complètes de Laumonier. Outre les imitations directes, plus d'un morceau célèbre de Ronsard s'inspire d'eux. Ainsi l'ode *De l'élection de son sepulchre* prend son point de départ de Properce (II, XIII, v. 18-25, 34-35. Cf. *Odes*, éd. Laumonier, t. II, p. 97, et l'étude des autres sources par G. Lanson, *Revue universitaire* du 15 janv. 1906) ; mais l'adieu à Cynthie qui termine le troisième livre de Properce a son écho dans mainte pièce de Ronsard, depuis l'ode de sa vingt-cinquième année *A Janne impitoyable*, jusqu'au sonnet de la cinquantaine « Quand vous serez bien vieille ». De même, l'odelette à Cassandre « Mignonne allons voir » est inspirée des *Roses* d'Ausone, mais avec quelle liberté !

2. C'est le texte de 1554. En 1567, le second vers se lit : « Marulle, Ovide et Properce et Tibulle » ; en 1578 : « Properce, Ovide et le docte Catulle » (*Les Amours*, éd. Hugues Vaganay, Paris, 1910, p. 336). La chanson très sensuelle de 1553 (« Petite Nymfe folastre » ; éd. Vaganay, p. 405) s'achève en évoquant les champs Élysées,

Et les pleines où Catulle,
Et les rives où Tibulle,
Pas à pas se promenant,
Vont encore maintenant
De leurs bouchettes blémies
Rebaisotans leurs amies.

de l'élegie antique. Il s'en explique avec une ferme précision en s'adressant *A son livre* :

Or' si quelqu'un apres me vient blamer de quoy
 Je ne suis plus si grave en mes vers que j'estoy
 A mon commencement, quand l'humeur Pindarique
 Enfloit empoulement ma bouche magnifique.
 Dy luy que les amours ne se souspirent pas
 D'un vers hautement grave, ains d'un beau stille bas
 Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle.
 L'ingénieux Ovide et le docte Catulle ¹.
 Le fils de Venus hait ces ostentations :
 Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions
 Sans enflure ny fard, d'un mignard et doux stille... ²

De tout le groupe, c'est Ovide qui est le plus admiré du poète ; mais c'est surtout à l'auteur des *Métamorphoses* qu'il se reconnaît redevable. Tout le moyen âge l'a connu et honoré à l'égal de Virgile, sans toujours le bien comprendre ; la Renaissance en a fait un de ses maîtres et, chez nous, Marot a commencé à le traduire. Ronsard, plus épris de l'Antiquité que ses prédécesseurs, l'étudia aussi avec plus d'intelligence ³. Il doit à Ovide sa

1. L'épithète de « docte » appliquée plus d'une fois à Catulle par Ronsard s'explique par ses poèmes mythologiques ; c'est la partie de son œuvre que celui-ci a le mieux goûtée. Il s'est intéressé davantage à la partie légère au moment des *Folastries*.

2. Ces vers si expressifs sont imprimés à la fin de la *Nouvelle Continuation* (édition originale décrite par Laumonier, p. 174. Properce est absent de l'énumération ; mais Ronsard s'est souvenu, pour l'idée de sa pièce, de trois distiques de lui I, ix), dont il s'est précisément servi pour une de ses épigraphes :

*Quid tibi nunc misero prodest graue dicere carmen
 Aut Amphioniae moenia flere lyrae?
 Plus in amore valet Mimnermi versus Homero:
 Carmina mansuetus lenia quaerit Amor...*

3. On ne peut en dire autant de Du Bellay et aussi de Baïf. Dans un petit livre cher à la jeunesse de Ronsard, comme on le montrera plus loin, qui est l'*Hecuba* de Lazare de Baïf, parmi les poésies jointes par l'auteur à sa traduction d'Euripide, on trouve un long poème en décasyllabes : *La fable de Cunnus et Biblis, suyvnt Ovide en sa Metamorphose* (p. 77-90 de l'édition de 1550). Properce est représenté dans le recueil par une *Ballade sur une elegie de Properce commenceant Quicunque ille fuit, etc.* (p. 99 ; Prop., II, xii). Ronsard s'inspirera lui-même deux fois de cette élégie, dans la première strophe de l'ode *A Remy Belleau*, qui contient l'idée principale de la pièce (*Contin. des Amours*, 1555) et beaucoup plus tard dans le sonnet « Quiconque a peint Amour » (1578). Henri Estienne l'a traduite en grec.

plus ancienne connaissance des fables antiques, des noms et des attributs des Dieux ¹, de toute la mythologie helléno-latine, dont il va se nourrir, et même se gorger, à mesure qu'il ajoutera à ses informations romaines l'immense trésor de la poésie grecque. Il mélangera sans scrupule les récits alexandrins adaptés par Ovide avec les traditions rapportées par les vieux poètes religieux de la Grèce, lorsqu'il aura appris à les connaître ; les allusions appuyées ou rapides aux *Métamorphoses* rempliront une grande partie de son œuvre ; leurs récits formeront la trame sur laquelle il brodera les siens ; et il lui empruntera des scènes et des tableaux entiers, d'où l'on tire pourtant l'impression qu'il se représente les personnages de la fable ou de l'histoire exactement accoutrés à la mode de la cour des Valois ². Il est donc aisé de suivre sur son esprit l'influence de « l'ingénieux », du « bien-disant » Ovide,

1. L'influence d'Ovide est facile à suivre, par exemple, dans le détail des deux odes narratives du premier recueil : *La defloration de Lede et Le ravissement de Cephale*, et dans la *Complainte de Glaucé à Scyllé Nymphe*, composée comme elles avant 1547. Un bon exemple postérieur est le poème intitulé *Orphée*, inséré plus tard au *Bocage royal*, où Ronsard a utilisé successivement la fable de Chiron, celle d'Iphis et celle d'Eurydice (éd. Bl., t. III, p. 425-435).

2. Ce n'est pas un simple jeu littéraire que de décrire, par exemple, dans *Le Satyre* (éd. Bl., t. VI, p. 81), auprès d'Hercule « hérissé dessous la peau velue », la jeune Iole avec « mille bouquets au sein » :

De bagues d'or ses mains estoient chargées.
Son col estoit de perles arrangées
Riche et gaillard ; son chef estoit couvert
D'un scaphion entrelacé de verd ;
Sa robe estoit de pourpre Meonine,
Perse en couleur, chancrée à la poitrine ;
Ainsi qu'on voit au retour des beaux mois
Se promener ou nos dames de Blois,
Ou d'Orleans, ou de Tours, ou d'Amboise,
Dessus la grève où Loire se dégoise
Contre la rive ; elles sur le bord vert
Vont deux à deux à tefin decouvert.
Au collet lasche...

Des ouvrages comme ceux de Simeoni et les publications de l'archéologie commençante ont aidé à modifier peu à peu les visions imaginatives de nos poètes. Parmi les éditions illustrées de gravures sur bois que Ronsard a eues sous les yeux, on peut citer *Le grand Olympe des histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso en sa Metamorphose* (Paris, 1538 et 1543), et plus tard le recueil de compositions d'inspiration italienne qu'a imprimé Jean de Tournes : *La vita e metamorfoseo (sic) d'Ovidio figurato e abbreviato in forma d'epigrammi di M. Gabriello Symeoni* (Lyon, 1539). J'ai quelque peu étudié ce curieux polygraphe florentin vivant en France, sans le trouver jamais en relations directes avec le monde de la Pléiade.

qu'il nomme toujours avec respect et dont l'Olympe sensuel et coloré est devenu tout naturellement le sien.

Parmi ses maîtres latins, Virgile tient une place à part, la plus haute, celle du « premier capitaine des Muses », comme il se plaira à l'appeler ¹. Il l'a su par cœur dès son enfance, il l'a pratiqué toute sa vie et, au moment où s'est ébauché le plan de la *Franciade*, ce sont « les Aeneides » qu'il a choisies pour ses modèles. Aisément, par l'abandon aux réminiscences, autant que par scrupule de poétique, tous les épisodes de l'œuvre virgilienne se sont adaptés aux aventures du héros ². « Relisant, écrivait Ronsard, telles belles conceptions, tu n'auras cheveu en teste qui ne se dresse d'admiration » ³. Il les repassait lui-même sans cesse dans sa mémoire, et savait définir avec finesse des dons littéraires fort différents des siens : « Il ne faut s'esmerveiller si j'estime Virgile plus excellent et plus *rond* ⁴, plus *serré* et plus parfait que tous les autres, soit que dès ma jeunesse mon régent me le lisoit à l'école, soit que depuis que je me suis fait une idée de ses conceptions en mon esprit (portant toujours son livre en la main), ou soit que l'ayant appris par cœur dès mon enfance, je ne le puisse oublier » ⁵. Cependant la grande influence sur l'œuvre de sa jeunesse ne vint pas de Virgile, mais d'Horace.

Ronsard est d'abord et avant tout un lyrique, et la vocation impérieuse qu'il sent en lui le mène, dès la première heure, au poète de Tibur. Il a admiré les *Odes* autant que l'*Énéide*, et avec un sentiment plus ardent. Même pour l'expression de l'amour, il y recourt plus souvent qu'au *Canzoniere* de Pétrarque. Le mélange de figures féminines qu'on remarque en ses premiers recueils est une imitation d'Horace : Macée, Rose, Marguerite, Madeleine ou Jeanne jouent assez bien les Lydie et les Leuconoe. Laure ne régnera que plus tard sur l'imagination du poète. Longtemps il n'a eu qu'Horace pour guide et pour conseil, et c'est, n'en doutons point, la séduction de la forme qui a décidé ses préférences. La riche variété des rythmes horatiens enchantait

1. V. le passage cité plus loin, p. 42.

2. Je rappellerai plus loin les rapports de la *Franciade* avec l'*Énéide*.

3. Seconde préface de la *Franciade* (éd. M.-L., t. III, p. 325).

4. Au sens latin de *rotundus*.

5. Ce passage de la seconde préface de la *Franciade* termine le morceau cité p. 42.

son oreille musicale et il songeait à la reproduire en français :

Horace et ses nombres divers
Amusent seulement ma lire,

écrivait-il au frère René Macé ¹. Un certain nombre d'odes de son recueil primitif, qui semblent pouvoir se dater par cette observation même ², sont remplies de réminiscences d'Horace et n'en montrent aucune du grec. Celles de Virgile sont beaucoup moins fréquentes et son nom même n'y paraît pas. Alors que Joachim du Bellay témoigne aux deux Romains une égale déférence, Ronsard semble alors tout à Horace, et ce premier enthousiasme prolongera un écho dans son œuvre entière :

Sus debout, ma lire!
Un chant je veil dire
Sus tes cordes d'or;
La divine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien encor...³
— Je façonne un vers dont la grace
Maugré les tristes Sœurs vivra
Et suivra
Le long vol des ailes d'Horace ⁴.

1. *Odes*, t. I, p. 263. Ronsard tirait sa connaissance de la métrique d'Horace d'un petit traité, célèbre au temps de la Renaissance, de Niccolò Perotti. On le trouve dans toutes les éditions d'Horace données à Paris par Simon de Colines, de 1528 à 1543, ainsi indiqué aux titres : *Nicolai Perotti non infrugifer de metris Odarum Horatianarum*. Ronsard a dû se servir de ces éditions. — Il a écrit des vers *Contre un qui lui deroba son Horace* (*Odes*, t. II, p. 90). Je crois fort anciennes ces deux strophes, qui se ferment comme une sapphique par une sorte de vers adonique.

2. On étudiera à ce point de vue tout un groupe d'assez longues odes du livre II de l'édition de 1550, que Ronsard n'a pas réunies sans raison au même point du recueil : *A Caliope, A la roine de Navarre sur la mort de Charles de Valois, duc d'Orléans* [1543], *Contre les avaricieus, Prophétie du dien de la Charante aus mutins de Guienne* [1548]. Cf. *Odes*, éd. Laumonier, p. 174-196. Pour les odes plus brèves la même observation est fréquente. Tout le petit *Bocage* de 1550 est horatien.

3. *Odes*, t. I, p. 178. Ces vers suivent un mouvement emprunté à *Carm.* III, iv, 42. Sur les imitations d'Horace par Ronsard et le goût permanent qu'il a montré pour ce poète, voir, outre les soigneuses annotations des textes édités par Laumonier, les p. 53, 55, 69, 351 sqq. de son grand ouvrage.

4. *Des roses plantées dans un blé*. *Odes*, t. II, p. 125. Cf. *Carm.* II, xx :

*Non usitata, non tenui ferar
Penna biformis per liquidum aethera
Vates...*

Nos rimeurs avant Ronsard ont imité Horace, mais il l'a fait d'autre façon qu'un Marot ou un Charles Fontaine ¹. Ses dons de poète se marquent par la liberté avec laquelle il interprète le thème horatien, quand il y prend son sujet, par l'ingéniosité de ses emprunts, quand il se contente de le parer. Il en use avec le Romain comme un fils authentique de cette lignée de lyriques, dans laquelle il a réclaté sa place dès ses premiers vers.

Horace est un des rares latins qu'il osera plus tard citer à côté de ses chers Grecs; il est le seul dont il unira le nom à celui de Pindare, lorsqu'il invoquera le grand Thébain comme le maître par excellence de la poésie chantée sur la lyre. Les exemples de ce double rappel ne manquent point :

C'est, Prince, un livre d'odes
Qu'autrefois je sonnay suivant les vieilles modes
D'Horace Calabrois et Pindare Thébain...
— Plus les beaux vers d'Horace
Ne me seront plaisans,
Ne la thebaine grace,
Nourrice de mes ans...
— Je volerai tout vif par l'univers...
Pour avoir joint les deux harpeurs divers
Au doux babil de ma lire d'yvoire,
Que j'ay rendus Vandomois par mes vers ².

A ces passages tirés des *Odes*, joignons-en un du « poème » dédié à Jean de la Péruse, lui-même auteur de compositions pindariques; Ronsard y marque nettement que ce n'est pas seulement par goût de lettré qu'il s'est attaché aux deux poètes, mais parce qu'il a appris d'eux un secret incomparablement précieux, celui de la poésie soutenue par la musique. C'est Dieu, dit-il, qui inspire aux mortels les labeurs de l'intelligence :

De sa faveur en France il reveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les odes à la lire
Et de sçavoir sur ses cordes eslire

1. R. L. Hawkins, *Maistre Charles Fontaine parisien*, p. 190 sqq.

2. Texte de 1587, éd. Bl., t. II, p. 378; cf. éd. Laumonier, t. II, p. 153. C'est Horace qui a recommandé à Ronsard l'imitation pindarique, dont il parle au début de *Carm.* IV, 11 : *Pindarum quisquis studeat aemulari...*

Quelle chanson y peut bien accorder
 Et quel fredon ne s'y peut en-corder...
 Par deux chemins suivant la vieille trace
 Des premiers pas de Pindare et d'Horace ¹.

Il semble qu'en Italie, au temps de Bembo et de la *Poetica* de Trissino ², la musique ait cessé d'être essentielle à la poésie. Elle-même est alors devenue trop compliquée pour vivre dans l'intimité quotidienne de la parole ; surtout elle s'est élevée à la polyphonie. Au début du xvr^e siècle italien, on distingue nettement le *canto* de la *musica*, c'est-à-dire le chant populaire (et monodique) de la musique savante (et polyphonique) ³. Il en va de même en France, et l'on sait que c'est toujours à plusieurs parties que se présentent ces divers ensembles de sonnets, odes et chansons de Ronsard mis en musique de son vivant par les maîtres célèbres de l'époque ⁴. Cependant, de nombreux indices permettent de croire que certaines de ses poésies eurent leur succès sous une forme plus populaire et bien des chansons de lui furent chantées à une voix « en forme de voix-de-ville ». C'était bien ainsi qu'il chantait lui-même, en s'accompagnant d'un seul instrument, et avant que ses grands succès de poète l'eussent imposé aux musiciens de la cour : « Et ferai encore revenir (si je puis) l'usage de la lire aujourd'hui resuscitée en Italie, laquelle lire seule doit et peut animer les vers et leur donner le juste prix de leur gravité » ⁵. Ne pourrait-on penser que Ronsard a contribué pour sa part au progrès de la déclamation lyrique et aidé au retour du goût public vers la mélodie monodique ? Il y a, vers le même temps, un mouvement de ce genre en Italie, particulièrement à Florence ⁶, auquel on pourrait peut-

1. *Les Poèmes*, dédiés à Marie Stuart, avec une épigraphe d'Horace, le *mediocribus esse poetis* (éd. Bl., t. VI, p. 44).

2. Vicence, 1529.

3. Cf. Fr. Flamini, *La Lirica toscana anteriore al Magnifico*, Pise, 1891.

4. A la bibliographie donnée par Comte et Laumonier, il faut ajouter la réimpression du recueil de François Regnard (1579), faite par Henry Expert, chez Alph. Leduc, Paris, 1902. V. aussi J. Tiersot, *Ronsard et la musique de son temps*, dans la revue *S. I. M.*, vol. IV, Paris, 1902, et Michel Brenet, *Notes sur l'histoire du luth en France*, dans *Rivista music. ital.*, vol. V et VI, Turin, 1899-99.

5. Préface des *Odes* de 1550, éd. Laumonier, t. I, p. 48.

6. Cf. Rom. Rolland, *Histoire de l'opéra*, Paris, 1895, p. 32.

être le rattacher; on signalerait volontiers, pour appuyer cette hypothèse, ces vers de l'élegie « au sieur Barthelemi Del-Bene, gentilhomme florentin, poète italien excellent » :

Tu commenças d'ourdir un difficile ouvrage,
Imitant les Romains, les Grecs *et les François* ;
Ce fut de marier les cordes à la vois,
Celebrant Tusquement, par les chansons lyriques,
Les illustres vertus des hommes heroïques ¹.

La suite du morceau, où paraît encore le double exemple de Pindare et d'Horace, montre que tout ce que Ronsard a fait pour la musique s'inspirait de ses notions d'humanisme.

Les allusions de ce genre qu'on rencontre chez lui sont parfaitement précises. Presque toute son œuvre lyrique, en effet, fut chantée avec un accompagnement. De Claude Goudimel à Roland de Lassus, les principaux musiciens du temps travaillèrent sur ses vers, et leur musique est souvent conservée. C'est celle qu'on entendait aux divertissements de la Cour et qui en rythmait les danses ². Aussi les mots de « luth » et de « lyre », qui reviennent si souvent dans les écrits de la Pléiade, n'ont pas, comme de nos jours, une valeur de pur symbole, mais bien un sens tout à fait littéral. Le poète écrivait ses odes pour les musiciens avec une rigoureuse symétrie des strophes, chacune pouvant s'adapter à l'air choisi, et la plupart du temps il était assez musicien lui-même pour savoir accompagner sommairement « de son pouce » son propre texte. Ainsi faisait Ronsard, qui s'adresse si souvent « à sa lire », en des images d'une exacte réalité :

Lire dorée....
Que la danse oit et toute s'évertue
De t'obeir et mesurer ses pas
Sous tes fredons mignardés par compas,

1. Éd. Bl., t. IV, p. 337.

2. Il est indispensable de se mettre à ce point de vue pour bien juger d'une grande partie de la rénovation ronsardienne et pour comprendre l'intérêt de la fondation de la fameuse Académie de Baïf. Il faut lire, sur ce sujet capital et trop oublié, le travail de Charles Comte et Paul Laumonier, *Ronsard et les musiciens du XVI^e siècle* (*Revue d'hist. litt.*, t. VII, 1900), et l'ouvrage d'Augé-Chiquet, *La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris et Toulouse, 1909, p. 304-334.

Lorsqu'en bruant tu merques la cadanse
 D'un avantjeu, le guide de la danse...
 ...Je te trouvai, tu sonnais durement,
 Tu n'avois point de cordes qui valussent
 Ne qui répondre aux lois de mon doi pussent.
 ...Pour te monter de cordes et d'un fust,
 Voire d'un son qui naturel te fust,
 Je pillai Thebe et saccagai la Pouille,
 T'enrichissant de leur belle dépouille ¹.

La sujétion étroite de notre poète à la musique, qui fit une part de son succès à la cour de Henri II et de Charles IX, s'explique surtout par l'autorité qu'avaient sur lui les grands souvenirs du lyrisme grec et latin. Il aurait pu se rattacher à des maîtres plus récents; mais il ignorait assurément que Dante et Pétrarque avaient conçu, eux aussi, leurs poèmes vulgaires avec l'indispensable accompagnement de la musique et que le second notamment accordait un rôle à certains musiciens dans la composition même de ses vers ².

Les traditions des Italiens, altérées et combattues chez eux par l'abus croissant de la littérature écrite, ne peuvent pas avoir exercé beaucoup d'action sur la tentative de Ronsard. Ce furent plutôt les odes d'Horace, avec celles de Pindare, qui se présentèrent à ses méditations. Ces deux modèles l'aiderent à renouveler et à ennoblir la vieille chanson nationale. Mais plus d'un de ses contemporains goûta comme nous les odes horatiennes de préférence aux ambitieuses pindariques. Horace, en adaptant habilement Pindare au génie latin, avait compris que les habitudes de son temps exigeaient des modifications importantes. Il ne lui vint pas à l'idée de conserver la triade (strophe, antistrophe, épode), que justifiaient chez les Grecs la musique et le mouvement des chœurs; Ronsard fut plus hardi, et imposa ses volontés aux musiciens qui voulurent bien le suivre.

1. *Odes*, t. I, p. 163.

2. Cette question est encore obscure et je ne la vois pas traitée en Italie avec les développements qu'elle comporte. On consultera Henry Cochin, *La Vita Nuova trad. avec introd. et notes*, 2^e éd., Paris, 1915, p. 33 et 203, et la notice du même auteur *Sur le « Socrate » de Pétrarque*, dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*, t. XXXVII, ann. 1918-1919.

Horace, qui prépara Ronsard à comprendre le lyrisme grec, s'imposait à lui par des affinités plus intimes que le grand Pindare, qui devait l'éblouir davantage par l'éclat de ses images et l'ampleur de ses rythmes. Aussi garda-t-il le premier comme son écrivain favori et lui resta-t-il fidèle jusqu'à la fin. Il retrouvait en lui beaucoup de traits de sa propre nature. Peut-on dire qu'il lui dut la notion du plaisir mesuré par la sagesse et celle de l'amour réduit à la seule volupté, qui inspirent toute la partie légère de son œuvre? Bien plutôt, les deux poètes étaient nés, à des siècles de distance, avec de semblables dispositions à envisager la vie et tendaient à résoudre de même façon les problèmes philosophiques et moraux. Ronsard sensualiste, antiplatonicien ¹, inclinait fortement au matérialisme et se défendra fort mal sur ce chef des reproches que lui adresseront bien des chrétiens plus attentifs que lui à la logique de leurs croyances. La lecture assidue de son cher Horace lui a fourni des motifs de s'attacher à la doctrine épicurienne; pour un artiste, l'argument suprême en faveur de celle-ci n'était-il pas la séduction des formes qui en revêtaient l'expression? Les Grecs, en ce domaine de l'art, lui enseigneront peu de chose; tout ce qu'il trouvera à glaner dans les épigrammes érotiques ou bachiques de l'Anthologie, tout ce qu'il empruntera à l'Anacréon d'Henri Estienne, toute la grâce, si neuve dans notre poésie, de ses odelles et de ses chansons, le chantre de Lydie le lui a déjà révélé. Mais, s'il imite Horace dans le détail par exercice littéraire, s'il cherche à l'égaliser par virtuosité, il lui fallait une sympathie instinctive et profonde pour s'assimiler si aisément les préceptes de sa morale; il partageait assurément, par avance, sa conception du bonheur et jusqu'aux formes de sa mélancolie.

L'art très pur du lyrique romain a exercé sur son goût, comme autrefois sur celui de Pétrarque, une influence considérable ². C'est ainsi que ses premiers vers n'ont été, il l'avoue lui-même, qu'une transposition de son maître. On apprend ce détail intéressant, avec plusieurs autres, par un passage souvent cité de la préface des *Odes*, sur lequel on peut faire encore plus d'une observation : « Ne voiant en nos poètes françois chose qui fust suffi-

1. Cf. Laumonier, p. 560 sqq.

2. Nollac, *Pétrarque et l'Humanisme*, 2^e éd., t. I, p. 480 sqq.

sante d'imiter, j'allai voir les étrangers, et me rendi familier d'Horace, contrefaisant sa naïve douceur, des le meme tens que Clement Marot (seulle lumiere en ses ans de la vulgaire poésie) se travailloit à la poursuite de son Psautier, et osai le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut voir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jaques Peletier, du Mans, l'un des plus excelens Poëtes de notre age... »¹. Ne perdons pas de vue que Ronsard écrit tout ce morceau, comme un manifeste littéraire, pour revendiquer des titres de priorité et pour établir sa grande théorie du transfert des beautés antiques dans notre langue. Remarquons surtout le silence gardé sur ses premières compositions en langue latine. Sans les indications des biographes et les vers où il en fait mention lui-même, nous serions exposés à ignorer celles-ci; et sans doute, dans cette période de discussion et de combat, lui convenait-il de n'en point parler.

Les dates ont ici quelque importance. La « poursuite », c'est-à-dire la « continuation » des *Pseaumes* de Marot reporte aux environs de 1543 les premières odes horatiennes de Ronsard. C'est l'année même où le jeune homme est conduit par son père aux obsèques solennelles de Guillaume du Bellay, célébrées au Mans. L'épisode marque dans sa biographie intellectuelle, puisqu'il rencontre dans cette ville Jacques Peletier, secrétaire de l'évêque René du Bellay, et que ce bon poète reçoit, parmi les confidences du jeune homme, l'aveu de son admiration pour les Latins et de son ambition de les égaler. Par ses études et par ses propres essais, Peletier se trouve tout préparé à lui répondre : il met le débutant vendômois, qui cherche encore sa voie, au courant des théories qu'il vient d'élaborer sur l'adaptation du français aux plus nobles usages de la poésie. On sait quelle part eut cette intervention opportune sur la direction de l'esprit de Ronsard et, par suite, sur les destinées de notre poésie tout entière.

1. *Odes*, t. I, p. 44. S'est-on demandé comment, dans ce passage, la citation si précise d'une édition de Marot s'est présentée à sa pensée? Fixant ses souvenirs dans cette préface, écrite en 1550, et se rappelant que ce fut au mois de mars 1543, à l'âge de dix-sept ans et demi, qu'il connut Peletier et composa sa première ode française, le poète a remarqué que la seconde dédicace des *Pseaumes* de Marot, adressée à François I^{er}, est datée de Genève, le 15 mars 1543. Cette coïncidence lui a paru digne d'être marquée et, en tout cas, commode pour renseigner la postérité.

La plupart des idées de la *Deffence*, en effet, sont exprimées déjà dans l'avertissement et la dédicace de la traduction de l'*Art poétique* d'Horace, que Peletier publia en 1545; elles laissent peu de chose à l'originalité du célèbre manifeste, si l'on compte les emprunts considérables faits aux Italiens et particulièrement à Speroni, défenseurs bien armés des droits de leur propre langue contre les prétentions des *latineggianti*. On trouve, à n'en pas douter, dans les pages imprimées par l'écrivain manceau, toute la doctrine qu'il inculqua à Ronsard dès leurs premières cause-ries, et qu'il devait enseigner de même façon à Joachim du Bellay ¹.

Elle était trop juste, trop logiquement déduite et trop bien d'accord avec les confus désirs de nos poètes, pour ne pas produire aussitôt la pleine lumière dans leur esprit. Elle ne leur promettait aucune gloire à s'attarder dans l'usage du latin, alors qu'un si vaste champ s'ouvrait à leur langue maternelle. C'est celle-ci qu'il fallait maintenant « illustrer et enrichir », en agissant, disait Peletier, comme Pétrarque et Boccace, « deux hommes jadis de grande érudition et savoir, lesquelz ont voulu faire temoignage de leur doctrine en ecrivant en leur Thouscan » ². Par une curieuse assimilation de deux époques décisives pour la littérature de nos nations latines, les destinées de la nôtre étaient remises aux mains de poètes nourris, comme les deux grands Italiens, de la pure substance des lettres antiques.

1. Chamard, *l. c.*, p. 32-37, Laumonier, *l. c.*, p. 23-26, Longnon, p. 150-153. On a une thèse de H. Chamard, *De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte poetica (1555)*, Lille, 1900, et une autre de l'abbé Cl. Jugé, *Jacques Peletier du Mans*, Paris, 1907. Quelques indications de détail seront peut-être ajoutées plus loin à ces travaux.

2. La phrase de Peletier se complète ainsi : « Autant en est des souverains poètes Dante, Sannazar, aussi Italiens ». Il est peu probable que Peletier connût les œuvres latines de Dante, comme celles de Sannazar. D'ailleurs, gardons-nous de croire que ce précurseur veuille diminuer en rien, chez son écrivain idéal, la culture humaniste : « C'est chose toute receue et certaine, écrit-il, qu'homme ne sauroit rien écrire qui lui peut demeurer a honneur et venir en commendation vers la posterité, sans l'aide et appui des livres Grecs et Latins. » C'est exactement le point de vue de Du Bellay (Peletier a repris sa thèse avec plus de vigueur encore dans son *Art poétique* de 1555. Cf. Chamard, p. 33).

IV

Muni de sa culture latine, qu'il lui restait seulement à fortifier, Ronsard rencontra l'hellénisme dans la maison de Lazare de Baif. Ce fut pour lui une belle aventure d'être appelé par l'ancien ambassadeur de François I^{er} à profiter des leçons que donnait à son fils Jean-Antoine un nouveau précepteur, Jean Dorat. Dans l'enseignement du jeune professeur limousin, le grec tenait sa place à côté du latin, et cette place était la première.

Les hellénistes français, dont le nombre avait grandi depuis la génération de Guillaume Budé, se trouvaient unanimes à proclamer la supériorité d'une langue, où Du Bellay reconnaissait d'après eux tant d'affinités avec la nôtre ; et Henri Estienne ne tardera pas à apporter à cette théorie l'appui de son autorité, lorsque, de la *Conformité du françois avec le grec*, il conclura à sa *Précellence* ¹. De telles conceptions, présentées à Ronsard au moment où il rêvait « l'illustration » de sa langue maternelle, ont dû exciter extrêmement sa curiosité et l'engager à surmonter les premières difficultés de la grammaire. Comment lui furent-elles exposées ? Estienne parle, dans un de ses dialogues pédagogiques les plus oubliés, de la méthode qui consiste à apprendre le grec par les poètes ; il expose les avantages et les inconvénients de mettre ainsi les commençants à l'étude des dialectes, et notamment du dialecte homérique ². Les procédés

1. Estienne ira jusqu'à prétendre que ses compatriotes, par cela seul qu'ils sont nés Français, sont plus capables que d'autres de pénétrer le génie de la langue des Grecs. V. Louis Clément, *Henri Estienne et son œuvre française*, Paris, 1898, p. 197 sqq.

2. *Stephani dialogus de bene instituendis graecae linguae studiis... : Excudebatur anno 1587* (Bibliothèque nat., Rés. X 739). Le développement commence à la p. 73 :

PHILIPPUS. *Ad eos veniamus qui sumendum a poetarum lectione lectionis Graecae linguae initium censent. Quo illi argumento nituntur ? CORNELIUS. Hoc potissimum quod apud poetas statim dialectorum exempla occurrant. PH. Bellè sanè, quasi quaerendi sunt initio scriptores qui plus molestiae quàm alii exhibere possint... COR. Quid mirum ? illi ex iis sunt qui simul et semel omnia disci volunt, quum ego... nihil magis reprehensione dignum iudicem...*

Un autre passage du dialogue (p. 93) mérite d'être cité ici, car il introduit sur un point intéressant, l'autorité de Ronsard et de Du Bellay : *PH. Dialectos quae vel apud Homerum vel apud alios sunt, tales illis videri*

didactiques qu'il discute à cette occasion sont précisément ceux de Dorat ; où il est d'accord avec lui, c'est sur la nécessité de ne point sacrifier l'étude du grec à celle du latin.

Excellent latiniste, bien qu'il ne donnât point dans les excès de l'imitation cicéronienne à la mode ¹, Dorat avait pratiqué déjà l'enseignement de collège avant de se trouver en face des deux écoliers d'élite qu'un heureux destin lui envoyait. Il avait pu jusqu'alors se livrer librement au goût très vif qu'il portait au grec ; il essaya avec eux de mener en même temps les deux études. Un biographe de Ronsard nous dit assez vaguement que « Dorat, par un artifice nouveau, luy apprenoit la langue latine par la grecque », ce qui signifie tout au moins qu'il faisait du grec la base de son enseignement ². Une anecdote plus sûre et qui s'ajuste aux dates biographiques nous met sur la voie de sa méthode. Lazare de Baif a publié en 1544 une traduction en vers de l'*Hécube* d'Euripide ³ ; il mentionne fort clairement, dans la

potuisse imaginatus sum quales hodie Gallo cuipiam, cuius materna lingua foret Gallica lingua communis, essent cum aliae diuersarum Galliae prouinciarum, tum vero Picardica et Normandica : si ita poetis nostris uti liceret illis, ut Homerus Graecis uti sibi permisit, id est si ita nostris sermonem suum variegare, non solum earum vocabulis, sed et earum terminationibus aut inflexionibus, in vocibusque alioqui communis linguae sunt, concederetur. — COR. Aliquid tale factitatum fuit olim a quibusdam nostrorum rhythmographorum, sed in argumentis iocosis potius quam seriis ; et quidem factitatum in Picardica potius quam alia dialecto ; ex qua et Marotum sumere suum mie (ex significatione qua dicitur Je n'iray mie), necnon alia, videmus. Nec vero Ronsardus noster et Bellaius (inter poetas vel praestantissimos ponendi hi quidem, ac praesertim ille) nullarum vocum sibi usum permiserunt quae ex quapiam dialecto Gallica sumptae dici possent.

1. Dorat rejetait l'étroite doctrine des Cicéroniens, que quelques esprits systématiques, en réaction contre la langue médiévale, voulaient imposer aux esprits. Il aimait sans doute à faire lire à ses élèves le savant et piquant dialogue d'Erasme sur le sujet, dont on retrouve la doctrine sous la plume de Ronsard lui-même (v. plus loin l'invective inédite contre Paschal). Il se servait, en tous cas, de ses *Adages*, précieuse compilation de la morale antique, qui prêtait aux exercices les plus divers pour les écoliers. Dès son premier recueil, Ronsard se montre nourri des *Adages*. Cf. *Odes*, t. I, p. 131, 160, etc.

2. Binet, éd. Laumonier, p. 12 et 94.

3. Il est étrange que Du Bellay n'en parle pas dans le passage de la *Deffence*, où il nomme Lazare de Baif après Budé : « L'autre n'a pas seulement traduit l'*Electre* de Sophocle, quasi vers pour vers, chose laborieuse, comme entendent ceux qui ont essayé le semblable : mais davantage a donné à nostre langue le nom d'*epigrammes* et d'*elegies*... » (v. éd. Charnard, p. 333 et la note).

dédicace adressée à François I^{er}, l'enseignement installé dans sa demeure et la sorte de collaboration qui lui en est venue : « Or est-il, Syre, que quelques jours passez me retrouvant en ma petite maison, mes enfans, tant pour me faire apparoir du labour de leur estude que pour me donner plaisir et recreation, m'apportoyent chacun jour la lecture qui leur estoit faicte par leur precepteur de la tragedie d'Euripide denommée *Hecuba*, me la rendant de mot à mot de grec en latin ». L'exercice de traduction d'un texte attrayant, dont usait Dorat, pouvait servir à l'étude des deux langues, surtout avec un élève comme Jean-Antoine, qui savait déjà beaucoup de grec appris avec Jacques Toussain. Il est certain que le travail imposé à ses élèves sur *Hécube* avait un but purement grammatical ; s'il se fût agi de leur faire goûter la beauté de la pièce, il disposait de l'élégante traduction d'Erasme, qui l'a mise en trimètres iambiques avec *Iphigénie à Aulis*¹. Le mot à mot écrit des écoliers, excellent exercice pour leur apprendre les deux langues, se trouva être en même temps, pour Lazare de Baïf, d'un véritable secours.

L'ambassadeur explique à son roi ce qu'étaient les tragédies des Anciens et l'intérêt qu'il a pris à traduire celle d'Euripide, pendant les loisirs de son service : « Laquelle, pour la sublimité du style et gravité des sentences que je y trouvay, il me prinst envie, Syre, de la mettre en vostre langue françoise seulement pour occuper ce peu de temps de repos à quelque honneste exercice »². On a négligé à tort l'examen de cette première traduction

1. La première édition de ces traductions a été donnée à Paris, en 1506, chez Josse Bade, au moment où Erasme venant d'Angleterre se rendait en Italie. Cf. Nolhac, *Erasme en Italie*, p. 6, 29 et 101. Elles ont été réimprimées par Alde, puis plusieurs fois jusqu'à l'édition d'Henri Estienne, *Tragœdiae selectae Aeschyli, Sophoclis, Euripidis, cum duplici interpretatione latina*, 1567. La traduction *ad verbum* de l'*Hécube* est tirée *partim ex Phil. Mel[anchthonis] praelectionibus*.

2. *La tragedie d'Euripide nommee Hecuba, traduicte du grec en rythme françoise, dediee au Roy*, Paris, Rob. Estienne, 1544. Je n'ai lu que l'édition de 1550, reproduction exacte de la première par le même typographe du Roi. Elles n'ont point le nom de l'auteur. Cf. E. Picot], *Catalogue de la Bibliothèque James de Rothschild*, t. II, p. 2. La traduction de l'*Electre* de Sophocle, parue en 1537, ne porte pas non plus le nom de Lazare de Baïf. Les fonctions de Dorat chez Baïf ont commencé en 1544, et nous savons que Ronsard en profitait aussitôt après la mort de son père (du 6 juin de la même année). Le « précepteur » du morceau cité ne peut être que le savant limousin.

française d'Euripide ¹, intéressante à plusieurs égards et qui le devient plus encore, si l'on songe que Dorat, Ronsard et son ami Baïf y ont collaboré. La version faite en latin par ses « enfans », comme disait Lazare de Baïf, ayant été le point de départ de son travail, il le leur a probablement communiqué à mesure qu'il l'écrivait. Je crois volontiers que Ronsard, déjà poète, était en état d'y apporter une certaine contribution littéraire; mais il est vraisemblable que le précepteur a dû aider l'auteur de ses conseils, particulièrement pour les parties dites par le « chorus » et autres morceaux lyriques, où l'on note une variété et une recherche remarquables de rythmes ². Le noble travailleur, habitué à profiter dans ses œuvres des avis de tous, ne pouvait se priver de ceux d'un homme à qui il venait de confier la formation intellectuelle de son fils.

Le fils de Baïf, quoique plus jeune que Ronsard de sept ans et demi, était alors meilleur humaniste que lui, ses études grammaticales s'étant trouvées plus régulières et plus suivies; son père ne lui avait point laissé négliger le latin, mais, pour le grec surtout, il avait bénéficié des leçons du « bon Tusan » et du calligraphe Ange Vergèce ³. Celui-ci, ramené de Venise par

1. Cf. Nollac, *Le premier travail français sur Euripide: la traduction de François Tissard*, dans les *Mélanges Henri Weil*, Paris, 1898, p. 294-307. Tissard a traduit en latin trois tragédies seulement, *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste*, d'après l'édition de Lascaris; son travail dédié à François de Valois, duc d'Angoulême, plus tard François I^{er}, est resté inédit, sauf pour les fragments que j'ai donnés.

2. Voici, par exemple, p. 17, l'entrée en scène d'Hécube :

O moy dolente, hélas, ores quels plaincts,
 Quels hullemens, quels cris de douleur pleins
 Puis je getter, en faisant mes complaincts?
 O miserable,
 En ta misere et vieillesse plorable
 Porter ce faiz si dur et importable.
 De servitude a tous intolérable.
 He dieux, he dieux,
 Quelle cité, quelle gent ou quels lieux
 Me secourront? mort est Priam le vieux,
 Mors mes enfans au devant de mes yeux :
 Ou donc iray?..

On peut comparer au texte des v. 59.sqq. (éd. Weil). Avec moins de prétentions, Lazare de Baïf applique le programme de Thomas Sibilet, si fier du choix de ses vers adaptés aux mètres grecs dans sa traduction de l'*Iphigénie* d'Euripide (dédiée à Jean Brinon), qui est seulement de 1549.

3. Ange Vergèce recevait de François I^{er}, dès 1539, une pension comme

l'ambassadeur qui avait apprécié ses talents dans la confection des manuscrits, allait être employé par Henri II à dresser les catalogues des volumes grecs de Fontainebleau. Il n'était pas dénué de connaissances littéraires, bien qu'il parlât « fort mauvais françoys », et, comme Grec authentique, il se trouvait recherché dans les familles distinguées où les jeunes gens étudiaient sa langue. Ronsard ne fut pas le moins empressé à profiter de la fréquentation d'Ange Vergèce. Il se lia en même temps avec son neveu Nicolas, beaucoup plus latinisé que l'oncle, et que Baïf et lui introduisirent dans la première Brigade ¹. Mais il s'attachait ardemment à Jean Dorat et, son âge lui permettant de regagner le temps perdu, il devint bien vite le principal disciple de l'initiateur.

« escrivain expert en lettres grecques » et figurait encore à ce titre, en 1545, sur la liste de paiement des professeurs et lecteurs du Collège royal. Des particuliers, notamment J.-J. de Mesmes, l'entretenaient pour leur copier des textes grecs. Il a traduit en latin un traité du Pseudo-Plutarque (*De fluuiorum et montium nominibus*, Paris, Charles Estienne, 1556) et publié une édition du *Pimander* mis sous le nom de Mercure Trismégiste (Paris, 1554. Dédicace à Lancelot de Carle). Emile Legrand a écrit la biographie d'Ange Vergèce d'après la liste des manuscrits calligraphiés par lui, dans sa *Bibliographie hellénique*, Paris, 1885, t. I, p. CLXXV sqq. Les vers que Baïf adresse à Charles IX sur son ancien maître (dédicace des *Euvres en rime*, Paris, 1573) peuvent renseigner pour Ronsard comme pour lui :

Ange Vergèce, Grec à la gentille main,
 Pour l'écriture greque écrivain ordinaire
 De vos grandpère et père et le vostre, eut salère
 Pour à l'accent des Grecs ma parole dresser
 Et ma main sur le trac de sa lettre adresser.

On lit dans une lettre d'Henri de Mesmes (à L'Hospital?), du 29 sept. 1566 : « Monsieur, ce pauvre vieil Grec, qui nous a enseigné tous à écrire, M. Angelo Vergécio, m'est venu trouver ce matin... (*Revue critique* de 1872, t. I, p. 160). Ses livres ont servi après sa mort, en 1569, à l'enseignement de Dorat (v. plus loin). De très beaux autographes personnels de Vergèce sont à signaler dans les papiers d'Henri de Mesmes (*Fonds Latin*, 10327, ff. 106-109, 123) et permettront de compléter les notices d'Henri Omont et d'E. Legrand.

1. Nicolas Vergèce, à qui Baïf dédie la *Contretrène* remplie de détails sur ses études, a pris part à la fête du bouc de Jodelle et publié des vers latins en divers recueils, notamment une ode adressée à Ronsard dans le « tombeau » de Turnèbe (réimprimée par Emile Legrand, t. II, p. 405). Sa mémoire a été honorée d'une épitaphe du poète : *Epitaphe de Nicolas Vergèce, grec-creteois, grand amy de l'auteur* (éd. Marty-Laveaux, t. V, p. 311).

Les idées nouvelles que jetèrent en lui de telles études n'ajoutaient pas seulement à celles qu'il tenait de ses premiers conseillers, latinistes et italianisants; elles les rectifiaient sur bien des points essentiels. Très promptement, la littérature des Romains, qu'il avait étudiée en se jouant et dont il possédait toute la fleur, lui apparut comme une simple littérature d'imitation : « Les Poètes Romains, écrira-t-il un jour avec irrévérence, ont foisonné en l'abondance de tant de livres empoulez et fardez qu'ils ont apporté aux librairies [bibliothèques] plus de charge que d'honneur, excepté cinq ou six, desquels la doctrine accompagnée d'un parfait artifice m'a toujours tiré en admiration » ¹. On voit bien quels maîtres il met à part; ce sont ceux que son ami Muret feuillette avec lui et que Dorat ne dédaigne pas d'expliquer en ses leçons. Mais, avec Virgile, Horace et Ovide, Catulle, Tibulle et Propertius, la liste est close des poètes romains admirés par Ronsard; les Élégiques eux-mêmes ne tiendront pas dans ses réminiscences autant de place qu'on l'attendrait d'un chanteur passionné de l'amour ².

Il est trop poète pour ne pas sentir vivement la beauté de certains vers de Lucrèce, mais il ne voit en lui qu'un philosophe, comme en Lucain qu'un historien. Les autres poètes de leur langue lui semblent pouvoir être négligés; et la courte liste de ses emprunts suffirait à établir qu'il leur a toujours préféré les Grecs ³. Au reste, nous tenons de lui-même l'exposé de ses idées sur les Latins et, bien qu'il l'ait écrit vers la fin de sa carrière, on peut croire que l'enseignement de Dorat en contenait déjà la substance :

1. *Abrégé de l'Art poétique françois*, texte de 1567 (éd. M.-L., t. VI, p. 449). Texte de 1563 dans l'éd. Bl., t. VII, p. 348.

2. Ils sont dans l'énumération des *Isles fortunées* (éd. Bl., t. VI, p. 176).

3. On trouvera au t. I, p. xxxv, de l'édition Laumonier, la bibliographie des recherches faites sur les sources de Ronsard depuis la thèse de Gandar; Laumonier lui-même y excelle plus que personne et a retrouvé les sources combinées de beaucoup de poèmes. Citons, comme un bon exemple d'utilisations latines, la seconde partie de l'*Ode à M. le Dauphin*, relative aux futurs exploits du prince et à la description de son triomphe. Ronsard a utilisé d'Ovide l'horoscope de Caius César, l'un des fils adoptifs d'Auguste (*Ars. am.*, I), et le triomphe d'Auguste (*Trist.*, IV), de Tibulle le triomphe de Messala, d'Horace l'éloge d'Auguste (*Carm.*, IV), de Claudien l'éloge de Stilicon, de Sidoine Apollinaire le panégyrique de Majorien, enfin la prédiction des Parques imaginée par Navagero pour la naissance d'un prince italien.

N'en cherche plus d'autre, lecteur, en la langue romaine, si ce n'estoit de fortune Lucrece; mais par ce qu'il a escrit ses frenaisies, lesquelles il pensoit estre vrayes selon sa secte et qu'il n'a pas basti son œuvre sur la vray-semblance et sur le possible, je lui oste du tout le nom de poëte, encore que quelques vers soient non seulement excellens, mais divins. Au reste, les autres poëtes latins ne sont que naquets ¹ de ce brave Virgile, premier capitaine des Muses, non pas Horace mesme, si ce n'est en quelques unes de ses Odes, ny Catulle, Tibulle et Properce encore qu'ils soient tres-excellens en leur mestier ²; si ce n'est Catulle en son Atys ³ et aux nopces de Peleus, le reste ne vaut la chandelle. Stace a suivi la vray-semblance en sa Thebaïde. De nostre temps, Fracastor s'est montré tres-excellent en sa Syphillis, bien que les vers soient un peu rudes ⁴. Les autres vieils poëtes romains, comme Lucaïn et Silius Italicus, ont couvert l'histoire du manteau de poësie; ils eussent mieux fait, à mon advis, en quelques endroits, d'crire en prose. Claudien est poëte en quelques endroits, comme au Ravissement de Proserpine; le reste de ses œuvres ne sont qu'histoires de son temps, lequel comme les autres s'est plus estudié à l'enflure qu'à la gravité. Car, voyans qu'ils ne pouvoient egaler la majesté de Virgile, se sont tournez à l'enflure et à je ne sçay quelle poincte et argutie monstrueuse, estimans les vers estre les plus beaux ceux qui avoient le visage plus fardé de telle curiosité ⁵.

Ronsard ne fait jamais de réserves de ce genre, lorsqu'il s'agit des Grecs. Il ne distingue point entre eux et les adopte en

1. Ce vieux mot signifie « laquais ».

2. Sur la manière dont Ronsard conçoit l'épique, v. ce qu'il dit en tête de son propre recueil (éd. Bl., t. IV, p. 210) :

Amour pour y regner en a chassé la mort...

3. Ronsard fait ici à Girolamo Fracastoro l'honneur de le nommer seul parmi les Anciens. Le poème du véronais *De morbo Gallico*, dédié à Bembo et dont le succès fut retentissant, parut pour la première fois à Vérone, en 1530. — On remarquera, dans l'énumération de Ronsard, l'oubli du nom d'Ovide. Cf. plus haut, p. 25.

4. Ronsard dit pourquoi il se plaît à raconter la fable d'Atys, dans son poème *Le Pin* (éd. Bl., t. VI, p. 114) :

...Atys, tu le mérites;
Catulle, honneur des Romaines Charites.
Te fait Romain en imitant les Grecs.

5. Préface posthume de la *Franciade* (éd. M.-L., t. III, p. 525). La suite du morceau, relative à Virgile, est citée p. 27.

bloc, comme fait Dorat. Celui ci lui a appris à voir en eux les vrais Anciens, ceux à qui il faut demander « le savoir et la doctrine », l'enseignement des plus ingénieuses fables et les modèles pour de grandes créations poétiques ignorées encore des Français. Après les tâtonnements de sa jeunesse, il a rencontré enfin la main ferme qui va le guider et les sources profondes de l'art qu'il rêve.

V

Ces idées étaient sans doute tout à fait arrêtées, quand il décida, avec Baïf et Du Bellay, qui avait rejoint ses amis, de suivre Dorat à Coqueret, où l'enseignement allait s'étendre à un plus large auditoire. L'helléniste limousin, nommé principal de ce modeste collège de l'Université de Paris, voulait y offrir à des élèves choisis les facilités studieuses d'un internat volontaire. L'amour du grec, ou plutôt l'avidité des richesses idéales dont l'étude du grec pouvait combler sa poésie, décida Ronsard à quitter la Cour, à renoncer à ses divertissements ainsi qu'aux avantages qu'elle promettait à ses ambitions. Il s'astreignit lui-même à la retraite austère sur la montagne Sainte-Genève, dans ce collège qui n'était même pas des plus illustres et dont un seul enseignement faisait la renommée ¹. Il aimait à rappeler plus tard les nuits qu'il ajoutait courageusement au travail du jour. Habitué par la vie du Louvre aux tardives veillées, il étudiait aisément jusqu'à deux heures après minuit et réveillait alors Baïf, « qui se levoit, et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place » ; Baïf a même recueilli, en ses vers mesurés à l'antique, ce joli souvenir de leur jeunesse :

Quand c'est que mangeant sous Dorat d'un même pain
En même chambre nous veillions, toi tout le soir,
Et moi davançant l'aube dès le grand matin... ²

1. Au reste, Ronsard cherche aussi son bien au dehors. C'est à ce moment qu'il fait la connaissance de Denys Lambin, à peine plus âgé que lui et avec qui il travaille particulièrement les matières philosophiques. J'étudie plus loin les relations qui s'établirent entre eux et dont il existe de nombreux témoignages.

2. Le poème *Aus poëtes françois (Etrénes)* a été imprimé dans l'orthographe spéciale à Baïf (*OEuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. V, p. 323).

Il fallait être assuré de bien hauts plaisirs pour soutenir cet effort avec tant de volonté. C'est que Ronsard, devenu helléniste à si bonne école, était alors dans toute la ferveur de son enchantement et marchait de découverte en découverte. Une anecdote, que Binet insère dans sa biographie, montre le jeune homme initié au grand lyrisme par la volonté réfléchie du maître : « Il luy... leut de plain vol le *Promethée* d'Æschyle, pour le mettre au plus haut goust d'une Poésie qui n'avoit encor passé la mer de deçà, et en sa faveur traduisit cette tragédie en françois, laquelle si tost que Ronsard eut goustée : Et quoy, dit-il à Dorat, mon maistre, m'avez-vous caché si long temps ces richesses ? ¹ » Dorat devait être un admirable interprète d'Eschyle, pour lequel il eut toujours un goût particulier ² ; mais combien l'écolier était fait pour le comprendre ! On devine son émotion en écoutant les chœurs des Océanides, les lamentations du Titan enchaîné, cette succession d'images sobres et rapides, de pensées mystérieuses sur l'homme et sur les dieux ³. Auprès de cette forte poésie, pâlissaient les charmes de l'ode horatienne. Mais n'y avait-il pas en Grèce d'autres sources du lyrisme ? Précisément, Horace faisait connaître le nom du maître qu'il y avait choisi ; et la grande révélation qui vint à nos poètes fut Pindare.

Elle appartient, sans doute possible, à la période de l'enseignement privé de Dorat dans la maison de Baïf. L'érudit limou-

1. Suit, dans Binet, la phrase qui a prêté à des interprétations diverses et qui nous apporte au moins un détail sûr, l'étude d'une œuvre d'Aristophane avec Dorat : « Ce fut ce qui l'incita à tourner en françois le *Plutus* d'Aristophane et le faire représenter en public au collège de Cocqueret, qui fut la première Comedie françoise jouée en France. »

2. V. l'index de ce livre au nom d'Eschyle. — Que penser de cette indication alléchante fournie par Hoffmann (*Lexicon bibliographicum... script. graec.*, Leipzig, 1832, t. I, p. 34) : « 1548. 8^o *Aeschyli Prometheus, graece. cum praefatoria Ioannis Aurati epistola. Paris, apud Christianum Wechelium* » ? Ce serait la plus ancienne édition d'une pièce isolée d'Eschyle, dont on ne possédait alors que le texte d'Alde, 1518. Malheureusement, cette édition si précieuse pour nos études, et que j'ai fait rechercher dans beaucoup de bibliothèques, me semble purement imaginaire.

3. Ronsard a toujours été poursuivi par les images du drame d'Eschyle : dès les premières *Odes*, il parle du mythe de Prométhée, qu'il pouvait connaître, il est vrai, par d'autres sources (t. I, p. 138, t. II, p. 141). Deux vers colorés (éd. BL., t. VI, p. 41 ; M.-L., t. V, p. 32) évoquent pour Brinon

...le vautour beccu, dont la griffe cruelle
Pince de Prométhée la poitrine immortelle.

sin, qui avait connu Budé dans sa jeunesse et s'était formé auprès de Germain de Brie et de Jacques Toussain¹, faisait depuis longtemps des vers latins et grecs. Une ode à Robert Estienne, typographe du Roi, qu'il écrivait étant encore à Limoges et qui célèbre d'une façon charmante cette docte maison et l'art qu'on y pratiquait, marque le moment où sa maîtrise d'écrivain s'était affirmée². Estienne reçut encore de lui des vers grecs et latins, et les imprima avec ceux d'autres amis³; mais au moment où il connut Ronsard, moins âgé que lui de dix-sept ans⁴, Dorat n'avait encore rien publié et attendait sans impatience l'occasion de se faire un nom parmi les versificateurs latins. Alors qu'autour de lui, chez les lettrés, les recherches de forme se multipliaient, il eut l'idée de se distinguer à son tour par une innovation; il se mit à composer en latin des odes à la façon de Pindare, tentative dont une parole fameuse d'Horace semblait décourager à jamais ses successeurs⁵.

L'Italie venait d'ouvrir cette voie et un poète humaniste, Benedetto Lampridio, de Crémone, y avait recueilli la célébrité.

1. Ces détails importants paraissent ignorés des biographes de Dorat. Ils figurent dans les mémoires de Jacques-Auguste de Thou, au moment où l'illustre historien parle de ses premières relations avec Ronsard.

2. *Ioannes Auratus ad Robertum Stephanum typographum nobilissimum. Goldast, Philologicarum epistolarum centuria una diuersorum a renatis literis doctissimorum virorum*, Francfort, 1610, p. 235-245. Cf. Maittaire, *Stephanorum historia*, Londres, 1709, t. I. p. 94. Comment les biographes ont-ils pu ignorer ce curieux poème? Il est daté : *Lemouicibus 4 non. maii anno 1538*.

3. Marty-Laveaux a décrit (*Œuvres poétiques de Jean Dorat*, p. LXXXJ) deux feuillets in-folio imprimés sans date, contenant des éloges de l'imprimerie et des hommages à Estienne, parmi lesquels sont des vers français de Grévin, de Fr. de Belleforest et de C. Clausse, des vers grecs de Florent Chrestien, et une traduction du grec de Dorat en latin (*In Typographiam Musarum matrem*) par Camille de Morel. La contribution de Dorat à cette sorte de plaquette n'a aucun rapport avec son ode de 1538. Il est, d'ailleurs, à cette époque *poeta regius* et signe *Ιωάννης Αυράτος βασιλέως ποιητής ἀμφιγλωστος*.

4. En acceptant, contre La Croix du Maine, l'âge indiqué sur son épitaphe, qui le faisait naître en 1508.

5. *Od.*, IV, 11

*Pindarum quisquis studet aemulari,
lule, ceratis ope Daedalea
Nititur pennis vitreo daturus
Nomina ponto.*

Ce précurseur de Dorat, et par conséquent de Ronsard, appartenait à la cour érudite de Léon X et fut l'ami de Bembo, de Gian-Matteo Giberti, de Pietro Mellini; Tebaldeo et Baldassare Castiglione firent son éloge. Ayant dirigé à Rome, après Jean Lascaris, le collège des Jeunes Grecs, il vint enseigner à Padoue, puis éleva à Mantoue les enfants de Frédéric de Gonzague¹. Ce fut Lampridio qui, le premier, avec un talent reconnu par ses contemporains, composa des odes latines calquées, pour la forme strophique et pour le mouvement de la pensée, sur celles du lyrique thébain². Comment Dorat eut-il connaissance de ses ouvrages, qui ne furent réunis pour le public qu'en 1550, par les soins de Lodovico Dolce³? On doit penser que la chose fut facilitée par les relations littéraires continuelles établies entre les deux pays, grâce aux lettrés italiens qui habitaient Paris et fréquentaient la cour où régnait une Médicis. Luigi Alamanni, qui fut parmi eux le plus notoire, n'avait-il pas lui-même mêlé

1. Luzzo et Renier, *Cultura e relazioni letterarie di Isabella d'Este*, dans le *Giornale storico della letter. ital.*, vol. XXXVI, p. 343 sqq. Cian, *Un Astigiano del Rinascimento*, Florence, 1901, p. 40, 43 sqq. Il n'y a aucun travail moderne sur Lampridio.

2. La notice de F. Arisi sur ce personnage oublié en France contient les indications suivantes : « *Benedictus Lampridius nuncupatus at vero cognomen Alpheus, seu Alphenus, in imitando Pindaro Graecorum lyricorum coryptheo contra Horatii sententiam lib. 4, ode 2, Icarium nihil habuit praeter volatus sublimitatem. Primus enim Thebanos modos in Latium induxit; primus Pindaricis numeris latinas aures assuefecit; Graeci quippe sermonis peritissimus, quo et varia cecinit, Odas Metropindaricas primus latine modulatus est, et tanta quidem cum maiestate ut a nemine superandum credam, quod eo libentius affirmandum fuit quod minus ab hoc abhorruit rigidus poetarum censor Gyraldus [Lelio Giraldi], qui durus in aliorum commendatione de Lampridio scribere non dubitavit: « B. Lampridius Cremonensis non Epigrammatum modo, sed Lyricos versus facit, quibus in « primis Pindarum cum inventionem, tum phrasi aemulari nititur. Idem et « Graeca aggressus est, dignus certe vel tanto ausu, a quo nos deterret « Horatius, commendari » (Cremona literata, Parme, 1702-1706, t. II, p. 93).*

3. *Benedicti Lampridii nec non Io. Bap. Amalthei carmina. Venetiis, apud Gabrielem Iolium de Ferrariis, M D L.* L'élégante édition est précédée de dédicaces de Lodovico Dolce au comte Collatino da Collalto, qui avait été au service de notre Henri II. Il lui recommande « le ode de M. Lampridio da lui tessute secondo l'ordine e la maniera serbata de Pindaro ». Il y a, contre sept odes horatiennes, vingt-quatre « odae metropindaricae », dont une à la louange de Crémone, d'autres dédiées à Francesco Sforza, à Bembo, à Lascaris, à Matteo Giberti, à Vittoria Colonna, à Henri VIII, etc. La plus longue est *In Petri Mellini villam, ubi ille poetas de more familiae coena exceperat*.

à ses poèmes italiens imprimés à Lyon quelques hymnes de forme pindarique, qui ne purent passer inaperçues chez les poètes ¹? Certains de ses compatriotes avaient tenté des essais analogues à ceux de Ronsard. Dès 1513, l'année même où Zaccaria Calliergi éditait à Rome son beau texte de Pindare, Gian-Giorgio Trissino insérait dans les premiers chœurs de sa *Sofonisha* la triade du poète grec (strophe, antistrophe, épode): la tentative n'avait pas de suites; mais, en 1535, Ant.-Sebastiano Minturno publiait, dans la même forme, deux grandes canzones dédiées à Charles-Quint². La première édition des *Hymnes* d'Alamanni est ³de 1532. L'idée flottait donc dans l'air, quand Ronsard s'en saisit. Mais les Italiens attestent la priorité en latin de l'humaniste de la cour de Léon X, dont l'œuvre était, d'autre part, fort bien connue du précepteur de nos poètes ³.

On trouve Lampridio particulièrement célébré par un grand ami de Dorat, Gian-Matteo Toscani, dont le rôle fut précisément de faire connaître chez nous les écrivains de sa nation. Dans son *Peplus Italiae*, que recommandent au lecteur françois des poèmes liminaires de Dorat, il écrira plus tard cette notice :

Cremona Lampridium nostri saeculi miraculum edidit, qui quod Horatius stultae temeritatis esse existimavit tentare, sibi proclive admodum esse declaravit, Pindari imitationem, quem felicissime

1. Henri Hauvette, *Un exilé florentin à la Cour de France, Luigi Alamanni (1495-1556), sa vie et son œuvre*, Paris, 1903, p. 231 sqq., 432 sqq. La partie de la thèse de cet important ouvrage relative au pindarisme français ne paraît pas acceptée par les ronsardisants; les odes de Ronsard ne devraient rien à celle d'Alamanni, ni pour le style, ni pour la forme métrique. L'exemple a pu cependant compter.

2. Les désignations strophiques important peu: Minturno dit *volta, rivolta* et *stanza*, Alamanni, *ballata, contraballata* et *stanza*. Cf. Carducci, *La poesia barbara nei secoli XV e XVI*, Bologne, 1881, et l'étude *Dello svolgimento dell' ode in Italia*, dans le vol. XVI des *Opere*, Bologne, 1905, p. 374-375; Gaspary, *Storia della letter. ital.*, trad. V. Rossi, Turin, 1891, vol. II, 2^e part., p. 135, 290. La question n'a jamais été traitée à fond en Italie.

3. La connaissance de Benedetto Lampridio par Dorat fournit probablement la clé d'une anecdote de Brantôme (éd. Lalanne, t. IX, p. 663: à propos de la matrone d'Ephèse: « La première fois que j'ouys ceste hystoire, ce fut de M. d'Aurat, ... qui disoit la tenir de Lampridius... » Lalanne naturellement ne voit pas ce que le nom d'Aelius Lampridius, biographe de Commode et d'Héliogabale, vient faire avec ce conte du *Satyricon*.

Latinis est versibus aemulatus : ut Aurato Poetarum regi et omnibus Graecae linguae peritis videtur. Nam Iouius quae non assequitur, ea non probat. Eius carmina ab innumeris mendis vindicata nos semel recudenda curauimus, quae post maiore cura emendauimus et de tertia editione cogitamus ¹.

C'était bien le Crémonais que les contemporains désignaient comme l'imitateur attitré de Pindare, le créateur du genre, pourrait-on dire, et il faut voir en lui le modèle suivi par Dorat. Au reste, celui-ci paraît reconnaître sa dette par des vers admiratifs, non recueillis dans ses œuvres, qui attribuent sa place légitime au prédécesseur italien :

*Lampridius vates inter non alter Homerus,
Inter sed Latios Pindarus alter erat.
Dum tamen et Latiis affectat Horatius alter
Esse, minor Graja est et Venusina chelys ;
Quantum Pindarico modulans assurgit hiatu,
Tantum deprimitur pectine, Flacce, tuo ;
Sed quo desperarat Horatius ipse venire,
Lampridius venit Lampridioque sat est* ².

Nous venons de découvrir, une fois de plus, l'Italie à l'origine des curiosités et des tentatives de l'humanisme français ; nous retrouvons, à son tour, celui-ci à la source d'une innovation dans notre littérature. Il est admis que le conseil de composer des « odes pindariques » a été donné à Ronsard par son maître ; il

1. *Peplus Italiae*, Paris, Fed. Morel, 1578, p. 56. L'édition à laquelle fait allusion l'écrivain toscan est la réimpression partielle de celle de Dolce, dans ses *Carmina illustrium poetarum italorum*, Paris, 1576, t. I, p. 82-102. Celle qu'il annonçait n'a pas vu le jour. Citons encore ces vers du *Peplus* :

*Lampridi Alcaïco tractas dum barbata plectro,
Sola tuum testudo Appula vincit ebur.
At cum Pindaricus tibi pectora concutit horror,
Tum te submittit Flaccus et ipse tibi.
Quem victum pauci, victorem nullus at aequat,
Non poteris vinci, aut vincere nobilius.*

2. *De Lampridii carminibus Io. Aurati Poetae Regii iudicium*. Ces vers publiés par Volpi (Vulpus), le dernier éditeur de Lampridio, sont reproduits à la suite de son édition des *Poemata* de Sannazar (Bassano, 1782, p. 321), à laquelle il a ajouté une ode pindarique de Lampridio en 33 strophes, dédiée à Nic. Leon. Tomeo. (Des vers de Lampridio étaient imprimés à Paris dès 1548. Cf. p. 15, n. 3.)

n'est pas douteux non plus que des essais en latin, de Dorat, en aient fourni l'exemple à son élève ¹. Nous savons maintenant où il avait pris le sien et l'on jugera moins obscur le passage de l'ode latine, qui accompagne le premier recueil des *Odes* et en célèbre l'art tout nouveau. Elle débute par un appel à la muse de Pindare, que le jeune « prince de la lyre nationale » a faite sienne et française, ce qui permet à Dorat d'opposer celui-ci aux « plectres » d'Italie, qu'il lui a fait connaître :

STR.

Lyrae potentes Camoenae
Agile, quis deum herosve,
Homo quis fidibus inseri
Poscit ? Satis Pisa ² iam
Iouisque memoratus
Olympus, sacrum et
Herculis patris opus :
At nunc patriae principem
Chelys, apud Celticos
Decus grande populos,
Decet nos suo
Sibi Pindari can-

tu personare ; numeros-
que Gallicos Latiis

ANTISTR.

Remunerari haud inultos.
Itaque par pari reddens
Nova plectra resequare nouis,
Clauumque clauo velut
Retundam ergo reperta
Meis Italii ³
Patria Indigenaque,
Ronsarde, tua.... ⁴.

Les débuts pindariques des deux poètes devant le public se firent en même temps. L'ode du maître, dont on vient de lire

1. On trouve mal appuyée l'opinion contraire formulée dans une note, d'ailleurs intéressante, de Lucien Foulet (*Revue d'hist. litt.*, t. XIII, 1906, p. 312).

2. *Pisa Arcadiae oppidum est, praeterfluente Alpheo amne. Ab hac igitur et Elidae ciuitatibus, teste Seruio, venerunt qui Pisas in Italia condiderunt* (Robert Estienne, *Dictionarium propriorum nominum virorum, mulierum, populorum....* Paris, 1551, p. 400). *Pisa mihi patria est*, dit la nymphe Aréthuse dans Ovide, *Metam.*, V, 494.

3. On vient de nommer quelques Italiens auxquels pouvait penser l'auteur. Pour l'ode horatienne en Italie, on doit rapprocher des compositions de Ronsard celles de Bernardo Tasso, le père du grand poète, dont certaines lettres datées de 1553 sont intéressantes pour le sujet. V. Carducci, *l. c.*, p. 379. Il faut noter aussi Bartolommeo del Bene, gentilhomme florentin vivant en France, que Ronsard a fort bien connu. V. *Odi AAVIII di B. del Bene*, Bologne, 1900, et C. Coudere, *Les poésies d'un florentin à la cour de France*, dans le *Giornale storico della letter. ital.* de 1891.

4. *Ad P. Ronsardum virum nobilem Io. Aurati ode* (*Odes*, t. II, p. 216). Suit l'ode alcaïque du même Dorat (*Quis te deorum caecus agit furor — Ronsarde...*) que Ronsard a réimprimée, avec la pindarique, aux liminaires de toutes les éditions collectives de ses œuvres.

le début, figure à la suite du premier recueil de Ronsard, *Les quatre premiers livres des Odes*, qui est de 1550. La seconde ode de Dorat parut l'année suivante dans le *Tombeau* de la reine de Navarre, auquel collabora toute l'élite des poètes humanistes à côté du groupe batailleur des amis de Ronsard ¹. L'ode pin-darique prenait donc droit de cité en France, à la même heure, sous la forme latine et la forme française. Elle allait avoir, comme on le sait, une brillante, mais courte fortune; et l'on sait aussi que notre poésie lyrique, en l'abandonnant à juste raison, a gardé cependant de l'avoir connue le goût du style soutenu et de la grande envolée.

Pindare a toujours été considéré comme un auteur difficile, et le xvi^e siècle y trouvait assurément plus de difficultés que nous. On ne l'étudiait qu'en des textes mal fixés, l'aldine de 1513, l'édition romaine de Calliergi ² et l'édition bâloise de Ceperinus, sur lesquelles on avait fait à Zurich une médiocre traduction latine, enfin l'édition de Wechel, de 1535, qui comprenait seulement les *Olympiques* et les *Pythiques* ³. Quelle que fût l'expé-

1. *Le Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre, fait premièrement en distiques latins par les trois sœurs princesses en Angleterre* [Seymour], depuis traduits en grec, italien et françois par plusieurs des excellens poètes de la France, avecques plusieurs odes, hymnes, cantiques, épitaphes sur le mesme subject, Paris, 1551. Le traducteur grec est Dorat. Les traducteurs français sont Nicolas Denisot, surnommé le comte d'Alsinois, qui a pris l'initiative de la première publication et a réuni les éléments de la seconde (v. son épître en prose, du 25 mars 1551, à Marguerite, duchesse de Berry, Jacques Peletier du Mans, qui traduit aussi en italien, Joachim du Bellay, J.-A. de Baïf et Antoinette de Loynes. L'ode latine de Dorat est traduite en italien par Jacques Peletier, en français par Du Bellay et par Baïf. Suivent les vers de Ronsard (*Hymne triomphal sur le trépas...*), des vers grecs de Dorat, du médecin Jacques Goupil, de Baïf et Gérard Denisot, des vers latins de Mathieu Pacius, jurisconsulte, Salmon Macrin, Nicolas Bourbon, Claude d'Espence, Nicolas Denisot, Dorat encore, Antoine Armand, de Marseille, Jean Tagault, Pierre des Mireurs et Charles de Sainte-Marthe, enfin des vers français de Ronsard encore, d'Antoinette de Loynes, de Baïf, de Jean de Morel, de Pierre des Mireurs, de G. Bouguier, angevin, de Martin Séguier. — Sur les sœurs Seymour et Nic. Denisot, v. Winifred Stephens, *Margaret of France, duchesse of Savoy*, Londres, 1912, p. 323-338.

2. Dans le même volume que Pindare, l'Aldine donnait en édition princeps Callimaque, Denys Périégète et Lycophron. L'édition de Rome (1515) est princeps pour les scholies de Pindare (A. Firmin-Didot, *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise*, p. 363 et 363).

3. La traduction latine est de Lonicerus (Zurich, 1528). La traduction de

rience philologique de Dorat (et nous allons voir qu'elle était grande), soyons sûrs qu'on ne lisait pas le poète thébain, dans la maison de Baif, sans des contresens assez nombreux. Les allusions continuelles aux légendes et aux usages de la Grèce antique contribuaient à compliquer une étude, à laquelle le maître revint plus d'une fois par la suite, pour en augmenter la précision. Il est certain, d'autre part, qu'il ne mit jamais en garde les poètes qui l'entouraient contre l'abus de la métaphore, l'étrangeté ou l'exagération des comparaisons et des images, contre ce « pindarisme »¹ et cette manie de « dithyrambiser » qui ne tarderont pas à être condamnés par les gens de sens rassis et ridiculiseront longtemps la jeune école². Dorat est en partie responsable des excès du genre. Mais il sut, mieux que personne, faire sentir la force, le mouvement, la couleur des chants vénérables; et cela importa, beaucoup plus que quelques fausses directions du goût, à l'avenir de notre poésie.

Dorat lisait et commentait à Ronsard ces quatre recueils d'odes fameuses chez les Anciens, fort peu lues par les modernes, d'une forme imprévue et entraînant, où ruisselait un flot d'images et de métaphores, où se déroulaient de rapides et brillants tableaux et se fixait en sentences majestueuses la sagesse antique. Le rôle du vrai poète, éducateur des hommes, qui sait dire la vérité aux puissants, flétrir les méchants et distribuer aux héros les palmes de l'immortalité, apparaissait au jeune homme penché sur ses livres comme le plus enviable et le plus digne d'une âme ambitieuse. Qu'était, auprès du nom laissé par Pindare, la misérable réputation viagère des rimeurs courtisans? Reproduire dans sa langue de telles beautés devint pour lui l'étude de tous ses instants. Les années qu'il consacra à ce travail, où bien des réussites heureuses font oublier les adaptations

Ph. Melanchthon a été imprimée à Bâle en 1558, l'année même où G. Morel donnait à Paris une nouvelle édition de Pindare. La première des éditions d'Henri Estienne est de 1560.

1. Delboulle a relevé le mot « pindarisme » chez Blaise de Vigenère, en 1578; le mot « pindariser » est partout.

2. Le mauvais goût dérivant d'une fâcheuse compréhension du lyrisme grec a trouvé chez Estienne son premier critique, et l'un des plus sévères. Une analyse fort complète de ces idées est donnée par Louis Clément dans son excellent livre, *Henri Estienne et son œuvre française*, Paris, 1898, p. 167 sqq.

moins adroites, ne furent pas fécondes pour lui seul, mais pour toute son école qu'il orienta vers la grandeur ¹. On lit peu, dans son œuvre, les longs poèmes antistrophés où il s'est astreint à décalquer le désordre apparent d'une *Olympique* ou d'une *Néméenne*. En célébrant la victoire du comte d'Enghien à Cérisoles ou le succès de Jarnac dans son duel avec La Chastaigneraie, en louangeant, pour l'honneur des lettres et de la patrie, le roi Henri II, la reine Catherine, Madame Marguerite, sœur du Roi, le cardinal de Lorraine et le chancelier de l'Hospital, comme aussi ses amis les poètes, Ronsard abuse d'une érudition mythologique, qui intéressait jadis, aux fêtes de la Grèce, les auditeurs de son modèle, mais qui paraît souvent chez lui un pur étalage de pédantisme. Il est obscur plus qu'il n'est sublime, et la savante combinaison de ses rythmes n'a parfois d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Mais l'ouvrage était vraiment neuf et d'une puissante hardiesse; le chant compliqué du poète, qu'appuyait pour l'oreille l'art de ses musiciens, a intéressé les contemporains à la fierté de sa tentative; il a enrichi du premier coup la langue et le style sans leur faire violence trop rude; son effort, qu'il n'a pas ménagé, son élan, qui vise toujours au plus haut, sa constante recherche de la pensée la plus noble, ont élargi le domaine de la poésie tout entière.

VI

La fortune des lettres françaises a voulu que Ronsard rencontrât, pour l'introduire auprès des véritables maîtres de son génie, un guide incomparable, à la fois docte et enthousiaste. Dorat possédait avec puissance ce double don, qui a tant de force sur la jeunesse. Le témoignage éclatant de son plus illustre disciple, les louanges dont le siècle entier entoure son nom, ne permettent pas de douter que l'helléniste de Coqueret, plus tard professeur au Collège royal, n'ait été une manière de grand homme. Cinquante mille vers, qu'il aurait, dit-on, composés

1. « Telles inventions encorcs te ferai-je veoir dans mes autres livres, où tu pourras (si les Muses me favorisent, comme j'espere) contempler de plus près les saintes conceptions de Pindare et ses admirables inconsistances, que le tens nous avoit si longuement celées » (Préface des *Odes* de 1550, éd. Laumonier, t. I, p. 48).

dans les trois langues ¹, ont contribué à sa gloire, plutôt desservie aujourd'hui par ceux qu'il a faits en langue française. Nous avons grand'peine à comprendre qu'ils lui aient valu l'admiration générale de son temps. Mais, s'il fut un poète sans flamme, il a su enflammer pour la poésie la meilleure jeunesse du siècle; son rôle n'est pas celui d'un simple professeur de grec, d'ailleurs fort habile; il a enseigné aussi le métier d'écrivain, avec une toute autre expérience qu'un Thomas Sébilet ou qu'un Peletier du Mans. Ses meilleurs disciples reconnaissent leur dette hautement; Dorat « m'apprit la poésie », dit Ronsard expressément ². Si les faiseurs de vers latins ou français jouent sans se lasser sur le nom de cet homme « d'or » (*Auratus, aureus*) ³, c'est qu'il a rendu d'immenses services à des intelligences très différentes. Hors de la Pléiade, il a formé une foule d'excellents esprits et révélé les richesses littéraires de l'antiquité grecque à tout un public, qui semblait attendre sa venue pour se passionner à ces études. Il a ainsi marqué sa place au

1. C'est Du Verdier qui donne ce nombre répété par Scaliger : « Et combien qu'il se soit entièrement adonné à faire des odes, épigrammes, hymnes et autres genres de poésies, en grec et en latin, en grand nombre, iusques à passer plus de cinquante mille vers ne cedant aucunement à ceux des anciens, il n'a laissé de poëtiser en nostre langue... » Les poésies de Dorat sont dispersées dans un grand nombre d'ouvrages et on rencontre encore dans les manuscrits une œuvre inédite assez considérable. J'ai recueilli moi-même quelques pièces qui pourront servir à l'histoire littéraire du siècle.

2. La variété des genres où excellait Dorat faisait l'étonnement de son temps. Aux témoignages innombrables des poètes sur son talent, on préférera le latin non moins excessif de Denys Lambin, écrivant à Dorat dans une dédicace de son *Lucrèce* : *Cumenim dithyrambos scribendos suscipis, cum Pindaro ancipiti Marte certas; cum versus lyricos scribis, cum eodem Pindaro, cum Simonide, Stesichoro, Alcaeo, Sapphone non sine vincendi spe contendere videris. Cum elegos decantas, Mimnermum, Callimachum, Philetam si non superas, at certe assequeris, breuissimo quam proximus intervallo. Cum bucolica ludibundus componis, Theocrito nihil concedis. Quid de tuis scriptis Latinis dicam? Cum te ad epigrammata scribenda confers, Catullum spiras; cum versus lyricos canis, lyram videris tractare Horatianam; cum elegos amatorios ludis, Tibullum et Propertium et Ovidium exprimis. Denique veteres illos in singulis poeseos generibus elaborasse et praestitisse videmus; te unum tanquam et epicum et melicum et lyricum et elegorum et bucolicorum et epigrammatum scriptorem optimum admiramur.* On ne dirait pas mieux de Ronsard lui-même.

3. Une petite collection de ces pièces jouant sur le nom de Dorat, termine la première réunion de ses poésies, à la suite du recueil de Buchanan, Bâle, [1568] : *Io. Aurati Lemouicis regii graecorum literarum in Academia*

premier rang des hommes de la Renaissance. Quand on a mesuré cette action et vérifié attentivement les titres de cette renommée, on n'est nullement tenté de sourire de la grandiloquence de Ronsard :

Puissai-je entonner un vers
Qui raconte a l'univers
Ton los porté sur son aile,
Et combien je fu heurus
Sugér le laict savoureux
De ta feconde mammelle.

Si en mes vers tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Versé pour ton los repaistre,
Qui m'en oseroit blasmer ?
Le disciple doit aimer
Vanter et louer son maistre...

Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement
Je ne sçai quelles merveilles,
Que vulgaires je randi,
Et premier les épandi
Dans les Françoises oreilles.

Si j'ai du bruit il n'est mien,
Je le confesse estre tien,
Dont la science hautaine
Tout altéré me treuva
Et bien jeune m'abreuva
De l'une et l'autre fontaine ¹.

Combien de fois a-t-il repris ce thème, sur tous les tons et dans tous les rythmes ! Le nom de Dorat paraît à bien des pages des *Odes*, des *Gayetez*, des *Hymnes*, des *Poèmes* ²; il est tantôt

Parisiensi professoris Poematia (Marty-Laveaux, notice sur Dorat, p. lxxiij). On y pourrait joindre l'épigramme de Claude Roillet, régent de Boncourt, de date ancienne (*Cl. Roilleti Belnensis varia poemata*, Paris, 1556, fol. 137) :

*Aureus est animus tibi, et aurea pagina, vena
Aurea, simplicitas aurea tota tibi.
Aureus ergo ut sis totus, quid nomine falso
Sic deceptorum ludis in aure virum ?
Aut tu quae tibi sunt cuncta aurea pone, nitorem
Vel rebus digno nomine redde suis.*

On n'a pas oublié la pièce de Du Bellay :

*Aurate, Aoniae decus cateruae,
Aurate, aureolis tuis camoenis
Nobis aurea secta qui reducis...*

La plus fameuse est celle de Ronsard lui-même dans l'*Hymne de l'Or*, dédié « à Jean Dorat, son precepteur » (éd. Bl., t. V, p. 213) :

Je ferois un grand tort à mes vers et à moy,
Si, en parlant de l'Or, je ne parlois de toy
Qui as le nom doré, mon Dorat....

1. C'est le premier texte des *Odes* (t. I, p. 136-138).

2. V. au Ronsard de 1623, les p. 96, 136, 379, 408, 482, 537, 735, 922, 1113, 1239, 1275, 1333, et, pour l'ensemble de la Pléiade, l'index général de Marty-Laveaux.

la « sirène limousine », tantôt, par une belle expression, le « réveil de la science morte »¹. Lorsqu'un jour notre poète réclame ses droits contre Du Bartas qu'on lui oppose, c'est à son vieux maître qu'il adresse sa protestation fameuse, d'un accent si fier :

Ils ont menty, D'Aurat, ceux qui le veulent dire
Que Ronsard, dont la Muse a contenté les Rois.
Soit moins que le Bartas...²

Non moins éloquent est le sonnet du second livre des *Amours* sur les métamorphoses de Dorat :

Ecoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
Tu fus en ton vivant des Muses le soubtien,
Et pource après ta mort tu deviendras un cygne...³

A l'admiration reconnaissante du grand écolier s'associent avec Du Bellay et Baïf tous les poètes français et latins, leurs biographes et leurs commentateurs. Remi Belleau rappelle que par le labeur de Dorat « se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté un des premiers qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité »⁴. Pour Binet, Dorat est « la source de tous nos poètes »⁵; pour

1. Ed. Bl., t. I, p. 50. — *Odes*, t. II, p. 200.

2. Ed. Bl., t. V, p. 348. C'est à cette occasion que Ronsard adresse à Dorat la formule de goût si souvent citée :

Ny trop haut, ny trop bas, c'est le souverain style;
Tel fut celui d'Homere et celui de Virgile.

3. Roland Bétolaud, limousin, a traduit le sonnet en vers latins (*Delit. C. poet. gall.*, t. III, p. 506).

4. Commentaire du *Second Livre des Amours*, éd. de 1623, p. 136. Le même texte se retrouve dans *Les Epithetes de M[aurice] de la Porte parisien*, Paris, 1580, fol. 39 v^o (prem. éd. en 1571, étudiée par A. Lefranc, dans la *Revue du XVI^e siècle* de 1915, p. 1-5). Voici les « épithètes » appliquées à Dorat par ce curieux répertoire alphabétique : « Truchement d'Homère, divin, allégoriste, interprète des Muses, fils d'Apollon, poète grec. »

5. Ed. Laumonier, p. 9. On trouve d'intéressants vers de Binet à Dorat, dans son recueil : *C. Petronii Arbitri itemque aliorum quorundam veterum Epigrammata hactenus non edita*, Poitiers, 1579, p. 28 :

*Ille sidera quae tibi inuidebant.
Bellaioque tuo, meo tuoque
Ronsardo...*

Thevet, le « père de toute la troupe » ¹. Édouard Du Monin l'appelle « l'Homérique Lucine des François » ². Étienne Tabourot dit que de lui, « comme d'un cheval Troyen, sont sortis des meilleurs esprits de notre France » ³. Le mot sera repris par Guillaume Colletet, héritier des traditions de la Pléiade, quand, après avoir nommé Dorat « le docte fleuve... qui abreuva les François des nouvelles eaux de Castalie », il énumère « une infinité d'excellens esprits qui sortirent si savans de son école, comme les héros sortoient autrefois de cette machine si fatale à Troye » ⁴. Du Verdier constate que Dorat, « le plus rare et subtil esprit de notre siècle », « a mis le filet et l'aiguille en main... à nos principaux poètes françois,... si bien que l'honneur du principal enrichissement de nostre langue luy en est deu » ⁵. Jacques-Auguste de Thou fait dans son noble style d'historien humaniste l'éloge d'un grand homme qu'il a fréquenté avec admiration dans sa jeunesse et par qui il a connu Ronsard et ce qui restait de la Pléiade ⁶. Enfin, les poètes qui se servent du latin multiplient à leur tour les hommages adressés au plus illustre de leurs confrères :

*Auratum a quo uno vatum, ceu fonte perenni,
Gallorum Aonia labra rigantur aqua* ⁷.

L'auteur du chapitre plein d'érudition et de goût, « De la grande flotte de Poètes que produisit le règne du Roy Henry deuxiesme

1. *La Cosmographie universelle d'André Thevet*, Paris, 1575, tome II, fol. 643.

2. Vers liminaires de l'édition des *Poematia*.

3. *Les Bigarrures du seigneur des Accordz*, Paris, 1583, fol. 96 v^o.

4. Vie de Dorat inédite (Biblioth. nat., *Nouv. acq. fr.*, 3073, fol. 162).

5. *Bibliothèque française*, t. IV, p. 404. Les surnoms hyperboliques ne coûtent guère aux admirateurs; après « Pindare grec-latin », on trouve « Homère gaulois », ce qui est beaucoup. Cf. Antoine du Verdier, *Prosopographie*, Lyon, 1604, t. III, p. 2571, 2575.

6. « ...Poetica facultate imprimis excelluit, in qua, ut alii ipso docente multum proficerent, sedula foelicitate effecit; siquidem ex eius aula prodierunt cum multa praeclara fere huius saeculi lumina, tum rarum illud ornamentum, Petrus Ronsardus, qui Aurato quicquid in ipso ingenii, quicquid poetici spiritus erat (fuit autem in eo tantum, quantum in ullo post felicia illa Augusti tempora) tanquam praeceptoris suo gratus discipulus acceptum referebat » (*Hist. sui temporis*, s. a. 1589. Ed. de 1620, t. IV, p. 266).

7. *Scaeuolae Sammarthani cons. reg. et aerarii apud Pictones antigraphi*... Paris, F. Morel, 1575, fol. 61 v^o (*Ad Lemonices*).

et de la nouvelle forme de Poésie par eux introduite », Étienne Pasquier, a exprimé mieux que d'autres le sentiment unanime, dans une épigramme catullienne qui débute par un intéressant portrait physique ¹ :

*Auratus meus ille quem videtis
Macro corpore, languido, pusillo,
Ieiuna macie et cadauerosa,
Sed coelesti animo integraque mente,
Tanto prae reliquis Poëta maior,
Quanto corpore natus est minori.
Tam scit scribere Graece, ut ipsae Athenae
Non possint magis Atticam referre ;
Tam mirus Latii artifex leporis,
Ut ipsum sibi vendicent Latini.
Quin et protulit eius officina
Ronsardumque grauem Belumque mollem²,
Qualeis Gallia vidit ante nullos.
Quantus ergo sit hinc licet videre :
Scribunt carmina caeteri poetae,
Summos at facit unus hic poetas³.*

Ce que Pasquier dit pour les poètes, Muret l'affirme pour les érudits. Écrivant de Rome à Frédéric Morel le fils, il apprécie dans son vieil âge les hommes de sa jeunesse et désigne celui qui les domine dans ses souvenirs : « Saluta mihi diligenter illa ornamenta Galliae, Auratum meum, omnium eruditorum magistrum, omnis eruditionis parentem. Patiantur, quaeso, alii opibus et honoribus florentiores eum sibi in hac recensione anteponi, cum praesertim plerique ipsorum ex ipsius schola prodierint » ⁴.

1. L'épigramme de Pasquier s'applique à merveille, non seulement à la médaille de Primavera et aux portraits gravés par J. Granthome et Léonard Gaultier, mais aussi à un crayon inédit, beaucoup plus intéressant, que j'ai retrouvé au Cabinet des Estampes (N. A. 21 a, fol. 172) et qui est publié dans cet ouvrage.

2. Cette forme latine du nom de Du Bellay est inattendue.

3. *Les Œuvres d'Estienne Pasquier*, t. I, col. 1131. Il est remarquable que Pasquier ne nomme pas Dorat dans le chapitre des *Recherches de la France* consacré à la Pléiade. Il le cite seulement parmi les professeurs de grec, au chapitre sur le Collège royal. Cf. *Œuvres*, t. I, col. 701, 927 et 1149. Dorat et Pasquier ont collaboré pour un « tombeau » d'Elisabeth de France, reine d'Espagne (Paris, R. Estienne, 1569).

4. Nollac, *Lettres inédites de Muret*, dans *Mélanges Charles Graux*, Paris, 1884, p. 398.

Ces témoignages remplissent les livres du temps ¹. Poètes et humanistes multiplient envers Dorat l'expression de leur gratitude. Si la méthode de cet enseignement reste pour nous un peu incertaine, l'efficacité n'en fut pas douteuse. L'auditoire du collège de Coqueret, qui suivit plus tard le maître au Collège royal, où il professa à partir de 1559, a compté tout ce qui s'intéressait aux « bonnes lettres » dans le Paris d'Henri II et de Charles IX. Les étrangers trouvaient en lui l'égal des professeurs italiens qui avaient formé les générations précédentes et peuplé l'Europe de leurs élèves, comme le faisaient encore un Carlo Sigonio à Bologne, un Pier Vettori à Florence ². Les Français, qui tiraient orgueil de voir cette belle tradition transportée chez eux par la fondation du Collège de François I^{er}, savaient apprécier la part brillante qu'y prenait Dorat. Celui-ci exagérait à peine, quand il montrait son public recruté dans l'Europe entière :

... *Et per discipulos quot Gallia nouerit ipsa*
Eximie doctos graece doctosque latine,
Perque alios aliis docui quos semper ab oris
Germanis, Italis, Scoticis, pariterque Britannis,
*Atque adeo Graecis graeca hinc repentibus ultro*³.

C'est bien l'auditoire magnifique qu'immortalise Ronsard, quand il chante à son ami :

Combien ta douce merveille
 Emmoncelle par milliers

1. On étudiera plus loin l'enseignement de Dorat et sa valeur philologique. Les témoignages utilisés jusqu'à présent sont groupés par Chamard, *J. Du Bellay*, p. 42-84, Augé-Chiquet, *La vie de Baïf*, p. 30-42, Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 47-55, et édition de Binet, p. 93-103, Longnon, *P. de Ronsard*, p. 176-186. Mark Patisson a bien entrevu le rôle de Dorat, dans ses *Essays*, Oxford, 1889, t. I, p. 206-209.

2. J'ai publié des lettres de ces deux célèbres personnages dans les *Studi e documenti di Storia e Diritto* de Rome, année 1889. Le second seul est en relation avec notre groupe littéraire. Marc-Antoine de Muret, dès qu'il se rend en Italie, est en rapports suivis avec Piero Vettori. Henri Estienne, qui passe à Florence au mois de mai 1554, communique à ce grand philologue une ode de son recueil d'Anacréon encore inédit, afin qu'il puisse juger de l'intérêt de son édition, attendue avec impatience par les poètes de Paris : l'année suivante, il lui dédie son édition de Denys d'Halicarnasse.

3. *Ioannis Aurati poemata*, part. I, p. 205, répété p. 221 (à Nicolas Moreau, seigneur d'Auteuil).

Un grand peuple d'écoliers
Que tu tires par l'oreille¹.

Au pied de cette chaire illustre, des conseillers au Parlement, des seigneurs de la Cour se mêlent aux écoliers de l'Université. L'amour des lettres les réunit autour d'un maître qui ne vit que pour elles. Ce petit homme, maigre, pâle, aux traits durs de paysan limousin, s'anime, dès qu'il parle, d'un feu extraordinaire². L'éloquence lui est naturelle; il traduit d'un seul jet, illuminant les textes par des rapprochements que lui fournit en foule une abondante mémoire, invoquant tour à tour les modernes et les anciens dans une improvisation entraînant. Il a le regard ouvert sur beaucoup d'horizons: lié comme Ronsard avec des artistes, il versifie sur la peinture et sait goûter un objet d'art³.

1. *Odes*, t. I, p. 128.

2. V. l'épigramme citée de Pasquier et l'éloge de Papire Masson: « *Homorum, Pindarum, Lycophronem, et caetera Graeciae lumina interpretabatur, magna industria et facilitate dicendi, tametsi vultu subrustico et insuauiter erat* » (*Elogia*, éd. Balesdens, Paris, 1638, t. II, p. 288).

3. Il recommande le peintre Jean Rabelle et la requête à Séguier d'un artiste ami, qui est peut-être le même peintre (*Poematia*, p. 105; 2^e part., p. 31). Il a composé un petit poème sur un tableau de Lucas de Leyde: *In tabulam caeci illuminati a Luca Batauo depictam* (dans Robiquet, *De I. Aurati vita*, p. 130). — La part de Dorat dans les divertissements de la Cour, les solennités, les « entrées », lorsqu'il fut devenu « poète royal », le mit en relations avec beaucoup d'artistes employés aux décorations. Il s'est occupé avec eux de la mise en scène du ballet des nymphes de France, à l'entrée du roi de Pologne par la porte Saint-Antoine, en 1573, dont la description, avec des gravures de l'école de Jean Cousin, accompagne une de ses publications. On relèverait dans ses œuvres, comme dans celles de Ronsard, plus d'une allusion intéressante aux choses de l'art. Voir, par exemple, en 1581, son *Chant nuptial sur le mariage de Anne, duc de Joyeuse, et Marie de Lorraine*, où après avoir cité la contribution aux fêtes apportée par « Desportes le doux et Baif le nombreux » (*numeris aptus*) et les « cartels » de Ronsard, « le pere aîné des deux » (*Loria grandisonus Ronsardus flumina linquens*), il évoque l'ouvrage des artistes :

La Montiosieu desseigne un pourtrait plus qu'humain
Qu'on diroit avoir peint d'Archimede (*sic*) la main.
Et non des Poetes seuls, mais toute l'excellence
Des plus industrieux artisans de la France.
Pilon, qui ne craindroit un Scopas en sculpture,
Et Charon, qui defie un Apelle en peinture.
Commandant l'un et l'autre à grand nombre d'ouvriers
Qui travaillant so:ibz eux...

(*Poematia*, p. 263; le latin qui est à la p. 252, fournit la correction *Apelle*). La suite du poème décrit les scènes mythologiques peintes en l'honneur d'Henri III sur deux arcs de triomphe.)

Prompt à animer son sujet, il peut le renouveler sans cesse. Quoique le grec soit sa langue préférée, qu'il aime à employer même dans la conversation ¹, il lui arrive d'interrompre l'étude de sa littérature favorite, pour s'attacher aux poètes de Rome et varier l'intérêt de ses leçons ². On ne verra pas de longtemps, au Collège royal ni ailleurs, un pareil éveilleur d'esprits.

Les jeunes poètes à qui il offre des modèles se sentent en confiance avec lui. Malgré l'aspect maladif de son visage et la tension intellectuelle que lui imposent ses travaux, il annonce déjà le joyeux compère, à la main cordiale, à la gauloise gaité, qu'épanouira sa verte vieillesse ³; alors, plus fortuné qu'au temps de Coqueret, il pourra tenir table ouverte pour ses amis, dans sa maison du faubourg Saint-Victor, « séjour des Muses » ⁴. A l'époque que nous étudions, et qui est celle de sa plus étroite intimité avec Ronsard, Dorat se récréait au cabaret avec la jeunesse écolière. Il est aussi des parties plus fines qui s'organisent à la campagne, à Villennes ou à Médan, chez l'aimable conseiller Jean Brinon, quelquefois en la présence de sa maîtresse, la

1. Un des meilleurs élèves étrangers de Dorat, le hollandais Guillaume Canter, termine ainsi une lettre écrite à Muret de Francfort, en 1564 : « Bene vale, vir doctissime, et eum te a nobis haberi crede, ut quod aliquando de nobis Auratus, condiscipulorum comparatione, ludens dicere solebat, id merito tibi doctorum omnium respectu tribuamus. Quid hoc ? inquires : τὰ δ' ἄλλα χοροφῶται τῷ Μουρήτῳ. » (*Mureti opera*, éd. Ruhnken, t. I, p. 464.)

2. Outre les témoignages mentionnés ici même, voici celui d'un étudiant, Clovis Hestean, secrétaire de la Chambre du Roi, qui rappelle « aucuns poètes tant grecs et latins ouïs sous Monsieur d'Aurat, mon précepteur » (*Les œuvres poétiques de Clovis Hestean, sieur de Nuysement*, Paris, 1578, fol. 2 v°).

3. « Ab accessu quotidiano neminem arcebat, urbanos interdum sales et iocos spargens, lautisque et oppariis conuiuiis nonnunquam excipiens, viridemque senectam garrula dicacitate ostentans et nonnunquam parcus ; quod existimaret poetico nomine indignos quicumque nimium frugisse vellet... » (Papire Masson, *Elogiorum pars prima*, Paris, 1690, p. 288).

4. Plusieurs de ses ouvrages portent l'indication : « Chez l'auteur, hors la porte Saint-Victor, à l'enseigne de la Fontaine » (Marty-Laveaux, *Notice sur Dorat*, p. xxvii). La maison, qu'il partagea en 1567 avec son gendre Nicolas Goulou, avait un jardin et était disposée pour recevoir des écoliers. Cf. *Poemalia*, 1^{re} part., p. 220 :

*In Marcellino, quo monte salubrior urbis
Pars non est, domus his empta duobus erat.
Musarum sedes, Musis et amantibus ipsas
Hospita et urbanis commoda discipulis.*

belle Sidère ¹. A une réunion du premier janvier, il apporte en étrennes au châtelain un charmant poème, contant comment la nymphe Villanis fut métaphorsée en une source qu'il veut rendre aussi fameuse que la fontaine Bandusie ; et il se fait acclamer à table en le recitant, par la troupe des poètes que mène chez Brinon l'auteur des *Amours*, en attendant qu'un autre jour l'on applaudisse Baïf créant à son tour le mythe de la nymphe Médanis ². Vers la fin des joyeux repas, à l'heure des hymnes bachiques, Dorat n'est point le dernier à chanter « le père Lyæan », d'une voix qu'il a fort belle et qu'il accompagne lui-même sur le luth. Il déclame aussi le vers tragique, et l'un de ses auditeurs le montre entouré du groupe qui l'applaudit, par un beau jour d'été, au bord de la Seine :

*Spectate multis carminibus iugo
Pridem bicorni: seu Lyricis modos
Aplare neruis, seu cadenteis
Marte duces tragicis cruento
Iuuit cothurnis flere, stetit rapax
Late sopitis Sequana fluctibus,
Mollique inhaerenteis querelas
Naïades obstupere ripae: . . .
O te canentem dum licuit, Lyrae
Aurate Graiae e Romuleae decus,
Audire ³ . . .*

Le vrai Dorat des poètes, le compagnon de leurs amusements

1. *Poematia*, p. 173-184 :

*...Saturnalitio lepore munus
Quod Iani iocularibus Calendis
Inter vina poëticasque mensas
Non tristi recitetur in corona...*

*Ianus Brino colit colatque villam
Aeternum precor; et viros disertos
Illuc ducere saepe rusticatum
Suevit...*

2. Sur l'élegie grecque et latine de Baïf, *Médanis*, v. Augé-Chiquet, p. 50, 210, 483. V. aussi, dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1849, p. 12, le *Voyage de plusieurs poètes à Médan chez Jean Brinon, conseiller au Parlement, seigneur de Villaines et de Médan*, et le « tombeau » que je signale plus loin aux bibliographes.

3. *L. Francisci Ducatii Trecensis praeludiorum lib. III. Ad virum ill. Ianum Brinonem*, Paris, 1554 (fol. 31). Le Duchat donne les mêmes détails dans ses vers à la nymphe Villanis (*Fonti Brinonio*), à laquelle Dorat a consacré tout un poème :

*Aspice ut hinc sacra iucunda umbracula lauru
Auratus pulchris inferat ordinibus,
Auratus Graiae decus Ausoniaeque Camoenae.
Seu pulsat Cytharam, seu Tragico ore tonat.*

comme de leur labeur, Ronsard nous le fait connaître, en ce pittoresque récit de 1549, si nouveau dans la littérature française, intitulé : *Les Bacchanales ou le folastrissime voyage d'Hercueil près Paris, dédié à la joyeuse troupe de ses compagnons*¹. On va voir que tout n'a pas été dit sur cette page fameuse d'histoire littéraire.

Partis de l'Université avant l'aurore, en portant sur leurs épaules les provisions et le vin, les jeunes gens et leur maître sont venus faire, auprès de la fontaine d'Arcueil, le plus gai des repas sur l'herbe. Il y a eu mille folies innocentes, que le poète note d'un trait sûr en y mêlant sans lourdeur une mythologie scolaire assez amusante. Ces joyeuses parties sont de tous les temps, les futurs grands poètes ayant l'usage d'aller déclamer leurs vers dans la banlieue et d'y annoncer leur gloire; mais la note du siècle est donnée ici par la présence de l'humaniste, qui ajoute au plaisir de ses écoliers le régal d'une ode nouvelle en beau latin.

C'est l'heure où l'on songe à regagner la ville, et l'étoile Vesper commence à briller. Dorat va dire les vers que le site et la promenade lui ont inspirés. Du Bellay, Baif, Denisot, le médecin Des Mireurs, Ligneris, Bergier et les autres l'entourent, et Ronsard réclame le silence pour ce moment solennel de la journée :

Io ! compains n'oyez-vous	Et tous les Dieux de ces champs.
De Dorat la voix sucrée ²	Prestons doncq à ses merveilles
Qui recrée	Nos oreilles :
Tout le ciel d'un chant si doux ?	L'entusiasme limousin
Io ! io ! qu'on s'avance :	Ne lui permet de rien dire
Il commence	Sur sa lyre
Encore à former ses chants,	Qui ne soit divin, divin...
Celebrant <i>en voix Romaine</i>	Quand je l'entens, il me semble
La fontaine	Que l'on m'emble

1. Sous sa forme primitive, ce petit poème est un chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'habileté rythmique; mais il a été mutilé et réduit par Ronsard lui-même, à partir de l'édition collective de 1560, où il prend pour titre *Le voyage d'Hercueil*, et surtout de l'édition de 1584. Il faut savoir gré à P. Blanchemain, puis à Ad. Van Bever, d'avoir réimprimé le texte original, ce dernier à la suite de son édition du *Livret de folastries*, Paris, 1907, p. 137-163. Il est à la p. 214 des *Amours* de 1552, et à la p. 126 du *Cinquiesme livre des Odes* de 1553, et ne compte pas moins de 107 strophes.

2. La correction *sacrée* apportée par les réimpressions modernes est inutile; l'expression *voix sucrée*, équivalente à *mellita vox*, est d'usage courant dans la Pléiade.

Mon esprit d'un rapt soudain,	Telle grace
Et que loing du peuple j'erre	Se distille de son miel
Sous la terre	Et de sa voix Limousine
Avec l'ame du Thebain,	Vrayment digne
Avecques l'ame d'Horace ;	D'estre Serene du ciel ¹ .

N'aimerait-on point posséder le poème qui a mis Ronsard et ses compagnons dans une telle exaltation lyrique ? Il est tout au long dans les recueils de Dorat, où l'on a oublié de le chercher². L'humaniste paraît avoir composé son ode dans la journée, en face d'un paysage qu'il y a nettement décrit. Il égrène tout un chapelet de mythes grecs en l'honneur de la fontaine populaire, où les jeunes gens, en ce brûlant jour d'été, n'ont vu qu'un endroit commode pour rafraîchir les bouteilles. Il évoque les souvenirs du vieux terroir parisien devant les deux arches à demi ruinées de l'aqueduc construit, disait-on, par l'empereur Julien³ ; si ces arches ne sont pas l'origine du nom d'Arcueil, il veut le rattacher à celui d'Hercule, venu en Gaule après avoir accompli des travaux en Ibérie et dont la mémoire est demeurée dans la fable de « l'Hercule gaulois ». La double éminence, que couronnent des maisons de campagne de bourgeois de Paris, rappelle au poète la double cime du mont Parnasse, et la source est pareille à celle d'Hippocrène jaillie sous le sabot de Pégase ; quant au valon où se réunissent nos poètes, il est digne d'être comparé à ces lieux illustres, puisqu'on y célèbre aussi le culte des Muses, d'Apollon et de Bacchus. Toutes ces allusions, familières aux auditeurs de Dorat, s'insèrent avec aisance dans la pure forme horatienne, mêlées à des observations de nature :

1. Strophes 96 à 101 du texte original (éd. Bl., t. VI, p. 375. Cf. l'éd. Van Bever, p. 161-162).

2. Il est imprimé d'abord aux p. 374-376 de la *Farrago poematum* de 1560, recueillie par Léger du Chesne et citée plus haut, p. 16 ; il est réimprimé par les soins d'Uytendhoeve dans *Ioannis Aurati Lemouicensis regii graecarum litterarum in Academia Parisiensi professoris Poematia*, 2^e partie des *Variorum poematum Silva*, de Bâle, p. 155-157 ; enfin dans la 2^e partie des *Poematia* publiés par Linocier en 1586, p. 194-197. Je cite le texte le plus ancien.

3. Les restes de l'aqueduc d'Arcueil étaient encore souvent dessinés par nos peintres du xvin^e siècle.

*Ad fontem Arculij siue Herculij pagi in agro Parisino**I. Aurati Carmen.*

*O fons Arculij sydere purior,
 Aestum marmoreo frigore qui domas,
 Quamuis arua furens Erigones canis
 Lentis excoquat ignibus;
 Seu tu nomen habes arcubus a tuis,
 Quorum relliquiae semirutae patent
 Moles, quae geminis nunc quoque cornibus
 Incumbunt geminae tibi;
 Magni forsán opus regis apostatae,
 Qui, missus Latij finibus, aduena
 Sedes hic posuit, iugera Gallici
 Princeps multa tenens soli;
 Seu fors grata tibi causa vetustior
 Huius nominis est, atque libentius
 Audis Herculij fons et ouans tui
 Crescis laudibus Herculis;
 Nam fama est et in haec clauigerum loca
 Aduenisse patrem, siue tricorporis
 Cum monstri domitor gente ab Iberica
 Victorem retulit pedem,
 Seu tunc Hesperidum cum decus auferens
 Syluis ac pretium, ditibus aurei
 Mali ponderibus tardus, Atlanticis
 Vix undis caput extulit.
 Hinc Graiis etiam Gallicus Hercules
 Notus, cuius erat forma catenula
 Aures quae traheret pensilis aurea
 Vulgi orator¹...
 Fons tu nobilium gloria fontium,
 Quotquot Naïadum Sequanidum sacra
 Semper voce sonant, semper amabili
 Nympharum strepitant choro.
 Nec te vincat honos famaque gurgitis
 Quem pendennis equi protulit ungula;
 Sic te celsus et hinc claudit et hinc duplex
 Vmbo structilis aggeris,*

1. Ronsard a parlé plusieurs fois de la fable de l'Hercule gaulois. J'allège ici l'ode de quatre strophes où Dorat s'égare à parler des Colonnes d'Hercule, à propos des deux éminences du site d'Arcueil.

*Instar montis, aquas qui gemini tegit
 Vmbra verticis et Pegasidum nemus ;
 Haec Phaebo sacer, haec non ululatibus
 Vnquam Bacche carens tuis.
 Sunt hic et sua Baccho et sua Apollini
 Consecrata loca ; est numinibus suis
 Non indigna quies, seu genium soli,
 Artem siue quis exigat.
 Hinc Blandina patent tecta ¹ salacibus
 Gratas in latebras Capripedum iocis,
 Lasciuique gregis qui sequitur Deum,
 Cui colles virides placent.
 Illinc Aonidum lusibus et patri
 Phaebo cara domus stat Sequieria,
 Non aduersa viris numen amantibus
 Et Musarum et Apollinis ².
 Tu dum nostra tuo flumine temperas
 Exsiccanda piis pocula vatibus ³,
 Nos circum vada, circum latices tuos
 Has laudes canimus tibi.*

De cette description des lieux et de cette évocation des légendes Ronsard garde, bien entendu, les Naïades et les faunes « front-cornus », mais aussi quelques traits précis :

Iô, je voy la vallée	C'est toy, Hercueil, qui encores
Avallée	Portes ores
Entre deux tertres bossus,	D'Hercule l'antique nom,
Et le double arc, qui emmure	Qui consacra la memoire
Le murmure	De ta gloire
De deux ruisselets moussus.	Aux labeurs de son renom ⁴ .

1. Les mots *Blandina tecta* désignent une chapelle dédiée à sainte Blandine plutôt qu'une ferme ou une maison de campagne.

2. Il s'agit sans doute d'une maison du lieutenant-civil Pierre Séguier, à qui Dorat adressa plus d'une fois des requêtes en vers latins.

3. Cf. la strophe 92 des *Bacchanales* :

Que l'on charge toute pleine
 La fontaine
 De gros flacons surnoüians...

4. Strophes 78 à 80 (éd. Laumonier, t. V, p. 221-222 ; éd. Bl., t. VI, p. 372. Cf. l'éd. Van Bever, p. 157). Henri Longnon a bien parlé (p. 211 sqq.) des promenades de la Brigade aux environs de Paris.

Le sentiment de la nature qui déborde dans la poésie de Ronsard n'était point étranger à l'âme de son maître. Ils ont, l'un et l'autre, une façon horatienne de l'exprimer qui n'exclut point l'émotion directe. Comme pour Ronsard le pays du Loir, la campagne parisienne vaut pour Dorat celle de Tibur. Après les joyeuses parties d'Arcueil viennent les excursions paisibles, au côté d'un ami, la poche bourrée de livres, de ceux qu'on choisit pour lire aux champs. Baïf, qui accompagne souvent Dorat, le peint sur les chemins rustiques, s'arrêtant pour assister à la danse des pastourelles et s'amusant à voir le « bestial » lever « leurs mufles » à son passage. Ce petit tableau de « champestres délices » se colore un peu comme ceux du grand Vendômois :

Nous allons pourmener tous deux
 Alentour de ces prés herbeux
 Où paissent les vaches penchantes
 L'herbe lentement arrachantes,
 Tandis que les gais pastoureux
 Font retentir leurs chalumeaux.

.....
 Et pour mieux les heures séduire
 Nous avons coustume de lire
 Ou les vers qu'Ovide a sonnez,
 Ou ceux qu'Horace a façonnez,
 Ou les raillardes chansonnettes
 Que le Syracusain a faittes,
 Ou du Berger Latin les chants
 Qui monstrent le labour des champs.
 Tantost mussez dans un bocage,
 Tantost le long d'un frais rivage
 Sous l'ombre palle aux saules vers,
 Nous pourpensons quelques beaux vers... ¹

L'intimité qui résultait de ces promenades, comme l'enthousiasme littéraire qui régnait dans les réunions plus nombreuses, créait entre le maître et les étudiants une familiarité charmante. Vivant parmi les jeunes gens, Dorat conservait leur confiance.

1. Ce petit poème des *Passetems* est envoyé à Henri Estienne, à qui agrée « le bruit de Paris ». Il commence par une description des rues de la capitale, aussi réaliste que la satire d'Horace sur les embarras de Rome, que Baïf transpose (éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 417-419).

S'il conseillait leurs travaux, il ne s'intéressait pas moins aux incidents de leur carrière. Voici, par exemple, que Charles Uytenhove, protégé de Ronsard et de Du Bellay, qui habite chez Jean de Morel et dirige l'éducation de ses enfants, est tombé malade à l'automne et a dû manquer au Collège-royal de belles leçons sur Sophocle. Comme il ne s'en console point, Dorat compose affectueusement pour le distraire un fort joli poème, écrit au courant de la plume, où passent les images de l'aimable foyer de Morel, des vendanges à la campagne, faites par des écolières gracieuses et par leur mère, et aussi le souvenir des travaux littéraires interrompus :

*Si tibi pauca legi permittit carmina morbus,
Nunc licet Aurati carmina pauca legas,
Carmina missa tui morbi lenire dolorem,
Nam mihi de morbo maxima cura tuo est.
Non quia discipulo mea nunc sit ravior uno
Turba Sophocleis erudienda modis :
Unus eras mihi tu gregis innumérabilis instar,
Te schola semper erat nostra frequente frequens.
Utenhouina mihi pro multis auribus auris,
Unicus Utenhouus densa corona fuit.
Nunc quoque, cum solita circunder plebe meorum,
Solut te videor deficiente mihi...
Quod si te incolumem rursus schola nostra videbit,
Quae sine te vasta est pene videnda sibi,
Bina Deo inscribam, cui nostra Tragoedia seruit
Iuncta Sophocleis carmina carminibus.
Bacchus amat Sophoclem... ¹.*

Les jeunes poètes tenaient la première place dans l'auditoire de Dorat, qui semblait parfois parler pour eux seuls. Ils bénéficiaient, dès leur entrée dans la vie des lettres, d'une pleine initiation à l'Antiquité, qui avait manqué à leurs aînés. Plus d'un suivait les « lectures » avec l'ardeur passionnée qu'on raconte de Ronsard :

Ut iam tum Graecarum artium desiderio flagrabat ! ut pendebat

1. La pièce, datée de 1558, non reproduite dans les *Poemata*, est à la suite du recueil de Buchanan, p. 166. Uytenhove paraît avoir été l'éditeur de ce recueil, où tout ce qui regarde ses élèves et ses propres travaux est mis en lumière.

ab ore doctoris, cum hic Delius Auratus Aeschylum, Pindarum, Musaeum, Hesiodum, hostes antea et barbaros ¹, primum Galliae donabat, quos ille tum sic auide arripuit, quasi diuturnam sitim explere cupiens! ...O felicem tanto doctore discipulum! o beatum tali discipulo doctorem! Ah, quid dixi tali discipulo? imo talibus discipulis...

Le biographe latin enfle encore son style et applique une légende antique du temple de Jupiter Capitolin au modeste collège de Coqueret, orné pour enseigne, comme il nous l'apprend, d'une tête de saint Jean « décollé » :

Te iam appello, Iohannes Aurate, dicere solebas Petrum Ronsardum Gallicum fore Homerum. Doctoris dictum sapiens discipuli solertia comprobavit... Etenim si caput humanum, quod iuuentum est cum templi Jouis iaciebantur fundamenta, designavit fore ut Roma imperii atque adeo totius orbis caput eminentius appareret, Divi Johannis caput, insigne quod appenderas tuis aedibus, quid aliud (quaeso) portendebat, nisi te, qui hoc insigne sustuleras, et eos, qui sub tuo vexillo in illis castris Palladis militabant, fore quondam Galliae capita, Republicae literariae decus et ornamentum ² ?

C'était l'honneur de Dorat de conserver parmi ses élèves celui qu'il saluait avec toute l'école comme le chef de la poésie nouvelle ; et plus d'un étudiant, qui a parlé de ces leçons, a rappelé avec fierté la présence d'un aussi glorieux condisciple. Ceux qui vinrent plus tard s'enorgueillirent de s'asseoir sur des bancs qui avaient vu les deux plus grands poètes français, Ronsard et Du Bellay, recevoir le même enseignement. Parmi divers témoignages, celui de l'angevin Jean Le Masle, dont la forme est assez bien venue, est assurément un des plus oubliés :

Scavant Dorat qui fais de ta plume dorée
D'excellens et beaux vers tant Latins que Gregeois
Et qui as d'ignorance icy l'ame tirée
De plusieurs auditeurs par ta diserte voix ;
Je croy qu'il n'y a point de poete François
Escrivant aujourd'huy d'une ancre de durée,
Qui ne tienne de toy et qui n'ait autrefois
Cueilli les mots dorez de ta bouche sucrée.

1. Le mot *barbarus* est pris ici au sens d'étranger.

2. *Petri Ronsardi... laudatio funebris... ad I. Gallandium... Iacobus Veliardus*, Paris, 1586, f. 7-7 v°.

Ronsard, qui le premier pindarisa en France,
 (Duquel l'esprit gentil tous les autres devance)
 Avecques du-Bellay tes propos doucereux
 Ouyrent à Paris ; aussi, de mes oreilles,
 Au lieu mesme ay gousté tes douceurs non pareilles,
 Heur duquel entre tous je me repute heureux ¹.

VII

On peut chercher à connaître quelle était la méthode d'enseignement de Jean Dorat et quelles habitudes d'esprit la dirigeaient. Voici, un certain nombre d'observations groupées sur cet obscur sujet, et qui permettent de l'éclaircir ; on y verra, au moins dans une certaine mesure, quelles différences et quelles analogies cet enseignement a pu présenter avec celui qui fut en usage à d'autres époques.

Professant avant tout pour des poètes ou des amis de la poésie, c'est Homère que Dorat a étudié le plus souvent et les cours qu'il lui a consacrés ont laissé, chez ceux qui les ont entendus, une impression profonde ². Il revenait sans cesse à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, qu'il étudia successivement à Coqueret, au Collège royal, et pour les élèves privés qu'il eut plus tard dans sa maison. A propos de l'un d'eux, le jeune fils de Paul de Termes, conseiller au Parlement, il a exposé un jour ses idées sur cette poésie et sur le point de vue, à la fois littéraire et moral, où il se plaçait pour la faire comprendre :

1. *Les nouvelles recreations poétiques* (sic) *de Jean Le Masle angevin...*, Paris, Jean Poupy, 1580, fol. 32 (Bibl. de l'Arsenal, 6607). L'auteur raconte sa vie *A Monsieur Dorat poète du Roy*, dans une longue pièce intitulée : *De l'excellence des poètes et de leur honneste liberté* (fol. 30 v^o-34). Dorat y répond par des distiques insérés à la suite : *Ad Ioannem Masculum virum amicissimum*. Le Masle a traduit les vers latins de Dorat *Sur la paix faite l'an 1570* (fol. 87). Parmi les dédicaces, je relève celle du fol. 77 : *A M. de Ronsard et de Baif, vrays ornemens de nostre poesie françoise*. Quelques exemplaires de ce recueil très rare portent un nouveau titre (Paris, Guill. Bichon, 1586).

2. Quand Gérard-Marie Imbert, retiré à Condom dans son pays de Gascogne, revoit en songe son maître Dorat, il en ressent, dit-il, « aussi grand plaisir et confort »

Qu'il semble que je l'oy expliquant l'*Iliade*.

(*Première partie des Sonnets exotériques*, éd. Tamizey de Larroque, Paris et Bordeaux, 1872, p. 39.)

*Ergo non multis, sed paucis, quos ego legi,
 Vel qui me potius legere suis velut aptum
 Artibus et studiis ad me venientibus ultro,
 Vtraque magniloqui mysteria rimor Homeri,
 Sive per Iliacos Regum populique furores,
 Vnde quid ira decem nocuit funesta per annos
 Discitur, et quod clara Ducum capita egerit Orco;
 Sive in Vlyssaeis erroribus atque periclis,
 Non modo quanta fuit duri patientia Nautae,
 Quantum consilii, pietatis, iuris et aequi,
 Et quantum moderati animi speculamur in illo,
 Quem sibi virtutis perfectum exemplar ad unguem
 Proposuit describendum diuinus Homerus,
 Seria multa iocis inuoluens veraque fictis;
 Qualis apud Veteres nondum corrupta Sophia
 Virginis instar erat sinuoso insignis amictu,
 Vnde suum peplum doctae sumpserunt Mineruae
 Cecropidae, variis quod acu pinxere figuris,
 Sistere Palladia soliti quod in arce quotannis
 Donum insigne Deae, et Sophiae mirabile textum.
 At nimis infortunata rerumque ignara latentum
 Aetas posterior ¹.....*

La sagesse antique, les grandes leçons morales de l'humanité présentées sous le voile allégorique, voilà donc ce qui fut d'abord montré à Ronsard dans les poèmes d'Homère. Ainsi Virgile était-il apparu, pendant des siècles, comme un moraliste ésotérique enfermant ses préceptes dans les épisodes de ses poèmes, mettant sous chaque détail, parfois sous chaque mot, un sens caché ². On sait que dans cette conception, qui datait de la fin des temps romains, les aventures d'Énée n'étaient qu'un immense aperçu de la vie humaine. C'était l'application des idées d'un livre singulier, qui a pesé sur toute la lecture de Virgile au moyen âge et même au delà, le *De continentia Virgilii* de Fulgence ³. Des trois sortes d'utilisation qu'on tirait d'un même mythe, au sens naturel, au sens moral, au sens historique, les premiers huma-

1. *Poemata*, 2^e part., *Epigrammatum lib. I*, p. 15.

2. « In singulis verbis lumen aliquod sub nube poetica » (*Petrarcae opera*, Bâle, 1581, p. 410. *Rer. mem.*, II, 2).

3. V. les développements dans *Pétrarque et l'Humanisme*, 2^e éd., t. I, p. 128-137, 146.

nistes trouvaient des exemples chez les auteurs païens ou chrétiens de l'Antiquité, ce qui autorisait la liberté d'interprétation dont Dorat usait après eux. Pour Homère, il avait, sans le savoir, un prédécesseur illustre. Lorsque les vieux poèmes furent entrevus par Pétrarque ignorant du grec, dans la traduction latine qu'il en fit faire pour apaiser un peu sa curiosité passionnée, ce fut encore par la signification morale qu'il tenta d'en expliquer les mythes ¹. Son goût littéraire très fin lui avait heureusement permis, il est vrai, de comprendre aussi Virgile en pur poète; mais la rêverie médiévale, qu'il avait renforcée de son autorité d'humaniste, s'était imposée sur Homère à la Renaissance tout entière. Malgré quelques railleries de Rabelais, elle était implantée en France pour longtemps ², et nous la voyons s'épanouir dans une leçon de Dorat, la seule dont l'analyse nous soit parvenue.

C'est une défense d'Homère contre le reproche que lui adresserait Aristote, en sa *Poétique* ³, d'avoir fait déposer au rivage d'Ithaque Ulysse plongé dans le sommeil, faute qui ne serait pas supportée d'un autre poète. Dorat justifie l'auteur de l'*Odyssée* en invoquant le mérite, que lui reconnaît Aristote lui-même, de soigner parfaitement sa *μυθοποιία* et de coordonner si bien ses récits qu'ils présentent toujours une allégorie d'ensemble. Le poème lui paraît une grande allégorie. Homère peindrait en Ulysse l'homme qui désire la vraie sagesse et le bonheur symbolisés par Pénélope et par Ithaque; pour les chercher, il est soumis à mille épreuves; il n'a pas de compagnons dans ce noble désir; victimes de leur intempérance, les siens ont péri; il arrive tout seul dans l'île des Phéaciens, et il y meurt, pour obtenir après sa mort le retour à Ithaque, c'est-à-dire la félicité. Les détails qui se suivent dans l'*Odyssée* se rapportent évidemment à la mort d'Ulysse,

1. *Pétrarque et l'Humanisme*, t. II, p. 178-180.

2. En pleine période classique, on admet encore la thèse de l'allégorie perpétuellement enclose dans l'épopée antique et qu'il appartient à l'ingéniosité des commentateurs de découvrir. Les écrivains du siècle de Louis XIV en feront une des lois du genre; Chapelain tirera honneur de l'avoir suivie dans sa *Pucelle d'Orléans*, et Louis Racine enseignera encore qu'une allégorie secrète est présente dans toutes les parties de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

3. Cf. *Poet.*, éd. Butcher, Londres, 1907, ch. xv, et *Odyss.*, XIII, v. 117-119. Il est impossible de trouver dans Aristote le passage visé par Dorat.

qu'Homère exprime par l'heureuse fiction du sommeil. Il est endormi par Minerve, en abordant l'île des Phéaciens, à cette fin du livre V où se trouve la belle comparaison : ὥς δ' ὅτε τις δαλόν... ; il dort de nouveau sur le navire, et l'allégorie reprend alors son développement. Tout ce qui est raconté entre les deux sommeils a rapport aux rites funèbres, de façon à bien faire comprendre que le sommeil a été continu. La nef qui ramène le héros à Ithaque signifie si évidemment un tombeau, qu'elle se trouve ensuite changée en pierre ¹. Il ne peut régner avant d'avoir vaincu les prétendants ; c'est la purification dernière, la victoire sur les troubles de l'esprit et sur les passions, qui s'opposent au bonheur suprême. On ne doit donc pas s'étonner qu'Homère, voulant conduire Ulysse au seuil de la « céleste patrie », l'ait endormi, c'est-à-dire fait mourir. Le docte philologue, qui rapporte respectueusement ces subtilités, ajoute ce témoignage : *Haec e cuius ingenio prodierint, si quis requirat, I. Auratum maxime sane virum, unicum et optimum Homeri interpretem, auctorem laudabo* ².

Le jeune Ronsard n'a pas moins admiré les éloquantes démonstrations du maître, appuyées d'érudites références. Il y a fait allusion une fois, dans l'*Hymne de l'Automne*, lorsqu'il s'est déclaré

Disciple de Dorat, qui long temps fut mon maistre,
M'apprist la Poésie et me monstra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien desguiser la verité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses ³.

Telle est la doctrine admise ; mais notre poète, par bonheur, en tient fort peu de compte, quand il compose. Une intelligence française est réfractaire à ces conceptions compliquées. Alors qu'un contemporain, le grand Torquato Tasso, s'évertue à donner,

1. Exemple des arguments de détail : sur l'itinéraire « entre Coreyre et Ithaque, doit se trouver Samos » (?), dont le nom signifie σῆμα (tombeau) ; puis vient l'île Asteris (stellata), qui fait penser au chemin du ciel. Ces puérilités paraissent prises au sérieux.

2. *G. Canteri Ultraj. nouarum lectionum libri octo*, 3^e éd., Anvers, 1571, p. 333-337.

3. Ed. L., t. IV, p. 313 ; éd. Bl., t. V, p. 190.

au moins après coup, un sens didactique et moral aux épisodes de ses poèmes ¹, l'auteur de la *Franciade* n'en prend aucun souci. Si quelque chose peut révéler l'indépendance de son esprit à l'égard de l'enseignement qu'il a reçu, c'est l'absence de préoccupations allégoriques dans son poème, et aussi le silence observé à ce sujet dans la théorie complète qu'il formule de l'épopée. Son bon sens robuste, son goût de la réalité et de la clarté ne s'accommodent point de ces singulières idées, toutes héritées des mythographes alexandrins et de quelques moralistes du moyen âge. Il aime assurément, ainsi que les poètes antiques et tant de vieux poètes de France, à personnifier les abstractions ; mais chez lui l'allégorie est directe, les figures sont nettes et souvent détaillées pour les yeux. La Renommée, la Fureur, la Peur, la Justice, la Discorde, comme Raison, Volonté, Fortune et vingt autres, sont décrites avec leur physionomie, leur costume, leur cortège. D'autre part, les mythes qu'il évoque ont une valeur précise et rationnelle, que le lecteur peut parfois ignorer, mais qui ne risquent nullement de l'égarer ². Sauf en quelques poèmes pédants de sa jeunesse, Ronsard n'a point recherché l'obscurité ; il n'a pas embrumé sa pensée des brouillards de l'allégorie morale prônée par Dorat ; il n'a pas préparé des symboles enveloppés à la recherche incertaine des scolastes.

Soutenu par la curiosité infatigable de ses élèves, porté lui-même par le grand courant d'enthousiasme qu'il déchaînait, Dorat, qui avait commencé par leur expliquer Homère et Pindare, faisait peu à peu le tour de la poésie grecque tout entière. Cette littérature, que le vieil Alde Manuce avait imprimée le premier dans son ensemble, était mise entre les mains du public européen par les éditions de Venise et de Bâle, auxquelles s'adjoignaient depuis peu quelques impressions parisiennes. Elle n'était cependant nullement familière aux lettrés français, et l'en-

1. *Opere minori in versi di T. Tasso*, éd. A. Solerti, t. I, Bologne, 1891, p. 9-12. Pour la *Jérusalem délivrée*, l'interprétation allégorique est reproduite en France, en plein XVII^e siècle, dans la traduction de Baudoin.

2. V. les observations de Laumonier, p. 409 sqq., sur l'allégorie chez Ronsard, avec lesquelles celles-ci ne font peut-être pas double emploi. Ajoutons que Ronsard n'est point responsable du commentaire de Pierre de Marcassus sur la *Franciade*.

seignement de Dorat, quoique un peu cursif et rapide, constituait pour eux une révélation précieuse. Pour satisfaire une avidité qu'il excitait à mesure, il cherchait à « lire » le plus grand nombre de textes possibles; et l'on peut être assuré qu'une telle propagande, venant d'une chaire réputée, a largement contribué au développement extraordinaire de ce goût pour les poètes grecs, dont les collections générales vont dès lors se multiplier ¹. C'était, en effet, des poètes que les poètes demandaient à Dorat. Attentifs à appliquer la théorie de l'imitation et du « larcin » prêchée par Du Bellay et par Ronsard, ils attendaient de lui sans cesse l'étalage de nouveaux trésors ². Aussi, bien qu'il ait étudié plus d'un prosateur, Hérodote, Démosthène, Xénophon ³, peut-être des dialogues de Platon ⁴, et qu'on ait de lui des corrections sur Plutarque ⁵, il prenait dans la poésie la plupart de ses lectures. Il guidait avec la même aisance ses auditeurs vers des œuvres de ton très différent, abordant un jour Sophocle et le lendemain Théocrite ⁶, traduisant pour eux tantôt une tragédie entière, tantôt le recueil d'un petit poète ⁷, les initiant à des

1. En 1560, le petit volume d'Henri Estienne, dédié à Ph. Melanchthon, contenant Pindare et les huit lyriques, choix trois fois réimprimé, une fois par Plantin (v. plus haut, p. 50). En 1556, l'in-folio du même Estienne, *Poetae Graeci principes heroici carminis et alii nonnulli*. En 1568, chez Plantin, la collection due à Fulvio Orsini, *Carmina nouem illustrium feminarum*. En 1569, à Genève, les poètes géorgiques, bucoliques et gnomiques, édités par Crispinus. En 1573, la *Poesia philosophica* éditée par Estienne, etc. Il y a un public pour dévorer ces recueils et d'autres semblables.

2. On a lu plus haut, p. 21, une curieuse page de Dorat sur le « larcin »; c'est un écho de son enseignement.

3. Le poème ancien de Ronsard, intitulé *La Chasse*, dédié à Jean Brinon, est inspiré en partie par le traité de Xénophon (éd. L., t. V, p. 37).

4. On trouve chez Ronsard et Du Bellay des souvenirs précis du *Phèdre*, du *Banquet*, de l'*Ion*. Ils sont notés par H. Chamard, p. 53. Mais il est peu probable que la connaissance en soit venue aux poètes par Dorat; c'est plutôt Turnèbe qui a été pour cette génération, avec Ramus et Louis Le Roy, le révélateur de Platon. Comme on le verra plus loin, c'est avec Lambin que Ronsard l'a étudié.

5. Elles sont présentées dans l'édition des œuvres complètes donnée à Francfort, 1599, 2 vol. in-fol. Cf. l'édition de Reiske, Leipzig, 1774, t. I, p. xxxvi, et l'édition Sintenis de la vie de Périclès, Leipzig, 1835, p. 274.

6. Sur Sophocle, v. p. 67, 75, n. 1 et 78; sur Théocrite, v. p. 78 et 103.

7. Teissier met dans la liste de ses œuvres : « Hippolytus Euripidis et Phocylides carmine redditi » (*Eloges des hommes savans*, t. III, p. 462). Ces travaux sont aujourd'hui perdus; mais Nicéron n'a pas de bonnes raisons pour mettre en doute qu'ils aient existé (t. XXVI, Paris, 1734, p. 119).

auteurs difficiles comme Eschyle ou Aristophane, éclaircissant devant eux maint passage qu'ils n'eussent jamais compris sans ses lumières¹, en même temps qu'il résolvait pour lui-même de menus problèmes innombrables contenus dans des textes encore mal établis.

On constate que Dorat recourt, pour constituer ses textes, à tous les manuscrits qu'il peut se procurer. Il a libre accès à la bibliothèque de Catherine de Médicis, et chacun sait qu'il est en mesure de faire acheter par la reine-mère des textes particulièrement précieux, dont il passe pour connaisseur². A la mort d'Ange Vergèce, le duc d'Alençon sollicite de Charles IX l'attribution de son héritage par droit d'aubaine au « lecteur » Dorat, « non tant pour le prouffict qu'il espère tirer des biens délaissés par ledit Vergesio, mais pour les livres en langue grecque..., desquelz il pourra cognoistre quelque chose pour l'instruction de ses disciples et auditeurs »³. La bibliothèque d'Henri de Mesmes, si riche en manuscrits grecs et latins, est

1. On pourra se faire une idée de la méthode d'enseignement de Dorat par des notes prises par un auditeur de son cours sur *OEdipe Roi*, et conservées dans un manuscrit de Bongars, à la Bibliothèque de Berne, n° 639. C'est un cahier de papier de très petit format de 26 feuillets intitulé : *Ex Aurati recitationibus in Sophoclis OEdipum tyrannum*. En tête est une date : *prid. non. sext. 1578*. On sait que Bongars recueillait avec curiosité les souvenirs des humanistes, leurs correspondances et les livres annotés par eux. Il y a à Berne des volumes annotés par Jacques Toussain, Cujas, Ramus, Henri Estienne, etc.

2. On lit dans une lettre de Pierre Delbene à Claude Dupuy, écrite de Padoue, le 28 décembre 1571 : « ...Un grec m'avoit monstré quelques livres pour scavoir si la Royne i voudroit entendre. J'en ai envoyé le catalogue au s^r Corbinelli auquel j'avois commis de le vous monstrer. Vous le pouvez envoyer querir, si le voules voir. J'ay les livres entre les mains, et voulant conferer le Thucydide je treuve qu'Henry Estienne a eu de fort bons livres et crois qu'il a veu cestuyci, car il a esté autrefois à Franciscus Portus. Si la Royne les veut acheter, ce seroit pour amplifier sa librairie, mais j'en ay escrit au Corbinelly quien parlera au m^e de sa bibliothèque, mais, par ce qu'il est un peu negligent, j'en escriray un mot à Mons^r Dorat. » (Bibl. nat., Dupuy 490, fol. 159-160.)

3. Lettre du 30 avril 1569 : « Depuis quelques jours Angelo Vergesio, un de vos escrivins, seroit allé de vie à trépas sans avoir laissé aucuns enfants ou héritiers, vous estans par ce moyen tous et chascuns ses biens acquis par droict d'aubeyne... » La pièce porte, d'une autre main : « Il a plu au Roi de le accorder pour le bien du service. » Elle est publiée d'après l'original du portefeuille de la Chambre des comptes de Lille, dans les *Analecetes historiques* d'André Le Glay, Paris, 1838, p. 245-246.

celle à laquelle l'humaniste fait les plus fréquents emprunts, car l'obligeance du propriétaire est proverbiale¹. Voici un billet inédit demandant un manuscrit des *Hymnes homériques*, que Dorat désire avoir sous les yeux pendant ses leçons. Le lecteur y trouvera un exemple des improvisations badines que multiplie sa facilité, et qu'il a dû échanger plus d'une fois avec Ronsard :

1. Conseiller au Parlement, maître des requêtes au Conseil d'État, plus tard chancelier du roi de Navarre, Henri de Mesmes, d'abord connu sous le nom de M. de Roissy, forma avec amour la célèbre bibliothèque dont les mss. furent achetés sous Louis XV pour la Bibliothèque du Roi (L. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 398). En 1606, Peiresc y admirait « tout un quartier garni de manuscrits grecs, dont il y en a une grande partie écrits de la main d'Angelo [Vergèce] ». (*Mémoires de H. de Mesmes*, éd. Frémy, p. 109.) Pour s'en tenir au témoignage des seuls contemporains de Ronsard sur la libéralité et les richesses bibliographiques d'Henri de Mesmes, on pourra lire la dédicace du premier livre de *Lucrèce* du Lambin (Paris, 1563), la préface de la 2^e partie des *Aduersaria* de Turnèbe (Paris, 1565), les vers grecs de Dorat mis en tête du *Cicéron* de Lambin (Paris, 1566), etc. Turnèbe écrit : « Cum tu de literis ita bene meritus sis, ut nemo fere huius aetatis melius, mihi que et collegis meis re tam saepe profueris, et imposterum prodesse velis bibliothecamque omni librorum egregiorum copia refertissimam instruxeris et tanquam Musarum et Apollinis aedem construxeris... » Lambin dit que trois *codices Memmiani* lui ont été d'un grand secours pour établir le texte de Cicéron : « Cum Gallis tuis exterarumque nationum hominibus ea munera largiris, Errice Memmi, quae non ex arcis et loculis tuis, sed e reconditis et locupletissimis bibliothecae scriniis deprompta, utilitates eis afferunt... Neque vero veteres solum tuas membranas ad communem omnium et publicam utilitatem confers, sed etiam auctoritate et gratia tua, quibus in primis flores, assequeris... » Rappelant ces services dans le *Lucrèce*, Lambin ajoute : « Neque vero id solum fecisti, sed etiam (qua in re industriam ac diligentiam tuam incredibili litterarum amore coniunctam admiror) scripturas omnes inter se dissimiles atque a vulgata lectione discrepantes ad oram unius exempli typis excusi, partim tua, partim tui librarii manu adscriptas mihi commodasti, ut minore meo labore ex talibus scripturis quasi sub uno aspectu positis, Adriano Turnebo interea et Io. Aurato collegis meis, quorum iudicium est, ut scis, in hisce litteris subtilissimum, adhibitis et consultis, eam potissimum sequerer ac probarem, quae et M. Tullio esset dignissima... » Dorat avait eu de tout temps ses entrées chez Henri de Mesmes. Il était anciennement lié avec le précepteur de celui-ci, Jean Maledent (*Maludanus*), limousin comme lui, et d'autre part grand ami de Lambin (*Clarorum virorum epistolae*, Lyon, 1561, p. 366-378). Il avait même eu de bonne heure, avec le maître et l'écolier, un commerce épistolaire et poétique, dont les documents encore inédits sont conservés en grand nombre parmi des papiers littéraires collectionnés par H. de Mesmes et fort intéressants pour nos études. (Bibliothèque nationale, Lat. 10327, f. 72 sqq.) Ces documents aideront un jour à reconstituer la jeunesse si peu connue de Dorat.

Memmij clare nepos Lucretiani,
Quo te nomen aucto probat creatum ¹,
Sed multo magis illa mens auita
Tam propensa viris fauere doctis :
Es si tu mihi quod suo poetae
Antiquo fuit ille, fac Homeri
Hymnorum mihi codicem vetustum
Paulum commodites ², *sed ante primam*
Horam, namque hodie poema graecum
Illud putre situque et ulcerosum
Mendis aggrediar meo labore,
Optatoque tui fauore libri.
Tanquam paeonia leuare cura.
Quem spero mihi haud irritum laborem
Susceptum fore, si modo ipse Phoebus,
Quem primus canit Hymnus ³, *autor artis*
Et praeses medicae fauet modenti
Et si cultor Apollinis pius tu
Non laudi inuideas Apollinari ⁴.

Consciencieux collecteur de variantes, chercheur de manuscrits, comme on verra plus loin que le fut Ronsard lui-même, Dorat est aussi un excellent connaisseur de la langue. Beaucoup de témoignages révèlent en lui un complet philologue. On l'a jugé sur ce point trop légèrement ; les plus sûres autorités de son temps auraient dû imposer silence à l'irrévérence du nôtre. Qu'elles viennent de France ou des pays étrangers, elles se prononcent toutes avec déférence pour ce « grand grec », comme l'appelle Scaliger ⁵, que l'on consulte de toutes les

1. Le poète fait allusion au Memmius à qui Lucrèce a dédié son poème (*Memmi clara propago*). Lambin n'a pas manqué d'insister sur ce rapprochement de noms, qui justifie la dédicace du premier livre de son édition à Henri de Mesmes.

2. Montfaucon, qui a catalogué la bibliothèque du président de Mesmes (t. II, p. 1326-1330), n'y fait figurer aucun manuscrit des Hymnes homériques.

3. L'*Hymne à Apollon* est le premier du recueil mis sous le nom d'Homère.

4. Biblioth. nat., Lat. 8139, fol. 103-104. Ce ms. contient un grand nombre de morceaux inédits de Dorat, mêlés à d'autres parus en divers recueils.

5. *Prima Scaligerana*, Amsterdam, 1740, p. 20. L'opinion de Bullart, de Baillet et de quelques autres ne ferait ici qu'une vaine bibliographie.

parties du monde érudit, dès qu'il s'agit d'établir avec certitude un passage difficile. Il est, en ces matières, « l'oracle », et le mot vient naturellement sous la plume de Muret, s'adressant de Rome à Claude Dupuy : « J'escris au seigr^r [Benedetto] Manzuolo d'un lieu de Platon, de quo vellem istic meo nomine consuli Apollinem, id est Auratum. Si le seigr^r Manzuolo est trop empesché pour aller lui mesmes à l'oracle, ie vous prie, prenés ceste peine là pour moi » ¹. Le même Muret note des corrections de Dorat au texte de Théocrite et de Callimaque ². Juste Lipse, qui l'honore grandement, l'appelle *magnus ille Auratus* ³. Les éditions critiques d'auteurs grecs préparées par le louvaniste Guillaume Canter, d'Utrecht, diligent reviseur des textes grecs publiés chez Plantin, contiennent nombre de corrections de Dorat ⁴; ses *Nouae lectiones* le citent sans cesse pour Théocrite et Sophocle, et même pour Virgile et Properce ⁵. Les *Verisimilia* du jeune Lucas Fruytiers (Fruterius), de Bruges, sont remplies de scolies et de conjectures obtenues de Dorat pendant un long séjour à Paris, et qui portent pour la plupart sur un texte latin, Festus, Tibulle, Properce, le prologue de l'*Amphitryon* de Plaute ⁶;

1. Nollac, *Lettres inédites de Muret*, t. c., p. 395. La lettre est du 27 décembre 1573. Benedetto Manzuolo, évêque de Reggio, est cité plus loin.

2. *Mureti opera*, t. II, p. 54, 150. Proposant une conjecture différente de celle de Dorat (χοῖαν au lieu de ζευγάν, Théocrite, XV, 14) il ajoute avec bonne grâce : « Cedamus igitur non inuiti. Aurato enim in litteris aduersari, ου θέμις. »

3. « Fr. Raphelengio filio suo, Lutetiam, 1584 » (*Opera omnia*, t. II, 1675, p. 101). Cf. une lettre de la même année à Wiltius (*Iusti Lipsi epist. centur. duae*, Paris, veuve G. Cavellart, 1599, p. 132, cent. I, ep. 98).

4. Dans son *Sophocle* (Anvers, Plantin, 1579), Canter donne son assentior à plusieurs des corrections de Dorat sur le *Philoctète*; dans son *Eschyle* (Anvers, 1580), il le donne à des corrections sur l'*Agamemnon*. Dorat n'est pas nommé dans son *Euripide* (Anvers, 1571). Pour les corrections d'Eschyle, l'appréciation de Gottfried Hermann est à citer : « Ille omnium qui Aeschylum attigerunt princeps Auratus... » (*Aeschyli tragoediae*, Leipzig, 1852, t. II, p. 484. *Agam.* 1396). Fabricius dit que les remarques de Dorat sur Eschyle sont restées manuscrites (*Biblioth. gr.*, 2^e part., p. 589); un témoignage de leur existence est cité par nous, p. 81. Dorat s'était aussi occupé de Stace et d'Ausone (*G. Papinii Statii quae exstant* Gaspar Barthius recensuit, 1664, t. I, p. 94, 447; t. IV, p. 1659).

5. *Gulielmi Canteri Ultraiectini nouarum lectionum libri octo (editio tertia)*, Anvers, 1571, p. 417, 256, 282, 330, 337, 373, 424.

6. *Lucae Fruterii Brugensis Verisimilia* (Anvers, 1584), réimpr. dans *Thesaurus criticus a Iano Grutero...* Francfort, 1604, t. II, p. 819, 827, 829, 855, 857, 867, 868, 869.

l'auteur les introduit toujours de la façon la plus laudative : « A nullo satis neque pro merito laudari potest ingenium praeceptoris mei Ioannis Aurati. Ille enim vir unicus, si quam auare premit scripta sua, tam ea liberaliter in lucem atque oculos studiosorum permetteret, esset nimirum, nec fallor, cur neque Robortellos suos, neque Sigonios Italiae inuideret Gallia ¹. » Et ce bon juge insiste sur la sûreté que possède Dorat pour constater la faute et sa promptitude pour y remédier. Cet art délicat, Dorat lui-même le définissait avec bonheur, en écrivant à un chercheur de manuscrits qui ne voulait, comme lui, rien laisser perdre de l'Antiquité :

...Ut veleres omnes consumpseris unis utraque
 Authores, lingua nec periisse sinas,
 Restituens corrupta loca et luxata reponens
 Integra et haec reddens quae mutilata prius,
 In quemcunque tua tractaueris arte libellum
 Qui lacer aut carie pene peresus erat ².

Le maître de Ronsard était donc, en ces difficiles exercices où tant de bons esprits ont excellé, tout autre qu'un simple amateur. Pour abrégér cette démonstration, je ne retiendrai plus qu'une attestation, celle de l'auteur du *Thesaurus linguae graecae*. Henri Estienne mettait Dorat, pour son habileté à corriger les fautes des textes, sur le même rang qu'Adrien Turnèbe. Il mentionne à plusieurs reprises, au cours de ses travaux, les heureuses conjectures de ce confrère, « qui... in restituendis multis... poetarum locis sagacitatem suam ostendit », et il s'émerveille de voir qu'une des corrections de Dorat, sur un passage corrompu de Callimaque, est vérifiée par le témoignage d'un ancien manuscrit³. Lorsqu'il rend hommage à son profes

1. *Thes. crit.*, p. 819. Fruter indique, p. 857, à propos de Properce, que son maître, *vir princeps in his disciplinis quas liberales appellamus*, est appelé chaque jour (*quotidie*) à se prononcer sur des cas qui lui sont soumis. Sainte-Marthe dit, de son côté : « Summa eruditione et acerrima coniectura praestans optimi quoque critici laudem quotidie merebatur ». (*Gallorum doctrina illustrium elogia*, Poitiers, 1598, p. 87.)

2. *Poemata*, 2^e part., p. 131 (à B. Manzuolo).

3. *Poetae graeci heroïci carminis et alii nonnulli. Excudebat Henricus Stephanus*, Paris, 1566, 2^e part., p. xxxvii (sur le v. 31 de l'*Hymne à Apollon* de Callimaque). Il faut lire tout le morceau qui commence ainsi : « Quoties huius versus recorder, toties Ioannis Aurati recorder necesse est... » ; il est cité en partie par Maittaire, *Stephanorum Historia*, p. 281.

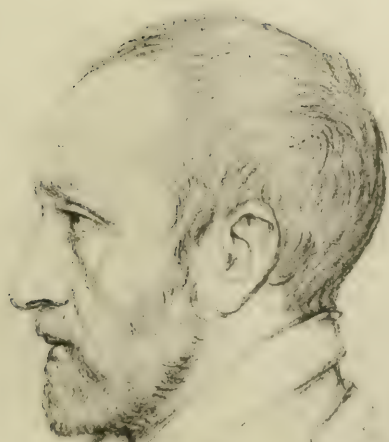
seur Pierre Danès, doué d'un particulier talent « ad eluendas abstrusissimas etiam librorum labes et maculas », il nommé Dorat parmi ses dignes émules : « Ab eo... quum discessi, nullos qui maiori cum dexteritate et foelicitate id praestent inuenio, quam duos magni apud nos nominis viros, Adrianum Turnebum et Ioannem Auratum... »¹. Ce genre de mérite était tellement reconnu au précepteur des poètes que Denys Lambin, le rapprochant à son tour de Turnèbe² et lui dédiant le sixième livre, le plus beau, de son édition de *Lucrèce*, assure qu'il semblait avoir été le contemporain des écrivains dont il reconstituait avec tant d'aisance le texte véritable³. De telles qualités, qui assurent une place à Dorat parmi les philologues, devaient donner aux leçons écoutées par Ronsard et ses amis une vie et un mouvement extraordinaires.

Dorat n'a laissé que dans les livres d'autrui les traces de son

1. *Ex Ctesia, Agatharchide, Memnone excerptae historiae. Appiani Iberica... Omnia nunc primum edita cum Henrici Stephani castigationibus*, Paris, 1557. Dédicace à Carlo Sigonio, f. 4.

2. Lambin réunit sans cesse le nom de ses deux collègues au Collège royal. Il déclare à plusieurs reprises, aux préfaces de son *Lucrèce*, qu'il les consulte ensemble pour faire approuver d'eux ses conjectures (« Galliae nostrae atque adeo totius Europae principes, collegas meos, Adrianum Turnebum et Ioannem Auratum... »). Dédiant le cinquième livre à Turnèbe lui-même, il les unit encore dans son estime : « Ac de Io. Aurato quidem, homine ingenio et doctrina tui simillimo et poene gemino... » (*T. Lucretii Cari de Natura deorum*, troisième édition de Lambin, Paris, 1570, p. 410, 521, etc.). Dans son *Cicéron* de 1566, Lambin fait appel deux fois à l'autorité de Dorat (t. III, p. 466 ; t. IV, p. 337). Les conjectures portent sur des passages grecs des lettres de Cicéron.

3. Citons le passage du bon latiniste ami de Ronsard à la louange de Dorat « lecteur » du Collège royal : « Neque enim mihi fas fuit te praeterire primum collegam meum, deinde in ipsa Collegii necessitudine easdem litteras docentem ac profitentem, deinde, quod caput est, amicum. Et vero cum de eximia ac poene dicam diuina tui ingenii praestantia singularique doctrina cogito, et cum tua scripta vel relego, vel memoria repeto, videor mihi felicius illis et fertilibus nobilium poetarum temporibus natus esse... Ceteros enim homines admiramur et in doctis viris numeramus, qui veterum illorum siue Graecorum, siue Latinorum sententias saepe per obscuras et aenigmatum simillimas explicare atque enodare possunt. Te autem quid dicam eam laudem esse consecutum, qui non solum antiquorum scripta vel obscura sic illustras, vel corrupta sic corrigis ac restituas, ut cum illis vixisse videaris, verum etiam scribendi similitudine proxime ad illos accedis?... » (La suite du morceau est citée en note p. 76). La première édition du *Lucrèce* de Lambin, où le second livre est dédié à Ronsard, est de 1563. L'épître à Dorat est du mois d'octobre 1563.



labeur philologique. Il n'a jamais pris la peine de préparer une publication analogue aux *Aduersaria* de Turnèbe, aux *Variae Lectiones* de Vettori ou de Muret. C'est aux recueils de ce genre publiés par d'autres en divers pays et aux éditions savantes du temps qu'il faut recourir pour retrouver le témoignage de son activité. La recherche, jusqu'à présent, n'a tenté personne ¹. Quelque manuscrit de Dorat se retrouvera peut-être, par exemple ce travail de jeunesse sur Eschyle, dont il annonçait l'envoi à Muret pour un prélat italien qui désirait le voir mettre au net ². Il apporta apparemment quelque coquetterie à faire désirer ses travaux d'érudit, qu'il ne donna jamais.

Il semble s'être satisfait de la renommée que lui faisaient ses élèves et des services que son enseignement rendait aux lettres. Assez fier d'être compté dans la Pléiade de Ronsard, honoré du titre et de la pension de *Poeta regius*, qui l'obligeait à versifier en l'honneur du Roi et des princes, il ne lui arriva jamais d'imprimer autre chose que des vers. Il ne se soucia même pas de réunir l'ensemble de sa production trilingue, dispersée en ces nombreuses plaquettes de « Tombeaux » de défunts notoires, dont la mode fut de cette époque, et surtout parmi les « liminaires » d'ouvrages de toute nature, dont les auteurs invoquaient devant le public l'autorité de son nom.

Il exerçait ce métier honorifique avec une complaisance infatigable et un certain scepticisme ³. Il présentait indifféremment les « Premières poésies » d'un jeune versificateur de province,

1. J'avais réuni les éléments d'une étude sur Dorat philologue, à l'époque où j'étais préparé à traiter ce sujet. Ne l'envisageant plus qu'au point de vue historique, je rappelle qu'un philologue qualifié, Jacob Reiske, écrivait de notre humaniste : « Aurati pallium, h. e. praelectiones in optimos quosque auctores graecos publice Parisiis tum habitas, dicuntur (meum haud est quaerere quo iure quae iniuria) Scaliger, Muretus, Canterus, Stephanus, alii dilaniasse ». (Préface du Plutarque de Leipzig, 1774.)

2. Ce travail fait penser à la première lecture d'Eschyle faite à Ronsard, dont parle Binet (v. plus haut p. 44, et aussi p. 78, n. 4). Voici le passage de l'épître adressée à Muret, alors à Rome, et où il est question de Pincé et de Benedetto Manzuolo, évêque de Reggio (*Poematia*, 3^e part., p. 62) :

...*Rhegius Antistes, qui nunc mea in Aeschylon instal*
Scripta sibi ut mittam, sed nec pes, nec caput ullum
In schedulis nostris inuenilibus, et mihi nec mens,
Nec visus facit officium, tamen illa reuisam
Primo tempore quoque et Manzolo omnia mittam.

3. Ne le déduit-on pas de la pièce suivante ? Elle figure, avec des vers

enivré d'imiter la Pléiade, les travaux philologiques de ses collègues du Collège royal, l'édition d'un ouvrage de Dante donnée par un ami italien ¹ ou un recueil de musique composé sur les œuvres de Ronsard ². Comme il s'intéressa toujours aux ouvrages traitant de l'Antiquité, il recommandait avec bonne grâce les textes inédits ou les éditions nouvelles d'auteurs anciens que multipliaient les érudits ³. Ses admirateurs auraient souhaité qu'il ne laissât point ces petits poèmes, parfois ingénieux et spirituels, se perdre parmi tant de volumes où nous les retrouvons peu à peu aujourd'hui, et où le nom de Ronsard n'est pas sans apparaître avec intérêt ⁴. On aurait voulu qu'il y joi-

français de Pierre de la Ramée, Jean Vauquelin, Baïf, Sainte-Marthe, etc., en tête de *La Tragédie d'Agamemnon, avec deux livres de chants de Philosophie et d'Amour* par Charles Toutain, Paris, 1557 :

In Caroli Tutani iuueniles conatus.

Multa rogant multi me carmina, do quoque multis :

Officium nam cui carminis ipse negem ?

Si tamen usque nouos des vates Gallia. non sat

Vates laudandis vatibus unus ero.

Quod potero certe, tum plaudam vatibus unus

Omnibus : et, quæ fas, cuique satisfaciam.

Sin aliquis culpæ, quod cuncta poemata laudo :

Plaudo non laudo : quid minus esse potest ?

Omnibus ingeniis si laus non debita par est,

Omnibus at plausus debitus ingeniis...

1. V. l'éd. du *De vulgari eloquentia* procurée par Corbinelli, Paris, 1577. Cf. Farinelli, *Dante e la Francia*, Milan, 1908, t. I, p. 465.

2. V. le recueil de Guill. Boni, *Sonetz de P. de Ronsard mis en musique à IIII parties*. Dorat dit que Némésis, qui avait privé Homère de ses yeux, priva Ronsard de ses oreilles :

...Inuida mox iuueni, Ronsarde, tibi obtudit aures,

Arte sua Bonus quas tibi restituit ;

Nam tua dum blando modulatur carmina cantu,

Mille tibi auditus, mille dat aurículas.

3. Il l'a fait pour Joseph Scaliger comme pour ses collègues du Collège royal. Parmi les volumes moins aisés à retrouver, je relève, pour la fin de sa vie, les *Animaduersiones* de Simon du Bois (*Bosius*), accompagnant une édition des *Lettres à Atticus* (Limoges, Barbou, 1580), le *Justin* de Jacques Bongars (Paris, 1581), le commentaire de Hiéroclès sur les *Aurea Pythagoreorum carmina*, tiré d'un ms. de la bibliothèque de Fr. de La Rochefoucauld (Paris, 1583), le poème sur la Création, du diacre Georges Pisidès, mis au jour par Frédéric Morel le fils (Paris, 1584).

4. Je ne veux retenir ici, de la vaste bibliographie que j'ai réunie, qu'un volume où se trouve une mention curieuse d'un médecin de Ronsard. Il est publié par le jeune médecin limousin Valet, à qui Dorat a servi de « Mécène » et confié quelques poèmes pour les joindre à son travail (*Ant. Valetii oratio in scholis medicorum ante licentiatum habita...* Paris, J. de

gnît de belles odes inédites dont il régalaît quelquefois ses familiers. Plusieurs le lui disaient joliment en latin :

*...Unum est quod abs te, si pateris, peto,
Aurate, ne quantum tuorum
Et operumque poematumque
Tam longo in arcis tempore supprimas ;
Sed tandem in aurae lumina publicae
Prodire, te viuo ac vidente.
...Ah desine, desine
Cunctationum, non dubiam tuis
Spondens amicis spem fidemque,
Nempe breui fore, quo fruamur
In luce aperta fetibus integris.
Post fata si quis forte recenseat
Volumine uno comprehensos,
Ne labor arte vacet timendum est ¹.*

Baïf appliquait à cette exhortation un de ses sonnets en rimes féminines :

Que ne descouvres-tu ton immortel ouvrage,
Que des neuf doctes seurs la bande favorable
T'a doné de la mort pour ne creindre l'outrage ² !

Devenu fort épicurien d'habitudes à la fin de sa vie, Dorat reculait toujours devant cette fastidieuse besogne. Ce fut seulement deux ans avant sa mort, en 1586, alors que la maladie l'empêchait d'y veiller lui-même, que des élèves et des amis unirent leurs soins pour publier, un peu du hasard et avec bien des incorrections typographiques, un ensemble fort incomplet

(Bordeaux, 1570). Parmi des épigrammes adressées à divers médecins de Paris et qu'on ne trouve pas ailleurs, celle-ci est dédiée *Simoni Pietre d. m.* (cf. *Poematia*, II, p. 50) :

*Petraei tibi si Petri domus illa Galandi
Nota, vetus nota est si domus illa mihi:
Si mensa iuuenes usi, sale si sumus uno:
Si tua Ronsardus, si mea fama meus:
Cuius ego ingenium, tu corporis omnia curas,
Et vitia, et morbos quos labor ipse dedit:
Auratam simul et Ronsardum ambire putato,
Pro patria cuius me plus urit amor.*

1. *Les Amours de Jan Antoine de Baïf*, Paris, 1572, f. 52.

2. Ode de Paul Melissus, dans ses *Schediasmata* de 1586, p. 523-525.

de ses *Poematia*. « La mort récente du célèbre Ronsard, disaient-ils, leur a fait craindre celle de leur maître et la perte de ses œuvres, et ils se sont mis à ramasser celles-ci partout où ils ont pu les trouver, consultant plutôt leur désir que le sien » ¹. La publication plus ample et plus correcte qu'annonçait l'imprimeur Linocier, le recueil que prépara ensuite Scévole de Sainte-Marthe et que Jacques-Auguste de Thou promettait de divulguer, sont restés de simples projets et la mémoire littéraire de Dorat en a souffert. On vient de voir que ses titres de philologue n'ont pas été mieux sauvegardés, puisque la postérité en est venue à douter du témoignage, jugé trop lyrique, des poètes ses écoliers.

VIII

A l'heure de la Renaissance où étudiait Ronsard, la littérature romaine était déjà classée. Depuis près de deux siècles qu'on la lisait à la suite de Pétrarque, qui fut le premier à l'embrasser dans son ensemble et à en révéler l'esprit véritable, on ne reconnaissait qu'aux grands écrivains l'autorité didactique, et les *minores* n'envahissaient pas le rang réservé aux maîtres. Il n'en allait pas encore de même pour la littérature grecque, dont les œuvres, jetées pêle-mêle dans la librairie aux premières années du seizième siècle, n'avaient subi ni l'épreuve du temps, ni celle de la discussion savante. Toutes les pièces d'un trésor si neuf paraissaient également précieuses. C'est par là qu'il faut expliquer, plus encore que par l'insuffisance de son goût, l'attachement de Dorat à des auteurs de rang inférieur, et la part qu'il leur fit dans son enseignement.

On ne saurait oublier pourtant que, pour ce qui regardait la prose, la même génération eut assurément de meilleurs guides. Un humaniste plus modeste que Dorat, mais dont l'œuvre d'écrivain et de professeur est considérable, Louis Le Roy, dit Regius, s'était imposé la tâche de révéler aux Français, par des

1. *Ioannis Aurati Lemouicis poetæ et interpretis regii Poematia*... Paris, G. Linocier, 1586. Cf. *Œuvres poét. de Jean Dorat*, éd. Marty-Laveaux, Paris, 1875, p. 70. La bibliographie des œuvres de Dorat est établie à peu près entièrement dans les notes de cette édition.

commentaires et des traductions en leur langue, les principaux représentants de la pensée grecque. Les préférences de son labeur, bien loin de s'égarer, s'étaient attachées aux œuvres de trois grands prosateurs de la Grèce; il traduisait Platon, Aristote et Démosthène, c'est-à-dire « les lumières des lettres et les précepteurs appelez par Sénèque du genre humain, qui ont demeuré longtemps cachés en écoles ou ensevelis aux librairies »¹; et il comptait avec eux Isocrate et Xénophon. Louis Le Roy, de Coutances, que Du Bellay a assez malencontreusement malmené dans les *Regrets*, avant de se réconcilier avec lui et de lui rendre justice², mérite d'autant mieux d'être rappelé ici que Ronsard l'a certainement connu. Il a lu, et même avec passion, les travaux du traducteur du *Phédon* et des *Politiques*, à mesure qu'on les donnait au public; il leur a dû de compléter ainsi les connaissances philosophiques auxquelles l'avait initié Denys Lambin et dont il y a mainte trace dans son œuvre³. La sûreté des choix de l'humaniste normand, dirigé, il est vrai, par les jugements latins, lui fait d'autant plus d'honneur que ceux de Dorat, pour les poètes, se sont montrés plus incertains et moins éclairés.

Le maître de la Pléiade a bien étudié d'abord, et assurément avec une déférence marquée, Homère et Pindare; mais, à toutes les époques de sa carrière, il donne une place considérable et surprenante aux Alexandrins, même à ceux d'entre eux qui n'ont d'autres titres que la préciosité de leur style ou la bizarrerie de

1. Préface du *Sympose*, citée par A. Henri Becker, *Loys Le Roy de Coutances*, Paris, 1896, p. 85. Dolet l'avait précédé pour Platon.

2. C'est le « pédante » que Du Bellay poursuit de ses invectives, pour des raisons personnelles (Becker, p. 19-21). On sait que l'auteur de la *Déffense* considère, d'ailleurs, le travail de la traduction comme « peu profitable, inutile, voir pernicieuse à l'accroissement de la langue ». Ronsard, admirateur d'Amyot, ne paraît pas avoir partagé cette opinion.

3. V. l'importante lettre de Lambin à Ronsard citée plus loin. Voici les principales traductions de L. Le Roy, dont les dates des premières éditions sont à noter : *Trois oraisons de Demosthène* (Vascosan, 1551; sept. chez F. Morel, 1575), trois livres d'Isocrate (1551), *Le Timée de Platon* (1551), *Le Phédon* (1553), *Le Sympose* (1559), *Les Politiques d'Aristote* (1568), *La République de Platon* (1600, posthume). La collaboration de J. du Bellay pour la traduction de « plusieurs passages des meilleurs poètes grecs et latins citez au Commentaire » est attestée au titre même du *Sympose ou De l'Amour et de la Beauté*. Comment Ronsard n'aurait-il pas goûté ce bel ouvrage, dédié à Marie Stuart et à son époux ?

leur sujet. L'abondante production de la décadence hellénique est traitée par lui avec une piété qui nous semble manquer de discernement. Il est même ravi d'avoir à lutter contre des difficultés plus grandes d'interprétation; il se plaît au sens obscur des allégories érudites usitées autour des Ptolémées, qu'il s'efforce de remettre à la mode autour de lui et dans lesquelles ses élèves croient recueillir un héritage de la plus pure antiquité¹. Sous sa direction, aucune étude ne les rebute, dès qu'il s'agit d'un poète grec, et d'étranges interversions de valeur se produisent dans leur esprit. Aratos, Nicandre, Apollonios de Rhodes prennent rang pour eux à côté des plus grands anciens. L'un d'eux, Joachim Blanchon, compatriote limousin de Dorat, paraît avoir dressé une liste des auteurs préférés par celui-ci, dans un sonnet qui commence ainsi :

Divin Dorat, qui des cendres d'Homère,
De Theocrit, Callimach, Licofron,
Pindare, Arat, Alcée, Anacreon,
As le premier esclarcy la lumière...²

Parmi de singulières énumérations qui abondent dans la littérature du temps, on peut citer encore celle que fait un autre élève de Dorat des ouvrages grecs dont il demande à un ami de le munir à la campagne. Avec Homère, dit-il,

Qu'il m'envoye l'Arat et de Procle la Sphere ;
Theocrit, Callimach apporte aveque toi,
Eschyl, Anachreon, Sophocle porte moi
Et la Chasse adressée à l'enfant de Severe³.

1. Dorat en était venu à avoir la réputation d'expliquer les prophéties et les oracles. Je signale l'étrange dialogue en latin où il est introduit comme interlocuteur par le collecteur des Centuries de Nostradamus, Jean Aimes de Chavigny, beauinois (*La première face du Ianus françois...* Lyon, 1594, p. 30). L'auteur, qui dit l'avoir entendu expliquer Pindare in *Pythiis* (p. 34 et 291), loue l'étendue de sa science et ajoute : « Eo te ingenio Natura parens dotaui ut et per te inuenire multa et abstrusissima quaeque et ab oculis captuque caeterorum hominum remotissima in lucem euocare tibi facile sit ac promptum. »

2. *Les premières œuvres poétiques de Joachim Blanchon...*, Paris, 1583, p. 279. Cf. sonnet à Muret, « orateur du pape », p. 230 ; ode à Dorat, p. 301. Des vers liminaires de Dorat sont reproduits dans les *Poematia*, part. I, p. 12.

3. *Première partie des Sonnets exotériques* de Gérard-Marie Imbert, rééditée par Tamizey de Larroque, Paris et Bordeaux, 1872, p. 29. Le dernier

Le rayon des livres grecs dans la « librairie » de Ronsard montrait des confusions pareilles. Dans la plus savante de ses odes, celle qu'il adresse *Au chancelier de l'Hospital*, où il conte la naissance des Muses et le voyage des belles divinités auprès de leur père Jupiter, il a essayé de se reconnaître, au moins une fois, parmi la vaste littérature de la Grèce. Au-dessus de tous les autres, il met les poètes de l'époque primitive, celle d'Eumolpe et de Musée, de Linos et d'Orphée, qui a produit Homère et « l'Ascrean » Hésiode. Ce sont là « les poètes divins »,

Divins, d'autant que la nature
Sans art librement exprimoyent,
Sans art leur naïve esriture
Par la fureur ils animoyent...
Les secrets des Dieux racontoyent ;
Si que paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Démons et les Sœurs compagnes
La nuit s'apparoissoient à eux ;
Et loin sus les eaux solitaires,
Carolant en rond par les prez,
Les promouvoyent Prestres sacrez
De leurs plus orgieux mysteres.

Ensuite est venue la « jeune bande » des « poètes humains, degenerans des premiers », dont les vers s'éloignent « bien loin De la sainte ardeur antique », et Ronsard désigne pêle-mêle sans les nommer Théocrite, Apollonios, Lycophron, puis en bloc les tragiques et les comiques d'Athènes :

L'un sus la flûte departie
En sept tuyaux Siciliens
Chanta les bœufs, l'autre en Scythie
Fist voguer les Thessaliens ;

l'ouvrage est le poème d'Oppien, les *Cynégétiques*, dédié à l'empereur Caracalla ; le premier de la liste est désigné par son titre en tête de l'ode de Ronsard *A son laquais* (éd. Laumonier, t. II, p. 213) :

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate :
Il est temps que je m'esbate
Et que j'aïlle aux champs jouer...

L'un fist Cassandre furieuse ;
 L'un au ciel poussa les debas
 Des rois chetifs, l'autre plus bas
 Traina la chose plus joyeuse ¹.

« Après ces poètes humains » et « par le fil d'une longue espace », les Muses ont encore inspiré « les prophètes romains », sans leur accorder les dons des premiers, ni même des seconds parmi les Grecs. Ces velléités de classification sont à noter, mais elles ne persistent pas dans la pensée de l'écrivain ; lorsqu'il compose l'*Hymne de la Mort*, tout est brouillé et confondu :

On ne voit aujourd'huy sur la docte poussiere
 D'Helicon que les pas d'Hesiode et d'Homere,
 D'Arate, de Nicandre et de mille autres Grecs
 Des vieux siecles passez, qui beurent à longs traits
 Toute l'eau jusqu'au fond des filles de Memoire... ²

On ne se trompe guère en faisant remonter aux idées de Jean Dorat les illusions de cette sorte, qui égarent nos poètes d'autant plus facilement qu'ils ont plus d'information et de lecture. Un exemple surtout demeure célèbre. L'helléniste qui les a guidés ne semble pas s'être aperçu qu'il n'y a rien de commun entre Homère et Lycophron de Chalcis, qui représentent les points extrêmes de sa vaste investigation littéraire ; et il étudie presque aux mêmes titres l'*Illiade* et la *Cassandra* ³, dont le texte vient de paraître à Bâle accompagné du commentaire byzantin de Tzetzés ⁴. Dorat a fait aussitôt de ce poème son butin préféré, et le versificateur de la Pléiade ptolémaïque va jouir, grâce à lui, aux bords de la Seine, du regain éphémère d'une gloire qui a peu duré sur les bords du Nil.

1. Strophes xvii-xviii. Ed. L., t. II, p. 139-140 ; éd. Bl., t. II, p. 87-89. L'ode, définitivement classée la dixième du livre I, a paru d'abord au cinquième livre publié en 1552.

2. Ed. L., t. IV, p. 365 ; éd. Bl., t. V, p. 240. L'hymne a paru en 1555.

3. « *Homerum, Pindarum, Lycophronem et cetera Graeciae lumina interpretabatur* » (Papire Masson, *Elogia*, éd. cit. Paris, 1638, 2^e p., p. 284).

4. L'édition venait d'être donnée à Bâle, chez Oporin, en 1546 par Arnoldus Perexylus Arlenius et Nic. Gerbelius, après l'édition partielle de 1513, dans laquelle Alde Manuce avait déjà uni ce nom à ceux de Pindare et de Callimaque. — Pour les *Phenomena* d'Aratos, Dorat faisait usage d'une édition de Paris. Pour Apollonios et Nicandre, on se servait des Aldines, en attendant les éditions d'Estienne et de Frédéric Morel, qui ont dû se trouver plus tard entre les mains de Ronsard.

L'ouvrage n'est, comme on le sait, qu'un long monologue de la prophétesse Cassandre sur la ruine d'Iliou et la destinée future des héros Troyens et Achéens. L'érudition la plus indigeste, l'abus des allusions historiques et fabuleuses en rendent proverbiale l'obscurité, et Meursius a intitulé son édition : *Lycophronis Alexandra poema obscurum*. A cette confusion s'ajoutaient celle des commentateurs et l'interpolation, non reconnue alors, des passages sur la conquête du Latium par Énée et sur celle de l'univers par les Romains. Tout cela ne faisait que rendre plus précieux le « ténébreux » Lycophron pour les curiosités de la Renaissance. Celles-ci sont attestées par les traductions latines que vont tenter successivement Guillaume Canter et Joseph Scaliger ¹. Remarquons que l'un et l'autre, liés avec Dorat, sont plus ou moins inspirés par lui pour ce travail difficile, désiré par les poètes de l'entourage de Ronsard ². Ses distiques grecs, qu'il faut chercher en tête de la publication de Canter, font à Lycophron un mérite de tant d'ombres sibyllines ³. L'engouement de ses élèves témoigne mieux encore de cette popularité singulière. Un commentateur des premières *Odes* a loué le travail fait par Dorat « en demêlant les plus desespérés passages de l'obscur Lycophron, que nul de nostre age n'avoit encores osé denouer » ⁴. C'est une besogne où la philologie a besoin d'être aidée d'une sorte de divination, que Ronsard ne manque pas de célébrer chez un homme

1. Cf. Bernays, *J. J. Scaliger*, Berlin, 1835, p. 272. L'édition de J. Meursius est de Leyde, Elzévir, 1697.

2. Van Giffen écrit d'Orléans à Buchanan : « Basileae editus est proxime Lycophron a Cantero nostro cum Scaligeri filii versione antiquitatis plena, stylo Pacuiano... Auratus hisce diebus Poetae Regii titulo donatus, et satis amplo honorario et annona annua ; docendi munus, ni fallor, omittit... Aureliano, 17 cal. feb. 1567 ». (*Buchanani op. omnia*, Leyde, 1725, t. II, p. 726.)

3. *Lycophronis Chalcidensis Alexandra siue Cassandra, cum versione latina Gulielmi Canteri. Eiusdem Canteri in eandem adnotationes. Apud Hieronymum Commelinum*. S. l. 1566. Le travail de Canter, sans les vers liminaires, est reproduit avec soin dans l'édition de H. G. Reichard, Leipzig, 1788 ; Dorat y est cité aux p. 54, 85, 158.

4. *Les quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard Vandomois...*, Paris, G. Cavellart, 1550, fol. 159 (commentaire des fameuses anagrammes grecque et française de Dorat sur le nom de Pierre de Ronsard). On attribue ce trop court commentaire à Jean Martin, l'architecte écrivain qui a traduit Vitruve, Alberti, Serlio et le *Songe de Poliphile*. Cf. Pierre Marcel, *Un vulgarisateur, Jean Martin*, Paris, 1903.

Renommé parmi la France
Ainsi qu'un oracle vieux,
Pour denouer aus plus sages
Les plus ennoués passages
Des livres laborieus ¹.

Guillaume Canter, qui fut un des meilleurs élèves de Dorat, a mis en tête de sa traduction de la *Cassandra* les distiques grecs de son maître qui la recommandent ²; il nous informe aussi de la part que prit celui-ci à l'amélioration du texte, et nous savons qu'il lui avait dédié son abrégé en vers anacréontiques composé pour l'éclaircir ³. Mais c'est un autre écolier qui nous montre Ronsard dans l'auditoire. Le médecin Frédéric Jamot, de Béthune, helléniste habile et auteur d'odes pindariques en grec imprimées plus tard chez Plantin, rappelant les souvenirs de sa jeunesse et les explications précieuses de Dorat sur Pindare (*Dircaeî carmina cycni*), mentionne avec plus d'insistance encore les mémorables leçons sur Lycophron. Pour éclaircir son auteur, le maître recourait au commentaire de Tzetzés de Chalceis, récemment publié et non moins obscur que le poème :

*Seu soluis nodos, Phrygiae aenigmata vatis,
Chalcidica quondam graeca notata manu,
Undique conueniens studiosas applicat aures*

1. Même édition, fol. 22 v^o (a *Ian d'Orat*). Éd. Laumonier, t. I, p. 127. Aux témoignages du goût de la Pléiade pour Lycophron s'ajouterait celui que cite G. Colletet dans sa vie inédite de l'angevin Pascal Robin, sieur du Faux (fol. 424). Celui-ci contait ses études à des amis :

Or Lycophron et la prison obscure
De sa devine enferme mes soucis.

2. Voici l'épigramme de Dorat non recueillie dans ses œuvres :

EΙΣ ΛΥΚΟΦΡΟΝΑ ΙΩΑΝΝΟΥ ΑΥΡΑΤΟΥ ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ

Φεῖδ', τίς ἀνὴρ ποτε ταῦτα σιβυλλείων ἀγόρευσεν
ἐκπαγλός, ὡς θείης ἔμπλεος ἦν σοφίης;
ἦ ῥ' ἐτέον τό Πλάτωνος ἔπος γε μάλ' εἵνεκα τοῦτο
ἐνθεον ὃς μανίην εἶπε τὰ μουςποπῶν.
οὐ γάρ Ἀλεξάνδρα ζωῶσα περ εἶπεν ἂν ἄλλως
μυνομένη, φρονέων ἢ φάτο νῦν Λυκόφρων.

3. Il dédie une de ses premières publications à son maître d'Utrecht (*Cornelio Valerio Vltr.*), comme il vient, dit-il, de faire pour son maître de Paris : « Sicut ante dies aliquot Lycophronis oraculorum compendium versibus breuibz utraque lingua conscriptum Aurato misi. » (*Aristotelis Stagiritae pepli fragmentum siue Heroum Homericorum epitaphia nunc primum auctori suo restituta*, Bâle, 1556).

*Turba, Lycophronios erudienda modos.
Addit se socium et socios supereminet omnes
Ronsardus, patriae maximus arte lyrae...* ¹

Ronsard lui-même attestera l'influence des leçons de Dorat, non seulement par quelques imitations de Lycophron assez laborieuses, mais en plaçant la prophétie de « Cassandre furieuse » à côté des *Argonautiques* d'Apollonios, parmi les plus grands poèmes que les Muses ont inspirés aux Grecs ² ; et l'on se rappelle de quel accent vigoureux il l'évoque au début de cette chanson à sa dame, où il confond, par un jeu pédantesque qui lui est familier, la belle Cassandre Salviati et la fille de Priam :

D'un gosier masche-laurier
J'oy crier
Dans Lycofron ma Cassandre,
Qui prophetize aux Troyens
Les moyens
Qui les reduiront en cendre... ³

C'était encore à l'autorité de Lycophron, ou plutôt de Tzetzés rapportant une anecdote de la cour de Ptolémée Philadelphie, que seréféraient Dorat et d'après lui Du Bellay, pour « remettre en usage les anagrammatismes », dont la Pléiade française a tant abusé. Du Bellay garde le goût assez sûr pour ne pas trouver dans les défauts de la *Cassandra* des gages du génie de l'auteur et ne voudrait pas dire « que Lycophron feust plus excellent qu'Homere, pour estre plus obscur, et Lucrece que Virgile pour ceste mesme raison » ⁴. Ces opinions n'en étaient pas moins professées par quelques néophytes enthousiastes.

1. *Fed. Iamotii medici Bethuniensis Varia poemata graeca et latina*, Anvers, Moretus, 1593, p. 114. Cet ouvrage, qu'a signalé Louis Delaruelle, contient des odes pindariques, dont l'une est dédiée à George Buchanan, des distiques latins adressés à J. du Bellay, des distiques grecs dédiés à Henri Estienne à propos de son édition d'*Anacréon*, et les contributions de l'auteur aux « tombeaux » de J. Straceel, P. Galland et Turnèbe, professeurs au Collège royal, dont il a suivi les leçons en même temps que celles de Dorat. Ces indications, je crois, permettent de dater son séjour à Paris.

2. Ed. L., t. II, p. 140 (ode au chancelier de l'Hospital).

3. *Les Amours*, éd. Vaganay, p. 368. Cf. le commentaire de Muret qui cite les vers du début de Lycophron, où Ronsard a trouvé le « gosier masche-laurier » (δαρνηφάρον φοίβαζεν ἐκ λαιμῶν ὕπα) : « Les prestres et prestresses anciennement, lorsqu'ils vouloient prophetiser et chanter les oracles, mangeoient du laurier. »

4. *Deffence*, éd. Chamard, p. 275 et 158.

IX

Cette génération a visiblement attaché d'autant plus de prix à certaines études qu'elles lui ont coûté plus d'incertitudes et de labeur. De là d'étranges ardeurs, dont l'âge suivant éliminera les excès. Au reste, Dorat n'est pas seul responsable des erreurs qu'on lui reproche ; Ronsard et Baïf l'y ont poussé, dans leur fureur de tout connaître, dans leur crainte de laisser échapper quelque beauté dont pouvait se parer leur jeune muse. L'auteur des *Mimes* et des *Passetems* en a jusqu'à la fin encombré ses ouvrages ; mais Ronsard lui-même se montre, pendant plus de dix années, comme grisé de sa science d'helléniste. Bien qu'on sache les ressources et l'ennoblissement qu'en a tirés sa poésie, on se prend souvent à regretter que l'apprentissage de sa pensée ait duré un aussi long temps.

Un pédantisme puéril se révèle dans la recherche systématique des fables les moins connues, des allusions les plus difficiles à saisir. Le commentaire de Muret fut nécessaire aux admirateurs de Ronsard pour comprendre le *Premier livre des Amours* dans une grande partie de ses détails. Ils devaient rencontrer avec soulagement les scolies par lesquelles s'éclaircissaient des vocables obscurs, brusquement jetées dans le texte, comme si le poète, dédaignant le suffrage du vulgaire, n'eût daigné écrire que pour des savants. Il y avait sans doute, de son temps, peu de lecteurs capables d'entendre, sans le secours d'un Muret, que « le dieu médecin » en qui « vit encore l'antique feu du Thessale arbrisseau », c'est Apollon, « qui premier inventa la médecine » et aima Daphné, « pucelle Thessalienne qui fut changée en laurier » ; que « la serve vertu du fort Thebain », c'est la vertu d'Hercule, serve « parce que tout ce que fit Hercule fut en obéissant à Eurysthée » ; que « le Dulyche troupeau », c'est l'armée d'Ulysse, Dulyche étant une « isle de laquelle Ulysse étoit seigneur » ; que « les flambeaux du chef Égyptien », c'est la chevelure de Bérénice ; que les mots « ton dormeur de Latmie », quand on s'adresse à Diane, désignent Endymion, et que « le sentier qui roule de travers », n'est autre que « le cercle appelé Zodiaque » ¹.

1. Exemples cités par J. Vianey dans la préface de l'édition Vaganay, indiquée ci-dessous, p. xxvi.

Les rares lecteurs de Lycophron reconnaîtront dans ces allusions accumulées le procédé habituel du versificateur alexandrin. Il se justifie chez lui par le sujet, qui est une prophétie, où rien ne doit être exprimé d'une façon trop claire ; chez les hommes de la Pléiade, cette imitation vient d'une aberration véritable.

Des difficultés, qui nous arrêtent fâcheusement parmi les vers les plus beaux, n'étaient pas plus aisées à franchir pour les contemporains. On s'étonne qu'un livre destiné à plaire aux femmes en ait été tellement surchargé : « Croyez-vous, écrira un critique, que votre Cassandre, pour qui vous aviez fait ce sonnet ¹, en eût une pensée si avantageuse ?... Pensez-vous que le *Dolope soudart*, le *Myrmidon*, le *Corèbe insensé*, le *Grégeois Pénélee*, lui fussent des noms fort intelligibles, et n'étoit-ce rien pour une fille que d'avoir à déchiffrer toutes les fables du siège de Troie ? » ² Les protestations trop justifiées qui s'élevèrent décidèrent sans doute Muret, dès la seconde édition des *Amours* (1553), à les « commenter » ³. L'entreprise eut l'approbation de Dorat, en trois distiques grecs, qui ne reconnaissent l'obscurité de Ronsard que pour lui en faire un titre d'honneur (σοφὰ ἀλλ' ἄσχαρῆ) ; Baïf, « frère d'alliance » de Muret, après avoir composé un sonnet liminaire pour la première édition du recueil, en écrivit un second pour le commentaire :

Quand deux unis suivent une entreprise,
Moindre est l'ennui, le courage plus grand...
Ceci disoit, celle nuit qu'epiant
Le camp vainqueur du Troien endormi
Tydide grec s'accompagna d'Ulysse.
Ainsi, Ronsard, de Muret t'alliant,
Fausse le camp du Vulgaire ennemi,
Quoy qu'une nuit ton chemin obscurcisse ⁴.

1. « Je ne suis point, ma guerrière Cassandre » (éd. L., t. I, p. 4).

2. *Le Parnasse réformé*, cité par Bayle, *Dictionnaire*, 2^e éd., Rotterdam, 1702, s. v. *Ronsard*.

3. *Les Amours de P. de Ronsard, Vandomois, nouvellement augmentées par lui & commentées par Marc Antoine de Muret. Plus quelques Odes de l'auteur non encor imprimées*. A Paris, chez la veuve Maurice de la Porte, 1553.

4. Ed. Vaganay, p. XLIX. Les vers de Dorat ne sont pas reproduits avec les autres pièces liminaires des éditions.

Indispensable pour comprendre le détail du texte, le commentaire de Muret aide à replacer dans son moment l'activité de Ronsard à ses débuts et en donne la signification véritable ; mais il vaut d'être étudié pour lui-même. Écrit un peu vite, l'auteur ayant dû « autant composer par chacun jour comme les imprimeurs en pouvoient mettre en œuvre », c'est cependant un beau texte français, plein de suc, qu'on a trop négligé de notre temps¹. Tous les emprunts du poète à des passages d'auteurs anciens, sans oublier les néo-latins, ni les Italiens², toutes les réminiscences mythologiques ou historiques sont relevés avec soin par le jeune érudit et expliqués au lecteur dans une langue claire et savoureuse³. Le travail dont il s'est chargé est considérable ; il y attache du prix avec raison, « ayant usé de sa seule diligence » pour les choses « qui pouvoient se tirer des autheurs Grecs ou Latins », et d'éclaircissements personnels de Ronsard sur le sens et l'intention de certains sonnets⁴. Celui-ci reconnaît l'importance de l'œuvre,

1. On doit remercier M. Hugues Vaganay d'avoir recueilli les commentaires de Muret et de Belleau dans sa belle et savante édition : *Les Amours de P. de Ronsard commentées par Marc-Antoine de Muret... d'après le texte de 1578*, Paris, Champion, 1910. M. Joseph Vianey y a mis une précieuse préface, qui est la première étude sur l'œuvre de Muret, considérée surtout au point de vue philologique. Le commentaire des *Amours* a été traité bien légèrement par le dernier biographe de Muret, Ch. Dejob (*Marc-Antoine Muret. Un professeur français en Italie*, Paris, 1881, p. 28). On me permettra de rappeler que j'ai noté jadis les lacunes de cet ouvrage dans un article étendu de la *Revue critique* de 1882, t. I, p. 483.

2. Les Italiens sont Pétrarque, Arioste, Bembo, Lelio Capilupi et Renieri. Le commentateur de 1604 et, de nos jours, M. Jos. Vianey ont découvert d'autres emprunts qui avaient échappé à Muret. Cf. la préface de Vianey, p. xviii-xxxii.

3. Il est puéril de dénigrer Ronsard sur une phrase qui s'applique notamment à toute la poésie amoureuse d'alors et de bien d'autres temps : « Il n'y a point de doute qu'un chacun autheur ne mette quelques choses en ses escrits, lesquelles luy seul entend parfaitement : comme je puis bien dire qu'il y avoit quelques Sonets dans ce livre qui d'homme n'eussent jamais esté bien entendus, si l'autheur ne les eust, ou à moy ou à quelque autre familièrement declarez. » Cette observation se relie à la phrase précédente : « Et pleust à Dieu que du temps de Homere, de Virgile, et autres anciens, quelqu'un de leurs plus familiers eust employé quelques heures à nous esclaireir leurs conceptions, nous ne serions pas aux troubles auxquels nous sommes pour les entendre » (éd. Vaganay, p. liv).

4. Commentaire du sonnet « De soins mordans et de soucis divers » : « Ce Sonet a été fait contre quelques petits Secretaires, muguets et mignons de Court, lesquels ayant le cerveau trop foible pour entendre les escrits de l'Autheur, et voyans bien que ce n'estoit pas leur gibier, à la coustume des ignorans, feignoient reprendre et mespriser ce qu'ils n'entendoient pas » (éd. Vaganay, p. 261).

en laissant mettre aux feuillets préliminaires le portrait de son ami en même temps que le sien. Muret rend service en effet, non seulement à l'auteur, mais à l'école entière, en imposant silence aux « abbois de l'ignorance populaire » et en vengeant d'attaques injustes le chef qu'elle s'est donnée,

lequel, pour avoir premier enrichy nostre langue des Grecques et Latines despouilles, quel autre grand loyer en a-t-il encores r'apporté? N'avons-nous pas veu l'indocte arrogance de quelques acrestez mignons s'esmouvoir tellement au premier son de ses escrits, qu'il sembloit que sa gloire encores naissante deust estre esteinte par leurs efforts? L'un le reprenoit de se trop louër, l'autre d'escire trop obscurément, l'autre d'estre trop audacieux à faire de nouveaux mots; ne sachans pas que ceste coustume de se louër luy est commune avecques tous les plus excellens Poëtes qui jamais furent; que l'obscurité qu'ils prétendent n'est que une confession de leur ignorance; et que, sans l'invention des nouveaux mots les autres langues sentissent encores une toute telle pauvreté, que nous la sentons en la nostre ¹. Mais le temps est venu que presque tous les bons esprits cognoissent la source de ces complaints, et d'un commun accord se rangent à soustenir le party de ceux qui taschent à dessiller les yeux du peuple François, ja par trop long temps bandez du voile d'ignorance ².

C'est un pur travail d'humaniste que Muret a accompli, en commentant Ronsard de la même façon qu'il fera plus tard pour tant d'écrivains de l'Antiquité. Il répond aux gens qui pourraient trouver étrange qu'il se soit « mis à commenter un livre François et composé par un homme qui est encore en vie.... Mais veu qu'il y a beaucoup de choses non jamais traitées, mesme des Latins, qui me pourra reprendre de les avoir communiquées aux François? » Muret, qui deviendra bientôt la grande lumière professorale du Collège Romain, saisit avec entrain une occasion d'enseigner ses compatriotes et de les fournir des connaissances diverses nécessaires pour bien goûter l'œuvre de son poète comme celles des Anciens. Il n'a pas besoin d'autres raisons pour justifier le tra-

1. Ronsard n'a pas conservé, dans ses revisions, tous les mots nouveaux qu'il introduisait et la plupart de ces suppressions lui ont été suggérées par Muret lui-même. Quoiqu'on ait pu dire, il n'était nullement entêté de néologismes. V. l'étude de Vianey, p. 11-x.

2. Cette préface de Muret est dédiée à Adam Fumée, conseiller au Parlement de Paris, que Ronsard ne nomme nulle part.

vail considérable auquel il s'est livré; il lui importera peu que des railleurs, quelques-uns assez fins, s'en soient moqués ¹.

Pour la mythographie notamment, Muret mérite d'autant mieux d'être consulté qu'il s'étend avec abondance sur les légendes antiques, encore peu familières aux lecteurs français, et parmi lesquelles Ronsard accueille souvent les plus abstruses. Le jeune commentateur prend soin d'indiquer ses sources qui sont, la plupart du temps, celles même où le poète a puisé ². C'est ainsi qu'il narre au lecteur, à mesure que les sonnets des *Amours* lui en fournissent le prétexte, les histoires de Prométhée, d'après Phérécyde (de Leros), « le commentateur d'Apolloine [Apollonios de Rhodes]... et Valere Flaque, au quatrieme et cinquieme des Argonautiques » ³; de Bellérophon, « comme raconte Pindare aux Olympies » ⁴; de Phinée et des Harpyes, selon Apollonios et Valerius Flaccus ⁵; d'Orphée, d'après Pindare, Apollonios et Ovide ⁶; de Tantale et d'Ixion, d'après Homère, Pindare et « ses interprètes », Euripide, Virgile et le commentaire de Didyme « sur le vingt-uniesme de l'Odyssée » ⁷; de Sisyphe, d'après les scholiastes d'Homère et de Pindare ⁸; de Télèphe, roi de Mysie, blessé et guéri par Achille, d'après Dictys et « le commentaire de Lycon », avec citations d'Ovide, de Pline et de Claudien ⁹; celles

1. On en verra un exemple, à signaler pour d'autres raisons aux curieux, dans le ms. 843 du fonds Dupuy, fol. 168. C'est un commentaire, dans le genre de celui de Muret, sur le fameux sonnet de Florent Chrestien contre Ronsard, où le mot *Pléiade* est prononcé. Il y a là une fine critique du genre, que j'attribuerais volontiers à Chrestien lui-même.

2. Ils ont l'un et l'autre une prédilection pour les sources alexandrines. Laumonier, qu'il faut consulter sur ce point, p. 378 sqq., indique un recueil de mythologie et d'astronomie mythologique paru à Bâle, en 1535, et qui contient, outre Fulgence et d'autres auteurs, les textes grecs d'Aratos (*Phenomena*) et de Proclus (*Desphera*) avec une traduction latine. Nos poètes ont pu lire aussi le *De genealogia deorum* de Boccace, réimprimé à Bâle en 1532 et souvent « allégué » par Lemaire de Belges.

3. Ed. Vaganay, p. 12 et 13.

4. Ed. Vaganay, p. 33.

5. Ed. Vaganay, p. 34.

6. Ed. Vaganay, p. 134.

7. Ed. Vaganay, p. 88-89.

8. Ed. Vaganay, p. 90.

9. Ed. Vaganay, p. 234-236. Citons ici un exemple de l'allusion ronsardienne :

Ainsi jadis sur la poudre Troyenne,
Du soudart Grec la hache Pelienne
Du Mysien mit la douleur à fin :
Ainsi le trait que ton bel œil me ruë
D'un mesme coup me guarist et me tuë...

d'Ulysse et de Circé, de Progné et de Philomèle, et beaucoup d'autres. Il « récite » la fable de Jupiter se transformant en pluie d'or pour séduire Acrisie, qui est « en la métamorphose d'Ovide », mais il ne fait que mentionner celle d'Europe, « parce que Baïf l'a divinément descrite au livret appelé Le ravissement d'Europe; on la pourra prendre de là » ¹.

Fidèle à ses intentions didactiques, le scoliaste attentif insiste de préférence sur les légendes le moins connues, contant par exemple à loisir celle du serpent écrasé par Hélène sur le rivage d'Égypte, à son retour de Troie, et qui est « prise des Thériacques de Nicandre » : « Helene, marrie de la mort de son pilote [Canope], accourut et de colère écrasa de ses pieds l'eschine de ce serpent, et luy en fit sortir les entrailles et les nerfs qui font la ligature du dos... Depuis ceste heure, les serpens ont toujours glissé à doz rompus » ². Notre humaniste narre avec verve, d'après la *Théogonie* d'Hésiode, la naissance de la déesse que le sonnet de Ronsard nomme « l'escumière fille », en lui comparant sa maîtresse « s'habillant au matin », et c'est une occasion de citer une strophe des *Amours* de son cher Baïf, un sonnet italien « fait par Messer Lelio Capilupi » et « un épigramme de Léonide », sur le fameux tableau d'Apelle, qui lui a semblé « merveilleusement gentil » ³. C'est d'ailleurs, une de ses joies d'imprimer des passages grecs plus souvent que des passages latins. Il glane en chemin une foule de menus détails sur l'origine du nom des divinités, sur l'emplacement des lieux antiques cités dans les sonnets, etc. Il s'attache également à éclaircir les allusions philosophiques de Ronsard, la théorie des atomes (« Ces petits corps qui tombent de travers... ») ⁴, selon « Empédocle, Épicure, et leurs sectateurs » ; il explique le sens du mot *enté-*

1. Sur le sonnet xx. Ed. Vaganay, p. 45.

2. Ed. Vaganay, p. 144. Muret cite plusieurs fois ce poète que Ronsard a beaucoup lu. De même, à propos du sonnet « Celui qui boit, comme a chanté Nicandre », Belleau parle « De l'Aconite et des remedes alleguez dedans les Alexifarmacques de Nicandre ». Ronsard lui-même, dans le petit commentaire de quatre odes cité plus loin, mentionne « la fable dans les Thériacques de Nicandre, de l'ânesse qui portoit la déesse Jeunesse sur son dos... »

3. Ed. Vaganay, p. 82 (v. p. 159 le grand éloge de Baïf).

4. « ... Comme on peut veoir dans Lucrece et dans Ciceron en plusieurs lieux ». Ed. Vaganay, p. 74.

léchie d'après Aristote (« *Estes vous pas ma seule Entelechie ?* » ¹), le sens platonicien du mot « idée », que le poète emploie si fréquemment, l'allégorie des deux chevaux (le noir représentant « un appétit sensuel et désordonné guidant l'âme aux voluptez charnelles », le blanc, « un appétit honneste et modéré tendant toujours au souverain bien »), qui est « extraite du Dialogue de Platon nommé *Phaedre* ou *De la beauté* ² ». On jugera que les connaissances de cette nature ne sont pas nécessairement familières aux lecteurs d'un recueil amoureux.

Ces commentaires d'un confident de la pensée du poète équivalent souvent à ceux qu'il aurait pu donner lui-même. Mais nous avons, pour le petit recueil des quatre odes qui suit les *Amours*, des annotations qui sont précisément de Ronsard et deviennent, à ce titre, fort précieuses ³. Leur authenticité ne semble pas douteuse et leur composition s'explique, ainsi que celle du grand travail de Muret, par les critiques que certains amis de l'auteur lui avaient faites sur l'obscurité de ses trop savants passages, qui déconcertaient son meilleur public. Michel de l'Hospital venait d'en écrire à Jean de Morel : *Non est praetermittendum ut in iis abstineat nous et insolitis, si vult placere* ⁴. Acceptant cet avis sincère, Ronsard comprenait au moins la nécessité des scolies pour quelques expressions singulières ⁵ et aussi pour quelques fables, dont il indiquait l'origine de cette façon :

1. Ed. Vaganay, p. 128. Remarquons qu'à cette date Muret prend parti contre Ramus, quand il s'étend sur « ce grand Aristote, duquel l'erudition a toujours esté celebrée par les doctes, et de nostre temps en l'Université de Paris, comme à l'envy, clabaudée par les ignorans ».

2. Ed. Vaganay, p. 47.

3. Elles n'ont été imprimées qu'une fois, dans l'édition de 1553, tandis que les commentaires de Muret sont reproduits dans toutes les éditions du xvi^e et du xvii^e siècle. Aucun éditeur moderne ne les a connues. On les doit à Laumonier, qui les a publiées comme attribuables à Ronsard dans la *Revue d'hist. litt. de la France* de 1905, p. 252-253. On ne voit pas, Muret étant exclu puisqu'il y est cité, de qui ces notes pourraient être, sinon du poète lui-même. Il n'y a guère que lui, par exemple, qui a pu mettre à l'ode IV cette note charmante : « *Les plis de sa robe pourprée*. Les feuilles vermeilles repliées l'une pres de l'autre, comme les plis d'un beau vestement. »

4. Lettre du 1^{er} décembre 1552, reproduite dans ce livre. Cf. *Revue d'hist. litt. de la France* de 1899, p. 355.

5. « *Les presens de Cerès*, les blés. *Jouvence*, jeunesse, vieil mot françois », etc.

Phèdre), fut la seconde femme de Thésée, lequel accusa à tort son fillatre Ippolite fuyant l'ire de son père Thésée ; deshiré par ses chevaux mesmes mourut sur le bord de la mer. Voi Oppian au livre qu'il a fait des poissons. — *Biblis*), fille de Menandre, fut tellement amoureuse de son frère Caunus, que laissant toute vergougne requise et à une sœur et à une pucelle, osa bien solliciter son frère Caunus de son deshonneur, lequel la refusant, de dépit elle quitta le païs et s'enfuit en Phrygie, où elle fut muée en fontaine, qui porte encore aujourd'hui son nom. Voi le neuvième livre de la métamorphose d'Ovide. — *Léandre*), pour jouir de s'amie Eron, passoit toutes les nuits le destroit d'Ellesponte nommé aujourd'hui le bras Saint-George. Et advint que, comme il passoit l'yver par là, pressé des vens et de la tempeste il fut noyé. Voi ce qu'en a escript Musée... — *L'anesse*), voi la fable dans les Theriaques de Nicandre ¹, de l'anesse qui portoit la deesse Jeunesse sur son dos, et comme à la fin elle la donna à un serpent nommé $\delta\psi\acute{\alpha}\varsigma$, pour lui enseigner quelque ruisseau pour boire ².

Une partie du travail de Muret a porté sur l'éclaircissement des termes obscurs employés par le poète et qui font de lui, à ses heures, un auteur difficile. Mais les *Amours* sont, sous ce rapport, assez différents des *Odes* ; c'est dans celles-ci que Ronsard a usé sans modération de son vocabulaire d'épithètes à forme grecque et latine, qui pouvait déconcerter bien des lecteurs. Ce sont, la plupart du temps, des qualificatifs tirés du grec, (« père Bromien », « bords Piseans », « ondes Aganippides », « ruisseaux Pimpleans, » etc.), incompréhensibles au lecteur profane qui n'aurait pas sans cesse sous les yeux le *Magnus Elucidarius* ou ce *Dictionarium proprium nominum* de Robert Estienne, dont Ronsard lui-même a dû se servir ³. N'évitant pas d'étonner les « ignorants » et y prenant sans doute quelque

1. Cf. Nicandre, éd. Lehrs, Paris, 1846. *Theriaca*, v. 333-358.

2. Les premières notes portent sur *Les Isles fortunées* ; la dernière, sur l'ode à Ambroise de la Porte. Ronsard cite encore dans ces scholies Homère, « Pindare en ses Pythies », « le premier de la Métamorphose », et deux livres de la *Thébaïde* de Stace. Laumonier relève des notes marginales plus courtes, également de Ronsard, expliquant l'élégie à Jean de Morel, qui sert de dédicace à la *Nouvelle Continuation des Amours* (renvois à la 4^e *Pythique* et au liv. IV d'Apollonios).

3. Ce répertoire des noms propres des auteurs anciens a été imprimé en 1541. Le *typographus regius* en fait valoir la nouveauté dans sa courte préface, ainsi que l'utilité pour l'intelligence des poètes. Il ne cite avant lui qu'un petit livre fort incomplet (*libellus qui Elucidarius carminum vulgo inscribitur*), qui est le *Magnus Elucidarius* édité par J. Petit, Paris, 1516.

plaisir, il use assez noblement de ces ressources verbales, quand il mêle les divinités aux jeux familiers de son imagination; telle de ses prières païennes sonne à la façon des Hymnes orphiques :

O Pere, o Phebus Cynthien,
O Saint Apollon Pythien,
Seigneur de Dele la divine....

Le plus souvent, il abuse du procédé et, lorsqu'il aborde Bacchus par exemple, chacun des mots qu'il emploie appelle la glose. Dès le « folastrissime voyage d'Hercueil » (1549), il s'est amusé à nommer le dieu du vin de maint nom singulier que lui suggèrent ses lectures (« Nysean, Père Evien, Lynean ») ; puis sa mémoire s'est enrichie de toutes les légendes dyonisiaques collectionnées par les Anciens et dont chacune comporte une dénomination nouvelle. Dans l'*Hymne de Bacchus* (1554), il en déchaîne la litanie retentissante :

O Cuisse-né Bacchus, Mystiq, Hymenean,
Carpime, Evaste, Agnien, Manique, Lenean,
Evie, Evoulien, Baladin, Solitere,
Vangeur, Satyre, Roy, germe des Dieux, et pere
Martial, Nomian, Cornu, Vieillard, Enfant,
Pean, Nyctelian ; Gange vit trionfant
Ton char enorgueilli de ta dextre fameuse,
Qui avoit tout conquis jusqu'à la mer gemmeuse ¹.

Par ces invocations sonores², le poète et ses amis (car il n'était pas le seul à s'en servir) s'imaginaient évidemment reproduire le

1. La deuxième partie du poème, qui contient ce morceau, est imitée de l'*Hymnus Baccho* de Marulle, où figure une litanie semblable; mais celle de Ronsard est mieux fournie. Celle des *Dithyrambes* me semble calquée sur la sienne. V. les observations qui seront présentées plus loin à propos de Marulle.

2. Il y en a une suite notoire dans les *Dithyrambes récités à la pompe du bouc de Jodelle* (1552), insérés au *Livret de Folastries* (1553). Certains érudits, en étudiant cette pièce trop fameuse, se refusent à y reconnaître une œuvre de Ronsard. Ni le style, presque toujours plat, disent-ils, ni le rythme, souvent boiteux, ne sont de lui. On peut admettre, je crois, la collaboration de Bertrand Bergier pour les parties les moins heureusement venues de ces vers libres. Au reste, le groupe entier des compagnons de Jodelle a pu y participer, par manière de jeu. Ainsi s'expliquerait que ce morceau de Ronsard fût resté si amusant pour la Brigade et les amis du poète.

délire sacré des Corybantes et des Ménades et retrouver certaines formes des cultes de Bacchus et de la phrygienne Cybèle, dont on n'ignorait point les contacts antiques ¹. Mais, en bon poète lyrique qu'il était, Ronsard, s'enchantait surtout de la beauté des vocables. La musique des mots qu'il créait plaisait à son oreille, au même titre que le fameux refrain *Iach, iach, évohé!* formé des appellations mystiques du jeune dieu. Ces jeux inoffensifs, ces essais dont la langue ne profitait guère, mais où le vers français n'était pas sans s'assouplir, ont fait beaucoup de tort à la réputation de Ronsard et lui ont été reprochés autant que ces fameux mots composés, si rares en somme dans son œuvre et qui ne caractérisent nullement son vocabulaire. Bien des critiques ont dénoncé sans autre preuve son « faste pédantesque », et ces fantaisies de sa muse, auxquelles il cessa lui-même assez vite d'attacher du prix, ont contribué injustement à le discréditer auprès de sa postérité littéraire.

X

Le commentaire sur les *Amours* forme une sorte de répertoire des connaissances de nos poètes à la date où il est publié. Presque tous les auteurs anciens qu'ils ont lus s'y trouvent « allégués », et l'on distingue aisément ceux qui devaient être le plus familiers à Ronsard. Muret nous dit, par exemple, qu'il avait pris de Théocrite sa devise amoureuse, ὡς ἴδον, ὡς ἐμάνην, « c'est à dire que la première fois qu'il vit Cassandre, il devint insensé de son amour » ². Les écoliers de Dorat pratiquaient, en effet, avec une ardeur singulière les œuvres de Théocrite ³, et leur professeur avait consacré à son texte des recherches particulières

1. Cf. Laumonier, p. 380-382, pour l'indication des sources utilisées.

2. Je ne vois, sauf erreur, cette devise de Ronsard citée nulle part ailleurs. Ed. Vaganay, p. 9; Muret vise les vers du sonnet II :

Quand je la vy, quand mon ame esperdue
Perdit raison...

3. Dans son commentaire sur Lycophron (paru en 1556), Guillaume Canter donne l'indication suivante, à propos de Troilus, frère de Cassandre : « Epitaphium eius elegantissimum extat apud Theocritum, βομοῦ nomine, quod cum a nemine ante intellectum fuisset, primum I. Auratus regius in Gallia linguae graecae professor, diuino vir ingenio atque eruditione singulari, dexterrime, ut reliqua Theocriti omnia, et emendauit et expo-

et de nombreuses leçons. Quelle étude passionnante que celle qu'ils firent avec lui du dialogue des *Syracusaines* ¹!

Les découvertes sur le poète qui les charmait étaient loin d'être complètes et ils se tenaient au courant des recherches faites à son sujet ². Ils lisaient sous le nom de Théocrite les fragments de Bion et de Moschos que leur présentaient les deux éditions parisiennes, celles de Wechel (1543) et de Guillaume Morel (1550). Mais Ronsard avait distingué tout au moins l'œuvre de Bion, lorsqu'il composa, en son temps d'enthousiasme pour Anacréon, des odelettes de caractère anacréontique tirées « de Bion, poète grec » ³. Il devait sans doute cette information à Henri Estienne, le meilleur investigateur de manuscrits qu'il y eût alors en France, qui avait rapporté de Florence des renseignements précieux. Une petite publication d'Estienne chez Alde révélait les noms de Bion et de Moschos, avant que les éditeurs se décidassent à isoler les morceaux qui restent d'eux ⁴.

suit. Vide Nouas Lectiones nostras » (*Lycophronis Alexandra*, 1566, sub v. 308. Cf. p. 54 de l'édition Reichard). Corbinelli écrit à Pinelli, en 1566 : « Mandovi il luogo di Teocrito, quello m'è detto che è bello, et è dell' Aurato ; se così parrà a voi, potrei forse vedere se ce n'è più » (Rita et Aristide Calderini, *Autori greci nelle epistole di J. Corbinelli*, Milan, 1915, p. 73). Jean Le Masle, dans *Les Nouvelles Recreations poétiques*, Paris, 1580, fol. 52 v^o, rappelant qu'il a suivi « dedans Paris » les leçons de Turnèbe et de Dorat, dit à ce dernier :

La je t'ouy du grand Lyriq' de Thebe
Interpreter lés œuvres doctement
Et Theocrit ; alors soudainement
D'un chaud desir mon ame fut saisie
De suivre icy la douce poésie.

1. Sur l'idylle XV, v. p. 78, n. 2.

2. Une communication de Claude Dupuy à Pierre Delbene peut être relevée, car elle est en fait adressée à Dorat, dans une lettre écrite de Padoue en juillet 1570 : « Mitto tibi versus Theocriti nunc primum a M. Antonio Gabaldino Veneto iuvene supra aetatem, ut audio, erudito, qui Romae apud Cardinalem Sirletum viuit, ex codice perantiquo in lucem reuocatos ; quos tibi gratiores fore confido quam suspiciones, vel potius nugas meas. Eos velim cum Aurato, Lambino et Passeratio communices ; eorumque de illis iudicium, tuumque item ad me prescribas (Bibl. nat., fonds Dupuy, 46, fol. 14).

3. « La belle Venus un jour », aux *Meslanges* de 1554 ; « Chere Vesper, lumiere dorée », dans la *Continuation des Amours* de 1555 ; « Un enfant dedans un bocage », dans la *Nouvelle Continuation* de 1556 (sans indication de l'auteur imité). Muret mentionne de Bion « quelques fragmens qui nous sont restez de ses Bucoliques » (éd. Vaganay, p. 199).

4. Bion et Moschos ne sont édités séparément qu'à partir de 1565 : Mos-

Les réimpressions fréquentes des bucolistes grecs montrent l'intérêt qu'on portait en France à des poètes qui ont si souvent inspiré les nôtres. Même alors, cette imitation, recommandée d'ailleurs par l'exemple de Virgile et de Sannazar, n'était nullement une nouveauté. Saint-Gelais, Forcadel et d'autres la pratiquaient avant ceux de la Pléiade ; l'églogue allégorique commençait à pulluler en France comme en Italie, et tentait les versificateurs les plus médiocres. Le succès de Sannazar avait été prodigieux¹ ; Du Bellay l'honorait en bonne place : « Chante moy d'une musette bien resonnante et d'une fluste bien jointe ces plaisantes eclogues rustiques à l'exemple de Theocrit et de Virgile, marines à l'exemple de Sennazar, gentilhomme néapolitain »². Tout le monde croyait facile de suivre ces modèles, parce qu'il était aisé de les goûter.

Dans la Brigade, l'exemple fut donné par Dorat lui-même, salué comme l'importateur du genre en latin³ ; ses *Poemata* sont suivis de deux livres d'églogues, où dialoguent des personnages notoires à peine déguisés⁴. Belleau en a rempli sa *Bergerie*, et la pièce qu'il composa sur la mort de Du Bellay, à l'imitation de celle de Bion sur la mort de Théocrite, a connu la célé-

chi... et Bionis... Idyllia quae quidem exstant omnia, hactenus non edita... (trad. lat. d'A. Mekerehus), Bruges, chez H. Goltzius, 1565. La publication toute latine d'Estienne a pour titre : *Moschi, Bionis, Theocriti elegantissimorum poetarum idyllia aliquot ab Henrico Stephano latina facta. Eiusdem carmina non diuersi ab illis argumenti. Aldus, Venetiis, MDLV*. Il y a quatre traductions de Moschos et quatre de Bion. Une intéressante dédicace est adressée à Giovanni della Casa, le célèbre archevêque de Bénévent.

1. Cf. F. Torraca, *Gl' imitatori stranieri di Jacopo Sannazaro*, Rome, 1882, et mon art. de la *Revue critique*, 1883, t. I, p. 40.

2. *Deffence*, éd. Chamard, p. 223. « Vergile, au champ duquel Theocrite reconnoistroit beaucoup de ses biens... », écrit à ce moment même Guillaume des Autelz. Le dernier travail sur les *Pescatoriae* de Sannazar est dû à un érudit américain, W. P. Mustard, *The Piscatory Eglogues of Jacopo Sannazaro*, Baltimore, 1914 (avec une édition du texte).

3. V. le résumé de l'histoire de l'églogue que fait Baif, en racontant celle de la « challemie », l'instrument que se sont transmis d'âge en âge les bergers chanteurs.

Janet premièrement l'apporta d'Italie.

dit le poète parlant de Jean Dorat (éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 16).

4. C'est la 3^e partie des exemplaires complets des *Poemata*, avec pagination distincte. Notons-y, p. 26, l'églogue à Marguerite de France, sœur de Henri II, où le poète s'endort sur la montagne de Montmartre et rêve qu'il voit en songe un berger d'Italie, avec qui il converse et qui n'est autre que Pétrarque (*Petroleum, Aureolus*).

brité ¹. Baïf se livra avec fureur à la bucolique, bien que, sur les dix-neuf églogues qu'il a laissées, onze soient de simples traductions, dont cinq de Théocrite ². Les églogues de Ronsard ont une tout autre valeur. Celles qui sont dialoguées mettent en scène, sous des noms de bergers antiques ou français, des personnages contemporains, princes, poètes ou secrétaires d'État, et ce sont les événements du jour qu'elles allégorisent ³. Cependant les jolies réminiscences n'y manquent point, et les poètes travestis, qui sont réunis un jour autour de Jean Dorat, savent célébrer le cardinal de Lorraine en « contrefaisant la Muse

Qui chanta les Bergers ès bois de Syracuse » ⁴.

L'églogue antique leur fournit les moyens d'exprimer leur champêtre allégresse sur les coteaux de Meudon et de remercier la puissance bienfaisante qui leur fait ces loisirs :

1. *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay Angevin*, Paris, R. Estienne, 1560. Les noms des interlocuteurs Toinet, Bellin et Perrot, sont transparents.

2. Cf. Augé-Chiquet, p. 251-253. Il n'est pas douteux que la traduction reproduite par l'auteur (v. p. 59 et 589), d'après une publication de 1549, ne soit une poésie de la première jeunesse de Baïf. Le titre est le suivant : *La 24. Edilion (Edition par erreur) de Theocrite, auteur grec fait latin par Heob. Essus et depuis mis en François par Lazare de Baïf le jeune (sic)*.

3. La troisième églogue du recueil de Ronsard est la plus caractéristique de sa manière. Elle a pour interlocuteurs Du Bellay sous le nom de Bellot, Ronsard sous celui de Perrot, et Michel de L'Hospital sous celui de Michaut, réunis tous les trois dans la grotte de Meudon, très exactement décrite, chez le cardinal de Lorraine appelé Charlot dans l'églogue :

Un pasteur Angevin et l'autre Vandomois,
Bien connus des rochers, des fleuves et des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habit et de houlette,
L'un bon joueur de flute et l'autre de musette...
S'écarterent un jour bien loin des pastoureaux...
Et montant sur le dos d'une colline droite
Un peu dessous Meudon, au rivage de Seine...
Au travers d'une vigne, en une sente estroite,
Gaignèrent pas à pas la Grotte de Meudon,
La Grotte que Charlot (Charlot de qui le nom
Est saint par les forests) a fait creuser si belle
Pour estre des neuf Sœurs la demeure éternelle.

Le poème avait paru à part, chez Wechel, en 1559, sous le titre : *Chant pastoral sur les noces de Monseigneur Charles, duc de Lorraine, et de Madame Claude, deuxième fille du roy Henri II*.

4. Ed. Laumonier, t. III, p. 430. Eglogue sur Du Thier, avec le chant alterné de Du Bellay et de Ronsard.

Nous luy bastirons d'herbe un autel comme [à] Pan ;
 Nous chommerons sa feste et, au retour de l'an,
 Tout ainsi qu'à Palès ou à Cerès la grande,
 Trois pleins vaisseaux de lait luy versant pour offrande
 Invoquerons son nom, et boivant à l'entour
 De l'autel nous ferons un banquet tout le jour,
 Où Janot, Limosin, prendra sa chalemie
 A tous Bergers venans pour l'amour de s'amie ;
 Car c'est un demi-Dieu à qui plaisent nos sons,
 Qui fait cas des Pasteurs, qui aime leurs chansons,
 Qui garde leurs brebis de chaud et de froidure
 Et en toutes saisons les fournist de pasture ¹.

Si Virgile a plus de part que Théocrite dans un tel genre d'églogue ², le poète syracusain, que Ronsard a beaucoup lu avec la plume à la main, a pu l'inviter à cultiver son goût de l'observation familière et de la peinture réaliste de la vie, que ses premières œuvres ne connaissaient guère ; il a aidé à nettoyer son style de l'enflure et de l'artifice, à lui montrer, par son exemple, que les plus humbles détails de la nature sont aussi matière poétique. C'est ainsi que, malgré tant de différence de temps et de lieux, le paysan vendômois, dans ses travaux et dans ses divertissemens, fait songer aux pêcheurs de Sicile et aux traits brefs et précis par lesquels leur poète les caractérise. Au reste, Ronsard a utilisé à bien des usages le recueil théocritéen. Si les commentateurs des *Amours* n'y renvoient que six ou sept fois ³, on constate ailleurs des emprunts considérables. La grande ode *De la Défloration de Lède* est imitée de l'*Enlèvement d'Europe* de Moschos, autant que des « enlèvements » d'Ovide et de Claudien ; l'*Epithalame d'Antoine de Bourbon et de Jeanne de Navarre* fond ensemble un *Epithalame d'Hélène* par Théocrite, et celui de Julie et de Manlius par Catulle ; l'Eurotas y devient le Loir qui baigne le château des ducs de Bourbon-Vendôme, et ce sont des princesses de France qui remplacent sur ses rives les vierges de Lacédémone ⁴.

1. Ed. L., t. III, p. 406 ; cf. éd. Bl., t. IV, p. 57.

2. On n'a besoin d'indiquer à personne, pour le passage ci-dessus, l'imitation d'*Ecl.*, I, 6 sqq.

3. Une fois pour une idylle de Moschos (II, 5), à propos des songes prophétiques, « ceux qui se font au point du jour, desquelz parle Theocrite en son Europe ». Le passage est de Belleau (éd. Vaganay, p. 419).

4. Cf. Laumonier, p. 388 sqq.

Les poètes instruits par Dorat étaient préparés à goûter les Alexandrins par l'estime qu'ils avaient déjà d'Ovide, leur meilleur disciple latin. Apollonios de Rhodes fournissait Ronsard de fables diverses et d'une matière poétique toute préparée¹. Nicandre, popularisé par une récente édition du médecin Jean de Gorris, comptait assurément parmi ses auteurs favoris². Callimaque surtout, le chef de l'école, de qui l'œuvre nous est parvenue si réduite, lui plaisait par les brillants morceaux de ses *Hymnes*, où les détails familiers se mêlent aux grandes peintures, où l'art le plus savant sait quelquefois se revêtir de grâce :

Les Hymnes sont des Grecs invention première :
Callimaque beaucoup leur donna de lumière,
De splendeur, d'ornement. Bons Dieux ! quelle douceur,
— Quel intime plaisir sent-on autour du cœur,
Quand on lit sa Delos, ou quand sa lyre sonne
Apollon et sa Sœur, les jumeaux de Latone,
Ou les Bains de Pallas, Cérés ou Jupiter³ !

Ronsard lisait certainement Callimaque dans l'édition donnée à Paris en 1549 et qui servit aux leçons de Dorat⁴. Il fut de ceux qui encouragèrent Charles Uytenhove, déjà au travail sur le texte inédit de Nonnos, à entreprendre en latin une traduction des *Hymnes*, que l'helléniste Goulu, gendre de Dorat, réalisa un peu plus tard⁵. Catulle avait d'abord, par sa célèbre traduction,

1. Le deuxième des *Hymnes* (*De Calais et Zethès*) est tiré du livre II des *Argonautiques* ; le troisième (*De Pollux et Castor*), d'Apollonios, de Théocrite et de Valerius Flaccus.

2. L'index de notre livre renvoie plusieurs fois au nom de ce poète. Gorris (*Gorraeus*) a publié, en 1549, *Nicandri Theriaca et Alexipharmaca graece et latine* (nouvelle éd. en 1557), louée par Turnèbe dans ses *Poemata*, p. 99).

3. Vers placés en tête des *Hymnes*, dédiés à Marguerite de France (éd. L., t. VI, p. 29 ; éd. Bl., t. V, p. 11).

4. Callimaque avait été édité pour la première fois à Florence, par Jean Lascaris, puis par Alde et par Froben. La Pléiade se servit du texte de Vascosan (Paris, 1549), qui donne les scholies et la traduction de l'*Hymne à Diane* par Franc. Floridus. Il y eut plus tard la réimpression de J. Benenatus, Paris, 1574, avec une traduction de Nic. Goulu, une importante édition d'Henri Estienne, Paris, 1577, et une autre de Christ. Plantin, Anvers, 1584.

5. V. la pièce de Dorat intitulée : *Εἰς Κελλίμαχον ὑπὸ Καρόλου τοῦ Οὔθεν-ύβλου εἰς τὴν ῥωμαίων φωνὴν μετενεχθέντα* (*Variorum poematum silua*, éd. George Buchanan, 1568, p. 170). Uytenhove s'occupait de traduire un autre alexan-

fait connaître à la Brigade l'élégie consacrée par Callimaque à la métamorphose en constellation de la « perruque de Bérénice » ¹. Ronsard y avait appris que le poète des Ptolémées offrait en abondance les matériaux mythologiques dont il était avide. Les emprunts qu'il lui fit dès lors furent continuels. A plusieurs reprises, Muret eut occasion de les citer dans le commentaire des *Amours*. Ronsard s'inspira bientôt plus directement du docte alexandrin dans le recueil de ses propres *Hymnes* ², qui sont, non pas des pièces lyriques, mais des poèmes héroïques et descriptifs comme ceux de Callimaque ³. L'étude qu'il en fit lui-même eut un caractère très personnel, en dehors des directions de son maître, ainsi qu'il a tenu à l'attester :

Et comme imprimant ma trace
 Au champ Attiqu' et Romain,
 Callimaq', Pindare, Horace,
 Je deterrai de ma main ⁴.

L'apparition de l'Anacréon d'Henri Estienne, au mois de mars 1554, fut un grand événement littéraire et vint ajouter au fonds commun où puisaient nos écrivains. On se rappelle l'odelette où Ronsard, s'adressant à son page, célèbre la révélation due à l'imprimeur parisien :

Fay moi venir d'Aurat icy,
 Paschal et mon Pangeas aussi,
 Charbonnier et toute la troupe ⁵ :

drin, Nonnos ; G. Falkenburg, qui donna l'édition princeps des *Dyonisiaques* chez Plantin en 1569, annonce l'importance de son travail, auquel nous voyons s'intéresser Dorat par une lettre d'Uytenhove datée de Londres, 1563 (*Ménage, Remarques sur la vie d'Ayrault*, p. 148). Sur Dorat correcteur du texte de Callimaque, v. plus haut, p. 78, n. 2, p. 79, n. 3.

1. V. Muret, dans son commentaire sur les *Amours*, éd. Vaganay, p. 301.

2. Ed. Vaganay, p. 308, 387. Muret a consulté deux fois l'*Hymne à Zeus*, sur les Corybantes et les Curètes cités par Ronsard (« Arat aussi le raconte ») et pour annoter gravement, par un souvenir du nombril de Jupiter et de la plaine d'Omphalion en Crète où il tomba, le sonnet léger « Petit nombril que mon penser adore ».

3. Il s'inspire aussi des *Hymnes* de Marulle.

4. *Odes*, t. I, p. 78 (à Madame Marguerite, sœur du Roi). On relève dans ce premier recueil des *Odes* plusieurs imitations de Callimaque, notamment de l'*Hymne à Phoibos*, et un passage de l'*Hymne à Zeus*, transposé dans l'*Avant-entrée du Roi treschrestien* (t. I, p. 21, 66, 76, 121).

5. Ces trois noms appartiennent à la « troupe » d'Olivier de Magny, y compris celui de Jean de Pardaillan, protonotaire de Pangeas.

Depuis le soir jusqu'au matin
 Je veux leur donner un festin
 Et cent fois leur pendre la coupe.
 Verse donq et reverse encor
 Dedans cette grand coupe d'or,
 Je vois boire à Henry Estienne,
 Qui des enfers nous a rendu
 Du vieil Anacréon perdu
 La douce Lyre Teïenne ¹.

Le recueil d'Estienne était aussi impatiemment attendu par les poètes que par les érudits. Ronsard en connaissait à l'avance quelques parties, soit par Dorât, qui était lié avec les Estienne, soit par Muret qui commentait déjà en ces termes un sonnet des *Amours* de 1552 : « La fiction de ce sonnet, comme l'auteur mesme m'a dit, est prinse d'une ode d'Anacréon encores non imprimée » ². Dès que le volume fut entre ses mains, Ronsard se mit à l'étudier avec cette fièvre joyeuse, dont témoigne le recueil de vers qu'il publia au mois de novembre suivant. Il y insérait vingt-trois imitations et paraphrases d'Anacréon, auxquelles un choix habile de rythmes courts et légers conservait l'aspect et le mouvement des textes grecs ³. Il donnait ainsi le signal de toute une littérature qui allait suivre, et dont la verve fut souvent moins généreuse.

Le nom du poète de Téos, l'ionien voluptueux et subtil, courtisan de Polycrate et d'Hipparque, arrivait aux lecteurs de la Renaissance recommandé par plusieurs écrivains de l'Antiquité et se retrouvait à plus d'une page de l'*Anthologie* de Planude. C'est là que Ronsard avait pris le texte qu'il traduisit dans la plus charmante des « épigrammes » du *Livret de Follastries* (« Du

1. Tel est le premier texte, celui des *Meslanges* de 1554. Le nom de Jodelle a remplacé plus tard ceux des amis de Magny (éd. BI., t. II, p. 352).

2. C'est le sonnet « Ces liens d'or, ceste bouche vermeille » dont les tercets sont empruntés à l'ode Σὺ μὲν φίλῃ χειρὶ δόν. Muret ajoute que Ronsard a depuis longtemps traduit la pièce d'Anacréon : « Voy. la xxii Ode de son cinquième livre des Odes ».

3. Dans le *Bocage* et les *Meslanges* parus en novembre 1554. Deux mois après, dans la 3^e édition des *Odes*, Ronsard insère « Ma douce jouvence est passée » et « Le petit enfant Amour », et au mois d'août 1555 six nouvelles imitations dans la *Continuation des Amours*. Ces précisions et quelques autres sont dues à Laumonier (p. 460).

grand Turc je n'ay souci ») ¹. Jean Second et Salmon Macrin avaient utilisé déjà ce double thème essentiellement anacréontique, l'incertitude du lendemain et la coupe pleine qui aide à n'y point penser ; Ronsard se complaisait à le mettre en jolies strophes françaises, et l'on peut deviner avec quelle impatience il attendait la révélation de tout un recueil du poète, promis par Henri Estienne à la curiosité des humanistes. Dès les premiers coups d'œil jetés sur le travail du philologue et sur les épreuves de l'imprimeur, il salua avec ses amis l'œuvre qu'on crut authentique d'Anacréon et qui, pour n'être qu'un recueil d'imitations alexandrines, n'en gardait pas moins le reflet de l'art original qui les inspira.

Tout concourait à leur plaire. Le volume, intitulé *Ἀνακρέοντος Τηίου μέλη*, présentait son grec dans l'élégante typographie des grands caractères d'Estienne, avec les plus belles marges et le plus beau papier ². Le format même était celui des plaquettes habituelles de Du Bellay et de Ronsard. La préface en grec était suivie de vers latins et grecs du seul éditeur, qui n'associait aucun collaborateur à son travail et y joignait vingt pages d'annotations savantes, rapprochant son Anacréon de tous les poètes anciens, d'Homère à Horace et de Théocrite à Propertius. Ce recueil était d'autant mieux l'ouvrage d'Estienne qu'il était le seul à savoir à quoi s'en tenir sur l'auteur qu'il enrichissait si hardiment, et qu'il ne mettait sous un nom connu sa découverte que pour y donner plus de retentissement. Il s'était amusé lui-même à cette demi-mystification, que Robortello fut le premier à lui reprocher, mais qui ne pouvait éveiller aucun soupçon de son

1. On retrouve la pièce d'Anacréon scindée en deux dans le recueil d'Estienne, où elle forme les odes xv et xvii. C'est, comme on le sait, de l'Anacréon authentique. La pièce de Ronsard reparait dans une version différente et plus longue aux *Meslanges* de 1555. Cf. l'édition des *Folastries* d'Ad. van Bever, Paris, 1907, p. 107, et Laumonier, p. 122.

2. La suite du titre est en latin : *Anacreontis Teij Odae ab Henrico Stephano luce et latinitate nunc primum donatae. Lutetiae, apud Henricum Stephanum, M. D. LIII. Ex privilegio Regis*. In-quarto de 110 p. Estienne a joint au pseudo-Anacréon, deux odes d'Alcée, une ode et un fragment de Sappho. Il l'atteste formellement dans la note qui suit le texte (*II. L. lectori S.*) : *... eas Anacreontis odas, quas iam antè Gallicas feceram, in aliquot amicorum gratiam Latinè quoque aggressus sum vertere... Ut quae meis intimis dicaueram, cum externis etiam communicanda forent*. Parmi les « intimes », on peut, je crois, compter Ronsard.

premier public. Une traduction latine partielle en vers latins permettait à des lecteurs plus nombreux de goûter les beautés du texte nouveau. Estienne, qui en avait fait aussi une traduction française, ajouta par la suite la traduction plus complète qu'Élie André dédia, en 1555, à Pierre de Montdoré, bibliothécaire de Fontainebleau ¹. Aucune édition princeps d'auteur grec ne fut traitée avec plus de soin et n'obtint un si vif succès ; on en juge par la popularité du nom d'Anacréon parmi les poètes, par leurs imitations françaises et latines, par la traduction en vers qu'entreprit aussitôt le dernier venu de la Pléiade, Remi Belleau ². Ronsard n'avait laissé à personne le mérite de le devancer et l'on sait par quelles exquises paraphrases il venait de précéder son disciple ³ ; il n'en célébra pas moins ce travail avec enchantement :

1. La première édition est datée de 1555, chez T. Richard ; la suivante se joint à la seconde édition du texte grec : *Anacreontis Teij antiquissimi poetæ Lyrici Odae ab Helia Andrea latine factae. Ad Petrum Montaurum Consiliarium et Bibliothecarium Regium. Lutetiae apud Rob. Stephanum et G. Morelium*, 1556. La deuxième édition du travail d'Henri Estienne, parue chez les mêmes libraires au début de 1556, est de petit format et ne porte ni la préface en grec, ni les vers liminaires. Elle ajoute en revanche une deuxième ode de Sappho, la plus célèbre, Φαίνεται μοι κείνος, que Belleau traduit aussitôt à la suite de son *Anacréon* (éd. de 1556, p. 61).

2. *Les Odes d'Anacréon Teien traduites de grec en François par Remi Belleau de Nogent au Perche. Ensemble quelques petites hymnes de son invention*. Paris, Wechel, 1556. En 1578, dans l'édition de Mamert Patisson, la dédicace de la traduction et celle de la pièce de Ronsard citée ici ont passé à Jules Gassot, secrétaire du Roi. Belleau écrit à celui-ci : « Il y a dix-huit ans qu'apporté d'Italie il [Anacréon] commença à prendre l'air de la France. Moy, en ce mesme temps, essayant à rendre en nostre langue la naiueté et mignardise des Grecs, pour coup d'essay ie fis choisis de cest autheur... » (*Œuvres de R. Belleau*, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 4). L'édition originale porte, aux pages finales 101-103, un petit travail d'humaniste de Belleau qui doit être signalé ici : *Traduction de quelques Sonetz de P. de Ronsard, par le mesme Belleau*. — Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton pere (« Quisquis te genitum parente coelo ») — Que lâchement vous me trompés mes yeux (« Quam me decipitis maligne ocelli ») — Voiant les yeus de toy, Maistresse elüe (« Mellitos dominae videns ocellos... Et facetus tenero comes Tibullo | Errem myrteola vagus sub umbra »).

3. La priorité de Ronsard est aujourd'hui bien établie (par Laumonier, p. 160-163). Sainte-Beuve croyait à celle de Belleau, et pensait l'avoir démontrée dans une étude célèbre (*Anacréon au XVI^e siècle*, à la suite de son *Tableau*), où plus d'une inexactitude s'est glissée. C'est ainsi qu'il faut expliquer, non par une critique de lettré, mais par un gai reproche bachique à un ami qui ne boit pas assez, les versiculets de Ronsard :

Tu es un trop sec biberon,
Pour un tourneur d'Anacréon.

... Tu as daigné tanter d'exprimer la faconde
 Des Grecz en nostre langue, et as pour ton patron
 Choisy le doux archet du vieil Anacréon,
 Qui montre comme il faut d'une parolle douce
 Plaindre nos passions, lors que Vénus nous pousse
 Sa fleche dans le cueur ; comme il faut souspirer,
 Comme il faut esperer et se desesperer,
 Comme il faut adiouster ¹ la lyre chanteresse,
 Et le pere Bacus à Cypris la Deesse ;
 Comme il faut s'egayer, ce pendant qu'Atropos
 Nous permet les plaisirs d'un amoureux repos ;
 Comme il faut que l'on dance, et comme il faut qu'on saute,
 Non pas d'un vers enflé plain d'arrogance haute,
 Obscur, masqué, broüillé d'un tas d'inventions
 Qui font peur aux lisans ², mais par descriptions
 Douces, et doucement coulantes d'un doux stille,
 Propres au naturel de Vénus la gentille,
 Et de son filz Amour... ³

La découverte du philologue arrivait à l'heure des poètes. Elle révélait une poésie en parfait accord avec certaines tendances de l'école ronsardienne et que les odes légères d'Horace la préparaient à goûter. Il importa peu que le recueil fût presque entièrement apocryphe et que, dans ces pastiches alexandrins mis sous le nom d'Anacréon de Téos, la vigueur du modèle fût fort affaiblie ; telles qu'on les lut alors, avec leur élégance mignarde et leur fine sensualité, ces odelettes devaient séduire infiniment le public de la Renaissance ⁴. Elles ont imposé même aux arts plastiques, pendant trois siècles, le type de l'enfant ailé et capricieux qui voltige, l'arc en main, avec ses petits compagnons, entouré des colombes de Vénus et cherchant les cœurs que blesseront ses flèches :

1. Les recueils de Ronsard corrigent *adjuster*.

2. Il est impossible de mieux caractériser, et de mieux renier, les excès de l'ode pindarique.

3. A *Christophle de Choiseul abbé de Mureau, en la louange de Belleau*. P. 8. de l'édition originale de Belleau. Ce texte offre de légères différences orthographiques avec celui que donne Ronsard dans ses recueils. Il l'a réimprimé pour la première fois après août 1556, dans le *Deuxiesme livre des Hennes*, édité par Wechel. La publication de Remi Belleau est de ce même mois d'août.

4. Cf. Sev. Ferrari, *Di alcune imitazioni delle « Anacreontee » in Italia nel sec. XVI*, dans *Giorn. stor.*, vol. XX, p. 395-424.

Petites mains, petits pieds, petits yeux,
 Oiseau léger qui volés d'heure en heure,
 Sans foy; sans loy, sans arrest ny demeure...
 Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
 Confit en miel et en fiel tout ensemble,
 Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,
 Petite playe et le mal bien-cuisant ¹.

Toute la Pléiade s'amuse à de telles images. Baïf écrit l'*Amour échaudé* et l'*Amour se soleillant*, et ce sont là des traductions « du grec de Dorat », qui a pastiché lui-même le pseudo-Anacréon ². Les poèmes où Ronsard peint l'*Amour piqué*, l'*Amour mouillé*, l'*Amour logé*, sont des emprunts directs à cet Anacréon alexandrin, enrichis de sa vision pittoresque et de toute la vivacité française ³. Il lui doit tant de plaisir, qu'il a renié délibérément son cher Pindare, avec la sincérité d'un poète voué à des enthousiasmes successifs et contradictoires. C'est pourtant le grand lyrique qu'honore en lui avant tout Jules-César Scaliger, quand il lui dédie ses *Anacreontica*, nés également à la suite de l'édition d'Estienne :

*Quo te carmine, qua prece,
 Quo pingui Genium thure adeam tuum
 Immensi sobolem aetheris,
 Qui Musis animi prodigus imperas?
 O cantus decus aurei
 Qui solus stupidis auribus immines,
 O flexus veteres nouo,
 Quos foelix superas, nectare condiens
 Sublimis fidicen Lyrae,
 Graiis picta notis Celtica temperans:
 Qui solus scatebris tuis
 Latè Pegaseos imbuis alueos:
 Te solo magis ac magis
 Implens Castalii consilium chori... ⁴*

1. Ed. L., t. III, p. 320.

2. Baïf, éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 257, 277. Cf. Augé-Chiquet, p. 388 sqq.

3. Les imitations de Ronsard font l'objet d'une pénétrante étude de Laumonier, p. 591 sqq. L'*Amour logé*, à qui Ronsard fait choisir son logis à Blois, « à l'embrunir du jour », parmi les hôtels de la Cour, montre l'utilisation la plus libre et la plus piquante du motif ancien (*Bocage royal*. Ed. L., t. III, p. 319-322).

4. Les *Anacreontica* ont paru seulement en 1574, dans les *Poemata Iulii Caesaris Scaligeri*, publiés à Genève par les soins de son fils Joseph.

A ces courtes notes sur Anacréon au temps de la Pléiade, on en peut joindre une d'un caractère plus inattendu. Le poète des amours, dont la grécité était fort appréciée, ne pouvant servir à l'instruction de la jeunesse, un humaniste, appelé plus tard à une chaire de grec du Collège royal, Daniel d'Auge, s'avisa d'en composer une traduction latine expurgée. C'est, du moins, ce qu'on apprend d'une petite pièce inédite de Dorat, qui fait allusion à ses propres essais de traduction versifiée mètre par mètre, que la difficulté du travail lui aurait fait abandonner. Ronsard a dû rester fort indifférent aux bonnes intentions pédagogiques, auxquelles son maître rendait justice en ces termes :

Ad Danielelem Augentium Io. Auratus.

*Quis non, quis probet illius laborem,
 Quisquis primus Anacreontis hymnos
 Impuros, malè sobrios, profanos,
 Puros reddere sobrios, piosque
 Tentavit ? neque passus et iuventae
 Mores colloquiis probos proteruis
 Corrumpti. Tuus est sed et probandus
 Augenti labor, exprimentis illa
 Nobis cantica canticis Latinis.
 Et pro parte mea iuvenem libenter :
 Tentatum mihi saepe nec negabo
 Versus reddere versibus sed iisdem,
 Atque eodem numero, laboriosum,
 Et quod non habeat parem leporem
 Graecis, Musa quibus rotundiore
 Quam nobis dedit ore personare.
 At tu, quâ potes et licet, labora :
 Forsan quod mihi durior negavit,
 Indulgens tibi Musa non negabit.
 Pro quo suscipis hunc pium laborem,
 Ut de virgine facta iam meretrix
 Rursus de meretrice virgo fiat ¹.*

Comme il s'était enthousiasmé pour Pindare, Ronsard s'enchantait maintenant d'Anacréon et, pendant quelque temps, avec la même ferveur exclusive et passionnée. Il semble qu'il

1. Bibliothèque de Munich, *Coll. Camerariana*, vol. 14, fol. 380.

ait fallu la publication d'Estienne pour lui faire goûter complètement cette poésie légère des Grecs, que l'*Anthologie* ne lui avait révélée qu'à-demi. Dorat lisait pourtant celle-ci et la faisait lire, et aucun texte grec n'était mieux connu des lettrés que le recueil de Planude, publié à Florence par Jean Lascaris dès 1494 et sept fois réimprimé depuis. L'*Anthologie* retrouvée par Lascaris, et éditée depuis Alde Manuce sous le titre de *Florilegium diuersorum epigrammatum in septem libros*, avait eu à Paris une édition de Josse Bade (1531, *sub praelo Ascensiano*) ; mais les éditions familières à nos poètes durent être celle de Bâle, qu'illustre un commentaire de Brodeau (1549), et la troisième aldine (1550-1551), la plus ample et la meilleure avant celle d'Henri Estienne (1566)¹. Cette abondance d'éditions indique la curiosité qu'inspirait une collection si variée, où le nom de tant d'écrivains et le souvenir de tant d'écoles poétiques étaient conservés. Comme jadis Catulle, Properce, Ausone, la littérature néo-latine antérieure à Ronsard était revenue puiser à cette source vive, avec Marulle et Jean Second.

Notre poète, longtemps absorbé par le grand lyrisme, prêta moins d'attention que Baïf à ces petits confrères de l'Antiquité sauvés par miracle de l'oubli. Il les lut cependant, puisqu'il lisait tout, et Muret les cite quelquefois dans le commentaire des *Amours*². Au reste, Muret lui-même s'attachait à eux moins qu'on ne le croirait ; son recueil des *Juuenilia*, paru en janvier 1553, renferme une série d'épigrammes, dont l'inspiration reste presque exclusivement latine³. Le fait s'explique par la préférence qu'il porta toujours aux lettres romaines et par le cours

1. Depuis 1530, on pouvait lire d'autres poètes dans le *Florilège* de Stobée, dont il y a une édition parisienne de 1552.

2. A propos du sonnet des *Amours* « Quand au matin ma Déesse s'habille », Muret rapporte le mythe de Vénus Anadyomène et le tableau d'Apelle qui représenta « l'escumière fille » : « Sur ceste peinture ont été faits beaucoup d'Épigrammes grecs, desquels j'en ay mis ici un de Leonide [*Anth. Pal.*, XVI, 182], qui m'a semblé merveilleusement gentil... Baïfaussi à la fin de ses Amours a touché ceste fable ». Sur le sonnet des *Amours* « Je voudrois être Ixion et Tantale » : « Ceste fin est prinse d'un Épigramme grec de Rufin [*Anth. Pal.*, V, 94], tourné par Baïf au premier livre de ses Amours ». (Éd. Vaganay, p. 82, 91).

3. *M. Ant. Mureli opera*, éd. Ruhnken, t. I, p. 693-725. Les épigrammes sont dédiées *Diuo Iulio Caesari Scaligero patri meo*. Nicolas Denisot (*Comes Alsinois*), à qui Muret adressait une ode, ainsi qu'à Dorat et à Ronsard,

qu'il venait de professer à Paris sur Catulle. Très peu après les *Juvenilia* de son ami, au mois d'avril, Ronsard donne au public le *Livret des Folastries*, avec un petit recueil d'épigrammes : mais, sans y négliger Catulle ¹, c'est plutôt l'inspiration de l'*Anthologie* grecque qu'il veut y étaler. La *Traduction de quelques épigrammes grecz*, à Marc-Antoine de Muret, comporte dix-sept courts poèmes précédés du nom de l'auteur imité et des premiers mots de son texte : « Du grec de Posidippe, Du grec d'Anacreon, Du grec d'Automedon, Du grec de Lucil, De Palladas, De Ammian, De Nicarque... » Toutes ces pièces ont leur original dans l'*Anthologie* de Planude ². Il en est de même des treize quatrains, qui paraîtront un peu plus tard et qui traduisent autant d'épigrammes fameuses dans l'Antiquité, « sur la jénisse d'aerain de Myron, excellentement bien gravée » ³. Ce sont, dans les *Folastries*, de courts exercices sans prétention, improvisés peut-être après boire sur le livre grec feuilleté avec des amis. La transcription des vers initiaux indique qu'on a voulu rendre exactement un original. Ronsard se réclamait ainsi de nombreux poètes, tout en suivant ailleurs l'inspiration catullienne, qu'il partageait avec Muret. C'était, il est vrai, pour le seul cercle de la Brigade, car on sait que le « livret », où se mêlent des vers franchement lascifs, était imprimé sans le nom de l'auteur ; mais, sur ce domaine encore, il tenait à montrer qu'il ne le cédait à personne et que rien de la poésie des Grecs ne lui demeurerait étranger.

Ronsard subissait alors d'autres influences, celles des humanistes italiens, portés presque tous à chanter sur les modes

mettait en tête du recueil un témoignage excluant tout à fait l'inspiration grecque :

Vis, lector, tragici sonum cothurni,
Vis, lector, numeros Catullianos,
Vis, lector, numeros Tibullianos,
Vis, lector, numeros Horatianos ?
En, libro tibi dat Muretus uno.

1. Il l'imita jusqu'en ses rythmes, analogues aux hendécasyllabes catulliens, et, bien entendu, dans sa dédicace qui reproduit celle du recueil latin avec un souvenir de celle de l'imitateur humaniste Flaminio.

2. Cf. Laumonier, p. 95.

3. Dans la *Continuation des Amours*, qui est de 1555. Ces épigrammes y sont dédiées à François de Revergat. Laumonier a remarqué qu'une a disparu en 1560, pour faire le compte de douze, et qu'elles peuvent venir du latin aussi bien que du grec, Ausone et Calcagnini les ayant traduites.

classiques, l'amour et le plaisir. Il revenait avec un intérêt renouvelé à ces bons héritiers de l'Antiquité. Il imitait surtout un grec du *quattrocento*, italianisé à Florence, cet agréable Marulle aimé des Médicis, que la désinence de son nom engageait à nommer à côté des Élégiaques latins et qui en était digne par l'exquise facilité de sa poésie¹. Dans l'*Hymne de Bacchus*, Ronsard lui emprunte, comme il sait emprunter, la plus grande partie de cet *Hymnus Baccho*, dont il s'est inspiré déjà, beaucoup moins adroitement, pour les *Dithyrambes chantés au bouc de Jodelle*². Plus de vingt pièces de la *Nouvelle Continuation des Amours* sont « prises » de Marulle ; une ode familière au cardinal de Châtillon l'est également, avec des transpositions ingénieuses qui adaptent au Paris d'Henri II un petit tableau du *quattrocento* florentin³. Sannazar, Navagero, Flaminio, fournissent notre poète d'idées et d'images, qui demeurent en sa mémoire et viennent dans ses vers au premier appel. Ces inspirations néo-latines s'accordent fort bien avec celles qu'il tire de ses nouveaux maîtres grecs et qui tempèrent définitivement l'excès de son lyrisme. L'ode qu'il écrit à présent, amoureuse ou bachique, morale ou descriptive, vivra autant que ses modèles antiques et fera oublier tous ceux des modernes qui les ont imités avant lui.

Les savants dont il continue à rechercher la compagnie sont précisément occupés à mettre en lumière les poètes secondaires de la Grèce. A côté de l'éditeur d'Anacréon, voici Turnèbe, qui recueille méthodiquement des poèmes et des fragments gnomiques épars dans les manuscrits. Comme il est typographe du Roi, il peut imprimer sur ses presses en 1553 une collection formée

1. Les *Hymni et Epigrammata* de Michel Marullos Tarchaniotès ont été d'abord publiés à Florence en 1497. V. sur le poète les notices de Const. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία*, p. 77, et *Docum. inéd. relatifs à l'hist. de la Grèce au moyen âge*, t. VII et VIII, Paris, 1888 ; Nollhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 165, 213 ; Gaspary, *Storia della letter. ital.*, trad. V. Rossi, Turin, 1891, t. II, p. 354.

2. Laumonier a institué, p. 736-742, des comparaisons instructives entre les trois textes et s'en est servi pour établir que les *Dithyrambes* appartiennent à Ronsard. J'ai dit plus haut, p. 100, quelles raisons en ont fait douter. L'*Hymne de Bacchus*, imprimé dès l'année qui a suivi la fête de Jodelle, est digne de l'œuvre de Marulle et garde la même majesté.

3. C'est l'ode de 1556, « Mais d'où vient cela, mon Odet ». Laumonier, p. 423-426.

par lui, qui provient de vingt-sept poètes différents et dont le titre se décore des noms de Théognis, Phocylide, Solon, Tyrtée, Callimaque, Mimnerme, Panyasis et Simonide ¹. On traduit aussitôt ce petit florilège de Turnèbe, que Ronsard dévore avidement. La trace de ces lectures diverses se retrouve dans les poésies qu'il donne à cette époque. Les *Folastries* contiennent des traductions de l'*Anthologie* ; l'ode *Sur les misères des hommes*, dans la seconde édition des *Amours* (1553), s'inspire des fragments gnomiques de Mimnerme et surtout de Simonide ², édités par Turnèbe. Le *Bocage* de 1554 et les *Meslanges* de la même année, qui font apparaître partout Anacréon, utilisent également des passages de Théognis, de Tyrtée, de Mimnerme, de Simonide, un fragment de Sophocle cité par Stobée, un fragment de Callimaque du florilège de Turnèbe. Le grave recueil des *Hymnes* (1555) met en français plusieurs passages du « comique Ménandre », de Simonide, de Théognis, en citant avec respect le nom de ces maîtres de sagesse :

Ah ! quiconques sois-tu, escoute Simonide,
Escoute Theognis, qui se plaint en ses vers,
Qu'on ne peut trouver mal dedans tout l'Univers
Si grand que Pauvreté... ³

Un groupe exquis de poèmes, les « vœux » du *Bocage* (*D'un chemineur à une fontaine, D'un vaneur de blé au vent Zefire, D'un pasteur au dieu Pan*, etc.) appartiennent au genre des *Ἀνθολογία* groupés par le vieux Planude ; ce n'est pas au grec, il est vrai, c'est aux adaptations latines d'Andrea Navagero que Ronsard paraît les avoir pris ⁴. Ils n'en attestent pas moins quelle

1. *Γνωμολογίαι: πλῆθος τῶν ποιητῶν*. Paris, impr. par Turnèbe, 1553. Cf. Louis Clément, *De Adriani Turnebi praeſationibus et poematis*, Paris, 1899, p. 136. La traduction latine imprimée par G. Morel dut paraître en même temps. Elle a pour titre : *Sententiosa poetarum velustissimorum quae supersunt opera*, et n'est pas l'œuvre de Turnèbe.

2. On ne distingue pas alors les deux Simonide. Turnèbe a donné à imiter à Ronsard, dans l'ode *Sur les misères*, deux pièces sous le nom de Simonide d'Amorgos (Bergk, *Lyr. gr.*, II, 236 ; III, 1146). La première, qui développe un vers d'Homère, est de Simonide de Céos (Alfred et Maur. Croiset, *Littérature grecque*, t. II, p. 194, 251).

3. *Hymne de l'Or*, éd. Laumonier, t. IV, p. 338, 339, 348, 351. Les morceaux sont au recueil de Turnèbe.

4. Ces rapprochements et d'autres encore sont dus à Laumonier. Cf. notamment p. 112, 114, 124, 129, 137. La 2^e édition des *Meslanges*, par une

veine imprégnée d'idées antiques exploite à ce moment le poète. L'odelette *Mignonne allon voir* est exactement de cette époque ; elle vient, si l'on veut, des *Roses* d'Ausone ; mais elle est née en un jour heureux, dans un esprit tout vibrant de chants helléniques.

On a un témoignage décisif de l'ardeur ressentie par Ronsard pour les poètes dont il fait alors son étude, par une pièce mise en-tête de l'*Anacréon* de Belleau. Il va jusqu'à leur immoler Pindare, décidément trop étranger aux réalités de la vie ; il exprime avec bonheur la nature du plaisir qu'ils lui donnent et les leçons d'art et de morale qu'il veut tirer d'eux :

Me loïte qui voudra les replis recourbez
Des torrens de Pindare en profond embourbez,
Obscurs, rudes, facheux, et ses chansons congnes
Que je ne sçay comment par songes et par nuës.
Anacreon me plaist, le doux Anacreon !
Qu'encores voulust Dieu que la douce Sapphon,
Qui si bien reveilloit la lyre Lesbienne,
En France accompaignast la Muse Tefenne !
Mon Belleau, si cela par souhait avoit lieu,
Je ne voudrois pas estre au ciel un demi-Dieu
Pour ne lire en la terre un si mignard ouvrage,
Qui comme nous souspire un amoureux domage,
Une plaisante peine, une belle langueur
Qu'Amour pour son plaisir nous grave dans le cuer.
Encore je voudroy que le doux Simonide
(Pourveu qu'il ne pleurast), Alcman et Bacchylide,
Alcee et Stesichore, et ces neuf chantres Grecs
Fussent ressussitez ; nous les lirions exprés
Pour choisir leurs beaux vers pleins de douces parolles ;
Et les graves seroient pour les maistres d'escolles,
Affin d'espouhanter les simples escoliers
Au bruit de ces gros vers furieux et guerriers...

fantaisie de Ronsard, indique la source de dix-neuf de ses morceaux, dont seize sont « pris d'Anacréon », les autres « de Panyasis poëte grec », « de Bion poëte grec », « de Sophocle » et « du latin de D'Aurat ».

1. Dans le petit recueil d'odes qui suit la deuxième édition des *Amours*, celle de 1553, l'achevé d'imprimer est du mois de mai. L'odelette est, avec les *Isles fortunées* dédiées à Muret, une des quatre odes « non encore imprimées » qu'annonce le titre ; on voit assez que le poète, malgré la brièveté de la pièce, y attache quelque prix.

Mais Dieu ne le veut pas, qui couvre sous la terre
 Tant de livres perdus, miseres de la guerre ¹,
 Tant d'ars laborieux et tant de gestes beaux
 Qui sont ores sans nom, les hostes des tombeaux... ²;

Il se trouve que ce brillant passage, où Ronsard se montre un helléniste assez informé, apporte une preuve nouvelle de ses relations avec les philologues. Son ami Henri Estienne lui avait certainement fait confidence du nouveau recueil qu'il préparait, et qui ne parut qu'en 1560, à la suite de son texte de Pindare. Il devait l'intituler : *Carminum poetarum nouem, lyricae poeseos principum, fragmenta* ³. Ronsard faisait allusion à ce titre projeté, quand il indiquait à Belleau « ces neuf chantres grecs » et nommait précisément les principaux poètes qu'Estienne allait réunir, en regrettant que de tels maîtres il n'existât que des fragments. Il a donc annoncé à l'avance un florilège important, qui eut au seizième siècle un vif succès et marqua un nouveau progrès des études grecques.

Plus on avance dans l'étude des sources de Ronsard, plus on en découvre la richesse. L'extrême étendue de son information permet d'assurer que toute la littérature grecque connue de son temps a passé sous ses yeux. Bien des auteurs dénués d'attrait littéraire, et qui ne font appel qu'à notre curiosité, lui ont apporté

1. La variante postérieure « naufrages de la guerre » améliore l'image. Ed. L., t. V, p. 187.

2. Je tiens à donner le premier texte, celui de l'édition originale de Belleau, *Les Odes d'Anacréon*, 1556, p. 9. La variante la plus importante est au onzième vers du morceau, que Ronsard a imprimé ensuite : « Pour lire dessous l'ombre... » (Au v. 17, Belleau a laissé passer une faute évidente : ses pour ces.)

3. Estienne dit dans sa préface : *Haec in praesentia habui fragmenta ex carminibus principum lyricae poeseos nouem, quae cum antiquae lyrae studiosis communicarem*. Ces amateurs furent nombreux, car, après qu'il eût donné deux fois son recueil (1560 et 1567), Plantin le reproduisit une troisième fois, en 1567, toujours joint au tome contenant Pindare (la dédicace de l'ensemble à Ph. Melanchthon est ainsi modifiée chez l'éditeur catholique : *Henricus Stephanus P. M.*). Les fragments réunis par Estienne à Pindare appartiennent à Alcée, Sappho, Stésichore, Ibycos, Anacréon, Bacchylide, Simonide, Aleman, à quelques poètes non annoncés sur le titre, Archiloque, Mélanippide, Telestos, Erinna, à plusieurs auteurs de l'*Anthologie*. Des traductions latines de divers humanistes, quelques-unes en vers, accompagnent toutes les pièces. Estienne donne pour Anacréon la traduction en vers d'Elie André, à côté de la sienne.

leur tribut. On en trouvera surtout des exemples dans les moins lus de ses recueils, qui ne sont pas toujours les moins intéressants. Un récit écrit en beaux alexandrins, et fort supérieur dans l'ordre épique à ceux de la *Franciade*, est intitulé *Discours de l'équité des vieux Gaulois*¹. C'est l'histoire d'un Gaulois qui sacrifie sa femme sur l'autel des dieux pour faire honneur à un Milésien, hôte de sa maison. Cette femme fut jadis celle du Milésien et l'abandonna pour suivre le Gaulois; l'ancien mari est venu chez le nouveau avec l'intention de se la faire rendre; l'épouse, qui aime celui-ci et désire rester avec lui, veut l'exciter à tuer son hôte; mais les lois de l'hospitalité sont sacrées entre toutes et l'« équité » gauloise condamne la femme à mourir. Cette anecdote étrange et violente, remplie dans le texte français de dialogues vivants et de traits colorés, a été racontée seulement par Parthénios de Nicée; il la place à Massilia et en nomme l'héroïne Hérippé². Notre poète n'a pu la connaître que par lui. L'édition princeps du Περί ἐρωτικῶν παθημάτων avait été donnée en 1531, chez Froben, par Janus Cornarius, avec une traduction latine réimprimée vers 1555 dans un recueil moral d'*Exempla virtutum et vitiorum*³. Qu'il ait lu le texte ou la traduction, on s'explique que Ronsard se soit jeté avec empressement sur un ouvrage annoncé comme traitant « des passions de l'amour ».

Le recueil des *Hymnes*, qui paraît en deux livres en 1555 et 1556, est peut-être celui où l'immense érudition du poète se laisse le mieux entrevoir. De là vient pour cet ouvrage la prédilection de Dorat, qui l'exprime nettement dans ses distiques liminaires :

*Post querulos in amore modos, post dulcia mentis
Tormenta et tenerae ludicra nequitiae ;*

1. Ed. L., t. III, p. 215-224. Je signale un ms. de ce poème, sans titre et sans le nom de l'auteur, dans un recueil du fonds Dupuy, 843, fol. 116. Léon Dorez lui-même, dans son impeccable inventaire, ne semble pas l'avoir identifié.

2. I *Mythographi graeci*, vol. II. *Parthenii libellus*, éd. Paul Sakolowski, Leipzig, 1896, p. 16-18. Cf. *Erotici scriptores gr.*, éd. Hercher, t. I, p. 10. V. *Revue d'hist. litt. de la France*, t. II, 1894, p. 185. Faguet, *Etudes litt. sur le XVI^e s.*, Paris, 1894, p. 247, croyait ce sujet emprunté à « une vieille chronique du moyen âge ».

3. La réimpression s. l. ni d. signalée par Sakolowski, p. vi de sa préface, est accompagnée d'Achille Tatios. Je crois que Ronsard a eu en mains l'édition de Bâle; n'a-t-il pas utilisé ailleurs des récits de Parthénios ?

*Post iam consumptum patrio tibi Pindaron ore,
 Dum canis et Reges Regibus, et genitos ;
 Ne quid inexpertum foelix audacia linquat,
 Naturae rerum cantica docta sonas ¹.
 Et nunc hoc tibi, nunc alio de flore corollam
 Texis inexhausto feruidus ingenio... ²*

Les *Hymnes* fourniront au répertoire des auteurs consultés par Ronsard les indications les plus inattendues. Ainsi, parmi les sources de son *Hymne de Bacchus*, qui utilise toutes les légendes sur le culte du dieu dans les Indes et sur les mœurs des Ménades, on voit figurer le poème de Denys le Périégète, la *Description du monde*, que Robert Estienne avait réimprimée en 1547 ³ ; cet ouvrage, déjà plusieurs fois édité, existait dans la plupart des bibliothèques d'humanistes, et l'on ne saurait être étonné de le trouver aux mains de Ronsard. On l'est davantage, lorsqu'il s'agit d'un compilateur de basse époque, Michel Psellos, à qui il aurait emprunté, suivant Richelet, le thème de l'hymne intitulé *Les Daimons*. Il y évoque tour à tour, d'après les traditions des différents pays, les êtres fantastiques qui hantent l'imagination des hommes, elfes et gnomes, « larves, lares, lemurs » ⁴. On aurait à rechercher dans lequel des nombreux ouvrages du *σρφωτης* byzantin il a pu puiser quelques détails ⁵ ; mais n'est-on pas surpris de le voir profiter de tant d'écrivains divers, aujourd'hui presque oubliés ?

XI

En peu d'années, Ronsard venait d'être acclamé comme le Pindare de la France, puis comme son Anacréon ; les sonnets des *Amours* l'égalaient à Pétrarque ; on attendait à présent qu'il

1. L'allusion au titre de Lucrèce indique les hautes ambitions de notre poète.

2. *Les Hymnes de P. de Ronsard, vandomois. A tres illustre et reverendissime Odet, cardinal de Chastillon*, Paris, Wechel, 1555. Les liminaires ne comportent que les sept distiques signés *Auratus* : *In P. Ronsardi Hymnos*.

3. Cf. Laumonier, p. 382, 406.

4. Ed. Bl., t. V, p. 122 ; éd. L., t. IV, p. 223.

5. Beaucoup de compilations de Psellos ont été publiées au seizième siècle. Cf. Em. Legrand, *Bibliographie hellénique*, t. I, p. 209, 212, 214 et *passim*.

prît place à côté d'Homère. L'épopée, non moins que l'ode, manquait à la littérature renouvelée de notre pays, ce « long poëme françois », dont Du Bellay espérait « l'honneur de la France et grande illustration de nostre langue » ¹. Jacques Peletier avait appris à Ronsard, dès leurs premières conversations littéraires, que tel était le but le plus élevé à atteindre, « l'œuvre héroïque qui donne le prix et le vrai titre de poëte »; et Du Bellay lui montrait encore, par une phrase fort belle, la récompense due à ce grand labeur : « C'est la gloire, seule echelle par les degrez de la quele les mortelz d'un pié leger montent au ciel et se font compaignons des dieux. »

Ronsard n'oubliait ni ces exhortations, ni la promesse qu'il avait faite de les exaucer. Peu après la publication des *Odes*, il annonça qu'il préparait l'œuvre nationale désirée par tous et pour laquelle il estimait mériter dès lors les plus amples pensions du Roi. On sait l'attente ardente, l'admiration à l'avance prodiguée par ses amis, et aussi le long retard qui se produisit dans la composition de la *Franciade* et qui laissa inachevée, avec quatre chants seulement, le poëme où devaient être évoquées les plus antiques légendes de la dynastie et les origines fabuleuses de la race. Il est fâcheux qu'il soit interrompu au milieu des prédictions qui forment un résumé assez brillant de l'histoire de France, et que l'énumération de nos rois ne dépasse point Pépin le Bref; les règnes postérieurs au père de Charlemagne auraient fourni à Ronsard des sujets dont son patriotisme eût tiré quelque éloquence ². C'était même la seule partie de l'œuvre qui pût en justifier la conception. Artificielle et tronquée comme elle est demeurée, l'épopée de Francus n'a que trop mérité l'oubli où elle reste ensevelie.

1. *Deffence*, II^e p., ch. v; éd. Chamard, p. 233-246.

2. « Et si je parle de nos monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet, tu dois sçavoir, lecteur, que Virgile (comme en toutes autres choses) en cette-cy est plus heureux que moy, qui vivoit sous Auguste, second Empereur, tellement que, n'estant chargé que de peu de Rois et de Césars, ne devoit beaucoup allonger le papier, où j'ay le faix de soixante et trois Rois sur les bras » (Première préface de la *Franciade*, éd. Bl., t. III, p. 91; éd. L., t. VII, p. 67). — Un jeune humaniste bordelais, qui publiait en 1563 un essai d'épopée latine intitulé *Gallia gemens*, où Francus est aussi célébré, a eu la fortune de pousser jusqu'aux Valois l'évocation royale que Ronsard n'a pu qu'aborder. V. Paul Courteault, *Geoffroy de Malvyn (1545 ?-1617)*, Paris, 1907, p. 41-60.

Une erreur fondamentale de l'auteur annulait déjà l'intérêt de sa tentative, ainsi que les contemporains le sentirent sans se l'expliquer ; c'était ce caractère de pastiche étroit de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*, qu'il croyait nécessaire d'imprimer à son ouvrage. Nulle aspiration originale ne l'anime, tandis que, par un travail de mosaïque singulier, tous les épisodes classiques familiers à la mémoire des lettrés se trouvent prendre place parmi les aventures du héros. Ce héros est Francus ou Francion, nommé jadis Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, qui navigue vers les pays d'Occident, où de magnifiques destinées attendent sa postérité lointaine¹. Comme Ulysse, il rencontre un fâcheux Cyclope et évoque les ombres sur le bord de la fosse ensanglantée ; comme Énée, il rejette l'amour d'une princesse que les oracles lui commandent d'abandonner, et célèbre ensuite pour un de ses compagnons des funérailles solennelles, avec des courses et des jeux. Le début de l'inévitable tempête rappelle celle de l'*Énéide*, la fin, celle de l'*Odyssée*. Bien que le plan général soit tout virgilien et fasse songer d'assez près à « cette divine *Æneide* qu'avec toute reverence nous tenons encores aujourd'hui entre les mains », bien que Ronsard adore également ses deux maîtres antiques,

Ces deux grands Demy-dieux dignes chacun d'un temple²,

il est certain que, dans le détail, c'est le « demi-dieu » grec qu'il a choisi pour modèle. Dès la première préface de son poème, celle de 1572, il tient à faire connaître aux lecteurs qu'il l'a « patronné... plustost sur la naïve facilité d'Homère que sur la curieuse diligence de Virgile ». L'imitation de Virgile n'est pas une nouveauté ; elle a donné notamment l'*Africa* de Pétrarque, ouvrage au reste beaucoup plus personnel que celui de Ronsard ; mais celle d'Homère n'a pas encore pénétré en France, et c'est pour la première fois qu'un de nos écrivains se montre ainsi nourri de la substance de ses deux poèmes.

1. Dès 1560, dans ses *Recherches de la France*, Pasquier commence à ruiner la légende de Francus. Cf. Gust. Allais, *De Franciadis epica fabula*, Paris, 1891, p. 49.

2. Préface en vers de la *Franciade* (éd. Bl., t. III, p. 37 ; éd. L., t. VI, p. 14).

A partir du moment où il s'est mis à la composition de son ouvrage, commencé d'abord en vers alexandrins, réalisé définitivement en décasyllabes ¹, et qui occupe son esprit pendant de longues années, on peut croire que Ronsard garde sans cesse Homère sur sa table de travail. Il se sert sans doute des éditions de Strasbourg reproduisant le texte de Jean Lonicer (de 1525 à 1550) ou des éditions de Bâle (1541 et 1551), auxquelles s'attachent les noms de Jacques Molsheym (Micyllus) et de Joachim Camerarius, la dernière avec le commentaire d'Eustathe. Il a rencontré Homère dès le seuil de l'enseignement de Dorat, et la singularité du dialecte n'a pas empêché que l'explication des deux épopées ait servi de point de départ à son étude du grec ². Dorat l'a initié à l'interprétation allégorique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, sans l'y intéresser beaucoup, à ce qu'il semble ³. Un peu plus tard, il devient l'ami d'Adrien Turnèbe, l'helléniste qui donne la première édition parisienne d'Homère ⁴, avec le désir de fournir à des lecteurs toujours plus nombreux un texte commode et correct. Ronsard honore d'un beau poème l'œuvre d'Hugues Salel, la première traduction française de l'*Iliade*, qui est en vers et dont Olivier de Magny publie deux chants inédits avec le « tombeau » du traducteur ⁵; il pousse ensuite son cher Amadis

1. Dans sa première préface, Ronsard, discutant les raisons de son choix, dit des alexandrins qu'ils sont « pour le jourd'huy plus favorablement receuz de nos seigneurs et dames de la court et de toute la jeunesse françoise, lesquels vers j'ay remis premier en honneur »; il les eût préférés, dit-il, « sans la honteuse conscience que j'ay qu'ils sentent trop leur prose ».

2. Je erois avoir expliqué comment, p. 36.

3. V. plus haut, p. 70.

4. *Homeri Ilias, id est de rebus ad Troiam gestis. Excudebat A. Turnebus*. 1554. Les élèves de Dorat suivirent ses leçons désormais sur le texte de Turnèbe.

5. La partie de l'*Iliade* de Salel publiée par Magny en 1553 comprend les chants X et XI. La pièce de Ronsard insérée dans le *Tombeau* de Salel a été reprise dans le recueil des *Epitaphes* (éd. L., t. VI, p. 211; éd. Bl., t. VII, p. 267). Elle rappelle la dédicace du début de l'ouvrage à François I^{er} :

François le premier Roy des vertus et du nom,
Prenant à gré d'ouïr l'Atride Agamemnon
Parler en son langage, et par toy les gensd'armes
De Priam son ayeul faire bruire leurs armes
D'un murmure François, Prince sur tous humain,
Te fit sentir les biens de sa royale main :
Et le fit à bon droit, comme à l'un de sa France
Qui des premiers tira nostre langue d'enfance...

Jamyn à continuer sous ses yeux cette grande tâche ¹, de même qu'un autre de ses disciples, Louis des Mazures, a composé la traduction de l'*Énéide* ². Jamyn a, d'ailleurs, pris dans la maison du poète le goût de lire Homère, puisque c'est lui qui l'aide à relever les comparaisons, épithètes, apophtegmes, descriptions et autres « matières » propres à être transportées dans la *Fran-ciade* ³. Tous ceux qui aiment Homère deviennent chers à notre poète, et il assure que l'hérétique Théodore de Bèze lui-même, pour en avoir fait bonne étude et savoir en parler dignement, ne peut pas être tout à fait un méchant homme ⁴.

L'ensemble de l'œuvre homérique est connue de Ronsard dans ses moindres détails; il recourt aux *sortes homericæ*, c'est-à-dire à la consultation de l'avenir par les feuillets du livre ouvert au hasard ⁵; il prêche Homère aux poètes de sa troupe et loue la « majesté grave » de Muret, lorsque celui-ci déclame devant eux les plus beaux épisodes du siège de Troie ⁶; il s'enferme en sa maison pendant trois jours, pour relire tout à son aise l'*Iliade* dans la solitude; il l'a fait, à la vérité, tant de fois au cours de sa vie que, si la doctrine platonicienne sur la réminiscence était vraie, il serait, dit-il, devenu Homère lui-même,

1. La traduction de Jamyn des chants XII à XVI, imprimée à Paris, chez Lucas Breyer, en 1574, porte parmi les pièces liminaires une ode que Ronsard omit de recueillir lui-même dans ses œuvres. V. éd. L., t. VI, p. 435 (*Pour Amadis Jamyn, sur sa traduction d'Homère*) :

Homere, il suffisoit assez
D'avoir en Grece, aux tems passez,
Fait combattre pour toy sept villes...

2. *L'Énéide... tradlatée en françois avec les carmes latins correspondant verset pour verset*, Paris, 1560 (et 1572).

3. Laumonier, p. 247.

4. *Continuation du discours des misères de ce temps* (1564). Ed. L., t. V, p. 340; éd. Bl., t. VII, p. 22 :

Certes, il vaudroit mieux à Lozähne relire
Du grand fils de Thetis les prouës et l'ire...

5. *Les Amours*, éd. Vaganay, p. 319 :

Les vers d'Homere entre-leus d'aventure.
Soit par destin, par rencontre ou par sort,
En ma faveur chantent tous d'un accord
La guarison du tourment que j'endure...

Muret : « C'estoit une chose usitée aux anciens d'ouvrir un Homere, ou un Virgile, ou un tel autre poète à l'aventure, et de vers qu'ils rencontroient à ceste fortuite ouverture, colliger les choses qui leur devoient advenir. Les exemples en sont assez frequens aux histoires. »

6. On le déduit aisément d'un passage des *Isles fortunées*.

Car véritablement depuis
 Que studieux du Grec je suis,
 Homere devenu je fusse,
 Si souvenir ici me pusse
 D'avoir ses beaux vers entendu... ¹

Ce n'est pas seulement dans la *Franciade* que Ronsard procède par imitation directe d'Homère. Il lui plaît de distinguer les épisodes des deux épopées et de prendre tel ou tel d'entre eux pour sujet d'un de ses poèmes :

D'Homere l'Iliade et sa sœur l'Odyssée
 Est une Poésie en sujets ramassée,
 Diverse d'arguments : le Cyclope eborgné,
 D'Achille le boucler, Circe au chef bien peigné,
 Prothée, Calypson par Mercure advertie,
 Est un petit Poème osté de sa partie... ²

Les personnages d'Homère ont pour notre poète des figures vivantes et familières. Il les a présents à l'esprit avec leurs vertus et leurs défauts. Malgré les faiblesses amoureuses d'Achille, qu'il relève avec la verve la mieux informée ³, il juge le fils de Thétis le plus parfait et le plus grand des héros de l'*Iliade*, et il ne se croit pas obligé, ainsi que font les trouvères, de le sacrifier à Hector, père de Francus ⁴ ; il l'offre en modèle au jeune Charles IX ⁵ ; c'est à lui qu'il compare le duc de Guise, comme Montmorency au sage Nestor, comme Lancelot de Carle ou Avanson au prudent Ulysse. Mais Ulysse le fait surtout penser au cardinal de Lorraine, et le grand hymne qu'il lui dédie fait défiler, pour la gloire du sage prélat, tous les exploits de l'*Odys-*

1. *Odes*, t. II, p. 16 (III, 7. *A maître Denys Lambin*).

2. Préambule des *Poèmes*, dédiés à Marie Stuart (éd. L., t. VI, p. 42 ; éd. Bl., t. VI, p. 7).

3. C'est au passage d'une élégie (éd. L., t. IV, p. 74 ; cf. var., éd. Bl., t. IV, p. 283), qui finit par ces vers :

Va ! tes gestes sont beaux, mais ton amour légère
 Deshonore tes faits et les chansons d'Homère.

4. Cf. Gandar, *Ronsard... imitateur d'Homère et de Pindare*, Metz, 1854, p. 16-18.

5. *Institution pour l'adolescence du Roy tres-chrestien*. Ed. L., t. V, p. 349 ; éd. Bl., t. VII, p. 35.

sée¹. S'il veut honorer son roi Henri II d'un hommage digne de lui, c'est à l'*Iliade* qu'il s'adresse; le ciel t'a comblé de dons, lui dit-il :

Il t'a premièrement, quant à la forte taille,
Fait comme un de ces Dieux qui vont à la bataille,
Ou de ces chevaliers qu'Homere nous a peins
Si vaillans devant Troye, Ajax et les germain
Roys pasteurs de l'armée, et le dispos Achille,
Qui rembarant de coups les Troyens à leur ville,
Comme un loup les aigneaux, par morceaux les hachoit
Et des fleuves le cours d'hommes morts empeschoit...²

Les héroïnes du vieux conteur subissent quelques déformations capricieuses, dues à des sources moins pures. C'est ainsi que la fière Pénélope devient une rusée créature, qui envoie son fils à Sparte pour mener plus librement une vie dissolue³. Hélène cependant, que Ronsard a si souvent nommée, reste en sa pensée l'idéale beauté que les vieillards de l'*Iliade* voient passer « dessus le mur troyen ». Au reste, il ne se prive point de compléter les renseignements qu'il emprunte à Homère par d'autres qui viennent de Darès, le compilateur par qui le moyen-âge a connu le siège de Troie, et aussi par les racontars alexandrins que fournissent Lycophron et Apollonios aux bons élèves de Dorat. Il y a là un mélange qui nous déconcerte, mais qui laisse intacte la ferveur de son culte pour le grand aède.

Les secrets de l'art homérique, pénétrés par une longue lecture, n'ont pour lui aucun mystère; la précision des descriptions, l'épithète colorée et pittoresque, les brèves images empruntées à la nature, ce qui donne en somme à sa propre poésie, hors des excès pindariques, ses caractères de réalité et de simplicité, Ronsard le doit en grande partie à cette fréquentation magnifique. Com-

1. *De tres illustre prince Charles cardinal de Lorraine* (éd. L., t. IV, p. 233-235; éd. Bl., t. V, p. 88-90). On voit avec curiosité les négociations diplomatiques du cardinal rapprochées de celles d'Ulysse dans l'*Iliade*.

2. *Hymne de Henri II* (éd. L., t. IV, p. 187; éd. Bl., t. V, p. 65). Ce qui suit continue la comparaison avec les qualités physiques d'Achille, « pied-vite », « coureur », « sauteur ».

3. Lycophron est pour quelque chose dans la fantaisie, d'ailleurs pleine de verve, des « Paroles que dist Calypson, ou qu'elle devoit dire, voyant partir Ulysse de son isle » (*Poèmes*, livre I. Ed. L., t. V, p. 62; éd. Bl., t. V, p. 7). Cf. *Hymne de l'Or* (éd. L., t. IV, p. 353). V. le commentaire de Muret sur Catulle (éd. Rulinken, t. II, p. 803).

ment ne pas être assuré qu'il en est conscient, lorsqu'on l'entend livrer à son lecteur certaines recettes de sa poétique : « Quant aux comparaisons,... tu les chercheras des artisans de fer et des veneurs, comme Homere, pescheurs, architectes, massons, et brief de tous mestiers dont la nature honore les hommes... Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous mestiers et prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, et principalement de la chasse. Homere a tiré ses plus belles comparaisons de là ¹. » On reconnaît la théorie, chère à la Pléiade, de l'adaptation des termes techniques au style poétique ; Du Bellay l'a exposée lui-même assez vivement ² ; mais c'est Ronsard qui, par ce passage, en désigne dans Homère la source et l'autorité. Il a même relevé chez lui assez de traits familiers, pour se permettre de le considérer parfois, comme a fait Rabelais, sous l'aspect inattendu d'un poète badin et bachique. Il s'amuse à le célébrer à ce titre dans la « gayeté » qui commence ainsi :

Assez vrayment on ne revere
 Les divines bourdes d'Homere,
 Qui dit qu'on ne sçauroit avoir
 Si grand plaisir que de se voir
 Entre ses amis à la table,
 Quand un menestrier delectable
 Paist l'oreille d'une chanson,
 Et quand l'oste-soif eschanson
 Fait aller en rond par la troupe
 De main en main la pleine coupe.
 Je te saluë, heureux boiveur,
 Des meilleurs le meilleur resveur ;
 Je te salue, esprit d'Homere... ³

On comprend que Ronsard n'ait jamais pu se lasser d'un poète

1. Dernière préface de la *Franciade* (éd. L., t. VII, p. 87 et 92 ; éd. Bl., t. III, p. 26 et 31).

2. Dans le morceau fameux de la *Deffence*, II, XI : « Encores te veux-je advertir de hanter quelquesfois, non seulement les scavans, mais aussi toutes sortes d'ouvriers et gens mecaniques, comme mariniers, fondeurs, engraveurs et autres... » (éd. Chamard, p. 303). Ronsard donne une énumération analogue dans son *Art poétique* (éd. L., t. VII, p. 48 ; éd. Bl., t. VII, p. 320). Cf. Marty-Laveaux, *Langue de la Pléiade*, t. I, p. 360-420, sur l'usage fréquent des mots techniques par nos poètes.

3. *Gayeté*, II (éd. L., t. II, p. 36 ; cf. var. « o bon Homère », éd. Bl., t. VI, p. 343). On reconnaît le passage, *Il*, VI, 261, auquel a pensé Ronsard.

chez qui il trouvait toutes ces richesses diverses, le mythe et la nature, le symbole et la réalité. Pour lui, qui a tenté à son tour de les réunir dans son œuvre, c'était l'inspirateur par excellence,

De qui, comme un ruisseau, d'âge en âge vivant
La Muse va tousjours ses chantes abreuvant ¹.

XII

Chargé de tant de dépouilles de l'Antiquité, usant de tant de réminiscences des littératures grecque et latine, Ronsard attachait un prix considérable à ce qu'on le sût, pour qu'on appréciât mieux ce qu'il en tirait pour enrichir la nôtre. Plus il s'inspirait des Anciens et leur rendait hommage, plus devait être jugée méritoire l'offrande faite à son pays. En tête d'une édition revisée de ses œuvres, celle de 1578, il a placé ce quatrain destiné à écarter d'elles le « vulgaire » grossier et ignorant :

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Au lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Une affirmation aussi tranchante ne visait, en fait, que la *Franciade* ²; mais il faut comprendre que Ronsard tenait à être reconnu pour un docte parmi les doctes, et qu'un lecteur, selon lui, ne pénétrait tout à fait sa pensée, ne goûtait ses allusions dans leur plein sens et ses images dans leur exacte beauté, qu'autant qu'il en connaissait lui-même les sources. Il s'est exprimé ailleurs de façon moins absolue et en définissant mieux les principes de son art :

Mon Passerat, je ressemble à l'abeille
Qui va cueillant tantost la fleur vermeille,
Tantost la jaune, errant de pré en pré

1. *Hymne de l'Or* (éd. L., t. IV, p. 338; cf. var. « les poètes », éd. Bl., t. V, p. 214).

2. Jusserand remarque que le quatrain, parfois cité comme se rapportant à l'ensemble de l'œuvre ronsardienne, « ne vise et ne pouvait viser que la *Franciade* ». (Ronsard, p. 141.) Il faut, je crois, en étendre l'application un peu davantage.

Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
 Contre l'Hyver amassant force vivres.
 Ainsi lisant et *feuilleter ses livres*,
 J'amasse, trie et choisis le plus beau,
 Qu'en cent couleurs je peints en un tableau,
 Tantost en l'autre, et prompt en ma peinture
 Sans me forcer j'imité la nature ¹.

Ces vers pourraient être écrits par Jean de La Fontaine, cet autre « pillleur » de génie, à qui nul ne s'avise de contester son originalité, comme on l'a fait jadis et si injustement pour notre Ronsard. Au temps de celui-ci, nul ne se trompait aux apparences, et l'on savait qu'en abordant, comme il l'avait voulu faire, tous les genres des Anciens, il les francisait à jamais :

*Et cum sit Maro totus et Catullus,
 Totus Pindarus et Petrarcha totus,
 Ronsardus tamen est sibi perennis* ².

Parmi les témoignages rendus par Ronsard à l'Hippocrène hellénique qui l'a abreuvé et avec lui toute notre poésie, je n'en citerai plus qu'un seul. C'est un récit perdu dans la longue épître « A Iehan du Thier, seigneur de Beau-Regard, secretaire d'Estat », qui fut un des protecteurs importants de notre poète à la cour de Henri II ; il loue ce personnage de pratiquer lui-même la poésie, au milieu de ses absorbantes occupations, et cite en exemple de son respect pour les lettres cette intéressante anecdote :

...Si ne veux souffrir qu'un acte grand et beau
 Que tu fis à deux Grecs, aille sous le tombeau,
 Deux pauvres estrangers qui, bannis de la Grèce,
 Avoyent prins à la Cour de France leur adresse,
 Incognus, sans appuy, pleins de soin et d'esmoy,
 Pensans avoir support ou d'un Prince ou d'un Roy.
 Mais ce fut au contraire, ô Princes ! quelle honte
 D'un peuple si sacré (hélas !) ne faire conte !
 Ils estoient delaissez presque à mourir de fain,
 Honteux de mendier le miserable pain,
 Quand à l'extremité portant un thresor rare

1. Fin du poème d'*Ilylas*, dans les *Poèmes* (éd. L., t. V, p. 132).

2. *Œuvres d'Estienne Pasquier*, t. II, col. 1132.

S'adresserent à toy ; c'estoit du vieil Pindare
Un livret incognu, et un liure nouveau
Du gentil Simonide, esueillé du tombeau.
Toy lors, comme courtois, benin et debonnaire,
Ne fis tant seulement depescher leur affaire,
Mais tu recompensas avec beaucoup d'escus
Ces livres qui avoyent tant de siècles veincus,
Et qui portoyent au front de la marge pour guide
Ce grand nom de Pindare et du grand Simonide¹,
Desquels tu as orné le sumptueux chasteau
De Beau-regard, ton œuvre, et l'en as fait plus beau
Que si des Asiens les terres despoillées
En don t'eussent baillé leurs medalles rouillées².

Cette noble page, toute vibrante du souffle de la Renaissance, raconte un épisode qui s'est répété bien des fois en Italie, moins souvent en France, l'arrivée de ces Grecs misérables, chassés des terres ravagées par les Turcs ou simplement attirés par le goût de chercher fortune, et qui apportaient, pour tout bagage, un de ces manuscrits antiques tant désirés en Occident. Les volumes ne contenaient, la plupart du temps, que le fatras théologique de Byzance ; mais on en espérait toujours une trouvaille précieuse. Les émigrés comptaient, dans tous les cas, sur la soif de science de leurs hôtes pour obtenir accueil et protection, au nom des exilés illustres qu'ils prétendaient ramener avec eux. Beaucoup trouvèrent, en effet, chez les princes lettrés ou chez des personnages importants, enthousiastes de l'Antiquité, le gîte et le couvert, que leurs leçons souvent maladroitement, leurs manuscrits, souvent insignifiants, semblaient payer avec une royale magnificence.

Quels sont les Grecs protégés par Jean du Thier, il n'est pas aisé de le savoir ; mais il y a à Paris, depuis le règne de Henri II, un Crétois auquel il est impossible de ne pas penser et qui est précisément un introducteur et un transcritteur de manuscrits. On ignore en quelles circonstances ce Constantin Palæocappa est venu d'Orient, où il était encore moine du Mont Athos en 1541 :

1. Ce vers décrit fort exactement un ancien manuscrit grec muni d'un titre courant.

2. Ed. L., t. V, p. 143-144. La pièce à J. du Thier est dans *Le second livre des Poèmes*.

il passe plus tard au service du cardinal de Lorraine, à qui il dédie plusieurs manuscrits, ainsi qu'au Roi lui-même¹. On le trouve employé à rédiger le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Fontainebleau, sous la direction d'Ange Vergèce, et l'on sait qu'il a un frère qui lui apporte des manuscrits de leur île maternelle². L'anecdote rapportée par Ronsard n'est pas datée; rien ne s'oppose à ce que ces frères Palæocappa soient les deux Grecs dont il raconte la venue en France, Jean du Thier ayant pu procurer ensuite à Constantin la protection du cardinal de Lorraine.

La valeur des textes signalés par Ronsard peut paraître assez douteuse. On est porté à se demander si les œuvres « inconnues » de Pindare et de Simonide étaient un trésor aussi rare qu'il le pensait. Il y eut alors, dans ces découvertes, beaucoup d'illusion. Celle-ci n'a point laissé de traces, bien que les fragments de Simonide fassent penser à ceux que Turnèbe a édités en 1553 dans son recueil gnomique. Il ne faut pas croire pourtant que les indications du poète soient dénuées d'autorité; il avait vu le manuscrit qu'il décrit, et surtout il pouvait juger en quelque mesure de la valeur des textes nouveaux et des morceaux inédits qui venaient au jour de son temps.

Guillaume Colletet assure que Ronsard avait porté loin, sur ce point, la précision de ses études : « Il pénétra si avant, dit-il, dans les bibliothèques publiques et particulières qu'il fist un recueil des vers de plusieurs poètes grecs, dont nous ne connaissons presque que les noms, dans le dessein de les communiquer au public, et qu'à cet effet en mourant il laissa ce recueil dans les mains de son intime amy Jean Galandius, qui eust peu et deu mesme nous faire part de ces antiques et nobles productions

1. Henri Omont, *Catalogue des mss. grecs copiés à Paris au XVI^e siècle par Constantin Palæocappa*, dans l'*Annuaire de l'Association... des études grecques de 1886*, p. 241-279, et *Le premier catalogue de la biblioth. de Fontainebleau (Biblioth. de l'Ecole des Chartes, t. XLVII, 1886)*. Les Palæocappa de l'Université de Padoue appartiennent à la même famille, originaire de La Canée (*Cydonia*).

2. V. une des préfaces publiées par Omont, que le Crétois a mises aux recueils théologiques copiés pour le cardinal de Lorraine : « Cum frater meus e patria ad me venisset... librum hunc secum attulit, quem ego iam pridem Apterae, quae urbs est Cretensium, ex quodam exemplari vetustissimo descripseram, usque adeo vetustate carioso putrique ut vix legi posset... »

d'esprit »¹. Le témoin contemporain qu'invoque le biographe est l'auteur connu de l'oraison funèbre du collège de Boncourt, Georges Crichton, et le passage original mérite d'être reproduit ; il met en scène Galland, principal de Boncourt, le meilleur ami de Ronsard, qui l'appelait *μονοφιλόμενος*, « le seul aimé », et lui confia l'ensemble de ses papiers :

Lustrata itaque cum L. Bæfio Germaniae quadam parte, Lule-tiam tandem rediit, ubi doctore usus in Graecis et in Latinis literis Aurato, ex aureis diuini illius hominis fontibus tantum hausit, quantum si non ad satietatem saltem ad saturitatem sitientissimo cuius homini poterat satisfacere. Nec enim in antiquis Graecorum aut Latinorum monumentis quid tam abditum et reconditum latet, quod ille non perquisierit, nullus solertioris alicuius interpretis Graeci locus, nulla paulo venustior extat fabella, quam ille non annotarit et expresserit.

Iam in colligendis ipsis veterum Graecorum autographis et exemplis, in iis quae retrusa in priuatis adhuc bibliothecis iacent recensendis quantopere diligens fuerit, testantur obsoleta multa et exesa penè vetustate Graecorum poetarum carmina, nondum togatorum nationi cognita, quae per Gallandium propediem, ut spero, lucem accipient et omnium vestrum manibus terentur².

Ce témoignage, qui n'est pas contesté³, mène assez loin. Il révélerait en Ronsard, non seulement l'humaniste savant, le liseur infat-

1. La vie de Ronsard par Colletet a été écrite en 1648. V. *Œuvres inédites de Ronsard*, pub. par Blanchemain, Paris, 1855, p. 35.

2. *G. Crittonii laudatio funebris... apud Becodianos*, p. 5 (v. plus loin, p. 4, fin de la 2^e p.). La suite du morceau rappelle les services rendus à l'œuvre de Ronsard, après sa mort, par l'homme qui avait été le « Pylade » de la fin de sa vie et lui offrait à Paris l'hospitalité du collège de Boncourt (*Becodiana domus*).

3. Les observations de Laumonier (*Binet*, p. 99) tendent plutôt à en renforcer l'autorité. Malgré l'unanimité des avis et l'exactitude grammaticale du mot *ille* se rapportant à Ronsard, malgré la répétition du même pronom dans la phrase qui continue après ce morceau l'oraison funèbre, je dois dire que j'ai parfois appliqué ce texte dans ma pensée, non pas à l'élève, mais au maître, non à Ronsard, mais à Dorat. Le vieux Dorat assistait sans doute à la cérémonie de Boncourt et écoutait le discours de Crichton ; il était naturel qu'on y parlât de lui et de ses travaux. Sa propre liaison avec Galland expliquerait qu'il lui eût confié, comme Ronsard, ses derniers papiers. Enfin, l'auteur de la *Laudatio* a pu ajouter le passage sur son imprimé, en faisant un mauvais raccord. Quoi qu'il en soit, à quelques nuances près, subsisterait l'opinion qu'on peut garder du travail philologique de Ronsard.

tigable des poètes auciens qu'il se propose d'imiter, mais encore un philologue véritable. Les travaux auxquels il se serait livré, sous l'inspiration de Dorat et un peu de Turnèbe, ressemblent singulièrement aux travaux professionnels de ces deux maîtres. A l'étude attentive des auteurs imprimés il aurait joint l'examen et la comparaison des manuscrits dans les bibliothèques et la recherche des textes ignorés. Quelque insuffisante qu'ait pu être la méthode employée, c'est là une besogne proprement philologique; et voilà un trait notable qui s'ajoute aux divers aspects de cette figure si complexe de grand lettré. Qu'il ait fait œuvre de paléographe pour lire les manuscrits grecs, ce n'est point pour nous surprendre, puisqu'il a acquis sur ce point une suffisante expérience avec son ami Baïf, dans la compagnie d'Ange Vergèce¹. Quant aux « librairies » fournies de livres grecs, où il a « pénétré si avant », ce sont celle du Roi à Fontainebleau, dont cette partie était précisément confiée aux soins du *scriptor* Vergèce, et qu'on transporta au Louvre sous Charles IX², et celle de Catherine de Médicis, qui fut d'abord aux Tuileries, puis au château de Saint-Maur-lez-Fossés. Le fonds grec de la bibliothèque appartenant à la Reine-mère provenait de Florence et était particulièrement précieux³. Le poète a parlé de ces trésors avec un accent qui ne saurait tromper sur l'intérêt qu'il y a pris :

1. Cf. plus haut, p. 40. — Observons, à propos des manuscrits grecs et des ligatures qui en rendent aujourd'hui pour nous la lecture moins aisée, que la typographie de l'époque en reproduisait les formes de beaucoup plus près que la nôtre. Ronsard devait lire un manuscrit aussi couramment qu'un imprimé.

2. V. l'ouvrage d'Henri Omont, *Catalogue des mss. grecs de Fontainebleau sous François I^{er} et Henri II*, Paris, 1889. Le fonds grec se retrouve intégralement aujourd'hui, moins un seul volume, à la Bibliothèque Nationale. Léopold Delisle a réimprimé le poème de Dorat, *De Bibliotheca regia*, adressé à Charles IX (*Le Cabinet des mss. de la Biblioth. nat.*, t. I, Paris, 1868, p. 191). Pierre de Montdoré, qui fut maître de la librairie de 1552 à 1567, fut remplacé dans cette charge par Jacques Amyot. V. sur Montdoré (*Montaureus*) la notice de Léon Dorez, dans les *Mélanges de l'École française de Rome*, t. XII, Rome 1892.

3. Ce fonds était formé surtout des manuscrits du cardinal N. Ridolfi, mort en 1550, qu'avait achetés un grand capitaine « bien amateur de lettres », Pierre Strozzi, maréchal de France, que Ronsard a connu. Ils passèrent après lui aux mains de la Reine en des circonstances que Brantôme a racontées (éd. Lalanne, t. II, p. 242). V. Delisle, t. I, p. 209, et H. Omont, *Le premier catalogue des mss. grecs du card. Ridolfi*, dans la *Biblioth. de l'École des Chartes*, année 1888. p. 309-314.

Cette royne d'honneur de telle race issue...
 Pour ne degenerer de ses premiers ayeux
 Soigneuse a fait chercher ses livres les plus vieux,
 Hebreux, grecs et latins, traduits et à traduire,
 Et par noble depense elle en a fait reluire
 Son chasteau de Saint-Maur, à fin que sans danger
 Le François fust vainqueur du sçavoir estranger¹.

Paris comptait plusieurs bibliothèques privées assez bien pourvues et appartenant à des personnages considérables, chez qui s'étaient développés les goûts du bibliophile de cette époque, aussi curieux de manuscrits que de beaux livres imprimés. Ainsi était composée la librairie de Henri de Mesmes, riche en ouvrages grecs, qui fut toujours ouverte à Ronsard, puisque son maître Dorat y eut ses entrées de tout temps et que son ami Lambin y récolta de précieuses moissons pour ses éditions savantes². Les collections du premier président de Thou, dévoué protecteur des lettres, celles de Jean Hurault, seigneur de Boistailly, ancien ambassadeur à Venise et à Constantinople, contenaient aussi des manuscrits grecs³. Tous les Hurault, amis des livres et des humanistes⁴, et surtout le grand chancelier de France, Philippe, seigneur de Cheverny, que Ronsard a célébré de haute façon dans le *Bocage royal*, ont dû tenir à honneur de satisfaire ses curiosités.

Il faudra nous imaginer Ronsard penché sur les volumes vénérables, tournant avec respect les feuillets de papier ou de parchemin, retrouvant sous cette forme nouvelle les ouvrages que les

1. Le morceau est au *Bocage royal*, éd. L., t. III, p. 296; éd. Bl., t. III, p. 379; (un premier texte porte pour variante au v. pénultième : « Le haut palais du Louvre. »)

2. V. plus haut, p. 76-77.

3. Jean Hurault (*J. Huraltus Boestallerius*) est mort en 1572. Son neveu Michel Hurault, seigneur de Bel-Esbat, chancelier de Navarre, avait hérité de la bibliothèque de Michel de l'Hospital, son aïeul maternel. Celle de Philippe Hurault, comte de Cheverny, garde des sceaux de Henri III et de Henri IV, excitait l'admiration de Scaliger. Cf. Delisle, *Le Cabinet des mss.*, t. I, p. 213.

4. Lambin en cite trois dans la préface de son *Cicéron*, parmi les grands personnages lettrés du temps.

5. Ed. L., t. III, p. 343-349; éd. Bl., t. III, p. 419-424. Dorat le loue comme « unicus doctorum patronus », et parfois sollicite ses bons offices *Poemata*, p. 103, 295, 297, 325; 2^e part., p. 19, 25, 26, 103, 228; et en tête de la partie non paginée du recueil). Rappelons aussi le trésorier Nicolas Moreau.

éditions de Lyon ou de Venise, de Bâle ou de Strasbourg, lui ont rendus familiers, se figurant parfois, avec la petite fièvre qu'excitait un texte inconnu, qu'il était le premier à le déchiffrer. D'autres poètes ont connu ces émotions, et Pétrarque est de tous le plus illustre. Mais Pétrarque appartenait à l'âge des grandes découvertes, puisqu'il commençait à reconstituer par son propre effort l'ensemble dispersé de la littérature romaine¹. Aucune des joies prodigieuses qui marquèrent la vie du poète italien ne pouvait être réservée à Ronsard, même dans le domaine des lettres grecques qui fut le sien. En ce lot de papiers que posséda Galland, son exécuteur testamentaire, et dont ses contemporains paraissaient attendre des révélations bibliographiques, on n'a dû faire aucune trouvaille qui méritât d'être communiquée au public. Ce n'était peut-être qu'un recueil de transcriptions de sa main, analogue à celui que posséda Du Cange et qui contenait les extraits « que le jeune Baïf avoit faits de vingt-trois anciens poètes grecs pour son usage particulier »². Le florilège personnel de Ronsard ne serait pour nous, si nous le retrouvions jamais, qu'une précieuse relique littéraire et une preuve superflue de son érudition d'helléniste.

Ces observations donnent, du moins, un sens plus précis à la charmante évocation de Remi Belleau, dirigeant vers son ami le vol d'un papillon et disant à la bestiole de l'aller chercher en son cabinet d'étude :

Va-t-en mignon à mon Ronsard...
 Tu le trouuras dessus Nicandre,
 Sur Callimach, ou sur la cendre
 D'Anacreon, qui reste encor
 Plus precieuse que n'est l'or,
 Tout recourbé, moulant la grace
 De ses traits à l'antique trace
 Sur le patron des plus segrés

1. On me permettra de renvoyer à *Pétrarque et l'Humanisme*, particulièrement au t. I, p. 14 sqq., et au t. II, p. 239 sqq.

2. Augé-Chiquet, *l. c.*, p. 32, cite la description que donne Baillet de ce manuscrit très soigné, écrit par Baïf dans sa quatorzième année et où « les ponctuations surtout et les accents peuvent cautionner l'intelligence qu'il avoit de la langue ». Les florilèges de Ronsard ne devaient être guère moins délicatement calligraphiés.

Poettes Romains et poettes grées,
Pour nous reclarcir leur vieil age ¹.

Que ce fût à l'aide d'un manuscrit emprunté ou d'une édition d'Estienne, c'était bien le travail d'un philologue que les compagnons du poète le voyaient accomplir sous leurs yeux, pour l'utiliser, il est vrai, à des fins purement littéraires. Il était alors à l'époque la plus « livresque » de sa vie, celle qui prolongea quelque temps l'enseignement du collège de Coqueret et lui procura, dans la solitude de la recherche, ces belles heures d'ivresse intellectuelle dont bénéficia si largement sa poésie.

La restitution idéale de sa bibliothèque serait facile aujourd'hui, s'il s'agissait d'y compter les auteurs de toute langue auxquels il a eu recours ². On pourrait même essayer d'indiquer, comme nous l'avons fait quelquefois, de quelles éditions il a dû se servir pour la lecture des textes anciens. Mais nous aimerions retrouver ceux de ses livres où il a jeté sur les marges, comme firent d'autres humanistes, des témoignages de son admiration ou des observations de sa critique. L'*ex libris* même de Ronsard ne figure sur aucun volume aujourd'hui connu ³. Son *ex dono* seul apparaît sur un exemplaire des *Elegies, Mascarades et Bergeries* (Buon, 1565) offert à un trésorier de l'Épargne ⁴ et sur la *Franciade* envoyée à Muret ⁵.

1. *Les Odes d'Anacréon Teïen*, Paris, Wechel, 1556, p. 70, dans le recueil des *Petites inventions*. (Cf. *Œuvres de Belleau*, éd. M.-L., t. I, p. 52, avec l'orthographe *secrets et poetes*.) Le passage est déjà cité dans la *Rhetorique françoise* d'Antoine Foclin, Paris, 1555, p. 6.

2. V. l'introduction de Laumonier à son édition des *Odes*, t. I, p. xxxiv.

3. A cette heure, l'indication de propriété de Ronsard n'existe sur aucun volume classé. Il est probable que sa main sera reconnue un jour sur quelque marge annotée d'un livre de l'époque, ce qui permettra d'autres identifications. Le seul écrivain de son groupe dont on possède un ensemble de livres annotés est Muret. La description de cette collection a été ma contribution de début aux *Mélanges* de l'Ecole française de Rome, année 1883 (*La bibliothèque d'un humaniste au XVI^e siècle*). La Bibliothèque Vittorio-Emanuele, qui l'a héritée de l'ancien Collège Romain, a retrouvé, depuis mon travail, un exemplaire de l'édition originale des premières *Odes* qui a appartenu au grand humaniste (coté 71.2, A. 43). Je ne vois de traces de lecture qu'au f. 125; ce sont des corrections légères sur l'ode latine de Dorat.

4. On lit sur la page de titre, de la main du poète : *Pour Monsieur de Fictes*, et la signature : *Ronsard*. V. le fac-simile dans la précieuse anthologie ronsardienne de M. Hugues Vaganay, *Œuvres meslées de P. de Ronsard*, Lyon, Lardanchet, 1914, p. 201.

5. J'ai identifié récemment cet exemplaire, dont il est question p. 151.

Guillaume Colletet possédait encore au ^{xvii}^e siècle un lot d'ouvrages italiens, par lesquels une habitude du poète nous est bien attestée : « Ronsard, qui sçavoit effectivement tout ce que l'ancienne Athenes et Rome avoient de rare et de beau, n'ignoroit rien encore de tout ce qui faisoit esclatter Florence et la nouvelle Rome ¹ : ce que je recognois par les exemplaires de quelques livres italiens que Ronsard avoit lus exactement *et qui sont en mille endroits marqués et annotés de sa main propre* » ². Ces souvenirs précieux paraissent perdus.

Il possédait cependant beaucoup de livres, et assurément plus que Dorat, qui se contentait d'un petit nombre, toujours relus ³. Il aimait, nous le savons, que l'« estude » fut bien parée, et quelques portraits chers à son cœur figuraient sur les murs ⁴, auprès des rayons où s'alignaient des trésors maintes fois rappelés avec complaisance. Un premier fonds lui venait du legs de son oncle Jean, vicaire général de l'évêque du Mans : « Habebat ab auunculo, viro omni liberali sacraque doctrina politissima... bibliothecam varia et multiplici librorum supellectile instructam » ⁵. Il en parle pour la première fois « à son retour de Gascogne », après la courte infidélité que ce voyage lui a fait faire à son travail :

1. « La nouvelle Rome » désigne avec précision, dans le langage du biographe, la littérature latine de l'Humanisme.

2. « Je mets en ce rang, ajoute Colletet, les diverses rymes italiennes du cardinal Bembo et [lacune dans le ms.], qui sont tombées entre mes mains. » (Notice sur Ronsard publiée par Blanchemain, *l. c.*, p. 59).

3. Cf. *Poematia*, 1^{re} partie, p. 61 (à son médecin Ph. Valeranus) :

*Ast ego cui brevis est et inambitiosa supellex,
Scrinia parva libris Graecis pariterque Latinis
Non multis lectisque tamen...*

4. Ceux de Marie Stuart et de François II sont décrits dans la charmante *Fantaisie des Poèmes*, adressée à la reine d'Ecosse (éd. L., t. V, p. 9, 10; éd. Bl., t. VI, p. 14, 16) :

Bien que le trait de vostre belle face
Peint en mon cœur par le temps ne s'efface,
...J'ay toutefois, pour la chose plus rare
(Dont mon estude et mes livres je pare)
Vostre semblant qui fait honneur au lieu
Comme un portrait fait honneur à son Dieu.
...Droit au devant de vostre portraiture
J'ay mis d'un Roy l'excellente peinture,
Bien jeune d'ans...

5. J. Velliard, *Laudatio funebris P. Ronsardi*, p. 12. Cf. plus haut, p. 11.

...Ma librairie, hélas !
 Grecque, latine, espagnole, italique,
 En me tançant d'un front mélancolique
 Me dit que plus je n'adore Pallas ¹.

C'est à Paris qu'il tenait cette « librairie » ; il y pense pendant le séjour qu'il fait près de Meaux, aux bords de « Marne l'Isleuse », où il jouit ardemment de tous les plaisirs de la campagne ; dès l'automne, écrit-il à un ami, je reviendrai à « ce grand Paris » et

...d'un pié prompt je courray pour revoir
 Mes compagnons et mes livres, que j'aime
 Plus mille fois que toy ni que moy-mesme ².

Le sentiment reste semblable, si l'expression change, lorsqu'il célèbre, du même accent que le vieux Pétrarque et presque avec les mêmes mots ³, l'incomparable compagnie des livres aimés :

...Seul maistre de moy, j'allois plein de loisir
 Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
 Ayant tousjours ès mains pour me servir de guide
 Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
 Mes bons hostes muets qui ne faschent jamais... ⁴

Ces vers se lisent dans la noble élégie dédiée à Hélène de Surgères, où le poète livrait à son amie, et par elle à la postérité, plus d'un secret de son âme. Il y rappelait ses études les plus chères, qui avaient transporté sa vie idéale loin de celle des autres hommes et lui avaient donné la primauté dans son art.

1. *Odes*, t. II, p. 200.

2. *Le Bocage de P. de Ronsard*, Paris, 1554, fol. 8. *Epistre à Ambroise de la Porte, parisien*, pièce classée dans les *Gayetez*. Ed. L., t. II, p. 39 ; éd. Bl., t. VI, p. 347.

3. Pétrarque, *Epist.*, I, 7 :

...Comitesque latentes,
 ...Illustres nec difficiles, quibus angulus unus
 Aedibus in modicis satis est, qui nulla recusant
 Imperia, assidueque adsint et taedia nunquam
 Ulla ferant, abeant iussi redeantque vocati.

4. *Élégie* « Six ans estoient coulez ». Ed. L., t. I, p. 337. La mention d'Aristote, assez inattendu parmi les lectures familières de Ronsard, s'explique par les éditions et commentaires dus à Turnèbe, qui a aussi édité le *Phédon* en 1553.

Elles ne l'avaient point détourné, comme beaucoup de ses contemporains, d'user de sa langue maternelle et de lui consacrer tout son génie ; elles avaient, au contraire, décuplé ses forces pour la mieux servir. S'il eut pour Dorat une reconnaissance d'écolier fidèle, il n'en garda pas une moins vive pour d'autres maîtres, les livres de l'Antiquité pieusement écoutés dans le silence de son « estude ». Il devait à ce double enseignement la formation singulière qui, sans amoindrir sa grandeur lyrique, fait de lui parmi nos poètes le plus complet des humanistes.

DEUXIÈME PARTIE

RONSARD ET LES HUMANISTES DE SON TEMPS

S'il est une règle littéraire du temps de la Pléiade qui ressorte de ces études, c'est que le bon poète français doit être d'abord un bon humaniste. Ronsard, qui a mainte fois promulgué le précepte, a donné le plus bel exemple d'y obéir. Mais il ne s'est pas contenté de lire les Anciens et de chercher dans leurs livres ses inspirations. Leurs interprètes de son temps l'ont eu pour disciple et pour ami ; sa carrière a tellement côtoyé, pendant toute la première partie de sa vie, celle de son maître Jean Dorat, qu'on ne peut guère s'occuper de l'une sans étudier l'autre ; enfin, beaucoup d'autres érudits se sont trouvés plus ou moins directement mêlés à ses travaux. Sa biographie intellectuelle ne saurait être complètement élucidée, si ces relations, parfois inattendues, ne sont point mises en pleine lumière.

Ce poète a passé bien des jours parmi les latinistes et les grecisants ; il a suivi les leçons de ceux qui ont professé, lu les ouvrages de ceux qui n'ont fait qu'écrire, et partagé parfois l'intimité de leur existence laborieuse. La plupart d'entre eux, de leur côté, ont su le comprendre et l'admirer. Ils n'étaient pas éloignés de le considérer comme un des leurs. On lui reconnaissait notamment, en matière de grec, une véritable autorité, que ses longues études, ses vastes lectures, ses imitations heureuses contribuaient à lui assurer. Quand Nicolas Goulu postule la chaire de langue grecque, qu'abandonne son beau-père Dorat au Collège royal, Ronsard est invité à signer, le 15 septembre 1567, le certificat collectif qui garantit les capacités du candidat. Il les atteste en même temps que quatre professeurs royaux et deux confrères de sa Pleiade, et son avis sonne avec une gravité particulière : *Ego Petrus Ronsardus affirmo me audisse publicè legentem grecè Nicolaum Gulonium et dignissimum regia legendi*

facultate existimare. RONSARD¹. Demandons-nous, à ce propos, quel poète de nos jours pourrait être appelé à apprécier en toute compétence les titres d'un professeur de grec au Collège de France.

La nature des travaux dont il nourrissait sa poésie obligeait Ronsard à consulter sans cesse les hommes qui s'étaient voués à la merveilleuse antiquité et avaient pour mission d'en commenter les chefs-d'œuvre. Sut-il voir la diversité des directions de ces études, qui commençaient à se transformer profondément sous ses yeux ? Il était plus près assurément des purs « humanistes », qui ne cherchaient dans les anciennes littératures que des modèles d'écrire et de penser et qui songeaient avant tout à en reproduire dans leurs propres œuvres la forme ou l'esprit ; il s'instruisait cependant auprès des premiers « philologues », qui, sans cesser de se rattacher à l'Humanisme, dirigeaient leurs efforts vers l'établissement de textes sûrs et la connaissance critique du monde ancien. Alors qu'un Dorat, par exemple, réunissait en lui les deux tendances, un Turnèbe ou un Henri Estienne faisaient dans leurs travaux prédominer la seconde. Comment Ronsard eût-il reconnu des différences, pourtant essentielles, qui échappaient à la plupart des contemporains ? Parmi les amis de son intelligence, il appréciait successivement tous ceux qui détenaient une partie des innombrables trésors dont il était avide

I

Il en rencontra quelques-uns à la Cour, qu'il dut approcher avec respect. Sous Henri II, l'« aumosnier et precepteur du Roy Dauphin » était l'évêque de Lavaur, et celui des princes ses frères, M. de Bellozane. On reconnaît malaisément sous ces désignations deux hellénistes du plus haut renom, Pierre Danès, qui inaugura avec Toussain l'enseignement du grec au Collège royal de François I^{er}, et l'illustre traducteur de Plutarque, Jacques Amyot. Ronsard a eu avec ce dernier des relations personnelles assez particulières, au moment où Amyot se démit

1. Cf. Abel Lefranc, *La Pléiade au Collège de France en 1567*, Paris, 1903, p. 2 (réimprimé dans *Grands Ecrivains français de la Renaissance*, Paris, 1914). Les poètes sont Belleau et Baif ; les professeurs Duret, Charpentier, Léger du Chesne, Lambin et bien entendu Dorat.

volontairement en sa faveur de l'abbaye de Bellozane ¹. L'amour commun de leur chère langue grecque unissait le poète à celui qu'il appelle le « grand ministre des Muses » et dont il paraît avoir utilisé la précieuse bienveillance ². Il le célèbre d'un bel accent, en même temps que Danès, lorsqu'il énumère, pour répondre au mépris des protestants, les hommes d'un savoir profond qui restent fidèles à la foi catholique :

Amyot et Danez, lumières de nostre age,
Aux lettres consumez, en donnant tesmoignage...
Hommes dignes d'honneur, cheres testes et rares...³

Enfin, la qualité de la langue d'Amyot n'a pas échappé à notre poète, puisqu'il glisse ce vers remarquable dans sa réponse à ceux qu'il a reçus du roi Charles IX :

Ronsard te cède en vers, et Amyot en prose ⁴.

Le Louvre lui ménagea d'autres rencontres littéraires. Il y vit le grec fait homme en la personne du maréchal Strozzi, tué au siège de Thionville en 1558. Le biographe des *Grands Capitaines*, voulant montrer combien l'illustre Florentin fut « bien nourry et instruit aux lettres par le seigneur Philippe Strozze son père », en porte ce singulier témoignage : « Pour la plus grande preuve que j'aye jamais veu... de son sçavoir, ç'a esté les *Commanditaires* de Cæsar qu'il avoit tournées de latin en Grec, et luy-mesmes escrites de sa main, avec des commandz latins, aditions et instructions pour gens de guerre, les plus belles que je vis jamais et qui furent jamais escrites. Le langage grec estoit tres beau et tres

1. En 1564. Cf. René Sturel, *Jacques Amyot traducteur des Vies parallèles de Plutarque*, Paris, 1909, p. 84. On trouvera les références sur la question dans cet excellent livre du jeune savant, mort à l'ennemi, en qui nos études ont tant perdu.

2. Ed. L., t. III, p. 438 ; cf. t. VII, p. 360 ; éd. Bl., t. IV, p. 92 ; cf. t. III, p. 322.

3. *Remonstrance au peuple de France*, publiée en déc. 1562 ou janv. 1653. Après 1578, les huit vers sur Amyot et Danès disparaissent des éditions de Ronsard (éd. L., t. VII, p. 342 ; éd. Bl., t. VII, p. 61). A partir de 1578, les noms d'Amyot et de Selve sont effacés aussi dans le *Bocage royal*.

4. Ed. L., t. III, p. 180. Il s'agit des douze vers authentiques du roi, et non de ceux qu'une fausse tradition a popularisés.

éloquent, à ce que j'ay ouy dire à gens très sçavans qui l'avoient veu et leu, comme M. de Ronsard et M. Daurat, s'estonnans de la curiosité de cet homme à s'estre amusé de faire cette traduction, puisque l'original estoit si éloquent latin, et disoient le grec valoir le latin. » Brantôme ajoute : « Voylà ce que je leur en ay ouy dire, car j'entendz autant le grec comme le hault allemand¹. »

Ce n'était pas à la Cour que Ronsard pouvait trouver les guides de sa pensée. Bien avant d'y retourner et d'y prendre sa brillante place auprès du jeune roi qui l'a aimé, il vécut longtemps et presque entièrement dans le monde des humanistes parisiens. C'étaient des érudits, des professeurs modestes, dont plus d'un sans doute fut surpris de la déférence passionnée que leur témoignait en toute occasion ce jeune gentilhomme. Plusieurs de ces savants hommes sentaient le pédant et eussent mérité plutôt d'exciter sa verve railleuse ; mais, chez d'autres, des manières simples et aisées s'unissaient à la science la plus souriante. On aime en tenir l'assurance de Ronsard lui-même. Jacques-Auguste de Thou, bon témoin pour les mœurs littéraires de son temps, rapporte une de ses conversations, recueillie sans doute vers l'année 1570, alors que le futur historien était mis en relation par Dorat avec ce qui restait de la Pléiade². Il y joint une observation bien significative sur le caractère du poète : « Sane memini Petrum Ronsardum virum acerrimi iudicii, qui licet in dispari fortuna constitutus tota vita scholastico otio oblectatus fuerat, cum de Buchanano, Hadriano Turnebo, Antonio Goueano, M. Antonio Mureto, quibus cum arcfa amicitia coniunctus fuerat, verba faeret, dicere solitum illos homines nihil paedagogicae praeter togam et pileum habuisse, et tamen de vulgo paedagogorum sic censere, nunquam incorrigibilis ineptiae ex paedagogica contractae characterem vel longissimi aevi curriculo deleri posse³. » Tout montre que Ronsard

1. Brantôme, éd. Lalanne, t. II, p. 241 (*Le maréchal Estrozze*). Le fils de Pierre Strozzi montrait chez lui ce livre, sans permettre « de le transporter ailleurs jamais ».

2. On rencontrera plus loin ce passage des Mémoires de J.-A. de Thou (*Historiarum sui temporis libri CXXVIII*, [Genève], 1620, t. I, p. 5). Il reparle de Dorat et de Ronsard (« raris huius aevi luminibus »), à propos des fêtes données au Louvre pour les envoyés Polonais (t. II, p. 966), et il fait d'eux de beaux éloges à la date de leur mort (t. IV, p. 62 et 266).

3. *Historiarum sui temporis libri*, t. III, p. 582 (s. a. 1582).

a su faire ces distinctions faciles et n'accorder qu'à bon escient son admiration¹.

George Buchanan, qui fut un excellent poète humaniste avant de devenir homme d'État et l'historien de son Écosse, n'a fait que traverser la vie de Ronsard²; on sait qu'il a tenu plus de place dans celle de Montaigne, qui nomme « ce grand poète escossois », ainsi que Muret, parmi ses « precepteurs domestiques »³. Nos poètes l'ont rencontré souvent à l'époque où Du Bellay traduisait son élégie de l'ambition déçue : *Quam misera sit conditio docentium litteras humaniores Lutetiae*⁴. Mais Ronsard a dû surtout fréquenter Buchanan au moment où ils célébraient l'un et l'autre, à la cour de Henri II, le mariage de Marie Stuart⁵.

Le fameux juriste portugais Antonio de Gouvea, un des défenseurs d'Aristote contre Ramus, frère du principal du collège de Guyenne au temps de Montaigne, n'est pas resté en relations avec notre poète⁶. Il a, du moins, profité de son œuvre pour sa propre formation littéraire, et il la possédait si bien qu'il lui arriva d'imiter en vers latins l'églogue descriptive de la grotte de Meudon et de mériter à ce sujet les éloges de l'auteur auprès du cardinal de Lorraine. Voici l'anecdote inédite qui se trouve dans ses papiers : « Carolus Cardinalis Lotharingus Medonii antrum

1. Le cas spécial de Pierre de Paschal, étudié à part dans ce livre, s'explique, comme on le verra, par des circonstances très particulières.

2. *G. Buchanani Scoti Elegiarum l. I, Sylvarum l. I*,... Paris, M. Patisson, 1579, p. 23.

3. *Essais*, livre I, chap. xxvi.

4. Du Bellay a imprimé en 1552, à la suite de sa traduction de deux livres de l'*Enéide*, « L'Adieu aux Muses pris du latin de Buccanan » et la « Traduction d'une ode latine du mesme Buccanan » (éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 437-441). La première pièce n'est qu'une imitation fort libre de l'élégie parisienne du poète écossais.

5. Cf. F. Hume Brown, *George Buchanan humanist and reformer*, Edimbourg, 1890, p. 182. Buchanan, né en 1506, mort à Edimbourg en 1582, a beaucoup voyagé en France et a enseigné quelque temps à Bordeaux, sur l'invitation d'André de Gouvea. Il est venu souvent à Paris, où il a été un des familiers de la maison de Jean de Morel, et fut, en France et en Piémont, précepteur de Timoléon de Cossé, fils de Charles de Cossé-Brissac, jusqu'en 1560. Sa liaison avec Ronsard peut dater de son séjour à Paris de 1553. Il est à noter que son importante correspondance ne garde aucun indice de ses relations avec nos poètes, sauf dans une lettre de Van Giffen, écrite d'Orléans, qui lui donne en 1567 des nouvelles de Dorat (*Buchanani opera omnia*, Leyde, 1725, t. II, p. 726).

6. La seule mention de Gouvea faite par Ronsard est dans une lettre à Passerat citée plus loin.

mirae pulchritudinis et artis laudandae aedificandum curavit. Hoc opus eximium Gallici fere omnes poetae carminibus celebrauerunt, praecipue Ronsardus haud ignobilis poeta, qui in antri laudem eglogam elegantem scripsit. Hanc Ioannes Truchius Delfinatus praeses prior, vir morum candore et scientiae celebritate conspicuus, Goueano dedit edixitque Cardinali periucundum fore si et ipse aliquid in laudem antri caneret. Qua de causa Goueanus hanc eclogam cecinit, argumentum Ronsardi secutus, in qua vel Ronsardo iudice Gallicas elegantias salesque non aequavit modo, sed superavit ¹. » Ces détails, orgueilleusement gardés par l'écrivain portugais, s'ajoutent à ceux que donne un de ses poèmes imprimés, pour établir sa parfaite familiarité avec les œuvres de la Pléiade ; on le voit traduisant au pied levé, et d'ailleurs très librement, la pièce de Du Bellay sur Adonis, dans un cercle lettré où l'on vient de réciter et d'applaudir les vers du poète français ². Si l'on voulait cependant rechercher, ainsi qu'il serait intéressant de le faire, les traces de Gouvea, comme celles de Buchanan, sur les divers points de la France où ils ont séjourné, il n'y aurait rien à prendre chez Ronsard. Ces grandes figures étrangères se sont promptement effacées de son horizon. Au contraire, Marc-Antoine de Muret ³, pendant les années de son séjour à Paris, lui a été aussicher que Baïf et Du Bellay eux-mêmes et a partagé toute l'activité de sa jeunesse.

1. Bibliothèque nationale, *Dupuy* 810, fol. 76. La traduction de Gouvea fait partie d'un recueil manuscrit de ses poèmes, accompagnés de commentaires. La traduction curieuse de l'églogue de Ronsard est plutôt une libre imitation, où l'auteur a introduit notamment un éloge du premier président Truchy et du bibliothécaire du Roi Montdoré. Le ms. contient, au fol. 80 v°, une épigramme sur la mort de Jean Brinon, qui sert à dater le séjour de Gouvea à Paris, et, aux fol. 63 sqq., le poème sur Adonis qu'il a imité de Du Bellay.

2. Les poèmes imprimés à la fin des œuvres érudites de Gouvea portent des préambules analogues à ceux que présentent les inédits du fonds Dupuy. Voici celui qui concerne l'imitation de Du Bellay : « Adonidis notam fabulam Ioachimus Bellaius Gallicis versibus eleganter descripsit. Ili cum forte Goueano praesenti recitati essent a iuvene quodam et ab omnibus qui tum aderant laudati, idem argumentum Goueanus latinis versibus breuius elegantiusque expressurum se pollicitus est ; quod ut faceret urgentibus amicis, hos tandem versus cecinit ». (*Ant. Goueani opera iuridica, philologica, philosophica...* ed. Iac. van Vaassen, Rotterdam, 1766, p. 707).

3. Toutes les lettres originales que j'ai retrouvées du savant limousin portent la signature *Marc-Antoine de Muret*. La même forme du nom se retrouve au titre du *Commentaire*, dans l'acte de 1553 rappelé ci-dessous, etc. C'est donc celle qu'il convient d'adopter.

Bien que Muret rimât en français à ses heures, c'est comme poète latin qu'il chercha d'abord sa notoriété, c'est-à-dire en un domaine que la plupart des amis de Ronsard lui abandonnaient. Ce fut entre le jeune limousin et le groupe de la Brigade un échange de compliments et de services, où le maître prit grande part. Muret et Ronsard ont parlé l'un de l'autre fort dignement, et leur intimité est attestée par de nombreux et réciproques témoignages ¹. Le plus ancien est dans les *Juvenilia* de Muret, qui contiennent aussi des odes à Dorat et à Denisot, et des épîtres assez banales à Baïf et à Jodelle. Une odelette horatienne indique le thème que développera une charmante élégie de Du Bellay ², l'absence du poète retenu loin de ses amis, dans son Vendômois trop chéri :

*Ronsarde, Aonii pectinis arbiter,
Qui princeps resonum sollicitas ebur,
Ventorumque minas et celeres potens
Lapsus sistere fluminum,
Quando te reducem Vindocino ex agro
Cernemus, veterum turba sodalium ?
Quis te, quis nuneo vellere conditus
Nobis restituet dies ?
Qui desiderio perpete nunc tui,
Ileu quae non facimus vota ? quibus sacros
Postes muneribus cingere parcimus ?
Quas non concipimus preces ?*

1. J'ai analysé plus haut, p. 92-100, le *Commentaire* de Muret. Un acquit du 9 mai 1553, délivré par Ronsard et son collaborateur à la veuve du libraire De la Porte, concerne la vente de la seconde édition des *Amours* enrichie du *Commentaire*, qui a été évalué à trente écus d'or soleil. Sur cette somme, Ronsard reconnaît avoir reçu 23 livres tournois et Muret 46 livres (E. Coyecque, dans la *Revue des livres anciens* de 1916, fasc. III). Cette pièce est le plus ancien document actuellement connu en France, qui fasse mention de droits d'auteur.

2. V. les vers qui font un écho latin à ceux de Ronsard (*Poemata*, f. 11) :

*Nunc te culta tenent celsi vineta Sabuti,
Nunc virides Braiae, Gastineumque nemus :
Et tua Laedinae respondent carmina Nymphae,
Et salit ad numeros Belleris unda tuos :
Foelices Nymphae quibus talem audire poetam
Et licuit sacros ducere nocte choros.
Ille colit vestras, tutissima numina, sylvas,
Ille antra et fluviis, savaque vestra colit...*

*O saltem interea, quidquid agis, memor
Nostri vive; ita te curribus aureis
Rumor per liquidum gemmeus aëra,
Spectandum populis vehat* ¹.

Autant que le lui permettaient les labeurs du professorat, Muret aimait à se joindre à la « docte troupe » de Ronsard. Celui-ci n'a point omis de le faire figurer parmi les assistants à la « pompe du bouc », le jour où l'on fêta le succès de Jodelle. Il révèle même sa place éminente dans la Brigade, lorsqu'il lui dédie, au recueil de 1553, le poème des *Isles fortunées*. Il y convie gaiement ses compagnons à quitter un monde agité et méchant, pour se réfugier dans l'île heureuse, où régneront pour eux les plaisirs des champs et les travaux de la poésie. Le chef du chœur, le guide parmi les belles œuvres antiques, sera Marc-Antoine de Muret; et il n'est pas difficile de reconnaître dans ce rôle imaginaire une transposition de la réalité, c'est-à-dire des lectures à haute voix faites par l'humaniste parmi les poètes et des commentaires dont il les accompagnait :

Là, venerable en une robe blanche
Et couronné la teste d'une branche,
Ou de Laurier ou d'Olivier retors,
Guidant nos pas maintenant sur les bors
Du flot salé, maintenant aux valées,
Et maintenant pres des eaux reculées,
Ou sous le frais d'un vieux chesne branchu,
Ou sous l'abry de quelque antre fourchu,
Divin Muret, tu nous liras Catulle,
Liras Ovide, et Properce et Tibulle,
Ou tu joindras au cystre Teïen
Avec Bacchus l'enfant Cyterien ²;
Ou, feuilletant un Homere plus brave,
Tu nous liras d'une majesté grave
Comme Venus couvrit d'une espesueur
Ja demy-mort le Troyen ravisseur... ³

1. *Ad Petrum Ronsardum Gallicorum poetarum facile principem* (éd. Ruhnken, t. I, p. 730).

2. Le texte de 1553 marque nettement Alcée à côté d'Anacréon :

Divin Muret, tu nous liras Catulle,
Ovide, Galle, et Properce et Tibulle,
Ou tu joindras au Sistre Teïen
Le vers mignard du harpeur Lesbien.

3. *Poèmes*, liv. II. Éd. L., t. V, p. 161 ; éd. Bl., t. VI, p. 176.

Lorsque Marc-Antoine de Muret, malgré l'enchantement de cette jeune poésie, se décida pour la carrière savante et alla chercher fortune en Italie ¹, Ronsard n'oublia point le collaborateur dévoué qui avait servi très utilement sa gloire naissante par le *Commentaire des Amours*. Leurs compagnons communs feuilletaient sans cesse un ouvrage indispensable pour comprendre entièrement son œuvre. On lut aussi avec enthousiasme, dans le cercle de Jean Brinon, le commentaire sur Catulle, de ton tout semblable, que Muret, momentanément campé à Venise, avait publié à la librairie de Paul Manuce ². Un peu plus tard, étant à Rome, Denys Lambin, qui ne le connaissait pas encore, lui écrivait à Venise pour solliciter son amitié sous les auspices de leur cher Ronsard : « Nam neque tu me unquam videras, neque ego te ; tantum in sermone (ut fit) cum essem Lutetiae anno superiore [1556], Ronsardus, Auratus, Brino é μωωρετης, qui mihi commentarios tuos in Catullum, paucis diebus antequam e vita excederet, dono dederat, de te amanter et honorifice mecum erant locuti ; ita ut illorum quasi testimonio in eam de te opinionem adductus essem, quae de viro omni humanitate perpolito et eruditissimo haberi et debet et potest ³. » Muret prolongea son séjour

1. Il est inutile de recourir à l'explication connue d'une fuite de Muret, qui aurait été poursuivie à Toulouse pour crime de pédérastie. J'avoue ne rien trouver de décisif dans les racontars qui le visent et dont les polémiques du temps font quelque abus. Leur nombre, sinon leur autorité, paraît avoir convaincu son dernier biographe, l'excellent Charles Dejob, dont l'argumentation sur ce point est d'une faiblesse déconcertante ; ne vait-il pas jusqu'à faire état contre Muret de ce qu'il n'existe pas de correspondance échangée entre Ronsard et lui ?

2. La première édition (Venise, 1554) est dédiée à Bernardino Loredan, le 15 octobre 1554. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale est chargé des notes de Corbinelli. Une autre publication manutienne du même temps intéresse un personnage important en relations avec la Pléiade, l'ambassadeur Jean d'Avanson ; Muret lui dédie très curieusement son petit commentaire sur Horace, le 1^{er} octobre 1555. Son commentaire sur Catulle renferme un souvenir de son enseignement parisien : *Cum mihi odas Horatii Luteciae publice interpretanti, Petrus Gallandius, Latinarum literarum professor regius, homo optimus et eruditissimus, Horatium perueterem utendum dedisset, eumque una ego et flos Galliae Adrianus Turnebus euoluere-mus...* (éd. Ruhnken, t. II, p. 779).

3. Lazeri, *Miscellanea ex mss. libris bibl. Collegii Romani*, Rome, 1757, t. II, p. 405. Cf. Dejob, *M.-A. Muret*, p. 110. La même lettre de Lambin donne un détail qui intéresse le séjour de Joachim Du Bellay à Rome. Muret ayant demandé par lettre à un secrétaire de l'ambassadeur quels étaient

à Venise et à Padoue, puis à Ferrare, manquant ainsi l'occasion de rencontrer Joachim du Bellay à Rome, où il n'arriva lui-même qu'en 1559 avec le cardinal Hippolyte d'Este.

Bien souvent, comme Ronsard, dans cette Italie où il commençait une triomphale carrière, Muret reporta sa pensée vers cette grande amitié de sa jeunesse. Il ne reparut en France qu'une fois. Quand le cardinal d'Este y vint en qualité de légat, en 1561, il lui servit de secrétaire et l'accompagna dans ses diverses résidences ¹. Bien qu'il fût dès lors mêlé aux grandes affaires, comme orateur officiel de la France à Rome, et déjà plus qu'à moitié italianisé, il n'en montra pas moins de plaisir à fréquenter ses anciens amis. Il retrouvait son commentaire et son portrait en tête de l'édition d'ensemble des œuvres de Ronsard, la première, publiée par Gabriel Buon peu de mois auparavant. Il est vraisemblable qu'il présenta le poète au cardinal d'Este; il revit Dorat, Turnèbe, Lambin, fit des achats chez les libraires ², laissa un volume à imprimer entre les mains de Buon et resserra des liens, qui allaient se distendre avec le temps sans toutefois se rompre ³.

les Français qu'il voyait à Rome, celui-ci a répondu : « Gallos hic esse elegantiores Bellayum, Cardinalis Bellayi propinquum et familiarem, Dolusium, et Lambinum e comitatu Cardinalis Turnonii, alios praeterea multos. » Lambin n'est pas nommé dans les *Regrets*.

1. Notamment à l'abbaye de Châalis, que possédait le cardinal. C'est le *Carolilocum*, d'où Muret date quatre de ses lettres et que les biographes de Muret n'ont pas su reconnaître (cf. Frotscher, *Mureti epist., praef., orat.*, t. II, p. 62; Dejob, *M.-A. Muret*, p. 153).

2. J'en ai autrefois relevé la mention sur les livres de Muret provenant du Collège Romain et aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Vittorio-Emanuele. V. *La biblioth. d'un humaniste au XVI^e siècle*, dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome, 1883. D'après Lazeri (*l. c.*, t. II, p. 328), Gabriel Buon fit don à Muret, en 1562, d'un livre français assez précieux, *Les tres elegantes, tres veridiques et copieuses Annales*, de Nicole Gilles, consultées par Ronsard pour la documentation de la *Franciade*.

3. Muret a séjourné en France du mois d'août 1561 au printemps de 1563. Une lettre postérieure, à Jean Nicot, fait allusion à une explication assez vive qu'il aurait eue avec Lambin devant Turnèbe et Dorat (cf. La Croix du Maine, t. II, p. 76). Lucas Frotyers mentionne le séjour de Muret à Paris dans le chapitre sur Properce, qu'il lui a dédié, « cum te in has Musarum sedes opportunissima Cardinalis tui Estensis legatis adduxisset » (*Fruterii Verisimilia*, Anvers, 1584, p. 85). Muret a adressé à Turnèbe la préface de son édition des *Philippiques*, écrite à Paris le 14 mars 1562; il y explique l'importance de la découverte du manuscrit du Vatican, et le désir qu'il a eu d'apporter quelque chose d'intéressant à ses amis de France, après huit ans de tra-

Le futur professeur du Collège Romain vécut dès lors loin de son pays, où ses succès trouvèrent longtemps de l'écho et où les humanistes de sa province ne cessèrent de se montrer fiers de lui ¹. Il continua à recevoir les livres de Ronsard, à suivre avec sympathie le développement de son œuvre, à interroger à son sujet les voyageurs qui venaient à Rome, et il lui arriva souvent d'écrire, comme il faisait à Claude Dupuy : « Si vous voiez Mons^r de Ronsard, recommandés moi à ses bonnes grâces, et faites lui en part ². » En 1573, il désirait posséder la *Franciade*, dont l'apparition était annoncée par la renommée, et Ronsard ne manquait point de lui adresser un exemplaire avec la dédicace de sa main : *Pour Monsieur Muret* ³. Un jour même (c'était après la publication du poème), Muret a envoyé tout son cœur, dans un élan affectueux, vers le groupe de poètes et de savants du pays qu'il ne devait plus revoir : « Illum Musarum chorum, quem litteris tuis complexus es, τῶν μουσικῆς ἑταῶν Auratum; Ronsardum pridem Pindarum, nuper etiam Homerum Gallicum; suauissimum mihi

vaux en Italie (*M. Tullii Ciceronis Philippicae a M. A. Mureto ad optimum et vetustissimum exemplar tam multis locis emendatae ut nunc primum editae videri queant...* Paris, Gabriel Buon, 1544. La préface adressée à Turnèbe est datée *Luletiae, id. Mart., anno MDLXII*. Il n'y a en tête de l'édition que sept distiques grecs; ils sont dédiés au cardinal d'Este, protecteur de Muret, et signés de Dorat.

1. Une épître dédicatoire du limousin Beaubrueil adressée à Dorat, en 1582, rappelle en ces termes son séjour à Rome : « Je receus un grand contentement de voir nostre Muret en chaire, faisant sortir de sa bouche un tonnerre si agréable, que je fuz lors contrainct d'eschaper ce vers :

S'il escript bien, il dict encore mieux.

Et pouvez croire que ce ne fust point sanz admirer la fortune de l'homme, le voyant passer par les rues de Romme dans un coche magnifique : mais obliroy-je les propos affables qui me recueillirent en sa maison ? « Je suis bien fort aise (disoit il) de voir aujourd'huy le filz de ce Beaubrueil qui m'encouragea des premiers à l'amour des bonnes lettres, et me plaict aussi grandement de seavoir des nouvelles de Dorat, que tous deux avons heu pour maistre, et lequel j'estime avoir heu seul les delices de la Langue grecque... » *Regulus, tragedie...* par Jean de Beaubrueil, avocat au siège Presidial de Lymoges, Limoges, H. Barbou, 1582.

2. Nolliac, *Lettres inéd. de Muret*, dans *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. 388.

3. J'ai récemment retrouvé à Rome ce précieux exemplaire. Il ne porte aucune annotation de Muret et se trouve coté 6. 34. K. 1, à la Bibliothèque nationale Vittorio-Emanuele. En le signalant à l'administration de cette bibliothèque, je n'ai pas manqué d'attirer l'attention sur l'extrême rareté des autographes de Ronsard.

amicissimum fratrem meum, et iam illi Homero supparem Hesiodum, Baifium : et eum, cui ego quam nomine, utinam et conditione tam propinquus essem Duretum, et elegantissimi hominem ingenii Passeratium, meos veteres amicos, quorum ego ipse recordatione recreor et afficior intimis sensibus : eos igitur omnes mihi vicissim saluta ¹. » Ainsi le Français devenu romain avait tenu à réunir le nom de ses meilleurs amis parisiens dans sa brillante correspondance d'humaniste destinée, selon l'usage, aux presses des libraires.

II

Ronsard professe un respect particulier pour le lecteur royal en langue grecque, chargé pendant quelque temps de l'imprimerie du Roi, que la Pléiade entière honore sous le nom de « M. Tournebœuf ». Il lui sait gré d'avoir ouvert pour lui des sources nouvelles d'information et complété sur plus d'un point l'enseignement reçu à Coqueret. Il doit à Turnèbe autant qu'à Henri Estienne, l'éditeur célèbre d'Anacréon ², et paraît l'avoir fréquenté davantage. Il s'est assis parmi son auditoire, au Collège royal, avec d'autres poètes ; il a mesuré l'importance et l'autorité de ses leçons, et ce n'est pas sans intention qu'il le range auprès des maîtres les plus vénérés de la génération précédente, qui furent en leur temps la gloire de la France :

Un Turnèbe, un Budé, un Vatable, un Tusan ³.

Il le nomme aussi avec les nouveaux, mêlés à toutes les études de sa jeunesse, lorsqu'il proteste avec une belle éloquence contre l'ingratitude d'un siècle corrompu envers les hommes qui lui font tant d'honneur :

Et nous, sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Usuriers, ny trompeurs, ny assassineurs d'hommes,
Qui portons Iesus Christ dans le cœur arrêté,

1. *Thomae Martino suo* (éd. Ruhnken, t. I, p. 395).

2. Pour les relations de Ronsard avec H. Estienne, v. p. 107 sqq., et p. 119.

3. *Eglogue I*. Vers insérés dans l'édition de 1584 (éd. L., t. III, p. 380 ; éd. Bl., t. IV, p. 31).

Ne sommes avancez sinon de pauvreté.
 Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre âge,
 Doctes et bien vivans, en donnent tesmoignage ¹.

Quand il dit que Turnèbe n'avait « rien du pédant que la robe et le chapeau » ², il se trouve employer le mot même de Montaigne parlant de ce savant : « Il n'avoit... rien de pédantesque que le port de sa robe et quelque façon externe qui sont choses de néant,... car au dedans c'étoit l'âme la plus polie du monde ³. » Ce « jugement si sain », cette « appréhension si prompte » (ce sont encore des expressions de Montaigne), Ronsard les avait appréciées particulièrement, le jour où, Turnèbe avait combattu de sa plume, à côté de Du Bellay, cette race frivole et encombrante des rimeurs et écrivains courtisans, qu'il avait lui-même en horreur ⁴; il s'était indigné qu'on eût pensionné un Paschal comme historiographe du Roi, pour sa latinité prétendue parfaite, alors que ses amis, les grands humanistes, ne recevaient point d'avantages de ce genre : *Eritne historiographus regius, Turnebo Auratogue spretis* ⁵? Il se créait entre Ronsard et Turnèbe des liens toujours plus étroits, et l'affection du poète fut grande pour cet honnête homme sévère et bon. Il alla le visiter à son lit de mort. Jean Passerat le raconte, en immortalisant leur commune douleur dans l'*Elégie sur le trespas d'Adrian Turnèbe*, où sont ces vers vraiment émus :

Meslons doncques, Ronsard, meslons nos pleurs ensemble,
 Combien que soit trop bas de mes chordes le son,
 Pour monter à l'accord de ta docte chanson...
 Tu vois nostre Delbene ⁶ et le gentil Belleau
 De leurs pleurs, comme nous, arrouser son tombeau.

1. *Complainte à la royne, mère du Roy*, dans la 2^e partie du *Bocage royal* (éd. L., t. III, p. 293 ; éd. Bl., t. III, p. 275). Ronsard avait d'abord imprimé : « Tournebœuf et Daurat... ». Cf. ce qu'il dit des deux hommes dans son invective inédite contre Paschal.

2. Teissier, *Les Eloges des hommes savans tirez de l'Histoire de M. de Thou*, t. III, p. 249. Le passage original vient d'être cité.

3. *Essais*, livre I, chap. xxiv.

4. V. plus loin l'étude de leur publication commune, à l'occasion des attaques contre Pierre de Paschal.

5. Invective inédite contre Paschal.

6. C'est Alfonso Delbene, qui collabore au « Tombeau » par une imitation française de la prosopopée de Cornelia dans Propertius.

Du mignard de Baïf la douleur n'est pareille ;
 Il ne boit ce malheur sinon que par l'aureille ;
 Nous l'avons beu des yeux qui l'avons veu mourant ¹.

Ronsard collabora lui-même au « Tombeau » du grand philologue, où tant de beaux éloges furent réunis, par le sonnet mémorable qui s'achève ainsi :

Comme la mer sa louange est sans rive,
 Sans bord son los, qui luist comme un flambeau.
 D'un si grand homme il ne faut qu'on escrive ;
 Sans nos escrits son nom est assez beau :
 Les bouts du monde où le Soleil arrive,
 Grans comme luy, luy servent de tombeau ².

C'était une réponse posthume aux vers où Turnèbe, abandonnant en faveur de Ronsard sa thèse de latiniste intransigeant et hostile à l'emploi de la langue vulgaire pour les hautes spéculations de l'esprit ³, avait mêlé sa voix respectée au concert unanime des lettrés de France :

*Ronsardus carmen Musis et Apolline dignum
 Qui pangit, qui Graiugenae Latiaeque Camoenae
 Ornamenta suis aspergit plurima chartis,
 Atque indicta prius dies in luminis auras
 Multa viris prisceis auctor doctissimus effert* ⁴...

L'affection de Ronsard pour Lambin fut plus familière. Ils s'étaient connus chez Dorat, au collège de Coqueret, et le poète avait eu pour compagnon (*socius*), et peut-être pour répétiteur

1. *Adriani Turnebi regii philosophiae professoris clarissimi Tumulus ad doctis quibusdam viris...*, Paris, F. Morel, 1565. V. aussi p. 117.

2. Ed. L., t. V, p. 308 ; éd. Bl., t. VII, p. 240.

3. V. la lettre que lui adresse Pasquier sur le sujet et qui reproduit, non sans éloquence, la thèse principale de la *Deffence* : « Et bien, vous estes doncques d'opinion que c'est perte de temps et de papier de rediger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public, estant d'advis que nostre langage est trop bas pour recevoir de nobles inventions, ains seulement destiné pour le commerce de nos affaires domestiques ; mais que si nous couvons rien de beau dedans nos poitrines, il le faut exprimer en latin » (*Œuvres*, t. II, col. 3). Depuis 1552, année de cette lettre, Turnèbe a pu trouver les meilleures raisons pour changer d'opinion.

4. *Adr. Turnebi philosophiae et Graecarum literarum professoris Regii poemata*, Paris, 1580, p. 97. Toute la pièce est à lire.

(*admonitor*), l'humaniste de Montreuil-sur-Mer, à peine plus âgé que lui ¹. Celui-ci l'initia surtout aux divers systèmes de la philosophie antique, comme la pièce des premières *Odes*, qui lui est dédiée, en témoigne assez clairement. Ronsard y discute en peu de mots la doctrine de Platon sur la « réminiscence », pour y préférer la théorie sensualiste de la « table rase ² ». Ce petit poème paraît être un écho des conversations philosophiques des deux jeunes hommes, en même temps que l'expression de la gratitude du poète. L'érudit, à son tour, sut comprendre l'honneur impérisable que ces vers attachaient à son nom :

Lambin, qui sur Seine d'Eurote
Par le doux miel de tes douceurs
A ramené les saintes Seurs.

Après tant de voyages au delà des Alpes, qui firent assurément de lui le plus « italianisé » de nos philologues ³, il se fixa à Paris, lorsqu'il eût obtenu une chaire de grec au Collège royal, à côté de celle de Dorat. Ronsard, revenu à la Cour et poète favori de Charles IX, vivait alors dans un milieu qui l'éloignait un peu de ses anciens amis. Mais ceux-ci restaient fiers de lui, et Lambin fut des plus éloquents à le déclarer dans son *Lucrèce* de 1563 ⁴. Touché de l'hommage, Ronsard répliquait par un court poème destiné à paraître, en 1566, en tête de la monumentale édition de Cicéron ⁵ ; il se montrait, cette fois, un pur humaniste, car ses vers étaient des vers latins ⁶. Les échanges affectueux ne s'arrêtaient point, et Lambin en inventait un d'une forme inat-

1. V. plus bas la dédicace du *Lucrèce*. Lambin, né en 1519, quitta Paris en 1548 pour enseigner à Toulouse.

2. *Odes*, t. II, p. 15 :

Que les formes de toutes choses
Soient, comme dit Platon, encloses
En nostre âme, et que le sçavoir
Est seulement ramentevoir ;
Je ne le croi...

3. Après Muret, bien entendu. Cf. *Epistolae clar. virorum... a I. Mich. Bruto comprehensae*, Lyon, 1561, p. 416 et *passim* ; *Epist. clar. virorum selectae*, Venise, 1563, p. 112 et 165 ; et ma note de la *Revue d'hist. et litt. religieuses*, t. III, p. 4.

4. V. ci-dessous, p. 159.

5. Ronsard eut pour voisins Dorat (en grec et en latin), Baïf, Nicolas Vergèce et l'Ecossais Adanson.

6. On les trouvera plus loin parmi les poésies latines de Ronsard.

tendue, en insérant dans une nouvelle édition de son Horace deux grands morceaux de la *Franciade*, que Dorat traduisait en latin à l'intention des lecteurs étrangers et qui devaient servir à faire apprécier d'eux la noblesse des lettres françaises. Le commentateur d'Horace le dit clairement : « Libet mihi hoc loco occasionem et ansam nacto ex P. Ronsardi viri clariss. poetae Regii Franciade, poemate Gallico, plane cum Iliade Homerica et Aeneide Virgiliana comparando, versus aliquot Gallicos decerpere, eosque ab Io. Aurato viro singulari doctrina ornato, poeta Regio, Latinos factos, commentariorum meorum lectoribus legendos exponere, ut intelligant exterarum nationes quae et qualia ingenia efferat nostra Gallia, et quantopere apud nos floreat bonae litterae liberalesque doctrinae ¹. »

Ronsard fut, avec Amyot et Henri de Mesmes, un des répondants de Lambin auprès de Charles IX, au moment où l'humaniste sollicita les fonctions de traducteur du Roi (*interpretes regius*) pour la langue grecque; grâce lui en furent rendues publiquement, ainsi qu'aux autres protecteurs, dans la première leçon du cours sur le troisième livre de la *République* d'Aristote, professé au Collège royal au mois de novembre 1570². Lambin ne jouit pas longtemps des six cents livres tournois attachées annuellement à sa fonction nouvelle, puisqu'il mourut en 1574, peu après la

1. C'est à partir de son édition de 1567 que Lambin a inséré dans le commentaire de l'*Art poétique* d'Horace les deux passages de la *Franciade* (H. Vaganay, dans les *Annales fléchoises*, t. XII, 1911, p. 133, et t. XIII, 1912). Son *Horace*, paru pour la première fois, en 1561, est présenté au lecteur par une courte pièce de Dorat, qui est une de ses meilleures.

2. *Dionysii Lambini Monstroliensis litterarum Graecarum iam pridem doctoris Regii, nuperrime earundem litterarum etiam interpretis a Regia Maestrate facti, oratio ad VII Id. Nouembr. habita pridie quam librum III Aristot. de Rep. optime administranda explicaret*, Paris, 1570. P. 13, Lambin remercie particulièrement Amyot qui, juge sévère des traductions latines de son temps, l'avait désigné comme le plus capable d'en faire de bonnes. P. 20, on relève un éloge de Charles IX, où figure encore le nom de Ronsard : « Neque vero illos eruditos solum diligit qui Musas colunt seueriores, quique ad res graues et serias ei sunt utiles atque opportuni, Moruilleros, Albospinaeos, Amiotos, Boetallerios, Memmios, Foxios, Ferrerios, Burgenses, Bertrandos et complures similes, verum etiam hos remissionum et mansuetiorum Musarum cultores, Ronsardum, Baiffium, Auratum, Passeratium et ceteros taleis doctrinae fama illustreis et insigneis viros, eorumque versibus saepe vacuas aureis praebet atque attentas, maxime cum curis grauioribus defessus aliquid animo laxamenti quaerit. »

Saint-Barthélemy. Mais jusqu'à la fin l'amitié de Ronsard, commencée sous les auspices de Dorat, lui était demeurée serviable et fidèle. Un peu oubliée par la suite, leur liaison était notoire aux yeux des contemporains ; et l'on voit un avocat au Parlement de Paris, Guillaume de Chaumont, habitué, à ce qu'il semble, de la maison de Jean de Morel, réunir tout naturellement les trois noms de Ronsard, de Dorat et de Lambin, dans une épigramme qui mérite d'être signalée :

*In Petrum Ronsardum, Ianum Auratum et
Dionysium Lambinum.
O vos felices et terno numine claros,
Quorum vel radiis Gallica tota micat.
Pindarica illa rosa est ; Pactolo clarior alter ;
Hic autem ingenio certat utrique suo ¹.*

Ce fut Lambin qui eut l'honneur de témoigner à Ronsard, de la façon la plus solennelle, les sentiments des savants, ses confrères, dans la page capitale pour notre sujet, qui fait une des dédicaces des livres de son *Lucrèce* ². Cette édition et le commentaire qui l'accompagnait formaient un travail beaucoup plus important que l'*Horace*, paru deux ans plus tôt, où Ronsard avait dû relire avec agrément un des textes antiques qui lui étaient tout à fait familiers. L'hommage que lui rendait son ami était accordé en même temps au conseiller Henri de Mesmes, à un commentateur de Virgile, Germain Vaillant de Guélis, abbé de Pimpont, poète humaniste que la Pléiade a célébré et que son chef a tenu en estime particulière ³, à deux philologues de profession,

1. *Gul. Caluimontani in supremo Parisiensi senatu patroni Sylvarum liber primus*, Paris, 1571, p. 18. Plusieurs petites pièces sont adressées à Camille de Morel.

2. J'ai cité plusieurs fois l'ouvrage, plus intéressant pour l'histoire de l'humanisme que pour la préparation philologique du texte de Lucrèce. V. plus haut, p. 76.

3. Voici encore un humaniste ami de Ronsard qui devrait obtenir l'honneur d'une biographie. Son nom même est défiguré partout. Germain Vaillant de Guélis, conseiller au Parlement (qu'on appelle à tort « de la Guesle », en le rattachant sans raison à la famille parlementaire de ce nom), fut évêque d'Orléans à la fin de sa vie (1585-1587). Lambin lui a réservé la dédicace de son édition de Plaute, Paris, 1577. Il fut aussi lié avec Scaliger, et il y a deux lettres de lui dans les *Epistres françoises* à J. J. de la Scala, Harderwyck, 1624. Scév. de Sainte-Marthe lui consacre un de ses

Muret et Turnèbe, enfin, pour le sixième et dernier livre, au maître des poètes, Jean Dorat. Lambin exposait, dans la dédicace adressée à celui-ci, la raison de ses divers choix : « In eo quod Errico Memmio primum librum dicaui, praeter hominis dignitatem atque amplitudinem summa eruditione coniunctam, primum spectata est a me duorum Memmiorum ἐμπροσθέν, seu gentilitatis et nominis communitas ¹ ; deinde referendae gratiae obligatio, utpote quin in hoc negotio conficiendo plurimum a libro illo manuscripto, quem is mihi commodato dedisset, adiutus essem... Secundum item librum ut Petro Ronsardo donarem, multae et magnae me causae impulerunt, quarum tu in primis conscius es... » Ces motifs, il faut les lire dans cette langue élégante et

Elogia. Il y a trois pièces de sa façon parmi les liminaires de la *Franciade*, dont un sonnet signé P. P. Sa signature latine est généralement G. Valens Guellius P. P. Binet cite un poème latin de « Monsieur de Pimpont », adressé à Ronsard, qui le place, de son côté, au nombre des « divines têtes sacrées aux Muses », qu'il regrette, dans la préface posthume de la *Franciade*, de voir écrire en latin plutôt qu'en français. Deux épigrammes de Dorat lui sont dédiées (*Poem.*, 2^e part., p. 14 et 18). Il a fait des vers pour l'*Iliade* de Jamin, qui a imprimé dans ses *Œuvres* un « Discours de M. de Pimpont conseiller du Roy », d'autres pour *La Bergerie* de Remi Belleau, Paris, 1572, et pour *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses*, Paris, 1576, du même poète. Belleau lui paye sa dette en dédicaces et à Baïf lui dédie une ode (éd. M.-L., t. II, p. 361). Quand Desportes imprime pour la première fois le recueil de ses *Amours*, en 1575, il place le poème de Guélis, *Ad Henricum Poloniae regem*, en tête de ceux qu'il a demandés à ses amis pour recommander ses débuts, par conséquent avant les vers latins de Dorat et de Baïf. Guélis s'y montre, en effet, brillamment inspiré. Il a participé à la joute littéraire des poètes humanistes, à propos de la médaille d'Alexandre rappelant l'image de Michel de l'Hospital. Enfin, on le voit collaborer à divers « tombeaux », notamment à ceux de Turnèbe, du président de Thou et de Ronsard.

On trouverait sa trace en d'autres travaux philologiques que ceux de Lambin et de Scaliger. Les *Verisimilia* de L. Fruytiers, qu'il a honorés de distiques liminaires (*Germ. Valentis Guellii ad Ianum Dousam*), contiennent un morceau à lui dédié (Anvers, 1584, p. 142). Il y a seize lettres de sa main à Pierre Daniel, dans les mss. 141 et 450 de la Bibliothèque de Berne. Une lettre de Th. Canter à Daniel, écrite d'Utrecht en 1570, le mentionne ainsi : « Magnopere scire desidero quid, ubi et quomodo agas, similiter et quid agat communis noster amicus ac patronus D. Pimpontius, cuius iam Elucubrations in Virgilium Plantinus noster sub prelo habet ; nec minus quid agat Auratus noster » (*Bernensis* 141, n° 211). Il s'agit ici de la principale publication de Vaillant de Guélis, le commentaire sur Virgile qu'il fit paraître à Anvers en 1570, dédié à la reine Elisabeth d'Autriche.

1. Cf. Lucrèce, l. I, v. 43 (... *Memmi clara propago*).

pure, qui faisait de l'éditeur de Lucrèce, et bientôt de Cicéron, le rival des meilleurs prosateurs latins d'Italie :

DIONYS LAMBINUS P. RONSARDO, POETARUM GALLICORUM PRINCIPI.

Cum primum T. Lucretii Cari librum de natura rerum Errico Memmio propter grauissimas, et iustissimas causas dicauissem, Ronsarde, hunc secundum me tibi donare debere non leuioribus causis adductus iudicaui. Primum enim poetarum Gallicorum sine controuersia princeps et es et habetis. Deinde, quemadmodum Lucretius noster Latinorum primus naturam et philosophiam (mitto dicere quam : do etiam deliram et in multis impiam) Latinis versibus, iisque ornatissimis ac politissimis illustrauit, ita tu per amoenissima omnium poetarum Graecorum ac Latinorum nemora diu peruagatus, atque ex eorum liquidissimis et purissimis fontibus infinita rerum nostris hominibus inauditarum ubertate hausta, ea poemata sermone Gallico in vulgus edidisti, quae Homeri, Hesiodi, Pindari, Anacreontis, Apollonii, Theocriti, Callimachi, Virgilii, Horatii, Tibulli, Propertii, Ouidii et ceterorum *ληκύθους* et *μυροθήκη* redolerent. Huc accedit, quod lego, paullo te natu grandior, te adolescentem (ut probe meminisse potes) ad Graecarum litterarum studia, quamuis currentem, incitauit ; tibi etiam (ut ipse praedicare soles) in scriptoribus Graecis ac Latinis versanti, quasi lumen saepe praetuli. Deinde tu me elegantissimo quodam et prope diuino carmine, quod immortale cum ceteris tuis scriptis futurum esse confido, amplissime ornasti, memoriaeque sempiternae commendasti ¹. Postremo amicitiam nostram ex optimis initiis ortam et profectam cum absente me assidua mei recordatione aluisti, tum, post longinquas et diuturnas peregrinationes meas patriae reddito, plurimis et illustribus amoris signis summisque erga me studiis amplificasti atque auxisti. His igitur causis impulsus hunc secundum librum, in quo de primorum corporum motu, de figuris eorum variis et tamen finitis, numero infinito, natura simplicissima, omniumque colorum atque adeo omnium primarum qualitaturn experte, de mundis innumerabilibus, qui fortuito illorum corpusculorum concursu (rideamus licet Epicuri deliria) et oriuntur et intereunt, disputatur ; hunc (inquam) librum amicitiae nostrae testem futurum sempiternum tibi libens atque ex animo dono. Vale.

L'amitié de Ronsard et de Lambin, révélatrice des goûts profonds du poète, a laissé ses traces dans quelques correspondances manuscrites du temps, documents que nos études ont trop rare-

1. V. l'ode citée p. 155.

ment l'occasion d'utiliser. Elles nous introduisent dans l'intimité de ces hommes, moins différents de nous qu'il ne le semble au premier abord, et dont le limpide latin suffit à rendre les sentiments et les passions. Dans les lettres que Lambin adresse à ses amis, en 1553, en revenant d'Italie où il a accompagné le cardinal de Tournon, Ronsard est quelquefois nommé, parmi d'autres humanistes qui paraissent faire alors sa société favorite ¹. Quand il écrit à Prévost, régent de ce collège de Boncourt où l'on joue les pièces de Jodelle, Lambin ne manque pas de le charger de ses amitiés pour Ronsard : *Gallandio, Turnebo, Rossardo salutem* ². Mais deux lettres intéressantes à tous les titres ont été écrites, cette année-là, au poète lui-même par son ami voyageur. La première lui apprend que Lambin a rencontré à Rossillon, chez le cardinal, un de ses grands amis, René d'Oradour, venu avec Charles de Pisseleu, évêque de Condom ³. Ce même Oradour se charge de faire parvenir la lettre au poète, que Lambin est impatient de revoir à Paris pour reprendre avec lui leurs études communes :

Rossardo S. Cum mihi nihil longius videretur quam dum te viderem et tamen quotidie sperarem me Lutetiam profecturum, factum est ut totum hoc tempus quod Lugduni a Rossilione consumpsi, posteaquam ex Italia redii, mutum a literis abire passus sum; sed cum Episcopus Condomensis Rossilionem ad decimum Cal. Maias (*sic*) venisset et una cum eo Auradurus quidam tuus familiaris mihique notissimus visus ac salutatus esset, nato (ut fit) plurimo de te ac tuis studiis sermone, hortatus est me ut ad te scriberem simulque recepit se curaturum ut tibi litterae redderentur. Hoc ei negare non potui, tum quod studiose petebat, tum quod ego mea sponte scribere volebam. Unum

1. J'ai étudié, dès 1882, le ms. 8647 du fonds latin de Paris contenant la minute de la correspondance de Lambin de l'automne 1552 à la fin de 1554. M. Henri Potez a tiré depuis de ce manuscrit une élégante et substantielle étude, intitulée *Deux années de la Renaissance d'après une corresp. inéd.*, dans la *Revue d'hist. litt.* de 1906, p. 458 et 658. Il y a donné place, en les traduisant, aux lettres de Ronsard, et sa lecture d'un texte assez difficile diffère quelque peu de la mienne, que j'ai vérifiée récemment sur le ms. M. Potez ne semble pas avoir relevé les mentions de Ronsard dans les lettres à Prévost.

2. *Biblioth. nat.*, *Lat.* 8647, fol. 34 v^o et 49. Lambin emploie toujours à cette époque la forme *Rossardus*.

3. Ronsard dédie « à René d'Oradour, abbé de Beus », une de ses premières odes, et le nomme dans l'ode *À son retour de Gascogne* (*Odes*, t. I, p. 208 ; t. II, p. 299).

me a scribendo auocabat quod (ut supra scripsi) sperarem me tecum coram propediem familiariter de more nostro locuturum. Qui mihi dies profecto pulcherrimus et optatissimus illucescet. Quid enim mihi dulcius accidere potest quam eum longo interuallo videre cum quo honestissimorum studiorum societate coniunctus sum? Cum igitur me socio et adiutore ¹ in pulcherrimo isto et gloriosissimo philosophiae et literarum et poetices cursu, in quo versari usus sis, dubitare non debes quum ² congressum nostrum magnopere expetam. Quem cum breui futurum confidam finem scribendi faciam atque ad illam diem ea quae hic eram scripturus reseruabo. Hoc unum abs te interea petam ut tibi persuadeas Lambinum omnia tua causa velle, tuaeque laudi et gloriae, quum ex scriptis tuis politissimis et elegantissimis comparasti, mirifice fauere. Rossilione, 8^o calendas Aprileis.

Aurato, Turnebo, Praeuotio s. ³ Audio quaedam esse noua poemata abs te edita, quae mihi turpe esse existimo nondum ad meas manus peruenisse⁴; ea igitur, ubi primum Lugdunum venero, diligenter perquiram ac studiose, ut tua omnia soleo, legam et deuorabo ⁵.

Quelques mois plus tard, en août 1553, Lambin est avec la maison du cardinal de Tournon à la suite de la Cour. Il fait une nouvelle rencontre, celle de Pierre de Paschal, le cicéronien que Ronsard honore alors d'une vive amitié attestée par maint poème. Leur conversation roule sur les mérites magnifiques du « prince des poètes français », à qui Paschal doit remettre la lettre que voici :

Paschalius noster cum mihi forte insperanti occurrisset, primum illa, quae ab amicis usurpari solent longo interuallo inter se congregienti-

1. On lit nettement ce mot et non *admonitore*.

2. Lambin a hésité sur le mot, mais il l'a maintenu dans son brouillon.

3. Ce Prévost, lié avec Ronsard, est régent du Collège de Boncourt, où vient d'avoir lieu la fameuse représentation devant le Roi de la *Cléopâtre* et de l'*Eugène* de Jodelle; ce régent l'a contée à Lambin, qui lui répond le 10 mars 1553 : « Delectauit me in primis epistolae tuae locus de Comoediis et Tragoediis Gallicis. Libenter enim audio linguam nostram quam ceterae nationes barbaram et inopem esse dicunt, antiquorum poetarum veneres et ornamenta capere, interpretari et exprimere posse. Qua in re gloriebantur Itali se nobis esse superiores. Sed propediem, ut video, intelligent sibi rem esse cum aduersariis pugnacibus et lacertosis » (Fol. 34. Potex, p. 495). Ce rappel de l'Italie est à noter. On devra, pour l'apprécier exactement, consulter Ferd. Neri, *La prima tragedia di Et. Jodelle*, dans *Giorn. stor. della letter ital.*, t. LXXIX, 1919, p. 50-63.

4. Les *Amours*, avec le cinquième livre des *Odes*, avaient paru le 1^{er} octobre 1552; Lambin voyageant en Italie n'avait pu les voir encore.

5. *Lat.* 8647, fol. 41.

bus, diligenter et cupide ab utroque seruata sunt, ut et ego illum et ille me familiarissime complecteremur. Deinde cum mihi, ut fit, de meo ex Italia reditu gratulatus esset, nulla nobis de re nulloue de homine priusquam de te sermo ortus est. Casune an diuinitus, an propter animorum et studiorum similitudinen, quaecumque huius sermonis nobis causa extiterat, siue casus, siue deus, siue, quod est credibilis, animorum conuinctio ex qua amicitia nascitur, tu quidem certe nobis totius nostrae orationis argumentum fuisti. Sed quaenam fuerit illa nostra de te oratio quaeres. Desine, obsecro te, mi Rossarde, desine quaerere. Quid enim nos aliud putas de te esse locutos, aut quid omnino quisque de te loqui potest, nisi quod tu mereris quodque Gallia de te cuncta paucis exceptis iisque vel indoctis, vel inuidis, praedicat. Quid illud est? dices. Numquid hodie efficies ut te vel in os laudem, vel quod non multum dissimile est mea epistola tuas laudes persequatur. Quamuis enim epistolam dicunt non erubescere, tamen quod cuiquam coram dicere verear ne per literas quidem significare ausim. Itaque noli a me expectare ut dicam te a nobis in eo sermone Linguae Gallicae amplificatorem, nouorum verborum opificem, non usitatorum carminum ac rythmorum architectum, Poëtarum Gallicorum principem nominatum ¹. Tu per me quid de te fuerimus locuti ignorabis. Espistola quidem mea tibi nunquam renunciabit. Sed, si scire vis, Paschaliū habes hunc ipsum, qui hanc a me epistolam quam tibi redderet expressit. Urge ut sermonem illum nostrum tibi exponat. Nunquam faciet, si hominem bene noui. Inest enim in eius fronte et oculis pudor ille ingenuus, doctrina et literis et Musis dignus. Quare noli neque a me neque a Paschalio ut tibi sermonem, quem de te habuimus, flagitare. Tua potius virtute delectare, tua te conscientia aestima quae profecto tibi clarius quam fama popularis tuas laudes canit et praedicat. Vale. Denique verum et incorruptum tuarum laudum praeconem posteritati reserues, quae certe quo longius abs te aberit, hoc de te ac tuis scriptis sapientius iudicabit. Haius ² tibi salutem dicit. Vale. 5 idus sextiles ³.

Cette vive page est précieuse pour l'histoire de la poésie. Elle fait constater, presque aussitôt après les premières publications

1. Sur le titre de « prince des poètes » donné à Ronsard dès cette époque, v. Laumonier annotant Binet, p. 56.

2. Est-ce Maclou de la Haye, poète français, ou Robert de la Haye, poète latin? Tous les deux sont liés avec la Pléiade. Le second a composé les vers intitulés : *Rob. Hayus de I. Bellaio et P. Ronsardo* (Chamard, p. 255, 354, 389).

3. Bibl. nat., Lat 8647, fol. 59 v^o-60.

de Ronsard, quelle admiration générale il a provoquée. Il est piquant de l'entendre célébrer en latin comme l'écrivain qui a enrichi la langue nationale de mots nouveaux et comme « l'architecte » de formes poétiques et de rythmes qui n'ont pas encore servi. C'est le sentiment de toute la France lettrée qui s'exprime dans le juste enthousiasme de deux jeunes humanistes.

L'intimité de Ronsard et de Lambin se trouve attestée d'une façon non moins précise dans une autre correspondance conservée par Jean Passerat. Le futur éditeur de Plaute, venu enseigner à Bourges en 1565 et 1566, restait en rapports avec ses amis parisiens, et nous voyons que Patouillet lui faisait tenir des lettres de Ronsard, de Baïf et de Lambin ¹. Dans l'été de 1566, il interrogea anxieusement ce dernier sur le bruit qu'on répandait de la mort de Ronsard, alors absent de Paris : « Tristiores de Ronsardo nostro rumores illorum capnisim qui disseminarant, ita me nuper horrore perfuderunt ut exanimatus acerbissimo communis amici casu pene lugubria sumpserim ; sed dolor qui iam incandescebat refrigerato in partem nefario sermone paulatim retinetur, et dii faxint ut hoc mendacium, si qua nobis omnibus impendere pericula defuncti simus. Tu si me valere vis valetudini tue diligenter seruias, nec metuas ne non qui cauere aliis discunt sibi confutant. Auratum meo nomine iubeto saluere, imprimis Memmium... ² » Passerat fut rassuré par une lettre de Lambin et une autre que Bartolomeo Delbene adressait à son fils, étudiant à Bourges ; mais il sentit le besoin d'en témoigner sa joie à Ronsard lui-même :

Les tristes nouvelles semées naguères par delà, et confirmées par plusieurs assés certains auteurs, m'avoient forcé de mettre alors la main à la plume, afin de tesmoigner par escrit une partie de l'extreme douleur que mon ame avoit conceue pour une si grande perte. Mais les lettres du seigr d'Elbene, pere de Monsieur de Hautecombe³, m'apporterent depuis un incroyable plaisir, m'assurant que ce bruit estoit faux et que commenciez a recouvrer vostre bonne santé, et mesme

1. *Patulaeus cum litteris Ronsardi et Bayffii tuas ad nos perferendas curabit. 3^o calendas apr. 1566* (Bibl. nat., Lat. 10327, fol. 110. Lettre à Lambin).

2. Bibl. nat., Lat. 8583, fol. 454.

3. Alfonso Delbene, abbé de Hautecombe, poète français, fils de Bartolomeo, poète italien, tous deux amis de Ronsard. En 1572, Passerat lui dédie un *Hymne de la paix* (fol. 109 de son *Recueil*).

evangile nous a esté envoyé par Monsieur Lambin, qui affermoit d'avantage vous avoir veu et salué sain et gaillard à Paris. Voilà comme les deux contraires et principales passions, selon la sentence de Platon, n'ont esté gueres esloignées l'une de l'autre, et avons senty la dernière plus forte d'autant que la premiere estoit vehemente... Je ne poursuivray ce point plus avant. ...seulement j'ay à vous supplier par cette tant douce et désirée santé que doresnavant vous la contregardiez pour vous, vos amys et l'honneur de toute la France... De Bourges, le 20 août 1566 ¹.

A ce moment de nos guerres civiles, la mort de Ronsard eût ravi d'aise, comme un juste châtement du ciel, quelques huguenots échauffés qu'irritaient contre lui les *Discours des misères de ce temps* et la *Remonstrance au peuple de France*. Avec les pamphlets, couraient les bruits diffamatoires, dont la fameuse inculpation d'athéisme. C'était l'ordinaire attaque du siècle, et peu de gens de lettres échappaient à ce genre de calomnie. Si l'accusation d'hérésie était courante ², celle d'athéisme disqualifiait plus sûrement auprès des deux partis. Le bon Passerat se désolait donc de ce qu'on disait à Bourges et d'entendre le nom de Lambin mêlé à ces propos; il en écrivait à celui-ci, l'informant qu'on l'accusait aussi de répandre la nouvelle d'une condamnation infamante de Muret à Rome, dont la fable ridicule paraît s'être établie à cette époque :

Ronsardum saluum et incolumem Lutetiam rediisse meis quoque litteris ipsi gratulor. Tibi vero, mi Lambine, gratias ago quod me rerum nouarum thesauro locupletaris. . . Hic nuper nescio unde perfecti rumores M. Anton. Muretum Romae, quibusdam de causis, incendiariorum affectum esse supplicio. Rides? ingemui, mehercule, neque tu non ingemiscas, cum audies caetera : laudatur huius rei autor Dio. Lambinus, qui in frequentissimo celeberrimoque Scholae Parisiensis auditorio praedicauit tribus Theodori liberatum esse orbem terrarum M. R. G. alii T. [Une note marginale rétablit les noms : « Mureto, Ronsardo, Goueano, et alii Turnebo. »] Haec quam acerbè nobis auditu

1. Bibl. nat., *Lat.* 8585, fol. 151. Ed. L., t. VII, p. 123.

2. Lambin lui-même n'a point échappé à celle-ci, et ses anciens amis d'Italie ont cru qu'il s'était fait huguenot. Paul Manuce a rayé son nom d'une édition de ses *Epistolae* avec ceux de François Hotman, Jean Sturm, Gilbert Cousin, André Dudith. Sur cet incident et la protestation énergique faite par Lambin en 1561, v. Nolhac, *Une conséquence bibliographique du Concile de Trente*, dans la *Revue d'hist. et de litt. religieuses*, t. III, 1898, p. 1-9.

fuerint ex tuo sensu iudicato. Conquisiuimus sane et conquirimus horum sermonum autores nefarios, quibus nescio quid verbis atrocibus minamur. Vos autem, qui tam alte ascenditis, aequiore debetis esse animo ac meminisse nihil vobis noui accidere, si eiusmodi veluti procellis ac tempestatibus inuidia gratiamini. Nos qui humi serpimus et magis procuranda nobis monstra quam timenda arbitramur, nihil amplius possum addere cum praesertim scribam inuitus, nisi ut sceleratam hanc epistolam quae tibi tantum mali nuntiauit conscindas, meque mutuo diligas. Vale ¹.

Nous devons à cette histoire une jolie lettre de Ronsard, non moins précieuse par la rareté que par l'intérêt de certaines indications de caractère. Quoiqu'elle soit connue, on la goûtera mieux parmi les documents qui l'expliquent. Du ton de l'homme qui a subi bien d'autres ennuis, le poète raille doucement un ami timoré :

A Monsieur et bon amy Monsieur Passerat, à Bourges ².

Monsieur Passerat, Depuis ma lettre escrite, monsieur Lambin est venu souper avec moy, qui m'a monsté vostre lettre latine en laquelle j'ay veu comme les bons huguenots de Bourges (car autres ne peuvent estre qu'eux) ont semé par la ville que ledit sieur Lambin auoit dit en chaire publicquement que le monde estoit delivré de trois athées, sçauoir Muret, Ronsard et Gouveau. Je n'ay recueilly autre fruit de telle nouvelle, sinon l'honneur qu'on me faict de m'accoupler avec de si grands personages, desquels je ne merite deslier la courraye du soulrier, et voudrois que l'on me fist tousjours de tels outrages à si bon marché et à si bon prix, et me sentirois bien heureux de pouoir esgaler les vertus, sçauoir et doctrine et bonne vie des deux, et mesme de Muret que j'ay cognu homme de bien. Si monsieur Lambin l'a dit, je n'en sçay rien, cela ne m'importe en rien, et là dessus je m'en iray demain aux Trois Poissons boire à vos bones graces, me recommandant de tout mon cœur à vos diuines Muses.

Vostre humble amy et seruiteur,

RONSARD.

Le bon Passerat, si sensible aux attaques contre les hommes qu'il admirait, était plus jeune que Ronsard et Lambin et ne fut

1. *Lat.* 8585, fol. 152.

2. *Lat.* 8585, fol. 152. Ed. L., t. VII, p. 125. Blanchemain n'a pas lu le nom de « Gouveau », Antonio de Gouveau (*Goueanus*). Au reste, l'orthographe du document n'est que celle d'un copiste.

appelé qu'en 1572 à enseigner au Collège royal. Son premier hommage au poète remontait, je crois, au « Tombeau » de Turnèbe. Outre l'élégie française qu'il lui a dédiée ¹, Passerat avait composé pour cette publication une élégie latine, où il convie Ronsard parmi les amis qui pleurent le grand helléniste et qu'il désigne par de poétiques allusions :

Clarus ab hospitio, Memmii generosa propago ²,
Pimpuntii studiis nobilitata domus ³,
Te flet Lambinus, cuique est cognomen ab auro ⁴,
Et Graiae et Latiae fama secunda lyrae ;
Te noster vates, cuius numerisque modisque
Thebanus Gallis cedere visus olor ⁵.

Un peu plus tard, l'humaniste troyen fut des dix poètes qui accompagnèrent de vers laudatifs, en 1572, l'édition de la *Fran-ciade* ⁶, et il écrivit même un « Sonnet à Mademoiselle de Surgères », qui se plaisait, comme on le sait, à être comparée à l'Hélène d'Homère ⁷. Ronsard, de son côté, s'adresse à Passerat à la fin du beau poème d'*Hylas*, qu'il lui dédie à partir de 1573 ⁸. Il goûtait sa facilité de versificateur dans les deux langues ; il appréciait sans doute à sa valeur exacte ce savant aimable, bienveillant, digne protégé de la maison de Mesmes, bon commentateur des Elégiaques latins, qui n'a pas laissé dans la science de

1. Citée plus haut, p. 153.

2. Michel de l'Hospital, Henri de Mesmes.

3. G. Vaillant de Guélis [non de la Guesle], abbé de Pimpont.

4. Dorat a donné au « Tombeau » une intéressante élégie de vingt-six distiques latins mis en grec par lui-même (*Adversus doctiss. et piiss. viri Adriani Turnebi necromastigas*).

5. V. le *Tumulus* de 1565 et la réimpression dans *V. Adriani Turnebi... opera nunc primum... in unum collecta*, Strasbourg, 1600, t. III, p. 107.

6. Blanchemain n'en reproduit que trois, dont Passerat, t. III, p. 6. Il a, bien entendu, largement participé au *Tombeau* de Ronsard, dont l'*Epicedium* est reproduit dans le recueil : *Io. Passeratii... Kalendae Ianuariae*, Paris, 1603, p. 70. Cf. p. 73, *In obitum Io. Aurati*.

7. *Recueil des œuvres poétiques de Ian Passerat, lecteur et interprète du Roy*, Paris, 1606, fol. 237 :

Vous n'avez rien de ceste antique Helene
 Fors que le nom et la rare beauté...

8. *Hylas*, à Jean Passerat, lecteur du Roy, excellent poète latin et françois (éd. L., t. V, p. 132). V. plus haut, p. 130.

l'Antiquité des traces bien profondes ¹, mais que son amour des lettres et de la poésie recommande pourtant à la postérité :

*O Passerati, censor exactissime
Priscorum, item recentium,
Quotquot Poetas Roma florens aureo
Produxit olim saeculo,
Et quot per Europaea passim compita
Nunc gignit aevi ferrei
Propago...* ²

Les relations de Ronsard avec le Collège royal paraissent avoir duré toute sa vie ; mais c'est pendant sa jeunesse qu'il compta ses plus étroites amitiés avec les « lecteurs du Roi » et même longtemps avant que Dorat fût appelé à prendre place parmi eux. Outre les savants que nous avons rencontrés tant de fois, comme Turnèbe et Lambin, il connaissait Jean Mercier, l'hébraïsant célèbre, successeur de Vatable, qui était le beau-fils de Jean de Morel et dut quitter la France en 1567 comme réformé. Il voyait aussi Ramus d'une manière assez intime, puisqu'il y eut entre eux une véritable collaboration.

Quand Pierre de la Ramée publia, en 1555, sa *Dialectique*, où il empruntait beaucoup d'exemples aux poètes latins, il pria quelques-uns de nos poètes de les traduire en vers français pour insérer leur traduction dans son texte ³. Ronsard assumait de ce travail la part principale, les citations de la préface dédicatoire à leur protecteur commun, le cardinal de Lorraine, et trente et

1. Voici ce qu'écrivait Scaliger, à la vérité homme irascible, en 1578 : « Passerat et quelques autres Pedantes comme lui, qui n'ont aucune science que de petits fatras de corrections... » (Bibl. nat., Dupuy 496, fol. 13 ; cf. fol. 180). Melissus, naturellement bienveillant, a été charmé par le goût de Passerat pour la poésie des Romains.

2. Ce joli poème est de Paul Melissus, *Schediasmata*, p. 525.

3. La *Dialectique* de Pierre de la Ramée. A Charles de Lorraine cardinal, son Mécène, Paris, A. Wechel, 1555. Binet, dans son texte de 1597 (éd. Laumonier, p. 43, 245), mentionne cet ouvrage en le confondant avec la *Rhétorique françoise* de Foelin. Les collaborateurs de Ramus sont, avec Ronsard, Belleau, Pasquier, Pelletier, Des Masures, le Conte d'Alsinois (N. Denisot) ; le seul qui soit ignoré est De Brués, que Ramus a visiblement introduit par complaisance (p. 20 et 33) et sur qui l'index de notre livre renseignera. Quelques emprunts sont faits aux œuvres de Marot. Du Bellay n'a pas travaillé comme Ronsard spécialement pour l'ouvrage ; les quatre passages de Virgile cités avec son nom (p. 9, 26, 59, 104) sont tirés de sa traduction du livre IV de l'*Enéide*, parue en 1552.

une autres, dont les traductions, signées de son nom, se présentent avec des mètres variés au milieu de la prose didactique de l'auteur¹. Ce jeu d'humaniste, destiné à enrichir un précieux livre d'enseignement, témoigne que le poète et le « lecteur en philosophie grecque et latine » étaient en rapports tout à fait cordiaux au temps du *Bocage* et des *Hymnes*². Le restèrent-ils par la suite? On ne sait si Ronsard fut défavorable à la campagne violente de Charpentier, soutenu par Dorat, contre leur célèbre collègue, qui devait avoir un tragique dénouement au temps de la Saint-Barthélemy³. Il n'a point cité le nom de Ramus dans ses œuvres imprimées, et on ne le trouve qu'en une page latine inédite, parmi ceux de ses familiers qui « subodorèrent » les premiers l'ignorance si bien cachée de Pierre de Paschal⁴.

A l'époque où Ramus était lié ainsi avec les meilleurs poètes de Paris, il les invitait à sa table, ainsi que le raconte son élève Nicolas de Nancel; possédant, comme l'assure Rabelais, « des escuz au soleil », il pouvait offrir de belles agapes aux collaborateurs de sa *Dialectique*, auxquels se joignaient Baïf et Jodelle⁵, qui furent aussi de ses amis : « Cum poetis raro versatus est, quasi dispar studium sequentibus. Omnes tamen Lutetiae celeberrimos habitos aliquando ad prandium inuitavit, coryphaeo Ronsardo, velut Apolline praeunte, sed postea nunquam; e quibus etiam unus perdoctus Bellaius Ramum scommate diro perstrinxit, Rabelaesum pari sarcasmo insultantem imitatus⁶. » En écrivant, en effet, sa *Pétromachie*, satire marotique assez inoffensive, Du Bellay reprenait le thème qu'on trouve dans la préface du

1. Elles ont été ajoutées par Laumonier à l'œuvre poétique de Ronsard, dans la *Revue du seizième siècle* de 1916, p. 128-136, et dans son éd., t. VI, p. 396-404. Les textes traduits sont pris dans Virgile, Horace, Ovide, Catulle, Properce, Juvénal, Martial et Cicéron (*Pro Murena*). Le seul texte grec traduit par Ronsard est d'Empédocle cité par Aristote.

2. Dans les *Allusiones* de Du Bellay, publiées chez F. Morel en 1569, on trouve, p. 13, l'« allusion » du nom de Ramus, avec celles de Turnèbe, de de Galland l'ancien et de Louis Le Roy.

3. V. un article de Joseph Bertrand, *J. Charpentier est-il l'assassin de Ramus?* (*Revue des Deux Mondes*, du 15 mars 1881).

4. Ronsard : *Hominis inscitiam et fucum... nasati subolfecerunt*.

5. Sur les relations de Jodelle avec Ramus, v. ses œuvres, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 192, 364, 376. Ses vers sur la grammaire de l'érudit sont mis en latin par Melissus, *Schediasmata*, 3^e part., p. 66.

6. *Petri Rami Veromandui... vita a Nic. Nancelio Trachyeno Nouiodunensi... descripta*, Paris, 1599, p. 65.

Quart livre de Pantagruel ¹. La grande brouille mise par Pierre de la Ramée et Pierre Galland dans l'Université de Paris, à propos des attaques du premier contre Aristote, semble avoir beaucoup moins intéressé Ronsard, au reste bon platonicien. On peut penser que plus tard il ne se soucia guère de participer à une querelle contre le sagace grammairien de la langue française et l'ancien ami chez qui il avait, « comme Apollon », présidé la table des Muses.

Serait-il téméraire de rechercher dans un ouvrage oublié, les *Dialogues* de Guy de Bruès, « gentilhomme au païs de Languedoc », quelques-uns des sujets traités par Ronsard dans les controverses amicales de l'entourage de Ramus ? Le livre date exactement de cette époque de la vie du poète, et lui prête des propos abondants sur les questions philosophiques du moment ². Ce Bruès, qui a une dédicace au *Bocage* de 1554 ³ et son nom dans un sonnet de 1555, a été compté un instant dans la Brigade ; il se réclame de Jean de Morel ⁴, et c'est un des libraires de Ronsard qui publie son livre. Ces titres permettent d'évoquer son témoignage, d'autant plus que sa citation de « la *Dialectique* de Pierre de la Ramée et ses animadversions contre Aristote » donne à penser qu'il connaissait l'auteur. Il a choisi, avec Ronsard, comme « entreparleurs » de ses dialogues, Jean Nicot, Guillaume Aubert et Baïf. Celui-ci expose des vues hardies sur la nécessité de vivre « suivant la nature » et non « suivant l'opinion et les lois » ;

1. V. la *Satyre de maistre Pierre du Cuignet sur la Pétroumachie de l'Université de Paris*, dans l'éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 408-417 et 565. Pour tous ces points d'histoire littéraire, le travail de Ch. Waddington sur Ramus est rempli d'inexactitudes.

2. *Les dialogues contre les nouveaux academiciens, que tout ne consiste point en opinion*, Paris, Guil. Cavellart, 1537. Cet ouvrage, dont le privilège est du 30 août 1556, a été dédié au cardinal de Lorraine. Publié par l'éditeur des *Odes*, « à l'enseigne de la poule grasse », il semble avoir manqué de succès, puisque les exemplaires invendus ont été remis en vente après la mort de Ronsard, avec un titre réimprimé et la date de 1587.

3. L'auteur dit dans sa préface qu'il a été encouragé à la publication par M. de Morel, « gentilhomme Ambrunois, que j'ayme et admire grandement, tant pour son intégrité que pour sa rare (le texte porte *race*) et singulière érudition ».

4. Fol. 54. C'est l'épigramme « Quel train de vie est-il bon que je suive », qui était dédiée à Muret dans le *Livret de Folastries*. Le sonnet, de 1555, commence ainsi : « Veux-tu sçavoir, Bruez, en quel estat je suis ? » (éd. L., t. I, p. 179). Plus tard, le nom est remplacé par celui de Binet.

il est courtoisement réfuté par ses compagnons, et tout d'abord par Ronsard lui-même. Il est certain que les opinions attribuées à l'un et à l'autre par un aussi respectueux disciple ne pouvaient être entièrement imaginaires et en opposition avec leur pensée véritable. Une allusion à leur réconciliation récente, après une brouille légère, est d'accord avec ce qu'on connaît de celle-ci. Les propos platoniciens de Ronsard sont également conformes à la vraisemblance et à ce qu'on sait de son respect pour les doctrines de l'Académie. Quant à la mise en scène des dialogues, elle n'est pas dénuée de grâce, puisque c'est au bord d'une eau courante, à l'ombre d'une saulaie du Parisis, que se réunissent les personnages :

BAÏF. Il y a tout près de ces saules, que tu vois là bas en grand nombre, un petit ruisseau à la rive duquel nous nous assoirons, sans que le chaut nous puisse offenser... RONSARD. Allons donc, car aussy bien

l'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phœnomenes d'Arate ¹.

Et ie me réiouïray voyant la verdure et les petits poissons qui sautellent dessus l'eau. BAÏF. Puis les propos que nous tiendrons nous feront oublier nos ennuis ; mesmement quand nous parlerons de la philosophie, en laquelle tu prends un merveilleux plaisir ; et pource en tes Hymnes tu l'as diuinement louée, combien que peut estre tu trouveras assez estrange ce que ie t'en diray...

C'est par de tels badinages que commencent d'autres entretiens plus illustres sous les oliviers de l'Attique.

III

Parmi les maisons de Paris où se réunissaient des humanistes, la plus connue se rattachait à la Cour, tout en gardant l'agrément et la simplicité de la bourgeoisie d'alors ². C'était celle

1. Ce sont des vers tout récents de Ronsard. Cf. plus haut, p. 87, n.

2. L'histoire de la maison de Morel mériterait d'être écrite. Aux sources imprimées, on joindra des correspondances et des papiers provenant de lui ou de ses filles, qui sont à la Bibliothèque nationale (*Lat.* 8389), à la Bibliothèque de l'Institut (ms. 290, anc. 292, fol. 42-48, 50, 210 v^o), et surtout à la Bibliothèque de Munich (*Coll. Camerariana*, vol. 14 et 33). Dans les lettres

de Jean de Morel, seigneur de Grigny, qui fut gouverneur du bâtard de Henri II, Henri d'Angoulême, plus tard grand prieur et amiral de France, à qui Dorat donna des leçons de grec ¹ ; Morel fut aussi maréchal des logis de Catherine de Médicis et maître d'hôtel du Roi. Ronsard trouva chez lui un des premiers cercles qui l'encouragèrent et le défendirent. Sainte-Marthe l'indique bien nettement :

*...Doctos omnes doctissimus ipse fouebas.
 Testis erit patrii princeps et gloria plectri
 Ronsardus...
 Tu primus laudare nouoque applaudere vati
 Coepisti... ²*

Le logis de Morel, rue Pavée, proche Saint-André-des-Arcs, a été célébré, non seulement par nos écrivains, mais par les étrangers qu'il aimait à y accueillir pendant leur séjour à Paris. Lui-même avait passé hors de France la première partie de sa vie, et il rappelait volontiers qu'il avait vécu à Bâle, auprès d'Érasme, et s'y était trouvé au moment de la mort de son maître illustre. Il avait reçu de lui, avec l'initiation du lettré, celle non moins précieuse du philosophe, et la plus haute pensée antique lui était devenue familière. Pour un homme de la Renaissance, la demeure d'Érasme était, à coup sûr, la plus belle école qu'on pût rêver, et Morel, conseiller littéraire du chancelier Olivier avant et après sa disgrâce, avait ajouté aux profits intellectuels de ce noble stage ceux d'un voyage aux Universités d'Italie. Revenu dans son pays, « il y acquit incontinent une si grande réputation parmi les sçavans, à cause de la facilité qu'il avoit d'exprimer ses pensées

de Charles Uytenhove à Morel ou à sa femme que renferme la collection de Camérarius, les mentions familières de Ronsard et de Du Bellay sont assez nombreuses (vol. 33, fol. 179-182, 260-263). Les copies que je possédais de ces documents ont été remises entre les mains d'un jeune érudit qui préparait un travail sur le savant Gantois et ne paraît pas l'avoir achevé.

1. V. des vers de Dorat à Henri d'Angoulême, dans ses *Poemata*, p. 302 et 303, et une note de Marty-Laveaux, *La Pléiade fr., Appendice*, t. II, p. 384.

2. V. G. Ioann. Morelli Ebredun. *Consiliarii OEconomiq. Regii... Tumulus*, Paris, Fed. Morel, 1583, p. 54. Dans ce recueil, réuni par Camille de Morel, le poème de Dorat, qui l'inaugure, a un particulier intérêt biographique. Baïf est à la p. 42 ; Ronsard manque.

et de sa profonde doctrine, que toute la cour du Roy commença de l'avoir en grande vénération » ¹. Protégé particulier de Catherine, il eut les poètes « tous pour amis intimes » et sut les aider de tout son crédit. La poésie latine régna chez lui de tout temps, d'abord avec Salmon Macrin, puis avec Dorat et George Buchanan ², et la poésie française vint un jour y tenir ses assises autour de Du Bellay et de Ronsard.

La place que Jean de Morel occupe dans l'œuvre du poète des *Regrets* est considérable, et Joachim, qui le nommait son « Py-lade », fut assurément plus près de son cœur que Ronsard lui-même ³ ; mais il est souvent présent dans l'œuvre de celui-ci, qui lui a dédié son recueil de 1556, la *Nouvelle Continuation des Amours*, où il réunit pour la première fois « petits sonnets bien faits, belles chansons petites » ⁴. Cet hommage était un témoignage de reconnaissance pour des services rendus, l'auteur voulait aussi appuyer de l'autorité d'un homme considérable, reconnu comme bon juge des choses de l'esprit, cette tentative d'un style nouveau, moins « fardé de mots sourcilieux » et imitant de plus près « Nature ingénieuse ». Il appelait Morel « la fleur de mes amis », et lui adressait l'*Hymne du Ciel*, un des meilleurs de ce recueil philosophique qui devait particulièrement agréer au disciple d'Érasme. Il a même célébré un jour les beaux yeux de sa

1. *Eloges des hommes illustres... par Scév. de Sainte-Marthe, mis en françois par G. Colletet*, Paris, 1644, p. 292-294.

2. V. notamment dans un recueil publié par les soins d'Uyttenhove, *Georgii Buchanani Scoti poetae eximii Franciscanus [et Odae]...* Bâle, Th. Guarinius Nervius [1568?], p. 132 du livre des odes, l'alcaïque intitulée : *Ad omnibus et Musis et Gratiis dextris notam virgunculam 13 ann. Camillam, Io. Morelli et Antoniae Deloinae f. ὁδάριον*.

3. V. les *Lettres de Joachim du Bellay*, éd. Nollac, Paris, 1883, p. 24-35 ; *Revue d'hist. litt. de la France*, de 1889, p. 300. Tout le monde se rappelle l'élégie remplie de confidences douloureuses, *Ad Janum Morellum Ebred. Pyladem suum* (à la suite des *Xenia* imprimés par Frédéric Morel en 1569).

4. C'est le recueil rempli par les « Amours de Marie » (Laumonier, p. 165, a décrit l'édition originale). La dédicace de l'auteur (éd. L., t. VIII, p. 351 ; éd. Bl., t. VI, p. 229) est un véritable manifeste littéraire sur les nouvelles tendances de sa poésie, qu'une pièce de Dorat, dédiée également à Morel, recommande presque à l'indulgence de celui-ci :

*Tu quoque missa tibi dum perlegis ista, Morelle,
Non inconcessi carmina plena ioci,
Pone supercilium paulisper...*

femme, la docte Antoinette de Loynes ¹, qu'un goût vif pour la poésie et une forte connaissance du latin rendait digne compagne de son mari ². Enfin Ronsard qui prépara quelque temps pour Morel un *Hymne des Muses*, a placé dans l'*Hymne du Ciel* l'attestation d'une efficace protection reçue de lui. C'est toi, dit-il,

Qui seul de nos François de mes vers pris la charge,
Couverts de ta faveur, comme Ajax sous sa targe
Couvroit l'archer Teucer... ³

C'est à la Cour que cette protection s'était exercée. L'opposition à Ronsard, attisée par les jalousies de poètes courtisans, s'y était manifestée avec violence, et Morel avait eu un mérite à la combattre que ne cessa de proclamer son obligé :

Ce seul Morel, qui d'un gentil esprit
Premier de tous de ma muse s'esprit,
Et mon renom sema par ces bocages
Maugré l'envie et les ardentes rages
Des mesdisans, qui m'ont plus avancé,
Tant plus ils ont mon renom effacé ⁴.

La façon délicate dont le maître d'hôtel du Roi servait ses amis dans un monde où sa parole était écoutée, les procédés ingénieux qu'il employait en leur faveur se dévoilent dans une lettre que l'on voudrait trouver adressée à Ronsard, mais qui est assurément semblable à d'autres que celui-ci a dû recevoir. Morel écrit à l'auteur d'un *Avant-mariage* imprimé pour les noces de Charles IX : « La chose vint bien a propos que le Roy estoit icy, à la Majesté duquel j'en presentay un de vostre part, d'une douzaine que j'avoye faict relire le plus honnestement qu'il me fut possible pour presenter à tous ces Seigneurs et Dames, là où

1. V., pour ce détail, l'antistrophe xxi de l'ode à M. de l'Hospital (éd. L., t. II, p. 144 ; éd. Bl., t. II, p. 93).

2. Les papiers de Munich renferment des lettres latines d'Antoinette de Loynes ; j'en ai transcrit une au bâtard d'Angoulême, alors abbé de la Chaise-Dieu, adressée à « Monseigneur de la Chaise-Dieu », et une autre écrite fort joliment au poète Nicolas Bourbon, où Morel a noté : « De la main propre et composition faicte sur le champ, de ma femme. » Il les a recueillies, ainsi qu'un fragment relatif aux études d'Antoinette, avec cette touchante indication : *In eius scrinii reliquiis post obitum repertae*, 1569.

3. Ed. L., t. IV, p. 248 ; éd. Bl., t. V, p. 138 (avec les variantes).

4. Ed. L., t. VII, p. 392.

nous avons pensé qu'ilz pourroient les mieux estre receus, car tous ne font pas cas de telles si exquisés compositions. J'eus par là occasion de ramentevoir à Sa Majesté les douze sonnetz par cy devant à Elle presentez de vostre part et despuis inserez dans vostre œuvre des Imitations... J'en presentay un aultre à la Royne, qui l'a eu fort agreable, un aultre à Madame de Montmorency et à Monseigneur le Chancelier absent ; les aultres se presenteront icy ou là ou il faudra, ou s'envoyeront à la Court au plustost qu'on pourra avant la nopce... ¹ » On ne saurait voir homme en place rendre plus délicats services à des gens de lettres. Plus d'un lui avait dû des conseils décisifs et l'élan de son esprit, et pouvait dire comme Sainte-Marthe : « Ce fut luy qui le premier me donna courage d'oser quelque chose » ². Mais il se plaisait aussi à assurer leur avancement dans le monde et à les mettre en relations avec des personnages importants. C'est ainsi que Ronsard eut de bonne heure la facilité de fréquenter chez lui le futur chancelier de France, Michel de L'Hospital, qui avait pris l'habitude de venir s'y reposer du souci des grandes affaires et qu'on verra plus loin continuer, sur la carrière du poète, l'action bienfaisante de son ami Morel ³.

Les trois filles de la maison, Camille, Lucrèce et Diane, élevées par des parents lettrés, faisaient honneur à leur maître, le jeune savant gantois Charles Uytenhove, que Morel gardait chez lui en ami autant qu'en précepteur, et qui possédait neuf langues dont l'hébraïque et la chaldaïque, à l'émerveillement des Parisiens. L'hébreu avait, par ailleurs, ses entrées chez Morel, puisque le docte Jean Mercier avait épousé une fille née d'un pre-

1. Biblioth. de l'Institut, ms. 290, fol. 42. Cette lettre, qui est un fort bel autographe de Jean de Morel, est écrite à Scévole de Sainte-Marthe, le 11 novembre 1570. L'opuscule qu'il a distribué était imprimé par Frédéric Morel (*Hymne sur l'Avant-Mariage du Roy...* 16 ff. in-8. Décrit par Jos. Dumoulin, *Vie et œuvres de F. Morel*, Paris, 1901, p. 198).

2. *Les Œuvres de Scévole de Sainte-Marthe*, Paris, M. Patisson, 1579, fol. 92 (Même texte au f. Aiiij de l'édition originale de 1569, où se trouve le *Discours sur les imitations* adressé à Morel). Cf. plus loin, p. 195, n. 2.

3. Sa femme était la marraine d'une des filles de Morel. Cf. Dupré-Lasale; *Michel de L'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France*, Paris, 1875, p. 97-100. Un témoignage d'intimité est la façon dont Morel se faisait adresser ses propres correspondances « au logis de Monseigneur le Chancelier de l'Hospital, à Fontaine-Belleau, à la Cour ». (*Coll. Camer.*, vol. 337, fol. 260.)

mier mariage d'Antoinette de Loynes¹. Les jeunes filles, vivant parmi les savants et les gens de lettres, partageaient leur esprit entre l'érudition et la poésie. L'aînée des trois écolières d'Uytenhove, Camille, devint bientôt l'émule des femmes humanistes que l'Italie produisait depuis longtemps en grand nombre, et qui étaient encore assez rares en France. Elle excitait l'admiration générale par sa science et ses précoces talents. A dix ans, elle parlait le grec comme une fille de Robert Estienne, calligraphiait l'hébreu comme un élève de Vatable, chantait sur le luth les vers de la Brigade et versifiait elle-même en trois langues². Quelques œuvres éparses, imprimées ou manuscrites³, ne justifient point ce surnom de « dixième Muse », dont on allait abuser pour nos dames lettrées et que Du Bellay semblait rapporter d'Italie pour lui en faire hommage⁴. Camille de Morel intéressait aussi par l'union en sa personne des grâces virginales et d'une intelligence virile; Dorat tirait de ce contraste le sujet d'une de ses grandes odes alcaïques, où il peignait autour d'elle l'admiration des fami-

1. Jean Mercier dut quitter la France en 1567, comme réformé. Il y a dans les mss. de la collection Camerarius des papiers provenant de son fils Josias Mercier, le philologue, dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt pour l'histoire littéraire.

2. Du Bellay s'amuse, dans les vers qu'il fait pour les dix ans de Camille (*Poemata*, f. 32), à énumérer les talents de la fille de son ami et même ses essais de poésie française :

*Sic versus patrios facit Camilla,
Ronsardus queat invidere ut ipse...*

Mais il faut lire surtout les odes alcaïques que Buchanan et Dorat lui ont dédiées, et qui figurent dans le recueil de ces poètes, auquel Uytenhove a donné ses soins en 1562 en y ajoutant ses propres vers et ceux de sa jeune élève. On y trouve d'elle une traduction de l'hébreu d'après son maître, des vers *Ad sereniss. Angliae reginam*, etc. Uytenhove était alors en Angleterre. Il avait déjà associé Camille à sa publication d'un *Epitaphium* du roi Henri II en douze langues, dont sa langue flamande (Rob. Estienne, 1560), que suivent des vers de Dorat et de Camille, alors âgée de onze ans, et une attestation signée *I. Bellaius* :

*Quid mirum hos versus nostram cecinisse Camillam ?
Carolus Utenhonijs nempe magister erat.*

3. Sans vouloir esquisser ici une bibliographie de cette femme savante, qui a collaboré au *Tombeau* de Du Bellay et à d'autres recueils, je signale une feuille imprimée par Robert Estienne (Bibl. nat., Y 2910), qui contient, avec des vers grecs de Florent Chrestien et une ode de Grévin, dédiée au grand imprimeur, douze distiques intitulés : *In Typographiam Musarum matrem Camilla Morella I. Morelli Ebredunaei filia ex Graeco I. Aurati*.

4. L'expression *Musarum decima* se trouve dans un dialogue de Du Bellay, inséré à la p. 81 du recueil publié par Uytenhove.

liers de son père ; il revendiquait agréablement l'honneur d'être un peu son maître, puisqu'Uytenhove suivait ses leçons et en transmettait les notes à la jeune fille :

*O nec paterni degener ingeni,
Et matre docta filia doctior,
Si tu Morelli vera proles
Veraque filia Deloinae...
Monstrum puellae tu genita es nouum,
Nec vera virgo, nec puer edita,
Cui forma membris castitasque
Virginea, ingeniumque mas est.
Miraculum tu nata es et alterum,
Quae, virginalis cum pudor haud sinat
Inter mares nostros adesse
Discipulos, abes esque praesens;
Nam Carolus te qui docet, is mihi
Praesens docetur; nostra per hunc tuas
Traiecta vox appellit ad aures...
Carta mei alloqui sequestra...¹*

L'adolescente faisait des vers grecs pour Dorat, des vers français pour Ronsard ; ceux-ci, en retour, la comparaient à Sappho et à Corinna. Quelques années plus tard, Paul Melissus, en madrigaux assez ardents et d'un joli tour latin, lui attribuera la beauté d'Hébé et la grâce décente des Heures². Du Bellay, l'ami le plus intime de ses parents, l'appelait tendrement « nostre Camille »³. Il voulut lui faire réciter avec Diane, Lucrèce et leur jeune frère, un grand épithalame dialogué au festin du mariage du duc de Savoie et de la bonne Marguerite de France ; ce festin n'eut pas lieu et on dut se contenter d'une représentation en famille ; mais les strophes légères du poète évoquent à merveille la mise en scène à l'antique qu'il avait réglée, le chant et la danse des jeunes

1. Bibl. nat., Lat. 8138, fol. 80. La pièce est imprimée avec quelques variantes, dans un recueil de Dorat (*Variorum poem. silua*, Bâle, 1568, p. 170) ; Robiquet la donne sans connaître cette impression (*l. c.*, p. 133). V. le nom d'Uytenhove à l'index de notre livre.

2. Cf. plusieurs poèmes des *Schediasmata*, Paris, 1586, 1^{re} part., p. 194, 197, 199, 202 ; 3^e part., p. 96, 243. Il y a entre eux échange de poésies en latin.

3. *Lettres de J. du Bellay*, p. 24.

récitantes et le vol de « leurs tresses blondoyantes » ¹. La présence de ces enfants chez le maître d'hôtel du Roi et celle de « la Nymphe Deloine », c'est-à-dire « Mademoiselle de Morel », leur mère, donnait un caractère particulier à ce milieu de science et de poésie, où l'on pourrait voir comme une esquisse, en plein seizième siècle, de l'hôtel de Rambouillet. Ce fut, en tout cas, le premier en date des « salons littéraires » de Paris.

Cette maison de Jean de Morel, que Ronsard fréquenta surtout après que Du Bellay fut revenu de Rome, ne remplaça pas, pour tous les poètes de son groupe, le centre de réunion qu'ils avaient auparavant chez le conseiller Jean Brinon. Ils n'y pouvaient user de certaines libertés laissées volontiers à ses jeunes compagnons par le mécène célibataire de Médan. On admit fort peu d'entre eux chez Morel ; les humanistes, gens plus paisibles, s'y montrèrent davantage, les études grecques y étant honorées au même titre que la poésie française. Tout contribuait à y retenir Ronsard et à en faire un des lieux où il devait se plaire. C'est là sans doute que le virent pour la première fois beaucoup de ces provinciaux et de ces étrangers, auxquels Morel et sa femme accordaient l'hospitalité de leur foyer. L'excellent Scévole de Sainte-Marthe a parlé de cet accueil avec l'accent le plus vif de la reconnaissance : « Me adolescente, solebat huius viri honesta cum primis et pudica domus, tanquam sacra Musarum aedes, Lutetiae, magna eruditorum frequentia celebrari, cum et eius uxor Deloina et filiae tres, bonis omnes disciplinis et moribus ornatissimae, perelegantes utraque lingua versus inusitata felicitate concinerent, ipse autem, chori dux et princeps, Apollinis interea vicem bellissime redderet ac repraesentaret ². » Dans une telle demeure, Ronsard reçut assurément beaucoup d'hommages. Il était tenu à les rendre à son tour aux muses du logis ; mais il

1. Du Bellay, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 421-439. J'ai déjà signalé, dans un ms. de la Bibl. nat., *Fr.* 4600, fol. 302, l'« ordonnance » conçue par le poète : Camille devait être habillée « en Amazone ou en habit de Pallas, l'armet en teste, la Gorgonne en son bras gauche » ; Lucrèce « en gentildone romaine », et Diane « en Nymphe et Déesse, son arc et flesche au poing ». Le « poète » était représenté par Isaac de Morel, « habillé en Orphée à l'antique, couronné de laurier, une harpe à la main ». Ronsard fut peut-être consulté par Du Bellay et par Morel, sur cette récitation en l'honneur d'une princesse qui était leur bienfaitrice commune ; en tout cas, il ne put manquer d'y assister.

2. *Elogia*, Poitiers, 1606, p. 129.

me paraît que les filles lui furent, avec le temps, moins agréables que les parents, et qu'il brûla peu d'encens pour la belle Camille ¹. S'il goûtait fort l'éducation littéraire chez les femmes, peut-être n'admirait-il pas autant qu'il eût fallu celles-là qui mettent leur gloire aux vers grecs et latins. Camille semble avoir fini dans le pédantisme en même temps que dans l'hérésie, vers l'époque où Ronsard, de plus en plus libéré de l'Antiquité, n'écrivait guère qu'en l'honneur de Mademoiselle de Surgères.

IV

Le poète contracta chez Morel, au début de sa carrière, des amitiés, dont plusieurs devaient lui servir. La plus illustre, et en même temps la plus utile, fut celle de Michel de L'Hospital. Le futur chancelier de France tenait parmi les humanistes une place éminente, qu'il ne devait pas seulement à ses fonctions. Sa gloire d'homme d'État a depuis lors rejeté dans l'ombre ses titres littéraires, mais tous les contemporains les ont reconnus, et plus d'une fois il apparut comme le porte-parole autorisé des lettres françaises ². Ronsard, qu'il applaudit un des premiers, trouva en lui,

1. Si Ronsard n'a pas collaboré au *Tombeau* de Morel, ce n'est point sans une raison sérieuse, car, s'il ne se prodiguait point dans ce genre littéraire, il ne se fût pas dérobé au devoir de rendre hommage à un tel ami. Mais il n'a sans doute pas eu de Camille une lettre du genre de celle qu'a reçue Sainte-Marthe, à Poitiers, et dont voici le début : « Monsieur, je vous supplie avoir pitié du tombeau de feu Monsieur de Morel mon pere, qui n'attend plus que vostre main pour estre parachevé. Je crains que l'on trouve aulcunement absurde qu'il tarde tant aprez la mort de mondit sr, qui fut le xix^e du mois de novembre 1581. Et oultre ce, je suis tellement importunée de la vefve et heritiers du pauvre Mr Federic Morel que je n'ay plus seulement moyen de les faire tarder... » Cette demande est du 22 août 1583 et le remerciement, qui est daté du 18 septembre, accompagnait le premier exemplaire « sorti de chez l'imprimeur » (Bibl. de l'Institut, ms. 290, fol. 44 et 36).

2. L'Hospital a reçu des humanistes un hommage collectif que je peux rappeler en ce livre, puisqu'il réunit des noms qui y reviennent fréquemment. Je cite le texte du manuscrit de la Bibl. nat., Lat. 8139, qui paraît avoir appartenu au chancelier. Fol. 90 : *Diuersorum poetarum lusus in argenteam Aristotelis imaginem antiquo numismate expressam, quae eadem videtur effigies esse Michaelis Hospitalis Galliae Cancellarii, cui donata est a Memmio [J. J. de Mesmes] Lugduni an. D. 1564. Hadriani Turnebi, Petri Montauriei, Valentis Pimpontii, Dionysii Lambini, Leod. a Quercu, Nicolai Perotti, Francisci Perroti, Claudii Faucheti, Jacobi Fabri, Thomae Sibil-*

au moment où on le discutait encore, le mécène avisé, influent, capable de donner cet appui décisif qui oriente un jeune écrivain vers le succès. Le juriconsulte auvergnat fut son introducteur auprès d'Henri II, de Catherine et du cardinal de Lorraine, et l'artisan principal de sa fortune. On en jugera par l'épisode qui va être raconté dans son détail et qui nous ramène aux débuts du poète.

La sœur du Roi, Marguerite de France, duchesse de Berry, qui fut plus tard duchesse de Savoie, avait pris L'Hospital pour chancelier en 1550, et la charmante princesse soutenait de sa confiance et de marques d'estime répétées une autorité morale, que la culture supérieure de l'homme et la fermeté de son caractère imposaient depuis longtemps au Parlement de Paris. Les princes, le cardinal et l'entourage des souverains recouraient volontiers à ses lumières, même en matière de poésie, et les rimeurs du Louvre louaient ses propres compositions avec d'autant plus d'empressement qu'il ne les produisait qu'en latin. Leur chef de chœur, Mellin de Saint-Gelais, était obligé de compter avec lui, dans les controverses littéraires où se complaisait une cour cultivée et souvent occupée des choses de l'esprit. Il ne fallut rien moins qu'un défenseur de cette importance, en des circonstances décisives de la carrière de Ronsard, pour tenir tête à un poète de cour, vieilli dans la faveur royale et, d'ailleurs, bien venu de tous pour ses façons honnêtes et la sympathie qu'il inspirait ¹.

D'esprit vif et porté à la critique ², mais sans malveillance naturelle et prompt à louer le talent d'autrui ³, Saint-Gelais n'au-

leti, Nicolai Vergecii, Theodori Bezae, Antonii Goueani. La contribution de Dorat, aux fol. 96 et 97, est connue par ses *Poemalia*. Voici la plus courte de ses trois pièces, qui donne l'esprit du recueil entier :

*Vultus Aristotelis, vultus Michaelis et idem
Alterutrum quisquis spectat utrunque videt.
Vultus et amborum similis sic vita, sed artem
Ille docet, factis comprobat iste suis.*

1. V. sur le personnage un chapitre d'Ed. Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*, Paris, 1886, p. 307-321 (et p. 208).

2. Un éloge inédit de Saint-Gelais par Paschal, écrit dans l'entourage de Ronsard, insiste sur ce trait : « Eius etiam erat acumen in reprehendis aliorum scriptis (qua ex re aliquam habuit aliquando invidiam) plane solers » (Bibl. nat., *Dupuy* 348, fol. 8 v°).

3. Les cinq épitaphes louangeuses de Du Bellay suffiraient, parmi d'autres témoignages de poètes, à faire rendre justice au caractère de Saint-Gelais. Il y a aussi des vers de Dorat dans l'églogue inédite intitulée *Threnus*

rait sans doute pas engagé de lutte contre l'auteur des *Odes*, bien que celui-ci lui refusât la moindre marque de déférence et parût, par son silence, le comprendre dans la tourbe des écrivains qu'il proscrivait; mais les gens furent nombreux à l'exciter, en lui montrant le danger de laisser grandir et approcher du trône un tel rival. Toute une campagne fut menée par ses amis, et lui-même « Saint-Gelais », écrit un partisan de Ronsard, « abusant du crédit qu'il avoit à la Cour, prenoit plaisir à censurer les hardiesses de sa Muse naissante et à lire ses vers devant les Princes et les Dames de la Cour, avec un son de voix qui les faisoit trouver desagreables ¹ ». On pouvait ainsi tourner aisément en ridicule les nouveautés de langage du jeune écrivain, ses audaces poétiques, l'abus qu'il faisait des Anciens et cette érudition indigeste dont il nourrissait ses lecteurs. Il semblait facile d'abattre, dès leur essor, les ambitions d'un débutant ardemment prôné par le public, mais dont il suffisoit, sans doute, d'éloigner les vers des oreilles royales. Il y eut, chez le Roi, en présence de Madame Marguerite et de son chancelier, une scène assez vive de médisance, où le poète, violemment « mellinisé », fut aussi fort bien défendu. Un poème imaginé par L'Hospital met dans la bouche de Ronsard le récit de cette attaque :

*Diceris ut nostris excerptare carmina libris
Verbaque iudicio pessima quaeque tuo
Trunca palam Regi recitare et Regis amicis;
Quo nihil improbius gignere terra potest.
Monstrares integra suis cum partibus, et quo
Dicta modo, quo sint ordine, quoque loco...
O caecum invidiae crimen! non cernis ut intus
Non mea sed mores rideat ille tuos ² ?*

Mellini Sangelasii (Bibl. nat., Lat. 10327, fol. 57), où l'on apprend qu'il a recommandé les vers de l'humaniste au Roi, à sa sœur, aux cardinaux de Lorraine et de Châtillon, et qu'il les faisait valoir par la même habileté de diction qui nuisait à ceux de Ronsard :

*Me certe ille meo Regi et tibi, Margari, primum
Tradidit, et robis, mea Carole lux et Odele,
Carmina prima ferens : Lemouix, ait, iste Poeta
Surgit honor Gallis, si Gallia carmina curat...*

1. Scévole de Sainte-Marthe, *Eloges*, trad. Colletet, p. 88.

2. *Mich. Hospitalii Galliarum cancellarii carmina*, Amsterdam, 1732, p. 457 (*Elegia nomine P. Ronsardi adversus eius obrectatores et invidos*). Le poème est reproduit par Blanchemain, t. IV, p. 361-362. Un texte ms. est dans un volume du fonds Dupuy, 837, fol. 50.

Cette scène se place vers les premiers jours de juin 1550 ¹. Ronsard n'attendit pas longtemps l'occasion de riposter, que lui offrit son ami Nicolas Denisot, lorsqu'il réimprima un recueil destiné à être beaucoup lu à la Cour, le *Tombeau* de la Reine de Navarre; une des odes nouvelles qu'y inséra le jeune auteur, invoquant pour ses vers la protection posthume de la grande princesse, lançait à la fin ce trait direct :

Preserve-moy d'infamie,	Et fais que devant mon Prince
De toute langue ennemie	Desormais plus ne me pince
Et de tout acte malin,	La tenaille de Melin ² .

En même temps intervenait L'Hospital, qui taillait pour ce combat sa meilleure plume d'humaniste. Le poème dont on vient de lire quelques vers, et qui fait parler Ronsard, grandit sa défense aux proportions d'un manifeste littéraire. On y trouve à la fois exposés les principes de la nouvelle école, louées les intentions patriotiques de son chef, réfutés les reproches faits à son style et à son culte de l'Antiquité; et il est même piquant de voir la langue latine présenter aussi brillamment les hardiesses de la muse française :

*Magnificis aulae cultoribus atque poetis
Haec Loria scribit valle poeta nous ;
Excusare volens vestras quod laeserit aures,
Obsessos aditus iam nisi liuor habet ;
Excusare volens, quod fit nouitatis amator
Verborum, cum nos omnia prisca iuuent...
Nulla noui cernentur in his ³ vestigia verbi,
Nec vocis nouitas nos odiosa premet...
Vos antiqua dari nullo discrimine nobis*

1. Cf. Laumonier, p. 81.

2. Cf. l'excellente étude de Vaganay, *Pour mieux connaître Ronsard, Tombeau de Marguerite de Valois*, Lyon, 1914 (extr. des *Annales Fléchoises*), p. 24. Dès la première réimpression de la pièce en 1552, au *Cinquième livre des Odes* qui suit les *Amours*, deux vers sont remaniés pour faire disparaître le nom propre. Cependant une allusion à l'attaque est maintenue dans ce recueil par une strophe de l'ode *A Madame Marguerite* (éd. L., t. VII, p. 289; éd. Bl., t. VIII, p. 136), où Ronsard la remercie de lui avoir été favorable,

Quand par l'envieux misérable
Mon œuvre fut Mellinisé.

3. C'est-à-dire dans le présent poème écrit en latin.

*Poscitis in medio nataque uerba foro,
 Nos referre putamus an haec scribantur an illa,
 Auctoris locuples linguaue pauper erit...
 Nec... cessauere noui noua condere vates
 Nomina verborum, parcius illa tamen.
 Propterea Graeci scriptores atque Latini
 Et parce et timide uerba nouare iubent,
 Prisci quod sermonis opes linguaeque videbant
 Congestas longo tempore diuitias.
 Nostra modo exoriens similis nascentibus illis,
 Ne quod verborum pauper inopsque magis,
 Qui poterit varios tenuis componere versus,
 Diversis eadem facta referre modis,
 Ni vel multa nouat, vel mutua plurima sumit,
 Ni vacat augendis ingeniosa suis? ¹*

Ronsard avait dans les ressources de son génie de quoi payer royalement de tels services. L'ode magnifique des Muses au recueil du *Cinquième livre* est dédiée à Michel de L'Hospital, qu'elle conduit pindariquement en plein Olympe, au milieu de la plus riche mythologie ². Immortalisé par cet hommage, dont il appréciait tout le prix, l'excellent homme redoubla ses bons offices. Non seulement il continua à lire lui-même les vers de Ronsard dans le cercle de sa maîtresse et chez le cardinal de Lorraine ³, en y joignant les commentaires qui permettaient de les mieux goûter; mais il désarma peu à peu, par des démarches personnelles, les animosités excitées par les ripostes de Ronsard. Enfin, comme il craignait que son protégé ne compromît, par l'ardeur d'une rancune trop vive, les résultats déjà acquis, il le mit

1. *Mich. Hospitalii carmina*, p. 460.

2. C'est la pièce VIII du cinquième livre d'odes ajouté aux *Amours* parus en octobre 1552. Ed. L., t. II, p. 119; éd. Bl., t. II, p. 68.

3. Ronsard le rappelle dans le *Chant pastoral*, qui a fait la troisième de ses *Eglogues*; le chancelier y est introduit sous le nom de « Michau », qui est en France « le premier des pasteurs en sçavoir » (éd. L., t. III, p. 441; éd. Bl., t. IV, p. 62):

Je le cognois, Bellot, je l'ay ouy chanter...
 Car il a bien souvent daigné prendre la peine
 De louer mes chansons à Charlot de Lorraine.

Il y a dans les œuvres de L'Hospital une épître au cardinal, *In Ronsardi commendationem*, qui mérite d'être lue (*Carmina*, éd. de 1732, p. 128).

en garde contre les écueils où son inexpérience et son impétuosité auraient pu le briser. Le document qui nous a révélé cette intervention est une lettre latine de sa main à Jean de Morel, écrite le 1^{er} décembre 1552. Elle ne devait pas être montrée au poète, dont la fierté était ombrageuse et qui n'aimait guère être endoctriné; cependant les conseils qu'elle contenait lui furent exactement transmis.

L'Hospital fait connaître à Morel que les puissants de la Cour, ceux qui y déchaînaient la foudre contre Ronsard, commencent maintenant à le fort redouter et sont prêts à chanter désormais ses louanges. Il importe donc qu'il veille lui-même à ne plus les attaquer. L'intérêt de sa gloire naissante¹ exige qu'il accueille des gens qui lui font des avances et vont jusqu'à rechercher ses bonnes grâces. « Je demande plus encore », ajoute L'Hospital, nommant ici les personnages; « je souhaiterais que, dans les *Etreunes* que Ronsard se prépare à publier, il insérât quelques vers dédiés à Carle, évêque de Riez, et à Saint-Gelais, où il leur montrât ses bons sentiments, puisqu'ils semblent chanter la palinodie. Je ne t'aurais jamais écrit cela, si je n'y voyais l'avantage de Ronsard, que j'ai tant de raisons d'aimer tendrement. J'allais oublier, ce qui est important, de lui recommander de s'abstenir, s'il veut plaire, de ces formes nouvelles et insolites, dont il prouvera ainsi qu'il peut se passer, quand il le veut... » Le chancelier de Marguerite de France voudrait aussi recevoir de Morel une lettre dont il pût faire état et dont il suggère les développements; elle éloignerait de l'esprit de Lancelot de Carle toute inquiétude sur l'opinion que pourrait conserver Ronsard de ses sentiments à son égard; elle l'assurerait que celui-ci ne veut d'autres protecteurs au Louvre que les deux hommes qui y représentent les lettres, Saint-Gelais et lui. Ainsi se nouent de légères ruses qu'ignorera, il est vrai, le poète, car son caractère s'en accommoderait mal; mais ne s'explique-t-on pas mieux certains de ses succès, quand on le voit servi par des gens aussi dévoués et aussi experts dans le maniement des hommes?

Voici la lettre confidentielle de Michel de L'Hospital, petit chef-d'œuvre de diplomatie littéraire et d'ingénieuse amitié :

1. L'expression *nascens gloria* est dans la lettre.

*A Monsieur Monsieur Morel, maréchal des logis de la Reine. —
A Paris.*

S. P. Hi nostri qui fulgura et tonitrua ciunt, unde tremor uniuersae terrae habitatoribus, poetae nostri versus mirum in modum verentur. Atque ut video, non tam amore quam metu permoti, finem aliquando maledicendi aut libere loquendi facient, et mihi pollicentur in omne tempus fore se istius laudum praecones. Quare omni diligentia prouidebis ne quis extet Ronsardi versus contra horum existimationem, et admonebis illum, si quis rescuit, « ut dissimulet scire ; non enim conducit eius nascenti gloriae tot et tales obtrectatores atque aemulos habere, praesertim cum se ipsi offerant et amicitiam eius ultro expectant ».

Plus etiam rogo : ut in iis strenis, quas pridem meditatur, sint ad Carlum Rhegiensem episcopum et Sangelasium aliquot versus, istius amoris in utrumque testes, qui mihi videntur palinodiam canere.

Id nisi viderem expedire Ronsardo, cuius merito sum amantissimus, nunquam ad te scriberem. Pene oblitus sum, quod non est praetermittendum ut in iis abstineat nouis et insolitis, si vult placere, simul ut ostendat posse cum velit et sine iis, quum aliter facit, iudicio facere ¹, non penuria veterum aut inscitia. Hunc meum sensum tu melius intelligis quam ego possum explicare.

Rescribes autem mihi non ad singula, sed ex hoc prescripto et formula : — te cum Ronsardo locutum ex eius sermone cognouisse, neque Rhegiensem neque alium quenquam ei in suspicionem venisse ; — putare se eis amicum esse, quos nunquam offenderit ; — si quos habeat inuidos aut malignos ad principem, non aliis patronis et defensoribus usurum quam duobus illis, quibus si minus usu et familiaritate, studiorum certe similitudine sit coniunctus.

Haec et alia istius modi pones in literis tuis, quas monstrare volo Rhegiensi, quo malis inchoatam principiiis amicitiam meliore fine concludam.

Et mihi videor posse facere, quia sunt ingenio non tam maligno quam ambizioso et gloriae cupido. Quid autem magis est gloriosum quam nobilis poetae versibus celebrari ?

Expecto literas tuas. Scito me recte valere, si tu recte quoque vales, uxor et liberi. Ex Fonte bellae aquae. Calend. decembr. ².

1. On peut remarquer çà et là quelques négligences dans la prose familière de L'Hospital. La copie est plus correcte ; on y lit, par exemple, pour cette phrase : « Ut ostendat se posse... iudicio id facere. »

2. La copie s'arrête ici.

Hanc epistolam nihil est cur seruari velim aut cuiquam alii, ne Ronsardo quidem, communicari.

De genero vestro ¹ mihi curae erit, cum primum opportunitatem nactus ero conueniendi Cardinalis ².

Ronsard suivit les conseils de ses amis et mit fin à la querelle, ce qui fit parmi les poètes un événement ³. Il ne publia pas, il est vrai, le recueil d'*Etrennes*, où auraient pris place les dédicaces désirées ; mais il ne tarda pas à témoigner à Lancelot de Carle assez de gratitude pour que celui-ci se crût obligé, peu de temps après, de lire au Roi le premier projet de la *Franciade* et d'y intéresser sa bienveillance ⁴. Carle, prélat lettré et quelque peu italianisé par des missions à Rome ⁵, était digne d'intéresser Ronsard comme écrivain et même comme helléniste, puisqu'il s'amusa à traduire *Théagène et Chariclée* ⁶. Pour Saint-Gelais, l'arrangement était moins facile. Il dut se contenter d'abord de voir supprimer la préface des premières *Odes*, où l'école de Marot était si durement traitée, et les vers du *Tombeau* de la Reine de Navarre, qui le prenaient à parti ; il eut bien la dédicace d'une ode

1. Jean Mercier, l'hébraïsant, beau-fils de Morel, qu'il s'agit sans doute de recommander au cardinal de Lorraine.

2. Bibliothèque de Munich, *Coll. Camer.*, 33, fol. 119. Autographe. Au fol. 177 du même volume est une copie de la pièce portant cette indication, de la main de Morel : *Mich. Hospitalis ad me Morelum epistola aduersus nonnullos P. Ronsardi calumniatores aulicos*.

3. V. l'ode de Magny *A Lancelot de Carle*, dans les *Gayetez*, éd. Courbet, p. 81.

4. On lit dans l'*Amoureux repos* de Guillaume des Autels gentilhomme Charollois, Lyon, 1553, une « façon lyrique » *De l'accord de Saintgelais et de Ronsart*, commençant ainsi :

Pas ne convient à notre foy
L'envie qui tant se débride
De Pindare et de Bacchylide...

5. Une vie de Carle par Colletet a été éditée par Tamizey de Larroque, *Vies des poètes bordelais et périgourains*, Bordeaux, 1873. Cf. P. Bonnefon, *Montaigne et ses amis*, Paris, 1898, t. I, p. 118. Carle a rempli en 1553 une mission à Rome, d'où il partait à l'automne de 1554 (*Lettres inéd. du card. d'Armagnac*, p. 57) et y a recherché des marbres pour le connétable de Montmorency. V. surtout Emile Picot, *Les Français italianisants au XVI^e s.*, t. I, p. 235-249. A divers points de vue, une biographie complète du personnage serait intéressante.

6. Le premier livre de cette traduction du livre d'Héliodore a été publié par Paul Bonnefon, dans l'*Annuaire de l'Association des études grecques*, Paris, 1883.

insérée dans la seconde édition des *Amours*, et que Ronsard avait préalablement communiquée à son ami Morel ¹ ; mais il mit de la bonne volonté à s'en satisfaire, car c'était presque un pardon accordé, qui constatait des excuses :

Pource qu'à tort on me fist croire
 Qu'en fraudant le prix de ma gloire
 Tu avois mal-parlé de moy,
 Et que d'une longue risée
 Mon œuvre par toy mesprisée
 Ne servit que de farce au Roy.
 Mais ore, Melin, que tu nies
 En tant d'honnestes compagnies
 N'avoir mesdit de mon labeur,
 Et que ta bouche le confesse
 Devant moy-même, je delaisse
 Ce despit qui m'ardoit le cœur ².

Cette façon d'accepter la réconciliation garde assez fière figure à l'auteur devant la postérité. On peut croire qu'elle est devenue tout à fait sincère et que deux écrivains, faits en somme pour s'estimer, ont fini par s'entendre et se rendre justice l'un à l'autre. Le curieux sonnet que Saint-Gelais adresse à Ronsard vers janvier 1555, en apporte l'assurance, et aussi les deux beaux textes de celui-ci, dont l'un est postérieur à la mort du vieil adversaire ³. On voit que Dorat ne prenait pas ses désirs pour une réalité, quand il écrivait, dans une églogue inédite sur la mort de Saint-Gelais, en faisant appel au témoignage de Carle, ami comme lui des anciens rivaux :

1. On lit dans une des rares lettres conservées de Ronsard : « L'ode de Saint-Gelais est faite et ne veux la lui faire tenir sans vous l'avoir premièrement communiquée. Je me recommande humblement aux plus que divines graces et charites de Mademoiselle de Morel et aux vostres pareillement » (éd. L., t. VII, p. 123).

2. Ed. L., t. II, p. 353. Cette deuxième édition des *Amours* porte un sonnet liminaire de Saint-Gelais, qui marque de son côté, mais sans allusion directe, la réconciliation des deux poètes (cf. Laumonier, p. 108, n. 4).

3. Cf. Laumonier, p. 109, 140. Ronsard dédie très noblement à Saint-Gelais l'*Hymne des Astres*, en même temps qu'à Lancelot de Carle l'*Hymne des Daimons* (1555). Il rend un éclatant hommage à son prédécesseur dans une épître au cardinal de Lorraine (éd. L., t. III, p. 274 ; éd. Bl., t. III, p. 335).

DORYLAS (Dorat).

*Hic quoque vos ambos olim deceperat error,
Melline atque Rosille, pares ut cantibus ambos,
Sic et amore pares, si non perstringeret ambos
Apis acerba, cito sed plaga refecta coivit.*

CARYLUS (Carle).

*Testis ego huic fidei, testis tu certus et illi,
Alter in alterius qua puriter usus honorem est ;
Alter et alterius Regique aulaeque vicissim
Carmina laudavit, fuit et laudatus ab illo ¹.*

Si Mellin de Saint-Gelais, comme on le sait d'une autre source ², consentit à céder la place à la jeune école triomphante pour revenir, en ses dernières années, à la poésie latine qu'il avait autrefois pratiquée, on s'explique mieux encore que Ronsard ait pu changer complètement d'attitude à son égard. En ces heureux revirements qui préparèrent à celui-ci de nouvelles facilités de succès, on vient de voir que personne n'eut plus de part que Michel de L'Hospital, et il paraît juste qu'une reconnaissance fidèle ait tant de fois mêlé à l'œuvre du poète le nom du mieux avisé de ses protecteurs.

V

Hors de Paris et de la Cour, Ronsard comptait des fidèles assez nombreux parmi les humanistes, poètes ou non, épars dans le royaume. Férés assurément de leur latin, beaucoup étaient cependant capables de goûter avec enthousiasme sa poésie. Un débris de correspondance, une dédicace dans un recueil oublié, révèlent parfois une liaison directe du maître avec l'un d'eux ou la ferveur d'une admiration lointaine. Le plus connu de ces provinciaux est, à Poitiers, Scévole de Sainte-Marthe ; mais combien d'anciens

1. Bibl. nat., Lat. 10327, fol. 62.

2. « Il fut contraint après de céder [la palme] à Ronsard. La naissance de ce nouveau soleil l'esbloût et l'estonna tellement d'abord que s'estant resolu de changer de dessein, il abandonna la Poésie françoise, qui depuis plusieurs années l'avoit tant fait esclater à la Cour et tant estimer des Princes et des Roys, et embrassa d'une ardeur nonpareille et d'un courage invincible la Poésie Latine, qu'il avoit depuis si longtemps delaissée » (Scév. de Sainte-Marthe, *Eloges*, trad. Colletet, p. 88).

élèves de Dorat, en retournant dans leur ville natale, y apportèrent, comme le savant poitevin, le culte de Ronsard et le propagèrent dans leur entourage ! Tel fut Pierre des Mireurs, médecin de Dieppe, qui, pour avoir appartenu un instant à la Brigade, obtint l'honneur d'une strophe dans les *Bacchanales* et l'immortalité du voyage d'Arcueil¹. Son nom, qu'on latinisait en *Mirarius*, apparaît mêlé à l'histoire des *Folastries*.

Ce petit recueil était une de ces débauches d'esprit sensuel, que se permet quelquefois la jeunesse des hommes de talent et qu'il leur arrive souvent de regretter. Les adversaires huguenots de Ronsard lui reprochèrent plus tard cette erreur d'une façon sanglante. Théodore de Bèze, qui avait pourtant sur la conscience quelques peccadilles poétiques du même genre, Florent Chrestien², Jacques Grévin tirèrent parti des *Folastries* contre le poète revenu à une vie plus grave et dont le caractère ecclésiastique eut particulièrement à souffrir de ce rappel. C'est peut-être à ces

1. C'est le médecin, qui regarde les convives « d'un œil expérimenté » et veille à arrêter leurs excès (éd. L., t. VII, p. 503). Il a collaboré par des vers latins au *Tombeau* de la Reine de Navarre, des trois sœurs Seymour, dont l'édition latine le fait figurer au titre : *Annae, Margaritae, Ianae sororum virginum... in mortem Diaue Marg. Val. Nau. reginae Hecatodistichon. Accessit Petri Mirarii ad easdem virgines Epistola, una cum doctorum aliquot virorum carminibus* (Paris, 1550).

2. J'accroche ici au nom de l'excellent humaniste huguenot un petit poème inédit composé par lui contre Ronsard ou plutôt contre ses amis, à propos d'une querelle littéraire qui n'est pas rapportée ailleurs (Biblioth. nat., Dupuy 837, fol. 90 v°) :

De Didone Iodeli tragoedia a Ronsardi canibus discerpta.

*Saeuiit in vulnus funusque iacentis Elisae
Iodeli tragicis Gallica Musa modis.
Nec potuit digno componere membra pheretro
Vaegrandis magni simia Minciadae.
Sed culpa ingenii splendorem nobilis umbrae
Delerit et lacerans impius ossa tegit.
Non tulit haec Nemesis, lacerantia carmina morsu
Ronsardi ultores diripere canes.
Scilicet allatrant mediocres iure Poëtae
Conferri Domino qui voluere suo.
Aut haec turba canum cognato dente petiuit
Quem cognouerunt tempora nostra canem.*

Florent Chrestien obtiendra un jour un biographe attentif. Je lui signale par avance, dans le même fonds Dupuy, 843, f. 11, une très belle épître de Chrestien (signature identifiée par Léon Dorez) intitulée « Elegie au seigneur Salomon Certon, sur la vision de Palingène ». Ce document est intéressant sur l'idée des traductions au seizième siècle. Il contient aussi une énumération d'écrivains italiens, parmi lesquels figure Dante.

ennemis qu'on doit attribuer la réimpression intégrale faite sans son aveu en 1584, presque à la veille de sa mort, et qui put lui causer alors une certaine humiliation.

Dès la publication du *Livret de Folastrics* paru sans nom d'auteur au printemps de 1553 ¹, il y eut une protestation très vive de la part des esprits sérieux, et dans le milieu même du poète. Nicolas Denisot, Robert de la Haye et sans doute Michel de l'Hospital, lui adressèrent quelques reproches ². Il avait compris lui-même le besoin d'excuser les licences de sa muse par une épigraphe prise à Catulle :

*Nam castum esse decet pium poetam
Ipsam, versiculos nihil necesse est.*

Ses meilleures excuses ont été son talent et la verve originale dépensée pour rajeunir les thèmes usés de l'érotisme classique. Mais Pierre des Mireurs, qui prend hardiment sa défense dans une lettre à Jean de Morel, ne se borne pas à ce point. Aux censeurs du « rhapsode gaillard » il rappelle que les plus grands poètes du latin récent, Politien, Jean Second, Bembo, lui ont ouvert cette voie ; il énumère avec eux les modèles antiques très connus, qui ont servi tant de fois en Italie, depuis la composition de l'*Hermaphroditus* de Panormita, à justifier les imitations modernes, condamnées quelquefois par l'Église, mais dont les auteurs prétendent n'avoir cherché que d'innoffensifs jeux littéraires. L'avocat bienveillant de Ronsard n'a garde d'oublier les précédents que fournit la France elle-même. Il relève avec une certaine crudité de langage les obscénités qu'on trouve chez Marot, Saint-Gelais et quelques autres. Il insiste aussi sur l'indulgence dont la Cour et le public ont fait preuve à l'égard de Buchanan, « le plus savant des poètes de notre siècle », lorsqu'il écrivit son élégante *Lenae defensio*. Toutefois, le plaidoyer terminé, il ne dissimule pas que l'auteur ferait bien de ne pas s'attarder à ces « gayetés »,

1. Le *Livret de Folastrics à Janot parisien* [Baif] porte son achevé d'imprimer du 20 avril (Marty-Laveaux, *Notice sur Jodelle*, p. xxi. Laumonier, p. 93, sqq.). L'assertion du *Temple de Ronsard* que le livret aurait été brûlé, pour cause d'obscénité, par un arrêt du Parlement, n'offre pas de vraisemblance, le privilège royal ayant été enregistré.

2. Cf. Laumonier, p. 107. Il faut noter que Ronsard a laissé réimprimer dans les éditions collectives de ses œuvres la plus grande partie du recueil qui l'avait amusé à composer et dont il ne rougissait nullement.

qui outrepassent les bornes de la pudeur. Il compte le voir appliquer son rare talent à d'autres sujets, à des pages chastes qui seront mieux d'accord avec sa vie; il exprime même le vœu d'entendre ce « Terpandre » chanter les actions de l'« Hercule chrétien », désignation qui s'applique, suivant les formules usitées par l'humanisme du temps, à Jésus-Christ lui-même. Ce dernier souhait s'inspire évidemment d'une information certaine sur les projets du poète, qui va précisément envoyer l'année suivante aux « capitouls » de Toulouse, en remerciement de l'églantine des Jeux Floraux, son hymne de l'*Hercule chrestien*¹. Le pieux poème peut sembler, par le rapprochement des dates, destiné à faire équilibre aux *Folastries*. Quant à la lettre de Pierre des Mireurs, assez curieuse comme renseignement sur la renommée de Ronsard, elle ne l'est pas moins peut-être comme témoignage de mœurs littéraires :

Accepi litteras tuas, vir ornatissime idemque amicissime, una cum libello *Ineptiarum*², cuius gemina phrasis a prima statim pagina auctorem suum (vel te tacente) satis prodit³. Ego peculiarem illum hominis ingenii sensum et stylum vere ubique sui similem mihi videor agnoscere. Descendat quantum volet e sublimi sacrae poesis fastigio, semper Terpander erit. Neque manum a tabula idcirco deposuisse velim, etiamsi subobscoena nonnulla scriptis suis inseruerit. Quis pulcherrimam alioqui mulieris faciem deformem esse dixerit, quam exiguus admodum naevus macularit ?

Sed fortasse mihi aliquis dicat, nihil illic celebrari praeter Lyaei et Cypridis epinicia⁴. Esto. Num igitur ignari verum et imperiti homines totum libellum Veneris marito dicandum esse censent ? Quid si viuam veramque impudici amoris imaginem seu monstrum horrendum ex monstrorum colluione compositum oculi subijciat ? Quis unquam modis omnibus detestandam ebrietatem vel acutius vel felicius illo descripsit ? Sed instant caperatae frontis stoici, qui castitatis imaginem (si diis placet) aut alterius nempe unius ex Charitibus hunc aiunt describere oportuisse. O religionem ! nemo sani pectoris Angelum Politianum, Ioannem Secundum, Petrum Bembum et reliquos primae

1. Sur cet épisode de la vie de Ronsard, v. plus loin, un récit de ses relations avec Paschal.

2. En marge Morel a écrit : *Les Folastries*.

3. Ces « expressions géménées », qui décèlent l'auteur dès la première page, sont les mots composés dont on trouve déjà deux exemples dans la dédicace du recueil (Apollon guide-dance, Muse grecque-latine). Laumonier, p. 403.

4. *Epinicia*, ἐπινίκια.

nobilitatis poetas e medio tollendos pronunciabit, quod Venerem masculam, basia et amores latine et sermone suae patriae vernaculo delinearint. Amatoria Nasonis etiam pueris auditoribus permulti viri graues publice profitentur. Circumferentur passim libelli impressi quauis aura pestilenti deteriores, nec tamen iis publico interdicatur, quibus nihil insultius, nihil denique quod inuentione, iudicio et arte magis careat.

Et huic nostro, peccati causa parui, communi luce frui erit negatum? Siccine tam diuini ingenii egregios conatus remorari conspiciemus? Siccine is qui poetarum veterum graecorum ac latinorum praeclara monimenta inexhaustis vigiliis ac non aestimandis laboribus erue-rit, ceruicosorum hominum minis repente obmutescet?

Sed haec hactenus. Fabulae rerum nostrarum prolixiores sunt quam quae litteris committi possint. Tabellarius hic eruditione, integritate, fide, modestia, humanitate mihi magis quam communi utriusque patriae amicissimus et egregius instituendae pubis artifex Lutetiam repetit. Si quid forte inciderit in quo possis illi gratum facere, rectissime collocaris officium tuum. Ex eo uno quaecumque te scire volo audies. Vale, amicorum integerrime et charissime. Dieppae, pridie calendas Iulias.

Aut tuus aut suus non est MIRARIUS MEDICUS ¹.

A l'autre bout de la France, dans la docte Toulouse, s'allumait un autre foyer d'admiration pour Ronsard, toujours par l'initiative d'un humaniste. Étienne Forcadet, de Béziers, que Brantôme appelle « un grand poète latin » ² et qui est connu comme juriste et professeur de droit, possède des titres littéraires qui mériteraient d'être tirés de l'oubli ³. Bien que ses œuvres françaises

1. Bibliothèque de Munich, *Coll. Camer.*, 33, fol. 198-199. J'ai publié le texte complet dans la *Revue d'hist. litt.*, t. VI, p. 358.

2. Brantôme, éd. Lalanne, t. III, p. 273. A propos de la mort de Henri II : « ...Ce que dit un grand poète latin pour lors, qui fit son Tombeau, qui s'appeloit Forcadet. Pour le dernier vers il dict :

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit. »

3. Il n'y a qu'une courte étude moderne consacrée au jurisconsulte toulousain, qu'il faut éviter de confondre avec son homonyme, mathématicien du Roi au Collège royal (A. de Faniez, dans le *Bulletin de la Société historique de Béziers*, t. XIV, 1889). La date de ce travail explique qu'on n'y ait pas considéré son rôle à la lumière des recherches nouvelles et en vue des questions littéraires qui sont posées aujourd'hui. Dans son édition de G.-M. Imbert, Tamizey de Larroque signalait, p. 92, à propos d'une dédicace de ce poète, l'intérêt de la notice du ms. de G. Colletet sur Forcadet. Laumonier (p. XLIII, 664) n'a connu que le petit volume de 1548 intitulé : *Le chant des Sirenes avec plusieurs compositions nouvelles* (traductions de Pétrarque, de Virgile, d'Ovide, de Théocrite), paru à Paris, chez Gilles Corrozet, qui éditait la même année l'*Art poétique* de Sibilet.

soient à peu près aussi ignorées que les latines, on pressent du moins qu'il a joué un rôle dans ce petit groupe de précurseurs de la Pléiade, détachés de l'école de Marot, passionnément avides de formes nouvelles et fortement instruits dans les lettres anciennes, à qui le génie seul a manqué pour provoquer, quelques années plus tôt, le mouvement auquel ils n'ont pu que s'associer. L'œuvre de début de Forcadel, le *Chant des Sereines*, et les poèmes lyriques d'un recueil de 1548, notables par l'originalité de l'inspiration et les innovations métriques, n'ont pas échappé à l'influence de Jacques Peletier ; et l'on établira peut-être que notre languedocien, qui s'est rattaché un moment au groupe de la reine de Navarre ¹, suivit bientôt dans sa province les directions du poète manceau, au même titre que Ronsard dans Paris. Leurs relations directes nous sont assurées, au reste, par un poème du toulousain (« Au seigneur Jaques Peletier poète venu en Languedoc » ²) en tête de ses poésies latines, et par deux distiques composés pour lui par l'auteur de l'*Art poétique*. C'est grâce à celui-ci, sans nul doute, que Ronsard connut l'œuvre de Forcadel, qu'il apprécia. Nous tirons ce dernier détail d'une épître adressée au jeune Henri de Mesmes, que Forcadel avait eu comme élève en droit à Toulouse ³, et à qui il écrivait en 1550 ou 1551 :

Vray que tu m'escris que Ronsard
Est riche tesmoing de ta part,
Et qu'il a mes vers estimez
Que puis peu de temps j'ay limez.
Celuy donques m'ha daigné lire,
Qui seul peult à prouver suffire
Que bastiy fut le Ciel hautain

1. Dédicace de *Le Pleur d'Héraclite et le Ris de Democrite*; épitaphe de la Reine (*Epigr.*, p. 152); dédicace à Antoine du Moulin et épitaphe (*Poësie*, p. 131, 187).

2. *Poësie d'Estienne Forcadel*, Lyon, par Jean de Tournes, 1551, p. 150 (Bibl. nat., Rés. Ye 1824). La préface est d'un extrême intérêt. Elle se clôt sur la devise du poète (*Espoir sans espoir*), qui chante sa maîtresse sous le nom de Clytie. Une nouvelle édition augmentée a été préparée à la fin de sa vie : *Œuvres poétiques d'Estienne Forcadel jurisconsulte. Dernière édition revue, corrigée et augmentée par l'Auteur*, Paris, 1579 (Arsenal, 6464 B). Le privilège, de 1572, désigne l'auteur comme « docteur, régent en la faculté de Droict civil en l'Université de Tholoze ».

3. Cf. p. 42 des *Epigrammata*, une dédicace à Jean Maledent, « a quo Graeca Homeri opera dono acceperat ».

De Dyamant, car est certain
 Que si d'autre matière fusse,
 A sa gloire résisté n'eusse,
 Qui l'a frappé dru et souvent.
 N'est-ce pas luy qui escrivant
 Ha les Poëtes surpassez
 Qui sont veuz des Soleils passez ¹ ?

Réunissant, peu de temps après et toujours à Lyon, chez Jean de Tournes, ses épigrammes latines, Forcadel s'y montre informé à merveille des poètes qui travaillent dans la capitale. Parmi les dédicaces qu'il prodigue à ses confrères juristes, au Parlement de Toulouse, au clergé lettré et aux grands personnages qu'il est alors d'usage de louer pour s'acquérir leur bienveillance, il n'oublie ni Joachim du Bellay, ni Baïf, ni Magny, ni L'Hospital, ni Ronsard, ni bien entendu Saint-Gelais ². Ces efforts pour se faire écouter de Paris rappellent, quoique avec moins d'indiscrétion, ceux d'un autre provincial, Charles Fontaine, qui y parvient plus aisément, Lyon étant moins éloigné que Toulouse ³. Les vers de Forcadel intitulés *Ad P. Ronsardum poetam nobiliss.*, dans son recueil de 1554, apportent un témoignage nouveau de l'intérêt qu'excitait déjà, à cette date, l'attente de la *Franciade* :

*Cum saxa et sylvas traheret Rhodopeius Heros ⁴,
 Credo tui similes eliciuisse sonos.
 Ardua non frustra committent praelia Franci,*

1. *Poësie*, p. 198. *Œuvres poétiques*, p. 227 (cf. p. 143, 171, 179, des poèmes dédiés à Baïf, à Jodelle, à Amyot).

2. *Stephani Forcaduli iureconsulti Epigrammata. Ad Carolum Lotharingum cardinalem*. Lyon, 1554. V. aux p. 171, 108, 152, 56, 86 (l'œuvre est reproduite dans les *Delitiae C. poetarum Gallorum*, 1609, t. III, p. 899-922). Il y a des dédicaces aux cardinaux de Tournon, d'Este, d'Armagnac, à Marguerite de France, à Diane de Poitiers (*Dianae de Sanvalier Valentinae duci*). J'en relèverai d'autres dans l'étude sur Paschal. On trouve une élégie *In Carmen I. Aurati et libellum St. Forcatuli I. C. de pace inita mense aug. 1571*, dans les œuvres latines de Martial Monier, de Limoges (*Delitiae C. poet. Gall.*, t. II, p. 530). Il y a une lettre de Forcadel à Jean de Morel, sur les troubles de Toulouse, écrite de cette ville en 1567 (Bibl. nat., *Lat.* 8589, fol. 61).

3. Voir les dédicaces généreusement distribuées du recueil de Fontaine, en 1554 et 1555, dans le livre de R.-L. Hawkins, p. 254 à 259. Il n'oublie même pas Forcadel (p. 258).

4. Orphée.

*Si, Ronsarde, tuae sit tuba iuncta lyrae.
Aeternum facies victuro carmine Regem,
Rumpere nec Lachesin licia grata sines.
Docta Hippocrenes hausisti flumina vates :
Migrasse in Gallos aut Helicon a putem ¹.*

Ces brèves indications sur Étienne Forcadel ramèneront peut-être l'attention vers cette vigoureuse figure d'humaniste et de poète, qui vit s'asseoir au pied de sa chaire de Toulouse bien des étudiants moins occupés de droit que de poésie et sachant honorer en lui une double maîtrise. Un méridional entre plusieurs autres, Gérard-Marie Imbert, de Condom, l'a honoré d'une vive louange :

Forcatel, que la Muse et la Jurisprudence
Font fleurir tout ainsi qu'un arbre plantureux... ²

Mais les écrivains parisiens se sont montrés sourds à ses avances ³; nul poète de la Pléiade n'a répondu à ses dédicaces louangeuses, et c'est grand dommage pour sa mémoire que Ronsard ne l'ait point nommé.

VI

Plus délié poète que Forcadel, Scévole de Sainte-Marthe a cultivé comme lui le double jardin. Mais il a eu l'avantage de passer plusieurs années de sa jeunesse auprès des maîtres. Lié avec Baïf, pendant que celui-ci étudiait à Poitiers, bientôt familier de la maison de Jean de Morel, qui lui mit la plume à la

1. *Epigrammata*, p. 33. On trouve à la p. 108 ces distiques :

*Ad Oliuarium Maignyum de I. Ant. Bayfo.
Me miseret Flacci, Bayfus quod scripserit odas :
Scribere si pergas, Pindare, quid facies ?
Exercent Musae per Phocidos arua Choreas
Dum Bayfus digitis oreque dulce canit.
Anne duos, Maigny, superet, doctissime, quaeras,
Quid scio ? te alterutro plus potuisse scio.*

2. *Première partie des Sonets exotériques de G. M. D. I.*, Bordeaux, 1578, sonnet 70. Le sonnet 30 est adressé à Scaliger.

3. Peut-être doit-on l'attribuer à l'autorité de Paschal sur le groupe parisien. Je crois pouvoir assurer, plus loin, que Forcadel appréciait celui-ci avec une juste sévérité.

main, protégé du chancelier de l'Hospital qui ne prodiguait pas son estime, son talent se forma parmi ses aînés de la Pléiade. Sa muse a chanté avec la leur et, si elle a été oubliée dans les réimpressions faites de nos jours, cela tient peut-être à ce qu'elle apparaît comme la plus chaste et la plus sensée de ce temps. Ronsard la goûtait fort, et l'on sait qu'il dédia un long poème « à Scevole de Sainte-Marthe, Poëctevin, excellent Poëte » ¹, en 1569, l'année même où paraissaient les *Premières œuvres* ². Scevole l'y célébrait, avec les timidités flatteuses du disciple :

Ronsard dont les escrits sont un mont du Parnasse,...
Combien peu imitable est ta divinité ³ !

Il le traduisait quelquefois en latin, et avec la même révérence :

In versus aliquot ex P. Ronsardi Franciade latinos a se factos.

*Aemula dum Latiis Ronsardi Gallica nostri
Conor ego in Latios vertere scripta modos,
Me vis maior agit solito, ignotasque per auras
Abripit hinc tanti spiritus ille viri.
Quique prius proprio cum plectra furore mouerem
Vix bene sum notae serpere visus humi,
Summa feror super astra ; iuuat quoscumque poëlas
Despicere et sacri pectinis esse patrem.
Sic olim aëtheriis Aquilae dum Regulus alis
Suscipitur, reliquas despicit altus aues ⁴.*

1. C'est le *Discours d'un amoureux désespéré*, qui figure au livre I des *Poèmes* (éd. L., t. V, p. 81-93) :

Scevole, amy des Muses que je sers,
Icy je t'offre au lieu de tes beaux vers
Un froid discours larron de ta loüange...

2. *Les Œuvres de Scevole de Sainte-Marthe, gentilhomme lodunois. Dédié à Monseigneur le chevalier d'Angoulesme*, Paris, Féd. Morel, 1569. Le dédicataire de cette édition rarissime est l'élève de Jean de Morel. A celui-ci se trouve dédié « Le premier livre des Imitations », composé de fragments traduits ou imités « du Zodiaque de la vie de Marcel Palingène » [Stellati].

3. Publié sur une page à part au f. 88 de l'édition citée ci-dessus ; puis dans *Les Œuvres de Sc. de Sainte-Marthe*, Paris, M. Patisson, 1579, fol. 158 v° (classé dans le *Recueil des Divers Sonnets à M. de Pimpont, conseiller en la cour de Parlement*).

4. *Scaeuolae Sammarthani consiliarii Regis... Poetica paraphrasis... Sylvarum lib. II...*, Paris, F. Morel, 1575, fol. 37 v°. Cf. fol. 44, sept distiques liminaires pour Jodelle : *Ad Iodelium ex Ronsardo*.

Comme son compatriote Nicolas Rapin ¹, Sainte-Marthe est un fidèle de la poésie latine, dont il sait désigner les maîtres modernes avec plus de sûreté de goût que Ronsard lui-même ². Elle apparaît souvent dans ses *Eloges*, lorsqu'il loue, par exemple, Jean Dampierre, qui « fut le premier des François qui eut raison de ne plus envier la gloire des vers Latins aux Poètes d'Italie », et Salmon Macrin, le seul à son heure « qui s'adonnât sérieusement au noble et divin exercice de la Poésie..., puisque chacun demeura d'accord qu'après Horace, il l'emporteroit de bien loin sur tous les Poètes Lyriques qui l'avoient précédé » ³. Scévole marqua sa place à leur suite, et les vieux amis parisiens du trésorier royal de Poitiers surent ménager un succès considérable à sa *Paedotrophia*, poème didactique imprimé en 1584. Il nous reste, pour l'attester, la lettre délicieuse de Ronsard à Baïf, qu'il est impossible d'omettre ici :

Bons Dieux ! quel livre m'avez vous donné de la part de Mons^r de S^{te} Marthe ! Ce n'est pas un livre, ce sont les Muses mesmes, j'en jure tout nostre mystereux Helicon, et s'il m'estoit permis d'y assoir mon jugement, je le veux preferer à tous ceulx de mon siecle, voire quand Bembe et Nauger et le divin Fracastor en devroient estre courrousez, car ajoignant la splendeur du vers nombreux et sonoreux à la belle et pure diction, la fable à l'histoire et la philosophie à la medecine, je di, *deus, deus ille Menalca*, et le siecle heureux qui nous a produit un tel home. C'est assez dit. Je m'en vais dormir et vous donne le bon soir. RONSARD ⁴.

Les relations de Poitiers avec le groupe de Ronsard furent maintenues de tout temps. Bien avant le retour de Sainte-Marthe, le séjour d'Étienne Pasquier et le cercle fameux des dames Des Roches, où le latin était entendu comme le français, il y avait eu

1. *Les œuvres latines et françoises de Nicolas Rapin Poitevin, grand prevost de la Connestablie de France...*, Paris, 1610, honorent en trois passages le nom de Ronsard, p. 3, 45, 244.

2. Dans une pièce à Germain Audebert, au f. 60 du recueil de 1575, il place hors de pair Macrin, Bèze, Dorat et Muret. Les noms mis à part dans la dernière préface de la *Franciade* semblent surtout suggérés par l'amitié.

3. Je cite la traduction de Colletet (p. 58 et 67), qui admirait encore « les beaux hendécasyllabes » de Dampierre.

4. Ed. L., t. VII, p. 132 ; éd. Bl., t. VIII, p. 174. Colletet a conservé ce texte. Le fac-similé assez inquiétant d'un texte original est donné par A. de Rochambeau, *La famille de Ronsard*, p. 8.

une véritable prise de possession de la ville par la Brigade. On y avait vu ensemble Tahureau, Vauquelin de la Fresnaye, Jean de la Peruse et Baïf, qui y vécut neuf mois de l'année 1554 et y découvrit sa Francine. L'Université était accueillante et les éditeurs imprimaient volontiers les poètes. L'enthousiasme professé pour Ronsard a laissé des traces dans des ouvrages fort divers. L'année même où paraissait à Poitiers *La Medée*, tragédie de La Peruse, par les soins de Sainte-Marthe alors à ses débuts¹, François de Nesmond prononçait dans cette ville un discours, qu'il faisait imprimer avec des vers de Baïf. Ce jeune avocat tentait pour la première fois d'instituer un cours en langue française sur le *Digeste*, s'associant ainsi à cette belle entreprise des juristes novateurs qui voulaient donner à la France un droit français, comme la Pléiade lui donnait une poésie nationale ; il reconnaît nettement l'analogie des deux tentatives, en citant dans sa harangue le chef des poètes : « Quand nous ne ferions que des-sauvager le langage, encore ferions-nous beaucoup. Et à quoy se peut-on plus utilement adonner?... Vraiment, Ronsard, tu as juste cause de dire :

Ah France, ingrate France ! et faut-il recevoir
Tant de derisions pour faire son devoir² ? »

Des traces du même genre se retrouveraient dans cette Bourges savante, où enseigna Passerat et où existait avant lui, parmi les élèves de Cujas, un si vif amour des lettres anciennes et récentes³, et à Limoges, qui nourrissait des poètes humanistes, fournissait

1. C'est dans cette édition, faite l'année après la mort du poète (« A Poitiers, par les de Marnefz et Bouchetz, freres », 1555), que fut publiée pour la première fois (dans son « Tombeau », p. 44), la belle *Epitaphe* par P. de Ronsard vandomois :

Tu dois bien à ce coup, chetive Tragedie
Laisser tes graves jeux,
Laisser ta scene vuide, et contre toy hardie
Te tordre les cheveux...

2. Cette *Oraison* est citée par Dupré-Lasale, *M. de L'Hospital avant son élévation...*, p. 214-216. Nesmond, qui était angoumois comme La Péruse, fut plus tard président au parlement de Bordeaux.

3. Un des plus brillants de ces étudiants, le jeune Pierre Du Faur de Saint-Jory envoie de Bourges à L'Hospital une grande ode anacréontique en grec très élégant, dont le ms. est au vol. 490 de la collection Dupuy (traduction chez Dupré-Lasale, *l. c.*, p. 346). La date de 1557 suit de peu la publication d'Estienne.

de latin les presses de Barbou et s'enorgueillissait d'avoir donné aux Muses un Dorat et un Muret ¹. Quant à Orléans, ville d'université célèbre, comment n'aurait-elle pas propagé chez ses érudits le culte de Ronsard, par Florent Chrestien, au temps où il était fidèle, par Vaillant de Guélis, qui le demeura toujours, par Pierre Daniel, leur ami, l'éditeur du *Querolus* et le commentateur de Virgile, qui vécut à Paris, avocat au Parlement, dans le milieu le plus voisin du maître ² ? La Champagne a envoyé auprès de lui, vers les débuts de sa notoriété, un petit poète, Luc-Fr. Le Duchat (Ducatus), dont les *Praeludia* contiennent de précieuses indications sur l'entourage de Jean Brinon, à qui ce recueil d'humaniste est dédié ³. Après avoir chanté en latin, avec Dorat, la campagne de Médan et les fontaines poétiques, que Ronsard célèbre en français et Baïf en grec, il disparaît de la scène et semble aller finir ses jours à Troyes, sa ville natale ⁴. Amiens se trouve, vers la fin de la vie de Ronsard, un foyer d'admiration pour son œuvre, grâce à Jean des Caurres (Caurraeus), principal du collège. C'est un ami particulier de Dorat, qui vient le voir, loge chez lui et multiplie les poèmes latins à son éloge et en l'honneur de sa ville ⁵. Ils se trouvent en tête et à la fin d'une énorme et indigeste compilation d'érudition et de morale, où l'on est vraiment surpris de rencontrer, parmi des vers liminaires insignifiants, un

1. V. dans le recueil de Sainte-Marthe de 1575, les vers adressés aux savants limousins, et les dédicaces dans *Les premières œuvres poétiques de Joachim Blanchon*, Paris, 1583, où les poèmes à Dorat sont aux p. 279 et 301.

2. Daniel était lié avec Vaillant de Guélis, Amadis Jamyn, Alphonse Delbene, Pierre de Montdoré, Scaliger, etc. Il voyait Dorat, et logeait à Paris, où ses fonctions l'appelèrent à partir en 1574, chez « Mademoiselle de Lambin », veuve du savant, « près la porte Saint-Victor, au coq d'Inde ». Sa correspondance conservée à la Bibliothèque de Berne, dont j'ai jadis feuilleté *raptim* quelques volumes et qui a fourni matière à deux opuscules de Hermann Hagen (Berne, 1873) et de Louis Jarry (Orléans, 1876), mériterait d'être publiée. Peut-être y trouverait-on mention de Ronsard.

3. Le recueil de 1554 est cité p. 61. A l'ode à Dorat devraient se joindre les pièces dédiées à Muret (fol. 30 v°), à Baïf (fol. 37 v°), et l'élegie *Villanidi Nymphæ et Fonti Brinonio* (fol. 7 v°). On n'y relève pas le nom de Ronsard.

4. Le nom de Duchat (non plus Le Duchat) s'y trouve encore porté.

5. V. notamment la pièce, non recueillie dans le volume de Dorat : *In urbis Ambiani et gymnasii Ambianensis laudem Ioannis Aurati p. r. hospitii Xenia*.

beau sonnet de Ronsard lui-même ¹. Le poète, qui lisait beaucoup, semble avoir pris intérêt à feuilleter ce recueil, où l'auteur a amassé une prodigieuse quantité d'anecdotes historiques et d'observations de toute qualité, et où il a vidé visiblement, sans choix et sans méthode, des cahiers entiers de son enseignement. Il y mêle des vers de sa façon, où Ronsard n'est pas oublié ², et une interminable apologie des collèges dont le thème est celui-ci : « [Le collège] est le fondement et pepiniere des Républiques, commune boutique de tout sçavoir,... la maison des Muses, leur Hélicon et Parnasse, et la forteresse de Pallas... Un college est de plus grand profit et singuliere recommandation que ne sont sans comparaison aucune tous les hospitaux du monde, pour raison qu'icy les esprits y sont nourris, qui sont les divins celestes et immortels pourtraicts de la divinité de Dieu, où là, je veux dire ès hospitaux, seulement les corps corruptibles et mortels y sont substantez ³. » Fort attaché aux collèges parisiens, dont il avait éprouvé les bienfaits, Ronsard souscrivait sans doute aux considérations louangeuses où se complait le principal d'Amiens.

On allongerait aisément la liste des régions françaises ici esquissée, si l'on énumérait celles où des poètes de notre langue se sont réclamés de Ronsard et de son école. Le Charolais y serait avec Des Autels, le Quercy avec Magny, l'Auvergne avec Jean de Boyssières, la Savoie avec Buttet, et combien d'autres provinces, souvent, il est vrai, pour des noms bien médiocres de

1. *Œuvres morales et diversifiées en histoires pleines de beaux exemples..., le tout tiré des plus signalez et remarquables Autheurs grecs, latins et françois qui ont escrit de tout temps pour l'enseignement de toutes personnes qui aspirent à vertu et Philosophie chrestienne. Par Jean des Caurres, de Morœul, principal du College et chanoine de S. Nicolas d'Amiens. Reveues, corrigées et augmentées de plus des deux tiers...*, Paris, G. Chaudiere, 1584. Ce volume ne compte pas moins de 634 ff., plus les ff. liminaires et les tables. Le sonnet de Ronsard est dans l'éd. L., t. VI, p. 439.

2. Non plus que Desportes, ni Dorat, ni La Croix du Maine, etc. (ff. 544, 547). Un de ses élèves qui le loue en latin comme en français est cet inévitable Edouard du Monin, qui nomme Ronsard dans son ode :

Au nombril de ta Picardie
Je veux à voix non engourdie
Trompeter que tu es l'Atlas
Soutenant sur ta forte épaule

Les saincts magasins de la Gaule,
Et sonner d'un cleron non las
(Ployant ma grave au seul Ronsard)
Qu'en toy Socrate est fait Picard.

3. Fol. 648. Jean des Caurres rappelle la fondation des collèges de Tournon, de Reims, de Clermont et du vieux collège de Guyenne.

vains rimailleurs. Notre recherche les écarte, ne s'appliquant qu'aux humanistes, érudits ou versificateurs latins ¹. Mais comment ne pas évoquer une grande figure provinciale, en qui se joignent fortement les deux cultures, celle de Pontus de Tyard, connaisseur expert des systèmes de la pensée antique, en même temps que poète digne d'être compté par Ronsard pour une des étoiles de sa Pléiade. A Mâcon, où il fut chanoine, à Châlon, dont il fut évêque, Pontus de Tyard édifiait paisiblement son œuvre de philosophe et de lettré ². Parmi les productions latines de l'écrivain platonicien des *Erreurs amoureuses* et des *Discours philosophiques*, figure un poème ainsi désigné au titre de l'édition : *Ponti Thyardi Bissiani ad Petrum Ronsardum, de coelestibus Asterismis Poematium* ³. Ce poème, qu'inspire assurément le souvenir de l'*Hymne des Estoiles*, invente une façon ingénieuse d'honorer le prince des lettres, en marquant dans la configuration du ciel la place où l'humanité cherchera des yeux désormais l'étoile qui portera son nom. Voici le passage essentiel de l'ouvrage, emprunté non au texte latin, mais à la traduction assez heureuse d'un disciple de l'auteur. Le poète suppose que la muse Uranie, après avoir guidé ses regards dans le firmament, vient à lui parler de Ronsard :

1. Em. Picot décrit l'ouvrage d'un lorrain, qui semble curieux : *L'Hymne de la Philosophie de P. de Ronsard commenté par Pantaleon Thevenin de Commercy en Lorraine, auquel, outre l'artifice rhétorique et dialectique françois, est sommairement traité de toutes les parties de la Philosophie..., y rapportez... les lieux plus insignes de la divine Semaine du sieur du Bartas...*, Paris, 1582. Chaque strophe de l'hymne de 1553 est entourée d'un commentaire copieux (*Catal. de la bibliothèque James de Rothschild*, t. IV, Paris, 1912, p. 227).

2. Je signale deux lettres latines de Pontus de Tyard, au ms. 8585 de notre fonds latin (ff. 23-36). La seconde est intitulée : *Epistola episcopi Cabil. ad virum quemdam amplissimum fragmentum*. Elle est importante pour la biographie morale de l'écrivain.

3. La première édition a quatre ff. seulement, imprimés à Paris, en 1573. Cf. Marty-Laveaux, *Notice sur Pontus de Tyard*, p. xxij, et Picot, *Catal. de la bibl. J. de Rothschild*, t. I, p. 487. Mais une réimpression de 1586, qui est à la Nationale, y ajoute diverses pièces intéressantes : la traduction française d'Antoine de la Bletonnière, une épître latine où celui-ci demande à son mécène châlonnais la permission de traduire son œuvre ; enfin la « Prière à Dieu faicte par Monsieur de Ronsard estant malade », et qui est le poème de trente vers qu'on trouve dans l'édition Laumonier, t. VI, p. 506. Les ff. de cette seconde partie sont numérotés B-Biiij. Cette réimpression paraît inconnue des bibliographes.

...Ronsard, mon cher amour, à qui la destinée
 A justement au ciel cette place assignée ;
 Car alors qu'il aura vescu par plusieurs ans,
 Et que les tristes Sœurs auront de leurs doigts lents
 Cessé de plus tramer le filet de sa vie,
 Et que la renommée aura de vois hardie
 Publié son beau nom, et qu'il aura encor,
 Chantant à ses neveux les faits du fils d'Hector,
 Surpassé en honneur, avec sa Franciade,
 L'Eneide Romaine et la Greque Iliade,
 Il ira sur les Cieux par ce chemin icy ;
 Lors le triste Apollon et les Muses aussi
 Attacheront soudain sa luisante courronne
 Dans ce circuit de feu que tu vois qui rayonne...

Le poème de Pontus de Tyard a été composé peu après la mort de François II, qu'il déplore ainsi que les troubles du royaume ; mais il a été imprimé beaucoup plus tard, une première fois en 1573, une seconde fois au moment de la mort de Ronsard, à laquelle une page entière est consacrée ¹. Négligé par tous les biographes, cet opuscule nous apporte une intéressante lettre latine, mise en guise de préface :

PONTUS TYARDEUS BISSIANUS PETRO RONSARDO S.

Verebar si hos de coelestibus Asterismis lusus ederem, ne operam ludos facerem, cum quidam utrique nostrum amicissimus : Tu ne, inquit, tuo Ronsardo laudem, quam scripsisti inuides ? tu ne verò (inquam ego) suades me quas ante decennium fabulas ludens collegi, etiam nunc tanquam seria quaedam edere ? Quasi (respondit) non noris omnes fabulas, fabulas non esse. An non illud memoria tenes, Ridentem dicere verum, quid velat ? Ergo ludens corollam Ronsardi aeternam, quam aeternis caeli Asterismis affixisti, Ronsardo dedica et posteritati consecra ; id efflagito. Vinci igitur me passus sum (Petre Ronsarde) et hoc Poëmatium tibi dico, doctis et aequis omnibus

1. On y lit le distique, qui fait la contribution de Pontus de Tyard au Tombeau du poète, et ceux que voici :

Ronsardus ad suos encomiastas.
*Lustrali tepidos cineres aspergite lympa,
 Et precibus manes rite piate meos :
 Nostraque nec vobis tantae sit gloria curae,
 Nam peperit laudis satque superque mihi.*

offerō, bonaeque posteritati sacro : quod tibi gratum si fiet, nostri seculi Poëtae doctissimo et foelicissimo satis me fecisse existimabo. Vale ¹.

Ainsi l'évêque humaniste, après avoir diverses fois nommé Ronsard dans ses écrits, le remerciait une fois de plus, et par un hommage inattendu, de l'avoir désigné lui-même à la gloire.

Ronsard a été lié avec le plus illustre philologue de la Renaissance, ce Joseph Scaliger, né à Agen en 1540, d'une mère française, que l'origine italienne de son père n'empêche point notre Gascogne de revendiquer avec orgueil ². La mémoire de Jules-César Scaliger, qui tenait à rattacher son sang à celui des Della Scala de Vérone et qui avait célébré Ronsard en beaux asclépiades peu d'années auparavant ³, introduisit son fils auprès du poète, lorsqu'il vint faire des études à Paris en 1561 ⁴. Joseph Scaliger connut en même temps plusieurs des écrivains de la Pléiade, Baïf, Belleau, surtout Dorat, avec qui il conserva des rapports d'amitié ⁵. Dorat devait même écrire des vers liminaires pour son édition des *Élégiques* ⁶ et pour son grand travail sur

1. Cette lettre est précédée de quelques distiques dédiés à l'auteur dès l'édition de 1573, par François d'Amboise, parisien :

*Debebat Phoebus Ronsardo praemia vati
Qualia Maeonio, qualia Virgilio...
Illi cui Reges Tuba, cui Lyra panxit Amores,
Non est mortalis laurea visa satis...*

2. Cf. Tamizey de Larroque, *Lettres françaises inédites de Jos. Scaliger*, Agen et Paris, 1881. Comment un si beau sujet n'a-t-il pas suscité un livre français? Une documentation considérable, imprimée et inédite, permettrait de remplacer aujourd'hui l'ouvrage célèbre de Bernays, plus intéressant au point de vue philologique que biographique. Mark Pattison préparait ce travail, dont les fragments sont dans ses *Essays*, Oxford, 1889, t. I, p. 132-243.

3. V. ci-dessus, p. 112.

4. J. Bernays, *Jos. Justus Scaliger*, Berlin, 1855, p. 37, 119, 303.

5. Je ne trouve qu'une mention de Dorat dans sa correspondance, où il y a si peu sur Ronsard; c'est dans une lettre écrite de Valence à P. Pithou, en 1572 : « Fratrem, Auratum, Lambinum nostros, et Danieleum saluta » (*Jos. Scaligeri epist. omnes quae reperiri potuerunt*, Leyde, 1627, p. 140).

6. *Catulli, Tibulli, Propertij nova editio Jos. Scaliger Jul. Caesaris f. recensuit... Ad Cl. Puteanum...*, Paris, 1577. La pièce de Dorat, qui en précède une de Florent Chrestien, a pour titre : *In Cat. T. et P. a Io. Scaligero in uene nobili, Verona oriundo, nuper emendatos* :

Graecia iactabat sibi tres in Amore poetas...

Manilius ¹. Le jeune homme, dont l'intelligence fut précoce et la science promptement appréciée, se montra quelque temps dans le sillage de Ronsard ; il entrevit même, pendant son court retour en France, le commentateur des *Amours*, qu'il devait retrouver peu de temps après en Italie ².

Ces relations de bon lettré, qui furent assez éphémères, mais dont il ne lui déplaisait pas de s'honorer, lui valurent un jour une singulière critique, lorsque le dénigrement et l'envie s'attaquèrent à sa glorieuse carrière. Son adversaire Kaspar Schoppe, le Scioppius fameux par la grossièreté de ses polémiques, l'accusa d'avoir pris part à une païenne et sacrilège cérémonie, ce prétendu sacrifice fait à Bacchus du bouc de Jodelle, que les protestants ne cessaient de reprocher à Ronsard. Scaliger se défend dans une page bien oubliée, où il tient la plume de son disciple Janus Rutgers ; sa verve s'y déploie contre le calomniateur allemand, qui s'est joué des dates et des vraisemblances ; et c'est pour lui une occasion de raconter exactement l'innocente fête littéraire de 1552, qui n'a pu scandaliser que les pédants et les sots :

« Parisienses illos amicos tuos imitaris, quos Dionysia agitasse, et hircum immolasse, fama est ³. » — Dionysia agitare, dicit esse hircum immolare. Huius enim insimulati sunt illi, de quibus nunc agitur. Vespillonis filius, qui nunquam Lutetiae fuit, in media Suburra habitans Romae, unde hoc mendacium expiscari potuit, nisi a quibus reliqua portenta didicit ? Quos putat Dionysia agitasse, vel hircum immolasse, ut illi persuaserunt qui verum dicere, etiam si velint, non possint, ii sunt : Petrus Ronsardus, M. Anton. Muretus, Ianus Baius, Remigius Bellaqueus, Stephanus Iodellus, Nicol. Denisottus, Ioan. Auratus, alii, omnes poetae, praeter Patoletum ⁴, qui in historiis conscribendis omne studium suum collocarat ; quos tam falsum est adeo

1. *M. Manilii Astronomicom libri V. Ios. Scaliger... rec. ac pristino ordini suo restituit*, Paris, 1579 La pièce manque, comme la précédente, au recueil de Dorat :

Herculeo coeli quod sedit machina collo...

2. En 1565. V. l'édition citée ci-dessous de la *Confutatio Burdonum*, p. 341, 361, 388, où de curieux détails seraient à utiliser. Scaliger dédie à Muret en 1562, ses traductions grecques de Catulle ; en 1565, à Rome, ses traductions d'Horace.

3. Ces mots sont tirés du pamphlet de Schoppe, *Scaliger Hypobolimaeus*, Mayence, 1607.

4. L'historien Jean Patouillet ne paraît pas avoir pris part à la fête en l'honneur de Jodelle.

execrandum, nefandum, impium facinus fecisse, quam certum est, impune illis futurum non fuisse, siquidem tam Christianae pietatis, quam existimationis suae obliti tam detestabile scelus in se admisissent. Si illi docti viri viuerent, fur non inultum tulisset. Porro tam impudentis calumniae auctor fuit sacrificulus Gentiliaci vici ¹, in quo illi doctissimi viri de constituto coierant, ut de symbolis essent. Totum drama exponerem, si opus esset, ut Iosephus me docuit ², qui illud ad unguem tenet. Sed ponamus verum esse : quid haec ad Iosephum, qui tunc puer Burdigalae primis rudimentis Latini sermonis initiabatur ? An quia sexto post, septimo et octavo anno omnes, praeter Iodellum, illos vidit et familiariter nouit, ideo eiusdem criminis postulandus erit ³ ?

Plus tard, Scaliger disait volontiers à ses amis de Hollande l'admiration qu'il portait à Ronsard et aussi à Du Bellay ⁴, et il se faisait donner des nouvelles de celui des deux, le plus grand, qui l'avait accueilli dans sa jeunesse ⁵. Ronsard, de son côté, savait fort bien l'importance et l'autorité de la grande œuvre philologique que poursuivait Scaliger ; il appréciait même hautement ses qualités d'écrivain, puisqu'il regrettait de ne pas les voir au service de la langue française : « O quantesfois ay-je souhaité que les divines testes et sacrées aux Muses de Iosephe Scaliger, Daurat,... voulussent employer quelques heures à si honorable labour ! ⁶ » Le poète avait dû garder longtemps dans ses papiers un essai poétique que Scaliger avait lui-même conservé parmi les siens, après le lui avoir adressé en hommage pendant son séjour

1. Le curé de Gentilly, près d'Arcueil, n'avait rien compris à l'aimable fantaisie de nos poètes, improvisant leur cérémonie à l'antique avec le bouc survenu par hasard au milieu du festin.

2. C'est Rutgers qui est censé parler au nom de Scaliger.

3. *Munsterus Hypobolimaëus... et Virgula diuina... Accessit his accurata Burdonum fabulae confutatio*, Leyde, 1609, p. 338-340.

4. « Ronsardus magnus poeta Gallicus : ut Bellaius utriusque linguae latinae et gallicae, qui (quod hactenus pauci) facilitatem et dulcedinem Catulli assequutus est » (*Prima Scaligerana*, p. 144). Dans une lettre de 1578, le philologue se plaint à Pierre Pithou de méchants propos qu'a tenus Passerat sur son compte : « Ce qu'il a dict de moy, il ne le peust nier. Car il y avoit trop de gens de bien, tesmoins Monsieur Ronsard et Monsieur de Sainte-Marthe, de Poitiers » (Tamizey de Larroque, *l. c.*, p. 83).

5. Frédéric Morel le fils lui écrit de Paris, en février 1583, après avoir parlé de leurs amis communs, Cujas, Dupuy, Pithou, etc. : « Auratus ὕπαρ νεότατος, et Ronsardus ὕπαρ νεοθάνης hic viuunt et valent » (Burmman, *Sylloges epistolarum*, t. II, p. 315).

6. Dernière préface de la *Franciade* (1587). Ed. L., t. VII, p. 97.

à Paris. C'était une traduction en grec du *Moretum* de Virgile, dont le manuscrit portait : *Conuersum anno 1561, oblatum vero Petro Ronsardo anno 1563*¹. La dédicace d'un tel travail montre assez à quel degré l'on reconnaissait à Ronsard la qualité d'helléniste, et il n'est pas sans intérêt de le voir proclamer tel par le prince des philologues.

VII

L'Humanisme a aidé, beaucoup plus qu'on ne l'a dit, à répandre hors de France le nom de Ronsard et la lecture de ses ouvrages. Leur influence est constatée, par les contemporains eux-mêmes, en bien des pays. Elle étend, selon le mot de Du Perron, « la gloire de nos paroles et les limites de nostre langue » et fait qu'on « en tient eschole jusques aux parties de l'Europe les plus esloignées, jusques en la Moravie, jusques en Pologne et jusques à Danzik, là où les œuvres de Ronsard se lisent publiquement² ». Les « gens de lettres », il est vrai, ne furent pas partout les premiers à travailler à la diffusion des livres de notre poète national. Ils furent devancés souvent par de nobles étrangers venus en France, qui le virent apprécié de nos rois, de nos reines, des grands du royaume, et allèrent apprendre ses mérites aux autres cours de l'Europe.

Celle de Marie Stuart n'avait pas besoin d'être ainsi renseignée, puisque la reine d'Écosse s'était montrée elle-même en France la plus dévouée protectrice de Ronsard ; mais les ambassadeurs et les voyageurs servirent utilement sa réputation à la cour d'Élisabeth d'Angleterre, où il trouva plus d'un imitateur³. En Savoie, auprès de son époux Emmanuel-Philibert, la bonne duchesse

1. *Ios. Scaligeri Iul. Caes. f. Poemata omnia*, Anvers, 1615, p. 106. L'auteur a offert des *Propertiana* à G. Canter à Paris, en 1561 (Bernays, p. 303 ; Pattison, *Essays*, t. I, p. 200).

2. Du Perron, *Oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard*, Paris, 1586, p. 48.

3. Ronsard a dédié à la reine Elisabeth, en 1565, son recueil d'*Elegies, mascarades et bergeries*, qui put contribuer à développer à la cour de Londres le goût des « mascarades ». On trouvera dans les notes de Lauzonier à Binet, p. 209, la bibliographie des ouvrages traitant de l'influence de Ronsard sur la poésie anglaise.

Marguerite avait emporté dans ses coffres les vers de son poète favori et continuait à en faire ses délices. Elle avait auprès d'elle, pour s'en entretenir familièrement, son secrétaire Dallier, beau-fils de Jean de Morel ¹, et un prélat tout à fait francisé, élevé par Morel, Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon, puis archevêque de Turin, à qui fut dédié le « songe » de *La Vertu amoureuse* dans le *Bocage royal* ². L'humaniste Antonio de Gouvea, qui connaissait si bien la Pléiade ³, appartient à la cour de Turin et y mourut en 1565, maître des requêtes et conseiller secret du duc. Quant aux Français qui rimaient en Savoie, comme en Piémont, ils étaient pour la plupart de l'école de Ronsard ; tels Pierre Dumay et Jean Grangier, le poitevin et le lorrain qui menèrent les « bergeries » à la cour pour les fêtes du baptême de Charles-Emmanuel ⁴, Marc-Claude de Buttet, qui comptait dans la Brigade et se trouvait être, né à Chambéry, un sujet de Madame Marguerite, Jacques Peletier enfin, qui habita trois années sa ville d'Annecy et mit sous son patronage le poème *La Savoye*, qu'il y publia en 1572. N'oublions pas le séjour de Jacques Grévin à Turin, qui y mourut en 1570, ayant dédié à la princesse française ses beaux sonnets d'humaniste sur Rome, où se continuent dignement les *Antiquitez* de Du Bellay ⁵. La cour de la sœur de Henri II était assurément la seule en Italie qui fût aussi pleine des échos de la Pléiade. Parmi les autres, celles qui ont raffolé des *Rime* d'Annibal Caro ne pouvaient manquer de goûter dans Ronsard au moins le poète courtisan, et ce fut même un divertissement des lettrés italiens de comparer entre eux les deux écrivains ⁶. On se rappelle aussi la rencontre joliment contée par Brantôme, qui cause, dans la boutique d'un libraire de Venise,

1. Joachim Dallier écrit à Morel, de Rivoli en Piémont, le 22 octobre 1561 : « Monsieur, Tout premièrement je vien de recepvoir vostre pacquet par Mons^r de Vincent avec les compositions de Mons^r de Ronsard, que je feray sans faulte voir à Madame... » (Bibl. nat., *Lat.* 8589, fol. 50).

2. « A tres illustre prelat Hyeronyme de la Rouvere, evesque de Toulon » (éd. L., t. III, p. 335-343 ; cf. t. VII, p. 385). Une lettre familière du prélat à Jean de Morel, écrite pendant le colloque de Poissy, est au ms. *Lat.* 8589, fol. 37. V. la note de mon édition des *Lettres de J. du Bellay*, p. 29.

3. On l'a établi plus haut, p. 145. Cf. W. Stephens, *Margaret of France*, p. 241.

4. Cf. Ferdinando Neri, *Il Chiabrera e la Pleiade francese*, Turin, 1920, p. 32-37.

5. L. Pinvert, *Jacques Grévin*, p. 358-370.

6. V. plus loin, p. 226.

avec un « magnifique », ancien ambassadeur à Paris, et comment celui-ci s'étonne de voir un gentilhomme français rechercher les œuvres de Pétrarque, puisque, dit-il, « vous en avez un en vostre France, plus excellent deux fois que le nostre » ¹.

Quoique si bien servie par les gens de cour, la renommée de Ronsard hors des frontières de son pays doit davantage à cet humanisme international dont Paris fut alors un des centres de rayonnement. Les écrivains étrangers, qui vécurent dans notre capitale pendant le troisième tiers du seizième siècle, manquèrent rarement de visiter le grand poète, que les érudits eux-mêmes considéraient comme un confrère. Un exemple digne de mémoire est fourni par la Pologne, qui tenait alors le premier rang intellectuel dans les pays du nord et de l'est de l'Europe et rattachait étroitement sa civilisation à celle de l'Italie et de la France. Son plus grand écrivain de cette époque, qui est en même temps son meilleur humaniste, a connu notre Ronsard et s'est inspiré directement de son œuvre. Ces relations, qu'aucun biographe de celui-ci ne paraît avoir signalées, n'ont qu'une histoire très courte, mais pleine de signification.

Il y avait en Italie, au temps de la publication des *Amours* et des *Hymnes*, un jeune polonais de vingt-six ans, qui s'initiait aux lettres grecques et latines auprès des chaires les plus réputées. Il trouvait à Venise les leçons de Muret et comptait vraisemblablement au nombre des étudiants qui inspirèrent à celui-ci une telle admiration pour la culture de la Pologne, qu'il la compara un jour à celle de l'Italie, en lui accordant même l'avantage ². Jan Kochanowski était ardent et enthousiaste ; ce fut, on peut le supposer, par le jeune professeur, récemment arrivé de France, qu'il apprit l'existence d'un grand poète dans ce pays et les succès d'une école qu'il avait intérêt à connaître, puisqu'il rêvait déjà d'accroître lui-même le trésor littéraire de sa nation. L'étudiant polonais se mit en route pour la France en 1556, en compagnie

1. Brantôme, éd. Lalanne, t. III, p. 288. Cf. Flamini, *Studi di storia letteraria ital. e stran.*, Livourne, 1895, p. 346.

2. *Opera Mureti*, t. I, p. 490 (*Epist.* I, 66. Lettre sur les offres du roi Et. Batory pour le décider à venir enseigner à Cracovie). Aucun biographe de Jan Kochanowski, ni Stan. Tarnowski, ni Loewenfeld, ni Maria Kastorska, dont le livre est le plus récent (*Les poètes latins polonais, avant 1589*, thèse, Paris, 1918), n'a remarqué la présence simultanée à Venise de Muret et du poète, qui étudiait aussi à Padoue.

d'un de nos compatriotes, qui devait être aussi un admirateur de la Brigade et à qui il envoya, quatre années plus tard, une élégie sur la mort de Henri II. Après avoir traversé avec cet ami la Provence et l'Aquitaine, il séjourna à Paris et vit aussi la Belgique. Voici ses vers sur notre pays, adressés à son compagnon de voyage :

*Te duce Aquitanos et Belgica vidimus arua
Extremoque sitam litore Massiliam,
Cellarumque domos et quo magnae influit urbi
Caerulaeus rapidis Sequana vorticibus...
Et Liger et Rhodanus nostrum sensere dolorem,
Cum linquenda mihi Gallica regna forent* ¹.

A Paris, introduit peut-être par Muret, Kochanowski ne resta pas étranger au monde des poètes ; il rencontra Ronsard, et l'impression que fit sur lui la personne d'un tel maître ne déçut point son attente. La grandiloquence juvénile de son témoignage n'en doit pas faire suspecter la sincérité :

*Hic illum patrio modulatum carmina plectro
Ronsardum vidi, nec minus obstupui
Quam si Thebanos ponentem Amphiona muros
Orphaeue audissem Phoebigenamue Linum.
Delinita suos inhibebant flumina cursus,
Saxaque ad insolitos exsiluere sonos* ².

C'était un poète humaniste que la Pologne envoyait à Paris ; ce fut un poète polonais qui en revint. L'exemple triomphant de Ronsard et de ses amis fit perdre au latin, dans l'esprit de Kochanowski, une part de son prestige ; il lui apparut avec évidence qu'une grande poésie, comparable à celle des Anciens, pouvait être tentée dans les idiomes modernes. Dès son temps de France, il annonce à une belle Française, dont il est amoureux, la naissance de sa « Muse slave » ³. On voit désormais la langue nationale alterner dans sa production avec celle de l'Humanisme et y

1. *Opera Ioannis Cochanoii*, éd. Plenkiewicz, Varsovie, 1887, t. III, p. 117. L'édition originale des *Elegiae* est de Cracovie, 1584. L'auteur appelle Charles son ami français.

2. Même élégie *ad Carolum*, la 8^e du livre III.

3. Kochanowski a aimé une Française, « venusta Galla », à qui il adresse, sous le nom de Lydie, mainte élégie tibullienne. Il lui déclare en passant (*Eleg.*, I, vi) qu'il la chantera aussi dans sa langue maternelle :

*Huic si quid blandum spirant mea carmina debent,
Huic Latia atque recens Sclauica Musa canat.*

prendre bientôt la place principale. L'étalage de l'érudition, les vastes imaginations mythologiques, l'imitation d'Anacréon et d'Horace s'y retrouvent comme chez Ronsard, et l'on rapproche avec raison l'épithalame composé par celui-ci pour le mariage de Charles de Bourbon avec Jeanne d'Albret, de celui de Kochanowski chantant les noces de Christophe Radziwill et de Catherine Ostrowska ¹. De même, par le goût et le sens de la nature, par l'élan lyrique et d'autres traits encore, les deux poètes sont fort voisins l'un de l'autre, et le plus jeune a conscience de remplir dans son pays un rôle analogue à celui de son aîné, qu'il a visiblement étudié avec ferveur.

Quand le duc d'Anjou, frère de Charles IX, partit pour la Pologne pour y régner, on mit sans doute parmi les livres qu'emportait ce roi lettré, plus d'un ouvrage de Ronsard, ceux du moins qui célébraient la victoire de Moncontour et le prince choisi pour porter les fleurs de lis en ces régions lointaines. Le futur Henri III emmenait avec lui, d'ailleurs, Philippe Desportes, déjà son poète préféré et dont l'étoile naissante allait obscurcir bientôt celle du chef de l'école. Kochanowski ne manqua point d'adresser au jeune souverain prêt à quitter la France une ode latine exprimant l'enthousiasme et les espérances qui animaient ses compatriotes. Mais on sait quelle fâcheuse figure fit, dans sa capitale « sarmate », ce prince trop habitué aux commodités de la vie française et aux plaisirs du Louvre. Desportes, qui partageait ses regrets et ne fut pas le dernier à conseiller son départ précipité de Cracovie à l'annonce de la mort de Charles IX, a écrit sur la Pologne en termes légers et méprisants, bien différents de ceux dont les poètes parisiens avaient salué l'ambassade de 1573, qui venait offrir la couronne à son maître ². Il soutint contre Kochanowski une polémique littéraire, où celui-ci, défendant l'honneur et les mérites de son pays, garde assurément le beau rôle ³. S'ils

1. Stan. Siedlecki, *Jan Kochanowski, 1530-1564*, Cracovie, 1884, p. 7.

2. On sait quelle part Ronsard a prise, avec Dorat, à la réception de l'ambassade polonaise à Paris et à la fête donnée aux Tuileries par Catherine de Médicis. V. surtout la publication de Féd. Morel : *Magnificentissimi spectaculi a Regina Regum matre in hortis suburbanis editi... descriptio*, Io. Aurati poeta regio autore, Paris, 1573.

3. Abel Mansuy, *Le monde slave et les classiques français aux XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, 1912, p. 42 sqq. Le chapitre sur *Un Ronsardisant oublié* met en œuvre certains travaux de la critique polonaise, notamment ceux de Th. Wierzbowski, sur Kochanowski.

NOÛHAC. — *Ronsard et l'Humanisme*.

eurent, comme il est probable, l'occasion de se rencontrer au château du Wawel, le Polonais, qui devait chanter ironiquement la « fuite » sans gloire de Henri de France ¹, put s'étonner et s'indigner de trouver son entourage si médiocrement disposé pour ce grand Ronsard, resté le modèle idéal de sa propre vie.

Pendant son séjour à Paris, Kochanowski avait-il suivi les leçons de Dorat? Celui-ci n'était-il pas enfermé encore dans son petit collège de Coqueret? S'il eût écouté le « lecteur » célèbre du Collège royal, l'écrivain polonais y eût fait sans doute quelque allusion. On est mieux renseigné pour un autre personnage, moins important dans l'histoire des lettres, mais qui a pris une part active aux controverses intellectuelles et religieuses de l'époque, André Dudith Sbardellat. Ce parfait latiniste hongrois, connu par ses nombreuses missions en Allemagne, avait passé quelque temps de ses études à Paris et figuré parmi les élèves de Dorat, avant de devenir l'orateur au Concile de Trente et le négociateur d'universel savoir qu'admire J.-A. de Thou. Les jeunes Français qu'il avait fréquentés se rappelèrent longtemps ce brillant condisciple, et plus d'un regretta que l'extrême éloignement ne permît pas d'entretenir son amitié ². Ils avaient appris sans surprise qu'André Dudith était devenu, de bonne heure, évêque en Hongrie; mais les nouvelles, plus tard, eussent paru fâcheuses à plusieurs, car la fin de sa vie fit de lui un protestant déclaré ³.

1. On lira dans le livre de M. Kastarska, p. 154-155, un petit poème en hendécasyllabes récemment retrouvé: *Io. Kochanovii de electione, coronatione et fuga Galli*. Il vient s'ajouter à la réponse faite à Desportes et intitulée *Gallo crocitanti*.

2. G.-M. Imbert, dans un de ces sonnets de vive allure écrits de sa province, rappelle le séjour du Hongrois à un condisciple flamand :

Quelque part que tu sois, Charles Utenhovie,...
Que fait ton Apollon ? di le moi je te prie
Et di moi de l'estat, si tu le scais ou non,
Dé nostre cher ami, dont tant me plaist le nom,
Dudice Sbardellat, grand honneur de l'Hongrie.

(Sonnet 26 des *Sonets exoteriques*, Bordeaux, 1578. Le sonnet 43 est adressé à Dudith lui-même et commence par la répétition du dernier vers cité. Au sonnet 46, l'auteur se félicite modestement d'avoir été nommé par Ronsard).

3. André Dudith, dit quelquefois Sbardellat, du nom de sa mère vénitienne, naquit à Buda en 1533 et vécut jusqu'en 1589. V. l'article étendu de De Thou, traduit par Teissier, *Les Eloges*, t. IV, p. 39; *Catalogus codd. lat. Bibl. Monacensis*, t. II, part. I, Munich, 1874, p. 190; Dorez, *Cat. de la coll. Dupuy*, t. I, p. 329.

Ami et admirateur de Muret, qu'il fréquentait intimement à Padoue, en 1558 ¹, il n'est pas douteux qu'à Paris il n'ait connu personnellement Ronsard. Est-ce à lui que pense Du Perron, quand il parle de ce pays un peu incertain de « Moldavie », où le poète français a trouvé des introducteurs ?

IX

Ce fut parmi les élèves et les auditeurs de Jean Dorat que se recrutèrent le plus aisément les admirateurs de Ronsard. On peut s'expliquer par là que tout l'humanisme des Pays-Bas lui ait rendu hommage. Le groupe des jeunes savants, nés dans les provinces soumises aux Espagnols, qui vivaient en 1565 à Paris, chassés par les troubles, était formé d'élèves de Dorat. La Hollande connut le poète à travers leur enthousiasme. Le plus brillant d'entre eux, Jan van der Does, dit Janus Dousa, revendique tant d'amitiés parisiennes autour de la Pléiade qu'on peut penser que cet esprit très actif a porté à Leyde l'écho de leurs admirations. Il avait fréquenté en France, de façon familière, Dorat, Baïf, Guillaume des Autels, dédié des odes latines à Vaillant de Guélis, plus tard abbé de Pimpont, et à Jean de Morel. Comment n'aurait-il pas rencontré Ronsard avec eux ? Il le lisait, en tout cas, ainsi que Belleau, et remerciait, en 1575, l'Anglais Daniel Rogers de lui envoyer les nouveaux ouvrages des poètes : « Literae illae quas aliquando post discessum meum Ronsardi Franciadi et Bellaquaei libellis comites dedisti quantam habent declarationem amoris tui ² ? » On sait que Van der Does a influencé particulièrement son familier Jan van Hout, secrétaire de la ville de Leyde, qui a rêvé d'être le Dorat d'une nouvelle Pléiade et a défendu non sans

1. Cf. *Mureti opera*, t. I, p. 424, 495.

2. *Iani Duzae Nordouicis nouorum poematum secunda Lugdunensis editio. Impr. in noua Lugduni Bataurorum Academia*, 1576 (non paginé). V. la préface du IV^e livre des Odes (*Ianus Duza Danieli Rogerio suo*), où l'auteur rappelle que Rogers est cher à ses propres amis, « Valenti, Buchanano, Aurato, Baïfio, Florenti [Christiano ?], Altario, Thorio ». Il parle plus loin de deux pièces qu'on retrouve à la fin de son recueil : [Odas] *ad Germanum Valentem et Ianum Morellum singulas, quas ante annos octo, ut nosti, a me quondam Parisiis fusas verius quam scriptas... noua demum incude refin-gere placuit*. Le séjour de Van der Does à Paris se place vers 1567.

autorité dans son pays les idées qui triomphaient en France avec la nôtre ¹. De leur côté, les frères Canter, bons philologues hollandais qui ont vécu à Paris ², ont eu Dorat pour professeur au Collège royal et recueilli avec piété ses poèmes comme ses corrections de textes anciens ; l'aîné, Guillaume, en a même fait un petit recueil qu'on se passait de mains en mains ³ ; ils n'ont pu manquer de s'intéresser, pendant leur séjour, au plus grand des disciples du maître, que leur recommandaient à la fois les sentiments de leur entourage et une ferveur commune pour les études grecques. Il est extrêmement probable qu'ils l'ont connu ⁴. La preuve de l'ardente curiosité qu'ils lui portèrent est fournie, au reste, par la correspondance de Théodore Canter. Il envoyait d'Utrecht à Vulcanius, professeur à Leyde, la dernière édition complète des œuvres de Ronsard publiée du vivant de l'auteur, et la signalait en ces termes à l'éditeur de Callimaque, de Bion et de Moschos : « It at te tandem Ronsardus... Ego successiuas aliquot hebdomadarum horas ei perlegendo impendi, itaque maiore nescio an voluptate an fructu ; ita mihi accurata

1. V. l'article de J. Prinsen, analysant son livre sur Jan van Hout, dans la *Revue de la Renaissance*, année 1907, p. 125-135.

2. V. leurs notices dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, Bruxelles, 1739, p. 114 et 394. On lit dans celle de Guillaume Canter (Utrecht, 1541-Louvain, 1575) : « Aetatis anno xvi Galliam, Italiam, Germaniamque lustravit et in doctissimorum virorum, Ioannis Aurati (quem in Graecis doctorem quoad vixit coluit), Caroli Sigonii, Fulvii Ursini, Ant. Mureti, aliorumque amicitiam venit ; quibuscum omnis illi sermo erat de litteris (Graecis praesertim in quas naturae quodam ductu ferebatur), deque bibliothecis libris bene instructis. »

3. Le fait est attesté par une lettre d'André Schott, envoyée d'Anvers à Leyde, le 27 mai 1619, où Peter Scriverius est remercié d'un de ses ouvrages : « ... Ego vero nescio quod ἀντίδωρον reponam, nisi forte, quia et in poetica excellis, et Simonidae Lyrica eidem poetae comitem muneri misisti, ad te allegem Pindarico stylo Ioan. Aurati poetae Regii quaedam, quae a Canteris fratribus, dum viuerent, suntque Gulielmi manu pleaque descripta, accepi, et quaedam typis nondum esse euulgata obseruavi. Habes itaque poeta poeticum munusculum exiguum, at magni pignus amoris habe ; quando nihil nunc quidem suppetit quod rependam » (Burmman, *Sylloges epist.*, t. II, p. 378). Qu'est devenu ce recueil, où Schott notait de l'inédit ?

4. Je lis dans une lettre de Th. Canter à Pierre Daniel (Utrecht, 1570) : « Magnopere scire desidero... quid gerat Auratus noster... Saluta nobis D. Pimpuntium et Auratum et reliquos amicos » (Biblioth. de Berne, ms. 141, fol. 211). On a vu que Vaillant de Guélis (Pimpuntius) est un des intimes de Ronsard.

in eo felicissimaque poetarum tam Graecorum quam Latinorum imitatio placuit ¹. » Telle est bien la raison pour laquelle les humanistes de tous les pays goûtent si fort l'œuvre française de notre poète.

Il y a de même en Flandre de nombreux ronsardisants. Presque tout le monde littéraire qui gravite autour de Christophe Plantin a passé par les écoles de Paris et y a noué des amitiés. C'est un public tout préparé au poète. Mais il se trouve que Plantin lui-même, transplanté de sa Touraine natale en pays flamand, a imprimé, au temps de ses débuts à Anvers, certains livres de Ronsard. Il en paraît assez fier, puisque dans une « Ode aux Muses » insérée dans ses *Éphémérides* de 1555-56, il nomme le Vandômois parmi les auteurs qui laissent confier leurs ouvrages à ses presses déjà appréciées :

...Puis Ronsard nous vient dire
Ses plus belles chansons,
Que premier sur la Lire
R'aprit dans vos giron^s ².

Il faut entendre par ces « chansons » les *Amours*, *Continuation*, *Bocage* et *Meslanges*, que Plantin imprima en 1556, en partie pour le compte d'Arnaud L'Angelier, libraire à Paris ³. On le voit, quelques années plus tard, préparer une réimpression du *Theatre* de Jacques Grévin ⁴ et fournir de poésie française, de l'école de Ronsard, le libraire Jean Desserans, son correspondant

1. S. Abbes Gabbema, *Epistolarum... centuriae tres*, Groningue, 1666, p. 742. La lettre est du 17 novembre 1585. Le gueldrois Van Giffen (*Giphanius*) a fait partie du groupe parisien de 1565, avec les brugeois Louis Carrière et Lucas Fruytiers ; son *Lucrèce*, paru en 1566, lui a valu des attaques de Lambin dans la préface du sien, qui ont chargé à tort sa mémoire (v. Ch. Nisard, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscr.*, année 1882, p. 187). Van Giffen écrit à Muret, se plaignant de Lambin : *De tua liberalitate atque facilitate multa saepe in Gallia Auratum, Fruterium et Canterum praedicantes audiui. (Mureti opera*, éd. Ruhnken, t. I, p. 500). Il a fait partie de l'ambassade de Paul de Foix en Italie, avec d'autres amis de Ronsard, mais il ne reste pas de trace de relations directes avec lui.

2. Max Rooses, *Christophe Plantin*, 2^e éd., Anvers, 1896, p. 35.

3. Des exemplaires portent : « A Rouen, par Nicolas le Rous, 1557 ».

4. L'exemplaire de l'édition de 1562, corrigé de la main de l'auteur, est au Musée Plantin-Moretus. Plantin n'a point fait paraître cette édition, mais il a publié de Grévin quatre autres ouvrages, dont sa traduction de Nicandre (1568).

de Londres. Celui-ci lui demande précisément les auteurs publiés chez Cavellart : « Vous pourriez, écrit-il, mander à vostre homme par delà [à Paris] qu'il fist quelque bon assortiment de livres nouviaux et de tout les sortes de petits poètes qui pourroit recouvrer de chez Guillaume Cavellart, et que il en fist une balle ou ung tonniau, et que il me les envoyast en ceste ville ¹ ». Les « balles » que Plantin faisait faire sous ses yeux, en ses voyages de Paris, contenaient assurément de pareille marchandise.

Lorsque l'illustre typographe entreprit la préparation de sa fameuse Bible polyglotte, il tint chez lui, parmi ses collaborateurs les plus qualifiés, un helléniste hébraïsant, qui se dénommait à Anvers Fabricius Boderianus, mais qui était aussi, sous son nom français, un poète de quelque mérite. Guy Le Fèvre de la Boderie avait publié des *Meslanges poétiques* et une *Galliade*, qu'on a tort de ne point citer, car elle est pleine de renseignements précieux sur les arts et les sciences de ce temps. Ses *Hymnes ecclésiastiques*, recueil de traductions d'après les Pères et les auteurs anciens et modernes, témoignent d'une immense lecture; une des pièces est dédiée à Ronsard ².

Au « cercle cinquième » de la *Galliade*, sorte d'encyclopédie laudative de notre pays depuis ses origines gauloises, La Boderie énumère les poètes et les musiciens du règne de François I^{er} et ceux de l'époque suivante qui ont fait, d'après lui, revivre l'art des antiques « Bardes » ³. Le salut à Ronsard est d'un beau mouvement :

1. Lettre du 9 août 1567 (*Correspondance de Christophe Plantin*, éd. Max Rooses, t. I, Anvers et Gand, 1883, p. 165).

2. Paris, 1578. On y trouve une traduction en vers du cantique de Dante à la Vierge Marie, déjà signalée par A. Farinelli.

3. *La Galliade ou de la Revolution des Arts et Sciences, à Monseigneur fils de France, frere unique du Roy, par Guy Le Fèvre de la Boderie, secretaire de Monseigneur et son interprete aux Langues Peregrines*, Paris, 1572. Il y a des exemplaires avec la date de 1578. On voit parmi les auteurs des vers liminaires deux amis particuliers de l'auteur, Dorat et Goulu, « son digne gendre », ce qui explique que l'auteur fasse leur éloge avant celui de Ronsard. Après le poète, viennent dans l'ordre suivant : Du Bellay, Jodelle, La Péruse, Garnier, Scève, Pelletier, Tyard, « le comte d'Alsinois », Baif, Belleau, Desportes, Passerat, Toutain, Filleul, Muret, Hestean, Davy, « les deux Jamins » et Des Autels. Les musiciens cités pour cette période sont Vaumesnil, Orlande et Courville,

Qui sçait si doucement les mode varier
Et aux nerfs bien tendus les Odes marier.

Vive le grand Ronsard qui d'esprit haut et rare
 A fait en son nom clair SE REDORER PINDARE ¹,
 Et Terpandre nouveau a remis sur les lois
 Des vers modulisez de nos Bardes Gaulois,
 Rapportant le premier en la terre Gallique
 Des Romains et des Grecs la Poésie antique ².

Il devait y avoir, on le voit, dans l'imprimerie anversoise, sanctuaire de toutes les sciences et foyer intellectuel d'une bonne partie de l'Europe, un culte véritable pour le poète français. Ce culte était encore prêché dans les Flandres par le gantois Charles Uytenhove. On l'a déjà rencontré plusieurs fois dans ce livre, mêlé à la Pléiade et aux amis de celle-ci. Les années de sa jeunesse qu'il avait passées en France y avaient laissé la renommée d'un polyglotte et le souvenir d'un honnête homme. Il était regardé « comme le plus savant étranger qui fût alors en Paris », en même temps qu'il s'était « rendu agréable à nos illustres poètes françois... « par sa docte conversation et par la douceur de ses mœurs » ³. Il les avait tous fréquentés, alors qu'il était chez Jean de Morel, moins en précepteur des enfants qu'en ami de la maison où ils aimaient à se réunir. Combien de services alors sa vaste érudition, étendue à tant de langues et à tant d'objets, ne leur avait-elle pas rendus ! combien de dédicaces flatteuses n'avait-il pas reçues en échange ⁴ ! Assidu aux cours de Dorat ⁵, admirateur et familier de Ronsard, confident littéraire de Joachim du Bellay, il fut un temps où les poètes l'invitaient à leurs parties de pro-

1. C'est l'anagramme connue du nom de Pierre de Ronsard.

2. *La Galliade*, f. 124 v°. Ce passage n'a été cité que par Colletet. Laumonier paraît oublier l'œuvre de ce poète, qui n'est nommé qu'une fois à l'*Appendice de la Pléiade* de Marty-Laveaux (t. II, p. 404), à propos de Jodelle et seulement pour ses *Diverses meslanges poétiques*, Paris, 1570, ouvrage beaucoup moins intéressant que la *Galliade*. La Boderie a collaboré au « tombeau » du président de Thou et à d'autres moins fameux ; il a composé des vers liminaires pour Vauquelin de la Fresnaye (1570), pour Thevet (1575), etc. Il raconte lui-même sa vie dans une pièce des *Diverses meslanges*. C'est une intéressante biographie à reconstituer.

3. *Biblioth. nat., Nouv. acq. franç.* 3073, fol. 489 (« Vie de Ch. Utenhove », par Colletet).

4. Cf. plus haut, p. 67 et 174, où plusieurs indications sur Uytenhove sont rassemblées.

5. Cf. p. 67. Dans la lettre de 1562, citée p. 217, n. 2, il nomme ses maîtres : *Turnebum, Auratum et Balduinum, a quibus doceor, frequentare soleo ; quod reliquum est temporis meis lucubrationibus limandis impendo..., bonam non noctis partem huic curae decedens.*

menade, aux « fontaines » d'Arcueil ou de Gentilly, à leurs dîners sous la tonne au faubourg Saint-Marcel, pendant les journées brûlantes de la canicule :

Or viens, Grévin, viens à mon Saint-Marceau
Avec Ronsard, Utenhove et Belleau,
Pour nous venger d'une saison si dure ¹.

Uytenhove garda longtemps ses relations avec la France, lorsqu'il revint s'établir dans sa ville natale, puis, un peu plus tard, dans les pays rhénans ². Une lettre de cette dernière période de sa vie exprime avec beaucoup de chaleur le sentiment des savants de l'époque sur Ronsard et l'idée qu'ils se faisaient de lui. Évoquant l'intimité née dans la demeure de Morel, il écrivait au maître, au moment de la foire de Francfort, pour introduire auprès de lui un étudiant particulièrement distingué, qui allait s'instruire à Paris et y voir les gens illustres ³. Ce jeune homme, nommé Ketteler, fils d'un conseiller du duc de Clèves, connaissait, paraît-il, le français comme les langues anciennes et savait par cœur des odes et des hymnes de Ronsard. L'ami d'autrefois profitait de l'occasion offerte, pour envoyer à celui-ci ce que nous appellerions les « bonnes feuilles » d'une traduction des *Psaumes* de David, qu'il faisait imprimer chez Plantin et pour laquelle il sollicitait la faveur insigne de quelques vers liminaires :

1. *Les œuvres poétiques françaises de Nicolas Ellain parisien*, éd. Ach. Genty, Paris, 1861, p. 30.

2. La notice de Foppens (*Bibliotheca belgica*, p. 165) dit bien peu sur le personnage : « Gandauensis, vir nobilis (ad cuius parentem Carolum Markemii Toparcham, virum Gandavi consularem, et aum Nicolaum supremi Flandriae concilii praesidem, plures epistolae leguntur Erasmi). Grammaticam in patria sub Ioanne Ottone didicit [cf. les *Xenia* de Du Bellay]. Hinc Parisios profectus, bonam vitae partem egit in illo hominum eruditorum velut microcosmo, et latinae graecaeque linguae accuratam cognitionem assecutus est, usus familiariter Dionisio Lambino, Adriano Turnebo, Ioanne Aurato aliisque ; viris etiam principibus principumque legatis, ob politam eruditionem atque eruditam quandam festiuitatem, longe gratissimum. Obiit Coloniae a. 1600, aet. 64. » Cf. la notice de Teissier (*Les Eloges*, t. IV, p. 373). L'étude de ce savant, de ses voyages et de ses travaux, sur lesquels renseignerait sa correspondance inédite, sera faite assurément un jour.

3. *Biblioth. nat.*, *Lat.* 18592, fol. 114 v^o-116. Ce ms., daté de 1598, est la mise au net d'un recueil épistolaire d'Uytenhove, préparé pour l'impression, et dont je n'ai pas trouvé à Paris l'édition de Cologne, *ex officina Iohannis Gymnici*. Le ms. en tient aisément lieu. Il y a des lettres adressées à trois Ketteler, Wilhelm, Heinrich et Gottfried, sans doute le père et les oncles

Carolus Utenhouius Petro Ronsardo Vindocino.

Ronsarde princeps Gallicae fidicen lyrae, commendo iuuenem, quem vides coram tibi, vel quia parentis optimi idem est filius, vel quia parenti similis idem est optimo Iano Ketlero nobilissimo viro, Ducisque consiliario Cliuensium admissionalique (Camerae nuncupant vulgo magistrum), ... vel quia nepos patruis duobus est viris pietate claris atque honoratissimis, quorum hic Monasteri est fuitue episcopus, Coloniensi solo episcopo minor in gentis huius (quam vocant Ubios) plaga, Kurlandiae dux alter in Liuania, gener Megapolitensis inclytus ducis, vel quia magistro Karolo Utenhouio Ronsardi amico vetulo et integerrimo Latiam, Pelasgam Gallicamque edoctus est linguas, ad unguem quas tenere creditur, vel quia, quod est reicaput, Ronsardici tam nominis studiosus est, ut ipsius studio videndi pene solo Galliam patria relicta tempore hoc pleno aleae periculosae petere non dubitauerit, studio videndi, inquam, sacrum Musis caput, cuius Poesin Gallicam edidicit puer potuitque memoriter sonare quoslibet Hymnos et Odas, quas adhuc memori tenet plaerasque mente concinitque iugiter inter canora voce ὁμῳλῖκας sibi ¹.

Plura addere animus his erat, sed Nundinis ego Francofurdiensibus tot occupor ad eruditos exarandis versibus totius Europes epistolaribus, Ronsarde, ut hanc dictare filiulae meae fuerim coactus Annulae Utenhouiae iubar ante Eoum, cuius etiam dextera simul alteratam unam alteramque Elegiam (ni desit otium) recipies, de tuis quas Foixio scripsisse te memini meo ², parili elaboratam atque translatam fide, quâ

de celui qui a porté la lettre à Ronsard. Parmi celles qui sont écrites à des savants connus, notons celle où Uytenhove, retiré à Cologne, se plaint à Frédéric Morel le fils, en 1589, d'un silence épistolaire de Dorat remontant à quinze années. Il y a aussi une lettre à Dorat, de 1584, pour recommander l'humaniste Janus Guilielmus, de Lubeck (*Aurate, Phoenix Galliae unice omnis, hunc commendo Phoenicem unicum Germaniae...*)

1. On notera l'intérêt du témoignage sur les œuvres chantées de Ronsard.

2. C'est la pièce « A Monsieur de Foix, conseiller du Roy », que Ronsard a recueillie au *Bocage royal* (éd. L., t. III, p. 280 ; éd. Bl., t. III, p. 363) et qui commence ainsi :

Ton bon conseil, ta prudence et ta vie
Seront chantez du docte Outhenovie,
A qui la Muse a mis dedans la main
L'outil pour faire un vers Grec et Romain.

Uytenhove quitta Paris à l'automne de 1562, pour accompagner en Angleterre Paul de Foix, ambassadeur de Charles IX ; il annonçait les circonstances de son départ à Morel dans une lettre du 2 novembre (Biblioth. nat., Lat. 8589, fol. 3). Le 31 octobre 1564, une longue lettre à Turnèbe, signée en grec, annonce le départ d'Angleterre de l'ambassadeur envoyé en Espagne (Biblioth. de Munich, *Coll. Camer.*, 33, fol. 185).

transtuli Daudicae psalmos lyrae fere uniuersos, praela sub Plantinae, Ronsarde, si nescis, ituros (si volet Deus) officinae proximas sub Nundinas, quorum etiam in hoc specimen puellari manu mitto exaratum isthuc, ut illis et tuum, Ronsarde, iudicium vel uno disticho tetrastichoue Gallico (quod versibus totidem Latinis exprimam fideliter) (nec enim requiro Encœmium) appingas. Vale, Ronsarde... tuoque iudicio tui Utenhouici foetus beare ne graueris obsecro, meosque si fas, nomine Auratos idem Merceridasque ¹ posce, onusque cui siem par sustinendo (rogo) mihi impone inuicem. Ketlerus illud qualecunque est cum suis curabit ad me perferendum litteris.

Le poète ne prodiguait point les « liminaires » ; il ne répondit pas au désir de l'ancien ami et n'envoya pas le distique ou le quatrain qui eût honoré celui-ci devant l'Europe entière ² ; mais il dut être touché des chaudes paroles et de la fidélité du souvenir.

X

Ronsard paraît avoir eu peu de relations avec l'Allemagne, malgré qu'il reçût, comme on le voit, certaines visites de la région rhénane. Il y a eu cependant, en ce pays, un poète humaniste fameux, qui l'a beaucoup admiré et qui a entretenu avec la Pléiade des rapports qu'on ne saurait trop mettre en lumière.

1. D'après Moréri, la femme de Jean de Morel, Antoinette de Loynes, avait épousé en premières noces Lubin Dallier, docteur ès droits, avocat au Parlement de Paris et bailli de Saint-Germain-des-Prés, qui vivait encore en 1540 ; elle en eut Marie Dallier, qui fut mariée le 18 janvier 1552 (anc. st.) avec le savant Jean Mercier, professeur et lecteur public du Roi en langue hébraïque, mort en 1567. Uytenhove, en désignant à Ronsard la famille des « Mercerides », a surtout en vue le fils de l'hébraïsant, Josias Mercier, qui devint plus tard conseiller d'Etat et fut le beau-père de Sau-maise. Il avait voyagé en Angleterre et en Allemagne, dans sa jeunesse. Divers papiers de lui sont conservés dans la collection Camerarius, à Munich, notamment des lettres de Du Bartas, de Paul Melissus, de Nathan Chytræus, de Jacobus Lectius. Ce dernier lui écrit, précisément en 1583, « A Monsieur Mercier, au fauxbourg S. Germain à la rue de Seine, au logis de Mad^{lle} Mercier sa mère. A Paris ».

2. Au reste, le *David* d'Uytenhove ne parut pas chez Plantin, qui réimprima en 1587 la traduction en vers des *Psaumes* par Jacques Latomus le jeune, chanoine de Louvain (Ruelens et De Backer, *Annales Plantiniennes*, Paris, 1886, p. 297). Uytenhove parle de ses travaux sur les *Psaumes* dans une lettre à Fr. Junius de Bourges, et dans une autre en vers à Henri Estienne, datée de 1576 (fol. 102 et 104 du ms.). La lettre à Ronsard n'est pas datée.

C'est « le Pindare de l'Allemagne », le bibliothécaire de la Palatine d'Heidelberg, Paul Schede, dit Melissus, qui, venu deux fois à Paris au cours de ses nombreux voyages, a vécu dans le milieu le plus propre à lui faire aimer Ronsard ¹.

Durant son premier séjour, en 1567, il chercha surtout à entendre les professeurs du Collège royal et à connaître quelques Français de marque, comme Henri de Mesmes ². Il vit sans doute l'auteur des *Odes* et des *Amours* dans la maison de Morel, où il déposa tant de poétiques hommages aux pieds de la docte Camille ³. D'autres écrivains du groupe l'intéressèrent : « Ce poète allemand Paul Melisse, dit Colletet, prenoit à tâche de traduire en latin les vers françois de Jodelle ⁴. » Très expert dans les choses de la musique, il étudia les airs les plus récemment appliqués aux odes des poètes, afin d'adapter à ses propres *melica* les mêmes principes d'accompagnement. Au milieu des vers dédiés aux musiciens français de l'époque ⁵, il est une ode éloquente adressée à

1. Sur Paul Melissus, v. O. Taubert, *P. Schedes Leben und Schriften*, Torgau, 1864 ; le t. XXI de l'*Allgemeine deutsche Biographie* ; Nohac, *La biblioth. de Fulvio Orsini*, Paris, 1887, p. 63 et 441 ; Ern. Weber, *Virorum clar. saec. XVI et XVII epistolae selectae*, Leipzig, 1894, p. 152-155 ; surtout Augé-Chiquet, *J.-A. de Baïf*, p. 488-492.

2. Au témoignage de J.-J. Boissard, *Icones quinquaginta virorum illustrium*, Francfort, 1597-1599 ; part. II, p. 88. (On note, dans cet ouvrage non cité par Laumonier, la biographie de Ronsard et celle de Baïf, et un grand éloge de L'Hospital, part. I, p. 287 ; part. III, p. 37.)

3. V. à partir de la p. 194, l'édition de ses œuvres donnée à Paris par Melissus sous ce titre : *Melissi Schediasmata poetica, secundo edita multo auctiora*, chez Arnold Sittart [gendre de Cavellart ; cf. p. 561], 1586, avec privilèges de l'Empereur et du roi de France. La première et beaucoup plus courte édition est également de Paris, 1575. Les diverses parties de la seconde ont des titres spéciaux avec l'indication des qualités de l'auteur (*Pauli Melissi Schedii, Franci, Germani, Comitil Palatini et equitis, Laureatque poetae, Civis Romani...*)

4. Bibl. nationale, *Nouv. acq. franç.* 3073, fol. 253.

5. Il est naturel que Melissus se soit intéressé extrêmement aux ouvrages lyriques de Ronsard composés sur des airs de musique, puisqu'il a initié ses compatriotes à la musique mesurée, en soutenant que le chant doit se plier rigoureusement au rythme de la diction. Il a composé lui-même des *Cantiones harmonicae*, recueilli des lettres précieuses de Goudimel, célébré l'art de Lassus (Augé-Chiquet, p. 490). On me laissera citer un passage encore non utilisé d'une lettre de Melissus, parce qu'on peut imaginer qu'il y est question de chansons de Ronsard. Il raconte à H. Baumgartner un épisode de son séjour à Genève, en 1569, l'attaque de fièvre, dit-il, « quam conceperam ex subita admiratione, cum puellam nobilem Gallam eamque formosissimam, in aedibus Henrici Stephani, mihi ad sinistram

Ronsard, où le rôle de celui-ci dans ces nouveautés est mis en évidence, ainsi que son influence sur l'Allemagne lettrée. Quelques strophes feront juger de l'intérêt historique de la pièce :

*Non Galla tantum, scita grauis soni,
Te patriorum litora fluminum,
Ronsarde, clara personantem
Pectinibus citharae stupescunt :
Maenus refusus Franciacus vadis ¹,
Me musico, odas cornibus ad tuas
Sollerter elatis serenam
Attonita bibit aure vocem.
... Quàm fuerant prius
Nymphae poëtas indigenae sacros
Et Celtin Huttenumque, et ipsum
Lotichium ² quoque prosequutae
Philtris amantes ; tam philotesiis
Te demereri dulcibus extera
Quamuis in ora procreatum,
Francigenam tamen, usque quaerunt...
Te praeter omnes, inclite, principem
Solum poëtarum indigitant ; ad haec
Patrem Camenarum fatentur
Stirpis et Hectoreae architectum
Gaudens salutat Francia nobilis,
Secura clausis Hercynii iugi
Siluis ; honorem saltuosus
Pinifer ingeminat triumphî.
Quid multa ? cantor Franca per oppida
Obliuionem carminibus tuis
Defendo, Germanos docere
Callidus insolitum canorem.
Non usitatis dum ferimur viis
Prisci sequentum tramitis orbitas,*

adsidentem (conueneramus aliquot musici), praesentibus honestissimis matronis earumque maritis, Orlandi cationes Gallicas summa cum suauitate et vocis elegantia, testudine, quam increpabat digitis, admota, modulantem personantemque audiuissem » (Ern. Weber, *l. c.*, p. 29).

1. Il s'agit du Mein, qui coule en Franconie.

2. Les poètes allemands de qui Melissus se plaint à rapprocher Ronsard ont tous écrit en latin : ce sont Konrad Celtes, Ulrich de Hutten et Peter Lotich, professeur à Heidelberg, dont les *Elegiae* ont paru à Paris en 1531. Aucun poète de langue allemande n'existe pour lui.

*Vestigiorum me recentum
Indiciis iuuat immorari.
Tecum perennis iam genii Petre
Pleno, futurum est, plenus ut ipsemet
Fortassis aeternem per aeuum
Teutonicam fidicen Camenam ¹.*

Les vers de Melissus ramènent souvent le nom de Ronsard; on sent qu'il aime les formes de sa poésie et puise aux mêmes sources d'inspiration. S'il s'encombre moins que lui de mythologie, il montre des goûts pareils pour la campagne, les arbres, les fontaines ²; il est également une sorte de poète aulique comme lui, puisqu'il répand ses dédicaces parmi les princes de l'Europe entière. Cet étranger est du nombre des lettrés qui attendent impatiemment la *Franciade*. Au moment où paraît le poème, il le célèbre par avance comme l'œuvre d'un nouvel Homère et d'un nouveau Virgile, et il s'y intéresse d'autant plus que le héros Francus, avant de venir en Gaule, a régné d'abord sur son cher pays de Franconie ³. Il en parle à Muret, à Dorat, d'après les œuvres qu'il connaît déjà du poète, il demande, dès la première heure, le prêt du volume à Georges d'Averly :

*Prodiit in lucem quae nuper Francias illa
Gallica, Ronsardi nobile vatis opus,
Mi cordi legere est; fac ea potiamur, Auerli,
Nam reor exemplar te penes esse recens.
Si nescis, quanti faciam tam docta poetae
Carmina, cui regio vix alit ulla parem,*

1. *Schediasmata*, p. 251.

2. *Ad fontes Franciae* (Sched., p. 227); *In laurum Iani Antonii Baifii* (p. 518); *In poemata P. Ronsardi* (3^e part., p. 97).

3. V. le recueil d'épigrammes dédié à la reine Elisabeth par une lettre en prose datée de Paris, en août 1585, qui fait la troisième partie des *Schediasmata*. On y trouve, p. 222-224, les diverses pièces sur la *Franciade*. Celle qui est adressée à Ronsard commence ainsi :

*Laomedontae post diruta moenia Troiae
Celtica dum Phrygium mittis in arua ducem,
Non minus hoc laudi ponit sibi Francia tellus,
Quam decus hinc captat Gallia docta suum.
Ut bene Gallorum fratres sincera vetustas
Germanos iunctis dixit amicitiiis!
Ut bene posteritas regum firmauit easdem,
Unius imperii quam duo regna forent!*

*Dicere sufficiat : plus huic debere poesin
Soluere quam Musae, quam vel Apollo queat.
Uno aliquo veteres norunt excellere vates;
Sed mihi cunctorum solus hic instar erit* ¹.

L'humaniste franconien, après un long séjour en Italie ² et maintes pérégrinations, revit son cher Paris en 1584, avec une joie exubérante. Il y retrouvait d'anciennes amitiés, parmi des curiosités nouvelles. Goudimel était mort, et le musicien favori des poètes était depuis longtemps Orlando de Lassus; autour de Ronsard apparaissaient d'autres figures, et Sainte-Marthe mena Melissus dîner chez un écrivain à la mode, qui était Philippe Desportes ³. Les poèmes de cet étranger ressemblent parfois aux pages d'un journal de voyage. Il a parlé à merveille de la « docte Lutèce », de ses monuments, de ses jardins et même des agréments de sa banlieue ⁴. Mais le coin de la ville qu'il fréquenta le plus fut la maison de Baïf, où l'attiraient à la fois la poésie, la musique et une très chaude affection. Sa présence encourageait le laborieux rimeur des *Passe-tems* à faire à présent des vers latins, qu'ils relisaient et limaient ensemble ⁵. Melissus habitait tout auprès de Baïf, au faubourg Saint-Victor ⁶, et il adoptait ses

1. Il y a encore une allusion à la *Franciade* dans une ode, p. 215.

2. De tous les savants qu'il a vus à Rome, Muret paraît avoir été le plus aimé. Une foule de poèmes lui sont dédiés (il y en a aussi à l'ambassadeur Louis Chasteigner de la Rochepozay, p. 282, 554). Sa poétique promenade parmi les antiquités de Rome (p. 278) a dû réjouir son autre grand ami, Fulvio Orsini.

3. *Ad Philippum Portaeum* (p. 511, avec d'intéressants détails sur l'intérieur de Desportes); *Ad Scaeuolam Sammarthanum* (p. 525).

4. De vingt poèmes dignes d'être cités, je ne retiens que l'ode à A. G. Busbequius sur sa résidence de Saint-Cloud (p. 141), une des odes à Muret (p. 520), une ode à Estienne (p. 508), où Melissus déclare préférer Paris à Venise et à Rome même.

5. Augé-Chiquet, *l.c.*, p. 471.

6. Il donne son adresse de sa main dans un billet de 1584, écrit à Sainte-Marthe : « Entre la porte St Victor et la porte St Marceau, sur le fossé, à l'image Notre Dame près du Chapeau rouge. » (Cf. recueil Ern. Weber, p. 28.) On me permettra de donner un autre billet de la collection d'autographes de l'Institut, ms. 290, fol. 56 et 57 (cf. une ode, fol. 58). Il est adressé aussi à Sainte-Marthe, mais de l'année suivante :

« Hæri mihi indicauit H. Stephanus, qui nobiscum coenauit, te heic esse, Sammarthane suauissime, quod si scissem, iamdudum te salutassem, quaesissemque an Oden, quam ad te misi superiore anno, accepisses. Diem igitur et horam a meridie mihi significabis, qua te conueniam. Mane mihi non vacat; sum enim totus in meis recensendis, ut secundo edantur. Vale et me ama. P. MELISSUS. — Hors la porte St Michel au pavillon de Brusquet.

idées si fraternellement qu'on l'entend célébrer, avec une émotion digne d'un des nôtres, les souvenirs qui rendaient chers aux poètes cette demeure aimée des Muses et ce jardin où croissait du laurier :

..... *Vatibus hic locus*
Iure est sacratus. Hoc viridarium
Ronsardus impleuit sonore
Grandiloquis numeris canorus.
Auratus heic, vatum emeritus pater,
Magnum sonaturam increpuit lyram.
Et numine adflatis benigno
Praebuit ingenium poetis ¹.

Parmi les vers écrits pour Jean Dorat, il est une ode où Paul Melissus rapproche la belle vieillesse de l'helléniste de celle de Pier Vettori, qu'il a connu à Florence, et il insiste pour obtenir de sa nonchalance le recueil complet de ses poésies dispersées ². Il a eu de lui des distiques liminaires mis en tête de son propre recueil ³, et il se souvenait qu'il l'avait pris pour modèle quand il composait ses *Emmetra ad aemulationem Pindari modulata*; enfin, il le nomme le premier parmi les écrivains parisiens conviés dans un poème final *Ad Academiam parisiensem*, à juger l'ensemble d'une production poétique qu'il a tenu à faire imprimer dans leur propre ville ⁴. Un homme aussi mêlé à la vie littéraire française devait être des premiers à collaborer au *Tombeau* de Ronsard; son ode, envoyée à Florent Chrestien, raconte comment la douloureuse nouvelle et les détails de la mort du grand

1. *Sched.*, p. 510. Cf. *In laurum Ianii Antonii Baïfii* (p. 518).

2. Cf. plus haut, p. 83, et *Sched.*, p. 523 :

Aurate, canos cum sene partiens
Victorio aequos, aequaque tempora,
Linguae professor utriusque et
Nobilium coryphaee vatum,
An erudito degis in otio
Suavem senectam...

3. A la suite de Dorat, ont écrit J.-A. de Thou, Achille Estaço, Baïf, Passerat, Fl. Chrestien, Louis Carrion, Fécl. Morel, H. Estienne (en grec), etc. L'oraison funèbre d'Anne de Thou, imprimée à Paris en 1584, contient des vers de Dorat et de Melissus.

4. *Sched.*, p. 561. Les juges que reconnaît Melissus sont J.-A. de Thou, Vaillant de Guélis (Pimpuntius), H. de Mesmes, Passerat, avec Scaliger, Juste Lipse et Douza, et deux orléanais, Chrestien et Audebert.

poète lui sont parvenus en Angleterre par les soins de l'ambassadeur Rogers, et l'on sent, dans ce petit poème où il nomme quelques amis de France, une tristesse vraiment sincère¹.

XI

Ronsard a connu un grand nombre d'Italiens ; il parlait leur langue, lisait leurs poètes, aimait leur Bembo et leur Arioste comme leur Pétrarque, s'inspirait des vers de leurs humanistes, et n'ignorait même point les noms de Cavalcanti et de Dante². L'aimable et savante sœur de Henri II, à qui il était si attaché et que l'année 1559 devait faire princesse italienne, Marguerite de France, tenait en honneur, dès avant son mariage avec le duc de Savoie, les poètes du pays destiné à devenir le sien. Ronsard, dans leurs causeries du Louvre, a dû l'entretenir maintes fois de ceux qu'elle préférait et aussi de quelques contemporains latinsants qu'il se plaisait à imiter en langue française et sur lesquels s'étendait déjà la protection de la princesse³. Aucune jalousie, aucune défiance, à ce moment de sa carrière, ne se mêlait à ses admirations littéraires.

L'entourage de Catherine de Médicis le mettait en relations

1. Je n'en cite rien, puisqu'on le lit aisément dans l'éd. Bl., t. prélim., p. 268. Les amis de Ronsard nommés sont F. Morel, Binet, H. Estienne et Jean Bonnefon, auteur de *Pancharis*. Melissus rappelle que le bruit de la mort du poète avait couru deux ans plus tôt ; il y a une curieuse épigramme de lui à Dorat sur ce sujet (*Sched.*, 3^e part., p. 319).

2. V. les passages relevés par A. Farinelli au t. I de *Dante e la Francia*. On lit dans l'*Élégie à B. Del-Bene* (éd. L., t. VI, p. 27) :

Depuis que ton Petrarque eut surmonté la Nuit
De Dante, et Calvacant, et de sa renommée
Claire comme un Soleil eut la terre semée...

3. V. un livre rare de Flaminio, où se trouve une lettre-dédicace à Marguerite de France : *M. Antonii Flaminii in librum psalmorum brevis explanatio ad Alexandrum Farnesium cardinalem... Adiectae quoque sunt et eiusdem Ant. Flaminii carmina aliqua de rebus diuinis ad Margaritam Henrici Gallorum regis sororem. Parisiis, ex officina Petri Galteri... 1551* (pet. in-8). La dédicace de la dernière partie, éditée en 1550, mentionne Carnesecchi : « Cum Petrus Carnesecus lectissimus et ornatissimus vir de tua singulari erga Deum pietate et assiduo literarum studio ad me multa scripsisset hortatusque esset ut siquid noui elucubratus essem id ad te mitterem, quod tibi scriptorum meorum lectionem non iniucundam esse solere affirmaret... »

avec tout ce que Florence faisait vivre en France, dans les emplois de cour ou d'armée, ou par les bénéfices d'église ¹. Il est permis de deviner, à mainte allusion, qu'il a fini par trouver un peu encombrant, surtout sous Henri III, le développement de cette « petite Italie » et cette prédominance du goût transalpin, que dénonça vigoureusement le curieux pamphlet de Henri Estienne ². On sait quels furent, à partir du séjour triomphal de Henri III à Venise et dans l'Italie du nord, l'importance accordée en notre cour aux éléments étrangers, l'infiltration continue des usages de nos voisins et le souci qu'en prirent chez nous de très bons esprits ³; on sait aussi que les mœurs et les tendances intellectuelles de ce milieu préparèrent l'éclatant succès de Desportes, au détriment de Ronsard vieillissant. En fait, les dédicaces de celui-ci à des personnages italiens sont rares à toutes les époques de sa vie. Il n'en fréquentait pas moins, et sans doute avec intérêt, les voyageurs reçus à la Cour, parmi lesquels les lettrés étaient nombreux.

En 1570, le cardinal Luigi d'Este amena avec lui en France un poète de la cour de Ferrare, Torquato Tasso, qui n'était encore qu'à ses débuts. Si le futur auteur de la *Jérusalem délivrée* eut cette entrevue avec Ronsard, dont les biographes de l'un et de l'autre ont fait tant d'état, elle n'est attestée par aucun témoignage authentique ⁴. Peut-être aurait-elle pu être ménagée par

1. Nous n'avons pas, pour les règnes de Henri II et de ses fils, l'équivalent de l'excellent tableau tracé par Francesco Flamini des lettres italiennes à la cour de François I^{er}, dans ses *Studi di storia letteraria italiana e straniera*, Livourne, 1895, p. 197-337. On consultera quelques pages du même livre sur les *Rime* d'Odet de la Noue, les travaux sur Corbinelli et B. Delbene cités ci-dessous, le *Pétrarquisme en France* de Vianey et les recherches restées inachevées d'Emile Picot.

2. « Vous scavez que pour quarante ou cinquante Italiens qu'on y voyoit autresfois [à la Cour], maintenant on y voit une petite Italie » (H. Estienne, *Dialogues du nouveau langage françois italianizé... principalement entre les courtisans de ce temps*, éd. Liseux, Paris, 1883, t. II, p. 225). Ce témoignage est de 1578, postérieur de quatre ans au triomphal séjour de Henri III en Italie.

3. J'ai essayé de l'indiquer dans le livre publié en collaboration avec le regretté Angelo Solerti : *Il viaggio in Italia di Enrico III, re di Francia e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino*, Turin, 1890, et dans une note additionnelle parue au *Giorn. stor. della letter. ital.*, vol. XVII, p. 446 (*Henri III et l'influence italienne en France*).

4. On consultera sur cet épisode, en dehors des récits français presque tous de pure fantaisie, Angelo Solerti, *Vita di Torquato Tasso*, Turin,

Jacopo Corbinelli, qui vit Tasso dans ce voyage et qui tenait depuis peu auprès de la Reine mère une place de confiance, comme précepteur du duc d'Alençon ¹. Mais il n'est point sûr que Corbinelli ait connu Ronsard à cette époque, et il serait un peu surprenant, si Tasso avait rencontré notre poète, alors en pleine gloire, qu'il l'eût mentionné d'une façon aussi détachée au seul passage de son œuvre qui le nomme. Cette mention est dans le dialogue intitulé *Il Cataneo o vero de gli Idoli*, où se lisent quelques vers en français et quelques autres traduits par Castelvetro de l'*Hymne de Henry deuxiesme*; mais l'auteur ne s'y attache que pour constater un défaut commun de Ronsard et d'Annibal Caro, qui chantent tous les deux les louanges « de' principi cristiani, anzi cristianissimi, ... non altramente di quel che sarebbe stato lodevole a' tempi d'Alessandro e d'Augusto » ². L'emprunt de l'idée et celui de la citation sont faits à Castelvetro, ce qui leur enlève toute importance.

Lodovico Castelvetro est le premier écrivain italien qui atteste une connaissance directe des œuvres de Ronsard. Le morceau étendu qu'il a cité en 1559, d'après la première édition des *Hymnes* ³, et qu'il a ensuite littéralement traduit, lui sert dans sa polémique contre Annibal Caro, lorsqu'il montre celui-ci fort inférieur au poète français pour la « déification » à l'antique de la Maison de

1895, t. I, p. 148. Tasso arriva à Paris le 15 novembre 1571, et en partit le 20 mars 1571, après avoir suivi son cardinal à Châalis et à Villers-Cotterets. La légende a brodé sur ce court séjour, qu'on a étendu à toute une année. Serassi, par exemple, affirme gratuitement que Ronsard donna ses œuvres au poète ferrarais. Celui-ci n'aurait pu lui « soumettre » les premiers chants de la *Jérusalem*, puisqu'ils n'étaient pas encore écrits. L'anecdote d'un prêt de deux écus fait par Ronsard à Tasso est tirée d'un manuscrit (Alberti) fabriqué. Cf. l'éd. L., t. VIII, p. 243.

1. Rita Calderini de-Marchi, *Jacopo Corbinelli et les érudits français*, Milan, 1914, p. 52. Les relations de Corbinelli avec Ronsard, dont il ne subsiste aucun témoignage, n'ont pu avoir en aucun cas le caractère d'intimité qu'atteste sa correspondance avec Baïf (p. 154-156). De même Baïf, seul de la Pléiade, dédie des vers à Bencivieni, bibliothécaire de Catherine de Médicis (*Au seigneur Ian Batiste Bencivene, abbé de Bellebranche* (éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 438).

2. *Dialoghi*, éd. Ces. Guasti, Florence, 1838-1839, t. III, p. 205. Il y a un sonnet de Tasso sur la mort de Muret.

3. Ed. L., t. IV, p. 194-195. Ce sont vingt-huit vers commençant ainsi :

Mais quoi ? ou ie me trompe ou pour le seur ie croy
Que Iupiter a fait partage avec mon Roy....

Valois tentée dans sa célèbre canzone « Venite all' ombra de gran gigli d'oro ». « Adunque, conclut-il, poi che la Francia ha la deificazione de suoi signori presenti, che è stata tratta più perfettamente e più convenevolmente in canzone di lingua francesca per opera d'un suo poeta paesano, che non è stata in lingua italica per opera d'Annibal Caro, non è cosa verisimile che essa faccia molta stima della deificazione forestiere » ; et la comparaison qui s'établit entre les deux poètes prouve à la France « quanto di gran lunga il suo poeta francesco trapassi in poesia il nostro italiano »¹. Renforçant ailleurs son attaque contre Caro, Castelvetro aurait été jusqu'à l'accuser de plagiat (« avendo io provato che egli non era poeta, essendo la 'nvention della sua Canzone stata involata à Pietro Ronzardo, siccome appare, e non trovata da lui »)². L'accusation n'est point justifiée : l'hymne ronsardien, d'ailleurs fort différent de la canzone, a été publié en 1553 et celle-ci date de 1553³. On sait aussi que Du Bellay, qui fréquenta à Rome le poète des Farnèse, l'a remercié par une épigramme latine, puis par une belle traduction en vers, de l'hommage rendu à ses princes. Au reste, ni sur Caro, ni sur aucun des poètes italiens de son âge, Ronsard ne paraît avoir eu d'influence. C'est lorsque la forte tradition littéraire de la Renaissance s'affaiblit que s'établit son autorité, mais alors d'une façon décisive, avec le brillant Chiabrera. L'auteur des *Canzonette* et des *Scherzi* s'appuie sur la Pléiade française pour lutter contre l'Arcadie, et proclame hautement ce qu'il doit à l'inspiration de nos poètes et à leur métrique⁴. On aime à penser qu'un des maîtres romains qui enseignèrent sa jeunesse, Muret lui-même, a ouvert pour la première fois devant ses regards éblouis les recueils lyriques de Ronsard.

1. *Ragione d'alcune cose segnate nella canzone d'Annibal Caro Venite all'ombra...*, s. l., 1559, ff. 88-91 ; 2^e éd., Venise, 1560, ff. 135-138. J'emprunte ce texte à un précieux travail de Ferdinando Neri, *Il Chiabrera e la Pleiade francese*, Turin, 1920, p. 6.

2. Annotation sur l'*Ercolano* de Varchi (1570), citée par Neri, p. 7.

3. Ce point est établi par Neri, qui donne toute la bibliographie, p. 8.

4. Le livre de Ferd. Neri met en lumière cette imitation, qui n'est nullement isolée, et les services qu'elle rend à la poésie italienne. Pour les relations avec Muret, et aussi avec Speroni, v. p. 44 un texte autobiographique de Chiabrera sur sa jeunesse à Rome : « Poi crescendo e trattando nello Studio pubblico, udiva leggere Marc' Antonio Mureto, ed ebbe seco familiarità... »

Un critique comme Traiano Boccalini, qui parle de Ronsard au temps où Chiabrera l'imitait, n'a peut-être rien lu de lui. Cependant ce satirique batailleur et avisé, qui défend la *Jérusalem* et combat les détracteurs de la *Divine Comédie*, donne au maître français, au cours de ses polémiques, un rôle tout à fait inattendu. Il le suppose admirateur de Dante, en le faisant intervenir dans l'allégorie d'un *Ragguaglio* intitulé : « Dante Alighieri da alcuni virtuosi travestiti, di notte essendo nella sua villa e maltrattato, del gran Ronsard francese vien soccorso e liberato »¹. Cette fiction symbolique, dont le récit aujourd'hui semble étrange et qui eût étonné notre poète si peu instruit sur Dante, constitue pour lui, du moins, un solennel hommage. Avec Boccalini, tous les Italiens d'alors l'ont reconnu, même sans le lire, « prencipe de' poeti francesi ».

De son vivant, des poètes de cette langue, humanistes comme ils l'étaient tous, lui ont dédié des vers. On en connaît de Bartolomeo (Baccio) Delbene et de Sperone Speroni. Le premier, gentilhomme servant de la duchesse de Savoie, était le neveu de l'abbé de Hautecombe et appartenait à cette famille Delbene, à la fois militaire et lettrée, qui tirait son origine de la banque de Florence et dont trois générations servirent la France avec éclat². Bartolomeo a adressé à Ronsard deux odes dont l'accent est d'un véritable disciple et que les éditions n'ont pas manqué de recueillir³ ; elles ont, d'ailleurs, pour l'histoire des lettres,

1. V. le texte du *Ragguaglio* XCVIII de la *Centuria prima* reproduit par Carlo Del Balzo, *L'Italia nella letteratura francese*, Turin-Rome, 1903, p. 290-292.

2. Sur tous les Delbene, pourvus d'emplois en France et dont trois au moins appartiennent à l'histoire des lettres, v. Emile Picot, *Les Italiens en France au XVI^e s.*, Bordeaux, 1902, p. 88 sqq. Sur le rôle de Bartolomeo auprès la sœur de Henri II, v. Roger Peyre, *Une Princesse de la Renaissance, Marguerite de France*, Paris, 1902, p. 13, 62 et 100.

3. Ed. Bl., t. II, p. 380 ; t. IV, p. 359. Cf. éd. L., t. VI, p. 25. C'est dans la première de ces odes, visiblement faite pour être chantée et jointe au recueil remanié de celles de Ronsard, que les rivières de son enfance (Loir, Maine, Sarthe et Loir) sont rappelées à propos des villes qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère :

Luer, Meno, Sartra e Lera,
Contenderanno un giorno
Ciascun portar sul corno,
Bramando il nome di tua patria altera.

un prix trop longtemps dédaigné¹, et sont nécessaires pour expliquer l'élégie où le maître répond en évoquant Pétrarque :

Del-Bene, second Cygne après le Florentin
Que l'art et le sçavoir, l'Amour et le Destin,
Firent voler si haut sur Sorgue la riviere
Qu'il laissa de bien loing tous les autres derriere,
Sinon toy, qui de pres suis son vol et sa vois...
Sous les ombres là bas le Calabrois Horace
Entre les Myrthes verds te quitera sa place,
Et Pindare Thebain te cedera son bien².

L'épître de Speroni à Ronsard, qui date de la fin de la vie de l'un et de l'autre, n'est guère moins intéressante ; elle contient une des plus nobles attestations du génie du maître français :

Leggo spesso tra me tacito e solo,
Dotto Ronsard, le vostre ode honorate...
Ecco novella gloria come è giunta
All' antica di Francia, or che più chiara
Nè maggior non pareo che esser potesse.
... e di tal gloria
Per voi solo, Signor, si gloria e vanta
La vostra nobil patria ; che siccome
Generando vi fe nascer consorte
De' vostri antichi Vandomesi eroi ;
Così crescendo in voi fuor il nostro uso
La virtù innanzi agli anni, a tutto il mondo
Note fate di lei la lingua e il senno³.

1. Cf. Ferd. Neri, *Il Chiabrera...*, p. 17-28, et la publication de Camille Coudere, *Les poésies d'un florentin à la Cour de France*, B. Delbene, Turin, 1891 (*extr. du Giorn. stor. della letter. ital.*, t. XVII).

2. L'élégie n'a paru que dans l'éd. posthume de 1587. Ronsard dit nettement qu'elle lui a été réclamée « pour contr' eschange ».

3. *Opere di Messer Sperone Speroni degli Alvarotti*, Venise, 1740, t. IV, p. 356-365. Le poème, écrit en 1584, n'a pas moins de 314 vers. Il y a un charmant passage sur les Muses, à qui Ronsard fait traverser les Alpes neigeuses pour les conduire en son doux pays ; le poète termine sur un éloquent tableau des maux de l'Italie (« Povera Italia mia... ») et un hommage à la grande Italienne louée par Ronsard, Catherine de Médicis. La pièce a été imprimée avec des variantes à la fin du *Tombeau* de Ronsard, puis dans ses éditions du XVII^e siècle. — L'Italie a ajouté au *Tombeau* une contribution de valeur médiocre, mais abondante. Blanchemain en a reproduit seulement quatre sonnets signés de Grigioni, Zampini, Malespina et Ruggieri. Trois de ces personnages sont identifiés par Ferd. Neri, *Il Chiabrera...*, p. 38. Le dernier est le Cosimo Ruggieri condamné pour avoir envoûté Charles IX (E. Defrance, *Cath. de Médicis, ses astrologues et ses médecins-envoûteurs*, Paris, 1911, p. 490).

Sperone Speroni, qui a su parler de Ronsard mieux qu'aucun de ses compatriotes et qui a vécu assez pour transmettre au jeune Chiabrera l'héritage de son admiration, avait reçu lui-même de l'Humanisme une forte empreinte, ainsi que ses « discours » sur Virgile suffisent à le montrer. Cependant il apparaît, surtout par ses théories littéraires, ainsi que par la pratique de toute sa carrière, comme un des propagateurs les plus ingénieux de la langue « vulgaire » et notre Pléiade naissante lui a dû nombre d'inspirations utiles. Ronsard ne pouvait ignorer, comme nous l'avons fait longtemps, tout ce que son ami Du Bellay avait emprunté de Speroni pour la composition de la *Deffence*, où sont transposées des pages entières du *Dialogo delle lingue* et qui applique directement au français ce que l'auteur a dit, de façon excellente, pour l'italien ¹. Il avait pu lire la traduction des *Dialogues* imprimée à Paris en 1551. Mais il n'y a eu d'autres rapports directs entre Ronsard et Speroni que ceux marqués par cette tardive épître. On a parlé d'une amitié remontant à trente années et d'un livre envoyé à Padoue par Ronsard, en 1582, par l'entremise de Filippo Pigafetta, avec prière à Speroni d'en donner son jugement. La lettre de Pigafetta à celui-ci, qui met en scène Ronsard avec Dorat, doit être présentée au lecteur pour établir qu'elle ne renferme rien de ce qu'on a cru y voir :

Clar. sig. mio, Dopo sedici anni, per qualche negozio che corre, io sono ritornato in Francia ed a Parigi.. ². Degli amici miei vecchi ho trovati vivi tre principalissimi : il medico Dureto, il quale fa profes-

1. P. Villey l'a établi de la façon la plus intéressante dans *Les sources italiennes de la Deffence... de J. du Bellay*. Paris, 1908 ; il y reproduit le dialogue de Speroni d'après le texte de la première édition des *Dialogi* (Alde, 1542).

2. « E l'ho ritrouata ben d'altra forma in qualche parte di quel che era al partir mio. Il vivere caro i due terzi più, quantunque in quantità ve ne sia in abbondanza ; i dottori mancati, ed i scolari, i quali solevano ascendere al numero di venti mille [chiffre donné par Lambin], ora sono scemati i due terzi. » Du Paris humaniste vu par Pigafetta vers 1564, il y a un bref tableau dans une lettre de lui à Juste Lipse : « La primiera volta, ch'io andasse in Francia hebbi nello Studio di Parigi stretta conversatione (anzi fui lor auditore) col Turnebo, con l'Aurato, e Lambino, e col Dureto, heroi nelle loro professioni ; et col Ramo ancora, censore presuntuoso (per non appellarlo bestiale) d'Aristotele ; nel qual tempo il Turnebo compilava i libri de suoi Aversarii... » (Burmman, *Sylloges epist.*, t. II, p. 60. De Rome, 29 avril 1600).

sione di intendere Ippocrate con pochissimi nella sua lingua Ionica...¹ Gli altri due sono Giovanni Aurato e Pietro Ronsardo, famosi poeti e i primieri di Francia in Latino ed in Francese; coi quali ragionando diverse fiate, e con altri letterati di questa città, che sono molti e sommi, e fra gli altri con l'autore di questo libro, della poesia Italiana e de' poeti suoi, e di V. S. onoratissimamente, e dicendogli che già più di ventiquattro anni io era amico suo; dunque, soggiunse, egli essendo amico mio già trenta anni, vi piacerà di inviarmi uno de' miei volumi, pregandolo a leggerlo, e con ogni suo comodo scrivermene con lettera breve il suo parere. Così ho consegnato il ditto libro al molto Ill. Sig. Cavalier Cortese, Ambasciatore dell' Altezza di Ferrara, stimando che presto e bene l'abbia a far capitar in sua mano. Se vorrà con una graziosa lettera rispondere all' autore, m'assicuro che sarà opra di cavaliere, ed io gliene saprò buon grado; e potrà dirizzare le lettere al sudetto Signor Ambasciatore, scrivendo in Italiano, e la soprascritta in questa maniera: *A Mons. Mons. Claudio Fochet, Presidente della corte delle monete, a Parigi*, con quei titoli che convengono...².

L'interlocuteur de Pigafetta, dans la conversation rapportée, est évidemment le président Fauchet, et l'ouvrage qu'il lui a remis est celui qu'il vient de publier, fruit mûri de longues recherches, son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de 127 poètes françois vivans avant l'an MCCC*³. Cet historien avait dû connaître Speroni dans sa jeunesse, alors qu'il accompagnait, en 1554, le cardinal de Tournon en Italie; il avait appartenu plus tard à l'entourage du chancelier de L'Hospital⁴ et un instant au cercle de Ronsard⁵; mais l'anecdote littéraire qu'on peut tirer du document italien n'intéresse pas notre poète.

1. La lettre raconte ici la querelle philologique entre Louis Duret et Scaliger.

2. *Opere di Sp. Speroni*, t. V, p. 371. La lettre est datée de Paris, 10 juillet 1582. La fausse interprétation adoptée par les biographes de Ronsard, et même par Laumonier (*Binet*, p. 214), paraît remonter aux éditeurs de Speroni (t. IV, p. 356).

3. Paris, M. Patisson, 1581.

4. On trouve Claude Fauchet parmi les poètes latins qui ont collaboré au fameux recueil en l'honneur du chancelier, sur la médaille antique d'argent représentant un Aristote ressemblant à L'Hospital (1564).

5. Dans les *Dialogues* (1556) de Louis Le Caron, dit Charondas, Fauchet figure parmi les interlocuteurs du dialogue intitulé *Ronsard ou de la Poésie*, avec Ronsard, Jodelle et Pasquier. Baif fait état de son approbation pour ses vers latins (*Carmina*, f. 17).

Il y a à Padoue un autre humaniste depuis longtemps accoutumé à suivre avec attention la production littéraire de son époque, qui ne manque pas d'acquérir à leur apparition les œuvres de Ronsard, en même temps qu'il se fait envoyer de France les principaux livres d'érudition, de grammaire, et même ces traités d'orthographe qui ont si vivement passionné nos poètes. C'est Gian-Vincenzo Pinelli, qui, sans rien publier lui-même, met au service de ses contemporains les ressources de son érudition presque universelle et de sa vaste bibliothèque ¹. Corbinelli et Claude Dupuy entretiennent avec lui, de Paris, une correspondance où il est fait quelquefois mention de Ronsard. En 1575, réclamant à Dupuy les *Moralia* de Plutarque dans la traduction d'Amyot et d'autres livres français récemment parus, il le dispense expressément de lui envoyer la nouvelle édition des œuvres du poète, car il peut se la procurer en Italie ². Dix ans plus tard, il interroge Corbinelli sur le prix de certains volumes isolés ³. Enfin, Dupuy lui fait tenir la première édition posthume, préparée par Galland. La lettre de l'érudit parisien du 22 janvier 1588, qui parle de cette expédition, donne sur les dernières éditions de Ronsard une opinion très intéressante à recueillir à cette date et de cette plume :

Je vous ai enuoié les œuvres de Ronsard de la dernière impression, qui est in 12^o et non in f^o comme portoit vostre memoire. Celles in f^o furent imprimées du vivant de Ronsard en l'an 1583 ou 84 ; ces dernières furent faites l'année passée seulement, comme elles auoient esté reueues, corrigées et augmentées par l'auteur peu avant son trespas, ainsi qu'il est tesmoigné par l'intitulation, et la verité est

1. Sur Pinelli et son rôle, qui rappelle celui de notre Peiresc au siècle suivant, v. *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 74-76 et *passim*, et les études de Crescini et de Rajna, citées dans le travail de Rita Calderini de Marchi sur Corbinelli, entièrement composé sur la correspondance inédite Corbinelli-Pinelli (Milan, 1914). Cf. *Revue d'hist. litt. de la France*, t. XXIV, 1917, p. 676-678. J'ai transcrit à l'Ambrosienne la plupart des lettres de Claude Dupuy à Pinelli, dont la publication intéresserait l'histoire des lettres et de l'érudition en France comme en Italie.

2. « Non mi curo più dell' opere di Ronsard, et una volta si troveranno di quà, come di già l'havea trovate, et l'hareï prese se non l'aspettava di costà » (Biblioth. nat., *Dupuy 704*, fol. 33. Lettre du 13 mai 1575).

3. Corbinelli écrit, le 1^{er} janvier 1586 : « Quanto a tre volumi in 16^o del Ronsardo legato come dice V.S., si son venduti uno scudo e testoni 10 e questi ultimi si vendono uno scudo testoni 20 » (R. Calderini De Marchi, *l. c.*, p. 93).

telle. Toutesfois j'aimerois beaucoup mieux les premières éditions que ces dernières, esquelles il a tout gasté selon mon iugement, aiant osté plusieurs belles pieces et changé les plus beaus et hardis traits des autres, de maniere qu'on n'y reconnoist quasi plus ce grand Ronsard qui a mis nostre poësie Françoisse au parangon de la Grecque et Romaine ¹.

Avant d'être conseiller au Parlement et de devenir le célèbre bibliophile que l'on sait, Claude Dupuy avait fait un long voyage d'études au delà des Alpes, explorant les bibliothèques, visitant les savants, et ses conversations très actives avaient aidé à propager la renommée de notre poète parmi les lettrés rencontrés ou recherchés par lui. Le fait nous semble d'autant plus assuré que tous les amis parisiens, dont il se réclame dans sa correspondance d'alors, appartiennent à l'intimité même de Ronsard ². Bien d'autres voyageurs français répandirent à leur tour en Italie ce nom d'abord apporté par des compagnons de la première heure, tels que Du Bellay et Magny, et que Muret y faisait entendre avec honneur ³. Dans le groupe d'écrivains amenés en 1574 par la fameuse ambassade de Paul de Foix, figuraient des amis du poète ⁴. L'ambassadeur auprès de Grégoire XIII, Louis Chasteigner de la Rochepezay, seigneur d'Abain, qui fit accueil à Montaigne, était un élève particulier de Dorat ; il se trouvait par cela même lié avec Ronsard, qu'une tendre amitié de jeunesse unissait à deux de ses frères ⁵. Il conviendrait de mettre

1. Biblioth. Ambrosienne, t. 167, fol. 235.

2. Biblioth. nat., *Dupuy* 16, ff. 42-43 (lettre à P. Delbene, Padoue, 1570) : « Mitto tibi versus Theocriti nunc primum ... in lucem reuocatos... Eos velim Aurato, Lambino et Passeratius communicas... Saluta meis verbis fratres meos, Lambinum, Passeratium, Gallandium tuum, Thorium. »

3. On peut croire à cette propagande de la part de Jacques Gillot, conseiller-clerc au Parlement de Paris, correspondant de Muret et l'un des futurs auteurs de la *Satyre Ménippée*, qui va à Rome en 1586, et de Nicolas Audebert, fils du poète humaniste Germain Audebert, qui voyage longuement en Italie de 1574 à 1578 (E. Picot, *Les français italianisants*, t. II, p. 152; Nolhac, *La Biblioth. de Fulvio Orsini*, p. 45-68, et N. Audebert *archéologue orléanais*, dans la *Revue archéol.* de 1887).

4. Par exemple, J.-A. de Thou et Ch. Uytenhove (*J.-A. Thuani de vita sua*, au t. VII de l'édition de Londres, 1733, p. 22. Cf. *La Biblioth. de Fulvio Orsini*, p. 68).

5. V. les pièces adressées à Roch Chasteigner de la Rochepezay et à Antoine, qui fut poète et mourut à vingt ans au siège de Théroouanne. Ronsard a composé pour ces amis de belles et touchantes épitaphes relatant

en lumière le rôle littéraire de cet ambassadeur savant, qui n'était étranger à aucune des belles disciplines de son temps et de qui Muret entretenait le goût du grec, en venant étudier avec lui l'*Ethique* et la *Politique* d'Aristote¹. C'est par son entremise que le maître du Collège Romain recevait les publications érudites de Paris et pouvait lire, lorsqu'ils paraissaient, les nouveaux ouvrages de Ronsard².

Parmi de plus modestes personnages venus à Rome vers le même temps, on ne peut omettre un érudit, mêlé d'assez près à la fin de la vie du poète, Claude Binet, de Beauvais, qui doit sa notoriété littéraire à la biographie consacrée par sa piété de disciple à ce maître vénéré : « D'autres excellens personnages », y écrit-il, « comme Pierre Victor, Pierre Barga et Speron Sperone, l'ont tellement estimé que les deux premiers m'ont dit, lorsque j'estois en Italie, que nostre langue par la divine Poésie de nostre Ronsard s'egaloit à la Grecque et à la Latine³. »

leurs exploits et son amitié (Ed. L., t. II, p. 288, 495; t. V, p. 268-278, 472). Cf. Longnon, *P. de Ronsard*, p. 204-206. Dorat était en correspondance avec François, seigneur de la Rochepozay, autre frère de Louis, et il avait passé quelque temps au château de la famille pour l'éducation du futur ambassadeur; « puis estant revenu à Paris, où sa charge publique le rappeloit, il lui envoya Joseph de la Scala... que chacun a cogneu depuis sous le surnom de Scaliger » (André du Chesne, *Histoire général. de la maison des Chasteigniers*, Paris, 1634, p. 124).

1. Une correspondance inédite de l'ambassadeur avec Ch. Dupuy mettrait en lumière ces mérites oubliés. Je n'en détache qu'une page, dans la lettre du 5 juillet 1577 : « J'ai fait vos recommandations à Monsieur Meuret, qui vous rend les siennes tres humbles et ne sommes sans parler souvent de vous. Nous lisons maintenant les Politiques ayant parachevé nos Ethiques et vous promets que ledit sieur Meuret me contante tousiours davantage, tant plus je voys en avant. Mais les infinies occupations qu'il me fault avoir en ce lieu m'empeschent bien d'y pouvoyr employer le temps comme je debvrois et desirroy sans le respect du service de mon maistre » (Bibl. nat., *Dupuy* 712, fol. 28). V. outre ce ms., le vol. 350 de la même collection et les lettres échangées entre Pier Vettori et D'Abain de la Rochepozay, dans la correspondance de Muret. L'intimité que je signale est attestée encore par un fort beau sonnet dans *Les OEuvres de Scévole de Sainte-Marthe*, Paris, 1579, fol. 158 :

Cependant que bien loin de nos terres mutines
Avec le grand Muret vous passez vostre temps,...
Ambassadeur du Roy sur les rives Latines.

2. On le déduit aisément d'une autre lettre (*Dupuy* 712, fol. 27).

3. Ce passage ne figure dans la vie de Ronsard qu'à partir de la seconde édition (éd. Laumonier, p. 42). Binet l'introduit pour se faire honneur autant qu'à son maître.

On chercherait en vain dans les ouvrages de ces Italiens célèbres quelque ligne rappelant de tels propos. Si un jeune Français enthousiaste, s'entretenant à Florence avec Pier Vettori, à Pise avec Pier Angeli da Barga, a pu recueillir leur témoignage, c'est qu'il l'a lui-même sollicité. L'ancien gonfalonier de la République florentine était devenu le plus expert des savants adonnés à la critique des textes ; quant à l'auteur des *Cynegetica*, favorisé de Henri III et de la Reine-mère, il passait pour le plus élégant versificateur latin de sa génération¹. Il n'est pas sans intérêt de constater que leur autorité de grands humanistes s'accordait avec l'opinion des poètes.

XII

Le voyage en Italie du futur biographe de Ronsard, alors avocat au Parlement de Paris, peut être fixé à l'année 1579². Les appréciations flatteuses que Binet rapporta au poète lui fournirent sans doute l'occasion d'entrer plus avant dans son intimité. Il fut parmi les lettrés qui entourèrent son âge déclinant et, s'il y a dans les détails de l'ouvrage laudatif qu'il composa après sa mort, et surtout dans les retouches de ses éditions successives, des parties complaisantes à l'amour-propre de certains contempo-

1. Sur Angeli et ses relations avec la France, v. E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e s.*, Bordeaux, 1902, p. 73. On y joindra des lettres de Lambin dans les *Epistolae clarorum virorum*, Lyon, 1561, p. 443 et *Appendix*. Les quatre premiers livres de l'épopée d'Angeli sur la première Croisade ont été imprimés à Paris en 1582 et 1584. La *Syrias* est dédiée à Henri III et à Catherine de Médicis. Après la dédicace au Roi, est une pièce adressée à Desportes. Les Audebert, père et fils, ont donné des vers liminaires. Il n'y a nulle part mention de l'auteur de la *Franciade*.

2. Le voyage de Claude Binet, que Laumonier suppose remonter à 1568 ou 1569, a précédé au contraire de fort peu de temps la publication de son choix d'antiques épigrammes latines inédites (Poitiers, 1579), cité plus haut, p. 55, n. 5. Parmi ses propres poèmes latins, il y a précisément des dédicaces à Vettori (Victorius) et à Angeli (Bargaeus). Cette date m'est fournie par une lettre à Achille Estaço (Statius), le commentateur des Elégiaques latins, par laquelle Binet accompagne l'envoi à Rome de son essai d'anthologie latine : « Edidi epigrammata illa tandem quae Romae anno superiore tibi credideram, antiqua scilicet illa et Petronii Arbitri magna ex parte... » La lettre, qui traite de sujets philologiques et mentionne Corbinnelli et Cujas, est datée de Paris, 1^{er} mai 1580 (Rome, Biblioth. Valicelliana, ms. B. 106, fol. 92).

rains, il faut néanmoins admettre qu'une bonne part de ses renseignements provient des conversations de Ronsard ou des récits authentiques de ses amis. Ceux qui se vérifient par d'autres sources permettent d'accorder à la narration de Binet au moins l'intérêt d'une sorte d'historiographie officieuse, conforme aux vues des derniers disciples¹. Elle fut rédigée alors que Baïf et Dorat vivaient encore, et d'accord avec Jean Galland, qui assura, en même temps que l'auteur, l'exécution des dernières volontés du poète pour la réimpression de ses œuvres.

Le collège de Boncourt, dont Galland était le principal et qui était situé derrière le chevet de l'église Saint-Étienne-du-Mont, tient une grande place dans les dernières amitiés de Ronsard. Cette savante maison n'était point éloignée de celle de Baïf, bâtie sur la contrescarpe de l'enceinte de Philippe-Auguste, « entre les portes Saint-Victor et Saint-Marcel », où se réunissait, pendant la fin du règne de Charles IX, l'Académie de poésie et de musique². Pour les séances solennelles, Boncourt offrait l'hospitalité à l'Académie et à ses invités, et s'ouvrait aux dames et à la Cour³. La demeure de Dorat, sise au faubourg Saint-Victor, était toute proche⁴. C'était aussi depuis assez longtemps, le quartier de Ronsard, puisque la « maison de l'Ange », qu'il occupa avant de quitter Paris pour ses prieurés de campagne et qui appartenait à Baïf, communiquait avec l'habitation de celui-

1. On sait qu'une discussion sévère a été instituée sur les sources de Binet par son dernier éditeur Laumonier, qui a critiqué également toute l'information relative à Ronsard sortie de Boncourt.

2. Sur la maison de Baïf, v. plus haut, p. 222, et dans le *Bulletin philol. et histor.*, année 1916, p. 15, le document tout nouveau publié par Tuetey. C'est un acte du 11 septembre 1587, portant donation par J.-A. de Baïf, secrétaire du Roi, à Jeanne du Bignon [sa maîtresse], femme d'Antoine Patu, bourgeois de Paris, d'une maison voisine de la sienne, « sur lesditz fossez [Saint-Victor] où souloit estre pour enseigne l'Ange, tenant d'une part à la maison du Chapeau Rouge audict de Baïf ». La maison donnée par Baïf à sa maîtresse (le document précise cette qualité) était donc celle que Ronsard avait habitée.

3. Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*. Paris, 1724, t. II, p. 491. Sur l'Académie baïfienne, distincte de celle du Palais, v. l'excellent chapitre x de l'ouvrage d'Augé-Chiquet.

4. V. plus haut, p. 60. A la fin de sa vie, Dorat est revenu à l'intérieur de la ville. L'acte de donation d'une maison à Saint-Cloud, à Goulu, son gendre, et Madeleine Dorat, sa fille, le 7 janvier 1586, indique sa demeure « dans l'encloz de la commanderie de Saint-Jean de Latran, paroisse Saint-Benoist » (*Bull. philol. et histor.*, année 1916, p. 12).

ci par un passage percé dans le mur de la ville par autorisation spéciale du Roi ¹. Il se rendait volontiers chez son ami pour se récréer avec des poètes, et aussi parfois chez Dorat, bien que les compagnies y fussent trop joyeuses pour son gré et qu'il fût privé de leur agrément par sa surdité. Il se trouvait assurément plus à l'aise au collège gouverné par Galland et y prenait peu à peu ses habitudes ². En tout cas, ce groupement de la Pléiade dans le Paris des études et la constante familiarité des poètes avec les gens de l'Université resteront des faits bien établis. Ce petit monde assez particulier est évoqué par un texte de Jacques Auguste de Thou, qui rappelle un moment de sa jeunesse et y associe plusieurs de nos personnages :

Iam Ioannes Auratus professioni renuntiauerat et in Sanuictorianum suburbium ³ concesserat, quo frequens itabat Thuanus, ex eiusque colloquiis semper instructor redibat, de Budaeo, quem ille puer viderat, Germano Brixio, Iacobo Tusano sedulo cum percontatus. Huius etiam beneficio in notitiam P. Ronsardi discipuli venerat, cuius iam tum et amicitiam poetica quadam facultate demeruit, adeo ut, cum ultima editione opera sua recudenda Io. Galandio mandasset, Orphea ei cum honorifico maxime elogio dicauerit. In Io. Antonii Baifii etiam et Remigii Bellaquei familiaritatem in eadem occasione se insinuauit, quam postea arctius coluit ⁴.

Boncourt devint plus tard l'unique habitation parisienne de Ronsard, qui y logea pendant les dix dernières années de sa vie, toutes les fois qu'il fit séjour dans la capitale. Galland et ses autres amis l'y retenaient le plus longtemps possible, lorsque le « poignait » le désir de ses bois et de ses fontaines et qu'il songeait à reprendre le chemin du Vendômois ou de la Touraine. Il aimait, d'ailleurs, ce milieu des collèges parisiens, groupés sur la montagne Sainte-Geneviève, parmi lesquels une partie de sa

1. Sauval voyait encore les traces de cette porte. Cf. Jusserand, *Ronsard*, p. 131.

2. Le groupement des textes sur Galland est fait par Laumonier, dans les notes de la *Vie* écrite par Binet, p. 175-178, et dans son édition de Ronsard, t. VI, p. 45 ; t. VII, p. 132-135 ; t. VIII, p. 144.

3. Le traducteur français des *Mémoires* de De Thou, inexact pour ce passage, écrit que Dorat « s'étoit retiré dans l'abbaye de Saint-Victor » ; il lisait évidemment *coenobium* pour *suburbium*.

4. J.-A. *Thuani Historiarum sui temporis libri CXXXVIII...*, Anvers, 1620. *Commentaria de vita sua*, lib. I, p. 5.

jeunesse s'était écoulée, et surtout ce Boncourt, où il retrouvait le souvenir des succès de son cher Jodelle¹. Il s'y montrait d'une simplicité charmante, prenant ses repas avec les écoliers et les maîtres, leur donnant des exemples de piété et des conseils de poésie. Tous l'entouraient, quand il faisait sa promenade quotidienne dans le jardin du collège, devenu, dit l'un d'eux, un véritable jardin d'Académus. On a trop peu recueilli de cette parole vive et savoureuse, qui instruisait et charmait ce dernier auditoire. Le poète enseignait l'amour de la langue française, à l'aide de ces brillantes images qui ont tant frappé Agrippa d'Aubigné² ; il traitait volontiers de la théorie de son art et de la technique du vers, appréciait sans malveillance, mais sans complaisance, le talent de ses contemporains³, éclaircissait, avec son autorité reconnue de tous, les passages obscurs des Anciens,

1. Cf. plus haut, p. 161, n. 3, et le passage cité du principal du collège d'Amiens, p. 199.

2. « Mes enfants, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison... Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes..., contre des maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasonner*, que *louër*, *mespriser*, *blasmer*. Tout cela c'est pour l'escolier de Limosin. » Ces paroles de Ronsard sont rapportées dans l'introduction aux *Tragiques* (éd. Ch. Read, Paris, 1872, p. 6).

3. A propos de Du Bartas et de Du Monin, on entend Ronsard dire chez Baïf : « Ils sont en mon endroit tels que les courtisans d'Alexandre envers ce monarque... En toutes leurs œuvres, ils sont bien mes imitateurs en ce que j'ay escrit d'impertinent ; mais pour imiter parfaitement ce que j'ay fait d'admirable, ils ne peuvent, et n'ont point l'esprit assez beau pour y sçavoir jamais arriver » (Pierre de Deimier, *L'Académie de l'art poétique*, Paris, 1610, p. 119). — Je crois utile d'indiquer les ambitions de cet Edouard du Monin, qui me semble avoir été du dernier entourage de Ronsard et aussi de la société de Boncourt. Honoré d'un quatrain par Du Bartas, d'une anagramme par Dorat, il est un des introducteurs des *Poemata* de celui-ci. Il est aussi de ceux du *Premier volume de la Bibliothèque du sieur de la Croix-du-Maine*, Paris, 1584 ; et surtout il a eu l'honneur immérité de mettre des vers français à côté des latins de Dorat, au devant de l'*Art poétique françois* de Ronsard, édité à nouveau par Linocier, en 1585. Dans *Le Quareme de Ian Edouard du Monin, divisé en trois parties. Première. Le triple amour ou l'Amour de Dieu du monde angelique et humain...*, Paris, 1584, il a inséré p. 333 un poème *Ad I. Galand Collegii Becod. primarium, literariae classis asylum ac perfugium*. On lit dans son épître dédicatoire : « Après Ronsard, je ne sai en France que du Bartas et moi qui assés heureusement puisse faire marcher la solide Philosophie à pieds poétiques... » Mais Ronsard, selon Deimier, « disoit parfois à ses amis que Du Monin et Du Bartas luy avoyent gasté la Poésie ».

expliquait les emprunts qu'il leur avait faits, revenait à ses idées familières sur la supériorité des Grecs et sur la nécessité d'écrire dans la langue maternelle pour rester dans la vraie tradition des maîtres ¹. Et « le bonhomme Ronsard », comme disaient les jeunes gens, émerveillait encore ses compagnons de table ou de promenade, en improvisant de belles traductions, vers pour vers, de morceaux de Virgile et d'Horace².

La famille de Jean Galland était faite pour récréer un vieillard. Ronsard y trouvait autour de lui une gaie jeunesse, qui l'admirait ; Dorat plaisante à ce sujet avec ses deux amis, en ces hendécasyllabes à la façon de Catulle, par lesquels il leur apprend joyeusement son mariage de sexagénaire :

*Optimo optima sit salus poetae,
Optimo optima sit salus sodali,
O Ronsarde, tibi Galandioque,
Ambobus lepidis venustulisque
Maternae Veneris suae cotumbis,
Quos et saepe viae ferunt eadem,
Et quos saepe domus tegunt eadem,
Eademque domo puellae eadem,
Eadem vneres ferunt eisdem,
Vestre nunc nec ego hospitalitati
Nec sorti invidulus beatiori,
Hanc vobis fero gratulationem...* ³

Chez Galland, chacun prodiguait au vieux poète les soins qu'exigeaient ses infirmités et ses longues et douloureuses attaques de goutte ; on savait en même temps lui éviter les visites importunes et l'ennui de recevoir des gens, souvent considérables, qu'attirait à Boncourt l'indiscrète curiosité d'entretenir un homme illustre. Une véritable reconnaissance le liait donc à son *μονοφιλόφρονος*, ce bon Galland, qu'il nommait aussi « sa seconde âme ». Celui-ci l'aïda à publier la dernière édition qu'il ait donnée

1. Ces dernières préoccupations sont à chercher dans la troisième préface de la *Franciade*, qui est de 1587.

2. G. Crichton, *Laudatio funebris*, fol. 10 ; J. Velliard, *Laudatio funebris*, fol. 16.

3. Ce petit poème, qui est inédit, se trouve dans le ms. 550, fol. 64, du fonds Dupuy. La suite du morceau, qui intéresse surtout la biographie de Dorat, devra être recueillie, le jour où l'on réunira les lettres et les vers de lui qui méritent d'échapper à l'oubli.

de ses œuvres, le bel in-folio à deux colonnes de 1584, à propos duquel il réclamait au libraire « soixante bons escus, pour avoir du bois pour s'aller chauffer cet hyver avec son amy Gallandius » ¹.

Quand on apprit à Paris la mort du poète, survenue à Saint-Cosme-lez-Tours le 25 décembre 1585, le principal de Boncourt s'occupa de préparer dans sa maison une cérémonie d'hommage solennel. Le 24 février 1586, les admirateurs de Ronsard se réunirent dans la chapelle du collège. Il y eut le matin ceux de la Ville et l'Université; deux professeurs, le chartrain Jacques Velliard et un écossais, Georges Crichton (Crittonius), avaient composé des éloges étendus, où furent commémorés en bon latin, avec les mérites littéraires du glorieux défunt, les liens qui l'unissaient à Boncourt ². On entendit ensuite un *requiem* à cinq voix, la première œuvre importante de Jacques Mauduit, le musicien le plus apprécié de l'Académie de Baïf, qui prodiguait en l'honneur de Ronsard les ressources d'un art que celui-ci avait tant aimé ³. Un dîner abondant sépara cette première séance de la seconde; à laquelle prit part la Cour et qui fut remplie par la grande oraison funèbre en français prononcée par le jeune Du Perron, lecteur de la chambre du Roi. Nous avons les textes imprimés de toutes ces harangues et des derniers vers de Ronsard, dont l'auditoire fut régala. Il manquait le récit direct d'un assistant; une lettre inédite de Nicolas Rapin à Scévole de Sainte-Marthe va nous le donner :

Monsieur, J'ay presenté voz recommendations aux seigneurs mentionnez par vostre letre, qui toutz vous resaluent et vous desirent icy pour ayder à celebrer la memoyre de Monsieur de Ronsard, duquel les obseques furent solemnellement faictes lundy dernier à Boncourt, en tres notable assemblee, où apres les harangues scholastiques, et le concert de la musique excellente, et le disner sumptueux aux despens de Monsieur Galland, Monsieur du Perron fit l'orayson funebre, telle que pouvez imaginer pouvoir venir de luy; à laquelle assisterent,

1. C'est la lettre bien connue écrite de Croix-Val, le 9 septembre 1584, et rapportée par Colletet (éd. L., t. VII, p. 132).

2. J'ai utilisé divers témoignages tirés de ces documents, notamment aux p. 11, 68, 133.

3. Cf. Julien Tiersot, *Ronsard et la musique de son temps*, Paris, 1902, p. 72 sqq. (tirage à part de la *S. I. M.*, IV^e année).

oultre Messieurs le Premier President et infiniz conseillers, Monsieur de Joyeuse et Mesdames de Retz et de Villeroy ¹. On presenta quelques vers faitz par le deffunct, comme ilz en portent la marque qui ne se peult contrefayre par personne vivant. Vous en jugerez : je les vous envoie, aveq une meschante elegie, que les prieres de Monsieur Binet, et l'exhortation publique qui anime chascun à ce travail, a extorqué de moy plus tost qu'aucune alegresse ou esperance de faire rien pour moy. Vous m'en manderez, s'il vous plaist, vostre adviz et y passerez la douce lime, dont polissez voz escripiz, à la charge du contre eschange, c'est a dire de me fayre veoyr ce qu'aurez faict sur mesme sugect, comme vous y estes obligé....

De Paris, ce 2 de mars 1586.

Vostre serviteur et tres obeissant amy

NICOLAS RAPIN ².

Les humanistes de Boncourt s'empressaient, comme on le voit, avec Claude Binet, à provoquer et à recueillir les poèmes pour le *Tombeau de Ronsard*. Destinés à figurer à la suite de la première édition de la biographie qui se préparait, les vers arrivèrent en grand nombre. Scévole de Sainte-Marthe, qui joignait à la ferveur d'admiration commune à tous les disciples tant de raisons d'être reconnaissant à un maître ami ³, envoya une contribution importante⁴; il fit même appel aux versificateurs de sa connaissance pour enrichir le monument littéraire qu'on voulait élever ⁵.

1. Sur Catherine de Clermont de Vivonne, duchesse de Retz, v. Hilarion de Coste, *Les Eloges...*, p. 147. Pontus de Tyard a dédié à cette dame savantela seconde édition du *Solitaire premier*. Ronsard a adressé des vers à Madeleine de l'Aubespine, poétesse mariée à son ami Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, secrétaire d'Etat.

2. Biblioth. de l'Institut, ms. 290 (anc. 292), fol. 22 (« A Monsieur de Sainte-Marthe, conseiller du Roy et tresorier general de France. A Poitiers »).

3. V. plus haut, p. 194-196.

4. Marty-Laveaux, *Notice biogr. sur Ronsard*, p. cj, a publié la lettre où Binet sollicite la collaboration de Sainte-Marthe, le 24 janv. 1586 (éd. L., t. VIII, p. 271).

5. Les papiers de Sainte-Marthe contiennent une lettre écrite de Loudun, par Pierre Joyeux (Laetus), en réponse à une demande de ce genre : « Quid unquam habuit Gallia magno illo Ronsardo aut sublimius aut politius ? Tamen, nisi me excitasses, tanti viri casum siccis oculis audiebam. Quo fit ut plus tibi debere me fatear, quod tuis ex litteris perspexerim quam humano et liberali sis in me animo ; quod etiam me eorum esse cupias ex numero, qui excellentissimi Poetae memoriam magis ac magis illustrari volum ; illud vereor ne meis versibus obscuretur potius quam ornetur...

Plusieurs pièces parvinrent trop tard pour être insérées ; mais le recueil magnifiquement imprimé par Gabriel Buon n'est que trop riche. Il y a beaucoup de fatras en trois langues, et même en quatre, puisque quelques Italiens ont fourni de ces sonnets qui leur coûtent si peu d'effort. On y goûte, en revanche, des pages émues de Robert Garnier et d'Amadis Jamyn, et les vers français et latins où Baïf commémore une glorieuse amitié. En général, la partie latine, extrêmement abondante, se montre supérieure à la partie française, avec les nobles élégies de Sainte-Marthe, de De Thou, de Rapin et l'ode du fidèle Melissus¹ ; Pierre Pithou, Antoine Loisel, Antoine Hotman font entendre la voix des juristes, et Pontus de Tyard sait tout dire en un distique :

*Petrus Ronsardus iacet hic ; si caetera nescis,
Nescis quid Rhoebus, Musa, Minerua, Charis*².

La publication du *Tombeau*, en même temps qu'un hommage collectif de la poésie, apparaît comme une manifestation de l'humanisme français tout entier. Peu de noms notables manquent à l'appel, et quelques-uns signent à la fois plusieurs pièces en langue différente³. La muse grecque a dicté un *epitaphion*, où Nicolas Goulu paye sa dette de lecteur royal, et surtout l'*epicedion* de Dorat⁴. Le vieux maître de Coqueret a retrouvé sa verve

Aliquot tamen ad te utraque lingua mitto, quibus non tantum tribuas velim ut tuac in me beneuolentiae longe plus non putes esse tribuendum... Iulioduni, Id. April [1586]. » La lettre est accompagnée de cinq distiques, *In obitum P. Ronsardi* (*Nobile quae pridem firmis super aethera pennis*,) et d'un sonnet qui semble également inédit : « Qu'est-il besoin, Ronsard, que des vers on te donne ? » (Biblioth. de l'Institut, ms. 290, fol. 131 et 132).

1. Cette ode, écrite à Londres en février 1586, est dédiée à Florent Chrestien qui n'a point collaboré au *Tombeau*.

2. L'évêque de Chalon a fait réimprimer, à l'occasion de la mort de son ami, l'opuscule latin analysé plus haut, p. 201, et y a placé le même distique.

3. La réimpression du *Tombeau de Ronsard* au t. VIII de l'édition Blanchemain est fort incomplète. L'édition originale, à peu près reproduite dans l'in-folio de 1623, présente par exemple quatre pièces de Dorat au lieu de deux, dont une importante, celle où il parle de Galland et de la biographie préparée par Binet. Il y a six sonnets italiens, au lieu de quatre. Blanchemain omet, également sans avertir, la collaboration de Jean Héroard, médecin du Roi, l'épithaphe due à Germain Vaillant de Guélis, abbé de Pimpont, un des grands amis de Ronsard, et l'« Ode saphique rimée » de Nicolas Rapin.

4. Il y a encore quatre épigrammes grecques de Robert Estienne, quatre distiques grecs de Daniel d'Auge, autant de Nic. Valla, quelques vers dans

de jadis pour proclamer que non seulement Terpandre, dont il salua la résurrection en tête des premières *Odes*, mais encore Pindare, Eschyle, Sophocle, Homère lui-même et Callimaque, enfin Virgile et Horace, ont quitté de nouveau la terre en la personne de Pierre de Ronsard.

Le rénovateur de notre poésie a terminé sa vie littéraire au milieu des humanistes, ainsi qu'il l'avait commencée. Les meilleurs de son siècle l'avaient entouré et participèrent à la formation de son esprit. Par Lazare de Baïf, il se rattachait à la tradition de Budé; par son cher Jean de Morel, à celle d'Érasme. L'école de Dorat fut longtemps sa vraie famille; puis les enseignements du Collège royal nourrirent sa curiosité, sans la rassasier; il écouta les leçons de Turnèbe et fréquenta chez Ramus; il connut les grands philologues, comme Henri Estienne et Joseph Scaliger, et compta Lambin et Muret parmi ses amis les plus intimes. Il accueillait volontiers à Paris les érudits étrangers et les écrivains de langue latine, qui devenaient hors de France les propagateurs de sa renommée. Après avoir traversé tant de milieux divers, obtenu les suffrages de la Cour, savouré l'engouement des femmes, épuisé la faveur des princes, il ragaillassait ses vieux ans parmi les honnêtes régents de Boncourt, dans une maison de l'Université qui lui rappelait la studieuse retraite de sa jeunesse et son bel apprentissage des lettres. Cette prédilection pour certains hommes et pour certaines études, cette persistance dans la pratique du grec et du latin ne sont point choses indifférentes. Elles donnent, au contraire, à la figure de Ronsard son caractère particulier. Toute notre poésie classique s'abreuve, après lui, aux sources antiques; mais il est le seul de nos grands poètes qui soit, au sens complet et au degré le plus éminent, un grand humaniste.

la même langue de Féd. Morel, de Louis Martel, Rouennais, et d'Antoine Mornac. Deux épitaphes latines, en style lapidaire, sont composées par Louis d'Orléans et Jean Héroard. Sauf celui de Féd. Morel, aucun de ces textes n'est mentionné par Blanchemain.

TROISIÈME PARTIE

LES ÉCRITS LATINS DE RONSARD

Fidèle jusqu'à la fin à l'Antiquité, qui ne cessa de lui fournir la meilleure nourriture de son esprit, Ronsard ne paraît pas avoir gardé intacts les sentiments de sa jeunesse pour la littérature de l'Humanisme. Il en arriva même, un jour, à juger sans indulgence des œuvres qu'il avait pratiquées avec délices et à condamner en bloc, en exceptant celle de quelques amis, toute la poésie moderne écrite en latin. Cette proscription est formulée avec la plus ferme éloquence dans le « Discours sur la poésie héroïque », qui fut publié par les éditeurs de 1587 comme une préface posthume à la *Franciade*. On relira avec fruit cette page pleine de doctrine, une des plus belles, au surplus, qui soit sortie de la plume d'un des meilleurs prosateurs du siècle :

Je te conseille d'apprendre diligemment la langue Grecque et Latine, voire Italienne et Espagnole ; puis, quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon Soldat et composer en ta langue maternelle, comme a faict Homère, Hesiodé, Platon, Aristote et Theophraste, Virgile, Tite Live, Saluste, Lucrèce et mille autres qui parloient mesme langage que les laboureurs, valets et chambrières. Car c'est un crime de leze Majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir deterrer je ne sçay quelle cendre des anciens et abbayer les verves des trespassez, et encore opiniastrement se braver là dessus, et dire : J'atteste les Muses que je ne suis point ignorant et ne crie point en langage vulgaire comme ces nouveaux venus, qui veulent corriger le Magnificat, encores que leurs escrits estrangers, tant soient-ils parfaits, ne sçauroient trouver lieu aux boutiques des Apoticairez pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, Latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius et Claudian, qui ne servent que d'ombre muette en une estude, ausquels on ne parle jamais que deux ou trois fois en sa vie, encores qu'ils fussent grands maistres en leur langue

maternelle? Et tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole à coups de verges le langage estranger, que sans peine et naturellement ces grands parloient à leurs valets, nourrices et chambrières? O quantes-fois ay-je souhaité que les divines testes et sacrées aux Muses de Josephe Scaliger¹, Daurat, Pimpont², [d'Emery³,] Florent Chrestien⁴, Passerat⁵, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

Gallica se quantis attollet gloria verbis ⁶!

Je supplie tres-humblement ceux ausquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus Latineurs ny Grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle. Ils en rapporteront plus d'honneur et de reputation à l'advenir que s'ils avoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile et de Ciceron, sans tant se tourmenter; car, quelque chose qu'ils puisseat escrire, tant soit elle excellente, ne semblera que le cry d'une Oye, au prix du chant de ces vieux Cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Après la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fani. Encore vaudroit il mieux, comme un bon Bourgeois ou Citoyen, rechercher et faire un Lexicon des vieux mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à je ne sçay quelle Grammaire Latine qui a passé son temps...

N'eust esté le chant de nos Eglises, et Psalmes, chantez au leuthrin, long temps y a que la langue Romaine se fust esvanouye, comme toutes choses humaines ont leurs cours; et pour le jourd'huy vaut autant parler un bon gros Latin, pourveu que l'on soit entendu, qu'un affecté langage de Cicéron⁷. Car on ne harangue plus devant Empe-

1. Sur les relations de Scaliger avec Ronsard, v. plus haut, p. 202-203.

2. Sur Vaillant de Guéris, v. p. 157-158. L'abbé de Pimpont est un des auteurs de vers liminaires pour la *Franciade*.

3. Ce nom, qui désigne Jacques-Auguste de Thou, seigneur d'Emery (Amerius), a été ajouté au texte dans l'édition de 1597. Il est possible que cette addition soit une politesse des éditeurs; on peut croire pourtant qu'elle avait été prévue par Ronsard lui-même, qui avait eu, dans la dernière partie de sa vie, de bons rapports avec le futur historien (v. p. 144 et 237).

4. L'honneur fait au nom de Florent Chrestien atteste sa réconciliation avec son maître.

5. Sur Jean Passerat, v. p. 163-166.

6. Ce vers pourrait être, par jeu, de Ronsard lui-même.

7. On verra, dans l'écrit inédit publié plus loin, que tel est bien le « bon gros latin » dont use Ronsard.

reurs, ne Sénateurs Romains, et la langue Latine ne sert plus de rien que pour nous truchemander en Allemaigne, Poloigne, Angleterre, et autres lieux de ces pays là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du Destin et à Dieu, qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme luy, lequel je supplie tres-humblement, Lecteur, te vouloir donner sa grace et le desir d'augmenter le langage de ta nation ¹.

Ce regard lucide jeté sur l'avenir est illuminé par l'expérience de toute une vie. Le poète achève une carrière de prodigieux labeur ; il n'a jamais été plus conscient des difficultés et des réussites de son art ; s'il se critique lui-même, en corrigeant et perfectionnant son œuvre à chaque édition successive, il acquiert le droit de juger également, et avec la même sévérité, l'œuvre d'autrui. Ses arrêts sur la littérature humaniste sont déduits si clairement qu'ils font prévoir la ratification certaine des temps prochains. L'événement lui a donné promptement raison contre les meilleurs tenants de l'Humanisme. Le mouvement naturel des lettres françaises s'écartait de formes désuètes, qui avaient fourni bien des modèles à nos écrivains, mais dont l'efficacité était épuisée. Nul autant que Ronsard n'avait contribué à les discréditer. A mesure que le poète avançait en âge, il comprenait mieux lui-même l'étendue du rôle que lui conférait son génie et dont il n'avait vu d'abord que l'honneur, « l'honneur sans plus du verd laurier ». Il était dans sa destinée de rejeter dans l'ombre, non seulement cette poésie française qu'il voulait remplacer et faire oublier, mais encore toute la poésie latine moderne dont il avait été l'admirateur. Lui-même s'était mis à l'école des humanistes d'Italie. Il avait appris d'eux l'art d'adapter les beautés antiques à l'inspiration d'un temps nouveau, le secret des transpositions heureuses et l'audace des glorieux « pillages » qui enrichissaient le temple de nos muses. Le dédain qu'il exprimait pour eux, à la fin de sa carrière, n'allait pas sans quelque ingratitude.

1. Ed. L., t. VII, p. 96-99. J'ai supprimé les mots *française et*, qui figurent à la deuxième ligne avant le mot *italienne*, et qui rendent le passage très singulier ; l'édition de 1597 les a, d'ailleurs, fait disparaître. N'oublions pas que ce texte a été imprimé par Binet sur un manuscrit dicté par l'auteur et « assez mal en ordre », qu'il a dû remettre, avoue-t-il, « à peu près selon ses intentions ».

Peut-être est-il permis d'expliquer une telle page par des circonstances qui l'auraient inspirée ? On croit y démêler des inquiétudes pour une cause littéraire qui semblait gagnée, mais qu'un retour de mode aurait pu remettre en péril. Le poète a-t-il eu à craindre que le latin ne reprit sur l'esprit des contemporains le prestige que son œuvre lui avait ravi ? Il vit se produire, en effet, quelques tentatives passagères, notamment celle de Baïf. Le compagnon de ses premiers travaux abandonna, d'une façon retentissante, le champ cultivé en commun et composa, pour ce faire, quatre livres d'épigrammes, la traduction des cent cinquante psaumes, plus de quinze mille vers latins dont il donna une partie à juger aux lettrés en 1577. Sans doute, en renonçant délibérément, à quarante-cinq ans, à l'usage du français, cédait-il au découragement ressenti pour l'échec de ses vers mesurés ; mais il ne l'avouait qu'à demi, affichant surtout le désir de remettre en honneur l'art de Sannazar, de Flaminio, de Navagero, et s'abritant sous le grand nom de Dorat. S'il motivait sa résolution, c'était à la fois sur la décadence poétique, qu'il prétendait constater autour de lui, et sur le besoin d'atteindre, hors des frontières de la France, tout le large public étranger qui ne lisait point notre langue :

*Hactenus ingratae Gallorum carmina genti
Et cecini et cecinisse piget, quae forte legentur
Qua Franci porrecta patent confinia regni,
Nunc iuuat et flauum Rheni transcendere flumen,
Transque Pyrenaei montis iuga, transque niuosas
Alpes ferre pedem, Dacorum notus ad oras,
Germanis, pariterque Italis et clarus Iberis,
Qui mea scripta canent, seu Graio pectine ludum,
Seu Latio. Iuuat Aonias inuisere syluas,
Daphneaeque nouum capiti decus addere frondis¹.*

Vingt ans auparavant, Du Bellay avait caressé les mêmes pensées. Mais nul n'était moins suspect à Ronsard que l'auteur de la *Deffence* et de l'*Exhortation aux François d'escire en leur*

1. *Carminum Iani Antonii Baïfii liber I., Lutetiae, apud M. Patisson, 1577, fol. 31.* La même année, paraît Μεδάνης, ποιήμα ἐλέγσιον, avec traduction latine (*Parisiis, apud Ioannem Bene-natum*) ; mais le texte grec, au moins, est une œuvre de jeunesse. V. sur toute cette production tardive de Baïf, Augé-Chiquet, *l. c.*, p. 465-485.

langue; et d'ailleurs, de quelles précautions ce fidèle ami n'entourait-il pas l'annonce de ses *Poemata* :

Et quoy, Ronsard, et quoy si au bord estranger
Ovide osa sa langue-en barbare changer
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre

D'un change plus heureux? Nul, puisque le François,
Quoy qu'au Grec et Romain égalé tu te sois,
Au rivage Latin ne se peult faire entendre ¹.

Du Bellay excusait élégamment une muse latine que Baïf imposait avec des façons belliqueuses. Ronsard, toujours ombrageux, devait voir une hostilité déclarée aux principes de l'école en des vers où l'auteur revendiquait hardiment la qualité du « transfuge ». A-t-il écrit pour y répondre le grand morceau où il ménage peu de gens, et où Baïf n'est point nommé? C'est une hypothèse qu'il n'est pas aisé d'appuyer, le « Discours » ayant été publié après sa mort, sans être pourvu d'une date précise. Mais il a laissé aux lettres beaucoup plus que des manifestes, l'exemple de son œuvre entière. Sachant à merveille le prestige que donnait la double langue aux écrivains de son temps ², habile autant que personne dans le maniement du latin, il n'a pas consenti, par principe, à s'en servir.

LES VERS.

Les observations qui précèdent ne sont point infirmées par le petit recueil en mètres divers qu'on peut arriver à réunir et à attribuer authentiquement à Ronsard. Outre qu'il reste fort court, chacune de ces pièces s'explique par une fantaisie du moment, à laquelle le poète n'a jamais attaché d'importance, et quatre seulement se sont glissées dans ses éditions.

1. V. Du Bellay, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 172. *L'Exhortation aux François* est au t. I, p. 57.

2. On a déjà rappelé plus haut, p. 7, comment toute la Pléiade écrivit en latin.

I

In tumulum Iani Brynonis

RONSARDUS

*Quo tegitur tumulo BRYNO lacrimantur eodem
Phoebus, Amor, Charites, pullataque turba sororum.*

Ce distique figure dans un « Tombeau » de Jean Brinon, jusqu'à ce jour ignoré et dont j'ai retrouvé un exemplaire, probablement le seul qui soit conservé, dans le recueil 10694 A de la Bibliothèque Mazarine. Le recueil a été formé par François Rasse des Nœux, chirurgien de Paris, lettré curieux, qui a signé sur beaucoup de pièces de cette collection de « Tombeaux » de son temps, dont plusieurs sont extrêmement rares. Celui de Brinon porte les n^{os} 14 et 15.

Il se compose de deux feuilles distinctes, imprimées au recto chez André Wechel, et portant en titre, l'une : SUR LE TOMBEAU DE BRYNON, l'autre : ΕΠΙΤΑΦΙΑ ΕΙΣ 'ΙΑ. ΒΡΥΝΟΝΑ. La première contient des vers français, latins et italiens; la seconde, des vers grecs et latins, consacrés par le cercle du jeune conseiller au Parlement à pleurer la mort prématurée d'un incomparable ami des lettres. Cet hommage lui était bien dû, s'il est vrai que l'amphitryon de Villennes et de Médan se soit ruiné en dons et en festins pour les poètes. Jean Brinon était mort vers le mois de mars 1554 (cf. p. 16 et 60, et Laumonier, *R. poète lyrique*, p. 134 et 136). C'est de ce moment même que date l'impression, visiblement improvisée, du souvenir funéraire. Le principal morceau consiste dans les trois strophes de Ronsard (éd. L., t. VI, p. 241; éd. Bl., t. VII, p. 272), qui ont trouvé place dans la 2^e édition des *Meslanges*, imprimée par le poète au moment de la mort de son ami; notre plaquette en est la publication originale, avec des variantes orthographiques et un dernier vers différent :

[La terre] arrousée de ton pleur
Soudain quelque nouvelle fleur
Hors de ma tombe fera naistre.

Les autres collaborateurs sont, pour la partie française, Jodelle, G. Aubert, ce mystérieux Calliste, à qui Ronsard adresse un sonnet des *Amours* (éd. L., t. I, p. 327) et que le commentaire de Belleau dit « fort docte, bien nay et bien versé en l'une et l'autre langue »; enfin Bernard du Poey du Luc, versificateur humaniste dont les *Odae*, parues à Toulouse en 1551, contiennent un témoignage d'admiration pour Ronsard auquel aucune dédicace de la Pléiade ne fait écho. Les

poètes latins sur la même feuille sont Ronsard, Belleau, Calliste et un auteur désigné par l'abréviation *He. And.*, qui me paraît être le collaborateur de Henri Estienne pour la deuxième édition de son Anacréon, Helias Andreas ; la dédicace de sa traduction latine complète des Odes Anacréontiques est du 25 décembre 1555. Brinon est pleuré encore dans un sonnet italien signé *G. P. M.* Les vers de Jodelle, qui rappellent le dénûment où il mourut, n'ont pas été recueillis par l'auteur, comme le furent les strophes de Ronsard ; sa pièce commence ainsi :

Arreste toy, Passant, il faut que de ce temple
Tu rapportes chez toy et l'une et l'autre exemple
Que je donne en doublant ma vie par ma mort...

Quelques-uns de ces noms se retrouvent sur la feuille grecque et latine. Les poèmes grecs sont de Dorat, de Baïf et d'un Σιμεὼν Σύλβιος, qu'on doit identifier avec Siméon Du Boys, né à Limoges en 1536, élève de Dorat et de Turnèbe, qui commentera, en 1580, sous le nom de *Bosius*, les *Lettres à Atticus* (cf. Alb. Du Boys et Arbello, *Biogr. des hommes illustres du Limousin*, t. I, Limoges, 1854, p. 205-211). Le latin est de Dorat, de Jodelle, de B. du Poey (*B. Podius Luc.*) et d'un certain J. Lebon, qui ne m'est pas connu. Une des deux pièces de Dorat est une anagramme (Ἰαγὸς ὁ Βρύνων = Ἴον Ἀβροσυνῶν) ; l'autre un assez long ἐγκωμιαστικόν, qui commence ainsi :

Τί νῦν ἐρῶ σε ΒΡΥΝΩΝ ;
Τί δ' αἰνέτω σε πρῶτον
Τί δ' ὕστατον μέσον τε ;
Σὺ γὰρ τὰ πάντ' ἄριστος,
Τὰ πάντα δ' αἰνεῖς σύ...

Les distiques suivants de Dorat, entre bien d'autres vers à la mémoire de Jean Brinon insérés dans ses recueils, donnent le ton de toute cette poésie funèbre. On trouve la pièce et six autres du même auteur dans la *Farrago poematum* de Léger du Chesne, citée p. 16 :

Nota domus nulli magis est sua, quam tua, BRYNO,
Nota fuit doctis omnibus usque domus.
Hic epulae, hic epulas inter doctissima mille
Colloquia a claris sunt agitata viris.
Quae si forte loquax paries recitare valeret,
Non foret in terris doctior hoc paries.

En même temps que cet hommage de la première heure, le groupe de Médan en préparait un autre plus important et plus réfléchi. C'est ce qu'indique un distique final de Dorat :

*Has dedit inferias tibi nunc pro tempore Bryno
Impetus : at ratio grandius urget opus.*

La première feuille traduit ainsi cette annonce :

Pour l'heure à toy ces vers offre du dueil la rage,
BRYNON, mais le conseil t'apporte d'avantage.

Afin d'honorer plus abondamment le défunt, on dut faire appel à tous les familiers de sa maison. La plaquette de Wechel fut sans doute envoyée en Italie à Muret et à Magny. Celui-ci se montre ému de la triste nouvelle dans le sonnet 28 de *Souspirs*, tandis que Du Bellay se tait sur Brinon, dont il ne paraît pas avoir fréquenté le cercle, probablement trop libre pour lui. Le projet d'un « tombeau » plus considérable n'eut pas de suite. Mais la mémoire du conseiller Brinon vit assez dans les œuvres de Ronsard pour qu'aucun de ses lecteurs ne puisse l'oublier ; et cet obscur Du Poey disait bien :

Longtemps après l'on orra son nom ;
Voilà que sert d'aymer les Poëtes.

II

IN P. RONSARDUM,

Ranae lemanicolae coaxatio.

*Dum hibis Aonios latices in vertice Pindi,
Ronsarde, undenas dum quatis arte fides :
Vindocini ruris, grauibus, tua personat agros
Musa modis, Phoebus quos velit esse suos.
Ast ubi cura fuit praepingui abdomine ventrem
Setigeræ latum reddere more suis,
Illorum explesti numerum, qui funera curant,
Qui referunt fucos, sunt operumque rudes.
Exin Missæ agitas numeros : at tempore ab illo
Non tua Musa canit, sed tua Missa canit.*

P. RONSARDI RESPONSUM.

*Non mea Musa canit, canit hæc oracula vatis
Patmicolæ ranis Musa Lemanicolis,
Obscoenas fore tres foedo cum corpore ranas,
Immundos potius Daemonas aut totidem.
Semper in ore sui qui stantes Pseudoprophetae
Inque Deum, inque pios verba profana crepent.*

*Vera fides vati, tu rana es [de] tribus una,
 Altera Caluinus, tertia Beza tuus.
 Beza ferens veteris Theodori nomen, eandem
 Deque Deo mentem, quam Theodorus, habens.
 Talibus o ranis raucissima de tribus illa,
 Quae me, qua superos, garrulitate petis :
 Aonios non tu latices in vertice Pindi,
 Sed hibis impuros, stagna Sabauda, lacus.
 Nec cum pura nitet, sed cum niue turbida mixta,
 Et glacie fusa montibus unda fluit.
 Inde gelata viam vocis, tumefactaque fauces
 Digna coaxasti carmina vate suo.
 In quibus, ut decuit gibboso gutturè monstrum,
 Non nisi ranalis vox strepit ulla tibi.
 Nam quod Musa virum doctorum voce vocatur,
 Id nunc Missa tibi vox inamoena sonat.
 Non nisi rana queat sacra sic corrumpere verba :
 Sibila rana fera est, sibila verba crepas.
 I nunc, et patriis interstrepe viua lacunis,
 Inque pios homines quidlibet, inque Deum.
 Mortua dum, pacem ne turbes rana piorum
 Nigra, lacu Stygio vel Phlegetonte nates.
 Donec in ardenti, causam raucedinis, unda
 Excutias frigus, quo tua Musa riget.*

Les vers de Ronsard répondent aux cinq distiques du pasteur de Genève, qui accompagnent la première *Response aux calomnies contenues au Discours et Suyte du Discours sur les miseres de ce temps...* [Orléans], 1563. (Cf. éd. L., t. VII, p. 549; t. VIII, 112, 118.) Le poète réimprima l'attaque, avec un titre dérisoire, et ses propres vers, à la suite de sa *Responce de P. de Ronsard gentilhomme Vandomois aux injures et calomnies de je ne sçay quels Predicans et Ministres de Geneve*, Paris, Buon, 1563. Cette polémique poétique est complétée par une pièce attribuée à Dorat (*In laudem Ronsardi*), dont les premiers vers sont cités par Montaigne, sans indication de provenance, vers le commencement de l'*Apologie de Raimond Sebond*. Les trois poèmes suivent immédiatement le *Recipe*, c'est-à-dire l'ordonnance facétieuse introduite par Ronsard en ce vif morceau de prose railleuse qu'il intitule : *Aux bons et fidelles medecins predicans, sur la prise de trois pillules* [les trois pamphlets] *qu'ils m'ont envoyées*. Ce texte étant un exemple du latin bouffon de Ronsard, je crois devoir ne pas

l'omettre ici, bien qu'il figure dans les éditions et qu'il ait été composé vraisemblablement avec l'aide des médecins du poète. Voici la purgation qu'il conseille à ses adversaires, non sans recommandations joyeuses : « N'oubliez apres la prise vous faire ouvrir la veine moyenne senestre, et apres ventoser et scarifier deux ou trois fois la nuque du col, pour atirer et evaporer l'humeur noir et melancolique, lequel sans relache vous tourmente et gaste le cerueau » :

Recipe radicum polypodii quercini, capparis, tamaricis, lapathi, ana unciam semis, fumiterrae, buglossi, borraginis, chamaepitheos, chamaedryos, scolopendrii, epithimi, ana manipulum semis, foliorum senne mundatorum drachmas tres, fiat decoctio pro dosi, in colatura dissolue catholici unciam unam, confectionis hamech dragmas tres, syrupi de fumoterrae dragmas sex, fiat potio, detur tempore praedicto. Quod si hoc remedium non satis purgarit humorem melancholicum, augeatur vis eius addito elleboro et lapide cyaneo praeparatis ut decet.

Tout en laissant ici au *P. Ronsardi responsum* la place qu'on ne peut lui refuser, je crois devoir soulever un doute d'attribution. Il se tire d'un texte de Jacques Grévin, vers la fin du *Temple de Ronsard*, qui accompagne la *Seconde Response de F. de la Baronie* [Flor. Chrestien], parue en septembre 1563. Grévin, qui est un connaisseur et sait à quoi s'en tenir sur l'entourage du poète, réplique ainsi à son ancien maître : « Messire Pierre mon amy,... vous pouvez communiquer ce Temple à vostre maistre le Limosin, afin que *Agnoscat mores ille legatque suos*, le remerciant de nostre part de ce qu'il a pris la peine de defendre son disciple : vous luy direz que les grenouilles (qui font des long temps la guerre aux rats de son pays) n'ont pas été si grues, qu'ils n'ayent bien cognu le masque de sa patte. Ce qui n'a pas esté sans crier *Au rat, au rat...* » Ce passage, qu'on a cru viser seulement le poème *In laudem Ronsardi*, me semble s'appliquer surtout aux vers sur les grenouilles du lac Léman, où je suis assez incliné à retrouver, comme Grévin, le goût et la manière de maître Auratus. Rien n'interdit de penser à une collaboration *inter pocula* entre Dorat et Ronsard.

III

AD CAROLUM LOTHARINGUM.

*Carole, Ronsardum sine vincere, victus ab illo
Post tua victurus facta superstes erit.*

On lit ce distique en 1565, à la fin d'une plaquette intitulée : *Le Proces, A tresillustre Prince Charles, Cardinal de Lorraine* (s. l.

n. d.). Il se retrouve dans les éditions collectives de 1565 à 1573, à la suite de la pièce, qui a été insérée parmi les *Poèmes* avant de prendre place, sans le distique, dans *Le Bocage royal* (éd. L., t. III, p. 268 ; éd. Bl., t. III, p. 349). Bien que le motif en soit simplement l'impatience du poète d'obtenir les largesses trop retardées de son protecteur, on rencontre mainte page éloquentة dans ce morceau, composé avant avril 1562 et commençant ainsi :

J'ay proces, Monseigneur, contre vostre grandeur,
 Vous estes defendeur et je suis demandeur ;
 J'ay pour mon advocat Calliope, et pour juge
 Phebus qui vous cognoist et qui est mon refuge...

Un distique *Ad Ronsardum*, qui répond à celui de Ronsard, est cité par Laumonier d'après le ms. Fr. 4897 de la Bibl. nationale :

*Musarum Ronsarde decus, sine vincere Carlum,
 Post sua nam vincens fata superstes erit.*

IV

IN CICERONEM A DYONIS. LAMBINO LOCIS INNUMERABILIBUS EMENDATUM.

*Qui iacuit longo post funera rosus ab aeuo,
 Tullius ille, decus linguae gentisque togatae,
 Pulcrrior è tenebris surgit, lucemque reuisit
 Munere diuino Lambini : qui velut alter
 Phyllirides, illum caeco reuocauit ab Orco.*

P. Ronsardus faciebat.

Inconnus à tous les éditeurs de Ronsard, ces vers figurent parmi les liminaires de l'édition de Lambin : *M. Tullii Ciceronis opera omnia quae exstant, Dionysio Lambino Monstroliensis ex codicibus manuscriptis emendata et aucta... Parisiis, in aedibus Rouillij via Iacobeae... MDLXVI. In-fol.*

La présence de Ronsard parmi les poètes humanistes, qui honorent cette grande œuvre, de leurs louanges, s'explique par ses relations d'amitié avec Lambin (v. plus haut, p. 154 sqq.). Au reste, sans parler de Dorat, qui célèbre en grec et en latin son collègue au Collège royal, et de Henri de Mesmes, dédicataire de l'ouvrage entier, il y a encore deux poètes de la Pléiade qui ont donné des vers au nouvel éditeur de Cicéron ; ce sont Baif (*Qui modo mendosis maculata volumine naeuis...*) et Belleau (*Illic qui pro rostris quem olim stupuere Qui-*

rites...). Toutes ces pièces sont reproduites dans : *D. Lambini Montroliensis Tullianae emendationes... accuravit Fr. Nic. Klein, Silesius, Coblentz, 1830, p. LXXX sqq.*

L'allusion qui termine le morceau de Ronsard se rapporte au centaure Chiron, né de Saturne et de Philyra (non *Phyllira*), expert dans l'art de la médecine et de la chirurgie.

V

AD CAROLUM AGENOREUM,
EPISCOPUM CENOMANENSEM, EPIGRAMMA.

*Materiam vellem meliorem fata dedissent
Spectandi egregios marte vel arte viros,
Quam nuper Gallis Ioue quam damnante dederunt
Tristia proque aris praelia proque focis.
Si tamen haud alia licuit ratione probare
In Patriam quantus fortibus esset Amor,
Pace tua dicam fuit hoc, ô Gallia, tanti
Visa quod es vires ipsa timere tuas.
Si modò sic patuit pro laude subire pericla
Quis posset Patriae proque salute suae
Ronsardus Patriam patriis defenderat armis,
Carminibus patriis patria sacra canens.
Digna tuo quondam quae nomine Charta legatur,
Carole, Agenoreae gloria magna domus :
Qui velut auspiciis iisdem quibus usus et ille
Cenomani vindex ausus es esse soli.
Si tamen ut linguae post sancta pericula, linguam
Non timidam fortis sit comitata manus.*

Ce poème, où résonne tant de fois et si noblement le nom de la patrie, a été placé en tête du *Discours sur les Misères de ce temps* dans l'édition collective de 1567. Il est supprimé à partir de 1584 (éd. L., t. VIII, p. 114). Charles d'Angennes, évêque du Mans, avait succédé sur ce siège au cardinal du Bellay. C'est dans son diocèse que Ronsard tenait en commende, depuis 1555, la cure d'Évaillé ; sa paroisse natale, Couture, dépendait pour le spirituel de l'évêché du Mans, où il avait lui-même reçu la tonsure en 1543. Le poète ne pouvait manquer de reconnaître, en dehors de toute idée de flatterie, la fable de la descendance de la famille d'Angennes, qui se prétendait

issue d'Agénor, héros troyen tué par Pyrrhus ; on la retrouve dans la *Responce aux injures* :

J'honore mon Prelat des autres l'outre-passe,
Qui a pris d'Agenor son surnom et sa race.

VI

[REGIS CAROLI IX EPITAPHIUM]

*Carolus in terris terrarum gloria vixit
Maxima, Justitiae magno et Pietatis amore:
Nunc idem caelo viuens est, gloria caeli,
Quò se Justitiae et Pietatis sustulit alis.*

Ces vers ont paru dans *Le Tombeau du feu Roy Tres-chrestien Charles IX, prince tres-debonnaire, tres-vertueux et tres-eloquent. Par Pierre de Ronsard, aumosnier ordinaire de Sa Majesté, et autres excellents Poëtes de ce temps. A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel... [1574].* La marque porte *Pietate et Justitia*, devise donnée au roi par Michel de L'Hospital et qui a inspiré d'autres vers de Ronsard. Cf. éd. L., t. VIII, p. 106, 114.

VII

AD TULLEUM PRIMUM PRAESIDEM.

*Linguae, Tullee, prima Tullianae
Quondam gloria, nunc Catonianae
Idem primus honos seueritatis,
Hoc est Justitiae atque sanctitatis,
Cuius gloria summa, per fauorem
Nil cuiquam dare plus minusue Justo:
A te gratia nunc rogatur ista,
A te sola roganda quae decenter,
A te sola decenter impetranda:
Ronsardo facias tuo clienti,
In causa facili, probata, aperta,
Non prosit fauor ullus ut nocenti,
Sed ne obsit fauor ullus innocent.*

L'original de cette pièce est conservé dans un recueil de la Bibl. nationale, *Dupuy* 837, fol. 248. Il porte, de la main de Pierre Dupuy,

Ad Iulium
Primum Presidem

248

2

{ in qua Iulæ prima Iulianæ
Quondam gloria, nunc Catoniane
Idem primus bonos severitatis,
Hoc est Iustitiæ atque sanctitatis;
Cuius gloria summa, per favorem
Nil cuiquam dare plus minusque Iusto:
A te gratia nunc rogatur ista,
A te sola roganda quæ decenter,
A te sola decenter impetranda:
Ronsardo facias tuo Clienti.
In causa facili, probata, aperta,
Non profit fauor ullus ut nocenti,
Sed ne obsit fauor ullus Innocenti:—

Ronsardi;

l'indication *Ronsardi manu*, qui doit être acceptée, l'écriture étant la même que celle de l'attestation pour Nicolas Goulou et de l'hommage des volumes offerts à Muret et à M. de Fictes (v. plus haut, p. 137, 141, 151). C'est l'écriture appliquée de Ronsard, celle qu'on pourrait dire son écriture de cérémonie et dont il se sert dans le ms. du livre II de la *Franciade* reconnu par Edmond Faral. Les observations de Lauzonier sur le feuillet de la collection Dupuy sont inexactes (t. VIII, p. 114). La copie existant dans les papiers de Pierre de l'Estoile avec la mention : *P. Ronsardus, ex autographo* (éd. Brunet, t. XI, p. 294), paraît faite sur ce précieux original.

Le personnage à qui Ronsard adressait ses hendécasyllabes, à l'occasion d'un litige qui n'est pas connu, est le Premier Président du Parlement de Paris, Christophe de Thou. La forme du nom *Tulleus*, choisie par le poète pour un flatteur rapprochement avec celui de Cicéron, paraît suggérée, comme l'a remarqué Blanchemain, par celui des comtes de Toul, dont la famille de Thou prétendait descendre. Léon Dorez a rapproché de la forme employée par Ronsard et aussi par Dorat (*Tullaeus*) celle dont se sert Jérôme Maurand dans la dédicace du recueil des inscriptions d'Antibes : *Praestantissimo viro [Christophoro] de Tullo (Itinéraire de J. Maurand d'Antibes à Constantinople, 1544, Paris, 1901, p. v et 291)*. On a latinisé le même nom en *Tuthaeus* ; mais la forme consacrée est *Thuanus* ; c'est celle qu'emploient les auteurs du *Tombeau* du Premier Président, imprimé en 1583, et que son fils l'historien a rendue illustre.

L'INVECTIVE CONTRE PIERRE DE PASCHAL.

L'ouvrage de prose, qui va prendre place ici parmi les écrits latins de Ronsard, est d'un tout autre intérêt que ses vers en cette langue. Il se rattache à un curieux épisode de l'histoire de la Pléiade, resté jusqu'à présent assez obscur, et révèle un aspect inattendu de l'écrivain. On le voit étendre sa maîtrise à un genre littéraire de l'Humanisme, l'invective, qui a fleuri abondamment pendant la Renaissance, et d'abord en Italie, sans laisser beaucoup de morceaux d'une qualité supérieure à celui-ci. Ronsard s'y montre assez bien l'émule des Poggio et des Philelphe. Son style vigoureux, grammaticalement correct, n'affecte l'imitation d'aucun auteur préféré ; mais, chargé volontairement des mots les plus expressifs, sans nulle préoccupation de purisme, ce « bon

gros latin » qu'il aime rappelle, au moins pour l'aisance, celui d'Érasme et de ceux des contemporains qui conservent à la langue des Anciens la couleur et le mouvement de la vie.

On pourrait verser cette pièce au dossier des polémiques du « Cicéronianisme », car la question, alors tant controversée, de l'exclusive discipline cicéronienne s'y trouve directement abordée. Le Gascon ambitieux, qu'attaque Ronsard pour des raisons à la fois littéraires et personnelles, se montre dans le milieu parisien le représentant attitré de cette doctrine venue d'outre-monts, dont le prestige lui a procuré de grands profits pour sa carrière. Pierre de Paschal fit chez nous un personnage que l'Italie a connu par centaines et qui ne fut pas commun en France, même après les publications d'Étienne Dolet et de Robert Estienne. Cicéronien de la plus stricte observance, théoricien pédant et infatué, italianisant affichant son mépris pour le latin écrit par ses compatriotes, il devait provoquer des contradictions violentes, et l'on s'étonne seulement qu'elles aient longtemps tardé.

Comment un tel homme, d'un talent mince et muni d'idées assez courtes, parvint à s'imposer à des lettrés aussi fins et, en somme, aussi avertis que Ronsard et ses disciples, j'essaie plus loin de le conter avec l'ensemble de ses aventures. Il suffit de rappeler ici qu'il tira avantage auprès d'eux, dès son retour d'Italie, des promesses qu'il prodigua de les immortaliser tous par ses futurs ouvrages. Il offrait de répandre leur renommée en Europe, grâce à la langue comprise et écrite de tous les lettrés et qui servait si grandement déjà l'honneur des noms italiens. La Brigade avait de la gloire une avidité extraordinaire. L'idée de figurer de compagnie, autour du maître, dans les *Illustrium virorum elogia* que Paschal annonçait pour faire suite aux célèbres *Elogia* de Paul Jove, mit en joie tout ce jeune monde. On accueillit, on fêta le méridional plein d'assurance, prompt à l'enthousiasme et aux propos éloquents, détenteur par surcroît des secrets de la plus pure latinité, et l'on contresigna, sans y regarder de près, le brevet de génie qu'il commençait par se décerner lui-même.

Ronsard confesse, avec une bonne foi rageuse, la naïveté de ces innombrables dupes. Se plaçant en tête de la liste, il range Du Bellay, Jodelle, Belleau, Pontus de Tyard, Nicolas Deni-

sot, parmi les écrivains qui se laissèrent prendre avec lui à cette mirifique « piperie ». C'était au temps de Henri II, dont parle Étienne Pasquier, « lorsque l'on se frottoit aux robes de ces grands Poètes qui florirent sous ce bon Roy, pour trouver un arrière-coin dans leurs œuvres » ¹. Paschal y fut du premier coup logé en place d'honneur. Les plus flatteuses dédicaces, dans les recueils publiés à partir de 1550, attestent comment se payèrent par avance les services qu'on attendait de lui. Si celles de Ronsard furent les premières et les plus reluisantes, les cinq pièces des *Regrets* où Paschal est nommé auraient suffi à mener son souvenir jusqu'à nous, sans parler d'une épître au Roi, où Du Bellay le célèbre un jour aux côtés de Ronsard lui-même. Olivier de Magny avait contribué plus largement que personne à fabriquer cette fausse renommée et, si Ronsard ne cite point, c'est peut-être parce que le poète quercinois, plus particulièrement lié avec l'humaniste gascon, ne voulut pas prendre part à la clameur hostile qui s'éleva un jour contre celui-ci.

Quelques esprits avisés, en effet, dont étaient Dorat et Ramus, s'aperçurent que le rusé compagnon n'avait ni les moyens ni l'intention de tenir ses engagements. Après avoir reçu lui-même des écrivains la notoriété qu'il promettait de leur assurer, il en tirait parti pour se munir à la Cour, grâce à la faveur du cardinal de Lorraine et des prélats lettrés, d'une fonction bien rétribuée, celle d'historiographe du Roi. Elle lui permettait de se passer de ses amis et de se livrer désormais à une paresse naturelle. Se disant absorbé par les travaux de sa charge, qu'on l'accuse de n'avoir pas remplis, il éludait ses obligations envers ceux qui lui avaient fait la courte échelle à force d'odes et de sonnets. Les poètes virent enfin qu'on s'était moqué d'eux. Un de leurs amis plus sincères, Adrien Turnèbe, déclencha les attaques par une satire latine; Du Bellay s'y associa en la traduisant ². On était en 1539; la mystification avait duré dix ans.

Ronsard se montra le plus acharné. Pressé d'arracher à son tour le masque qui l'avait abusé, il tint à employer à cet usage la langue habituelle à l'imposteur et, par une ironie assez heu-

1. *Les Œuvres d'Estienne Pasquier*, Amsterdam, 1723, t. II, col. 292.

2. Toute cette histoire se trouve racontée dans la quatrième partie de ce livre, avec les références utiles et avec une mise au point que permettent le groupement des témoignages sur Paschal et l'étude de ses écrits.

reuse, adopta la forme de l'éloge vainement attendu par tant de poètes. S'inspirant lui-même de Paul Jove, dont les œuvres étaient dans toutes les mains, il montra élégamment que cette besogne d'imitateur n'était pas aussi difficile que le prétendait Paschal. Au reste, il ne s'assujettit qu'à peine à suivre le modèle italien et, dans le cadre qu'il emprunte, il s'abandonne librement au caprice insolent d'une raillerie débridée, ne reculant devant aucune audace. Le portrait physique ne le cède pas, en traits méchants et drus, au portrait moral dont il accable son ancien ami. Sa rancune dépasse assurément les bornes, car on verra, en vérifiant des griefs qu'elle exagère, que Paschal, malgré ses airs avantageux et ses défauts d'« arriviste », comme on dirait de nos jours, n'était pas dénué de tout mérite et ne justifiait pas tant d'outrages.

Bien que le poète l'eût menacé de faire imprimer son invective, elle ne circula qu'en manuscrit. Le succès fut grand dans le public d'initiés auquel elle s'adressait, et Étienne Pasquier, déjà bon défenseur de notre langue, en fit incontinent une traduction française. Il écrivait à Ronsard à ce sujet :

Voyez quel commandement ont vos ouvrages sur moy. A peine estois-je arrivé à Argenteüil que j'ay leu et releu l'Eloge Latin que vous avez fait de Pascal : et l'ay leu de bien bon cœur ; car quelle chose peut venir de vostre lime, qui ne me plaise ? Vrai Dieu que vous avez à propos descouvert sa piperie ? Comme non seulement vous avez combatu, ains abatu ce grand monstre ? Si que je me promets (quelque privilege d'impudence qu'il se donne) que desormais il apprendra à se taire, et de ne publier ses inepties devant la face de nostre Prince. Parquoy soudain que j'ay esté de repos, je n'ay eu rien en plus grande recommandation que d'habiller à la Françoisé vostre Latin. Ce sera à vous de juger si bien ou mal. D'une chose vous puis-je assurer, que si je ne vous ay satisfait, je me suis contenté moy-mesme pour revanger une juste querelle de nostre France et des gens doctes, entre lesquels combien que je ne me donne nul lieu, si vy-je en cette espérance que chacun d'eux, tant que vostre exemple que le mien, apprendra à la parfin de garantir ce Royaume de cette dangereuse beste. En quoy nous ne faisons rien qui n'ait esté attenté par ce grand personnage Tournebu ¹.

1. *Les Œuvres d'Est. Pasquier*, t. II, col. 23. La lettre à La Croix du Maine est au t. II, col. 238.

Cette petite bataille littéraire, intéressante par les noms qui s'y trouvent mêlés, laissa quelques souvenirs. On en trouve l'écho dans une plaisante page de Brantôme. Pasquier lui-même l'a narrée, en écrivant à La Croix du Maine, lorsque ce bibliographe préparait son grand ouvrage consacré aux écrivains de son siècle ; sa lettre fait revivre assez bien les passions qui expliquent l'opuscule de Ronsard :

J'entends que bastissez un livre qu'intitulez la Bibliothèque, qui est un Cathalogue général de toutes sortes d'auteurs qui ont écrit en françois, avec un recit de leurs compositions, tant imprimées qu'à imprimer. Oeuvre certes laborieux et digne de celui qui a beaucoup veu et leu ; mais auquel avez à vous garder de plusieurs embuches de ceux qui, pour ne pouvoir par adventure rien de soy, tascheront de s'advantager en réputation, aux despens non de leurs plumes ains de la vostre ; car ne pensez pas que la fosse de Pierre Paschal n'ait produit plusieurs rejettons. Quand je vous dis Pierre Paschal, vous sçavez ce que je veux dire. Et neantmoins, puisque je suis maintenant de loisir, encore vous en feray-je le conte par manière de passe-temps. Pierre Paschal estoit un gascon, qui sur son premier advènement se fit amy et compagnon de la pluspart des poètes de nom, qui florissoient sous le règne du Roy Henry Second. Cestuy, voyant tant de nobles esprits mettre la main à l'œuvre, et qui luy eust esté mal séant au milieu d'eux de se taire, commença de nous repaistre de belles promesses, se vantant de faire l'histoire de son temps, et pareillement le sommaire des vies des gens de marque, qui lors estoient, à l'imitation de Paul Jove. Sous ces faux gages, il sollicitoit impudemment uns et autres poètes de le trompeter par leurs escrits, leur promettant une pareille et de les arranger entre ses Hommes illustres. Ses importunitéz et prières porterent tel coup, qu'estant haut loüé par Monsieur de Ronsard, et quelques autres, le bruit de son nom en vint jusques aux oreilles du Roy Henry (ce n'est pas un petit secret des affaires du monde d'envoyer un bon bruit de nous pour avant-coureur de nos actions). Le Roy, au son de sa renommée, le fit son Historiographe, aux gages de douze cens livres par an. Toutefois, après son decez, on ne trouva rien si froid que son estude ; car aussi, pour en dire le vray, il ne sçavoit parler ny latin, ny françois ; et le peu de latin qu'il redigeoit par escrit estoit tiré, piece a piece, des Commentaires de Nizolius, pour dire qu'il estoit Cicéronien. De ce vous en puis-je assurer, comme celui qui l'ay veu de près. Et qui est le plus beau de ce conte, c'est qu'au mariage de la Royne d'Escosse avec le Roy Dauphin, il fit imprimer une longue harangue fort mal bastie, dans laquelle il faisoit

parler au Roy ceste princesse fort jeune, quand elle arriva en France, tout ainsi que si elle eust eu trente ans sur la teste. Et portoit le tiltre que cette harangue avoit esté extraicte du quatre ou cinquiesme livre de son Histoire, dont il n'avoit encore encommencé le premier. Celuy qui halena premierement son fard, fut ce grand et docte Adrian de Tournebu, personnage aussi aigu et violent en satyres contre ceux qui le méritoient, comme doux en mœurs et conversation avec les gens d'honneur et de lettres; lequel luy fit une plaisante épistre sous ceste intitulation, *Ego tibi*, laquelle fut depuis mise en françois par Du Bellay; et à leur suite Ronsard, qui l'avoit tant de fois célébré par ses escrits, chantant une palinodie, fit un éloge Latin de luy, que je traduisi en François et ay encore entre mes brouillas.

A défaut de ce texte français, qui est perdu avec les « brouillons » de l'auteur des *Recherches de la France*, nous aurons l'original latin plus intéressant pour nous. Il est conservé parmi des papiers provenant de Jean de Morel, dans la *Collectio Camerariana* (vol. 33), à la Bibliothèque de Munich. Ces feuillets, dépourvus de titre et de nom d'auteur, n'attirent pas l'attention parmi tant d'autographes des amis de Morel ou de sa famille, où j'ai recueilli jadis diverses pages de Michel de L'Hospital, de Joachim du Bellay, de Dorat et de quelques autres. Ils offrent cependant les caractères d'un manuscrit original et, bien que l'ensemble paraisse de la main d'un copiste, plusieurs additions sont dues à l'auteur lui-même. Je regrette que les circonstances ne me permettent pas de vérifier en ce moment les remarques faites au moment de la transcription; mais aucun doute n'est possible pour les deux additions importantes de la fin, celles qui portent sur les défauts physiques du Gascon; elles sont d'une écriture cursive, un peu fébrile, pleines d'abréviations et de ratures.

Dans l'édition qui suit, la graphie du manuscrit est exactement reproduite; la ponctuation a été ajoutée et des alinéas ménagés pour la commodité du lecteur.

[PETRI PASCHASII ELOGIUM.]

Petrus Paschasius Vasco, ut cognomen ipsum indicat, ex infima et abiecta familia natus est, quamvis se ab Urbano tertio Pontifice originem traxisse gloriatur. Ab ineunte aetate Carpen-

toracti in scholis publicis, non in priuatis aedibus Sadoleti, ut iactat, prima grammatices elementa suscepit. Verum cum animadu-uerteret illorum, ut coeterarum deinceps artium, se nullum progressum facere ad ius ciuile perdiscendum Tholosam profectus est. Cum autem ibi neque Iurisprudentiam neque Iurisprudentiae interpretes animo prorsus assequi posset, relictis tum demum legibus, ad conscribendos versus gallicos totus se contulit. Ut leges primum, ita versus, ficto quodam altioris disciplinae obtentu, nouus philosophus penitus neglexit, quamuis nescio quid Regale Canticum (sic enim in Ludis Floralibus Tholosae appellatur), obscurum lacerumque et labirintho errore intertextum, immodicis laudibus efferat¹.

Cum autem Tholosae degeret, in amicitiam Durbani² (viri profecto utcunque docti), simulato literarum nomine, clanculum ita irrepsit, ut pene Durbani altera videretur anima. Is primus Durbanus in Gallia tale monstrum, quale in Aphrica non generatur, magnifice et cum magno apparatu prodidit et hominem adeo ineptum et illiteratum, nimium credo indulgens amicitiae, numero doctorum inseruit. Nunc illum laudans, nunc ab illo vicissim laudatus, ita mutuis laudationibus ad nauseam usque repetitis, impudentissima garrulitate eruditorum aures ubique gentium obtundebat³. Cum autem ab omnibus suam inscitiam iam deprehensam subdolos animaduertisset, Romam iuit ; ubi de legibus in corona doctorum virorum (ut ait) publice respondit ac doctor magno cum applausu Romanorum, legum sane expertum, effectus est ; prouide sibi consulens, ne si quid Tholosae de legibus hisceret, ab omnibus explosus et irrisus e suggestu publico deturbaretur.

1. Le ton méprisant de Ronsard rappelle un passage bien connu de la *Deffence* : « Me laisse toutes ces vieilles poësies françoyses aux Jeux Floraux de Toulouse..., comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chants Royaux, Chansons, et autres telles episseries. » On sait comment Guillaume des Autelz a défendu contre Du Bellay le « Chant royal » et aussi « l'Eglantine Tholosane ». Ronsard lui-même reçut celle-ci en 1554, probablement sur l'initiative de Paschal.

2. Michel-Pierre de Mauléon, protonotaire de Durban.

3. Ronsard a célébré plus que personne l'amitié des deux inséparables méridionaux. On remarquera qu'il ne fait point d'allusion ici à un plaidoyer latin prononcé à Venise, au nom de la famille de Mauléon, et traduit en français par Durban, dont il a parlé dans ses premiers recueils avec d'hyperboliques éloges.

Perlustrata Italia, una cum Durbano Luteciam profectus est, ubi primum modestus et sibi ipsi imperans, nulla elatus superbia in literatorum virorum consortio se miscebat, ab amicis postulans ut sibi historiarum nostri temporis commentaria traderent¹; et ea de causa se huc venisse affirmabat, ut de rebus ad hanc rem pertinentibus certior factus historiam aliquando scriberet.

Interim in amicitiam Poetarum, siue quid Graece, siue quid Latine aut Gallice scribentium, importuno ambitu sensim irrepens, seipsum insinuauit, neque eorum quisquam euadere potuit, quin suum nomen immensis laudibus et pene portentosis ignominiose extortis, posteritati commendaret. Ronsardus primum, impudentissimis iisce laudationibus ad taedium et nauseam usque et usque efflagitatis, malo daemone initium dedit, quem deinceps secuti sunt Bellaius, Iodellus, Bellaeus², Thiar-tus, Denisotus et alii innumeri eodem veneno infecti, quos numerare infinitum esset. Nemo ea tempestate, qui studio sibi famam aliquam comparasset, Luteciam ingressus est, a quo in ipso etiam portarum limine impudentissimum non efflagitaret testimonium, illum per Deos Immortales, per manes paternos obsecrans ut variis laudibus Paschasium astris insereret.

1. D'après cette indication, Paschal aurait, dès son arrivée à Paris, annoncé l'intention d'écrire l'histoire de son temps et demandé des notes et des mémoires aux témoins des événements. Il se préparait déjà à briguer les fonctions d'historiographe.

2. On trouve, pour le nom de Remi Belleau, d'autres formes, *Bellaqua*, par exemple dans l'építaphe de Dorat, que Piganiol de la Force lisait encore à l'église Saint-Benoît : *Cuius ex sinu prodierunt tot patriae suae decora, tot aetatis suae ornamenta, Ronsardus, Bellaïus, Bellaqua, Baïsius, Portaeus, ceterique...* Dorat a joué lui-même, en célébrant Belleau, sur le nom très semblable de deux poètes du groupe (*Poematia*, 2^e part., p. 93) :

In Remigii Bellaquei Poemata.

Carmina qui posset grandi resonare cothurno

Ronsardum Gallis Regia musa dedit...

Belli bella ambos qui Carmina ludere possent

Nominibus bello bella Camena dedit.

Bella ium primum, te Bellaque e ante secundum

Nunc etiam primum, dum prior ille iacet.

Musa duos dederat bellos, Parca abstulit unum;

Unus enim visus posse, quod ante duo

Occiderit bellus Bellaius

...ast iste supersit

Bellaqueus, bellae qui fluat uber aquae.

*Primi omnium Auratus, Bellayus, Ramus, Bellaeus, Peletarius, Regius, Baius, nonnullique eiusdem classis et notae summi viri, crassissimam hominis incitiam et fucum (ubi primum inter eos de bonis literis sermo incidit) nasuti subolfece-
runt¹, et illum eodem plane modo, quo nuper Montibouem² non sanae mentis Poetam, dicteris et salibus deluserunt. Verum, ubi ab aliquo nouo laudatore se satis commendatum videt, evanes-
cit; et proprias laudes vel typis excudendas curat, vél interpellatim recitat, vel in fronte scrinii collocat, ut sint omnibus ingre-
dientibus obuiaae, vel in Regiam suis fautoribus desert; ut iacta-
bunde ostentat quantus et qualis in ore hominum Paschautius³ versetur.*

*Corrogatis undique laudationibus, quas ut prorsus veras animo sibi finxerat, spretis tot tantisque doctissimis viris, hac tempe-
state in omni literarum genere atque disciplinarum a pueritia apprimè educatis, Regem et eius historias atrabile percitus animo concepit. Nunc autem et antea mutus, inter mutos non apparet; sed palam ore distorto et elatis in caelum oculis, iactare non eru-
hescit se omnium eloquentissimum et plane Ciceronianum esse, qui tamen nullo proprio Marte fretus, sed auxiliaribus armis adiutus, locis quibusdam communibus, Doleti commentariis librisque Manutii immensis et praegrandibus thesauris Roberti Stephani et Nizolii, in quibus phrases omnes Ciceronianae facile reperiuntur⁴, ea ipsa Ciceronis verba, et non alia, suae*

1. Les amis de Ronsard « qui ont eu du nez » (*nasuti*) sont Dorat, Du Bellay, Pierre de la Ramée, Belleau, Jacques Peletier, Louis Le Roy et Baïf. Il a oublié Turnèbe.

2. Bertrand Bergier de Montembeuf, poitevin, est le plaisant de la Brigade. Il. Chamard (*J. du Bellay*, p. 47) a relevé les dédicaces des poètes à ce fantaisiste de belle humeur, dont Ronsard loue les qualités de cœur et à qui sont attribués quelquefois les *Dithyrambes recitez à la pompe du bouc de Jodelle*. Du Bellay le qualifie de « poète bedonnique bouffonique » ; il donne dans les *Xenia* son nom latin : *Montibos poeta dithyrambicus*. Il avait fort peu de lettres et un grain de folie, si l'on en croit ici Ronsard.

3. Il y a bien *Paschautius* en surcharge.

4. Ronsard connaît fort bien, on le voit, les commodités qu'offre la librairie savante de l'époque aux amateurs d'imitation cicéronienne. Mario Nizzoli, mort en 1560, est l'auteur des *Observationes in Ciceronem*, Brescia, 1535, et du *Thesaurus Ciceronianus* plusieurs fois imprimé. La France a pris dans ces travaux lexicographiques une part considérable. On aime à voir Ronsard rendre hommage aux « immenses Trésors » de Robert Estienne. Le *Thesaurus linguae latinae* a paru, sous sa première forme, en 1536 ; l'auteur dans sa préface remercie, parmi ses collaborateurs, Budé.

historiae impudenter assuit. [Atque id putida ac puerili omnino imitatione audet, nullo eruditorum excepto, aut ullo apud illos recte et pudenter imitandi artificio recepto et approbato ¹].

Certe si in legendis bonis authoribus oleum et operam (ut dicitur) insumpsisset, diuersa verba varia et assidua lectione sibi petita et comparata scribenti, ultro memoriae obuia neque inuita se praeberent, neque sane ullum maius imperitiae indicium prodere potest, quam iurare unius in verba magistri, et solis vestigiis vel Ciceronis, vel Caesaris tenaciter inhaerere ². Genus dicendi amplissimum et feracissimum non in solo Tullio, quamuis eloquentissimo, bonarum literarum copia conclusa est. Legendus est Varro, Plinius, Titus Lilius, Salustius, Cato, Pandectae Iuris ³, Terentius, Plautus, Virgilius, Horatius aliique omnes latini sermonis principes ⁴. Et hinc magnam verborum supellectilem sibi comparare conueniebat. Sed quod iudicium de Cicerone in medium afferre posset, ille laudum usque adeo impudens emendicator et helluo? quinusquam Ciceronem vidit, nec intellexit? — Vidi, inquis, Familiares Epistolas. — At hoc non est, vir bone, Tullium perlegere. Euoluendae sunt ad Atticum Epistolae; de Oratore, de Natura Deorum, Tusculanae Quaestiones, de Finibus bonorum et malorum libri sunt ins-

Lazare de Baïf et Toussain. La seconde édition, en trois tomes, est de 1542. Les *Commentaria linguae latinae...* Stephano Doletto Gallo Aurelio autore, dédiés à Guillaume Budé, forment deux in-folio publiés par Séb. Gryphe, à Lyon, en 1536-1538. Le premier volume contient, aux col. 1227-1235, sous le mot *Eloquentia*, une vive attaque contre Erasme et l'exposition complète de la thèse cicéronienne, dont voici les sommaires : *Ciceronis nomen non hominis, sed eloquentiae nomen est. — Pura verborum copia non aliunde quam a Cicerone petenda. — Cicero maxime omnium imitandus Latine loqui cupienti. — Scriptores omnes legendi, sed nullus imitandus praeter Ciceronem.* — Dolet approuve aussi l'usage du vocabulaire de Térence et juge ridicule la trop servile et « superstitieuse » imitation usitée par certains cicéroniens; mais le parallèle qu'il établit entre Longueil et Erasme, si dur pour ce dernier, achève de préciser les principes de toute une doctrine littéraire, que personne n'a mieux défendue que lui.

1. Addition marginale du correcteur, qui n'est autre que Ronsard lui-même.

2. Le glossaire personnel de Paschal, cité plus loin parmi les manuscrits qu'on a de lui, ne renferme que des exemples de Cicéron et de César.

3. L'insertion des *Pandectes* dans la liste des ouvrages de bonne latinité remonte à Politien, qui en avait préparé une édition. Elle est intéressante à noter chez Ronsard.

4. L'incorrection de la phrase paraît tenir à la rapidité de la rédaction.

*piciendi*¹ ; denique totus concoquendus est Cicero, antequam romanae, imo diuinae, illius eloquentiae te primum aut unum imitatore et emulatorem esse praedices.

Verumenimvero cum Paschalius assidue animo revolueret quam ratione honestè Regi imponere posset, aulicorum amicitiam omni obseruantia et obsequio sibi comparare decreuit. Primum Lanceloti Carlei et Iani Monlucii², virorum profecto summorum et in omni bonarum literarum disciplina educatorum, amicitiae necessitudinem blandiendo sibi demeruit ; qui, cum illum diligentius inspexissent, non solum de bonis literis, verum etiam de eo genere scribendi, in quo versatum se gloriatur, ignarum prorsus atque imperitum animaduertissent. Sed decepti quibusdam e Sadoletto et Bembo subrepticis epistolis, et a quibusdam dicendi formulis e Cicerone perperam petitis, intentatum atque inexploratum in commendatione apud Regem posuerunt, ita ut (proh pudor) opinione sola Regius Historiographus mercenarius ex imperitissimis omnium imperitissimus effectus sit.

O tempora, o mores ! Nomophylax illum fouet³, doctissimus ille Cardinalis Lotharenus videt et Rex opt. patitur. Deberent profecto, deberent etiam grammaticuli hominem tanta animi insolentia superbientem et Regis oculos vana allusione perstringentem et ludificantem, flagris et priuatim et publice caesum, ad grammatices vel prima perdiscenda praeceptorum Montibouo tradere. Eritne ille Historiographus Regius, Turnebo Auratoque spretis ? qui ne historiae quidem ipsius nomen adhuc bene nouit ? qui ne minimam quidem partem vel artis bene dicendi vel philosophiae vel mathematices vel naturalis diuinaeque Theologiae vel medicinae ? Sed quorsum tam ardua persequor ? Verum nec prima (uti dicebam) linguae aut artis cuiusquam rudimenta summis labris unquam degustarit ? Verumenimvero, si quis etiam nunc illius scurilitate fasciatus me quadam inuidia motum in eius contumeliam talia opprobria palam proferre iudicat, eum ipsum interroget. Aliquid ab eo sciscitetur⁴, illum percontetur et primo quoque verbo vel obmutescet, vel prorsus suam patefaciet inscitiam.

1. On peut voir ici une liste des œuvres de Cicéron familières à Ronsard.

2. Lancelot de Carle, évêque de Riez, et Jean de Monluc, évêque de Valence.

3. Le Nomophylax est le chancelier, Michel de L'Hospital.

4. Sic pour sciscitetur.

*Libros Historiarum nostri temporis a tertio, trunco et mutilato nempe volumine, lucri gratia, vafre aggressus est, ut Rex flagrantius primum atque alterum desideraret. Nec tamen eiusdem libri auctor ipse fuerat primus, sed Franciscus Rabutinus quispiam miles gregarius, qui rebus iisce ab Henrico II Rege eiusque legatis et exercitu gestis, dum Principi Niuernensi stipendia faceret, singula prope ubique presens, diligentia non plane aspernabili annotauerat, atque in commentarios quo potuit sermone gallico retulerat*¹. Quos postea iste noster sibi ipso ab Rabutino legendos censendosque forte traditos, suppresso interea auctoris nomine, dum opera uti consuevit aliena subnixus latinus facit, suos fecit², ac sibi qua vidimus ipsi impudentia publice apud Reges in Aula et totius Galliae oculis pro suis ascripsit et arrogauit. — Sic vos non vobis fertis aratra boues³.

*Sed quis, quaeso, unquam historiae conscribendae a libro tertio initium dedit? praesertim nostrorum temporum, quibus vel nullius conditionis homines testes oculati, cum res agerentur, praesto adfuerunt? Verum cum ex sententia non satis foeliciter succederet historiae conscribendae opinio, et cum eius impostura ab omnibus deprehensa cerneretur, ut magis atque magis hominum iudicium pertentaret, fragmentum aliquod in Reginae Scotorum nuptias, suppresso tamen nomine, clanculum excudendum curauit*⁴. Si ex voto successisset, epistolam quandam tertii libri Historiarum in lucem emisisset, sed cum sua spe decipi (quod non sperabat) animaduertisset, ne verbum quidem amplius de historia, sed fragmentum illud tenaciter et obfirmato animo se scripsisse denegat⁵.

1. On verra plus loin ce qu'il faut penser de ce prétendu plagiat des *Commentaires* de François de Rabutin, gentilhomme bourguignon de la compagnie du duc de Nevers, qui ont été imprimés pour la première fois en 1555.

2. Les six lignes précédentes sont chargées de retouches qui paraissent indiquer des hésitations de l'auteur dans l'expression de ses attaques.

3. On voit passer dans la prose de Ronsard des réminiscences ou des citations assez communes, qu'il est inutile d'indiquer au lecteur.

4. C'est la « harangue fort mal bastie », dont parle Etienne Pasquier.

5. Cf. plus haut, p. 262, le témoignage de Pasquier. Ant. Du Verdier, qui donne place à Paschal dans sa *Bibliothèque* (Lyon, 1585, p. 1035), fournit ce détail sur l'histoire de France qu'il était chargé d'écrire : « J'en ay veu au logis de la petite harpe, rue de la Harpe, tout ce qu'il avoit faict en sa vie, qui ne passoit pas dix ou douze feuillets, que s'en allant il avoit laissé avec quelques hardes à son hoste nommé Maugis pour gage de la somme de cinquante escus sol, qu'il luy devoit encores, de reste de despence. » Nous verrons ce qu'il faut penser de ces diverses affirmations.

Quemadmodum qui canis furiosi dente petuntur furere non desinunt, ita percitus atrabile ab incepto abstrahi non potest, quin vel aliquid scribat vel aliquid recitet, vel seipsum iactet, vel suam crebris animi iactationibus insaniam omnibus notam et planam faciat. Sic Paschalius cum ab historia scribenda, ne incepta quidem, manum reuocasset, Illustrium Virorum (quos sua imperitia obscuros reddit) Imagines et Elogia non tam scribere aggressus est, quam de Pauli illius Iouii Elogiis sibi elogiorum centones istos conficere; et ad hanc fraudem non furiose profecto, sed ingeniose commentatur, quam si libet paucis detegam.

Postquam honorifica commendatione illustrissimi doctissimique principis Caroli Cardinalis Lothareni (qui tot hominum ingenia et mores pulchre callet, in hoc solo Paschalio caccutiens) Regis aures iam sibi faciles habuit, intermissa vel potius non incepta historia, Vitas et Elogia Illustriorum Virorum (quae soloecismis scaturientia in publicum proferre non auderet) scribere pollicitus est. Ut inde Regem, Principes et Proceres et cuiuslibet artis homines, sibi blandiendo deuinciret, et non minimum lucrum e tali impostura faceret, ut pote qui pro pictorum etiam Romae quaesitorum impensis et sumptibus a Rege liberalissimo duo millia ducatorum impudenter emungeret¹; quod se statim facturum non difidit, nisi (si quis adhuc mortalibus restat pudor) ille noster Cardinalis Lotharenius pro Galliae salute tanquam Hercules tali monstro fortissime sese opponat.

Auderetne ille Historiographus Regius talia elogia hinc et hinc verbis Tullii et uti dixi Iouii emendicata², assuta et locis centum repetita, in lucem edere? non profecto, non auderet. Dii boni, quot soloecismi, quot literarum inuersiones quot pravae ubique orthographiae in uno tantum elogio apparent³! quot periodi integrae vel a Caesare vel a Tullio decerptae, et tanquam ex bonis arboribus in malis prae consitae! Verba sunt Ciceronis, inquis. Fateor; sed male intellecta, deprauata et, quod peius est,

1. D'après ce texte, Paschal aurait utilisé ses relations à Rome pour y faire travailler des peintres aux frais de Henri II. Ce détail n'est indiqué nulle part ailleurs.

2. Ces quatre mots sont ajetés par l'auteur.

3. Ceci paraît viser un éloge de Mellin de Saint-Gelais, le seul, comme on le verra plus loin, qu'ait composé Paschal avant l'éloge mortuaire de Henri II.

perperam scripta, ut pote qui nullum in manibus librum habens, quam Manutium vel aliquem grammaticulum.

Desine tandem, mi Petre Paschali, desine et Regi et Cardinali et omnibus denique imponere. Nemo est usquam gentium qui tuam non videat, quam solus non vides, imperitiam, et tamen impudens audes palam proferre te omnium quotquot sunt in Europa (hisce auribus milies tuo ex ore percepi) esse eloquentissimum. Quapropter consilio hominum tibi fauentium lubens acquiesce et existima sexcentos in hac urbe hispidos et incompertos excerptores et auditores esse, qui foelicius et Ciceronem imitentur et in bono genere dicendi te longe superent. Quapropter tuos fastus et elatiores animi spiritus comprime, et tua te in cute continens, priuata verecundia imposterum te ipsum metire. Quod si non feceris, per Deos Immortales, ut Patriam & me et a mille aliis opem imperantem ab hac peste liberem, hoc tuum Elogium verissimum publicis typis excudendum curabo, et Galliam viros alere, qui in te et tua scripta durius animaduertant, tuo damno tandem intelligas. Deus Opt. Max. meliorem mentem in posterum tibi largiatur.

Est statura mediocri, vultu subpallido, perfricta fronte, § risu frigido et prope canino ¹, lingua loquacissima et impudentissima.

A Annos quadraginta octo circiter ² natus.

§ Subcaesiis at oculis subdolum quiddam et furiale præ se ferentibus, nisi cum oblata fortè aliquem fallendi spe ad coactam nescio quam insipidae lenitatis speciem eos consultò composuerit.

Naso ad aliquid olfaciendum sèmpèr intento. Ore lato et ad Allogium pro Elogio perperam ut omnia pronunciandum distorto ac effuso. Voce aspera, subrauca, insuauì. Congressu atque digressu inconstanti, fictitio, incerto ac illepido. Barba ispida, subflaua, belluina.

A Sermone barbaro, illiberali, interciso, precipiti, confragoso, horrido, contentioso, et optimis quibusque et modestiss. permolesto. Ita est non eruditum quempiam loquentem, sed currum preterientem, asinumue clitellarium rudentem aut molossum britannicum adlatrantem audire te putes, re vera existimes.

1. Ces trois mots sont ajoutés par l'auteur.

2. Ces deux mots sont ajoutés par l'auteur.

QUATRIÈME PARTIE

LE CICÉRONIEN DE LA BRIGADE

RONSARD ET PIERRE DE PASCHAL

Le nom de l'humaniste qui fut historiographe de France sous Henri II figure en bonne place, pendant une dizaine d'années, dans les premiers recueils de Ronsard et de sa « Brigade ». Le personnage, par ailleurs fort mal connu, tire une sorte de célébrité des hommages que les poètes lui ont prodigués. Il en aura davantage du pamphlet latin où le plus illustre de ses amis l'a peint en un amusant portrait. Ce témoignage demande à être contrôlé par la reconstitution d'une curieuse carrière, où se groupent des observations assez neuves sur la vie littéraire autour de Ronsard.

I

Sans doute se nommait-il simplement Pierre Paschal ; mais il était déjà d'usage d'ajouter une préposition flatteuse aux noms patronymiques qu'on voulait faire reluire, et le siècle, depuis Rabelais jusqu'à Béroalde de Verville, a plus d'une fois raillé ces vaniteuses transformations. L'écrivain, que nous verrons bâtir sa fortune à force d'audace et de volonté, ne dut point se priver de ce premier avantage. Il était né gascon en 1522, et c'est tout ce qu'on a de certain sur sa famille, qu'il se vantait de rattacher à celle du pape Urbain III. « Paschalius Vasco », dira Ronsard. « Illic Aquitanus erat, Saluaterrensis », écrit un autre contemporain¹. Sauveterre est au pied des Pyrénées, proche la rive droite

1. Note marginale du recueil de Gelida, professeur au collège de Guyenne (*Ioannis Gelidae Valentini Burdigalensis ludimagistri epistolae aliquot et carmina*, La Rochelle, 1571. Ep. 42 : *Petro Paschali*). Cette lettre, écrite de Bordeaux en 1550 ou 1551, ne contient que des protestations d'amitié.

de la Garonne, à trois lieues de Saint-Bertrand-de-Comminges ¹. Cette région a été rattachée au Languedoc, et l'on peut noter qu'un oncle paternel de Paschal est chanoine d'Agde, évêché de cette province ². Ronsard publie son deuxième *Bocage*, celui de 1554, *Dédié à P. de Paschal, du bas país de Languedoc*, et la même dédicace est placée par Olivier de Magny au titre du fameux recueil des *Gayetez* : *A Pierre Paschal, gentilhomme du bas país de Languedoc* ³. Gentilhomme ou non, notre homme était donc natif de la région de Toulouse et c'est, en effet, à cette ville, où devait être sa sépulture, que l'unissent la plupart des souvenirs et des liaisons de sa jeunesse ⁴. Au reste, le portrait physique que Ronsard a tracé de ce petit homme bavard et avantageux marque nettement quelques traits de race, parmi des particularités tirées vers la caricature ⁵.

Les premières études de Paschal se firent en bon lieu, au collège de Carpentras, dont le principal était Jacques Bording, médecin de Montpellier et docteur de Bologne, bon humaniste au surplus, qui a laissé un nom dans l'histoire de l'enseignement ⁶.

1. Ce Sauveterre en Haute-Garonne, qui fait de Paschal presque un Toulousain, est très voisin de Mauléon (Hautes-Pyrénées), d'où sort la famille de ses amis. Bernard de La Monnoye le rattachait à la région de Bordeaux, en nommant Sauveterre-en-Bazadois (*Bibliothèque de La Croix du Maine*, t. II, p. 309). L'édition de 1772 (t. II, p. 303) corrige l'indication, probablement d'après Magny et Ronsard, et mentionne Paschal comme « un gentilhomme du bas pays de Languedoc, homme très docte et grand historien latin et françois ». Si l'on ajoute Du Verdier, qui ne parle pas de la patrie de Paschal (t. V, p. 309), et Moréri, on a nommé tous ses anciens biographes.

2. Il adresse un billet *Io. Paschasio Agatensi canonico, patrono suo*.

3. *Bocage*, Paris, 1554 (privilege du 4 janvier, achevé d'imprimer du 27 novembre). *Gayetez*, Paris, 1554 (le poème de dédicace est à Pierre de Paschal).

4. Les seules recherches faites jusqu'à présent sur sa vie sont dues à Paul Bonnefon : *Pierre de Paschal, historiographe du Roi, 1522-1565*, Paris et Bordeaux, 1883 (tiré à 90 ex.). Cet opuscule, auquel je renverrai pour les indications très utiles qu'il renferme, n'est pas exempt d'inexactitudes et ne fait qu'effleurer les parties du sujet les plus intéressantes pour nous. Ce fut le début de l'auteur dans l'érudition.

5. La voix rauque, la parole bruyante et précipitée, la démarche cauteleuse; la barbe rousâtre et mal soignée, les yeux gris-vert au regard rusé et mobile, le nez toujours en quête, etc. On trouvera le reste au latin, p. 270.

6. On sait si peu de chose de la carrière française de Jacques Bording, que je crois utile de signaler trois lettres d'un humaniste (aux initiales PH. S.) à lui adressées. Elles sont recueillies par Henri Estienne aux pages 300-301 du singulier recueil dédié à Henri III et intitulé : *Petri Bunelli Galli*,

La conversion de Bording au calvinisme l'obligea à renoncer à la direction de ce collège et, tandis qu'il allait achever sa vie à Anvers, où il exerça son art et enseigna avec succès, il fut remplacé par Claude Baduel. Celui-ci, un des réformateurs des études au seizième siècle, était allié à la famille de Paschal, qui a parlé de lui avec déférence ¹, ainsi que du médecin Jean Durant, de qui il reçut les éléments de la philosophie ². Il a nommé avec plus de respect encore le prélat qui occupait le siège épiscopal de Carpentras et étendait sa protection, non seulement au collège qu'il avait sous sa surveillance, mais à ceux des élèves qui montraient des dispositions pour les lettres. Les souvenirs de Paschal sont réunis dans une lettre à Antoine Armand, de Marseille, étudiant plus tard la médecine à Montpellier, à qui il rappelle les travaux de leur jeune temps. C'était à l'école de Bording, où l'évêque Sadolet se montrait pour eux un conseiller admiré et bienveillant : « Quanti enim te, et quam valde puerum Iacobus ille Sadoletus cardinalis faciebat ! quibus laudibus efferebat ! qua benevolentia complectebatur ! Huius ego rei possum locupletissimus esse testis, qui illi, pro eius in me summa humanitate, in variis sermonibus collocutionibusque quotidie aderam. Iacobus vero Bordingus praeceptor noster, omnibus bonis artibus perpolitus, ut te amplexabatur ! ut in manibus habebat ! ut virtutis mirificam in te indolem ingenii praestantiam admirabatur ³. »

La présence de Sadolet à Carpentras et la doctrine littéraire qu'il aimait à répandre suffisent à expliquer l'enthousiasme du

praeceptoris, Pauli Manutii Itali, discipuli, epistolae Ciceroniano stylo scriptae. Aliorum Gallorum pariter et Italarum epistolae eodem stylo scriptae. Anno MDLXXI. C'est un dossier peu connu sur la question du Cicéronisme, que notre Henri Estienne a combattu, comme on le sait, avec des armes de toute sorte.

1. Lettre de Paschal à Jean Durant : « Claudium Baduellum affinem meum meo nomine saluta » (p. 159 du recueil de 1548, qui sera analysé plus loin).

2. Même lettre : « Summo illi amico meo Antonio Armando... praeceptor fuisti nosque philosophiae rudimentis imbuisti. »

3. Page 148 du recueil de 1548. D'après Paschal, l'estime qui entoure son ami Armand s'étend jusqu'à Paris même : « Quis est enim qui nesciat quanto in pretio Lutetiae Parisiorum habearis ? Lutetiae autem ? imo vero ubicunque virtus et doctrina in honore sunt. » Peut-on voir ici un indice du prestige qu'exerce Paris sur les imaginations méridionales ? Il est certain qu'Antoine Armand, Marseillais, figure parmi les poètes latins qui ont collaboré, en 1551, au *Tombeau* de la reine de Navarre.

jeune homme pour Cicéron. Le futur cardinal joignait à ses vertus de cœur et d'esprit une éloquence persuasive; il prêchait autour de lui l'imitation de l'écrivain romain, en qui il voyait le modèle unique de la belle prose latine et dont il reproduisait habilement le style dans ses propres œuvres. Il rendait ainsi, avec art et mesure, un lustre momentané à l'autorité littéraire des Cicéroniens, combattue par l'école d'Érasme à cause de son intolérance et de ses excès. Pierre de Paschal vit avant tout dans la profession de « cicéronien » un « moyen de parvenir »; on saura, dans la suite, qu'il n'eut pas à se plaindre de l'avoir embrassée et qu'il put dédaigner un jour, en homme bien nanti, les railleries qu'il reçut de Ronsard lui-même.

Lorsqu'il vient faire à Toulouse ses études de droit civil, mène-t-il cette dure existence des étudiants toulousains que Henri de Mesmes décrit, précisément pour cette époque, « en plus estroicte vie et pénibles travaux que ceux de maintenant ne voudroient supporter »¹? est-il assidu aux leçons de Corras et de Du Ferrier? cherche-t-il le délassement du labeur juridique dans la fréquentation des professeurs humanistes, Turnèbe et Lambin par exemple, qu'il doit retrouver un jour à Paris? Nous savons qu'il fait surtout des vers et avec succès. Il les écrit en français et obtient même une des récompenses annuelles décernées par le célèbre Collège de Rhétorique, qui deviendra l'Académie des Jeux Floraux². Ronsard veut que ce soit pour un « chant royal », c'est-à-dire un des poèmes à forme fixe les plus compliqués de notre ancienne versification, un de ceux qu'il a lui-même hautement dédaignés³. Toulouse procure au jeune homme une amitié précieuse, celle de Michel-Pierre de Mauléon, protonotaire de Durban, de la puissante famille du comté de Foix. Ce

1. *Mém. inéd. de Henri de Mesmes*, éd. Ed. Frémy, p. 139-144. L'étudiant parisien arriva à Toulouse, avec son précepteur Jean Maledent, au début de 1546. Beaucoup plus jeune que Paschal, il ne paraît pas l'avoir connu.

2. Écrivain d'Italie à François Revergat, qui fut après lui lauréat des Jeux Floraux, Paschal mentionne ces compositions. Il s'y plaint de n'avoir pas reçu de réponse à deux de ses lettres : « Nisi forte quia Gallice essent scriptae, contempsisti, quod certe ipsum facere non debebas. Siquidem tu in laude mihi aliquando posuisti, quod tantum operis subcisiui perfecerim, ut Gallica scripta nostra nomini Gallico laudem aliquam afferent. Quod ego profecto nec agnosco, nec postulo, sed ipsi tibi potius et iure optimo tribuo. » Cf. plus loin, p. 282.

3. V. p. 263.

« protonotaire Durban » sera lié, lui aussi, avec la Brigade et mainte fois célébré par elle; il devient le meilleur ami de Paschal et leurs deux noms, comme leurs personnes, sont désormais inséparables ¹. Disons ici que ce titre ecclésiastique de « protonotaire », porté assez souvent dans l'entourage de nos poètes, n'exigeait point à ce moment du siècle la gravité qu'il a conférée depuis : « Les jeunes prothenotayres, bien qu'ilz fussent pourveus de quelques dignitez, estoient un peu trop muguetz jusques à estre receus aux dances et près des dames dans une salle de bal... et s'estudioient à dancer aussy bien et baler qu'un gentil-homme. » Brantôme ajoute à ce propos que le protonotaire Carle, de Bordeaux, depuis évêque de Riez et grand personnage, avait été réputé en son jeune temps comme « le meilleur danseur de gaillarde qui fust en la court ² ». Tel est sans doute le protonotaire de Durban, en attendant qu'il ait sa charge de conseiller-clerc au Parlement de Toulouse, puis au Parlement de Paris.

Toulouse a toujours justifié ses prétentions littéraires et savantes, et c'est déjà un lieu commun de la désigner comme une « nouvelle Athènes ³ ». Paschal ne manque point de s'assurer des protections et des amitiés profitables dans la société lettrée, repré-

1. Ronsard, qui raconte à sa manière la liaison de Paschal et de Durban exceptera celui-ci de l'anathème prononcé contre son ami.

2. Brantôme, éd. Lalanne, t. III, p. 134. Il y a un rôle assez joyeux de protonotaire dans la comédie de Grévin, *La Trésorière* (L. Pinvert, *Jacques Grévin, 1538-1570*, Paris, 1899, p. 167).

3. Un éloge humaniste de Toulouse, à la date où nous sommes, se lit dans un petit recueil de jeunesse de Léger du Chesne, qui fut plus tard en relations avec la Pléiade : *Leodegarii a Quereu Praelectionum et Poematum liber*, Paris, 1549 (dédié à Guillaume du Prat, évêque de Clermont). Le premier discours (*Praefatio quae... usus est, quum aggredetur interpretationem... in publico Iuris Civilis auditorio Tolosano, xii Calend. April. 1548*) traite précisément du parallèle d'Athènes et de Toulouse, l'avantage étant accordé à cette dernière : « Ubi grammaticorum literae, oratorum colores, dialecticorum syllogismi, musicorum toni, arithmeticorum numeri, geometrarum dimensiones, astrologorum motus, medicorum alexipharmaca, chirurgorum cataplasmata, Romanorum decemvirales leges; ubi denique si, triuales artes respexeris) quicquid ad pingendum, sculpendum, fingendum, texendum, tingendum, arandum, aedificandum ac, ne singula persequar, quicquid ad humanae vitae vel necessitatem, vel voluptatem, vel honestatem pertineat, natum, educatum et traditum fuit. Ut autem non mediocrem inde laudem Athenae sunt consequutae, quod haec omnia primum inuenerit, ita maiorem Tolosa laudem meretur, quod ab aliis inuenta meliora rediderit... »

sentée au Parlement comme à l'Université. Sa correspondance renseigne sur les relations utiles que l'étudiant avisé sait s'y procurer. La plus brillante est celle du Premier Président Jean de Mansencal¹, magistrat fort cultivé, à qui Antonio de Gouvea dédie alors son commentaire des *Topica* de Cicéron². Paschal l'a comparé à Apollon, puis à Hercule, et le parlement qu'il dirige, à une « assemblée de dieux ». C'est son remerciement pour les moments d'opulent loisir passés dans la maison de campagne du président, « véritable académie » où tous les plaisirs de l'esprit et de la table sont offerts aux invités³. On y rencontre des magistrats ou des avocats poètes, comme ce François Revergat qui obtiendra des dédicaces de Ronsard et qu'Olivier de Magny célébrera dans une ode solennelle⁴. Cette élégante société toulousaine paraît avoir apprécié Paschal. Comme il faut à ses petits poèmes une Dame pour les inspirer, il a celle que son ami Magny appelle gaiement « ta belle Rivière ». Sous ce voile transparent on devine la femme ou la fille de Jacques Rivier, conseiller du

1. Jean de Mansencal fut premier président de 1538 à 1562, année de sa mort. Il publia en 1558 un traité *De la vérité et autorité de la justice du Roi Très-Chrétien*, etc. V. Dom Vaissète, *Hist. générale du Languedoc*, t. V, Paris, 1745, p. 144 et *passim*. Cf. Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. du card. d'Armagnac*, p. 108. Le recueil de Léger du Chesne, cité ci-dessus, contient un dialogue *De negligendis interpretibus Iuris* dédié *Amplissimo viro D. Io. Mansecallo, Praesidi primo apud Tolosates* (fol. 31).

2. *Antonii Goueani Commentarius in M. T. Ciceronis Topica. Ad Ioannem Mansencallum primum Tolosae Praesidem...* Paris, S. de Colines, 1545.

3. P. 95-97 du recueil de 1548 : « Habes non procul ab urbe, non villam, sed Academiam, ubi a Resp. curis requiescens, otium tibi ita sumis, ut nunquam eam solitudinem, quam vacatio a forensibus et senatoriis literis affert, languere patiare... Itaque domus tua urbana totius est oraculum ciuitatis, rustica vero politioris humanitatis ac omnis verae philosophiae receptaculum. »

4. *Dernières poésies d'O. de Magny*, éd. E. Courbet, Paris, 1881, p. 51, 53 :

C'est Revergat, qui maintes fois
Des sons alléchants de sa vois
A ravy l'esprit et l'oreille
Du senat Tholosan...
A ces mots ton Durban ie voi,
Paschal, Forcatel et du Poi [B. du Poey ?]...

L'ode de Magny, qui paraît assez ancienne, ne nomme que des habitants de Toulouse ; elle s'achève par un rappel de l'estime de Muret pour le talent poétique de Revergat. Les pièces dédiées à celui-ci par Ronsard sont l'ode du *Bocage* de 1554, connue sous le nom de *L'Amour mouillé*, et les traductions d'épigrammes sur la génisse de Myron, à la suite de la *Continuation des Amours* (1555), dédiées plus tard à Muret.

Roi, personnage dont le jeune homme reconnaît les bienfaits dans l'ingénieux latin d'une épître ¹.

L'occasion s'offrit bientôt à lui de briller sur un plus grand théâtre. Un ancien précepteur de Pierre de Mauléon, devenu auditeur de Rote ², lui conseilla de venir prendre à Rome le bonnet de docteur, l'assurant que son grade aurait plus d'éclat s'il s'accompagnait d'un diplôme pontifical. Il se rendit en Italie, où il l'obtint à l'Université de la Sapienza. D'autres pensées l'avaient attiré dans la péninsule. Un tel voyage était déjà, pour qui pouvait l'entreprendre, le complément de l'éducation d'un lettré. Un séjour à Rome faisait le grand désir de tous ceux qui ne connaissaient l'Antiquité que par les livres. C'est pour mieux la pénétrer, disait Paschal devant un auditoire romain, qu'il s'était décidé à quitter sa patrie : « Ut hanc vestram Urbem ac maiorum vestrorum sedes ac monumenta, quae animo multo ante videram, oculis cernerem ³. » Tel était le sentiment général des contemporains, et l'on sait que Ronsard lui-même, qui a fait dans sa vie plusieurs voyages, regretta toujours de n'y pas ajouter celui de Rome ⁴.

II

La renommée littéraire de Paschal, créée de toutes pièces par les poètes de son temps, repose sur un seul opuscule latin de 164 pages, qu'il publia avant son retour en France et qui mérite un attentif examen. Ce rare livret, qu'on dépouille pres-

1. Recueil de 1548, p. 121. Cf. Magny, *Gayetez*, éd. E. Courbet, Paris, 1871, p. 1 (dédicace), et le sonnet des *Souspirs* où la dame est en belle compagnie :

Laisse pour quelque temps ta Cassandre en arrière
Et ta Marie aussi, mon Apollo Ronsard,
Laisse, gentil Bellay, ton Olive à l'escart,
Laisse, divin Pascal, ta gentille Rivière...

2. Ce *Suavius Reomanus* est nommé dans une préface de Pierre de Mauléon (v. p. 291).

3. V. p. 63 du recueil analysé ci-dessous : *Petri Paschalii oratio de Legibus, Romae apud sanctum Eustachium habita, cum iuris insignia caperet*. S. Eustachio était la paroisse de l'Université de la Sapienza.

4. Cf. l'ode *Au pais de Vendomois, voulant aller en Italie* (*Odes*, t. II, p. 91). Laumonier a démontré, p. 79 de son éd. de Binet, que le poète n'a jamais franchi les Alpes et que l'affirmation du biographe sur un voyage en Piémont n'est pas fondée.

que avec l'intérêt d'un manuscrit, renferme un ensemble de discours et de lettres écrites en Italie au cours de l'année 1548. Bien qu'il porte le nom d'un grand imprimeur de Lyon, c'est en réalité une impression vénitienne, sortant des presses de Giovanni Griffio, frère de Sébastien Gryphe, qui a reçu seulement les exemplaires en dépôt ¹. Le titre, avec le griffon du vénitien richement encadré, se présente ainsi : PETRI PASCHALII ADVERSUS IOANNIS MAULII PARRICIDAS ACTIO IN SENATU VENETO RECITATA. *Eiusdem* GALLIA, per prosopopoeiam inducta in Venetam Remp. ORATIO de Legibus, Romae habita, cum Iuris insignia caperet. EPISTOLAE in Italica peregrinatione exaratae. Apud Seb. Gryphium, Lugduni, 1548 ².

La dédicace est au cardinal Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, alors en résidence à Rome, que nous trouverons célébré par Ronsard au *Bocage* de 1554. Le protonotaire de Durban a assuré à l'auteur l'accueil bienveillant de cet illustre Mécène : « Quandiu enim Romae tecum et apud te fui, et me vidisti libenter et audisti libentissime ; praeterea quo vultu illa carmina, quae tibi nostra Calliope tum in Gallia, tum etiam in Italia cecinit, excepisti » ³. Mais le motif de l'hommage d'une œuvre, dont le morceau essentiel est un discours judiciaire prononcé à Venise, c'est l'intérêt que le cardinal a pris à la cause qui s'y trouve défendue et les démarches qu'il a faites lui-même pour la soutenir.

1. Cette conclusion ressort de l'examen du volume au point de vue typographique. Quelques exemplaires portent au titre : *Venetis, Aldi filii*. L'ancre aldine occupe un feuillet final qui suit le feuillet d'errata non paginé. Ces exemplaires sont décrits par Renouard (*Annales de l'imprimerie des Alde*, t. I, Paris, 1803, p. 251), qui a ignoré la fictive édition lyonnaise.

2. Le volume ne porte point de privilège (Bibl. nat., X, 3255).

3. Georges d'Armagnac, né en 1500, évêque de Rodez en 1529, fut envoyé par François I^{er} comme ambassadeur à Venise en 1536, y resta jusqu'à la fin de 1539 et remplit à Rome les mêmes fonctions de 1540 à 1545 ; il y fut nommé cardinal par Paul III, le 19 décembre 1544. Il parut en 1547 à la cour de Henri II, qui lui confia à trois reprises des missions particulières auprès du Pape ; il séjourna à Rome de 1547 à 1550, année où il prit part à l'élection de Jules III, de 1554 à 1557, en 1559 et en 1568. On le trouve à Toulouse en 1552, comme un des deux lieutenants généraux du Roi au pays de Languedoc. Il fut archevêque de Toulouse, puis d'Avignon, où il mourut le 21 juillet 1583. V. l'introd. de Tamizey de Larroque aux *Lettres inéd. du card. d'Armagnac*, Paris et Bordeaux, 1874, et P. Maruéjols, dans les *Positions des thèses de l'Ecole des Chartes*, 1896, p. 22-28. Ces « positions » annonçaient un livre qui n'est pas venu.

Cette cause était juste et française. Elle méritait l'appui d'un prince de l'Église et d'un fidèle sujet du Roi ; elle se rattachait à la défense d'une jeune fille, attirée par ses études aux universités d'Italie et qui ne recevait pas toujours, au pied de ces chaires, une hospitalité exempte de jalousie. On peut conclure cet état d'esprit de certains faits de la chronique des villes universitaires et par exemple de la tragique aventure d'un écolier du *Studio* de Padoue, Jean de Mauléon, survenue vers la fin du mois de juillet 1547. Ce garçon, arrivé depuis peu, se trouva mêlé, on ne sait comment, aux « brigues de l'Université qui se font en cette saison », et quelques jeunes gens de Vicence et de Brescia vinrent l'assaillir en armes, en son logis : « Ainsi que le Potestat mesme par bonne information l'a mandé à ses Seigneurs, toutes-fois quelques douces prières ni remonstrances qu'il leur pust faire, forcèrent furieusement son logis, et dedans sa chambre où il s'estoit retiré le tuèrent plus inhumainement que je ne vous sçaurois escrire, et avec luy deux siens serviteurs. Le meurtre fait, ils saccagèrent tout ce qu'il avoit, que l'on estime à plus de cinq ou six cens escus d'argent, car n'y a gueres qu'il avoit receu sept ou huit cens escus, et se gouvernoit sagement, et oustre lui ostèrent du col une chesne et quelques anneaux qu'il avoit aux doigts. » Ce récit est fait par l'ambassadeur du Roi à Venise, Jean de Morvilliers, au connétable de Montmorency ¹. Il ajoutait que la Seigneurie, quoique promettant prompte justice, ménagerait sans doute des coupables, fils des meilleures familles du domaine de la Sérénissime en *terra ferma* ; il pensait que les Vénitiens éviteraient d'accorder des sanctions, qui cependant touchaient « leur devoir et honneur ». Aucun des meurtriers du jeune Mauléon ne subit, en effet, la peine capitale. Ce n'est pas que l'ambassadeur ait cessé de la réclamer, ni surtout que la famille de Mauléon se soit désintéressée de sa vengeance ; bien au contraire, elle n'épargna rien pour obtenir satisfaction et, comme le jeune Paschal, ami de la victime et de son frère, se trouvait en Italie pour prendre son bonnet de docteur, c'est à lui qu'elle confia la charge de plaider sa cause devant le Sénat. Le cardinal d'Armagnac le recommanda à Morvilliers, qui fit accueillir sa requête et sa plaidoirie.

1. Bonnefon, *l. c.*, p. 19-20.

C'est devant le Conseil des Dix, à qui le Sénat déléguait l'administration de la Justice, que fut lue (*recitata*) l'*actio* contre les assassins de Jean de Mauléon. Le texte imprimé par l'auteur montre qu'il avait fait appel à toutes les ressources de la rhétorique cicéronienne pour convaincre un auditoire de juges lettrés. Il serait possible, si cette recherche en valait la peine, de relever les passages imités du *Pro T. Milone*, du *Pro Murena*, du *Pro Sex. Roscio Amerino* ou du *Pro Q. Ligario*. La partie la plus curieuse, et qui dut étonner les auditeurs Vénitiens, se rapporte aux origines de la famille de Mauléon, laquelle se vantait de remonter, suivant une forme de prétention fréquente à cette époque, aux Manlius de l'ancienne Rome. Après avoir dit l'illustration historique de la *gens*, l'orateur conte sa légende avec gravité : « Ad illum L. Manlium Praetorem venio, qui, victo a Caesare Pompeio, perturbatissima Repub. in Aquitaniam (quae et regionum latitudine et multitudine hominum, ex tertia parte Galliae est existimanda) perfugit, maluitque in nulla quam in confusa et desperata Republica vivere.... Ea enim Aquitaniae pars, ubi is constitit, et agrorum ubertate et pastionis magnitudine facile omnibus aliis Aquitaniae terris antecellit ¹. » Suivent une description élégante de la région des Pyrénées où se trouve la vallée de Mauléon, ainsi que des détails, fabuleux ou réels, sur la famille de l'étudiant de Padoue. Le récit du crime forme un épisode d'un éclat assez emprunté, où le meurtrier de Jean de Mauléon est peint des mêmes couleurs que le Clodius flétri par Cicéron : « Ad iij Calend. Sextil. tertia fere noctis vigilia (rem tetram et horribilem attendite P. C.) Stephanus Rogerius, homo temerarius et ad omnia nefaria scelera audacissimus, manu amentium et perditorum facta, ad eam domum, in qua hic integerrimus adolescens diuersabatur, proficiscitur. Caedunt ianuam, instant ferro, intro irrumpunt... » La péroraison fait valoir que non seulement la famille désolée, mais l'Aquitaine et la France entière attendent le châtimement des coupables. Un opuscule joint au discours (« Gallia ad Venetam Remp. per prosopopoeiam inducta ») est un morceau pompeux, évidemment préparé en vue du

1. Recueil de 1548, p. 41. L'étymologie du nom de Mauléon est expliquée ainsi : *Longissimus temporis lapsus, ut solet omnia, paulum illud nomen deflexit; itaque et locum Maulium pro Manlio et gentem Mauliam, unica immutata litera, hodie vocant.*

plaidoyer et que l'auteur n'a pas voulu perdre ; il y rappelle sans la moindre précision les relations séculaires du royaume de France et de la république de Venise.

La partie intéressante du petit volume est le recueil des lettres écrites d'Italie. Malgré l'artifice de style d'un bout à l'autre maintenu, il apporte des renseignements précis sur le milieu où l'auteur a vécu à Rome et sur les préoccupations habituelles à un humaniste en voyage. La liste des correspondants est longue et quelques-uns comptent dans l'histoire des lettres. Jean de Boisson, l'ami de Dolet, le « très docte et vertueux Boissoné » de Rabelais, qui a contribué à la restauration des lettres à Toulouse, appartient en ce moment au Parlement de Savoie, à Chambéry ¹. Guillaume Philandrier, lecteur de Georges d'Armagnac et protégé de Marguerite de Navarre, est le commentateur de Quintilien, qui vient de publier à Rome ses *Annotationes* sur Vitruve ² ; il joint à sa culture érudite la compétence d'un architecte instruit par Bramante et Serlio ; on sait qu'il a travaillé à la cathédrale de Rodez, dont il fut archidiacre, et peu de Français de cette époque offrent une figure aussi variée, aussi attachante, aussi digne d'une étude attentive ³. Guillaume Le Blanc, traducteur de Xiphilin, plus tard évêque de Toulon, est aussi du cercle littéraire du cardinal d'Armagnac. Antoine du Moulin, de Mâcon, qui a donné la première traduction française du *Manuel* d'Épictète et des éditions de Le Maire de Belges, de Despériers et de Marot, a fait partie de la maison de la Reine de Navarre. C'est avec une complaisance particulière que Paschal étale l'intimité qui semble l'unir à ces aînés de renom.

Il aurait pu écrire de même à Rabelais, qu'il a connu à Rome et dont il fait deux mentions. La première est dans une lettre à

1. On pourrait rechercher des traces de Paschal dans les mss. de lettres et de vers de Jean de Boysson conservés à la Bibliothèque de Toulouse et utilisés partiellement par G. Guibal (*De Ioannis Boyssonei vita*, Toulouse 1863, p. 3). Dans sa courte lettre à Boysson, Paschal mentionne le vicomte de Monclar.

2. *Gulielmi Philandri Castilionii Galli civis Ro. in primum lib. M. Vitruvii Pollionis de architectura annotationes*, Rome, 1544.

3. V. sur Philandrier ou Filandier, en latin *Philander* (1505-1563), l'éloge de Sainte-Marthe, la belle page de J.-A. de Thou (Teissier, *Eloges*, t. II, p. 226) et la notice latine de Philibert de la Mare (Dijon, 1667). Louis Delaruelle a publié une note de Budé sur une visite de Philandrier (*G. Budé, les origines...*, p. 273).

Philandrier, que maître François a appelé un jour « nostre grand amy et seigneur M. Philander¹ » ; Paschal lui écrit de Venise au moment de rentrer en France : « Tu omnibus amicis, nominatim autem F. Rabelaeso et Ant. Angelo s. d. ² » Très peu après, le 23 septembre 1548, il nomme encore le médecin du cardinal du Bellay : « Ego, si quid in Gallia geretur quod putem te scire curare, faciam ut scias. Fran. Rabelaeso et Hieronymo illi Viconouano a me salutem dices ³. » Le destinataire de la lettre est François de Bouliers, frère de l'évêque de Riez et amateur de philosophie, que Paschal endoctrine longuement au sujet de l'existence de Dieu. Il appartient à la maison de Jean du Bellay ⁴. Comme Philandrier, il a transmis aisément les salutations du jeune humaniste à Rabelais, qui habite avec lui le palais des Saints-Apôtres ⁵.

Le Parlement de Toulouse est représenté parmi les correspondants de Paschal par plusieurs de ses magistrats, et par son Premier Président, Jean de Mansencal, à qui il adresse une longue épître. L'écrivain n'omet point de s'intéresser aux Jeux Floraux et aux usages de la compagnie littéraire à laquelle il appartient. Il écrit à François Revergat : « Quid his ludis Floralibus Tolosae actum fuerit, quisue palmam tulerit, valde scire aueo. Tametsi non dubito, quin, cum duarum palmarum iure optimo vir fueris, trium quoque hoc tempore sis. Quod si ita est, tibi gratulor et te in Collegium nostrum cooptatum esse immortaliter gaudeo ⁶. » Il veut que sa province lettrée le considère dans Rome comme son délégué, chargé d'en maintenir la réputation. Il met en lumière sans cesse les succès qu'il remporte comme candidat au doctorat

1. Cf. Rathery, *Notice biographique sur Rabelais*, p. 55, et A. Heulhardé, *Rabelais, ses voyages en Italie*, Paris, 1891, p. 277 et 280.

2. Recueil de 1548, p. 155 (*Venetius, VI, id. Sept.*). Le personnage nommé, avec Rabelais est Antoine Lange, d'Amiens.

3. Recueil de 1548, p. 121. L'évêque de Riez est Jean-Louis de Bouliers, qui occupe ce siège épiscopal de 1546 à 1550, et a pour successeur Lancelot de Carle (Gams, *Series episcoporum*).

4. Au nombre des conclavistes du cardinal du Bellay pendant le conclave de 1549-1550, on trouve *Franciscus de Bolleris, clericus Taurinensis diocesis*.

5. Rabelais est arrivé à Rome le 27 septembre 1547 et en est reparti le 22 septembre 1549 (L. Romier, *Notes crit. sur le dernier voyage de Rabelais en Italie*, extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*, t. X, 1912).

6. Recueil de 1548, p. 110.

ès lois dans l'Université romaine et comme avocat devant le Conseil des Dix. Il attend que ses compatriotes soient fiers de lui et, pour justifier la publication qui va solliciter leur suffrage, il se fait délivrer, pendant son séjour à Venise, une sorte de certificat par le dépositaire attitré de la tradition cicéronienne, le célèbre imprimeur Paul Manuce¹.

Fils et continuateur d'un père qui dans son art fut plus grand que lui et dont le nom évoque les plus magnifiques initiatives de la typographie italienne, Paul Manuce a visé au renom d'écrivain et surtout à celui d'épistolier. D'une vaste correspondance internationale entretenue sur des matières littéraires et parfois politiques, il est peu de morceaux qu'il ait négligé de garder pour grossir ses recueils. On n'y trouve point cependant le billet de pure politesse que notre Paschal a obtenu de lui et joint vaniteusement à son opuscule. Interrogé par celui-ci sur le mérite de son plaidoyer vénitien, l'imprimeur n'a pas manqué d'y louer « une grande maturité pour son âge » et d'encourager une publication. C'est là sans doute conseil de typographe ; mais Manuce, à qui Paschal projetait de confier les soins de l'impression, s'en déchargea sur son confrère Griffio, en prenant simplement quelques exemplaires sous l'ancre illustre des Aldes. Le reste de l'édition fut envoyé à Lyon, chez Sébastien Gryphe, frère de l'imprimeur vénitien². Celui-ci y avait mis la perfection qu'assuraient les presses aldines dans leur meilleur temps. On regrette presque qu'une telle élégance typographique se soit appliquée à ce médiocre ouvrage ; mais on y reconnaît l'esprit avisé d'un auteur qui comprenait l'avantage de présenter noblement, et comme une chose précieuse, le livret latin qui avait coûté tant de peine à sa naturelle indolence.

Le jeune écrivain compte bien, en effet, vivre longtemps sur le labeur accompli pour mettre au jour ces quelques pages. Il a pris soin, à tout hasard, d'apprendre à ses prochains admirateurs que ses œuvres abondent ; une lettre mentionne quantité de vers et

1. « Orationem nostram, de qua tecum mane sum locutus, Manuti doctiss., ad te mitto, quam velim perlegas mihi que significes num illam in apertum proferendum putes. Quod si abs te probabitur, in lucem emittam... Venetiis, prid. cal. Sept. » (p. 164).

2. Sur ces particularités assez curieuses, voir ci-dessus, p. 278. Les *errata* considérables indiquent la précipitation du travail ou l'absence de l'auteur au moment du tirage.

de prose, et même une « comédie », qu'il recommande à son ami Durban de recueillir, au cas où il serait assassiné à Venise, victime du dévouement déployé pour sa famille. Il a laissé des manuscrits à Nîmes, à Toulouse, d'autres encore : « Odas, Elegias, Epigrammata, quae tibi in librum congesta reliqui, Lugdunum (si esse edenda putabis) ad Ioannem Tornaesium mittes ¹. » Aucune de ces compositions n'a vu le jour, soit qu'elles fussent imaginaires, soit que l'auteur ait renoncé à produire des essais juvéniles qui ne pouvaient plus lui servir.

S'il y a beaucoup de verbiage dans le mince volume et si le plaidoyer laisse une piètre idée de l'éloquence judiciaire des cicéroniens, les lettres témoignent, comme d'autres du même temps, de l'espèce d'ivresse intellectuelle que le séjour en Italie et le contact de l'Antiquité procuraient aux Transalpins. Quelques détails se rattachent aux événements de l'époque. Paschal transmet les nouvelles parvenues à sa connaissance et qui doivent intéresser d'autant plus ses correspondants que les informations politiques circulent alors avec difficulté. C'est une occasion de montrer sa virtuosité, en narrant dans les formules de son cher Cicéron les faits de la vie contemporaine. Il apprend, par exemple, au Premier Président de Toulouse ce qu'on dit du Concile de Bologne, dont l'empereur Charles-Quint exige de Paul III le transfert dans la ville de Trente ; il conte les rumeurs qui courent à Rome, les inquiétudes qu'excite la duplicité impériale ; il parle des concentrations de troupes, de la mise en état de défense de Parme et des villes pontificales ². Les nouvelles

1. Recueil de 1548, p. 161 : « ...Si quid acciderit, omnem meam, quantulacunque est, bibliothecam tibi obuenire volo. Orationes et epistolas, quas dum Iacobo Bordingo Carpentoracti operam darem scriptitavi, Nemauso ad te perferendas curabis. Eas autem in apertum ut proferas nihil postulo. Comoediam, quam Tolosae apud Carolum Viadellum hospitem nostrum reliqui, politius abs te limatam, si tibi videbitur, foras dabis. » Le projet de publication posthume chez J. de Tournes est accompagné de cette chaste réserve : « Illud velim diligenter videas (quod ego, mi Durbane, tui in me amoris supremum testimonium esse cupio) ne ea quae a me iuueniliter sunt scripta, quaeque potius animos hominum effoeminare quam aliquid ad communem fructum afferre posse videbuntur, emittas, sed ita comprimias, ut nunquam e tuis manibus emanent. »

2. Recueil de 1548, p. 98-101 (*Ex Urbe*, xv calend. Mart.). Le pape est ainsi jugé : « Paulus, quo nec cautior, nec animosior senex unquam fuit, ita ad omnia se parat, ut alter ille intelligere possit sibi non modo cum sapiente et copioso sene, sed cum fortissimo rege et munitissima Rep. esse pugnandum. »

d'Allemagne sont transmises au conseiller Rivier : « Ilabes quae ex Germania nouissime Romam perlata sunt. — Quae Romae gerantur, accipies ex Durbano ; nam ad eum res omnes urbanas scripsi, et eundem eas tecum ut communicaret rogavi ¹. » C'est ici un exemple de la manière dont les nouvelles internationales étaient répandues par les correspondances privées.

Paschal est à Rome au moment de la mort du cardinal Sadolet, et l'annonce qu'il en fait prend un accent personnel, puisqu'il tient à rappeler l'accueil du prélat à l'évêché de Carpentras ; Sadolet étant, de plus, le prince des Cicéroniens, il convient aux disciples de pleurer congrument leur maître : « Iac. Sadoletus cardinalis XV cal. Nov. e vita discessit, quam placide, quam constanter, malo te coram quam ex meis literis intelligere. Cum enim illius et mortis et humanitatis venit in mentem, conficior lacrymis. Sperabamus, ut scis, et mihi tanti viri beneuolentiam Romae amplam fore, et illi ipsi veterem illam nostram necessitudinem visum iri non indignam. Sed propius erat illius, quam nos putaremus, supremus ille dies ². »

Une assez vivante description de journées romaines nous introduit parmi les lettrés réunis autour du cardinal d'Armagnac et auxquels Rabelais se joignait quelquefois :

Quo modo hic hyemem traducimus audi. Traducimus autem, mihi crede, admodum iucunde ; diem enim ita consumo ut matutina tempora Ciceroni (quo cum in gratiam diis approbantibus redii) et a prima luce ad horam XVI tribuam ; a XVI ad undeuigesimam obeundo Urbem in prandium exerceor. Quam cum oculis atque animo lustrò, varie mediusfidius afficior. Cumulor gaudio, cum mihi licet intueri non solum urbem, sed etiam proprios domos atque lares ubi tot homines immortalī virtute praediti nati et educati fuerunt, ubi res praeclaras admirabilesque gesserunt, ubi non urbem, sed orbem, non moenibus, sed singulari quadam virtute ac animi magnitudine firmatum atque obuallatum tenuerunt.... In eo sum solo, in his sum regionibus, quas primi omnium Siculi, deinde Aborigenes tenuerunt, in quibus Saturnus, Ianus, Faunus, Hercules (quos vetustas in Deorum immortalium numerum retulit) regnauerunt. Quorum aut fanorum, aut sepulcrorum vestigia quotidie cerno. Et ut ad proximiora veniam, qua me laetitia affici putas, cum eandem ipsam Lupam, de qua meni-

1. Recueil, p. 104 et 121 (*Ex Urbe*, in *id. Febr. et prid. cal. Mart.*).

2. Recueil, p. 92 (lettre à Durban).

nit Cicero, et Romulum et Remum paruos et lactentes uberibus lupinis inhiantes in Capitolio video ¹? quando Auentinum montem et in eius vertice Remoriam ubi Remus de condenda Urbe, et Palatium ubi Romulus auspicatus est, intueor? Plane videor volantes vultures et Remum tristem sinistro augurio, Romulum secundo laetum atque iucundum videre. Incredibile est quam sit mihi suaue ambulare in ipso solo, in quo Reges, Coss., Imperatores omnium gentium domini inceserunt, frui eodem coelo ac spiritu quo tot Poetae, Philosophi, Oratores atque omni doctrinarum genere viri praestantissimi ac excellentes. Quos omnes tales fuisse docent cum aeneae statuae, praeclarissimaeque inscriptiones, tum ipsi libri in quibus vitam eorum tanquam in speculo intueri ac cernere possumus. Mouet me rursum angitque vehementer, dum qualis fuerit olim Roma et quae nunc sit cogito. Nam, ut omittam Urbem dirutam atque desertam, Vias Appias et Aurelias incultas frondibusque et virgultis iandiu interclusas, columnas, templa, porticus, signa aenaea et marmorea fracta et comminuta..., qua molestia affici putas, cum video istorum hominum animos, qui ut quemadmodum sunt, sic etiam diuini et immortales putantur, ita tamen a maioribus suis degenerasse, ut ex illis nunquam orti et ex se nati prorsus esse videantur?

Cette description de la ruine de Rome et cette opposition de sa grandeur à sa décadence auraient pour nous un attrait plus vif, si elles ne se rencontraient bien des fois dans la littérature de l'Humanisme ². Pétrarque le premier, en d'admirables lettres, a développé le thème d'une façon originale, et avec une éloquence qu'aucun de ses successeurs n'a dépassée. Cette page d'un Français nous apprend du moins qu'on y revenait volontiers dans l'entourage du cardinal d'Armagnac, et il ne faut pas oublier que, de cette banale antithèse ressassée par les Italiens en vers et en prose, vont sortir tout prochainement les *Antiquitez de Rome* de Du Bellay ³.

1. C'est la Louve de bronze du Palais des Conservateurs.

2. Nous avons sur ce sujet, à côté des pages de Chamard, celles de Vianey dans *Le Pétrarquisme en France*, p. 318 et suiv. J'essaie d'y ajouter quelque chose.

3. Paschal fournirait aussi plus d'un trait à une annotation des *Regrets*. Il est dur pour le monde intellectuel de Rome (dans la suite du passage précédent): « At sunt Romae poetae, philosophi atque oratores. Certe, sed quos audire aut omnino videre nolis. Poetas vocant mimos, histriones, comoedos, qui vicatim poti vulgaria quaedam carmina bacchantur, quae nihil habent praeter muliebres risus lasciuiaque numeris quibusdam et rithmis inuolutam. Philosophi huius sunt generis ut omnia voluptate metiantur, ut nihil naturae non tribuant... »

A cito domum Armeignaci Cardinalis, ad Corneillanum ¹ aut Philandrum, quos scis nobis cum perpetua animorum voluntate coniunctos, tum litteris et artibus nostris deditissimos, me confero, ibique tempus variis sermonibus ducimus. Inde aut in Vaticanum, aut Quirinallem, aut Viminallem montem, aut quo suauissimus Blaesus, utriusque nostrum amantissimus, me ducit eo. Marmoratas veterum laudes ac descriptiones digitis saepe effodimus, nonnunquam etiam exscribimus. Postea me in cubiculum abdo, ad multamque noctem meo more vigilo. Ad easdem vices cum luce reuertor ².

Le tableau a, par endroits, du pittoresque. On devine l'autorité savante d'un Philandrier sur cette troupe d'archéologues improvisés ³. On aime les voir chercher sur les « sept costaux » les « saintes ruines » que chantera l'ami de Ronsard, suivre avec les doigts les caractères gravés sur le marbre antique et transcrire curieusement des inscriptions intéressantes ⁴. Plus d'un étranger rapportait ainsi dans son pays quelque *sylloge*, remplie souvent de maladroitesses lectures ; Paschal suivait cette mode propre à lui faire honneur parmi les savants, et tenait à parler de ces travaux : « Hunc februarium in perquirendis et inuestigandis veterum monumentis consumam ⁵. » Quelques bribes de son butin épigraphique passeront un jour dans ses narrations à l'antique de l'histoire française.

Avec l'ami Revergat, c'est l'autre de la Sibylle qu'évoquent ses rêves : « Quid in Italia viderim, didicerim, egerim, praesenti sermoni reseruo. Ego in speluncam Cumaeae Sibyllae perendie cogito ; nam hic mirabilia de ea quaedam dicuntur, quae cum videro faciam ut scias ⁶. » Le projet ne se réalise pas ; Paschal est envoyé à Venise par la famille de Mauléon, et il ne s'embarque point à

1. Jacques de Corneillan, devenu en 1554 évêque de Vabres, était neveu du cardinal, qui résigna en sa faveur l'évêché de Rodez, en 1560.

2. Recueil, p. 85-90 (lettre à Durban).

3. On juge de l'expérience romaine de Philandrier par ses *Annotationes* sur Vitruve, que termine, dans l'édition de 1544, la mention suivante : *Hacc Philander commentabatur Romae III. Calend. Augusti M.D.XL, suadente impellenteque et adiuvante Maecenate suo Georgio Armeniaco Ruthenorum episcopi, tum regio ad Paulum III Pont. Mar. legato.*

4. Les sculptures les intéressent moins ; pourtant, durant sa mission de 1555 à Rome, le cardinal d'Armagnac veillera à l'expédition d'œuvres d'art antiques au connétable de Montmorency (Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. du card. d'Armagnac*, p. 69).

5. Recueil, p. 108 (autre lettre à Durban).

6. Recueil, p. 103 et 112.

Naples, mais à Ancone. Ses amis y ont gagné la description d'une tempête sur l'Adriatique, qu'il adresse à Philandrier, et où ne manque aucun des lieux communs d'un tel récit¹. Il assure qu'au plus fort du danger, il pensait successivement à chacun de ses protecteurs et aux amis qu'il n'espérait plus revoir ; leur pompeuse énumération, en ce moment de la narration, est assez comique. Après tant de périls et d'émotions, il arrive enfin à Venise, où trois jours de repos sont nécessaires avant d'ouvrir ses coffres et d'en tirer, parmi des manuscrits mouillés, ceux qu'il va présenter à Paul Manuce².

Son séjour est surtout rempli par les démarches de l'affaire des Mauléon et par la production du fameux plaidoyer. Il lui reste peu de temps pour s'intéresser à Venise elle-même. Ni les édifices, ni les particularités de mœurs ne le retiennent. Comme il n'y a point de monument romain, aucun souvenir ne lui semble digne d'être noté ; mais il trouve le moyen de parler des canaux vénitiens à un ami dans le langage du siècle d'Auguste : « Si forte es nescius, scito me Venetiis esse. At quam procul a Musis ! Omnia in his locis Tritonis vocibus personant. Non dulcis ille Apollinis sonus complet, ut solebat, aures meas ; neque mihi Nereidas, utpote qui ad Naiadas exarserim, adhuc conciliaui. Sed quid ego haec in familiari praesertim epistola³. » Il l'arrange son retour par Padoue, Brescia, Mantoue, Plaisance, Parme et Turin, excellent complément de son voyage d'Italie⁴.

La recherche des manuscrits anciens, qui tient tant de place dans les correspondances d'humanistes et notamment dans celle de Paul Manuce, n'a pas pas encore apparu chez leur imitateur.

1. Recueil, p. 151-153.

2. « At dum me sic colligo, dum meos libros euoluo, omnes aqua madidos reperio, illudque quod Paulo Manutio eram daturus, ita distractum et laceratum vix ut ego recognoscerem. Collegi tamen omnia, ut potui, eique obtuli. Qui me suo more perhumaniter amplexus est, nostraque scripta sic probavit ut mihi maxime autor fuerit ne ea in lucem emittere dubitarem. » V. plus haut, p. 283.

3. Recueil, p. 133.

4. « Cras... Patauium veniam, inde Bressam sum profecturus, postea Mantuam ; Mantua Placentiam et Parmam cogito. Nam eae urbes Italiae sunt mihi reliquae, quas ego adhuc non vidi. Breuiter, ut omnia quae cupio videam, erit mihi in patriam itineribus deuiis redeundum. Si frater tuus Riuensis episcopus fuerit Taurini, eum conueniam... Venetiis, V cal. Oct. » (Recueil, p. 120).

Elle se glisse fort à point dans le post-scriptum de la lettre envoyée de Venise à Philandrier. Paschal y fait mention de certains manuscrits de Vitruve et de Cicéron signalés à Lyon par Antoine du Moulin et qu'il tiendrait à étudier à son passage dans cette ville. Il en écrit à Du Moulin lui-même ¹. On pourrait attacher quelque intérêt à ce détail, si l'on était sûr qu'il ne l'a point introduit *ad ostentationem*. Il serait naturel qu'il partageât les goûts de l'entourage du cardinal d'Armagnac, qui achète de nombreux textes grecs et latins, en fait transcrire d'autres par un calligraphe en renom, et envoie des explorateurs dans toute l'Italie et en Grèce même, pour enrichir sa bibliothèque ainsi que celle de son roi. On ne voit pas cependant que Paschal s'en soit occupé le moins du monde pendant son séjour romain, ce qui donne à supposer que le morceau sur les manuscrits de Lyon peut n'être qu'un simple ornement pour son recueil.

La lettre à Antoine du Moulin se termine par ces compliments : « Seb. Gryphium, Ioan. Tornaesium saluere velim iubeas meis verbis plurimum. Si Nicolaus Borbonius, noster ille Ouidius, istic fuerit, illum meo nomine salutabis ». Paschal rencontra-t-il à Lyon le poète humaniste qu'il comparait à Ovide, ce Nicolas Bourbon, à qui des *Nugae* plusieurs fois réimprimées avaient valu quelque réputation ²? Jean de Tournes, l'imprimeur lettré qui

1. « Cal. Sept. literae a te mihi redditae sunt, quibus intellexi te nostri esse amantissimum. De quo etsi nihil unquam dubitavi, tamen illud in tuis literis per mihi gratum perque iucundum fuit. Quod scribis te in quadam bibliotheca Vitruvii exemplar vetustate insigne et manu scriptum reperiisse alio omnino exemplo, quam quod hodie vulgo circumfertur, rem mihi novam multoque iucundissimam nuntias. Neque enim nescis quam obscurus quamque difficilis est autor ille et quam grauitur doctorum hominum ingenia eius difficultas hactenus torserit... » Il l'engage à donner une édition de Vitruve : « Huius igitur rei Guilielmum Philandrum certiorum feci. Scis enim quibus luminibus vir ille doctissimus autorem illum illustrarit. Epistolas ad Atticum, quas te etiam nactum esse nuper ad me scripsisti, istic videbo. Utinam, cum ita sis fortunatus, illos quoque Ciceronis de Republica libros, quos desideramus, posteritati reperires... » Recueil, p. 155-156.

2. Nicolas Bourbon avait publié à Lyon, chez Sébast. Gryphe, son *Opusculum puerile ad pueros de moribus* (1536) et l'édition augmentée, en huit livres, de ses *Nugae* (1538). V. Carré, *De Nicolai Borbonii vita et operibus*, Paris, 1888. Jacques Toussain comparait déjà à Ovide ce Bourbon, qui s'en défendait modestement :

*Naso tibi videor, Tussane, intelligo : nempe
Scribo Tomianis carmina digna Getis.*

Les filles de Jean de Morel correspondaient en latin avec Bourbon, ce

édita entre tant d'autres les œuvres de Louise Labé et de Pontus de Tyard, put s'entendre avec Gryphe pour la mise en vente du volume qui arrivait tout imprimé d'Italie. Il est probable que Paschal se dirigea ensuite vers Toulouse ; mais c'est à Paris que Durban « son grand amy » fit publier, quelques mois plus tard, la traduction de son discours : « L'oraison de M. Pierre Paschal prononcée au Sénat de Venise contre les meurtriers de l'archidiacre de Mauléon, traducte du latin en françois par le Protonotaire Durban et nouvellement imprimée par commandement de la Royne de Navarre. Du mesme, France par prosopopée à la République de Venise. A Paris, par Vascosan, rue S. Jaques, M. D. XLIX. ¹ »

Un détail montre des relations déjà nouées avec le jeune groupe de Ronsard ; c'est un sonnet liminaire de ce livret, « prins sur le grec de Claude Rammile » et signé *I. A. de Baïf*, qui se trouve la première pièce de vers que Baïf ait publiée ². Quant au patronage de la Reine de Navarre, alors si honorable pour les écrivains, il est ainsi invoqué par le traducteur : « Ne trouve pas estrange, amy lecteur, si à present je veux publier à tous ceste mienne traduction, l'ayant par cy devant voulu communiquer à peu de personnes ; mais entens s'il te plaist que la Royne de Navarre, ces jours passez, apres en avoir (je ne scay par quelle fortune) ouy faire lecture, m'auoit commandé expressement qu'elle feust bien tost imprimée.... Il feust son plaisir d'user de la puissance qu'elle a sur moy, qui suis son treshumble et tresobéissant homme vassal et serviteur subject ; et ne luy pleust oncques admettre aucune de mes excuses ³. » La dédicace, adressée par Durban à son cousin Mauléon, est composée pour rehausser l'importance de cette publication, non seulement dans la famille dont elle proclame l'illustration, mais aux yeux de tous les lettrés :

qui amène son nom au voisinage de Ronsard. Il y a, à ce sujet, une jolie lettre de leur mère à cet humaniste dans un ms. de Munich (coll. Camer, vol. 33, fol. 134).

1. Bibl. nat., Rés. X 2527. Feuillet marqué de A à Gijj. Le passage de la dédicace cité plus loin n'atteste pas l'existence d'une édition manutienne, ou portant le nom des Alde ; il ne vise que le texte latin.

2. Le sonnet de Baïf, traduit des distiques grecs de ce Rammille qui se trouvent dans le recueil de Gryphe, manque à l'édition Marty-Laveaux. Il n'a point échappé à Augé-Chiquet, *La vie... de J.-A. de Baïf*, p. 55.

3. Marguerite de Navarre n'a pu voir la publication française, étant morte à Odos en Bigorre, le 21 décembre. La page d'agréable description des Pyrénées n'aurait pas manqué de lui plaire.

Davantage n'est-il raison que ceux qui sont des nostres à present et naistront d'eulx à l'advenir sachent que M. le Reverendissime Cardinal d'Armagnac advoua ton frere et les siens pour parens, Paschal pour gentilhomme de sa maison, et print ceste cause autant à cœur, que le plus important de ses propres affaires ? Ce que M. de Morvilliers, Ambassadeur pour le Roy, a sollicité à Venise, et M. de Termes soutenu en Piedmond, ne mérite il pas d'estre cogneu par ceulx à qui touche l'offense ? ne sommes nous pas redevables de beaucoup à M. de Corneillan, evesque de Vabres, et à M. l'auditeur Reomanus, autrefois mon precepteur, qui se sont monstrez autant liberaulx à n'y espargner leur bien, que volontaires à y employer leurs personnes ? Doibt il estre caché l'honneur que Paschal a fait à nostre maison, le vouloir qu'il nous a monsté, la peine qu'il en a prinse, les dangers où il s'est exposé et la memoire qu'il a laissée de sa charge ? Scaurions nous taire l'honnesteté de P. Manutius, un des premiers hommes qui se meslent des lettres, qui a voulu imprimer sous sa marque l'œuvre dudict Paschal ou plustost la nostre, aimant mieulx soutenir le party de la verité que favorir les coupables de sa propre patrie ?

Ces deux petits volumes, qui se réduisent à un seul ouvrage, vont être pendant longtemps tout le bagage littéraire du jeune humaniste. Mais il est de ces gens de plume qui font de leurs moindres pages une distribution avisée et avantageuse. Après en avoir tiré gloire parmi ses amis de province, Paschal a gardé quelques exemplaires du tirage pour les faire circuler dans la capitale, où il a décidé de chercher fortune. S'il l'a offert aux personnes en place, il n'a pas manqué d'en munir les poètes. Ronsard, qui l'a reçu, y fera plus d'une allusion directe. Chacun l'accueille avec bienveillance, et ce n'est que plus tard qu'Étienne Pasquier y dénoncera, comme le poète déçu, la médiocrité de la composition, les emprunts du style, la servile imitation des Italiens ¹. Au début, presque tout le monde y est trompé. Une seule protestation paraît s'élever contre les prétentions de l'auteur. Elle vient d'un de ses anciens maîtres de Toulouse, le professeur de droit civil, Étienne Forcadel. Cet écrivain, qui n'a pas été sans relations avec Ronsard ², a déjà des liens avec le groupe de protecteurs dont se réclame Paschal ; il dédie des vers au cardinal d'Armagnac, à Jacques de Corneillan (*Cornelianus*), à Phi-

1. V. plus haut, p. 261, 263.

2. V. p. 192.

landrier ¹, à Antoine du Moulin, à Pierre de Mauléon lui-même, au Premier Président et aux conseillers de Toulouse ². Du même milieu littéraire que Paschal, et son aîné, il ne se laisse pas prendre à tant d'étalage ; son recueil de 1551 contient une petite pièce, qui le vise assurément :

A l'imitateur de Cicero.

Toy Orateur, singe du grand Romain,
Oy ce que dit sa dorée éloquence :
Que le parler, tant doux soit il, est vain,
Si quand et luy n'y ha bonne sentence :
Profond savoir, mais rude, c'est enfance,
Les mots ornez et nuds, temerité :
Qui parle bien avecques gravité
Sèmble le champ fleurissant et fertile :
Car en tous poincts ha le prix merité,
Qui sct le doux accoupler à l'utile ³.

Il semble que le talent qu'elle a vu naître inspire à Toulouse quelque défiance. Il n'en est pas de même pour Paris, où s'exercera sans contrôle sur les lettrés le prestige des succès d'Italie et de l'imperturbable faconde du cicéronien.

II

Ce fut Ronsard lui-même qui commença la renommée de Pierre de Paschal. La sienne débutait à peine et n'était guère sortie du cercle de poètes où son génie était fraternellement reconnu. En 1550, paraissait son premier volume, le fier recueil des *Quatre*

1. *Stephani Forcatuli iureconsulti epigrammata*, Lyon, J. de Tournes, 1551, p. 87, 145, 170. Une pièce est dédiée à Jean de Mauléon : *M. P. Durbano Maulio Senatori nobiliss.* ; une autre *Ad Io. Mensencallum Senatut Tol. praesidem Max.*, p. 53, 153). Les vers adressés à Philandrier sont intitulés : *De Gulielmo Philandro Architecturae bonarumque artium peritiss.* Le poète suppose que Phébus est inquiet pour son palais, qui menace ruine ; son embarras ne durera point : *Ecce Philander adest.*

2. *Poésie d'Estienne Forcadel*, Lyon, J. de Tournes, 1551, p. 131, 138.

3. *Poésie*, p. 152. Les *Epigrammata* ne contiennent qu'un distique insinifiant adressé *Pe. Paschalio doct.* (p. 111). Paschal mentionne Forcadel dans une lettre à Revergat : *Forcatulum nostrum meis verbis salutabis* (Recueil de 1548, p. 135).

premiers livres des Odes, où s'affirme le chef de l'école. Dès le premier livre, Paschal obtient sa dédicace, et l'on va voir de quel ton Ronsard associe à sa fortune ce jeune homme inconnu, cet autre Pierre, qu'il se charge d'immortaliser avec lui. N'aurais-je point tort, dit-il avec emphase,

Si je n'emplumoi la gloire
De toi, mon Paschal, affin
Qu'elle voltige sans fin
Dans le temple de Mémoire ?
La cheine qui entrelace
Ton esprit avec le mien,
Et mon nom semblable au tien
Commande que je le face.
...Ia ton Languedoc se vante
D'honorer son nourrisson

Fait immortel par le son
Du Vandomois qui le chante.
Vraiment mes vers manifestes
Diront que tu fus ami
De moi, t'élevant parmi
L'honneur des troupes célestes.
La carrière du tens use
Les palais laborieux,
Non les traits victorieux
Venant de l'arc de ma muse ¹.

Comment ce lien est-il si promptement noué entre deux écrivains fort dissemblables de talent et de caractère ? comment Paschal a-t-il eu la fortune d'entrer dans le petit monde de Ronsard ? On peut penser à une rencontre au cours de ce voyage en Gascogne et aux Pyrénées, dont l'itinéraire nous est si mal connu et que le poète paraît avoir fait au cours de l'année 1549. Ce voyage l'a au moins intéressé à la province d'où Paschal est originaire ². Sans recourir à une hypothèse, il est plus simple d'admettre que la réputation de l'enseignement de Jean Dorat vient d'attirer au collège de Coqueret, parmi les auditeurs du grand humaniste parisien, Pierre de Mauléon et son ami revenant d'Italie. Nous avons le témoignage même du poète, qui, sans

1. C'est l'ode xix de ce livre I, où sont les grandes dédicaces littéraires et amicales à Du Bellay, à Dorat, à Baïf, etc. *Odes*, éd. Laumonier, t. I, p. 160. Les deux derniers quatrains viennent d'Horace, *Carm.* IV, viii, 13 et suiv. Ils subsistent dans l'édition de 1555 la variante significative qu'on trouvera plus loin.

2. On ne paraît pas avoir relevé, à propos du voyage de Ronsard aux Pyrénées, que rappellent les vers sur la mort de sa haquenée (*Odes*, t. I, p. 205), d'autres vers de l'*Hymne de Charles cardinal de Lorraine* (éd. L., t. IV, p. 235), qui ont tout l'accent du souvenir personnel :

Qui a point veu courir à bruyantes ondées
Un torrent franchissant ses rives desbordées,
Ou sur les monts d'Auvergne, ou sur le plus haut mont
Des cloîtres Pyrenez, quand la neige se fond
Et que par gros monceaux le Soleil la consomme ³

préciser absolument la première rencontre, assure que sa liaison intellectuelle avec les jeunes méridionaux a commencé chez Dorat :

...Chez lui premierement,
Nostre ferme amitié print son commencement,
Laquelle dans mon âme, à tout jamais, et celle
De ton ami Durban, sera perpétuelle ¹.

C'est donc l'Humanisme qui les a unis, et ce qu'on sait des dispositions d'esprit de Ronsard, à cette époque de sa formation, explique aisément son enthousiasme. Sensible à la belle phrase latine, qu'il pratiquait avec moins d'adresse que Paschal, il l'est aussi à l'autorité conférée par ce séjour d'Italie, qu'il souhaite pour lui-même. Dorat, plus averti, semble s'être détaché très vite de ces beaux parleurs. On peut croire qu'un maître aussi informé ne fit qu'un cas médiocre de la supériorité à l'italienne dont Paschal était fier ; il ne le nomme qu'une fois dans ses écrits, sans louange particulière, et n'a conservé avec Durban lui-même aucune relation. Des élégances purement verbales, qui le laissaient indifférent, devaient au contraire éblouir le jeune Ronsard. Celui-ci ne se contentait pas, dans son recueil de 1550, de l'ode à la louange de Paschal ; il revenait à lui, dans une seconde pièce, qui célébrait avec la même chaleur pédante les qualités d'esprit du conseiller au Parlement de Toulouse :

Languedoc me sert de témoin,
Voire Venise, qui plus loin
S'émerveilla de voir la grace
De ton Paschal, qui louengeant
Les Mauleons, alla vengeant
L'outrage fait contre ta race,
Lorsqu'au meillieu des Pères Vieux,
Degorgeant le present des Dieux
Par les torrents de sa harangue,
Il embla l'esprit des oians
Comme épics çà et là ploians
Dessous le dous vent de sa langue ².

Deux ans plus tard, le second recueil de Ronsard, les *Amours*, montre la même admiration affectueuse pour Paschal. Voici le

1. Bocage de 1554 (épître biographique *A P. de Paschal*).

2. *Odes*, t. II, p. 84-85. La fin de l'ode indique la préparation d'un ouvrage d'astrologie que Durban n'a pas publié.

sonnet qu'il lui adresse à Toulouse, y faisant sonner six fois son nom, et que va commenter Muret :

De toi, Paschal, il me plaît que j'écrive,
Qui de bien loin le peuple abandonnant,
Vas de l'Arpin les tresors moissonnant,
Le lon des bors où ta Garonne arrive.

Haut d'une langue eternellement vive,
Son cher Paschal Tolose aille sonnant,
Paschal, Paschal Garonne resonnant,
Rien que Paschal ne responde sa rive.

Si ton Durban l'honneur de nostre tans
Lit quelque fois ces vers par pasetans,
Di lui, Paschal, (ainsi l'apre secousse

Qui m'a fait choir, ne te puisse émouvoir)
Ce pauvre Amant estoit dinne d'avoir
Une maitresse ou moins belle ou plus douce.

Il adresse ce Sonet à Pierre Paschal, gentilhomme natif du bas pais de Languedoc, homme, outre la conoissance des sciences dignes d'un bon esprit (ausquelles il a peu d'egaus), garni d'une telle eloquence Latine, que mesme le Senat de Venise s'en est quelque fois émerveillé ... *Vas de l'Arpin les tresors moissonnant*. Vas soigneusement recueillant les richesses de l'eloquence de Ciceron. Il dit cela, parce que Paschal est un des hommes les mieux versés en Ciceron, qui vivent pour le jourd'hui... *Si ton Durban*. Michel Pierre de Maulcon, Protototere de Durban, conseiller en parlement à Tolose, homme tant excellent.... Entre luy et Paschal est une si grande amitié qu'elle est suffisante pour effacer toutes celles qui sont par les anciens auteurs recommandées ¹.

Pendant que tant des vers de Ronsard ajoutaient au lustre de cette amitié incomparable, Paschal faisait encore de Toulouse, écrit Muret, « sa plus ordinaire residance » ; mais il était quelquefois sur le chemin de Paris, et Magny le mentionne dans une ode *Aux nynyfes du Loth, pour caresser Paschal passant par Cahors*. Il annonce à ces nymphes qu'il ira bientôt chanter leur gloire sur les bords de la Seine, où son ami va le devancer :

1. Muret cite en témoignage trois strophes de l'ode à Durban (*Les Amours, d'après le texte de 1578*, éd. Vaganay, p. 391. Ed. L., t. VI, p. 160). La seule variante que présente l'édition de 1552 est au v. 3 : *Vas du Arpin*.... Notons qu'il n'y a aucune place faite à Paschal dans le recueil des *Juvenilia*.

Naguière, Mignonnes, vous vistes
 L'autre mignon des trois Charites,
 Son Durban l'ornement françois :
 Paschal, Nynfes, vous voiez ores,
 Vous voiez l'autre Arpin ainçois,
 Et bien tost vous verrez encores
 Vostre nourrisson Quercynois¹.

Paschal se trouvait à Paris, au carnaval de 1553, lors de la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle en l'hôtel de Reims, devant le Roi, bientôt suivie de celle du collège de Boncourt, que Pasquier a si bien contée : « Toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'es-choliers que les portes du collège en regorgeoient... Et les entre-parleurs estoient tous hommes de nom, car mesme Remi Belleau et Jean de la Péruse jouoient les principaux rollets². » Notre humaniste assista au festin d'Arcueil, où les poètes fêtèrent le succès d'un des leurs, et il a l'honneur de figurer dans l'énumération des *Dithyrambes recitez à la pompe du bouc de Jodelle* :

Tout forcené à leur bruit je fremy ;
 J'entrevoiy Bayf et Remy,
 Colet, Janvier et Vergesse et le Conte,
 Paschal, Muret et Ronsard qui monte
 Dessus le bouc, qui de son gré
 Marche affin d'estre sacré
 Aux pieds immortelz de Jodelle,
 Bouc le seul pris de sa gloire eternelle,
 Pour avoir d'une voix hardie
 Renouvelé la Tragédie...³

La même année, Ronsard, publiant avec quelques odes récentes la deuxième édition des *Amours*, introduit le nouvel ami dans une réunion d'un caractère plus sérieux. C'est celle de la « chère bande » idéale, choisie pour aller vivre aux *Isles fortunées*, parmi le repos et la solitude consacrée aux Muses. Le texte original

1. *Gayetez*, éd. E. Courbet, p. 39.

2. Gustave Lanson, dans ses *Etudes sur les origines de la Tragédie classique en France*, a reporté à 1553 cet intéressant épisode de notre histoire littéraire. (*Revue d'hist. litt.*, 1903, p. 187-189 et 195). Cf. Laumonier, *R. poète lyrique*, p. 100, et l'éd. de Binet, p. 154.

3. Éd. L., t. VI, p. 186. La pièce a paru dans les *Folastries*.

du poème dédié à Muret porte en bonne place le nom de Paschal, disparu des éditions suivantes :

Je voy Baïf, Denizot, Tahureau,
Mesme, du Parc, Bellai, Dorat et celle
Troupe de gens que devance Jodelle.
Ici Maclou, là Castaigne conduit,
Et là j'avise un grand peuple qui suit
Notre Paschal...¹

Au mois d'août de cet an mémorable, Denys Lambin, en voyage aux environs de Paris avec le train du cardinal de Tournon, rencontre Paschal, qu'il a dû connaître à Toulouse. Il raconte à Ronsard leur conversation à son sujet, et loue la réserve et la bonne tenue du jeune lettré (« inest enim in eius fronte et oculis pudor ille ingenuus, doctrina et literis.... dignus »)². Quoi qu'on pense de ce dernier détail, la lettre atteste que Paschal fait bien partie de la Brigade.

C'est le moment où la renommée de Ronsard s'étend avec rapidité et où la France littéraire se prend tout entière à l'acclamer. Une preuve, entre bien d'autres, est l'anecdote des Jeux Floraux, à laquelle Paschal se trouve mêlé. Un passage ampoulé et peu exact de Claude Binet raconte comment son maître « reçut de Tolouze une gratification, non seulement libérale, mais qui temoignoît le bon esprit et jugement de ceux qui l'offroient et le mérite de celui qui la recevoit » ; ce fut le prix de l'églantine des Jeux Floraux, « instituez par ceste noble dame Clemence Isore »³. Binet fait honneur à Pibrac de cette initiative : il semble bien qu'elle revient plutôt à Paschal, si l'on interprète le texte de la délibération du Collège de rhétorique de Toulouse, du 3 mai 1554 : « Quant à la fleur de l'églantine, fut par commun advis et délibération arresté qu'elle seroit adjudgée à M. Pierre de Ronsard, poëte ordinaire du Roy nostre sire, pour excellense et vertu de sa personne, et que la dicte fleur soit aug-

1. Texte publié par Laumonier (*Revue d'hist. litt.*, 1905, p. 249). Il est tiré des *Amours* de 1553, achevés d'imprimer le 24 mai et accompagnés de quatre pièces « non encor imprimées », dont *Les Isles fortunées*. L'énumération a souvent changé suivant la fantaisie de Ronsard. Cf. éd. Bl., t. VI, p. 173. En 1560, le nom de Paschal est remplacé par celui de Magny.

2. V. p. 161.

3. *La vie de P. de Ronsard*, éd. L., p. 23, et l'annotation, p. 146-150.

mentée de prix selon ce qui seroit advisé, laquelle luy seroit envoyée et portée en la court, et en son lieu seroit reçue et acceptée par M. Pierre Pascal, docteur et maistre en la dicte science. » Le greffier consigne en son livre rouge qu'il a délivré, dans la séance solennelle de l'année, « la fleur de l'églantier audict Paschal, tenant lieu du sieur de Ronsard poète »¹. Cette formalité fut accomplie dans la séance annuelle où le Collège reçut les remerciements des précédents lauréats²; mais la fleur réservée à Ronsard ne fut point envoyée et, l'année suivante, par délibération commune du Collège et des Capitouls, convertissant et augmentant le prix de l'églantine, on fit exécuter par un orfèvre de la ville une Pallas d'argent, qui prit le chemin de Paris. Ronsard adressa des remerciements pour un présent qui paraît lui avoir été agréable et qu'il offrait, à son tour, au roi Henri II. On a six courtes pièces latines de Du Bellay, consacrées à célébrer le don d'une ville lettrée et sa destination dernière³; elles prouvent l'intérêt que prit à cet hommage l'entourage du poète, et contrastent avec le dédain affiché, quelques années plus tôt, dans le manifeste batailleur de la *Deffense*, pour ces Jeux Floraux de Toulouse, bons, semblait-il, à couronner des « épiseries » et à prolonger misérablement l'existence des formes désuètes de notre poésie⁴.

Cet épisode, qui prouve tout au moins que Paschal savait être agréable aux gens, n'a laissé chez Ronsard aucun sentiment de reconnaissance. Il l'oublie naturellement, le jour où il lui con-

1. Du Mège, *Histoire des institutions de Toulouse*, t. IV, p. 310 (cité par Paul Bonnefon, *l. c.*, p. 39). J. de Lahondès, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, année 1908, p. 183-185. Les documents de ces deux publications se complètent sur notre sujet.

2. Voici ces noms sans gloire, d'après Du Mège, qui voisinent avec Ronsard : Roguieris, Moëan et Podius. Ce dernier ne serait-il pas B. du Poey du Luc?

3. *Poemata*, Paris, 1538, fol. 26 v^o à 28 : *In Mineruam argenteam à S. P. Q. Tholosano Petro Ronsardo ludis Floralibus decretam et postea ab ipso Ronsardo Herrico Regi Christianiss. dicatam*. On notera surtout la pièce qui commence ainsi :

*Cur, Ronsarde, nono atque inusitato
Decreto tibi nobilis Tholosa
Caelatam modo detulit Mineruam?
Vt qui scilicet et usitata Gallis
Sic uestigia linquit...*

4. *Deffense*, l. II, ch. iv. Cf. plus haut, p. 263, n. 1.

vient de faire un récit satirique de la conduite adoptée par le Gascon pour se faire bien venir des poètes. On ne peut peindre avec plus de férocité l'indiscrétion du quémandeur et ces flagorneries mutuelles dont usent quelquefois encore les gens de lettres. Pas un écrivain n'échappait aux sollicitations, même ceux qui composaient en grec ; aucun ne savait s'en défendre ; et Ronsard s'accuse d'avoir donné l'exemple de la pire faiblesse (« impudentissimis iisce laudationibus, ad taedium et nauseam usque et usque efflagitatis, malo daemone initium dedit »). Il cite quatre noms de sa future Pléiade parmi ceux des innombrables dupes (« alii innumeri eodem veneno infecti »)¹.

Quels que soient les procédés, ils ne laissent pas de réussir. Paschal recueille de tous côtés les attestations louangeuses. Du Bellay lui dédie, dès 1553, un sonnet où il lui confie ses ennuis de plaideur au Palais et son labeur de traducteur du VI^e livre de l'*Enéide*. Le ton y est tout pareil à celui de Ronsard :

Docte Paschal, honneur de la Garonne,
Qui, retraçant d'une diuine main
Les plus beaux traicts du mieux disant Romain,
T'es mis au chef la plus docte couronne²...

Jacques Tahureau compose une longue épître *A Pierré de Paschal et aux dieux en sa faveur*. Que glaner dans ces trois cents vers, où l'éloge du « divin Paschal » et l'analyse de son fameux discours de Venise s'entremêlent de prolixes évocations mythologiques ? Celle-ci a le mérite de quitter l'Olympe :

Je voy, je voy desjà près des belles fontaines
S'assembler les beautez des nimphes Tholozaines ;
Je les voy, ce me semble, aux bords des cleres eaux,
Tortiller de leurs doys mille odorans chapeaux
De fleurettes d'eslite, et toutes faisans feste
A Paschal, à l'envy luy en couvrir la teste³...

1. V. p. 264.

2. Du Bellay, *Œuvres poétiques*, éd. Chamard, t. II, Paris, 1910, p. 284 (éd. M.-L., t. II, p. 141). La date est établie par Chamard, *J. du Bellay*, p. 248.

3. *Les premières poésies de Jacques Tahureau*, Poitiers, 1554 (dans les *Poésies de J. Tahureau*, éd. Blanchemain, Paris, 1870, t. I, p. 75-91). Le poème, dont Colletet parle avec un éloge qui surprend, fait allusion au procès de Paschal mentionné plus loin.

Loys le Caron nomme l'humaniste parmi les nobles esprits

Qui ont rendu au François
Un vaillant bruit eternal ¹.

Mais c'est surtout Olivier de Magny qui donne à Paschal une place considérable et, de son propre aveu, encombrante. Leur caractère autant que leur origine les prédisposent à s'entendre. Il y a en Magny le plus aimable des cadets de Gascogne, qui a pu accorder à Paschal une sympathie sans réserve, étant lui-même fort habile à bien aménager son destin. Venu avant lui à Paris, son charme et son talent l'ont fait adopter de bonne heure par la Brigade. Il commence, à vingt-trois ans, d'édifier sa fortune sur le recueil de ses *Amours* et aussi sur le souvenir de son maître, le célèbre aumônier de François I^{er}, un des amis de la Reine de Navarre, Hugues Salel, abbé de Saint-Chéron, dont il a été plusieurs années le secrétaire. Le titre même des *Amours* du jeune poète de Cahors annonce dès vers inédits de Salel, qu'il a cru pouvoir joindre à ses propres œuvres ². La précaution est ingénieuse, et les vers liminaires, dont il est honoré avec une abondance extrême, attestent l'avantage qu'il tire de la mémoire respectée de l'helléniste, sous le patronage duquel il abrite ses débuts. Il a préparé en même temps l'édition des livres X et XI de l'*Iliade*, traduite par Salel. Cette publication, destinée à compléter celle des dix premiers livres mise à l'impression du vivant de l'auteur, témoigne à nouveau du culte que Magny lui garde, ainsi que de la part prise à ses derniers travaux ; il y joint un *Tombeau* de Salel, où il sait grouper de beaux hommages posthumes, parmi lesquels un poème de Ronsard lui-même ³. Paschal y figure par une simple épitaphe latine, rappelant surtout la retraite à Chartres et les dernières années du traducteur de l'*Iliade* : HVGONI SALELLIO

1. *La Poésie*, Paris, 1554, fol. 47 v^o.

2. *Les Amours d'Olivier de Magny Quercinois, et quelques odes de luy. Ensemble un recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de Saint-Chéron, non encore veües*, Paris, Est. Groulleau, 1553. Le privilège est du 18 mars 1552.

3. *Les unzieme et douzieme livres de l'Iliade d'Homere, traduitz de grec en françois par feu Hugues Salel... avec quelques vers mis sur son tombeau par divers poètes de ce temps*, Paris, Sertenas, 1554. Le privilège est du 25 juillet 1554, et la dédicace est à Jean d'Avanson. Cf. l'édition des *Sous-pirs* d'E. Courbet, p. xij, et Jules Favre, *Olivier de Magny*, Paris, 1883, p. 45-46.

CADVRCO, *qui ex regia mortuo Francisco, ut se totum otio et doctrinae dederet, Carnutum venit, ubi aliquot post annos diuturno et mortifero morbo affectus de vita placide et constanter decessit. Anno a salute mortalibus restituta M. D. LIII. Vixit an. XLIX, men. VI.* C'est le ton des inscriptions relevées par l'auteur sur les tombes italiennes de l'époque ; Paschal se plaira à en composer d'autres, et celle qu'il fera pour Joachim du Bellay est vraiment un modèle du genre. N'oublions pas que cette sorte de travail ne lui coûte guère et qu'il aimera toujours éblouir ses contemporains à peu de frais. L'éditeur prête à « l'ombre de Salel » ce remerciement :

Je te veux dire aussi comme je vien d'entendre
 Le Ciceron Paschal, qui daigne sur ma cendre,
 Tesmoignant mes vertuz, respandre de sa main
 Les tresors plus divins de son parler Romain ¹.

Magny célèbre encore, dès sa première ode, l'orgueil qu'il ressent de cette amitié. D'après lui, Paschal a attiré les regards du Roi, l'estime du poète de la Cour, Mellin de Saint-Gelais, et Toulouse est de plus en plus fière d'un fils aussi glorieux :

Ja desja je voy ce grand Roy,	Je voy son esprit et ses yeux
Ce grand Henri, Dieu de la France	Fichez d'un travail qui recreé
S'aprivoysant dessous la loy	Sur le distillant gracieux
De tes escritz pleins d'excellance ;	De ta langue docte-sucrée....
Je voy comme beant il fait	Je voy Garonne desborder
Jugement saint de ta doctrine,	Orgueilleuse de sa victoire,
Et comme il estime parfait	Et avec Tholose acorder
L'enfantement de ta poitrine.	L'hinne consacré de ta gloire ;
Je voy le mignon d'Apollin,	Je voy encor les Seurs au bal,
Celuy qui repaist son oreille,	Mignardans un chant delectable
Le graue-doux savant Mellin	Qui ne resonance que Paschal,
Tout ravy de ceste merveille ;	Leur cher Paschal inimitable ² ...

La dédicace des *Gayetes* constitue un nouvel hommage ³. Le recueil a une réputation fâcheuse, qu'il ne justifie qu'à demi, car le ton lascif y est assez rare et, pour peu qu'on ait feuilleté une

1. *Odes*, éd. E. Courbet, Paris, 1876, t. I, p. 58 (à Monsieur d'Avanson).

2. *Amours*, éd. E. Courbet, Paris, 1878, p. 92-94. Les « Seurs au bal » sont les Muses. L'ode a, bien entendu, une strophe consacrée à Durban.

3. V. p. 272.

certaine littérature latine de la Renaissance, on est porté à moins de sévérité pour cette gaité gauloise et plutôt bachique. La pimpante pièce des *Martinales*, qui ne serait point indigne de la veine plaisante de Ronsard, désoblige à peine un instant les chastes oreilles. Paschal y paraît plusieurs fois, dans les attitudes les plus joviales, mêlé à ce groupe d'amis réunis autour de François de Charbonier et de sa « nynfe geolière » pour fêter Bacchus, « le bon Denis, le bon père », sous la treille du cabaret parisien. La compagnie est au rendez-vous, et la faim l'« espoignonne » ; la perdrix se dessèche sur la broche, parce que Paschal est en retard ; il arrive, s'excusant sur la pluie « qui l'a moitement trempé ». On se met à table, le garçon passe « l'aiguière lavandière » et, tandis qu'on attaque les viandes et que Charbonier découpe le « poulastre indien », Magny entonne l'éloge des convives :

Dieu gard Paschal, qui les Graces
Par leur trasses
Suyt tousjours d'un libre pas...
Voyez Paschal notre guide
Comme il voyde
Ce verre plein de vin blanc....

Les belles Muses ne sont point oubliées, non plus que les maîtres absents. On évoque le « Pétrarque Vendomois », on rappelle le festin d'Arcueil, et tous boivent en chœur « à ce tout divin Jodelle », s'essayent à vider le pot à la ronde, avalent « au tireligot » le malvoisie « et ce bon gros vin de grave — qui les lave — de tristesse et de tourment » :

Paschal enseigne et radresse	Voyez le comme il enserre
De la presse	De ce verre
Ceux qui faillent en cecy,	Les despoilles dedans soy,
Et nous monstre la maniere	En l'honneur de son Oreste
Taverniere	Tout celeste,
D'escarbouiller le soucy.	Son Durban à qui jé boi ¹ .

Tout cela est innocent et joyeux, dans une tradition qu'on sait assez être nationale ; Ronsard n'a pas dédaigné d'accorder son

1. *Gagez*, éd. E. Courbet, p. 64, 65, 70, 72. La date est donnée par le motif du retard que met Pascal à rejoindre la compagnie :

Pascal, qui plus la decore,
Est encore
Par la ville à son procès...

luth à de telles chansons, et son élève ne s'y montre point maladroit. Il peint vivement un Paschal de belle humeur, hors du ton gourmé de pédant, qu'il reprend ailleurs avec son latin et qu'il affiche avec avantage en d'autres lieux. Ses amis de lettres s'entendent à merveille à soutenir son ambition en bataille et à le pousser dans le monde. Il faut s'adresser encore à Magny, dans ses *Odes*, pour savoir jusqu'où s'enfle, chez un poète d'alors, l'hyperbole de l'amitié. Le livre II est presque entièrement rempli par la gloire et les intérêts de Paschal.

Un procès important, qu'il soutient à Paris, fournit matière à trois longues odes adressées à M. d'Avanson, premier président au Grand Conseil du Roi, à Jean Bertrand et à Nicolas Compain, conseillers au même Conseil, toutes « en faveur de Pierre de Paschal ». Le poète décrit dans la première les tourments du plaideur, « son front qui trop se ride », sa face « trop humide » ; il dit comment se lamentent ses amis

Et la docte Tholoze encore,
Qui par l'honneur de son sçavoir
Tant d'honneur se sent recevoir
Qu'en l'honorant elle s'honore.
Je cognoy parmy cette bande
Son Durban, le mignon des Dieux¹ ...

L'ode au conseiller Bertrand lui annonce que Paschal a pris en main l'éloge de l'illustre famille à laquelle il appartient, et qu'il va célébrer dans la langue « du mieux disant Romain » :

Je rencontray l'œuvre latine,
Ainçois de Paschal les torrentz,
Plains d'éloquence et de doctrine
Qui bruioient l'honneur des Bertrandz...
Paschal que les Graces chérissent,
Paschal que les Muses nourrissent²...

Ce nourrisson des Muses, si dévoué à la famille des Bertrand, mérite qu'on se hâte d'arrêter une ordonnance en sa faveur ;

1. *Odes*, t. I, p. 88-89. Après Durban et Panjas, le poète énumère Tumery, Revergat, la Roze, Dubuix [du Poey ?], Charbonier. C'est le groupe toulousain de Paschal ; les *Martinales* l'ont montré à Paris dans un autre groupe, avec Mugny, Charbonier, Cappel, Navières, etc. Mis au net en 1537, le recueil des *Odes* contient des pièces de diverses époques.

2. *Odes*, t. I, p. 102.

un tel geste est digne du magistrat ami des lettres, qui se fait

Bien aymer des Cygnes parfaitz,
Des Cygnes qui sont les Poètes...

Les mêmes adjurations sont adressées au conseiller Nicolas Compain, à qui l'écrivain promet de chanter son los sur la Seine, le Lot et la Loire, à la manière des Anciens, c'est-à-dire de façon pindarique, « tout ainsi que notre Ronsard ¹ ». L'ami soutenu auprès de ses juges de cette façon originale gagna-t-il ce fameux procès ? Il obtint, du moins, fort peu de temps après, un succès beaucoup plus considérable. Dans la dernière ode du livre, Magny instruit la postérité de la nouvelle dignité de son héros. Elle a pour titre : *Sur son partement de France pour aller en Italye, à Pierre de Paschal, historiographe du Roy* ². Les premières strophes annoncent à celui-ci le départ de Magny, avec l'ambassadeur Avanson, et le plaisir qu'il aura de retrouver à Rome Panjas et Du Bellay, parmi « les plus belles antiquitez », cependant que leur ami commun tiendra à Paris une plume honorée :

Tandis sur le mestier Romain
Tu tixtras de ta docte main
Le fil de ta Françoisse histoire,
Empennant si bien la victoire
Et l'honneur de nostre grand Roy,
Qu'à jamais sa gloire par toy
Volera vive en la mémoire.

Certes noz nepveux qui viendront
Grandement heureux tiendront
Nostre belle et fertile France,
De quoy dechassant l'Ignorance
Elle allaicte ore en son giron
Un Paschal qui de Ciceron
Egalle la douce eloquence.

1. Odes, t. I, p. 111-112. Le sonnet xcii des *Souspirs* mentionne avec Paschal le même conseiller au Grand Conseil.

2. On assigne communément à ce départ, avec l'ambassadeur Avanson, la date de 1553. Mais Avanson paraît avoir fait le voyage de Rome plus d'une fois, et c'est à l'année 1554 qu'il convient de reporter la nomination de Paschal.

Aussi ce grand Roy le sçait bien,
 Qui soigneux d'acquérir le bien
 A qui nul bien se parangonne,
 Maintenant la charge te donne
 D'escrire tout ce que soubz luy
 Nous avons veu iusqu'au jourd'huy,
 Depuis qu'il vint à la couronne ¹.

Interrompons ici le défilé des poètes qui ont célébré notre humaniste, pour le contempler dans ses fonctions inattendues d'historiographe de France.

III

Pierre de Paschal voyait ses ambitions comblées. Il obtenait, pour l'unique mérite de son pur langage, d'être chargé d'écrire l'histoire de son temps et de son roi, honneur insigne que son modèle cicéronien, Étienne Dolet lui-même, avait sollicité et espéré vainement de François I^{er} ². Le petit Gascon, dont la seule force était de croire en soi-même, avait fini par imposer cette confiance autour de lui et en tirait un prodigieux parti. Fort attaché aux biens terrestres, il pouvait regarder sa fortune faite. Il avait charge de cour ; il approchait les grands, recevait pension du Roi. Cette pension était de douze à quinze cents livres selon Brantôme, qui le peint, en un malin portrait, « tout glorieux » au temps de sa « piaffe » ³. Le pamphlet de Ronsard donne, sur les moyens qu'il employa pour réussir, des détails particuliers que nous pouvons vérifier en partie.

Le bruit extravagant fait par les poètes autour de lui servit assurément à son succès. Mais il eut des répondants plus sérieux auprès de Henri II, de Catherine de Médicis et du cardinal de Lorraine, qui le fit choisir ; ce furent deux prélats lettrés, importants à la Cour, auxquels il fut recommandé sans doute par le

1. *Odes*, t. I, p. 114-115. L'ode prévient un reproche déjà entendu :

Si quelcun, Paschal, te trouvant
 Dedans mon l'vre si souvent,
 Envieux, m'en vouloit reprendre...

2. Voir l'épître par laquelle Dolet dédie au Roi le second tome des *Commentaria linguae latinae*, Lyon, 1538.

3. Voir plus loin, p. 338.

cardinal d'Armagnac. L'un, le disert Lancelot de Carle, évêque de Riez, appréciait l'Italie et la culture qu'on en rapportait ¹; l'autre Jean de Monluc, évêque de Valence, frère du grand capitaine et fort différent de lui par le caractère, était mêlé de près à la politique royale et se rapprochait des idées conciliatrices de Michel de L'Hospital; Ronsard louera ses vertusecclesiastiques, notamment dans la *Complainte à la Royne mère*, de qui Monluc sera un intime conseiller ². Le poète assure que la flatterie n'a pas suffi à Paschal pour obtenir l'appui de ces éminents personnages, mais qu'il a exploité leur goût sincère des bonnes lettres, en se faisant valoir à leurs yeux par des épîtres pillées chez les cicéroniens qualifiés (« *decepti quibusdam Sadoleto et Bembo subrepticiis epistolis et a quibusdam dicendi formulis e Cicerone perperam petitis* ») ³. Il oublie que lui-même fut le premier prôneur d'un obscur écrivain proclamé par lui le Cicéron de la France.

Comment s'y prit Paschal pour faire réussir ses démarches, on le voit dans une lettre adressée à un de ses parents, Guillaume Bohier, président au Parlement de Toulouse, personnage influent et consulté ⁴. Ce document, qui a trouvé le chemin de la Cour, définit en bons termes toute la doctrine littéraire qu'il exploite. On y apprend par quels arguments il fait soutenir sa candidature au poste lucratif sur lequel il a jeté son dévolu, et aussi quelles sont les idées régnantes sur l'art de l'histoire et sur la convenance de ne l'écrire qu'en pur langage cicéronien ⁵:

... Auere te certo scio tum Gallicarum rerum historiam pure et latine scriptam videre, tum a me scriptam. Quod quidem quam sit

1. V. p. 185.

2. Ed. L., t. II, p. 14; t. VII, p. 569 (*Bocage royal*). Monluc fut ambassadeur en Pologne où il assura l'élection, royale du duc d'Anjou. Tamizey de Larroque a publié des *Notes et doc. inéd. pour servir à la biographie de Jean de Monluc*, 1868. Émile Picot a esquissé cette biographie, l. c., t. I, p. 251-269. Son rôle équivoque lors de la Saint-Barthélemy est mis en lumière, à propos de l'*Epistola* de Pibrac, par René Radouant, dans la *Revue d'hist. litt.*, 1919, p. 17-28.

3. V. p. 265.

4. Il avait été lié avec Lazare de Baïf, ayant été chargé de procéder, de concert avec lui, pendant sa mission de 1544 en Languedoc, aux engagements du domaine, négociations d'emprunts, etc. (*Catalogue des actes de François Ier*, t. IV, p. 668.)

5. Bibl. nat., Lat. 8585, fol. 47-48. « P. Paschalius G. Boerio Praesidi S. D. » Ces quatre pages autographes sont la seule lettre originale de Paschal que j'aie retrouvée.

magnum, quamque et magnae et arduae cogitationis indigeat vel ex hoc ipso intelligi potest, quod hominem qui pro dignitate id praestare potuerit adhuc vidimus neminem. Quotus enim quisque est qui de horridis rebus nitidam, de ieiunis plenam, de peruulgatis nouam orationem faciat? Permulti sunt in Gallia, fateor, qui non pessime illi quidem loquuntur, et literatius fortasse quam caeteri; sed qui plane, qui dilucide, qui ad rem et dignitatem ornate scribant, non ita multi. Unus inanem quandam verborum volubilitatem eloquentiam esse putat; alter una aut altera oratione, horridis verbis et insolentibus ab autoribus omnibus sine ullo delectu sumptis, quoquo modo composita eloquentem se esse praedicat¹. Quid quaeris? Tota illa vetus copiose loquens sapientia, hoc est eloquentia, in obliuione quasi perpetua iacet. Et nisi Ciceroniani quidam, qui iampridem Dei Opt. Max. quodam veluti munere ex Italia sunt exorti, illam ab obliuione hominum atque a silentio vindicassent, obruta omnino iaceret.

Horum ego hominum sectam atque institutionem iuuenis apud Iacobum Sadoletum Cardinalem (qui fuit eodem ex studio non apud Italos solum, sed apud omnes gentes etiam vir, ut scis, eruditissimus) diligenter satis sum prosecutus²; idque me unum assecutum esse confido, ut scriptorum subtilitatem aliorum et elegantiam perspiciam; subtiliter vero ac eleganter, et antiquo illo et Romano more me scribere posse plane desperem. Quare, Boeri, dolet mihi, et vehementer quidem dolet, cum honestae tuae postulationi, ut maxime vellem, concedere non possum.

Veruntamen fac me eum esse qui hoc ample praestare et cumulate possim. Fac meam eius generis esse orationem quae nostrorum Ciceronianorum (quos enumerare perfacile est, ita sunt pauci) teretibus ac religiosis auribus abunde satisfaciat... At Regis annales, et Regis praesertim omni praestantia praecellentis, conficere; nostrorum Imperatorum rei militaris virtute caeteris omnibus praestantium, et eruditionem, nostrorum denique temporum consilia atque euentus historiis latinis ita mandare, ut veteris illius eloquentiae pressum aliquod vestigium perpetuo appareat, magnum hoc totum est, fateor, atque haud scio an de caeteris omnibus aliis rebus longe maximum.

Quod quoniam proximis his superioribus annis quidam, orationis faciundae ac poliendae meo quidem iudicio plane ignari, attingere sunt conati, quid in hoc ego genere possim non experiar. Tantum dicam me nuper in quendam historicum forte incidisse, qui tanta verborum ieiunitate et fame de laudibus Francisci illius, illius inquam

1. Ceci touche au point essentiel de la théorie cicéronienne.

2. Cf. plus haut, p. 273.

magni Francisci Gallorum Regis patriae totius ac Musarum omnium vere parentis, scripsit, ut ego humunculus Manium tanti Regis sanctissimorum quodam modo misererer ¹. Atque tali impudentia amarior factus, non solum genus scribendi putidum, sed hominem etiam ipsum quem nunquam videram, sum stomachatus. Videbatur enim certe tanti Regis splendorem, nescio quibus laudibus, maculare... Alicunde est tibi, Boeri, Ciceronianus aliquis requirendus ; in hoc quod petis unus, mihi crede, satis erit. Ille enim potest, quod isti volunt ; ille solus perficiet, quod isti conantur...

Le morceau est joli et adroit. Rien n'y manque, ni la fausse modestie, ni la féroce critique des prédécesseurs et des rivaux. L'autorité de l'Italie est invoquée avantageusement dans une cour où l'italianisme sous toutes ses formes gagne du terrain, grâce à la Reine et à son entourage. La thèse cicéronienne est défendue dans un style qui veut joindre l'exemple à la théorie. Ne nous étonnons pas de voir purement littéraires les titres qu'a fait valoir Paschal à écrire l'histoire de France. Telle était la tradition de l'historiographie officielle en langue latine, à laquelle avaient procuré quelque éclat les travaux sur les rois français du véronais Paul Émile ². Cette tradition devait se maintenir, lorsque le français fut tardivement adopté pour narrer les gestes de nos princes et de notre nation. La charge resta littéraire, et même oratoire, jusqu'au temps de Mézeray, et il suffit de rappeler les noms d'écrivains qui la tinrent au XVIII^e siècle, Voltaire, Duclos, Marmontel, et aux vingt et un volumes de *Discours sur l'histoire*

1. L'historiographe de François I^{er}, dont Paschal parle avec mépris parce qu'il n'est pas cicéronien, ne peut être qu'Arnoul le Ferron (1515-1563), le célèbre jurisconsulte bordelais, dont la continuation de Paul Émile s'arrête à la mort de François I^{er}. Son ouvrage historique venait d'être précisément publié par Vascosan. A la fin de sa vie, mieux éclairé sur les mérites d'Arnoul le Ferron ou n'ayant plus à diminuer un rival, on verra Paschal lui consacrer un court éloge funèbre.

2. Vascosan réimprime à Paris, en 1555, l'ouvrage suivant : *Pauli AemylII Veronensis historici clarissimi de Rebus gestis Francorum libri X. Arnoldi Ferroni Burdigalensis, Regis consiliarii, de rebus gestis Gallorum libri IX ad historiam Pauli AemylII additi, Chronicon I. Tili de regibus Francorum, a Pharamundo usque ad Henricum II* (in-8 de 448 p.). La dédicace de Michel Vascosan à François I^{er} est datée *Lut. Par. III non. Mart. 1539*. Le recueil ne dépasse pas le règne de Charles VIII et, malgré la promesse du titre, ne contient que l'œuvre de Paul Émile. La liste chronologique des rois comprend Henri II, qui est le 57^e depuis Pharamond.

de France laissés par Moreau, pour s'apercevoir qu'elle garda jusqu'à la fin des traces de son origine ¹.

Une quinzaine d'années après l'épisode ici raconté, Ronsard semble avoir compris la vanité d'une composition historique où la recherche de la forme reste le premier souci de l'écrivain. Il pense peut-être à l'expérience faite avec Paschal, il donne en tous cas un avis mûri par le temps et d'une éloquente autorité, lorsqu'il définit le rôle de l'historien dans un sonnet adressé au traducteur de Guichardin :

Non, ce n'est pas le mot, Chomedey, c'est la chose
Qui rend vive l'Histoire à la postérité;
Ce n'est le beau parler, mais c'est la vérité
Qui est le seul Trésor dont l'Histoire est enclose.

Celui qui pour son but ces deux poincts se propose
D'estre ensemble eloquent et loing de vanité,
Victorieux des ans, celui a merité
Qu'au giron de Pallas son Livre se repose... ²

L'ami de nos poètes n'eut point d'ambition aussi haute. Mais son travail historique ne fut pas une pure illusion, comme les contemporains l'ont cru. S'il y mit une lenteur exagérée, qu'explique son laborieux artifice, on ne peut nier qu'il ait accompli au moins une partie de la tâche pour laquelle il fut pensionné ³. Ses

1. Lacurne de Sainte-Palaye, dans son *Dictionnaire des Antiquités nationales* que possède le fonds Moreau de la Bibl. nat., a dressé une liste insuffisante, quoique abondante, des écrivains qui ont porté le titre d'*historiographe*. (La liste est résumée par Chéruel, *Dict. hist.*, t. I, p. 548.) Un arrêt du Parlement est relatif au choix de l'avocat Jacques Gohorry et à des émoluments de 500 livres tournois à prendre sur un legs de Ramus; on y voit assez bien quelle incertitude régnait dans la continuation de nos chroniques. Le ms. de Sainte-Palaye assigne à l'année 1553 la nomination de Paschal (fonds Moreau, 1518). Le titre d'historiographe de Henri II a été porté par un autre des premiers amis de la Brigade, Denys Sauvage, sieur du Parc.

2. Ed. L. t. VI, p. 422; éd. Bl., t. V, p. 356. Le sonnet a paru en titre de la traduction de l'*Histoire d'Italie... traduite par Hierosme Chomedey*, Paris, 1568.

3. L'historiographe était appelé à rendre par sa plume des services à la politique royale. Le premier travail de Paschal, à peine investi de sa fonction, fut précisément la publication d'un pamphlet intitulé : *Ad principes christianos cohortatio pacificatoria* (Lyon, Tournes, 1555), que lui attribue Dupuy. 29 pages in-8. *Cum privilegio Regis*. (V. Léon Dorez, *Inv. de la coll. Dupuy*, t. II, p. 154, description du vol. 624.)

manuscripts existent; on pourrait aujourd'hui les étudier, et même avec utilité ¹. Ce sont trois volumes de brouillons et de mise au net, équivalant à peu près aux quatre premiers livres de son ouvrage ². Le témoignage sur certains faits de son temps prendra même un réel intérêt au premier livre (qui commence à l'an 1547 et s'achève sur le récit de la naissance de la princesse Claude de France à Fontainebleau), si la mention suivante, que je trouve à l'*explicit*, est tout à fait véridique : « Primus hic liber (rerum ab Henrico rege gestarum) totus ex Caroli Lotharingi cardinalis commentariis est confectus; qui, quia maxi[mis] occupationibus distentus persequi historiam non potest, aduersaria scribit. At, ut hunc primum librum suis commentariis, sic caeteros omnes aduersariis, ut spero, illustrabit. VNI DEO HONOR ET GLORIA IN SEMPITERNVM AEVVM ³. » Il y a une tradition assez incertaine sur des mémoires écrits par le cardinal de Lorraine, dont rien ne s'est retrouvé jusqu'à présent. Cette collaboration illustre, attestée par la minute même de Paschal et dont il s'est fait gloire devant le public dans la dédicace de son éloge de Henri II, mérite sans doute d'être relevée dans son œuvre.

Ronsard, après leur brouille, l'accusera non seulement d'esquiver par paresse les obligations de sa charge, mais même de pratiquer le plagiat. Il nommera un personnage, simple homme d'armes des armées royales, dont l'historiographe aurait pillé les notes rédigées en français pour les transcrire en son latin ⁴. Cette

1. Le mérite de l'étude de Paul Bonnefon a été de mettre en lumière l'existence de ces manuscrits et d'établir que l'œuvre de Paschal n'est pas aussi infime que l'on s'est plu à le redire après Pasquier, Brantôme et La Croix du Maine. Bonnefon a publié, comme spécimen du travail de Paschal, un important fragment de son livre II contenant le récit des émeutes bordelaises de 1545 (*Pierre de Paschal*, p. 62-71).

2. Bibl. nat., *Dupuy* 624 (Dorez, t. II, p. 154); fragments autographes du I^{er} et du II^e livre. *Lat.* 11481 : fragment du I^{er} livre, en brouillon, et notes diverses. *Lat.* 18339 : les livres II, III et IV.

3. Bibl. nat., *Lat.* 11481, fol. 50. On lira plus loin, dans la lettre au cardinal de Lorraine, une autre attestation de cette collaboration et de l'existence de ces *Commentaires*.

4. V. p. 268. Ce texte du poète précise pour la première fois l'accusation de plagiat contre Paschal, portée par les contemporains et vaguement recueillie par le P. Lelong et par Aubery, qui paraît le confondre avec Charles Paschal, traducteur français d'un éloge de Catherine de Médicis (Bonnefon, p. 36). Le texte d'Aubery mentionne la disparition d'« une très ample et très curieuse histoire du règne de Henri II », rédigée par le car-

fois, la passion l'égare hors des limites de la bonne foi. On reconnaît aisément à quel ouvrage il fait allusion ; ce sont les *Commentaires sur le fait des dernières guerres en la Gaule Belgique entre Henri II^e et Charles V^e*, qu'a publiés en 1555 François de Rabutin, gentilhomme bourguignon de la compagnie du duc de Nevers, et qui ont été plusieurs fois réimprimés ¹. Or, l'auteur conte, dans la dédicace à son duc, comment il s'y prit pour tirer parti des notes journalières recueillies sur les faits qu'il avait vus et quels secours il dut solliciter :

Au retour du camp, fortune m'a porté à Paris, lieu honoré pour l'excellence de plusieurs hommes de bon esprit ; je m'enquiers des plus suffisans, je les recherche, cognoy, frequente, et finalement m'efforce d'acquérir leur bonne grace. Entre autres je m'adresse à monsieur Barthelemy, Maistre des Requestes du Roy, des plus estimez ; je luy communique mes brouillons et memoires, je luy fais ouverture de mon intention ;... il cognoît mon labeur avoir esté grand et mes escrits conformes à la vérité de ce qu'il en avoit sceu et entendu. Parquoy me conseille et m'admoneste de les faire imprimer et mettre en lumiere, non toutefois sans derechef les avoir communiquez à gens doctes ; entre lesquels, pour la singuliere amitié qu'il portoit à P. Paschal, gentilhomme de rare doctrine et sçavoir, il m'adressa à luy. Qui, voyant mon œuvre mal digéré et le stile mal limé et poly, ce que moy-mesme je cognoissois, tant à cause du peu de temps qui m'estoit resté à les disposer en bonne forme, que pour le default que je puis avoir des lettres, s'offrit de bon cueur à m'y vouloir ayder. Et ne pouvant satisfaire à ce labeur, *pour estre continuellement occupé à escrire noz histoires Françoises en Latin (je dis en Latin, Monseigneur, pource que, selon l'opinion des plus sçavans hommes, il ne semble point que ce soit un François, mais un César ou un Saluste escrivant)*, il pria un gentilhomme sien amy, nommé Guy de Bruès de Languedoc, proveu de grand sçavoir et humanité, vouloir m'ayder de son opinion. Lequel, pour divers empeschements, qui luy ostoient le moyen de veoir les autres, retint seulement le sixième livre...

dinal de Lorraine et confiée par lui à Paschal. La souscription du livre I^{er} des histoires de celui-ci, qu'on vient de lire, donne toute précision sur ces divers points.

1. Une *Continuation des Commentaires* a paru en 1559. Guy de Bruès, lié aussi avec Ronsard, les a continués jusqu'en 1562 (Hauser, *Les sources de l'histoire de France*, XVI^e siècle, n^o 1253). Je cite le texte de 1574.

Telle est la source du renseignement envenimé par Ronsard. L'accusation de plagiat a dû laisser Paschal indifférent. Il se croyait en droit d'emprunter des récits de soldat, puisqu'il les fondait dans un texte bien à lui. A ses yeux, tout le mérite de ce texte était d'être celui d'« un César ou Salluste écrivant » ; c'est aussi le défaut de ce qui nous reste de son histoire. La plus élégante uniformité ne cesse d'y régner. Le détail n'y tient de place que dans la description des cérémonies, où l'auteur paraît se complaire. S'il aborde une chronique plus familière, c'est sans quitter le ton noble, ce qui en enlève l'intérêt. Il est tout à fait à l'aise dans le discours, *oratio* ou *concio*, et dans l'éloge des princes et des grands personnages qui paraissent dans son récit. On voit qu'il s'est attaché par exemple, après avoir narré dans tous ses détails la pompe funèbre de François I^{er}, à Saint-Denis, à consacrer plusieurs pages au portrait moral et intellectuel du protecteur des lettres et des arts et à l'énumération des grands esprits qui ont honoré son règne ¹. Ce morceau devait, dans sa pensée, faire valoir sa prose abondante aux dépens du style sec de l'historiographe du roi chevalier, Arnoul le Ferron. Les narrations militaires l'intéressent beaucoup moins ; elles sont presque toujours traitées sans particularités bien précises et la phrase y est empruntée d'aussi près que possible à Cicéron ou à César.

Des notes conservées dans les brouillons de Paschal, et rédigées sous forme de lexique, témoignent de sa manière de lire les Anciens et d'en extraire les termes techniques qu'il peut utiliser sans trahir la pureté de la langue. La source est généralement indiquée et l'expression française est quelquefois mise en regard ². Ce travail d'adaptation du vocabulaire antique aux choses modernes est revendiqué dans sa préface comme un mérite considérable. Quelque médiocre valeur que garde cette œuvre de pur

1. L'éloge de François I^{er} et des écrivains de son temps ne manque pas d'un intérêt littéraire. On le trouve au ms. Dupuy 624, fol. 36.

2. Voici quelques-unes de ces notes, tirées du ms. Lat. 11481 : « *Sustinere equos*. Les tenir en bride et faire aller au petit pas. — *Cohors, turma*. Une bande de gendarmes. — *Turmatim*, par bandes. — Archiers de la garde. *Stipatores*. — Escarmoches. *Prima excursio levis armaturae*. Cie. — Espuier. *Nox illa tota exinanienda naui consumitur*. In Ver. — Un homme perdu. *Nemo est inquam inuentus tam profligatus, tam perditus*. Cic. *Pro Rab.* » — Dans un autre ordre d'idées, je relève une phrase que l'auteur applique à son cher cardinal d'Armagnac : « *ARMEIG. Est oratione suavis et ita moratus ut prae se probitatem quandam et ingenuitatem ferat*. Cic. »

humanisme, l'auteur y a travaillé avec méthode, se conformant à l'exemple de ses modèles italiens, eux-mêmes imitateurs des Anciens, et c'est justement ce qui lui constituait, dans le milieu français de son temps, la sorte d'originalité dont il était si vain. L'effort coûtait à sa nonchalance ; il le faisait cependant, et s'en exagérait l'importance. Au surplus, il était assuré d'écrire un latin meilleur que celui qui s'employait autour de lui. On ne peut donc pas dire, comme Ronsard, qu'il n'avait même pas commencé son travail, ni, comme Brantôme, qu'il vivait dans la fourberie et « amusoit le monde ». Il semble, au contraire, à qui parcourt ses manuscrits, qu'il croyait à son œuvre et qu'il était lui-même sa propre dupe.

IV

L'élévation de Paschal lui valut, parmi les poètes, un renouveau d'admiration. Aucun d'eux ne mettait en doute qu'on ne vît sortir un chef-d'œuvre historique de ses doctes veilles ; aucun ne jalousait l'honneur rendu à des mérites aussi rares ; ils y voyaient plutôt l'assurance que des faveurs analogues les attendaient sous d'autres formes. Joachim du Bellay s'inspire de cette espérance dans le discours qu'il adresse à Henri II pour lui recommander d'honorer Ronsard et de le traiter aussi bien que son historiographe. Le poète parle très noblement de ce qu'un roi peut attendre de l'histoire ; la postérité s'étonne seulement de le voir, même dans ce poème de circonstance, réunir deux noms aussi inégaux :

SIRE, parlant ainsi du pouvoir de l'histoire,
Je parle du poète, estant assez notoire
Que tous deux sont esmeuz d'un semblable désir,
Qui est de profiter et de donner plaisir.
Tous deux par leurs escripts mesme chose pretendent,
Mais par divers moyens à mesme fin ilz tendent.

Cestuy-là, sans user d'aucune fiction,
Représente le vray de chascune action,
Comme un qui, sans oser s'esgayer davantage,
Rapporte après le vif un naturel visage :
Cestuy-cy, plus hardy, d'un art non limité
Sous mille fictions cache la verité,

Comme un peintre qui fait d'une brave entreprise
 La figure d'un camp ou d'une ville prise,
 Un orage, une guerre, ou mesme il fait les Dieux
 En façon de mortelz se monstrier à nos yeux.
 Tel que ce premier là est vostre lanet, SIRE,
 Et tel que le second Michelange on peult dire ¹ :
 A l'un vostre Paschal est semblable en son art,
 A l'autre est ressemblant votre docte Ronsard.
 Je ne veux pas icy par le menu deduire
 Plusieurs autres raisons, que je pourrois induire
 Pour monstrier ce qui est de semblable en ces deux,
 Et ce qui est aussi de difference entre eux... ²

Le même rapprochement se retrouve sous la plume de Magny, qui l'inscrit dans une dédicace commune : *A Pierre de Ronsard et Pierre de Paschal, ode* ; onze strophes y poursuivent ce singulier parallèle :

Quand je voy Ronsard et Paschal,
 Qui d'un nœud saintement fatal
 Se lient par amour ensemble,
 Je beneiz l'estoile des cieux,
 Qui d'un accord si precieux
 Deux espritz si rares assemble.

Puys quand je m'arreste pour veoir
 De l'un et l'autre le sçavoir
 Et l'heur qu'ilz ont de la nature,
 Admirant leurs espritz aigus,
 Ronsard je compare à Phebus
 Et Paschal j'egalle à Mercure.

Phebus à la table des Dieux,
 Avecq son luth melodieux,
 Paist des Dieux les saintes oreilles :
 Et Ronsard à celle des Roys,
 Mariant son luth à sa voix,
 Paist les Roys de grandes merveilles...

Quand la Mort les hommes a pris,
 Mercure en guide les espriz

1. Ronsard comparé à Michel-Ange, c'est un souvenir du séjour à Rome. Puis-je indiquer que j'ai établi que Du Bellay a habité le Palais Farnèse, à l'époque où Michel-Ange y faisait travailler à sa fameuse corniche ? (*Souvenirs d'un vieux Romain*, Paris, 1921, p. 48).

2. Du Bellay, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 216.

Là bas aux bordz de la noire unde :
 Mais Paschal fait plus de sa voix,
 Car il y va quérir noz Roys
 Et les fait revenir au monde ¹.

Malgré son bel orgueil, Ronsard n'eut jamais l'idée de s'offusquer de ces comparaisons. Il renchérisait, au contraire, sur ses propres hommages ; il créait à ce Paschal, qui n'avait rien produit de sérieux, une gloire factice ; il lui prodiguait le laurier, au point de s'attirer de vigoureux reproches d'Etienne Pasquier : « Je souhaitteroie que ne fissiez si bon marché de votre plume à hault-loüier quelques-uns de ceux que nous sçavons notoirement n'en estre dignes ; car en ce faisant, vous faictes tort aux gens d'honneur. Je sçay bien que vous me direz qu'estes contraint par leurs importunitéz de ce faire, ores que n'en ayez envie. Je le croy ; mais la plumed'un bon Poëte... doit estre seulement vouëe à la celebration de ceux qui le meritent ². » En dépit de ces avertissements, aucun des recueils que publie alors le jeune maître ne paraît sans être orné du nom de son ami. Dans les *Hymnes* (1555) où l'*Hymne de la Mort* lui est dédié, il le nomme dans une des plus nobles listes qu'il ait dressée de contemporains glorieux, celle où il n'y a que trois autres noms, ceux de Dorat, de Du Bellay et de Michel de L'Hospital. Elle se lit dans l'*Hymne de Charles, cardinal de Lorraine*. Le poète rappelle qu'au commencement du règne de Henri II, « la Muse estoit sans grâce » et que la protection du cardinal vint réveiller « les courages » des Français :

Mais si tost qu'il te pleut, par un destin fatal,
 Regarder d'un bon œil ce divin l'Hospital,
 Nourriçon d'Apollon, que si doctement touche
 La lyre, et qui le miel fait couler de sa bouche ;
 Et si tost qu'il te pleut prendre dessous ta main
 Du Bellay, que la Muse a nourri dans son sein

1. *Odes*, éd. Courbet, t. I, p. 44-46.

2. Lettre à Ronsard datée de 1555 (*Œuvres d'Est. Pasquier*, t. II, col. 14). Que Paschal soit particulièrement visé, on peut en être assuré par l'animosité que Pasquier témoigne contre lui et par sa lettre à La Croix du Maine, où l'on retrouve les mêmes expressions que dans celle-ci : « Ses importunitéz et prières portèrent tel coup qu'estant *haut loüé* par Monsieur de Ronsard... » V. plus haut, p. 261.

Et qui par ses chansons les Grâces nous r'ameîne ;
 Et Paschal qui nous fait nostre histoire Romaine,
 A qui tu as commis les honneurs des François ;
 Et Dorat qui en Grec surpasse les Gregeois... ¹

Un autre prince de l'Église, le cardinal protecteur de Paschal, Georges d'Armagnac, apparaît dans un poème de cette époque, en ce *Bocage* de 1554, où Gascogne et Gascons tiennent une énorme place ². Le passage, qui sera remarqué à Rome, où réside alors Du Bellay, est dans une pièce dédiée à l'ami de celui-ci, Jean de Pardaillan, protonotaire de Panjas. Ronsard y loue le prélat, que Pardaillan vient de suivre en Italie,

Ton Georges d'Armagnac, Cardinal qui enserre
 Tout le bien et l'honneur qui vient du ciel en terre,
 Et qui sans recevoir nul service de moi
 Daigne louer ma Muse, esmeu comme je croi
 Des propos de Pascal, qui de tous coutés sonne
 Les vers que moi de France en françois je façonne... ³

Le recueil entier de ce *Bocage* appartient à Paschal. L'ode dédicatoire, qui sera supprimée dès la première édition collective de 1560 ⁴, commence par des images d'une élégante mélancolie, inspirées de Callimaque :

1. Ed. L., t. IV, p. 245.

2. On trouve une suite de dédicaces à Durban, à Panjas, à Magny, à Revergat, à Brués, et aussi à Jean Nicot, de Nîmes. Ce groupement d'amis de Paschal est significatif.

3. Ed. L., t. VII, p. 258. Le morceau est supprimé à partir de 1560. Le protonotaire de Panjas a suivi G. d'Armagnac à Rome, comme secrétaire, en avril 1554.

4. Elle n'a été reprise que dans l'édition Marty-Laveaux, t. VI, p. 359 ; éd. L., t. VI, p. 200. L'impression du *Bocage* est achevée le 27 novembre 1554, pour la veuve M. de La Porte (Laumonier, *R. poète lyrique*, p. 125). La même année, en mars, avait paru l'édition du pseudo-Anacréon (v. p. 109). Cet événement fut salué par l'odelette où Ronsard boit à Henri Estienne. Paschal est des convives du festin :

Fay moy venir d'Aurat icy,
 Paschal et mon Pangeas aussy,
 Charbonier et toute la troupe...

Le recueil des *Meslanges*, paru chez Gilles Corrozet avec la date de 1555, contient une petite ode adressée à Paschal : « Tu me fais mourir de me dire » (éd. L., t. II, p. 363 ; t. V, p. 289). La dédicace a passé plus tard à Pasquier. Dans les *Hymnes*, autre recueil de 1555, l'*Hymne de la Mort* est dédié à Paschal.

Toutes les fleurs espanoüyes.
Dont le chef je me suis orné
Au vent se sont evanoüyes...

Mais la leçon, que par l'oüye
La Muse m'a mise au cerveau,
Ne s'est perdüe evanoüye,
Comme une fleur du renouveau :
Car tous les jours elle foisonne
En fruit qui n'a point son egal.
Tesmoing ce livre que je donne
Pour un présent à mon Paschal.

Quelcun trouvera bien estrange
Et ridera son front, de quoi
J'heüre Paschal d'une louange
Dont heureux se tiendroit un Roi :
Mais moi contant, qui ne mandie
Des Rois ni bienfaictz, ni honneurs,
Aux sçavans mes vers je dedie
Plus volontiers qu'aux grans Seigneurs.

Car leur faveur n'est perdurable
Et leurs bienfaictz sont inconstans :
Mais la science venerable
Dure pour jamais, ou long tems.
Puis j'espère qu'en recompense,
Paschal me fera quelquesfois
Immortel par son eloquence
Qui vault mieux que le bien des Rois ¹.

Cet espoir, Ronsard le précise en réimprimant sa vieille ode de 1550, dont la fin se trouve changée. Ce n'est plus le poète qui promet d'immortaliser l'humaniste; c'est celui-ci qui va se charger d'établir la gloire du poète :

Quoy ! C'est toy qui m'eternise :	Car jamais le temps n'ameine,
Et, si j'ay quelque renom,	Comme aux autres, des oublis
Je ne l'ay, Paschal, sinon	Aux escrits qui sont polis
Que par ta vois, qui me prise.	Par ta langue si romaine ² .

Que s'est-il donc passé et quel surcroît peut attendre la renommée de Ronsard de l'éloquence d'un historiographe ? C'est

1. Cf. Laumonier, *l. c.*, p. 126.

2. *Odes*, éd. L., t. 1, p. 162. Le lecteur a trouvé plus haut le texte de 1550.

que Paschal annonce qu'il fera une place à l'histoire des lettres dans le récit des faits contemporains et qu'on le verra, à l'imitation de Paul Jove, y fixer pour la postérité l'éloge des hommes doctes de son temps. A chacun des poètes qui l'ont célébré lui-même jusqu'à présent par pure amitié, il promet de travailler pour lui à son tour, dans la langue de l'histoire qui assure l'immortalité. Ronsard a narré tout au long cette entreprise de mutuel encensement, où il a compté trouver sa grande part¹. Pendant plusieurs années le projet est pris au sérieux. Les poètes comme les humanistes restent convaincus, à cette époque, que le latin seul, traité à la façon des grands Italiens, peut répandre un nom dans l'Europe lettrée. Tant de manifestes bruyants et sincères en faveur de la langue nationale n'empêchent pas cette idée de dominer les esprits, et Ronsard lui-même, visant à la gloire universelle, se persuade qu'un Paschal peut la lui donner.

Notre grand homme compose alors, pour servir d'aide-mémoire à son futur biographe, une sorte de récit des origines de sa famille et des événements de sa jeunesse. Nous devons à cette circonstance le précieux poème autobiographique qui deviendra plus tard l'*Élégie à Remi Belleau*, tant de fois citée, et dont les historiens de Ronsard se sont parfois servis assez mal, parce qu'ils ont ignoré l'esprit qui en a dirigé la composition. Sous sa forme première, celle du *Bocage* de 1554, elle est adressée à l'humaniste :

Je veus, mon cher Pascal (*sic*), que tu n'ignore point
 D'où, ne qui est celui que les Muses ont ioint
 D'un neud si ferme à toi, afin que des années
 A nos nepveux futurs les courses empanées
 Ne celent que Paschal et Ronsard n'estoient qu'un
 Et que tous deus n'avoient qu'un mesme cœur commun...²

On a, de ces sentiments de Ronsard, un témoignage indirect, mais singulièrement pittoresque et précis. C'est la dernière page des *Dialogues philosophiques*, publiés en 1557, où le Languedocien Guy de Bruès le met en scène avec Baïf, Aubert et Nicot.

1. V. p. 264, 269.

2. Le poème est intitulé : *A Pierre de Paschal, du bas país du Languedoc* (*Bocage* de 1554, fol. 22). Marty-Laveaux (*Notice sur P. de Ronsard*, Paris, 1893, p. ij) a le premier signalé cette forme originelle de l'*Élégie à Remi Belleau* (éd. Blanchemain, t. IV, p. 296).

Ronsard tient naturellement la première place parmi les « entre-parleurs », et les propos qui lui sont prêtés sont conformes à la vraisemblance. Après une suite de causeries au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'une saulaie, Ronsard donne le signal de la séparation pour se diriger lui-même chez son ami Paschal :

RONSARD. Or mes amys, puisqu'il a pleu à Dieu de nous faire la grace d'avoir amené nostre dispute à une si honeste fin, vous ne serez marris, s'il vous plaist, que ie laisse maintenant la compaignie, attendu mesmement que i'ay promis à PIERRE PASCHAL, hystoriographe du tres-chrestien et tres-puissant Roy Henry, de l'aller voir, et ie serois marri de luy faucher ma promesse, ioint que ce m'est un plaisir incredible de lire l'histoire qu'il a desia faite, tant pour la gravité des sentences, que aussi pour l'aornement et elegance du langage, qui ne semble en rien differant d'aveq celui de Cicéron ou de Cesar, sinon de tant qu'il a rencontré un subiect, qui luy apreste tout les moiens de faire la plus belle et memorable histoire que nous ayons encore veüe du Roy ny d'aucun Empereur qui ait iamais esté. — AUBERT. Ie te prie, Ronsard, que ie t'y accompagne, car ie voy bien que NICOT et BAÏF ont quelques affaires, et par ce moien ils seront bien ayses qu'on les laisse tous seuls, et ie le seray encore plus d'aller voir PASCHAL et de lire son histoire avec toy. Et ie croy certainement que, si nous avons tenu en quelque reputation les hystoriens estranges, d'oresnavant ils auront le nostre à une grande admiration, et luy donneront l'honneur d'avoir amené Cesar et Cicéron en nostre France ¹.

Derrière leur chef, les poètes s'empressent. Chacun s'évertue à gagner les bonnes grâces de ce distributeur prochain du « verd laurier ». Baïf le convie en ces termes à célébrer sa Francine :

Pascal, qui nostre temps illustres noblement,
Ornant les hommes preux et les faits de nostre âge
D'un si pur et Romain et tant loué langage
Que ton honneur en doit vivre immortellement :
Que ne t'employes tu pour ce rare ornement
De la terre, ains du monde.... ²

1. *Les dialogues contre les nouveaux académiciens*, p. 303 (cités plus haut, p. 169). Dans le *Bocage* de 1554, fol. 34, Ronsard a dédié à Bruës l'épigramme « Quel train de vie est-il bon que je suive », qui portait le nom de Muret dans les *Folastries*.

2. *Euvres en rime de Ian Antoine de Baïf*, Paris, 1573 (éd. M.-L., t. I, p. 184).

Jacques Grévin, alors tout dévoué à Ronsard, ne manque pas de dédier un sonnet à Paschal dans chacun de ses recueils. Celui de la première *Gélodacrye* commence ainsi :

Pascal, si je pouvois emprunter ta science
Ou que je fusse tant favorisé des cieux
Que sçavoir entonner quelque son gracieux
Qui peut heureusement contenter nostre France ;
Je suis tant animé que j'aurois esperance
D'envoyer une histoire aux ans de nos neveux... ¹.

Les rimeurs des provinces font écho à ceux de Paris. Charles Fontaine adresse une de ces plates compositions, qu'il ose dénommer odes, « à Pierre Pascal, chroniqueur du Roy » :

Si le Philosophe ancien	Il te diroit par grand bonheur
Grand Philosophe Samien	De l'Arpinat l'ame et l'honneur,
Revivoit et venoit en France,	De l'Arpinat l'honneur et l'ame,
Oyant ta Latine éloquence,	Que le Tybre encores reclame ² .

Le savoisien Marc-Claude de Buttet indique l'œuvre de Paschal, aussitôt après avoir parlé de Ronsard et de la *Franciade* dans une ode où il annonce l'immortalité au cardinal de Châtillon :

J'oi, ce me semble, Pascal,
Qui ja tonne en ses Annales
De ton frère l'Admiral
Les grands batailles navales,
Pouvânt tous les tiens nommer
Foudres des bandes guerrieres,
En la terre et en la mer... ³

1. *L'Olimpe de Jacques Grevin... Ensemble les autres œuvres poetiques dudict auteur*, Paris, R. Estienne, 1560, p. 98. L'histoire de Grévin eût été, paraît-il, celle de la rébellion de Jupin et de la chute de son père Saturne. Dans la seconde *Gélodacrye* (*Le théâtre de Jacques Grevin*, Paris, V. Sertenas, 1561, p. 305), le sonnet n'est qu'un lieu commun de déclamation contre la femme :

Trop heureux nous fussions sans ceste beste estrange
Qui l'homme accompagna dès le commencement...
Sans elle, mon Paschal, l'homme seroit un Ange ;
L'homme seroit parfait de corps, d'entendement...

2. *Odes, enigmes et epigrammes... par Charles Fontaine Parisien*, Lyon, Jean Citoys, 1557, p. 33.

3. *Le premier livre des vers de M.-C. de Buttet Savoisien*, Paris, 1561 (dans les *Œuvres poétiques*, éd. du bibl. Jacob, Paris, 1880, t. II, p. 29).

Il n'est pas jusqu'à Dorat qui ne consente à placer, au moins une fois, le nom de l'historiographe dans son latin. Au cours d'une *Exhortatio ad milites Gallicos*, imprimée chez Wechel en 1558 et qui latinise un éloquent discours de Ronsard aux soldats de Guise et de Montmorency, il proclame que leur renommée sera due à l'histoire qui va s'écrire :

*Paschalis labor hic, cui Rex mandata perenni
Acta suae gentis tradidit historiae...*¹

Mais c'est à Rome que se préparent des sonnets assurés de mêler à jamais un nom au souvenir des poètes. Les *Souspirs* de Magny, les *Regrets* de Du Bellay, conçus sous la même inspiration et composés parallèlement, font défiler les mêmes personnages français ou romains. Cinq fois, Magny interpelle son Paschal², le fait confidant de ses observations de mœurs, du chagrin de sa destinée ou tout simplement de ses ennuis de secrétaire :

Cependant, mon Paschal, que tu fais ton histoire,
Ton dous style egallant au mieux disant Romain,
Icy, sans liberté, un espoir inhumain
Me tient pris en ses rets et rit de sa victoire...

On se rappelle aussi le sonnet des nouvelles de Paris :

Assié-toi là, Guyon, et me dy des nouvelles,
Nous nous sommes assez embrassés et cheriz ;
Que dit on à la court, que fait on à Paris?...
Quels seigneurs y void on et quelles damoiselles?...
As tu point apporté quelque livre nouveau ?
As tu point veu Ronsard, ou Paschal, ou Belleau ?
Que dit on, que fait on ? dy moi je te demande...³

1. *Ronsardi exhortatio ad milites Gallicos latinis versibus de Gallicis expressa a Io. Aurato Lemouice*, Paris, Wechel, 1558, 4 ff. non chiffrés. Le nom de Paschal doit figurer dans le texte de Ronsard paru à cette date.

2. *Les Souspirs d'Olivier de Magny*, Paris, Jean Dallier et V. Sertenas, 1558, sonnet cxlvi. (Dans l'édition E. Courbet, Paris, 1874, p. 102. Cf. p. 32, 66, 81, 91, 103.) Le sonnet cxxix intéresse l'ami à ses amours :

Après avoir, Paschal, d'une sçavante main
Remply de cent discours ton histoire immortelle.
Ornant nostre grand Roy d'une gloire aussi belle
Que celle d'Alexandre et du jeune Aphricain...

3. Sonnet xxxviii (éd. Courbet, p. 30).

Dès le seuil des *Regrets*, s'étale le nom de Paschal ; il est à la première dédicace, au sonnet sur cette rime « si facile » que le poète défie ses rivaux d'imiter :

Un plus sçavant que moy (Paschal) ira songer
Aveques l'Ascrean dessus la double cyme...

Une des pièces contre le « pedante », le fameux sonnet du conclave (« Il fait bon voir, Paschal, un conclave serré »), un autre sur le Pape et les cardinaux faits « de tout bois », un autre enfin sur Marguerite de France, duchesse de Savoie, portent à cinq, comme dans les *Soupirs*, le nombre des sonnets dédiés. Le dernier parle du travail de l'historien :

Paschal, je ne veulx point Juppiter assommer,
Ny, comme fit Vulcan, luy rompre la cervelle
Pour en tirer dehors une Pallas nouvelle,
Puis qu'on veult de ce nom ma Princesse nommer...

Mais suivant, comme toy, la véritable histoire,
D'un vers non fabuleux je veulx chanter sa gloire
A nous, à noz enfans, et ceulx qui naistront d'eulx ¹.

C'est un honneur aussi d'être au nombre des amis par qui le poète exilé attend d'être fêté à son retour :

Je voy mon grand Ronsard, je le cognois d'ici,
Je voy mon cher Morel, et mon Dorat aussi,
Je voy mon Delahaie, et mon Paschal encore :
Et voy un peu plus loing (si je ne suis deceu)
Mon divin Mauleon, duquel, sans l'avoir veu,
La grace, le sçavoir et la vertu j'adore ².

En ces vers, qui sont parmi ses derniers écrits à Rome, dans l'été de 1557, Du Bellay nomme, avec Jean de Morel et Robert de la Haye, et divinise l'ancien protonotaire de Durban, que Paschal lui a tant vanté et qu'il va connaître enfin, puisqu'on l'a pourvu, depuis son départ, d'un siège au Parlement de Paris. Le poète a dû s'embarquer à Civita-Vecchia vers la fin d'août, et revoit ses amis Parisiens à l'automne de 1557. Le privilège de

1. *Œuvres françoises de J. du Bellay*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 468, 200, 207, 218, 257; *Œuvres poétiques*, éd. Chamard, t. II, p. 53, 103, 113, 132, 200).

2. Sonnet cxxix (éd. Marty-Laveaux, p. 227; éd. Chamard, p. 155).

ses *Regrets* est du 17 janvier suivant ; c'est vers ce moment qu'il compose le parallèle du poète et de l'historien, adressé à Henri II. On va bientôt le voir directement mêlé à la levée de boucliers assez brusque contre Paschal, à la tête de laquelle se met Ronsard.

V

L'attaque vint du côté des humanistes. Les deux savants le plus étroitement liés avec les poètes, Dorat et Turnèbe, n'avaient jamais pris au sérieux les puérilités cicéroniennes qui en imposaient à leurs amis. Épris de connaissances solides et plus préoccupés de la science de l'Antiquité que de l'imitation d'un style, ils goûtaient fort peu la mode dont Paschal se réclamait. Ils mirent les gens en garde, dès le début, contre ces prétentions transalpines. Si Muret se montra moins sévère pour le nouvel ami que Ronsard alors portait aux nues, c'est que lui-même, artiste autant qu'érudit et extrêmement sensible à la forme, songeait déjà à édifier une carrière en Italie, où le renom de parfait cicéronien devait lui servir. Nos durs Français furent impitoyables. Parmi les savants qui se chargèrent de l'exécution, Ronsard nomme, avec Ramus et Jacques Peletier, cet excellent helléniste Louis Le Roy, avec qui Du Bellay, brouillé par des racontars venus jusqu'à Rome, venait de se réconcilier à son retour et célébrait comme « nostre Platon françoys » ¹. C'était un groupe d'adversaires redoutables pour le Gascon italianisé.

Il n'a pas seulement outrepassé la vantardise ; il excite aussi, chez plusieurs, le sentiment de l'envie. Ronsard s'indigne que la Cour l'ait choisi, au lieu de Dorat ou de Turnèbe, tout désignés pour écrire en latin l'histoire du Roi ; un autre observe qu'il reçoit, pour cette besogne, des émoluments triples de ceux des professeurs au Collège royal ². On se plaît donc à lui tendre des pièges, à l'interroger à l'improviste, à l'embarrasser sur une quantité de points de philosophie, d'histoire et de grammaire, dont il ne semble pas informé. Son ignorance universelle, hors la précieuse « éloquence » de ses modèles, éclate peu à peu à

1. V. p. 85, pour Le Roy, et p. 265, pour le texte de Ronsard.

2. Du Verdier, *Bibliothèque*, t. III, p. 309.

tous les yeux, et l'on commence à le tourmenter sans répit. Ce jeu cruel se poursuit même à la Cour, où sa suffisance irrite également. Brantôme l'y montre assez vite démasqué, « encore qu'il vomist quelquefois quelques sentences latines, de parade seulement, mais non pas de durée, car il estoit si fin qu'il s'engarroit bien de s'enfoncer dans un grand gué de discours ¹. »

Le signal est donné par Turnèbe. Il a assurément entendu parler de Paschal, quand celui-ci étudiait à Toulouse et s'y poussait dans le monde : le savant professeur n'a quitté cette ville qu'en 1547, lorsque le cardinal de Châtillon lui a procuré, au Collège royal, la chaire de grec rendue vacante par la mort de Tous-sain². Doit-on croire qu'il a déjà sur le jeune homme l'opinion qu'il exprimera dans la suite ³? L'étude spéciale qu'il consacre alors à Cicéron, sur qui il multiplie les éditions et les commentaires, doit le rendre particulièrement sensible à certaines prétentions de Paschal, et peut-être celui-ci a-t-il commis l'imprudence de se mêler aux détracteurs dont Turnèbe a eu à se défendre ⁴. En tout cas, le savant n'a pris aucune part au concert de louanges qui s'éleva dans la capitale, et auquel Dorat a consenti un instant à unir sa voix, lorsqu'on a attendu de l'historiographe royal une sorte d'éloge officiel des hommes illustres. Ce chef-d'œuvre ne s'achevant point, et le travail de l'annaliste ne paraissant pas avancer davantage, Turnèbe « despité de voir la France ainsi befflée », comme dit Pasquier, décide de faire connaître sous son vrai jour un homme qui exploite, selon lui, la crédulité de la Cour et de ses confrères.

La satire en vers qu'il fait imprimer sans la signer aura du

1. V. plus loin, p. 336, pour le portrait de Brantôme.

2. Clément, *De Adriani Turnebi regii professoris praefationibus et poematis*, Paris, 1899, p. 9. On va trouver plusieurs renvois à cet excellent travail. H. Chamard est arrivé aux mêmes conclusions que l'auteur, en reconnaissant Paschal dans la satire latine qu'a traduite Du Bellay (*J. du Bellay*, p. 412-418). Mais Clément a approfondi la question et doit être signalé ici comme un des très rares lecteurs du recueil de 1548.

3. Clément, p. 60. Cette supposition s'attache à un poète désigné sous le nom de *Turquatulus* et attaqué pour ses médisances dans les lettres de Paschal (p. 112, 127, 129).

4. Il l'a fait par une publication, dédiée à Lancelot de Carle, qui me paraît viser des contradicteurs beaucoup plus savants que Paschal : *Adr. Turnebi Apologia aduersus quorundam calumnias, ad librum primum Ciceronis de Legibus*, Paris, impr. Turnèbe, 1554.

succès parmi les lettrés. Elle s'intitule : *De noua captandae utilitatis e litteris ratione epistola ad Leoquernum* ¹. Ce *Leoquernus* est Léger du Chesne, ancien professeur de Toulouse comme Turnèbe et l'un de ses meilleurs amis ². Presque aussitôt, une pièce imprimée sur huit pages paraît « à Poitiers », jetant dans un public plus étendu une traduction de bonne facture; les initiés peuvent y reconnaître l'élégante typographie de l'éditeur des *Regrets* et le pseudonyme de fantaisie qui s'étale sur le titre trompe peu de gens. C'est *La nouvelle manière de faire son profit des lettres, traduite de Latin en François par I. Quintil du Tronssay en Poictou. Ensemble le Poëte courtisan* ³. Les deux plaquettes, la latine et la française, sont datées de 1559; la seconde est de Joachim du Bellay.

Nos deux auteurs prétendent s'en prendre à un travers général; mais le portrait individuel se glisse vite dans leur satire. Il s'est introduit depuis peu, disent-ils, parmi les gens qui font profession des lettres, l'habitude de suivre Mercure plus qu'Apollon; il ne suffit pas d'être docte pour réussir; certaines manœuvres sont nécessaires, quand on veut acquérir gloire et fortune. La première est de tirer orgueil d'un voyage en Italie, qui permet de mépriser son propre pays :

*Hinc pretiosa venit merx, quae nos ducit hiantes
Defixosque tenet; si quis mendacia plaustris
Quattuor inde refert simulatis oblita fucis,
Si Romam sonat et Pataui si perstreptit urbem,
Undiuagos et si Venetos, atque Appula rura,
Si prae se Gallas contemnit et improbus artes,
Despuit inque sinum Gallae sermone Mineruae,
Nauseat offensusque, cibo ceu pastus amaro* ⁴.

1. *Parisiis, apud viduam P. Attaignant...*, 1559.

2. Léger du Chesne, que les titres de ses livres appellent *Leodegarius a Quereu*, et dont j'ai eu à parler p. 16, a publié en 1565, chez Morel, le *Tumulus* de Turnèbe, où reparurent d'anciens vers de Du Bellay. Il a professé l'éloquence au Collège royal de 1568 à 1586, et sa fille épousa en 1581 Frédéric Morel le jeune.

3. L'attentif bibliographe, qui a donné les « annales » de Morel, n'a pas compris ce petit pamphlet dans la liste des publications de l'ami de Du Bellay (Jos. Dumoulin, *Vie et œuvres de Frédéric Morel*, Paris, 1901). Cf. Clément, p. 57, n. 2.

4. Quelques variantes sont à relever dans l'édition intitulée : *Adr. Turnebi... poemata*, Paris, 1589, p. 36 et suiv. Je cite le recueil où Léger du

La traduction très libre de Du Bellay transpose à merveille ce vif début, d'accord avec les rancunes de son séjour romain :

... Tудоis veoir l'Italie et les Alpes passer :
 Car c'est de là que vient la fine marchandise,
 Qu'en béant on admire, et que si hault on prise,
 Si le rusé marchand est menteur asseuré,
 Et s'il sçait pallier d'un fard bien coloré
 Mille bourdes qu'il a en France rapportées,
 Assez pour en charger quatre grandes chartées :
 S'il sçait, parlant de Rome, un chacun estonner,
 Si du nom de Pavie il fait tout resonner,
 Si des Venitiens, que la mer environne,
 Si des champs de la Pouille il discourt et raisonne,
 Si vanteur il sçait bien son art autoriser,
 Louër les estrangers, les François mepriser,
 Si des lettres l'honneur à luy seul il reserve,
 Et desdaigne en crachant la Françoisе Minerve.

Inutile de se morfondre « à l'estude », comme on le fait en France ; avoir vu l'Italie suffit à conférer le renom de « grand clerc » et de « singe-sçavant ». Il sera bon d'user des manières à la mode au-delà des Alpes :

Mais tu retourneras Italien aussi
 De gestes et d'habits, de port et de langage :
 Bref d'un Italien tu auras le pelaige,
 Afin qu'entre les tiens admirable tu sois.
 Ce sont les vrays appas pour prendre noz François¹...
 Il sera bon aussi de te faire advoüer,
 De quelque Cardinal, ou te faire louer

Chesne a réuni, parmi beaucoup de poètes latins (dont L'Hôpital, Dorat, Du Bellay), un choix de l'œuvre de son ami. *Farrago poematum ex optimis quibusque et antiquioribus, et aetatis nostrae poetis selecta...*, Paris, 1560, p. 133 et suiv.). Dès l'année qui suit la publication anonyme, Turnèbe accepte la paternité de la satire, que les derniers vers attribuent à un rustre : *Granius Galianus*, dont le nom signifierait peut-être « pourceau du Gâtinais ».

1. Rapprochons ce détail de ce que disait de lui-même Paschal en Italie, écrivant à Durban : « Quod scribis te subuereri ne non me ad Italorum mores fingere et accommodare possim ; ego vero eo sum iam vultu, oratione, omni reliquo corporis motu, ut me non Gallum agnosceres, sed totum Italum iudicares. Neque quemadmodum solebam, ingenuo liberoque fastidio ineptias hominum respuo, sed omnia laudo, omnia approbo... » (Recueil de 1548, p. 107).

Par quelque homme sçavant, afin que tes louëges
 Volent par ce moyen par les bouches estranges :
 Mais il fault que le livre où ton nom sera mis
 Tu donnes çà et là à tes doctes amys.....

Tous ces traits tombent sur Paschal, y compris l'allusion au cardinal d'Armagnac ¹. On le montre ensuite occupé à flatter les gens de cour, les « gentils reciteurs », qui rendent l'opinion favorable à leurs amis, « au bout d'une table, au disner des seigneurs », et surtout les dames « qui ont bruit de savoir » et dont le suffrage emporte celui des plus grands. Dédaigner toujours ou blâmer à propos ce que publient les autres, vous fait passer aisément pour plus savant qu'eux. Si l'on risque à l'imprimerie quelques feuillets, qu'on n'y mette point son nom ; on les désavouera, s'ils n'ont pas de succès :

Le plus seur toutefois seroit en tout se taire :
 Et c'est un beau mestier, et fort facile à faire...

Voici maintenant le manège de Paschal dénoncé aussi clairement que si son nom se trouvait écrit. Bien que Turnèbe et Du Bellay semblent s'en prendre à plusieurs personnages, toute la fin de leur satire ne vise que lui :

Quelque autre dit avoir entrepris un ouvrage
 Des plus illustres noms qu'on lise de nostre age,
 Et jà douze ou quinze ans nous deçoit par cet art :
 Mais il accomplira sa promesse plus tard
 Que l'an de jugement. Toutefois par sa ruse
 Des plus ambitieux l'esperance il abuse,
 Car ceulx là qui sont plus de la gloire envieus
 Le flattent à l'envy, et tachent curieux
 De gaigner quelque place en ce tant docte livre,
 Qui peut à tout jamais leur beau nom faire vivre ²...
 Et nul (comme il promet) n'immortalisera :
 Mais il peindra le nez à tous, et pour sa peine
 De les avoir trompez d'une esperance vaine,
 Dessus un cheval blanc ses monstres il fera
 Par la ville, et du Roy aux gages il sera.

1. Un seul portrait plus loin paraît viser un autre personnage (Clément, p. 63).

2. L'aveu de ces flatteries intéressées, bien plus court dans Turnèbe, est à remarquer chez Du Bellay. Le latin de Ronsard ne les dissimule pas.

C'est un, gentil apas pour les oyseaux attraire
 Ce que d'un autre ¹ dit le commun populaire,
 Qui par les cabaretz tout expres delaissoit
 Quatre lignes d'un livre, et outre ne passoit,
 Avec un titre au front, qui se donnoit la gloire
 D'estre le livre quart de la Françoÿse histoire.
 Qui doncques, je te pry, nyra que cestuy ci
 Ne soit des plus heureux sans se donner soucy
 Qui quatre livres peult de quatre lignes faire,
 Qui du doy pour cela est montré du vulgaire,
 Qui pour cela de France est dit l'Historien
 Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien ² ?

Les feuillets de l'historiographe royal oubliés au cabaret font une piquante anecdote, qui sera reprise par d'autres. Ce dernier morceau ne figure pas au texte primitif, et le prétendu « Quintil du Tronssay » en a joint les vers latins à son opusculc. Ils pourraient être de Du Bellay lui-même, car ils ont le ton aisé de ses *Poemata* ; mais il est plus naturel de croire que Turnèbe, non moins bon poète que lui en langue latine, les ayant ajoutés après coup à la satire, les a communiqués à son complice pour achever le portrait de leur commune victime.

Comme Du Bellay mourut le 1^{er} janvier 1560, il est possible que Paschal ne sût pas encore à ce moment qui avait assuré avec tant de malice la diffusion de ce latin méchant, si loin d'être de méchant latin. Soit qu'il l'ait ignoré, soit qu'il ait jugé plus avantageux de se parer jusqu'à la fin d'une si belle liaison, il tint à collaborer avec éclat au recueil des *Épigraphes sur le trespas de Joachim du Bellay, Angevin, Poète Latin et François*. Il y apporta une inscription à la fois éloquente et précise, qui est certainement sa meilleure page ³. Cette épitaphe donne, avec une brièveté toute romaine, des détails sur la carrière du poète et sur ses derniers jours ; elle se

1. Il s'agit toujours de Paschal, mais c'est ici que commence le passage rajouté.

2. Ed. Marty-Laveaux, t. I, p. 469.

3. Les biographes de Du Bellay, et particulièrement H. Chamard, ont tiré parti des détails de cette inscription. Mais on ne la trouve reproduite, sous sa forme originale, qu'au tome II de l'*Appendice à la Pléiade française* de Marty-Laveaux. Les *Allusiones* parues dans le recueil posthume : *Ioachimi Bellai Andini poetae clarissimi Xenia*, Paris, 1569, contiennent (fol. 11 v^o) deux distiques en l'honneur de l'historiographe.

termine par l'attestation plus pompeuse que véridique d'une amitié sans nuage :

.....PETRVS PASCHALIVS
ET VETVS ET VERVS AMICVS AMICO
INCOMPARABILI DOLENS POSVIT.

A la satire de Turnèbe et de Du Bellay venait s'adjoindre le pamphlet plus direct, dont Ronsard désabusé accablait Paschal dans sa propre langue d'humaniste. Il faut qu'une circonstance l'ait bien personnellement blessé pour qu'il ait pris ce ton violent et se soit complu à une vengeance aussi laborieuse. Je relève une coïncidence de dates qui en apporte peut-être l'explication. De tous ces éloges vainement promis, Paschal n'a composé qu'un seul, resté manuscrit et dont le poète a pu avoir connaissance au commencement de 1559. Il se trouve être celui de son ancien rival, Mellin de Saint-Gelais, mort au mois d'octobre précédent¹. Quoique Ronsard n'ait plus d'aigreur contre Mellin et sache lui rendre justice², il ne peut admettre une primauté à son détriment. Bien plus, certain passage l'atteint au vif de ses prétentions d'inventeur lyrique, et plus d'une allusion est de celles qu'un orgueil sensible comme le sien ne saurait pardonner. Voici quelques lignes de ce panégyrique, qui ont dû lui être particulièrement désagréables :

Gallice omnium in Gallia primus amatorios [versus] et omnis generis innumeros, ornatissimos et optimos fudit, ac poetae melici nomen summa omnium approbatione obtinuit. Fidibus praeclare homo musicorum prostudiosus cecinit, idque ut cetera omnia singulari quadam cum dignitate ac venustate fecit. . . Si qui erant in Regia ludi paratissimi magnificentissimique apparandi, si quid amatorie, si quid facete et urbane, si quid acute arguteque erat scribendum, si quid tractandum ingeniose ad Sangelasium tanquam ad Apollinem concurrebatur. Erant enim in eo celeres animi atque ingenii motus ad excoGITandum sane acuti, ad explicandum et ornandum uberrimi. Eius etiam erat acumen in reprehendis aliorum scriptis (qua ex re aliquam habuit aliquando inuidiam) plane solers³.

¹. Je publie ce texte, qui date de la fin de 1558, d'après l'autographe de la collection Dupuy, dans le volume du *Cinquantiennaire de l'École des Hautes Études*, Paris, 1921, p. 23-27.

². V. p. 185-187.

³. Biblioth. nat., Dupuy 348, fol. 8.

En fallait-il davantage pour irriter le poète ? C'était de la part de Paschal maladresse plus encore que trahison. En tout cas, ne devait-il pas le premier des éloges à ce Ronsard de qui il tenait tout ? On le lui fit bien voir, et l'invective fut écrite pour lui apprendre à se conduire.

Mais il ne pouvait rester sous le coup d'une agression, que les cercles lettrés de la Cour n'ignoraient pas et qui allait porter une sérieuse atteinte au prestige qu'il y conservait encore. Le moment était d'autant plus fâcheux pour lui, que le roi qui l'avait pris en gré, et auprès de qui sa situation restait assurée, disparaissait brusquement de la scène du monde. Henri II était blessé mortellement par Montgomery, au tournoi du 29 juin 1559. Cette mort fournit, du moins, à l'historiographe l'occasion de se montrer à son avantage et de répondre indirectement à ses détracteurs.

On le voit publier, peu de temps après l'événement tragique et sous le patronage même de Catherine de Médicis, un panégyrique du roi défunt, qu'il présente comme le résumé d'une grande œuvre historique consacrée au règne qui vient de finir. Il est imprimé chez Michel Vascosan, en un magnifique in-folio intitulé : *Henrici II Gallorum regis Elogium, cum eius verissime expressa effigie, Petro Paschalio autore. Eiusdem Henrici tumulus autore eodem*¹. Ce recueil, de seize feuillets seulement, a exigé toutes les ressources de l'art typographique du temps. Il s'y trouve un beau portrait du Roi au burin et une image de son tombeau gravée sur bois, qui sont des ouvrages de Jean Cousin², puis six feuillets d'inscriptions funéraires entourées d'encadrements et composées en lettres capitales (SISTE VIATOR... — NE MIRERE VIATOR QVISQVIS ES...). Ce sont les formules chères à la Renaissance italienne, qui les empruntait depuis longtemps aux marbres antiques. Bien qu'élégamment tournées, elles ne valent point la noble épitaphe que Joachim du Bellay, autre italieni-

1. *Lutetiae Parisiorum, apud Michaellem Vascosanum M. D. L. X. Ex. privilegio Regis.* 16 ff. in-folio. Chacune des trois traductions qui suivent a une pagination distincte, de 16, 16 et 13 pages. L'un des trois exemplaires de la Bibl. nat. est celui que Catherine de Médicis avait à Fontainebleau. (Vascosan a publié, sous la même date, une édition in-8 comprenant aussi les traductions.)

2. G. Duplessis, *Le Peintre-Graveur*, t. IX, Paris, 1865, p. 5.

sant, vient de composer en l'honneur des soldats français tués pour la patrie au siège de Saint-Quentin ¹.

La dédicace au cardinal de Lorraine n'est pas seulement un hommage de reconnaissance, c'est un appel à son témoignage. Paschal mentionne les livres de l'histoire de Henri II qu'il a écrits, que des gens doctes ont lus et approuvés, et pour lesquels il a eu la précieuse collaboration du cardinal en personne. Il fait allusion à ces *Éloges* d'hommes illustres qu'il a entrepris, et qui sont précisément l'ouvrage que Ronsard prétend tout à fait fictif ; l'occasion d'en attester l'existence devant le public ne peut être plus solennelle ni plus habilement choisie :

CAROLO LOTHARINGIO S. R. E. CARDINALI ILLUSTRISS.
PETRUS PASCHASIUS S. D.

Quoniam tu penè unus scribendae Henrici Regis historiae non solum auctor, sed adiutor etiam fuisti, et virorum quoque quorundam illustrium elogiorum conficiendorum suasor, Princeps illustrissime; idcirco quicquid iam a me est profectum proficisceturque in posterum, non magis meum esse duco quam tuum. Neque enim illi historiarum libri, quos confecimus, quosque nonnulli doctissimi viri tantopere probarunt, sunt tui nostri; tui sunt maiore ex parte et ex doctissimis tuis commentariis decerpti. Hoc autem regium elogium, quod nondum perfectum, semel atque iterum Henrico Regi perlegisti, sic vel ipso nutu (aderam enim ipse praesens) emendasti, ut illud non indignum quod in manus hominum perveniat iam tandem iudicem. Quare illo nobis erepto Rege confectoque hoc eius elogio, visum mihi et tibi libitum est ut id in apertum nunc demum proferremus, et tanti Regis tam illustres laudes ab obliuione hominum, quantum in nobis esset, atque a silentio vindicaremus. Quod facio illudque interea dum nostri temporis integram historiam, maximarum sane vigiliarum opus, contexto, in tuo clarissimo nomine apparere cupio. Huic ego elogio eius sanctissimi Regis demortui formam et imaginem, ut non solum iis qui eum nunquam viderunt, sed iis etiam qui multis post seculis futuri sunt, ipsa quasi de facie sit cognitus, optimis ab artificibus expressam, praeponendam typoque aeneo, quod tibi posteritati gratum futurum spero, imprimendam curavi. Munus igitur hoc, sapientissime Princeps, magnificum illud quidem (de uno enim magnificentissimo Rege, tuique, dum vixit, amantissimo, est

1. Ce curieux morceau accompagne une élégie patriotique sur le même sujet (*Poemata*, fol. 53 v°, et *Poésies fr. et lat. de J. du Bellay*, éd. E. Courbet, Paris, 1918, t. I, p. 520).

totum) a tantulo tuo Paschalis oblatum, aequo animo accipe; et homini, et tui et caeterorum illustrium virorum nominis memoriam aeternis monumentis consacrare exoptanti, perpetuò faue. Vale. Lutetiae Parisiorum, Calend. Sextil. M. D. LIX.

Les traductions qui grossissent le volume font quelque honneur à l'original. La française, écrite par exprès commandement de la Reine mère, est de Lancelot de Carle, l'italienne d'Antoine Carraciolo, évêque de Troyes, et l'espagnole de Garci Sylves de Tolède. Brantôme, chaud admirateur du roi Henri II, ne s'est point laissé prendre à ce luxe de présentation et qualifie l'ouvrage de « chétif éloge » d'un si grand maître. On appréciera cependant certains détails, qui sortent de la banalité du genre. En voici qui se rapportent aux arts; en les prenant dans la traduction française, on aura un exemple du style de ce Carle, qu'a loué Ronsard et qui mériterait d'être mieux connu :

Tout ainsi qu'il [Henri II] aimoit la cognoissance de toutes choses honnestes, aussi se delectoit il singulierement de l'Architecture. Il feit bastir en plusieurs endroits, au temps mesme de son regne que la fortune sembloit luy estre plus ennemie. Et fut le premier de tous ses predecesseurs qui feit ouvrir dans les mons Pyrenees des quarrieres, que le long temps avoit couvertes, et plusieurs autres nouvelles, dont il feit tirer et amener par eau dedans Paris infinies sortes de tres beaux marbres. Il feit parachever avec tres grande magnificence celle partie du chasteau du Louvre qui regarde vers l'Orient, laquelle avoit esté commencee par le Roy François son pere. Il faisoit faveur aux gens de lettres, tant de son naturel que incité par l'exemple du feu Roy François son pere; et faisoit principalement cas des beaux esprits, qui peuvent rendre immortels les faits des grands et illustres personages. Il entendoit la langue latine...

Catherine de Médicis vit, dans le travail de l'historiographe à la mémoire du roi disparu, un hommage digne d'être conservé à la postérité. On a l'exemplaire, magnifiquement relié à ses armes et devises et orné d'un frontispice peint, qu'elle fit placer dans la bibliothèque de Fontainebleau. Elle voulut qu'il en fût déposé un autre par les soins du Parlement de Paris dans le Trésor des Chartes ou parmi les registres de cette cour¹. L'auteur adressa

1. « A Nos seigneurs du Parlement supplie humblement Pierre de Paschal, docteur ès droit, conseiller et historiographe du Roy. Comme le dit suppliant a, par le commandement de la Reine mère du Roy et pour le devoir

une requête à ce sujet ; satisfaction lui fut donnée, et sur l'avis du procureur général, le Parlement ordonna que le livre serait « mis au greffe de ladite cour pour y être gardé sous clef », honneur qui pouvait consoler Paschal des méchancetés des « gens de lettres »¹.

IV

La brouille avec Ronsard n'avait pu être dissimulée. Le poète l'affichait avec une rage orgueilleuse, ne pardonnant point à Paschal l'attitude ridicule où tant de ses vers flatteurs l'avaient mis. Son terrible *Elogium* faisait quelque bruit parmi les rimeurs et dans le petit monde de lettrés qui gravitait autour d'eux. L'auteur fut pourtant bien inspiré de ne pas le livrer aux presses ; les lecteurs eussent trop aisément souligné la contradiction éclatante de ses jugements sur la science et l'éloquence du « divin Paschal ». Mais les belles dédicaces disparurent, le nom s'effaça de l'édition collective de 1560, et la plupart des amis du poète cessèrent de faire bon visage à l'historiographe. Ce fut probablement le cas de Jean de Morel ; mais il n'alla pas jusqu'à accepter le transfert d'une dédicace, celle de l'*Hymne de la Mort*, que Ronsard retirait à Paschal pour la lui offrir ; il refusa, « ne voulant estre honoré des dépouilles d'autrui », et sa fille, la brillante Camille, ne consentit pas davantage à accepter cette dédicace disponible. Peu de temps après, Morel fit accueil à la belle épitaphe qui fut la contribution de Paschal au « Tombeau » de Du Bellay, préparé par Uytenhove dans la maison de la rue

de la charge en laquelle il est appelé d'écrire l'histoire de France, dressé et rédigé en bref l'éloge de la vie et gestes du feu Roy, Henry 2^e de ce nom, et reçu commandement exprès de la dite dame d'icelluy présenter à la dite Cour pour y estre mis et gardé à perpétuelle mémoire : ce considéré, il vous plaise, tant pour la décharge du commandement que le dit suppliant a reçu de la dite dame Reine que pour la louable et recommandable mémoire du dit sieur feu Roy, ordonner le dit éloge estre reçu et mis entre les registres du temps et règne du dit feu Roy, ou au Trésor des Chartes, et de la réception du dit éloge décerner et expédier au dit suppliant ordonnance de ladite Cour, et vous ferez bien. Ainsy signé Paschal. » (Registre du Conseil du Parlement de Paris, cité par Bonnefon, *l. c.*, p. 35).

1. On vient de lire cette expression dans le morceau de Lancelot de Carle. Elle est tout à fait courante à la fin du siècle, par exemple chez Brantôme.

Pavée ¹. Ce fut le premier signe de la rentrée en grâce du coupable.

Ayant mis sa colère en latin, Ronsard n'y associa point sa muse. Les initiés reconnurent la querelle au passage, en lisant le morceau de l'épigramme « au sieur L'Huillier », où le poète se plaint de ne recevoir de ses beaux labeurs nulle récompense, alors que les rois, les princes et particulièrement le cardinal de Lorraine comblent de libéralités des protégés indignes :

Il me fache de veoir, ore que je suis vieulx,
 Un lourd Prothenotaire, un muguet envieux,
 Un plaisant courtizeur, un ravaudeur d'histoire,
Un qui pour se vanter nous veult forcer de croire
Que c'est un Cicéron, avancez devant moy,
 Qui puy de tous costez semer l'honneur d'un Roy.
 Il faudroit qu'on gardast les vacqans benefices
 A ceux qui font aux Rois et aux princes services,
 Et non pas les donner aux hommes incogneuz
 Que comme potirons à la Court sont venuz,
 Vieux Corbeaux affamez, qui faucement heritent
 Des biens et des honneurs que les autres meritent ².

Mais le ressentiment des poètes ne dure le plus souvent que le temps d'en trouver une expression satisfaisante. Après avoir fortement manifesté le sien, le nôtre cessa d'y attacher de l'importance. Au reste, Paschal n'ayant riposté qu'indirectement, leurs amis de la Cour durent travailler à une réconciliation. Dès 1563, c'est-à-dire après quatre ans à peine, Ronsard accorde son absolution publique, au cours de la *Remonstrance au peuple de France* ³. Répondant aux attaques des huguenots, qui accusent la vieille religion de ne plus convenir aux savants et aux hommes de jugement, il évoque contre eux, en un passage éloquent, de grandes et doctes figures, « Amyot et Danès, lumières de notre âge » ; beaucoup plus loin, et sans risquer de parallèle, il fait apparaître un troisième personnage :

1. Voir sa plaisante réponse dans le livre de Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*, p. 281-282. Cf. éd. L., t. IV, p. 364. L'hymne échut à Des Mazures.

2. Ed. L., t. VII, p. 382 ; éd. Bl., t. III, p. 401. Le morceau est dans l'éd. de 1560 seulement.

3. La *Remonstrance* a été imprimée pour la première fois à Paris, chez G. Buon, en 1563, in-4 de 16 ff.

Toy, Paschal, qui as fait un œuvre si divin,
 Ne le veux-tu point mettre en évidence, afin
 Que le peuple le voye et l'apprenne et le lise
 A l'honneur de ton Prince et de toute l'Eglise ?
 Eh bien ! tu me diras : « Aussi tost qu'ils verront
 Noz escrits imprimez, soudain ils nous tueront ;
 Car ils ont de fureur l'ame plus animée
 Que freslons en un chesne estouffez de fumée. »
 Quant à mourir, Paschal, j'y suis tout resolu,
 Et mourray par leurs mains, si le ciel l'a voulu.
 Si ne veux-je pourtant me retenir d'escrire,
 D'aymer la vérité, la prescher et la dire ¹.

En mêlant ainsi à d'autres noms, dans un discours de portée générale, le nom de l'ami réconcilié, le poète lui faisait sans s'humilier amende honorable² ; il rendait justice, en même temps, à une œuvre historique, qui s'édifiait peu à peu et cessait d'être la grande mystification qu'on avait cru. En dépit de leurs défauts et de leurs artifices, les *Res ab Henrico rege gestae* prenaient figure et l'on pouvait croire qu'elles seraient un jour publiées. Mais les attaques de Turnèbe et des écrivains dépités pesaient toujours sur la réputation de Paschal ; Florent Chrestien, converti au protestantisme et donnant par de vifs pamphlets des gages à son parti, les reprenait les unes après les autres pour accabler l'auteur de la *Remonstrance* et ruiner ses autorités. Elles repa-raissent dans la *Seconde reponse de F. de la Baronie à Messire Pierre de Ronsard, prestre-gentilhomme Vandomois, evesque futur*. Le pamphlétaire écarte, en quelques mots de mépris, le

1. Ed. L., t. VII, p. 543 ; éd. Bl., t. VII, p. 70. Ces douze vers disparaissent des réimpressions après 1578. L'édition de 1584 conserve encore par inadvertance le nom de Paschal, remplacé à partir de 1587 par le mot *Lecteur*, dans le morceau qui suit les douze vers supprimés (éd. L., t. V, p. 382 ; t. VII, p. 544) :

Je sçay qu'ils sont cruels et tyrans inhumains ;
 N'agueres le bon Dieu me sauva de leurs mains ;
 Après m'avoir tiré cinq coups de harquebuse,
 Encor il n'a voulu perdre ma pauvre Muse.
 Je vis encor, Paschal, et ce bien je reçoÿ
 Par un miracle grand que Dieu fist dessus moy.

2. En 1567, le nom de l'humaniste reparaît dans un sonnet nouveau des *Amours* (« Je meurs, Paschal, quand je la voy si belle... »). Ed. L., t. I, p. 39. Cf. *Les Amours*, éd. H. Vaganay, p. 151. Le commentaire très court est de Belleau.

« lecteur » Danès et le « traducteur » Amyot ; il s'en prend à l'historiographe, étant documenté par Ronsard lui-même :

Quant à ton cher Paschal, tout le monde confesse
 Qu'il est docte et sçavant, l'Italie et la Grece
 Le cognoissent fort bien, car par tout l'univers
 On ne lit que le nom de Paschal en tes vers.
 Puis l'attente qu'on a de sa Françoisé histoire
 Fera graver son nom au dos de la memoire,
 Histoire que jamais peut estre ne mourra,
 Car peut estre qu'aussi jamais ne vivera...
 C'est luy qui a premier d'une façon nouvelle
 Fait croire qu'il estoit historien fidele
 Sans rien mettre en escrit ; c'est luy qui finement
 Entretenoit un Roy de mines seulement...
 Il est vray qu'autresfois pour cacher ceste ruze
 Il en a bien tracé quatre lignes d'excuse,
 Car ce pendant tousjours ses gages il tiroit,
 Et pourestre admiré de ceux qu'il désiroit
 (S'il est vray ce que dit l'Epistre à Leoquerne)
 Il les laissoit tomber mesmes dans la taverne,
 Là où quelqu'un venant amassoit ce papier
 Que l'auteur tout expres vouloit bien oublier ¹...

Le plus grave pour Paschal était que la Cour se dégoutait de lui. Privé de l'appui du souverain qui l'avait attaché à sa personne, son crédit ne tarda pas à décroître, et l'écho des brocards littéraires parvint à des oreilles qui n'y furent point insensibles. C'est au Louvre, et chez le cardinal de Lorraine, qu'ont été recueillis les traits d'une image peinte du pinceau de Brantôme. Honorant Henri II dans *Les vies des grands capitaines*, il regrette l'insuffisance des écrivains qui ont narré ses hauts faits, et notamment de « ce bel abuseur de Paschal », si vaniteux dans sa charge :

Il en tiroit une bonne pension tous les ans, de douze à quinze cens livres par an, et promettoit un'histoire de nostre temps la nompareille du monde ; si bien que j'ay veu noz roys et noz princes, et M. le car-

1. La *Seconde Reponse* (s. l., 1563) n'est pas paginée. Le morceau sur Paschal n'occupe pas moins de trois pages, où l'injure du partisan ne le ménage pas :

Venez, Muses, venez pour accoler Paschal,
 Donnez luy le chapeaudigne d'un cardinal ;
 Asnes rouges, venez,...

dinal, pour cela faire grand cas de luy ; et luy faisoit la bonne mine. Pensez qu'il songeoit en soy et disoit sous bourre en se moquant : «... Ce n'est pas ce que vous pensez, mes bons amis ; il y a de la fourbe » ; et si s'en monstroient tout glorieux, car je l'ay veu en telle piaffe. Après avoir faict monstre de faire enfanter des montagnes, pour tout pottage il n'a produit qu'un chétif éloge après la mort du Roy, que j'ay vu en latin.... Et qui plus est, on n'a trouvé après en sa bibliothèque un seul chétif beau mémoire qui peut monstre l'envie qu'il eut en cela de s'acquicter de ses debtes, encor qu'il fust d'ordinaire à la suite de la court, et qu'il vist à l'œil et entendist de son Roy et des grandz, et eust toute matière en place pour bien bastir son œuvre ; mais, comme disoit M. le cardinal, l'art et la science lui failloient pour si haute entreprise ¹.

Ainsi fut établie, pour durer jusqu'à nos jours, la légende accréditée contre Paschal par sa paresse et sa fatuité. Elle put achever de le dégoûter d'un ouvrage, dont il avait cependant mis au point des parties considérables. Il dut sentir sa présence importune à la Cour, où il n'eut bientôt plus de fonction. Celle d'historiographe du nouveau règne venait d'être confiée à François Hotman, recommandé par le chancelier de L'Hospital². C'est à lui peut-être que pensait Ronsard, quand il s'écriait au *Discours des misères de ce temps*, invoquant ce témoin des discordes françaises :

O toy historien, qui d'encre non menteuse
Ecris de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres...³.

Paschal était encore à Paris au printemps de 1563, car Lambin le mentionne parmi les personnages intervenus dans une affaire intéressant les lecteurs du Collège royal⁴. On le voit bientôt

1. Ed. Lalanne, t. III, p. 283-285. Cf. plus haut, p. 324. Lalanne n'ignorait point que Brantôme était mal informé des ouvrages de Paschal et signalait déjà l'existence de nos autographes conservés dans le fonds Dupuy.

2. *Revue historique*, t. II, p. 50.

3. Ed. L., t. V, p. 333 ; éd. Bl., t. III, p. 13.

4. Dans le discours d'ouverture de son cours sur la *Rhétorique* d'Aristote prononcé en avril 1563, Lambin remercie ceux qui ont fait des démarches pour faire payer leurs gages en retard aux lecteurs royaux : L'Hospital, Amyot, Lancelot de Carle, Henri de Mesmes et, enfin, *Petrus Paschalius*

après finir sa vie dans sa province d'origine. Le cardinal d'Armagnac, promu à l'archevêché de Toulouse, continuait de réunir son cercle de savants ; il y retrouva sa place d'autrefois. Il se reprit à composer des vers, comme ceux qui lui avaient valu ses premiers succès parmi les lettrés de la docte ville. De cette époque date sa courte élégie sur la mort du légiste bordelais Arnoul le Ferron, son prédécesseur comme historiographe de François I^{er}, dont la gloire la plus certaine vient de ses fameux *Commentaires sur la Coutume de Guyenne*. Jules-César Scaliger, qui était son ami, le célébra aussi en vers latins. Les vers de Paschal, les seuls qui restent de lui, ne sont faits que de réminiscences classiques¹ ; ceux de Scaliger ont assurément plus d'accent².

L'historiographe de Henri II n'avait que quarante-cinq ans, lorsqu'il mourut à Toulouse, le 15 février 1563. Trois jours après, mourait chez le cardinal d'Armagnac Guillaume Philandrier, dont la science de l'Antiquité était grande, mais qui, par sa négligence à publier ses travaux, avait déçu, lui aussi, ses admirateurs³. On enterra les deux amis côte à côte dans le cloître Saint-Étienne, réservé à la sépulture des illustres de la cité. Le monument funéraire du premier reçut une épitaphe, dont on a le texte⁴ ; elle consacrait en peu de mots toutes les prétentions littéraires de sa courte vie :

PETRO PASCHALIO RERV M GESTARVM AB
HENRICO II GALLIARVM REGE
SCRIPTORI POLITISSIMO ANTIQVAE
VIRTVTIS ET ROMANAE ELOQVENT.
AEMVLATORI PRAESTANTISS. AMICI
MOERENTES B. M. P.
VIXIT ANNOS XLV. OBIT XIII KL. MAR.
AN. POST CHRISTVM NATVM M. DLXV.

historicus Regius ; hi omnes certatim suo quisque loco causam nostram accurate egerant (Duae orationes D. Lambini... in aula gymnasii Samarobrinen-sis habitae, Paris, 1563, p. 3).

1. Cés vers, cités par P. Bonnefon, *l. c.*, p. 44, sont imprimés en tête de l'édition in-folio des *Commentaires sur la Coutume*.

2. L'ode de J.-C. Scaliger à la louange d'Arnaud le Ferron (*Poemata*, p. 353) est citée par Sainte-Marthe et par Tissier, *Éloges*, t. II, p. 107.

3. Le témoignage de J.-A. de Thou est bien significatif à ce sujet.

4. Cf. P. Bonnefon, *l. c.*, p. 26-27. Je lui emprunte le texte de l'inscription, jadis donné par Moréri et Le Duchat, et recueilli par A. du Mège sur la pierre avant sa disparition.

Peu de temps après la mort de Paschal, Dorat écrivait à un ami qu'il préparait la traduction des odes de Pindare dans les mètres originaux¹, et qu'il en dédierait une au défunt en reconnaissance d'une belle libéralité : « Alteram destino Paschalio amico Historico Regis, nuper vita functo, qui singulos anulos aureos singulis amicis, Tornaëbo, Ronsardo, mihi, pluribus moriens legauit... Ferreus sim, non aureus aut auratus, si non hoc ego munus amem, et muneris etiam magis auctorem². » Ces anneaux d'or, collectionnés par l'humaniste et légués à ses confrères de Paris, avaient une signification : ils attestaient sa réconciliation complète avec le groupe de Ronsard. L'adroit cicéronien, qui n'était point un méchant homme, avait trouvé une façon délicate d'effacer ce qui pouvait rester de mauvais souvenirs au cœur de ses anciens amis.

1. « Et quia Latinum aliquando Pindarum meditor iisdem numeris edere et singulas Odas singulis amicis consecrare, tua iam esto... »

2. André Du Chesne, *Hist. généal. de la maison de Chasteigner*, p. 125 (lettre à Fr. de Chasteigner de la Rochepozay). Les *Scaligerana* mentionnent le legs « à Aurat et autres de beaux et riches anneaux ; le moindre valoit 50 escus, et il y en avoit qui valoient 100 escus » (Amsterdam, 1740, t. II, p. 493).

ADDENDA

Le lecteur ne peut s'étonner que, pendant l'impression de ce livre commencée depuis plusieurs années, d'assez nombreuses additions se soient offertes, qu'il a semblé utile de recueillir.

P. 36. Comment Jean Dorat a-t-il été introduit chez Lazare de Baïf ? On peut établir que l'ambassadeur de François I^{er} le connaissait par sa première réputation littéraire dès 1540. C'est à Baïf, en effet, qu'est dédié le recueil : *Roberti Britanni Atrebatensis epistolarum libri duo*, Paris, 1540 (fol. 64 : *Lazaro Baïfio libellorum magistro*), où les productions poétiques du jeune Limousin sont déjà louées avec enthousiasme : « Delectauit me tuum carmen ne dici quidem potest quanta utilitate animi et ingenii mei. Erant enim in illo splendida et acuta omnia... Ego, ut iam me tibi aperiam, neminem esse puto his temporibus qui tantum lyrica valeat venustate quam tu ; unum excipio Macrinum, cui tu facile concedis... » (fol. 59 v^o). Trois distiques de Dorat sont à la fin du recueil de vers de ce même Robert Breton, d'Arras, dédié à Arnoul le Ferron et contenant des pièces adressées à Dolet, Toussain, Turnèbe, Ant. de Gouuea. Un long poème en distiques, à Dorat lui-même, témoigne de la cordialité de leurs rapports (*R. Britanni Atreb. carminum liber unus*, Paris, 1541, fol. 17 v^o. Cf. Marty-Laveaux, *Notice sur Dorat*, p. xij). Mais une lettre du précédent recueil nous met sur une autre piste. L'humaniste d'Arras l'adresse au compatriote de Dorat, Jean Maledent, à l'occasion de son entrée comme précepteur dans la maison de Mesmes (« Agis in domo honorifica. Magnum est Proprietoris ciuilis nomen, sed virtus Mesmii multo maior... » Fol. 59 v^o). Or, le jeune Henri de Mesmes et Maledent fréquentaient la maison de l'ambassadeur : « Mon précepteur me menoit quelquefois chez Lazarus Baïfius, Tussanus, Strazellius, Castellanus et Danesius, avec honneur et progrès ès lettres » (*Mémoires*, p. 137). Il est naturel qu'ils aient recommandé leur ami Dorat, avec qui j'ai mis en lumière leurs étroites relations (p. 67 n.), lorsque Baïf a cherché un maître pour son fils. Tel fut sans doute l'enchaînement des circonstances qui conduisirent Dorat vers Ronsard.

P. 37, l. 15. Tous les bibliographes, depuis Du Verdier jusqu'à Émile Picot, se sont accordés à attribuer à Lazare de Baïf la traduction en vers de l'*Hécube* d'Euripide, parue sans nom d'auteur en 1544 et réimprimée en 1550. Dans la dédicace du livret à François I^{er}, on a

interprété les mots « mes enfants » comme une expression de tendresse paternelle de l'ambassadeur pour le jeune Ronsard, ainsi assimilé à son propre fils, compagnon de son travail. Cette attribution de l'ouvrage à Baïf (et par conséquent ce que j'ai cru pouvoir en tirer aux p. 38 et 39) tombe devant une démonstration de René Sturel, dans les *Mélanges Émile Chatelain*, Paris, 1910, p. 576-580. L'*Hécube* a été traduite dans la maison du berrichon Guillaume Bochetel, secrétaire du Roi, qui avait alors Jacques Amyot pour précepteur de ses fils. Amyot semble l'auteur d'une traduction en vers des *Troades* dont le ms. est au Musée Condé. En tout cas, c'est à lui, non point à Dorat, que s'appliquent les observations sur l'*Hécube*, de même qu'on s'explique comment la *Deffence* de Du Bellay ne mentionne pas cette traduction, à côté de celle d'*Électre*, de Sophocle, qui est due à Lazare de Baïf.

P. 47, l. 16. Aux précisions que je crois apporter sur les origines de l'ode pindarique en France manquait celle des circonstances qui ont introduit l'œuvre de Benedetto Lampridio auprès de Dorat et de nos poètes. Les *Elogia virorum literis illustrium* de Paul Jove, qu'ils ont bien connus et qui ont été publiés pour la première fois en 1546, contiennent un article sur le poète crémonais (« Scripsit odas aemulatione Pindarica eruditis et graues... »), accompagné d'une épigramme de Marcantonio Flaminio. (La bibliographie récente de la « lirica pindareggiante » en Italie est donnée par Ferdin. Neri, avec qui l'on verra que je me suis rencontré sur le rôle de Lampridio : *Il Chiabrera e la Pleiade francese*, Turin, 1920, p. 106.) Mais le propagateur des odes de Lampridio en France est certainement Michel de L'Hospital, qui a fait à Padoue six années d'études littéraires autant que juridiques, de 1526 à 1532. Non seulement je le vois citer Pindare parmi les auteurs qu'il étudiait, mais il nomme expressément son imitateur avec Longueil et Lazaro Bonamico, parmi les trois maîtres de Padoue qu'il a le plus aimés (*Carmina*, Amsterdam, 1732, p. 429) :

...Nam me dulcis amor tenet aeternumque tenebit
 Urbis Palladiae, Longoli, Lampridiique
 Vatis, et egregii Bonamica gente magistri.

P. 121, n. 5. Henri Guy désigne l'ouvrage de Michel Psellos, dont Ronsard a fait un résumé assez exact dans l'*Hymne des Daimons* ; c'est le dialogue publié dans Migne, *Patrologia graeca*, t. CXXII, col. 816-876. (*Les sources françaises de Ronsard*, dans la *Revue d'hist. litt.* de 1902, p. 227.)

P. 123, n. 1. Dans le travail cité ci-dessus, H. Guy, qui a commencé par un volume sur les *Rhétoriciens* sa précieuse *Histoire de*

la poésie française au seizième siècle, donne une très utile analyse des passages des *Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye*, par Jean Lemaire de Belges, qui ont inspiré l'auteur de la *Franciade*. Il observe la liberté du poète à l'égard de la légende de Francus et le peu de créance qu'il accorde lui-même à la réalité historique de son sujet. Ronsard écrit qu'Homère et Virgile ont inventé la matière de leurs poèmes : « Suivant ces deux grands personnages, dit-il, j'ai fait le semblable. »

P. 130, n. 2. Cette épigramme d'Estienne Pasquier n'est pas la seule qu'il dédie à Ronsard. On la trouve avec deux autres dans la première édition de son recueil : *Steph. Paschasti iurisc. Paris. ac in supremo Galliarum Senatu patroni Epigrammatum libri VI*, Paris, P. l'Huillier, 1582. V. les ff. 7, 54 et 81. Les hendécasyllabes semblent antérieurs aux projets d'épopée, rappelés dans les distiques :

*Dum te delectat strepitus clangorque tubarum,
Armaque Franciadum saeuoque bella canis...*

P. 135, l. 11. Aymar de Ranconet, qui fut président aux Enquêtes du Parlement, possédait des mss. grecs. Turnèbe, qui a consacré à Eschyle sa première publication de textes anciens (Paris, 1552, avec une lettre dédicatoire en grec à Michel de L'Hospital), a trouvé chez Ranconet un bon ms. de trois tragédies. Son Sophocle (Paris, 1553), qui est dédié à ce dernier, mentionne le prêt de mss. du poète et de son commentateur Demetrios Triclinios. Ces éditions sont celles qu'a le plus pratiquées Ronsard.

P. 135, l. 20. Ronsard a dû connaître l'humaniste Pâpire Masson, historien de Charles IX, chez le chancelier de Cheverny, dont ce fécond polygraphe fut le bibliothécaire pendant six ans. Masson fait intervenir le souvenir du poète dans l'éloge de Dorat, lorsqu'il s'écrie : « O si hodie discipulus eius Petrus Ronsardus insignis poeta viueret, quas ille naenias aut quae epitaphia scriberet ! » (*Elogia*, cités plus haut, p. 59, n. 2 ; p. 60, n. 3).

P. 135, n. 5. Sur le bibliophile Nicolas Moreau, seigneur d'Auteuil, trésorier de France de 1571 à 1586, v. l'étude d'A. Vidier, dans les *Mélanges Émile Picot*, Paris, 1913, t. II, p. 371. N'est-ce pas à lui, plutôt qu'à son père Raoul Moreau, qu'est adressé le poème de Ronsard *Au trésorier de l'Espargne* (éd. L., t. VI, p. 51-56 ; cf. t. VIII, p. 9) ? J'ai cité, p. 58, un poème dédié à Nicolas Moreau dans le recueil de Dorat.

P. 157, n. 3. On trouvera deux jolies lettres de G. Vaillant de Guélis à Scaliger dans le recueil publié par J. de Reves, *Lettres fran-*

çaises des personnages illustres et doctes à Mons^r Joseph Juste de la Scala, Harderwyck, 1624, p. 186 et 336. Des lettres de J. Gillot, p. 116 et 437 du même recueil, montrent Scaliger en relations avec Desportes, mais après la mort de Ronsard.

P. 186, n. 1. « Mademoiselle de Morel » est Antoinette de Loynes, femme de Jean de Morel. J'ai quelque soupçon que cette unique lettre connue de Ronsard à son ami est celle-là même qui a disparu du ms. Lat. 8589 de la Bibliothèque nationale. Ce ms., où j'ai retrouvé jadis les premiers autographes de Du Bellay, est formé de lettres originales réunies par Morel et la table ancienne révèle la disparition d'une lettre de Ronsard à lui adressée, ainsi que d'une lettre de Jodelle. L'autographe d'où l'on tient le texte connu a appartenu à Feuillet de Conches, avant de figurer dans les collections Benj. Fillon et Bovet; il a été revendu par Charavay, le 27 nov. 1888, et j'ignore où il se trouve aujourd'hui.

P. 187, l. 5. La faute de quantité *āpis* est répétée plusieurs fois.

P. 196. En regard de la lettre de Ronsard sur le livre de Sainte-Marthe, on mettra une lettre d'humaniste qui loue le même ouvrage. Elle est adressée par Frédéric Morel à l'auteur de la *Paedotrophia* « apud Pictones », et commence par un éloge de Poitiers au temps des dames Desroches : « Felices istic esse vos quis neget?... Habetis ibi iuriconsultissimos, ῥητορικωτάτους, γραμματικωτάτους, Poetas et poetrias longe meliores Homero et Sappho. Θυμα ιδέσθαι. Ex Pictonum, urbe, velut ex equo Troiano innumeri viri magna et excellenti literarum peritia insigniti prodire. Tu quidem certe, quem iure omnes maiorum gentium vatibus inserunt, sublimi feries sidera vertice. Cuius cum eximia sint omnia, tamen illud postremum opus παιδοτροφίας micat, velut inter ignes Luna minores. Mirifice sane id probat Poeta Regius [Dorat]; nec ullum unquam poema ab illo de meliore nota commendari memini... Cal. aug. Lut. 1579 » (Biblioth. de l'Institut, ms. 292, fol. 48).

P. 198, n. 4. François Le Duchat, qui avait publié son recueil à dix-huit ans et dont la tragédie d'*Agamemnon*, imitée de Sénèque, parut en 1561 (avec un privilège de 1553), est mort prématurément. L'Hospital, qui l'avait protégé auprès de Marguerite de France et du cardinal de Lorraine, a composé une élogie sur sa mort (*Carmina*, p. 205, 218).

P. 200, l. 2. Les recueils de vers que font imprimer les jeunes étudiants humanistes, pendant leur séjour à Paris, contiennent souvent un hommage à Ronsard. Le limousin Martial Petiot, par exemple,

lui adresse une épigramme pour lui souhaiter longue vie (*Variorum ad amicos pro Xenius Epigrammatum libellus*, Paris, 1573, f. 11), dans un recueil où il n'est guère question que de gens des collèges (à Dorat, f. 7, à Goulou, f. 12, à Léger du Chesne, f. 13). Plus intéressant est Jean de la Gessée, de Mauvesin en Gascogne, qui est un familier de la maison de Morel. Dans le recueil intitulé : *I. Gessei Mauvesii in Vasconia epigrammaton ad principes et magnates Galliae permultosque alios insignes viros pro Xenius libri duo*, Paris, 1574 (vers liminaires de Dorat et de Camille de Morel et portrait à 23 ans), on lit de petites pièces dédiées à Ronsard, à Dorat, à Morel, à Jodelle, à Passerat et Jacq. (*sic*) Garnier, à Belleforest, etc. Il écrit à Baïf :

*Nepos maxime maximis Baïfi,
Cui par disparibus modis Camoena
Aurati numeros referre Graios,
Ronsardi numeros referre Gallos
Exaequando dat annuente Phoebo,
A tuo data sume dona Gesseo...*

Le jeune gascon, qui a aussi rimé en français, met ses essais latins sous le patronage de Ronsard :

*...Dignior et ausim doctae me adiungere turbae
Si mea Ronsardo iudice Musa placet.*

Il a dédié au maître d'autres vers dans le « Tombeau » de Belleau (*Remigii Bellaquei Poetae Tumulus*, Paris, M. Patisson, 1577). Non loin du quatrain de Ronsard paraît le nom de La Gessée. Ses vers, *De Remigio Bellaqueo defuncto ad P. Ronsardum*, commencent ainsi :

*Ille Bellaqueus tuus meusque,
Imò Pieridum comes Dearum,
Cuius scripta venusta, tersa, docta,
Communi studio student probare
Phoebus, et Charis, et nouem Sorores ;
Ille inquam tuus ac meus vicissim,
Sive Remigium libet vocare,
Sive Bellaqueum vocare mauis,
Pro ! Ronsarde, tibi, mihi omnibusque
Ereptus modò, nos reliquit inter
Planctus, murmura, lacrymationes !...*

P. 202, n. 2. Le séjour de Scaliger à Leyde vient d'être excellemment étudié par Gust. Cohen, dans ses *Écrivains français en Hollande*, Paris, 1920, p. 187-217.

P. 202, n. 5. Ces relations peu connues de Joseph Scaliger avec la Pléiade intéressent assez nos études pour qu'on m'excuse de citer encore un fragment de correspondance familière de Dorat. C'est la lettre (utilisée à la p. 339) que reçut François de Chasteigner au mois d'avril 1565, au château de la Rochepozay, en remerciement d'un don libéral dont le *poeta regius* avait eu, dit-il, fort grand besoin : « La nécessité où je me suis trouvé ces jours passés me le fait trouver *μῶριον ὅσον* plus grand. Je ne sçay si Monsieur de l'Escale vous l'a dict, car à luy seul comme *tutissimis auribus deponere ausus eram*, *ut ille non ignarus mali aliquando miseris succurrere disceret*. La cause de ma nécessité a hesté les procès, l'aquisition de ma maison et reparation d'icelle, et qui pis est la longue absence du Roy, qui est *πολλῶν ταμίαις*, in quibus etiam meus, comme dict nostre Pindare duquel je achevois la premiere Ode des Pythies, où il presche fort de la liberalité des Seigneurs envers les lettrés, quand vostre *χρυσέα φόρμιγξ Ἀπόλλωνος καὶ ὑπλοκάμων σύνδικον Μοισᾶν κτέανον* m'a esté apporté, *dulcein sudore leuamen*, par vostre bon Marc. Et afin que la petite lettre ne soit pas *ἀφιολόγητος*, je vous prie de demander à vostre Phoenix [l'interprétation complète du mot *σύνδικον*]. » Le *Phoenix* de la Rochepozay est appelé plus loin *noster Scaliger*.

P. 211, l. 18. La preuve des relations que je supposais entre Jan Van der Does et Ronsard m'est fournie par le premier recueil de vers du célèbre écrivain hollandais : *Iani Douzae a Noortwyck Epigrammatum lib. II, Satyrae lib. II, Elegorum lib. I, Silvarum lib. II. Ad virum illustr. Germanum Valentem Pimpontium, Regium in Curia suprema Parisiensi Senatorem*, Anvers, G. Silvius, 1569. Portrait gravé *anno aetatis 23*. (Brunet ne cite qu'une édition de 1570.) Ce recueil, d'un extrême intérêt pour nous par les souvenirs du séjour à Paris de Van der Does, contient des poèmes adressés à Guillaume des Autelz, à Dorat (*ad Aur. praecept.*), à Baïf, à Thorius Bellio, et des vers dédiés au jeune hollandais par Vaillant de Guélis, Des Autelz, Florent Chrestien, Lucas Fruytiers, D. Rogers, etc., d'où l'on tirerait aisément un vivant tableau de ce petit monde d'étudiants de tous pays, férus de poésie latine et parmi lesquels Ronsard était adoré. Voici, en attendant, un témoignage sur notre poète, dans une épître *Ad Gulielmum Cripium Haghiensem I. C.* (p. 109), où Van der Does prie ce compatriote, lui-même poète, d'accueillir ses vers; ils n'en sont pas indignes, dit-il, puisqu'il est lu et estimé de Ronsard et de ses amis :

*Te quoque Parrisiae vatem admirantur Athenae.
Testis ego, et Franca positi tellure sodales,
Quos inter, memini, non unam Bellio de te*

*Iliadem mecum decurrere saepe solebat.
 Et miraris adhuc, si te quoque versibus addat
 Douza suis turbetque nouo tua seria lusu?
 Desine. Nil praeter solitum leuis ille minatur :
 Cum multis pateris communia. Legit eundem
 Et prius ipse pater vatum Ronsardus, et illo
 Doctior Auratus, Tragicique Baifus oris,
 Quosque alios longum foret enumerare poëtas.
 Te quoque ne pigeat Celtarum exempla secutum
 Douzaeae mala ferre morae, nutuque secundo
 Ad mea plausuros dimittere carmina vultus.*

P. 216, l. 12. Plusieurs documents ronsardiens non signalés figurent dans le très rare volume des *Xenia* de Ch. Uytenhove, dédiés à la reine Elisabeth (*Xenia seu ad illustrium aliquot Europae hominum nomina Allusionum... liber*), qui font suite aux poèmes de Buchanan et à la triple *Silua* (Turnèbe, L'Hospital, Dorat), édités à Bâle, s. d. [1568, par l'imprimeur belge Thomas Guarinus. Le recueil du Gantois a formé une sorte de pendant aux *Xenia* de son cher ami Du Bellay, et leurs papiers, mêlés pour la publication qu'ils projetaient ensemble, avaient été triés par les soins de Morel (cf. Chamard, *J. du Bellay*, p. 479). Uytenhove a imprimé aux p. 83-87 : des distiques grecs et latins sur l'anagramme connue du nom de Ronsard, les sept distiques de Du Bellay sur le même sujet (signés *I. B.*), une *comparatio* des deux poètes, deux sonnets et un petit poème latin dédiés à Ronsard, enfin une traduction en hexamètres du début du discours au duc de Savoie (« Vous Empereurs, Vous Princes et vous Roys... » Ed. L. t. III, p. 259). Voici une partie de ces morceaux :

I. Bellaii et P. Ronsardi comparatio.

<i>amabilis</i>	{	<i>admirandus</i>	{	<i>ambo pares.</i>
<i>Bellaius</i>		<i>Ronsardus</i>		
<i>promptior ingenio</i>		<i>doctior</i>		

Bellaius, Ronsardus, amabilis, admirandus,

Promptior ingenio, doctior, ambo pares.

*Ad P. Ronsardum Vindocinum, cum ab eo ad coenam
 vocatus esset.*

Si mihi te potior sit Persica coena, vocatus

Protinus ad coenam sim tibi iamque comes.

Sim tibi, sim Comiti comes Alsinooque libenter

Callirhooque comes, Paschalioque comes.

Ipse sed ad dubiae cur me conuiuia coenae,

Ad te non potius Docte poeta vocas?

*Te sine non epulis capior, torpente palato,
 Te sine vina mihi sunt aqua, coena fames.
 Ad coenam quoties tibi me condicere coges,
 Huc ades ad coenam, non mihi dic, sed ades.
 Carole, dic ades egregium visere Poëtam,
 Nunc tibi conuiuas inter et hospes ero.
 Ah valeant coenae quicunque cupidine ducti
 Visere Ronsardum, Callirhoumque parant.
 Coena tuae mihi sunt diuina poemata Musae,
 Non amet ob coenam te, scio, quisquis amat.*

Les amis cités dans ce poème sont Denisot, Paschal et Belleau. Celui-ci est en effet désigné dans une des *allusiones* sous le nom transparent de *Callirhous*. — Le premier sonnet d'Uyterhove *A P. de Ronsard poëte tresexcellent* est daté de 1557 et convie le poète, qui vient de publier les *Hymnes*, à se consacrer à la poésie religieuse :

... Si tu me crois, Ronsard, tu changeras la Muse
 De ton diuin esprit à chanter desormais
 Les louanges de Dieu plus que ne fis jamais ;
 A chanter ce grand Roy personne ne s'abuse...

Cette pièce vient se placer à côté de celle de Denisot, qui félicite Ronsard pour la composition de *l'Hercule chrestien* (Éd. L., t. IV, p. 247. Cf. Pierre Perdrizet, *Ronsard et la Réforme*, Paris, 1902, p. 61-63). Le second sonnet, écrit sans doute en Angleterre, répond au *Discours* envoyé à l'ambassadeur Paul de Foix, qui a été recueilli au *Bocage royal* (éd. L., t. III, p. 280-285) :

J'ai leu, Ronsard, et releu l'Elegie
 Qu'auiez escripte à Monseigneur de Foix
 Comme un ouvrage excellent, mille foix,
 Et plus la lis, et plus m'en prent enuie.
 Aussi faut il que pour donner la vie
 Au livre (ainsi comme en vostre françois
 Auez sceu faire) en Latin et Gregeois
 Pour Guide on ayt ce qu'on nomme Genie :
 C'est un esprit d'Enthusiasme tout-plein,
 Plein de fureur, d'un jugement bien sain,
 Plein de sauoir, plein de diuinité,
 Comme le vostre à vray dire, qui estes
 Sans compaignon le premier des Poëtes
 Qui sont, seront, et ont oncques esté.

P. 217, n. 2. Les circonstances qui ont éloigné de Paris Charles Uytenhove sont établies par sa lettre autographe à Morel, du 2 nov. 1562, d'où j'extrais les détails suivants : « Rouerium [cf. la dédicace de Ronsard à Girol. della Rovere, rappelée p. 206] diuinae indolis adolescentem... summa cum voluptate doceo. Turnebum, Auratum et Balduinum, a quibus doceor, frequentare soleo. Quod reliquum est temporis meis lucubrationibus limandis, perpoliendis... expendo,... bonam non noctis partem huic curae decedens... Postridie venit ad me Balduinus cum Regis oratore [l'ambassadeur Paul de Foix], qui hodie in Angliam legationis nescio cuius obeundae gratia ablegatur, num et me sibi comitem adiungere vellem ex me quaerens... Heri cum eo coenavi... Incertus sum an unquam in Galliam sim rediturus... » La lettre à Turnèbe citée dans la même note, et qui exprime un souvenir pour Lambin et Ange Vergèce, est une copie de la main de Camille de Morel ; les billets écrits de Paris et de Grigny, où Uytenhove mentionne Du Bellay et Ronsard, sont autographes.

P. 218, n. 1. Longtemps après sa démarche auprès de Ronsard, Uytenhove continuait à intéresser ses amis à sa traduction des *Psaumes*, qui ne parut jamais. En 1593, Melissus et J. Gruter en recevaient des parties à Heidelberg (E. Weber, *Virorum clar. epist. sel.*, Leipzig, 1894, p. 41).

P. 219, l. 4. Un autre Rhénan de marque, le médecin-poète Jean Posthius, qui traversait la France et s'arrêtait à Paris après un séjour d'études à l'Université de Montpellier, a eu avec Ronsard et son groupe des relations personnelles. Le distique *Ad Ronsardum*, qu'on lit dans son recueil (*Ioan. Posthii Germershemii archiatri Wirzeburgici Parerga poetica*, Wurzburg, 1580, f. 58), est assez banal :

*Tum nomen Ronsarde tuum laudesque peribunt,
Quando erit in nullo Gallicus ore sonus.*

Mais l'épigramme *Ad Iohannem Passeratium poetam doctiss* (f. 64 v^o) est beaucoup plus significative :

*Tandem magnificam veni, quod laetor, in urbem
Cui Paris aeternum nomen habere dedit.
Omnia sunt maiora fide, maiora videntur
Omnia, fama prius quam mihi rettulerat.
Sed licet ostendet miranda Lutetia multa,
Quae sunt luminibus grata theatra meis;
Nil tamen hic vidi Ronsardo gratius, huius
Colloquium reliquis omnibus ante fero.*

*Nunc desiderio cupidus malè torqueur uno,
Ut dominam aspiciam, lane diserte, tuam.*

Le voyage de Posthius en France succédant à un long séjour en Italie, que Boissard raconte dans ses *Icones* et auquel fait des allusions son ami Melissus, est de l'année 1567. La partie de son recueil intitulée *Gallica* contient des pièces dédiées à Dorat, à Henri Estienne, à Scévole de Sainte-Marthe, à François Hotman et une autre intitulée *Ad Mich. Hospitalii villam*.

P. 219, n. 3. La première édition des poésies de Paul Melissus n'a point été imprimée à Paris, mais à Francfort, en deux parties : *Melissi Schediasmata poetica...*, 1574 (194 p., avec 31 p. pour les *Flumina* de F. Fidler) et *Melissi Schediasmatum reliquiae*, 1575 (459 p.). Le premier de ces volumes contient, p. 21-23, un *Dialogus P. Melissi et N. Clementis Trelaei* qui raconte comment ce jeune Nicolas Clément de Treles, lorrain du pays de Vaudémont et lui-même un peu poète, a révélé à Melissus Ronsard ignoré en Allemagne :

*Clemens, dulcis ocelle Gratiarum,
Quas dignè tibi pro lepore plenis
RONSARDI celeberrimi libellis
Me persolvere gratias decebit?...*

Ce document fait connaître un nouveau propagateur des œuvres et des théories de Ronsard hors de France. Il faut joindre à Nicolas Clément un autre ami de Melissus, petit poète ronsardisant, inconnu des répertoires français, François d'Averly, qui fut un agent du prince de Condé auprès de l'Electeur Palatin à Heidelberg. On trouvera des détails sur ces personnages, avec des extraits du *Dialogus*, dans une prochaine étude sur *Un poète Rhénan ami de la Pléiade* (et d'abord dans la *Revue de littérature comparée*, t. I, 1921).

P. 251, l. 10. Si Du Bellay n'a pas nommé Brinon dans ses œuvres françaises, on trouve parmi ses *Tumuli*, dans les *Poemata* (*Poésies fr. et lat.*, éd. E. Courbet, t. I, p. 512), quatre petites pièces en distiques élégiaques : *Iani Brynonis senatoris Parisiensis*. Elles furent composées à Rome pour le second « tombeau », qui n'a pas été réalisé. Le poète y fait allusion à la ruine du jeune conseiller, qu'il compare à Tibulle pour sa fin prématurée.

P. 257, l. 5. Le livre II de la *Franciade* écrit de la main de Ronsard et offert à Charles IX est aujourd'hui le ms. Fr. 19141 de la Bibl. nationale. Cf. E. Faral, dans la *Revue d'hist. litt.* de 1910, p. 685 sqq. (avec un fac-similé). L'auteur a cru devoir, un peu plus tard, frapper

lui-même d'un doute ses intéressantes conclusions (*Revue* de 1913, p. 672). J'ai dit pourquoi la multiplicité des textes, corroborée par le témoignage de Pierre Dupuy, me fait rejeter l'opinion de Laumonier sur la question si controversée de l'écriture du poète.

P. 270, l. 20. Le portrait physique tracé dans le latin de Ronsard suit, avec une intention satirique, celui qu'on trouve dans l'éloge de Saint-Gelais par Paschal. Cf. le texte publié dans le vol. du *Cinquante-naire de l'École des Hautes Études*, p. 27.

P. 277, n. 2. Seul de la Pléiade, Baïf est allé en Italie après Du Bellay ; mais il n'en a rien écrit, sinon qu'il a visité Venise, « sa naissance ». Ce fut au printemps de 1563, après cinq mois d'un ennuyeux séjour dans « Trente pierreuse » (éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 278 :

...Laisson, Griffin, laisson le Concile et faisons
Un voyage à Mantoue, à Vincence et Veronne.
Je fretille d'aller, je desire de voir
Les villes d'Italie et veu ramentevoir
Les marques des Romains, jadis Rois de la terre.

Ronsard écrivait de même à Odet de Châtillon, dans le *Discours contre fortune* composé vers 1558 :

Aucunefois, Prelat, il me prend une envie
(Où jamais je ne fus) d'aller en Italie.

On pense avec regret à tout ce que la poésie française pouvait attendre d'un tel voyage.

P. 333, l. 20. Ronsard n'a point collaboré au « tombeau » de Morel : *V. C. Ioan. Morelli Ebredun. consiliarii oeconomiq: Regii, moderatoris illustrissimi principis Enrici Engolismaei, magni Franciae Prioris, Tumulus*, Paris, Féd. Morel, 1583 (56 p.). Le poète avait été cependant sollicité à nouveau, au cours de l'impression (p. 45), par une élégie pressante de la fille du défunt : *Camilla Morella ad Ronsardum* : (...*Sic Patris manes iam negligis* ?). Elle sollicitait de même façon Sainte-Marthe, qui finit par se décider (p. 49). Cf. ses deux lettres conservées par celui-ci (Bibl. de l'Institut, ms. 290). Quelque explication qu'on doive chercher pour l'abstention de Ronsard, alors loin de Paris et souvent malade, il n'est point permis de penser à l'ingratitude. Dorat parlait pour tout le groupe dans une longue pièce que ses *Poematia* n'ont pas recueillie et qui commence ainsi :

*Debita Morello quis carmina iure negarit,
Omnia doctorum solitus qui carmina vatum*

*Magno cum studio conquirere, et illa referre
 In numerum, ut possent prodesse sequentibus annis?
 Dulce ministerium, duplexque duos simul erga
 Officium, auctori primum cui fama superstes,
 Auspice Morello per saecula longa manebit.
 Testis erit Xenius, Xenique poemata, partim
 Iam vulgata, suis partim nunc condita cistis.
 Testis Bellai quae iam nascentia famae
 Tradidit, haud iussus dedit in penetralia Vestae;
 Ne numerem uiuos plures, aliosque sepultos,
 Pignoribus quorum hic obstetrix et pia nutrix.*

Les « cassettes » de Morel, indiquées par un témoignage aussi précis, contenaient diverses séries de papiers, dont la plus nombreuse passa chez Camerarius et qui nous révèlent tant de choses sur Du Bellay et sur Ronsard.

— Peut-on mieux terminer ce livre que par ce témoignage d'humaniste, retrouvé dans l'*Histoire de la maison de Chasteigner* d'André Du Chesne, p. 382? C'est le dernier document sur l'amitié de Ronsard et de Muret. Celui-ci écrit à l'ambassadeur d'Abain, qui vient de quitter Rome en 1581 pour rentrer en France : « Je vous supplie, quand vous verrez M. d'Aurat, que vous lui fassiez foi que je l'ayme et l'honore à bon escient et de même à M. Cujas, à M. de la Scale [Scaliger], au grand Monsieur de Ronsard, ἐνὶ λόγῳ à tout le chœur des Muses, encore que le seul nom de Ronsard embrasse toutes les Muses et toutes les Grâces qui furent onques au monde! »

INDEX

DES NOMS ANTÉRIEURS AU XVII^e SIÈCLE

- Abain (d') de La Rochepozay, 222,
233, 234, 352.
- Adanson, 155.
- Alamanni, 46, 47.
- Albret (Jeanne d'), 209.
- Alcée, 53, 86, 109, 118, 148.
- Alcman, 118.
- Aleandro, 12.
- Alençon (duc d'), 75.
- Alsinois. V. Denisot.
- Amboise (card. d'), 202.
- Ammien, 115.
- Amyot, 134, 142, 156, 193, 232, 334,
336, 337, 342.
- Anacréon, 86, 107-115, 117, 118,
136, 148, 159, 209, 316.
- André (Elie), 110, 119.
- Andreas, 250.
- Angeli da Barga, Bargaesus, 234, 235.
- Angennes (d'), 255.
- Angeriano, 15.
- Angoulême (duch. d'), 10, 11.
- Angoulême (Henri d'), 171, 173, 351.
- Apollonios de Rhodes, 86-88, 91,
96, 99, 106, 127, 159.
- Aratos, 86, 88, 96, 107, 170.
- Arioste, 224, 244.
- Aristophane, 75.
- Aristote, 71, 85, 94, 145, 169, 178,
230, 234.
- Armagnac, 193, 278, 281, 285, 287,
289, 290, 312, 316, 326, 338.
- Armand, 50, 273.
- Artus, 245.
- Auge, Augentius, 113, 242.
- Aubert, 169, 249, 319.
- Aubespine (Madel. de l'), 241.
- Aubigné, 238.
- Audebert (G.), 196, 223, 233, 235.
- Audebert (N.), 233, 235.
- Auguste (empereur), 41.
- Ausone, 24, 78, 114, 115, 118.
- Autelz (Des), Altarius, 103, 185,
199, 211, 214, 263, 346.
- Automedon, 115.
- Avanson, 126, 149, 300, 303-304.
- Averly (Fr. d'), Averlius, 350.
- Averly (G. d'), 221.
- Bacchylide, 118.
- Bade, 15, 114.
- Baduel, 273.
- Baïf (J.-Ant. de), 7, 50, 61, 62, 66,
92, 93, 97, 103, 112, 114, 142, 147,
152, 154, 156, 163, 169-171, 193-
197, 202, 211, 214, 219, 222, 223,
236, 237, 242, 247, 250, 254, 265,
290, 297, 319, 346, 347, 351.
- Baïf (Lazare de), 12, 36-39, 133, 266,
306, 341, 342.
- Bargeo. V. Angeli.
- Bartas (Du), 55, 200, 208, 218, 238.
- Barthélemy, 311.
- Bathory, 207.
- Baudouin, 215, 349.
- Baumgartner, 219.
- Beaubrueil, 151.
- Bellay (Joachim du), 1-5, 7, 13, 16, 37,
54, 57, 62, 85, 91, 103, 122, 128, 136,
145-150, 167, 168, 173, 175-179,
193, 203, 204, 206, 214, 215, 227,
230, 247, 264, 265, 286, 297-299,
313-316, 322, 325-330, 347, 350, 352.
- Bellay (René du), 34, 202.
- Bellay (Jean du), 150, 255.
- Belleau, 8, 103, 105, 110, 111, 118,
119, 136, 142, 153, 167, 203, 214,
216, 237, 250, 254, 264, 265, 296,
318, 321, 345, 348.
- Belleforest, 45, 345.

- Bellozane, 142.
 Bembo, 1, 30, 46, 94, 138, 189, 190, 196, 224, 245, 267.
 Bencivieni, 226.
 Bergier de Montembeuf, 62, 100, 265, 267.
 Bertrand (Jean), 303.
 Bétolaud, 55.
 Bèze, 3, 14, 17, 125, 179, 188.
 Binet, 44, 53, 169, 224, 234-237, 241, 242, 297.
 Bion, 102, 103, 119.
 Blanchon, 86.
 Blétonnière (La), 200.
 Boccace, 35, 96.
 Bocalini, 228.
 Bochetel, 342, 352.
 Boderianus. V. Le Fèvre de la Boderie.
 Bohier, 306.
 Boissard, 219, 350.
 Boistailé, 135.
 Bonamico, 342.
 Bongars, 75, 82.
 Boni (G.), 81.
 Bonnefon, 224.
 Bording, 272, 273, 284.
 Bouchet, 9.
 Bouguier, 50.
 Boulriers, 282.
 Bourbon (Nic.), 4, 50, 289.
 Boyssières, 199.
 Boysson (Jean de), 281.
 Bramante, 281.
 Brantôme, 47, 134, 144, 191, 206, 275, 305, 324, 332, 336.
 Breton, Britannus, 341.
 Brie, Brixius, 4, 237.
 Brinon, 16, 17, 39, 60, 61, 74, 146, 149, 198, 249-251, 350.
 Brodeau, 114.
 Bruès, 167, 169, 170, 311, 316, 318-319.
 Brusquet, 222.
 Bucer, 12.
 Buchanan, 3, 91, 106, 144, 145, 172, 175, 189, 211.
 Budé, 2, 12, 36, 37, 152, 237, 266, 281.
 Bunel, 272.
 Buon, 150, 242.
 Busbecq, 222.
 Buttet, 199, 206, 320.
 Calcagnini, 115.
 Calliergi, 47, 50.
 Callimaque, 50, 53, 78, 79, 86, 106, 107, 117, 136, 159, 212, 316.
 Calliste, 249, 250.
 Calvin, 13.
 Camerarius, 124, 171, 218.
 Canter (G.), 60, 72, 78, 89, 90, 101, 205, 212.
 Canter (Th.), 158, 212.
 Capilupi, 94, 97.
 Cappel, 303.
 Carle, 40, 126, 183-186, 267, 306, 324, 332, 337.
 Carnesecchi, 224.
 Caro, 206, 227.
 Carraciolo, 332.
 Carrion, 213, 223.
 Casa (Della), 103.
 Castaigne, 297.
 Castelvetro, 225, 226.
 Castiglione, 46.
 Catherine de Médicis, 75, 134, 171, 209, 224, 229, 235, 330, 332.
 Caton, 266.
 Catulle, 3, 53, 23, 24, 25, 42, 105, 115, 130, 148, 149, 168, 202, 203.
 Caurres (J. des), Caurraeus, 198, 199.
 Cavalcanti, 224.
 Cavellat, Cavellart, 16, 78, 89, 214, 219.
 Celtes, 220.
 Ceporinus, 50.
 Certon, 188.
 César, 143, 266, 289, 311-312, 319.
 Charbonier, 107, 302, 303.
 Charles IX, 126, 143, 156, 237, 256, 350.
 Charon, 59.
 Charpentier, 142, 168.
 Chasteigner. V. La Rochepozay.
 Châtellerault, 11.
 Châtillon (card. de), 116, 180, 320, 324, 351.
 Chaumont, 157.

- Chavigny, 86.
 Cheverny, 135, 343.
 Chiabrera, 227, 228.
 Chiron, 255.
 Choiseul, 111.
 Chomedey, 309.
 Chrestien, 8, 45, 175, 188, 198, 202, 211, 222, 223, 245, 253, 335, 346.
 Chrichton, Crittonius, 6, 133, 239, 240.
 Chytracus, 218.
 Cicéron, 2, 76, 80, 151, 153, 245, 254, 266, 269, 270, 274, 276, 289, 292, 295, 307, 312, 319, 324.
 Claudien, 41, 42, 96, 244.
 Clausse, 45.
 Clément de Treles, 350.
 Colet, 296.
 Colines, 23.
 Collalto, 46.
 Compain, 303-304.
 Corbinelli, 75, 82, 102, 149, 226, 232, 235.
 Corinna, 176.
 Cornarius, 120.
 Corneillan, 287, 291.
 Corras, 274.
 Corrozet, 191.
 Cortese, 231.
 Cossé-Brissac, 145.
 Cotta, 15.
 Courville, 214.
 Cousin (Jean), 59, 330.
 Cripus, 346.
 Cujas, 75, 197, 204, 235, 352.
 Dallier, 206, 218.
 Dampierre, 4, 196.
 Danès, 80, 143, 334, 336, 341.
 Daniel, 158, 198, 202, 212.
 Dante, 32, 82, 214, 224, 228.
 Darès, 127.
 David, 216.
 Davy, 214.
 Deimier, 238.
 Delbene (Alph.), 153, 163, 198.
 Delbene (Bart.), 49, 163, 228, 229.
 Delbene (P.), 31, 75, 102, 233.
 Démosthène, 74, 85.
 Denisot (Gérard), 50.
 Denisot (Nic.), « Comte d'Alsinois », 50, 62, 114, 147, 167, 181-189, 203, 214, 264, 297, 348, 361.
 Denys le Périégète, 50, 121.
 Desportes, 59, 158, 199, 209, 214, 222, 235, 344.
 Desroches, 196, 344.
 Desserans, 213.
 Dictys, 96.
 Didyme, 96.
 Does (Van der), Douza, 211, 223.
 Dolce, 46.
 Dolet, 2, 4, 85, 265, 266, 305, 341.
 Dolu, 150.
 Dorat, Auratus, 16, 18, 21, 36, 43-84, 103, 104, 112-114, 120, 133, 134, 138, 141-145, 150-152, 156-158, 166, 171, 175, 179, 198, 202, 204, 211, 214, 215, 217, 221, 223, 231, 233, 236-239, 242, 245, 250-254, 264, 266, 294, 316, 321, 323, 339-342, 344-347, 349, 351.
 Douza. V. Does (Van der).
 Du Boys (S.), Bosius, 82, 250.
 Dubuix, 303.
 Du Chastel, Castellanus, 12, 341.
 Duchat (Le), Ducatus, 61, 198, 344.
 Du Chesne, Leod. a Quercu, 16, 63, 142, 178, 250, 275-276, 325, 345.
 Duchi, Duc, 9, 10.
 Dudith, 164, 210.
 Dumay, 206.
 Du Parc, 297, 309.
 Dupuy (Cl.), Puteanus, 75, 78, 102, 151, 204, 232-234.
 Dupuy (Pierre), 256, 351.
 Du Prat, 275.
 Durant (Jean), 273.
 Duret, 142, 152, 230.
 Durban. V. Mauléon.
 Du Thier, 104, 130.
 Du Verdier, 53, 56, 168, 272, 341.
 Elisabeth d'Angleterre, 205, 221.
 Élisabeth de France, 57.
 Ellain, 216.
 Emery. V. Thou (J.-A. de).
 Emile (Paul), 308.

- Empédocle, 97.
 Eobanus Hessus, 104.
 Epictète, 281.
 Epicure, 97.
 Erasme, 1, 37, 38, 171, 243, 266.
 Eschyle, 44, 68, 75, 78, 81, 86, 243, 343.
 Estaço, Statius, 223, 235.
 Este (Hippolyte d'), 150, 193.
 Este (Luigi d'), 225.
 Estienne (Ch.), 13, 40.
 Estienne (Henri), 36, 51, 58, 66, 74, 75, 79, 91, 102, 106, 107, 109, 110, 114, 119, 218, 219, 222-225, 250, 272.
 Estienne (Robert), 12, 45, 99, 121, 175, 265.
 Estienne (Rob. II), 242.
 Eumolpe, 87.
 Euripide, 38, 39, 74, 96, 139, 341.

 Falkenburg, 107.
 Faur (Du) de Saint-Jory, 197.
 Fauchet, 178, 231.
 Festus, 78.
 Fictes, 137, 257.
 Filleul, 214.
 Flaminio, 15, 21, 115, 224, 247, 342.
 Foclin, 137.
 Foix (P. de), Foxius, 156, 217, 233, 348, 349.
 Fontaine, 5, 193, 320.
 Forcadet (Étienne), 103, 191-194, 276, 291, 292.
 Fracastor, 4, 42, 196.
 François I^{er}, 124, 305, 308, 312, 344.
 François II, 138.
 Fruytiers, Fruterius, 78, 150, 158, 213, 346.
 Fulgence, 70, 96.
 Fumée, 95.

 Gabaldino, 102.
 169, 232, 236-241.
 Galland (Jean), 133, 232, 233, 236-241.
 Galland (P.), 83, 91, 149, 160, 169.
 Gallus, 3, 23, 24, 148.
 Ganay, 16.
 Garnier, 214, 242, 345.
 Gassot, 110.

 Gaultier (Léon.), 57.
 Gauvain, 245.
 Gelida, 271.
 Gerbelius, 12, 88.
 Gessée (J. de la), Gesseus, 345.
 Giberti, 46.
 Giffen (Van), Gifanius, 89, 145, 213.
 Gilles (Nic.), 150.
 Gillot, 233, 344.
 Gohorry, 309.
 Gordes, 3.
 Gorris, 106.
 Goulu, Gulonius, 60, 106, 141, 214, 242, 257, 345.
 Goudimel, 31, 219, 222.
 Galland (Jean), 83, 91, 132, 133, 160.
 Goupyl (Jacques), 50.
 Goupyl (Jean), 16.
 Gouvea, Goueanus, 144, 145, 165, 179, 206, 276, 341.
 Grangier, 206.
 Grévin, 8, 45, 175, 188, 206, 213, 216, 253, 275, 320.
 Grigioni, 229.
 Gruter, 349.
 Gryphe, Grifio, Gryphius, 278, 283, 289.
 Guarinus (Th.), 347.
 Guichardin, 309.
 Gulielmus, 217.
 Guyon, 321.

 Héliodore, 185.
 Henri II, 52, 127, 175, 208, 259, 269, 298, 305, 312, 330-332, 336.
 Henri III, 59, 209, 225, 235, 272.
 Héroard, 242, 243.
 Héroet, 2, 13.
 Hérodoté, 74.
 Hésiode, 68, 87, 88, 97, 158, 244.
 Hestean, 60, 214.
 Hiérocès, 82.
 Homère, 36, 69-73, 70, 77, 87, 88, 91, 96, 123-129, 148, 158, 244, 343.
 Horace, 22, 66, 149, 156, 159, 168, 203, 209, 239, 266, 292.
 Hospitalius. V. L'Hospital.
 Hotman (Ant.), 242.
 Hotman (Fr.), 164, 337, 350.

- Hout (Van), 211.
 Hurault. V. Boistaillé, Cheverny.
 Hutten, 220.

 Ibycos, 119.
 Imbert, 69, 86, 194, 210.
 Isocrate, 85.

 Jamot, 90.
 Jamyn, 158, 198, 214, 242.
 Janvier, 296.
 Jarnac, 52.
 Jeanne de Navarre, 105.
 Jodelle, 5, 7, 100, 147, 160, 161, 168,
 188, 193, 203, 204, 214, 215, 219,
 231, 249, 250, 264, 296, 297, 302,
 344, 345.
 Jove, 15, 48, 258, 269, 342.
 Joyeuse, 241.
 Joyeux, Laetus, 241.
 Julien (empereur), 63.
 Junius, 218.
 Juvénal, 168.

 Ketteler, 216.
 Kochanowski, 207-209.

 Labé, 290.
 La Croix du Maine, 199, 238, 261,
 272, 315.
 La Haye (Maclou de), 162, 297.
 La Haye (Rob. de), 162, 189, 322.
 Lambin, 43, 53, 76, 80, 85, 102, 142,
 149, 150, 154-166, 198, 202, 213,
 230, 233, 254, 274, 297, 337, 349.
 Lampridio, 15, 45-48, 342.
 Lancelot, 245.
 Lange, 282.
 L'Angelier, 213.
 La Péruse, 29, 197, 214, 296.
 La Rochefoucauld, 82.
 La Rochepezay, 233, 234, 339, 340,
 346. V. Abain.
 La Roze, 303.
 Lascaris, 12, 46, 106, 114.
 Lassus, 31, 214, 219, 220, 222.
 Latomus, 218.
 Le Blanc, 281.
 Le Caron, Charondas, 231.

 Lectius, 218.
 Le Fèvre de la Boderie, Boderianus,
 214.
 Lemaire de Belges, 11, 96, 281, 342.
 Le Ferron, 308, 312, 338, 341.
 Le Masle, Masculus, 68, 69, 102.
 Léonidas de Tarente, 97.
 Le Riche, 16.
 Le Roux, 213.
 Le Roy, Regius, 84, 85, 265, 323.
 L'Estoile, 257.
 L'Hospital, 3, 8, 16, 52, 87, 91, 104,
 135, 166, 174, 178, 187, 189, 193,
 197, 219, 231, 256, 267, 315, 337,
 342-344.
 L'Huillier, 334.
 Ligneris, 62.
 Linocier, 84, 238.
 Linos, 87.
 Lampridius, 47.
 Lipse (Juste), 78, 223, 230.
 Loisel, 242.
 Longueil, 245, 266, 342.
 Lonicer, 50, 124.
 Loredano, 149.
 Lorraine (cardinal de), 104, 126, 132,
 145, 167, 169, 180, 182, 185, 193,
 253, 267, 269, 310, 315, 331, 336.
 Lotich, 220.
 Loynes (Ant. de), 50, 173, 175, 177,
 218.
 Lucain, 41, 42, 244.
 Lucas de Leyde, 59.
 Lucilius, 115.
 Lucrèce, 41, 42, 77, 91, 157, 244.
 Lycophron, 59, 87-89, 91, 93, 127.

 Macé, 28.
 Macrin, 3, 4, 14, 17, 21, 50, 109, 172,
 196, 341.
 Magny, 5, 23, 107, 185, 193, 194, 251,
 259, 276, 295, 297, 300-304, 314,
 316, 321.
 Maledent, Maludanus, 76, 192, 274,
 341.
 Malespina, 229.
 Malvyn, 122.
 Manilius, 203.
 Manuce (Alde), 38, 88.

- Manuce (Paul), 149, 164, 265, 270, 273, 283, 290, 291.
 Mansencal, 276, 292.
 Manzuolo, 78, 79.
 Marcassus, 73.
 Marguerite de France, duch. de Savoie, 50, 52, 103, 176, 179-182, 206, 228, 322, 344.
 Marguerite, reine de Navarre, 50, 181, 185, 188, 192, 224, 228, 281, 290.
 Marie Stuart, 85, 138, 145, 205, 268.
 Marot, 13, 34, 37, 167, 192.
 Martel (Louis), 243.
 Martin (Jean), 89.
 Marulle, 3, 14, 21, 23, 100, 107, 116.
 Masson (Pap.), 59, 60, 88, 343.
 Mauduit, 240.
 Maugis, 268.
 Mauléon (M. P. de), proton. de Durban, 263, 264, 274, 290, 292-295, 316, 322.
 Mauléon (Jean de), 279, 280.
 Mazures (Des), 8, 125, 167, 334.
 Melanchthon, 51, 74, 119.
 Mélanippide, 119.
 Melissus, 83, 167, 176, 218, 219-223, 242, 349, 350.
 Mellini, 46.
 Ménandre, 117.
 Mercier (Jean), Mercerus, 167, 175, 185, 218.
 Mercier (Josias), 218.
 Mesmes (H. de), Memmius, 40, 76, 77, 135, 156, 157, 166, 192, 219, 223, 254, 274, 297, 337, 341.
 Mesmes (J.-J. de), 40, 178.
 Michel-Ange, 314.
 Mimnerme, 117.
 Minturno, 47.
 Mireurs (Des), Mirarius, 50, 62, 188-191.
 Mocan, 298.
 Molsheym, 124.
 Molza, 18.
 Monier, 193.
 Monin (Du), 56, 199, 238, 252.
 Monluc (J. de), 267, 306.
 Montaigne, 3, 145, 153, 252.
 Montdoré. Montareus, 3, 134, 146, 178, 198.
 Montembeuf, Montibos. V. Bergier.
 Montjosieu (Louis de), 59.
 Montmorency, 126, 185, 321.
 Moreau (Nic.), 58, 135, 343.
 Moreau (Raoul), 343.
 Morel (Fédéric), 174, 223, 325, 344, 350.
 Morel (Féd.), le fils, 57, 82, 204, 217, 243, 325.
 Morel (Camille de), 45, 171, 174-178, 219, 333, 345, 349, 351.
 Morel (Jean de), 50, 67, 169-178, 183-185, 189, 190, 193, 195, 206, 211, 215-217, 262, 289, 322, 333, 344, 349, 351.
 Mornac, 243.
 Morvilliers, 156, 279, 291.
 Moschos, 102, 105.
 Moulin (Du), 192, 281, 289, 292.
 Muret, 7, 17, 18, 57, 60, 78, 81, 86, 91, 101, 107, 125, 144-151, 158, 164, 198, 203, 207, 211, 214, 221, 222, 226, 227, 234, 295-297, 323, 352.
 Musée, 21, 68, 87, 99.
 Nancel, 168.
 Navagero, Naugerius, 15, 21, 41, 116, 117, 196, 247.
 Navières, 303.
 Nesmond, 197.
 Nevers (duc de), 268.
 Nicandre, 86, 88, 97, 99, 106, 136, 213.
 Nicarque, 115.
 Nicot, 150, 169, 316, 319.
 Nizzoli, Nizolius, 265.
 Nonnos, 106.
 Nostradamus, 86.
 Olivier, 171.
 Oppien, 87, 99.
 Oradour, 160.
 Orlande. V. Lassus.
 Orléans (Louis d'), 243.
 Orphée, 21, 87, 193.
 Orsini, 74.
 Ostrowski, 209.
 Ovide, 23-26, 42, 66, 96, 99, 105, 148, 159, 168, 191, 289.

- Paimpont. V. Vaillant de Guélis.
 Palæocappa, 131.
 Palingène, 195.
 Palladas, 115.
 Pangeas, Panjas. V. Pardaillan.
 Panyasis, 117.
 Pardaillan, proton. de Panjas, 107,
 303, 304, 316.
 Parthénios de Nicée, 120.
 Paschal (P. de), 107, 153, 161, 194,
 257-339, 348, 351.
 Paschal (Charles), 310.
 Pasquier, 8, 57, 123, 130, 154, 167,
 196, 231, 259-261, 291, 315, 316,
 343.
 Passerat, 102, 129, 153, 156, 163-
 167, 214, 223, 233, 245, 345, 349.
 Patouillet, 163, 203.
 Paul III, 278, 284.
 Peccate, 9.
 Pelletier, du Mans, 2, 35, 50, 122,
 167, 192, 206, 214, 265.
 Perron (Du), 205, 211, 240.
 Petiot, 344.
 Pétrarque, 3, 20, 23, 24, 32, 33, 35,
 94, 103, 123, 130, 136, 139, 191,
 207, 224, 229.
 Pétrone, 55, 235.
 Phérécýde, 96.
 Philandrier, 281, 287, 289, 292, 338.
 Philetas, 53.
 Phocylide, 74, 117.
 Pibrac, 297, 306.
 Pietre, 83.
 Pigafetta, 230, 231.
 Pilon (Germain), 59.
 Pimpontius. V. Vaillant de Guélis.
 Pindare, 30, 44, 45, 49-53, 68, 86, 90,
 96, 99, 118, 119, 130, 131, 159,
 223, 229, 339, 342, 346.
 Pinelli, 102, 233.
 Pisidès, 82.
 Pisseleu, 160.
 Pithou (P.), 202, 204, 242.
 Plantin, 106, 119, 213-215.
 Planude, 108, 114, 115.
 Platon, 74, 85, 155, 170, 244.
 Plaute, 78, 157, 158, 266.
 Pline, 96, 266.
 Plutarque, 74.
 Poitiers (Diane de), 193.
 Poey du Luc (Du), Podius ?, 249-251,
 276.
 Politien, 189, 190, 266.
 Pontano, 3, 14, 18, 21.
 Porte (Ambroise de la), 139, 147.
 Porte (M. de la), 55.
 Posthius, 349, 350.
 Posidippe, 115.
 Preudhomme, 15.
 Prévost, 160, 161.
 Primavera, 57.
 Proclos, 96.
 Properce, 3, 23, 24, 42, 78, 79, 109,
 148, 150, 153, 159, 168.
 Psellos, 121, 342.
 Quintilien, 23, 281.
 Rabelais, 71, 128, 168, 281, 282, 285.
 Rabelle, 59.
 Rabutin, 268, 311.
 Radziwill, 209.
 Ramée (P. de la), Ramus, 75, 82,
 145, 167-169, 230, 264, 309.
 Rammile, 290.
 Ranconet, 343.
 Rapin, 196, 240-242.
 Rasse des Nœux, 249.
 Regnard (Fr.), 30.
 Renieri, 94.
 Retz, 241.
 Revergat, 115, 274, 276, 282, 292,
 303, 316.
 Reomanus, 291.
 Ridolfi, 134.
 Rivier, 276, 285.
 Robin du Faux, 90.
 Ruggieri, 229.
 Robortello, 79, 109.
 Rogers, 211, 224, 346.
 Roguieris, 298.
 Roillet, 54.
 Ronsard (Jean de), 11, 138.
 Ronsard (Louis de), 9.
 Rovere (G. della), 206, 349.
 Rutgers, 204.

- Sadolet, 15, 243, 263, 267, 273, 285, 307.
 Saint-Gelais, 13, 179-187, 189, 193, 269, 301, 329, 351.
 Sainte-Marthe (Ch. de), 50.
 Sainte-Marthe (Scév. de), 7, 56, 79, 84, 157, 171, 176, 177, 180, 194, 204, 222, 234, 240-242, 338, 344, 350, 351.
 Salel, 124, 300.
 Salluste, 244, 311.
 Salviani (Cassandre), 22, 91, 101.
 Sannazar, 3, 14, 17, 103, 116, 247.
 Sappho, 53, 109, 110, 118, 119, 176, 344.
 Sauvage. V. Du Parc.
 Scaliger (Jos.), 77, 81, 82, 89, 112, 135, 157, 194, 198, 202-205, 223, 234, 245, 344-346, 352.
 Scaliger (J.-C.), 112, 167, 202, 338.
 Scève, 13, 214.
 Schoppe, Scioppius, 203.
 Schott, 212.
 Scriverius, 212.
 Second, 14, 19, 21, 109, 190.
 Séguier (Pierre), 59, 65.
 Séguier (Martin), 50.
 Selve, 143.
 Seymour, 50, 188.
 Sénèque, 244.
 Serlio, 281.
 Sibilet, Sébillet, 39, 53, 178, 191.
 Sidère, 61.
 Sidoine Apollinaire, 41.
 Sigonio, 58, 79, 80.
 Silius Italicus, 42, 244.
 Simonide, 53, 117, 118, 131, 132.
 Sittart, 219.
 Sleidan, 12.
 Solon, 117.
 Sophocle, 37, 38, 67, 74, 78, 86, 117, 118, 343.
 Speroni, 1, 227-231, 234.
 Stace, 42, 78, 99, 244.
 Stésichore, 53, 118, 119.
 Stephanus. V. Estienne.
 Stobée, 114, 117.
 Straceel, 91, 341.
 Strozzi (Pierre), 134, 143, 144.
 Sturm, 12, 164.
 Surgères, 139, 166.
 Sylve, 332.
 Tabourot, 56.
 Tagault, 50.
 Tahureau, 197, 297, 299.
 Tasso (Bern.), 49.
 Tasso (Torq.), 72, 225, 226.
 Tatios (Achille), 120.
 Tebaldeo, 46.
 Telestos, 119.
 Térance, 266.
 Termes, 69.
 Terpandre, 190, 243.
 Théocrite, 53, 74, 78, 86, 87, 101-106, 159, 191.
 Théognis, 117.
 Théophraste, 244.
 Thevenin, 200.
 Thou (Christ. de), Thuanus, 135, 257.
 Thou (J.-A. de), 56, 84, 144, 210, 223, 233, 237, 242, 245.
 Thevet, 56, 215.
 Thorius, 211, 233, 346.
 Thucydide, 75.
 Tibulle, 3, 19, 23, 24, 41, 42, 78, 110, 148, 159, 350.
 Tissard, 39.
 Tite-Live, 244, 266.
 Tomeo, 48.
 Toscani, 47.
 Tournes, Tornaesius, 192, 193, 284, 289.
 Tournon (card. de), 150, 160, 193, 231.
 Toussain, Tusanus, 39, 45, 75, 142, 152, 237, 266, 289, 341.
 Toutain, 82, 214.
 Triclinios, 343.
 Trissino, 30.
 Truchy, 146.
 Tumery, 303.
 Turnèbe, 3, 16, 76, 79, 80, 91, 117, 124, 139, 144, 149, 150, 152, 153, 158, 164, 166, 178, 215, 217, 230, 262, 267, 274, 323-328, 339, 341, 343, 349.
 Tyard, 3, 7, 200-202, 214, 241, 242, 264.

- Tyrtée, 117.
 Tzetzés, 88, 90,
 Urbain III, 271.
 Uytenhove, Utenhouius, 7, 67, 106,
 171, 174-176, 210, 215-218, 347-349.
 Vaillant de Guélis, Pimpontius,
 157, 166, 178, 195, 198, 211, 212,
 223, 242, 245, 343, 346.
 Valeranus, 138.
 Valerius Flaccus, 96, 106.
 Valet, 82.
 Valla (Nic.), 242.
 Varchi, 227.
 Varron, 266.
 Vascosan, 106, 290, 308, 330.
 Vatable, 152.
 Vauquelin de la Fresnaye, 197, 213.
 Vaumesnil, 214.
 Velliard, 11, 138, 239, 240.
 Vergèce (Ange), 39, 40, 75, 76, 349
 Vergèce (Nicolas), 40, 132, 134, 155,
 179, 296.
 Vettori, 58, 223, 234, 235.
 Vigenère, 51.
 Villeroi, 241.
 Virgile, 10, 27, 42, 70, 103, 105, 122,
 123, 159, 168, 191, 205, 239, 244,
 245, 266, 343.
 Visagier, Vulteius, 4.
 Vitruve, 89, 281, 289.
 Vivonne, 241.
 Vulcanius, 212.
 Wechel, 50, 102, 104, 110, 111, 137,
 249, 321.
 Xénophon, 74, 85.
 Xiphilin, 281.
 Zampini, 229.

Le portrait de Dorat, placé en face de la p. 80, est au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (N. A. 21 a, fol. 172). Je serais tenté de voir en ce crayon inédit une œuvre de Nicolas Denisot, le peintre de la Brigade; mais on ne connaît jusqu'à présent de cet artiste que des portraits gravés (la Reine de Navarre, Muret, Grévin).

La pièce autographe de Ronsard, placée en face de la p. 256, est au Cabinet des Manuscrits, *Dupuy* 837, fol. 248.

CORRIGENDA

- P. 6, l. 7. LIRE Chrichton ; l. 12. LIRE pangenda.
P. 7, l. 7. LIRE Chrichton ; l. 28. LIRE Tyard.
P. 19, l. penult. LIRE *Neaera*.
P. 25, l. 13 des notes. SUPPRIMER ne ; l. 25. REMPLACER Lazare de Baïf PAR Guillaume Bochetel.
P. 78, l. 10 des notes ; p. 89, l. 15 des notes ; p. 214, l. 2 ; p. 219, l. 12 des notes. LIRE Cavellat.
P. 129, l. 11. LIRE En tête du dernier tome d'une édition ; l. 14. LIRE qui ces vers liront ; l. 16. LIRE En lieu.
P. 129, l. 17. AJOUTER LE RENVOI Ed. L., t. III, p. 2. Cf. Laumonier, *Tableau chronol.*, 2^e éd., p. 64.
P. 177, l. 1 des notes. LIRE T. II.
P. 220, l. 6. LIRE *claræ* ; l. 25. LIRE *iugii* ; l. 22. VIRGULE APRÈS *fatentur*.
P. 221, l. ult. LIRE *quom*.
P. 226, l. 1 des notes. LIRE 15 novembre 1570.
P. 228, l. 18. AU LIEU DE neveu LIRE père ; l. 12 des notes. LIRE Sarthe et Loire.
P. 233, l. 1 des notes. LIRE T. 167 ; l. 13. SUPPRIMER et Ch. Uytenhove.
P. 247, l. 32. POINT APRÈS *regni* ; l. 37. LIRE *ludam*.
P. 292. POUR II, LIRE III ; p. 305. LIRE IV ; p. 313. V ; p. 323. VI ; p. 333. VII.
-

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

RONSARD HUMANISTE. L'ÉDUCATION, LE MILIEU, LES LECTURES.

Les langues littéraires au xvi ^e siècle. — Importance de la poésie néo-latine. — Les latinistes de la Pléiade.....	4
I. L'humanisme autour de Ronsard. — Son compagnon de jeunesse Claudio Duché. — Son oncle Jean de Ronsard. — Son parent Lazare de Baif. — Le voyage d'Alsace.....	8
II. Ronsard et les poètes humanistes. — L'exemple de l'Italie. — Le florilège de Léger Du Chesne. — Le cercle de Jean Brinon. — Théorie humaniste de l'imitation.....	13
III. L'étude des Élégiques romains, d'Ovide, de Virgile, d'Horace. — Union du vers lyrique et du chant. — Idées de Ronsard sur la musique. — L'influence d'Horace. — Les conseils de Jacques Peletier du Mans.....	21
IV. L'initiation au grec. — Jean Dorat dans la maison de Lazare de Baif. — Études de Ronsard et de Jean-Antoine de Baif. — Vue nouvelle de l'antiquité romaine.....	36
V. Ronsard au collège de Coqueret. — La révélation de Pindare. — Les origines de l'ode pindarique en France. — Benedetto Lampri- dio. — Le pindarisme de Ronsard.....	43
VI. Caractère et rôle de Dorat. — Les témoignages de son temps. — Son auditoire. — Le voyage d'Arcueil et le poème de Dorat. — Ronsard parmi les écoliers.....	52
VII. L'enseignement de Dorat. — Ses idées sur Homère et l'épopée allégorique. — L'allégorie chez Ronsard. — Auteurs étudiés par Dorat. — Son autorité de philologue et de critique. — Son œuvre de poète.....	69
VIII. Ronsard et la littérature grecque. — Son classement des poètes anciens. — Lycophron au xvi ^e siècle. — Lycophron et Ronsard.....	84
IX. L'obscurité savante des <i>Amours</i> . — Muret interprète de Ronsard. — Méthode et intérêt de son commentaire. — La légende mythologique. — Le vocabulaire grec chez Ronsard.....	92
X. Théocrite et les Bucoliastes au temps de la Pléiade. — L'églogue de Ronsard. — Callimaque et l'Alexandrinisme. — L'Anacréon de Henri Estienne. — L'imitation anacréontique. — L' <i>Anthologie</i> . — Les florilèges de Turnèbe et d'Estienne. — Les <i>Hymnes</i>	101

- XI. Ronsard lecteur d'Homère. — La *Franciade* et ses modèles antiques. — Les personnages de l'épopée homérique chez Ronsard. — Fidélité de son culte pour Homère..... 121
- XII. « Les François qui ces vers liront », — L'histoire des deux Crétois. — Ronsard philologue. — L'exploration des bibliothèques et l'étude des manuscrits. — Ronsard et ses livres..... 129

DEUXIÈME PARTIE

RONSARD ET LES HUMANISTES DE SON TEMPS.

- I. Les hellénistes de la Cour : Danès, Amyot, Strozzi. — Ronsard parmi les humanistes. — Buchanan et Gouveau. — L'amitié de Muret. — Son départ et son retour à Paris..... 142
- II. Ronsard et Turnèbe. — L'intimité avec Lambin. — La dédicace du *Lucrèce*. — Ronsard et le Collège royal. — Passerat. — Ramus. 152
- III. Jean de Morel, sa famille et son cercle littéraire..... 170
- V. Ronsard et Michel de L'Hospital. — L'affaire Saint-Gelais. — L'Hospital grand protecteur de Ronsard..... 178
- V. Enthousiasme des humanistes pour Ronsard. — Des Mireurs et les *Folastries*. — Forcadet. — Sainte-Marthe et le groupe de Poitiers. — Ronsard admiré dans les universités et les collèges. — Pontus de Tyard. — Ronsard et Scaliger..... 187
- VI. Ronsard hors de France. — L'Humanisme propage sa renommée. — La cour de Savoie. — Kochanowski et la Pologne..... 205
- VII. Les humanistes des Pays-Bas élèves de Dorat. — Jan van der Does. — Les frères Canter. — Ronsard et la maison Plantin. — Le Fèvre de la Boderie. — Uytenhove..... 211
- VIII. Relations de Ronsard avec l'Allemagne. — Paul Melissus disciple et ami de la Pléiade. — Ses deux séjours à Paris..... 218
- IX. Ronsard et les Italiens. — Prétendues relations avec Tasso. — Ronsard lu par Castelvetro, Chiabrera, Speroni. — Bart. Delbene. — Pigafetta. — Pinelli. — Voyages de Claude Dupuy et de Claude Binet..... 224
- X. Ronsard au collège de Boncourt. — Son amitié pour Jean Galland. — Ses obsèques à Boncourt. — Son « tombeau », œuvre des humanistes et des poètes..... 235

TROISIÈME PARTIE

LES ÉCRITS LATINS DE RONSARD.

- Jugement définitif de Ronsard sur la poésie et l'Humanisme. — Les prétentions de Baïf. — Ronsard défend la langue française. — Faible importance des vers latins qu'il a laissés.... 244

Recueil des vers latins de Ronsard.....	248
Ronsard prosateur latin : l'invective contre Paschal.....	257

QUATRIÈME PARTIE

LE CICÉRONIEN DE LA BRIGADE, RONSARD ET PIERRE DE PASCHAL.

I. La jeunesse et les études de Paschal. — Le collège de Carpentras. — Sadolet et le Cicéronianisme. — L'Université de Toulouse.....	271
II. Le séjour en Italie. — Le cercle romain du cardinal d'Armagnac. — Discours de Paschal prononcé à Venise et publié à Lyon. — Recueil de ses lettres latines.....	277
III. Ronsard établit l'autorité de Paschal. — Premières dédicaces. — L'Églantine des Jeux Floraux. — Paschal dans la Brigade. — Pas- chal et Magny.....	292
IV. Paschal historiographe de France. — Ses titres de cicéronien. — Ses relations avec le cardinal de Lorraine. — Ses prétentions et ses travaux.....	305
V. Étroite union de Ronsard et de Paschal. — Promesses faites aux poètes en échange de leurs louanges. — Paschal dans les <i>Souspirs</i> et les <i>Regrets</i>	313
VI. Les humanistes contre Paschal. — Les satires de Turnèbe et de Du Bellay. — L'invective de Ronsard. — L'éloge funèbre de Henri II.	323
VII. La réconciliation avec Ronsard. — Paschal sans crédit à la cour de Charles IX. — Sa retraite et sa mort à Toulouse.....	331
ADDENDA.....	343
INDEX DES NOMS.....	353

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



F. G. DE PACHTERE

MORT POUR LA FRANCE

LE 24 SEPTEMBRE 1916

A L'AGE DE TRENTE-CINQ ANS

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT VINGT-HUITIÈME FASCICULE
LA TABLE HYPOTHÉCAIRE DE VELEIA
ÉTUDE SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE
DANS L'APENNIN DE PLAISANCE

PAR

F. G. DE PACHTERE

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

PROFESSEUR AU LYCÉE D'ALGER

MORT À L'ENNEMI LE 24 SEPTEMBRE 1916



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

—
1920

LA
TABLE HYPOTHÉCAIRE
DE VELEIA

ÉTUDE
SUR LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE
DANS L'APENNIN DE PLAISANCE

PAR
F. G. DE PACHTERE
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
PROFESSEUR AU LYCÉE D'ALGER
MORT A L'ENNEMI LE 24 SEPTEMBRE 1916



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1920

Téléphone Gobelins 28-20

Cet ouvrage forme le fascicule n° 228 de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes

PRÉFACE

Félix De Pachtere est mort pour la France, le 24 septembre 1916, à l'âge de trente-cinq ans. Parmi les notes innombrables qu'il a laissées, se trouvait un long travail sur la table alimentaire de Veleia. Complètement rédigé, présenté en 1909 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme mémoire d'École de Rome, accueilli avec éloge par le rapporteur des travaux de l'École¹, cet ouvrage méritait d'être publié. Fait avec un soin infini, résultat d'enquêtes conduites sur le terrain et d'une analyse extraordinairement minutieuse du document épigraphique, il rectifie bien des données inexactes, soulève de nombreux problèmes, apporte des solutions nouvelles. En l'imprimant ici, on permettra à notre cher ami de rendre un dernier service à la science, pour laquelle il voulait vivre, et à la patrie, pour laquelle il est mort.

Le travail de De Pachtere a été adressé à l'Académie, en 1909, sous le titre *La propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance d'après la table de Veleia*. Mais nous avons trouvé un autre titre, qui nous a semblé ajouté postérieurement, *La table hypothécaire de Veleia*, et nous avons cru bon d'adopter celui-ci en le combinant avec l'autre. — On s'assurera vite que De Pachtere avait revu son mémoire après 1909. — Les quelques additions, fort peu nombreuses, que nous avons cru devoir faire dans le texte ou les notes, sont placées entre crochets []. — Nous avons introduit, pour faciliter l'intelligence du travail, des subdivisions et des sous-titres que l'auteur n'avait pas indiqués dans son manuscrit, non préparé pour l'impression².

Quelle place ce mémoire a tenue dans la vie scientifique de De Pachtere, M. Albert Girard nous le dira dans la notice biographique qui va suivre³, notice publiée déjà, sauf quelques détails, dans l'*Annuaire de l'Associa-*

1. M. Bernard Haussoullier, rapport lu dans la séance du 7 octobre 1910, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes Rendus des séances*.

2. Sauf le cas d'une inadvertance incontestable, nous avons maintenu les chiffres et les statistiques donnés par De Pachtere. Ils sont parfois différents de ceux que j'ai trouvés par moi-même. Mais il a pu supprimer ou ajouter des éléments dont je n'ai pas tenu compte.

3. Cf. ici p. ix et suiv.

tion amicale de secours des anciens élèves de l'École normale supérieure, en 1918¹; nous remercions M. Albert Girard de nous avoir autorisé à la reproduire.

Nous avons dressé à la suite la bibliographie des travaux de De Pachtere : MM. Gsell et Carcopino nous ont aidé dans cette tâche².

Le croquis qui accompagne le mémoire a été dessiné, d'après les indications de De Pachtere, par M. Gallois, professeur de géographie à la Sorbonne, qui a désiré apporter ce suprême hommage à l'un de ses élèves les plus chers³.

C'est à notre demande que l'École des Hautes Études s'est empressée d'admettre dans sa *Bibliothèque* le travail de De Pachtere. Il avait été inscrit à cette École en novembre 1904 pour les conférences dirigées par MM. A. Héron de Villefosse, A. Longnon, F. Lot, G. Monod, M. Roques. Il fut nommé élève titulaire en 1905 et devint élève diplômé en 1907, grâce à sa thèse sur *Paris gallo-romain*, achevée sous la direction de M. Héron de Villefosse⁴. L'approbation donnée à cette thèse permit au Conseil de la Section des sciences historiques et philologiques de l'École d'envoyer De Pachtere comme membre à l'École française de Rome le 30 juin 1907.

Le présent travail avait donc sa place indiquée dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*. Nous remercions M. Havet, président, et M. Chatelain, secrétaire de la Section, de l'avoir accueilli avec le plus généreux empressement.

Camille JULLIAN.

1. Séance du 13 janvier.
 2. Dans les titres, nous avons toujours rétabli pour les noms de F. G. De Pachtere les initiales et l'orthographe dont il usait constamment.
 3. Voir ce croquis aux p. 30-31.
 4. Voir plus loin p. x-xi, et p. xvii, n° 17.
-

DE PACHTERE (FÉLIX GEORGES)

(20 AVRIL 1881 — 24 SEPTEMBRE 1916)

Parmi tant de pertes irréparables faites au cours de cette guerre par l'École et par l'Université, celle de De Pachtere est à coup sûr l'une des plus douloureuses. Ce qu'il avait déjà donné répondait de son avenir; il aurait fourni certainement une carrière brillante, et ce n'est pas sans amertume que j' imagine ce qu'eût été sa vieillesse heureuse et pleine d'honneurs. D'autres, plus qualifiés que moi, parleront de ses travaux; je veux simplement fixer ici les traits du camarade et — puisque le malheur des temps l'a voulu — du soldat.

C'était un enfant de Paris. Son père, Charles De Pachtere, était un modeste employé de la librairie Delagrave; il y était entré tout jeune et y resta toute sa vie, s'élevant graduellement dans la confiance de la maison. Sa mère contribuait également par son travail à l'entretien de la famille. C'est entre ces deux laborieuses existences que se passèrent les premières années de notre camarade. Il commença ses études à l'école primaire de la rue de Pontoise, dont il devint vite l'un des meilleurs élèves. Ayant reconnu en lui un sujet brillant, le directeur poussa les parents à lui faire faire des études plus complètes, et à onze ans Félix De Pachtere entra en sixième à Sainte-Barbe. Là un domaine nouveau s'ouvre à sa curiosité avide; il trouve des rivaux dignes de lui, mais il est à son aise au milieu d'eux et les distance, comme il avait fait à l'école primaire. C'est véritablement à Sainte-Barbe que s'est formé son esprit; c'est là qu'il a pris contact avec la culture classique, là que ses goûts se sont affirmés: c'est Sainte-Barbe qui l'a donné à l'École normale.

Et peut-être qu'intervint aussi la douce influence de la famille. A force d'entendre parler de livres chez lui, à force de voir son père et son oncle vivre parmi eux, l'ambition lui vint tout naturellement d'être à sa manière leur continuateur. Sainte-Barbe lui ouvrait dans cet ordre d'idées une route séduisante: il se laissa tenter par la vie de l'esprit et il entra à Henri IV pour préparer l'École normale.

C'est à l'École que je l'ai connu. Je le vois toujours trapu et robuste, la démarche un peu lourde, mais pleine de vigueur et d'allant, le teint coloré, les yeux vifs, volontiers rieurs. Je crois entendre encore sa

parole familière et, dans les conversations sérieuses ou quand il parlait en public, l'accent concentré dont il soulignait les mots importants. C'est qu'il mettait de la passion dans tout ce qu'il faisait : là était le secret de son activité débordante et de sa puissance de travail.

Le travail de De Pachtere ! C'était une chose épique et qui fut vite célèbre dans la promotion. Il y a des esprits faciles qui semblent, sans efforts et comme par un coup de baguette, transformer tout ce qu'ils touchent. Il y en a d'autres qui sont d'admirables machines impressionnantes de méthode et de régularité. Chez De Pachtere le travail prenait l'aspect d'un drame ou d'un combat. Sa « turne » était toujours comme un champ de bataille où il apparaissait au milieu d'un chaos de livres et de notes. Il ne pouvait travailler que dans cette fièvre.

Tout l'intéressait. Dans le domaine si vaste de l'histoire il s'était délimité sa province, l'antiquité romaine. Mais son œil curieux savait voir à côté et au delà. Il avait une forte érudition en géographie : il se sentait attiré vers cette science complexe et réaliste. Il eut l'occasion d'étudier en deuxième année un point d'histoire moderne, et je me rappelle qu'il me fit alors des remarques frappantes. Cette curiosité inlassable l'entraînait parfois au delà des bornes qu'il s'était fixées. Pour le diplôme d'études, il se proposait d'abord d'étudier Paris à l'époque mérovingienne. Mais, en creusant le sujet, il fut amené à remonter plus haut et l'introduction devint l'ouvrage : son mémoire porta sur la période gallo-romaine. Plus tard, pour sa thèse, je le vis de la même manière étendre le champ de ses travaux. C'était un bon pionnier de la science, qui se laissait toujours tenter par l'attrait de l'inconnu.

Son érudition était devenue considérable, mais il n'en était pas écrasé. Sa vigoureuse imagination, féconde en hypothèses, remuait toute cette matière et en tirait du nouveau. Son maître, M. Camille Jullian, m'a raconté qu'un jour, allant étudier avec lui le bas-relief des Nautes parisiens qui est au Musée de Cluny, il admira la façon ingénieuse et pénétrante dont De Pachtere sut interpréter le monument¹. Je me rappelle pour ma part un détail analogue : à propos d'un règlement d'irrigation trouvé dans des inscriptions romaines d'Afrique², il eut l'idée d'aller chercher des points de comparaison dans les règlements similaires édictés par l'administration française dans la même région ; et il commentait ces deux documents en s'appuyant sur sa connaissance du sol et du climat. Il allait ainsi l'œil ouvert et l'intelligence alerte dans le domaine de la science qu'il enrichissait.

Il était naturellement gai et même exubérant. Que nous avons ri ensemble à l'École pendant ces trois années heureuses ! Les plaisanteries

1. [Cf. ici p. xvi, n° 1.]

2. [Cf. ici p. xvi, n° 3.]

traditionnelles le trouvaient toujours prêt. Il avait un certain esprit, plein de bon sens populaire, qui jaillissait tout à coup en boutades brusques, toujours drôles. Il était prompt à saisir les ridicules et à les marquer, prompt à juger aussi, comme on l'est souvent à l'École. Cela ne l'empêchait pas de corriger ses jugements quand il découvrait qu'il s'était trompé, ou simplement par bonté d'âme. Car sa verve railleuse et sa brusquerie n'étaient qu'une enveloppe; il l'écartait parfois, quand on était seul avec lui, et il laissait entrevoir alors un fils très tendre, un élève reconnaissant et dévoué, un ami délicat et sûr.

Ses débuts dans l'érudition furent brillants. Il présenta au diplôme d'études un mémoire sur Paris à l'époque gallo-romaine qui est un travail très neuf, où les textes, les documents archéologiques, les résultats des fouilles antérieures, même les données de la géographie et de la géologie, sont utilisés de main de maître. C'est aujourd'hui un gros volume (*Paris à l'époque gallo-romaine*, Impr. nat., 1912) auquel l'Académie française a décerné en 1917 le grand prix Berger, prix accordé au meilleur travail sur Paris, sa plus belle récompense¹.

Une fois débarrassé de l'agrégation, il partit pour Rome. L'atmosphère du palais Farnèse était tout autre que celle de la rue d'Ulm. Plus d'exams, plus d'inquiétude au sujet de l'avenir, la vie plus libre encore qu'à l'École, dans un milieu à la fois restreint et varié où les « littéraires », les chartistes et les archéologues se coudoyaient; et cela, dans une ville cosmopolite, pleine de souvenirs, avec la perspective enchantée des plus séduisants voyages. De Pachtere goûta profondément tout cela. Il appréciait les « thés du jeudi » où Mgr Duchesne mettait en contact les membres de l'École avec la société romaine. Il aimait la vaste bibliothèque où sa curiosité naturelle se donnait libre cours. Il se plaisait aux entretiens des camarades, dont sa vivacité d'esprit tirait toujours profit, et que sa vaste et sûre érudition savait également rendre utiles aux autres. Mais il jouissait surtout des excursions, de la nature, du spectacle des choses réelles, car personne n'était moins livresque que ce savant. Il visita longuement l'Émilie en vue d'un mémoire sur les terres de Veleia, qui devait l'amener à étudier toute la politique agraire des empereurs². Il se passionna pour ce sujet. Il le suivit en Afrique, dont il finit par faire son domaine, et l'aurait poursuivi plus loin encore, puisque, en 1913, il me parlait d'étendre ses recherches à l'Orient, et qu'il envisageait sans répugnance un voyage en Asie Mineure.

Entre temps, il s'était marié, était devenu père de famille. Fixé d'abord à Oran, puis professeur au lycée d'Alger, il continua ses travaux, et il trouva même le temps de collaborer au *Bulletin* de la Société de géo-

1. [Cf. ici p. xvii, n° 17.]

2. [C'est le mémoire publié ici.]

graphie d'Oran¹. Mais il fallait songer à « réaliser », achever la thèse commencée qui, seule, pouvait lui ouvrir l'enseignement supérieur. Pour cela, il avait besoin des bibliothèques de Paris. Et voilà pourquoi, quittant la douceur de son foyer, laissant sa famille en Algérie auprès de ses beaux-parents, il se fit mettre en congé pour l'année 1914.

L'École normale l'accueillit une seconde fois. Pendant un an, De Pachtere se montra le meilleur des agrégés préparateurs. Il était, pour les « historiens », un camarade plus âgé qui leur communiquait le fruit de son expérience avec plus de familiarité qu'un professeur, plus d'autorité qu'un égal. Il vivait à l'École, avec les élèves, et de temps en temps les prenait avec lui pour expliquer un texte, développer un point intéressant. Mais surtout à l'un ou à l'autre, dans un coin de la bibliothèque, en causant, il glissait un conseil ou passait un renseignement. Il a rendu ainsi des services modestes et précieux, et les survivants de cette génération se rappelleront, j'en suis sûr, avec une reconnaissante émotion cet « archicube » sans façons qui, rien qu'en vivant près d'eux, savait les former, les suivre, et sut en effet les suivre même là où un si grand nombre d'entre eux s'en sont allés.

La guerre survint. Il n'eut pas le temps de revoir sa femme et sa petite fille qu'il adorait, et il partit pour Reims comme sergent au 132^e d'infanterie. Son nouveau métier le prit tout entier. Dès le début, au dépôt, il est le principal collaborateur de son commandant de compagnie. Faisant fonctions d'adjudant, il organise tout, prévoit, se débrouille, surveille, toujours debout, toujours en mouvement pour remuer cette masse inerte d'hommes dépaysés, arrachés à leur foyer. Il est éreinté, parfois découragé, mais il se reprend vite; ces hommes, il ne suffit pas de leur donner du pain, de quoi se coucher et se vêtir, il ne suffit pas de les équiper et de les répartir en sections et en escouades. Il faut encore leur insuffler une âme commune, entretenir la flamme qui est en eux, se faire le gardien de leur moral, car c'est avec le cœur qu'on fait la guerre. Ce rôle plus élevé, il l'assume dès les premiers jours et il le remplira jusqu'à la fin. Il fait des causeries sur l'origine du conflit et aussi des théories pratiques sur la vie du soldat en campagne. « C'est prodigieusement intéressant », écrit-il. Mais il aspire à autre chose qu'à cette vie de caserne.

Le jour désiré arrive enfin. Le 29 août il est « dans une tranchée, dans l'attente du baptême », et il se demande avec un peu d'anxiété : « Quelle tête vais-je faire ? » Ses chefs n'avaient là-dessus nulle inquiétude, ses amis n'eurent aucune surprise. C'était l'époque des mauvaises nouvelles; il était bien trop énergique pour s'abandonner au découragement, et le

1. [Cf. ici p. xvii, n^{os} 15, 16, 22, 23.]

voilà qui imagine le remède : « Une retraite lente au besoin jusqu'au delà de la Loire ou de la Seine supérieure » pour pouvoir durer et attendre les Russes; construire de l'artillerie lourde, « sans quoi on ne verra jamais l'infanterie ennemie », et pour cela « faire comprendre au soldat... pourquoi il doit tenir ». — Toujours la préoccupation morale. — « Il faut s'adresser non pas à des régiments entiers qu'on convoquerait en réunions publiques, mais à des compagnies, à des sections qui vivent stoïques dans les tranchées. Le moral est à refaire ou à créer *là* dans le détail... *par des hommes jeunes, tranquilles et enthousiastes comme j'en connais plusieurs...* » Il fut l'un de ceux-là.

Le voilà donc devenu un vrai soldat. Il a vu le feu dans quatre affaires et frôlé la mort de près; il la nargue : « Je suis heureux », écrit-il. Mais il est épuisé, malade, après ces journées d'effort surhumain qu'on appelle la Marne, et il est envoyé en arrière se reposer un peu. Nous le retrouvons à Verdun à la caserne Miribel; à ce moment l'exaltation du combattant est tombée et l'horreur de la guerre lui apparaît. Il l'a déjà sentie au front, mais en a moins souffert. A Miribel, en effet, il voit l'arrière et quel arrière! Non pas la préparation de la victoire, mais le déchet de la bataille : soldats épuisés, malades plus lamentables que des blessés, des cœurs médiocres, « une armée de défaite ». Il ne peut pas le supporter et, à peine remis, s'en va rejoindre son régiment qui tient des tranchées du côté des Éparges.

Nous touchons là à la période la plus pénible de sa vie militaire. La poursuite des Allemands s'est arrêtée, on n'avance plus. Et puis l'hiver approche, il pleut. De Pachtere n'y voit rien dans cette forêt hostile et traîtresse, « vieux sergent myope, horriblement gêné de son lorgnon par la pluie et la sueur », ainsi qu'il s'est dépeint lui-même. Et il faut qu'il commande une section. C'est une constante souffrance morale qui vient s'ajouter aux autres. Il revient sans cesse là-dessus dans ses lettres : « Cette guerre est mauvaise aux nerveux et aux myopes », écrit-il. Un autre jour : « Je n'ai pas peur de me battre, j'ai peur de l'ombre et de la boue. » Et encore : « Je vais mieux moralement, car il y a clair de lune et neige. » Et puis dans la monotonie des jours on a trop le temps de penser : « Je ne puis, sous ce ciel morne, m'empêcher de revoir ma petite maison de Miserghin, entourée d'orangers, sous un ciel lumineux. » Il imagine les siens dans ce cadre aimé. « Quelle vie nous menons ici! Que cette tranchée est odieuse! » Un seul réconfort : ses hommes. Il *adore* vivre avec eux; il en est aimé et en a la preuve. De besoins intellectuels, il n'en a plus, du moins sa correspondance n'en dit pas un mot, mais il a d'immenses besoins sentimentaux et il en souffre. Il lui échappe ce mot, profondément juste : « Cette guerre est une guerre d'âme. » La vie finit par lui devenir impossible. Souffrant de troubles

visuels et de bronchite, il est évacué au début de décembre. A l'hôpital, ses nerfs s'apaisent, son corps se repose, sa vie se rétablit. Il est pris alors d'un désir fou de revoir les siens, et c'est ainsi qu'après sa convalescence il obtient d'être affecté à un régiment d'Afrique. On l'envoie au 4^e zouaves où il passe sous-lieutenant.

La vie de dépôt n'est pas plus séduisante en Afrique qu'en France. De Pachtere ne l'apprécia guère; mais, étant d'une classe assez ancienne, il voyait partir avant lui tous les jeunes sous-lieutenants qu'on nommait alors en masse. Une lettre qu'il m'écrivit dans le courant de 1915 témoigne d'un peu de lassitude. Le 12 octobre il partit pour Salonique, au 2^e R. M. A.

Il arrivait en Orient dans une période assez calme. La retraite de Serbie venait de se terminer et il n'était pas encore question d'offensive. L'esprit était excellent : « Temps froid, moral chaud », écrivait-il. Il semble avoir mené là-bas une existence assez tranquille et avoir bien supporté le climat. Il a moins souffert qu'aux Épargnes; il a moins d'inquiétude sur le sort des siens et il se laisse aller avec plus d'insouciance et de gaieté à l'imprévu de la guerre. Parfois pourtant, dans ses lettres, une note plus grave : c'est, par exemple, le jour où le vaguemestre lui apporte l'*Annuaire* de l'École lourde de deuils. Le sentiment qu'il éprouva après l'avoir lu fut, joint à beaucoup de tristesse, une grande fierté, et ce jour-là — la seule fois semble-t-il — il parla de la mort. Il ne la craignait pas; mais il pensait qu'un chef, dans l'intérêt du pays, a le devoir de l'éviter pour ses hommes et pour lui, et qu'« avec beaucoup de sang-froid et seulement un peu de chance » elle n'est pas, en effet, inévitable. Chez lui aucune trace de ce fatalisme funèbre qui, chez tant d'âmes généreuses, a nourri l'héroïsme. Son héroïsme à lui a plus de sérénité et il est d'un caractère bien français dans son mélange d'idéalisme, de mesure et de raison.

Aussi avait-il, comme il l'écrit, « le cœur gai et l'esprit clair ». Quand il avait fini de surveiller les travaux de ses hommes, il ne dédaignait pas les réunions joyeuses d'officiers, et il n'oubliait pas non plus la science. C'est ainsi que, pendant l'hiver, « blotti sous la tente tandis que le vent du Vardar soufflait en tempête et que la neige couvrait les toiles à les crever », il lui plut de rédiger un travail sur l'emplacement de la *legio III Augusta* en Afrique. M. René Cagnat le lut à l'Académie des Inscriptions en 1916 et il a paru dans les *Comptes Rendus* de cette Académie¹. Il envoya également quelques notes sur des sarcophages d'époque romaine trouvés sur le front².

Cependant l'été s'était écoulé, accablant et malsain, et l'heure appro-

1. [Cf. ici p. XIX, n° 27.]

2. [Cf. ici p. XVIII, n° 26; voyez aussi n° 28.]

chait où l'armée d'Orient allait entrer à son tour dans l'offensive générale des alliés. De Pachtere venait de prendre le commandement d'une compagnie. Il écrit le 13 septembre : « J'aborde l'affaire en pleine possession de santé, d'intelligence et de moral. » Pour tous ceux qui le connaissaient cela veut dire beaucoup.

L'armée commença sa marche sur Monastir. Elle attaqua et prit Florina le 17 septembre. Mais, après cette victoire, l'offensive était loin d'être terminée. Quelques jours plus tard, le général Cordonnier, commandant l'armée française d'Orient, dont le secteur traversait, au nord de Florina, la région de plaines qui mène à Monastir, décida de reprendre la marche en avant. Le 24 septembre 1916, le bataillon dont faisait partie la compagnie de De Pachtere était au village de Boresnica, quand il reçut l'ordre d'attaquer le village de Vrbeni, qui était solidement occupé par les Bulgares. Dès le début de l'action, De Pachtere était légèrement atteint au bras. Mais il ne voulut pas quitter son poste à cet instant décisif, et, en brave qu'il était, il continua à entraîner ses hommes sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses. C'est à leur tête que, vers cinq heures du soir, il fut atteint d'une balle en plein front. La nuit venue, ses zouaves ramenèrent son corps à l'arrière, au village de Rosna, qui était le cantonnement de repos de son régiment; ils l'enterrèrent pieusement au flanc d'un ravin couronné d'arbres, à l'abri des obus. Il repose aujourd'hui dans cette terre de Macédoine où il était venu défendre la France¹.

Tel fut De Pachtere : une force qui s'en allait droit dans la vie comme il devait le faire au feu, un cœur délicat sous une gaieté brusque et familière. Il avait durement travaillé; mais les épreuves étaient finies, la récompense allait venir. Par une ironie tragique, ce qui vint pour lui ce fut, un soir, sous le ciel d'Orient, loin des siens, parmi les collines pier-reuses et les marais d'un rude pays, la mort. Il est vrai que c'était la mort du soldat.

Albert GIRARD.

1. Le général Cordonnier, commandant l'armée française d'Orient, l'a cité en ces termes à l'ordre de l'armée : « De Pachtere (Félix), sous-lieutenant commandant la 11^e compagnie du 2^e R. M. A. Glorieusement tombé pour la France en entraînant sa troupe à l'assaut d'une position bulgare formidablement défendue par les feux de l'artillerie. »

BIBLIOGRAPHIE

DES TRAVAUX DE F. G. DE PACHTERE

1. — 1907. — *Le monument des Nautes parisiens*, par De Pachtere et C. Jullian. Dans *Revue des Études anciennes*, t. IX, 1907, p. 263-264, 1 grav. et pl. xi-xiv. — Cf. ici p. x.

2. — 1908. — *Salluste et la découverte du Danube*. Dans *École française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXVIII, 1908, p. 79-87.

3. — 1908. — *Le règlement d'irrigation de Lamasba*. Dans *École française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXVIII, 1908, p. 373-400 et pl. iv-v.

4. — 1909. — F. G. De Pachtere et Charles Sellier, *Théodore Vacquer, sa vie, son œuvre; le fonds Vacquer à la Bibliothèque de la Ville de Paris*. Dans *Bulletin de la Bibliothèque et des Travaux historiques* (Ville de Paris), t. IV, 1909, p. 1-34.

5. — 1909. — *Les pluies à Rome*, note pour servir à l'étude de la campagne de César en 54. Dans *Revue des Études anciennes*, t. XI, 1909, p. 172-173.

* 6. — 1909. — *La propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance d'après la table de Veleia*, ms. in-4° de 131 p. et 1 croquis. — C'est le mémoire ici imprimé. Cf. ici p. vii-viii.

7. — 1909. — *Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie; Musée de Guelma*, par F. G. De Pachtere, membre de l'École française de Rome. Paris, 1909, in-4° de 64 p. et 10 pl.

8. — 1909. — *Sur la « cella soliaris » des thermes de Caracalla*. Dans *École française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXIX, 1909, p. 401-406.

9. — 1910. — Lettre « relative à la découverte de quatre nouveaux exemplaires de bornes rappelant la délimitation opérée sous Vespasien entre l'*Africa Vetus* et l'*Africa Nova* sur l'emplacement de la *Fossa Regia* ». Dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes Rendus*

des séances, 1910, p. 315-317; lettre lue par M. Cagnat dans la séance du 1^{er} juillet.

10. — 1911. — *Les nouvelles fouilles d'Hippone*. Dans *École française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXI, 1911, p. 321-347 et pl. xiii-xxv, 9 fig. dans le texte.

11. — 1911. — *Excursion archéologique dans la région du Fahs et de Téboursoûk (mai-juin 1910)*. Dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1911, p. 385-406. Le travail annoncé à la séance du 13 juin 1911 de la Commission de l'Afrique du Nord, *ibid.*, p. cxcix.

12. — 1911. — *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; tome III, *Afrique proconsulaire, Numidie, Maurétanie (Algérie)*, par M. F. G. De Pachtere, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Leroux, 1911, gr. in-8° de 120 p.

13. — 1911. — *Inscriptions romaines d'Aïn-Temouchent*. Dans *Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 1911, p. 564-566.

14. — 1912. — Communication [très résumée] sur la découverte de bornes milliaires aux environs de Charrier. Dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1912, p. ccxxxix-xl, séance du 16 juillet à la Commission de l'Afrique du Nord. — Cf. n° 15.

15. — 1912. — *Bornes milliaires de la région de Charrier (département d'Oran)*, par De Pachtere et Bouysson. Dans *Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 1912, p. 247-252. — Cf. n° 14.

16. — 1912. — *Nouvelle inscription de Tiaret*, par S. Fabre et F. G. De Pachtere. Dans *Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 1912, p. 547-548.

17. — 1912. — *Paris à l'époque gallo-romaine : étude faite à l'aide des papiers et des plans de Th. Vacquer* par F. G. De Pachtere, agrégé d'histoire et de géographie, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Imprimerie nationale, M DCCC XII, in-4° de xlii-192 p., 43 fig. dans le texte, 16 p. et 10 plans hors texte. Paru dans la collection verte *Histoire générale de Paris* (Ville de Paris; section de la Bibliothèque et des Travaux historiques, Commission des Travaux historiques). — Cf. ici p. xi.

18. — 1912. — *Les « Campi Macri » et le sénatus-consulte Hosidien.* Dans *Mélanges Cagnat*, recueil de mémoires concernant l'épigraphie et les antiquités romaines dédié par ses anciens élèves du Collège de France, etc. Paris, 1912, p. 169-186. — Cf. ici p. 46, n. 8.

19. — 1913. — Compte-rendu de R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 2^e éd., 1912. Dans *Revue des Études anciennes*, t. XV, 1913, p. 350-351.

20. — 1913. — Communication d'une inscription découverte à Aïn-Temouchent. Dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1913, p. CCXIX, séance du 10 juin à la Commission de l'Afrique du Nord. — Cf. nos 21 et 22.

21. — 1913. — Note lue par De Pachtere « sur une inscription récemment découverte à Aïn-Temouchent qui nous fait connaître la construction d'un poste ». Dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes Rendus des séances*, 1913, p. 411, séance du 29 août. Cette indication n'est pas suivie du texte de la note. — Ce doit être une première rédaction du travail suivant. — Cf. nos 20 et 22.

22. — 1913. — *Les origines romaines d'« Albulae » (Aïn-Temouchent) et la frontière de Maurétanie Césarienne au deuxième siècle; note sur une inscription récemment découverte.* Dans *Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 1913, p. 231-232, 340-348. Et tirage à part in-8° de 11 p. avec pl., Oran, Fouque, 1913. — Cf. nos 20 et 21.

23. — 1913. — *Nouvelle inscription de Chanzy.* Dans *Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 1913, p. 528.

24. — 1914. — Communication [non imprimée] sur des fouilles possibles à Aïn-Temouchent. Dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1914, p. CLXXIII-IV, séance du 17 février à la Commission de l'Afrique du Nord. — Cf. nos 20-22.

25. — 1914. — *L'Afrique du Nord avant l'histoire et au début de l'histoire*, compte-rendu du livre de St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, 1913. Dans *Journal des Savants*, nouvelle série, XII^e année, 1914, p. 265-269, 303-315.

26. — 1916. — Mention d'une lettre « annonçant que dans les tranchées de Salonique a été découvert le couvercle d'un sarcophage de l'époque romaine »; la lettre n'a pas été imprimée. Dans *Académie des*

Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes Rendus des séances, 1916, p. 255; communication de M. Jullian, séance du 19 mai. — Cf. ici p. xiv.

27. — 1916. — *Les camps de la Troisième Légion en Afrique au premier siècle de l'Empire*. Dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes Rendus des séances*, 1916, p. 273-284; le travail a fait l'objet d'une lecture en séance par M. Cagnat le 16 juin. — Cf. ici p. xiv.

28. — 1916. — Compte-rendu du travail de R. Cagnat, *L'annonce d'Afrique*, 1915. Dans *Revue des Études anciennes*, t. XVIII, 1916, p. 227-228. Article daté d'« en avant de Salonique ». — Cf. ici p. xiv-xv.

LA
TABLE HYPOTHÉCAIRE
DE VELEIA

I.

CARACTÈRE DU DOCUMENT.

ÉTAT DE LA QUESTION. — LIMITES DU SUJET.

Pour mettre à l'abri de toute crise le revenu des capitaux qu'il consacrait dans le ressort des cités d'Italie à l'assistance alimentaire des enfants pauvres, Trajan confia ses fonds à des propriétaires fonciers capables, en engageant des immeubles de prix bien supérieur aux prêts impériaux, d'assurer à ces placements une solide garantie d'intérêt. Si l'inscription des Ligures Bébiens et quelques autres nous instruisent de cette institution, nous en possédons, avec celle de Veleia, le monument le plus insigne. C'est, par excellence, pour la désigner de son nom courant, « la table alimentaire ».

Ce terme, bien impropre, mais généralement adopté, prêterait pourtant à l'équivoque s'il faisait considérer ce document comme la loi générale, ou même comme le statut local de la fondation. A peine peut-on, à son étude, fixer quelques-unes des règles de cet établissement. Ce n'est pas non plus une liste des assistés, dont on gravait les noms sur l'airain quand ils avaient droit au bénéfice de ces largesses impériales. Tout au plus, l'inscription fait-elle connaître leur nombre, leur sexe, leur qualité d'enfants légitimes ou naturels, toutes notions nécessaires pour fixer le capital que Trajan devait verser pour assurer leur entretien. Enfin, on ne peut voir dans la table de Veleia, comme dans celle

des Ligures Bébiens, un registre des cens alimentaires¹. Sans doute, grâce au calcul des sommes payées à chaque propriétaire veleiate, il est facile d'établir l'intérêt dont celui-ci est annuellement redevable, puisqu'on sait le taux auquel l'argent lui fut confié. Mais l'inscription ne renseigne ni sur les modalités du paiement, ni sur les personnes que délèguent les propriétaires pour l'effectuer². La table de Veleia n'est donc ni la loi de l'institution, ni le livre des rentiers, ni celui des débiteurs de la fondation alimentaire dans la cité.

Mais si le caractère propre d'un document se marque aux détails dans lesquels il entre avec prédilection, si un document financier surtout révèle sa nature à la précision de certains chiffres, à l'exactitude de certains calculs, alors il apparaît immédiatement — et l'examen confirmera cette impression première — que la table de Veleia est avant tout une liste d'engagements fonciers. Elle énumère, selon son titre même, les *obligationes praediorum*, les garanties immobilières fournies par les propriétaires qui voulaient profiter de l'argent que l'empereur offrait.

En effet, chacun d'eux fait d'abord déclaration de la valeur globale des biens qui garantissent la créance du trésor. Sur ce premier chiffre est calculée mathématiquement, suivant une proportion fixe³, la somme qu'il recevra. Comme c'est le montant du prêt impérial qui détermine l'intérêt annuel payable par l'emprunteur, il semble que l'administration aurait pu se contenter de cette profession d'ensemble. Pourtant, le propriétaire doit encore énumérer ceux des biens qu'il engage et en estimer le prix. Bien plus, toute terre est désignée par son nom, simple ou composé; sa nature de fonds ou de *saltus* est indiquée; on mentionne les constructions, maisons ou tuileries, qui la couvrent; on signale ses dépendances, ses fermes coloniales, les droits d'usage ou de

1. Henzen, *Tab. alim. Baebianorum* (*Annali di Corrispondenza archeologica*, XVI, 1844, p. 69).

2. *Ibid.*

3. On pourrait en douter si l'on admettait tels quels les chiffres fournis par l'inscription. Mais, au dernier chapitre de ce travail, nous démontrerons qu'il existe un barème rigoureux sur lequel furent calculées les allocations dues à chaque propriétaire au prorata de sa fortune foncière déclarée. Mais, en attendant cette preuve encore lointaine, on peut remarquer qu'une partie des biens des propriétaires veleiates engagés quelques années auparavant entre les mains de Cornelius Gallicanus reçoit un capital impérial qui équivaut exactement au 1/10^e des sommes déclarées. Cf. table de Veleia, col. 7, l. 31-60.

pâturage qui sont attachés à sa possession. Enfin, pour ne laisser aucun doute sur l'identité de telle terre engagée, on la situe précisément dans la cité, le *pagus*, au besoin même le *vicus*, dont elle dépend; on produit le nom des propriétaires voisins de ce fonds. Bref, les biens sont localisés suivant les règles cadastrales. L'inscription de Veleia est donc un excellent catalogue foncier.

La valeur qu'un tel registre doit d'abord à sa précision est encore augmentée par son ampleur. L'inscription de Veleia est une des plus longues que nous ayons conservées. Elle ne compte pas moins de 671 lignes, sans le préambule. Cinquante propriétaires y engagent leurs biens, et parmi eux beaucoup sont de très riches personnages. 323 terres y sont déclarées. Encore sont-elles le plus souvent les composés d'anciens fonds simples, plus nombreux d'un grand tiers.

Le prix de tous ces biens est très élevé. L'un d'eux, à lui seul, vaut plus de 1,000,000 de sesterces. La valeur des fonds engagés dépasse 13,500,000 sesterces. Comme un grand nombre n'est déclaré qu'en partie, on peut, en calculant leur valeur totale, estimer l'ensemble des biens signalés, sinon engagés, à 20,000,000 de sesterces. Ce serait, en toute région, même fertile, le prix d'un très grand territoire.

A plus forte raison, la superficie de toutes ces propriétés devait-elle être très forte en un pays de *saltus* et de hautes montagnes. Les colons lucquois déclarent un bien qu'ils appellent sans autre précision « les Monts¹ ». D'après le nom même de cette possession, on devine quelle pouvait être son étendue. Encore n'est-ce là qu'un seul des biens qu'ils engagent. Tous ensemble, et la liste en est longue, ils ne valent au prix net que 1,600,000 sesterces. On conçoit, dès lors, combien toute la propriété signalée dans l'inscription, de valeur décuple au moins, peut avoir d'importance territoriale. La table de Veleia est donc un document sans pareil pour l'étude de la propriété foncière dans cette région de l'Italie du Nord.

*
* * *

On peut assurer que cette riche matière n'a pas trouvé son emploi. Ce n'est pas que l'inscription n'ait déjà fait l'objet de

1. Il s'agit du *saltus Bitinia*, possédé comme un bien indivis par Coelius Verus, les Annii et les colons lucquois. Il vaut au 1/3 (6, 61) 350,000 sesterces (3, 32-35, et 3, 75-77).

longs travaux, mais elle n'a pas été envisagée à ce point de vue. Maffei¹, Muratori², Lama³, enfin E. Desjardins⁴ ont profité d'elle pour étudier l'institution alimentaire. Encore n'est-ce pas d'après l'inscription de Veleia, mais d'après celle des Ligures Bébiens, que Henzen a su écrire, sur cette fondation, le meilleur travail d'ensemble qui soit encore⁵. Mais il est remarquable que l'un ou l'autre de ces documents a plutôt servi d'occasion que d'objet à tous ces travaux. De fait, les renseignements qu'ils donnent sur l'assistance alimentaire sont bien vite cueillis. Par eux, on saisit quelques moments de cette création, on connaît assez bien les assises financières sur lesquelles repose l'édifice. On ignore tout de l'organisation administrative de l'institution. Surtout celle-ci apparaît sans relation aucune avec la cité qui reçoit ses bienfaits. Les travaux sur la fondation alimentaire ne s'aident pas, pour la comprendre, de la connaissance du milieu où elle fut introduite. Ils l'étudient dans l'Empire sans paraître se douter que les deux inscriptions sont des documents locaux et que l'état de la propriété, surtout dans le pays veleiate, explique de quelle faveur elle accueillit, avec les prêts impériaux, la charge de l'intérêt d'assistance.

D'autres savants, surtout des érudits locaux curieux de géographie historique, ont négligé cette étude générale pour rechercher dans les noms de lieux actuels les traces de tous les fonds antiques dont la table leur fournit une série si riche. Mais, trompés d'abord par quelques noms de *pagi*, Pittarelli⁶, même Cara⁷, et Desjardins encore, ont situé des territoires dépendant de la cité de Veleia loin du voisinage de la ville ancienne. Quant aux simples fonds de terre, on ne s'est pas fait scrupule de les rechercher ailleurs que dans l'Apennin de Plaisance. Quand Pittarelli ne retrouvait pas dans les noms de lieux de cette région les descendants de

1. Maffei, *Museum Veronense*, 1749, p. CCCLXXXI et suiv.

2. Muratori, *Dell' insigne tavola di bronzo spettante ai fanciulli e fanciulle alimentari... disotterrata nel territorio di Piacenza*; réimprimé dans Gori, *Symbolae litterariae*, 1749, V, 56 p.

3. Lama, *Tavola alimentare veleiate della Trajana...*, Parme, 1819.

4. E. Desjardins, *De tabulis alimentariis*, thèse latine, 1854.

5. Henzen, *De tabula alimentaria Baebianorum* (*Annali dell' Istituto di Corr. arch.*, XVI, 1844, p. 5-111).

6. S. G. Pittarelli, *Della celebratissima tavola alimentare di Trajano*, Turin, 1790.

7. A. Cara, *Discorso dei paghi dell' agro Veleiate nominati nella tavola Trajana alimentare*, Verceil, 1788.

ceux de l'inscription, il les cherchait un peu partout jusqu'en Toscane et dans toute l'Italie du Nord. Surtout, en l'ignorance où l'on était encore, au temps de Desjardins, des règles scientifiques de la toponomastique, on se fondait, pour identifier les noms de lieux anciens avec les modernes, sur les ressemblances les plus fortuites de mots¹. Toute cette œuvre doit être aujourd'hui considérée comme non avenue. Elle est toute à reprendre. Malheureusement, elle reste encore maintenant inabordable. La toponomastique italienne n'en est qu'à ses débuts. Pour la région de Veleia, en particulier, on ne possède aucun inventaire des noms de lieux, aucune publication de chartes qui permette de suivre leur histoire, aucune étude linguistique d'ensemble qui ait dégagé les règles de l'évolution phonétique chez ces populations de montagne qui ne parlent ni le dialecte de Plaisance, ni celui de Gênes, mais un autre qui a subi l'influence de ceux-ci.

Mais, quand bien même cette recherche devrait enfin donner des résultats, ce ne serait qu'un travail d'antiquaire que celui qui s'attarderait, pour le seul plaisir de la curiosité, à fixer sur une carte moderne les anciens noms de lieux. Si l'on pouvait enfin situer sur le sol la plupart, ou quelques-uns seulement, des fonds antiques que l'inscription signale, si l'on pouvait figurer dans un détail plus ou moins grand une carte ancienne du pays de Veleia, il faudrait se servir d'elle comme d'un simple document pour l'étude de la propriété foncière romaine dans la région.

Mommsen ne s'y est pas trompé. Dans la table de Veleia, il a su reconnaître un document de première importance pour la connaissance de la propriété². Il établit, autant qu'il est possible, le nombre des fonds primitifs, constate leur groupement, puis leur association sous un même possesseur. Il arrive ainsi à démontrer le développement qu'a pris dans la région la grande propriété. Même en comparant le pays de Veleia à celui de Bénévent, il croit pouvoir affirmer qu'ici comme là le petit bien cède la place au grand, mais que l'évolution est plus près de s'achever chez les

1. Voir, par exemple, la carte de E. Desjardins à la fin de son travail. Les noms de lieux y sont identifiés de façon fantaisiste.

2. Mommsen, *Die italische Bodentheilung und die Alimentartafeln*, dans l'*Hermes*, XIX, 1884, p. 393-416; réédité dans les *Gesammelte Schriften*, V = *Histor. Schriften*, II, p. 123-145. Le sujet est éilleuré de nouveau dans une autre étude de Mommsen : *Boden- und Geldwirthschaft der römischen Kaiserzeit* (*Ges. Schriften*, V = *Histor. Schriften*, II, p. 588-617; voir p. 602-603).

Veleiates que chez les Ligures Bébiens. La cause en serait, à son compte, fort simple. La riche plaine du Pô attirait le capital plus que les collines des Hirpins.

Le grand mérite de Mommsen est d'avoir utilisé l'inscription comme un registre foncier¹. Mais son travail est très court. Il ne consacre guère à la table de Veleia qu'une dizaine de pages dont quatre sont occupées par des tables. De plus, l'étude est trop abstraite. Mommsen raisonne sur des chiffres sans penser que toutes ces unités représentent des personnes qui ont vécu ou vivent encore, du temps de Trajan, des champs sis en un territoire déterminé. Cette statistique néglige le réel. Le nombre des propriétaires pourrait être stationnaire, et pourtant la propriété sera transformée si les possesseurs de la période trajane ne sont pas les descendants des maîtres primitifs de la terre. Veleia peut appartenir à l'Emilie; mais l'Emilie de Veleia ce n'est pas la plaine, ce n'est même pas la colline, c'est la montagne, c'est en grande partie la haute montagne. Dans une étude de ce genre, il faut, autant que les documents s'y prêtent, tenir compte, plus que des chiffres, des hommes et des lieux.

*
* *

Les historiens de la propriété romaine peuvent, il est vrai, alléguer une excellente excuse pour n'avoir pas traité ce document avec tout le détail que sa longueur même semble lui mériter. Les fonds qui sont nommés dans l'inscription sont très nombreux, leur valeur est déclarée, leur situation est indiquée. On connaît leur cité, leur *pagus*, leurs voisins. Mais toutes ces données restent sans utilité si l'on ne sait pas les placer sur le terrain, si l'on ne peut même pas les grouper relativement les uns aux autres.

Or, le premier espoir est sans doute trop ambitieux. Il est certainement prématuré. Du moins, si l'on doit ignorer encore les sites précis de la propriété romaine dans le pays, il est permis d'avoir une juste idée du milieu géographique dans lequel elle s'est développée. L'inscription fournit immédiatement quelques notions qui permettent, non pas de fixer les limites exactes de la

1. Mommsen remarque très justement au début de son étude qu'on n'a pas fait usage convenable des tables alimentaires pour éclairer le problème de la propriété foncière : *Zwei Haupturkunden, die bekannten Verzeichnisse von Alimentarrenten aus trajanischer Zeit, hat man in dieser Hinsicht nicht in genügender Weise erwogen.*

cité de Veleia, mais d'établir à peu près l'étendue de son territoire. Or, le sol actuel se présente avec certains caractères qui n'ont pas changé depuis l'antiquité. C'est le même terrain, le même relief, le même climat, la même exposition. La nature s'imposait alors comme aujourd'hui à la culture. La connaissance du pays est une nécessité pour qui veut s'expliquer le développement de la propriété. Et ne serait-ce pas un résultat suffisant de cette première étude, que de montrer que la cité de Veleia ne s'étend pas dans la riche plaine de l'Emilie padane, mais dans les montagnes désolées de l'Apennin de Plaisance?

En outre, à défaut d'une carte topographique complète de la région dans l'antiquité, on peut en dresser au moins une carte idéale. Les fonds sont situés en leurs *pagi*, les *pagi* en leurs cités. Or, chaque *pagus* n'est pas isolé dans sa cité. Entre eux, des relations de voisinage peuvent s'établir. Une étude attentive finit par les associer tous. Ils ne prennent pas place sur le terrain; mais ils s'ordonnent les uns par rapport aux autres, de telle sorte qu'on les sent plus ou moins près de la plaine, participant plus ou moins de sa fertilité.   ce classement, on conçoit encore la nature, les dimensions de cette unité territoriale.

La colonisation qui s'est développée dans le cadre des *pagi* n'est pas anonyme. Chaque terre porte un nom. Si celui-ci est étranger, il rappelle le souvenir des races qui habitèrent et cultiv rent la région avant la venue des Romains. S'il est latin, il fait reconnaître, sinon toujours le premier colon romain du sol, du moins celui qui l'exploitait quand les biens furent pour la première fois soumis au cens cadastral¹. Les mêmes noms de fonds se retrouvent ici et là; souvent ils désignaient à l'origine une même terre; leur multiplication témoigne de la division du sol. Ces noms s'associent. Leur groupement est à l'image du groupement des fonds. Enfin, les propriétaires contemporains de Trajan sont aussi désignés, qu'ils déclarent des biens ou soient seulement les voisins de ceux qui s'engagent. Comparés aux anciens possesseurs, ils se révèlent comme leurs descendants ou comme des nouveaux venus à la culture.   côté des vieilles familles qui se perpétuent, on voit apparaître des gens qui, peut-être, ont rem-

1. Dans les territoires de colonies, la terre assignée prend le nom du premier propriétaire. Mais rien ne dit que le sol de Veleia ait été distribué sous cette forme, en une seule fois. Il se peut fort bien que la propriété porte le nom de celui qui possédait la terre au moment du premier cens cadastral.

placé les familles mortes. Des affranchis de date récente se sont mêlés aux anciens colons. On ne connaît que des noms : mais ces noms ont une race, un âge, une condition. Ce ne sont pas seulement des unités statistiques, mais des êtres vivants comme ceux qui les ont portés. Ils ont une histoire. La suivre, c'est étudier l'évolution de la propriété.

Ces terres engagées paraissent, au premier abord, isolées dans l'immense étendue du territoire de la cité. Il n'en est rien. Si on les groupe suivant les *pagi* auxquels elles appartiennent, on remarque que certaines s'y rapprochent, les unes sur les indications explicites de l'inscription, les autres par leur nom, les autres encore par le milieu commun de propriétés dans lequel elles se trouvent. En certains *pagi*, l'engagement des biens est si important qu'on finit par en tresser un réseau très serré. On pourrait, en jouant de patience, dresser pour certains *pagi* la carte schématique de la propriété. En lisant cette carte, on mesure les forces décroissantes de la petite propriété sous Trajan, on imagine l'état et les ambitions de la grande. On la sent espérer et réaliser déjà le *latifundium*.

Il n'est pas jusqu'aux chiffres mêmes dont le document est si riche qui ne se laissent, malgré leur apparence première d'inexactitude, soumettre à une règle qui leur convienne. L'intelligence de ces nombres, tout en facilitant l'étude du système financier sur lequel repose l'institution alimentaire, fait mieux concevoir la situation économique du pays. L'œuvre de Trajan est en même temps d'assistance publique et de crédit agricole.

*
* *

Le sujet, en son ensemble, est fort vaste. Il exigerait, pour être traité dans son ampleur, non seulement une connaissance approfondie de la région, mais encore une étude toponomastique très longue. Il convient de limiter provisoirement ainsi ce travail : après avoir replacé la propriété veleiate en son milieu géographique, puis dans le cadre de ses *pagi*, on éclairera ses origines, on tracera l'histoire de la petite propriété, on suivra les développements de la grande ; enfin, on justifiera l'intervention financière de l'État sous Trajan¹.

1. On devra recourir pour la lecture de ce mémoire aux tables annexées à la thèse de Desjardins, et principalement à la table des *pagi*.

II.

LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE DE LA PROPRIÉTÉ.

L'ÉTENDUE DU TERRITOIRE DE VELEIA.

Il est impossible de suivre à la trace les frontières de la cité de Veleia. Mais, si l'on se garde à dessein d'une trop grande précision, on peut déterminer son territoire.

Le site même de Veleia offre un premier point de repère. La ville était établie à mi-côte sur le flanc nord-occidental du mont Moria, dominant la vallée du Chero. Son forum, aujourd'hui mis à jour, est comme un belvédère d'où l'on aperçoit au nord, par delà les collines qui bordent l'Apennin, la campagne de Plaisance aux champs quadrillés. Il suffit, vers l'est, de faire quelques minutes d'une route facile, presque horizontale, pour commander du regard le val Chiavenna qu'un ressaut de quelques mètres, à la Madonna del Piano, sépare du val d'Arda et de Lugagnano. Qu'on remonte au sud, le long du mont Moria, le val Chero, on aboutit, après une heure d'une ascension à peine sensible, aux sources mêmes de la rivière. On a monté de plus de 400 mètres. On est à l'altitude de 900 mètres. Au nord, le vaste paysage des collines subapennines s'étend avec un relief adouci. Qu'on lui tourne le dos, et l'on se sent en pleine montagne aride et désolée. Du pauvre hameau des Guselli, on domine à la fois, par leurs affluents, l'Arda de Lugagnano, et la Nure, qui passe à Bettola, le gros bourg-marché qui remplace aujourd'hui en cette haute région la cité romaine. A l'ouest, tout au fond, bornant l'horizon, on suit de l'œil la cime des monts qui bordent à gauche le val Trebbia. De la Trébie à l'Arda, du haut Ceno à la plaine, c'est le pays de Veleia. Il s'étend au moins entre ces limites.

L'inscription permet d'imaginer l'étendue de la cité romaine. Elle dit et répète que les cités limitrophes étaient Parme, Plaisance, Libarna et Lucques. La première, au nord-est, ne possé-

daît pas seulement la plaine, mais son territoire pénétrait en montagne et rejoignait, sans doute par la vallée du Taro, les terres que les colons lucquois possédaient sur les cimes aux confins du Parmesan. De même, la cité de Plaisance montait assez loin vers le sud et gagnait aussi les biens des Lucquois. Aussi, en supposant même que Parme et Plaisance n'aient eu dans le haut pays que des bandes fort étroites de terrain, on ne peut chercher bien loin, à l'est de Veleia, ses limites de ce côté. Il n'est même pas bien sûr que le val d'Arda lui ait appartenu tout entier.

Les colons de Plaisance avaient reçu en assignation toute la plaine, qui porte encore, jusqu'au pied des premières collines subapennines, les traces d'une centuriation aux directions évidentes sur la carte. Leur territoire avait même des dépendances en colline. On sait qu'un des *pagi* de Veleia, le *pagus Ambitrebis*, touchait à un *pagus* de Plaisance, le *pagus Vercellensis*. Or, la position de ce *pagus* n'est pas seulement déterminée par son nom. Sur la Trébie, dont il tenait les deux rives, on peut encore le situer plus précisément, puisqu'on retrouve l'un de ses fonds, le *fundus Cabardiacus*, survivant dans le village actuel de Caverzago, dépendance de Travo, sur la rive gauche du cours d'eau. Ce *fundus Cabardiacus*, très important, était dans le *pagus Ambitrebis*, sis à faible distance de la frontière des deux *pagi* et des deux cités, puisqu'une des propriétés qui le touchaient appartenait à la république de Plaisance¹.

Vers l'ouest, Veleia confinait à Libarna. Il semble que le *pagus Ambitrebis* ne devait pas, de ce côté, être voisin de cette cité. Mais il n'était pas bien éloigné de son territoire, car le *pagus Domitius*, attenant au sud à *Ambitrebis*, atteint les bornes de Libarna², comme les *pagi Bagiennus* et *Albensis* qui forment groupe avec lui³. D'autre part, le mont Penice, vers Bobbio, et, plus au sud, le groupe du Lesima, de l'Ebro, de l'Antola, avec ses sommets de 1,600-1,700 mètres, forment un obstacle souvent infranchissable au passage vers l'ouest. Le haut val Trebbia, dans la région de Bobbio, peut être encore du territoire veleiate, mais celui-ci ne dépasse pas les montagnes qui ferment à l'ouest cette vallée.

1. 2, 66-67.

2. 5, 22.

3. Voir plus bas, p. 28.

On est surpris de trouver au sud la cité de Lucques aux confins de celles de Veleia. On s'attendrait plutôt à passer, en ce haut pays, des terres de Veleia à celles de Luna, comme aujourd'hui de la province de Plaisance à celle de Massa-Carrara. Mais Luna, première ville de l'Étrurie impériale, était limitée comme cette région d'Auguste par la Macra, qui séparait l'Etrurie de la Ligurie¹. Vers l'intérieur, elle ne dépassait pas les cimes qui séparent de la côte la vallée du Serchio. Or, tout ce pays de la Garfagnana est commandé par Lucques, et on passe du haut Serchio à la haute Macra par l'Aulla. Vers les sources de la Macra, on se retrouve dans la région du Taro. C'est de ce côté sans doute que les Lucquois touchaient aux Veleiates. N'ayant pas assez de pâturages en haute montagne, ils prirent à ferme de la cité voisine de Veleia une partie de ses territoires. Il faut bien que Veleia se soit étendue fort avant dans la montagne au sud et au sud-est pour gagner contact avec le sol lucquois. Ce n'est pas trop de lui attribuer non seulement les hautes cimes des monts Bue et Ragola au fond du val Nure, mais peut-être le massif de l'Agona et du Penna qui commandent au nord la haute vallée du Taro². Ainsi, dès l'abord, la cité de Veleia n'est pas située en un pays de plaine, mais dans une région de montagne, et même de haute montagne.

Bien plus, certains indices, chacun assez faible, mais qui prennent valeur l'un de l'autre, invitent à penser que Veleia ne disposait même pas, vers le nord, des collines subapennines. A Antognani, paroisse d'antique habitat, sise à trois kilomètres au nord de Veleia, on a trouvé une inscription, malheureusement très détériorée, qui nomme un Publicius Senex, sévir, ancien esclave public des Veleiates, et Lucius Granus Priscus, fils de Lucius³. Or, parmi les nombreux propriétaires que signale la table, on rencontre Lucius Granus Priscus, propriétaire en

1. *C. I. L.*, XI, p. 259, où les textes sont donnés.

2. Il y a dans les biens des Lucquois les *saltus praediaque Tigulliae* (6, 69) qui peuvent relever d'une localité sise de l'autre côté de l'Apennin, en Ligurie (cf. Mela, II, 4, 72; Plin., III, 7, 48; Ptol., III, 1, 3; *It. Ant.*, p. 294).

3. *C. I. L.*, XI, 1205. L'inscription en deux fragments n'est plus aussi lisible qu'autrefois. Mais, si on se réfère aux lectures sérieuses de Lama, on peut lire : *V. f. | Poblicius [Veleiatium] lib. | Sen[ex iiii]i vir | sib[i et] | Aebutiae Salvi(ae) | Caerelliae [T]ert(iae) | Veleiatium | Clado | L. Granio L. f. Prisco | ...* La lecture *[Veleiatium] lib.*, autorisée par les lettres qu'on déchiffrait autrefois, est d'autant plus sûre que l'un des personnages auxquels s'adresse la dédicace est un certain Cladus (nom servile), esclave public des Veleiates.

Junonius, *Floreius* et *Herculanus*, et *Publicius Senex*, possesseur de terrains en *Herculanus*, et voisin de *Lucius Granius Priscus* en *Junonius*¹. Des biens de *Lucius Granius Priscus* sont en *Floreius*, tout proche d'*Herculanus*². Les deux *pagi* étaient aux confins l'un de l'autre³. L'un relevait de Veleia, l'autre de Plaisance. Il se pourrait que les parages d'Antognani aient été habités par ces deux propriétaires et que le village soit tout proche des limites des cités de Veleia et de Plaisance. Il est en face de Veleia, à quelques kilomètres encore de la plaine, séparé d'elle par des hauteurs qui dépassent 400 mètres (465 mètres à Montezago⁴).

Plus à l'ouest, dans le val Nure, une inscription découverte à Bucchignano, à l'entrée de la montagne, fait mention de *M. Naevius Secundus*, qui fut décurion à Plaisance⁵. Il est donc très probable que ce canton de Bucchignano relevait encore de la cité de Plaisance. Il faut donc reporter au sud les limites septentrionales du territoire de Veleia.

Enfin, sur la rive gauche de la Trébie, dans une localité qui domine immédiatement la plaine, à Visignano, on a trouvé une inscription dédiée par *M. Coelius Verus*, de la tribu *Voturia*, décurion de Plaisance, à plusieurs membres de sa famille, dont son père *C. Coelius*, fils de *Marcus*, son fils *L. Coelius Verus* et son petit-fils *C. Coelius Verus*⁶. Or, ce personnage appartient de naissance à la cité de Plaisance, puisqu'il est de la tribu *Voturia*; il y exerça le décurionat. Le bien sur lequel il éleva ce cippe rele-

1. 3, 91.

2. *L. Granius* est en *Floreius* voisin pour deux fonds (3, 89-90, et 4, 3-4) de *Petronius Epimeles*, qu'on sait propriétaire aux limites d'*Herculanus* et de *Floreius* (6, 45).

3. 6, 45. Cf. ici, p. 25.

4. Ce qui fortifie cette preuve, c'est qu'on a trouvé à Valesse (Valesso), près du Riglio, à quelques kilomètres à l'ouest exactement d'Antognani, une inscription (*C. I. L.*, XI, 1210) à *M. Valerius Q. f. Maximus Millelius*. Ce nom indigène, accolé ici aux noms romains du personnage, ne se retrouve qu'une fois employé comme gentilece (*C. I. L.*, VI, 3433). Il devait donc être extrêmement rare. Or, il est curieux qu'il y ait signalé dans l'inscription de Veleia un *f. Milleliacus* (4, 67), qui, précisément, se trouve en *Floreius*. Il est encore à remarquer que presque en face de Valesse, sur la rive gauche du Riglio, existe une localité appelée Gragnano. Or, les *Granii* (*L. Granius Priscus* et *L. Granius Proculus*) avaient leur propriété concentrée surtout en *Floreius* et *Junonius*.

5. *C. I. L.*, XI, 1227.

6. *C. I. L.*, XI, 1224.

vait donc encore de l'autorité de Plaisance¹. C'est en montagne, entre Visignano et Caverzago, que passaient les frontières du sol veleiate. Veleia ne possédait pas la meilleure partie de ces collines, aujourd'hui plantées en vignes, qui assurent le bien-être des cultivateurs de Rivergaro, de Ponte dell' Olio, de Gropparello et de Lugagnano. Ce sont autant de terres productives qu'on ne peut lui attribuer. Ainsi rejetée vers le sud, Veleia n'est rien autre qu'une cité de montagne.

LA NATURE DU SOL ET SA VALEUR ACTUELLE.

Tout concourt en cette région à l'infélicité de la terre, le climat, l'altitude, le sol même². Tournant le dos à la Ligurie, l'Apennin

1. Il est très possible que l'un des membres de cette famille, peut-être le père même du dédicant, soit justement le même qui engagea ses biens sous Trajan à la cité de Veleia. Il y en a du moins quelques très forts indices. Ce personnage, qui est un des plus gros propriétaires du sol veleiate, ne possède pourtant pas sur le territoire même de cette cité un seul fonds qui porte son nom, un bien patrimonial. D'autre part, la dispersion même de ses possessions est un signe qu'il n'habitait pas en un *pagus* de Veleia et que sa famille avait acquis des terres ici et là à mesure que l'acquisition en était possible. Il fait sa déclaration par l'intermédiaire d'un esclave, Onesimus. Par contre, ce Coelius Verus avait des biens en *Vercellensis*, c'est-à-dire dans le *pagus* sis au nord d'*Ambitrebis*, mais déjà sur le territoire de Plaisance. Ceux-ci étaient au voisinage même des limites des deux *pagi*, car l'un d'eux est proche du *fundus Messianus* (3, 46), sis en *Ambitrebis* (2, 54). Enfin, en *Ambitrebis*, mais tout près de *Vercellensis*, C. Vibius Severus possède les *fundus Aurelianus Coelianus* (7, 48) et *Coelianus* (5, 43), qui peuvent avoir à l'origine appartenu aux Coelii. C'est sur les confins des deux cités que cette famille aurait eu ses fonds patrimoniaux.

2. On n'a disposé pour la courte étude géographique qui va suivre d'aucun travail d'ensemble qui soit spécial à la région même de Veleia, à l'Apennin de Plaisance. Mais on a trouvé de précieuses indications dans les deux œuvres géologiques de F. Sacco, *L'Appennino settentrionale (parte centrale)*, paru dans le *Bollett. della Soc. Geolog. Italiana*, X, 1891, p. 731-956, et surtout *L'Appennino settentrionale e centrale* (Turin, 1904), où le savant professeur de Turin a condensé le résultat de vingt années de recherches. Au travail est annexée une étude de géologie appliquée (*Geologia applicata dello Appennino settentrionale e centrale*), dont on a tiré grand profit. Les observations de F. Sacco sur la région sont présentées en une carte géologique au 1/100 000 de l'Apennin septentrional (partie centrale), 2^e édit., 1893, qui a été dressée d'après des minutes au 1/25 000, que M. Sacco nous a permis de consulter. D'autre part, l'enquête technique sur l'établissement de voies ferrées transapennines aboutissant à Gênes a été l'occasion d'une étude géologique de la région résumée dans *Il problema ferroviario del porto di Genova*, 1907, avec carte au 1/250 000 (la partie de ce travail qui nous intéresse est de L. Baldacci).

Il importait surtout de reconnaître la valeur du sol. Malheureusement, on n'a pu utiliser les résultats encore inédits de la statistique agricole préparée ces dernières années dans la province de Plaisance; on a dû se contenter de documents plus

de Plaisance ne participe plus comme elle aux bienfaits du soleil méditerranéen et aux influences adoucissantes de la mer. Elle ne connaît plus, à hauteurs égales, les riches productions que fournit la Riviera du Levant, dont le sol, naturellement infertile, se couvre pourtant, grâce au climat et au travail de l'homme, de citronniers, plus haut de vignobles et d'oliviers, jusqu'au delà de 600 mètres. Tournée vers le nord, la montagne émilienne participe au climat plus continental de la vallée du Pô, à ses froids qui tueraient l'olivier, à ses brumes glaciales qui endommagent la vigne. Dans la pratique culturale, celle-ci ne monte pas, sauf quelques exceptions locales, au-dessus de 400-450 mètres¹. Elle ne dépasse guère la zone des collines, et si, par place, elle pénètre dans les vallées apennines, elle ne peut guère prospérer que vers le lit des rivières.

Dès qu'on a dépassé dans les trois grandes vallées du pays, l'Arda, la Nure et la Trébie, les gros bourgs situés à l'entrée de la plaine, Lugagnano, Ponte dell' Olio, Rivergaro, on entre bien vite en montagne. Encore l'arrière-pays de Lugagnano reste-t-il d'altitude relativement faible, car le terrain d'argile, ici moins résistant, a été mieux déblayé par l'érosion. Mais du Chero au Tidone, il suffit d'avancer dans la vallée de deux ou trois kilomètres pour être environné de monts qui s'élèvent déjà de 600 à 800 mètres², dominant de 250 mètres la campagne d'alentour.

anciens. Ce sont les expertises (*documenti delle perizie*) du terrain qui ont permis, sous le gouvernement de Marie-Louise, d'établir dans le duché de Parme-Plaisance le régime cadastral qui est encore en vigueur. Leurs données sont encore précieuses si l'on se sert de ces chiffres, non pas pour calculer le prix absolu du sol, mais la valeur relative d'un sol à l'autre. Enfin, dans la province voisine de Pavie, où le nouveau cadastre vient d'être mis en vigueur, son établissement a été précédé d'enquêtes actives de 1890 à 1900. Les travaux d'expertise sont résumés principalement dans la *Relazione della sottocommissione incaricata... di esaminare le tariffe d'estimo della provincia di Pavia* (Rome, 1906). En cette province, le district de Bobbio correspond assez comme climat, altitude et sol à l'Apennin de Plaisance. On a pu se servir des chiffres d'estimation relatifs à ce district pour notre étude.

1. Nous devons ce renseignement à M. Zago, professeur chargé de la chaire ambulante d'agriculture de la province de Plaisance. Dans la région de Bardi, on peut cultiver la vigne un peu plus haut, jusqu'à 500-600 mètres. On trouve en outre bien souvent de petits vignobles dans la montagne à des hauteurs supérieures. Dans la toponomastique cadastrale, bien des lieux sont dits *I Filagni, I Filagnoni* (« les rangées de vignes »), qui, aujourd'hui, sont soumis à d'autres cultures. Mais ces vignes actuelles et ces anciennes vignes n'ont aucune importance agricole. Ce ne sont plus des vignes de rapport.

2. Entre Luretta et Trébie, au nord de Travo, c'est-à-dire en un territoire qui

Un peu plus loin encore, en arrière de Veleia, de Bettola, on atteint et dépasse 1,200 mètres¹, et la région est en moyenne à l'altitude de 800 à 1,000 mètres. Enfin, les communes de Ferriere, de Bocolo dei Tassi sont composées de villages qui vivent jusqu'à 1,100 mètres². D'immenses étendues de leur territoire, vides d'habitations, se développent d'un seul tenant au-dessus de 1,200 mètres. Quelques cimes dépassent 1,700 mètres. Avec le progrès des hauteurs, on passe en des zones de cultures et de végétation différentes. Normalement, de 400 à 900 mètres, les céréales succèdent aux vignes et aux mûriers. Même le montagnard, « pour ne savoir faire mieux³ », s'obstine à maintenir, quelquefois jusqu'à 1,200 mètres, de maigres champs de blé, dont il voit si rarement mûrir les épis avant la chute des neiges que la récolte est un hasard qu'il court. A côté des cultures, quelques prés peuvent être établis là où l'irrigation est possible. Mais on voit surtout, à côté du châtaignier qui exige une terre sablonneuse, des chênes de petite taille qui se rabougrissent à mesure que croît l'altitude. Au-dessus de 1,200 mètres, c'est la pâture et le maquis de petits hêtres⁴.

Ce serait là en terre moyenne la végétation régulière d'une contrée de ce pays, si le sol ne venait modifier toutes ces règles et, par sa qualité détestable, rendre encore plus mauvaises les conditions agricoles de l'Apennin de Plaisance. Si l'on ne tient pas compte des variétés locales, si l'on néglige les terres sablonneuses et gréseuses de la région de Bobbio propices au châtaignier, le terrain de l'Apennin de Plaisance se partage entre les serpentines, les calcaires et les argiles. Émergeant des argiles, les roches vertes serpentineuses parsèment toute la montagne de

relevait peut-être déjà de Plaisance, le mont Bissago a 579 mètres, le mont Pillerone (Pirlon) 594 mètres, le mont Colombano 663 mètres, la Costa della Bulla 655 mètres. Entre Trébie et Nure, au nord de Bettola, on trouve les monts Viserano, 717 mètres, S. Anna, 747 mètres, Barbieri, 865 mètres. Le Dinavolo, plus près de la plaine, a 700 mètres. Entre Nure et Riglio, le mont Santo a 676 mètres.

1. Le mont Moria, dont le massif domine Veleia, a 1,071 mètres. Au sud-est de Bettola, le mont Santa Franca s'élève à 1,315 mètres, au sud le mont Osero à 1,297 mètres. A l'est de Bobbio, le mont Scabbiazza monte à 1,310 mètres; à l'ouest, le Penice à 1,460 mètres.

2. La Selva, le dernier village dans la vallée de la Nure, est à 1,110 mètres.

3. *Relazione... di Pavia*, p. 4.

4. En face du mont Bue s'élève, à 1,735 mètres, le mont Penna, dont le nom est caractéristique.

monolithes locaux ou s'étalent en larges étendues. Par leur dureté, elles ont mieux résisté à l'érosion. Elles pointent en aiguilles ou en gros rocs de couleur noirâtre. Nombreux sont dans la toponomastique les lieux aux noms de *Groppo Acuto* (ou *Aguzzo*), *Monte Nero*, *Groppo Nero*, *Pietra Nera*, *Sasso Nero*, *Casemoreno*, *Sasso Morello*, etc. Ces montagnes noires, où très souvent le roc est à nu, sont, à toute altitude, rebelles à la culture. Dans le cens cadastral de Plaisance, ce sol est le plus souvent classé parmi les terres vaines et son revenu estimé à 0 fr. 50 l'hectare, le moindre auquel on puisse le coter¹. Au mieux, quand il est superficiellement décomposé, il sert de pâturage, il se couvre d'une végétation arborescente très courte. Malgré tout, les sections des communes où la serpentine prédomine restent infertiles, et cela même si leur territoire ne s'élève pas trop haut. Celles du mont Gavi (1,011 mètres) et du mont Armelio (903 mètres), dans la colline de Coli, ne donnent pas, suivant les estimations cadastrales, plus de 2 francs et de 2 fr. 50 de revenu moyen à l'hectare².

La zone des calcaires est plus étendue. Entre le Tidone et le Riglio, elle domine directement la plaine et couvre la plus grande partie du pays jusqu'à hauteur de Dolgo sur la Trébie, de Bettola sur la Nure. Au sud, elle est moins développée. Pourtant, ses monts limitent encore de ce côté l'horizon de Bettola. Dans la région de l'Arda, elle forme les massifs du Moria, du Lucchi et du Carameto. Enfin, au sud des serpentines du mont Ragola, à l'est du mont Bue, au nord-est du mont Penna, elle encadre de toutes parts la haute vallée du Ceno. Ce terrain est, dans le détail,

1. On ne considère pas les chiffres qu'on donnera par la suite à leur valeur absolue. Ils serviront d'éléments pour estimer à leur qualité relative les différents sols. Les mêmes terres, dont le revenu est calculé 0 fr. 50 l'hectare dans le vieux cadastre de Plaisance, sont cotées 4 francs dans le nouveau cadastre de Pavie. Elles sont restées vaines, mais l'argent représente bien moins qu'il y a cent ans.

2. A titre d'exemples, voici, pour quelques sections cadastrales où la roche noire prédomine, la répartition de la végétation et le prix moyen du sol : Casemoreno (section F de Bocolo dei Tassi) (600-1,100 mètres), cultures, 12 hectares; pré, 1 hectare; pâturage, 8 hectares; bois de coupe, 39 hectares; bois de haute futaie, 21 hectares; terres vaines, 275 hectares. Revenu moyen de l'hectare, 0 fr. 93. — Gavi (U de Coli) (sommet à 1,010 mètres), cultures, 40 hectares; pré, 1 hectare; pâturage, 269 hectares; bois de coupe, 17 hectares; terres vaines, 109 hectares. Revenu moyen de l'hectare, 2 francs. — Mont Armelio (A de Coli) (sommet à 903 mètres), cultures, 12 hectares; vignes, 15 hectares; bois de coupe, 39 hectares; pâturage, 157 hectares; terres vaines, 102 hectares. Revenu moyen de l'hectare, 2 fr. 56.

plus varié que celui des roches vertes. Ses bancs se mêlent de couches argileuses et sableuses qui, fréquemment, modifient sa nature, l'aspect et la fertilité du sol. Pourtant, dans l'ensemble, il résiste fortement à l'érosion, il constitue avec les serpentines les hauts sommets de la région, surtout à l'ouest de l'Apennin de Plaisance. Mais, à mesure qu'on descend vers la plaine, c'est lui qui forme encore les reliefs élevés qui la bordent. Les vallées s'entaillent en lui profondément¹ et sont incapables de recevoir sur leurs flancs abrupts la culture.

Son sol perméable est desséché à la surface; il se prête aussi mal à la culture que les roches serpentineuses. Mais, quand le rocher blanc² n'est pas à découvert, quand un manteau de terre végétale le recouvre, c'est par excellence le terrain des arbustes, des hêtres rabougris. Si cette couche devient ici et là plus épaisse, quelques petits bois de chênes apparaissent; si elle se mêle de sable en forte quantité, le châtaignier calcifuge commence à prospérer. Malgré tout, dans son ensemble, le sol calcaire rivalise presque d'infertilité avec l'autre. Le massif du mont Moria, qui, pourtant, ne s'élève guère au-dessus de 1,000 mètres, n'est pas estimé, dans la section de Tollara, à plus de 1 fr. 90 de revenu à l'hectare³. C'est peu, en comparaison du territoire de Rustigazzo, village sis tout près de là, presque sur l'emplacement de la ville antique, coté 14 francs l'hectare⁴. Au voisinage même de la plaine qu'il domine à peine de 300 mètres, le paysage pierreux du calcaire attriste, tant sa pauvreté fait contraste avec la richesse des collines à vignobles et de champs de céréales. La commune de Pecorara, au sud de Pianello du Tidone, est aussi désolée que celle de Boccolo dei Tassi, et quand on suit d'Agazzano à Rivergaro, entre Luretta et Trébie, les premières côtes de la montagne, on ne rencontre que des terres incultes, embuissonnées, et quelques rares maisons. Faut-il s'étonner que le *pagus Ambitrebis*, qui s'étendait en ces parages, ait été riche de *saltus*?

1. Deux des exemples caractéristiques de cet approfondissement à pic de la vallée dans les calcaires sont ceux qu'offrent le val de Restano, affluent de droite de la Nure, qui débouche en face d'Olmo, au sud de Bettola, et la Nure elle-même entre Farini et Olmo.

2. Pietra Bianca (985 mètres), au sud de Morfasso.

3. Section C (Tollara) de Morfasso : cultures, 13 hectares; pâturage, 12 hectares; bois de coupe, 224 hectares; bois de chênes, 33 hectares; terres vaines, 77 hectares.

4. Section K de Lugagnano.

La formation calcaire repose sur les argiles. Presque partout on les trouve à sa base. Mais elles se développent aussi en zones indépendantes. L'une va du Tidone à la Nure, au sud de Pianello et de Bettola. Une autre occupe les deux vallées de la Lobbia et de la Lavajana, affluents de la Nure qui débouchent au sud de Farini d'Olmo. La plus vaste tient les vallées du Chero, de l'Arda, le moyen Ceno et le Cenedola. Elle occupe presque toute la partie occidentale de l'ancienne cité. Terre tendre, elle a mieux résisté à l'érosion que dans les hautes vallées, où elle est affermie en argilo-schistes. Plus bas, dans les régions qui, grâce au climat, à l'altitude, se prêteraient mieux à la culture, elle se décompose en ces argiles écailleuses, le plus mauvais sol, le plus dangereux de l'Apennin. Ce paysage est d'aspect si chaotique qu'on dirait « une mer aux vagues pétrifiées¹ ». Souvent, aucune végétation ne recouvre cette terre rouge, grise, violette ou verte, quelquefois multicolore. Ailleurs, c'est la pâture et le bosquet. Enfin, quand la culture s'attaque à ces glèbes froides, elle n'obtient quelque satisfaction que dans les parties les plus basses, les plus faciles aux communications, et dans celles où l'argile se mélange d'éléments calcaires². Ailleurs, on s'obstine sans succès contre ce sol fendillé par la chaleur d'été, mais qui se ferme hermétiquement aux influences de l'air et du soleil dès que la pluie a pu l'agglomérer. Enfin, quand, au prix d'efforts incessants, le cultivateur a pu aménager son bien, il est à la merci de ces glissements, de ces éboulements de terrain, de ces *frane* destructrices des champs et des maisons, qui emportent tout sur leur passage et ne laissent derrière elles que la boue des *moggie* ou des amas de rocs³. C'est là pour l'Apennin de Plaisance la grande plaie de la terre. Plus que le climat, plus que l'altitude, le sol terrible des

1. F. Sacco, *Apennino sett. e centr.*, Geol. applicata, p. 16.

2. Dans la section I (della Lubia) de Bardi, au confluent du Ceno et des Corsena (400-700 mètres), le sol d'argile est estimé 8 fr. 25 l'hectare; dans la section H (S. Genesio) de Lugagnano, 10 francs; dans la moyenne montagne (600-1,000 mètres), la terre d'argile est estimée de 2 fr. 50 à 5 francs l'hectare, suivant que le terrain est plus ou moins haut, plus ou moins sujet aux *frane*. Le revenu moyen de la terre dans les sections du val Lavajana est, par exemple, de 2 fr. 44 (Groppallo), 3 fr. 26 (Mangiarosto), 3 fr. 68 (Banzolo), 4 fr. 03 (Boccolo della Noce et Selva), 4 fr. 26 (Comineto), 5 fr. 37 (Costa Biancona).

3. Dans la région la plus désolée des argiles de la vallée de l'Arda, en face du Carameto, dans la section H (Alberino) de Morfasso, l'hectare est estimé au revenu de 1 fr. 85. A cette altitude de 800-900 mètres, il n'y a ni maisons, ni cultures, le

argiles écailleuses est le plus grand ennemi de la culture. Il la souffre quelquefois; il la menace, il l'interdit souvent.

Les revenus de cette pauvre terre de montagne sont donc minimes si on les compare à ceux de la plaine et de la colline. A prendre même comme exemple un sol moyen de champs, de vignes, de prés et de bois, on constate l'énorme disproportion. Au temps de Marie-Louise, la section de Torrano comportait 220 hectares de cultures, 309 hectares de vignes, 59 de prés, 142 de châtaigniers et de chênes, 469 de taillis, 7 de pâturages et 75 encore de terres vaines. L'hectare y donnait 34 francs de revenu. Or, à Bettola, à Bardi, il produisait à peine 5 francs, à Ferriere 3 francs, à Boccole dei Tassi 2 francs. En ces dernières communes, la haute montagne au-dessous de 1,200 mètres ne rapportait pas plus de 0 fr. 50 à 1 franc à l'hectare. Si, dans la province de Pavie, on institue la même comparaison, le district de Bobbio est coté moins de 12 francs l'hectare, tandis que les collines à vin du pays de Voghera le sont à 85 francs, les cultures sèches de la Lomelline 96 francs, la plaine irrigable vers Milan à 110 francs. Encore dans le district de Bobbio subsiste-t-il des terres de collines, des conques de sol fertile vers Bobbio et Varzi, des communications plus faciles que dans l'Apennin de Plaisance. Dans le plus haut mandement de Bobbio, celui d'Ottone, la terre ne rend plus à l'hectare que 7 francs. En montagne, le sol vaut de dix à quinze fois moins qu'en colline ou en plaine.

Ce ne sont là que des évaluations cadastrales. Mais leurs chiffres mêmes pourraient tromper. Souvent ils n'ont qu'une valeur théorique, qu'il faut établir pour fixer l'imposition. De fait, les terres ne rapportent rien ou presque rien parce que leurs produits ne valent pas la peine d'être récoltés ou restent inaccessibles en l'absence de chemins. En réponse aux protestations des montagnards d'Ottone, l'administration n'avoue-t-elle pas que les terrains de culture seraient probablement abandonnés si on devait payer l'homme qui exploite au prix ordinaire du louage de main-d'œuvre et que seule la famille peut donner au sol des journées qu'elle ne saurait employer plus utilement? Encore le jeune homme et l'homme abandonnent-ils ce soin aux femmes et aux vieillards et recherchent-ils en émigrant de quoi vivre. La rente de la terre

sol de la section se répartit entre 214 hectares de bois de coupe, 1 hectare de bois de haute futaie, 107 hectares de pâturage, 12 hectares de terres vaines.

est si faible que souvent celui qui part l'abandonne pendant son absence à qui veut bien payer l'imposition¹. La pauvreté du paysan est aussi grande ici qu'en Basilicate².

CONDITIONS ANCIENNES DU SOL.

Cette pauvreté du sol a ses causes constantes contre lesquelles il n'est guère possible de lutter. Elles existaient autrefois comme elles subsistent maintenant. Les peintures peu souriantes que les auteurs anciens présentent de cette Ligurie, qu'ils abordaient pourtant vers le sud, ressemblent à celles que font les hagiographes qui racontent la fondation du monastère de Bobbio et les miracles de saint Colomban. Partout la montagne âpre qui endureit les gens³, des *sallus* propices aux embuscades⁴, des sentiers difficiles⁵, un sol rocailleux que le cultivateur doit entamer comme un carrier⁶. C'est l'infertile Ligurie, qu'on oppose aux champs magnifiques de Campanie⁷. Quand, au début du vi^e siècle, saint Colomban vint s'établir dans le terroir pourtant plus riche de Bobbio⁸, il y trouva la même tristesse. Le pays était désert⁹. Une église consacrée à saint Pierre était en ruines¹⁰. La terre était à tel point délaissée que le roi lombard Agilulf put donner au saint d'un seul privilège tout le sol à quatre milles à la ronde¹¹.

1. La *Relaz. di Pavia*, p. 50, en réponse encore aux délégués d'Ottone, ne reconnaît pas, comme ils prétendaient y amener l'administration, que la terre coûte à l'exploitant; mais elle admet qu'on pourrait, avec quelque vraisemblance, chercher à démontrer que, dans les dernières classes, elle ne rapporte rien.

2. D. Tamario, dans Giglioli, *A difesa dei castagneti*, Rome, 1908, p. 56.

3. Tite-Live, XXXIX, 1, 5; Cicéron, *De lege agraria*, II, 35, 95.

4. Tite-Live, XXXV, 11, 10-13.

5. Tite-Live, XXXIX, 1, 5.

6. Strabon, V, 2, 1, d'après Posidonius.

7. Cicéron, *De lege agraria*, II, 35, 95.

8. *Vita Columbani*, I, 30 (*Jonae vitae ss. Columbani, Vedastis, Johannis*, éd. Krusch, *Scriptores Rer. Germ.*, in-8°, p. 221) : à Milan, où Colomban s'était rendu, un certain Jucundus indique au roi lombard cette campagne comme fertile (*loca ubertate fecunda*) et bien propre à la fondation d'un monastère.

9. *Ibid.* : *Vir quidam nomine Jocondus ad regem venit qui regi indicat se in solitudine ruribus Apenninis basilicam beati Petri... scire.*

10. *Ibid.* : *Basilicam inibi semirutam reperiens (Columbanus).*

11. L. M. Hartmann (*Die Wirtschaft des Klosters Bobbio im 9. Jahrhundert*, dans *Zur Wirtschaftsgeschichte Italiens im frühen Mittelalter*, 1904, p. 43 et n. 2) démontre que les formules mêmes du privilège d'Agilulf indiquent assez la solitude du pays. Le pays dont il s'agit n'a pas, comme la vallée du Pô, été mesuré à la romaine. En tout cas, il n'a pas gardé le souvenir de ces mesures.

Dès qu'on quitte le val Trebbia, où croissent encore les céréales¹ et les vignes², la nature devient difficile. Le petit torrent de Bobbio menace de ses crues le moulin du monastère³; les forêts seraient inexploitablement si le miracle n'intervenait au secours des moines pour leur permettre de tirer de ces fourrés inaccessibles leurs bois de charpente⁴. Enfin, quand on suit saint Colomban dans la vallée de la Curiasca, on ne trouve guère que rocs, cavernes, chemins difficiles coupés par des éboulements, maigres pâtures pour les chèvres⁵.

Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner du faible rendement des terres du monastère. Comme on ignore leur étendue, on ne peut guère mesurer leur produit qu'au nombre des fermiers libres ou esclaves que les moines employaient. 3,000 cultivateurs libres devaient apporter, comme principales redevances, 2,200 *modii* de blé et 300 amphores de vin⁶. Il leur restait au plus 6,000 *modii* de blé et 300 amphores de vin. Ainsi, une famille de fermiers ne tirait guère en moyenne des terres que 20 *modii* de blé, même pas 2 hectolitres, et une amphore de vin ou 26 litres⁷. Les esclaves retenaient moins encore. Une fois versé le tiers de la récolte au monastère, ils ne disposaient plus que de 8 *modii* de blé et, au plus, d'une amphore et demie de vin⁸. En tout, les 650 exploitations que les moines avaient confiées à des fermiers ne produisaient que 12,000 *modii* ou 1,000 hectolitres de blé environ et 1,200 amphores ou 315 hectolitres de vin. Chacune ne donnait en moyenne qu'un hectolitre et demi de céréales et un demi-hectolitre de vin. La culture ne rapportait donc guère. Au contraire, les forêts

1. *Vita Columbani*, II, 3, éd. Krusch, p. 235.

2. *Vita Columbani*, II, 25, éd. Krusch, p. 292 et 293.

3. *Vita Columbani*, II, 25, éd. Krusch, p. 233-235.

4. *Vita Columbani*, I, 30, éd. Krusch, p. 222 : *Nam cum per praecepta saxorum scopula trabes ex abietibus inter densa saltus locis inaccessibilibus cederentur, vel alibi caesa, inibi casu elapsi aspero aditum plaustrorum denegabat...*

5. *Miracula s. Columbani*, ch. II et III (x^e siècle), dans *Acta sanctorum Ord. s. Benedicti*, saec. II, p. 41-42.

6. La redevance en argent n'était que de 4 deniers en moyenne par tête.

7. L. M. Hartmann, *op. cit.*, p. 57-58. On connaît l'état des propriétés foncières de Bobbio d'après plusieurs inventaires de ses biens, deux de 862-883 presque semblables, qui ont servi à L. M. Hartmann pour son étude, un troisième (fragment) du ix^e siècle (C. Cipolla, *Rivista Benedettina*, I, 1906, p. 14-30). La terre était exploitée directement par les moines ou confiée à des fermiers libres et esclaves (*libellarii* et *massarii*). On n'a considéré ici que les terres affermées.

8. *Ibid.*, p. 59-60.

étaient vastes, puisqu'elles pouvaient servir à la glandée d'un troupeau de 5,500 porcs environ¹. Le monastère avait encore des troupeaux de bœufs et surtout des moutons². Le pacage devait lui fournir d'importantes ressources.

L'Apennin ligure fut, de tout temps, une terre de pâture. Les montagnes voisines de Modène et de Parme nourrissaient dans l'Antiquité des moutons renommés. A la foire des *Campi Macri*, aux environs de l'ère chrétienne, on faisait grand commerce de ceux de la région de la Secchia³. Les *saltus* parmesans comptaient d'innombrables troupeaux dont s'enorgueillaient les parvenus et les affranchis. Pour les contemporains de Trajan, c'était par excellence le pays du mouton⁴. Celui-ci se continuait sur le territoire de Veleia au delà du Taro. Bien des noms de lieux y conservent le souvenir du bétail qui paissait jadis en ces parages⁵. Dans l'inscription, un propriétaire déclare avec un fonds les bergeries qui y sont annexées⁶.

Or, la terre qu'on laisse en pâture au mouton est toujours une des plus pauvres qui puisse être. Si le fonds veleiate, à valeur égale, est beaucoup plus étendu que celui de la plaine padane, que sera-ce donc du *saltus*? On a pu, d'après Columelle, calculer le prix d'un arpent de terre cultivable à 1,000 sesterces⁷. Mais le champ que décrit l'agronome latin est de fécondité moyenne. Ce n'est pas à sa valeur qu'il faut mesurer la superficie des fonds et surtout des *saltus* veleiates. A cette estimation pourtant, la terre engagée aurait 13,500 arpents ou 3,400 hectares environ de surface. Mais c'est à peine si les biens déclarés sont pour 2,000,000 de sesterces dans les *pagi* de Plaisance et de Parme. Les autres, dont le prix dépasse 10,000,000, appartiennent à la cité de Veleia.

1. L. M. Hartmann, *op. cit.*, p. 52.

2. Une *vaccaritia*, trois *pecorariae* dans les inventaires.

3. Varron, *De Re Rustica*, II, pr., 6 : *Vehementer delectaris pecore propterea quod te empturientem in Campos Macros ad mercatum adducunt crebro pedes*. Columelle, VII, 2, 3 : *Quae (oves) circa Parmam et Mutinam Macris stabulantur Campis*.

4. Martial, *Epigr.*, IV, 37, 5 : *Ex pecore redeunt ter ducena Parmensi*; V, 13, 8 : *Tondet et innumeros Gallica Parma greges*.

5. Lago delle Pecore (Coli), Costa della Capra (Coli), Costa Pecorelle (Ferriere), Cento Pecore (Boccolo dei Tassi), etc. Beaucoup de *Porale* (Coli, Boccolo dei Tassi par exemple).

6. 5, 58, *fund. Covanas et ovilia*.

7. Mommsen, *Die Ital. Bodentheilung, Hist. Schriften*, II, p. 128.

Rien qu'en *saltus*, les propriétaires font profession pour 5,000,000 de sesterces. Qu'on suppose un moment qu'en ces *saltus* le sol vaille, comme dans le cadastre d'aujourd'hui, de dix à quinze fois moins que dans la plaine, alors ils ne s'étendent pas, comme un fonds cultivé de 5,000,000 de sesterces, sur 5,000 arpents, mais peut-être sur 50,000 ou 75,000 (12,500 ou 18,750 hectares). Qu'on suppose encore que les fonds de montagne aient seulement cinq fois moins de prix que la terre padane, et c'est au moins à 25,000 arpents (6,250 hectares) qu'on évaluera leur superficie. Les chiffres qu'on produit ici n'ont pas la prétention d'être exacts. Du moins permettent-ils d'avoir quelque idée de la surface des biens engagés dans l'Apennin de Plaisance. Qu'elle soit de 20,000 à 25,000 hectares seulement, c'est une très forte partie de la propriété *veleiate* qui a été déclarée. On conçoit qu'à la simple lecture de l'inscription des *saltus* apparaissent comme de véritables régions. On s'expliquera qu'en certains *pagi* de montagne, où les propriétaires rivalisèrent d'empressement dans leurs professions, les fonds engagés se touchent les uns les autres de si près qu'on peut reconstituer, pièce par pièce, presque tout le territoire du *pagus* et comprendre la nature de cette unité territoriale.

III.

LES PAGI ET LA PROPRIÉTÉ.

SITUATION ET INDIVIDUALITÉ DES « PAGI ».

Parmi les biens qui font l'objet d'engagements, la plupart relèvent d'un seul *pagus*, mais il en est quelques-uns qui, dans la même cité, appartiennent à deux *pagi*; d'autres qui dépendent d'un seul *pagus* et de deux cités; d'autres enfin, sis en deux ou même trois *pagi*, qui sont du ressort de deux cités. L'inscription offre ainsi spontanément quelques renseignements explicites sur la proximité et la position relative des *pagi*. C'est donc de cette matière qu'il faut tirer parti d'abord.

Aux confins des deux territoires de Veleia et de Lucques, un immense domaine s'étale, d'un seul tenant, sur les trois *pagi Albensis*, *Statiellus* et *Minervius*¹. Il semble que la frontière des cités passe à l'intérieur de chacun d'eux. Pourtant, comme les biens nombreux qui sont situés dans les premiers sont aussi des champs de Veleia, le *pagus Minervius* doit s'étendre surtout en terrain lucquois, tandis que les deux autres sont des *pagi veleiates*. On sait fort heureusement du *pagus Albensis*² qu'il touchait au *pagus Martius* vers Libarna. On est donc amené à le placer normalement à la fois au sud de Veleia, vers Lucques, et à l'ouest, vers Libarna, à l'angle sud-ouest de la cité. Quant à son voisin *Statiellus*, il n'est dit nulle part limitrophe de Libarna. C'est donc à l'est et au sud-est d'*Albensis* qu'il le faut chercher.

Outre *Albensis*, les *pagi* frontières de Veleia vers Libarna sont *Domitius*³, *Moninas*⁴ et *Bagiennus*⁵. Mais *Domitius* confine aussi au *pagus Albensis* et le sépare du *pagus Ambitrebis*, auquel il

1. 3, 33 : *In Veleiate et in Lucensi, pagis Albensi et Minervio et Statiello*;
3, 76 : *In Veleiate et Lucense, pagis Albense et Minervio et Statiello*.

2. 4, 86 : *In Veleiate et in Libarnensi pagis Martio et Albense*.

3. 5, 22 : *In Veleiate et in Libarnensi pag(is) Domitio [et] Eboreo*.

4. 4, 35 : *In Veleiate et Libarn(ense) pag. Moninate*.

5. 7, 46 : *In Libarne(n)se et Veleiate pagis Bagiunno et Moninate*.

touche lui-même¹. Or, la position d'*Ambitrebis* est déterminée par son voisinage avec le territoire de Plaisance. *Domitius* se placera donc dès l'abord au sud d'*Ambitrebis*, au nord d'*Albensis*. Mais on ne voit pas encore où intercaler *Bagiennus* et *Moninas*, tous deux voisins. De l'un, du moins, peut-on affirmer qu'il appartenait à la fois aux deux cités de Veleia et de Libarna; de l'autre, il est permis seulement de le supposer². Pourtant, son territoire est surtout veleiate³.

Si, vers Lucques, la situation des *pagi*-limites est toute relative, il n'en est pas tout à fait de même vers l'ouest, du côté de Libarna. Le *pagus Ambitrebis*, dont le nom seul est éloquent, tient les deux rives de la Trébie; et comme, en ce *pagus*, le *fundus Cabardiacus* correspond au village moderne de Caverzago, c'est à l'entrée de la vallée montagneuse, au sud de Rivergaro, qu'*Ambitrebis* s'étendait. Bien qu'il soit fréquemment nommé sur la table, il n'apparaît nulle part au voisinage direct de Libarna. Un *pagus* au moins devait l'en séparer. Au contraire, *Domitius* et *Albensis* y touchaient; leur territoire s'avancait donc sans doute, vers l'ouest, plus loin que celui d'*Ambitrebis*. Or, la direction de la Trébie, au-dessus de Caverzago, rapproche justement sa vallée de la région de Libarna. On a donc raison sérieuse de penser qu'une partie au moins des *pagi Domitius* et *Albensis* était située dans le val Trébie. Tandis qu'*Ambitrebis* occupait les premières pentes, la montagne moyenne relevait de *Domitius* et la haute Trébie d'*Albensis*.

Au nord, le *pagus Ambitrebis* appartenait à Veleia, en face du *pagus Vercellensis* qui dépendait de Plaisance⁴. De même, *Floreius* voisinait avec *Herculanus*⁵, chacun en sa cité. Veleia et Plaisance se partageaient le sol de *Venerius*. Vers le nord-est et l'est, dans la direction de Parme, la disposition des *pagi* est plus compliquée. L'un d'eux, *Salutaris*, a des champs dans le territoire de Veleia⁶, d'autres sur Plaisance⁷; enfin, voisin de *Salvius*,

1. 2, 7 : *In Veleiate pago Domitio sive Ambitrebio*.

2. Cf. p. 24, n. 5. A moins qu'il y ait interversion dans la correspondance des cités aux *pagi*, ce qui est fort possible, le *pagus Bagiennus* relèverait ici de Libarna.

3. Partout ailleurs qu'au passage cité p. 24, n. 5, le *pagus Bagiennus* est dit appartenir à Veleia.

4. 5, 87 : *In Placentino et Veleiate pag. Vercellense et Ambitrebio*.

5. 6, 45 : *In Veleiate pag. Floreio et in Placentino pag. Herculanio*.

6. 1, 61, 62; 2, 29, 31, 32, 33, 104.

7. 5, 70.

il est avec lui aux confins de Veleia et de Parme¹. *Salvius* s'étend aussi sans doute sur les trois cités². Il touche à *Valerius*³, dont la campagne semble ne plus ressortir qu'à Plaisance et Veleia⁴. Il apparaît que Veleia, d'abord limitrophe de Plaisance, le devient ensuite de Parme. Il faut donc imaginer que le territoire de Plaisance pénètre en coin entre les deux autres qui se rejoignent enfin dans la montagne. Les *pagi Salutaris* et *Salvius*, dans cette région où les trois cités voisinent, dépassent les bornes de chacune. *Salvius*, le plus septentrional des deux, tient à *Valerius*; mais déjà la frontière des cités ne court plus entre Parme et Veleia, mais entre Veleia et Plaisance.

De tous les autres *pagi* que signale l'inscription, on ne peut guère, d'après ses indications directes, en situer approximativement que trois autres, *Velleius*, *Junonius* et *Luras*, en contact, l'un avec *Albensis*⁵, l'autre avec *Domitius*⁶, le dernier avec *Venerius*⁷.

Cette première esquisse de la distribution des *pagi* suffit à les faire valoir comme unités territoriales. Certains relèvent à la fois de deux ou plusieurs cités. C'est dire que la frontière des cités néglige souvent de suivre celle des *pagi*. Or, si la fondation de la cité avait précédé celle du *pagus*, si même ces deux éléments étaient contemporains, le territoire de la cité aurait été constitué d'un ensemble de *pagi* entiers. Il faut donc que le *pagus* soit plus ancien que la cité⁸.

Mais, pour que celle-ci n'ait pas ensuite respecté les limites du *pagus*, il faut aussi, ou bien que ces bornes n'aient pas été très nettes, ou bien qu'une volonté de parti pris se soit refusée à les suivre. Enfin, le *pagus* apparaît comme une formation assez vivante pour s'individualiser vis-à-vis de la cité, pour s'affirmer en face d'elle, pour s'imposer encore, dans la nomenclature impé-

1. 3, 37 : *In Veleiate et Parmensi pagis Salutare et Salvio*.

2. 2, 22; 3, 97; 6, 14, 41, sur Veleia; 3, 37, sur Veleia et Parme. Voisin de *Salutaris* et de *Valerius*, *pagi* qui relèvent en partie de Plaisance, il doit en relever comme eux.

3. 7, 58 : *Pagis Salvio et Valerio*.

4. 2, 20, 25, sur Veleia; 5, 47, 48, 49, sur Plaisance.

5. 3, 73; 7, 39 : *In Veleiate pag. Albense et Velleio*.

6. 2, 89 : *Pagis Junonio et Domilio*.

7. 5, 50.

8. Cf. A. Schulten, *Die Landgemeinden im römischen Reich*, dans le *Philologus*, LIII (1894), p. 633.

riale, comme une unité indépendante à certains égards de la cité dont elle dépasse les confins. Il doit donc avoir une valeur naturelle, tandis que la cité, plus récente, est aussi plus artificielle. Il y a, dans l'inscription, assez d'éléments pour préciser cette première notion qu'on a dégagée du *pagus*.

RÉPARTITION ET GROUPEMENT DES « PAGI ».

Mais il faudrait d'abord pouvoir classer mieux les *pagi*. Ceux-là seuls des zones frontalières sont placés. Encore ne peut-on dire si ce cadre forme à la cité de Veleia une bordure continue. Des *pagi* de Plaisance et de Parme qui ne sont pas nommés comme voisins des veleiates, la situation reste indécise. A l'intérieur du territoire de Veleia, on ne sait comment disposer tous ceux dont on sait seulement qu'ils lui appartiennent. Enfin, pour ceux-là mêmes qu'on peut associer, le lien qui les relie est si lâche qu'il est souvent difficile d'indiquer en quelle direction ils se touchent.

Heureusement, on a sur le document d'autres moyens d'action. Il les suggère lui-même. Quelques-uns des propriétaires qui engagent leurs fonds ont des biens en des *pagi* qu'on sait limitrophes. Réciproquement, si des terres en des *pagi* différents, non désignés comme voisins, sont groupées entre les mains d'une seule famille, ou mieux encore d'un seul possesseur, il y a quelque chance que ces *pagi* se touchent, et la présomption sera d'autant plus forte que le propriétaire sera moins riche, moins capable de rechercher des biens éloignés l'un de l'autre, ou que la famille sera plus ancienne dans le pays et moins disposée à s'éloigner du sol patrimonial auquel son nom s'attache. Certes, la preuve est ici difficile à faire et les indices, isolés, seraient de faible valeur. Mais, s'ils se corroborent l'un l'autre, ils finissent enfin, sinon par démontrer la vérité, du moins par en convaincre.

Au sud de Veleia, le *pagus Salutaris*, qui touche d'un côté au *pagus Salvius* et au Parmesan, rejoint à l'ouest le *pagus Statiellus*. Car les Valerii associés, qui sont de moyens propriétaires, ont à la fois des fonds en *Statiellus* et en *Salutaris*¹. Aussi, quoiqu'on doive ignorer si *Salutaris* sert de frontière vers Lucques, comme vers Plaisance et Parme, on sait du moins que trois *pagi*

1. Obligation 4.

se succèdent l'un l'autre, de l'ouest à l'est, au sud du territoire veleiate, en pleine montagne, depuis les confins de Libarna jusqu'à ceux de Parme. Ce sont les *pagi Albensis*, *Statiellus* et *Salutaris*. *Velleius*, à l'est d'*Albensis*, est attenant vers le nord à *Statiellus*, car il forme avec eux un groupe où s'étend souveraine la propriété des Lucquois, des Annii et de Coelius Verus, et Valeria Ingenua, une voisine, sans grande fortune, de ces puissants maîtres de terres, a des biens en *Statiellus* et *Velleius*¹. A *Statiellus* touche aussi *Dianius*, car L. Veturius Severus, un autre petit propriétaire, possède des fonds dans les deux² et sert d'intermédiaire à L. Licinius, du *pagus Dianius*, son voisin, pour l'obligation de ses domaines³.

Le *pagus Bagiennus* doit être mis en relation avec *Domitius* et *Albensis*. Cn. Antonius Priscus, parent des Antonii du *pagus Albensis*, propriétaire en ce *pagus*, possède la majeure partie de ses biens en *Domitius*; mais il s'étend aussi sur *Bagiennus*⁴. De même, la famille des Naevii, riche surtout en *Bagiennus*, a pourtant des fonds en *Domitius*⁵. Enfin, C. Calidius Proculus, dont toutes les terres sont en *Albensis*⁶, en possède pourtant une aux limites de Veleia et de Libarna, en *Moninas*⁷. Celle-ci ne peut être bien éloignée des autres. Or, *Moninas* est attenant à *Bagiennus*⁸. Tous ces indices tendent à rapprocher *Bagiennus*, d'une part, d'*Albensis*; d'autre part, de *Domitius*. Comme il est voisin de *Moninas* et de Libarna, il s'intercale au nord entre *Albensis* et *Domitius*, qui doivent se toucher seulement par le nord-est. Du même coup, *Moninas* est situé relativement, et avec lui, *Martius*, limitrophe d'*Albensis*⁹, qu'on peut chercher, en Libarna, au sud de *Moninas*.

La relation de *Bagiennus* à *Domitius* est encore confirmée par un autre mode de groupement naturel des *pagi Bagiennus*, *Domitius* et *Ambitrebis*. T. Naevius Verus, de *Bagiennus*, possède,

1. Obligation 35.
2. Obligation 36.
3. Obligation 23.
4. Obligation 28.
5. Obligations 33, 42 et peut-être 33.
6. Obligation 21.
7. 4, 34-35.
8. 7, 46.
9. 4, 86.

en effet, en *Domitius*, un fonds *Eburelia*¹, qu'on sait, par ailleurs, n'être pas loin des limites de *Domitius* et d'*Ambitrebius*². L'étude de la propriété de Cornelia Severa³, de Cornelius Severus, son parent⁴, des Sulpiciae, d'Afranius Aphthorus, permet aussi de rapprocher *Bagiennus* d'*Ambitrebius*. Pourtant, ces deux *pagi*, souvent nommés dans la table, ne sont dits nulle part attenants. Ils ne le sont pas, puisque *Domitius*, touchant au territoire de Libarna, et voisin d'*Ambitrebius*, sépare nécessairement celui-ci de *Bagiennus*.

Au groupement *Domitius—Junonius*, attesté par l'inscription⁵, il faut associer *Floreius*. Les grands propriétaires d'ancienne famille, Granius Priscus et Dellius Proculus, ont des fonds patrimoniaux en *Floreius*⁶ et des biens surtout en *Floreius* et *Junonius*⁷. Maclius Severus possède la plus grande partie de ses terres en ces deux territoires. Q. Baebius Verus est plusieurs fois nommé comme voisin dans chacun d'eux⁸. Virius Nepos, le grand propriétaire de *Junonius*, tient un fonds en *Domitius*⁹, un autre en *Floreius*¹⁰. Comme, en général, les propriétaires de *Floreius* ne se retrouvent guère en *Domitius*, on doit admettre que le *pagus Junonius* les sépare. Celui-ci, malgré cette position centrale, doit descendre assez loin vers la plaine, car il se rapproche fort bien des deux *pagi* *Floreius* et *Herculanius*, dont l'association s'imposerait si la table même ne se chargeait de l'indiquer. Le fonds *Carrufanianus* et *Ventilianus*, sis à la fois en *Floreius* et en *Herculanius*, est la propriété de Petronius Epimeles, mais il est aussi tout proche de terres de Q. Baebius Verus et de Virius Nepos, qui possèdent aussi des terrains en *Junonius*¹¹. Ces trois *pagi*, disposés côte à côte, descendent du sud au nord vers la plaine de Plaisance; ils séparent les *pagi* de l'ouest de ceux de l'est. Il est

1. 1, 45.

2. 2, 6-8.

3. Obligation 31.

4. Obligations 48 (L. Cornelius Severus, propriétaire), 49 (le même, voisin).

5. 2, 89.

6. 4, 5, f. *Graniani Afraniani*; 2, 69, f. *Dellianus*.

7. Obligations 19 et 15.

8. 2, 71; 6, 45; 1, 11-12, 16.

9. 1, 23-24.

10. 4, 68.

11. 6, 44. — Il faut remarquer aussi qu'il y a 7 *fundi Petroniani* répartis en *Herculanius* (6, 93; 7, 11), *Floreius* (6, 2), *Junonius* (1, 10; 4, 64; 4, 77; 4, 78).

extrêmement rare qu'un propriétaire, même puissant, ait à la fois des biens dans les *pagi* qui sont dans la direction de Libarna et dans ceux qui sont aux confins ou au voisinage du territoire parmesan. De même, on ne passe pas facilement de *Junonius*, au delà de *Domitius*, en *Albensis* et *Bagiennus*, car des reliefs de plus en plus puissants doivent séparer les territoires à mesure qu'on monte vers le sud. Au contraire, les possesseurs de *Junonius*, *Floreius*, *Herculanius* ont quelquefois des terrains en *Ambitrebius* et en *Vercellensis*. Pourtant, bien que chacun de ces *pagi* soit fréquemment nommé dans la table, on ne voit nulle part qu'il y ait voisinage de l'un à l'autre en chaque groupe. C'est qu'on doit intercaler, au sud de *Domitius* et de *Velleius*, entre *Ambitrebius* et *Junonius*, le *pagus Medutius*; puis vers la plaine, entre *Herculanius* et *Vercellensis*, le *pagus Sinnensis*.

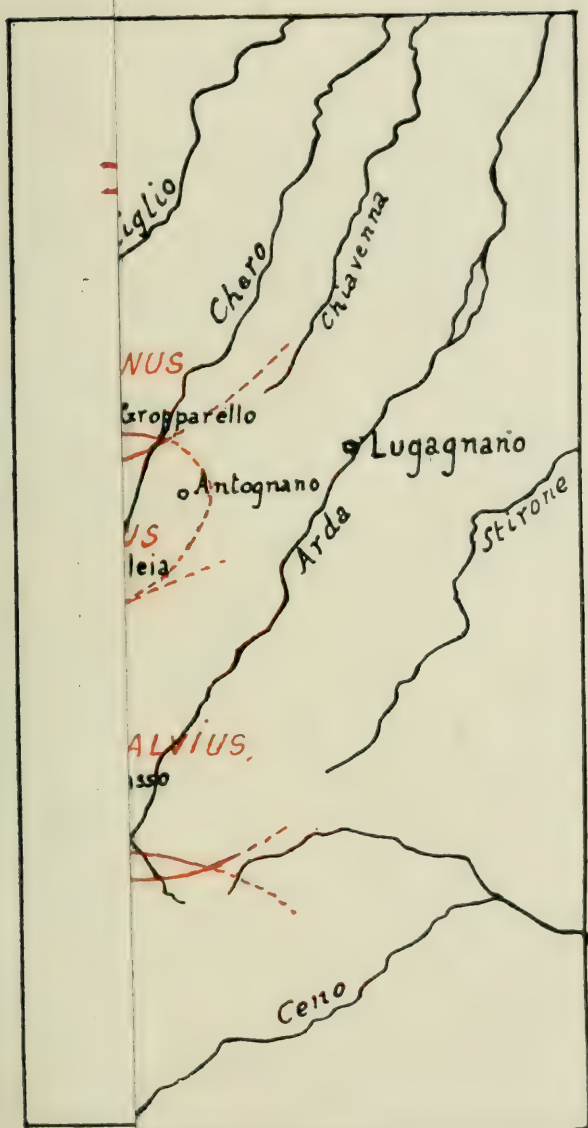
Les relations de cette zone centrale apparaissent plus nettes avec les *pagi* orientaux et méridionaux. Les propriétés de L. Granius Priscus se développent de *Floreius* à *Salvius* et, vers le sud, de *Junonius* à *Statiellus*. Celles de Delli Proculus montent vers le sud-est de *Floreius* et *Junonius* à *Salutaris*, celles de Maelius Severus des mêmes *pagi* et de *Medutius* à *Velleius*. *Floreius*, *Valerius* et *Salvius* renferment, les deux premiers, des biens de Minicia Polla, les deux derniers, explicitement associés dans l'inscription, des biens de Vibia Sabina, tous trois, des terres de L. Sulpicius (Verus).

Les *pagi* de Plaisance autres qu'*Herculanius* et *Vercellensis*, sont trop peu souvent nommés pour qu'on puisse espérer les placer relativement les uns aux autres. Il semble pourtant que les deux *pagi Luras* et *Venerius*, voisins, soient dans la région d'*Ambitrebius* et de *Vercellensis*, centre des propriétés de Mommeius Persicus, et que le *pagus Sinnensis* soit voisin à la fois des frontières de Veleia et du *pagus Vercellensis*¹.

On pourrait ainsi multiplier les indices qui permettent d'associer et de grouper les *pagi*. Il suffira de résumer en une carte schématique les résultats acquis². Il adviendra trop souvent par la suite qu'on ait encore à contrôler leur validité pour qu'il soit

1. T. Valius Verus (oblig. 44) est à la fois propriétaire en *Vercellensis*, en *Sinnensis* et en *Cerealis*. En *Sinnensis*, il a pour voisin la *respublica Placentinorum* (6, 88); en *Vercellensis*, les *pagani pagi Ambitrebi* (6, 90). Il se pourrait donc que ses biens de *Sinnensis* soient aux limites des deux cités, près de *Vercellensis*.

2. Voir la carte jointe au volume.

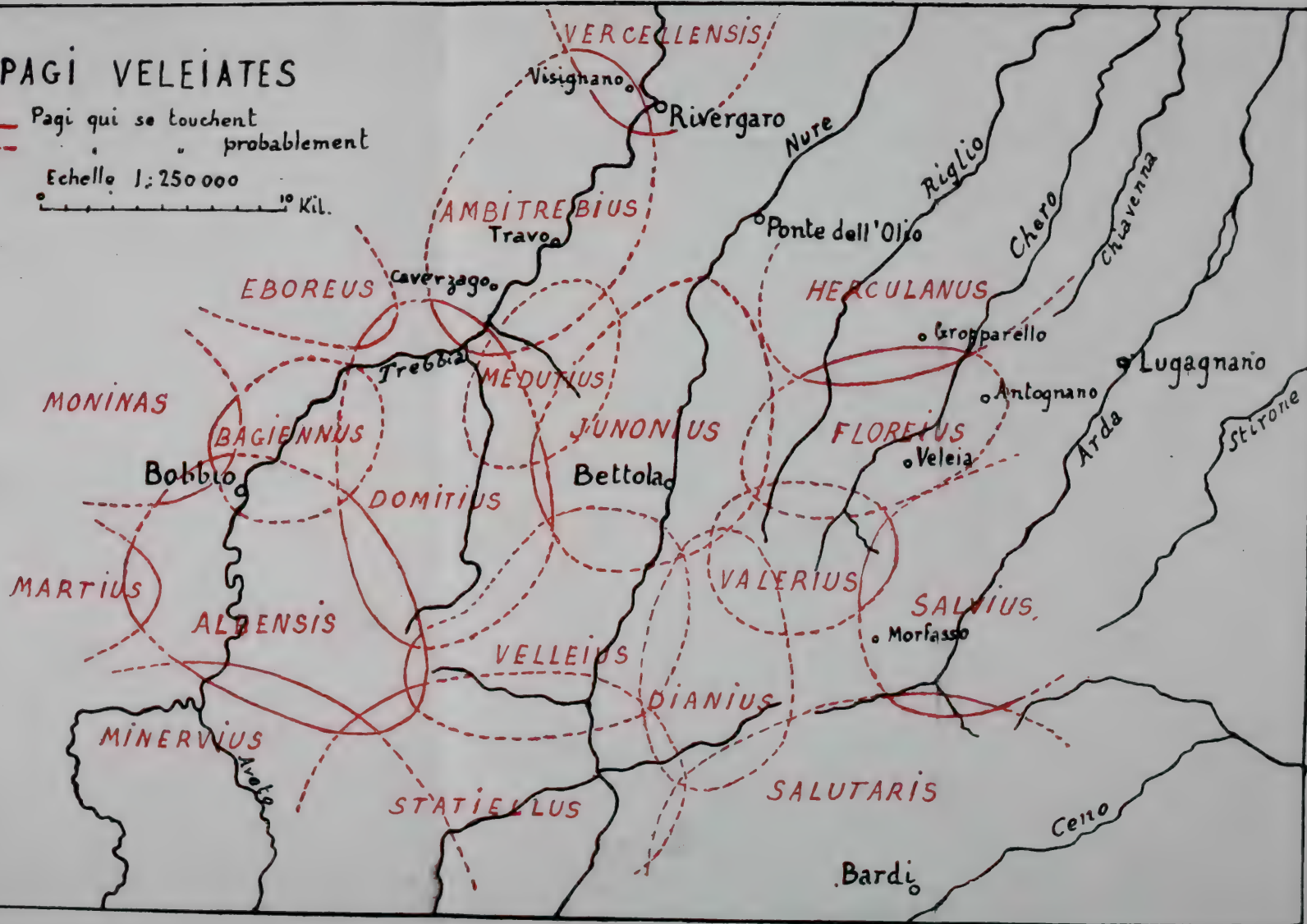


PAGI VELEIATES

 Pagi qui se touchent
 " " probablement

Echelle 1:250 000

2° Kil.



nécessaire d'en démontrer dès maintenant, en grand détail, la valeur.

Ce croquis imparfait d'une carte tout idéale suffit pourtant à démontrer la cohérence de tous les *pagi* entre eux dans le cadre de la cité. S'ils ne sont pas tous représentés ici, s'il peut en manquer un ou deux (aux limites, vers le nord-ouest), du moins, de la Trébie à l'Arda, de la plaine aux sommets, tous ces territoires s'associent assez bien pour qu'il soit inutile d'en présumer d'autres.

Ils s'ordonnent surtout par régions. Les uns sont au cœur même des cités de Plaisance et de Parme, loin du voisinage de Veleia. Ce sont des *pagi* de la plaine. Aux confins de Veleia, les *pagi* frontières de Plaisance, *Vercellensis*, *Sinnensis*, *Herculanus*, ont leurs champs sur les premières pentes. Avec *Ambitrebis*, *Medutius*, *Floreius*, *Junonius*, *Salvius* et *Valerius*, on entre déjà dans la montagne. Plus haut encore, c'est *Bagiennus*, *Domitius*, *Velleius*, *Dianius* et *Salutaris*. Enfin, aux limites d'*Albensis* et de *Statiellus*, on touche aux crêtes.

DE LA NATURE DES PROPRIÉTÉS

SUIVANT LES « PAGI » ET SUIVANT LEUR SITUATION DANS LES « PAGI ».

Or, si l'on parcourt les listes de biens dressées pour chaque *pagus*, on remarque que la propriété des *fundi* règne de manière exclusive dans la plaine et qu'au contraire les terres de montagne sont plus propres à la propriété des *saltus*. Dans les *pagi* de colline, de basse et de moyenne montagne, celle-ci se développe graduellement. De même, les fonds de nom romain ou latinisé sont dans la plaine sans voisins de nom étranger. En montagne, à mesure qu'on gravit les pentes, l'onomastique des terres est de plus en plus celle de civilisations antérieures. Enfin, s'il y a en plaine et en colline de grands propriétaires et quelques fonds importants d'un seul tenant, la montagne est mieux partagée en biens de grande valeur. La plaine et la colline, c'est par excellence le pays des fonds romains de faible ou de moyenne importance; la montagne, c'est, en outre, le pays des *saltus*, des vastes terres où la colonisation romaine n'a pas chassé le souvenir de plus anciennes.

Pourtant, il y a trop d'exceptions à ces règles pour qu'elles puissent valoir, si les exceptions mêmes ne les confirment pas.

Pour prendre deux exemples parmi les plus frappants, le *pagus Ambitreibius*, qui est encore du bas pays, a des *saltus*, des terres de nom préromain, de grands fonds; *Albensis*, limitrophe de Lucques, est à la fois riche en grands *saltus* et en petits fonds; sa toponomastique est à la fois étrangère et latine. On ne peut expliquer ces anomalies apparentes que si, de l'étude de la disposition des *pagi* en la cité, on passe à celle de la répartition de la propriété en chaque *pagus*.

I. *STATIELLUS*. — Les fonds déclarés nommément dans le seul *pagus Statiellus* sont assez peu nombreux. Leur valeur ne dépasse guère 450,000 sesterces (478,363). Mais quelques-uns ne sont pas engagés entièrement. S'ils l'étaient, ils vaudraient déjà 700,000 sesterces (731,763) au moins¹. Si l'on songe enfin qu'une partie du vaste *saltus Bitinia* qui s'étend à ses limites lui revient, et si l'on partage le prix total de ce *saltus* entre les trois *pagi* dont il tient la frontière², on connaît du *pagus Statiellus* un territoire qu'on peut estimer à plus de 1,000,000 de sesterces. Ce n'est pas là sans doute toute la propriété. Mais en ce haut pays où le sol est peu cher, l'étendue de terrain que représente 1,000,000 de sesterces est fort grande.

Il n'y a donc pas à s'étonner qu'on puisse ordonner tous ces biens en régions. Le *saltus Bitinia*, propriété commune des Lucquois, des Annii et de Coelius Verus, se continue en *Statiellus* par toute une série de fonds qui relèvent encore des mêmes maîtres, sans qu'aucune autre possession vienne interrompre la continuité de leurs biens³. Ce sont des terres qui gardent encore en leur nom le souvenir des *saltus* qui les couvraient d'abord.

1. On doit se contenter, dans les calculs, des approximations les moins fortes. Par exemple (obl. 47), le *fundus Valerianus Tovianae Adrusiacus Lucilianus* $\frac{1}{2}$ et le *fundus Noniacus* $\frac{1}{4}$ sont déclarés 60,000 sesterces. Or, le bien vaut en tout au moins deux fois 60,000 sesterces, puisqu'il n'en est engagé qu'une partie moindre dans l'ensemble que la moitié. On doit pourtant, dans l'évaluation de ce prix d'ensemble, se contenter de calculer le bien au double. Quand plusieurs biens engagés tous en partie sont déclarés en même temps, on calculera leur valeur totale en multipliant la valeur déclarée par le chiffre de la fraction la plus forte des biens engagés. Mais il est évident qu'on n'obtient ainsi que la valeur *minima* de toutes ces terres.

2. Le *saltus Bitinia* et ses dépendances vaut au $\frac{1}{3}$ 350,000 sesterces (3, 35, et 3, 77; 6, 60). On peut supposer que la valeur des terres du *saltus* qui appartiennent à *Statiellus* est de 350,000 sesterces.

3. *Annia Vera*, voisine des Annii et de Coelius Verus, doit être en effet considérée comme une parente des Annii.

Près d'elles, des terres communes s'étendent¹. Il faut admettre qu'à côté des fermes coloniales et des cultures qui les parsèment, ils doivent offrir de vastes étendues propres au pacage².

Vers *Dianius*, où les *Valerii* possèdent des biens, quelques fonds leur appartiennent, dont les noms indiquent assez le récent défrichement. Enfin, du côté de *Salutaris*, la famille de L. Veturius Severus dispose du *fundus Caudiacae*. Il apparaît que, dans la direction de ces deux *pagi*, les engagements ne sont pas aussi importants que vers *Albensis*, et l'on ne saurait se représenter aussi bien la colonisation du sol. Pourtant toutes ces terres ne sont pas très éloignées l'une de l'autre. Les biens des colons lucquois sont au voisinage de presque toutes. Les *Annii* sont localisés en une région. Mais *Coelius Verus* a des biens plus étendus. Il est le voisin de L. Veturius Severus³ et il possède un *fundus Valerianus* qui dut appartenir d'abord aux *Valerii*⁴. Enfin, les *Vetirii* sont eux-mêmes propriétaires d'un fonds attenant à un autre *fundus Valerianus*⁵. Ainsi, sans connaître, dans le *pagus*, l'ensemble des possessions qu'il enferme, on a du moins quelque idée de leur relation.

Or, si l'on situe aux frontières d'*Albensis* les terres des Lucquois et des *Annii* qui font cortège au *saltus Bitinia*, si l'on place vers les limites de *Dianius* et de *Salutaris* les biens déclarés par les *Valerii* et L. Veturius Severus, on s'aperçoit que les *saltus* et fonds de nom préromain se logent aux extrémités du *pagus Statiellus*. Au contraire, il semble que les noms de lieux romains doivent se grouper dans la partie centrale. Aux limites ce sont : d'un côté, les *saltus Bitinia*, *Albitemius*, *Betutianus*, les *fundi Undigenis*, *Librelius*, *Toviani*; de l'autre, les *fundi Ibitta*, *Crossiliacus*, *Varpri*, *Summetis*, *Caudiacae*. Vers l'intérieur, c'est l'ensemble des fonds associés au *fundus Toviani* : les *fundi Vatiniani*, *Acidianus*, *Valerianus*, *Adrusiacus*, *Lucilianus*, *Noniacus*. Tous

1. 3, 34, et 3, 66.

2. Il y avait évidemment dans cette région des fermes coloniales et des terres cultivées, car les Lucquois, qui apparaissent ici comme voisins, déclarent ailleurs leurs biens où l'on sait qu'il y avait des colons (6, 75) et des *praedia* parmi les *saltus* (6, 60 à 6, 71, *saltus praediaque*).

3. 6, 26.

4. 7, 40.

5. 3, 94.

ces biens sont proches l'un de l'autre puisqu'ils sont tous attenant aux *fundi Toviani*.

II. *ALBENSIS*. — La disposition de la propriété est beaucoup mieux apparente en *Albensis*. Les raisons en sont toutes simples. La valeur des terres engagées est de 1,300,000 sesterces environ (1,283,388). Elles sont plus nombreuses. Aussi leurs points de contact sont-ils plus fréquents. On se représente bien leur groupement. La région centrale d'*Albensis* est tout entière colonisée en fonds qui sont aux mains des deux grandes familles des Antonii et des Calidii. Aux alentours des *vici Blondeliae* et *Seceniae*, les *fundi Antoniani* s'entremêlent aux *fundi Calidiani*. A ces vieilles possessions patrimoniales, ces maisons ont associé d'autres fonds de même terroir, d'abord étrangers à elles, si bien que déjà il est rare qu'un Antonius ou un Calidius n'ait pas des parents pour voisins et que l'une des familles n'ait pas l'autre aux confins immédiats de ses biens. Ce territoire de *fundi* aux noms romains se poursuit vers l'ouest jusqu'aux limites du *pagus*. Même, à en juger par le seul bien qu'on connaisse de ce côté, la frontière entre Libarna et Veleia, entre *Martius* et *Albensis*, est constituée encore par des *fundi*. Pourtant les terres communes qui forment l'annexe de ces biens doivent être des pâturages qui séparent les deux *pagi* et les deux cités.

Vers *Minervius*, *Statiellus* et *Velleius*, cette zone de fonds entre en contact avec un pays de *saltus*. Déjà un dernier fonds, créé par les Antonii, est un bien vectigalien, dont la propriété éminente appartient à la cité¹. De cette famille, il est passé à Aebubius Saturninus. Une parcelle de cette possession, associée à d'autres, est entre les mains des Annii et de Coelius Verus. Avec ces propriétaires, on se retrouve dans la région frontière de *Statiellus*, *Minervius*, *Albensis*, que ceux-ci partagent avec les Lucquois. C'est le *saltus Bitinia* et ses dépendances, avec le cortège des *fundi Glitianus Roudelius*², *Mucianus Cloustrus Tullare*³, *Antonianus Sequonianus Tullare*⁴. Plus au nord, à la lisière de *Velleius* et d'*Albensis*, les *saltus Avega Veccius*, avec leurs pâtu-

1. 6, 50.

2. 3, 23, et 3, 67.

3. 3, 28, et 3, 69.

4. 3, 30, et 3, 71.

rages (?) (*debeli*), les *saltus Velviae Leucumelius*¹ forment un épais rideau entre les deux *pagi*.

Le *vicus Blondeliae*, autour duquel se groupent les biens principaux des Antonii, et surtout de l'un d'eux, M. Antonius Priscus, possède un territoire qui s'étend, en *Albensis*, jusqu'aux confins de *Domitius*. En cette région, il semble que le sol se soit accommodé de la colonisation romaine des *fundi*². Mais ceux-ci ont encore leurs forêts qui sont terres communes³ et le fonds n'est pas encore si bien défriché qu'on ne puisse le qualifier encore de *saltus*⁴.

Ainsi, les vieilles possessions auxquelles les colons romains appliquèrent la culture sont sises de préférence au centre du *pagus Albensis*. Aux limites, il n'y a pas que des *saltus*; la forêt a pu céder ici et là devant le fonds et les essarts se rejoindre. Mais tous les *saltus* sont à la lisière du *pagus*.

III. *DOMITIUS*. — Il est un indice de la facilité du passage entre *Albensis* et *Domitius*, c'est qu'un des membres de la famille des Antonii, conservant à peine quelque terre en *Albensis*, a émigré dans le *pagus* voisin, où il est devenu grand propriétaire. Cn. Antonius Priscus est en *Domitius* ce que sont en *Albensis* ses parents. Il possède le fonds de la partie centrale du territoire. Mais il s'avance jusqu'aux limites. Il est voisin de P. Albius Secundus pour le *fundus* ou *saltus Betutianus*, sis dans le *vicus Caturniacus*, tout près des frontières d'*Albensis*. Aux confins de *Domitius* et d'*Eboreus*, il possède encore le *fundus Vorminianus Precele*, avec des droits d'usage sur la montagne qui sépare les deux *pagi*, l'Apennin *Areliascus* et *Caudalascus*, territoire de pacages communs. Cette terre doit toucher aux biens des deux Corneli et de T. Naevius Titulius⁵, encore à peine aménagés à la culture du fonds romain.

1. 3, 72, et 7, 38.

2. Propriétés d'Antonius Priscus en cette région (1, 83-91), voisines de celles d'Albius Secundus (2, 91-93), et surtout *fundus Ennianus* (1, 90) en *Albensis* (*Blondelia*) ou en *Domitius*.

3. 1, 87, f. *Atilianus cum silvis communionibus*.

4. 2, 91-92, f. ou s. *Betutianus*.

5. Obligations 7 et 29; obligation 33. Cornelius Helius (et son parent Cornelius Onesimus qui partage sa terre) et T. Naevius Titulius, qui ont des biens attenants, ont chacun pour une propriété les mêmes voisins, Licinius Cato et Valerius Nepos, que Cn. Antonius Priscus pour le *fundus Vorminianus Precele*.

Mais c'est vers le nord surtout que les propriétés d'Antonius Priscus se mêlent à des *saltus*. Le *Domitius* et le *pagus Ambitrebis* sont isolés l'un de l'autre par une suite ininterrompue de forêts. Les *saltus Rubacotius* (ou *Rubacausti*), *Soliceli*, *Eborelia* forment un premier groupe entre les mains de Sulpicia Priscilla. Les *saltus Helvonus* et *Atielia*, d'Afranius Aphthorus, leur succèdent. Puis, au voisinage, les Annii possèdent le *fundus Spennella* et le *fundus Ibocelis*, dont les noms dénonceraient assez l'ancienne extension du *saltus*, s'il n'était encore tout proche d'eux, sur les terres communes qui leur sont annexées¹. Ces deux fonds rejoignent l'Apennin *Arelascus* et *Caudalascus*, vers Libarna. De l'autre côté, attenant aux biens de Sulpicia Priscilla, le *fundus Vembrunius* est entre les mains de Coelius Verus². On ignore comment s'opère la liaison entre ces fonds sis au nord, à l'ouest et au centre du *pagus*, avec ceux que détient Albius Secundus aux confins de *Domitius* et de *Junonius*. En ce canton, du moins, il semble que la colonisation des fonds romains ait été facile, puisque sur les deux territoires s'étend le *fundus Julianus*, escorté de ses tuileries et de ses exploitations coloniales³. L'étude de la propriété dans le *pagus Junonius* permettra d'asseoir plus solidement cette idée.

IV. *BAGIENNUS*. — L'engagement de la propriété est presque aussi élevé en *Bagiennus* que dans les deux *pagi* qui l'encadrent, *Albensis* et *Domitius*. On peut donc espérer associer ses fonds tout aussi bien qu'on l'a fait dans les deux autres territoires. Ceux-ci forment plusieurs groupes. Toute une région est attenante aux frontières communes de *Domitius* et d'*Ambitrebis* : car on y retrouve exclusivement les mêmes propriétaires, Sulpicia Priscilla, Afranius Aphthorus, C. Volumnius Verecundus, puis Cn. Antonius Priscus et les Annii, qui possèdent les *saltus* aux confins de ces *pagi*. Ces forêts doivent donc s'étendre aussi vers *Bagiennus*. Le *fundus Bivellius* et le *fundus Solonianus*, avec leurs communaux, se rattachent à elles⁴. Touchant à ces bois, la propriété compacte des Naevii est tout entière rassemblée autour des deux *vici Juanelius* et *Nitelius*⁵. Près d'elle, en son prolon-

1. 3, 57 et 60, *fundus cum communione*.

2. 3, 18.

3. 2, 89.

4. 3, 54, et 3, 56-7.

5. Obligations 3 et 42.

gement, C. Vibius a su réunir entre ses mains treize fonds¹. Mais déjà, au voisinage des Naevii et de C. Vibius, commence une nouvelle zone de *saltus* sur lesquels ils empiètent. C'est la région du *fundus Ulamunius*, terre de Cornelia Severa², et, aux limites des *pagi Bagiennus* et *Moninas*, l'immense *saltus Blaesiola*, propriété de Cornelius Severus, le père sans doute de Cornelia Severa, son héritière³. Il n'est aucune relation des Annii aux Cornelii, tandis que les Naevii sont, pour des fonds différents, voisins des deux familles. Au contraire, Cn. Antonius Priscus est voisin des Naevii pour un *fundus Ulamonius*, dont une autre parcelle appartient à Cornelia Severa. Or, on retrouve les Naevii, Cornelia Severa et Cn. Antonius Priscus en *Domitius*. — On peut donc s'imaginer ainsi le groupement de la propriété en *Bagiennus*. Les Annii occuperaient au nord les terres vers *Ambitrebius*. En face d'eux, au sud-est et au sud, le *saltus Blaesiola* séparerait les trois *pagi Moninas*, *Bagiennus* et *Albensis*, tandis que le *fundus Ulamonius* serait déjà plus voisin de *Domitius*. La zone centrale serait colonisée en fonds cultivés par les Annii, C. Vibius et Cn. Antonius Priscus. Le passage est facile des terres d'Antonius Priscus en *Bagiennus* à ses biens de *Domitius*.

V. *AMBITREBIUS*. — Le *pagus Ambitrebius* est celui où la valeur des biens engagés est de beaucoup la plus forte. Elle atteint presque 2,000,000 de sesterces. Elle les dépasse même de 200,000 sesterces si l'on fait entrer en compte les terres qui ne sont déclarées qu'en partie. Pourtant, comme déjà on descend vers la plaine, le sol pourrait valoir plus, les parcelles être moins étendues que dans les *pagi* de montagne, et leur groupement serait alors plus difficile à reconstituer. Il n'en est rien pourtant. Tout au plus est-il impossible de trouver aucun lien entre les *saltus* de Sulpicia Priscilla et d'Afranius Aphorus, qui limitent au sud *Ambitrebius* et *Domitius*, et les autres possessions d'*Ambitrebius*. La partie centrale du *pagus* semble avoir été tout entière occupée par les fonds de Mommeius Persicus. Il est beaucoup de ses biens qui sont indiqués à la suite les uns des autres, sans que leur situation soit précisée par l'énumération des propriétés voisines. Si l'on songe à l'attention presque toujours scrupuleuse qu'apporte l'inscription

1. Obligation 26.

2. 5, 65, et 6, 57.

3. 7, 45.

à fixer la position de chaque terre par ses confins, il est permis de penser que tous ces fonds de Mommeius Persicus étaient au voisinage d'autres qui lui appartenaient encore; et comme Mommeius Persicus engagea tous ses domaines¹, ceux qui ne sont pas désignés autrement que par leur nom doivent former un ensemble territorial au cœur même du *pagus*.

La région qui s'étend dans la direction de *Vercellensis* est engagée presque entièrement. On peut, avec quelque patience, reconstituer la carte schématique de la propriété. Mommeius Persicus, qui ne s'aventure guère au dehors du *pagus Ambitrebis*, a des terres groupées autour du grand *fundus Cabardiacus*. Près d'elles s'étendent celles de Vibius Severus. Enfin, aux abords de la frontière des deux *pagi*, se groupent les biens d'un moyen propriétaire, Lucilius Collinus. Déjà ceux des Volumnii et de Cornelia Severa empiètent sur elle et se prolongent en *Vercellensis*, voisins de domaines de Coelius Verus. On ne connaît guère de ce *pagus* que cette partie voisine d'*Ambitrebis*.

Bien qu'on soit ici aux limites de la plaine padane et que la colonisation des fonds romains ait été très active, la forêt et le pâturage existent encore, associés aux cultures²; les noms de lieux gardent le souvenir du *saltus*³. Le *saltus* existe encore, près du *fundus*⁴. La cité de Plaisance⁵, le *pagus Ambitrebis*⁶ possèdent en ces parages des terres communes. Malgré les défrichements, on soupçonne encore, aux limites des deux *pagi*, une

1. Au début de la déclaration des biens de Mommeius Persicus, il est dit (2, 36-48) : *M. Mommeius Persicus professus est praed. rustica in Veleiate et Placentino deducto vectigale et eo quod Cornelius Gallicanus obligavit*. C'est dire que tous ses biens sont engagés, déduction faite du *vectigal* et des fonds qu'il engagea dans une déclaration antérieure.

2. En *Ambitrebis*, ou aux limites d'*Ambitrebis* et de *Vercellensis*. 4, 42-43 : *F. Alfia Munatianus... cum casis in Carricino et silvis Sagatis*; 4, 39 : *F. Metilianus Lucilianus Anneianus cum casis et silvis et debelis*; 1, 2 : *F. Quintiacus Aurelianus collis Muletis cum silvis*; 5, 58 : *F. Covaniae et ovilia*; 3, 84 : *F. Minicianus cum silvis Herennianis*. — En *Vercellensis*, 5, 94 : *Silvae Castricinae et Picianae*.

3. 5, 58, et 5, 60 : *F. Covaniae*; 4, 43 : *Silvae Sagatae*, etc., en *Ambitrebis*. 3, 42 : *F. Calidianus Epicandrianus Lospistus Valerianus Cumallia (Gumallan.) en Vercellensis*.

4. 2, 53, et 7, 51 : *Saltus Attianus (Attinava) cum fundo Flaviano (Messiano) Vipponiano*.

5. 2, 46; 2, 47; 2, 67-8.

6. 6, 90. Les *pagani pagi Ambitrebi* sont voisins de T. Valius Verus pour le *f. Vitulianus* sis en *Vercellensis*.

ancienne marche qui, peut-être, n'était pas moins importante que celles qui séparaient encore *Ambitreibius* de *Domitius*, *Bagiennus* de *Moninas*, *Albensis* de *Statiellus* et de *Minervius*.

VI. *JUNONIUS*. — A mesure qu'on passe des *pagi* de l'ouest à ceux du centre, puis de l'est, il devient de plus en plus difficile de se représenter en chacun le groupement de la propriété. C'est que les engagements y sont moins importants. C'est aussi qu'on entre dans une région plus basse, moins infertile, où, à valeur égale, les terrains sont généralement de moins en moins étendus, plus on se rapproche de la plaine.

En *Junonius*, pourtant, les engagements atteignent encore la valeur de 900,000 sesterces. On touche au million si l'on compte à leur prix total les biens qui ne sont déclarés qu'en partie. Or, ce *pagus* descend assez bas dans la direction d'*Herculanius*, mais il gravit aussi les pentes; il est voisin de *Domitius*. La terre n'y a pas partout très grande valeur. Aussi sent-on encore quelque cohérence entre les biens qui sont signalés en ce territoire. Mais les relations sont moins nombreuses, moins étroites. Elles s'interrompent quelquefois. On aurait tort de s'entêter toujours à leur recherche.

Aux confins de *Domitius* et de *Junonius*, dans un canton qu'*Albius Secundus* a peuplé de ses colonies, *Maelius Severus* a réuni entre ses mains un grand nombre de fonds. Au voisinage du *fundus Julianus*¹, le *fundus Cassianus Novianus Rutilianus Plautianus Antonianus Cocceiasius*² et le *fundus Novellianus Petronianus*³ sont, comme lui, situés dans les deux *pagi*. En *Junonius*, d'autres biens de *Maelius Severus*, le *fundus Demetrianus Cassianus* et le *fundus Petronianus*, sont en contact direct avec les premiers. Tous ces noms romains témoignent assez de l'activité de la culture en toute cette région. Le grand propriétaire de la partie centrale du *pagus*, *Virius Nepos*, ne semble pas y avoir accaparé tous les terrains. Mais il arrive au voisinage de *Domitius*.

1. 2, 89.

2. 4, 71-73.

3. 4, 78-79. Il est à remarquer que ces deux séries de fonds sont situées *in pago Junonio sive quo alio* (4, 73) et *pago s(upra) s(cripto)* (c'est-à-dire *Junonius*) *sive alio*. Le *pagus Domitius* n'est pas nommé. Mais, comme ces terres sont dans le même monde de propriétés que le *Julianus*, c'est bien du *pagus Domitius* qu'il s'agit.

tius, puisqu'il possède une partie d'un *fundus Petronianus*¹ dont Maelius Severus déclare les autres. D'un autre côté, dans un milieu de propriété où Maelius Severus n'a pas accès, Virius Nepos paraît avec Dellius Proculus, les Aebutii, Baebius Verus, Minicia Polla, qui exploitent des terres en *Floreius*². C'est donc vers ce *pagus* qu'on peut situer les *saltus Nariani Cutuciani*, dont il partage la possession avec Dellius Proculus, et le *fundus Collacter(ian)us*, avec les terres et colonies associées, qu'il dispute à Coelius Verus³. Du moins, à proximité de cette région de forêts et de colonies, les diverses parcelles que le *fundus Munatianus* a contribué à former se groupent avec le *fundus Manlianus Hostilianus*. Tout le *pagus Junonius* semble colonisé en fonds. Une seule zone de forêts s'étend sur son territoire aux abords du *pagus Floreius*.

VII. *FLOREIUS*. — Le prix des terres déclarées en *Floreius* n'atteint pas 600,000 sesterces. Si le sol y a la même valeur qu'en *Ambitrebis*, voisin comme lui de la cité de Plaisance, il est évident qu'on est loin de connaître toute la propriété qui se développe en ce territoire. Peut-être, non loin des frontières de *Junonius*, les ancêtres de Dellius Proculus et de Granius Priscus, gros propriétaires du *pagus*, ont-ils fondé ces *fundi Delliani* et *Graniani* qui se sont annexé plus tard des parcelles de la propriété des Afranii, dont un descendant, Afranius Priscus, possède encore des terres dans les deux *pagi*. S'il en était ainsi, l'Apennin *Laevia* serait aux confins de *Floreius* et de *Junonius*. Mais c'est une simple hypothèse. Par contre, on est assuré que les confins d'*Herculanus* et de *Floreius*, sur lesquels s'est installé Petronius Epimales, appartiennent à la cité. Il paye, pour la jouissance perpétuelle du *fundus Carrufanianus et Ventilianus*, un *vectigal*, dont la charge fait baisser d'un cinquième le prix de sa terre. Valerius Parra possède aussi des terres en cette région; comme Petronius Epimales, il paye pour elles une redevance annuelle. Enfin, L. Granius Priscus

1. 1, 10.

2. 1, 28, et 3, 6.

3. Il n'est pas douteux que le *saltus Narianus Catucianus* soit voisin du *fundus Collacterus* et des fonds et colonies attenants. Coelius Verus ne possède qu'une seule terre en *Junonius*. C'est le *fundus Collacterus* 1/2 et la *colonia Cinnerum*. Or, il est signalé comme voisin de Virius Nepos pour le *saltus Narianus Catucianus* et le *fundus Manlianus Hostilianus*. Ces biens doivent donc être tout proches du *f. Collacterus*.

est le voisin de Valerius Parra, de Petronius Epimales pour les *silvae Suffitanae* et pour le *fundus Atilianus Arruntianus Innellius Antias*, dont les deux derniers noms sonnent aux oreilles comme des étrangers et signalent un sol encore mal approprié à la culture romaine.

VIII. *HERCULANIUS*, ETC. — En *Herculanius*, la terre semble toute domestiquée. Mais sa valeur en croît d'autant; et comme elle n'est engagée que pour 600,000 sesterces, on ne peut guère se représenter la disposition des fonds dans le *pagus*. Les deux gros propriétaires d'*Herculanius* sont presque, pour chacun de leurs biens, environnés de possesseurs différents. Leur domaine ne forme pas un tout. Entre eux, ils n'ont que bien rarement un point de contact.

A plus forte raison est-il impossible de poursuivre ce travail de classement dans les autres *pagi* de la plaine padane où à peine, ici et là, quelque possession est déclarée. Des *pagi* de montagne où l'engagement est faible, on devine du moins que la frontière est marquée par des forêts. Le *saltus Carucla et Velius* est aux limites de *Valerius* et de *Salvius*¹; le *fundus Valerianus Amudis* s'étend sur les *pagi Salvius* et *Salutaris*². Il faut se contenter de ces indications.

LE « PAGUS », CANTON NATUREL.

A cette étude, on prend notion plus claire du *pagus*. Dans les territoires du centre, dans ceux de l'ouest, tous les propriétaires ne sont pas signalés, mais il n'en est guère de grand qui n'ait fait profession de ses biens. Or, à grouper ces fonds d'après leurs relations de voisinage, on s'aperçoit qu'ils forment un ensemble dont la continuité s'interrompt sur divers points sans être brisée partout. On peut, dans un *pagus*, se promener sur les terres de la grande propriété sans en sortir jamais. Comme ces puissants domaines sont peu nombreux en chaque *pagus*, ils sont fort étendus pour leur valeur. Cependant, le *pagus* ne peut être qu'un canton d'étendue médiocre dont on sent les bornes toutes proches. Dans la montagne de Plaisance, entre la Trébie et l'Arda, on compte aujourd'hui neuf communes. Les *pagi*, plus nombreux, ne

1. 7, 57.

2. 3, 37.

devaient guère être plus grands. On pourrait même affirmer qu'ils l'étaient moins si l'on connaissait les limites exactes de la cité de Veleia dans la direction du sud.

Ce petit territoire forme pourtant une unité naturelle. *Saltus*, pâturages, communaux peuvent exister ailleurs qu'à ses limites. Ses frontières peuvent être découvertes et cultivées. Du moins, presque toujours, la forêt ou le pacage sert de marche séparatrice entre les *pagi*. Souvent même, sur ces confins, la terre est défrichée; elle garde pourtant en ses noms indigènes le souvenir de sa sauvagerie primitive. Le *pagus* vit entre les limites que la forêt et les terres vaines lui imposent encore ou lui imposèrent jadis.

Pourtant, cette barrière n'est pas continue. Certains *pagi* semblent communiquer par des biens de vieille colonisation romaine. Mais, si l'on songe qu'en cette région l'unité naturelle ne peut être que la vallée, on comprend qu'aux points où les vallées secondaires débouchent dans les principales les limites n'aient jamais existé et que, dans les régions voisines de la plaine, les communications aient été plus faciles entre les grandes vallées elles-mêmes. Les *pagi* se partagent les vallées de la montagne. Le *pagus Ambitrebius*, étendu sur les deux rives de la Trébie, doit être le type du pays dans la région.

On conçoit maintenant que la grande propriété ne dépasse pas généralement le cadre d'un *pagus* et des *pagi* voisins. Elle se développe en une seule vallée. Les possesseurs d'*Ambitrebius* s'étendent en *Vercellensis* ou montent en *Bagiennus*. D'*Albensis*, les Antonii se détachent sur *Domitius* et *Bagiennus*. *Domitius* et *Junonius* ont des propriétaires communs. Mais les relations de *Junonius* sont plus nombreuses, en sa partie basse, avec *Floreius* et *Herculanius*. *Salvius*, *Salutaris* et *Valerius* forment un dernier groupe, moins bien connu.

On ne peut s'empêcher de vouloir situer sur le terrain tous ces *pagi*. *Vercellensis*, *Ambitrebius*, *Bagiennus*, *Domitius* et *Albensis* se logent facilement dans le val Trebbia; mais *Domitius*, par le val Perino, toucherait à *Junonius*, auquel on peut attribuer une partie du val Nure, dont la haute vallée et les vals secondaires seraient à *Velleius* et à *Dianius*, tandis que *Statiellus* s'étendrait sur les hautes montagnes, dans la région du mont Bue et du mont Penna. *Junonius*, *Floreius* et *Herculanius* se toucheraient

dans la vallée moins importante du Riglio. *Floreius* et *Herculanus* se partageraient la haute et moyenne vallée du Chero. Enfin, *Valerius* et *Salvius* auraient leurs terres dans le val d'Arda. *Salutaris*, au sud du mont Moria, comprendrait tout le pays de Bardi et, par le Ceno, communiquerait avec le val Taro et le Parmesan.

On s'est aventuré ici sur un sol incertain. Il se peut que l'étude toponomastique des noms de fonds, si jamais elle doit produire des résultats assurés, vienne déranger cette construction. Elle présente pourtant dans l'ensemble quelques garanties de solidité que les autres n'avaient pas. Le *pagus* n'est plus un territoire factice qu'on loge au hasard d'un nom de lieu mal analysé et mal reconnu, c'est un canton naturel. Les *pagi* ne sont pas dispersés comme des préfectures et ne sont pas à chercher bien loin, ici et là, dans les territoires d'autres cités, mais dans le cadre territorial de la cité de Veleia, dans l'Apennin de Plaisance. En cette région, ils ne sont pas isolés au milieu de terres inconnues, d'autres *pagi* que l'inscription ne désignerait pas; ils se tiennent les uns les autres; ils s'ordonnent de la montagne à la plaine, de l'ouest à l'est. Enfin, ils se disposent dans la cité suivant les quelques données topographiques que fournit l'inscription, et leur combinaison respecte les repères qu'on a pu fixer sur le sol aux limites d'*Herculanus* et de *Floreius*, d'*Ambitrebis* et de *Vercellensis*.

Ce serait trop que de prêter à cette carte une valeur objective. Mais, quand l'inventaire toponomastique de toute cette région aura été dressé et qu'on pourra débiter enfin en l'étude scientifique des noms de lieux de l'inscription, ce tableau provisoire imposera certaines limites à leur recherche sur le terrain. Pour ne citer qu'un exemple, il est certain qu'aucun des *fundi Antoniani* ne peut être l'Antognani moderne, tout proche, au nord, de Veleia. Par contre, l'un des fonds de Granius Priscus en *Floreius* peut fort bien être, *a priori*, le Gragnano, voisin du Riglio. Mais il faudrait, pour démontrer l'identité de deux lieux ancien et moderne, les replacer dans un milieu concordant de données toponymiques. Car la preuve ne peut naître d'une seule ressemblance de détail.

Pour ce travail, il est suffisant d'avoir approximativement indiqué la position relative des *pagi* et surtout d'avoir fixé le carac-

tère de ces territoires. Le *pagus* est si bien une unité naturelle plutôt qu'administrative que souvent dans l'inscription ses frontières sont indécises. Des terres sont situées à la fois dans deux *pagi*, mais aussi dans un *pagus* ou dans l'autre¹ et même dans un *pagus* ou dans un autre quelconque². Souvent, sur ces marches élevées, incultes, couvertes par la forêt, on n'a pas marqué de limites. La terre vaine ou les bois fixaient assez bien à l'origine ces confins. Le *pagus veleiate* était, pour celui qui l'habitait, ce qu'est pour nos paysans le « pays ». Il en avait la notion très exacte sans pouvoir le déterminer toujours précisément.

1. 2, 7 : *Pago Domitio sive Ambitrebio*; 1, 89 : *Loco s. s. (Albense) sive pago Domitio*.

2. 4, 72 : *Pago Junonio sive quo alio in Veleiate*.

IV.

LA COLONISATION PRIMITIVE.

L'inscription de Veleia nous fait connaître à peu près 400 noms de terre, 100 gentilices, généralement accompagnés d'un *cognomen*. C'est la riche matière d'une étude onomastique qui n'est pas notre fait. Mais, si l'étude des noms de personnes peut apporter quelque lumière, sinon sur la race, du moins sur les peuples, sur les influences politiques et économiques qu'ils subirent, l'inscription est d'autant plus précieuse qu'elle ne fournit pas seulement des données sur les seuls contemporains de Trajan, mais qu'elle permet de dresser, à côté de la liste des propriétaires du II^e siècle commençant, une seconde liste de noms de personnes, élaborée d'après l'analyse des noms de lieux. Plus ancienne que la première, elle peut, comparée à la plus récente, donner l'idée des transformations onomastiques et, sous le changement des noms, laisser apercevoir l'altération des populations locales, les actions qui agirent sur elles, les progrès de la romanisation. De son côté, l'étude des noms de lieux peut contribuer à nous découvrir la nature et l'âge des premières colonisations du sol veleiate. On recherchera donc, dans l'onomastique et la toponomastique de la contrée, le souvenir de ses plus anciens colons, de leurs travaux et du succès qu'eurent leurs efforts¹.

1. Pour cette étude, nous avons employé, outre l'*Onomasticon* de De Vit et le *Thesaurus linguae latinae*, le répertoire que fournit le livre de W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, sans admettre toujours pour l'origine des noms ses théories étrusques; l'*Alt-celtischer Sprachschatz* de Holder, en le considérant comme un dictionnaire des noms non romains de l'Europe centrale et occidentale. Nous avons trouvé des indications dans K. Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, III, p. 173-193; d'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe*, I, p. 330, II, p. 3-215. Les critiques de B. Modestov (*Introduction à l'histoire romaine*, p. 116-119) contre les théories de Müllenhoff et de d'Arbois de Jubainville sont trop sommaires pour convaincre; elles invitent cependant à montrer quelque prudence dans l'attribution exclusive aux Ligures ou aux Celtes, dont nous ignorons les langues, de racines ou de suffixes qui ne sont guère connus que par quelques exemples. Pour l'étude plus délicate des périodes de colonisation que peuvent révéler les noms de lieux anciens, nous n'avons trouvé aucun guide

Le pays de Veleia appartient à cette partie de la Ligurie italienne qui s'étendait dans l'Apennin jusqu'en face de Pise, d'où les Romains surveillaient les Apuans. Vers la Cisalpine, les Ligures de la période historique descendaient encore vers le Pô. Clastidium et Litubium, au voisinage de Plaisance, étaient regardés par Tite-Live comme les chefs-lieux de peuplades ligures, les Celeiates et les Cerdiciates¹. Au delà même du fleuve, les Libici et les Laevi de la région du Tessin étaient aussi reconnus comme Ligures². Pourtant, les frontières celtiques n'étaient pas loin. Laus Pompeia était une fondation des Boiens³. Ce peuple s'étendait encore dans le pays de Parme. Plaisance même était au voisinage des Anamares, qui semblent bien être des Gaulois⁴. La colonie fut fondée en terre gauloise⁵. Les Boiens étaient proches des Ligures et touchaient à eux en cette région⁶. Il n'y a donc pas à s'étonner que les montagnes voisines de Plaisance aient été pénétrées par les Gaulois de la plaine sans qu'elles aient jamais cessé d'être terres ligures. Enfin, les Romains, après une guerre patiente de plus d'un siècle, avaient soumis toute la Ligurie du Levant au début du 1^{er} siècle avant l'ère⁷. On sait quels moyens ils employèrent pour réduire cette région, toujours conquise et toujours soulevée. Ils exterminèrent, ils vendirent, ils transplantèrent les Ligures, ils apostèrent dans la plaine des colonies sans cesse renouvelées pour les surveiller, ils créèrent à l'orée des vallées de montagne des marchés pour les attirer dans les voies du commerce⁸, ils durent enfin repeupler de colons latins la région exténuée d'hommes. Deux siècles après la fin de la conquête, l'inscription de Veleia témoigne à la fois du succès de leurs efforts et de la résistance des indigènes.

utile. Du moins, pour pouvoir établir quelques comparaisons entre les noms anciens de la table de Veleia et ceux de la région ligure franco-italienne, nous avons dépouillé les tomes V, II^e partie, et XII du *Corpus*.

1. Tite-Live, XXXII, 29, 6-7.

2. Tite-Live, V, 35, 2; Pline, *H. N.*, III, 17 (21), 124.

3. Pline, *ibid.*

4. Polybe, II, 32, 1. Le texte est malheureusement corrigé.

5. Tite-Live, XXI, 25, 2.

6. Tite-Live, XXXIII, 37. Après avoir détruit, outre Pô, le territoire des Laevi et des Libici, les Boiens reviennent chez eux *per Ligurum extremos fines*.

7. Cette histoire de la soumission et de la romanisation du pays ligure mériterait d'être reprise en détail.

8. Pour exemples, on peut citer *Forum Novum* (Fornoue) et les *Campi Macri*. On consacrera prochainement un article à l'histoire de ces *Campi Macri*. [Voir de

TRACES DU PASSÉ CELTO-LIGURE : NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX.

Les propriétaires contemporains de Trajan portent presque sans exception des noms romains. On pourrait même se croire au milieu de Latins si quelques individus n'avaient des noms étrangers, imparfaitement romanisés. Les Stoniceli, les Stolicini, les Mirulini, les Meturiciali, les Allelii, les Syllaelii, Attielius, sont des personnages du pays qui sont restés tardivement attachés à l'onomastique locale. Quelques autres, dont le gentilice est romain, sont encore désignés par un *cognomen*, qui rappelle leur origine. Un Pontius, un Valerius, un Attius, un Valerius, un Arruntius ont pour surnoms respectifs Ligus, Ligurinus, Attielaus, Vec-cunius¹, Burdo². D'autres enfin portent des gentilices romains que la prononciation indigène semble avoir défigurés³ : Catunius, Arsunius sont sans doute des doublets de Catonius et d'Arsenius. Ce sont autant d'indices que les paysans de Veleia avaient tous dans le sang la culture romaine. Les uns ont pu l'apporter avec eux dans le pays. Les autres s'y sont adaptés et ont caché leurs origines sous des noms d'emprunt. Il en reste pourtant quelques-uns, attardés, qui gardent encore le respect de la tradition locale. Ce sont là, sans doute, des traces bien faibles d'un passé pourtant récent. Mais il faut les suivre et chercher dans la table des noms de lieux, plus ancienne que celle des noms de personnes, ceux qui peuvent avoir mieux gardé le souvenir des premiers habitants du pays.

De fait la récolte est là plus fructueuse. Sans doute la proportion des noms romains est encore la plus forte. A eux seuls ils forment les trois quarts environ des noms de lieux de l'inscription. Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on songe que le cens cadastral, qui reçut les déclarations des propriétaires de fonds, accepta celles de Romains, dont le nom ne put guère se

Pachterc, les *Campi Macri* et le *Sénatus-Consulte Hosidien*, dans les *Mélanges Cagnat*, p. 169-186.] Sur eux, voir *C. I. L.*, XI, pars I, p. 170, n. 1.

1. Veccunius (cf. Veconianus dans la table), formé sur le radical celtique Vecco.

2. Burdo est un nom qui revient fréquemment dans l'onomastique celtique. Cf. Holder, I, col. 638-639.

3. La transformation des voyelles, et surtout de o en u, est fort habituelle dans les noms de lieux de la table. On trouve côte à côte Ulamonius et Ulamunius, Sivonianus et Sevuonianus, Vipponianus et Vippunianus, Leucomelius et Leucumellus, Bitinia et Bitunia, Eborelia et Eburelia, Pisuniacus au lieu de Pisoniacus.

former qu'à une date toute récente. Des fonds *Aeschinianus*, *Crestianus*, *Epicanthianus*, *Macatianus*, *Moschianus*, *Olympianus*, *Philetianus*, *Protianus* ont été possédés, à l'origine, par un *Aeschinius*, *Crestius*, *Epicanthius* (?), *Macatius*, *Moschius*, *Olympius*, *Philetius*, *Protius*. Que ce soient là des gentilices formés sur des noms d'esclaves ou des *cognomina* d'affranchis, ce sont évidemment des noms de création toute nouvelle. Les propriétaires libres qui les portèrent sont au plus de quelques générations antérieurs à ceux qui profitèrent des largesses de Trajan. Sans aucun doute, c'étaient déjà des contemporains de l'Empire. La liste des noms de lieux peut donc présenter une majorité de gentilices romains. Il est, au contraire, curieux d'y trouver encore tant de termes préromains.

Mais on sera moins surpris en songeant aux résistances qu'oppose l'onomastique aux influences étrangères. Souvent, et plus encore pour les lieux que pour les personnes, elle est, plutôt qu'un des caractères d'une civilisation présente, le témoin dépaycé d'une autre passée. La Gaule Cisalpine, la Narbonnaise, soumises à l'influence romaine plus tôt que la Ligurie, ces pays de plaine et de collines plus abordables que le pays de Gênes ont pourtant gardé, même dans les noms de personnes, jusqu'à une période avancée de l'Empire, le souvenir de leurs origines ligures et gauloises. Faut-il trouver étrange que la montagne de Veleia ait eu, dans ses noms de lieux, la mémoire aussi tenace au 1^{er} siècle, cent ans peut-être après la soumission du pays?

L'étude des racines de ces termes étrangers peut éclairer leur race. Pourtant, en l'ignorance où l'on reste du ligure et du gaulois primitifs, il serait hasardeux de partager délibérément entre les deux ces noms premiers. Quelques-uns, qui n'ont pas leur semblable en terre celtique, appartiennent sans doute au fonds primitif. Il y a, pour qu'ils soient revendiqués par le ligure, des raisons d'autant plus sérieuses qu'ils seront situés dans les *pagi* les plus reculés, les moins abordables aux influences étrangères, et qu'ils seront mieux cristallisés sous une forme invariable¹. Tels

1. On peut considérer comme cristallisés les noms qui n'obéissent plus, soit aux lois des déclinaisons, soit aux lois du genre, soit à celles du nombre, soit à quelques-unes, soit enfin à aucune d'entre elles. Pour ne citer ici qu'un exemple, on peut considérer que la forme *Solicelo*, dans l'expression *fund. Rubacotium et Solicelo*, n'obéit plus à aucune de ces règles. Nous avons marqué d'un astérisque ces mots qui nous semblent ainsi morts ou paralysés.

sont (en l'état actuel de nos connaissances) les thèmes d'**Amudis*, *Areliascus*, *Assceva*, *Avega*, *Berusetis*¹ (génitif), **Blaesiola* (?²), *Boratiolae* (génitif), **Buelabrae* ou **Velabrae*, *Blondelliae*, *Caudalascus*, **Claris*, *Collacter(ian)us*, **Coyaniae*, *Craedelius*, *Flania*, *Cumallia* ou *Gumallan(us)*, **Ibitta* et **Ibocelis* (?), *Innielius*, *Irvaccus*, *Juanelius*, *Lesis* (génitif), *Ligusticus*, *Librellius*, *Lospistus*, *Malapacii*, *Muletas*, *Poptis* (génitif), **Precele*, **Spennella*, *Suffitanae*, **Taxtanulae*, **Toviani* ou **Tovianae*, *Tuppelius* ou **Tuppilia*, *Tursianus* (?), *Tuscluatius*, *Ucubatianus*, *Ulamonius*, *Ulila*, **Undigenis*, **Varpri*, *Vembrunius*, *Vorminianus*. Peut-être est-il encore d'autres mots qui soient de souche ligure; peut-être ceux-là mêmes ne le sont-ils pas tous. Leur originalité nous assure de leur caractère étranger; elle n'est pas une garantie certaine de leur race.

Il est moins problématique déjà d'attribuer au ligure des thèmes dont les pareils se sont jusqu'ici plus particulièrement retrouvés dans les limites où furent acculés les Ligures de la période historique. Les mots en *Alb.*, *Albensis*, *Albitemius*, de la table de Veleia, ont leurs parents dans un grand nombre de noms de peuples, de villes et de personnes de la Narbonnaise et de la Ligurie italienne³. La racine de *Cloustrus* est celle du nom *Cloustria*, d'une femme de Nîmes⁴. Les éléments de *Rubacausti* se rencontrent dans les noms de deux divinités associées de la montagne piémontaise, *Robeo* et *Rubacascus*⁵. Les ethniques *Bagienus* et *Statiellus* appartiennent à deux peuples ligures, les *Bagienni* du Tanaro et les *Statielli* d'Acqui, dont les habitants des deux *pagi* veleiates doivent être les parents. Enfin, un bien des colons lucquois s'appelle *Tigullia*, comme une localité de la Ligurie du Levant⁶. Ces derniers exemples suffisent à faire reconnaître dans l'inscription de Veleia un document tout aussi important pour l'étude des origines ligures que la sentence arbitrale des Minucii entre les Génois et les Langates⁷.

1. Pour les noms en *ae* ou en *is*, on a indiqué ceux qui sont certainement des génitifs.

2. Un point d'interrogation suit les mots qui pourraient avoir été composés aussi sur des thèmes gaulois ou romains.

3. Cf., outre les exemples de Holder, I, col. 77-87, Müllenhoff, III, p. 181.

4. *C. I. L.*, XII, 3193.

5. Holder, II, col. 1237, s. v. *Rubacascos*; [Dessau, n° 4683 : lire *Robeoni*].

6. Mela, II, 4, 72; Plinie, III, 5 (7), 48; Ptolémée, III, 1, 3; *Itin. Ant.*, p. 294.

7. On a négligé d'apporter ici comme exemples un certain nombre de noms de la

On éprouve pourtant d'ordinaire plus d'assurance à déterminer parmi les noms de personnes et de lieux la part des thèmes gaulois. On possède, en effet, plus de termes de comparaison dans les textes et les inscriptions. Il n'est pas exclu pourtant qu'un certain nombre de ces mots ne soient venus au celtique du ligure même et ne soient pas autochtones en la région. Un mot qui paraît celtique le sera d'autant plus certainement qu'on le retrouvera, non seulement dans les Gaules Cisalpine et Transalpine, mais encore dans la Bretagne, où les Ligures n'ont pas pénétré, et dans la région danubienne, d'où les Celtes se répandirent dans l'Europe occidentale et l'Italie du Nord. Il y a aussi d'assez nombreux noms qui portent la marque certaine d'une origine gauloise. Ce sont, parmi les *pagi* : *Ambitrebius*¹, *Luras*², *Noviodunus*³, *Vercellensis*, *Veronensis*; parmi les *vici* : *Caturniacus*⁴, *Lubellius*⁵, *Uccia*⁶; parmi les fonds : *Aterelanus*⁷, *Birrianus*⁸, *Bittianus*⁹ et *Bittelus*, **Bitinia* ou **Bitunia* ou **Bituniae*¹⁰, *Bivelius*¹¹, *Boielis*¹² (génitif), *Budacelius*¹³, *Cabardiacus*¹⁴, *Cambelianus*¹⁵,

table de Veleia qui peuvent servir, tout comme *Cloustrus*, à donner plus de force à la preuve. Ce sont *Biturrita* (?) (cf. *Betorrita* = Bédarrides), *Helvonus* (cf. mots en *Elv.*, *Ilv.*, *Helv.*, dans Holder), *Veccalenius* (*Veccallus*, V, 7738), *Veccius* et *Veconianus* (?) (cf. *Vecco* dans Holder, III, c. 131).

1. Cf. p. 25.

2. Holder, s. v. *Luriacus*, II, c. 350.

3. Holder, s. v. *Noviodunon*, II, c. 787-789. Voir les mots avec le radical *novios*.

4. *Caturnius* ou *Caturnotevus* (Colchester); *C. I. L.*, VII, 1334, 20.

5. Mots à la racine *lub* dans Holder, II, col. 295.

6. *Uccus*, *C. I. L.*, III, 5451, 7330, 14351; XIII, 10015, 64; *Uccu*, *Ucco*, III, 5084. Cf. le mot *Uccius* (Holder, III, col. 12). — Sur les mots *Uccio*, *Ucciacus*, voir F. Lot, *Rech. de toponomastique*, dans les *Mél. d'Arbois de Jubainville*, p. 189-193.

7. *Ateronius* ou *-nia*, *C. I. L.*, V, 6518, 6520 (Novare); *Aterissa*, III, 5783.

8. *Birrius*, III, 2799, 8548; V, 2906 (Padoue), 4168 (Leno-Brescia), et en Gaule Transalpine.

9. *Bittienses*, III, 8735; V, 798 (Aquilée), 6645, etc.; de *Bitto* (Aoste, V, 6853).

10. *Bituna* (XII, 89, 2356); *Bitunus*, nom de potier rhénan (*C. I. L.*, XIII, III, 10010, 322); *Bituno*, Novare, V, 6553.

11. *Biveio(n)*, V, 4164.

12. Radical identique à celui de *Boii*. Cf. *Boielius*, XI, 1388 (Luna).

13. Racine *bud-* dans Holder, I, col. 627-628. *Budacius*, XIII, 10022, 47.

14. *Thesaurus linguae latinae, nomina propria* (suppl.), fasc. I, col. 2, avec la bibliographie.

15. *Ibid.*, col. 115, mots en *camb-* : *Cambo(n)*, *Cambus*, *Cambius*, *Cambodunum* (Kempten en Vindélicie et ville du pays des Brigantes en Bretagne), *Camboricum*, ville de Bretagne (Pauly-Wissowa, III, c. 1427), etc.

Caturniacus, **Caudiacae*¹, **Cinnerus*², **Eborelia* ou **Eburelia*³, *Histriodunus*, *Lubautini*, *Magimagiana*⁴, *Nattianus*⁵, *Nevidunus*, *Roudelius*⁶, *Saccuasicus*⁷, *Sagatae*⁸, *Sevonianus* (*Sevuonianus* ou *Sivonianus*⁹), *Solicelus*¹⁰, *Tudinus*¹¹, **Varisto*¹². Il est remarquable que, de tous ces mots, un moins grand nombre soit mort ou semi-mort que parmi les termes qui semblent d'origine ligure. Certains sont passés dans le latin comme gentilices. L'un d'eux est connu à la fois sous la forme *Caturniacus* et *Caturnianus*. Dans l'ensemble, ils sont d'âge plus récent que les premiers. Ils participent plus qu'eux à la vie des mots.

TRACES DU PASSÉ CELTO-LIGURE : SUFFIXES.

Mieux encore que les racines ou les thèmes, dont le classement rigoureux est impossible, les suffixes de ces mots étrangers peuvent servir à les caractériser. Certains portent leur marque d'origine. Les terminaisons en *ascus* ont leur race indiquée dans la fameuse inscription des Minucii. On en peut dire autant des suffixes en *elus*¹³, qui y reviennent aussi souvent; de ceux en *elius*, composés sur les premiers, et particulièrement fréquents dans les gentilices de la région ligure franco-italienne. Or, on compte

1. Holder, I, col. 867, s. v. *Caudiacus*.

2. Holder, I, col. 1020.

3. Holder, I, col. 1395-1404, rac. *eburo*. Cf. Dottin, *Manuel*, p. 90; [2^e éd., p. 113; *la Langue gauloise*, p. 255].

4. Gentilice *Magius* (Holder, II, c. 378); sur le mot premier *magos*, *id.*, col. 384; Dottin, *Manuel*, p. 91; [2^e éd., p. 114; *la Langue gauloise*, p. 87 et 269].

5. Gentilice *Nattius* (XII, 1810, Vienne), du nom simple *Nattus* (Holder, II, c. 693), potier arverne (XIII, 10001, 226).

6. *Roudos*, gaulois et ligure, selon Holder, II, c. 1235, d'où le gentilice *Roudius* (*ibid.*). Cf. Dottin, p. 93; [2^e éd., p. 116; *la Langue gauloise*, p. 283].

7. *Saccus*, *Sacco* et leurs dérivés (Holder, II, c. 1273-1275).

8. *Sagatae*, d'où *Sagatius*, gentilice (Padoue, V, 3025); cf. mots en *sag* (Holder, II, c. 1285-1295).

9. *Seuvo*, potier; *C. I. L.*, III, 12014, 522, et dans la Gaule. — *Seuonius* (V, 8962).

10. Racine *solic* dans *Solico* (XII, 1144), *Solicana* (XII, 2748) et *Solicius*, *Solicia*, gentilice qui revient fréquemment en Cisalpine et Narbonnaise (Holder, II, c. 1603-1604).

11. *Tudinus*, d'où *Tudinius*, gentilice sur lequel est formé *Tudiniacus* (Holder, II, c. 1980).

12. *Varistus* (XIII, 4178, Neumagen).

13. Sur le suffixe *elus*, *elius*, voir Müllenhoff, III, p. 183-184.

deux noms en *ascus*, *Areliascus* et *Caudalascus*, dans la table de Veleia; on en trouve une trentaine en *elus* et en *elius*. Les suffixes celtiques en *dunus* (*dunum*) et *acus* sont aussi bien représentés. Il y a trois mots où le premier apparaît, seize où le second fournit la désinence.

Ces termes, étrangers au latin, n'ont pas évolué en leur milieu d'origine. Ce ne sont pas généralement des termes simples ou des composés d'une seule langue. Souvent, ils ont subi l'influence des différents peuples qui les manièrent et les adaptèrent à leur usage. La variété est grande de toutes ces actions. Il y a dans *Rub-ac-austi* une racine ligure qui a formé mot avec une désinence celtique en *acos* pour se composer encore avec un autre suffixe¹. Le mot *Malap-ac-ius* s'est peut-être celtisé avant de se romaniser. Le terme indigène *Collacterus* se présente doublement romanisé sous les formes *Collacterius*-*Collacterianus*. Nombreux sont les noms gaulois qui sont devenus gentilices romains. Mais il en existe aussi qui ont subi l'influence du ligure. A côté de *Bittianus*, on trouve *Bittelus*. *Aterelanus*, *Cambelianus* sont composés d'un nom celtique et de deux suffixes ligure et romain. Même des gentilices romains se sont quelquefois soumis à l'action d'un suffixe ligure. *Attius* s'est transformé en *Attielius*. A plus forte raison se sont-ils accommodés d'une terminaison en *acus*. *Nonius* a donné *Noniacus*.

Aucune série de noms de lieux ne peut donner une idée aussi complète de la multiplicité des actions qu'ils ont pu subir que les termes en *acus*. Ce sont les suivants : *Arsuniacus*, *Adrusiacus*, *Bud-ac-elius*, *Cabardiacus*, *Caudiacae*, *Crossiliacus*, *Flaccelliacus*, *Malap-ac-ius*, *Milleliacus*, *Noniacus*, *Orbianiacus*, *Pisuniacus*, *Pulleliacus*, *Rub-ac-osti*, *Quintiacus*, *Scantiniacus*, *Stantacus*. En *Budacelius*, *Malapacius*, *Rubacosti*, le suffixe est entré en contact avec des noms locaux qui n'avaient pas encore subi l'influence latine. Le mot, ainsi composé, a servi d'élément pour de nouvelles transformations à l'aide de terminaisons ligure (*elus*), celtique peut-être (*ostis*) et romaine (*ius*). Ailleurs, le suffixe complète un nom d'origine ligure (*Millelius*, *Pullelius*²), celtique

1. *Rubacausti* = *Rubacosti*. Cf. la forme voisine *Rubacotius*, dans laquelle on doit voir l'adjectif, et lire *Rubaco(s)tius*. C'est ainsi que sur l'ethnique *Velacus* on a les formes *Vilagostes* et *Velagosti*. Pour le mot *Rub-ac-osti*, on est autorisé à le décomposer ainsi d'après l'inscription aux dieux *Rub-ac-ascus* et *Rob-eo* [p. 49, n. 5].

(*Cabardiacus*, *Caudiacae*, *Crossiliacus*) ou un mot romain adapté à l'usage local (*Arsuniacus*, *Flaccelliacus*, *Pisuniacus*). Mais ceux-ci se présentent sous la forme de gentilices. Quelle que soit leur origine, ils se sont assouplis à la coutume romaine. Ils ont appartenu à des citoyens. Il faut donc que la liaison avec le suffixe soit assez récente. On constate ainsi que la romanisation vient à peine de s'achever et que ses efforts ont porté sur une population déjà mêlée de Ligures et de Celtes.

LES ÉTAPES DE LA LATINISATION MARQUÉES PAR LES SUFFIXES.

L'existence de ces populations préromaines est donc attestée dans les noms de lieux. En ceux-ci on peut encore suivre quelques étapes de la colonisation du sol. La toponomastique a ses suffixes habituels à une période plus récents les uns que les autres. Il importe de les classer en prenant d'abord deux d'entre eux à titre d'exemple.

Le plus caractéristique est, sous sa flexion latine, *elus*. C'est bien, semble-t-il, une forme, sinon exclusivement ligure, du moins fréquente en Ligurie. C'est celle qui se présente le plus fréquemment dans l'inscription de Gênes, à côté d'une autre, *asca*. Elle se retrouve à la fin de quatre mots, *Manicelus*, *Blus-tiemelus*, *Claxelus*, *Lebriemelus*, et dans le corps de deux autres, *Tulelasca*, *Vinelasca*. En plein pays ligure, quelques années peut-être après la soumission de la montagne de Gênes, les noms de lieux ont gardé encore leur originalité native. Les mots accommodés à la romaine sont déjà des dérivés, des adjectifs composés à l'aide d'un suffixe local, mais celui-ci ne se montre pas encore latinisé en *elius*. C'est un signe déjà que la forme *elus* est plus ancienne que l'autre. On en a d'autres preuves. Les dieux topiques de la région gardent, à côté du nom romain de la divinité à laquelle ils sont assimilés, leur nom local. Or, ce sont des mots en *elus*. Le Mars de Cimiez s'appelle *Cemenelus*¹. S'il était vraiment latinisé, son nom devrait, sinon disparaître, du moins devenir une simple épithète. Au contraire, les deux noms divins sont accolés. En réalité, le mot en *elus* n'est aussi résistant que

1. C. I. L., V, 7871. — Cf., en Grande-Bretagne, *Deo Marti Ocelo* (Holder, II, col. 827; [Dessau, n° 9302]). — Cf. le dieu *Graselus* de la fontaine du Grosel, à Malaucène en Vaucluse (Ch. Renel, *les Religions de la Gaule*, p. 382; [Dottin, *la Langue gauloise*, p. 147]).

parce qu'il désigne à la fois le dieu et le lieu. Il se maintient dans l'onomastique romaine parce qu'il est fixé sur le sol.

Enfin, les noms de personnes de la région ligure se présentent sous la forme en *elus*, si ce sont les noms uniques d'individus non romains, ou des *cognomina*, c'est-à-dire les anciens noms des personnages disposés à côté de leurs nouveaux gentilices¹. Au contraire, les formes en *elius* sont, sauf exception, des gentilices romains². Les Ligures, qui les ont adaptées à l'usage latin, sont des citoyens. Ils sont comme les descendants de ces indigènes qui, dans leur nom simple en *elus*, témoignaient de leur attachement à leur race ou gardaient bon gré mal gré leur condition de sujets ou d'alliés.

En confrontant dans l'inscription de Veleia la série des mots en *elus* et celle des termes en *elius*, on arrive à la même conclusion sur leur âge relatif. Deux mots seulement en *elus* se montrent encore vivants, *Bittelus* et *Laevelus* (sous la forme du génitif *Laeveli*). Les autres sont morts. Trois sont cristallisés sous un aspect archaïque, *Precele* (nominatif-accusatif), *Boielis*, *Ibocelis* (génitif primitif). *Soliceli* est resté figé en son pluriel. *Aterelanus* seul a revécu d'une existence factice avec un suffixe nouveau. Au contraire, il est exceptionnel qu'un mot en *elius* soit paralysé³. Il se décline, il obéit encore aux règles du nombre et du genre. Il se compose avec des suffixes celtiques ou latins⁴. En cette dernière combinaison, il se révèle comme un gentilice romain.

On peut ainsi diviser les noms de lieux locaux de l'inscription en deux classes : l'une, de ceux qui se terminent par la désinence *us*, *a*, précédée immédiatement d'une consonne ; l'autre, de ceux où cette désinence est précédée de l'*i*. Ce n'est pas que les premiers ne soient déjà le plus souvent des mots dérivés. Mais quand

1. *Catmelus*, Tite-Live, XLI, 1, 8; *Hosela*, C. I. L., XII, 3118; *Metela* (cogn.); *Saidelus*, XIII, 10003, 54 (nom de potier); etc.

2. C. I. L., V, 5257, *L. Rusticelius Ouf. Secundus*; V, 6356, *M. Cuppeli*; V, 7763, *Negelia Noniana*; V, 7813, *M. Avelius*; V, 7932, *C. Mulletius*; XII, 5726, *Q. Mulletius* (XII, 201, *M. Multilius*, et XII, 175, *M. Mollitius*); XII, 214, *Muninellia Luciana*. On pourrait multiplier ces exemples. — Contra, quelques noms indigènes : V, 7838, *Enistalus Ponelius* (cf. V, 7872, *P. Enistalius P. f. Cl. Paternus*) : il se pourrait que *Ponelius* fîsse fonction de gentilice par rapport à *Enistalus*. Pourtant, il n'y a pas de prénom, et un personnage de cette famille s'appelle *Premelius* tout court.

3. *S. Atiella*, 1, 97; *f. ou s. Tuppilia* (5, 32), à côté de *Tuppilius*, 1, 100.

4. *Milleliacus*, *Pulleliacus*, *Cambelianus*.

ils peuvent s'analyser, leur finale apparaît simple. C'est sur elle qu'il s'en est formé une autre en *ius*, *ia*, de physionomie latine. Dans *Rubacausti*, on retrouve des éléments multiples : le mot se décompose comme *Velac-osta*¹, *Vilagostes*². Or, il est à remarquer que *Velacosta* est le nom d'une femme indigène et que *Vilagostes* est le *cognomen* d'un personnage romanisé; *Velagostius*³ est le mot latinisé, admis au rang de gentilice, plus récent que *Vilagostes*. De même *Rubacausti* semble n'avoir pas été touché de cette influence latine qui se fait sentir dans la forme *Rubaco[s]tius*.

Ainsi, les noms dérivés en *istus*, *isto* (*Lospistus*, *Varisto*), en *ita*, *itta* (*Biturrita*, *Suffitanae*?, *Ibitta*), *atus* (*Tuscluat*, *Ju..inata*), *ellus*, *ella* (*Statiellus*, *Spennella*), *ennus* (*Bagiennus*, *Clennanus*), *genis*, *genus* (*Undigenis*, gén.; *Carigenus*), *inus*, *onus* (*Tudinus*, *Helvonus*), *rus* (*Cinnerus*, *Cloustrus*, *Collacterus*), sont des mots restés indigènes vis-à-vis des épithètes latines qu'on aurait pu former sur eux⁴. Par contre, les formes en *onius*, *unius* (*Bitunia*, *Mettunia*, *Vembrunius*, *Lapponianus*, *Larconianus*, *Litonianus*, *Succonianus*, *Sevuonianus*, *Tarbonia*, *Ulamonius* (*Ulamunius*), *Veconianus*, *Vipponianus* (ou *Vippunianus*⁵), en *emius* (*Albitemius*⁶) et d'autres en *ius*, *ia*, *io* (*Genavia*⁷, *Laevia*, *Uccia*, *Veccius*) rappellent invinciblement des mots plus simples. Les

1. C. I. L., V, 7853.

2. *Ibid.*, V, 7837.

3. *Ibid.*, V, 7729.

4. Les mots en *genus* sont toujours des noms simples d'indigènes ou des *cognomina*; les noms en *genius* des gentilices romains. — A *Cloustrus* correspond le gentilice *Cloustria* (XII, 3193); à *Collacterus*, *Collacterius*, qu'on trouve dans l'inscription, dans la forme *Collacterianus*; à *Tudinus*, un gentilice *Tudinius*, sur lequel s'est composé le nom de lieu *Tudiniacus*.

5. Les formes en *onius-unius* sont presque exclusivement employées pour des gentilices. A titre d'exemple, on peut citer *Q. Malonius* (V, 5163), *C. Nummonius* (V, 5165), *P. Cobrunius* (V, 5286) (*Cobrunus*, V, 5817, est un *cognomen*), *Nammonius* (III, 11584), *T. Minuconius* (V, 6953), *M. Nemunius* (V, 7915) ou *Nemonius* (XII, 3760, 3761), *Q. Luccunius*, XII, 218 (ou *Lucconius*, VI, 2714, et XIII, 5010). Comme exception très rare, on peut citer *Vibius Veamonius* (V, 7856), tandis que *Veamonus* est employé comme *cognomen* dans *Atilia Veamona* (V, 7813). Les formes en *onius*, *unius* dans la table même sont très souvent des gentilices romains qui se sont combinés avec le suffixe *anus*.

6. Au mot *Albitemius* s'opposent les simples *Caeptiema*, *Berigiema* de l'inscription de Gênes (V, 7749, l. 8 et 19).

7. *Genavia* de *Genava*, *Laevia* de *Laevus* (*Laevi*, Ligures de la région du Tessin), *Uccia*, *Veccius*, gentilices formés sur *Ucco*, *Uccus* et *Vecco*.

uns ont été épargnés par l'influence latine; les autres ont déjà reçu son empreinte.

DE LA CRISTALLISATION DES PLUS ANCIENS NOMS DE LIEUX.

Parmi ces noms de lieux indigènes, beaucoup peuvent désigner des objets ou des groupes d'objets, des qualités, des aspects, des plantations de la terre. Pourtant, à l'examen des radicaux, il apparaît que certains remontent à des noms de personnes. Bien plus, ce sont ces noms de personnes eux-mêmes. Avant d'employer, pour désigner le fonds romain, le nom du propriétaire associé au suffixe *anus*, on a combiné plus volontiers celui-ci avec d'autres suffixes; mais surtout on a pris le gentilice lui-même, non pas comme un substantif, mais comme un adjectif capable à lui seul de qualifier la possession¹. Dans la table de Veleia, on rencontre ainsi de ces terres désignées d'un simple gentilice romain². Comme les mots indigènes en *ius* jouent dans l'onomas-tique régionale le rôle de gentilices, il est très probable que ceux de l'inscription sont en partie des noms de citoyens, d'âge récent, qui se sont transmis, sans changement aucun, aux fonds que ces néo-romains possédaient.

Mais, quelles que soient les périodes où s'implantèrent sur le sol ces termes ligures, ces noms locaux latinisés, ces premiers gentilices romains, les colonisations qu'ils représentent ont disparu depuis longtemps déjà. Au moment où fut dressé le premier catalogue des terres dans la région, la dénomination officielle du fonds se formait à l'aide du gentilice et des suffixes *anus* ou *acus*³. Si les premiers propriétaires s'étaient perpétués en des descendants du même nom, les terres auraient été inscrites au cadastre sous les formes ordinaires. Le nom indigène transformé en gentilice aurait toujours pris la finale officielle. Si, au contraire, après la disparition des premiers colons, d'autres, romains,

1. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, p. 561 et 563.

2. 4, 41 : *Fundus Alfia* (*Munatianus Ancharianus*); cf. *Travano cum Alfiano et Ancariano*, charte pour l'abbaye de Bobbio de 888 dans Schiaparelli, *I diplomi di Berengario*, p. 6, l. 10; 6, 40 : *Colonia Ferrania*. Et surtout les noms de *pagi* formés sur des noms de personnes : *Domitius*, *Julius*, *Valentinus*, *Valerius*, *Velleius*.

3. La forme *acus* existe dans la Gaule Cisalpine à côté de la forme en *anus*. Dans l'inscription, un *vicus* s'appelle *Caturniacus*, des fonds voisins *Caturniacus* et *Caturnianus*.

avaient pris leur place et continué la culture, le fonds, qui aurait revêcu par eux, aurait adopté leur nom. Il faut donc admettre que les mots désignant des biens, qui n'ont pas les suffixes ordinaires en *anus* ou *acus*, s'appliquent à des terres qui, au moment du cadastre, étaient libres, soit qu'elles l'aient toujours été, soit qu'elles aient été abandonnées.

Aussi bien le souvenir des premiers colons qui les exploitèrent est-il déjà évanoui. La plupart de ces noms de lieux ne vivent plus que d'une vie atténuée. Quelques-uns réagissent encore à toutes les règles de la déclinaison, du nombre et du genre. D'autres n'obéissent plus qu'à moitié. La plupart sont paralysés sous une forme fixe ou adoptent ici et là des formes différentes, des désinences diverses. Les contemporains de Trajan, qui emploient ces termes, ont perdu ou perdent le sens de leur valeur originelle. Le nom de personne variable devient le nom de lieu invariable. Comme à l'époque mérovingienne et carolingienne, les noms de fonds formés pendant la période romaine à l'aide d'un nom de personne et des suffixes *anus*, *acus*, se cristallisent déjà plus ou moins vite selon les pays, pour donner naissance aux noms actuels de village; de même les noms de terres préromains subsistent encore dans la région de Veleia, au temps de Trajan. Mais leur âge se révèle non seulement à leurs radicaux, à leurs suffixes étrangers, mais aussi à leur rigidité partielle ou complète. Ce sont des mourants ou des morts, témoins d'une colonisation disparue.

V.

LA PETITE PROPRIÉTÉ ROMAINE. SES TRANSFORMATIONS. — SON ÉTAT SOUS TRAJAN.

DES ORIGINES LOCALES DE LA PROPRIÉTÉ.

Le plus grand nombre des fonds connus par l'inscription portent un nom composé sur un gentilice. Les citoyens auxquels ils le doivent sont d'origine diverse. Les uns furent des Italiens que des assignations de terres individuelles attirèrent en ces montagnes dépeuplées par les guerres et l'exil en masse des Ligures¹. D'autres vinrent des colonies de la plaine voisine : car, si des Gaulois s'installèrent dans l'Apennin de Veleia, il est bien probable que les colons de Plaisance les y suivirent ou les y accompagnèrent². D'autres, plus nombreux peut-être que les noms de la table ne permettent de le supposer, furent des affranchis qui reçurent de leurs anciens maîtres un bien qui leur permit de subsister en leur liberté nouvelle³. Enfin, parmi les indigènes eux-mêmes, les uns gardèrent leur ancien nom plus ou moins latinisé ; mais beaucoup, peu soucieux de porter la mémoire de leurs origines, adoptèrent un gentilice nouveau, d'aspect bien romain. Selon toute vraisemblance, la propriété veleiate n'eut pas, comme celle des régions où furent installées des colonies, à subir, une ou plusieurs fois, de bouleversements totaux ou subits. Le sol s'y prêtait mal. Parmi les possesseurs qui donnèrent leur nom aux

1. Veleia ne fut pas une colonie, mais il est très possible qu'en son territoire on ait fait des assignations de terres *viritim*. En cet Apennin ligure, dont la pauvreté décourageait le colon, les Romains eurent souvent à repeupler systématiquement. Pline l'Ancien ne dit-il pas du territoire d'*Album Ingaunum* (Albenga) qu'on y distribua trente fois des terres (Pline, *N. H.*, III, 46) ?

2. Cf. p. 46.

3. Quelques noms de fonds sont formés sur des noms d'esclaves gentilisés, mais des affranchis, dont l'origine servile n'était reconnaissable qu'à leur *cognomen*, ont donné à leur terre le nom qu'ils avaient adopté de leur ancien maître. Le *f. Marcilianus* (7, 5) appartient à un voisin de Marcilius Pietas, dont le *cognomen* est très probablement celui d'un affranchi. Le fonds prit son nom, soit de la famille de son patron, soit de la sienne.

terres, certains étaient peut-être par leur famille étrangers au pays, mais beaucoup étaient les descendants romanisés des Ligures et des Celto-Ligures, habitants primitifs de cette montagne.

DU RECENSEMENT DES TERRES PAR LES ROMAINS.

La propriété locale fut donc en son ensemble non pas constituée par les Romains, mais reconnue par eux¹. Les indigènes qui devinrent citoyens quand le droit de cité fut concédé à la Gaule Cisalpine devinrent en même temps propriétaires de plein droit. Leur possession fut légitimée, inscrite à leur nom en un cens foncier qui catalogua leurs terres.

Malheureusement, comme Veleia ne fut pas une colonie, on ne saurait trouver dans les *agrimensores* le modèle de son cens. C'est dans l'inscription même qu'il faut rechercher son caractère. Il ne put être dressé qu'après 49 av. J.-C., quand la région reçut le droit de cité; mais des années purent s'écouler avant que l'expertise des biens-fonds et des fortunes eût été entreprise et terminée. Bien des noms de fonds remontent à des propriétaires affranchis qui ne peuvent guère avoir vécu que sous l'Empire². Pourtant, au moment où fut rédigée l'inscription de Veleia, le premier cens avait été effectué depuis longtemps, puisque les propriétaires contemporains de Trajan n'appartiennent que par exception à la descendance de ceux qui déclarèrent les biens à leur nom. Il faut donc admettre que plusieurs générations avaient passé, que les anciennes familles s'étaient presque toutes éteintes, que de nouvelles avaient pris leur place. Un tel changement du personnel de la propriété n'aurait pu se produire dans la courte période qui sépare le dernier cens général, celui de Vespasien, du règne de Trajan, en moins de quarante ans. Ce n'est pas trop, que de faire remonter jusqu'à Auguste cet enregistrement des fonds. Peut-être le cens veleiate est-il contempo-

1. Si, comme dans une assignation coloniale, les fonds de la région de Veleia avaient reçu chacun un propriétaire différent, on ne trouverait pas dans la table les traces d'une propriété qui a déjà évolué. Au moment où fut dressé le premier cens, il y avait déjà dans le même *pagus Albensis* plusieurs fonds des Antonii et des Calidii, qui n'étaient pas le produit de la division d'une même terre, mais des champs différents séparés les uns des autres.

2. Voir p. 48.

rain de l'immense opération censuaire qu'entreprit cet empereur.

Il reposa sur un cadastre général des terres de la cité. Car, si la propriété privée seule avait fait l'objet d'une simple déclaration, inscrite en un livre foncier, les terres libres de tout temps ou vacantes n'auraient pas été enregistrées. Plus tard seulement, à mesure qu'elles auraient été appropriées à la culture, usurpées ou achetées par des particuliers, elles auraient pris dans les revisions du cens le nom de leurs possesseurs. Il n'en est pas ainsi. Acquisées et exploitées par un citoyen, elles gardent l'appellation générale qu'elles avaient comme terres incultes. Pour que ce nom se perpétue ainsi, il faut qu'il soit aussi intangible que ceux des fonds primitifs, qu'il ait été gravé comme eux sur une *forma*, carte cadastrale qui représentait tous les territoires aménagés ou non à la culture, objet ou non de la propriété privée.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE TERRES; LES COMMUNAUX.

L'inscription de Veleia, en conservant le souvenir de ce premier cens, nous donne quelque image de la situation foncière qu'il enregistra. Les terres se partageaient entre les *fundi* et les *saltus*. Les uns comme les autres pouvaient être de pleine propriété, mais si le *saltus*, avec ses pâturages et ses forêts, était le plus souvent du domaine immédiat ou éminent de la cité, le *fundus*, cultivé lui-même, était quelquefois installé sur le territoire municipal et reconnaissait les droits de la république veleiate par le paiement régulier d'un *vectigal*¹. Une fois cet impôt acquitté, le possesseur du fonds ou du *saltus* était quasi-propriétaire, puisqu'il avait la faculté, qu'il exerce au temps de Trajan, de déclarer des biens vectigaliens en garantie d'engagements pécuniaires qu'il assumait envers l'Etat.

En cette terre de montagne, le fonds cultivé était rarement bâti. Du moins, l'inscription ne signale-t-elle que peu de maisons sur les biens². Il se peut que la grande propriété en ait détruit,

1. Il est en effet remarquable que certains propriétaires qui n'engagent que des fonds en une seule série soient soumis au *vectigal*. Ces fonds sont donc des terres vectigaliennes. Voir, par exemple, les engagements 38 et 40.

2. Les deux sénatus-consultes Hosidien (44-46 ap. J.-C.) et Volusien (56 ap. J.-C.) sont dirigés contre la spéculation de ceux qui détruisaient les maisons pour en vendre les matériaux. Il s'agit aussi des édifices ruraux (*ruinis domum villarumque*, C. I. L., X, 1401, l. 10).

que les contemporains de Trajan n'aient pas toujours cru devoir engager la maison d'un fonds en même temps que la terre¹. Mais il est plus probable qu'autrefois comme aujourd'hui l'habitat était concentré en villages, en *vici*, et que le cultivateur se rendait d'eux à son fonds pour le cultiver. Même les maisons déclarées sont souvent de si faible valeur qu'on est en droit de se demander si ce ne sont pas seulement des étables ou des remises, et non des demeures pour l'homme.

Le fonds est quelquefois engagé avec des dépendances. Les unes sont des parties d'autres fonds qui se sont, avec le temps, associées à lui². Mais les autres lui appartiennent primitivement. Ce sont les *communiones*. Ces *communiones* sont toujours attachées au fond, où elles ont les mêmes voisins que lui. Pourtant elles ne sont pas, comme lui, aménagées à la culture. L'inscription témoigne elle-même une fois que ces *communiones* sont des forêts³. Mais, là même où elle ne dit rien de leur nature, on s'aperçoit, en considérant le milieu où elles s'étendent, que ce sont des bois ou des pâturages. Presque toujours les biens qui possèdent des *communiones* sont découpés en d'anciens *saltus*⁴, au voisinage des frontières du *pagus*, près des marches qui les séparent⁵. Le fonds dont elles dépendent a été défriché aux limites de la forêt ou du pacage. Les *communiones* sont les terres incultes qui lui sont attribuées.

Il ne faut pourtant pas se tromper au mot et considérer les *communiones* comme des communaux dont les propriétaires d'une même région auraient leur part. Ce qui distingue les *communiones* du communal moderne, c'est qu'elles touchent toujours au fonds. Plusieurs biens peuvent avoir droit sur elles, mais ces

1. L'immense propriété qu'est le *f. Cabardiacus vetus* devait avoir sur son sol des maisons autour du sanctuaire de la Minerve *Cabardiensis* (cf. *C. I. L.*, XI, 1301 et 1306, et en général les inscriptions, XI, 1292-1308).

2. *Merides* (2, 14; 3, 2 et 8; 6, 97; 6, 86; 7, 15); sur le sens du mot, voir A. Schulten, *Hermes*, 1906, p. 5. *Locus agri*, 4, 43. Les *debelli*, 4, 39; 3, 73; 7, 37, doivent être des pâturages; ce mot ne se retrouve pas ailleurs.

3. 1, 87 : *Cum silvis communionibus*.

4. 3, 57, *f. Bivelius*; 3, 59, *f. Spannella*; 3, 60, *f. Ibocelis*; 3, 64, *f. Attidianus Torianis*; 3, 67-8, *f. Roudelius Glitianus*.

5. Outre les fonds précédents, voir, 4, 85, le *f. Antonianus Collianus Valerianus Cornelianus cum comm.* (*Albensis* et *Martius*); 5, 21, *f. Vorminianus Precele cum jure Appennini Areliasci et Caudalasci et communionibus* (*Domitius et Eboreus*). Voyez ici p. 44.

biens doivent leur être immédiatement voisins. En outre, le communal est une terre d'usage dont la propriété éminente appartient à une collectivité organisée, les *communiones* partagent la condition du fonds. Que celui-ci soit objet de pleine propriété ou soit soumis au *vectigal*, elles ont le même régime que lui. Les *communiones* sont donc les terres incultes dont les fonds ont la possession ou la jouissance perpétuelle commune¹.

Au milieu d'un pays de montagne où le petit bétail devait apporter à la propriété des ressources que la seule culture ne lui permettait pas d'espérer, il est naturel qu'on ait au voisinage du fonds les pâturages qui en sont l'annexe nécessaire. On pourrait même s'étonner de ne pas trouver plus souvent ces *communiones* attenantes aux terres. En réalité, la petite propriété, toujours ardente à défricher le sol, a détruit ces pacages forestiers qu'elle avait à l'origine auprès d'elle. Souvent, dans l'inscription de Veleia, le fonds de nom romain est associé en une unité à un autre de nom indigène. Au moment où fut établi le premier cens, ce dernier était inculte. Voisin des champs, il était leur annexe nécessaire. Le bétail des possesseurs limitrophes venait paître sur lui. Peu à peu, au lieu de le conserver jalousement indivis, les fonds en accaparèrent une partie. Enfin, quand la petite propriété en vint à se concentrer, quand un seul eut en main les biens qui commandaient tous au même pâturage, il devint de fait en même temps le maître de celui-ci.

FONDS A NOMS SIMPLES ET FONDS A NOMS COMPOSÉS;
DE LA RÉSISTANCE DE LA PETITE PROPRIÉTÉ.

Le cadastre primitif nous a conservé les noms de 300 propriétaires environ. Quelques noms se répètent, mais, comme les fonds qu'ils désignent sont le plus souvent en des *pagi* différents, éloignés même les uns des autres, ils ont à l'origine appartenu à des individus distincts. Très peu de propriétaires devaient posséder plusieurs biens. C'est à peine si, dans le *pagus Albensis*, les Anto-

1. Les *communiones* sont dans l'inscription l'équivalent des *communia*, des *compascua*, des *communalia* signalés par les *Agrimensores* (Frontin, *De Controv. agr.*, p. 48, 21, et p. 55, 20; Siculus Flaccus, *De condic. agrorum*, p. 152, 12-17, p. 157, 9-11; Hygin, *De limit. constit.*, p. 201, 12-18). Sur la valeur de ces expressions, voir le récent travail de C. Trapenard, *l'Ager scripturarius*, p. 165-169, qui résume les ouvrages antérieurs.

nii et les Calidiï s'étaient déjà constitué, en plusieurs points du territoire, un patrimoine qui dépassait la moyenne. La valeur des fonds simples de nom romain est très variable. Le *fundus Petronianus* est estimé 4,000 sesterces. Le *fundus Cabardiacus vetus*, 210,000. Mais, pour ne s'arrêter qu'à ces deux extrêmes, le *fundus Petronianus* n'est qu'une parcelle d'une terre plus vaste¹. Au contraire, le *fundus Cabardiacus* peut tirer son nom d'un village antique et représenter, en réalité, plusieurs fonds élémentaires primitivement distribués autour de ce centre d'habitat². Dans l'inscription, un grand nombre de biens à nom unique valent de 30,000 à 50,000 sesterces³. Les propriétés reconnues par le cadastre pouvaient avoir, au mieux, cette valeur moyenne. Le bien rendait annuellement 2,000 à 3,000 sesterces de fruit⁴. C'était une petite médiocrité.

Si beaucoup de fonds n'ont qu'un seul nom, bien plus encore en portent deux, trois, quatre et même davantage. Pourtant ils ne constituent en général qu'une seule exploitation, puisque, sauf exceptions, ces terres sont associées en un fonds⁵. On pourrait croire que celui-ci représente toujours l'ensemble de plusieurs biens primitifs réunis par un seul propriétaire sous une même raison. De fait, il en est ainsi quelquefois. Certains de ces composés ont une valeur si forte par rapport à la moyenne ordinaire des prix des fonds simples qu'ils sont vraisemblablement formés d'une réunion de ceux-ci⁶. Sur certains points, la petite propriété originelle se concentre.

Mais, par contre, d'autres ensemble sont estimés si peu qu'il est bien difficile de croire que les éléments qui servirent à les constituer soient eux-mêmes des unités foncières complètes. Le *fundus Munatianus Praestanus Vibianus Vaculeianus* ne vaut que 14,000 sesterces⁷, les deux *fundi Alboniani Vibulliani* et les deux

1. Voir plus bas, p. 65.

2. Cf. p. 10.

3. Voir la liste double établie pour Veleia et Plaisance par Mommsen, *Hist. Christen*, II, p. 132-133.

4. Mommsen, *ibid.*, p. 128, n. 2.

5. Par exemple, 1, 12-13, on lit : *fundus Manlianus Storacianus Calpurnianus*. Les trois unités primitives sont associées en un seul *fundus*.

6. 4, 84 : le *f. Antonianus Collianus Valerianus Cornelianus cum communio-nibus* vaut 180,000 sesterces ; 4, 71 : le *f. Cassianus Novianus Rutilianus Plautianus Antonianus Cocceiasius*, 130,000 sesterces.

7. 1, 30.

*fundi Antoniani*¹, que 18,000 sesterces ensemble. Le groupement apparent de ces terres dissimule mal une division de chacune. Quelquefois, le fonds composé n'est en réalité qu'une partie de l'ensemble qu'il paraît à lui seul constituer. M. Virius Nepos engage un *Munatianus Attianus*² pour 28,000 sesterces. On pourrait supposer qu'il s'agit ici de deux biens simples associés, valant en moyenne 14,000 sesterces chacun. Mais Virius Nepos engage encore un autre fonds *Munatianus Attianus* au prix de 14,000 sesterces³. Il est évident que la terre de 28,000 sesterces et celle de 14,000 sont des parts d'un *fundus Munatianus Attianus* de 42,000 sesterces. Si M. Virius Nepos, au lieu d'être propriétaire des deux parcelles, n'en avait possédé qu'une seule, on pourrait penser que l'un ou l'autre de ces fonds *Munatianus Attianus* était composé de deux fonds entiers.

A plus forte raison serait-on tenté de le croire quand l'inscription, même associant deux terres, les considérât comme deux fonds. C'est ainsi que M. Antonius Priscus déclare les deux fonds *Alboniani Vibulliani*⁴. Il est bien difficile de les considérer chacun comme des entiers, puisque, avec deux fonds *Antoniani*, ils ne valent ensemble que 18,000 sesterces. Heureusement, un autre exemple permet de comprendre en quel sens ces deux fonds constituent des groupes. Le même propriétaire engage en effet les deux fonds *Valiani Antoniani Messiani Caturbiani*⁵. Cette déclaration paraît de prime abord contradictoire. Mais la difficulté se résout si l'on regarde comme unité le *fundus Valianus Antonianus Messianus Caturbianus*. Ce fonds complexe, divisé en deux parts au moins, qui chacune ont pris leur individualité, s'est recomposé plus tard. Mais le souvenir de la division ne s'est pas perdu. Or, ces deux fonds valent 32,000 sesterces. Un seul *fundus Valianus Antonianus Messianus Caturbianus* peut donc être estimé, si la division s'est faite en parts égales, à 16,000 sesterces. L'élément du composé que nous connaissons par l'inscription n'est donc sans doute qu'une parcelle de chacun des fonds primitifs. Il doit en être de même de tous ces fonds qui sont nommés au pluriel. Les deux *fundi Alboniani Vibulliani* ne sont pas deux

1. 1, 68-70.

2. 1, 15.

3. 1, 17.

4. 1, 68.

5. 1, 81.

biens entiers réunis, mais deux parcelles assemblées d'un *fundus Albonianus Vibullianus* plus ancien. Et cette terre même, si l'on en juge d'après l'exemple du *fundus Munatianus Attianus*, peut n'être qu'une réunion de deux parcelles.

Plusieurs des fonds ainsi composés ont quelquefois un ou plusieurs de leurs noms semblables. Relevant du même *pagus*, ils appartiennent au même milieu de propriétés. Ils ont même possesseur et mêmes voisins, ou bien les maîtres de chacune des terres sont réciproquement voisins. Les Annii déclarent ainsi les *fundi Vatin[i]ani Toviani*¹ limitrophes des terres des Lucquois et d'Annia Vera et le *fundus Attidianus Tovianis*² à proximité d'un bien de Coelius Verus. Coelius Verus, de son côté, engage un *fundus Valerianus Tovianae Adrusiacus Lucilianus* qui touche aux biens d'Annia Vera et des Lucquois³. D'après l'ensemble des propriétés désignées, on s'aperçoit que ces trois séries de terres sont limitrophes. Le fonds *Toviani* ou *Tovianae*, qui reparait en chacune, s'est divisé entre elles. Chaque propriétaire n'en détient qu'une partie.

On pourrait multiplier les exemples démontrant la variété de cette parcellisation du sol qui se révèle sous l'apparent groupement des fonds. A plus forte raison, les terres à nom unique ne doivent-elles pas avoir échappé à ce morcellement. Maelius Severus possède un *fundus Petronianus* dont Vettius Fortunatus est voisin⁴. Il en possède un autre auquel Vettius Fortunatus touche encore⁵. Chacun des deux est évidemment le produit d'une division du même fonds primitif. Il est même probable qu'un troisième *fundus Petronianus* de M. Virius Nepos⁶ et qu'un *fundus Novellianus Petronianus* de Maelius Severus⁷ sont encore des fragments détachés de cette ancienne unité. Ainsi s'expliquerait la faible valeur de toutes ces terres⁸. Le même Maelius Severus engage un

1. 3, 62.

2. 3, 64.

3. 7, 41.

4. 4, 64.

5. 4, 77.

6. 1, 10.

7. 4, 78-79.

8. Le *fundus Petronianus* de M. Virius Nepos vaut 4,000 sesterces; le *f. Petronianus* 1/2 (4, 64) est estimé, avec un autre, 12,000 sesterces; les *f. Petronianus* (4, 77) et *Novellianus Petronianus* 1/2 (4, 78-79), avec trois autres, 20,150 sesterces.

fundus B[r]aetianus et un *fundus Braetianus Caninianus*¹, qui ont tous deux Vibius Severus et C. Novellius pour voisins et sont par conséquent limitrophes. Le *fundus Braetianus* est encore une parcelle d'un premier fonds *Braetianus*, dont un autre morceau s'est associé avec l'ensemble ou une partie du *Caninianus*.

Même les fonds qui semblent avoir conservé leur unité originale peuvent n'être que des portions. M. Antonius Priscus engage un fonds *Atilianus*, puis un autre avec ses forêts². Rien ne révèle au premier abord que chacun d'eux ne soit qu'un fragment d'un ancien tout. Mais tous deux ont Atilius Firmus pour voisin. Il est dès lors permis de les associer. Bien plus, il est hors de doute que la famille d'Atilius Firmus qui posséda jadis l'ensemble de la terre en a gardé, dans la personne d'un des descendants, une partie voisine des deux autres qu'elle a dû aliéner.

A côté des partages qu'elle dissimule, il en est d'autres que l'inscription reconnaît. Des fonds simples ou composés sont engagés pour une moitié, un ou plusieurs tiers, quarts, sixièmes, huitièmes, douzièmes, vingt-quatrièmes. Ces fractions sont si nombreuses, de divisions si variées et quelquefois si élevées³, qu'elles marqueraient assez à elles seules l'importance du phénomène de la division du sol dans le pays, si cette parcellisation apparente ne s'opérait sur des terres qui déjà en ont subi une autre, souvent insoupçonnable.

On peut même s'étonner que l'une soit encore manifeste, tandis que l'autre n'est pas indiquée. Il ne peut être question d'oubli de la part du rédacteur de l'inscription ou du lapicide, car ces fautes seraient vraiment trop nombreuses et d'autant plus inexcusables que dans la numération latine la fraction a souvent besoin, pour s'exprimer, de circonlocutions nombreuses et délicates. Comment se fait-il alors, pour ne citer qu'un seul exemple, que le *fundus Munatianus Attianus*, engagé ici pour un tiers et là pour deux tiers, pour 14,000 et 28,000 sesterces, soit déclaré

1. 4, 62 et 69.

2. 1, 85 et 87.

3. 2, 54 : le *f. Messianus* est engagé pour $\frac{1}{3} + \frac{1}{24}$. Or, un $\frac{1}{3} = \frac{8}{24}$; $\frac{1}{3} + \frac{1}{24} = \frac{9}{24}$, soit $\frac{3}{8}$. Dès lors, l'indication du fractionnement la plus simple était $\frac{1}{4}$ (ou $\frac{2}{8}$) + $\frac{1}{8}$. Si la fraction est ainsi produite, il faut que l'élément de la division ait été le $\frac{1}{24}$ et qu'au moment du partage du fonds il ait fallu distribuer des parcelles de la superficie ou de la valeur du $\frac{1}{24}$. On pourrait multiplier les exemples.

sans l'indication de ces fractions, que la table de Veleia, d'ordinaire, se fait si grand scrupule de noter avec exactitude?

Il faut chercher l'explication de cette apparente anomalie dans la tenue même des livres fonciers. Sur la *forma* primitive était rédigé un catalogue des terres détaillé qui était le commentaire de cette carte cadastrale. Mais, pour enregistrer les groupements, les divisions de la propriété, il était nécessaire, alors comme aujourd'hui, de posséder un second livre annexe du premier, sur lequel était noté, à côté du fonds primitif, son histoire. S'il se partageait entre plusieurs propriétaires, s'il s'associait à d'autres terres, le livre des mutations tenait à jour le récit de cette évolution.

Venait un moment où la fortune immobilière devait être recensée. Le fonds divisé, les fonds groupés, les parcelles associées de fonds différents étaient inscrites au nouveau cens et formaient dès lors, quel que fût leur passé, des unités. Sans doute, comme la *forma* était intangible, celles-ci gardaient le nom des terres élémentaires dont elles étaient constituées, et l'on pouvait, par retour aux anciens registres, remonter jusqu'aux origines cadastrales; mais les catalogues du dernier cens servaient désormais comme de livres usuels sur lesquels l'administration recommençait à noter les transformations de la propriété jusqu'à ce que fût ordonnée une nouvelle mise à jour de l'état foncier. Et c'est ainsi que dans l'inscription de Veleia une partie des mutations est définitivement reconnue, mais difficile à découvrir. Au contraire, les plus récentes, moins nombreuses sans doute que les anciennes, sont provisoirement attestées par l'inscription jusqu'à ce que survienne un cens qui les régularisera, mais les effacera presque. Les revisions cadastrales permettent, en effet, de se représenter le groupement des parcelles, mais non pas la parcellisation même.

Ainsi à elle seule l'association en un seul fonds de plusieurs terres n'est pas un indice des progrès de la grande propriétés. Il est tout à fait remarquable que, sauf exception, les fonds composés n'ont guère plus de valeur qu'un fonds simple moyen. Le groupement apparent des terres n'est, en réalité, qu'une reconstitution de leurs parcelles.

Il y eut donc au premier siècle une période où la petite propriété fut très vivante, où la lutte fut active entre les agriculteurs

d'un même *pagus* pour l'acquisition des morceaux du sol. Le fonds primitif a pu s'émietter, mais il se recomposa de pièces. La petite propriété ne se détruisait pas. Mais partout son axe se déplaçait. En ce sens, la théorie de Mommsen méritait d'être corrigée.

MENACES DE LA GRANDE PROPRIÉTÉ.

Au début même du second siècle, cette petite propriété se perpétue. Sans doute, l'inscription ne nomme plus pour les biens qu'elle signale que quarante-sept propriétaires. Mais dix encore possèdent moins de 70,000 sesterces; huit autres de 70,000 à 100,000 sesterces. Ce sont des fortunes médiocres. En outre, à côté des individus qui s'engagent, plus de 200 sont leurs voisins¹. Or, les fonds déclarés sont si souvent des parcelles des biens primitifs que ces voisins ont dû très souvent posséder les autres parties. Ainsi, aux 300 propriétaires contemporains d'Auguste, on peut en opposer 250 contemporains de Trajan. A s'en tenir à ces chiffres, on pourrait estimer que la situation foncière n'a guère changé dans la région.

Mais d'autres chiffres protestent aussitôt contre cette conclusion. Parmi les quarante-sept propriétaires qui s'engagent, presque les deux tiers possèdent plus de 100,000 sesterces. Cinq ont encore le cens équestre, quatre autres le cens sénatorial². La plus grande partie des fonds s'est concentrée entre les mains de quelques grands possesseurs. En face d'eux, il reste peut-être presque autant de petits propriétaires qu'il y en avait un siècle auparavant. Mais alors ces puissants domaines n'existaient pas. Pour se former, ils ont pris le meilleur des anciens biens. A côté d'eux, il ne subsiste plus que des parcelles. La petite propriété, sans compter beaucoup moins d'hommes, a conservé moins de ressources.

Surtout son personnel est différent de l'ancien. Si l'on suit les

1. On ne peut donner qu'un chiffre approximatif. Car plusieurs fois le même gentilice revient et l'on ne peut affirmer, en l'absence du prénom ou du *cognomen*, s'il s'agit toujours du même personnage.

2. Pour Coelius Verus, il déclare en deux fois (3, 12, et 7, 37-44) 843,000 sesterces et 150,000 sesterces. En outre, il engagea, entre les mains de Pomponius Bassus, d'autres biens qui ne sont pas énumérés. Sa fortune foncière dépasse donc le million de sesterces.

deux listes des noms de fonds et des noms de personnes, on constate qu'il est assez peu de propriétaires du second siècle qui s'appellent du même gentilice que ceux du premier. Mais, quand des noms semblables apparaissent sur les deux tableaux, et le cas est encore fréquent, ils ne se rapportent pas à des gens du même *pagus*. Quand cette correspondance existe, il est quelquefois bien peu vraisemblable que le contemporain de Trajan soit le descendant de l'autre. Ses biens ne sont pas toujours dans la même région du *pagus*, ou bien son *cognomen* indique assez qu'il est affranchi et n'a pas d'ancêtres. En l'espace d'un siècle, la petite propriété n'a pas seulement perdu ses positions territoriales. Elle a dû faire appel à d'autres éléments. Ces nouveaux venus sont moins attachés au sol qu'ils exploitent que les descendants d'une vieille race paysanne. Moins riches que les anciens possesseurs du pays, moins solidement fixés que les héritiers des familles locales, ils succomberont plus facilement sous les attaques de leurs puissants voisins.

RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ SUIVANT LES « PAGI ».

Cette décadence de la petite propriété est plus ou moins sensible suivant les *pagi*. L'évolution qui menace de la faire disparaître est plus ou moins accentuée à mesure qu'on passe des territoires de montagne à ceux de la plaine. C'est donc dans le cadre du *pagus* qu'il faut comprendre cette transformation. Milieu naturel assez bien clos, canton d'étendue médiocre, il se prête mieux que la vaste cité de création artificielle à cette étude. La statistique, plus proche des individus et des terres qu'elle dénombre, y peut mieux interpréter et corriger ses chiffres.

Aussi les apportera-t-on d'abord en témoignage pour les *pagi* où l'engagement des biens est assez important pour permettre des conclusions sérieuses. Le nombre des noms de fonds primitifs donnera l'idée de l'importance de la petite propriété au moment où la fortune foncière fut, la première fois, recensée. Dans un autre calcul, au lieu de compter seulement les noms différents, on estimera chacun comme une unité toutes les fois qu'il se répétera, et l'on aura quelque image de la parcellisation du sol. Ensuite, on produira le chiffre des exploitations reconnues sous Trajan. Il représentera le premier effort de la concen-

tration des terres qui compense leur division. Enfin, on donnera le nombre des propriétaires qui s'engagent en chaque *pagus* et celui de leurs voisins. Comparé aux autres, il indiquera l'état de la propriété contemporaine par rapport à son passé.

Mais cette statistique locale, moins inexacte qu'une autre qui prendrait pour cadre la cité, ne doit pas tromper elle-même. Il ne faudrait pas accorder à ses chiffres trop d'importance et raisonner sur eux dans l'abstrait. En chaque série, ils prêteraient à une critique. Nous l'avons faite par avance en esquisant l'histoire de la petite propriété. Il suffit, pour frapper chaque nombre, de résumer nos conclusions. — 1° Les noms de propriétés ne sont pas tous formés sur ceux des propriétaires vivants au temps du premier cens. Il ne faut pas tenir compte des termes étrangers. — 2° Dans un même *pagus*, plusieurs fonds peuvent porter le même nom sans qu'ils aient d'abord appartenu au même propriétaire, à la même famille. Surtout, s'ils sont le plus souvent des parcelles d'un bien primitif, ils peuvent cependant, par exception, être eux-mêmes à l'origine des fonds entiers. — 3° Par contre, les terres, groupées de nouveau en une seule unité, représentent souvent non pas la somme des fonds élémentaires, mais seulement un total de quelques parcelles. — 4° En ce qui regarde les propriétaires contemporains de Trajan, beaucoup déjà ne se contentent plus d'avoir des biens en un seul *pagus*. Ils dépassent ses limites. A les compter en chacun des territoires où ils sont possesseurs, on démembrer leur domaine. — 5° Enfin, le caractère de la propriété sera tout autre si elle s'est formée autour du patrimoine familial, ou si elle est sans attaches ataviques avec le sol. Pour cela, il faut en quelque sorte connaître personnellement des individus qu'une statistique compte, mais ne nomme pas. Après toutes les divisions et recompositions de la propriété foncière, on pourrait retrouver sous Trajan le même nombre de fonds composés qu'il y eut autrefois de fonds simples, et tout autant de possesseurs qu'aux origines cadastrales. Et pourtant la propriété aura dans son ensemble subi une transformation radicale si les derniers propriétaires ne sont pas, sauf exception, les descendants des vieilles familles de colons. Ce sont là toutes nuances qu'on ne peut demander à des chiffres de marquer.

Aussi, en les produisant, on doit se rendre compte de leur valeur toute relative. Ils donnent une idée précise des transfor-

mations foncières, mais celle-ci devient inexacte sans commentaires. Ces nombres amorcent la démonstration sans la faire. Inutile dans les *pagi* où les déclarations sont peu nombreuses, la statistique, qui peut servir dans les autres de point de départ à l'étude, a besoin d'être contrôlée, corrigée à l'aide des données concrètes qu'offre assez libéralement l'inscription. A l'aide des noms de propriétaires et de fonds, on peut retrouver souvent la trace des familles, connaître la condition des individus; par l'étude des vicinités, on arrive en certains *pagi* à se représenter le milieu local où se développe chaque domaine.

I. *DIANIUS*. — Bien qu'il y ait très peu de terres engagées dans le *pagus Dianius*, il semble pourtant qu'on doive le prendre pour type du *pagus* de montagne, où la petite propriété primitive s'est le mieux conservée. On soupçonne qu'elle vit là dans un milieu sympathique où elle n'a pas à redouter les entreprises des grands acquéreurs du sol¹. Tandis que dans les *pagi* voisins, en *Statiellus* et *Velleius*, les *Anni* et *Coelius Verus* tiennent les *saltus*, et que *Coelius Verus* pénètre même dans la région des fonds, il n'y a pas en *Dianius* trace encore de leur intrusion. Les propriétaires qui font profession sont parmi les plus petits qui veulent profiter de l'argent mis à la disposition des *Veleiates* par Trajan. Ils déclarent 50,000 à 58,350 sesterces. Autour de leurs fonds se pressent des voisins modestes qu'on ne retrouve pas en d'autres *pagi*. Plusieurs noms de lieux gardent peut-être souvenir de l'effort d'anciens colons indigènes. Mais la toponomastique romaine elle-même témoigne qu'au moment du premier recensement la culture était exercée par leurs descendants. Au temps même de Trajan, les noms de *Valerius Veccunius*, d'*Allelii* prouvent bien que la vieille race liguro-celte restait attachée au sol. Enfin, qu'ils soient fils de Ligures ou de Romains, les *Valerii*, les *Veturii*, les *Clodii* sont des familles de ceux qui jadis

1. Les fonds *Valerianus* et *Metilianus* et *Tudinus* et *Clodianus* et *Veturianus* de L. Licinius doivent être voisins de f. *Valerianus Genavia* et *Liccoleucus* de L. Veturius Severus, qui est attenant à des biens des *Clodii* et de *Licinius*, noms qui autorisent ce rapprochement. En outre, L. Veturius Severus est l'intermédiaire de L. Licinius pour l'engagement de ses biens. La troisième propriété a pour voisins trois *Valerii*. Elle peut donc être dans le voisinage des deux autres. Or, parmi tous ces noms, on ne voit pas apparaître un seul qui soit celui d'un des grands propriétaires de l'inscription.

exploitèrent les fonds *Valerianus*, *Veturianus*, *Clodianus*. En *Dianius*, la vieille propriété subsiste et n'est pas menacée.

II. *ALBENSIS*. — Elle fut en *Albensis* très florissante. Quarante noms de fonds s'y répètent soixante-dix fois. Ils sont de nouveau groupés en trente-six biens appartenant à huit propriétaires qui ont dix-huit voisins¹. Ces chiffres donnent l'idée d'une première colonisation romaine active, d'une division assez intense des terres, qui se recomposent de façon à retrouver presque l'ancien équilibre. Si dans le compte des propriétaires du *pagus* on place ceux qui sont signalés comme voisins, il y a déjà au temps de Trajan une concentration de la propriété. Elle est plus frappante si l'on admet que les huit propriétaires qui font profession ont accaparé la plus grande partie du sol. — La situation de la petite propriété est bien plus grave encore qu'on l'imaginerait à la simple comparaison des nombres. Les hautes terres aux limites du *pagus* vers *Minervius*, *Statiellus* et *Velleius* ont été enlevées à la jouissance commune des habitants du *pagus* par quelques nouveaux venus, les *Annii*, *Coelius Verus*, *Q. Accaeus Aebutius Saturninus*. Au contraire, les fonds du centre se groupent de plus en plus entre les mains de deux familles, celles des *Antonii* et des *Calidii*, depuis longtemps fixées dans le pays. La petite propriété originelle se perpétue à côté de ces puissants voisins. Il y a un *Albonius*, un *Atilius*, un *Decimius*, des *Virii*, des *Vettii*, des *Sextii* et des fonds à leur nom. Pourtant il est remarquable que ces terres ne leur appartiennent plus entières et sont passées au moins en partie aux mains des *Antonii* et des *Calidii*. Tout au plus, comme voisins, ont-ils conservé une parcelle du fonds patrimonial. Aussi bien ces petits propriétaires sont-ils de toutes parts entourés par les grands. Si l'on met à part les *Annii*, *Coelius Verus* et *Aebutius Saturninus*, qui possèdent la région des *saltus*, et si l'on groupe sous de mêmes raisons familiales les cinq *Antonii* et les quatre *Calidii*, il ne reste plus dans le *pagus* que quatorze individus, dont quelques-uns s'associent deux à deux comme parents. Que peuvent-ils espérer, isolés les uns des autres, détenant seulement des parcelles du

1. On ne compte pas un *f. Maternus* et un *f. Paternus*. Ce nombre se réduit à trente-deux si on ne compte pas les noms étrangers. On a attribué au *pagus Albensis* seul le *s. Bitinia* et ses dépendances, qui s'étend sur *Albensis*, *Statiellus* et *Minervius*.

fonds de leurs ancêtres, en face de voisins puissants qui les enferment en un réseau serré? La petite propriété survit encore, mais elle ne s'est pas renouvelée d'un personnel nouveau. Les pâturages du *pagus* lui sont interdits. Deux vieilles familles achèvent de la détruire. Bientôt elle ne sera plus qu'un souvenir.

III. *BAGIENNUS*. — Au nord d'*Albensis*, en *Bagiennus*, vingt et un noms de fonds reviennent vingt-neuf fois, sont groupés de nouveau en quinze unités foncières qui appartiennent à huit propriétaires entourés de neuf voisins. Mais, si l'on déduit des noms de terres ceux qui sont préromains, il semble que la parcellisation n'ait pas été très active, que la recomposition des terres ait compensé leur morcellement et que les biens soient restés partagés entre un personnel assez nombreux de possédants.

Pourtant à l'analyse leur troupe s'éclaircit. Cornelia Severa est l'héritière de Cornelius Severus; elle a recueilli ses biens. Avec les Annii, Coelius Verus, Cn. Antonius Priscus, Licinius Cato, elle appartient à cette série de grands propriétaires qui ont des terres en plusieurs *pagi* et ne relèvent pas spécialement de *Bagiennus*. Dès lors, à côté des Appii, de Vicrius Firmus, des Meturiciali et de quelques petits voisins, il ne reste plus que les Naevii et C. Vibius, dont la fortune foncière soit en grande partie placée en *Bagiennus*.

De tous les individus qui déclarent des terres dans le *pagus*, un seul, C. Vibius, est certainement le descendant d'une vieille famille de la région. Seul il possède des fonds à son nom. Les Naevii, qui engagent six terres et trois colonies, semblent n'en avoir recueilli aucune de leurs ancêtres. Pourtant, ils sont établis dans la région depuis une génération au moins, puisque déjà leur propriété s'est partagée entre T. Naevius Verus, d'une part, et C. Naevius et son pupille, d'autre part. La parcellisation des terres recommence dans les terres des Naevii.

Ni eux, ni C. Vibius, ne sont si riches. L'un n'engage que 155,000 sesterces, les autres ensemble que 200,000. Leurs voisins, les Appii, Fabius Firmus, les Meturiciali, C. Vicrius Firmus, doivent avoir beaucoup moins de ressources. Ces petites et moyennes fortunes sont menacées. Cornelia Severa surveille C. Vibius; les Annii et Cn. Antonius Priscus guettent les Naevii.

Ces grands propriétaires, venus de l'extérieur, risquent de détruire à leur profit ces domaines qui, sauf une exception, ne semblent pas défendus par de vieilles familles attachées au sol.

IV. *DOMITIUS*. — Il n'y a pas en *Domitius* moins de quarante-sept noms différents répétés cinquante-six fois, groupés en trente biens que déclarent quatorze propriétaires. Ceux-ci ont quinze voisins. D'après les statistiques, les terres se seraient peu divisées, déjà fortement concentrées, réunies pourtant encore sous Trajan entre les mains d'assez nombreux individus. Mais les petits et moyens possesseurs qui déclarent leurs terres sont peu nombreux. Sur les confins du *pagus*, les Annii, Coelius Verus, Afranius Aphthorus, Sulpicia Priscilla ont mis la main sur les *saltus*. Dans la région des fonds, un parent des Antonii d'*Albensis*, renonçant presque au *pagus* familial, est venu s'installer récemment en *Domitius* et de toutes parts menace ses voisins. Ceux-ci ne peuvent guère avoir de force de résistance. A peine deux ou trois sont-ils des descendants d'anciens possesseurs. Les autres sont des nouveaux venus. Parmi eux apparaissent en *Domitius* des affranchis : L. Cornelius Helius, L. Cornelius Onesimus, Fisius Dioga, T. Naevius Titulius, Volumnius Crescens et Volumnius Verecundus. Mais ces propriétaires de date récente ne sont ni assez nombreux, ni assez riches pour résister à l'attaque de puissants maîtres de terres qui bordent leurs confins.

V. *AMBITREBIUS*. — En *Ambitrebius*, on connaît cinquante biens distincts à l'origine, nommés soixante-cinq fois. Ils entrent dans la composition de trente-six fonds déclarés par six propriétaires contemporains de Trajan. Outre ces six personnages, il est fait mention de vingt-trois autres propriétaires comme voisins des premiers. Les cinquante fonds originaires sont presque tous de nom romain. Ils se sont assez souvent maintenus indivis. Ce n'est que dans le nord, au voisinage du *pagus Vercellensis*, qu'ils ont subi d'importantes divisions, de grosses concentrations. Pourtant, le personnel des possédants s'est transformé. Il n'y a plus que sept individus qui aient un nom semblable aux premiers colons. Encore n'est-il pas toujours bien sûr qu'ils en soient les descendants. Car, parmi ceux qui s'engagent, un seul, Lucilius Collinus, porte un nom qui se retrouve dans la toponomastique

des fonds au voisinage même de sa propriété. C'est le plus petit propriétaire du *pagus* qui déclare ses biens. Son domaine ne déborde pas les limites du *pagus*. Un autre, médiocre encore, celui de Volumnius Memor, est dans le même cas. Mais le reste du *pagus* se partage presque entre quatre gros possesseurs dont les biens s'étendent d'*Ambitrebius* sur les *pagi* environnants. Il n'y a place entre leurs fonds qui s'associent que pour de chétifs voisins.

VI. *VERCELLENSIS*. — Avec le *pagus Vercellensis*, on aborde déjà la plaine de Plaisance. Bien que la propriété n'y soit pas fortement engagée, bien que les déclarations ne portent guère que sur les terres voisines d'*Ambitrebius*, il semble que la situation foncière y soit tout autre qu'en *Ambitrebius* et dans les *pagi* de montagne. A côté de Volumnius Epaphroditus, de Coelius Verus, de Cornelia Severa, de Mommeius Persicus qui possèdent des biens aux confins des deux *pagi*, il y a de très nombreux voisins. Il en est peu qui soient fixés au sol par leurs ascendants. Au contraire, un grand nombre sont d'origine servile. A côté de Castricius Nepos et de C. Pomponius, dont les ancêtres possédaient peut-être autrefois les *fundi Castricianus* et *Pomponianus*, il y a des affranchis comme Clodius Graptus, Fisius Yacinthus, Olia Calliope, Volumnius Crescens. Une propriété nouvelle s'est formée, remplaçant l'ancienne. Ces petits possesseurs semblent être de force à résister aux grands.

VII. *JUNONIUS*. — A l'est du val Trébie, en *Junonius*, ils se maintiennent aussi. En ce *pagus*, quarante-neuf noms de terres sont répétés soixante-trois fois, réunis au temps de Trajan pour désigner trente fonds simples ou complexes qui appartiennent à six propriétaires entourés de vingt-neuf voisins. Sur les quarante-neuf noms, sept seulement, qui sont étrangers, n'ont pas désigné des colons romains. Les biens se sont divisés assez fortement, mais leurs parcelles se sont groupées de nouveau au point que les unités foncières déclarées sont moins nombreuses qu'à l'origine. Au moment où fut rédigée l'inscription, le morcellement, attesté cette fois explicitement par elle, a si bien repris sur ces nouvelles terres qu'on doit en attribuer des parts aux vingt-neuf voisins dont les possessions limitent celles de six possesseurs engageants. Parmi ceux-ci, Atilius Saturninus seul est un pauvre propriétaire,

qui ne déclare que le *fundus Fonteianus*, au prix de 50,000 sesterces. Les autres sont de plus grands personnages. Mais leurs biens, sauf ceux de Virius Nepos, sont dispersés en plusieurs *pagi*. Ils sont quelquefois en *Junonius* voisins les uns des autres; cependant, la continuité de leurs domaines est interrompue presque partout. Ceux qui leur disputent le terrain doivent être, pour la plupart, des nouveaux venus à la culture du *pagus*. Il n'est qu'un *fundus Attianus* au nom des Attii. Encore est-il bien incertain que ce soit un ancêtre de ces personnages qui ait désigné la terre de son gentilice, car ce gentilice est fort commun. Les autres n'ont pas d'attache ancienne au sol. Beaucoup portent des *cognomina* d'affranchis. Des Atilii s'appellent Adulescens, Palamenus et Saturninus; un Priscus, Palamenus; un Valerius, Adulescens; un Volumnius, Verecundus. Publicius Senex, grand propriétaire du *pagus Herculanus*, dont le nom même indique l'origine, possède une terre en *Junonius*.

VIII. *FLOREIUS*. — La situation est à peu près semblable en *Florieus*. Trente-huit noms de terres, dont six étrangers, reviennent quarante-six fois et se combinent pour désigner vingt-deux fonds engagés par neuf propriétaires qui ont dix-huit voisins. La division du sol a été largement compensée par la recombinaison des parcelles; mais, de nouveau, presque tous les fonds simples ou complexes se morcellent et appartiennent en partie aux dix-huit voisins des neuf engageants. Sauf Granius Priscus, qui déclare ici presque toutes ses possessions, les grands propriétaires Coelius Verus, Dellius Proculus, Maelius Severus, Mommeius Persicus y ont peu de biens et laissent libres beaucoup de champs où les petits, nombreux, peuvent se déployer. De ceux-ci, il n'en est aucun dont le nom se reconnaisse dans la toponomastique des terres.

IX. *HERCULANIUS*. — C'est déjà aux limites de *Florieus*, vers *Herculanus*, que deux affranchis, Valerius Parra et Petronius Epimeles, ont acquis leurs biens. Les engagements sont ici moins importants que dans les *pagi* de montagne de l'ouest et du centre. En aucun pourtant, on ne se rend mieux compte de l'état de la petite propriété, de sa maladie et de la résistance qu'elle y oppose. Deux personnages, Virius Fuscus et Publicius Senex, y déclarent toute une série de fonds, l'un sept, l'autre vingt. Or,

ceux-ci portent presque exclusivement des noms simples. Souvent, ils ont cette valeur moyenne de 40,000 sesterces des biens qui semblent avoir échappé à la division. Avant donc que L. Virius Fuscus et P. Publicius Senex en viennent à les accaparer, ils étaient exploités par de petits propriétaires qui ont subitement disparu. Pourtant, tous ne sont pas morts. Les survivants, très nombreux, se maintiennent aux confins de chacune des terres déclarées. Presque jamais celles-ci ne sont attenantes l'une à l'autre. Presque jamais leurs deux propriétaires ne sont voisins. Ceux qui les séparent ont bien rarement des relations anciennes avec le sol qu'ils cultivent. Ici comme en *Vercellensis*, les affranchis ont succédé sur le terrain aux vieux propriétaires. Les Aurelii (Aurelia Exorata et P. Aurelius), Avillia Philaena, les Olii (Olius Crescens et Olius Pudens), Petronius Servandus, Publicius Seninus, Sulpicia Erato, Volumnius Carpus et bien d'autres sans doute sont des descendants d'esclaves.

Il est impossible de suivre la petite propriété dans les autres *pagi*, où à peine, ici et là, quelques fonds sont engagés. Aussi bien les analyses précédentes suffisent-elles à nous donner une idée de son état. La colonisation romaine primitive ne se maintient plus guère qu'ici et là, par exemple en un *pagus* écarté de montagne. Ailleurs, le personnel des petits possesseurs a dû se renouveler complètement, se recruter en partie parmi les anciens esclaves. Ces nouveaux venus ne semblent devoir résister avec quelque chance de succès que dans les *pagi* voisins de la plaine, sur le sol des collines subapennines, où l'exploitation de la vigne est favorable à leur défense. Mais, dès qu'on pénètre dans la montagne, ils cèdent le terrain : ici pas à pas, comme en *Junonius*. là d'une brusque retraite, comme en *Domitius* devant Antonius. Dans tous les hauts *pagi* de l'ouest, la partie est perdue pour la petite propriété.

VI.

LA GRANDE PROPRIÉTÉ.

Il est arbitraire de déterminer des limites entre la petite, la moyenne et la grande propriété. L'évaluation de la fortune foncière varie suivant les temps et les lieux. Il semble bien pourtant qu'au temps de Pline on puisse compter un fonds de 50,000 sesterces¹ comme suffisant à la vie, de 100,000 comme capable d'assurer l'aisance² et la considération³ dans le cercle de la cité, de 200,000 comme l'assiette d'une prospérité moyenne. Avec le cens équestre, on dépasse déjà les bornes ordinaires d'une richesse locale. Avec le cens sénatorial, on peut faire figure dans l'État. On considérera comme grands propriétaires ceux dont les déclarations atteignent et dépassent 200,000 sesterces, sans pourtant s'interdire de choisir quelques exemples parmi les gens de ressources déjà plus médiocres qui semblent rêver de grossir leur domaine suivant les procédés chers aux grands maîtres de terres.

Ces propriétaires engagent, sauf exception, tous leurs biens disponibles. Plus ils en possèdent, plus ils reparaissent souvent dans d'autres professions comme voisins. Or, quand on cherche à replacer chaque fonds en son milieu, on s'aperçoit que ce sont généralement les mêmes qui sont ici déclarés et servent là de limites. En outre, la formule de l'engagement semble impliquer pour chaque possesseur une profession générale de ses terres, et cette impression devient certitude dans les cas où l'on soustrait de la somme déclarée le prix de biens qui ont fait l'objet de professions antérieures. C'est de la fortune foncière totale qu'on défalque cette valeur.

1. C'est le prix d'un grand nombre de fonds élémentaires, le moindre qu'engagent les propriétaires velleiates.

2. Pline fait don à sa nourrice d'une terre estimée 100,000 sesterces (*Ep.*, VI, 3).

3. C'est le cens du décurionat à Côme (Pline, *Ep.*, I, 19, 2) et peut-être dans les autres cités (Mommsen, *Droit public*, VI, II, p. 451). Mommsen ajoute (*ibid.*, n. 1) : « C'est à un taux de 100,000 sesterces que se lie l'idée d'homme ayant de la fortune; 100,000 sesterces sont la limite des petites successions, tant d'après la loi Voconia... que pour l'affranchi. »

Le prix du sol est toujours calculé net, déduction faite des impôts, des dettes qui le grèvent. Quelquefois aussi, c'est une richesse familiale partagée entre plusieurs parents. Sur les cinq Antonii, quatre s'engagent, et, si chacun d'eux n'apparaît pas gros terrien, leurs fonds, autrefois groupés sous un seul chef et divisés par héritage¹, ne sont pas loin de valoir 1,000,000 de sesterces². D'après leur exemple, on peut soupçonner que les Calidii³ et les Granii⁴, dont un seul déclare respectivement 203,530 sesterces⁵ et 148,420 sesterces⁶, possédaient ensemble beaucoup plus. D'autres individus sont plus riches qu'une seule déclaration ne le laisserait supposer. C. Coelius Verus s'engage pour 843,879 sesterces⁷, mais il l'avait déjà fait deux fois auparavant⁸. Il a plus que le cens sénatorial⁹. Cornelia Severa, qui professe 1,132,150 sesterces¹⁰, est l'héritière de Cornelius Severus, qui possédait encore un *saltus* de 350,000 sesterces¹¹, si bien que sa légataire dispose de 1,500,000 sesterces. C'est la plus grosse richesse individuelle de la région. Il en est ainsi trois autres qui dépassent le million de sesterces¹².

Ce ne sont pas là des fortunes très fortes pour le début du second siècle. Pline, qui parle, sans doute trop modestement, de ses ressources mesurées (*modicae facultates*¹³), était en état d'arrondir une seule de ses terres par l'achat d'un fonds de 3,000,000 de sesterces¹⁴. Mais ces richesses sont énormes pour un pays très pauvre. Les terres estimées couvrent de vastes étén-

1. Tous ces Antonii sont souvent voisins les uns des autres, si bien qu'on doit supposer qu'il s'est fait entre eux un partage de terres autrefois réunies.

2. 919,030 sesterces, mais Antonia Sabina (1, 70) n'est signalée que comme voisine.

3. Calidius Proculus qui s'engage, Calidius Priscus, Calidius Verus, Calidius Vibius (?).

4. L. Granius Priscus qui s'engage et L. Granius Proculus.

5. 4, 21, chiffre rectifié d'après la table du chapitre suivant.

6. 3, 88.

7. 3, 13.

8. 3, 12-13. [Cf. p. 68, n. 2.]

9. 7, 37-44, où Coelius Verus engage 150,000 sesterces. On ignore la valeur d'un autre engagement.

10. 5, 57, chiffre rectifié d'après la table du chapitre suivant.

11. 7, 46.

12. Annii, Coelius Verus, Mommeius Persicus.

13. *Ep.*, II, 4.

14. *Ep.*, III, 19. Voir, en outre, les énormes richesses signalées dans Mommsen, *Boden- und Geldwirtschaft der römischen Kaiserzeit*, *Hist. Schriften*, II, p. 589-591.

dues. Quelques particuliers possèdent dans la montagne veleiate de véritables régions, tout comme l'ensemble des colons lucquois¹.

DE LA FORMATION DES GRANDS DOMAINES.

Ces grands domaines ne se sont pas constitués tous de la même façon. Chacun a son passé plus ou moins long. Quelques-uns sont exploités partie en fonds, partie en *saltus*, mais la plupart sont plutôt en fonds, ou plutôt en *saltus*. Leurs possesseurs sont plus ou moins implantés dans le pays, de vieille race ou de liberté récente. Quelques exemples, qui permettront un classement, feront sentir plus vivement la variété que présentent ces domaines en leur histoire, la nature de leurs terres et leurs propriétaires.

LA CONCURRENCE ENTRE LES CALIDII ET LES ANTONII. — Calidius Proculus est le descendant d'une vieille famille du *pagus Albensis*. Le plus important de ses fonds est une terre patrimoniale (*fundus Paternus*), qu'il partage sans doute avec son parent Calidius Verus². Elle est au centre du *pagus*, entre les deux villages de *Secenia* et de *Blondelia*. Ses ancêtres possédaient, au moment où les terres furent cataloguées pour la première fois, plusieurs biens à leur nom. Il n'en reste plus qu'un seul, le *fundus Calidianus Laetianus*, aux mains de C. Calidius Proculus³. Les autres sont passés au pouvoir des Antonii. De son côté, il a conquis sur eux un *fundus Antonianus*. Mais c'est surtout aux dépens des petits propriétaires voisins que ses terres ont grandi. Les Calidii ont trouvé autour d'eux une multiplicité de fonds, parcelles et composés de parcelles, de valeur très médiocre; ils les ont absorbés, acculant dans leurs dernières possessions les pauvres voisins qui résistent encore. Mais, trouvant devant eux la concurrence des Antonii, ils ont cherché à s'échapper du *pagus*. Aux portes d'*Albensis*, en *Moninas*, sur les frontières de Veleia et de Libarna, ils ont acquis déjà une terre que les Antonii ne menacent pas de leur voisinage⁴. C'est là une ten-

1. Il ne faut pas oublier en effet qu'une fois faite la déduction de toutes les charges qui grèvent leurs terres, les Lucquois ne déclarent plus que 1,600,000 sesterces. Une grande partie des terres lucquoises furent acquises sur un particulier, Attius Nepos.

2. 4, 22-23.

3. 4, 27-28.

4. 4, 34-35.

tative isolée. C. Calidius Proculus est le type du vieux propriétaire de *pagus*. Il est assez riche sans l'être extrêmement. Son ambition aurait été d'arrondir son domaine dans les limites d'*Albensis*. Malheureusement, pour l'avenir, les Antonii plus puissants le guettent.

Leur propriété est de même nature que la sienne à l'origine. La famille est ancienne dans le *pagus*. Le grand nombre des biens patrimoniaux qu'elle y possède suffit à témoigner de son antiquité. Faut-il croire qu'au début un seul Antonius créa tous ces fonds? Mais alors ils devraient, sinon tous, du moins en majorité, être attenants les uns aux autres, puisqu'ils seraient des parcelles d'une puissante propriété primitive divisée plus tard entre tous les membres d'une même descendance. Or, les fonds antoniens sont dans tous les coins du *pagus*, dépendant, ceux-ci du *vicus Lubelius*, ceux-là du *vicus Blondeliae*, ceux-là encore du *vicus Seceniae*. Les terres mêmes qui semblent le plus faciles à grouper sont mêlées à celles de la maison rivale des Calidii. Enfin, dans beaucoup de fonds composés où entre le nom des Antonii, leur gentilice apparaît sans doute, mais associé à d'autres qui témoignent assez qu'il fut un temps où de petits propriétaires tenaient le sol acquis depuis par eux à l'entour de leur patrimoine. Celui-ci était donc composé de pièces éloignées l'une de l'autre. Faut-il penser que plusieurs Antonii sont venus s'établir en même temps en un *vicus* d'*Albensis* et se sont mis à cultiver la terre en des coins différents du *pagus*? Mais tous ces personnages étaient d'une même famille, puisqu'enfin leurs fonds se sont réunis un moment en une même main pour passer ensuite à des héritiers multiples, les Antonii, contemporains de Trajan. Et dès lors on ne conçoit guère qu'étroitement unis par le sang, ils se soient dispersés pour la culture et n'aient pas cherché à défricher d'un effort commun une même région sans cesse élargie autour du premier fonds.

Si la propriété des Antonii s'est développée sporadiquement en *Albensis*, c'est qu'elle ne pouvait pas s'agrandir par extension sur ses bords. Les premiers Antonii trouvèrent en s'installant, ou virent bientôt s'établir auprès d'eux, des voisins indigènes ou romains dont les biens limitèrent leurs fonds. Leurs ambitions territoriales ne purent trouver satisfaction que dans le défriche-

ment de terres neuves plus éloignées ou dans l'acquisition de biens fondés auparavant par des propriétaires rivaux, défaillants.

Survint ce premier cadastre, où les fonds qu'ils possédaient reçurent officiellement leur nom. Dix *fundi Antoniani* sont signalés dans l'inscription. Ils marquent pour cette époque l'importance de cette propriété familiale, mais aussi sa dispersion, et la volonté qu'elle avait déjà de défricher, aux limites du *pagus*, de nouvelles terres. Deux fonds antoniens sont en effet situés en terre vectigaliennne, aux confins de *Velleius*.

Ce n'était là qu'une étape dans l'histoire de ce domaine. Son évolution continua après l'établissement du cadastre. D'une part, il semble que cette propriété ait fait retraite vers l'intérieur du *pagus*. Les Antonii ne persistèrent pas à vouloir exploiter les biens qu'ils avaient aménagés aux frontières d'*Albensis*. Ils les laissèrent à d'autres, se débarrassant d'un coup de possessions qui sont estimées, *vectigal* compris, 200,000 sesterces¹, somme égale à la moyenne de richesse de chacun des Antonii. Mais cet abandon n'était pas chez eux signe de faiblesse, car, d'autre part, ils chassèrent avec âpreté la terre des fonds dans la partie centrale du *pagus*. Comme les Calidii, ils se sont attaqués à une petite propriété qui avait déjà fort travaillé sur elle-même et s'était épuisée en parcellisations de terrains. Les biens, pourtant souvent composés, qu'ils acquièrent sont, la plupart, de très faible valeur; ils ne prennent de prix qu'en s'additionnant.

Ce qui est plus important, c'est que déjà cette possession familiale se groupe en un tout. Les propriétés des Antonii sont souvent au voisinage les unes des autres, et même M. Antonius Priscus est plusieurs fois son propre voisin. L'unité territoriale du domaine antonien serait assurée si, dans cette lutte pour la terre au centre du *pagus*, les Antonii n'avaient trouvé en face d'eux les Calidii. Ceux-ci, nombreux, jouissant de biens familiaux peut-être mieux groupés à l'origine, étaient des adversaires sérieux. La bataille entre les deux maisons fut marquée dans le passé par des péripéties diverses. Ils se disputèrent les parcelles voisines de fonds étrangers qui se démembraient. L'enchevêtrement des terres des deux maisons témoigne assez de l'âpreté avec laquelle ils combattirent pour la possession des terres libres ou vacantes.

1. [Obligation 41.]

Mais si, au temps de Trajan, la lutte dure encore, du moins elle se dessine déjà favorable aux Antonii. Les biens paternel et maternel de Calidius Proculus sont encore aux mains de C. Calidius Proculus, au voisinage de Calidius Verus. Mais Antonia Vera est à leurs limites. Sur cinq fonds *Calidiani*, quatre sont passés aux mains d'Antonii, dont trois sont revenus à M. Antonius Priscus. La propriété calidienne est, de toutes parts, guettée, sinon acquise, par leurs rivaux qui s'annoncent devoir être les heureux du combat. A l'intérieur du *pagus Albensis*, la grande propriété est de vieille lignée, elle a ses racines dans le sol. Déjà elle est maîtresse, le désir du *latifundium* est certainement conscient. Aux Antonii, il apparaît même réalisable.

Il serait réalisé peut-être si, par un hasard, la division des terres ne renaissait déjà par l'héritage. La concentration des terres entre les mains des maisons des Antonii et des Calidii a sa contre-partie dans la division nécessaire des biens entre les membres des deux familles. Grâce à celle-ci se maintient sans doute en même temps la variété des exploitations, la multiplicité des cultures qui sont des obstacles à la formation du *latifundium*.

Cependant, il n'y a plus pour les Antonii aucun espoir de s'agrandir dans le cadre du *pagus Albensis*. Déjà, chacun d'eux se porte aux limites. Antonia Vera possède aux confins d'*Albensis* et de *Martius*, des deux côtés de Veleia et de Libarna, une immense propriété de 180,000 sesterces dotée de pâturages¹. M. Antonius Priscus arrive à l'entrée de *Domitius* où il entre². Antonius Sabinus est propriétaire en *Domitius*. Cn. Antonius Priscus y a presque tous ses biens.

C'est bien un personnage de la même famille que les autres Antonii. Il a en *Albensis* au moins une terre. Il la partage avec Antonia Vera, qui en garde les deux tiers³. Il est le voisin de M. Antonius Priscus⁴. Il a une moitié d'un fonds de *Domitius*, dont Antonius Sabinus a l'autre⁵. Pourtant, il a délibérément

1. 4, 84-86.

2. 1, 80-91. Les fonds ... *Caturniani* (1, 81, et 1, 83-4) sont près du *vicus Caturniacus* de *Domitius*. Le *f. Ennianus* (1, 89) est aux limites d'*Albensis* et de *Domitius*. Le *f. Petilianus* (5, 17) du *pagus Domitius* est au voisinage d'un bien de M. Antonius Priscus.

3. 4, 87, et 5, 27-28. Voir plus bas, p. 105.

4. 5, 17.

5. 4, 19, et 5, 8-9.

émigré en *Domitius*. Avant lui, probablement, la famille y détenait quelque possession qu'un ancêtre y avait acquise, le *fundus Mammuleianus* et quelques dépendances à l'entour¹. Celui-ci est passé en héritage à deux Antonii, dont l'un est Cn. Antonius Priscus. Mais, tandis que l'autre, Antonius Sabinus, n'a pas développé son domaine en cette région, Cn. Antonius a choisi *Domitius* pour centre de son action. C'est un nouveau venu au *pagus*, puisque *Domitius* ne compte aucun de ces fonds *Antoniani*, si nombreux en *Albensis*, et que la génération précédente d'Antonii n'y possédait qu'un seul bien important. Mais déjà, pourtant, Cn. Antonius est le plus gros propriétaire du *pagus*. Il déclare 351,000 sesterces, dont plus de 300,000 en *Domitius*. Toutes ses terres sont en fonds. Il trouvait devant lui des domaines déjà çà et là fortement agglomérés. Le *fundus Veturianus Virianus Vibianus Satrianus Paternus* est estimé 133,000 sesterces². Mais, sur d'autres points, les terres étaient très divisées³. Cn. Antonius profita des occasions d'achat, acquérant les grands fonds et les petites parcelles, guettant les partages de terres pour s'approprier les morceaux de terrain dont les nouveaux propriétaires étaient disposés à se défaire⁴. En toutes ces opérations, il eut toujours le souci de grouper de plus en plus ses biens. Déjà, ils constituent des ensembles. Aux abords d'*Albensis*, le *fundus Petilianus* garde ses relations avec *Albensis*⁵. Mais, dans la région voisine d'*Ambitrebis*, aux confins des *saltus Eborelia*, *Rubacotius* et *Atielia*, tout près d'Afranius Aphthorus, il possède une série de fonds, les *fundi Vicirianus Mammuleianus*, avec leurs pâturages, le *fundus Veturianus Virianus Vibianus Satrianus Paternus*, le *fundus Licinianus*. Au près des Annii et de leurs *fundi Spennella* et *Iboce-lis*, il détient le *fundus T(e)rentianus*⁶ et le *fundus Calidianus Atedianus Maternus*. Enfin, aux frontières de Veleia et de Libarna, de *Domitius* et d'*Eboreus*, il a mis la main sur quatre fonds qui se touchent⁷. Toutes ces séries de terres ne sont pas

1. 5, 8, et 4, 17. Les noms des deux parties du fonds ne sont légèrement différents que par suite d'un oubli et d'une faute du lapicide.

2. 5, 20.

3. 5, 25; 5, 27.

4. 5, 13; 5, 11-15; 5, 26 : fonds acquis en partie sur d'autres propriétés et non divisés entre Antonii comme 5, 9, et 5, 15-16.

5. M. Antonius Priscus est voisin de Cn. Antonius Priscus pour cette terre.

6. [*Fund. Trantianum* dans l'inscription.]

7. 5, 20-26.

sans relations entre elles. Les possessions des Annii sont au voisinage de chaque groupe. Or, les Annii ne possèdent en *Domitius* que deux biens. Il faut donc que le domaine de Cn. Antonius Priscus se soit déjà assez bien composé. Il ne lui reste plus qu'à détruire de médiocres adversaires. Et déjà le *pagus Domitius* ne suffit plus à son ambition. Il a passé en *Bagiennus*.

Si l'on compare la propriété de Cn. Antonius Priscus en *Domitius* à celle de ses parents en *Albensis*, on est frappé à la fois de ressemblances et de différences importantes. Toutes deux sont locales, mais l'une est autochtone, l'autre est en quelque sorte étrangère au *pagus*; l'une s'est développée lentement, l'autre a conquis presque d'emblée le sol. Toutes sont aménagées en fonds, mais, tandis que les Antonii d'*Albensis* reculent devant le *saltus*, Cn. Antonius Priscus fait bon voisinage avec lui. Aux frontières de *Domitius* et d'*Eboreus*, il possède même une terre, le *fundus Vorminianus Precele*, dont la possession implique la jouissance de fractions de la montagne apennine, l'Apennin *Areliascus* et *Caudalascus*. Les domaines d'*Albensis* et celui de *Domitius* cherchent tous deux à se rassembler, mais, tandis qu'en *Albensis* la division renaît, en *Domitius* le groupement commence. Les Antonii d'*Albensis* et Cn. Antonius Priscus n'ont pas encore de très grosses fortunes foncières, mais, parmi les Antonii, c'est celui qui a émigré qui est de beaucoup le plus riche. C'est déjà l'acheteur de biens, mais, des traditions de la famille, il garde assez le respect pour ne pas s'éloigner trop d'elle et acquérir ses terres aux quatre coins de la cité.

AUTRES TYPES DE GRANDS PROPRIÉTAIRES. — Quelques autres grands propriétaires peuvent se classer dans la même série que les Antonii. Mais des nuances les distinguent d'eux et les distinguent entre eux.

En *Bagiennus*, C. Vibius et les Naevii ont leurs terres ramassées en un bloc, ayant achevé pour leur compte l'évolution que continuent en *Albensis* les Antonii; mais C. Vibius et les Naevii sont bloqués de toutes parts par de puissants voisins. Leurs efforts ont avorté. C. Vibius n'a groupé qu'un domaine médiocre, les Naevii se partagent le leur comme pour s'offrir plus vulnérables aux coups de leurs adversaires.

En *Junonius* et en *Floreius*, M. Virius Nepos, L. Granius Priscus, C. Dellius Proculus sont, comme les Antonii, les descendants de

vieilles familles. A l'exemple de ceux d'*Albensis*, M. Virius Nepos se cantonne en son *pagus Junonius*, dont un seul de ses biens l'éloigne. Au contraire, C. Dellius Proculus et L. Granius Priscus, comme Cn. Antonius Priscus, ne se tiennent pas attachés à leurs terres patrimoniales. Même C. Dellius Proculus n'en possède plus une seule. Les *fundi Delliani* sont passés aux mains de C. Coelius Verus et de Mommeius Persicus¹. Par contre, de *Floreius*, C. Dellius a gagné les deux *pagi* voisins, *Salutaris* et *Junonius*. De même, L. Granius s'est laissé tenter par les terres de *Junonius*, de *Statiellus* et de *Salvius*. C'est qu'ils ont trouvé devant eux une petite propriété plus résistante, dont la vigueur se marque non seulement à sa survivance même, mais encore à la division parcellaire, dont les biens de L. Granius Priscus et de C. Dellius Proculus donnent idée.

Ce n'est pas que ceux-ci n'aient cherché à grouper leurs terres. Les *fundi Graniani Afrantiani*, avec l'Apennin *Laevia*, touchent au *fundus Valerianus Laevia*². Le *fundus Metilianus* et le *fundus Junianus* sont voisins entre eux³ et sans doute attenants au *fundus Cassianus* et aux forêts *Suffitanae*⁴. Une grande partie des fonds de L. Granius Priscus s'étend ainsi aux confins de *Floreius* et d'*Herculanus*, à proximité des domaines de Petronius Epimeles et de Valerius Parra. De son côté, C. Dellius Proculus possède aussi en cette région quelques terres⁵. Mais c'est en *Junonius* que sa famille ou lui-même ont, d'une seule acquisition, conquis un gros domaine de 155,000 sesterces, le *fundus Afranianus Mancianus Bittelus Arruntianus*⁶. Enfin, parcelle par parcelle, C. Dellius reconstitue les *fundi Corbellianus Asellianus Egnatianus*⁷.

Mais cette œuvre de composition des terres est ici très difficile. En *Junonius* et *Floreius*, le sol est déjà meilleur qu'en *pagus* de haute montagne. A prix égal, la superficie d'un bien est moins forte; il est donc, avec les mêmes moyens de fortune, beaucoup plus pénible de joindre ses possessions. En outre, devant la résistance des petits et les convoitises rivales des grands proprié-

1. 3, 49-50; 2, 69-70.

2. 4, 5-6.

3. 3, 92-93.

4. 4, 2-3, voisinage commun des Avilli et de Petronius Epimeles.

5. 2, 97-98.

6. 3, 3-4.

7. 3, 1 et 8.

taires, l'effort d'acquisition doit se disperser, se porter non seulement aux différents coins du *pagus*, mais encore au delà de ses limites, si bien que tout espoir d'un groupement futur du domaine disparaît.

Aussi, devant les difficultés qu'ils rencontrent pour l'acquisition des biens particuliers, ces propriétaires portent déjà leurs ambitions sur le sol qui appartient à la cité. En effet, à la différence des Antonii, M. Virius, C. Dellius et L. Granius paient un impôt vectigalien. Il est bien difficile de reconnaître les terres sur lesquelles il porte nommément. Pourtant, il est remarquable que ces trois individus possèdent des *saltus*, des forêts, des fonds de nom étranger conquis sur le *saltus*, que L. Granius et C. Dellius soient voisins sur un point des Lucquois, que C. Dellius le soit aussi des Veleiates. Il semble déjà que le *vectigal* pèse surtout sur le *saltus* et sur les fonds aménagés voisins de possessions communes d'une cité. Ces propriétaires ont ainsi acquis la jouissance de véritables communaux primitifs qu'ils ont ou non défrichés. C'est là l'originalité de leur domaine.

Il est pourtant surtout constitué en fonds, en terres de pleine propriété, comme celui des Antonii. Comme le leur, il ne s'étend pas au delà des *pagi* limitrophes de celui où se développa d'abord leur effort. Il reste de valeur médiocre. Cn. Antonius Priscus et M. Virius Nepos sont les plus riches, et pourtant leur fortune est de 310,000 et de 351,000 sesterces. Ils n'atteignent même pas le cens équestre. Fils de Veleiates, ils restent attachés à un coin du pays dont leurs ambitions ne s'éloignent guère.

A cette vieille propriété des *pagi* de montagne s'oppose la nouvelle des *pagi* de la plaine et de la colline. En *Herculanus*, L. Virius Fuscus et P. Publicius Senex ont des domaines déclarés 269,000 et 271,000 sesterces¹. Ni l'un ni l'autre ne supportent de *vectigal*. Leurs terres leur appartiennent donc sans restriction. Pourtant, ni L. Virius, ni P. Publicius ne sont de familles depuis longtemps installées en *Herculanus*. Ils n'ont pas de fonds à leur nom, et, si l'on ne peut rien dire des origines de L. Virius Fuscus, il est certain que P. Publicius Senex est un affranchi et probable qu'il fut esclave public des Veleiates². Ce sont de nou-

1. Obligations 46 et 45.

2. Voir plus haut, p. 11.

veaux venus dans le *pagus*. Ils ont trouvé devant eux une petite propriété solidement constituée, disposant encore de fonds d'une valeur normale et restés généralement rebelles au morcellement. Ça et là, P. Publicius Senex et L. Virius Fuscus ont pu s'emparer d'une terre, mais ils n'ont pas composé un domaine d'un seul tenant. Ils ne peuvent guère songer à l'établir.

Il en est tout autrement de M. Mommeius Persicus en *Ambitrebius*. Il vient, lui aussi, dans le *pagus*. Il n'y a ni ancêtre, ni famille qui l'y attache depuis plusieurs ou même une seule génération. Même son *cognomen* permet de soupçonner en lui l'affranchi. Mais c'est un affranchi millionnaire. En *Ambitrebius*, où la petite propriété avait sauvé jusqu'à beaucoup de ses fonds, il a fait rapidement une véritable raffe de terres cultivables. Son action a même été si énergique, ses moyens si puissants, que son domaine apparaît assez groupé. Il est presque en entier situé en *Ambitrebius*, où il est constitué de vingt-cinq fonds. Quelques-uns s'assemblent facilement autour du *fundus Cabardiacus*¹, qui, à lui seul, est une grande propriété de 210,000 sesterces. Ce sont le *fundus Aeschinianus* (*Aestinianus*) *Antistianus Cabardiacus*², le *fundus Lereianus*³, le *fundus Olympianus*⁴, le *fundus Minicianus* (*Mucianus*) *Vettianus*⁵ et sans doute le *fundus Attianus*⁶, le *saltus Attianus* avec ses dépendances⁷, le *fundus Albianus*⁸, le *fundus Messianus*⁹, le *fundus Statianus* avec sa colonie¹⁰. Toutes ces terres, sans être à la fois dans les deux *pagi Vercellensis* et *Ambitrebius*, ne sont pas loin du territoire de Plaisance, dont quelques-unes sont limitrophes. A l'intérieur même du *pagus Ambitrebius*, M. Mommeius possède toute une série de fonds, dont les voisins ne sont pas nommés, sans doute parce que M. Mommeius est à lui-même son propre voisin. L'inscription reconnaît explicitement que certains de ses biens se touchent¹¹.

1. 2, 65-66.

2. 2, 47.

3. 2, 46.

4. 2, 51.

5. 2, 42.

6. 2, 39.

7. 2, 53.

8. 2, 40.

9. 2, 54.

10. 2, 44.

11. 2, 56.

Au delà d'*Ambitrebius*, Mommeius Persicus n'est pas sans avoir quelques propriétés. Mais il ne recherche pas la montagne. Sauf un vieux fonds de *Floreius*¹, un autre de *Luras*², un *saltus* de *Sulcus*³, toute la partie de son domaine qui n'est pas en *Ambitrebius* est située dans des *pagi* de la cité de Plaisance, surtout en *Venerius*, qui appartient à la fois aux deux cités, et en *Vercellensis*, territoires voisins d'*Ambitrebius*.

M. Mommeius Persicus détient quelques *saltus*, c'est même pour eux qu'il doit payer un *vectigal*. Mais ils sont chacun de valeur très médiocre, et pris ensemble ils ne sont estimés au plus que 100,000 sesterces sur un engagement total de 1,200,000. M. Mommeius est donc le type du grand propriétaire de fonds. Il est probable qu'il vit au milieu de ses terres, car il les déclare lui-même. C'est un riche parvenu installé dans la région, au centre d'un *pagus* qu'il accapare pour la seule culture.

D'autres préfèrent aussi l'agriculture à l'élevage, le fonds au *saltus*. Mais ils le recherchent aux limites des *pagi*. Petronius Epimeles déclare le *fundus Carrufanianus et Ventilianus* aux confins d'*Herqulanius* et de *Floreius*⁴; Q. Accaeus Aebutius Saturninus, les *fundi Antoniani* tout proches en *Albensis* de la frontière de *Velleius*⁵. P. Albius Secundus fait profession de deux biens, l'un en *Domitius* au voisinage d'*Albensis*, l'autre situé à la fois en *Domitius* et *Junonius*⁶. C'est sans doute le même P. Albius ou Albius Secundus qui a des terres en *Moninas*⁷, entre Libarna et Veleia; en *Vercellensis*, tout près d'*Ambitrebius*⁸.

L. Maelius Severus et surtout C. Volumnius Epaphroditus se sont constitué des domaines de même nature, mais plus importants. Celui de Maelius Severus est plus dispersé. Mais les deux groupes les plus compacts s'étendent en *Medutius*, au voisinage de terres communes appartenant aux Lucquois et aux Veleiates⁹, et en *Junonius*, aux confins de *Domitius*¹⁰. Celui de C. Volumnius

1. 2, 69, f. *Dellianus cum colonia*.

2. 2, 85.

3. 7, 54-55.

4. Obligation 40.

5. Oblig. 41.

6. Oblig. 14.

7. 4, 35.

8. 5, 68.

9. 4, 59.

10. 4, 71.

Epaphroditus est concentré sur la frontière d'*Ambitrebius* et de *Vercellensis*, *pagi* entre lesquels plusieurs fonds mêlés encore de forêts et de pâtures se partagent¹. Ces deux propriétaires n'ont fait qu'achever à leur profit une concentration des terres que d'autres avaient déjà commencé d'opérer. Le *fundus Julianus Tursianus Cambelianus Lucilianus Naevianus Varianus Vippunianus*, en *Medutius*, est un important composé d'une valeur de 126,000 sesterces; le *fundus Cassianus Novianus Rutilianus Plautianus Antonianus Coceiasius*, entre *Junonius* et *Domitius*, est estimé 130,000 sesterces. Le *fundus Alfia Munatianus Ancharianus* avec les *fundi Paspidianus, Rosianus, Marianus, Aconianus, Tarquitianus*, des maisons dans le *fundus Carricinus*, les forêts *Sagatae*, une parcelle du fonds *Nasullianus*, est à lui seul, aux limites de *Vercellensis* et d'*Ambitrebius*, un domaine de 250,000 sesterces. Ainsi, L. Maelius Severus et C. Volumnius Epaphroditus ont eu des précurseurs malheureux dont ils ont pris la place et continué l'œuvre. L'un d'eux est peut-être de race libre, l'autre est certainement un affranchi. En tout cas, ils n'ont ni l'un ni l'autre d'attache ancienne au sol; aucun fonds des régions qu'ils occupent ne porte leur nom.

Au lieu des terres cultivables, une autre série de grands propriétaires ont acquis sur les confins des *pagi* la possession des *saltus*. Sulpicia Priscilla accapare avec Afranius Aphthorus toute la zone forestière qui sépare *Domitius* d'*Ambitrebius*. C'est une très vaste étendue de terrain qui vaut plus de 900,000 sesterces. A elle seule, la famille des Annii est plus riche encore en bois et pâturages. Dans tous les *pagi* de l'ouest, elle les a recherchés. Auprès d'Afranius Aphthorus, en *Domitius*, elle détient les *fundi Spennella* et *Ibocelis*², dont les noms seuls suffiraient à révéler la nature première si ces deux terres n'avaient encore à leur voisinage des annexes de sol inculte³. En *Bagiennus*, tout près de *Domitius*, elle possède le *fundus Solonianus* et le *fundus Bivelius* avec leurs *communiones*⁴. Mais c'est surtout dans la haute montagne, entre *Velleius* et *Albensis*, entre *Albensis*, *Minervius* et *Statiellus*, que leurs *saltus* ou les fonds récemment conquis sur

1. 4, 41-44; 4, 31, et 4, 51.

2. 3, 58 et 60.

3. Les deux fonds sont déclarés *cum communioneibus*.

4. 3, 54 et 57.

eux se développent d'un seul tenant. Dans ce milieu, où se rencontrent à côté d'eux Coelius Verus et les Lucquois, ils partagent la terre avec eux. Ils la possèdent même en indivis. Pourtant, ce qui distingue les Annii d'Afranius Aphthorus et de Sulpicia Priscilla, c'est qu'ils ont aménagé ou trouvé déjà aménagées des terres de culture au milieu des *saltus* qu'ils possèdent. En ce sens, leur domaine est de nature mixte; il comprend des champs à côté des pâturages et des forêts.

Une dernière catégorie de grands domaines participe à la fois de toutes les autres. C. Vibius Severus, C. Coelius Verus, Cornelius Severus et son héritière Cornelia Severa possèdent à la fois fonds et *saltus*, terres des *pagi* et forêts de leurs marches, montagne et plaine. Sans concentrer leur effort en une région, ils dispersent leurs acquisitions en tous les *pagi* de Veleia, de Plaisance. Ils achètent jusque sur le territoire de Parme. C. Vibius Severus est propriétaire en six *pagi*, Cornelia Severa en treize, Coelius Verus en quatorze. Partout, pour eux, le sol est bon à prendre. Ils ne négligent pas plus le petit champ, l'*agellus*¹, que les vastes *saltus*. Ils déclarent également des terres de 12,000² et de 350,000 sesterces³. Leur propriété composite est celle des grands vendeurs de biens, si nombreux aujourd'hui dans la France de l'ouest. Mais eux n'ont pas acheté pour revendre, mais pour exploiter.

DE LA CRISE DE LA PROPRIÉTÉ A LA FIN DU PREMIER SIÈCLE.

En définissant en ses multiples variétés la grande propriété veleiate, on s'est peu à peu éloigné de ses formes les plus simples pour aboutir aux plus complexes. C'est quand on fait retour des dernières aux premières qu'on sent bien leurs différences essentielles. Dès lors, si on laisse de côté les nuances, les grands possesseurs que l'inscription fait connaître se répartissent en deux groupes. L'un est celui des vieux habitants du pays, restés fidèles à leur *pagus*, ou dépassant à peine ses bornes. Ce sont encore des gens de fortune modeste. Aucun d'eux n'a le cens équestre. L'autre classe est celle des nouveaux venus, citoyens libres ou fils d'es-

1. 5, 95, *agellos Vibullianos*.

2. 5, 51.

3. 7, 45, *saltum Blaesiolum*.

claves. Ceux-ci restent quelquefois localisés en un *pagus*, ce sont les moins riches. Par exception, ils s'en tiennent à la possession exclusive, qui de fonds, qui de *saltus*. Mais le plus souvent, ils sont installés en plusieurs *pagi*, sans souci même de leur proximité. Ils occupent le fonds et les *saltus*. Ils jouissent des plus grosses fortunes foncières parmi les Veleiates.

On comprend bien comment, par une lutte patiente, les familles anciennes ont pu lentement, pièce par pièce, constituer leur domaine. Mais la brusque formation des très grandes propriétés est plus délicate à concevoir. Pas plus qu'on ne trouve d'ancêtres aux gens, on ne suit des étapes dans le développement de leurs possessions. Presque toujours celles-ci sont constituées de petites et de moyennes propriétés qui, subitement, se sont éteintes. Si l'on considère, par exemple, dans les terres d'*Ambitreibius* et d'*Herculanus*, les biens de Mommeius Persicus, de Publicius Senex et de Virius Fuscus, ils sont composés de fonds simples, de valeur moyenne. Leur histoire semble avoir été tranquille. Souvent ils ont dû conserver leur unité, leur intégrité jusqu'à la génération voisine. Il faut que cette propriété, pour avoir disparu si subitement, ait été victime d'une révolution. Seule, une crise économique peut rendre compte d'une si brusque mort.

Or, on sent, à plusieurs allusions des contemporains de Domitien, que l'agriculture italienne passa, sous son règne, par des épreuves redoutables. La surproduction et la mévente du vin furent pour bien des petits domaines une cause de ruine¹. Il est très probable que le sol des *pagi* de colline était alors exploité en vignobles comme aujourd'hui. Les possesseurs obérés durent enfin céder à bas prix leurs terrains dépréciés. Mais le désastre fut plus général. Pline, dont les lettres sont déjà d'une période où le mal semble conjuré, démontre assez que ses effets durent encore. Un domaine, qui fut acheté jadis 5,000,000 de sesterces, est mis à prix pour 3,000,000 seulement en 101. La faute n'en est pas seulement à la mauvaise exploitation du propriétaire, à la détresse des colons, mais aussi à la crise économique qui sévit sur les campagnes. C'est elle surtout qui a réduit le revenu et par suite diminué le prix du sol². Plus peut-être que les grands domaines,

1. S. Reinach, *la Date de l'Apocalypse et la Mévente des vins sous l'Empire*, dans *Cultes, mythes et religions*, II, p. 356-380. Les textes sont cités et interprétés.

3. Pline, *Ep.*, III, 19, 7.

les petits souffrirent. Pline avait fait don autrefois à sa nourrice d'un champ de 100,000 sesterces. Mais, par la suite, le rabais de la rente foncière avait amoindri la valeur de cette terre (*postea decrescente redditu etiam pretium minuit*¹). Laisée à elle seule, la propriétaire aurait succombé. Il fallut qu'un ami de Pline, Verus, reprit en main l'exploitation. Mais là où la providence d'un protecteur ne secourut pas miraculeusement les faibles, ils périrent plus facilement que les forts qui avaient des réserves d'argent. Et les acheteurs de terre eurent beau jeu pour profiter du malheur des temps.

DE L'ALIÉNATION DES TERRES PUBLIQUES.

Mais les grands domaines ne se constituèrent pas seulement sur les ruines de la petite propriété. Ils se formèrent ou se développèrent sur les terres communes. Outre les *communiones* dépendant des fonds limitrophes², il existe encore, au temps de Trajan, des biens qui appartiennent aux habitants du *pagus*³, à ceux de la cité. En *Salutaris*⁴, en *Medutius*⁵, en *Velleius*⁶, aux limites d'*Albensis* et de *Velleius*⁷, la *respublica Veleiatium* ou les *Veleiates* sont signalés comme voisins des particuliers. Ils ont en ces parages des terres dont ils gardent, en même temps que la propriété, la jouissance immédiate.

Mais il en est d'autres que la cité a partiellement aliénées. Deux propriétaires déclarent un bien soumis au *vectigal*⁸. Les Lucquois ont ainsi en leur domaine des *saltus* et des champs qui sont passifs du *vectigal*. Enfin, la valeur générale de la fortune foncière d'un très grand nombre d'engageants est établie, déduction faite du *vectigal*. Or, pour que les fonds vectigaliens soient admis comme les autres en garantie de l'intérêt que les propriétaires veleiates devront servir à la caisse de l'institution alimentaire, il faut qu'ils soient l'objet, non pas d'un fermage à temps,

1. Pline, *Ep.*, VI, 3, 1.

2. Voir plus haut, p. 61-62.

3. 6, 90, *paganì pagi Ambitrebì*.

4. 1, 63, et 2, 104.

5. 4, 60.

6. 4, 64.

7. 3, 74, et 7, 39. De même, aux limites d'*Ambitrebìus* et de *Vercellensis*, la *respublica Placentinorum* a des terres (2, 46, 48, 66, et 6, 88).

8. 6, 30; 6, 84.

mais d'une location perpétuelle ou quasi-propriété. Mais de pareils baux de terres, sous le Haut-Empire, ne peuvent être qu'exceptionnellement le fait de l'État, surtout en Italie où le domaine public avait pour ainsi dire disparu. Les terres vectigaliennes dont il s'agit dans l'inscription sont les *agri vectigales* des cités, dont la condition juridique était telle qu'ils ne pouvaient être enlevés au fermier, à ses héritiers ou successeurs tant qu'ils payaient le *vectigal*¹.

Or, les propriétaires qui sont soumis au *vectigal* ont un domaine qui se distingue par des caractéristiques curieuses qu'on trouve en lui, soit séparément, soit ensemble.

1° Ils ont en leurs terres des *saltus* ou des fonds de noms indigènes conquis sur le *saltus*. C'est le cas de M. Virius Nepos, T. Naevius Verus, M. Mommeius Persicus, P. Albius Secundus, C. Dellius Proculus, C. Coelius Verus, les Annii, L. Granius Priscus, C. Vibius Severus, Cornelia Severa, Valerius Parra, C. Naevius Firminus, les colons lucquois, T. Valius Verus².

2° Ils ont des biens aux limites des *pagi*. C'est le cas certainement pour M. Mommeius Persicus, P. Albius Secundus, C. Coelius Verus, les Annii, C. Volumnius Epaphroditus, C. Vibius Severus, Cornelia Severa, Petronius Epimeles, Q. Accaeus Aebutius Saturninus, les colons lucquois, T. Valius Verus³.

3° Les biens sont plus ou moins souvent au voisinage des terres communes de Veleia, de Lucques ou de Plaisance. C'est le cas de M. Mommeius Persicus, C. Dellius Proculus, C. Coelius Verus, les Annii, L. Granius Priscus, L. Maelius Severus, Betutia Fusca, Q. Accaeus Aebutius Saturninus, T. Valius Verus⁴.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de propriétaires non vectigaliens qui possèdent des *saltus*, des fonds aux confins des *pagi*, ou limitrophes de communaux, mais il apparaît qu'en général la terre vectigaliennne est en relation avec les *saltus*, les marches de *pagi* et les communaux des cités.

On peut imaginer qu'à l'origine les frontières incultes des *pagi* étaient la propriété commune des *pagani*. Quand fut constituée

1. La doctrine sur l'*ager vectigalis* des cités, avec les textes, est résumée et discutée en détail par Beaudouin, *les Grands domaines*, p. 240-244.

2. Obligations 2, 3, 13, 14 [?], 15, 16 et 47, 17, 19, 30, 31, 37, 42, 43, 44.

3. Obligations 13, 14 [?], 16, 17, 22, 30, 31 et 48 [?], 40, 41, 43, 44.

4. Obligations 13, 15, 16, 17, 19, 24, 38, 41, 44.

la cité, la plus grande partie de ces terres passa dans son domaine. Mais bien vite les meilleures furent usurpées, acquises ou louées. C'est sur un sol vectigalien que, dès la rédaction du cadastre, s'étaient installés les *fundi Antoniani*, les *fundi Carrufanianus* et *Ventilianus* et bien d'autres terres de culture. Mais la plus grande partie était encore à ce moment territoire municipal. Tous les *saltus* et les fonds de nom indigène restaient entre ses mains. Sis en haute montagne, infertiles, ils n'excitaient guère la convoitise des petits propriétaires qui se contentaient pour leurs troupeaux des *communiones* voisines. C'est seulement quand survinrent dans la région les grands acheteurs de biens que ce domaine commun fut attaqué. Une partie fut acquise en pleine propriété. Les *saltus* qui séparent *Ambitrebius* de *Domitius* sont exploités par Sulpicia Priscilla et Afranius Aphthorus qui ne paient pour eux aucun *vectigal*. Mais de vastes étendues furent louées en bloc aux conditions d'un bail perpétuel. Telle doit être, par exemple, l'origine principale de la grande propriété des Annii, de Coelius Verus et du prédécesseur des Lucquois, Attius Nepos.

DES DANGERS QUI MENACENT LA PROPRIÉTÉ SOUS TRAJAN.

Constitués sur les fonds de la petite propriété ou sur les *saltus* civiques, ces domaines ont, au temps de Trajan, accaparé presque tout le sol *veleiate* des *pagi* de l'ouest. Unis à l'intérieur de chacun par des relations de voisinage, ils se rejoignent encore par delà les frontières de ces territoires. Annii, Coelius Verus, Antonii, Cornelia Severa, Afranius Aphthorus, Sulpicia Priscilla, C. Mommeius Persicus, C. Vibius Severus, C. Volumnius Epaphroditus se succèdent de la montagne à la plaine, des limites de Lucques à celles de Plaisance. On pourrait, en faisant quelques détours, descendre des sommets à la colline sans sortir de leurs biens.

Même, à certains indices, on peut soupçonner que ces grandes propriétés sont destinées à s'augmenter encore. Il est remarquable, en effet, qu'à peu d'exceptions près, les possesseurs du pays *veleiate* n'appartiennent pas à des familles nombreuses. Il est bien rare que plusieurs membres d'une même maison soient propriétaires ensemble ou voisins ensemble d'un même fonds. Il est peu fréquent qu'un domaine apparaisse, d'après les noms de

ceux qui l'encadrent de leurs terres, comme le produit de la division récente par héritage d'un domaine anciennement plus vaste. A cet égard, les Antonii, les Calidii, les Naevii n'ont guère de pareils. Les contemporains veleiates de Trajan doivent être souvent des fils uniques. De même, leur descendance doit être peu nombreuse. L'avenir de leurs biens est donc en péril.

C'est ainsi que quelques-uns des plus grands domaines menacent de disparaître. Sulpicia Priscilla n'a pas de parents mâles. La seule héritière de Cornelius Severus est une femme, Cornelia Severa. Par mariage, la plus puissante propriété que l'inscription fasse connaître risque d'être absorbée dans une autre. N'est-ce pas le sort qu'Annius Rufinus semble réserver aux terres d'Antonia Vera? C'est par son intermédiaire et non par celui de ses parents, pourtant assez nombreux, qu'elle fait profession¹. On peut légitimement supposer qu'Annius Rufinus est devenu l'époux d'Antonia Vera et que les biens du mari et de la femme seront réunis dans la succession.

Peu de temps avant l'établissement de la fondation alimentaire, une de ces grandes propriétés venait de se dissoudre. Aux confins des territoires de Veleia et de Lucques, en pleine montagne, Attius Nepos, personnage étranger au pays, sans famille dans les *pagi* voisins, *Albensis* et *Statiellus*, avait acquis un immense pays de *saltus* qu'il exploitait ici seul et là en indivis avec des voisins différents. Il disparut, et son domaine, au lieu de se partager entre des héritiers, fut mis en vente. Les colons lucquois, qui déjà possédaient des pâturages en cette région, furent, sans doute, en ce moment, les seuls assez riches pour acquérir ces terres vacantes².

Ce domaine, qui était exploité à la fois par des esclaves et des colons libres, n'était pas dans une situation prospère. Les colons devaient des arriérés de fermage en capital et en intérêts, si bien que la valeur des terrains se calcule, déduction faite non seulement du *vectigal*, du prix des esclaves, instruments de la culture, mais aussi des dettes coloniales grossies de leurs intérêts. Or, le malheur des fermiers est celui des maîtres. La crise du travail obère le capital et déprécie le sol.

L'inscription qui, dans une simple allusion, nous laisse entre-

1. [Voir obligations 25 et 17.]

2. [Voir obligation 43.]

voir la ruine d'une propriété, n'est pas explicite sur l'état des autres. Mais le document même, en son entier, ne proclame-t-il pas assez haut le besoin d'argent dont elles souffrent? Et ce ne sont pas surtout des petits possesseurs qui se jettent avidement sur la manne impériale, ce sont des grands. Et les grands propriétaires qui s'engagent ne sont pas seulement quelques individus isolés parmi les Veleiates, ils tiennent tous les grands domaines des *pagi* de l'ouest. C'est toute la terre qui est obérée; c'est à toute la cité que l'empereur offre son aide pécuniaire. Il nous reste à étudier sous quelles formes et dans quelles conditions.

VII.

LA PROPRIÉTÉ ET L'INSTITUTION ALIMENTAIRE.

L'ENGAGEMENT GLOBAL ET LE TAUX DES VERSEMENTS IMPÉRIAUX.

L'inscription de Veleia offre à l'étude une riche collection de chiffres. Chaque propriétaire y fait une déclaration d'ensemble, puis de détail, sur la valeur des biens qu'il engage. Il reçoit de l'empereur une somme globale, répartie ensuite sur chaque fonds ou groupe de fonds de son domaine. Il importe de retrouver les règles de cette comptabilité et le sens des chiffres qu'elle manie.

Un premier examen porterait à décourager de cette tentative. Si le détail des versements distribués sur les terres se totalise exactement, sauf quelques erreurs, en une somme égale à celle qui fut assignée à chaque propriétaire, il est bien rare que l'addition donne les mêmes résultats quand on l'opère sur le prix des fonds. Enfin, il n'est aucune relation visible des valeurs engagées à l'argent reçu, qu'il s'agisse de l'obligation d'ensemble ou des obligations particulières. L'anarchie semble maîtresse parmi tous ces chiffres.

Elle ne peut être pourtant qu'une apparence qu'il faut chasser. L'inscription est trop correcte dans sa tenue générale pour qu'on la suppose négligée dans ses comptes. Les calculs sont trop longs pour n'être pas nécessaires, trop précis souvent pour n'avoir pas volonté d'exactitude, trop exacts, en l'une au moins de leurs séries, pour n'avoir pas en tout leur détail le même souci. Bref, un document financier, aussi public, ne peut mentir à son aspect. Il faut donc en présumer l'intelligence et la rechercher patiemment parmi tous ces nombres.

En toute équité, il convenait d'abord que l'argent assigné par l'empereur à l'institution fût partagé entre les propriétaires au prorata des valeurs pour lesquelles ils s'obligeaient. Or, si l'on dresse la liste par ordre d'importance des sommes globales engagées et qu'on place en regard la liste des versements impériaux

qui leur correspondent¹, on constate que les deux progresseraient en harmonie, n'étaient ici et là de brusques ruptures, bien déconcertantes. Or, il n'y a pas de semblables écarts au début des deux listes. Si l'on suit leur tableau jusqu'à l'obligation XXXIX de 100,000 sesterces, on constate dans la série des versements de curieuses égalités. Deux propriétaires qui s'engagent, l'un (obligation VIII) pour 50,000 sesterces, l'autre (obligation XXIII) pour 50,350 sesterces, touchent tous les deux 4,025 sesterces. De même, deux autres qui déclarent, l'un (obligation XXVII) 58,350 sesterces, l'autre (obligation XII) 58,800 sesterces, reçoivent, chacun, 4,668 sesterces. Deux autres encore qui s'obligent pour 71,256 sesterces (obligation XL) et 71,522 sesterces (obligation XI) se voient attribuer, l'un et l'autre, 5,714 sesterces. Enfin, le propriétaire qui engage 100,000 sesterces (obligation XXXIX) est gratifié d'une somme de 8,050 sesterces, double exactement de celle qui revient à ceux qui n'ont engagé que 50,000 sesterces [obligations XXIX, VIII et XXIII]. Si l'on observe enfin qu'il y a pour la première obligation de 50,000 sesterces [obligation XXIX] une manifeste erreur du lapicide dans l'inscription de la somme versée et qu'on doit lire, non pas $\overline{\text{III}}\text{LXXV}$ (3,075), mais $\overline{\text{III}}\text{IXXV}$ (4,025), comme pour les deux autres engagements de même valeur globale, il est permis, dès maintenant, d'admettre l'existence d'une proportion des valeurs déclarées par les propriétaires aux assignations du capital impérial.

On peut même calculer le taux de ces allocations. Si le propriétaire qui déclare 100,000 sesterces en touche 8,050, si l'on ne tient pas compte, dans l'attribution des sommes, d'autre unité que le millier de sesterces, on peut poser en principe, à titre d'hypothèse, qu'à chaque millier intégral de sesterces engagé correspond une assignation de 80 sesterces et demi.

Si cette proportion est exacte, elle doit s'appliquer, sans exception, à tous les cas. Pour la vérifier, il faut donc multiplier par 80,5 le nombre, exprimé en milliers de sesterces, qui représente la valeur totale de chaque obligation. On obtient ainsi une troisième liste, dont les chiffres doivent être égaux à ceux de la deuxième. De fait, la différence est si minime pour la plupart qu'elle est pratiquement négligeable². Le barème qui vient d'être dressé con-

1. Voir le tableau ci-contre.

2. Il est remarquable que, sauf exception, la différence soit croissante des plus

vient, sans retouche, à trente-cinq des quarante-cinq obligations. C'est assez pour qu'on puisse bien augurer de sa valeur et chercher pour les chiffres qui restent encore rebelles un moyen de les soumettre à ce calcul rationnel.

Or, il est une des listes de cette table sur laquelle on doit faire fond. C'est celle des versements impériaux. Car tous, sauf l'un d'eux, se contrôlent rigoureusement si l'on additionne, en chaque obligation générale, les sommes des versements effectués sur chaque propriété. Si donc l'on divise par 80,5 tous ces nombres, on devra trouver l'expression en milliers de sesterces de la valeur globale des propriétés engagées. Non seulement ce diviseur convient parfaitement aux trente-cinq obligations déjà signalées, mais encore il fournit, pour neuf des autres, des chiffres qui, comparés à ceux des engagements, en imposent la correction¹.

Reste un seul chiffre qu'on doit d'autorité accommoder au barème proposé, puisque la somme versée par l'empereur n'est pas exactement rapportée [obligation XIV]. Mais les deux nombres se restituent facilement sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail des calculs qui les autorisent.

Ainsi, l'on peut enfin proposer le tableau suivant qui résume tout ce travail de corrections et présente le barème proportionnel des engagements fonciers et des paiements impériaux².

Si ce barème est rigoureusement construit, il apparaît que le calcul des versements impériaux était des plus exacts. Dès lors, nous sommes autorisés à suivre le document en ses détails avec

petites aux plus fortes obligations. Il y a ici et là des interruptions et des régressions dont on pourra apprécier la valeur en consultant la colonne 6 de la table qui suit. Mais, s'il est impossible d'expliquer ces anomalies, elles sont si peu importantes qu'on peut négliger d'en tenir compte.

1. Obligation IV. — CLICD (152,400) au lieu de CVICD (107,400); erreur, v pour L.

Oblig. V. — CCXXIIIIXXC (224,080) au lieu de CCXXLIHIXXC (233,080); erreur, L pour I (cf. oblig. XVII).

Oblig. II. — 315,545 au lieu de 310,545, omission de v.

Oblig. XXII. — 417,250 au lieu de 418,250, addition erronée de i.

Oblig. IX. — 480,000 au lieu de 490,000, addition erronée de x.

Oblig. XXX. — 663,660 au lieu de 673,660, addition erronée de x.

Oblig. XVII. — x. XLHIXC (1,043,090) au lieu de x. XHIXC (1,014,090), erreur, i pour L (cf. oblig. V).

Oblig. XXI. — CCHIDXXX (203,530) au lieu de CCXXIIIDXXX (233,530), redoublement de xxx par inattention.

Oblig. XIII. — A la somme versée de 94,765 sesterces ne peut correspondre que 1,177,600 sesterces à l'engagement et non 1,180,600 sesterces.

2. [Voir le tableau ci-contre.]

6	7	8	9	10	11
Différence entre le barème des versements et les verse- ments de l'inscription.	Professions d'ensemble rectifiées.	Totaux des professions de détail.	Nombre d'enga- gements partiels.	Conditions particulières.	N° des obligations.
+ 0	50,000 =	50,000	1		XXIX
+ 0	50,000 =	50,000	1		VIII
+ 0	50,350 =	50,350	1		XXIII
- 1 1/2	51,000 =	51,000	1		VII
- 1 1/2	53,900 =>	53,800	2		XXXIII
- 1 1/2	55,800 =	55,800	2		XXXV
- 1	58,350 =	58,350	4		XXVII
- 1	58,800 =>	58,700	3		XII
- 1	62,920 =	62,920	1		XXXIV
- 1 1/2	65,400 >	59,000	2		XXXII
- 1 1/2	69,260 =	69,260	2		XXXV
- 1 1/2	71,256 =	71,256	1	<i>deducto vectigali</i>	XL
- 1 1/2	71,522 >	68,600	2		XI
- 1 1/2	75,975 >	72,975	2		XVIII
- 1 1/2	77,192 <	112,829	5	<i>id.</i>	III
- 2	80,000 =	80,000	2		X
- 2	90,200 =	90,200	1	<i>id.</i>	XXXVIII
- 2	98,000 <	170,000	2	<i>id.</i>	XXXVII
+ 0	100,000 =	100,000	1	<i>qui ex redditu aestimatus est</i>	XXXIX
- 2	108,000 =	108,000	1		I
- 2 1/2	113,600 <	173,200	2	<i>deducto vectigali</i>	XLII
- 2	132,450 >	130,450	2		XX
- 2	148,420 >	178,800	5	<i>id.</i>	XIX
- 2 1/2	151,200 >	146,200	2		XIV
- 3	152,400 >	137,703	5		IV
- 2 1/2	155,842 >	153,542	5		XXVI
- 3	158,800 <	200,000	1	<i>id.</i>	XXI
- 3 1/2	203,530 >	189,410	4		XXV
- 3	210,866 >	206,666	2		V
- 4	224,080 >	221,488	7		XLIV
+ 2	236,842 <	308,900	4	<i>id.</i>	XLVI
- 4 1/2	269,000 >	237,000	7		XLV
- 4 1/2	271,100 >	268,400	11		XV
- 5	292,820 <	307,130	5	<i>id.</i>	II
- 4 1/2	315,545 <	353,075	15	<i>id.</i>	XXXVIII
- 5 1/2	351,633 >	335,533	10		XXII
- 6 1/2	417,250 >	383,500	5	<i>id.</i>	XXIV
- 6	420,110 >	349,450	8		VI
- 6 1/2	425,000 =	425,000	3		IX
- 10	480,000 <=	490,000	2		XXX
- 9 1/2	663,660 <	672,810	10	<i>id.</i>	XVI
- 11 1/2	843,879 <	867,764	13	<i>id.</i>	XVII
- 11 1/2	1,043,090 <	1,044,400	11	<i>id.</i>	XXXI
- 16 1/2	1,132,150 <	1,200,700	18	<i>id.</i>	XIII
+ 16 1/2	1,177,600 >	1,160,116	26	<i>id.</i>	XLIII
- 20	1,600,000 <	2,500,000		<i>id.</i>	

marqués d'un astérisque sont à corriger.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
N ^{os} des obligations.	Professions d'ensemble. Chiffres de l'inscription ¹ .	Versements impériaux. Chiffres de l'inscription (avec rectifications).	Professions d'ensemble rectifiées en milliers de sesterces.	Barème des versements impériaux.	Différence entre le barème des versements et les versements de l'inscription.	Professions d'ensemble rectifiées.	Totaux des professions de détail.	Nombre d'engagements partiels.	Conditions particulières.	N ^{os} des obligations.
XXIX	50,000	* 3,075	50,000	4,025	+ 0	50,000	=	50,000		XXIX
VIII	50,000	4,025	50,000	4,025	+ 0	50,000	=	50,000		VIII
XXIII	50,350	4,025	50,000	4,025	+ 0	50,350	=	50,350		XXIII
VII	51,000	4,104	51,000	4,105 1/2	- 1 1/2	51,000	=	51,000		VII
XXXIII	53,900	4,265	53,000	4,266 1/2	- 1 1/2	53,900	=	53,800		XXXIII
XXXVI	55,800	4,426	55,000	4,427 1/2	- 1 1/2	55,800	=	55,800		XXXVI
XXVII	58,350	4,668	58,000	4,669	- 1	58,350	=	58,350		XXVII
XII	58,800	4,668	58,000	4,669	- 1	58,800	=	58,700		XII
XXXIV	62,920	4,990	62,000	4,991	- 1	62,920	=	62,920		XXXIV
XXXII	65,400	5,231	65,000	5,232 1/2	- 1 1/2	65,400	>	59,000		XXXII
XXXV	69,260	5,553	69,000	5,554 1/2	- 1 1/2	69,260	=	69,260		XXXV
XL	71,256	5,714	71,000	5,715 1/2	- 1 1/2	71,256	=	71,256	deducto vectigali	XL
XI	71,522	5,714	71,000	5,715 1/2	- 1 1/2	71,522	>	68,600		XI
XVIII	75,975	6,036	75,000	6,037 1/2	- 1 1/2	75,975	>	72,975		XVIII
III	77,192	6,197	77,000	6,198 1/2	- 1 1/2	77,192	<	112,829	id.	III
X	80,000	6,438	80,000	6,440	- 2	80,000	=	80,000		X
XXXVIII	90,200	7,243	90,000	7,245	- 2	90,200	=	90,200	id.	XXXVIII
XXXVII	98,000	7,887	98,000	7,889	- 2	98,000	<	170,000	id.	XXXVII
XXXIX	100,000	8,050	100,000	8,050	+ 0	100,000	=	100,000	qui ex reditu aestimatus est	XXXIX
I	108,000	8,692	108,000	8,694	- 2	108,000	=	108,000		I
XLII	113,600	9,094	113,000	9,096 1/2	- 2 1/2	113,600	<	173,200	deducto vectigali	XLII
XX	132,450	10,624	132,000	10,626	- 2	132,450	>	130,450		XX
XIX	148,420	11,912	148,000	11,914	- 2	148,420	<	178,800	id.	XIX
XIV	151,200	* 12,104	151,000	12,155 1/2	- 2 1/2	151,200	>	146,200		XIV
IV	* 107,400	12,233	152,000	12,236	- 3	152,400	>	137,703		IV
XXVI	155,842	12,475	155,000	12,477 1/2	- 2 1/2	155,842	>	153,542		XXVI
XXI	158,800	12,716	158,000	12,719	- 3	158,800	<	200,000	id.	XXI
XXV	* 233,530	16,338	203,000	16,341 1/2	- 3 1/2	203,530	>	189,410		XXV
V	210,866	16,902	210,000	16,905	- 3	210,866	>	206,666		V
XLIV	* 233,080	18,028	224,000	18,032	- 4	224,080	>	221,488		XLIV
XLVI	* 246,842	19,000	236,000	18,998	+ 2	236,842	<	308,900	id.	XLVI
XLV	269,000	21,650	269,000	21,654 1/2	- 4 1/2	269,000	>	237,000		XLV
XLVII	271,100	21,811	271,000	21,815 1/2	- 4 1/2	271,100	>	268,400		XLVII
XV	292,820	23,501	292,000	23,506	- 5	292,820	<	307,130	id.	XV
II	* 310,545	25,353	315,000	25,357 1/2	- 4 1/2	315,545	<	353,075	id.	II
XXVIII	351,633	28,250	351,000	28,255 1/2	- 5 1/2	351,633	>	335,533		XXVIII
XXII	* 418,250	33,562	417,000	33,568 1/2	- 6 1/2	417,250	>	383,500	id.	XXII
XXIV	420,110	33,804	420,000	33,840	- 6	420,110	>	349,450	id.	XXIV
VI	425,000	34,206	425,000	34,212 1/2	- 6 1/2	425,000	=	425,000		VI
IX	* 490,000	38,630	480,000	38,640	- 10	480,000	<	490,000		IX
XXX	* 673,660	53,362	663,000	53,371 1/2	- 9 1/2	663,660	<	672,810	id.	XXX
XVI	843,879	67,850	843,000	67,861 1/2	- 11 1/2	843,879	<	867,764	id.	XVI
XVII	* 1,014,090	83,950	1,043,000	83,961 1/2	- 11 1/2	1,043,090	<	1,044,400	id.	XVII
XXXI	* 1,158,150	91,110	1,132,000	91,126 1/2	- 16 1/2	1,132,150	<	1,200,700	id.	XXXI
XIII	* 1,180,600	94,765	1,177,000	94,748 1/2	+ 16 1/2	1,177,600	>	1,160,116	id.	XIII
XLIII	1,600,000	128,780	1,600,000	128,800	- 20	1,600,000	<	2,500,000	id.	XLIII
Obligations antérieures (per Cornelium Gallicanum).										
XLIX	60,000	6,000								
L	60,000	6,000								
LI	100,000	10,000								
XLVII	150,000	15,000								
XLVIII	350,000	35,000								

1. Les nombres marqués d'un astérisque sont à corriger.

la conviction qu'il est soucieux de vérité et de précision financières. Cette assurance n'est pas sans prêter grand secours dans l'analyse des autres chiffres.

L'administration impériale était devenue par ce nouvel engagement foncier plus exigeante que quelques années auparavant. Si l'on se réfère aux obligations de propriétés reçues par l'entremise de Cornelius Gallicanus, il semble bien que dans l'estimation des biens, on s'était contenté des déclarations faites en chiffres ronds, par milliers de sesterces, sans tenir compte des impôts qui pouvaient grever les terres. Mais surtout le propriétaire touchait de l'empereur le dixième des valeurs qu'il engageait. Dans la nouvelle distribution d'argent, on exigeait une déclaration plus précise des biens, on défalquait au besoin de leur prix le *vectigal* qui pesait sur eux. Enfin, le versement était moins fort. De 10 %, il était réduit à 8,05 %. Néanmoins, l'opération fut couronnée de succès. Des cinq propriétaires qui s'étaient proposés la première fois, quatre reviennent à la charge et s'engagent pour des sommes de quatre à vingt fois supérieures. Les obligations tentent cette fois quarante-cinq particuliers et sont dix-huit fois plus fortes. Sans doute, il est possible que, d'abord, l'empressement des Veleiates à s'engager n'ait pu se satisfaire si l'administration n'avait mis au service de l'institution nouvelle que des fonds médiocres. Du moins, il est certain que, cette fois, l'argent qu'elle offre à des conditions plus onéreuses est disputé par un grand nombre de concurrents, petits et grands propriétaires. Cette simple constatation suffit à démontrer que l'œuvre d'assistance ne reçoit pas des particuliers un concours désintéressé, une contribution volontaire et charitable. C'est l'intérêt, c'est le besoin qui les fait accourir aux caisses impériales. Pour qu'ils aient accepté une telle réduction du taux des versements, il faut qu'ils aient encore trouvé profit à cette nouvelle opération.

L'ESTIMATION DÉTAILLÉE DES BIENS-FONDS
PAR RAPPORT A L'ENGAGEMENT GLOBAL.

Une fois effectuées les quelques corrections qui s'imposaient sur eux, les chiffres des sommes globales d'engagement deviennent désormais aussi intangibles que ceux des versements impériaux qui leur correspondent. Ils sont garantis l'un par l'autre, puisqu'ils

sont proportionnels entre eux. Les premiers ont permis d'établir les seconds.

Il faut donc qu'ils soient eux-mêmes fondés sur une estimation sérieuse de la valeur des biens-fonds. On s'en aperçoit, dès l'abord, à leur précision. Ils descendent le plus souvent au comput des centaines de sesterces, mais fréquemment aussi à celui des dizaines et des unités. Ce souci de l'exactitude du détail est ici d'autant plus surprenant qu'il est inutile pour les calculs de l'administration. Celle-ci ne distribue-t-elle pas l'argent en ne tenant compte que des milliers de sesterces exprimés dans l'obligation? L'estimation n'est donc pas directement son fait; elle est antérieure à l'institution nouvelle, indépendante d'elle.

Elle n'est pourtant pas laissée à la libre fantaisie des propriétaires. Sans doute, ils font eux-mêmes la déclaration de leurs biens dans l'ensemble et dans le détail. Mais ils apportent des chiffres qu'ils sont obligés de produire exacts. Sans quoi, il eût été loisible à certains, en majorant de façon minime le prix de leurs terres, de toucher une somme plus importante. Parmi les quatorze plus petits engageants, ils en est quatre auxquels il eût suffi d'ajouter 200, 100, 80, 25 sesterces aux valeurs qu'ils déclareraient pour recevoir 80 sesterces et demi de plus. Le dernier surtout [obligation XVIII] eût-il résisté à la tentation s'il avait pu seulement l'avoir? Il faut donc que son honnêteté n'ait pas eu d'épreuve à subir. Il déclare ce qu'il doit déclarer. L'estimation qu'il donne s'est imposée à lui. Ainsi des autres. Indépendante des deux intéressés, l'administration alimentaire et le propriétaire, l'estimation apparaît plus objective. Ses chiffres gagnent encore en autorité. Mais l'explication qu'on en peut donner semble devoir être plus lointaine.

La première qui s'offre, c'est que l'engagement global n'est que la somme des engagements partiels de chaque propriétaire. On est vite détrompé. Il n'y a égalité que pour cinq, peut-être huit obligations¹. Pourtant, l'accord des nombres en ces quelques engagements suffit à démontrer que la profession d'ensemble porte bien, en toute l'inscription, sur les mêmes fonds qui sont l'objet des professions de détail. On n'a donc pas de raison de soupçonner dans l'engagement général l'addition ou la soustrac-

1. On doit évidemment laisser de côté toutes les obligations où il n'y a qu'un seul bien ou groupe de biens engagés.

tion de nouvelles valeurs foncières qui ne seraient pas énumérées dans les engagements partiels.

Mais si l'égalité n'apparaît pas immédiate, peut-être existe-t-elle malgré tout sous les chiffres? Un grand nombre de propriétaires sont soumis au paiement du *vectigal*. Évidemment, dans le calcul de l'allocation à leur servir, on ne pouvait admettre au même titre les propriétés de pleine jouissance et celles qui étaient grevées de l'impôt vectigalien. Une terre déclarée 200,000 sesterces n'est cotée, *vectigal* déduit, que 158,800 sesterces¹. Qu'est-ce à dire, sinon qu'on soustrait de la mise à prix le capital de 41,200 sesterces qui correspond à l'intérêt que paie chaque année le possesseur à la cité pour la jouissance perpétuelle du fonds? Dans deux autres obligations, où les propriétaires ne déclarent qu'un seul bien, l'estimation de leur terre comporte encore cette diminution du capital vectigalien². Dès lors, il se peut fort bien que, la profession d'ensemble une fois faite par les propriétaires de fonds composés, l'administration déduise elle-même du prix total des biens le capital de l'impôt qu'ils paient³. Mais chacun d'eux serait au contraire déclaré à sa valeur de mise à prix. Le total des professions de détail correspondrait donc à la profession d'ensemble, si l'on retranchait de leur chiffre le prix capitalisé du *vectigal*.

Pour que cette hypothèse séduisante gagnât droit de cité, il faudrait que tous les propriétaires soumis au *vectigal* fissent des déclarations générales moins fortes que la somme de leurs déclarations partielles. C'est le cas, il est vrai, pour la plupart. Malheureusement, trois d'entre eux, sur qui pèse cet impôt, accusent pourtant plus en leur profession première que dans toutes les autres additionnées. Dès lors, l'explication chancelle. On pourrait soupçonner, sous ces exceptions malencontreuses, une série d'erreurs du lapicide. Mais douze nouveaux propriétaires, qui ont

1. [Obligation 41.]

2. [Obligations 38 et 40.]

3. Ce doit être l'idée qu'avait Mommsen (*Die italische Bodentheilung, Hist. Schriften*, II, p. 127, n. 1), car il admet que les fonds engagés *pluribus summis* sont réunis de façon durable sous un même chef pour des nécessités d'exploitation et que le *vectigal* pèse sur cet ensemble. On verra que les terres déclarées ne sont pas associées par des liens aussi solides. Quant à la formule *pluribus summis*, elle se retrouve dans des déclarations de propriétaires qui n'ont pas la charge du *vectigal*.

pleine jouissance de leurs biens, ne déclarent pas, comme on l'attendrait, autant dans l'ensemble que dans le détail, mais tous plus. Dès lors, s'il reste très probable que le calcul du *vectigal* contribue pour sa part à faire varier tous ces chiffres, du moins il n'est pas toujours le facteur, il n'est pas l'unique facteur qui puisse rendre compte de l'inégalité des uns aux autres.

Si l'on ne tire guère profit de toutes les additions qu'on vient d'opérer, à l'intérieur de chaque engagement, sur toutes les valeurs qu'il énumère, peut-être l'examen même de ces chiffres, en expliquant l'insuccès des premières tentatives, fixera-t-il le sens de ces estimations.

Il est vrai qu'en l'expérience qu'on vient de faire sur leurs totaux, on a pu gagner quelque défiance de chacun de ces nombres, pris à part. Comme le prix global des fonds, déclaré d'abord en toute obligation, est exactement rapporté, il semble qu'on ne doive guère tenir compte des professions partielles, puisqu'elles ne savent pas s'accorder avec la profession d'ensemble.

Elles méritent pourtant toute estime. Comme les premières, elles savent, au besoin, descendre au calcul des dizaines et des unités. Et ce n'est pas là un subterfuge imaginé pour donner l'illusion de l'exactitude. Cette précision exprime bien la vérité des chiffres. Chaque fois qu'on peut les vérifier par eux-mêmes, ils soutiennent l'épreuve. Un bien qu'on déclare aux $\frac{2}{3}$ pour 26,666 sesterces vaut évidemment 40,000 sesterces¹. Un autre, engagé aux $\frac{11}{12}$ pour 84,333 sesterces, doit être au total estimé 92,000 sesterces². Ces nombres ronds sont bien exacts, dont les fractions sont établies si rigoureusement. Bien plus, ces données se contrôlent quelquefois l'une par l'autre. Une terre peut être possédée en partie par deux propriétaires. Or, la valeur des deux parcelles est, en chaque obligation, proportionnelle aux fractions qui les divisent. Un fonds, engagé au $\frac{1}{4}$ pour 21,500 sesterces³, est déclaré ailleurs pour les trois autres quarts 64,000 sesterces⁴. Enfin, quand on pénètre dans le détail d'un engagement, on aperçoit l'exactitude là même où elle pourrait se dissimuler. Un

1. 4, 89.

2. 1, 20-21.

3. 3, 7.

4. 1, 30.

propriétaire déclare un bien qui lui appartient aux $\frac{2}{3}$ pour 26,666 sesterces¹. Or, ce bien se retrouve ailleurs engagé au $\frac{1}{3}$ ². Mais, cette fois, il est groupé avec deux autres, si bien que sa valeur propre de 13,333 sesterces n'est pas indiquée. Pourtant, celle-ci a servi à composer l'addition, puisque l'ensemble des trois terrains est estimé 45,533 sesterces. A ces exemples, on reconnaît dans les professions partielles le même souci d'exactitude qu'on a pu découvrir dans les professions générales. Il faut bien, d'ailleurs, qu'elles aient mérité quelque crédit, puisqu'en certaines obligations elles sont appelées à composer, d'elles seules, la somme de l'engagement³ et qu'en d'autres, sans former exclusivement le total, elles fournissent du moins des éléments à son calcul⁴.

On se trouve donc enfin en présence de deux estimations, toutes deux capables de défendre l'exactitude de leurs chiffres et pourtant irréductibles l'une à l'autre. De cette discordance même se révèlent du moins quelques-uns de leurs caractères propres. Les évaluations d'ensemble ne reposent pas sur une expertise de chaque fonds. Sans quoi, il y aurait harmonie d'une série des nombres à l'autre. Les deux estimations ne sont pas contemporaines, car elles s'accorderaient encore. Pour la même raison, l'estimation de détail des biens ne peut s'être effectuée plus tard que l'estimation d'ensemble. Il faudrait admettre, en cette hypothèse, que, disposant de chiffres plus récents pour ses calculs, l'administration impériale les aurait utilisés pour une partie seulement de ses opérations, mais aurait négligé d'en faire un total qui pourtant aurait eu, comme estimation globale, la même autorité qu'avait chacun des nombres élémentaires de l'addition. L'évaluation de chaque bien est donc antérieure à celles de tous les fonds d'un même propriétaire. Toutes ces données nouvelles, tirées de l'étude des nombres, doivent contribuer à en expliquer le sens.

1. 4, 89.

2. 5, 27-28. Il est possible qu'il faille lire ici [5,31] 45,633, cf. 5, 7, où le total de la profession de Cn. Antonius Priscus est donné 351,633 sesterces.

3. Voir au tableau précédent les obligations où la somme déclarée est égale au total des engagements partiels.

4. Quelques professions d'ensemble ont aux dizaines et aux unités des chiffres qu'on retrouve donnés pour des professions de détail. Celles-ci ont donc servi à composer la somme totale.

L'ORIGINE DES ESTIMATIONS DE BIENS-FONDS.

Les professions de détail des terres se présentent sous deux formes différentes: Ou bien chaque fonds est déclaré à sa valeur, avec l'allocation impériale qui lui est attribuée; ou bien quelques fonds, déclarés ou non chacun à son prix, sont associés pour recevoir une seule assignation d'argent. Ce groupement n'est pas accidentel.

Il pourrait avoir pour intention de mettre sous un seul chef des biens trop peu importants pour mériter une allocation spéciale. De fait, on ne voit nulle part en l'inscription que des propriétaires aient présenté isolément des fonds d'un prix inférieur à 12,000 sesterces, et le plus souvent les terres réunies pour un engagement sont, soit chacune, soit quelqu'une d'elles, de valeur moindre. Mais on en trouve aussi associées qui valent, prises à part, beaucoup plus. D'obligation à obligation, il n'y a pas de règles communes qui rendent compte des groupements. Enfin, pour ne citer qu'un exemple, le même Mommeius Persicus déclare en une seule fois deux terrains de 30,000 et de 47,500 sesterces¹ et engage isolément d'autres fonds de valeur bien inférieure à ces deux sommes.

L'association des terres en une seule profession n'est pas non plus le fait de leur voisinage. Quelques-unes, il est vrai, sont ainsi réunies. Mais souvent deux propriétés contiguës sont déclarées en même temps que d'autres qui ne leur sont pas limitrophes². Des fonds groupés n'appartiennent pas au même *pagus*³. Par contre, deux biens voisins font partie d'engagements différents. Bien plus, deux moitiés d'une même terre sont, de la part d'un même possesseur, l'objet de deux professions distinctes. Il semble qu'il y ait parfois comme une gageure de rapprocher dans

1. 2, 55 : *S. Attianum cum fundo Flaviano Vipponiano p. p. dimidia, item fund. Messianum p. p. III et XXIII... quos professus est HS LXXVII D.* On sait la valeur du *f. Attianus* et de ses dépendances d'après le prix de l'autre moitié engagée (7, 53) pour 30,000 sesterces. Les 3/8 du *fundus Messianus* valent donc 47,500 sesterces.

2. Voir, par exemple, 1, 8-9 : le *f. Salgianus* (*Suigianus* de l'inscription) et le *f. Petronianus*, voisins, sont engagés avec plusieurs autres fonds qui ne leur sont pas contigus (1, 6-12).

3. Voir, par exemple, 3, 88, et 3, 92.

la profession les territoires les plus différents et les plus éloignés d'une même raison agricole¹.

L'estimation des biens fonciers peut être faite d'après différents principes que les administrations cadastrales savent appliquer concurremment pour contrôler les données respectives qu'ils fournissent. Ou bien on calcule directement la valeur de la terre d'après son produit net annuel; ou bien on l'évalue d'après sa rente de fermage ou de métayage; ou bien encore on la cote à son prix d'achat. Les chiffres des professions d'ensemble, ceux des professions de détail de l'inscription de Veleia doivent être établis d'après l'un ou l'autre de ces procédés.

Or, la valeur de chaque fonds ne peut avoir été fixée d'après son produit d'exploitation directe ou de fermage. Sans quoi ils seraient généralement groupés pour l'estimation d'après leur proximité ou leur voisinage. On ne verrait pas Dellius Proculus engager en des professions différentes deux parcelles du même fonds composé (*Corbellianus Asellianus Egnatianus*)²; Granius Priscus déclarer à part le *fundus Junianus* et le *fundus Metilianus*³, qui sont voisins en *Floreius*⁴, mais déclarer ensemble le *fundus Junianus* de *Floreius* et le *fundus Latinianus* de *Junonius*, le *fundus Metilianus* de *Floreius* et les *fundi Summetis Valeriani* de *Statiellus*. De même, les deux moitiés du *fundus Vibullianus Calidianus* en *Bagiennus* seraient associées⁵ en l'obligation. Ces terres voisines, ces éléments de mêmes fonds sont plus naturellement réunis pour l'exploitation que des biens situés en des *pagi* différents. Si elles sont séparées dans la profession, c'est que l'estimation est établie d'autre manière⁶.

Dans les engagements de détail, les biens sont tout simplement évalués à leur prix d'achat. On s'explique alors facilement les anomalies apparentes de leur groupement. Les propriétaires ont pu acquérir d'un seul coup un ensemble des terrains que possédait une famille qui s'est éteinte ou éloignée. Et ces terrains

1. 3, 88-90, et 3, 92-95. On pourrait multiplier les exemples.

2. 3, 1, et 3, 8.

3. 3, 88-89, et 3, 92.

4. 3, 93.

5. 4, 94-95, et 4, 99.

6. Dans l'inscription des Ligures Bébiens, une des terres est estimée à son prix d'achat (2, 67), les autres le sont sans doute à leur revenu. Cf. Henzen, *Tab. alim. Baeb.*, p. 65.

se trouvaient dispersés. Ou bien ils ont profité des occasions d'achat qui s'offrent au moment du partage d'une succession et mis la main sur une partie de l'héritage, sur des parcelles de fonds. Plus tard seulement, en une seconde vente, ils ont acquis les autres morceaux. Ainsi ces différentes parties d'une même terre peuvent-elles faire l'objet de deux estimations distinctes. Si le *fundus Minicianus Vettianus* et le *fundus Olympianus*¹ appartiennent à la fois à M. Mommeius Persicus et à Lucilius Collinus qui se les partagent, si en outre ces deux fonds ne sont pas associés de la même façon dans l'engagement de chacun des propriétaires, c'est qu'ils n'ont pas été abandonnés d'une seule pièce, en même temps. Sans quoi il est bien probable que l'un des deux copartageants actuels les eût acquis entiers. Mais ces deux terres ont fait l'objet d'une première division, et Lucilius Collinus ou sa famille en ont acheté la part disponible. L'autre se dissolvait et, tandis que la moitié du *fundus Olympianus* formait un élément à part, la moitié du *fundus Minicianus Vettianus* s'associait à d'autres fonds. A son tour, Mommeius Persicus acquit successivement la première et la seconde propriété, l'une seule, l'autre avec les terres auxquelles elle était combinée en domaine. Ainsi peut-on s'expliquer que les *fundi Minicianus Vettianus* et *Olympianus* soient entre les mains de deux possesseurs et dans chaque obligation groupés en des professions distinctes. Ils ont été achetés par portions en des lots différents.

Mais, depuis le moment de la vente, la valeur de chaque bien pouvait avoir changé, d'autant plus que l'acquisition était plus ancienne. L'exploitation pouvait l'avoir transformé, avoir augmenté ou diminué son revenu. Surtout la rente du fonds dépendait des conditions économiques de l'époque. A défaut d'une meilleure estimation, on s'en tenait sans doute à celle que fournissait naturellement le prix d'achat, mais on en préférerait une autre. Il est dit dans l'inscription² que Glitia Marcella déclara le *saltus Drusianus* et deux colonies qui furent estimés, d'après leur revenu, à 100,000 sesterces (*qui ex reditu aestimatus est HS c̄*). C'est une indication unique dans la table de Veleia, où la profession générale des biens est faite par chaque propriétaire sans qu'on sache le principe sur lequel ses chiffres sont établis. Elle aide heureusement à sa découverte.

1. 3, 79-81; 2, 42, et 2, 51.

2. 6, 42-43.

Il se confirme tout d'abord que la profession d'ensemble n'était pas laissée à la libre fantaisie du propriétaire¹. La somme déclarée par Glitia Marcella a été déterminée sur le calcul de la rente annuelle qu'elle tirait de sa terre. Il a fallu qu'elle puisse prouver, pièces en mains, son revenu. Une fois cette valeur admise, c'est en dehors de Glitia Marcella qu'on a fixé le capital que représentait le fonds. On n'a pas dû traiter les autres engageants d'autre façon qu'elle.

Il apparaît aussi que l'estimation générale des biens ne fut pas faite au moment où fut créée l'institution alimentaire, à son occasion. Sans quoi l'inscription répéterait toujours ce qu'elle dit une fois seulement à propos de Glitia Marcella. Pour une raison qu'il est impossible de reconnaître, les terres de celle-ci n'avaient pas été jusque-là l'objet d'une évaluation. Il fallut reconnaître leur prix au moment même où l'on procéda aux engagements des propriétés sous Trajan. Mais, pour les autres domaines, le silence même de l'inscription est une preuve que leur valeur était fixée auparavant.

Est-ce à dire qu'elle fut déterminée généralement sur un autre principe que le calcul du revenu? On sait que, sauf exception, le chiffre des professions d'ensemble est différent du total que fournit l'addition des professions de détail. Si ces dernières donnent le prix d'achat de chaque terre, il faut bien que les premières représentent un capital établi sur le revenu de tout le domaine. Mais la fortune financière de chacun était connue avant que l'institution alimentaire fût installée dans la cité de Veleia. Il est très probable qu'elle avait été fixée par la dernière revision du cens dans la région.

Mais, s'il était facile de fixer la richesse foncière d'un individu quand toutes ses terres affermées lui rapportaient une rente fixe en argent, ce devenait une opération beaucoup trop ardue quand l'exploitation des terres était directe ou fondée sur le métayage. Dans ce cas, la rente des biens était variable et, pour déterminer le capital, on se contentait de faire la somme des prix d'achat de chaque fonds. C'est ainsi que, pour quelques petits propriétaires qui cultivaient eux-mêmes et pour quelques grands qui avaient confié leurs terres à des colons partiaires, la somme des déclarations de détail est égale au chiffre de la profession d'ensemble.

1. Henzen, *Tab. alim. Baebianorum*, p. 65.

Quand la culture était en partie directe ou partiaire, en partie affermée, la déclaration générale additionnait le capital que représentait le revenu du fermage avec la somme totale des prix d'achat des biens non affermés. C'est pourquoi il existe certains domaines dont la valeur totale, tout en étant plus ou moins forte que celles de chacun des fonds qui les composent, est pourtant en partie calculée d'après elles.

LE BUT DE L'ESTIMATION DES BIENS-FONDS.

Nous avons essayé de préciser le sens de tous les chiffres de l'inscription. Mais pourquoi en produit-elle autant? A quoi bon, après les professions générales, entrer comme elle fait dans le détail d'engagements partiels et donner une multitude de nombres qu'il semblait au premier abord si difficile d'accorder avec ceux des déclarations d'ensemble? Puisque c'est d'après ceux-ci qu'on calcule la somme que distribuera l'administration impériale à chaque propriétaire, quel besoin d'insister sur les autres avec un souci aussi grand d'exactitude? Expliquer cette dernière anomalie apparente de l'inscription, c'est rendre compte de la nature propre du document.

Après avoir accepté de la caisse alimentaire un capital, le propriétaire était obligé d'en servir chaque année la rente à raison de 5 %. Il offrait en garantie ses fonds. Mais, sous peine d'accabler ses terres d'un joug insupportable, il fallait qu'il en conservât pourtant la pleine jouissance. De même que le possesseur d'une terre vectigaliennne de la cité pouvait, une fois l'impôt payé, disposer de ses biens à sa guise, les transmettre en héritage ou les vendre, de même le domaine engagé à la fondation alimentaire, tout en gageant l'intérêt annuel à payer, restait capable d'être mobilisé en argent, vendu en totalité ou en partie, divisé entre plusieurs héritiers. Mais, au cas particulier d'un dénombrement de la propriété, il fallait bien que chaque fonds ou groupe de fonds prît sa part d'une charge qui subsistait après le morcellement territorial. C'est pourquoi l'argent donné par l'empereur est en quelque sorte distribué par avance sur chacun des biens ou série de biens dont se composait le domaine.

Mais on ne trouve plus dans l'attribution des parts de ce capital le même souci de garder entre le prix des fonds et l'argent qu'on met sur lui cette proportion rigoureuse qu'on observe entre

la fortune de chaque possesseur et l'ensemble des versements que l'empereur lui fait. Ici, un fonds de 12,000 sesterces reçoit 1,200 sesterces¹. Là, un autre de 31,000 n'en a plus que 1,000². De propriété à propriété, l'inégalité est complète entre le taux de ces assignations de détail. Bien plus, en un même domaine, on est surpris des écarts les plus extraordinaires. Deux terres qui valent associées 122,000 sesterces touchent 4,532 sesterces³. Une autre de 59,024 sesterces en accepte 5,500⁴. L'arbitraire préside à cette répartition.

Celle-ci ne se propose d'autre but que d'attribuer à chaque bien une part, quelle qu'elle soit, de l'argent que l'empereur a placé entre les mains du propriétaire. La somme totale qu'a versée Trajan n'est presque jamais ronde. Au contraire, toutes celles entre lesquelles elle se divise le sont, sauf une ou deux au plus en chaque obligation. Prenons, à titre d'exemple, l'engagement des Annii⁵. Voici comment il se présente. Les deux frères professent, déduction faite du *vectigal*, une somme globale de 1,043,090⁶ sesterces, pour laquelle ils touchent 83,950 sesterces. Les fonds sont :

<i>f. Solonianus</i>	en <i>Bagiennus</i>	74,000 s.	pour 2,000 s.
<i>f. Bivelius</i>	»	123,400	10,000
<i>f. Spennella</i>	en <i>Domitius</i>	26,000	2,000
<i>f. Ibocelis</i>	»	20,000	1,450
<i>f. Vatiniiani</i>	en <i>Statiellus</i>	150,000	12,500
<i>f. Attidianus</i>	»	25,000	2,000
<i>f. Undigenis</i>	»	44,000	4,000
<i>f. Roudelius</i>	en <i>Albensis</i>	36,000	3,000
<i>f. Mucianus</i>	»	18,000	1,000
<i>f. Antonianus</i>	»		
<i>s. ou f. Avega</i>	en <i>Albensis</i>	178,000	16,000
<i>s. Velviae</i>	et <i>Velleius</i>		
<i>s. Bitunia</i>	en <i>Albensis, Minervius, Statiellus</i>	350,000	30,000
		1,044,400 s.	83,950 s.

1. 4, 65-66.

2. 4, 4.

3. 3, 51.

4. 3, 44.

5. Obligation 17.

6. [Chiffre rectifié; cf. p. 100, n. 1.]

On constate qu'en additionnant les nombres de la dernière colonne on obtient le total du versement effectué par l'empereur. Or, tous les fonds en recouvrent une part ronde, sauf deux auxquels sont attribués 1,450 et 12,500 sesterces.

Sur une obligation plus faible, on fait la même remarque. M. Varius Felix¹ engage ses biens pour le prix de 58,350 sesterces. Il reçoit 4,668 sesterces et déclare :

<i>f. Naeviani</i>	en <i>Dianius</i>	24,000 s.	pour 2,000 s.
<i>f. Orbaniacus</i>	»	12,000	1,000
<i>f. Tactanulae</i>	»	16,050	1,668
<i>f. Ju...inatus</i>	»	6,300	
		58,350 s.	4,668 s.

Deux des sommes attribuées sont bien rondes. La troisième est ce qui est nécessaire pour arriver dans l'addition au total de 4,668 sesterces.

Dans le détail de chaque profession, on pourrait répéter cette observation². Il est inutile de le faire : car on conçoit, d'après ces deux exemples, que le capital de l'empereur a été assigné *grosso modo* sur les fonds. Une fois fixée la somme qui revenait de droit au propriétaire d'après la fortune immobilière qu'il avait déclarée, on la distribuait sur ses terres sans aucun autre souci d'exactitude que de retrouver dans l'addition le total du versement effectué.

Ainsi, d'une part, l'inscription révèle la préoccupation de noter avec soin, dans le détail, le prix des biens, et, d'autre part, une négligence complète à répartir régulièrement entre eux l'argent impérial. Il n'y a pas à s'en étonner. Il faut bien qu'en prévision d'un démembrement du domaine les terres en soient estimées et prennent leur part de l'intérêt alimentaire à servir. Il est donc nécessaire qu'on leur attribue le capital qui correspond à cet

1. Obligation 27.

2. Il est vrai que quelquefois plusieurs fonds sont groupés en une seule estimation et que seule, leur valeur d'ensemble est grevée de l'hypothèque. Mais on sait que souvent des terres furent acquises ensemble. Il a pu arriver qu'on les ait vendues d'un seul lot sans calculer à part le prix de chacune. En tout cas, il semble bien que toutes les fois où ce fut possible, la valeur propre de chaque bien ait été indiquée. D'ailleurs, le groupement de quelques-uns en une seule profession qui ne fait connaître que leur prix global est sans inconvénient pour l'avenir. On pourra fort bien, au moment d'une division de la propriété, assigner à chacun sa part d'hypothèque.

intérêt. Mais cette somme marque tout simplement, en face de la valeur du fonds, l'hypothèque qui le grève en cas de mutation de la propriété. Qu'importe-t-il alors de proportionner soigneusement cette hypothèque au prix de chaque terre? Il suffit qu'au moment où celle-ci va se transmettre à d'autres individus par vente ou par héritage, cette dette vis-à-vis de l'institution d'assistance soit certifiée publiquement par un document officiel que chacun peut consulter. Le rôle essentiel de l'inscription de *Veleia* est de faire connaître à tous la nouvelle situation foncière des biens engagés après que les propriétaires contemporains de Trajan ont reçu de lui l'argent qui leur était destiné. C'est une *obligatio praediorum*.

DU VÉRITABLE CARACTÈRE DE CES ENGAGEMENTS.

Il n'entre pas dans notre sujet de rechercher, après tant d'autres¹, le caractère juridique de cette opération. Pourtant, les conclusions auxquelles on est arrivé sur la nature même de l'inscription permettent de l'indiquer. L'*obligatio praediorum* n'est évidemment pas un contrat de fiducie qui transmet à l'empereur, à la cité ou à l'institution alimentaire la propriété des terres en sûreté d'une créance. L'obligation ne peut être ici mancipation, car beaucoup de personnes font profession de terres vectigaliennes qu'elles n'ont pas le droit de manciper². Les *praedia* ne constituent pas non plus un gage entre les mains du prêteur, car il n'y a pas remise des biens comme garantie d'une dette. Les possesseurs, par leur déclaration, ne transfèrent pas, en échange du capital qu'ils reçoivent, la propriété éminente de leurs fonds à la cité qui les leur afferme de nouveau à perpétuité contre paiement d'un *vectigal* annuel³. Beaucoup de biens sont déjà vectigaliens et ne peuvent par conséquent le devenir. L'*obligatio praediorum*

1. Les thèses sont présentées et résumées dans G. Billeter, *Geschichte des Zinsfusses*, p. 188-190, notes, et de Ruggiero, *Diz. epigrafico*, I, p. 404.

2. Von Brinz, *Alimentenstiftungen der römischen Kaiser*, *Sitzungsberichte der Bayer. Akad.*, 1887, II, p. 226-227.

3. Il s'agirait alors de l'opération à laquelle se livre Pline pour une fondation alimentaire (*Ep.*, VII, 18, 2) : *Nam pro quingentis milibus nummum quae in alimenta ingenuorum ingenuarumque promiseram, agrum ex meis longe pluris actori publico mancipavi, eundemque vectigali imposito recepi tricena milia annuu daturus*. Le procédé serait le même de la part des *Veleiates*, sauf pourtant qu'ils ne manciperaient pas leurs biens.

n'est pas semblable au cautionnement *praedibus praediisque* que pouvaient exiger des fermiers d'impôts l'État et sur son exemple des cités¹. Car il manque ici la garantie des personnes; et si même, hypothèse bien invraisemblable, on admet qu'une autre table la présentait, il faudrait encore que les *praedia* apportés en gage soient tous objet de la pleine propriété. Enfin, l'engagement des biens n'est pas constitué sur le mode d'un simple contrat hypothécaire : car nulle part dans l'inscription il n'est question d'un prêt impérial et d'un remboursement possible².

De fait, l'empereur ne prête pas son argent, il le donne sans espoir ni volonté qu'il revienne : car il l'assigne à une œuvre d'assistance. Il ne greève pas les biens d'une hypothèque, il entend seulement que les propriétaires lui garantissent de leur fortune foncière l'intérêt perpétuel de la somme qu'il leur verse. Mais, comme cette richesse immobilière peut se diviser et la caution que possède l'administration alimentaire disparaître, chaque fonds doit par avancé prendre sa part de la charge d'intérêt. Il est éventuellement grevé d'une certaine somme. Si donc en ses professions générales la table de Veleia n'est pas une inscription hypothécaire, dans ses professions de détail elle l'est, en ce sens que chaque terre est soumise à une hypothèque éventuelle.

Pour le moment, le propriétaire engagé devait payer à l'administration alimentaire l'intérêt à 5 % de la somme donnée par l'empereur. Si l'on admet que ce taux était très normal dans les prêts d'argent de l'époque³, on serait tenté de penser que l'empereur n'a pas voulu faire œuvre de crédit agricole, mais simplement assurer l'avenir de la fondation alimentaire. Mais cette terre de montagne attirait peu le numéraire; le délabrement de la propriété en détournait les capitaux. Les dettes des colons se traduisaient par l'endettement de leurs maîtres. La difficulté augmentait pour ceux-ci de s'endetter. Le versement impérial eut d'abord pour résultat de permettre aux propriétaires d'éteindre les dettes anciennes qui pesaient sur leurs biens⁴, de diminuer la charge d'intérêt qu'ils supportaient comme par une véritable conversion,

1. Sur l'obligation *praedibus praediisque*, Mommsen, *Stadtrechte von Salpensa und Malaca*, *Jurist. Schriften*, I, p. 357-368.

2. Kniep, *Societas publicanorum*, I, p. 408.

3. Billeter, *Geschichte des Zinsfusses*, p. 193.

4. Billeter, *ibid.*, p. 194 (après Kniep, *Societas publicanorum*, I, p. 424).

de consolider la rente nouvelle qu'elle leur imposait en supprimant l'obsession du capital à payer.

La propriété véleiate devait se trouver au temps de Trajan dans l'état de crise où était en 33 ap. J.-C. la propriété italienne. D'une part, le numéraire manquait; d'autre part, les terres étaient obérées. Deux sénatus-consultes maladroits ayant aggravé plutôt qu'amélioré la situation, l'empereur intervint alors et mit à la disposition du public un fonds de 100,000,000 de sesterces sur lequel on prêterait sans intérêt pendant trois ans, à la condition qu'on engagerait des biens-fonds pour le double de la somme prêtée¹. Les mesures prises par Trajan, au moment où il fonda l'institution alimentaire, eurent aussi pour intention de secourir la propriété. Toutefois, au lieu d'un prêt, ce fut un don d'argent; au lieu d'un prêt à temps sans intérêt, ce fut un versement à charge d'intérêt perpétuel.

Mais, si cette opération devait avoir sur le moment des effets bienfaisants, et peut-être aider certains propriétaires à sortir d'une situation pénible, les générations suivantes, qui ne jouiraient plus du bénéfice de ce versement, n'en ressentiraient que les charges. C'était un impôt nouveau qui allait peser sur les domaines, et sa perception devait être d'autant plus inexorable qu'une institution d'assistance reposait sur son paiement.

1. Suétone, *Tibère*, 48, et surtout Tacite, *Annales*, VI, 17, qui fait mieux comprendre le caractère d'opération de crédit foncier qu'avait l'institution.

CONCLUSION.

La montagne de Plaisance, en son infertilité, se prêtait moins à la culture qu'au pâturage. Après une longue période de colonisation agricole, l'étendue des *saltus* en la région était telle encore que leur valeur, dans l'inscription, dépasse le tiers de celle de tous les biens déclarés. Ce sont les Ligures et les Celtes qui commencèrent, sans aucun doute, à les défricher, car ils n'ont pas dû se contenter d'une exploitation exclusivement pastorale du sol. Les parties basses des *pagi*, ces territoires naturels d'habitat, furent dès lors aménagées à la culture. Pourtant, ce ne sont pas elles qui gardent, en leur toponymie, la mémoire des indigènes celto-ligures. Celle-ci s'est perpétuée sur ces limites vaines du *pagus* qui restèrent longtemps, en pleine période romaine, sans susciter les ambitions de la propriété privée. Au contraire, à l'intérieur des *pagi*, l'appropriation du sol par les colons romains, descendants ou non des anciens habitants du pays, se traduisit sous la forme ordinaire du *fundus*, doté, suivant les règles, du nom latin ou latinisé de celui qui possédait la terre au moment de la systématisation cadastrale.

La petite propriété du fonds, une fois reconnue, ne s'immobilisa pas. Elle se morcela en parcelles, puis ces parcelles se groupèrent en des unités nouvelles, composées. Ces transformations mêmes témoignent assez de la vitalité de cette petite propriété. Pourtant, le sol était en cette montagne souvent trop ingrat pour ne pas décourager l'effort. Bien des vieilles familles avaient abandonné la terre au temps de Trajan. Leur descendance s'est épuisée. Sans doute, elles ont été remplacées par de nouveaux colons, par des affranchis. Mais cette population relativement récente était trop mal fixée au sol pour y prospérer. Dans les *pagi*, où l'exploitation du sol ne réclamait pas le maintien de la petite propriété, elle a dû céder.

La grande propriété n'a que trop rarement une origine locale. A peine quelques fortunes foncières, encore assez modestes, ont-elles pu se développer autour de fonds patrimoniaux, échappant aux ruines voisines dont elles profitent. Les plus gros propriétaires sont des étrangers, souvent des affranchis, qui, peut-être en quelques années, au plus en l'espace d'une génération, ont

accaparé presque toute l'étendue des fonds dépréciés par une crise économique, acheté ou loué de la cité les *saltus* qui bordent la limite des *pagi*. En beaucoup de territoires, tandis que la petite propriété, circonvenue par la grande de toutes parts, achève de mourir, les puissants domaines arrivent à rejoindre leurs parties, à composer leurs membres épars, à former des *latifundia*, à se toucher les uns les autres. Mais cette victoire même est dangereuse pour eux. Le malheur dont ils ont profité les atteint. A la crise de la petite propriété doit avoir succédé celle des fermages. Le grand propriétaire est à court d'argent. Il a besoin de l'aide impériale.

Les multiples exemples qu'offre l'inscription illustrent assez les doléances qu'expriment sur la situation foncière les écrivains contemporains de Domitien et de Trajan. La nourrice de Pline aurait-elle échappé au sort qui guette le petit propriétaire veleiate si elle n'avait trouvé auprès d'elle un voisin, ami de Pline, prêt à la secourir¹? Bien des pauvres possesseurs de Veleia pourraient reprendre à leur compte, sans aucune hyperbole, le discours que tient, chez Quintilien, cet individu dépossédé de ses terres et qui ne peut trouver, autour de lui, aucun petit fonds qui n'ait pour voisin le riche². Celui-ci ne rêve que d'agrandir son domaine. Pline, ce lettré, ne goûte-t-il pas le plaisir paysan de rejoindre en un bel ensemble, par l'achat d'un bien, les parties mal agrégées de ses terres³? Et pourtant cette acquisition n'est pas sans danger. Le propriétaire, dont il convoite le sol, ne l'abandonne qu'après avoir épuisé ses ressources. Pour recouvrer les arriérés de fermage, il a vendu l'outillage des colons⁴. Par besoin immédiat d'argent, il a ruiné ses fermiers, il s'est ruiné lui-même. Le prix de sa terre a diminué de 5,000,000 à 3,000,000 de sesterces. A ce grand domaine, il eût peut-être fallu, pour se sauver, profiter de la caisse de crédit agricole que Trajan ouvrait aux propriétaires veleiates obérés,

1. Pline, *Ep.*, VI, 3. Cf. ici, p. 93.

2. *Decl.*, 13, 3.

3. Pline, *Ep.*, III, 19, 2.

4. Pline, *Ep.*, III, 19, 6.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	vii
BIOGRAPHIE DE F. G. DE PACHTERE, par Albert Girard	ix
BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE F. G. DE PACHTERE	xvi
I. CARACTÈRE DU DOCUMENT. — ÉTAT DE LA QUESTION. — LIMITES DU	
SUJET	1
II. LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE DE LA PROPRIÉTÉ	
L'étendue du territoire de Veleia	9
La nature du sol et sa valeur actuelle	13
Conditions anciennes du sol	20
III. LES « PAGI » ET LA PROPRIÉTÉ	
Situation et individualité des <i>pagi</i>	24
Répartition et groupement des <i>pagi</i>	27
De la nature des propriétés suivant les <i>pagi</i> et suivant leur situation dans les <i>pagi</i>	31
Le <i>pagus</i> , canton naturel	41
IV. LA COLONISATION PRIMITIVE	
Traces du passé celto-ligure : noms d'hommes et de lieux	47
Traces du passé celto-ligure : suffixes	51
Les étapes de la latinisation marquées par les suffixes.	53
De la cristallisation des plus anciens noms de lieux	56
V. LA PETITE PROPRIÉTÉ ROMAINE. — SES TRANSFORMATIONS. — SON	
ÉTAT SOUS TRAJAN	58
Des origines locales de la propriété	58
Du recensement des terres par les Romains	59
Des différentes espèces de terres; les communaux	60
Fonds à noms simples et fonds à noms composés; de la résis- tance de la petite propriété	62
Menaces de la grande propriété.	68
Répartition de la propriété suivant les <i>pagi</i>	69

TABLE DES MATIÈRES.

119

Pages

VI. LA GRANDE PROPRIÉTÉ.	78
De la formation des grands domaines.	80
De la crise de la propriété à la fin du premier siècle . . .	91
De l'aliénation des terres publiques.	93
Des dangers qui menacent la propriété sous Trajan . . .	95
VII. LA PROPRIÉTÉ ET L'INSTITUTION ALIMENTAIRE.	98
L'engagement global et le taux des versements impériaux .	98
L'estimation détaillée des biens-fonds par rapport à l'enga- gement global	101
L'origine des estimations de biens-fonds	106
Le but de l'estimation des biens-fonds.	110
Du véritable caractère de ces engagements	113
CONCLUSION	116
Portrait de De Pachtere	Titre, p. III
Carte	p. 30-31
Tableau statistique	p. 100-101

RECHERCHES
SUR
L'ÉPHÉBIE ATTIQUE
ET EN PARTICULIER SUR
LA DATE DE L'INSTITUTION

A MONSIEUR LOUIS HAVET

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

en témoignage de gratitude de respect et d'admiration.

A B.



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

DEUX CENT VINGT-NEUVIÈME FASCICULE

RECHERCHES SUR L'ÉPHÉBIE ATTIQUE
ET EN PARTICULIER SUR LA DATE DE L'INSTITUTION

PAR

ALICE BRENOT

ÉLÈVE DIPLÔMÉE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1920

Tous droits réservés

RECHERCHES
SUR
L'ÉPHÉBIE ATTIQUE
ET EN PARTICULIER SUR
LA DATE DE L'INSTITUTION

PAR

Alice BRENOT

ÉLÈVE DIPLÔMÉE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1920

Tous droits réservés

Cet ouvrage forme le 229^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études

Qu'il me soit permis, en inscrivant en tête de ce premier travail le nom de mon illustre maître M. Louis Havet, d'exprimer, en même temps que le regret de n'avoir pas été strictement fidèle à la philologie latine, la promesse de le devenir, en poursuivant des recherches sur « les iambes réductibles, dans le théâtre de Plaute, de Térence et des tragiques latins ».

Je ne saurais trop remercier M. Bernard Haussoullier des conseils précieux qu'il m'a sans cesse donnés au cours de mes études, tant en ce qui concerne le choix des documents que la composition.

A M. P. Jouguet, qui, à l'Ecole des Hautes Etudes, m'a confié, pour les déchiffrer, des papyri de la collection lilloise, je dois le désir d'aller étudier à Londres le fameux papyrus CXXXI du British Museum. C'est le document qui, plus d'une fois, m'a permis d'établir les conjectures nouvelles que peut présenter ce mémoire.

Paris, juin 1920.

A. BRENOT.

Sur l'avis de M. Bernard HAUSSOULLIER, directeur d'études d'épigraphie et antiquités grecques, et de MM. Victor BÉRARD et Pierre JOUGUET, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M^{lle} Alice BRENOT le titre d'*élève diplômée de la section d'histoire et de philologie de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*.

Paris, le 7 novembre 1920.

Le directeur de la Conférence

Signé : B. HAUSSOULLIER.

Les commissaires responsables,

Signé : BÉRARD, P. JOUGUET.

Le Président de la Section.

Signé : L. HAVET.

ΟΥ
ΟΥΣ
ΙΡΡΟΥ
ΛΑ
ΜΗΣΙΘΕΟΥ
ΙΓΗΣΙΦΑΝΟΥΣ
ΧΟΕΓΛΑΛΥΚΕΤΟΥ
ΑΝΟΔΡΟΣΛΥΣΙΕΤΡΑΤΟ.
ΑΙΛΑΕΣΚΑΛΑΙΑΔΟΥ
ΧΡΕΜΗΣΖΜΙΚΥΘΟΥ
ΑΙΣΩΝΗΣ
ΕΥΚΛΗΣΕΥΚΛΕΙΔΟΥ
ΜΕΛΑΝΘΙΟΣΡΙΣΤΙΔΟ
ΘΕΟΤΙΜΟΣΘΕΟΡΟΥ
ΔΗΜΟΚΛΕΙΔΗΣΔΗΜΕΟΥ
ΘΕΟΔΟΤΟΣΑΙΣΧΡΩΝΟΣ
ΕΡΙΚΡΑΤΙΔΗΣΕΥΚΡΑΤΟΥΣ
ΝΙΚΙΑΣΕΥΚΤΑΙΟΥ
ΡΙΘΗΣΑΜΕΝΟΣΚΙΡΟΥ
ΑΥΤΟΚΛΗΣΧΑΡΙΡΟΥ
ΕΙΔΗΘΙΕΦΗΒΟΙΟΙΤΗΣΚΕΚΡ
ΟΥΣ
ΑΙΝ
ΜΩΝ

ΜΟΚΡΙΤΟΥ
ΙΡΑΤΟΥ

ΟΣΦΥΡΟΜΑΧΟΥ
ΙΡΑΤΟΥ

ΤΟΣΔΗΜΗΤΡΙΟΥ
ΓΕΝΗΣΣΑΒΩΝΟΣ

ΤΙΣΘΕΝΗΣΑΝΤΙΦΑΤΟΥ
ΔΑΙΔΑΛΙΔΑΙ
ΚΑΛΑΙΑΚΡΑΤΗΣΑΙΣΩΝΕΥΣΕΙΡΕΝΕΡΕΙΔΗΘΙΕΦΗΒΟΙΟΙΤΗΣΚΕΚΡ
ΔΟΣΟΙΕΓ
ΓΑΝΤΑ
ΕΙΡΕΙΘ
ΑΙΑΥΤ
ΚΟΖΜΙ

ΤΕΦΑΝΩΝΤΙΜΑΧΟΤΑΘΜΟΝΕΑΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΧΡΥ
ΤΩΝΕΦΗΒΩΝΤΙΜΑΧΟΤΙΜΩΣΕΡΕΜΕΛΗ
ΣΜΑΕΝΣΤΗΛΗΑΙΘΗΝΗΚΑΙΣΤΗΝΕΑΝΤΩΤΙΜΩΣΕΡΕΜΕΛΗ
ΗΓΕΜΑΧΟΣΧΑΙΡΗΜΟΝΟΣΓΕΡΙΘΑΙΔΗΣΕΙΡΕΜΕΡΕΙΔΗΘΙΕΦΗΒΟ
ΙΜΕΛΟΥΝΤΑΙΩΝΑΥΤΟΥΣΓΑΡΕΧΟΥΣΙΝΕΡΑΙΝΕΖΑΙΑΥΤΟΥΣΚΟΣΜΙΟΤΗ
ΑΚΤΟΥΣΑΥΤΟΥΣΓΑΡΕΧΟΥΣΙΝΕΡΑΙΝΕΖΑΙΑΥΤΟΥΣΚΟΣΜΙΟΤΗ
ΕΜΕΚΑΚΑΙΕΥΤΑΙΣΑΙΔΕΚΑΙΤΟΝΣΩΦΡΟΝΙΣΤΗΝΑΥΤΩΝΑΔΕΙΣΤ
ΜΑΧΟΥΑΘΜΟΝΕΑΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΧΡΥ
ΟΑΝΑΤΙΘΕΑΣΙΝΟΙΕΦΗΒΟΙΟΙΤΗΣΚΕΚΡΟΓΙΔΟΣ
ΓΡΑΤΙΑΣΕΙΡΕΝΕΥΗΦΙΣΘΑΙΤΟΙΣΔΗΜΟΤΑΙΣΕΡΕ...ΗΚΑ
ΟΤΙΜΩΣΕΙΡΕΜΕΛΟΥΝΤΑΙΤΗΣΦΥΛΑΚΗΣΕΛΕΥΣΙΝΟ...ΟΙΤΜΑ
ΝΕΣΑ...ΑΥΤΟΥΣΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΕΚΑΣΤΟΝΑΥΤΩ
ΑΝΑΓΡΑΥΑΙΔΕΤΟΔΕΤΟΥΗΦΙΣΜΑΕΙΣΤΟΑΝΑΘΗΜΑ
ΝΟΙΕΦΗΒΟΙΟΙΤΗΣΚΕΚΡΟΓΙΔΟΣΟΙΕΡΙΚΤΗΣΙΚΑΕ

ΟΕ...ΟΧΟΝΤΟΣΕΙΡΕΝΕΥΗΦΙΣΘΑΙΤΟΙΣΔΗΜΟΤΑΙΣΕΡΕΙΔΗΘΙΕ
ΟΙΕΡΙΚΤΗΣΙΕΚΛΕΩΣΑΡΧΟΝΤΟΣΕΝΓΡΑΦΟΤΑΙΣΕΥΤΑΚΤΟΚΣΙΝ
ΡΟΙΟΥΣΙΝΡΑΝΤΑΟΣΑΙΝΟΜΟΙΟΥΣΙΝΓΡΟΣΤΑΤΟΥΣΙΝΚΑΙΟ
ΓΡΕ...ΙΘΑΡΧΟΝΤΑΣΕΚΑΙΤΑΛΛΑΡΑΝΤΑΡΧΟΙΟΥΝΤΕΦΑΝΩΙΑΡΧΟΜΕΡΑΧ
ΝΕ...ΣΑΙΑΥΤΟΥΣΚΑΙΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΧΡΥΣΙΟΥΝΤΕΦΑΝΩΙΑΡΧΟΜΕΡΑΧ
ΩΝ...ΚΟΣΜΙΟΤΗΤΟΣΕΙΡΕΝΕΚΑΚΑΙΕΥΤΑΙΣΕΡΑΙΝΕΖΑΙΔΕΚΑΙΤΟ
ΑΝ...ΦΡΟΝΙΣΤΗΝΑΥΤΩΝΔΑΡΑΧΩΜΩΝΟΤΙΚΑΛΩΣΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΩΣΕΡΕ
ΛΗΘΗΝΤΕΔΗΜΟΤΩΝΑΛΛΩΝΑΡΑΝΤΩΝΤΩΝΤΗΣΚΕΚΡΟΓΙΔΟΣ
ΕΡΙΓΡΑΥΑΙΔΕΤΟΔΕΤΟΥΗΦΙΣΜΑΕΡΙΤΟΑΝΑΘΗΜΑΟΑΝΑΤΙ
ΑΖΙΝΟΙΕΦ...ΒΟΙΤΗΣΚΕΚΡΟΓΙΔΟΣΕΚΑΙΟΣΩΦΡΟΝΙΣΤΗΣ

TRANSCRIPTION DU DÉCRET DE 334/3

			Μνησιθέου
			Ἡ]γῆσιφάνους
	αχος		Γλαυκίτου
	ανόδωρος		Λυσιστράτου
	Κα]λλίας		Καλλιάρχου
	Ἀντιφῶν		Ἐπιτρόπου
	Χρέμης		Σμικύθου
		Αἰξωνῆς	
	Εὐκλῆς		Εὐκλείδου
	Μελάνθιος		[Ἀ]ριστίδου
	Θεότιμος		Θεοπόμπου
Δημοκρίτου	Ἀμφίστρατος		Φιλ[η]μ[ο]νίδου
]ράτους	Δημοκλείδης		Δημέου
	Θεόδωτος		Ἀσχωρωνος
.....ος	Φυρομάχου		Εὐκράτους
...ρατος	Χαιρίωνος	Ξυπεταίνους	
....τος	Δημητρίου		Εὐκταίου
Διο]γένους	Σάβωνος		Μνησιάρχου
Ἀντισθένης	Ἀντιφάτους	Πιθῆς	
Δαίδαλίδαι	Τεισαμενός		Κ[ε]φ[ε]ρου
Φιλόξενος	Φιλονόμου		Χαρίππου
	Αὐτοκλῆς		

Καλλικράτης Αἰξωνεύς εἶπεν· ἐπειδὴ οἱ ἔφηβοι οἱ τῆς Κεπρ[οπίδος οἱ ἐπ[ι]
Κτη]σικλέους ἄρχοντος εὐτακτοῦσιν [καὶ ποι] οὐσ[ιν] πάντα [ἔτα αὐτ]οῖς οἱ νόμοι
προσπάττουσιν καὶ [τῶι σωφρον]ιστ[ε]ῖ πειθ[αρχοῦ]σιν τῶι χειροτονηθέντι ὑπὸ
τοῦ δ[η]μοῦ ἐπ[ι]αιν[ε]σ[α]ι αὐτ[οὺς] κα[ὶ] στέφανῶσαι χρυσῶ· στεφάνω· ἀ[πὸ] Γ^η δραχ[μ]
μῶν κοσμι[σ]θέντι[ος] ἕνεκα καὶ εὐταξίας· ἐπαινέται δὲ καὶ τὸν σωφρονιστὴν [Ἀδ]εισ-
τον Ἀντιμάχου Ἀθμονέα καὶ στεφανῶσαι χρυσῶ· στεφάνω· ἀπὸ Γ^η δραχμῶν

ὅτι καλῶς καὶ φιλοτίμως ἐπεμελήθη τῶν ἐφθῶν τῆς Κεκροπίδος φυλῆς· ἀναγράφει δὲ τὸδε τὸ ψήφισμα ἐν στήλῃ· λιθίνῃ· καὶ στήσαι ἐν τῷ τοῦ Κέκροπος ἱερῷ.

Ἦγέμαχος Χαιρήμονος Περιβοίδης εἶπεν· ἐπειδὴ οἱ ἔφθβοι οἱ τῆς Κεκροπίδος ταχθέντες Ἐλευσῖνι καλῶς καὶ φιλοτίμω[ς] ἐπιμελοῦνται ὧν αὐτοῖς ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος προστάττει καὶ [εὐ]τάκτους αὐτοὺς παρέχουσιν, ἐπαινέσαι αὐτοὺς κοσμιότη[τος] ἕνεκα καὶ εὐταξίας καὶ στεφανῶσαι θαλλοῦ στεφάνωι Ἑ[καστον] αὐτῶν· ἐπαινέσαι δὲ καὶ τὸν σωφρονιστὴν αὐτῶν Ἀδαιστ[ον] Ἀντιμάχου Ἀθμονέα καὶ στεφανῶσαι θαλλοῦ στεφάνωι ἐπε[ιδὴν τὰς] εὐθύνας δῶι· ἐπιγράψαι δὲ τὸδε τὸ ψήφισμα ἐπὶ τὸ ἀνάθημα ὃ ἀνατιθέασιν οἱ ἔφθβοι οἱ τῆς Κεκροπίδος.

Πρωτίας εἶπεν· ἐψηφίσθαι τοῖς δημόταις· ἐπε[ιδὴ] κα[λῶς καὶ φιλο]τιμῶς ἐπιμελοῦνται τῆς φυλακῆς Ἐλευσίνιος οἱ τῆς Κεκροπίδος ἔφθβοι καὶ ὁ σωφρονιστὴς αὐτῶν Ἀδαιστος Ἀντιμάχου Ἀθμονεύς, ἐπαι[νέσαι] αὐτοὺς καὶ στεφανῶσαι Ἑκαστον αὐτῶν θαλλοῦ στεφάνωι· ἀναγ[ράψαι] δὲ τὸδε τὸ ψήφισμα εἰς τὸ ἀνάθημα ὃ ἀνατιθέ[ασι]ν οἱ ἔφθβοι οἱ τῆς Κεκροπίδος οἱ ἐπὶ Κτησικλέους ἄρχοντος.

Εὐφρόνιος εἶπεν· ἐψηφίσθαι τοῖς δημόταις· ἐπειδὴ οἱ ἔφθβοι οἱ ἐπὶ Κτησικλέου(ς) ἄρχοντος ἐνγραφέντες εὐτακτοῦσιν [καὶ] ποιοῦσιν πάντα ὅσα οἱ νόμοι αὐτοῖς προστάττουσιν καὶ ὁ [σω]φρονιστὴς ὁ ὑπὸ τοῦ δήμου χειροτονηθεὶς ἀποφαίνει αὐτοῖς πειθαρχοῦντας καὶ τὰλλα τάντα ποιοῦντας φιλοτίμως, ἐπαι[νέσαι] αὐτοὺς καὶ στεφανῶσαι χρυσῷ στεφάνωι ἀπὸ Γ^η δραχμῶν κοσμιότητος ἕνεκα καὶ εὐταξίας· ἐπαινέσαι δὲ καὶ τὸν [σω]φρονιστὴν αὐτῶν Ἀδαιστον Ἀντιμάχου Ἀθμονέα καὶ στεφανῶσαι χρυσῷ στεφάνωι ἀπὸ Γ^η δραχμῶν ὅτι καλῶς καὶ φιλοτίμως ἐπεμελήθη τῶν τε δημῶν (καὶ τῶν) ἄλλων ἀπάντων τῶν τῆς Κεκροπίδος φυλῆς· ἐπιγράψαι δὲ τὸδε τὸ ψήφισμα ἐπὶ τὸ ἀνάθημα ὃ ἀνατιθέασιν οἱ ἔφθβοι τῆς Κεκροπίδος καὶ ὁ σωφρονιστὴς.

Ἡ φυλὴ

Ἡ βουλὴ

Ἐλευσίνιοι

Ἀθμονῆς

INTRODUCTION

La question que nous cherchons à résoudre dans ce travail est celle de la date de l'institution de l'Ephébie à Athènes.

Telle qu'elle apparaît à l'époque où les textes épigraphiques nous permettent de la saisir pour la première fois, c'est-à-dire en 334/3, l'éphébie est une institution militaire. L'éphébie est un service militaire d'une durée de deux années, imposé à tous les Athéniens de 18 à 20 ans. L'éphébie est de plus un service militaire qui s'accomplit sur terre, à l'intérieur de l'Attique. A quelle époque devons nous en attribuer l'établissement?

Pour répondre à cette question, nous devrons évidemment remonter de 334 jusqu'à la grande guerre du ^v^e siècle, la guerre du Péloponèse. Les Spartiates ont plus d'une fois envahi l'Attique. Athènes a dû se défendre sur son propre territoire. Comment a-t-elle fait face à l'ennemi?

Nous savons par le témoignage des auteurs qu'Athènes préférait la guerre en rase campagne à la guerre des sièges, mais elle n'était vraiment supérieure que sur mer. Dès le temps des guerres médiques, grâce à sa flotte, Athènes avait pu sauver son indépendance. Si l'Athénien comptait Marathon au nombre de ses victoires, le nom de Salamine était pour lui un plus grand titre de gloire ; le hasard, il est vrai, l'avait aidé : deux tempêtes successives avaient détruit bien des navires ennemis, pourtant, il avait fallu découvrir une habile tactique navale pour résister, et vaincre une force bien supérieure par le nombre. Les hommes

politiques, de bonne heure, se rendirent compte de l'importance que devait prendre la mer dans les destinées d'Athènes ; ils rivalisèrent pour conserver et assurer à leur patrie sa réputation de reine des mers. Thémistocle fit aménager le Pirée, Aristide, qui, dès la victoire de Platées avait proposé dans un décret l'organisation d'une ligue défensive des peuples alliés contre la Perse, vit son plan aboutir. Il fut convenu que les Grecs d'Asie et des Iles formeraient avec Athènes une confédération maritime, qu'ils fourniraient des soldats, des vaisseaux ou de l'argent. Périclès tendait au même but, il se faisait gloire de trois cents trières toujours prêtes à sortir de ses arsenaux pour prendre le large, et, lorsqu'à la fin de la guerre du Péloponèse la flotte dut être livrée à Lyandre, ce dommage fut si vite réparé qu'au temps de Chéronée, Athènes, grâce à l'initiative de Lycurgue comptait plus de quatre cents trières dans ses ports.

Cette importance, d'abord croissante, et en dépit des revers, persistante, de la marine, n'avait pas seulement placé Athènes au premier rang des cités grecques, elle n'avait pas seulement contribué à faire d'elle une nation commerçante et riche — car, si les ports de Mounichie et de Zéa étaient exclusivement militaires, le Pirée était un vaste entrepôt, où venaient des navires de toute provenance, apportant du blé du Bosphore cimmérien, du vin des Iles, de la pourpre et de la soie de Tyr, des papyrus d'Egypte et d'où ils emportaient pour la plus grande gloire d'Athènes des étoffes tissées avec adresse, des objets d'art, livres ou statuettes d'or et d'ivoire, et aussi de l'huile et des figues, malgré la vigilance des sycophantes. — L'orientation volontaire et persévérante d'Athènes vers la mer avait abouti à une profonde transformation dans l'organisation sociale. « Tous les témoignages », dit M. A. Croiset (1), « sont d'accord sur l'importance prise peu à peu par la population maritime dans le gouvernement de la cité. Or, cette population était formée des citoyens les plus pauvres. Les excès de la démocratie athénienne sont toujours attribués par les anciens à cette prépondérance des marins, du

(1) *Les démocraties antiques*, p. 100, Paris, 1909.

« ναυτικός ὄχλος, tandis que réserver le pouvoir aux hoplites est « synonyme d'établir un gouvernement de réaction modérée. »

Lorsqu'on songe aux difficultés que les Athéniens de la plaine avaient éprouvées à reconstituer leur propriété privée après les ravages des guerres médiques, on n'a point de surprise à voir leur attachement au sol de l'Attique et leur appréhension de toute réforme tentée par les habitants de la côte. La moindre négociation avec l'étranger leur faisait redouter une guerre, et peut-être une descente en Attique qui les obligerait à quitter leurs travaux pour se battre, car, c'étaient eux, les propriétaires fonciers des trois premières classes, qui, depuis la constitution de Solon fournissaient le contingent de l'armée de terre.

Si l'armée de mer nous est bien connue par les documents officiels, et si, presque à chaque page de leur histoire, Hérodote et Thucydide rappellent sa puissance et son activité, nous possédons moins de documents sur l'armée de terre d'Athènes.

Le traité d'Elie'n sur l'armée grecque est exclusivement réservé à l'étude de la phalange macédonienne aussi, devons-nous nous en rapporter aux documents épars dans les auteurs, et, pour le v^e siècle, à ce qu'en dit Thucydide dans sa vaste histoire de la guerre du Péloponnèse. La comparaison de l'armée d'Athènes avec celle de Sparte met en opposition très nette l'esprit des deux peuples. Tandis qu'à Sparte, la sévérité des lois ne tendait qu'à inculquer aux citoyens, dès leur plus jeune âge, l'esprit militaire et la discipline, que ces lois avaient pour auxiliaires des institutions telles que la *κροπτεία*, la *σοφροτεία*, rien de semblable n'existait à Athènes ; ses habitants n'aimaient pas s'astreindre aux exercices militaires (1). Ils préféraient, lorsque leur pays était attaqué, s'élancer au combat, sûrs de leur propre force et de leur vaillance, manifester leur génie dans l'action, improviser, grâce à leur intelligence naturelle de la lutte, des moyens de vaincre, plutôt que de se plier, dans l'attente d'une guerre qui ne viendrait peut-être pas, aux règles d'une tactique savante et

(1) THUCYDIDE, II, 39.1.

d'apprendre des ruses de guerre qui avaient pu servir à d'autres, en d'autres circonstances, mais que leur esprit indépendant dédaignait.

Ces idées exaltées par Périclès, d'après le témoignage de Thucydide, se soutiennent malgré les revers d'Athènes jusqu'au temps de Chéronée. L'hoplite juge-t-il le danger trop menaçant pour engager un combat, s'il voit que même en se battant comme un lion il ne parviendra pas à l'emporter, il vient s'abriter à l'intérieur de ses remparts, conservant à l'égard de son stratège la liberté de l'électeur en face de celui qu'il a élu. Même après Aegos-Potamos, après la prise d'Athènes et la démolition des Longs-Murs, lorsque le commerce était détruit, la marine tombée plus bas qu'au temps de Solon, l'Athénien perdit, il est vrai, de sa belle assurance, il n'en devint pas pour cela plus prévoyant. Dès que les circonstances permettent à cette ville déchue de se relever, c'est seulement vers la mer qu'elle porte ses efforts. En 378, elle revenait au plan d'Aristide en essayant de renouveler la Confédération maritime; mais, l'imprudence de sa politique la replongeait dans le gouffre d'où elle avait cru sortir. Avec la guerre sociale, la Confédération se dissolvait. Démosthène eut beau lutter, demander des vaisseaux, donner l'exemple en armant lui-même des trières, Athènes n'était pas habituée à la discipline, elle assistait curieuse et insouciant aux intrigues du Grand-Roi.

Un tel état d'esprit est en opposition très nette avec tout essai de préparation militaire méthodique, — ce qui paraît être le but de l'institution éphébique — or, il florissait moins de vingt ans avant Chéronée.

Le silence à peu près général et presque absolu des auteurs anciens sur cette question de l'origine de l'éphébie en rendait l'étude difficile, elle avait été pourtant le sujet d'importants travaux (1), l'Ἀθηναίων Πολιτεία d'Aristote retrouvée au début de l'année 1891 permet d'en reprendre l'examen.

(1) DITTENBERGER, *De ephebis atticis*, Göttingen, 1863. — A. DUMONT, *Essai sur l'éphébie attique*, Paris, 1876.

Nous laisserons de côté dans ce travail la question de l'authenticité de la « Constitution des Athéniens, qui a donné lieu jadis à une controverse ; mais, affirmée par les anciens (1), reconnue par la plupart des savants modernes français et étrangers (2), l'authenticité est maintenant hors de doute.

Nous ne nous préoccupons pas non plus de la discussion de la date. Mais que, suivant l'opinion de M. Foucart (3) on la fasse remonter à 334-332 avant J.-C. ou qu'on la fixe avec d'autres critiques et notamment Sandys (4) à 328 ou 325, cette incertitude est sans conséquences pour le sujet qui nous occupe, car la date de l'institution de l'Ephébie est indépendante de celle de l'édition de l'Ἀθηναίων Πολιτεία.

Nous admettrons dès à présent que ce traité était considéré en 325 comme une œuvre authentique d'Aristote, et nous passerons sans tarder au chapitre 42.

(1) SANDYS, *Aristotle's Constitution of Athens*. Introd., p. 28 s. Londres, 1912.

(2) *Journal des savants* Art. de WEIL, avril 1891, p. 199 s. — Art. de DARESTE, mai 1891, p. 257.

B. HAUSSOULLIER, *Aristote. Constitution d'Athènes*, Paris, 1895, Préf., p. 13-14.

P. FOUCART, *Rev. de Philologie*, 1895.

M. CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1899, t. IV, p. 704.

(3) *Rev. de Philologie*, 1895, p. 24 s.

(4) Ouvr. cité *Introd.*, p. 52.

BIBLIOGRAPHIE (1)

- Fac Similé
Fol. 189
- 8° J 5.532
- 8° J 5.841
- 8° J 5.840
- 8° J 6.055
- 8° Z 114
- 8° J 5.007
- 8° Z 7.414
- Ἀθηναίων Πολιτεία. ARISTOTLE, *on the Constitution of Athens. Fac simile of Papyrus 131 in the British Museum*, Oxford. Clarendon press, 1891, in-fol.
- ARISTOTLE, *On the Constitution of Athens*, éd. Kenyon, London, 1891, — 3^e édition, 1892, in-8°. — F. G. Kenyon a publié une dernière édition en 1920 dans la *Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis*.
- ARISTOTELIS, *De Republica Atheniensium*, Post Kenyonem ediderunt H. van Herwerden et J. van Leeuwen. Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1891, in-8°.
- ARISTOTELIS, ΠΟΛΙΤΕΙΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Ediderunt G. Kaibel et V. de Wilamowitz-Moellendorff. Berlin, Weidmann, 1891, in-8°.
- ARISTOTLE'S, *Constitution of Athens*, ed. John Edwin Sandys. London, Macmillan, 1893. — 2^e éd. 1912.
- ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, traduite par B. Hausoulhier, avec la collaboration de E. Bourguet. J. Brunhes et L. Eisenmann. Paris, Bouillon, 1891 [Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 89].
- August BOECKH, *Die Staatshaushaltung der Athener*, 3^e Aufl. von Max. Fränkel. Berlin, Reimer, 1886, 2 vol. 8°.
- W.-W. CAPES, *University Life in ancient Athens*, London, Longmans, 1877, in-8°.
- Alfred CROISSET, *Les démocraties antiques*, Paris, Flammarion, 1909, in-12°.

(1) Les cotes indiquées en marge sont celles de la Bibliothèque Nationale.

- 8° Z 14.334 A. et M. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, 5 vol., 3° éd, Paris, Thorin, 1900, in-8°.
- 8° J 6.653 Wilhelmus DITTENBERGER, *De ephēbis atticis*, Göttingae, Dieterich, 1863, in-8°.
- 8° J 219 Albert DUMONT, *Essai sur l'éphébie attique*, Paris, Didot, 1876, in-8°.
- 8° J 250 Gustav GILBERT, *Beiträge zur innern geschichte Athens im Zeitalter des peloponnesischen Krieges*, Leipzig, Teubner, 1877, in-8°.
- 8° J 862 Gustav GILBERT, *Handbuch der griechischen Staatsalterthümer*, Leipzig, Teubner, 1881-1885, 2 vol. 8°. — 2° Aufl. 1893.
- 8° R 9.313 Paul GIRARD, *L'éducation athénienne*, Paris, Fontemoing, 1889, in-8°. — 2° édition, 1891.
- 8° R 3.326 LORENZ GRASBERGER, *Erziehung und Unterricht im Klassischen Alterthum*, Würzburg, Stahel, 1864-1881, 3 vol. 8°.
- 8° J 5.819 Bernard HAUSSOULLIER, *La vie municipale en Attique*, Paris, Thorin, 1884.
- 8° Z 1.212 (41) Amédée HAUVETTE-BESNAULT, *Les stratèges athéniens*, Paris, Thorin, 1885, in-8°.
- 4° X 692 Johannes KIRCHNER, *Prosopographia attica*, Berlin, Reimer, 1901-1903, 2 vol. gr. 8°.
- 4° J 667 Bernhard LAUM, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike*, Leipzig, Teubner, 1914, 2 vol. 8°.
- 8° R 4.154 J.-P. MAHAFFY, *Old greek Education*, London, Kegan Paul, 1881, in-8°.
- 8° Z 1.212 (47) Albert MARTIN, *Les cavaliers athéniens*, Paris, Thorin, 1886, in-8°.
- 8° Z 114 Georges MATHIEU, ARISTOTE, *Constitution d'Athènes. Essai sur la méthode suivie par Aristote dans la discussion des textes*, Paris, Champion, 1915, in-8° [Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 216].
- 8° J 7.913 Charles MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*, Bruxelles, Lamertin, 1900, in-8°.
- 8° J 38 August MOMMSEN, *Heortologie*, Leipzig, Teubner, 1864, in-8°. — 2° édition, *Feste der Stadt Athen im Altertum*, 1898.

- 8° R 7.193 P. OSTBYE, *Die Schrift vom Staat der Athener und die attische Ephebie*, Kristiania, 1893, in-8°.
- 4° Z 1.053 P. OSTBYE, *Die Zahl der Bürger von Athen im fünften Jh.* Kristiania, Dybward, 1894, in-8°.
- Théodore REINACH, *L'éducation athénienne et l'éducation française*, Paris, 1913.
- 4° J 389 G.-F. SCHÆMANN, *Griechische Allerthümer*, 4^{te} Auflage, Berlin, 1897-1902, 2 vol. in-8°.
- 8° J 6.185 U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Aristoteles und Athen*, Berlin, Weidmann, 1893, 2 vol. in-8°.
- 8° R 26.948 Erich ZIEBARTH, *Aus dem griechischen Schulwesen* 2^{te} Auflage. Leipzig, Teubner, 1914, in-8°.

INDEX DES CITATIONS

	Pages
ARISTOPHANE. <i>Acharniens</i> , v. 517-18	35
— <i>Cavaliers</i> , v. 580	29
ARISTOTE. <i>Constitution d'Athènes</i> , 42. 2-4	1,43
— <i>Politique</i> V, 7, 20.	25
VIII, 1, 1	25
1, 3	25
3, 2	26
4, 1	26
DÉMOSTHÈNE. <i>Ambassade</i> , 113	15
285	45
— <i>Couronne</i> , 130.	17
258-260	17
262.	17
— <i>C. Leptine</i> , 70.	18
— <i>C. Midias</i> , 154.	19
DINARQUE. <i>C. Philoklès</i> , 15	2
16	40
ESCHINE. <i>Ambassade</i> , 147.	16
167.	15
ISOCRATE. <i>Aréopagitique</i> , 44	28
55	28
82	28
LYCURGUE. <i>C. Léocrate</i> , 17, 55	2
39	9
76	2,37
112	14

	Pages
LYSIAS, <i>Contre Agoratos</i> , 21, I	18
32, 24.	2
71	14
PHOTIUS, <i>Lexique</i> , 127.	39
PLATON, <i>Lois</i> , 372 A	2
641 B	25
641 E	22
755 C	26
758 A	27
760 B	27
760 C	2
761 D	27
762 B	27
772 A	43
778 E	27
794 C	26
804 C	25
— <i>République</i> , 429 E	26
537 B	26
— <i>Banquet</i> , 219 E	22
— <i>Criton</i> , 13.	37
— <i>Charmide</i> , 153 A.	42
— [<i>Axiochos</i>], 363 E	43
367 A	2,45
PLUTARQUE, <i>Alcibiade</i> , 25.	14
— <i>Solon</i> , 18.	6
POLLUX, VIII, 105.	37
STOBÉE, <i>Florilegium</i> , XIV, 48	37
THUCYDIDE, I, 6, 3	7
II, II, 1	7
13, 2	8
13, 6-7.	8,9
20, 2	7
21, 2	8,9
31, 1	6
31, 3	7
36, 1	7

	Pages
39, 1	xvii, 10
41, 1	7
41, 4	7
43, 4	7
44, 1	8
45, 2	8
63, 1	10
III, 65, 3	45
IV, 90, 1	6
94, 1	6
67, 2	9
V, 7, 1	11
16, 1	11
18, 4	11
46, 1	11
VI, 12, 2	11
15, 4	11
18, 6	11
43	6
87, 3	45
VIII, 24, 2	6
48, 6	45
92, 2	9
XÉNOPHON. <i>Cyropédie</i> , I, 2, 12	2
— <i>Economique</i> , IV, 4	22
— <i>Helléniques</i> , VI, 5, 34	21
VII, 1, 2	21
— <i>Mémoires</i> , I, 1, 16.	22
II, 1, 6	22
III, 1, 3; 5, 15	23
5, 27; 6, 1.	23
— <i>Rép. Ath.</i> , II, 1	21
— <i>Rép. Spart.</i> , XI	21
— <i>Revenus</i> , IV, 47	14

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE CHAPITRE XLII DE L'ΑΘΗΝΑΪΩΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑ.

Le chapitre XLII de l'Αθηναίων Πολιτεία est le document qui va servir de base à la recherche que nous nous proposons d'entreprendre. Il est le premier de la seconde partie du traité, celle qui est consacrée à l'étude de l'organisation administrative et judiciaire d'Athènes au IV^e siècle. Voici donc ce que dit Aristote : après avoir parlé du droit de cité, de l'inscription des citoyens sur les registres du dème — c'est-à-dire des conditions qui doivent être remplies pour pouvoir participer au gouvernement de l'Etat : μετέχειν τῆς πολιτείας — il aborde la première ; le service éphébique que devait fournir tout Athénien né de père et de mère citoyens, inscrit régulièrement sur les registres du dème, par suite, âgé d'au moins dix-huit ans [§ 2]... ἐπὶ δὲ δοκιμασθῶσιν οἱ ἔφηβοι, συλλεγόντες οἱ πατέρες αὐτῶν κατὰ φυλὰς ὁμόσαντες ἀρροῦνται τρεῖς ἐκ τῶν φυλετῶν τῶν ὑπὲρ τετραράκοντα ἔτη γεγο-

[§ 2] ὑπὲρ τετραράκοντα ἔτη, de même que les chorèges, 56, § 3.

σωφρονιστῶν. [PLAT.], *Asioch.*, 367 A, πᾶς ὁ τοῦ μεираκίσκου χρόνος ἐστὶν ὑπὸ σωφρονιστάς. DINARQUE, *C. Philoklès*, 15 ὁ μὲν δῆμος ἅπας οὔτ' ἀσφαλὲς οὔτε δίκαιον νομίζων εἶναι παρακαταθέσθαι τοὺς ἑαυτοῦ παῖδας, ἀπεχειροτόνησεν αὐτὸν

νότων, οὓς ἂν ἡγῶνται βελτίστους εἶναι καὶ ἐπιτηδαιοτάτους ἐπιμελεῖσθαι τῶν ἐφῆβων, ἐκ δὲ τούτων ὁ δῆμος ἓνα τῆς φυλῆς ἐκάστης χειροτονεῖ σωφρονιστήν, καὶ κοσμητήν ἐκ τῶν ἄλλων Ἀθηναίων ἐπὶ πάντας [§ 3] συλλαβόντες δ' οὗτοι τοὺς ἐφῆβους, πρῶτον μὲν τὰ ἱερὰ περιῖλθον, εἴτ' εἰς Πειραιέα πορεύονται, καὶ φρουροῦσιν οἱ μὲν τὴν Μουνιχίαν, οἱ δὲ τὴν Ἀκτὴν. Χειροτονεῖ δὲ καὶ παιδοτρίβας αὐτοῖς δύο, καὶ διδασκάλους, οἵτινες ὀπλομαχεῖν καὶ τοξεύειν καὶ ἀκοντίζειν καὶ καταπάλτην ἀφιέναι διδάσκουσιν· δίδωσι δὲ καὶ εἰς τροφὴν τοῖς μὲν σωφρονισταῖς δραχμὴν μίαν ἐκάστῳ, τοῖς δ' ἐφῆβοις τέσσαρας ὀβολοὺς ἐκάστῳ· τὰ δὲ τῶν φυλετῶν τῶν αὐτοῦ λαμβάνων ὁ σωφρονιστής ἕκαστος ἀγοράζει τὸ ἐπιτήδεια πᾶσιν εἰς τὸ κοινὸν (τυττιτοῦσι γὰρ κατὰ φυλάς), καὶ τῶν ἄλλων ἐπιμελεῖται πάντων. [§ 4] Καὶ τὸν μὲν πρῶτον ἐνιαυτὸν οὕτως διάγουσι· τὸν δ' ἕτερον, ἐκκλησίας ἐν τῷ θεάτρῳ γενομένης, ἀποδείξάμενοι τῷ δήμῳ τὰ περὶ τὰς τάξεις, καὶ λαβόντες ἀσπίδα καὶ δόρυ παρὰ τῆς πόλεως περιπολοῦσι τὴν χώραν καὶ διατρέβουσιν ἐν τοῖς φυλακτηρίοις. [§ 5] φρουροῦσι δὲ τὰ δύο ἔτη, χλαμύδας ἔχοντες, καὶ ἀτελεῖς εἰσι πάντων καὶ δίκην οὔτε δίδασιν οὔτε λαμβάνουσιν, ἵνα μὴ πρόφασις ᾖ τοῦ ἀπιέναι, πλὴν περὶ κλήρου καὶ ἐπικλήρου, κἢν τι κατὰ τὸ γένος ἱερωσύνῃ γένηται. Διεξεληθόντων δὲ τῶν δυεῖν ἐτῶν ἤδη μετὰ τῶν ἄλλων εἰσὶν.

ἀπὸ τῆς τῶν ἐφῆβων ἐπιμελείας. Harpocration s. v. σωφρονισταί: ἄρχοντες τινες χειροτονητοί, δέκα τὸν ἀριθμὸν, ἐκάστης φυλῆς εἰς. Ἐπεμελοῦντο δὲ τῆς σωφροσύνης τῶν ἐφῆβων, μισθὸν παρὰ τῆς πόλεως λαμβάνοντες ἕκαστος καθ' ἡμέραν δραχμὴν. De même Photius et Etym. M. κοσμητήν. EROTIANUS, Lex. Hipp. s. v. κόσμου, κοσμηταί: οἱ τῶν ἐφῆβων εὐταξίας προνοοῦντες. [PLAT.], Aristoch., 367 E ἐπειδὴν δ' εἰς τοὺς ἐφῆβους ἐγγραφεῖ, κοσμητῆς καὶ φόβος χείρων. PLATON, Lois, 372 A.

[§ 3] τὰ ἱερὰ περιῖλθον. C'est sans doute à ce moment que les éphèbes prêtèrent serment dans le temple d'Aglaure. DÉM., F. L. 303. LYCURGUE, Leocr., 76.

Ἀκτὴν HARPOCR., s. v. ἐπιθαλαττίδιός τις μοῖρα τῆς Ἀττικῆς.

[§ 4] περιπολοῦσι HARP., s. v. περίπολος:.... Ἀρ. ἐν Ἀθ. πολ. περὶ τῶν ἐφῆβων λέγων φησὶν οὕτως· τὸν δεύτερον ἐνιαυτὸν ἐκκλησίας ἐν τῷ θεάτρῳ γενομένης ἀποδείξάμενοι τῷ δήμῳ περὶ τὰς τάξεις καὶ λαβόντες ἀσπίδα καὶ δόρυ παρὰ τοῦ δήμου περιπολοῦσι τὴν χώραν καὶ διατρέβουσιν ἐν τοῖς φυλακτηρίοις· παρατηρήτέον οὖν ὅτι ὁ μὲν Ἀριστοτέλης ἓνα φησὶν ἐνιαυτὸν ἐν τοῖς περιπόλοις γίνεσθαι τοὺς ἐφῆβους, ὁ δὲ Αἰσχίνης δύο. Schol. Eschine, 2, 167.

[§ 5] φρουροῦσι XÉN., Cyrup., 1, 2, 12. PLAT., Lois, 760 C Rép. 537 B.

ἀτελεῖς — πάντων LYS., 32, § 24, οὓς ἡ πόλις οὐ μόνον παῖδας ὄντας ἀτελεῖς ἐποίησεν, ἀλλὰ καὶ ἐπειδὴν δοκιμασθῶσιν ἐνιαυτὸν ἀφῆκεν ἀπασῶν τῶν λειτουργιῶν.

« [§ 2]... Après l'examen des éphèbes, leurs pères se réunissent par tribus et, après avoir prêté serment, élisent trois d'entre eux, parmi les citoyens âgés de plus de quarante ans et qui leur paraissent les plus capables de bien diriger les éphèbes. Dans chacun de ces groupes de trois, l'Assemblée du peuple élit à main levée le sophroniste de chaque tribu. Le cosmète est élu parmi tous les Athéniens pour veiller sur tous les éphèbes.

[§ 3] Ces chefs reçoivent les éphèbes, visitent d'abord avec eux les différents sanctuaires, puis se rendent au Pirée et tiennent garnison les uns à Munichie, les autres dans l'Acté. Le peuple nomme encore à main levée deux pædotribes et des maîtres qui leur apprennent le maniement des armes pesantes, de l'arc, du javelot, et l'exercice de la catapulte. Chaque sophroniste reçoit pour sa nourriture une drachme par jour ; chaque éphèbe, quatre oboles.

Le sophroniste, dans chaque tribu, touche la solde de sa compagnie et se charge de pourvoir aux besoins de la table commune (car les éphèbes prennent leur repas par tribu). Il doit aussi prendre sur la masse pour subvenir à toutes les autres dépenses.

[§ 4] Telles sont les occupations de la première année de l'éphébie. La seconde année, après avoir été passés en revue et avoir manœuvré devant le peuple assemblé au théâtre, ils reçoivent de la cité chacun une lance et un bouclier, font le service des patrouilles et sont casernés dans les forts.

[§ 5]. Pendant ces deux années, où, revêtus de la chlamyde, ils mènent la vie de garnison, ils sont exemptés de toute charge, et, pour qu'ils n'aient à s'absenter sous aucun prétexte, ils ne peuvent comparaitre en justice ni comme défenseurs, ni comme demandeurs, excepté lorsqu'il s'agit de recueillir une succession, une épiclère ou un sacerdoce de famille. A l'expiration des deux années, ils mènent la même vie que les autres citoyens (1). »

Ce texte fondamental pour l'étude de l'éphébie athénienne

(1) B. HAUSSOULLIER, *Aristote. Constitution d'Athènes*, Paris, 1891, traduction.

nous servira de point de comparaison dans l'examen des autres documents ; nous étudierons successivement les auteurs — historiens, orateurs, poètes tragiques ou comiques — qui au v^e et au iv^e siècles se sont préoccupés de l'armée et de l'éducation militaire des jeunes gens, ou qui y ont fait quelque allusion, nous daterons ces textes avec autant de précision que possible, nous examinerons les notes bien souvent précieuses des scolastes et des lexicographes, et enfin, nous tiendrons compte des renseignements que fournissent les inscriptions. Peut être alors pourrons-nous découvrir l'instant où en vertu d'une loi l'éphébie devint à Athènes une institution d'Etat comme dans d'autres villes grecques.

CHAPITRE II

LE CINQUIÈME SIÈCLE

La situation géographique d'un pays influe sur ses destinées. Nous avons vu comment Athènes s'était efforcée de devenir et de demeurer la première puissance maritime de la Grèce : nous allons essayer de rechercher dans le détail comment elle défendait son territoire de l'invasion : peut-être au passage rencontrerons-nous des traces des éphèbes. L'Attique, dont la superficie, inférieure à celle du moindre des départements français, ne mesurait pas plus de 2.600 kilomètres carrés, pouvait se passer aisément d'une puissante armée de terre, d'autant plus que la région de la côte trouvait dans ses navires d'assez sûrs gardiens, et que les frontières du Nord-Ouest et du Nord, fortifiées par des montagnes, la protégeaient contre une attaque venue de Mégaride ou de Béotie.

Le rôle de l'armée de terre semblait devoir se réduire à celui d'un auxiliaire auquel, en cas de danger ou de péril, on pouvait recourir en vue d'un suprême effort. Il s'ensuit que, très probablement, les soldats n'avaient que peu d'expérience du maniement des armes. On sait tout le temps qu'il avait fallu à la marine pour se développer, pour parvenir de l'antique trirème de Corinthe, victorieuse des Perses, à la galère *ἑπταγών*, tout à la fois vaisseau de transport et vaisseau de guerre, perfectionnement contemporain de la guerre du Péloponnèse dont Périclès avait peut-être eu l'idée le premier. L'armée de terre qui, jusqu'au

milieu du ^{ve} siècle n'avait eu que peu d'occasions d'agir, en était sans doute encore à un stade assez primitif quand survint, en 431, la guerre.

Les dispositions, relatives au recrutement de l'armée de terre, prises par la constitution de Solon (1) étaient encore en vigueur. Les citoyens athéniens qui atteignaient l'âge de 18 ans devaient se faire inscrire sur le registre du dème, le *λξιαρχικὸν γραμματεῖον*. Suivant leur fortune, tant mobilière que foncière, depuis la réforme d'Aristide en 478, ils étaient classés, et inscrits sur le *κατάλογος*; chaque tribu possédait un *κατάλογος*, et quand un vote de l'assemblée du peuple décidait la mobilisation, le stratège ou les taxiarches effectuaient la levée des contingents; tantôt la levée était générale, *πανδημί*, (2) c'était la levée en masse, tous les citoyens inscrits sur le *κατάλογος* devaient prendre les armes: tantôt le peuple déterminait le nombre de classes qu'on devait appeler: *στρατεῖαι ἐν τοῖς ἐπωνόμοις* (3) ou bien il fixait seulement le chiffre des hoplites nécessaires: *στρατεῖαι ἐν τοῖς μέρεσι*, dans ce dernier cas, les stratèges choisissaient eux-mêmes les soldats, ou ils chargeaient de ce soin les taxiarches. Il n'y avait point d'armée permanente (4); mais, entre 18 et 60 ans, tout citoyen athénien devait s'attendre à être appelé sous les armes; s'il appartenait à la classe des *thètes*, il servait à bord; s'il était plus riche, il devait s'équiper à ses frais et était enrôlé comme hoplite, si enfin il avait le privilège de faire partie d'une des deux premières classes, il servait dans la cavalerie (5).

Il est probable que les soldats de Périclès ressemblaient, en campagne, plutôt à une bande armée qu'à un régiment discipliné. Une des preuves que les Athéniens n'avaient pas les aptitudes d'un peuple-soldat est que les premiers des Grecs, ils avaient

(1) PLUTARQUE, *Solon*, 18.

(2) THUCYDIDE, II, 31, 1, IV, 90.1, 94.1.

(3) THUCYDIDE, VI, 43, VIII, 24, 2.

(4) B. HAUSSOULLIER, *La vie municipale en Attique*, p. 194, Paris, 1884.

(5) A. MARTIN, *Les cavaliers athéniens*, Paris, 1886, p. 70 s.

déposé le fer (1) pour adopter une vie plus douce, et renoncé à la vie de pillage et d'aventure pour le travail et la vie sédentaire.

Mais, le chef, lui, à la fois politique et soldat, stratège et homme d'Etat, qu'attendait-il de son armée? Quelle avait été son intention en préparant et en acceptant la guerre du Péloponnèse?

Le discours prononcé aux funérailles des soldats tombés la première année de la guerre l'exprime : son admiration et sa reconnaissance pour ceux qui avant lui ont contribué à la grandeur de sa patrie « τὴν γὰρ χώραν αἰεὶ οἱ αὐτοὶ οἰκοῦντες διαδοχῇ τῶν « ἐπιγιγνομένων μέχρι τοῦδε ἐλευθέραν δι' ἀρετὴν περὶέδουσιν. καὶ ἐκείνοί τε « ἄξιοι ἐπαίνου καὶ ἔτι μᾶλλον οἱ πατέρες ἡμῶν. » (2) s'accompagne du désir de participer lui-même à la gloire d'Athènes « τῆς Ἑλλάδος παίδευσιν » (3). Et c'est en cette armée, à qui il s'adresse, qu'il met tout son espoir de réaliser son projet. Tant de fois élu stratège, il connaît toutes ses forces. Il a vu en Mégaride l'enthousiasme de ses soldats à ravager le territoire « δρώσαντες δὲ τὰ πολλὰ τῆς γῆς ἀνεχώρησαν » (4) il connaît leur courage, leur audace plus surprenante que celle qu'a exaltée Homère (5) ; il se plaît à l'encourager : « le bonheur », dit-il, « c'est la liberté, la liberté, le courage » (6). On serait peut-être tenté de croire que Périclès se fait illusion sur la valeur de ses troupes, mais Archidamos, lui-même, le roi des Lacédémoniens, à la veille de la lutte n'était pas sans crainte, il redoutait cette ville très puissante (7), et il faut reconnaître que la cité de l'ordre et de la vigilance tremblait devant l'enthousiasme déchaîné d'un peuple d'athlètes ; et dans un combat où le courage individuel était vraiment

(1) THUCYDIDE, I, 6.3.

(2) THUCYD., II, 36.1.

(3) THUCYD., II, 41.1.

(4) THUCYD., II, 31.3.

(5) THUCYD., II, 41.4.

(6) THUCYD., II, 43.4.

(7) THUCYD., II, 11.1, et II, 20.2.

l'âme de la lutte, et la force physique, le secret de la victoire, la science militaire hésitait.

Si les discours de Périclès laissent espérer de brillantes rencontres, de violents corps à corps à l'allure presque épique, pourquoi cette prudence soudaine au moment d'agir ? Pourquoi laisser envahir l'Attique (1), et ordonner à ses soldats une retraite qu'on pourrait prendre pour une lâche insouciance ? N'a-t-il pas treize mille hoplites sous ses ordres ? Seize mille hommes dans les forts ou à la garde des murs, douze cents cavaliers, seize cents archers non montés » (2). C'est qu'en outre il y a trois cents trirèmes en état de tenir la mer, et si on interrogeait Périclès comme il était arrivé à Thémistocle traité de « sans patrie », lui aussi, eut peut-être répondu, « ma patrie, ce sont les trois cents vaisseaux prêts à prendre le large ». Il renonçait à la terre pour sauvegarder le royaume de la mer (3).

Il reste une question à poser et à résoudre. L'éloge funèbre fut-il prononcé en présence d'éphèbes ? Nous relevons un mot de consolation aux parents, aux veuves (4) nous applaudissons à l'éloge des héros, le stratège exhorte ses soldats, est-il possible qu'il conserve un silence absolu à l'égard des éphèbes, qu'il ne fasse même pas allusion à ce collègue qui, vers 335, devait recevoir tant de marques d'honneur ? Après la première année de guerre, l'espoir planait encore, malgré le mécontentement des Acharniens, les terreurs de la peste n'étaient pas soupçonnées : peut-on admettre que Périclès eût observé à l'encontre des éphèbes une si rigoureuse réserve ? Et ces jeunes gens d'Acharnaï (5) si irrités de voir leurs terres dévastées n'étaient-ils pas, au moins quelques-uns d'entre eux, des *περίπολοι* ? Il ne semble pas ; c'était du moins des *νεώτατοι*, c'est-à-dire des soldats des dernières classes. On a établi, en effet que les hoplites étaient classés en deux ca-

(1) THUCYD., II, 13.2.

(2) THUCYD., II, 13.6.7.

(3) THUCYD., II, 13.2.

(4) THUCYD., II, 44.1 et 45.2.

(5) THUCYD., II, 21.2.

tégories (1), on distinguait d'une part ceux qui avaient de 20 à 50 ans, d'autre part, les soldats âgés de plus de cinquante ans : οἱ πρεσβύτεροι et ceux qui n'avaient pas encore atteint la vingtième année : οἱ νεώτατοι. Cette classification adoptée par Thucydide à plusieurs reprises (2) se retrouve dans d'autres auteurs (3). Les νεώτατοι étaient-ils des éphèbes? La description que fait Aristote de leur armement et du service qu'ils fournissaient permet d'éviter toute confusion entre éphèbes et hoplites, même lorsque devenus περίπολοι, les éphèbes étaient affectés au service des gardes. Si comme l'hoplite, l'éphèbe reçoit à sa seconde année de service une lance et un bouclier, jamais il ne revêt la πανοπλία (4), ni le casque κωνίη, ni la tunique rouge χιτὼν φοινίκιος, ni la cuirasse θώραξ, non plus que les jambières κυρμιῶδες ; il reste vêtu à la légère, d'une chlamyde, il s'abrite sous le πέτασος (5), large chapeau tressé. L'interprétation du terme de περίπολος employé par Thucydide à plusieurs reprises (6) est plus difficile, et la question de savoir si ces περίπολοι dont parle Thucydide étaient des éphèbes sera discutée plus longuement dans un chapitre suivant. Nous nous bornerons à dire que sans aucun doute les νεώτατοι étaient les plus jeunes soldats de l'armée de Périclès, qu'ils n'étaient pas des éphèbes, car d'après ce qui précède personne n'avait songé à introduire à Athènes cette institution. Si quelqu'un avait dû prendre cette initiative, c'était Périclès, lui qui avait tant d'ascendant sur le peuple athénien ; quel autre général eût pu retenir les soldats à l'intérieur des remparts, lorsqu'à soixante stades de la ville, le Lacédémonien ravageait les récoltes? Il devait sa popularité plus

(1) GILBERT, *Handbuch der griechischen Staatsaltertümer*, Leipzig, 1881-1885, I, p. 301.

(2) THUCYD., II, 13.7 et 21.2.

(3) LYCURGUE, *Contre Léocrate*, 39.

(4) *Dict. ant. grecques et romaines*, DAREMBERG et SAGLIO, t. II, p. 893 exercitus.

(5) PAUL GIRARD, *L'éducation athénienne au V^e et au IV^e s. av. J.-C.*, Paris, 1891, p. 273.

(6) IV, 67.2. VIII, 92.2.

encore à son génie du gouvernement qu'à la souplesse et à l'habileté ; il ne triomphait du peuple athénien — sans cesse préoccupé de contrôler et de juger ses chefs — qu'en lui obéissant, mais, tout en évitant de se heurter à ses tendances, il travaillait à la prospérité de son pays. Cette tâche n'était pas des plus faciles à remplir, puisqu'il fut à peu près le seul, dans toute l'histoire d'Athènes, capable à la fois de recueillir les suffrages du peuple et de faire de sa ville une puissance glorieuse.

La réorganisation de la cavalerie effectuée entre 447 et 438 (1) est un exemple de sa clairvoyance. L'Attique, à part les deux grandes plaines de Marathon et de Thria n'avait pas un sol favorable à la cavalerie ; l'application de la constitution de Solon n'avait donné que 96 cavaliers, mais, Périclès voyant l'importance que peut prendre, dans un combat, la cavalerie, soit pour engager la bataille, soit pour protéger les hoplites, porta le nombre des cavaliers à 1.000. Et, peut-être, pour éviter une opposition née d'une mesure efficace et soudaine, il admit à une place d'honneur la cavalerie athénienne à la procession des Panathénées, et aux jeux, séduisant ainsi la vanité et la fierté des Athéniens qui lui étaient bien connues (2).

L'éphébie existait à Sparte : si Périclès ne l'adopta pas c'est qu'il se rendait bien compte que la discipline de l'école, tempérée par le laisser-aller des mœurs athéniennes, ne pouvait être la base d'une éducation militaire destinée à rivaliser avec celle de Sparte, et qu'enfin il n'était pas besoin de tant de préparation (3) pour qu'un peuple intelligent et courageux se battît à merveille sous les ordres d'un bon chef.

Périclès mort, la guerre continua, les Lacédémoniens venaient régulièrement chaque année ravager l'Attique, puis s'en retournaient. Tant que les Athéniens durent parer aux coups, il ne leur était guère possible de tenter un essai de réorganisation mi-

(1) A. MARTIN, *ouv. cité*, p. 131 s.

(2) THUCYD., II, 63.1.

(3) THUCYD., II, 39.1.

litaire. Après la paix de 421, que firent-ils ? La peste, plus encore que la guerre avait détruit les soldats entraînés par des années de lutte. La mesure qui semblait s'imposer était de préparer par des exercices les jeunes Athéniens à leur futur métier militaire. Mais, le traité conclu avec Lacédémone interdisait de « prendre les armes en vue de nuire » (1), et l'institution de l'éphébie aurait, sans aucun doute, été considérée par les adversaires d'Athènes comme une tentative belliqueuse, créant, par là même, un prétexte à reprendre la lutte. D'autre part, des chefs athéniens, Cléon, de l'aveu de ses soldats (2) était incapable de commander ses troupes ; quant à Nicias, qui avait négocié la trêve, il recherchait, pour lui, le repos, et pour les citoyens, la paix (3). Vint enfin Alcibiade, qui, en dépit des reproches que lui adresse Nicias (4) s'efforçant de réorganiser l'armée (5) voulait qu'elle contractât dans la lutte l'habitude de se défendre (6), mais, seul, le désir de voir aboutir l'expédition de Sicile inspirait ses paroles, et il ne se souciait pas d'être le fondateur de l'éphébie.

Nous arrivons ainsi à la fin du v^e siècle, au temps du désastre de Sicile, à une époque de troubles et de révolutions, à la veille du gouvernement oligarchique des Quatre cents, de la tyrannie des Trente, puis enfin de la restauration de la démocratie à l'aube du iv^e siècle.

Il est bien certain, à première vue, comme à la suite d'une plus longue analyse, que l'institution de l'éphébie n'a pas pu être contemporaine d'une guerre civile, de la lutte sanglante entre aristocrates et démocrates. Quelle discipline aurait pu être imposée aux éphèbes, aux fils de tous les citoyens alors que leurs

(1) THUCYD., V, 18.4.

(2) THUCYD., V, 7.1.

(3) THUCYD., V, 16.1 et 46.1.

(4) THUCYD., VI, 12.2.

(5) THUCYD., VI, 15.4.

(6) THUCYD., VI, 18.6

pères s'entretuaient, non pour la gloire de l'Etat, mais, pour se venger d'un rival, ou satisfaire une ambition personnelle.

Lorsqu'un Etat ne sait si son sort est de vivre ou de mourir, peut-il penser à la paix du lendemain ?

CHAPITRE III

LES *περίπολοι* ET LES ÉPHÈBES DE SECONDE ANNÉE .

Nous avons établi dans le chapitre précédent que l'éphébie n'existait pas au temps de Thucydide, mais il reste à préciser le sens du mot *περίπολος* qui se rencontre à plusieurs reprises dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse. N'est-ce pas, en effet, le même nom que celui qui désigne les éphèbes de seconde année qui accomplissent un service de gardes dans l'Attique? Nous savons par Thucydide (1) que des *περίπολοι*, sous les ordres du stratège Démosthène se tenaient devant Mégare en 424. Nous apprenons aussi que Phrynichos, un des Quatre cents qui revenait de Lacédémone, fut assassiné par un *περίπολος* (2). L'interprétation de ce mot souleva pendant longtemps de nombreuses discus-

(1) THUCYD., IV, 67, 1 : οἱ δὲ μετὰ τοῦ Δημοσθένους τοῦ ἐτέρου στρατηγοῦ Πλαταιῆς τε ψιλοὶ καὶ ἕτεροι περίπολοι ἐνὶ ὁρευσαν ἐς τὸ Ἐνυάλιον, ὃ ἐστὶν ἔλασσον ἀποθεν.... 5 : καὶ πρῶτον μὲν οἱ περὶ τὸν Δημοσθένην Πλαταιῆς τε καὶ περίπολοι ἐσέδραμον. οὗ νῦν τὸ τροπαῖον ἐστὶ...

(2) VIII, 92, 2 : ἐπειδὴ δὲ ὁ Φρύνιχος, ἥκων ἐκ τῆς ἐς Λακεδαιμόνα πρεσβείας, πληγεὶς ὑπ' ἀνδρὸς τῶν περιπόλων τινὸς ἐξ ἐπιδουλῆς ἐν τῇ ἀγορᾷ πληθούσῃ, καὶ οὐ πολὺ ἀπὸ τοῦ βουλευτηρίου ἀπελθὼν, ἀπέθανε παρὰ χροῖμα, καὶ ὁ μὲν πατάξας διέφυγεν, ὁ δὲ ξυνεργὸς, Ἀργεῖος ἄνθρωπος, λεγθεὶς καὶ βασανιζόμενος ὑπὸ τῶν τετρακοσίων, οὐδενὸς ὄνομα τοῦ καλεῦσαντος εἶπεν, οὐδὲ ἄλλο τι ἢ ὅτι εἰδείη πολλοὺς ἀνθρώπους καὶ ἐς τοῦ περιπολάρχου, καὶ ἄλλοτε κατ' οἰκίας ξυνιόντας, τότε δὲ, οὐδενὸς γεγεννημένου ἀπ' αὐτοῦ νεωτέρου, καὶ ὁ Θηραμένης ἦδη ηρασύτερον καὶ ὁ Ἀριστοκράτης, καὶ ὅσοι ἄλλοι... ἦσαν ἐπὶ τὰ πράγματα.

sions. Grasberger (1) présente, pour la réfuter, l'opinion qui voyait dans les περίπολοι des gardes effectuant des rondes de nuit dans les quartiers éloignés d'Athènes, surtout au voisinage des Longs-Murs. C'est M. Foucart (2) qui a prouvé que les περίπολοι étaient des mercenaires employés à un service de gendarmerie tel, dans certains cas, que celui dont parle Xénophon dans les *Revenus* (3); et ce service n'avait rien de commun avec les courses en armes des éphèbes à travers l'Attique, ni avec leur séjour dans les forteresses. Outre l'impossibilité pour les éphèbes de sortir de l'Attique, et de se trouver, par conséquent à Mégare, M. Foucart fait remarquer que Thucydide emploie le terme *άνήρ*, qui implique le soldat en question a plus de trente ans, et d'autre part, le meurtrier de Phrynichos, ainsi que ses complices sont étrangers (4); autant de conditions différentes de celles qui sont exigées des éphèbes. De plus, les inscriptions nous fournissent des détails sur le corps même des περίπολοι; tel décret (5) atteste que ces sol-

(1) *Erziehung u. Unterricht im klass. Altertum*, Würzburg, 1881, t. III, p. 78-84.

(2) *Bull. de correspondance hellénique*, 1889, p. 265 s.

(3) Xén., *Revenus*, IV, 47 : ἦν οὖν πορεύωνται ἐντεῦθεν ποθεν ἐπὶ τὰ ἀργύρεα, παριέναι αὐτοὺς δεήσει τὴν πόλιν, καὶ μὲν ὧσιν ὀλίγοι, εἰκὸς αὐτοὺς ἀπόλλυσθαι καὶ ὑπὸ ἱππέων καὶ ὑπὸ περιπόλων.... 52 οἳ τε (ταχέστες) φρουρεῖν ἐν τοῖς φρουραῖς, οἳ τε πελάζειν καὶ περιπολεῖν τὴν χώραν, πάντα ταῦτα μᾶλλον ἢ πράττειν, ἐφ' ἑκάστοις τῶν ἔργων τῆς τροφῆς ἀποδιδόμενης.

(4) LYSIAS, *Contre Agoratos*, 71. Φρυνίχῳ γάρ, ὦ ἄνδρες δικασταί, κοινῇ Θρασύβουλός τε ὁ Καλυδώνιος καὶ Ἀπολλόδωρος ὁ Μεγαρεὺς ἐπεβούλευσαν. ἐπειδὴ δὲ ἐπετυχέτην αὐτῷ βαδίζοντι, ὁ μὲν Θρασύβουλος τύπτει τὸν Φρυνίχον καὶ καταβάλλει πατάξας, ὁ δὲ Ἀπολλόδωρος οὐχ ἤψατο, ἀλλ' ἐν τούτῳ κραυγὴ γίνεται καὶ ὥχοντο φεύγοντες.

LYCURGUE, *Contre Léocrate*, 112. Φρυνίχου γάρ ἀποσφαγέντος νύκτωρ παρὰ τὴν κρήνην τὴν ἐν τοῖς οἰσούσις ὑπὸ Ἀπολλοδώρου καὶ Θρασυβούλου.

PLUTARQUE, *Alcibiade*, 25 : ὕστερον μάλιστα τὸν Φρυνίχον ἐνδὸς τῶν περιπόλων Ἑρμῶνος ἐν ἀγορᾷ πατάξαντος ἐγχειριδίῳ καὶ διαφθείραντος οἱ Ἀθηναῖοι δίχης γενομένης τοῦ μὲν Φρυνίχου προδοσίαν κατεψηφίσαντο τεθνηκότος, τὸν δ' Ἑρμῶνα καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ συστάντας ἐστεφάνωσαν.

(5) Décret gravé stoichédon sur une stèle de marbre pentélique, trouvé à Eleusis : date 352/1 Ἐφημ. Ἀρχ. 1888, p. 25. C. I. A. IV, 2, 104 a. Ch. MICHEL, *Recueil Insc. gr.*, n° 674, l. 15 et suiv. Ἐπιμελεῖσθαι [δ]ὲ τῆς ἱερᾶς ὁργᾶδος.... οὕ]ς τε ὁ νόμος κελεύει.... καὶ τοὺς περιπολά[ρχ]ους...

dots étaient soumis à l'autorité d'un péripolarque, chargé lui-même de faire respecter les bornes d'un terrain appartenant aux déesses d'Eleusis ; tel autre (1), trouvé aussi à Eleusis, témoigne d'un hommage rendu à l'esprit de justice d'un péripolarque, Smikuthion : une couronne d'or lui est décernée, pour le récompenser de l'énergie qu'il a déployée pour préserver Eleusis d'un danger.

La distinction des deux sens est aujourd'hui nettement établie ; mais, l'emploi d'un terme unique pour désigner à la fois les exercices, en campagne ou dans les forteresses, des éphèbes de seconde année, et le service de gendarmerie assuré dans tout l'intérieur de l'Attique par des soldats mercenaires, a conduit, semble-t-il, à des confusions inévitables, et fait naître des doutes sur l'exactitude des commentaires anciens et notamment sur une note d'Harpocraton au mot περίπολοι.

Démosthène, s'ingéniant à prouver la trahison d'Eschine, dans le procès de l'Ambassade (2), le harcèle d'injures, et l'appelle avec une insultante ironie : θαυμάσιος στρατιώτης guerrier admirable. Eschine, dans sa défense, releva cette accusation et y répondit en rappelant ses diverses campagnes et sa carrière militaire au début de laquelle il avait été pendant deux ans περίπολος. (3) C'est ce texte qu'Harpocraton discute (4) et cherche à expliquer en le

(1) C. I. A. IV, 2, 574 g. CH. MICHEL, n° 149 : Τιμοκλήδης Γνάθιδος εἶπεν. Ἐπε[ιδ]ὲ Σμικυθίων ὁ περιπόλαρχος ἀ[ν]ή[ρ] ἀγαθός ἐστι· περὶ τὸν δῆμον τὸν Ἐλευσινίων καὶ αὐτός τε αὐ[τ]ὸν ἔταξεν Ἐλευσινιάδῃ καὶ τοὺς στρατιώτας τοὺς μεθ' ἑαυτοῦ καὶ ἔπραττεν πρὸς τε τοὺς στρατηγοὺς καὶ τὸν δῆ[μ]ον ὅπως φυλακὴ ἱκανὴ ἔλθοι Ἐλευ[σιν]ιάδῃ καὶ τῶν ἄλλων ὅσων ἐδεῖτο [εἰς] [φ]υλακὴν Ἐλευσίνος, ἐφηφίσθα[ι] τοῖς Ἐλευσιν[ί]οις ἐπαινέσαι Σμ[ικ]υθίωνα. .. καὶ στεφανῶσαι χρυσῷ στεφάνῳ.

(2) DÉMOSTHÈNE, *Ambassade*, § 113 : « πολλοὺς » ἔφη « τοὺς θορυβοῦντας εἶναι, ὀλίγους δὲ τοὺς στρατευομένους ὅταν δέῃ, (μέμνησθε γὰρ δήπου) αὐτὸς ὢν, οἶμαι, θαυμάσιος στρατιώτης, ὦ Ζεῦ ».

(3) ESCHINE, *Ambassade*, § 167 : ἐκ παίδων... ἀπαλλαγεὶς περίπολος τῆς χώρας ταύτης ἐγενόμην δὴ ἔτη, καὶ τούτων ὑμῖν τοὺς συνεφέβους καὶ τοὺς ἄρχοντας ἡμῶν μάρτυρας παρέξομαι.

(4) HARPOCRATON, s. v. Περίπολος. Αἰσχίνης ἐν τῷ περὶ τῆς παραπροσδοίας. Ἀριστοτέλης ἐν Ἀθηναίων πολιτείᾳ, περὶ τῶν ἐφῆβων λέγων, φησὶν οὕτως : τὸν δεῦτερον ἐνιαυτὸν ἐκκλησίας ἐν τῷ θεάτρῳ γενομένης ἀποδεξάμενοι τῷ δήμῳ

rapprochant de celui d'Aristote relatif à l'éphébie, où il est dit que les éphèbes ne font que pendant un an le service de gardes-frontière.

Pendant longtemps l'assertion d'Eschine prévalut, et on admit que les éphèbes passaient deux ans à faire des patrouilles aux confins de l'Attique. Cette opinion fut celle de Schoemann (1), de Gilbert (2) ; nous connaissons assez bien, par les inscriptions surtout, les transformations nombreuses de l'éphébie dès le début du III^e siècle avant J.-C., et peut-être pouvait-on admettre que pendant le temps qui s'écoula entre le procès de l'Ambassade, daté 343 et l'apparition de la Constitution d'Athènes, c'est-à-dire une vingtaine d'années, le service de gardes fut réduit de deux à un an. Mais, auparavant, une question doit être posée : Eschine fut-il éphèbe ? Or, un ensemble de circonstances concourent à prouver qu'il ne le fut pas. Né en 390, il aurait atteint l'âge d'entrer à l'éphébie vers 372/1. Par sa naissance, il était d'une phratricie qui se réunissait autour des mêmes autels que l'illustre famille des Eteoboutadai où était choisie la prêtresse d'Athéna Polias. Son père Atrométos, au temps de sa jeunesse, avait eu assez de loisir pour faire des exercices physiques et prendre part aux luttes de la palestre (3) ; mais, ruiné à la suite de la guerre

περί τῆς τάξεως, καὶ λαθόντις ἀσπίδα καὶ ὄρου παρὰ τοῦ δήμου περιπολοῦσι τὴν γῶραν, καὶ διατρέδουσιν ἐν τοῖς φυλακτηρίοις· παρατηρητέον οὖν ὅτι ὁ μὲν Ἀριστοτέλης ἔνα φησὶν ἐνιαυτὸν ἐν τοῖς περιπόλοις γίγνεσθαι τοὺς ἐφήβους, ὁ δὲ Αἰσχίνης δύο· καὶ τίχα διὰ τοῦτο ἐπεμνήσθη τῶν πραγμάτων ὁ ῥήτωρ, καίπερ πάντων τῶν ἐφήβων ἐξ ἀνάγκης περιπολούντων αὐτὸς δύο ἐτη γέγονεν ἐν τοῖς περιπόλοις· διὸ καὶ μαρτυρῶν ἐδήλωσεν αὐτό.

(1) SCHOEMANN, *Antiquités grecques*, trad., Paris, 1884, t. I, p. 422.

(2) GILBERT, *Handbuch der griechischen Staatsaltertümer*, Leipzig, 1893, t. I, p. 349.

(3) ESCHINE, *Ambassade*, 147 : οὐτοσί μὲν μοι ἐστὶ πατήρ Ἀτρώμητος, σχεδὸν πρεσβύτατος τῶν πολιτῶν· ἔτη γὰρ ἤδη βεβίωκεν ἐνενήκοντα καὶ τέτταρα, καὶ συμβέβηκεν αὐτῷ νέφρ' μὲν ὄντι, πρὶν τὴν οὐσίαν ἀπολέσθαι διὰ τὸν πόλεμον, ἀθλεῖν τῷ σώματι, ἐκπετόντι δὲ ὑπὸ τῶν τριάκοντα στρατεύεσθαι μὲν ἐν τῇ Ἀσίᾳ, ἀριστεύειν δ' ἐν τοῖς κινδύνοις, εἶναι δ' ἐκ φρατρίδος τὸ γένος ἢ τῶν αὐτῶν βιωμῶν Ἐτεοβουταδαῖς μετέχει, ὅθεν ἡ τῆς Ἀθηναίας Πολιάδος ἐστὶν ἱεραία... MM. Julien et de Pérera dans leur édition de l'Ambassade d'Eschine. Paris, 1902, p. 96,

de Décélie, il dut aller guerroyer en Asie au service de quelque prince ou satrape (1). Il est de toute vraisemblance qu'Eschine s'est engagé lui-même dans le corps des περίπολοι, attendu qu'outre les mercenaires étrangers qui étaient en grand nombre, il est vrai, des citoyens athéniens, de pauvres gens, pouvaient s'y enrôler. Ainsi s'expliqueraient les deux années de service de gardes-frontière accomplies par Eschine. Démosthène (2) prétend et Eschine ne s'en défend pas, qu'il assistait, au temps de sa jeunesse, sa mère dans ses incantations et dans ses initiations religieuses, il affirme même qu'il dut, pour vivre, recourir au métier d'acteur ; ç'auraient été, par conséquent, ses occupations du temps de paix, et quand venait la guerre, n'ayant pas encore l'âge d'être enrôlé régulièrement, il quittait de sa propre initiative le thyrsé et le cothurne pour la lance.

Il s'ensuit que les magistrats appelés οἱ ἄρχοντες ἡμῶν n'étaient ni des sophronistes, ni des cosmètes, mais, sans doute, des péri-polarques, des taxiarques, ou peut-être même des stratèges ; et d'autre part le mot συνέφθοι par lequel Eschine désigne ses compagnons ne saurait avoir le sens technique de « camarades d'éphébie », titre favori que se donnent certains personnages des comédies d'Apollodore, d'Euphron, de Ménandre, de Philémon et de leurs imitateurs latins (3) ; il faut entendre par συνέφθοι les jeunes gens du même âge qu'Eschine. « Qu'on se reporte », dit en effet M. U. v. Wilamowitz (4), « à la jeunesse d'hommes « célèbres, ce n'est qu'à propos de Ménandre et d'Épicure que

font remarquer que le fait d'avoir été athlète : ἀθλεῖν τῷ σώματι n'impliquait chez les Grecs aucune infériorité sociale ; il semble d'ailleurs qu'Eschine ait l'intention d'insister sur le changement de situation de son père — qui au début de sa vie menait une existence aisée mais avait dû à la suite de revers s'expatrier — plutôt que sur une pauvreté héréditaire.

(1) JULIEN et de PÉRÉRA, *ouv. cité*, p. 96.

(2) DÉMOSTHÈNE, *Couronne*, 130 et 258-260, 262.

(3) TÉRENCE, *Eunuque*.

(4) *Aristoteles u. Athen.*, Berlin, 1893, p. 192, t. I.

« l'éphébie, ou plutôt la synéphébie fait époque ». Ménandre, né un peu avant 340, était encore éphèbe en 322/1, sous l'archontat de Philoklès (1).

Un dernier argument enfin, qui prouve qu'Eschine ne fut pas éphèbe, c'est que Démosthène, plus jeune que lui de plusieurs années, ne semble pas l'avoir été davantage. Aristote dit qu'un des privilèges des éphèbes était l'ἀτέλεια, c'est-à-dire l'exemption de toutes charges pendant les deux années que durait l'éphébie, que ces charges fussent relatives aux biens, εἰσφοραὶ ou qu'elles soient subies par les personnes λειτουργίαι. En dehors de l'éphébie, cette faveur n'était accordée (2) que dans des cas assez rares, à un bienfaiteur de la cité, à Conon, par exemple, qui fut de plus, le premier — après Harmodios et Aristogiton — à recevoir une statue de bronze. Ce privilège avait son importance, si nous en jugeons d'après la variété accablante des liturgies possibles. Écoutons un plaidoyer de Lysias (3) qui remonte à 385, composé pour la défense d'un citoyen accusé de s'être laissé corrompre. « Aussitôt inscrit au registre, il fut nommé chorège des tragédies, et dépensa trente mines ; deux mois après, pendant les Thargélies, il obtint le prix, il lui en coûta deux mille drachmes, il dut en verser plus de huit cents sous l'archonte Glaukippos, pendant les grandes Panathénées » et la liste se prolonge par les dépenses faites à l'occasion des petites Panathénées et de la triérarchie.

Or, Démosthène, que ses tuteurs avaient fait inscrire dans une symmorie, se voyait bientôt triérarque, il est certain qu'il le fut

(1) *Prolégomènes*, Ed Didot.

(2) DÉMOSTHÈNE, *C. Leptine*, 70 : « ἐπειδὴ Κόνων » φησὶν « ἡλευθέρωσε τοὺς Ἀθηναίων συμμάχους ». "Ἐστὶ δὲ τοῦτο τὸ γράμμα, ὦ ἄνδρες δικασταί, ἐκείνῳ μὲν φιλοτιμία πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς, ὑμῶν δὲ πρὸς πάντας τοὺς Ἕλληνας· ὅτου γὰρ ἂν τις παρ' ὑμῶν ἀγαθοῦ τοῖς ἄλλοις αἴτιος γένηται, τούτου τὴν δόξαν τὴν τῆς πόλεως ὄνομα καρποῦται. Διόπερ οὐ μόνον αὐτῷ τὴν ἀτέλειαν ἔδωκαν οἱ τότε, ἀλλὰ καὶ γαλακτὴν εἰκόνα ὥσπερ Ἀρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος, ἔστησαν πρώτου."

(3) *LYSIAS*, 21.1.

« avant l'année 357/6, époque où Périandros fit passer une loi qui « appliquait l'organisation des symmories à la triérarchie (1) ». Il avait donc moins de 27 ans ; il dit d'ailleurs lui-même, et il en est fier, que cette charge lui échut au sortir de l'enfance (2), c'est-à-dire aussitôt après son inscription sur le registre du dème, aux environs de dix-neuf ans. Il n'avait donc pas été éphebe ; Eschine, non plus, à plus forte raison.

Il n'y a donc pas de contradiction entre Eschine et Aristote, il n'y a qu'une similitude de termes qui font allusion à deux institutions différentes ; et si le mot συνέφυβος employé par Eschine peut servir d'argument à l'opinion qui voit dans περίπολος un éphebe de seconde année, on doit se souvenir que le rival de Démostène se souciait moins de la précision et du sens exact des mots qu'un lexicographe, qu'il recherchait avant tout l'effet, le brillant et le succès, la cause fût-elle difficile à défendre avec le concours strict de la loyauté.

(1) HAUSSOULLIER, *La vie municipale en Attique*, Paris, 1883, p. 117.

(2) *Midienne*, 154 : οὗτος γεγονώς ἔτη πεντήκοντ' ἴσως ἢ μικρόν ἑλάττω, οὐδὲν ἑμοῦ πλείους λειτουργίας ὁμῶν λειτούργηκεν, ὃς ὅσο καὶ τριάκοντ' ἔτη γέγονα. Καὶ γὰρ μὲν κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους ἐπριχάρον, εὐθύς ἐκ παίδων ἐξελθὼν, ὅτε σύνδου' ἤμεν οἱ τριήραρχοι καὶ τἀναλώματα πάντ' ἐκ τῶν ἰδίων ἐδάπανωμεν καὶ τὰς ναῦς ἐπληρούμεθ' αὐτοί.

CHAPITRE IV

LE DÉBUT DU IV^e SIÈCLE

L'étude de l'histoire de la guerre du Péloponnèse permet de nier avec autorité l'existence de l'éphébie au v^e siècle. Un autre ouvrage vient appuyer ces conclusions : La République d'Athènes de Xénophon. L'auteur insiste, en effet sur l'infériorité consciente d'Athènes au point de vue militaire : « τῶν πολεμίων ἥττους τε σφᾶς αὐτοὺς ἡγοῦνται εἶναι καὶ μείους (1) » et cette infériorité devient d'autant plus sensible, lorsqu'on la compare aux institutions militaires de Lycûrgue à Sparte (2). Le parallèle est accablant pour Athènes. Cet ouvrage, pourtant, n'ajoute rien aux documents fournis par Thucydide, et, d'ailleurs, l'authenticité en est douteuse ; M. A. Croiset (3) en fixe la date à la première partie de la guerre du Péloponnèse, et, si Thucydide en est l'auteur, ainsi qu'on l'a prétendu (4), l'accord des assertions perd de son intérêt.

C'est un autre ouvrage de Xénophon, authentique celui-là, qui va nous permettre de poursuivre les recherches à travers la fin du v^e siècle et le début du iv^e siècle. Il forme une suite à l'histoire de la guerre du Péloponnèse : peut-être même les documents

(1) XÉNOPHON, *Rép. Ath.*, II, 1.

(2) XÉNOPH., *Rép. Spart.*, XI.

(3) *Litt. grecque*, t. IV, p. 349, Paris, 1899, 2^e éd.

(4) ROSCHER, *Klio*, I, 172.

dont il se compose ont-ils été rassemblés par Thucydide, tout au moins, la composition s'inspire de la méthode du grand historien. Ce sont les *Helléniques*, qui retracent la suite des événements de 441 aux approches de 362.

Au sujet de l'éphébie, le silence est absolu. Mais Athènes reste fidèle à la politique qui lui est imposée par la nature elle-même ; elle continue à se préoccuper à peu près exclusivement de sa marine ; lorsqu'elle s'allie à Sparte, contre Thèbes, comme au temps de l'âpre rivalité, l'une veille sur l'eau, l'autre sur terre (1).

Les guerres qui s'étaient succédé pendant plus d'un demi-siècle avaient diminué la population de l'Attique, épuisé les survivants, ruiné le pays malgré des tentatives de relèvement. Le recrutement des soldats avait perdu de la précision théorique des débuts ; dès le ^v^e siècle déjà, les taxiarques agissaient au gré de leur caprice, inscrivant et barrant à tort et à travers, à plus forte raison, au ^{iv}^e siècle les fléchissements devaient être nombreux. On peut en juger par la difficulté à lever l'armée de mer pour appareiller une trière ; les matelots apportaient tant de lenteur à rejoindre leurs vaisseaux que plus d'une fois, les triérarques durent embarquer des marins de fortune (2). L'insuffisance du nombre, et le manque de discipline eurent pour résultats dans l'armée de terre, l'enrôlement d'étrangers mercenaires. Le général avait sur eux plus d'ascendant, mais il s'éloignait du peuple.

Après la restauration de la démocratie en 403, les Athéniens conservaient de la tentative des Quatre-Cents, du gouvernement tyrannique des Trente, un souvenir si irrité qu'ils étaient, plus que jamais, avides de leurs droits de citoyens, et impatients de les manifester. Ils en abusèrent. Les stratèges tout particulièrement durent subir leurs caprices. Il est vrai que jadis Miltiade s'était vu intenter un procès à la suite de son échec devant Paros,

(1) XÉNOPHON, *Helléniques*, VI, 5.34 ; VII, 1.2.

(2) B. HAUSSOULLIER, *La vie municipale en Attique*, Paris, 1884, p. 118 s.

Périklès, lui-même n'avait pas été exempt des soupçons du peuple ; mais, de l'archontat d'Euclide à la bataille de Chéronée, les procès redoublèrent (1). C'est que, d'une part, fiers de leur passé glorieux, un échec les humiliait, et, amis des discours (2), la mise en accusation d'un général leur faisait espérer de longues plaidoiries, qu'ils apprécieraient en de faciles commentaires ; car l'influence des sophistes n'avait fait que croître, et bien souvent Démosthène fait observer à ses concitoyens que l'enthousiasme de leurs décisions ne s'accompagne qu'assez rarement d'une exécution rapide.

Mais, une grande figure domine toute cette période de transformation sociale : Socrate, par son influence personnelle, et aussi par l'intermédiaire de ses disciples qui ont contribué à la diffusion de ses idées s'efforce, sinon de sauver Athènes de la décadence où elle se précipite, tout au moins de retarder sa ruine. Pourtant, un seul homme, fût-il un sage, ne peut pas toujours retarder une évolution : Socrate, pour avoir voulu indiquer aux Athéniens la voie qu'il fallait suivre, fut condamné à mort.

Au temps de sa jeunesse, hoplite remarqué à Delion et à Potidée (3) il avait été à l'école du courage ; quand il arriva à la fin de sa vie, à la vaillance que couronne la gloire, les jeunes gens préféraient la réputation d'une vie luxueuse et brillante, méprisant Sparte et l'austérité de ses mœurs (4). Préoccupé de la recherche du juste et de l'injuste, des limites de la sagesse et de la folie, du courage et de la lâcheté (5), Socrate voyait dans la guerre une des choses les plus importantes de la vie (6) avec laquelle il fallait compter, au moins autant qu'avec l'agriculture : ainsi que l'une contribue à la prospérité matérielle d'un pays, l'autre entretient la force morale, le courage. Un des soucis du philosophe semble

(1) HAUETTE BESNAULT, *Les stratèges athéniens*, Paris, 1885, p. 117.

(2) PLATON, *Lois*, p. 641, E.

(3) PLATON, *Banquet*, p. 219 E.

(4) XÉNOPHON, *Mémoires*, III, 5.15.

(5) XÉN., *Mém.*, I, 1.16.

(6) XÉN., *Mém.*, II, 1.6 et *Economique*, IV, 4.

avoir été de réveiller, chez les jeunes gens surtout, l'esprit militaire : s'il parle volontiers des sujets les plus divers, des beaux arts, de la peinture, il paraît avoir une prédilection pour tout ce qui concerne les armes et la guerre. Tantôt, à un jeune Athénien qui désire entrer dans la carrière militaire, il recommande les longues et sérieuses études nécessaires à un bon général (1) ; une autre fois, à un officier de cavalerie, il conseille de même de ne négliger aucun des détails de l'équitation et du manège (2) ; s'adressant enfin à Glaucon (3), frère de Platon, qui, jeune encore, — il avait à peine vingt ans, — désirait prendre part à la vie politique et montait à la tribune de l'ἐκκλησία sans succès, il lui explique, sur le ton d'ironie qui lui est habituel, l'importance de s'instruire auparavant de tout ce qui concerne son pays, de ses ressources économiques, sans oublier les questions relatives à la défense du pays, assurée par les garnisons de frontières, dont Glaucon a bien entendu parler, mais desquelles il sait peu de choses, attendu qu'il ne les a jamais visitées.

Un autre jour, enfin, où il avait pour interlocuteur le fils de Périclès, célèbre, tant par le prestige de son nom que par ses qualités personnelles et sa situation de stratège, Socrate indique ce qu'il y aurait à faire, à la fois pour donner aux Athéniens les habitudes militaires d'ordre et de discipline qui ont valu tant de gloire à Sparte, et pour protéger le pays ; ce serait à l'exemple des Mysiens et des Pisidiens en Perse, d'établir aux frontières

(1) XÉN., *Mém.*, III, 1.

(2) XÉN., *Mém.*, III, 3.

(3) XÉN., *Mém.*, III, 6.1. Γλαύκιονα τὸν Ἀρίστωνος, ὅτ' ἐπεχείρει δημηγορεῖν, ἐπιθυμῶν προστατεῦναι τῆς πόλεως οὐδέπω εἴκοσιν ἔτη γεγονώς.... οὐδεὶς ἐδύνατο παῦσαι ἑλκόμενόν τε ἀπὸ τοῦ βήματος καὶ καταγέλαστον ὄντα.... (10) περὶ γε φυλακῆς τῆς χώρας οἷδ' ὅτι σοι μεμέληκεν καὶ οἶσθα ὁπόσαι τε φυλακαὶ ἐπίκαιροὶ εἰσι καὶ ὁπόσαι μὴ καὶ ὁπόσοι τε φρουροὶ ἱκανοὶ εἰσι καὶ ὁπόσοι μὴ εἰσι καὶ τὰς μὲν ἐπικαίρους φυλακὰς συμβουλευτείς μείζοντας ποιεῖν, τὰς δὲ περιττὰς ἀφαιρεῖν. — Νῆ Δί', ἔφη ὁ Γλαύκιον, ἀπάτας μὲν οὖν ἔγωγε, ἕνεκά γε τοῦ οὕτως αὐτὰς φυλάττεσθαι ὥστε κλέπτεσθαι τὰ ἐκ τῆς χώρας.... ἀτάρ, ἔφη ὁ Σωκράτης, πότερον ἐλθὼν αὐτὸς ἐξήτακας τοῦτο ἢ πῶς οἶσθα ὅτι κακῶς φυλάττονται; Εἰκάζω, ἔφη.

de la Béotie (1) des patrouilles de soldats légèrement armés, et de leur faire occuper les défilés.

Ici, une rectification s'impose : si la conversation de Socrate et de Glaucon peut être reportée sans inconvénient au dernier tiers du ^v^e siècle, bien qu'on n'en puisse pas préciser la date, l'entretien avec Périclès le jeune ne saurait être postérieur à 407/6, puisqu'il mourut aux Arginuses. D'autre part, l'auteur laisse entrevoir des craintes, au sujet de la Béotie, qui ne peuvent être justifiées que par Leuctres. Or, en 371, Socrate avait bu la ciguë depuis plus de vingt ans. Ces idées, très probablement, sont personnelles à Xénophon (2), elles n'en sont pas moins précieuses, car elles prouvent qu'à l'époque où ce chapitre a été écrit, après 371, il n'y avait ni éphébie, ni garnisons, puisqu'il semble utile de faire occuper par des troupes légères les grandes montagnes qui touchent à la Béotie. De même que Glaucon, s'il avait été éphèbe ou gardien des frontières, n'aurait pu avant sa vingtième année se trouver à Athènes, et monter à la tribune aux harangues, de même une trentaine d'années plus tard, un service régulier de patrouilles aux frontières n'était pas organisé.

De l'ensemble de l'œuvre de Xénophon qui s'étend à toute la première partie du ^{iv}^e siècle, se dégage ce jugement exprimé par M. A. Croiset (3) que : « Les Athéniens sont en décadence, et « cette décadence est à la fois morale, politique et militaire ; à la « différence des Spartiates, ils ne respectent pas la vieillesse, ils « ne pratiquent pas la gymnastique, ils se moquent des magis- « trats, ils sont toujours en querelle les uns avec les autres, ils ne « songent qu'à leurs intérêts particuliers ; point de règle, point « de discipline ; chacun croit tout savoir sans avoir rien appris ;

(1) XÉN., *Mém.*, III, 5.27. Ἀθηναίους δ' οὐκ ἔν οἷαι μέχρι τῆς ἐλαφρᾶς ἡλικίας ὀπλισμένους κουφετέροις ὅπλοις καὶ τὰ προκαίμενά τῆς χώρας ὄρη κατέχοντας βλαβεροὺς μὲν τοῖς πολεμίοις εἶναι, μέγαλιν δὲ προβολὴν τοῖς πολίταις τῆς χώρας κατασκεύασθαι.

(2) CROISSET, *Histoire de la litt. grecque*, t. IV, (1899), p. 372.

(3) *Ouvr. cité*, t. IV, p. 392.

« les généraux eux-mêmes s'improvisent chefs d'armée sans « étude préalable. »

Deux autres disciples de Socrate, les plus célèbres, sans doute, Platon et Aristote, constatent à plusieurs reprises cette décadence, et s'accordent à chercher dans l'éducation des enfants le seul moyen de remédier à un tel état social. Tandis que Platon imagine une République idéale, et des Lois difficilement applicables, Aristote, critiquant dans sa Politique, certaines vues de Platon, se tient plus près de la réalité. Mais, que Platon souhaite la socialisation des enfants (1) et une autorité absolue sur eux : « τῆς πόλεως μᾶλλον ἢ τῶν γεννητόρων ὄντας παιδευτέον ἐξ ἀνάγκης » ; qu'Aristote se borne à demander que l'instruction soit publique (2), tous deux affirment que le point le plus important pour assurer la stabilité des Etats est de conformer l'éducation au principe même de la constitution (3), car les lois les plus utiles deviennent illusoires si les mœurs et l'éducation ne répondent pas aux principes politiques : l'éducation des enfants (4) doit donc être un des soucis principaux des législateurs, car ceux qui auront reçu une bonne éducation seront un jour de bons citoyens et comme tels ils remporteront à la guerre la victoire sur l'ennemi. En sorte qu'une bonne éducation apporte la victoire (5). Sans adopter la rigueur de Sparte, on prévoit que les exercices militaires auront dans la vie des enfants une large place, pour qu'il soit possible d'atteindre de tels résultats. Platon et Aris-

(1) PLATON, *Lois*, 804 C.

(2) ARISTOTE, *Politique* VIII, 1.3 ὅτι μὲν οὖν νομοθετητέον περὶ παιδείας καὶ ταύτην κοινὴν ποιητέον, φανερόν.

(3) ARISTOTE, *Politique*, V, 7.20 μέγιστον δὲ πάντων τῶν εἰρημένων πρὸς τὸ διαμένειν τὰς πολιτείας οὗ νῦν ὀλιγορῶσι πάντες, τὸ παιδεύεσθαι πρὸς τὰς πολιτείας.

(4) ARISTOTE, *Politique*, VIII, 1.1 ὅτι μὲν οὖν τῇ νομοθετῇ μάλιστα πραγματευτέον περὶ τὴν τῶν νέων παιδείαν, οὐδεὶς ἂν ἀμφισβητήσσειεν.

(5) PLATON, *Lois*, 641 B. παιδευθέντες μὲν εὖ γίγνονται ἂν ἄνδρες ἀγαθοί... ἔτι δὲ καὶ νικῶνεν τοὺς πολεμίους μαχόμενοι. Παιδεία μὲν οὖν φέρει καὶ νίκην.

tote (1) sont en effet d'avis d'apprendre de bonne heure aux enfants la gymnastique, à monter à cheval, à tirer de l'arc, à se servir du javelot et de la fronde, dans des édifices spécialement aménagés dans ce but, et sous la direction de maîtres venus de l'étranger. Mais alors qu'Aristote propose, au sortir de l'adolescence de consacrer trois années à des études d'un autre genre (2), Platon, au contraire semble décidé à prolonger les exercices physiques jusqu'au moment où les citoyens de sa République pourront être soldats (3). Tous les deux, les philosophes projettent donc une grande réforme de l'éducation, car jusqu'alors l'Etat n'avait aucun contrôle sur les enfants qui étaient soumis uniquement à l'autorité de leurs parents et à leur initiative. Après avoir élevé des guerriers avec le secours de la musique et de la gymnastique (4), pour qu'ils ne soient ni trop farouches, ni trop indolents, Platon expose le cadre dans lequel ils vont être incorporés (5), l'armée; et il imagine, en outre, un service de garde pour assurer la sécurité du pays, tant contre les ennemis, qu'en-

(1) ARISTOTE, *Politique*, VIII, 3.2 : παραδοτέον τοὺς παῖδας γυμναστικῇ καὶ παιδοτρικῇ.

PLATON, *Lois*, 794 C. : μετὰ δὲ τὸν ἑξέτη.... Πρὸς δὲ τὰ μαθήματα τρέπεσθαι χρείων ἑκατέρους τοὺς μὲν ἄρρενας ἐφ' ἵππων διδασκάλους καὶ τόξων καὶ ἀκοντίων καὶ σφενδονήσεως... 804 C. Τὸ δ' ἑξῆς τούτοις οἰκοδομίας μὲν εἴρηνται γυμνασίων ἅμα καὶ διδασκαλείων κοινῶν τριγῇ κατὰ μέσσην τὴν πόλιν, ἐξωθεν δὲ ἵππων αὖ τριγῇ περὶ τὸ ἅπτε γυμνάσιά τε καὶ εὐρυχωρία, τοξικῆς τε καὶ τῶν ἄλλων ἀκροβολισμῶν ἕνεκα διακεκοσμημένα, μαθήσεώς τε ἅμα καὶ μελέτης τῶν νέων· εἰ δ' ἄρα μὴ τότε ἱκανῶς ἐβρέθησαν, νῦν εἰρήσθω τῇ λόγῳ μετὰ νόμων· ἐν δὲ τούτοις πᾶσι διδασκάλους ἐκάστων πεπεισμένους μισθοῖς οἰκοῦντας ξένους διδάσκειν τε πάντα ὅσα πρὸς τὸν πόλεμόν ἐστι μαθήματα τοὺς φοιτῶντας ὅσα τε πρὸς μουσικὴν, οὐχ ὅν μὲν ἂν ὁ πατήρ βούληται, φοιτῶντα, ὅν δ' ἂν μὴ, ἔωντα τὰς παιδείας, ἀλλὰ τὸ λεγόμενον πάντ' ἄνδρα καὶ παῖδα κατὰ τὸ δυνατόν.

(2) ARISTOTE, *Politique*, VIII, 4.1 : ὅταν δ' ἂν ἤθῃς ἑτη τρία πρὸς τοῖς ἄλλοις μαθήμασι γένωνται...

(3) PLATON, *République*, 537 B. : Ἡνίκα τῶν ἀναγκαίων γυμνασίων μεθίενται· οὗτος γὰρ ὁ χρόνος, ἐν τε δύο ἐν τε τρία ἔτη γίγνηται, ἀδύνατός τι ἄλλο πράξει.

(4) *Rép.*, 429 E : τοὺς στρατιώτας ἐπαιδεύομεν μουσικῇ καὶ γυμναστικῇ.

(5) PLATON, *Lois*, 755 C.

vers ceux qui prétendent être des amis (1). Voici comment il entend organiser ce service : chaque année, cinq surveillants seront chargés d'une inspection générale sur le territoire : ils choisiront dans leur tribu douze jeunes gens, ayant chacun au moins vingt-cinq ans, mais ne dépassant pas trente ; ces gardiens devront, chaque mois, visiter une partie du pays pour le bien connaître (2). Leur service se prolongera deux ans, pendant lesquels ils monteront des gardes jour et nuit, hiver comme été, ils creuseront des fossés, et feront des ouvrages de retranchement pour arrêter toute incursion ennemie ; et, soumis à une discipline, ils prendront leurs repas en commun, s'exposant à de graves sanctions, s'il leur arrivait de ne pas observer les règles établies. Cette institution a des ressemblances surprenantes avec le service

(1) PLATON, *Lois*, 761 D. : σπουδὴ δὲ περὶ ταῦτα ἥδε ἔστω· τοὺς ἐξήκοντα ἐκάστους τὸν αὐτῶν τόπον φυλάττειν μὴ μόνον πολεμίων ἕνεκα, ἀλλὰ καὶ τῶν φίλων φασκόντων εἶναι.

(2) PLATON, *Lois*, 760 B. : τὴν ἄλλην χώραν φυλάττειν πάντας κατὰ τάδε... τοῦτοις δ' ἔστω καταλέξασθαι τῆς αὐτῶν φυλῆς ἐκάστην δώδεκα τῶν πέντε ἐκ τῶν νέων μὴ ἑλαττον ἢ πέντε καὶ ἑκοσιν ἔτη γεγονότας, μὴ πλεῖον δὲ ἢ τριάκοντα· τοῦτοις δὲ διακληρωθήτω τὰ μέρη τῆς χώρας κατὰ μῆνα ἕκαστα ἐκάστοις, ὅπως ἂν πάσης τῆς χώρας ἔμπειροί τε καὶ ἐπιστήμονες γίγνωνται πάντες· δύο δ' ἔτη τὴν ἀρχὴν καὶ τὴν φρουρὰν γίγνεσθαι φρουροῖς τε καὶ ἄρχουσιν.

PLATON, *Lois*, 758 A. : πόλις τε ὡσαύτως ἐν κλύδωνι τῶν ἄλλων πόλειον διαγρομένη καὶ παντοδαπαῖσιν ἐπιβουλαῖς οἰκεῖ κινδυνεύουσα ἀλίσκεσθαι, δεῖ δὴ δι' ἡμέρας τε εἰς νύκτα καὶ ἐκ νυκτὸς συνάπτειν πρὸς ἡμέραν ἄρχοντας ἄρχουσι, φρουροῦντας τε φρουροῦσι διαδεχομένους αἰεὶ καὶ παραδιδόντας μηδέποτε λήγειν.

PLATON, *Lois*, 778 E. : τὸ δ' ἡμέτερον ἔτι πρὸς τοῦτοις γέλωτ' ἂν δικαίως πάμπολον ὄφλοι, τὸ κατ' ἐνιαυτὸν μὲν ἐκπέμπειν εἰς τὴν χώραν τοὺς νέους, τὰ μὲν σκάφοντας, τὰ δὲ ταφρεύοντας, τὰ δὲ καὶ διὰ τινων οἰκοδομήσεων ἐῤῥόντας τοὺς πολεμίους, ὥς δὴ τῶν ὄρων τῆς χώρας οὐκ ἔχοντας ἐπιβαίνειν, τεῖχος δὲ περιβαλομένηα.

PLATON, *Lois*, 762 B. : Δικαιάτθων δὲ οἱ τε ἄρχοντες οἱ τ' ἀγρονόμοι τὰ δύο ἔτη τοιόνδε τινὰ τρόπον· πρῶτον μὲν δὴ καθ' ἐκάστους τοὺς τόπους εἶναι ξυσσίτια, ἐν οἷς κοιῇ τὴν δίαιταν ποιητέον ἅπασιν.... μετὰ δὲ ταῦτα τῆς καθ' ἡμέραν διαίτης δεῖ τῆς ταπεινῆς καὶ ἀπόρου γεγευμένον εἶναι τὰ δύο ἔτη ταῦτα τὸν τῶν ἀγρονόμων γεγονότα.... πρὸς δὲ τοῦτοις πάντας τὴν χώραν διεξερευνώμενοι θερούς καὶ χειμῶνος σὺν τοῖς ὅπλοις φυλακῆς τε καὶ γνωρίσεως ἕνεκα πάντων αἰεὶ τῶν τόπων.

de *περίπολοι* : qu'accomplissent les éphèbes de seconde année. Faut-il penser que Platon s'inspire d'une institution athénienne ? C'est peu probable, et en voici les raisons : Ces gardes sont choisis par élection, ce qui exclut toute possibilité de préparation préalable, d'autre part, ils doivent avoir de vingt-cinq à trente ans, et rester deux ans au service. Les éphèbes *περίπολοι* ont un an d'entraînement spécial, ils sont de plusieurs années plus jeunes, et leur service de garde ne dure qu'un an. Enfin, et ce motif est peut-être le plus concluant, Platon hésite sur le nom à donner à cette institution. Il n'est pas éloigné d'adopter le nom spartiate de *κρυπτεία* : s'adressant à un Spartiate, Klinias, et discutant avec lui, il est de toute vraisemblance qu'il adopte pour son état idéal l'organisation de la plus guerrière des cités d'alors, tout en adoucissant, par suite de son caractère athénien, les lois sévères de la *κρυπτεία*.

Si, d'ailleurs, Platon et Aristote se préoccupent avec tant de soin du problème de l'éducation des enfants, c'est que cette question avait alors un intérêt d'actualité, que l'avenir du pays en dépendait, et qu'il fallait faire aboutir cette réforme au plus tôt. Comment, en supposant l'existence de l'éphébie dans la première partie du iv^e siècle, serait-il possible d'expliquer la concordance de textes qui s'échelonnent sur une cinquantaine d'années, à exprimer un malaise social venu de l'affaiblissement de l'esprit militaire, et de l'amollissement des mœurs : pourquoi Isocrate (1) regretterait-il l'influence décroissante du pouvoir de l'Aéropage sur l'éducation des enfants ; et pourquoi Platon serait-il tenté de recourir à la mesure extrême d'isoler les enfants de leur famille, confiant uniquement les soins de leur éducation à l'Etat ?

(1) ISOCRATE, *Areopagiticos*. Daté par M. A. Croiset, 356 avant J.-C., § 44. τοὺς δὲ βίον ἱκανὸν κεκτημένους περὶ τὴν ἵππικὴν καὶ τὰ γυμνάσια καὶ τὰ κυνηγέσια καὶ τὴν φιλοσοφίαν ἠνάγκασαν διατρίβειν.

§ 55... ἀπὸ ἄλλης ἐβουλή... τοὺς νεωτέρους τῶν ἀκολαστῶν τοῖς ἐπιτηδεύμασι καὶ ταῖς αὐτῶν ἐπιμελείαις.

§ 82. τῶν δὲ περὶ τὸν πόλεμον οὕτω κατημελήκαμεν, ὥστ' οὐδ' εἰς ἐξετάσεις ἔναι· τολμῶμεν...

CHAPITRE V

L'ÉPHÉBIE N'EXISTE PAS ENCORE AU MILIEU DU IV^e SIÈCLE

Nous avons vu comment Socrate et ses disciples, Xénophon, Platon, Aristote, théoriciens de l'éducation, paraissent ignorer l'existence d'une institution analogue à celle de l'éphébie à Athènes, mais souhaitent d'en voir l'établissement.

Il reste à examiner les arguments qui ont servi à reculer jusqu'au v^e siècle l'existence de l'éphébie. Nous n'insisterons pas sur le terme de *περίπολος* qui a donné lieu à de nombreuses discussions, mais qui ne peut plus laisser de doutes depuis l'explication qu'en a donnée M. Foucart. Le caractère archaïque du serment a été invoqué (1), mais, rien n'empêche de supposer que ce serment prêté par les éphèbes était en effet très ancien, que l'éphébie l'avait adopté, non créé à son usage. La scolie d'Aristophane au v. 580 des *Cavaliers* (2) n'est pas un témoignage plus décisif. Voici ce que dit le scoliaste à propos du mot : ἀπεστλεγμαμένους : « Κινέας γὰρ καὶ Φρήνος εἰσιγγήσαντο μεταστῆναι τοὺς νέους, νόμον γράψαντες μηκέτι ἀβροδιαίτους εἶναι, ὃν τρόπον τὸ πάλαι μηδὲ κομᾶν ». Kinéas et Phrinos avaient fait une loi pour réprimer le luxe des jeunes gens. Est-il possible de traduire τοὺς νέους par « éphèbes » ? il ne le semble pas, ces jeunes gens sont plutôt des cavaliers, et

(1) A. DUMONT, *Essai sur l'éphébie attique*, t. I, p. 5.

(2) P. GIRARD, *L'Education athénienne*, p. 272.

la différence entre éphèbes et cavaliers est nettement établie. Il ne semble pas qu'il y ait plus de raison d'admettre que ces νέους soient des éphèbes, qu'il n'y en avait pour les νεώτατοι de Thucydide.

Le dernier argument, enfin, était la loi d'Epikratès sur l'éphébie. Le souvenir de cette loi nous a été conservé par Harpocraton dans son lexique au mot Ἐπικράτης : « ἕτερος δ' ἔστιν Ἐπικράτης, οὗ μνημονεύει Λυκούργος ἐν τῇ περὶ διοικήσεως, λέγων ὡς χαλκοῦς ἐστάθη διὰ τὸν νόμον τὸν περὶ τῶν ἐφῆβων, ὃν φασὶ κεκτῆσθαι ταλάντων ἑξακοσίων οὐσίαν ». En ce qui concerne cette loi, deux éléments sont à préciser : la date de la loi, et l'objet auquel elle s'applique. La date que nous établirons dans un chapitre suivant doit être reculée jusqu'au premier tiers du iv^e siècle ; mais, le témoignage d'Harpocraton se termine par un renseignement qui laisse des doutes sur le caractère de cette loi : « on dit que ce personnage s'était acquis une fortune de six cents talents ». Ces mots, disait Egger (1) laissent croire en effet que la loi d'Epicrate ne faisait que régler l'emploi de quelque donation généreuse faite par ce citoyen en faveur des gymnases.

Les marbres de l'ancienne Grèce nous ont conservé maint exemple de ces sortes de libéralités, tel le décret de Géla (2) en l'honneur du bienfaiteur d'un gymnase.

L'importance d'un tel document doit donner lieu à une étude spéciale qui sera faite en même temps que la critique de la date. Mais nous pouvons dès à présent conclure, dans le même sens qu'Egger, à propos de la critique de l'ouvrage d'A. Dumont, que « c'est dans la seconde moitié du iv^e siècle avant notre ère que « paraît s'être régularisée l'institution dont le plein développe-
« ment se montre quelque temps après sur les stèles éphé-
« biques. »

(1) *Journal des Savants*, 1877, avril, p. 238 s.

(2) *C. I. G.* n° 5475.

DEUXIÈME PARTIE

L'institution de l'éphébie

CHAPITRE PREMIER

LES TEXTES ÉPIGRAPHIQUES

Nous arrivons enfin à la dernière partie du iv^e siècle, où nous trouvons des traces manifestes de l'existence de l'éphébie. Des inscriptions les fournissent.

Des fouilles, qui ne sont plus récentes, ont donné successivement quatre décrets, dont le dernier découvert est actuellement le plus ancien qu'on connaisse, il remonte à 335/4.

En 1878, on découvrait au Pirée, douze fragments d'une stèle de marbre portant une inscription éphébique (1). Cette inscription date, comme l'indique la liste des éphèbes, du temps des tribus Antigonis et Demetrias, elle est par conséquent postérieure à 307. Elle est d'autre part antérieure à 295, puisque les frais de la gravure de la stèle sont à la charge du ταμίης τοῦ δήμου. Le

(1) *Athen. Mitt.* IV, 1879, p. 327, art. de U. KÖHLER = *I. G.* II, 5, 251 b = éd. minor., n° 478.

seul archonte dont le nom reste est Euxénippos qui était en fonctions en l'olympiade 118.4, c'est-à-dire en 305/4. Ce document qui a permis de calculer le nombre des éphèbes à cette époque (1) était un décret en l'honneur des éphèbes et de leurs magistrats.

Une autre inscription, plus mutilée que la précédente, qui lui ressemble, gravée de même $\sigma\tau\omicron\iota\chi\eta\delta\omicron\nu$, mais qui n'en est pas la suite, bien qu'elle ait été trouvée dans la même région du Pirée, est également un décret en l'honneur des éphèbes de la même époque 305/4 (2).

Un autre décret (3), de la tribu Pandionis, en l'honneur du sophroniste Philonidès fils de Kallikratès, voté sous l'archontat de Leostratos, en l'olympiade 119.1, c'est-à-dire 303, a fourni de précieux renseignements sur l'éphébie, mais ils ont perdu de leur intérêt depuis la découverte de la grande inscription relative aux éphèbes de la tribu Kekropis, publiée par M. Foucart (4); sur une stèle de marbre blanc, brisée à la partie supérieure, trouvée à l'Acropole, était gravée une suite de quatre décrets. La partie brisée devait contenir la dédicace de l'offrande consacrée par les éphèbes de la tribu Kékropis, inscrits sous l'archontat de Ctesiklès, en 334/3, au temps de l'administration de l'orateur Lycurgue. La liste des noms des éphèbes, rangés par dèmes, gravée sur quatre colonnes, reste en partie. Suivent enfin les décrets de la tribu, du Conseil, des dèmes d'Eleusis et d'Athmonon, dont voici la traduction :

« Kallikratès du dème d'Aixoné a proposé : attendu que les jeunes gens de la tribu Kekropis qui se trouvent être éphèbes sous l'archontat de Ktésiklès sont disciplinés, se conforment à tous les

(1) SUNDWALL, *De inst. reip. Ath.*, p. 22 s.

BELOCH, *Klio*, V, p. 352.

(2) Δελτ. ἀρχ. 1889, p. 47 s. *De epheborum honoribus* I. G. II, 5, 251 c. = éd. minor, n° 556.

(3) *Bull. corr. hell.*, XII, p. 148 s. art. de MYLONAS, *C. I. A.* IV, 2, 565^b, p. 138 Ch. MICHEL, *Recueil* = I. G., II, 5, 563 b., n° 137.

(4) *Bull. corr. hell.*, XIII, p. 253.

règlements et obéissent à leur sophroniste élu à mains levées par le peuple, on leur adressera un éloge, et on leur décernera une couronne d'or de cinq cents drachmes, en récompense de leur bonne tenue et de leur discipline ; on adressera aussi un éloge au sophroniste Hadeistos fils d'Antimachos du dème d'Athmonon et on lui décernera une couronne d'or de cinq cents drachmes, puisqu'il a surveillé consciencieusement et avec zèle les éphèbes de la tribu Kékropis. On gravera le présent décret sur une stèle de marbre et on le placera dans le sanctuaire de Kékropis.

Hégémachos, fils de Chérémon, du dème de Périthoidai a proposé : attendu que les éphèbes de la tribu de Kékropis, en garnison à Eleusis, s'acquittent avec zèle et ardeur des prescriptions du conseil et du peuple, et se montrent disciplinés, on leur adressera un éloge en raison de leur bonne tenue et de leur discipline, et on décernera à chacun d'eux une couronne de feuillage ; on adressera aussi un éloge à leur sophroniste Hadeistos fils d'Antimachos du dème d'Athmonon et on lui décernera une couronne de feuillage lorsqu'il aura rendu ses comptes. On gravera le présent décret sur l'offrande élevée par les éphèbes de la tribu Kékropis.

Protias a proposé : plaise aux démotes : attendu qu'avec zèle et conscience, les éphèbes de la tribu Kékropis veillent à la garde d'Eleusis, aussi bien que leur sophroniste Hadeistos fils d'Antimachos du dème d'Athmonon, on décernera à chacun d'eux une couronne de feuillage et on gravera le présent décret sur l'offrande élevée par les jeunes gens de la tribu Kékropis qui se trouvent être éphèbes sous l'archontat de Ktésiklès.

Euphronios a proposé : plaise aux démotes : attendu que les jeunes gens inscrits à l'éphébie sous l'archontat de Ktésiklès sont disciplinés et se conforment rigoureusement à tous les règlements, que le sophroniste élu à mains levées par le peuple déclare qu'ils sont dociles et qu'ils s'acquittent avec zèle de leur tâche, on leur adressera un éloge et on leur décernera une couronne d'or de cinq cents drachmes en récompense de leur bonne tenue et de leur discipline ; on adressera aussi un éloge

à leur sophroniste Hadeistos fils d'Antimachos du dème d'Athmonon, et on lui décernera une couronne d'or de cinq cents drachmes, puisqu'il a surveillé avec conscience et zèle les éphèbes et les intérêts de la tribu Kékropis ; on inscrira le présent décret sur l'offrande élevée par les éphèbes de la tribu Kékropis et par leur sophroniste.

La tribu ; Le Conseil ; Les habitants d'Eleusis ;
Les habitants d'Athmonon ».

Ces inscriptions, le texte d'Aristote, les notes des lexicographes suffisent à reconstituer l'organisation de l'éphébie à Athènes. Harpocraton (1) dit qu'au contraire de ce qui avait lieu dans les autres cités grecques, l'âge fixé à Athènes pour pouvoir être inscrit à l'éphébie était de 18 ans, l'entrée à l'éphébie coïncidait avec l'inscription au *ληξιαρχικὸν γραμματεῖον*. Nous allons passer rapidement en revue les formalités qui précédaient l'inscription au registre du dème ou l'entrée à l'éphébie, dans la vie de l'Athénien depuis sa naissance.

Au troisième jour de la fête des Apatouria qui avait lieu au mois Pyanepsion, les pères, ou leurs représentants, les *κύριοι* amenaient les enfants légitimes, nés dans l'année, pour les faire inscrire sur le registre de la phratrie, le *κοινὸν γραμματεῖον*. La phratrie étant le tiers de la tribu, si le renseignement fourni par Harpocraton (2) est exact, il y aurait donc eu trente registres pour inscrire les naissances en Attique. Le père ayant présenté son enfant à l'assemblée des phratères présidée par le phratriarque obtenait d'ordinaire l'admission à la phratrie, non sans

(1) HARPOCRATION, s. v. Ἐπιδικεῖς ἡβῆσαι. Δίδυμός φησιν ἀντὶ τοῦ ἐν ις' ἐτῶν γένωνται τὸ γὰρ ἡβῆσαι μέχρι ιδ' ἔστιν. Ἀλλ' οἱ ἔφηβοι παρ' Ἀθηναίοις ὀκτωκαιδεκαετῆς γίνονται, καὶ μένουσιν ἐν τοῖς ἐφήβοις ἔτη β', ἔπειτα τῷ ληξιαρχικῷ ἐγγράφονται γραμματεῖω, καθά φησιν Ὑπερίδης ἐν τῷ πρὸς Χάρητα ἐπιτροπικῷ. « ἐπεὶ δὲ ἐνεγράφη ἐγὼ καὶ ὁ νόμος ἀπέδωκε τὴν κομιδὴν τῶν καταλειφθέντων τῇ μητρὶ, ὅς κελεύει κυρίους εἶναι τῆς ἐπικλήρου καὶ τῆς οὐσίας ἀπάτης τοὺς παῖδας, ἐπειδὴν ἐπιδικεῖς ἡβῶσιν ».

(2) S. v. Φρατῆρες. Δημοσθένης περὶ τοῦ ὀνόματος. Φρατρία ἔστι τὸ τρίτον μέρος τῆς φυλῆς, φρατῆρες δὲ οἱ τῆς αὐτῆς φρατρίας μετέχοντες, καὶ φρατρίζειν τὸ τῆς αὐτῆς φρατρίας μετέχειν. Φρατρίαρχος δ' ἔστιν ὁ τῆς φρατρίας ἄρχων.

un formalisme préalable, qui se manifeste en général dans l'antiquité par des sacrifices et des serments. Les règlements de la tribu des Demotionidai (1) nous en donnent un exemple; on procédait à une enquête faite par trois témoins tenus de garantir, par le serment de Zeus Phratrios, l'exactitude de leurs déclarations. Ensuite, avait lieu le vote des phratères : s'il donnait un résultat en contradiction avec celui des thiasotes, ceux-ci devaient payer une amende de cent drachmes consacrée à Zeus. Si les thiasotes et les phratères s'accordaient à reconnaître l'enfant comme leur frère, il était admis à la phratie. Et pourtant, malgré cette vigilance, il se trouvait encore des παρέγγραπτοι, des citoyens inscrits par fraude (2). Mais les irrégularités les plus nombreuses se produisaient au moment de l'inscription au registre du dème. Harpocrate (3) indique la différence de ces deux registres et la facilité avec laquelle certains dèmes accueillaien de faux citoyens, entre autres, le dème de Potamos. Il y avait bien une γραφή ξενίας, que tout citoyen athénien pouvait intenter contre celui qu'il soupçonnait de s'être fait inscrire frauduleusement, mais il devait intenter cette action à ses risques et périls, et si la fraude n'était pas prouvée et reconnue, le délateur était condamné à une amende. En 346/5, sur la proposition de Démophilos, eut lieu une διαψήφισις, (4), enquête entreprise par le dème pour rechercher les citoyens inscrits à faux et les exclure du registre.

(1) Ch. MICHEL, *Recueil Inscr. gr.*, n° 961.

(2) ARISTOPHANE, *Acharn.*, v. 517.518. ἀλλ' ἀνδράρια μοχθηρὰ παρχακεομένα ἄτιμα καὶ παράτημα καὶ παράξενα.

(3) S. v. Κοινὸν γραμματεῖον καὶ ληξιαρχικόν : τὸ μὲν κοινὸν γραμματεῖον ἐστὶν εἰς ὃ ἐνεγράφοντο οἱ εἰσαγόμενοι εἰς τοὺς φράτορας καὶ γεννητάς, τὸ δὲ ληξιαρχικόν εἰς ὃ ἐνεγράφοντο οἱ εἰς τοὺς δῆμους ἐγγραφόμενοι· ὡς δεικνύουσιν ἄλλοι τε ῥήτορες καὶ Ἰσαῖος ἐν τῷ περὶ τοῦ Ἀπολλοδώρου κλήρου.

S. v. Ἀγασικλῆς : Ἀλιμουσίους συνεδέκασε, καὶ διὰ τοῦτο, ξένος ὢν, τῇ πολιτείᾳ ἐνεγράφη.

S. v. Ποταμός. Δῆμος τῆς Λεοντίδος· ἐκωμωδοῦντο δὲ ὡς ραδίως δεχόμενοι τοὺς παρεγγράπτους.

(4) HARPOCR., s. v. Διαψήφισις. ἰδίως λέγεται ἐπὶ τῶν ἐν τοῖς δῆμοις ἐξετάσεων, αἱ γίνονται περὶ ἕκαστον τῶν δημοτευομένων, εἰ τῷ ὄντι πολίτης καὶ δημότης ἐστὶν ἢ παρεγγράπται ξένος ὢν.

Nous savons que l'impartialité ne triompha pas toujours, et des citoyens véritables furent condamnés pour la satisfaction de rancunes personnelles (1). Euxithéos, habitant du dème d'Halimonte, cité devant l'assemblée se voit condamner pour la seule raison que le démarque Euboulidès était son ennemi, alors que des étrangers conservaient même après l'enquête leur titre de citoyens, car ils avaient su se ménager des alliances parmi les démotés. Avant l'institution de l'éphébie, la qualité de citoyen athénien semble avoir procuré surtout des avantages; la participation aux distributions de blé, et à la politique; l'éphébie exigeait le sacrifice de deux années au service de l'Etat. C'était une lourde épreuve qui contribuait à écarter les étrangers des listes de citoyens.

Vers le milieu du iv^e siècle, la plupart des citoyens ne connaissaient plus leur phratricie, cette ancienne organisation était tombée en décadence, et le dème ne se préoccupait pas des enfants avant leur dix-huitième année. Lorsqu'ils croyaient avoir atteint cet âge, leur père les présentait à l'assemblée du dème présidée par le démarque, la preuve de l'âge n'était point fournie par un registre de l'Etat civil, mais, par une révision *δοκιμασία*, suivie d'un vote; l'Athénien qui ne paraît pas avoir dix-huit ans est ajourné, et doit attendre un an; celui qui est reconnu avoir atteint sa dix-huitième année, par les démotés assemblés, doit encore subir une révision suprême faite par le Conseil. La question de la légitimité de la naissance est tranchée par le dème, mais, si la décision est défavorable, l'Athénien peut s'en référer aux tribunaux; seulement il risque en faisant cet appel de perdre sa liberté (2).

C'est à la suite de la révision, faite précédemment par les hélistes (3), mais au temps d'Aristote par le Conseil, à laquelle Platon fait certainement une allusion dans la célèbre proso-

(1) B. HAUSSOULLIER, ouv. cité, p. 40 s.

(2) WILAMOWITZ, *Aristoteles u. Athen*, Berlin, 1893, t. I, v. 189.

(3) ARISTOPHANE, *Scolus* Guêpes, p. 578.

popée des Lois (1), que le jeune athénien était inscrit au *ληξιαρχικόν γραμματεῖον* (2). En tête des nouveaux noms, le démarque inscrivait le nom de l'archonte en charge au moment où se réunissait l'assemblée. Ces formalités remplies, l'Athénien pourvu de son nom complet — nom, patronymique, démotique — pouvait administrer sa fortune; il avait accès à l'assemblée du peuple *ἐκκλησία* ou *δῆμος* et se préparait à la vie politique. Mais, auparavant, il devait passer deux ans à l'éphébie.

Sous la conduite de leurs chefs les éphèbes visitaient les principaux sanctuaires de l'Attique en commençant par le temple d'Aglaure où ils prêtaient serment. L'authenticité de ce serment a été contestée; Cobet (3) croit qu'il n'était pas réservé seulement aux éphèbes; mais la découverte en Russie d'un vase de terre cuite (4), conservé au Musée de l'Ermitage, paraît être une preuve suffisante de l'importance qu'on lui reconnaissait. Une figure allégorique ailée, une victoire, tient un casque; un éphèbe, vêtu de la chlamyde, armé de la lance et du bouclier, prête serment en présence d'un vieillard, symbole de la *βουλή*.

Le texte du serment a été conservé par plusieurs auteurs, le plus complet, et le plus couramment cité est celui qu'a transmis l'orateur Lysurgue (5): « ὅμῃν ἐστὶν ὅρκος ὃν ὁμνύουσι

(1) PLATON, *Criton*, 13 : ἡμεῖς γὰρ σε γεννήσαντες, ἐκθρέψαντες, παιδεύσαντες, μεταδόντες ἀπάντων ὧν οἱοί τ' ἔμεν καλῶν σοὶ καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσιν πολίταις, δμῶς προαγορεύομεν τῇ ἐξουσίᾳ πεποιημένοι. Ἀθηναίων τῷ βουλευμένῳ ἐπειδὴν δοκιμασθῇ καὶ ἴδῃ τὰ ἐν τῇ πόλει πράγματα καὶ ἡμᾶς τοὺς νόμους, ᾧ ἂν μὴ ἀρέσκωμεν ἡμεῖς, ἐξεῖναι λαβόντι τὰ αὐτοῦ ἀπιέναι ὅπου ἂν βούληται.

(2) HARPOCRATION, s. v. *ληξ. γρ.* Ἀρχίνης ἐν τῷ κατὰ Τιμάρχου, εἰς ὃ ἐνεγράφοντο οἱ τελεωθέντες τῶν παίδων, οἷς ἐξῆν ἤδη τὰ πατρίᾳ οἰκονομεῖν, παρ' οὗ καὶ τοῦνομα γεγονέναι, διὰ τὸ τῶν λήξεων ἀρχεῖν· λήξεις δ' εἰσὶν οἱ τε κληροὶ καὶ αἱ οὐσίαι, ὡς καὶ Δείναρχος ἐν τῇ α' καθ' Ἡγελόχον συνηγορίᾳ ὑπὲρ ἐπικλήρου.

(3) *Novae lectt.*, p. 223. « εὐχκοῖσω τῶν ἀεὶ κρινόντων, imo vero κρινόντων id est ἀρχόντων, repetito prisco dicendi usu quem referre volebat is qui hanc iurisiurandi formulam de suo finxit. SCHÖMANN, *Antiq.* I, 359. GILBERT, *Staatsaltertümer*, I, 296.

(4) TH. REINACH, *L'Éducation athénienne et l'éducation française*, Paris, 1913.

(5) LYSURGUE, *Contre Léocrate*, 75. STOBÉE, *Florilegium*, XIV, 48. POLLUX, VIII, 105.

« πάντες οἱ πολῖται ἐπειδὴν εἰς τὸ ληξιαρχικὸν γραμματεῖον ἐγγράφονται καὶ
 « ἔφθβοι γένωνται, μήτε τὰ ἱερὰ ὄπλα κατασχυνεῖν, μήτε τὴν τάξιν λείψειν,
 « ἀμυνεῖν δὲ τῇ πατρίδι καὶ ἀμείνω παραδώσειν... "Ὁρκος· οὐ κατασχυνῶ ὄπλα τὰ
 « ἱερὰ, οὐδ' ἐγκαταλείψω τὸν παραστάτην ὅτῳ ἂν στοιχίσω· ἀμυνῶ δὲ καὶ ὑπὲρ
 « ἱερῶν καὶ ὁσίων καὶ μόνος καὶ μετὰ πολλῶν· τὴν πατρίδα δὲ οὐκ ἐλάσσω
 « παραδῶσω· πλείω δὲ καὶ ἀρείω, ὅσῃν ἂν παραδέξομαι· καὶ εὐτηκόησω τῶν αἰεὶ
 « κρινόντων· καὶ τοῖς θεσμοῖς τοῖς ἰδρυμένοις πείσομαι καὶ οὐστίνως ἂν ἄλλους
 « τὸ πλῆθος ἰδρύσῃται ὁμοφρόνως· καὶ ἂν τις ἀναιρῇ τοὺς θεσμούς· ἢ μὴ πείθεται,
 « οὐκ ἐπιτρέψω, ἀμυνῶ δὲ καὶ μόνος καὶ μετὰ πάντων· καὶ ἱερὰ τὰ πάτρια
 « τιμῆσω· "Ιστορες θεοὶ τούτων, "Αἴλαυρος "Ενυάλιος, "Αρης, Ζεὺς, Θαλλῶ,
 « Δῶξ, "Ηγεμόνῃ. »

Stobée omet les noms des dieux invoqués, or c'est en général dans cette énumération des sept divinités protectrices des éphèbes qu'on cherche la preuve de l'antiquité du serment. Certains critiques ont bien trouvé dans le style et dans le vocabulaire des indices de date ; c'est ainsi que Grasberger (1), en raison du terme θεσμός employé au lieu de νόμος, attribue ce serment à Solon, mais l'antiquité des cultes de ces dieux semble trancher la question avec plus d'autorité. Et en particulier la déesse Aglaure dont le sanctuaire se trouvait sur l'Acropole, elle qui avait donné son nom au serment, avait été de très bonne heure l'objet de la vénération publique.

Une certaine divergence dans l'orthographe du nom qui s'écrit aussi Agraule (2) atteste le développement du culte de cette déesse dans diverses contrées. On la considèrerait en général comme une guerrière qui avait lutté pour la liberté de son pays, et aussi comme une protectrice des campagnes qui, après avoir défendu le sol contre l'ennemi, le gardait d'une nouvelle attaque, elle était toute désignée pour être la déesse des περίπολοι. Une légende racontait encore qu'Athéna lui ayant confié pendant son absence le soin de surveiller Erechthée, elle aurait ouvert avec ses compagnes le mystérieux berceau et que sa faute aurait été punie

(1) Ouv. cité, III, p. 120.

(2) A. MOMMSEN, *Feste der Stadt Athen*, 1898, p. 486.

de mort ; cette mort coïncidait, au dire des lexicographes avec la fête des Plyntéries (1), ce qui explique la date de la cérémonie de l'admission des éphèbes, au mois de Boédromion (2), et la prestation du serment au jour de la fête même d'Aglaure.

L'année de service commençait donc deux mois après le début de l'année civile, qui tombait en Hékatombaion. Les premières semaines semblent avoir été consacrées à participer aux fêtes de la cité ; le sixième jour de Boédromion avait lieu à la fête d'Artemis Agrotera, les éphèbes figuraient à la procession, πομπή πρὸς Ἀγρας, vers le milieu de Boédromion, tombait la fête des Eleusiniens, en l'honneur de Déméter et de Koré, ces deux déesses recevaient des éphèbes le présent d'une coupe d'argent, ils exécutaient des exercices de gymnastique au cours de la fête. A l'avant-veille des grandes Dionysies, ils transportaient la statue du dieu, de son autel situé dans un sanctuaire de la ville, jusqu'au théâtre, en l'accompagnant de torches allumées. Aux fêtes célébrées en l'honneur de Diogène, un bienfaiteur éminent de la ville, ils faisaient des sacrifices, enfin, leur présence a été souvent signalée aux fêtes d'Ajax, τὰ Αἰάντεια, à Salamine, aux fêtes d'Artemis à Mounichie, ainsi qu'au cortège des Panathénées.

Leur rôle n'était pas limité à servir à Athènes de garde d'honneur figurant aux solennités et contribuant au faste des fêtes. Le but de l'éphébie était d'être une école de guerre, l'apprentissage du métier des armes occupait la plus grande partie du temps de la première année. L'enseignement se faisait semble-t-il au Lycée (3), les éphèbes continuaient les luttes de la palestre, s'exerçaient à tirer de l'arc, à lancer la fronde, à manier le javalot, mais il ne semble pas que l'équitation ait eu place, on voulait faire d'eux exclusivement des hoplites, et, comme tels, peu importait qu'ils ne fussent pas des habitués du manège. La confu-

(1) PHOT. Lex., p. 127, τὰ μὲν Πλυντήρια φασὶ διὰ τὸν θάνατον τῆς Ἀγραύλου ἐν τῷ ἐνιαυτοῦ μὴ πλυνθῆναι ἐσθλῆτας, εἴθ' οὕτω πλυνθείσας τὴν ὀνομασίαν λαβεῖν ταύτην.

(2) BOECKH, *Staatsaltertümer*, t. I, p. 54, 2^e éd.

(3) W. W. CAPES, *University Life in ancient Athens.*, Londres, 1877, p. 10.

sion entre éphèbes et cavaliers est donc impossible. Ils avaient des maîtres spéciaux, mais restaient soumis à l'autorité suprême du stratège, comme en témoigne un texte de Dinarque (1), qui se rapporte à l'année 324.

Leur nombre, d'après l'inscription de 334/3 semble s'être élevé à six ou sept cents (2). La colonne de droite contient vingt-deux noms d'éphèbes, soit quarante-quatre pour la liste complète, mais, des douze dèmes qui faisaient partie de la tribu Kékropis, la partie conservée du décret n'en mentionne que six. En prenant ces chiffres pour base, on est arrivé à évaluer le nombre de tous les éphèbes, qui semble correspondre au nombre des citoyens athéniens, et s'accorde avec le caractère obligatoire du service. Mais rien n'est plus incertain que cette statistique, elle permet seulement d'affirmer que le nombre des éphèbes, au début de l'institution était supérieur à cent, inférieur à mille.

La seconde année d'éphébie, commençait par une revue, passée au théâtre, puis les éphèbes s'en allaient, par l'Attique, faire des marches, établir des camps, monter des gardes dans les villes fortes des frontières, Thorikos, Sounion, Rhamnonte, Oropos, Eleusis, Décélie, Phylè, Eleuthères, et aux abords des sanctuaires ; en temps de guerre, ils étaient dirigés vers les frontières de Béotie d'où menaçait le danger, mais, à quelque distance du combat, à l'abri du péril, où la lutte leur laissait quelques loisirs, à ce que dit Photius (3).

Les éphèbes en garnison à Eleusis étaient donc, semble-t-il,

(1) DINARQUE, C. *Philoklés*, 16 : καὶ ὁ μὲν δῆμος ἅπας οὐτ' ἀσφαλὲς οὐτε δίκαιον νομίζων εἶναι παρακταθῆσθαι τοὺς ἑαυτοῦ παῖδας ἀπεχειροτόνησεν αὐτὸν ἀπὸ τῆς τῶν ἐφῆβων ἐπιμελείας.

(2) OSTBYE, *Die Schrift vom Staat der Athener u. die attische Ephebie*, *Christiania*, 1893, p. 35 s.

(3) *Lex.* *τερθρεία* ἡ *λεπτολογία*... φασὶ τὴν φλυαρίαν *τερθρείαν*, καὶ τὴν ἐν τοῖς μέρεσι καλουμένην *μάχην*· οἱ δὲ ὅτι ἔθος ἦν τοὺς ἐφῆβους μετὰ τὸ γίγνεσθαι περὶ πόλους τῆς χώρας στρατεύεσθαι μὲν, εἰ συμβαίῃ πόλεμος, μὴ μέντοι μετὰ τῶν ἄλλων ἀλλ' ἰδίᾳ ἐν μέρεσι τοῖς ἀκινδύνοις τῆς μάχης διὸ τὴν στρατιὴν καλεῖσθαι τὴν ἐν τοῖς μέρεσι.

en seconde année, et l'espèce d'enthousiasme qui se dégage de cette inscription semble indiquer la joie du résultat heureux d'une institution nouvellement établie (1) : la tribu, le Conseil, les dèmes d'Eleusis et d'Athmonon unissaient leurs éloges aux éphèbes et à leur surveillant sur une même stèle. Le mouvement entrepris par les Socratiques avait abouti. Les démagogues l'exécutaient. On s'accorde généralement à attribuer à Epikratès (2) la loi sur l'éphébie ; les Athéniens de ce nom sont légion, et celui-ci n'est connu que par un fragment de Lycurgue conservé par Harpocraton, cependant, sa loi a pu être fixée à 336/5 ; c'était sans doute un philanthrope comme le Téien Polythrous fils d'Onésimos (3) qui avait fait une fondation de trente-quatre mille drachmes consacrée à l'éducation des enfants des citoyens.

La grande réforme qui confie aux soins de l'Etat l'éducation militaire des Athéniens est donc contemporaine de la mort de Philippe. On peut dire que dès le début, cette organisation atteignit la perfection, car les tempéraments qui y furent apportés par la suite, la réduction du service de deux ans à une seule année, et la suppression du caractère obligatoire des études l'orientèrent vers la décadence.

(1) WILAMOWITZ, *Aristoteles u. Athen.* ; I, p. 189.

(2) KIRCHNER, *Prosographia attica*. Berlin, 1901, t. I, p. 321, n° 4863. WILAMOWITZ, *ouv. cité*, I, p. 194. MAHAFFY, *Old greek Education*. Londres, 1881, p. 79.

(3) Erich ZIEBART, *Aus dem griechischen Schulwesen*. Leipzig, 1914. p. 54 s Ch, MICHEL, *Inscr.*, n° 498.

CHAPITRE II

LES FONCTIONNAIRES DE L'ÉPHÉBIE

L'éphébie était, sinon une école supérieure, tout au moins une école rivale de celles qui existaient. L'instruction primaire n'était donnée auparavant que dans des institutions privées, palestres, qui portaient le nom du fondateur ou du directeur, le paidotribe : telles étaient la palestre de Taureas (1), au voisinage de l'Olympieion, celle d'Hippokratès, ou d'Hippomachos.

L'éphébie adopta, en effet, un système d'enseignement analogue à celui des palestres, en le perfectionnant et en l'adaptant à son propre usage. En tant qu'école nationale, elle avait pour chef un fonctionnaire, directeur nommé cosmète, élu par le peuple à mains levées. Il était chargé de l'organisation intérieure, aussi bien que des relations de l'éphébie avec la cité, il faisait accomplir les sacrifices, il décidait à quelles processions les éphèbes assisteraient, il les envoyait aux frontières de l'Attique apprendre le service de patrouille. Mais, tenu de rester au centre de l'administration, le cosmète ne semble pas s'être déplacé avec les éphèbes ; c'est ainsi que s'explique le silence de l'inscription d'Eleusis de 334/3, précédemment étudiée, au sujet de ce fonctionnaire. Il ne pouvait, en effet, recevoir d'éloges ni du Conseil ni des dèmes d'Eleusis et d'Athmonon qui ne le connaissaient

(1) PLATON, *Charmide*, p. 153 A.

sans doute que d'après ce qu'avaient dit de lui surveillants et éphèbes.

Malgré l'hésitation prolongée à admettre l'existence du cosmète dès les débuts de l'éphébie, ce fait est maintenant hors de doute, non seulement par la mention qu'en fait Aristote (1) mais encore par une dédicace trouvée à Rhamnonte (2) qui conserve le souvenir d'une offrande faite à Hermès par Théophanès, lequel a été couronné à la fois par les éphèbes, les sophronistes, et les cosmètes qui se sont succédé de 333 à 331. Le cosmète, dont la fonction était une ἀρχή, restait un an en charge, il nommait les maîtres des éphèbes, autres que les sophronistes, c'est-à-dire, les παιδοτρίβαι, ὀπλομάχος, ἀκοντιστής, le τοξότης, ἀφέτης, ou καταπαλταφέτης (3) tous ceux enfin qui donnaient un enseignement technique.

Le nom de κοσμητής se rencontre rarement dans les auteurs, il paraît seulement dans l'Axiochos (4), mais ce texte est sans valeur, puisqu'il n'est pas authentique, et de date postérieure ; quant au passage des *Lois*, où ce mot figure (5) précédant d'une dizaine d'années l'institution, il ne paraît pas impossible qu'il ait servi de modèle à l'organisation.

M. Girard (6) voit l'étymologie de ce mot dans le verbe κοσμέω qui désigne dans Homère (7) l'action de disposer une armée en bataille, le cosmète serait un chef militaire ; ce mot a dû prendre de bonne heure un sens dérivé, passant de la discipline du soldat à celle de l'écolier, et le rôle du cosmète était plus encore de veiller à la bonne tenue des éphèbes qu'à leur science de la tactique. C'est le sens indiqué par le Thesaurus d'H. Estienne qui traduit par ornator, exornator, soit recteur ou directeur.

(1) ARISTOTE, 'Αθ. πολ. 42.2.

(2) I. G., II, 5, 1571 b.

(3) GRASBERGER, ouv. cité, III, p. 477 s.

(4) PSEUDO-PLATON, *Axiochos*, 363 E.

(5) PLATON, *Lois*, 772 A. τούτων δ' ἐπιμελητὰς πάντων καὶ κοσμητὰς τοὺς τῶν χορῶν ἄρχοντας γίνεσθαι καὶ νομοθέτας μετὰ τῶν νομοφυλάκων ὅσον ἂν ἡμεῖς ἐκλείπωμεν τάττοντες.

(6) *Dict. ant.* DAREMBERG et SAGLIO, t. III, p. 865.

(7) *Iliade*, II, 554. III, 1.

Sous les ordres du cosmète, se trouvaient dix surveillants généraux, les sophronistes, choisis, comme lui, par le peuple, mais, à la suite d'une élection à deux degrés. Les pères des éphèbes se réunissaient pour choisir trois candidats dans chaque tribu, puis, le peuple élisait ensuite un seul d'entre eux. Chaque tribu avait donc un sophroniste, les documents concernant les sophronistes sont plus nombreux que ceux qui se rapportent aux cosmètes, aussi connaissons-nous certains détails de cette charge. Il recevait la solde quotidienne des éphèbes, qui s'élevait pour chacun à quatre oboles, il devait subvenir aux frais de l'école, et de la vie, faisant fonction d'économe. Lui-même touchait une drachme par jour ; à la fin de l'année d'exercice, il avait à rendre des comptes, et nous voyons par l'inscription de 334/3 qu'il ne recevra de récompense qu'après avoir fait part au Conseil de l'emploi de ses fonds : ἐπειδὴν τὰς εὐθύνας δῶι. Il présidait aux repas pris en commun et accompagnait les éphèbes dans leurs courses à travers l'Attique, c'est ainsi qu'Hadeistos fils d'Antimachos se trouvait à Eleusis avec sa compagnie d'éphèbes. Il ne semble pas que les sophronistes aient eu d'autre rôle à exercer auprès des éphèbes, qu'une surveillance générale, puisque d'autres maîtres étaient chargés de l'instruction. Et, si nous en jugeons d'après un bas-relief (1) où les sophronistes drapés dans l'ἡμάτιον tiennent à la main une baguette, insigne de leur autorité, ils inspiraient sans aucun doute, aux éphèbes, de la crainte, et leur présence seule devait suffire à assurer le bon ordre et la discipline (2) dont il est parlé avec tant d'insistance dans les décrets et dont Harpocraton lui-même fait mention (3).

(1) *Dict. ant.* DAREMBERG et SAGLIO, III, p. 628, s. v. Sophroniste.

(2) Ch. MICHEL. ouv. cité n° 137. *Bull. cor. hell.*, 1888, p. 148, l. G., II, 5, 565^b... Ἐπειδὴ Φιλωνίδης Καλλικράτους Κ[ο]νσουλῆθεν σωφρονιστῆς ὑπὸ τοῦ δήμου χειροτονηθεὶς [τῶν] ἐφῆβων τῶν ἐγγραφέντων [τῆς] Παιδιονίδος φυλῆς ἐπὶ Λε[ω]στράτου ἄρχοντος, καλῶς καὶ σωφρόνως καὶ εὐτάκτως ἐ[πιμ]εμέληται αὐτῶν καὶ ἀποφ[αίν]ουσιν αὐτόν εἰς τὴν φυλὴν [οἱ] πατέρες τῶν ἐφῆβων ἐπιμεμε[λ]ῆσθαι κατὰ τοὺς νόμους τῶν ἐφῆβων...

(3) BEKKER, *An. gr.*, p. 301. ἄρχοντές τινες χειροτονητοί, δέκα τὸν ἀριθμὸν, ἐκάστης φυλῆς εἰς ἐπιμελοῦντο δὲ τῆς σωφροσύνης τῶν ἐφῆβων, μισθὸν παρὰ τῆς πόλεως λαμβάνοντες ἕκαστος καθ' ἡμέραν δραχμὴν.

Le nom de *σωφρονιστής* se rencontrait dans la langue grecque bien avant l'institution de ces magistrats, évoquant déjà l'idée de discipline ou de sévérité, conforme à la traduction adoptée dans le Thesaurus d'H. Estienne : *emendator, castigator*. C'est dans ce sens que l'emploie à plusieurs reprises Thucydide (1) aussi bien que Démosthène (2), mais, ce dernier, avec une légère pointe d'ironie à l'encontre d'Eschine.

L'*Axiochos* (3) ne saurait être invoqué, étant donné la date récente de cet ouvrage. Aristote, à la fin du livre VII de la *Politique* énumérant les diverses catégories de maîtres d'école cite les *παιδονόμοι*, les *γυμνασιάρχαι*, il ne cite, ni ne fait aucune allusion aux *σωφρονιστές*. Ce livre, qui appartient, il est vrai, à une des parties les plus anciennes de la *Politique*, a été cependant écrit après 338 ; ce fait est en accord avec ce qui précède, et si un certain nombre de professeurs, qui enseignaient aux *ἐφήβους* un art, ou un exercice spécial, — à lancer la fronde, à manier le javelot,

(1) THUCYDIDE, III, 65.3. 'Αλλ' οὕτ' ἐκεῖνοι, ὡς ἡμεῖς κρίνομεν, οὐθ' ἡμεῖς πολίται δὲ ὄντες ὥσπερ ὑμεῖς καὶ πλείω παραβαλλόμενοι, τὸ ἐκυτῶν τεῖχος ἀνυψίσαντες καὶ ἐς τὴν αὐτῶν πόλιν φιλίως, οὐ πολεμικῶς κομίσαντες, ἐβούλοντο τοὺς τε ὑμῶν χεῖρους μηκέτι μᾶλλον γενέσθαι, τοὺς τε ἀμείνους τὰ ἕξια ἔχειν, σωφρονιστάς· ὄντες τῆς γνώμης καὶ τῶν σωματικῶν τὴν πόλιν οὐκ ἀλλοτροῦντες, ἀλλ' ἐς τὴν συγγένειαν οἰκαιοῦντες, ἐχθροὺς οὐδενὶ καθίσταντες ἀπάσι δ' ὁμοίως ἐνσπόνδους.

THUCYD, VI, 87.3. Καὶ ὑμεῖς μὲθ' ὡς δικασταὶ γενόμενοι τῶν ἡμῖν ποιομένων μὲθ' ὡς σωφρονισταί, ὃ χλευσὸν ἔδωκε, ἀποτρέπειν πειρᾶσθε, καθ' ὅσον δὲ τι ὑμῖν τῆς ἡμετέρας πολυπραγμοσύνης καὶ τρόπου τὸ αὐτὸ συμφέρει, τοῦτω ἀπολαβόντες χρῆσασθε, καὶ νομίζατε μὴ πάντας ἐν ἴσῃ βλάπτειν αὐτά, πολὺ δὲ πλείους τῶν Ἑλλήνων καὶ ὠφελεῖν.

THUCYD, VIII, 48.6 καὶ τὸ μὲν ἐπ' ἐκείνους εἶναι, καὶ ἄκριτοι ἂν καὶ βιαιότερον ἀποθνήσκαι, τὸν δὲ δῆμον σφῶν τε καταφυγὴν εἶναι καὶ ἐκείνων σωφρονιστήν.

(2) DÉMOSTHÈNE, *Ambassade*; 285. Μὴ γὰρ οὕτω γένοιτο κακῶς τῇ πόλει ὥστε Αἰσχίνου καὶ Αἰσχίνου σωφρονιστῶν δεχθῆναι τοὺς νεωτέρους, ἀλλ' ὅτι βουλευῶν ἔγραψεν, ἂν τις ὡς Φίλιππον ὅπλα ἄγων ἀλφ, ἢ σκευὴ τριηρικῆ, θάνατον εἶναι τὴν ζημίαν.

(3) Ps. PLATON, *Axiochos*. 367 A : ἐπειδὴν δὲ εἰς τοὺς ἐφ' ἑαυτοὺς ἐγγραφεὶ καὶ φόδος χεῖρων εἴη τὸ Λύκειον καὶ Ἀκαδημία καὶ γυμνασιarchia καὶ ῥάβδοι καὶ κακῶν ἀμετρίαι, καὶ πᾶς ὁ τοῦ μετράσκου χρόνος ἐστὶν ὑπὸ σωφρονιστῶν καὶ τὴν ἐπὶ τοὺς νέους ἀίρεσιν τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς.

à tirer de l'arc, ou à faire de la gymnastique — existaient avant l'institution, les hauts fonctionnaires, ceux à qui étaient confiés les soins d'administration et de gestion furent créés en même temps que l'éphébie : ainsi que les premiers sophronistes, le premier cosmète fut élu en 335/4.

CONCLUSION

L'éphébie dont il est impossible de retrouver les origines lointaines, qui semble sourdre spontanément, a été créée, nous l'avons vu, pour chercher à réparer un grand malheur, pour en prévenir d'autres. Le peuple athénien se rendait compte qu'il ne pourrait pas survivre à plusieurs désastres analogues à celui de Chéronée.

Malgré les avertissements de Démosthène, sans s'alarmer de ses exhortations de plus en plus pressantes, à chaque nouvel exploit de Philippe, les Athéniens avaient poursuivi longtemps leur vie facile, celle d'un peuple intelligent et riche. Mais, en 339, le puissant roi, à qui une dizaine d'années avait suffi pour se créer un royaume, rêvait d'un empire. Il voulait s'introduire en Attique : quand les Athéniens furent instruits de cette angoissante nouvelle, le péril, dans toute son étendue, leur apparut ; ils n'hésitèrent plus à s'armer et à appeler dans la ville les habitants des campagnes. Démosthène, encore, monta à la tribune et proposa de mettre en mer deux cents vaisseaux qu'on dirigerait du côté des Thermopyles ; d'autre part, une armée de fantassins et de cavaliers se tournerait du côté d'Eleusis. Une armée de dix mille mercenaires était déjà prête. La rencontre eut lieu près de Chéronée, les Grecs avaient plusieurs chefs, les Macédoniens un seul, leur roi, et si l'armée athénienne était à peu près égale en nombre à celle de Philippe, en valeur elle était

loin de l'atteindre. Mille Athéniens furent tués, deux mille furent fait prisonniers.

Athènes, à cette nouvelle, au lieu de s'abîmer dans des lamentations, montra son courage. Hyperidès (1) proposa, par un décret, que métèques et esclaves prendraient les armes, et en récompense, les premiers recevraient le droit de cité, les autres, la liberté. Des trois généraux athéniens, le seul qui fût présent, Lysiklès fut condamné à mort, accusé par l'orateur Lycurgue de la perte de tant de citoyens. Démosthène fut chargé de prononcer l'oraison funèbre des morts.

C'est bien à un moment tel que celui-là que dût être créée l'éphébie, comme un remède puissant, de la dernière heure ; une loi en prescrivit l'établissement et l'usage. Ne plus assister aux discussions de l'Assemblée, ne plus flâner au Pnyx, ni sur l'Agora, pendant deux ans aurait semblé à tout autre moment une sévère réclusion pour les jeunes Athéniens ; mais, il le fallait, le danger ne permettait plus d'attendre ; si Athènes voulait vivre encore libre, elle devait sacrifier la liberté de ses citoyens, la théorie du $\xi\tau\upsilon\ \omega\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\ \tau\iota\varsigma\ \beta\omicron\omicron\upsilon\lambda\eta\tau\alpha\iota$ avait fait faillite, puisqu'elle conduisait à la ruine du pays, et des citoyens, par conséquent.

Il fallait sans hésiter retourner à l'école du courage, qu'une vie trop facile avait fait oublier : le seul parti à prendre était de créer artificiellement un milieu où les jeunes Athéniens pussent se mettre au niveau de la tâche qu'ils avaient à remplir.

Le chapitre d'Aristote sur l'éphébie, plus « détaillé et plus vivant que la suite, est donc la description d'une institution dont on pouvait chaque jour observer le fonctionnement » (2), qui remontait à une dizaine d'années.

Cette conclusion confirme l'hypothèse de M. Mathieu (3) qui voit dans l'*Ἀθηναίων πολιτεία* un appendice à la *Politique*, un ou-

(1) SCHAEFER, *Demosthenes u. seine Zeit*, Leipzig, 1885, t. III, p. 368.

(2) WILAMOWITZ, *Arist. u. Athen*, 1891, t. I, p. 193.

(3) G. MATHIEU, *Aristote, Constitution d'Athènes*, Paris, 1915. Introd. p. III.

vrage dans lequel Aristote aurait tenu à insérer de nouveaux renseignements recueillis après la composition de la *Politique*. Il ne semble pas que ce soit une conjecture de dire que la « Constitution des Athéniens » est postérieure à la *Politique*, non plus qu'Epikratès, par sa loi, créa en l'année 335/4 une institution qui devait fournir une si longue carrière : l'Ephébie.

TABLE DES MATIÈRES

TRANSCRIPTION DU DÉCRET DE 334/3	XIII-XIV
INTRODUCTION	XV-XIX
Caractères de l'éphébie. — La politique militaire d'Athènes au v^e siècle. — Importance de la marine. — Comparaison avec d'autres cités grecques. — Sparte. — Un texte fondamental.	
BIBLIOGRAPHIE	XXI-XXIII
INDEX DES CITATIONS	XXV-XXVII

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I ^{er} . — <i>Le chapitre XLII de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote</i>	1-4
Le texte d'Aristote. — Traduction et critique du texte.	
CHAPITRE II. — <i>Le V^e siècle</i>	5-12
Rôle de l'armée de terre en Attique. — Le recrutement des troupes. — Aspect de ces troupes, leur état d'esprit d'après l'Oraison funèbre de Périclès. — Les νεώτατοι étaient-ils des éphèbes ? — L'armée athénienne, de la mort de Périclès à la fin de la guerre du Péloponnèse.	
CHAPITRE III. — <i>Les περίπολοι et les éphèbes de seconde année</i>	13-19
Le sens de ce mot : dans Thucydide, dans les inscriptions. — Contradiction apparente entre Eschine et Aristote. — Es- chine et Démosthène furent-ils éphèbes ?	
CHAPITRE IV. — <i>Le début du IV^e siècle</i>	20-28
Les théories des grands écrivains du début du IV^e siècle sur l'édu- cation des enfants : Socrate, Xénophon, Platon, Aristote.	

CHAPITRE V. — <i>L'éphébie n'existe pas encore au milieu du IV^e siècle</i>	29-30
---	-------

Réfutation des arguments qui ont servi à reculer jusqu'au v^e siècle l'institution de l'éphébie. — La scolie au v. 580 des *Cavaliers* d'Aristophane. — La date incertaine de la loi d'Epikratès.

DEUXIÈME PARTIE

L'INSTITUTION DE L'ÉPHÉBIE

CHAPITRE I ^{er} . — <i>Les textes épigraphiques</i>	31-41
--	-------

Les décrets de 305/4, 303/2, 334/3. — Fonctionnement de l'éphébie. — Le serment. — L'année de stage. — L'année de service aux frontières.

CHAPITRE II. — <i>Les fonctionnaires de l'éphébie</i>	42-46
---	-------

Le cosmète — Les sophronistes. — Mode d'élection. — Durée de leurs fonctions. — Les subalternes.

CONCLUSION. — <i>La situation à Athènes en 339</i>	47-49
--	-------

Les mesures prises. — L'opinion de U. v. Wilamowitz sur la date de l'institution de l'Ephébie.

CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTIÈME FASCICULE

CINQUANTENAIRE

DE

L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
3, QUAI MALAQUAIS

1921

Tous droits réservés.

CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MÉLANGES PUBLIÉS PAR LES DIRECTEURS D'ÉTUDES
DE LA SECTION
DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1921

Téléphone Gobelins 28-20

Cet ouvrage forme le fascicule n° 280 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

DEUX CYLINDRES SOLAIRES

I

En Babylonie, le groupe des petits cylindres dits *kunukku* ou cachets, qui représentaient Šamaš debout, en action, se partagent en deux catégories principales. Sur les uns, le dieu figure comme un géant armé, *escaladant* la montagne de l'orient, d'où il s'élance pour fournir sa carrière; sur les autres, où ce premier motif s'atténue, s'atrophie et passe au second plan, le dieu apparaît surtout comme un *loueur* prêt à pourfendre la Ténèbre, la Nue et tous ses obscurs blasphémateurs¹.

De la première sorte, voici un exemplaire des plus anciens en date, et partant, aussi un des plus classiques, laissant loin derrière lui un lot connu de faibles imitations ou vulgaires pastiches².

C'est, en effet, à l'époque d'Agadé et à l'époque d'Ur que les cylindres importants présentaient, sur deux colonnes, une légende comprenant une dédicace au roi, et le nom de l'auteur ou pieux donateur (avec titre et filiation), terminés par ces mots: *arad-zu* « ton serviteur »³.

Il n'est que de regarder notre exemplaire, pour lui assigner non pas l'époque d'Ur, mais celle d'Agadé (2800). La composition du tableau et l'exécution remarquable du travail ne permettent aucune hésitation. Nous n'en aurons pas,

1. Cf. coll. de Clercq, n° 85; coll. Guimet, n° 27; coll. Cugnin, n° 15; *Rev. d'Assyr.*, XIV, p. 134, n° 10, et tous ceux que reproduit H. Ward (*The Seal Cylinders*, pp. 88 et suiv.).

2. Haut : 0^m 05, développement : 0^m 11; appartient à M. Minassian.

3. Il ne reste, cette fois, que ce mot et le cadre des lignes.

hélas! toute la joie; l'état de conservation en est lamentable, mais tel détail suffit amplement à juger l'œuvre dans son ensemble, comme un modèle de cette glyptique particulière.

L'orientation de la scène est, sur l'original, au rebours de la vérité. Mais, dessus l'empreinte, Šamaš-levant se trouvait tourné vers l'ouest, comme il convient à la nature des choses.

De même, la légende étant rétrograde, l'objet, destiné surtout à servir de sceau, présentait, dans l'emploi, les signes dans un sens convenable à la lecture.

Le but utilitaire et personnel de tels objets n'empêchait pas qu'ils exprimassent un hommage à l'égard de chefs qu'on voulait honorer¹.



La région du Soleil-levant, *šit šamši*, est figurée par une porte à double battant, et par une montagne dite *šad šit šamši*.

Cette porte, aussi bien que la montagne, devait se profiler de haut en bas, du nord au sud, pour ouvrir la voie à Šamaš passant de l'est à l'ouest. Le graveur, comme il arrive habituellement en Babylonie non moins qu'en Égypte,

1. L'hommage du cylindre (cf. *Rev. d'Assyr.*, XIII, p. 18-20) s'adressait principalement de sujets à roi, patési, prince et princesse, — mais il se vouait aussi de scribe-élève à scribe-maître, de scribe à devin, de subalterne à ministre, de femme à mari, de mère à fils, de fils à père constitué en dignité, etc.

les a rangées de front. L'orientation de la marche et de la figure de Šamaš est seule conforme aux lois de la perspective.

La porte située à la limite orientale de la terre, au point où celle-ci se rencontre avec la mer et le ciel, devait se refermer en avant de la montagne. Elle s'appelle *Porte du Ciel*, parce qu'elle donne accès au ciel ou atmosphère.

Elle se composait de deux montants que couronnait, de part et d'autre, un lion de belle allure, motif ordinaire de décoration dans les monuments, et, croyons-nous, sans rapport spécial, dans l'occurrence, avec la mythologie de Šamaš.

Ces deux lions sont figurés de profil, l'un tourné vers l'ouest, l'autre vers l'est. Il est probable que, en fait, dans l'intention de l'artiste, ils sont censés regarder de face le visiteur qui franchit la porte.

Les battants de la porte ouverte se profilent, très étroits, en avant ou en arrière des montants. L'on constate que les panneaux de bois y sont reliés et affermis par plusieurs traverses en métal¹.

La montagne de l'ouest se compose de deux cônes auxquels la perspective de nombreuses cimes d'inégale hauteur donne l'aspect écaillé de pommes de pin. L'élément  est précisément celui qui, dans l'écriture primordiale, désigne la montagne, et la terre elle-même imaginée comme une éminence ().

Šamaš, coiffé de cornes, vêtu d'une robe ouverte, vigoureux sur jambes bien musclées, enjambe l'un des cônes. L'écart est celui d'un ascensionniste qui n'en fait pas à demi; d'une main, il s'appuie en arrière, de l'autre il brandit un large coutelas dentelé. Ses épaules émettent des faisceaux de rayons.

Par un calcul voulu, les dimensions du dieu sont hors de toute proportion avec les montagnes qu'il escalade : licences coutumières dans la glyptique épique, artifices pour mieux

1. Cf. *dalâte ina mesir siparri urakkis*, j'ai relié les panneaux avec des appliques de cuivre (I Rawl., 28, 11 et *pass.*).

marquer le caractère transcendant, gigantesque, d'un héros.

Les deux gardiens divins apostés de chaque côté de la porte coiffent la mitre à cornes. Têtes de profil, opposées, l'une regardant à l'ouest, l'autre à l'est. Comme nous l'avons dit au sujet des deux lions, — dans la réalité, ils sont censés regarder de face le dieu qui entre. C'est pourquoi certains cylindres retournent cette opposition et font aussi bien s'affronter les deux profils. Poitrines, de face, — les gestes des bras et les jambes sont de profil.

Si l'on excepte les ailes de feu, propres à Šamaš, les trois personnages du tableau portaient un costume identique.

*
* *

Le moment semble venu de se demander comment les Babyloniens concevaient le parcours du Soleil.

Et d'abord, contre Jensen (*Kosmol.*, p. 10), il n'est jamais question, dans les textes, de pénétration du Soleil dans l'envers du firmament, c'est-à-dire, au delà de la calotte hémisphérique, qu'on croyait être solide.

Les passages où il est dit :

istu kirib šamé ellūti ina ašika
ana kirib šamé ina erēbika

(IV Rawl. 17, 2, a, S. P. III, obv. 2),

ne doivent pas être entendus comme si le Soleil quittait un ciel (le ciel extérieur) pour entrer dans un autre ciel (le ciel intérieur), ou inversement.

Ištu kirib, *ana kirib* ne diffèrent pas, pour le sens, de *istu*, *ana*. *Šamé*, d'autre part, signifie, notre atmosphère :

Quand tu te produis du fond du ciel éclatant,

Quand tu entres dans le ciel, etc.,

de même que :

istu šadī rabī šad naqbi ina ašika
ultu šadī rabī ina ašika

signifie : Quand tu te produis du fond de la grande montagne, etc., sans qu'il puisse être question de montagne étrangère à notre terre.

Mais, alors, où Samaš séjournera-t-il durant la nuit ? Après avoir franchi la montagne du couchant (*šad erib šamsi*) et la porte qui, à l'occident, ferme le ciel, où évoluera-t-il, avant de rejoindre la porte qui, à l'orient, s'ouvre sur le ciel ?

Ces portes ne séparent pas le ciel extérieur du ciel intérieur qui est notre atmosphère. Non, elles ferment le ciel intérieur au point où il confine à l'horizon avec la mer, sur laquelle ciel et terre reposent. Ces portes sont donc plutôt des *trappes*. Par l'une d'elles, Samaš pénètre dans le ciel et gagne le haut, en s'aidant de la montagne bordière de la terre au levant ; par l'autre, après être redescendu au soir la montagne bordière de la terre au couchant, il pénètre dans l'*apsu* qu'il contourne pour regagner l'orient au matin.

De là, dans les hymnes, diverses allusions à la présence et à la puissance de Samaš dans l'*apsu*. « Qui donc, hormis toi, descend dans l'*apsu* ? » etc. De là, dans la figuration des cylindres (assyriens), aux pieds de Samaš, l'antilope à queue de poisson, c'est-à-dire Èa, le dieu de la mer, la nappe d'eau qui jaillit de vases symboliques, la présence d'adorateurs vêtus de dépouilles de poisson, etc.¹

II

Voici un type de cylindre solaire *assyrien*². Aucun autre, sinon en quelques détails communs, ne lui ressemble, et la dédicace qu'il porte est unique en son genre. Simple bijou, objet votif, ce petit monument n'est pas, par destination,

1. Cf. ci-après.

2. Haut : 0.035, développement : 0^m04. Appartient à M. G. Schlumberger, de l'Institut, qui nous l'a obligeamment communiqué. Légende méconnue dans la reproduction par H. Ward (op. cit., n° 756). Le dessin ci-joint reproduit l'empreinte.

un cachet, comme il ressort explicitement de la teneur de la légende, ainsi que du fait que celle-ci est gravée dans le sens naturel, de gauche à droite.

Le disque solaire, flanqué du croissant de la Lune (Sin) et de l'étoile de Vénus (Ištar), est figuré par un grand cercle scintillant, entourant le buste de Šamaš. Le dieu est coiffé de la *cidaris*, porte longues barbe et perruque, lève un bras en signe de bienvenue, et porte de l'autre une couronne à petits grains qui rappelle l'anneau tenu par le même dieu sur la stèle du Code de Hammurabi.



Le tronc par un évasement conique se prolonge hors du cercle.

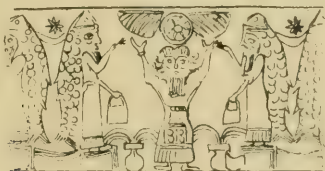
L'orientation de la figure est vers l'ouest, comme il sied au Soleil, dont le nom *Utu* (*sine addito*) est d'ailleurs presque toujours synonyme de Soleil-levant ou Orient.

Ce disque lumineux auréolant une réduction de l'image divine n'est pas, selon nous, la personne du dieu lui-même, mais seulement son emblème, comme le croissant est l'emblème de Sin. On n'aurait, certes, point voulu figurer la personne de Šamaš sous une forme atrophiée, sans membres inférieurs. Aussi bien, quand un jour la fantaisie des artistes vint à munir d'ails le disque solaire, l'appendice du tronc, prolongé hors du disque, se mua en *queue d'oiseau*.

Notre emblème ainsi atourné s'élève au-dessus d'une sorte de double billot fait d'émissions lumineuses, en ruisellement perpendiculaire.

Ce support repose lui-même sur une antilope terminée en queue de poisson. On sait de reste que c'est là l'emblème de Êa, dieu de la mer. Comme Helios, dans la mythologie grecque, Šamaš-levant sort de l'*apsu* où, pendant la nuit, il a contourné la terre, depuis la montagne du couchant (*šaḫ erib šamši*) jusqu'à la montagne du levant (*šaḫ šit šamši*).

Les relations de Šamaš avec Êa sont bien plus évidentes encore dans le cylindre que nous avons publié dans la *Revue d'Assyriologie*, XVI, p. 109. Šamaš, sous une personification humaine portant son propre disque ailé, y sort du milieu des eaux figurées par deux vases typiques débordants. Il reçoit les hommages de deux prêtres d'Êa, vêtus de dépouilles de poisson.



Les textes religieux ne sont pas muets, à cet égard : Tu es le fort dans la mer d'en haut, tu es le fort dans la mer au fond ! tu surveilles les profondeurs des dieux Êa, Azag-Sud, et des Anunnakis ! tu franchis l'Océan' vaste et large, dont les Igigis ignorent le fond ! tes rayons pénètrent dans l'*apsu*, les masses de la mer voient ta lumière ! Qui donc, hormis toi, descend dans l'*apsu* ? etc. (Cf. *Rev. d'Assyr.*, XVI, p. 109.)

Deux personnages affrontés, l'un masculin, l'autre féminin,

1. Ce mot me paraît être d'origine babylonienne et se tirer proprement de *ā-gig* ou *ā-gé*, eau sombre, idéogr. du mot sémitique *agû*. Le cylindre A de Gudêa (col. I, 8) porte : *ā-ge-en nam-mul im il-il* : les grandes eaux il couvrit d'éclat.

les deux formant un couple, accompagnent et acclament l'emblème solaire. Le premier porte exactement barbe et perruque, comme le dieu enfermé dans la couronne lumineuse.

Nous sommes portés à voir dans ces deux acolytes Šamaš lui-même et sa parèdre Aia.

En effet, dans la croyance populaire, on aura fait un jour plus qu'une distinction de raison entre le dieu et son astre, et on aura, comme en Égypte, voué à ce dernier un culte spécial. Le nom propre (*ilu*) *Nûr (ilu) Šamaš* « le dieu Lumière du dieu Šamaš » semble en faire foi.

Étant donné le commerce d'hommages que les dieux accoutument de pratiquer entre eux, dans les diverses figures de ces cylindres, rien n'empêche de voir ici Šamaš et Aia, reconnaissant la qualité divine de leur propre emblème.

La légende de notre cylindre est ainsi conçue :

Ša (ilu) Nergal eṭir(-ir)
NIG-TUM' (ilu) Šamaš TUM'-šu,

c'est-à-dire :

« (Cylindre) que Nergal eṭir
 en offrande de Šamaš a offert. »

Le graveur a assez mal rendu les signes *KAR* : *eṭeru*, et *TUM* (*elama-šagu* au lieu de *elama-gan*) ! Ces défectuosités sont coutumières aux lapicides, quand ils ne sont pas doublés d'un scribe.

V. SCHEIL.

25 février 1920.

1. *TUM* = *arû*, *abâlu*, *babâlu*, etc., apporte, offrir.
-

«NON SOLUM... SED ETIAM» EN ÉGYPTIEN

Je ne crois pas qu'un démotisant soit revenu récemment sur un court passage de la version démotique du Décret de Canope (T. 49-50; K. 14), que les premiers commentateurs n'ont pas traduit pour la plupart, bien qu'à cet endroit du texte les trois versions fussent intactes, en ce qui concerne du moins le monument de Tanis. Le grec donne (K. 41) :
(ἐν) τῷ ἐν Κανόπῳ ἱερῷ ὃ οὐ μόνον ἐν τοῖς πρώτοις ἱεροῖς ἐστίν ἀλλὰ καὶ ὑπὸ τοῦ βασιλέως καὶ τῶν κατὰ τὴν χώραν πάντων ἐν τοῖς μάλιστα τιμωμένοις ὑπάρχει.

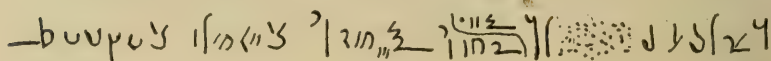
Les traductions du démotique par Pierret, Revillout, et la traduction en anglais que leur adjoint M. Budge, dans son ouvrage *The Decrees of Canopus and Memphis*, laissent le principal du passage en blanc. Celle de Brugsch aussi est fragmentaire, mais mérite d'être citée :

« welches zu den Tempeln ersten Ranges gezählt (?) wird, ... einzig allein der der, welcher in ihm ist, indem er zu denjenigen gehört. »

Il y a à la base de ces traductions defectueuses ou defectives des inexactitudes de copie. Brugsch (fig. 1), dans son

ἡ | 1 2 3 4 | 5 6 7 8 | 9 10 11 12 | 13 14 15 16 | 17 18 19 20 | 21 22 23 24 | 25 26 27 28 | 29 30 31 32 | 33 34 35 36 | 37 38 39 40 | 41 42 43 44 | 45 46 47 48 | 49 50 51 52 | 53 54 55 56 | 57 58 59 60 | 61 62 63 64 | 65 66 67 68 | 69 70 71 72 | 73 74 75 76 | 77 78 79 80 | 81 82 83 84 | 85 86 87 88 | 89 90 91 92 | 93 94 95 96 | 97 98 99 100 | 101 102 103 104 | 105 106 107 108 | 109 110 111 112 | 113 114 115 116 | 117 118 119 120 | 121 122 123 124 | 125 126 127 128 | 129 130 131 132 | 133 134 135 136 | 137 138 139 140 | 141 142 143 144 | 145 146 147 148 | 149 150 151 152 | 153 154 155 156 | 157 158 159 160 | 161 162 163 164 | 165 166 167 168 | 169 170 171 172 | 173 174 175 176 | 177 178 179 180 | 181 182 183 184 | 185 186 187 188 | 189 190 191 192 | 193 194 195 196 | 197 198 199 200 | 201 202 203 204 | 205 206 207 208 | 209 210 211 212 | 213 214 215 216 | 217 218 219 220 | 221 222 223 224 | 225 226 227 228 | 229 230 231 232 | 233 234 235 236 | 237 238 239 240 | 241 242 243 244 | 245 246 247 248 | 249 250 251 252 | 253 254 255 256 | 257 258 259 260 | 261 262 263 264 | 265 266 267 268 | 269 270 271 272 | 273 274 275 276 | 277 278 279 280 | 281 282 283 284 | 285 286 287 288 | 289 290 291 292 | 293 294 295 296 | 297 298 299 300 | 301 302 303 304 | 305 306 307 308 | 309 310 311 312 | 313 314 315 316 | 317 318 319 320 | 321 322 323 324 | 325 326 327 328 | 329 330 331 332 | 333 334 335 336 | 337 338 339 340 | 341 342 343 344 | 345 346 347 348 | 349 350 351 352 | 353 354 355 356 | 357 358 359 360 | 361 362 363 364 | 365 366 367 368 | 369 370 371 372 | 373 374 375 376 | 377 378 379 380 | 381 382 383 384 | 385 386 387 388 | 389 390 391 392 | 393 394 395 396 | 397 398 399 400 | 401 402 403 404 | 405 406 407 408 | 409 410 411 412 | 413 414 415 416 | 417 418 419 420 | 421 422 423 424 | 425 426 427 428 | 429 430 431 432 | 433 434 435 436 | 437 438 439 440 | 441 442 443 444 | 445 446 447 448 | 449 450 451 452 | 453 454 455 456 | 457 458 459 460 | 461 462 463 464 | 465 466 467 468 | 469 470 471 472 | 473 474 475 476 | 477 478 479 480 | 481 482 483 484 | 485 486 487 488 | 489 490 491 492 | 493 494 495 496 | 497 498 499 500 | 501 502 503 504 | 505 506 507 508 | 509 510 511 512 | 513 514 515 516 | 517 518 519 520 | 521 522 523 524 | 525 526 527 528 | 529 530 531 532 | 533 534 535 536 | 537 538 539 540 | 541 542 543 544 | 545 546 547 548 | 549 550 551 552 | 553 554 555 556 | 557 558 559 560 | 561 562 563 564 | 565 566 567 568 | 569 570 571 572 | 573 574 575 576 | 577 578 579 580 | 581 582 583 584 | 585 586 587 588 | 589 590 591 592 | 593 594 595 596 | 597 598 599 600 | 601 602 603 604 | 605 606 607 608 | 609 610 611 612 | 613 614 615 616 | 617 618 619 620 | 621 622 623 624 | 625 626 627 628 | 629 630 631 632 | 633 634 635 636 | 637 638 639 640 | 641 642 643 644 | 645 646 647 648 | 649 650 651 652 | 653 654 655 656 | 657 658 659 660 | 661 662 663 664 | 665 666 667 668 | 669 670 671 672 | 673 674 675 676 | 677 678 679 680 | 681 682 683 684 | 685 686 687 688 | 689 690 691 692 | 693 694 695 696 | 697 698 699 700 | 701 702 703 704 | 705 706 707 708 | 709 710 711 712 | 713 714 715 716 | 717 718 719 720 | 721 722 723 724 | 725 726 727 728 | 729 730 731 732 | 733 734 735 736 | 737 738 739 740 | 741 742 743 744 | 745 746 747 748 | 749 750 751 752 | 753 754 755 756 | 757 758 759 760 | 761 762 763 764 | 765 766 767 768 | 769 770 771 772 | 773 774 775 776 | 777 778 779 780 | 781 782 783 784 | 785 786 787 788 | 789 790 791 792 | 793 794 795 796 | 797 798 799 800 | 801 802 803 804 | 805 806 807 808 | 809 810 811 812 | 813 814 815 816 | 817 818 819 820 | 821 822 823 824 | 825 826 827 828 | 829 830 831 832 | 833 834 835 836 | 837 838 839 840 | 841 842 843 844 | 845 846 847 848 | 849 850 851 852 | 853 854 855 856 | 857 858 859 860 | 861 862 863 864 | 865 866 867 868 | 869 870 871 872 | 873 874 875 876 | 877 878 879 880 | 881 882 883 884 | 885 886 887 888 | 889 890 891 892 | 893 894 895 896 | 897 898 899 900 | 901 902 903 904 | 905 906 907 908 | 909 910 911 912 | 913 914 915 916 | 917 918 919 920 | 921 922 923 924 | 925 926 927 928 | 929 930 931 932 | 933 934 935 936 | 937 938 939 940 | 941 942 943 944 | 945 946 947 948 | 949 950 951 952 | 953 954 955 956 | 957 958 959 960 | 961 962 963 964 | 965 966 967 968 | 969 970 971 972 | 973 974 975 976 | 977 978 979 980 | 981 982 983 984 | 985 986 987 988 | 989 990 991 992 | 993 994 995 996 | 997 998 999 1000 | 1001 1002 1003 1004 | 1005 1006 1007 1008 | 1009 1010 1011 1012 | 1013 1014 1015 1016 | 1017 1018 1019 1020 | 1021 1022 1023 1024 | 1025 1026 1027 1028 | 1029 1030 1031 1032 | 1033 1034 1035 1036 | 1037 1038 1039 1040 | 1041 1042 1043 1044 | 1045 1046 1047 1048 | 1049 1050 1051 1052 | 1053 1054 1055 1056 | 1057 1058 1059 1060 | 1061 1062 1063 1064 | 1065 1066 1067 1068 | 1069 1070 1071 1072 | 1073 1074 1075 1076 | 1077 1078 1079 1080 | 1081 1082 1083 1084 | 1085 1086 1087 1088 | 1089 1090 1091 1092 | 1093 1094 1095 1096 | 1097 1098 1099 1100 | 1101 1102 1103 1104 | 1105 1106 1107 1108 | 1109 1110 1111 1112 | 1113 1114 1115 1116 | 1117 1118 1119 1120 | 1121 1122 1123 1124 | 1125 1126 1127 1128 | 1129 1130 1131 1132 | 1133 1134 1135 1136 | 1137 1138 1139 1140 | 1141 1142 1143 1144 | 1145 1146 1147 1148 | 1149 1150 1151 1152 | 1153 1154 1155 1156 | 1157 1158 1159 1160 | 1161 1162 1163 1164 | 1165 1166 1167 1168 | 1169 1170 1171 1172 | 1173 1174 1175 1176 | 1177 1178 1179 1180 | 1181 1182 1183 1184 | 1185 1186 1187 1188 | 1189 1190 1191 1192 | 1193 1194 1195 1196 | 1197 1198 1199 1200 | 1201 1202 1203 1204 | 1205 1206 1207 1208 | 1209 1210 1211 1212 | 1213 1214 1215 1216 | 1217 1218 1219 1220 | 1221 1222 1223 1224 | 1225 1226 1227 1228 | 1229 1230 1231 1232 | 1233 1234 1235 1236 | 1237 1238 1239 1240 | 1241 1242 1243 1244 | 1245 1246 1247 1248 | 1249 1250 1251 1252 | 1253 1254 1255 1256 | 1257 1258 1259 1260 | 1261 1262 1263 1264 | 1265 1266 1267 1268 | 1269 1270 1271 1272 | 1273 1274 1275 1276 | 1277 1278 1279 1280 | 1281 1282 1283 1284 | 1285 1286 1287 1288 | 1289 1290 1291 1292 | 1293 1294 1295 1296 | 1297 1298 1299 1300 | 1301 1302 1303 1304 | 1305 1306 1307 1308 | 1309 1310 1311 1312 | 1313 1314 1315 1316 | 1317 1318 1319 1320 | 1321 1322 1323 1324 | 1325 1326 1327 1328 | 1329 1330 1331 1332 | 1333 1334 1335 1336 | 1337 1338 1339 1340 | 1341 1342 1343 1344 | 1345 1346 1347 1348 | 1349 1350 1351 1352 | 1353 1354 1355 1356 | 1357 1358 1359 1360 | 1361 1362 1363 1364 | 1365 1366 1367 1368 | 1369 1370 1371 1372 | 1373 1374 1375 1376 | 1377 1378 1379 1380 | 1381 1382 1383 1384 | 1385 1386 1387 1388 | 1389 1390 1391 1392 | 1393 1394 1395 1396 | 1397 1398 1399 1400 | 1401 1402 1403 1404 | 1405 1406 1407 1408 | 1409 1410 1411 1412 | 1413 1414 1415 1416 | 1417 1418 1419 1420 | 1421 1422 1423 1424 | 1425 1426 1427 1428 | 1429 1430 1431 1432 | 1433 1434 1435 1436 | 1437 1438 1439 1440 | 1441 1442 1443 1444 | 1445 1446 1447 1448 | 1449 1450 1451 1452 | 1453 1454 1455 1456 | 1457 1458 1459 1460 | 1461 1462 1463 1464 | 1465 1466 1467 1468 | 1469 1470 1471 1472 | 1473 1474 1475 1476 | 1477 1478 1479 1480 | 1481 1482 1483 1484 | 1485 1486 1487 1488 | 1489 1490 1491 1492 | 1493 1494 1495 1496 | 1497 1498 1499 1500 | 1501 1502 1503 1504 | 1505 1506 1507 1508 | 1509 1510 1511 1512 | 1513 1514 1515 1516 | 1517 1518 1519 1520 | 1521 1522 1523 1524 | 1525 1526 1527 1528 | 1529 1530 1531 1532 | 1533 1534 1535 1536 | 1537 1538 1539 1540 | 1541 1542 1543 1544 | 1545 1546 1547 1548 | 1549 1550 1551 1552 | 1553 1554 1555 1556 | 1557 1558 1559 1560 | 1561 1562 1563 1564 | 1565 1566 1567 1568 | 1569 1570 1571 1572 | 1573 1574 1575 1576 | 1577 1578 1579 1580 | 1581 1582 1583 1584 | 1585 1586 1587 1588 | 1589 1590 1591 1592 | 1593 1594 1595 1596 | 1597 1598 1599 1600 | 1601 1602 1603 1604 | 1605 1606 1607 1608 | 1609 1610 1611 1612 | 1613 1614 1615 1616 | 1617 1618 1619 1620 | 1621 1622 1623 1624 | 1625 1626 1627 1628 | 1629 1630 1631 1632 | 1633 1634 1635 1636 | 1637 1638 1639 1640 | 1641 1642 1643 1644 | 1645 1646 1647 1648 | 1649 1650 1651 1652 | 1653 1654 1655 1656 | 1657 1658 1659 1660 | 1661 1662 1663 1664 | 1665 1666 1667 1668 | 1669 1670 1671 1672 | 1673 1674 1675 1676 | 1677 1678 1679 1680 | 1681 1682 1683 1684 | 1685 1686 1687 1688 | 1689 1690 1691 1692 | 1693 1694 1695 1696 | 1697 1698 1699 1700 | 1701 1702 1703 1704 | 1705 1706 1707 1708 | 1709 1710 1711 1712 | 1713 1714 1715 1716 | 1717 1718 1719 1720 | 1721 1722 1723 1724 | 1725 1726 1727 1728 | 1729 1730 1731 1732 | 1733 1734 1735 1736 | 1737 1738 1739 1740 | 1741 1742 1743 1744 | 1745 1746 1747 1748 | 1749 1750 1751 1752 | 1753 1754 1755 1756 | 1757 1758 1759 1760 | 1761 1762 1763 1764 | 1765 1766 1767 1768 | 1769 1770 1771 1772 | 1773 1774 1775 1776 | 1777 1778 1779 1780 | 1781 1782 1783 1784 | 1785 1786 1787 1788 | 1789 1790 1791 1792 | 1793 1794 1795 1796 | 1797 1798 1799 1800 | 1801 1802 1803 1804 | 1805 1806 1807 1808 | 1809 1810 1811 1812 | 1813 1814 1815 1816 | 1817 1818 1819 1820 | 1821 1822 1823 1824 | 1825 1826 1827 1828 | 1829 1830 1831 1832 | 1833 1834 1835 1836 | 1837 1838 1839 1840 | 1841 1842 1843 1844 | 1845 1846 1847 1848 | 1849 1850 1851 1852 | 1853 1854 1855 1856 | 1857 1858 1859 1860 | 1861 1862 1863 1864 | 1865 1866 1867 1868 | 1869 1870 1871 1872 | 1873 1874 1875 1876 | 1877 1878 1879 1880 | 1881 1882 1883 1884 | 1885 1886 1887 1888 | 1889 1890 1891 1892 | 1893 1894 1895 1896 | 1897 1898 1899 1900 | 1901 1902 1903 1904 | 1905 1906 1907 1908 | 1909 1910 1911 1912 | 1913 1914 1915 1916 | 1917 1918 1919 1920 | 1921 1922 1923 1924 | 1925 1926 1927 1928 | 1929 1930 1931 1932 | 1933 1934 1935 1936 | 1937 1938 1939 1940 | 1941 1942 1943 1944 | 1945 1946 1947 1948 | 1949 1950 1951 1952 | 1953 1954 1955 1956 | 1957 1958 1959 1960 | 1961 1962 1963 1964 | 1965 1966 1967 1968 | 1969 1970 1971 1972 | 1973 1974 1975 1976 | 1977 1978 1979 1980 | 1981 1982 1983 1984 | 1985 1986 1987 1988 | 1989 1990 1991 1992 | 1993 1994 1995 1996 | 1997 1998 1999 2000 | 2001 2002 2003 2004 | 2005 2006 2007 2008 | 2009 2010 2011 2012 | 2013 2014 2015 2016 | 2017 2018 2019 2020 | 2021 2022 2023 2024 | 2025 2026 2027 2028 | 2029 2030 2031 2032 | 2033 2034 2035 2036 | 2037 2038 2039 2040 | 2041 2042 2043 2044 | 2045 2046 2047 2048 | 2049 2050 2051 2052 | 2053 2054 2055 2056 | 2057 2058 2059 2060 | 2061 2062 2063 2064 | 2065 2066 2067 2068 | 2069 2070 2071 2072 | 2073 2074 2075 2076 | 2077 2078 2079 2080 | 2081 2082 2083 2084 | 2085 2086 2087 2088 | 2089 2090 2091 2092 | 2093 2094 2095 2096 | 2097 2098 2099 2100 | 2101 2102 2103 2104 | 2105 2106 2107 2108 | 2109 2110 2111 2112 | 2113 2114 2115 2116 | 2117 2118 2119 2120 | 2121 2122 2123 2124 | 2125 2126 2127 2128 | 2129 2130 2131 2132 | 2133 2134 2135 2136 | 2137 2138 2139 2140 | 2141 2142 2143 2144 | 2145 2146 2147 2148 | 2149 2150 2151 2152 | 2153 2154 2155 2156 | 2157 2158 2159 2160 | 2161 2162 2163 2164 | 2165 2166 2167 2168 | 2169 2170 2171 2172 | 2173 2174 2175 2176 | 2177 2178 2179 2180 | 2181 2182 2183 2184 | 2185 2186 2187 2188 | 2189 2190 2191 2192 | 2193 2194 2195 2196 | 2197 2198 2199 2200 | 2201 2202 2203 2204 | 2205 2206 2207 2208 | 2209 2210 2211 2212 | 2213 2214 2215 2216 | 2217 2218 2219 2220 | 2221 2222 2223 2224 | 2225 2226 2227 2228 | 2229 2230 2231 2232 | 2233 2234 2235 2236 | 2237 2238 2239 2240 | 2241 2242 2243 2244 | 2245 2246 2247 2248 | 2249 2250 2251 2252 | 2253 2254 2255 2256 | 2257 2258 2259 2260 | 2261 2262 2263 2264 | 2265 2266 2267 2268 | 2269 2270 2271 2272 | 2273 2274 2275 2276 | 2277 2278 2279 2280 | 2281 2282 2283 2284 | 2285 2286 2287 2288 | 2289 2290 2291 2292 | 2293 2294 2295 2296 | 2297 2298 2299 2300 | 2301 2302 2303 2304 | 2305 2306 2307 2308 | 2309 2310 2311 2312 | 2313 2314 2315 2316 | 2317 2318 2319 2320 | 2321 2322 2323 2324 | 2325 2326 2327 2328 | 2329 2330 2331 2332 | 2333 2334 2335 2336 | 2337 2338 2339 2340 | 2341 2342 2343 2344 | 2345 2346 2347 2348 | 2349 2350 2351 2352 | 2353 2354 2355 2356 | 2357 2358 2359 2360 | 2361 2362 2363 2364 | 2365 2366 2367 2368 | 2369 2370 2371 2372 | 2373 2374 2375 2376 | 2377 2378 2379 2380 | 2381 2382 2383 2384 | 2385 2386 2387 2388 | 2389 2390 2391 2392 | 2393 2394 2395 2396 | 2397 2398 2399 2400 | 2401 2402 2403 2404 | 2405 2406 2407 2408 | 2409 2410 2411 2412 | 2413 2414 2415 2416 | 2417 2418 2419 2420 | 2421 2422 2423 2424 | 2425 2426 2427 2428 | 2429 2430 2431 2432 | 2433 2434 2435 2436 | 2437 2438 2439 2440 | 2441 2442 2443 2444 | 2445 2446 2447 2448 | 2449 2450 2451 2452 | 2453 2454 2455 2456 | 2457 2458

texte d'après lequel a été établie la planche de Budge (fig. 2),



est des plus fautifs en cet endroit. Il présente d'abord la même ajouture au-dessus de la ligne que celui de Brugsch, alors que l'original montre les mêmes signes à leur place normale, puis un supplément de quatre signes environ absolument gratuit, qu'on ne saurait appeler une dittographie, mais qui, les copies de Brugsch ou de Groff mises en regard, donne l'impression que ces derniers ont commis un bourdon entre deux signes *w*. Il n'en est rien cependant. A l'encontre de la vraisemblance, ce sont eux qui ont bien lu, et il y a dans le texte fourni par Budge un groupe de quelques signes, qui paraît n'avoir existé que dans l'imagination d'un moderne distrait.

L'édition de Groff¹ donne, comme on sait, le texte parallèle de Kom-el-Hisn. Cette deuxième stèle présente malheureusement une courte lacune au commencement de la ligne 14, comme de toutes les autres, lacune réellement fâcheuse, car c'est précisément l'endroit où Tanis comporte quelque incertitude de lecture.

A l'aide de ces deux textes, Groff, ou plutôt Revillout, qui a repris spécialement ce passage, est parvenu à mettre sur pied un mot à mot qui a au moins le mérite d'être complet, mais se ressent d'une erreur que le maître enseignait à ses élèves, comme il la reproduisait avec entêtement, avec acharnement, dans ses propres ouvrages : « ... le sanctuaire de Canope (qui) non seulement parmi les temples (de) premier (ordre), mais un honoré (variante : un grand). Est-ce que point celui qui est en lui il est parmi ceux que le roi et les hommes d'Égypte tous le vénèrent ? »

La solution du problème est grandement facilitée, à ceux qui ne peuvent voir les originaux, depuis que Krall,

1. W. N. Groff, *Les deux versions démotiques du Décret de Canope* (édition comparative), p. 33 et 63.

dans ses *Demotische Lesestücke* (2^e fasc., 1903), a donné des deux stèles d'excellentes photographies, de dimensions suffisantes, jointes à de non moins bonnes copies manuscrites. Le texte se laisse maintenant transcrire :

he-ntr n P-Gwte nt e bn-e hn n' rpy mh w' a-w'te
'n p' nt e-f' n'-m'-f e-f hn n' nt e Pr-'o erme n' rm-w n
Kmy (variante : nt hn Kmy) zr-w š'š'-w.

Mot à mot, en respectant l'ordre : « le temple de Canope, lequel ne parmi les temples de premier rang seulement pas ce qu'il est dans lui, étant parmi ceux que Pharaon et les habitants de l'Égypte en totalité vénèrent ».

Il y a, dans cette transcription, deux points litigieux qu'il faut examiner successivement. D'abord, entre le déterminatif du mot Canope et le relatif *nt*, existe un espace appréciable où la pierre, la photographie plutôt, montre des traces assez indistinctes. Brugsch voyait là une lacune qu'il interprétait par les hachures d'usage. Groff (fig. 3) croyait

~~101~~
 105
 112
 102

lire quelque chose que nous transcrivions à peu près *e'r* et qui, joint à *e* qui suit, lui fournissait, Dieu sait par quel détour, le sens « seulement »³. Krall (fig. 4), lui, n'a pas

$\rightarrow \frac{1}{\sqrt{2}} \begin{pmatrix} 1 & i \\ 0 & 1 \end{pmatrix} \begin{pmatrix} 1 & -i \\ 0 & 1 \end{pmatrix} = \frac{1}{2} \begin{pmatrix} 1-i & 1+i \\ 0 & 2 \end{pmatrix}$

1. Écriture idéographique. Doit se prononcer **горит** ou **горн**.

2. Ainsi que l'a observé Griffith (Stories, p. 90; Rylands, p. 373), *he-ntr* se construit normalement sans article en démotique. C'est peut-être la raison pour laquelle des confusions de genre ont pu se produire. La plupart des graphies omettent le *t* final que l'on retrouve par contre au *Papyrus magique*, n° 535, plus voisin dans le temps de *œneete*. Remarquer

en hiéroglyphes, et au contraire (l. 4)

3. La leçon de Groff constitue une sorte de compromis, d'ailleurs peu heu-

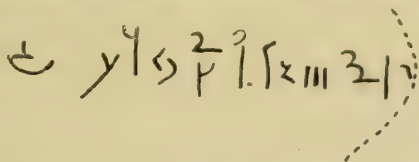
« mais », sont évidemment le développement phonétique du sigle suivant¹, et quant au reste, qui, pour Groff, vaut tantôt « un honoré », tantôt « un grand », c'est la lecture correcte que l'on est en droit d'attendre pour l'adjectif *w'ty*, « unique ».

Cet adjectif, précédé de la préposition *r*², donne, selon la règle connue, l'adverbe « uniquement, seulement ». Rappelons que Brugsch avait lu « einzig allein », sans qu'on puisse décider s'il s'agissait là pour lui d'adjectifs ou d'adverbes.

Nous n'avons pas accoutumé de rencontrer des orthographes aussi développées de *w*^c ou de ses dérivés. Il peut y avoir là une graphie répondant à une intention particulière³.

On voit que le rédacteur du texte démotique a rendu exactement le « non seulement » du texte grec, et c'est là une constatation qui me paraît assez intéressante pour qu'on s'y arrête. Je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant qu'une expression de la forme *non solum... sed etiam* est plus grecque ou latine qu'égyptienne. Dans le lot d'accès-

1. Dans Kom-el-Hisn (fig. 5), le complément phonétique ^c suit le sigle *w*^c



2. Dans les textes hiéroglyphiques gréco-romains, on forme couramment les adverbes avec *r* et un adjectif, au masculin seulement. Cf. Junker, *Denderagrammatik*, § 187.

3. D'ailleurs, je crois être en mesure de signaler une graphie analogue, appliquée à un cas où *w*^c n'a pas son sens usuel. Au papyrus *Rhind* I, 3, d 3, on lit : On a accompli pour toi les 17 cérémonies, « en raison des 17 membres de ce dieu ». L'énumération de ces 17 membres va suivre, mais auparavant une mention est introduite, , dans le texte hiéroglyphique, et *Is* (?) *w*^c *w*^c en démotique, selon la transcription de M. Möller, qui traduit « im einzelnen » (voir son commentaire à l'index, n°s 77 et 467). Or, le second signe ne peut mieux se lire que ^c; quant au premier, il comporte au moins la partie inférieure de *w*, si bien que je me demande si nous n'aurions pas affaire simplement à *w*^c deux fois répété, cela dans un emploi absolu du mot se rapprochant de notre valeur adverbiale, « un par un », *οταοτα*, κατὰ μέρος.



Si l'on se demande comment, à l'époque copte, les traducteurs se tiraient d'affaire en face des mêmes difficultés, on constate d'abord que certains d'entre eux se contentaient d'un emprunt pur et simple à la langue de l'original : **ⲟⲩ ⲙⲟⲛⲟⲛ**... **ⲁⲗⲗⲁ**..., vocables qui passèrent dans l'usage courant, en dehors des traductions. D'autres, les Méridionaux surtout, usèrent de termes indigènes, la négation **ⲡ**... **ⲁⲛ** ou un auxiliaire négatif, et l'adverbe **ⲙⲙⲁⲧⲉ** « seulement ». Ex. : *I Thessal.*, I, 5 : **ⲡⲉⲛⲉⲧⲁⲩⲣⲉⲗⲓⲟⲛ ⲙⲡⲉⲧⲱⲡⲉ ⲉⲣⲟⲩⲛ ⲉⲣⲱⲧⲏ ⲉⲙⲡⲱⲗⲁⲥⲉ ⲙⲙⲁⲧⲉ, ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲙⲧⲣⲉⲥⲟⲙ**. D'autres encore, cette fois plutôt les Septentrionaux, faisant porter l'opposition plus directement sur les substantifs, usaient d'un adjectif **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲉ**. Ex. : *Dormitio Mariae*, éd. Revillout, p. 77 : **ⲡⲁⲓ ⲗⲉ ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲟⲩ ⲁⲛ ⲉⲣⲱⲗⲱⲓ ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲓⲕⲉⲭⲱⲟⲩⲡⲉ ⲡⲉⲡⲱⲟⲩⲓ** — « Il n'y a pas que ceux-là qui se réjouissent, mais encore les voleurs. » La même tournure par l'adjectif est usuelle en grec, par exemple dans Hérodote (II, 42) : **οὐκ ἐν Σάττι μόνῃ καίεται, ἀλλὰ καὶ ἀνὰ πᾶσαν Αἴγυπτον**, ou dans Théocrite (X, 19-20) :

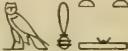
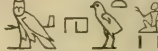
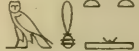
τυφλὸς δ' οὐκ αὐτὸς ὁ Πλοῦτος,
ἀλλὰ καὶ ὠφρόντιστος Ἔρως.

Or, **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲉ** a précisément les deux sens « même » et « seul » que possède **αὐτός** dès la langue d'Homère.

On remarquera encore l'idiotisme bien connu qui consiste à user de l'adjectif « autre » là où nous mettrions l'adverbe « aussi », en l'espèce **καί**. Des deux adverbes on a fait deux adjectifs. Il arrivera un moment où, par suite de l'usure de sens des particules, certains traducteurs craindront de ne pas marquer assez fortement l'opposition et accumuleront les moyens d'expression. Ex. : *Catene in Evangelia*, éd. Lagarde, 36, 3 : **ⲟⲩ ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲡⲁⲡⲓⲱⲙⲁ ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲟⲩ, ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲉⲙ ⲡⲁⲧⲣⲉⲩⲩⲧⲭⲏ ⲉⲧⲥⲟⲡ** — « Non seulement ceux du corps seuls, mais encore ceux de l'âme, elle aussi, à la fois. » (!)

1. Rarement **ⲟⲩ ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲗⲉ**...

A côté de $\alpha\lambda\lambda\alpha$ et de $\alpha\lambda\lambda\alpha \kappa\epsilon\mu$ on trouve quelquefois aussi $\alpha\lambda\lambda\alpha \omicron\mu$.

Dans $\mu\alpha\tau\alpha\alpha\varsigma$: $\mu\mu\alpha\tau\alpha\tau\varsigma$ on s'accorde à reconnaître un dérivé de ω' . Mais la question d'étymologie est complexe¹, parce qu'elle dépend de la juste appréciation d'une formule des contrats de vente démotiques² où les variations de graphie laissent entrevoir des confusions de sens. Il en existe deux formes où une expression comme « nous-mêmes »³ comporte tantôt la nuance « nous aussi », tantôt la nuance « nous tout seuls »; ainsi tantôt « nous *de même* », tantôt « *de nous-mêmes* ». Or, on use indistinctement de graphies qui varient entre les deux extrêmes  et , c'est-à-dire « (nous) également » et « (nous) et notre famille ». Griffith et Spiegelberg se sont refusés à admettre, comme leurs devanciers, l'identification  avec $\mu\mu\alpha\tau\alpha\tau\varsigma$; mais plus récemment, rencontrant les rédactions datant des premiers Ptolémées, Spiegelberg et Sethe sont revenus à l'hypothèse qu'entre ces graphies variées il fallait prendre une moyenne qui répondrait à $\mu\mu\alpha\tau\alpha\tau\varsigma$. Si on l'admet avec eux, on entrevoit toute une série de malentendus, car, dans certains cas, il était bien question de famille. La traduction grecque que l'on cite à l'appui est formelle : οὐτ' ἐγὼ οὐτ' ἄλλος ἐκ τοῦ ἐμοῦ γένους; et, d'autre part, le papyrus *Rylands* n° 1 détaille ainsi en cet endroit :  « soit enfants, soit frères, soit des individus quelconques, et moi-même pareillement ». Mais les mêmes valeurs, reportées dans les papyrus Hauswaldt, ne donnent plus un sens satisfaisant. En outre, les graphies inconciliables se répartissent entre des copies d'un même texte sur le même papyrus.

1. Cf. J. Krall, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CV (1884), p. 331-332.

2. Cf. Spiegelberg, *Recueil de Tracauæ*, XXV, p. 6 sqq.; *Pap. Hauswaldt*, pp. 7*; 35, 21; 53, 9.

3. La première personne du singulier est naturellement plus fréquente; je choisis pour exemple celle du pluriel, parce que l'affixe possessif *y* est plus apparent.

Ces difficultés ne sauraient être considérées comme résolues. En ce qui me concerne, je tirerai seulement de ces faits la conclusion suivante. Si vraiment c'est bien **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲥ** qu'ont voulu écrire les « notaires », il n'y avait pas pour cet « adjectif » d'orthographe traditionnelle. Ce pourrait être un indice, sinon une preuve, de ce que le vocable est de création récente.

On observera encore que **ⲙⲁⲧⲁⲁⲥ** (**ⲙⲁⲧⲁⲁⲧⲥ**) : **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲥ**, s'adjoignant obligatoirement l'assixe, doit remonter, selon la remarque ancienne d'Erman¹, qui n'a pas perdu sa valeur, à une expression de la forme préposition + substantif + affixe. La relation avec la racine *w*^c étant assurée par le voisinage de **ⲟⲩⲁⲁⲥ** (**ⲟⲩⲁⲁⲧⲥ**), « seul », on en vient à supposer l'existence d'un substantif « unité, individualité »². Or, Sethe a été amené par de tout autres considérations à reconstituer un substantif féminin ***ⲟⲩⲱ**, ***wó'et**, « Einheit »³. Les formes de **ⲟⲩⲁⲁⲥ**, avec **ⲧ** devant certains suffixes et redoublement de la voyelle, conviendraient bien à ***ⲟⲩⲱ** à l'état pronominal.

Tout récemment, Erman, cité par Grapow⁴, émettait l'idée que **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲥ** pouvait remonter à un substantif dérivé du verbe **ⲉⲩⲁ** « être seul » au moyen du préfixe **ⲉⲩⲁ** . L'hypothèse est séduisante. Toutefois, la formation des noms de ce type étant un phénomène très ancien, il est étrange que les hiéroglyphes n'aient pas conservé de traces d'un vocable de sens aussi général. Nous aurions affaire tout au plus à une construction analogique tardive.

Quant à **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲥ**, qui, comme adverbe, nous intéresserait plus spécialement, on n'ose le mettre en rapport direct avec **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲥ** et *w*^c, malgré les confusions d'orthographe signa-

1. *Neuägyptische Grammatik*, § 62.

2. Cf. les formes aberrantes **ⲙⲙⲁⲟⲩⲁⲁⲥ** (Lemm, *Kleine koptische Studien*, X, p. 68); **ⲙⲙⲁⲟⲩⲁⲧⲥ** (Mallon, *Grammaire*, § 71); **ⲙⲙⲁⲟⲩⲁⲥⲧⲥ** (q) (Steindorff, *Apokalypse des Elias*, 33, 10).

3. *Zeitschrift für äg. Sprache*, XLVII, p. 7. Je sais par une note de Spiegelberg que Sethe a étudié **ⲙⲁⲧⲁⲁⲧⲥ** dans ses *Bürgschaftsurkunden*, ouvrage qui était en manuscrit en 1914 et dont je n'ai eu aucune nouvelle depuis.

4. *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1915, V, p. 25.

lées plus haut et où  a une place. L'étymologie reste obscure¹.

Voici un passage où **ⲙⲁⲧⲁⲁϥ** est employé au neutre, c'est-à-dire, en somme, adverbialement : **ⲫⲥⲟⲙ ⲙⲁⲧⲁⲁⲥ ⲡⲧⲉⲡⲉⲥⲧⲉ ⲡⲧⲁⲥⲡⲟⲩⲣⲙ ⲡⲡⲉⲧⲁⲕⲱⲡⲓⲛⲉ. ⲁⲩⲱ ⲡⲧⲁⲥⲡⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁⲡ ⲙⲁⲧⲁⲁϥ ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲩⲣⲉⲩⲟⲩⲱⲡⲓⲛⲉ ⲉⲕⲟⲗ ⲟⲡ ⲉⲩⲭⲟⲥⲥ**. Dans ce texte, un « Commentaire sur les Psaumes » (117, 16; Pleyte et Boeser, *Manuscripts coptes de Leyde*, p. 118), on voit nettement que **ⲙⲁⲧⲁⲁϥ** se rapporte à l'action exprimée par le verbe².

Afin de ne pas interrompre les considérations relatives à **ⲙⲙⲁⲧⲁⲧⲉ**, j'ai attendu jusqu'ici pour citer une tournure, à notre point de vue fort remarquable dans sa rareté, fournie par une « Interprétation de la Résurrection » (*ibid.*, *ib.*, p. 423) : **ⲉⲓⲥⲁⲕ ⲁⲡ ⲡⲟⲩⲱⲧ ⲡⲉⲡⲧⲁⲕⲧⲟⲩⲭⲟϥ. ⲁⲗⲗⲁ ⲣⲉⲡⲣⲉⲑⲛⲟⲥ ⲉⲡⲁϣⲱⲟⲩ**. On observera la forme de **ⲡⲟⲩⲱⲧ**, et sa place après **ⲁⲡ**, qui tend à en faire plutôt un adverbe qu'un adjectif. C'est cet exemple qui, à ma connaissance, se laisse rapprocher le mieux du passage, objet de ce travail.

*
* *

La texture d'ensemble de la phrase du décret de Canope n'est pas non plus sans intérêt. On peut transposer en copte presque entièrement :

* **ⲣⲉⲡⲣⲉⲥⲧⲉ ⲙⲙ P-Guete, ⲉⲧⲉ ⲡ-ⲣⲡ-ⲣ-ⲣⲡⲓⲛⲧⲉ ⲣⲟⲩⲁⲧⲉ (ⲙⲙⲁⲧⲉ) ⲁⲡ ⲡⲉⲧϥⲙⲙⲟϥ, ⲉϥ-ⲣⲡ-ⲡⲉⲧⲉ ⲡⲣⲣⲟ ⲙⲡ-ⲣ-ⲣⲙⲡⲓⲕⲓⲛⲙⲉ ⲧⲓⲣⲟⲩ ϣⲟⲩϣⲟⲩ (ⲙⲙⲟⲩ)ⲟⲩ**.

Nous n'avons certes pas affaire à une tournure d'un type courant. Comment notre rédacteur a-t-il pu être conduit à l'adopter? S'il avait voulu dire « le temple qui est parmi les sanctuaires », il eût rendu régulièrement par **ⲉⲧ-ⲣⲡ-ⲣ-ⲣⲡⲓⲛⲧⲉ**³. Pour « (le temple) qui n'est pas seulement parmi les sanctuaires », on aurait **ⲉⲧ-ⲣⲡ-ⲣ-ⲣⲡⲓⲛⲧⲉ ⲙⲙⲁⲧⲉ ⲁⲡ**. L'adverbe

1. Le démotique n'est à peu près d'aucun secours, car, pour certains groupes, on hésite depuis longtemps entre **ⲙⲙⲁⲧⲉ** et **ⲙⲙⲁϣⲱ**. La dernière lecture semble l'emporter.

2. De même **ⲟⲩⲁⲥⲉⲧϥ** dans l'apocalypse achmimique citée plus haut.

3. Cf., plus loin, le texte hiéroglyphique.

ⲙⲙⲁⲧⲉ a ici droit de préférence sur l'adjectif ⲙⲁⲧⲁⲁⲥ, parce que la gradation porte sur la qualité et non sur la quantité. Elle implique même une restriction. Il y aurait contre-sens à dire « parmi les *seuls* sanctuaires », puisqu'au contraire on veut marquer que c'est à une catégorie encore plus restreinte, à une élite, qu'appartient le temple de Canope. Mais, en usant de l'adverbe, on ne sait plus trop s'il porte sur le verbe sous-entendu ou sur « les sanctuaires ». Le sens oscille entre : « qui, non seulement, est parmi les sanctuaires » et « qui est, non seulement parmi les sanctuaires ». Le grec a : οὐ μόνον ἐν τοῖς πρώτοις ἱεροῖς ἐστίν. On s'en rapprocherait davantage en construisant : * ⲉⲧⲉ ⲡ ⲣ̅ⲣⲡⲓⲧⲉ ⲙⲙⲁⲧⲉ ⲁⲛ ⲡⲉⲧⲉ ⲡ̅ⲣⲓⲧⲟⲩ*, « lequel, ce ne sont pas les sanctuaires seulement, parmi lesquels il est ». La phrase serait, je crois, correcte ainsi. La négation est exprimée en tête et la « copule » est à la place de ἐστίν. Mais cette fois la préposition se trouve séparée du substantif qu'elle régit et rejetée à l'opposé de ἐν. Notre rédacteur ne paraît pas s'être contenté à si peu de frais.

Pour maintenir réunie l'expression entière ⲉⲛ ⲣ̅ⲣⲡⲓⲧⲉ, il a fallu recourir à une inversion plus caractérisée. Une préposition suivie de son régime, le tout servant d'attribut à une phrase nominale, n'est pas fréquemment reportée ainsi en tête de phrase. Pourtant il en existe des exemples, même dès les Pyramides¹. Ainsi, *Pyr.* 784 :  « A toi (est) la tête de ton père »; en face de *Pyr.* 242 :  « Le pain de ton père (est) à toi ». On sait que plus tard une pareille tournure inversée utiliserait le pronom  ou . En copte on aurait quelque chose comme :

* ⲧⲱ ⲧⲉ ⲧⲁⲡⲉ ⲙⲡⲟⲩⲉⲓⲱⲧ.

1. Cf.  (*Urkunden der 18. Dynastie*, p. 96), après

une tournure en , et aussi le nom propre ancien . J'ai eu connaissance depuis peu d'autres cas analogues par l'article de K. Sethe, *Das Pronomen I. Sing. n-nk* (*Ä. Z.*, LIV [1918], p. 40 sqq.). Par contre, la monographie du même auteur sur la phrase nominale en égyptien m'est encore inaccessible.

Nous rencontrons encore les types de phrases coptes suivants :

ⲡⲉⲥ ⲡⲟⲩⲩⲡⲓⲣⲉ ⲡⲉ ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ (Stern, § 305);

ⲉⲛ ⲁⲩ ⲡⲉⲩⲙⲉ ⲡⲉ ⲕⲓⲙⲉ ⲟⲩⲡⲓ ⲟⲩⲕⲟⲥⲙⲓⲕⲟⲥ ⲙⲙⲁⲧ (Steindorff, § 447).

Ce ne sont pas encore des équivalents suffisamment approchés, le second exemple comportant une interrogation indirecte et les sujets étant des substantifs. Si on les remplaçait par des pronoms, comment maintenir la construction? Cependant, en combinant les deux tournures, on obtient à peu près la solution¹ : *ⲉⲩⲉ ⲡⲓ ⲉⲛ ⲡⲣⲡⲓⲧⲉ ⲙⲙⲁⲩⲉ ⲁⲛ ⲡⲉⲩⲧⲩ ⲙⲙⲁⲧ*. La copule est au neutre, comme représentant l'expression entière ⲉⲛ ⲡⲣⲡⲓⲧⲉ.

On observera que la copule -ⲡⲉ est écrite ici comme l'article ⲡ-. C'est une orthographe fréquente en démotique devant le relatif ou le participe. On retrouve la même uniformité en sahidique où ⲡⲉⲩ- vaut tantôt *ⲡⲓ ⲉⲩ- (: ⲫⲓ ⲉⲩ-), tantôt -ⲡⲉ ⲉⲩ-.

Notre texte donne ⲙⲙⲟⲩ, qui surprend²; on attend soit ⲙⲙⲁⲧ, soit ⲙⲙⲟⲟⲩ, qui, d'ailleurs, ne se distingueraient pas dans l'écriture³. C'est encore un neutre; l'attraction de la copule a pu opérer. Car il est probable que ⲡⲉ joue ici un double rôle : celui de « copule », amenée par la position de l'attribut prépositionnel, comme dans l'exemple de Stern; puis celui d'article ou de démonstratif, élément de la phrase relative substantivée ⲡⲉⲩⲧⲩⲙⲙⲟⲩ. Dans ces conditions, le mot à mot conduirait à la tournure pléonastique : « Ce n'est pas seulement *dans* les temples, ce *dans* quoi il est⁴. »

De cet essai de synthèse grammaticale, je garde l'impres-

1. Le rédacteur n'a pas été jusqu'à se permettre de mettre en tête le correspondant de *μόνον*, licence que Revillout lui a prêtée gratuitement.

2. Cf. une confusion de genre analogue dans l'inscription de Més, l. 9 (ÄZ., XXXIX, p. 6), où  a pour antécédent .

3. La graphie démotique explique, au moins en partie, la présence dans ⲙⲙⲁⲧ de la finale ⲧ, que M. Lacau (*Recueil*, XXXV, p. 218) déclare obscure. J'ai signalé dans un récent article (*Revue égyptologique*, nouvelle série, I, p. 141), ⲉⲙⲁⲧ en démotique.

4. Les deux démonstratifs sont quelquefois, mais rarement, tous deux exprimés.

sion que notre passage comporte quelque chose, non seulement d'inaccoutumé, mais de contraint. Il n'est peut-être pas téméraire, tout en prenant en considération l'intervalle d'environ six siècles qui sépare notre texte du copte, d'admettre une relation d'effet à cause entre l'apparence anormale de la coupe de notre phrase et le scrupule qu'aurait apporté le rédacteur à serrer de près, coûte que coûte, un texte original donné¹.



La constatation de l'effort fourni pour rendre aussi exactement que les ressources de la langue égyptienne le permettaient une tournure spécialement grecque parait de nature à trancher la question de priorité si souvent discutée et dont « la solution importe beaucoup au point de vue historique² ». La majorité des érudits accorde, après Revillout³, la prééminence au grec pour le décret de Canope et à l'égyptien pour celui de Memphis. Il n'y a cependant pas unanimité. M. Mahaffy⁴ veut que l'original de Canope soit égyptien. D'une manière générale, les arguments invoqués se réfèrent, soit à la disposition matérielle, soit à des questions de convenance, de protocole, de calendrier, de procédure supposée, etc. La preuve purement philologique tirée

1. Je crois bien avoir trouvé après coup une confirmation des déductions précédentes dans un passage publié par Zoëga (489) : **ἐὼλ τε περσοῦ ἀν ματααῖ πετεψαρε πῆλασε ἀπματοι ἀπεχς εἰμυλας ἐὼλ ἀλλὰ ῥη τετσην προτο οη** — « Parce que ce n'est pas le jour seul que les ennemis du soldat du Christ engagent le combat, mais aussi (et) de préférence dans la nuit. » On a évité, semble-t-il, de mettre la préposition **ῥη-** devant **περσοῦ**. O. v. Lemm (*Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg*, 1900 [XIII], p. 104), précis à son ordinaire, a eu raison d'entendre « der Tag » et non pas « bei Tag, des Tags, Tags ». Il y a peu de chances pour que **περσοῦ** signifie ici « de jour ». Cf., sans article, **τοοσι, ποτῑ,** etc., et déjà en démotique (*Pap. de Strasbourg* III b, verso, 5, 7). La phrase n'est pas logiquement construite. S'il n'y a pas **ῥη** en tête, il devrait y avoir **ρηνητῑ** après **ἐὼλ**.

2. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 266, n. 2.

3. *Revue archéologique*, nouvelle série, XXXIV (1877), p. 326 sqq.; — *Journal asiatique*, 1910, XV, 2; — *Revue égyptologique*, XIII (1910), p. 43 sqq., etc.

4. *Empire of the Ptolemies*, p. 226 sqq.; cf. Dittenberger, *O. G. I. S.*, I, p. 95 sqq.

du passage ici étudié comporte, ce me semble, une tout autre précision.

Il reste à dire un mot de la version hiéroglyphique. « On discute, écrivait M. Naville en 1905¹, sur la question de savoir si dans l'inscription de Canope l'original était en grec ou en égyptien hiéroglyphique. » A moins d'imaginer un processus complexe, la question ne se pose pas. C'est un peu comme si l'on se demandait si une thèse latine, soutenue à Paris au XIX^e siècle, a été pensée en latin ou en français. Il ne peut y avoir doute que sur un point. Les deux versions égyptiennes sont-elles dues au même individu? Les très nombreuses et importantes divergences feraient pencher pour la négative. Mais mettons-nous à la place de l'écrivain qui rédige dans une langue savante. Son grand souci aura été de faire le plus possible « ancien égyptien », de même que dans nos « compositions latines » nous recherchions de parti pris le tour le plus éloigné du français.

Quoi qu'il en soit, examinons comment le texte hiéroglyphique se comporte en face de la petite difficulté à moitié résolue par le démotique :



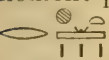
Mot à mot : « ... le temple de Canope, qui est parmi les sanctuaires de première classe. Or donc il est un grand d'entre eux; il fait partie de ce que vénèrent le roi et les Égyptiens en leur totalité. »

On le voit, il y a ici incapacité complète à reproduire le modèle de façon adéquate. Les différences portent, non seulement sur la syntaxe, comme il est légitime entre langues différentes, mais sur la stylistique. Il n'y a plus opposition et gradation comme dans l'original; il y a seulement gra-

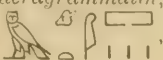
1. *Recueil de Travaux*, XXVII, p. 52.

dation ascendante, et celle-ci comprend trois termes au lieu de deux et une coupure dans le discours après le premier terme.

On peut faire, en ce qui concerne la syntaxe des propositions, des remarques du même ordre tout le long du document, bien que les faits n'apparaissent pas toujours avec la même netteté. On conçoit que le style particulier aux décrets grecs, avec leurs phrases gigantesques, ait mis souvent à l'épreuve l'habileté du traducteur. D'une façon générale, le démotique témoigne d'une souplesse et d'une précision relatives dont les hiéroglyphes, — soit pénurie de moyens, soit affectation d'archaïsme, — sont dépourvus.

Il faut observer encore que ni l'un ni l'autre des textes égyptiens ne rend $\mu\lambda\lambda\iota\sigma\tau\alpha$ ¹. Est-ce une inadvertance de la part du scribe démotisant, si exact par ailleurs ? Ou le verbe ⲙⲟⲩⲙⲟⲩ lui apparaissait-il comme assez plein de sens pour rendre la nuance superlative ? S'est-on fait le même raisonnement pour ⲛⲓⲣ , négligeant l'occasion de placer un beau  à la mode ancienne ? Cette concordance n'est peut-être pas due au hasard.

Revillout, considérant la situation du texte démotique sur la tranche de la stèle de Tanis et, d'autre part, les divergences des deux versions démotiques, en concluait que l'original grec avait été d'abord traduit en hiéroglyphes, et que la version démotique avait été établie ensuite séparément dans chaque sanctuaire, en partie sur le grec, en partie sur les hiéroglyphes. L'argument principal tiré de notre passage se retourne contre son auteur, puisque, au contraire, dans les deux documents on a adopté le même parti pour rendre la tournure grecque. Des autres différences énumérées par Revillout et dont le détail a fourni presque toute la matière du commentaire de Groff, la moitié environ est

1. Je rappelle que dans la préposition  n'entre pas la notion de priorité, du moins à cette époque, et malgré les apparences. *M hnt* veut dire simplement « à l'intérieur de, parmi ». Cf. Junker, *Denderagrammatik*, § 218. — Le décret lui-même (h. 34) en fournit une preuve : 

ἐν τῶν ἱερῶν.

controuvée ou insignifiante¹. Ce qui en reste ne suffit pas, loin de là, à justifier l'hypothèse des deux traducteurs travaillant isolément. Selon toute vraisemblance, il y a eu un prototype démotique commun, mais on s'est permis de faire subir à la copie transmise à chaque sanctuaire quelques retouches de détail, le texte en langue vulgaire n'ayant pas le même caractère officiel, et partant intangible, que ceux en langue sacrée ou de chancellerie.

HENRI SOTTAS.

1. Erreurs de Groff. P. 51) $\overline{\text{an}}$ partout; 53) wn au mode relatif sans et- partout; 55) net pour enet , simple variante de graphie fréquente à toute époque; 55) e pour e-otn est manifestement un oubli; cf. la phrase précédente; 57) Groff paraît ignorer que P  A et cohte sont le même mot; 57) T. écrit wex (otet) et K. we (otnt); 57) Groff n'a pas remarqué que T. ajoutait la conjonction hn' ; de même T. hiéroglyphique dans la traduction de ἀγαθὴ τέχνη ; 57) epwuy dans les deux cas; 61) nten- dans les deux cas; différence tout orthographique; 63) la différence se borne à e-f contre e-r-f , etc., etc.

P.-S. — Dans son récent ouvrage sur *L'Évolution de la langue égyptienne*, M. Naville exprime, quant à l'établissement des textes de Canope, une opinion plus acceptable que l'ancienne.

KAMÈS DE THÈBES

*Les rois thébains, les Asiatiques en Égypte et la dynastie
des Apopi à la veille du Nouvel Empire*

L'historien de l'Égypte pharaonique n'a point détourné son attention, depuis une dizaine d'années, du remarquable document sorti des fouilles de lord Carnarvon dans la nécropole thébaine, comportant une relation de la guerre entreprise par un certain Kamès, roi de Thèbes, contre les *Asiatiques* qui occupaient le nord du pays et dont le chef résidait dans *Ha-ouarit* (*Avaris* des versions grecques bien connues). Le texte couvre l'une des faces d'une planchette en bois recouverte de stuc, écrit au pinceau en un hiéroglyphique correct bien que rapide; l'autre face porte le début du livre des *Maximes de Ptahhotep*, qu'on possède en plusieurs exemplaires par ailleurs; l'objet avait été écrit et déposé dans un tombeau, suivant un procédé habituel à l'époque thébaine, pour l'édification et la distraction du défunt, de telle manière qu'en ce qui concerne l'histoire de Kamès, prise sur quelque exemplaire modèle, on ne pourrait compter avoir autre chose qu'une copie hâtive, plus ou moins précise et complète seulement au cas où la surface de la planchette se serait trouvée suffire au développement du texte en sa totalité. L'intérêt du document, cependant, restait considérable. Auparavant, en effet, de la destruction des étrangers — les *Hyksôs* de la relation manéthonienne — et de la reconquête de l'Égypte du Nord qui furent les premiers actes du Nouvel Empire thébain, on ne possédait, du temps même des rois intéressés ou à leurs noms,

que deux témoignages, la narration autobiographique de l'Ahmès d'Elkab qui prit part à l'enlèvement d'Avaris et à l'entrée en Palestine sous le règne d'Ahmès, le fondateur de la XVIII^e dynastie, et l'histoire, conservée par un papyrus de la XX^e dynastie sous forme de conte légendaire, du différend qui éclata entre un Apopi d'Avaris et le roi thébain Skenenre Tiouâ. Or, d'après les monuments, Skenenre Tiouâ est très probablement le père de Nibpehtire Ahmès, et l'on connaît en outre un roi Kamès, Ouazkhopirre de son nom solaire, dont il y a lieu de penser que, frère aîné d'Ahmès, son règne s'intercale entre celui de Tiouâ et celui d'Ahmès lui-même¹; supposé, donc, que Kamès de la planchette Carnarvon soit identique au Kamès des monuments, l'histoire dont il est le héros prendrait place, chronologiquement, entre celles des luttes de Tiouâ et d'Ahmès contre l'ennemi d'Avaris, resserrant une sorte de chaîne documentaire au prime abord très séduisante. La question se posait immédiatement, toutefois, de savoir de quelle nature était le document nouveau, jusqu'à quel point historique ou légendaire, un conte tardif et fantaisiste comme celui d'Apopi et Skenenre ou bien la relation positive de faits précis comme celle due à l'officier du roi Ahmès.

Il fallut attendre quelques années pour le connaître. D'abord annoncé brièvement², le texte hiératique a été publié, dans le compte rendu intégral des fouilles Carnarvon, sous la forme d'une reproduction photographique, difficilement lisible et seulement accompagnée d'un incomplet essai de traduction de Griffith³. Cette publication sous les yeux, je tentai, en 1913, de déterminer le caractère du

1. Pour l'histoire des origines de la famille d'Ahmès, voir en dernier lieu Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien* (1918), p. 151-155, 805-813, et, touchant particulièrement la mise en place de Kamès, *ib.*, p. 151-152, 810-812.

2. Maspero, *L'ostracon Carnarvon et le papyrus Prisse*, dans *Rec. de travaux*, XXXI (1909), p. 146; Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 169.

3. Carnarvon et Carter, *Five years' explorations at Thebes* (1912), pl. XXVIII, p. 36-37. Cf. Maspero dans *Rec. critique* du 14 septembre 1912, et Newberry, *Notes on the Carnarvon tablet n° 1*, dans *P. S. B. A.*, 35 (1913), p. 117-122.

document¹; frappé de l'allure nettement narrative et des traits de précision que comporte la relation de l'expédition de guerre, je n'arrivai point, cependant, à me dégager de l'idée que le récit était d'une date postérieure à celle du Pharaon nommé, et plus ou moins apparenté, par la texture, avec l'histoire des rois Apopi et Skenenre au papyrus *Sallier* 1. Mais voici qu'en 1916, Gardiner donne de la tablette une photographie excellente, avec transcription hiéroglyphique, traduction et étude²; et il revise encore sa traduction en 1918³. Le document ainsi manifesté et analysé se présente sous des traits tout autres que ceux qui étaient apparus en premier lieu. Peut-être n'est-il pas trop tard pour revenir au sujet, sur la base de l'étude de Gardiner, dont la transcription est presque partout définitive et la traduction naturellement très bonne. Son travail nous permet de franchir, en cet exposé, les stades analytiques de la lecture et de la traduction, pour arriver immédiatement à une interprétation suivie qu'accompagneront des notes explicatives en petit nombre.

1. L'Horus *Kha-her-nesit-f*, Double-Seigneur *Ouahm-mennou*, Horus d'Or *Sehar-taoui*, Roi du Sud et du Nord*khopir[re]*, [Fils du Soleil] *Kamès*, qui donne la vie, comme Re, éternellement et à jamais, aimé d'Amon-Re Seigneur de Karnak, le roi puissant dans Thèbes, *Kamès*, qui donne la vie éternellement en roi accompli, par le fait de [Re qui le créa] comme roi en essence, et lui conféra la puissance véritablement.

2. Sa Majesté parlait, en son palais, au conseil des grands qui étaient à sa suite : « Puissé-je savoir pour quel objet ma puissance ! Un prince dans Avaris, un autre en Nubie : je suis installé en association avec un Asiatique^a et un

1. Weill, *loc. cit.*, p. 218-226 : tout d'abord dans *Journal asiatique*, 11^e série, I (1913), p. 536-544.

2. Gardiner, *The defeat of the Hyksos by Kamōse etc.*, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, III (1916), p. 95-110 et pl. XII-XIII.

3. Gunn et Gardiner, dans *The Journal of Eg. Arch.*, V (1918), p. 45-47.

Nègre, chacun d'eux tenant son lambeau de l'Égypte, et partageant le pays avec moi. [Ils] ne l'ont pas débordé jusque Memphis ^b, les gens d'Égypte ^c; car il est [encore] maître de Khmounou ^d. Point de résidence [possible] en ce pays ^e, envahi par les travaux ^f des Bédouins ^g. Je veux me porter à son attaque et broyer son corps; mon désir est de délivrer l'Égypte en frappant les Asiatiques. »

3. Dirent les grands du conseil : « Les Asiatiques ont avancé ^h jusque Cusæ ⁱ; [mais] ils ont poussé (?) leurs langues d'un seul coup ^j. Nous sommes tranquilles en la possession de notre Égypte; Éléphantine est fort ^k, et le pays intermédiaire est avec nous jusque Cusæ. Sont labourées pour nous leurs plus belles (?) terres; nos bestiaux sont dans le Delta; le grain est envoyé [même ?] à nos cochons; nos bestiaux ne sont point emmenés; point de crocodile (?) à ce sujet. Il est maître du pays des Asiatiques, nous sommes maîtres de l'Égypte; certes, que vienne, pour aborder (?) [à notre attaque ?], alors on agira à l'encontre. »

4. Ils furent déplaisants au cœur de Sa Majesté : « Quant à ce qui est de vos conseils.... (*lacune*).... ceux des Asiatiques qui.... (*lacune*).... les Asiatiques. Viendra le succès. Quant à..... dans les larmes. Le pays tout entier [m'acclamera, moi le roi] *Kamès*, protecteur de l'Égypte. »

5. Je naviguai ^l en descendant, en ma puissance, pour repousser les Asiatiques suivant le décret d'Amon, juste de desseins. Mes soldats vaillants devant ma face comme un souffle de flamme; les archers nubiens (*mazaïou*) en avant (?) de nos retranchements pour guetter les Bédouins et détruire leurs places; l'Orient et l'Occident avec leurs contributions (?), l'armée alimentée de choses, en toute place. — J'envoyai une forte troupe de Nubiens et restai en attente, durant....., pour encercler..... Teti, le fils de Pepi, dans l'intérieur de Nofirous ^m; je ne lui permis point d'échapper. Je repoussai les Asiatiques qui avaient..... l'Égypte; celui qui fait pareillement (?)...... les âmes des Asiatiques. Je passai la nuit dans ma barque, mon cœur satisfait. Au lever du jour, j'étais sur elle, comme eut été un faucon.

Arrivée l'heure du premier repas, je le repoussai, je renversai son mur, je massacrai ses gens, je fis descendre sa femme à la berge. Mes soldats comme des lions avec leurs prises, avec des esclaves, des bestiaux, des laitages, de la graisse et du miel, partageant leurs biens, leurs cœurs épanouis. — Le canton de Nofirous [ainsi] tombé, il n'y eut point pour nous beaucoup (?)..... son âme. Le chef (?) de Pe-Shaq ⁿ guettait mon arrivée vers lui; leur cavalerie se réfugia dans l'intérieur; les troupes..... (*fin de phrase très obscure*).

a. — *Amou*. Par la suite de cette traduction, je rendrai partout *Amou* par « Asiatique » et *Satiou*, moins fréquent, par « Bédouins », encore que dans le texte les deux mots paraissent employés de manière tout à fait équivalente, pour désigner les Asiatiques en Égypte et leurs soldats.

b. — Toute l'attention se concentre sur le voisin du Nord, l'Asiatique, *sou*, « lui », deux fois, dans cette phrase et dans la suivante.

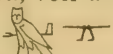
c. — Je lis .

d. — Ashmouneïn d'aujourd'hui, Hermopolis magna, 220 kilom. au sud de Memphis et 330 au nord de Thèbes.

e. — Je lis .

f. — *Bakou*. La phrase paraît inspirée d'un élément du vieux thème de désolation du Moyen Empire; cf., aux *Admonitions au roi* du papyrus connu de Leyde, IV, 8 : « Les gens du désert sont maîtres des travaux (*katou*) du Pays du Nord », et voir en général Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 22-36.

g. — *Satiou*, voir a ci-dessus.

h. — Lire , en toute certitude.

i. — El-Qoussieh d'aujourd'hui, le nome immédiatement au sud de celui d'Hermopolis, 20 kilom. de distance entre les deux villes.

j. — Comprendre, sans doute, qu'ils ont épuisé leur effort et ont occupé tout ce que leurs forces leur permettaient de prendre.

k. — La cataracte est la frontière méridionale du roi, la Nubie échappant à son autorité comme il le disait tout à l'heure.

l. — C'est le roi qui parle. Finie la relation du débat qui précède, le discours passe à la première personne, dans sa bouche, pour la narration de l'expédition de guerre.

m. — *Nofirous* a été placé à Etlidem d'aujourd'hui, sur le grand fleuve, une vingtaine de kilomètres au nord d'Ashmouneïn-Hermopolis (Maspero, *Notes au jour le jour*, § 14, voir *Études de Mythologie et d'Archéologie*, V, p. 342-369); récemment, toutefois, Daressy (*Deux statues de Balansourah*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XVIII [1918], p. 53-57) a indiqué que *Nofirous* serait à reconnaître quelque peu au nord-ouest d'Etlidem, peut-être à Balansourah, sur le Bahr Youssouf, peut-être à El Birbeh, 5 kilom. nord-est de Balansourah. Quoi qu'il en soit exactement, et quant à ce qui touche la relation de la campagne de Kamès, on voit que *Nofirous* est déjà, pour le moins, à 40 kilom. au nord de Cusæ.

n. — Ville inconnue, sans doute au delà de *Nofirous* vers le nord.

La composition d'ensemble est très claire. En manière d'introduction à une relation de la campagne menée contre les Asiatiques qui tenaient l'Égypte du Nord, il nous est présenté le débat d'un conseil supposé en lequel le roi aurait exposé son intention de partir en guerre (§ 2 de notre division du texte); les conseillers — simple artifice de littérature officielle tendant à reporter sur le roi tout le mérite de la décision arrêtée en fin de compte — auraient essayé de détourner le souverain de son vaillant désir, représentant que tout était pour le mieux dans les conditions présentes et qu'en cas d'agression des Asiatiques il serait temps de se défendre (§ 3); à quoi le roi, naturellement, aurait répondu en affirmant sa détermination première (§ 4). S'ouvre ensuite, sans autre transition, le récit de guerre (§ 5) qui est l'objet véritable du texte.

Dans la titulature royale qui vient en tête, on a observé dès l'abord que le nom d'Horus est différent de celui du Kamès historique connu d'autre part, Horus *Sezef-taoui*; et l'on s'est divisé sur le point de savoir s'il pouvait néanmoins s'agir du même roi. Mais la question n'a pas de sens, ou pas d'intérêt, si l'histoire de la planchette est une simple fable. Aussi nous faut-il déterminer, d'abord, les conditions d'historicité du document, sur lesquelles on trouve, dans le

discours initial du roi, une première indication remarquable.

« Je suis — dit le roi — *réuni* avec un Asiatique et un Nègre qui partagent le pays avec moi. » Le terme, *sam-kou-i*, exprime, non l'hostilité ou la compétition, mais la coexistence paisible, presque la collaboration des pouvoirs. Par essence, religieusement et rituellement, le Pharaon est le « Réunisseur des Deux-Terres », *sam taoui*; ici l'on nous expose que les « Deux-Terres » sont divisées, mais que le roi de Thèbes est en « réunion » avec ses collègues souverains du Midi et du Nord. Les conditions qui apparaissent ainsi sont exactement celles où se trouvait la royauté thébaine 150 ou 170 ans avant l'époque de Kamès, sous ce Noubkhopirre Antef dont un décret faisait appel à « tout roi du Sud et tout prince faisant fonctions de roi du Sud », et plus près de Kamès, au temps des principaux rois Sebekhotep et Nofirhotep qui commandaient, en principe, au pays entier, mais, du haut en bas de l'Égypte, toléraient des princes indépendants et revêtus de l'appareil pharaonique¹. De manière plus générale, et comme on ne se le rappelle jamais assez, peut-être, ce régime de division du pays en états plus ou moins nombreux, paisibles et s'acceptant mutuellement, est celui qui s'instaure en Égypte normalement, comme par l'effet de forces latentes et régulières, dès que l'action d'une royauté forte vient à disparaître². Mais il est clair que la notation d'une situation

1. Weill, *Fin du Moyen Empire*, principalement p. 488-492, 533 et suiv.

2. Une période relativement bien connue de l'histoire d'Égypte, et très significative dans l'ordre de ces faits de dissolution paisible, est celle qui s'ouvre à la chute de la puissance thébaine des Ramessides, vers 1100 av. J.-C., et comprend, pendant quatre siècles environ, les Tanites, Bubastites et Thébains des dynasties XXI à XXIII, puis les Saïtes de la XXIV^e, la Thébaine séparée du Nord et soumise, par périodes, à la puissance éthiopienne. Vers 735 se produit la première grande conquête éthiopienne, celle de Piankhi, et l'on sait, par sa grande relation de campagne, qu'il trouva l'Égypte du Nord divisée en un grand nombre de principautés. Avec la chute de l'empire thébain, dit Jéquier (*Hist. de la civilisation égyptienne*, p. 247) : « Une ère nouvelle commence, celle du morcellement de l'Égypte, assez semblable en principe à la période féodale qui sépare l'Ancien du Moyen Empire, à cette différence près que ces roitelets vivent le plus souvent en bonne harmonie les uns avec les autres, s'unissent par des mariages et se repassent sans dispute la prééminence suivant que l'une ou

équivalente, dans le texte qui nous occupe, ne peut se référer qu'à des faits véritables : c'est proprement un trait historique.

D'autres traits inspirés par une situation réelle se manifestent, un peu plus loin, dans le discours — imaginaire et conventionnel au premier chef, mais peu importe — que les conseillers adressent au roi (§ 3) pour objecter à ses intentions. Qu'ils affirment que la possession du pays est assurée de Cusæ à Éléphantine, qu'ils suggèrent, modestement, l'opportunité d'attendre une attaque éventuelle, cela est naturel, cela est de composition littéraire normale; mais que penser de ces autres indications, que sous le régime de la domination étrangère les terres des Égyptiens sont respectées — « cultivées pour nous », disent les officiers de Kamès — jusque dans le Delta, où paissent leurs bestiaux, et que nul pillage ne menace les biens des indigènes? Ce tableau prend exactement le contre-pied d'une phrase de description pessimiste mise dans la bouche du roi tout à l'heure (voir ci-dessus, noté *f*); mais l'image qu'on trouve à cette première place, la vie impossible dans le pays occupé par les Asiatiques, est bien celle qu'on s'attend, littérairement, à voir au préambule d'une relation d'entrée en guerre, tandis que les affirmations opposées font, en quelque sorte, contresens, et seraient inexplicables dans l'ordre de la composition littéraire pure, à moins d'imaginer que les conseillers qui les produisent sont de connivence avec les Asiatiques et plaident pour eux, ce qui évidemment n'est point la pensée du rédacteur. Que le pays soit paisible et respecté sous les Asiatiques, c'est une chose, en un mot, *qu'on n'invente pas*, dont l'énoncé dans un document thébain démontre la réalité,

l'autre des familles a plus de puissance sur le moment. » Déjà Maspero, en 1889. exprimait le sentiment de l'analogie de cette situation de l'Égypte, après les Ramessides, avec celle où s'était trouvé le pays entre l'Ancien et le Moyen Empire (voir Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie*, V, p. 229). Ces vues sont excellentes, mais il y faut ajouter que la condition du pays a été tout à fait la même encore dans une période intermédiaire, celle qui s'étend entre la fin de la XII^e dynastie et la renaissance thébaine, les dominations asiatiques du Nord tenant une place dans cette époque de fractionnement paisible.

et qui confirme de manière particulièrement affirmative ce que nous avons induit, antérieurement¹, du caractère pacifique de l'entrée en Égypte des étrangers et de l'exercice de leur seigneurie. Il est également inévitable que le rédacteur qui avait connaissance de ces conditions fût très proche des événements mêmes.

Mais cette dernière situation, qui date l'original de notre texte, ressort bien plus clairement encore de la relation qui suit (§ 5) les introductifs préliminaires. Ici, dans le fond, plus rien de fictif, et dans la forme, rien de conventionnel que les phrases et les images de la rhétorique triomphale qui habille, obligatoirement, les comptes rendus de cette nature. Ce qui nous est transmis est d'ailleurs très simple, et point autre chose, à ce qu'il semble, que le début tronqué d'un exposé beaucoup plus vaste. La descente de l'armée vers le nord s'effectue d'abord sans incidents, dépassant Cusæ, puis Hermopolis, pour trouver l'ennemi concentré à Nofirous, à une quarantaine de kilomètres en arrière de sa barrière primitive (notes *d*, *i*, *m*, ci-devant). La ville était tenue par un certain Teti fils de Pepi; on l'investit et elle est prise d'assaut, le tout, croit-on comprendre, dans l'espace d'une nuit et d'une journée. Après quoi l'on se porte sur une place de Pe-shaq, dont les défenseurs se réfugient à l'abri des murailles; et nous n'en apprenons point davantage. Très vraisemblablement, comme l'indique Gardiner, le texte de la planchette a été copié sur celui d'un papyrus, ou d'une stèle royale dressée dans le temple de Karnak; le pinceau à la main, le scribe a consigné la titulature royale, puis le texte sous-jacent tel qu'il se présentait, poursuivant ce travail jusqu'à ce que la surface du bois fût couverte d'écriture, ce qui était bien suffisant pour le défunt à qui la copie était destinée. Quant à l'inscription originale, on peut supposer qu'elle était de beaucoup plus étendue. Jusqu'où s'avança l'expédition de Kamès, on ne peut le

1. Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 199, 211 et tout le chapitre, cf. p. 534-536. Quant aux conditions générales de tranquillité dans l'Égypte divisée, voir les deux notes précédentes.

nesit-f, très différent de l'autre, il y a au premier coup d'œil les plus fortes chances pour que les deux titulatures n'appartiennent point au même personnage¹. Les deux Kamès ainsi différenciés sont certainement très voisins, étroitement apparentés par la commune forme en (X)-*khopir-re* de leurs noms solaires; leur dualité n'est point surprenante lorsqu'on songe aux nombreux princes Ahmès qu'on rencontre à la même époque et dans la même famille², et si l'on objectait que, parmi ces Ahmès, un seul a porté la couronne, il faudrait répondre que ce n'est point complètement exact, étant donné le personnage pharaonique, connu d'autre part, de cet Ahmès qui avait un nom solaire *Souazenre* ou *Nofirkare*. Historiquement, les deux rois Kamès se profilent sur le même plan, intercalés entre Skenenre Tiouà et le fils très probable de Tiouà, Nibpehtire Ahmès; et le plus important d'entre eux, à présent, paraît être le héros de l'offensive en Moyenne Égypte. Sa conquête, nous le notions tout à l'heure, s'est peut-être avancée jusqu'à Memphis; du côté du sud, son inscription nous apprend qu'il régnait jusqu'à la cataracte (texte, note *k*), et qu'à son époque, par conséquent, était parachevé ce long travail de la reconstitution de la Haute Égypte dont nous avons noté les étapes sous les Thébains des deux siècles antérieurs, depuis les Antef qui accusent l'existence de plusieurs « rois du Sud », par les Sebekemsaf qui s'allient aux princes indépendants d'Elkab, jusqu'aux rois Sebekhotep qui arrivent à faire du prince d'Elkab un simple gouverneur³. Ne nous y trompons point, d'ailleurs, et n'allons pas attribuer au conquérant Kamès le mérite d'avoir supprimé l'extraordinaire fourmillement pharaonique qui prospérait, d'un bout à l'autre du pays, sous Khanofirre Sebekhotep

1. A cela ne contredit point que la titulature de *Ouazkhopirre* soit quelque peu fluctuante, et que ce Pharaon, sur certains de ses objets, porte dans le deuxième cartouche, au lieu du nom de *Kamès*, ceux de *Pa-hik-ken* ou *Pa-hik-à* (Weill, *loc. cit.*, p. 229-230) : comme on vient de le dire, le Kamès de la planchette peut fort bien être différent de tout roi Ouazkhopirre.

2. Weill, *loc. cit.*, voir simplement à l'Index, p. 929.

3. *Ib.*, voir de préférence le résumé synoptique des pages 542-550.

lui-même; car cette situation était encore tolérée par Nibpehtire Ahmès¹, au moins dans la forme, et au début de son règne.

Avant de quitter le sujet, on ne peut se dispenser de demander, enfin, ce qu'il en était, au temps des Thébains Kamès et Ahmès, de ces Pharaons *Apopi* et *Khian* qui régnaient, d'après leurs monuments, à Tanis ou dans le Delta oriental, que la relation manéthonienne connaît comme *rois des Hyksôs dans Avaris*, mais qui sont si complètement absents des relations de guerre de Kamès et d'Ahmès contre les Avarites. L'inscription de Kamès, étant un document historique, à peu de chose près contemporain des événements rapportés, a également la qualité d'une *source traditionnelle première*, et ainsi peut éclairer les faits de l'*histoire de la tradition* comme ceux de l'*histoire des événements* proprement dite.

Ayant longuement analysé, ailleurs, le début du *conte d'Apopi et de Skenenre* qu'on trouve au papyrus Sallier 1, non sur la base de considérations historiques quelconques, mais par les voies tout à fait autres de la critique textuelle, et principalement en rapprochant, de celui de Sallier 1, un autre texte de la XX^e dynastie, celui de la proclamation triomphale de Ramsès III au début du papyrus Harris², nous avons abouti à apercevoir que la version de Sallier n'était pas une forme primitive, mais une combinaison complexe obtenue en introduisant dans le préambule d'une histoire de guerre de *Skenenre, roi du Sud, contre Apopi, roi du Nord*, des éléments empruntés à une autre histoire de guerre du *roi du Sud contre Avaris*. Nous avons pu préciser que dans la version primitive de l'histoire *Apopi-Skenenre* ne figurait aucune mention précise de villes, tandis que celle qui avait contaminé la première était l'histoire, reconnaissable d'autre part, des *Asiatiques dans Avaris*,

1. Weill, *loc. cit.*, p. 540-542.

2. Weill, *Fin du Moyen Empire*, p. 54-68.

ennemis désastreux de l'Égypte et du roi de Thèbes ¹. Mais cette dernière histoire simple était seulement restituée, extraite, induite; nous n'en retrouvons que des lambeaux toujours adaptés à d'autres objets. Or, que nous apporte l'inscription de Kamès? La mention explicite des *Asiatiques*, dont le chef réside dans Avaris, contre lesquels le roi de Thèbes part en guerre. Cette vérification d'une opération d'analyse textuelle pure est assez satisfaisante; pour avoir récupéré les sources plus ou moins lointaines du complexe de Sallier 1, il ne nous manque plus, désormais, qu'un texte qui relaterait le différend de Skenenre Tioua et d'un roi Apopi sans que la mention d'Avaris intervienne. Mais, dès à présent, nous croyons pouvoir tenir pour assuré que c'est dans des documents du genre de l'histoire de Sallier 1, et, par l'effet de contacts du même ordre, qu'*Apopi* est devenu roi d'Avaris et *Hyksôs*, c'est-à-dire Asiatique, comme il a passé dans l'histoire, utilisée de la manière qu'on sait, que Manéthon a recueillie.

Voilà pour l'histoire de la tradition. Quant à l'histoire proprement dite, dont les faits peuvent d'ailleurs être considérés comme ceux de la tradition à leur origine, la circonstance remarquable qui apparaît est également celle du manque de toute relation visible entre les gens d'Avaris et les Pharaons de la dynastie des Apopi. Chez Kamès, nul personnage de cette famille n'est connu ²: « Un prince dans

1. Rappelons que nous sommes allé plus loin dans l'analyse, et que, dans la forme prototypique de l'histoire d'Avaris et des Asiatiques d'où les textes de Sallier et de Harris procèdent, nous avons séparé les éléments appartenant au vieux développement de la *désolation*, dans la littérature du Moyen Empire, et l'élément postérieur, spécial au Nouvel Empire, qui est celui d'Avaris et de son roi impie. Voir *loc. cit.*, p. 42-44 et 65, et, pour une trace du thème de la *désolation* dans l'inscription historique de Kamès, cf. le texte ci-avant, note f.

2. On ne saurait accepter, en effet, comme par exemple fait Newberry (*loc. cit.* dans *P. S. B. A.*, 35 [1913], p. 117 et suiv.), de retrouver un *Apopi* royal dans la mention du *Teti fils de Pepi* qui commandait dans la ville de Notirous; le style et la graphie témoignent qu'il est question, à cette place, d'un personnage non princier, et d'ailleurs on possède de nombreux scarabées du type exotique où apparaît le nom de *Pepi* avec ou sans le cartouche, sans que ce nom ait rien à voir, sans nul doute, avec celui des Apopi pharaoniques. Citons, d'après Petrie (*Scarabs and Cylinders with names*, 1917,

Avaris, qui est Asiatique, un autre en Nubie, qui est Nègre ! » Dans le récit de la guerre d'Ahmès, les Avarites ne sont point qualifiés plus précisément, et c'est seulement par la liste nominative des esclaves attribués en prise à Ahmès d'Elkab qu'on aperçoit qu'il y avait parmi eux des Asiatiques¹; on retient, en tout cas, qu'il n'est fait aucune allusion à des personnages ou institutions pharaoniques rencontrées dans le Delta. Or, est-il possible d'admettre que des rois Apopi aient subsisté, dans leur palais de Tanis ou de Bubaste, sans intervenir de manière ou d'autre dans les événements de guerre qui débordaient leur domaine, et si complètement oubliés que le conquérant thébain ne mentionne même pas leur existence ? Malgré le désintéressement politique dont était capable un petit Pharaon dans l'Égypte émiettée de cette époque, un pareil effacement est invraisemblable, et il semble qu'on ne puisse éviter de conclure qu'au temps de Kamès et d'Ahmès, il n'y avait point d'Apopi en Basse Égypte. Comme, d'autre part, l'existence historique de cette famille des Apopi et Khian est extrêmement certaine, nous devons dire qu'au temps de Kamès *elle était déjà éteinte* et sa domination périmée, et que le groupe de ces rois du Delta remonte, par conséquent, au-dessus d'une limite dont la fin du règne de Tiouâ est la position la plus basse possible.

Cette constatation est susceptible de porter assez loin. Nous avons accusé, précédemment², la différenciation des

pl. XI, un beau scarabée bien dessiné, très évidemment « hyksôs » par les symboles royaux du Nord et tous les autres détails du décor qu'il porte, et qui appartient à un  . Cette titulature, qui fixe définitivement la lecture *Pepi* (à l'ex- de la même catégorie, bien à la présence d'un prince *Pepi* de l'époque « hyksôs » dans l'histoire de Kamès, du dessin et de l'orthographe, différencie nettement ces *Pepi* « hyksôs », quels qu'ils soient, des *Apopi* de la dynastie connue.



1. En dernier lieu, Gardiner, *loc. cit.* dans *Journal of Eg. Arch.*, V (1918), p. 53.

2. Weill, *loc. cit.*, p. 182 et suiv., 198.

Pharaons véritables du Delta oriental, Aknenre Apopi, Aousirre Apopi, d'autres Apopi encore et Sousirenre Khian, d'avec les chefs asiatiques, à la titulature plus ou moins pharaonisée, qui les environnent, et nous avons noté qu'entre les deux groupes de personnages, Pharaons et sheikhs égyptisés, il y avait des analogies, dont les plus visibles ressortent du fait que nombre des chefs bédouins s'arrogent le cartouche royal et un nom solaire, tel ce *Iakeb-her*, *Jacob* indubitable, qui s'appelle *Merousirre*¹, — et des contacts historiques importants, se manifestant surtout en la personne du Pharaon *Sousirenre Khian*, dont le nom personnel est d'un Asiatique. Tout cela reste vrai. Mais nous avons considéré les rois Apopi et Khian comme *succédant* aux Asiatiques immigrés d'une première période: c'est ce classement chronologique qu'il convient de rectifier de manière notable.

Il n'est point question de renverser simplement les termes, pour admettre que les Apopi-Khian sont venus d'abord et les Asiatiques ensuite: n'oublions pas que les Asiatiques, caractérisés par les scarabées du type exotique qu'on connaît bien, se montrent dès le temps de Khanofirre Sebekhotep². Mais qu'ils soient dans le Delta à cette date, et que sous Kamès et Ahmès on trouve les Thébains en guerre pour leur reprendre la Moyenne et la Basse Égypte, cela démontre que leurs dominations couvrent, chronologiquement, toute la période intermédiaire, où nous ne pouvons que constater que les Pharaons tanites prennent place à côté d'eux, puis disparaissent avant eux, dans des conditions dont nous entrevoyons seulement les lignes générales.

Ce qu'on croit comprendre, et on le peut noter à titre de première esquisse, c'est que vers l'époque des Sebekhotep de Thèbes, au déclin de leur puissance peut-être, la royauté des Apopi s'est organisée dans une grande ville du Delta oriental, au milieu des Asiatiques, qu'elle utilisait sans

1. Weill, *loc. cit.*, p. 184 et suiv., cf. le tableau récapitulatif de la p. 548. troisième colonne.

2. *Ib.*, p. 246-249, 452-454.

doute; que par la suite des années les chefs étrangers se sont affermis, ont gagné en puissance et entouré la royauté de manière telle que l'un d'eux, à la fin, a pu s'asseoir sur le trône; qu'après cela ce trône même a disparu, submergé par la multitude des seigneuries « asiatiques » qui sont tout ce que les Méridionaux connaissent dans l'Égypte du Nord à partir du règne de Kamès.

Quels furent, cependant, les rapports de ces Apopi pharaoniques plus ou moins éphémères, avec les Thébains? Si les formes originales d'où le conte du papyrus Sallier procède ont un fondement historique, *Apopi* a été en guerre avec Skenenre Tiouà. Avait-il poussé jusqu'aux extrémités de la Haute Égypte, comme paraissent en témoigner les pierres de Gebelein aux noms d'Aousirre Apopi et de Sousirenre Khian? Cela est possible. Il reste seulement nécessaire, en même temps, de ne pas perdre de vue ce que tous les indices concourent à nous faire voir pour la période de deux siècles allant des Antef aux premiers artisans de la restauration thébaine, à savoir, le caractère paisible et accepté de la division du pays entre un nombre quelconque de dominations pharaoniques; car certaines indications, déjà envisagées par nous antérieurement¹, semblent montrer que les Pharaons de Tanis, effectivement contemporains de la famille de Tiouà, auraient été en relations amicales avec elle comme il avait lieu partout ailleurs et d'habitude. Cela résulte du choix des noms solaires de *S-ousir-n-re* Khian et d'un petit prince de ses contemporains qui s'appelle *S-kha-n-re*, dans la forme caractéristique *S-[X]-n-re* qui est celle des noms solaires de *S-ken-n-re* Tiouà et de plusieurs personnages de son groupe; de quoi on rapproche l'analogie, souvent remarquée, du même nom solaire de *S-ken-n-re* Tiouà avec celui d'*A-ken-n-re* Apopi. Et que penser d'une rencontre d'un tout autre ordre, celle d'un vase inscrit aux noms d'*Aousirre Apopi* et de sa fille *Heri* (ou *Heriti*), dans le propre tombeau d'Amenhotep I^{er},

1. Weill, *loc. cit.*, p. 202.

NOTES

DE LEXICOGRAPHIE ET DE GRAMMAIRE ARABES

1. Les oppositions de sens présentées par les أَضْدَاد ne sont pas toutes irréductibles : quelques exemples permettront peut-être de trouver la voie conduisant à la solution de cette difficulté du lexique arabe. Le mot ضِدّ lui-même, qui est un des أَضْدَاد avec ses deux sens opposés de *miṭlu-* « semblable » et de *mukhālifu-* « contraire », paraît à l'origine avoir signifié : « placé en face de, pendant de » ; l'araméen et l'hébreu *faḏ* « côté » et l'arabe *faddu-* s'y rattachent vraisemblablement. Les idées de direction, de position relative, confuses à l'origine, ne se sont précisées qu'avec le temps. C'est ainsi que la position géographique exprimée par un mot commun comme *alqiblatu* différerait selon les pays.

Le verbe I *djāna* (rac. *djwn*) « être noir », V 1° « blanchir, badigeonner en blanc (la porte d'une mariée) ; 2° noircir (la porte d'un mort) » est aussi un ضِدّ caractérisé. Le sens primitif a été visiblement « mettre en couleur », d'où spécialement « en blanc » pour une mariée ; « en noir », couleur de deuil, pour un mort, et l'origine iranienne du verbe arabe ne fait plus de doute : zend *gaona*, pahlavi *gōn* « couleur ».

Le verbe I ظَهَرَ : « 1° apparaitre, briller, luire ; 2° disparaître, sortir » = un protosémit. *ṣhahāra* « briller, luire », sens primitif attesté par l'hébreu *śōhar* « lumière » = protos. *ṣhūhru* — et le nom au duel *ṣāharāyim* « midi », l'arabe الظُّهْر « midi », c'est-à-dire temps du plus grand éclat du

soleil; et d'où probablement aussi الظَّهْر « le dos », proprement la partie apparente de l'animal, du mouton, etc. Le sens de « disparaître » est une variante du sens de « paraître » passé par le sens de « sortir » qui est aussi « paraître », mais « au dehors ».

Certains verbes, quoique non classés parmi les أَضَاد, mériteraient d'en faire partie : ainsi I *hawā yahuwī* : « 1° se précipiter d'en haut, fondre sur une proie (: oiseau); 2° s'élever (: oiseau) » et « 1° se lever; 2° se coucher (: astre) », tout s'explique en admettant que ce verbe est un dénominatif de *hawā'u* « air, espace entre le ciel et la terre ».

I *bāʿa yabiʿu* « vendre; acheter »; mais plus anciennement « passer un contrat » avec quelqu'un, sens conservé à la III^e forme qui y a ajouté le sens secondaire d'« élire quelqu'un au rang de *khalīfat* ».

I *bāna yabinu* « être séparé, éloigné; se séparer, quitter; être clair, évident, paraître ». A première vue, « paraître » et « s'éloigner » se contredisent, mais, l'idée de « être placé entre » étant fondamentale, l'idée d'être évident, de paraître en dérive secondairement.

2. La particule *sa* devant l'indicatif aoriste sert à exprimer le futur précis, ou prochain, ou certain, ce en quoi elle se distingue de l'adverbe *sawfa* exprimant le futur lointain. Par son emploi, *sa* ne saurait être assimilé à la préformante de la voix causative (اَفْعَال du protos.) conservée à la X^e forme arabe; elle ne peut être que la forme réduite d'un ancien verbe comme le *ba* et le *ša* des dialectes arabes modernes servant à exprimer le futur certain et se plaçant devant l'aoriste. En *ʿamān* : *baʿāgi* « je viendrai », *bansāwwi* « nous allons faire » : ce *ba* با dérive de أَبَى *abā* « vouloir », sens que seul a perdu l'arabe classique; au *yaman* : *šaʿāgi* « je viendrai certainement », *šaʿākul* « je vais manger », ce *ša* se rattache de même au verbe شَاء *šāʾa* « vouloir »; l'anglais, le persan et le grec moderne emploient de même le verbe vouloir comme auxiliaire du futur.

Le *sa* de *saʿaʿalu* « je vais faire » ou « je ferai certaine-

ment » me paraît se rattacher à un verbe d'intention *sa'a yas'u*, proche apparenté à سَأَى *sa'a yas'a* « courir » (cf. سعى « s'efforcer; courir » et signifiant « se proposer, avoir l'intention; courir », de sorte que *sa'af'alu* signifiait à l'origine : « je me propose, j'ai l'intention de faire », d'où « je ferai certainement »).

3. Origine des spirantes arabes. — La spirantisation des muettes en sémitique est un fait très ancien, constaté en cananéen et en araméen, peut-être même en assyrien : il semble même avoir succédé à l'aspiration; son caractère est purement euphonique, un fait d'assimilation partielle causée par une voyelle placée devant une muette. L'arabe semble avoir de bonne heure abandonné cette transformation euphonique des muettes; la raison en est peut-être dans le fait que l'arabe et aussi l'araméen ont transformé certaines aspirées du protosémitique en spirantes, et que parmi elles le *θ* et le *ð* correspondant aux aspirées du *σ* et du *ζ* (sonore du *σ*) se seraient confondus avec le *t* et le *d* aspirés, puis spirantisés après une voyelle; mais, tandis que l'arabe renonçait à aspirer et spirantiser les muettes précédées d'une voyelle, l'araméen continuait ce procédé, mais désaspirait le *θ* et le *ð*, de sorte que ces deux langues par des moyens différents arrivaient au même but : la suppression de la confusion.

Après avoir professé que dans les équivalences *s* assyrio-cananéen = *θ* arabe = *t* araméen, *z* ass.-can. = *ð* arabe = *d* aram., *f* (*s*) ass.-can. = *θ* arabe = *t* aram., *f* ass.-can. = *ð* arabe = *d* aram., ce sont les sifflants *š z s f*, qui représentaient le protosémitique, on a, par une réaction naturelle mais excessive, admis que le protosémitique avait les mêmes spirantes que l'arabe. Il me semble que, pour remonter au protosémitique ou au sémitique commun, il faut remonter d'un étage au-dessus du système phonétique de l'arabe.

Pour concilier ces correspondances phonétiques du groupe assyrio-cananéen et du groupe araméen-arabe, il faut admettre les sifflantes aspirées suivantes : *sh* ou le *samex* as-

piré, $\underline{z}h$ ou l'aspirée du $\underline{z}$, sonore du *amex*, fh ou aspirée du ص , zh ou aspirée du z emphatique.

L'arabe aurait transformé ces aspirées en spirantes, et l'araméen aurait retransformé ces spirantes en aspirées éphémères, c'est-à-dire en aspirées qui devaient perdre presque aussitôt leur aspiration pour devenir les dentales non aspirées $t, d, \text{ṭ}, *d$, de sorte que le tableau des sifflantes devrait être constitué ainsi :

NON ASPIRÉES	ASPIRÉES			
protosémitique	ass.-can.	protos.	arabe	araméen primitif actuel
$\sigma = \text{amex}$	$\dot{s}$	σh	θ	$*th$ t
$\underline{z}$ ou σ sonore	$\dot{z}$	$\underline{z}h$	δ	$*dh$ d
f ou ṣ	f	$\underline{f}h$	θ	$*th$ ṭ
z	f	zh	δ	$*dh$ $*d$ ع

Le protosémitique aurait donc possédé la sonore du ص , dont les traces se retrouvent en arabe et en araméen; le $\dot{s}$ ass.-can. = θ arabe est l'aspirée du σ , le $\dot{z}$ ass.-can. = δ arabe est la désaspiration du $\underline{z}h$ protosémitique.

Cette manière de reconstituer les sifflantes aspirées du sémitique m'a permis; — c'est du moins ma conviction personnelle, — d'apporter plus de clarté et de rigueur dans les recherches étymologiques intéressant le lexique arabe et sémitique, comme j'essaierai de le démontrer un jour, et d'expliquer nombre de faits qui restaient obscurs avec les deux systèmes précités de correspondance des sifflantes et dentales.

4. Des mots bilittères. — On a contesté l'existence de racines bilittères en prétendant tout ramener à des racines de trois lettres; les noms bilittères primitifs tels que *yadu-* « main », *damu-* « sang », **imu-* ou **umu-* « mère », *binu-* ou *bunu-* ou *banu-* « fils », **imu-* ou **umu* « nom », **an-atu-* « année » ont été ramenés à des verbes trilittères d'une façon peu convaincante. Si l'on admet comme point de départ du langage humain l'usage de monosyllabes, il faut bien admettre aussi que les Sémites n'ont pu atteindre la période trilittère

di- ou trisyllabique sans traverser la période intermédiaire des mots bilittères monosyllabiques et dissyllabiques : les premiers seraient des mots formés de deux consonnes encadrant une voyelle brève comme les impératifs *mut*, *mīt*, *mat*; les seconds seraient les thèmes verbaux d'aoristes comme *ya-mātu* « mourir », *ya-hābu* « donner », *ya-shibu* « s'asseoir », et les thèmes nominaux comme *ghādu-* « lendemain », *lidatu-* « enfantement », et les noms cités plus haut.

Il a certainement existé une conjugaison bilittère, et les éléments pour la reconstituer nous sont donnés par les verbes *mīāl* ou « similaires », *ʿadjwaf* ou « concaves », *nū-qif* ou « incomplets », *mudāḡaf* ou « géminés » des diverses langues sémitiques. Si l'on prend le verbe araméen *baʒz* « piller » à la I^{re} forme, on remarque qu'au passé de géminé il redevient bilittère devant une désinence consonantique : *baʒst baʒsti*, *baʒstūn baʒstēn*, *baʒsnan*, où le deuxième *z* n'est plus prononcé s'il l'a jamais été; à la première personne du singulier *beʒzēθ*, pour conserver son aspect géminé, il emprunte la forme d'un verbe « incomplet » à la manière de l'hébreu et de l'arabe non classique; à l'impératif et à l'aoriste, il se conjugue en « concave » : ces inconséquences sont un exemple des tâtonnements qui ont marqué le passage de l'époque bilittère à la trilittère. L'aoriste de la conjugaison bilittère se trouve entièrement conservé dans les verbes similaires à première *w* ou *y* : arabe *ya-lidu*; impératif *lid*. La conjugaison bilittère devait avoir l'aspect suivant à la I^{re} forme :

Impératif : *lid lidi*; *lidū lidna*.

Aoriste : *yalidu talidu*; *talidu talidi(na)*; *ʿalidu*; plur. *yalidū(na)*, *yalidna* ou *yalidāna*; *talidū(na)* *talidna* ou *talidāna*; *nalidu*.

Passé : *bāza bāzat*; *bāstā bāsti*, *bāskū* ou *bāstū*; plur. *bāzū bāzā* ou *bāzn*; *bāstūmū bāstinna*; *bāsnā*.

Le duel a été laissé de côté, comme n'étant pas d'un usage général; les longues finales ne représentent que des semi-longues non accentuées. Mais cette conjugaison n'a sans

doute pas conservé longtemps son caractère primitif, car, l'accent aidant, la seconde radicale s'est renforcée en se redoublant (conjugaison géminée), ou la voyelle interne s'est allongée, et *yaqûmu yabînu* sont devenus *yaqûmu yabînu* (conjugaison concave). Il reste à expliquer la formation des verbes *nāqif* et *mîāl*.

Les verbes *mîāl* ou à 1^{re} radic. *w* ou *y* ne sont restés bilittères qu'à l'aoriste; pourquoi sont-ils devenus trilittères au passé? En vérité, ils ne sont pas plus trilittères au passé qu'à l'aoriste, ils sont restés bilittères tout comme à l'impératif. Voici une explication que je propose, elle paraîtra un peu hardie. Prenons l'arabe *waqada yaqîdu qîd* « être allumé », ou mieux en rangeant les temps du verbe dans ce qui me paraît être l'ordre chronologique : impér. *qîd*, aor. *yaqîdu*, passé *waqada*, et comparons avec l'hébreu I *yāqāḏ* « brûler » et le syriaque I *yîqeḏ*, et supposons la forme en *y* primitive, nous aurons en protosémitique *qîd yaqîdu yaqāda* : il ressort de là que l'impératif bilittère est l'origine, la racine du verbe, que les deux autres temps s'en sont formés par la préfixation de *ya*, que le passé n'est autre qu'un aoriste avec remplacement, suivant un principe d'opposition de sons correspondant à une opposition de sens, de l'*i* ou l'*u*, de l'aoriste premier par l'*a*, seule voyelle restée disponible. Une conséquence inattendue de cette hypothèse est que les deux temps à préfixes du verbe assyrien *ikûn ikân* (= primitivement *yakûnu yakânu*) sont réellement deux aoristes existant déjà à l'époque bilittère, et que l'assyrien n'a rien innové, sinon le déplacement des valeurs temporelles. *Yakânu* devenu *ikânu* en assyrien est devenu plus tard *kâna* en passant par *yakâna*, et le *yaqāda* protosémitique, *yāqāḏ* hébreu, est sorti de *yaqādu*; il reste à expliquer le passage de l'aoriste II *yaqādu yakânu* au passé définitif *yaqāda* et *kâna* : l'opposition vocalique de *yakûnu yaqîdu* d'une part et de *yakânu yaqādu* de l'autre, augmentée de l'opposition de sens, a dû être la cause principale de l'unification de la vocalisation, et a pu déterminer une assimilation au profit de la finale : *yakâna yaqāda*. Mais

tandis que les verbes dits à 1^{re} *w* ou *y*, en réalité à 1^{re} *y* seulement, conservaient leur préfixe d'aoriste comme nouvelle radicale, ceux à 2^e *w* ou *y*, se contentant de l'allongement de la voyelle interne, rejetaient le préfixe comme alourdissant le thème du passé sans utilité pour le rythme du mot; les verbes géminés, ceux à 3^e radicale faible, ceux à *hamza*, ceux à 1^{re} *nūn*, firent de même pour des raisons analogues.

Il reste une dernière difficulté, celle du *w* comme première radicale dans certaines langues en regard du *y* des autres, et du *w* apparaissant dans les langues mêmes qui ont *y* à la 1^{re} forme au *qal*. Or, ce *w* secondaire s'est formé aux formes dérivées II, III, IV, où le préfixe de l'aoriste est vocalisé en *u* : ainsi l'aoriste de IV *yūqidu* à l'actif (hébreu **yōqîd*, araméen *nawqeð* avec emprunt de *ō* et *aw* au passé de cette forme) et *yūqadu* au passif viennent après contraction de **yuwqidu* et **yuwqadu*, lesquels résultent de l'assimilation du *y* au *ḍamma* du préfixe dans les aoristes plus anciens **yuyqidu* et **yuyqadu*. C'est de **yuwqidu* et **yuwqadu*, formes de transition, que s'est dégagée une racine *wqd* qui a donné le passé IV **awqada* en arabe, *hōqîd* en hébreu, **awqeð* en araméen; en arabe, la IV^e forme a réagi sur la 1^{re} en créant un passé *waqada* qui a supplanté l'ancien *yaqada* conservé par l'hébreu et l'araméen.

L'arabe dialectal présente le même fait pour les verbes à 1^{re} *hamza* : II *wadda* « faire parvenir », de أَدَّى; III *wākhad* « réprimander », de أَخَذَ.

Origine des verbes *nāqif'* ou à 3^e rad. *w* ou *y*. — Elle présente une grosse difficulté : l'avance inexpiquée de l'accent jusque sur la syllabe finale entraînant à sa suite la perte de la voyelle finale *u* de l'aoriste, et l'avance de la voyelle interne.

Partant d'une racine bilittère *rm* « lancer », nous aurions dû avoir : impér. *rim*, aor. *yarīmu*, aoriste postérieur à sens passé *yarāmu*, participe actif *rāmu*; mais, à cause de la progression de l'accent, nous avons eu d'abord *rīmi*

yarⁱmi yar^amā rāmi (ici le participe semble avoir conservé l'accent à sa place par nécessité sémantique).

Ces verbes font l'effet des verbes à 3^e radic. *hamza*, avec lesquels ils se sont confondus en araméen et en arabe moderne : cela permet de supposer que les verbes *nāqif* sont en vérité des verbes qu'on a essayé de rendre trilittères par l'addition d'une semi-voyelle *w* ou *y*, essai qui n'a réussi qu'imparfaitement, et que la progression de l'accent a eu pour cause l'allongement du mot par l'addition d'une syllabe; de sorte que *yaghzû* serait sorti de *ya-ghuzû-wu*, et *yarmi* de *ya-rîmi-yu*. Mais alors cette seconde hypothèse nous interdirait d'y voir des verbes bilittères, du moins sous leur forme actuelle, et même on pourrait considérer les verbes *nāqif* comme entrés dans la voie trilittère plus complètement que les autres verbes faibles; le verbe *baqiya*, comparé à son aoriste *yabqā*, nous révèle une tentative plus complète que *ramā*, mais appartient aussi à une époque plus récente.

Les diverses objections élevées contre la thèse des racines bilittères se fondant sur l'antériorité d'un verbe *mīta ya-mātu* « mourir », par rapport à *māta yamātu*, sur l'impossibilité d'extraire ce dernier d'ailleurs que de l'infinitif *mawtu-*, sur la priorité des formes nominales à diphtongues, sur l'opposition des verbes à media *w* et media *y* incompatible avec cette thèse, sont plus spécieuses que solides, mais leur discussion exigeant un certain développement ne saurait trouver place ici.

A. BARTHÉLEMY.

LE GROUPEMENT DES LANGUES SÉMITIQUES¹

D'ordinaire on répartit les langues sémitiques d'après la situation géographique où se trouvaient, pendant la période littéraire ou épigraphique, les peuples qui les ont parlées. Ainsi, la grammaire hébraïque de Gesenius-Kautzsch² les divise en quatre branches principales : I. Méridionale, comprenant l'arabe, le sabéen (ou moins exactement l'himyarite)³ et l'éthiopien ou geez. — II. Centrale (cananéenne), comprenant l'hébreu, le phénicien avec le punique et les autres dialectes tels que le moabite. — III. Septentrionale ou araméen, comprenant deux variétés : *a*) l'araméen oriental (syriaque, mandéen, talmudique de Babylone); — *b*) l'araméen occidental ou palestinien (biblique, papyrique, targoumique⁴, talmudique de Jérusalem, samaritain, nabatéen, palmyrénien). — IV. Orientale ou assyro-babylonien. Ces quatre branches sont réunies en deux groupes : méridional (branche I) et septentrional (branches II à IV). Toutefois, en note, Kautzsch rappelle que F. Hommel⁵ oppose

1. Sur « le problème de la parenté des langues », voir l'article publié par A. Meillet dans la *Scientia*, VIII (1914), p. 403-425.

2. 28^e édition, 1909, p. 2-3.

3. Il faudrait dire *yéménite* arabe du (Sud), car le sabéen n'était que le dialecte de Mârib. D'autres sont le minéen, le katabanique, le hadramautique. Le nom de Himyar, qui a absorbé Saba dans la légende arabe, ne s'appliquait primitivement qu'à une petite région, située au sud des Sabéens, et dont la principale ville était Thafar. Très peu d'inscriptions en proviennent.

4. Les Targoumim les plus anciens (Onkelos, Jonathan) appartiennent, en réalité, au dialecte oriental.

5. Kautzsch cite le *Grundriss der Geographie und Geschichte*, 1904, p. 75

tout le groupe de l'ouest (branches I-III) à la branche de l'est (IV). C. Brockelmann¹ se range à l'opinion de Hommel, et le classement des dialectes ne diffère pas sensiblement chez lui de celui de Kautzsch.

Toutefois, A. Jeremias, en 1906², a observé qu'il serait plus important d'établir les rapports généalogiques des différents dialectes que de les classer au point de vue géographique. Déjà en 1894³, j'ai fait remarquer que la position géographique des peuples à un moment donné ne prouve nullement la parenté des langues qu'ils parlent, car les peuples changent de place avec facilité. Ce sont les phénomènes linguistiques en eux-mêmes qu'il faut étudier pour voir comment on doit grouper les dialectes. Comme Hommel, j'ai pensé que l'assyro-babylonien doit être séparé du groupe arabe-cananéen-araméen, mais j'ai émis l'opinion que l'éthiopien n'est pas un simple rameau de l'arabe et que c'est une branche spéciale qui se rapproche de l'assyro-babylonien, de sorte que les langues sémitiques forment deux groupes, l'un comprenant l'arabe, le cananéen et l'araméen, et l'autre, l'éthiopien et l'assyro-babylonien. On peut, si l'on veut, appeler l'un occidental-septentrional et le second oriental-méridional, à la condition de ne pas donner à ces désignations géographiques plus de valeur ni de précision qu'elles ne comportent. Comme les œuvres de philologie sémitique semblent ignorer cette thèse, il ne sera peut-être pas inutile de la reprendre ici en l'étayant de nouveaux arguments.

et suivantes. C. Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, 1907, p. 6, mentionne les *Aufsätze und Abhandlungen* (1892), p. 92-123. Mais les premières pages de ce travail ont déjà été publiées par Hommel en 1885, dans les *Etudes archéologiques...* dédiées à Leemans, p. 127-129.

1. L. c.

2. *Theologische Literaturzeitung*, p. 291.

3. Article Hébreu dans la *Grande Encyclopédie*. Nous aurions naturellement des modifications à y faire. Notamment nous avons eu tort de contester l'existence de la prosodie biblique, dont Ley, *Grundzüge des Rhythmus*, 1875, a montré la nature. Déjà au XVI^e siècle, Azaria de Rossi, *Meor Enayin*, 1573, livre III, ch. 60, avait reconnu deux des rythmes principaux.

Il faut naturellement, dans la linguistique, distinguer entre la lexicographie et la grammaire. La ressemblance que deux langues peuvent présenter dans le vocabulaire n'a qu'une importance de second ordre, lorsqu'il s'agit d'en déterminer la parenté, tant il y a de causes qui font passer les mots d'un parler dans un autre et qui diversifient les expressions d'une même idée. Dira-t-on, par exemple, que l'anglais est parent du français, parce que les deux langues ont un nombre extraordinaire de termes communs ? Hommel, voulant montrer que l'assyrien occupe une place à part dans les langues sémitiques, insiste sur ce que l'assyrien n'a pas de mot pour le chameau et a un mot particulier pour le vin. Mais de l'absence d'un terme on peut tout au plus conclure que le peuple à qui ce terme manque s'est séparé de bonne heure des autres, ce qui est un fait historique, mais non linguistique. Quant à la différence de terme pour exprimer une idée usuelle, qu'en peut-on déduire, quand on sait que le verbe « être » se dit autrement en phénicien qu'en hébreu et que le terme usuel pour cheval n'est pas le même en arabe qu'en hébreu et en araméen ?

C'est donc sur le terrain grammatical qu'il faut se placer pour apprécier le degré de parenté des dialectes, et dans la grammaire il convient d'envisager les phénomènes phonétiques et morphologiques.

Les sons qui varient dans les diverses langues sémitiques anciennes sont surtout les consonnes gutturales (laryngales) et les dentales spirantes. Tandis que le yéménite (qui paraît avoir le mieux distingué les sons primitifs, car il compte vingt-neuf lettres), l'éthiopien et l'assyrien, séparent le *h* du *ħ* (l'assyrien gardant le *ħ*, mais confondant le *ħ* avec les autres gutturales), le cananéen et l'araméen n'ont qu'un seul signe pour les deux sons, p. e. *'ah* « frère » devient en hébreu et en araméen *'ah*, comme *'ahad* « un » (assyrien *'ēdu*). Mais on doit remarquer que la divergence porte sur le signe et non pas sur la prononciation. En effet, pour l'hébreu, la Septante, qui rend le signe *h* tantôt par *χ*, tantôt par l'esprit doux ou rude, atteste ainsi que le *h* avait

deux sons. Il en était certainement de même en araméen. La distinction de *ḥ* et *h* devait donc exister dans toutes les langues sémitiques.

Le yéménite et l'arabe ont des signes différents pour ' et *g*, p. e. 'ayn « œil » et *ḡaraba* « disparaître », tandis que le cananéen, l'araméen et l'éthiopien n'ont qu'une seule lettre pour les deux sons (l'assyrien confondant ' avec les autres gutturales) : 'arab comme 'ayn (assy. 'énu). Là encore, pour l'hébreu, la Septante prouve qu'il y avait jadis deux prononciations distinctes, car elle transcrit ' tantôt par γ, tantôt par l'esprit doux ou rude. Donc, en cananéen et vraisemblablement aussi en araméen, la différence avec l'arabe et le yéménite est purement graphique. Mais, pour l'éthiopien et l'assyrien, le cas n'est pas le même, car l'éthiopien, ayant emprunté son écriture au yéménite, aurait pu conserver deux signes différents, comme il l'a fait pour *ḥ* et *h*, et, d'autre part, l'assyrien aurait pu, lui aussi, donner un signe spécial à *ḡ*. Ici, la graphie peut être un indice sérieux d'une divergence phonétique.

Les dentales spirantes *ḏ*, *ṭ*, *ṣ* sont nettement séparées des sifflantes *z*, *š*, *ṣ* en yéménite et en arabe. Elles se confondent avec les sifflantes en cananéen, éthiopien, assyrien, et deviennent des dentales en araméen, p. e. yéménite et arabe *ḏakara* « se souvenir », can. *zâkar*, éth. *zakara*, ass. *zakaru*, aram. *dekar*; yém. et arabe *ṭawr* « taureau », can. *šôr*, éth. *sôr*, assy. *šuru*, aram. *tôr*; yém. et arabe *ṭill* « ombre », hébreu *šél*, éth. *šalâlôt*, assy. *šillu*, aram. *ṭellâlâ*. Ici aussi on peut se demander jusqu'à quel point on peut identifier la graphie avec la prononciation. La transcription de *š* par *t* dans Tyr et par *s* dans Sidon, que nous rencontrons chez les géographes grecs, nous montre que le cananéen, lui aussi, distinguait *ṭ* de *š*. Toutefois il est indéniable que les spirantes ont évolué en hébreu, éthiopien et assyrien dans une direction et en araméen dans une autre.

Le son *ḏ*, distinct en yéménite, en arabe et en éthiopien, se confond avec *š* en hébreu et en assyrien, et devient d'abord *q*, puis ' en araméen, p. e. yém. et arabe *waḏa'a*

« sortir », éth. *wade'a*, hébreu *yâšâ'*, assyr. *'ašû*, aram. *weqa'*, puis *we'â*. Ici les langues, tout au moins pour la graphie, se divisent en trois groupes : sud, nord, nord-ouest.

Les sons *ś* et *š* cananéens (*ś*, puis *s* et *š* en araméen) correspondent à *š* et *s* en yéménite, en arabe et en éthiopien¹, et deviennent tous deux *š* en assyrien, p. e. racine hébr. *šyb* « cheveux blancs », aram. *syb*, yém., arabe et éth. *šyb*, assyr. *šyb*; rac. hébr. et aram. *šnn* « dent », yém. *šnn*, arabe et éthiopien *snn*, assyr. *šnn*. Ici encore trois groupes : sud, nord, nord-est.

Le son *p* a disparu en arabe et en éthiopien².

Enfin, la prononciation spirante des occlusives n'est attestée qu'en hébreu et en araméen; après le son vocalique, *b*, *g*, *d*, *k*, *p*, *t* se prononcent *b̄*, *ḡ*, *d̄*, *k̄*, *f̄*, *t̄*; p. e. hébr. *bēgēd̄*, aram. *keṭāb̄*.

Tandis que les derniers phénomènes réunissent des parlers de peuples voisins (Arabes et Éthiopiens, Hébreux et Araméens) et qui, par conséquent, ont pu agir l'un sur l'autre et avoir une évolution commune, d'autres, probablement beaucoup plus anciens, joignent l'éthiopien et l'assyrien, qui tantôt s'accordent avec l'arabe, tantôt s'en écartent. Une fois (pour *ḏ* et *ṣ*) on voit l'éthiopien distinguer ce que l'assyrien confond. On pourrait s'expliquer le fait par l'influence arabe, mais on peut aussi se demander s'il s'agit de prononciation différente ou de graphie insuffisante. Donc l'examen des phénomènes morphologiques avérés tend plutôt à rapprocher l'éthiopien de l'assyro-babylonien que de l'arabe.

La morphologie nous permet d'arriver à des conclusions bien plus affirmatives. On a cru devoir déduire de l'emploi très étendu qu'a, en arabe et en éthiopien, le pluriel interne ou brisé, c'est-à-dire formé par le changement de radical, une parenté étroite de ces deux langues. On a dit que ce

1. En hébreu (et en araméen), le signe *ś* est le même que celui de *š*, et n'a été distingué que tard par les Masorètes à l'aide du point diacritique placé respectivement à gauche ou à droite. En arabe le signe *s* provient de *š*, et, en éthiopien, de *ś*, tandis que l'ancien signe *s* a disparu.

2. Le son *p*, en éthiopien, ne se rencontre que dans les mots étrangers.

phénomène n'existait en hébreu et en araméen qu'à l'état embryonnaire. Mais on peut tout aussi bien admettre que, primitivement, ce pluriel était usuel dans tous les dialectes et que, dans quelques-uns d'entre eux, il a été, suivant une loi naturelle, de plus en plus supplanté par le pluriel externe, c'est-à-dire formé à l'aide de terminaisons. De fait, en hébreu, un collectif tel que *zēkār* « population mâle » est bien le pluriel de *zākār* « individu mâle ». D'autre part, le plus grand nombre des noms univocaliques tels que *malk* (*mélék*) *sifr* (*séfēr*), *buqr* (*bôqēr*) ont au pluriel un radical *mlak*, *sfar*, *bqar*, ce qui constitue bien un pluriel interne, quoique devenu « mixte » par l'addition de terminaisons. Même en araméen, où les noms de ce genre semblent avoir au pluriel le même radical que le singulier, la prononciation spirante que reçoit au pluriel la troisième radicale, quand c'est une occlusive, p. e. *malḵayyā* de *malḵā*, montre que la deuxième radicale avait au pluriel, dans une période antérieure, une voyelle, le radical *mlak* devenant *malḵ*, mais non *malk*, qui est le thème du singulier¹. La disparition plus ou moins complète du pluriel interne dans certaines langues peut, d'ailleurs, s'expliquer par la séparation des peuples sémitiques. Les Assyro-babyloniens, éloignés les premiers de l'habitat commun, l'ont perdu entièrement. Les Cananéens et Araméens, qui ont émigré plus tard, en ont encore des vestiges. Les Arabes et Éthiopiens, plus proches du centre linguistique, ont conservé et peut-être développé le pluriel brisé. Mais on ne peut affirmer que, lorsque les Sémites étaient encore réunis, le pluriel interne n'était pas aussi usuel chez les uns que chez les autres. Il est à remarquer d'ailleurs que l'éthiopien n'a pas la richesse de pluriels brisés que présente l'arabe, et même, en un point, il se sépare de l'arabe pour se rapprocher des autres langues, car il emploie *ân* pour le pluriel sain (externe), p. e.

1. Cette persistance de la prononciation spirante, quand la cause en a disparu depuis des siècles, est un phénomène des plus curieux. Il se peut, d'ailleurs, que la deuxième radicale ait conservé un son légèrement vocalique (*šewa* moyen).

nagadân de *nagad* « voyageur » (cf. en assyrien *ilani*, phén. *élonim*), tandis que l'arabe le combine avec le pluriel interne, p. e. *ḡilmân* de *ḡulâm* « garçon ».

Par contre, il y a des phénomènes morphologiques tels qu'on ne peut se les expliquer qu'en admettant l'existence de dialectes déjà distincts avant la séparation des peuples, et c'est sur eux que nous nous appuierons pour montrer l'accord de l'éthiopien et de l'assyro-babylonien.

Premièrement le passif interne, c'est-à-dire différant de l'actif par la vocalisation, p. e. *kutiba* « il a été écrit », dont l'actif est *kataba* « il a écrit », est très employé en arabe, en hébreu et en araméen ancien, et manque absolument en éthiopien et en assyrien¹. Il est invraisemblable que l'absence totale du passif interne dans ces deux langues soit due à une évolution semblable à celle du pluriel interne, puisqu'elle est constatée dans le parler de deux peuples séparés depuis longtemps. Il est plus naturel d'admettre que le passif interne s'est créé dans un groupe de langues sémitiques et non dans l'autre.

Un argument positif en faveur de la parenté de l'éthiopien et de l'assyrien nous est fourni par le thème du futur indicatif. Rappelons qu'en sémitique tous les thèmes tant verbaux que nominaux sont de deux sortes : univocaliques ou bivocaliques. Les thèmes univocaliques peuvent avoir la voyelle entre la 1^{re} et la 2^e radicale ou entre la 2^e et la 3^e : *pa'l*, *p'al*. Les thèmes bivocaliques peuvent avoir le ton primitif à la première ou à la deuxième voyelle : *pā'al* ou *pa'al*. On a donc quatre types primordiaux, dans lesquels le son des voyelles est variable et qui peuvent recevoir des préfixes ou des suffixes. Or, le futur (ou imparfait) indicatif en arabe, en hébreu et en araméen est tiré du thème univocalique et se distingue (ou se distinguait) de l'optatif par la présence d'une voyelle finale *u*, p. e. indicatif (*ya*)*ktub-u*, optatif (*ya*)*ktub*. L'éthiopien et l'assyrien, par

1. Les formes *utul* et *uṣuz*, où quelques-uns avaient cru voir des passifs internes, doivent s'expliquer autrement d'après les autorités les plus récentes.

contre, forment le futur indicatif à l'aide du type bivocalique avec ton sur la première voyelle, p. e. éth. *yenáger*, ass. *išákan*. Ce thème se retrouve en hébreu dans le passé dit « converti » (qui est, en réalité, un futur ayant des suffixes au lieu de préfixes). En éthiopien et en assyrien le thème univocalique sert pour l'optatif (ou subjonctif) et en assyrien aussi pour le passé, et cet emploi se retrouve en hébreu dans le futur « converti » (qui est un passé)¹. Les thèmes qui expriment le passé et le futur en sémitique avaient déjà cet emploi avant que les pronoms personnels fussent devenus des affixes, et c'est tardivement que les préfixes et suffixes ont paru jouer un rôle dans la distinction des temps. Or, quand on voit les langues sémitiques se diviser en deux groupes pour la formation du futur indicatif, il est difficile de croire que c'est par hasard que l'éthiopien et l'assyrien ont suivi la même voie, pendant que l'arabe, le cananéen et l'araméen en suivaient une autre.

Un autre phénomène très caractéristique est la combinaison des conjugaisons verbales. Le sémitique possède trois formes actives : le simple (*pa'al*), l'intensif avec sa variété le conatif (*pa'il*, *pá'il*), et le factitif (*hap'il* ou *šap'il*) et les réfléchis de ces formes. En éthiopien et en assyrien le factitif a deux formes, l'une correspondant à l'actif simple et l'autre à l'intensif, p. e. éth. *abkaya* « faire pleurer », *'ašannaya* « embellir », ass. *ušakniš* « soumettre », *ušrappiš* « élargir ». Il en est de même des réfléchis, p. e. éth. *ástarhaqa* « s'éloigner », *ástasaffana* « donner de l'espoir », ass. *ultaqšir* (pour *uštaqšir*) « rassembler », *uštabarri* « être excédé ». En outre, alors qu'en sémitique le réfléchi se forme soit à l'aide du préfixe (*hi*)*ta*, soit à l'aide du préfixe (*hi*)*na*, l'éthiopien et l'assyrien combinent les deux préfixes, p. e. éth. *tankuarkuara* « être roulé », ass. *ittaşkan* (pour *intaşkan*) « être fait ». Il est peu probable que l'éthiopien et l'assyrien soient arrivés séparément à de pareilles combinaisons.

1. Nous avons montré (*Revue des Études juives*, t. XXVI, 1893, p. 49-50) que l'optatif et le passé ne faisaient qu'un à l'origine.

Enfin, l'arabe et l'araméen ont dans les noms le pluriel externe formé par le suffixe *în'*, devenu *îm* en cananéen, p. e. ar. *kâtibîna*, aram. *kātēbîn*, hébr. *kōtēbîm*. Ce suffixe est, en outre, employé dans les nombres pour marquer les dizaines, p. e. ar. *īalātîn*, aram. *telātîn*, hébr. *šelōšîm*. En éthiopien et en assyrien le suffixe *în* est inconnu. Dans le pluriel ces langues ne connaissent que *ân*, p. e. *nagadân*, *ilâni*, et dans les nombres la dizaine est marquée par *â*, éth. *šelesä*, ass. *šalašā*².

C'est justement la distance existant entre les Assyro-Babyloniens et les Éthiopiens qui augmente l'importance des faits que nous signalons, puisque l'accord entre les langues ne peut s'expliquer par l'influence du voisinage. Il paraît donc établi que l'éthiopien et l'assyrien constituent un groupe au sein des langues sémitiques et que l'arabe, le cananéen et l'arabe en forment un autre.

De la parenté linguistique il est toujours risqué de conclure à une parenté ethnique. Il est cependant permis de rappeler ici que, d'après la *Genèse*, x, 8-11, Kouš, c'est-à-dire l'ancêtre des Éthiopiens, engendra Nimrod, qui fut roi de Babylonie, et que de cette région sortit Assur, le constructeur de Ninive. La Bible a donc conservé le souvenir d'une relation étroite entre les Éthiopiens et les Assyro-Babyloniens. Assurément l'écrivain biblique ne s'est pas appuyé sur la philologie. La coïncidence n'en est que plus digne d'attention, et il n'est pas nécessaire d'attribuer à la Bible une confusion entre les Kouchites et les Cosséens d'Asie.

MAYER LAMBERT.

P. S. — Cet article était déjà sous presse quand nous avons pu prendre connaissance de l'ouvrage de H. Bauer et P. Leander, *Historische Grammatik der hebräischen*

1. L'arabe distingue le nominatif *û(na)* de l'accusatif *î(na)*, seul conservé en cananéen et en araméen. Toutes les langues sémitiques ont *û(n)* dans le verbe comme masculin pluriel et *î(n)* comme féminin singulier.

2. Le yéménite a la terminaison équivalente *ay* (*šalaṭay* ou *īalaṭay*).

Sprache des alten Testaments, 1918. Les auteurs réunissent l'hébreu (détaché du phénicien) à l'accadien (assyro-babylonien) et séparent ces deux langues des autres parlers sémitiques (p. 6-12, 17-18). Leurs arguments ne modifient pas notre opinion.

M. L.

LA NASALITÉ EN INDO-ARYEN

Le voile du palais est, parmi les organes de la phonation, l'un de ceux dont le jeu est réglé de la façon la moins précise. Cela tient d'abord, pour une grande part, à ce qu'il est solidaire des autres articulations. Le voile est relevé complètement pendant l'occlusion des consonnes sourdes, moins complètement pendant celle des sonores, moins encore pour les spirantes; et la pression diminue encore davantage pour les liquides. Dans la prononciation des voyelles, le voile du palais se conforme aux positions de la langue; l'occlusion de la cavité nasale est par suite moins complète pour *e* et *o* que pour *i* et *u*, moins pour *a* que pour *e* et *o*; et l'émission de *a* au moins s'accompagne normalement d'un écoulement sensible de l'air par le nez. La résonance nasale qui en résulte est plus ou moins perceptible suivant les occasions, suivant les individus, suivant les langues aussi; lorsqu'elle est considérable, elle peut affecter toutes les voyelles et donner au parler, dans l'ensemble, un caractère nasillard.

Ainsi l'occlusion du voile du palais n'a pas, lorsqu'elle se produit, une fermeté uniforme; inversement, quand le voile doit s'abaisser, le début et la fin de ce mouvement sont généralement progressifs et sans netteté; et il arrive que les vibrations nasales empiètent sur les phonèmes voisins. C'est l'origine de la nasalisation de la voyelle qui précède une occlusive nasale, nasalisation constante par exemple en français et en portugais. La nasalité peut aussi s'étendre aux éléments qui suivent la nasale; comme dans v. fr. *cimentière*, esp.

cimentero; picard *nün-pié* « nu-pieds »; all. *genug* pour *genug*, *nun* correspondant à m. h. a. *nu*, etc.; la nasalité peut franchir les limites de la syllabe, comme dans fr. *gingembre* (*zingiberi*) et inversement *plantain* (*platanum*). Ce dernier type de faits, normal en arménien moderne (type *menkh* « nous », classique *mekh*; v. Adjarian, *Classif. des dial. arm.*, p. 4), par exemple, ne se rencontre dans les langues romanes ou germaniques que sporadiquement; si l'on examine les cas rassemblés par C. Balcke en français (*Der anorganische nasallaut im frz.*, *Beih. zur Zeitschr. f. Rom. Phil.*, 39), on verra combien peu, parmi ceux qui n'admettent pas d'autre explication, appartiennent à la langue normale et ont une existence réelle. Mais on doit s'attendre à ce que, dans une langue où la nasalité est développée, les exemples en soient assez nombreux et bien attestés.

Or, l'indo-aryen est à ranger parmi les langues du type nasillard, comme l'anglais d'Amérique, par exemple. Les indigènes ne s'en rendent naturellement compte que par exception; ainsi les Marathes du Deç notent le nasillement chez leurs voisins du Concan. Mais c'est un fait général, aisément perceptible à l'audition, et marqué aussi par les hésitations perpétuelles de la graphie. Il est attesté indirectement de façon très ancienne; car il semble bien qu'on doive admettre avec M. Johansson (*Dialekt der Shahbazg. red.*, p. 42) que l'absence fréquente du signe de l'*anusvāra* chez Asoka tient pour une part à l'indistinction des voyelles nasalisées et non nasalisées dans la prononciation de l'époque.

A première vue, ce caractère de l'indo-aryen peut paraître le développement d'une tendance déjà indo-iranienne. L'indo-iranien est, en effet, l'un des dialectes indo-européens, où **ŋ* et **ṇ* sont représentés par *a*; or, l'intermédiaire entre **ŋ* ou **ṇ* et *a* est *an* ou *am* (étant entendu que ces deux phonèmes ensemble ne doivent pas dépasser la durée normale d'une voyelle brève). Le grec, qui représente **ŋ* et **ṇ* par *α*, garde *αν*, *αμ* dans le cas de la nasale

voyelle devant voyelle, et l'indo-iranien probablement aussi¹: devant *ə, le grec donne *αα*, *αμα*, le sanskrit *ā* + nasale, qui peut aboutir à *ā* (sur la différence entre les cas de *çānta-* et de *jāta-*, v. Meillet, *M. S. L.*, XVI, 67 s.). Or, le fait que *a* est de toutes les voyelles la plus aisément nasalisable est propre à expliquer l'absorption de la nasale par la voyelle en indo-iranien comme en grec; au contraire, dans les langues où **ṇ* et **m̃* ont abouti à *n* ou *m* précédé d'une voyelle fermée, cette diphtongue a subsisté, au risque de modifier la quantité des anciennes syllabes et de troubler le rythme des langues intéressées.

L'iranien présente une autre conséquence du caractère spécial de *a*: M. Meillet a montré (*M. S. L.*, XI, p. 170-171; cf. *Journ. asiat.*, 1909, I, p. 538 suiv.), que, si, dans l'Avesta, i.-ir. **asa* est représenté par *aṇha*, **āsa* par *āṇha*, tandis que **asi* et **asu* donnent *ahi* et *ahu*, cela tient à ce que le voile du palais était incomplètement relevé pour *a* et mieux pour *i* et *u*.

On voit que les cas de nasalité fournis par l'Avesta s'expliquent par le fait général de la solidarité des mouvements du voile du palais avec ceux de la langue; ils sont donc modérément caractéristiques de l'iranien, d'autant qu'ils y sont isolés. Au contraire, dans l'Inde, le relâchement du voile du palais apparaît en des circonstances variées et révèle une nasalité portant sur tout l'ensemble du phonétisme; c'est du moins ce qu'on se propose de démontrer ici. L'importance de cette nasalité en indo-aryen peut se marquer dès l'abord par deux faits, empruntés tous deux à la période moyenne.

Dès le plus haut moyen-indien, l'occlusion des consonnes finales a disparu; de là en pali *siyā* pour véd. *s(i)yāt*, *sace* pour skr. *sacet*, etc. La nasale finale perd son articulation

1. V. Brugmann, *Grundriss*, I, § 432, 434. Il y a cependant contradiction en sanskrit entre *sama-*, *samā-* et *simā-*, *tāmisrā* et *timirā-* (v. Meillet, de *rad. MEN*, p. 49). Cf. aussi Σαχαμανο des monnaies indo-scythes et *Koṇāgamaṇa* du pali et de l'inscr. n° 30 de Barhaut en regard de skr. *Çākyamuni-*, *Kanakamuni-*.

buccale comme les autres consonnes ; mais la nasalité subsiste : p. *aggim* de skr. *agnim*, *balavaṃ* de skr. *balavān*, etc.

Plus tard, les consonnes intervocaliques se sont altérées à leur tour ; *t*, par exemple, est devenu entre voyelles *d*, puis *y* ; *p* et *b* sont devenus *v* ; à ce moment, *m* intervocalique s'est spirantisé, mais la nasalité en subsistait, de sorte que *m* est devenu *ṁ* nasal sur presque tout le domaine indo-aryen.

Ainsi, dans ces deux cas, la perte de l'occlusion n'a servi qu'à mettre en évidence l'importance de la nasalité ; dans le second de ces cas, la nasalité a persisté jusqu'à aujourd'hui ; ainsi, dans mar. hind. *gāṽ* (transcrit *-gong* ou *-gaon* dans les noms de localité), de skr. *grāma-* ; sind. *sāi*, guz. *sāi*, hind. *sāi* (cf. les transcriptions *gosain*, *gossyne*, etc.), de skr. (*go-*)*svāmin-* ; etc.

La nasalité, correspondant à une paresse générale du voile du palais, s'accorde bien avec la tendance générale au relâchement de l'articulation, dont M. Grammont a montré des exemples dans l'histoire du sanskrit (*M. S. L.*, XIX, p. 254 suiv.). Mais les deux ordres de faits n'ont pas la même signification. Dans un des cas, il s'agit d'altérations portant de façon constante sur une catégorie déterminée de phonèmes à une époque donnée. Par exemple, en sanskrit, l'articulation cérébrale de *r* (voyelle ou consonne) et de *ṣ* se communique à *n* qui suit immédiatement, ou au premier *n* intervocalique (simple ou géminé) de la partie suivante du même mot, sauf interposition d'un phonème exigeant un effort marqué de la partie antérieure de la langue (occlusive ou sifflante palatale, cérébrale ou dentale ; liquide *l*) : on sait que l'articulation de *n* cérébral est moins forte que celle de *n* dental, et d'autre part les nasales sont moins résistantes que les liquides (v. Vendryes, *M. S. L.*, XVI, 54), à plus forte raison, que les sifflantes sourdes. Un autre exemple est le traitement des groupes consonantiques, qu'on voit, dès l'époque la plus haute, adaptés, puis assimilés (cf. déjà en védique *jājḥat-* en face de *jakṣat-*, v. Wackernagel, *Altind. Gr.*,

I, § 141), enfin simplifiés dans la plupart des langues modernes.

La nasalité est, au contraire, un fait de prononciation portant sur tout le phonétisme, sans que la conséquence en soit, dans la plupart des cas, une incapacité de prononcer certains phonèmes à partir d'un moment donné; les effets n'en apparaissent à la conscience et surtout dans la graphie que par exception, en présence de circonstances favorables; la variété de ces circonstances fait que les altérations produites portent sur des détails visibles à des moments différents de l'histoire et sans lien apparent. L'objet de cette note est de rapprocher quelques-uns de ces effets divers.

*
* *

A l'époque ancienne, où le système articulatoire hérité de l'indo-iranien commun garde dans l'ensemble sa netteté, la nasalité ne se marque guère que par l'action des nasales proprement dites sur les phonèmes voisins.

Lorsque la nasale est en diphtongue, la consonne qui la suit est l'élément fort du groupe; et, en vertu du principe général de l'accommodation des groupes consonantiques, la nasale s'articule au même point que la consonne. Si l'occlusion qui suit est par nature peu marquée — c'est le cas des sonantes *y r l v*, des sifflantes et de *h* — le résultat est un *ỹ* nasal, par exemple, précédant le *y*, lorsqu'il s'agit des sonantes, et dans le cas des sifflantes et de *h* un simple écoulement d'air par le nez, qui a pour effet de prolonger la voyelle en la nasalisant : c'est l'*anusvāra* (la prononciation *-an̥ṣ-* pour *-an̥s-*, c'est-à-dire *-aā̃s-*, que condamne le Prātiçākhyā du Rgveda, en est un développement secondaire). La portion de voyelle nasalisée qui suit la voyelle pure se comporte à son égard comme un second élément de diphtongue; et lorsque la continue qui la suit est à son tour suivie d'une occlusive, le premier élément de cette diphtongue s'atrophie, et la nasalité gagne toute la voyelle (v. Kirste, *Sitzber. Wien*, phil.-hist. Cl., CXXXIII, VIII,

p. 11). Le phénomène ainsi décrit ne se produit que devant des continues. Toutefois, il semblerait résulter du témoignage de certains commentateurs que, devant une occlusive, la nasale pouvait infecter la voyelle précédente : on aurait dans ce cas non seulement *tañ jānan* pour *taṃ*, mais même *tāñ jānan* (Kirste, *ibid.*, p. 14; cf., pour l'iranien, l'interprétation de la graphie de l'Avesta proposée par M. Meillet, *Journ. asiat.*, 1909, I, p. 543).

Voici maintenant un cas où, grâce à une circonstance spéciale, la nasalité apparaît spontanément dès le Vêda. A la fin du mot certaines voyelles subissent un allongement spécial, la *pluti*, et la durée en dépasse de moitié celle des longues ordinaires : dans ce cas, les vibrations nasales ont le temps de devenir conscientes, et concourent à définir jusque dans la graphie une forme par ailleurs anormale (v. Wackernagel, *Altind. Gr.*, I, § 257 b). Le même fait se produit pour certains -*ā* finaux en hiatus (Wackernagel, § 259 b β; 267 a γ). Le caractère « irrationnel » de la répartition des formes où cette nasale se rencontre rend la nasalité elle-même suspecte à M. Oldenberg (v. *Rgveda*, I, 33, 4) : on est au contraire tenté d'y voir la notation d'un fait exceptionnellement marqué comme caractérisant des formes déjà irrégulières. Il est, en effet, difficile de séparer ces graphies védiques, d'observations fournies par les phonéticiens indigènes et en particulier par Pāṇini touchant la nasalité des voyelles finales. Cette nasalité est admise en sanskrit, reconnue pour certains cas en moyen-indien, enfin attestée de façon normale à date moderne (v. Wackernagel, § 259 b; Müller, *Pali gr.*, p. 23; Pischel, *Gram. der Prākṛit Spr.*, § 181-182; J. Bloch, *Form. de la langue marathe*, § 70). Cette nasalisation spontanée des finales a eu pour effet de faire disparaître les anciennes distinctions entre finale de mot nasale et non nasale : ainsi les désinences de nom. masc. sing. -*o* et d'acc. masc. ou de nom.-acc. neut. sing. -*aṃ* se sont rejointes en -*u*, de façon qu'il ne reste plus en indo-aryen moderne de différence ni entre le cas sujet et le cas régime, ni entre le masculin et le neutre.

Dans certains cas favorables, cette nasalité a pénétré plus loin dans le mot; dans les désinences skr. *-ena*, *-āni*, *-ānām*, la voyelle précédant la nasale s'est nasalisée et la nasale, perdant son occlusion, s'est absorbée dans les voyelles qui l'entouraient. La graphie du prākṛit classique n'est pas cohérente sur ce point : on y trouve *-eṇaṃ*, *-āṇa* en regard de *-āṇiṃ*, *-āṇi* ou *-āi* : mais les aboutissants modernes sont identiques, et l'on a, par exemple, en marathe instr. sg. et nom. neut. plur. *-ē*, oblique pluriel *-ā̃*.

A l'intérieur du mot, le sanskrit ne nous fournit rien de plus. Mais la graphie des inscriptions d'Asoka révèle peut-être un nouveau cas de nasalisation de voyelles par préparation, dans les mots du type *aṇṇa-*, *aṇṇatra* (skr. *anya-*, *anyatra*), *puṇṇaṃ* (*puṇyam*), *hiraṇṇa-* (*hiraṇya-*), *Taṃbapaṇṇi* (*Tāmraparṇi*), etc. (v. p. ex. T. Michelson, *Trans. Am. Phil. Ass.*, XL, p. 23, n. 2). On sait que les inscriptions en moyen-indien ne marquent pas la gémination des consonnes. Il est donc permis de lire ici **āṇṇa*, etc. (avec *ā* nasalisé en tout ou partie). C'est la confirmation de la prononciation *tāṇ jāṇan*, notée par les commentateurs mentionnés plus haut.

Le prākṛit classique note une vibration nasale spontanée dans la voyelle précédant une gémignée issue d'un groupe sanskrit commençant par *r* ou contenant une sifflante ou une palatale aspirée; la longue moderne qui succède à cette voyelle après simplification de la gémignée reste nasalisée (v. Pischel, § 74; Hærnle, *Comp. gram. of the Gaud. lang.*, § 149; J. Bloch, *Form. du marathe*, § 69).

En marathe, une longue se nasalise spontanément devant sonante non nasale et devant sifflante (J. I loch, *ibid.*, § 70). En sindhi, Trumpp, après avoir observé le nasillement général de la langue, note spécialement (*Gr. of the sindhi lang.*, p. xv-xvi) l'*anusvara* « inséré pour faciliter la prononciation allongée d'une voyelle, p. ex. *mīhu* « pluie »; ceci, ajoute-t-il, se produit en particulier quand un nom finit par une voyelle longue, ainsi *prī* « ami »¹. Ces faits ex-

1. Il cite aussi *bhū* « terre », exemple mal choisi, à cause de l'*m* intervo-

pliquent par exemple que *Pharās* soit en bengali la transcription normale du nom de la « France »; cf. *Pharāsi* « Français ».

Il est difficile de ne pas rapprocher ces faits de la nasalité notée exceptionnellement dans les finales ultra-longues du védique. Il n'est pas étonnant non plus que les phonèmes devant lesquels la nasalité est le plus sensible soient ceux mêmes devant lesquels une nasale d'origine indo-iranienne devenait *anusvāra*, à savoir les semi-voyelles, la sifflante et l'aspirée.

*
* *
*

Dans les cas examinés jusqu'ici, la paresse de l'occlusion du nez se marquait de deux façons : 1° l'air s'écoule de façon sensible par le nez pendant l'émission d'une voyelle, sans raison spéciale ; 2° l'ouverture du nez commence trop tôt : c'est un fait de préparation. Il reste à voir des cas où cette ouverture dure trop longtemps et où il y a retard d'occlusion. Ce procédé est comparable à la cérébralisation sanskrite : mais il se manifeste rarement, et jamais avant le moyen-indien.

1° L'occlusion sonore qui suit immédiatement une nasale perd son articulation propre en différents points de l'Inde aryenne : ainsi l'on a en penjabi *annhā*, en kaçmiri *onu*, en maithili *ānh*, représentant skr. *andha-*, en sindhi *khanu*, penj. *khanni*, représentant skr. *khaṇḍa-*. L'existence de ce phénomène est attestée depuis les premiers siècles de notre ère, par le manuscrit Dutreuil de Rhins (v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 332-334). Il est à l'origine des formes modernes des noms de nombre « quinze » et « cinquante ». Le point de départ est la dissimilation de la semi-occlusive palatale de *pañca* par la sifflante également palatale dans *pañcadaça* et *pañcācat*; en même temps on doit admettre que les vibrations glottales de la nasale avaient gagné l'occlusive : ce fait, normal seulement, autant qu'on sache, dans la région

calique de skr. *bhūmi-*; mais la nasale de *mīhu* ne tient pas à l'*m* initial; cf. *māsu māhu* « viande ».

Nord-Ouest de l'Inde (comme sur le domaine iranien auquel elle confine), est pourtant sûr dans ce mot ; car c'est **paṃdadasa*' qu'il faut supposer comme origine à la fois de *paṃdarasa* attesté dans l'inscription de Khāravēla, et de *paṃnadasa*, *paṃnaḍasa* qu'on trouve chez Asoka (et par extension *paṃnavisati* « 25 », *sapaṃnā* - « 56 », etc.).

2° Enfin il est un cas où, comme dans le précédent, la tendance n'aboutit pas, dans tous les cas possibles, ni sur des aires cohérentes ; il s'agit de la nasalisation de la voyelle suivant *m-* ou *n-* initiales du mot. Cette nasalisation se produit dans le cas où la consonne suivante est sonore, et se marque nettement dans la prononciation, la voyelle restant brève et la nasale prenant une occlusion distincte, adaptée à celle de la consonne suivante (l'*anusvāra* de la graphie ne doit pas tromper ; après une voyelle brève, il note une nasale de même ordre que la consonne suivante).

Ainsi l'on a toujours *m. āg*, *pj. agg*, etc. (skr. *agni-*) et *m. pāt*, *pj. palt*, etc. (skr. *pattra-*), d'une part ; et, d'autre part, après nasale, mais devant sourde : *m. nātū*, *h. nāti*, etc. (skr. *naptr-*) ; *m. māthā*, *pj. matthā*, etc. (skr. *mas-taka-*) ; *m. miṭhā*, *s. miṭho*, etc. (skr. *miṣṭa-*), par exemple. Mais on trouve en regard ² :

skr. *nagga-*, pkr. *ṇagga-* : kṣm., *nango*, tsig. *nango*, *pj.*

1. J'ai omis à tort (*Form. du marathe*, p. 220) de mentionner cette forme à côté de celles qui permettent d'expliquer le passage de *-d-* à *-r-* dans les noms de la première dizaine, à savoir *dvādaṣa*, *trayodaṣa*, *saptadaṣa*. Il est même à remarquer que chez Asoka on ne trouve que *paṃnaḍasa* et *duvāḍasa* (à côté de *paṃnadasa*, d'une part, et, de l'autre, de *duvāḍasa*, *dbāḍasa*) tandis qu'il fournit uniquement *tedasa* et *trāḍasa* ; il ne faudrait cependant pas trop insister sur cette différence qui peut être due au hasard. En tout cas, Khāravēla donne *bārasa* et *terasa*. En fin de compte, les noms à *d* dissimilé se trouvaient quatre contre deux dans le groupe 11-18, puisqu'il en faut défalquer d'une part *ṣodaṣa* qui est tout différent. D'autre part *caturdaṣa*, c'est-à-dire **catuddasa* où c'est au contraire le premier *-t-* qui a été dissimilé très tôt : on trouve déjà chez Asoka *cācudasaṃ* en regard de *catpāro*, *caturo* et de *catupade*, *cātunimāst-* ; de même chez Khāravēla *cavuthe* (loc.) « quatrième » ; la date ancienne de cette altération permet de se rendre compte de la forme phonétiquement irrégulière prise par le nom de nombre « quatre » (v. *Form. du marathe*, p. 217).

2. Il faut écarter ici les représentants des familles de skr. *marjati*, *mār-gayati*, *mūrdhan-*, etc., où la présence de *r* suffirait à déterminer la résonance nasale, ainsi qu'on a vu plus haut.

h. *naṃgā*, or. *naṃglā*; mais m. *nāgvā*, guz. *nāguṃ*, etc. ;
skr. *nidrā*, pkr. *ṇiddā* : kçm. *nēndar*, tsig. *lindr*, g. *niṃ-
drā* à côté de *nidār*, s. *ninda*; — mais m. h. *nīd*, sgh.
nidi;

skr. *madhya-*, pkr. *majjha-* : kçm. *manz*, tsig. arm.
mandž, s. *maṃjhi*, pj. *maṃjh*; — mais m. *māj*, sgh. *māda*,
etc.;

skr. *mudga-*, pkr. *mugga-* : s. *muṇu*, maith. *muṃg*;
— mais m. *mūg*, pj. *mugg*, etc.;

skr. *mudrikā* : pj. *muṃdar*, h. *muṃdrā*, s. *muṃḍi* à côté
de *mudā*; — mais m. *mudī*, sgh. *muḍuva*.

On pourrait sans doute allonger la liste en prenant des
exemples isolés dans des langues particulières, comme p. ex.
tsig. d'Arménie *lank* (mais tsig. d'Europe *nakh*, pj. *nakk-*,
etc. ; pkr. *nakka-*) ou s. *muṇiro* (mais m. *mogar*, sgh. *mu-
guru*, etc. ; skr. *mudgara-*). — On ne doit guère s'attendre
à constater des faits analogues en syllabe intérieure : trou-
ver dans un mot par ailleurs bien identifié une nasale inter-
vocalique (représentant normalement un ancien groupe dans
le cas de *m* au moins), puis une voyelle brève, enfin une
occlusive sonore représentant un ancien groupe dont le pre-
mier élément au moins soit occlusif : les conditions requises
sont trop compliquées. Il semble cependant qu'on ait un
bon exemple dans le tatsama *samudra-*, représenté par
h. pj. *saṃundar* et *saṃund*, kçm. *saṃandar*, s. *saṃun-
diru* et *saṃunḍu* (à côté de *saṃūdu*).

Ce n'est sans doute pas un hasard que la plupart des
exemples proviennent des langues du Nord-Ouest, où dans
un groupe tel que *nd* la nasalité envahit l'occlusive de fa-
çon constante. Et de même que l'altération de *nd* date, au
Nord-Ouest, du début de notre ère, l'altération du type
nanga- est ancienne aussi, et probablement dans la même
région¹. M. Sylvain Lévi me communique les deux faits

1. Les faits analogues du prākṛit classique cités par Pischel au § 248 de sa
grammaire rappellent de très loin ceux dont il est question ici, et s'expli-
quent autrement, ainsi que Pischel le note lui-même. — Par contre, la
transcription Μαρδανος du nom de *Nāhapāna* dans le Périples de la mer

suivants qui en sont la preuve. En premier lieu, dans le sūtra sur les Douze Étapes du Bouddha, traduit par Kālodaka en 392, *Na-ngo* est le nom de l'une des cinq grandes îles de l'océan Indien (v. Sylvain Lévi, *Journ. asiat.*, 1918, I, p. 83); ce *Na-ngo* est certainement le « royaume des hommes nus » de Yi-tsing (v. Chavannes, *Religieux éminents...*, p. 121) et du biographe de Vajrabodhi (v. Pelliot, *B.É.F.E.-O.*, IV, p. 336), c'est-à-dire les Nicobar. Donc *namga-* valait skr. *nagna-* dans le texte traduit par Kālodaka « des Pays occidentaux » : ce texte ne provenait-il pas du Nord-Ouest ? C'est bien au Nord-Ouest, en tout cas, que nous reporte l'original du *Vessantarajātaka* sogdien, édité par Gauthiot, où l'on trouve le nom propre *Mandri*, correspondant du pali *Maddi*, tibétain-sanskrit *Madri* (v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 191, note 2).

Il n'est pas étonnant, d'autre part, que la nasalité, dans le cas allégué ici, se soit étendue exclusivement en présence de sonores : l'expérimentation montre en effet qu'une consonne sourde affaiblit la nasalité du phonème voisin (v. Rousset, *Principes...*, p. 563). Dans le groupe du Nord-Ouest, si les nasales nasalisent la sonore qui les suit immédiatement, elles sonorisent les sourdes sans les nasaliser¹.

*
* *

Les faits énumérés ici n'ont ni la rigueur ni la nécessité des transformations qui atteignent le phonétisme de la langue de façon plus ou moins étendue à des périodes données.

Érythrée nous ramène à la côte occidentale ; ici les circonstances favorables à la nasalisation sont doubles : il y a, d'une part, nasale initiale et première intervocalique sonore, et, d'autre part, un *α* ultra-long, puisque les vibrations sonores du *h* intervocalique se sont additionnées à celles des deux *α*, dont l'un déjà long, qui l'entourent. — Il n'y a pas à faire entrer en ligne de compte les transcriptions plus anciennes de *Pāṭaliputra* par Παλιποθρα à côté de Παλιθοθρα et de *Kāpiṣṭhala* par Καπισθολοι ; ici il doit y avoir en action du grec πάλιν (παλιμ- devant labiale) et des noms iraniens comme Καμβόσης.

1. Une exception peut-être, générale du reste dans les langues gangétiques ; mais c'est à la finale du mot et dans une désinence grammaticale : v. *Journ. asiat.*, 1912, I, p. 333.

Leur aspect est très divers; mais ils se ramènent tous à deux types :

1° Il y a manque de synchronisme entre les mouvements du voile du palais et l'articulation buccale des consonnes nasales;

2° Les vibrations sonores des voyelles s'accompagnent de résonance nasale.

Ces deux tendances ont pour origine commune le manque de précision dans le jeu du voile du palais. Leur action s'étend à toute la langue, ce qui est prouvé par la variété des conséquences constatables; mais ces conséquences n'apparaissent à la conscience et ne sont notées dans l'écriture que dans certaines circonstances favorables. Ce sont : la présence de voyelles longues, particulièrement nasalisables; la position finale, qui admet des traitements spéciaux (le cas de la *pluti* védique est une combinaison de ces deux premières conditions); la présence de spirantes ou de sonores continues; enfin, dans les faits caractérisant les parlers du Nord-Ouest, la présence d'occlusives altérées par les nasales contiguës.

JULES BLOCH.

LA

PROFESSION DE FOI D'UN MAGISTRAT

SOUS LA XII^e DYNASTIE

L'Égypte a connu, entre l'Ancien et le Moyen Empire (vers 2500 à 2000 av. J.-C.), une période d'anarchie politique et de révolution sociale, dont l'écho se répercute dans certains textes historiques et littéraires de cette époque. La description du désordre extrême des hommes et des mœurs y aboutit à un plan de rédemption de la société, qui serait réalisable par l'arrivée au pouvoir de rois fermes et justes, incarnant cet idéal social qui s'appelle chez les Hébreux « Messianisme ». Or, ces « bergers du peuple » épris de justice se sont réellement manifestés en Égypte, lors de la restauration, à Thèbes, du pouvoir royal par les Pharaons de la XII^e dynastie (vers 2000). Des documents nombreux, dont l'historien américain James Breasted¹ a montré l'exakte coordination, attestent qu'un esprit de justice sociale a régénéré le gouvernement royal au temps des Amenemhet et des Senousret, répondant, au moins dans une mesure appréciable, aux longues aspirations du peuple. Pour passer dans l'application pratique, cet esprit nouveau devait animer des lois et inspirer les actes des fonctionnaires. — Les lois ne nous sont pas parvenues, car l'Égypte ne nous a pas encore rendu de code d'Hammourabi; toutefois, deux séries de documents nous en attestent l'existence : ce sont des recueils d'« Instructions » et de « Doctrines » (𓂏𓂏 ♂ 𓂏𓂏  sb'aywt)

1. *Development of Religion and Thought in ancient Egypt*, VI-VII.

un nommé Antef, fils de la dame Senet; il vivait à Thèbes, à la fin du règne de Senousret I^{er} (vers 1950). Le British Museum possède de lui trois stèles¹ et une statue, qu'il avait consacrées à sa propre mémoire dans la nécropole d'Abydos. Sur une de ces stèles, n° 197 (*ex* 581), Antef nous dit comment il a compris son rôle de juge, et quel idéal social il tenta de réaliser².

Cet exposé est présenté sous une forme jusqu'aujourd'hui unique : celle d'une profession de foi en vingt phrases d'une coupe uniforme, dont la symétrie est rendue apparente, même à l'œil, par la disposition en colonnes verticales commençant toutes par le même mot, le pronom absolu de la première personne « moi »³. La langue en est concise et recherchée; l'écriture capricieuse, parfois fautive; bref, tout rend difficile la compréhension du texte, qui, jusqu'ici, n'avait point été traduit. Mais, par chance, on trouve de nombreuses analogies avec les « Maximes de Phtahhetep », avec le « Paysan », les « Instructions au Vizir », et, avec telle composition de même intention. la stèle C 26 du Louvre (qui appartient à un autre Antef de la XVIII^e dynastie). Notre morceau s'apparente donc à des textes de première importance; aussi essaierai-je d'en donner une interprétation, malgré la difficulté de traduire littéralement ces phrases d'une saveur originale très marquée. M. Alan H. Gardiner, qui a bien voulu collationner pour moi le texte sur l'original et lire ce travail en manuscrit, m'a fait bénéfi-

1. Une des stèles (pl. 22) est datée de l'an 39 de Senousret I^{er} (vers 1940 avant J.-C.).

2. Sharpe, *Egyptian Inscriptions of British Museum and other sources*, I, 80, 84; II, 83; Piehl, *Inscriptions hiéroglyphiques*, III, 12-13, avec un essai de traduction des deux autres stèles; il ne publie pas celle que nous étudions. La dernière édition du texte est celle des *Egyptian Stelae of British Museum* (Scott-Moncrieff), II, 22, 23, 24; notre stèle est à la planche 23. Je reproduis ce texte qui est correct, sauf en un point (6^e ligne horizontale) que j'ai corrigé.

3. Après *moi*, vient dans chaque colonne une phrase « nominale », avec nom, pronom ou adjectif se rapportant au pronom « moi »; chaque phrase se divise en deux parties qui se complètent ou s'opposent. On peut retrouver le germe de cette profession de foi dans les courtes phrases apologétiques des inscriptions funéraires de l'Ancien Empire (Sethe, *Urkunden*, I, 71, 75, 76, 132-133, 143).

cier de sa critique et de suggestions, dont je lui suis fort reconnaissant.

La stèle débute par une représentation d'intérêt purement religieux. Au sommet de la pierre rectangulaire et à gauche, Antef est figuré debout, une main levée pour le geste d'adoration aux dieux d'Abydos, protecteurs de sa tombe. Sept lignes horizontales définissent son acte de foi : « Celui qui se prosterne pour Khentamenti, qui voit les beautés d'Oupouaout, c'est le directeur du cabinet Antef. — Il dit : « Or, pour ce tombeau, je l'ai fait dans la montagne d'Abydos¹, cet ilot enclos² de murs, qu'a prédestiné le Maître-universel³, place illustre depuis le temps d'Osiris, qu'a fondée⁴ Horus pour ses pères; pour qui travaillent les étoiles au ciel, souveraine des (premiers) hommes⁵, vers qui viennent les Grands depuis Mendès, l'égale d'Héliopolis⁶, d'Horus la gloire, sur laquelle s'est reposé le Maître-universel. — Que l'offrande funéraire sorte (ici) pour le directeur du cabinet Antef, né de Senet. »

Suit la *profession de foi* (voir le texte, p. 80) :

1. 'Ink gr n kn n hm, n mrt hsf(w) 'ad.

« Moi, (je reste) silencieux pour le violent (et) pour l'ignorant, afin que l'impudent soit repoussé. »

Autrement dit, le magistrat ne cédera ni ne répondra aux excès de langage (?) d'un violent, ni aux inepties d'un sot.

La justification de cette interprétation ne va pas sans dif-

1. Pour ce début, cf. *Eg. Stelae*, II, pl. 18, l. 4-5.

2. Le verbe *nkr* semble être une formation en *n* de la racine *kr* « verrou, clôture ».

3. Surnom d'Osiris.

4. *Grgt·tn* est probablement une graphie fautive pour *grgt·n*, forme relative du passé; de même l. 5, *bykt·n·s* devrait être écrit *bykt n n s* (Gardiner).

5. Les *hnmmt* sont en parallélisme avec les *tmw* (C 26, 8), et avec les *rhyt*, les *p'a·t*, les *nr·t* (*Hymne à Osiris* de la Bibl. nat., l. 19; cf. Sethe, *Urk.*, IV, 17, 20, 133. 362).

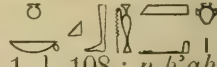
6. Lire  et non  que donne la planche 23 (Gardiner); litt. : « la seconde d'Héliopolis ». L. 7, jeu de mots entre *p'ahw* « gloire » et *p'ahwt* « horizon ».

ficultés, par ce que des mots essentiels manquent de déterminatifs.  *gr* (qui reparait l. 5 sous la forme factitive  *sgr*) n'a pas son déterminatif . Cependant on ne saurait interpréter par *grg* « possesseur », faute du signe-mot  (que notre texte donne à la ligne horizontale 4), — ni « menteur », faute du déterminatif , et parce que notre formule doit être apologétique. Reste donc le sens usuel de   « silencieux »¹ —  × *kn* est écrit rarement par le signe-mot du taureau qui baisse la tête pour frapper; cependant, je trouve deux fois dans un texte de cette époque *kn* écrit par la tête baissée seule du taureau  (Siut, I, 235; V, 16); le sens est « fort, violent », avec, ici, une nuance péjorative, comme dans C 26, l. 10. Ni ce mot, ni le suivant *hm*   n'ont le déterminatif humain ; on doit, cependant, les traduire par des noms d'agent (dérivés de participes) et non par des abstractions, car, dans ce dernier cas, on aurait *knt*, *hmt*, dérivés d'infinitifs féminins (III inf.). Pour le sens, on peut comparer des passages, à la vérité obscurs, de *Prisse* (XI, 5, 6; 9-10), recommandant le silence au magistrat, quand il est aux prises avec des gens au caractère enflammé; vis-à-vis des ignorants, Antef de C 26 (l. 14) conseille de leur « tourner le dos » (    ), tandis que contre les violents il préfère la manière forte (l. 10-12). Quant à l'obligation de tenir en échec le colérique ou l'impudent, elle est prescrite dans les mêmes termes *hsf' adw* au *Paysan* (B 1, l. 181), dans C 26, l. 12, et au décret d'Hormheb, l. 11. Cf. Rekhmara (*Urk.*, IV, 1078, l. 2).

2. *'Ink kb, sw m h'ah-hr, rh pryw, hmt iyt.*

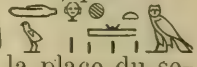
« Moi, (je suis) froid, exempt de précipitation d'esprit, connaissant ce qui réussit, prévoyant l'accident. »

1. Cf. Stèle de Leide (Bœser, pl. IV) :        « Moi, (je reste) silencieux parmi les grands »; *Louvre*, C 55, l. 14-15 : ce qui vaut l'éloge, c'est d'être « silencieux et froid »     ; cf. *infra*, 2.

Le début est clair : cf. *Prisse*, X, 8 : *kb-h'at* « froid de corps », c.-à-d. de cœur; *Rec.*, IX, p. 91,  « je suis froid, juste de cœur »; *Paysan*, B 1, l. 108 : *n h'ah r'a·y* « je ne précipite pas ma bouche »; 212 : *n wn h'ah ib·y* « mon cœur ne se précipite pas ». Dans la seconde partie de la phrase, le manque de déterminatifs gêne l'interprétation.  *pryw* s'oppose à  *iyt*; le premier, pluriel masc., peut désigner une abstraction (*Erman*, *Gram.*³, § 202), et le second, féminin sing., peut avoir le sens collectif, ou abstrait; ainsi s'expliquerait, dans une certaine mesure, l'absence de déterminatifs d'espèce. *Pryw* signifierait alors « les choses qui sortent », c.-à-d. « les issues, les conséquences, les résultats », sens qui peut rentrer dans les acceptions très variées dont *pryw* est susceptible¹. *'Iyt* évoquerait « ce qui vient », « l'avenir », sens souvent attesté, mais toujours avec une nuance péjorative : l'accident, le malheur (d'où le déterminatif usuel , *Paysan*, B 1, l. 108, 150, 184; *Maspero*, *Enseignements d'Amenemhat*, s. v.). Puisque *iyt* signifie l'accident, *pryw*, par opposition, a vraisemblablement, ici, le sens de « succès ». Concluons qu'Antef « connaît ce qui réussit et prévoit (litt. pense) l'accident ».

3. *'Ink mdw² m iswt kn, rh ts n kndt hr·s.*

« Moi, (je suis) celui qui parle dans les places de force, connaissant la règle dans les cas où l'on doit se mettre en colère. »

Au calme et à la prévoyance, le magistrat doit ajouter l'intervention active : il prend la parole (cf. l. 20) pour discuter les affaires judiciaires (C 26, l. 5 :  « parlant sur les affaires dans la place du secret ») et pour dire le droit, la « règle » *ts*, dans ce que notre texte appelle « places de force »  ×  *iswt kn*, expression analogue à « maisons de force », qui semble désigner le lieu où l'on applique le châtement (ou la « question »?).

1. Cf. Sethe, *Einsetzung*, p. 28, n. 130.

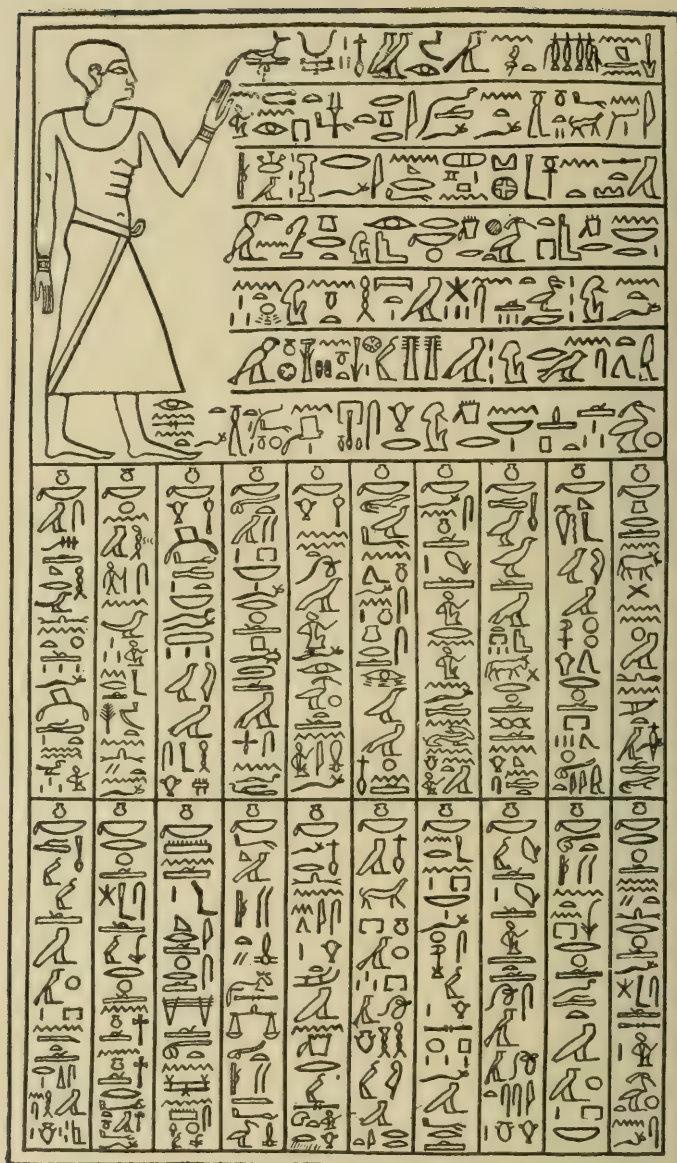
2. Même graphie avec deux *w*, l'un radical, l'autre désinence participiale, dans C 26, l. 9, et ici l. 20.

Même en ces lieux, royaume de la force, Antef parle pour que la règle soit appliquée, c.-à-d. strictement, sans faiblesse, ni cruauté. La formule finale rappelle, pour le fond et la forme, celle de l'« Instruction au Vizir »,     « mets-toi en colère contre cela dont on doit se mettre en colère » (Sethe, *Einsatzung*, p. 24). *Kndt* désigne la rage bestiale, celle de la panthère (*Orbiney*, III, 8) ou du singe (déterminatif ordinaire du mot); le magistrat ne la doit point connaître (*Urk.*, IV, 1082) ou, du moins, doit la brider par le respect du règlement.

4. 'Ink $\acute{s}fnw \acute{s}dm(w) rn \cdot (y)$, $n \acute{d}d(w) n (y)$ wnwnt m ib $\cdot y$.

« Moi, (je suis) indulgent, écoutant ma conscience pour celui qui me dit ce qui est dans mon cœur. »

 *sfnw* s'oppose à  *nht* « fort, batailleur » (*Prisse*, *X*, 7), et caractérise le dōux en bonne ou mauvaise part (C 26, 14; *Paysan*, B 1, l. 117, 151, 204; cf. *Untersuchungen*, V, 91, n. 61). Dans  |   *sdm rn·y* comme l. 13 dans  |   , on pourrait voir une forme *sdm·f* et traduire « j'écoute ma conscience » et « j'écoute la justice », mais le style général de notre texte nous incite à reconnaître ici des participes devenus substantifs, et accompagnés du déterminatif . *Šdm(w) rn·y* demande quelque explication : *rn*, le nom « est souvent le renom », la réputation, le « caractère », la « conscience » (*Prisse*, V, l. 14); l'homme juste « connaît son nom », c.-à-d. sa conscience (Caire, 20539, I, l. 9 : *sy mnḥ, rh·n·f rn·f*); quand il juge, il « interroge sa conscience », *nd-ḥr rn·f* (*ibid.*, l. 5). La stèle de la planche 22, l. 13, dit de notre Antef : « il a une conscience juste pour connaître les choses » ( ||  *mty rn m rh iht*). — Après *n*, le participe *dd*, avec ses régimes, constitue une locution complexe; l'expression *wnnt m ib* se retrouve au *Paysan* (B 1, l. 273; stèle de la pl. 22, l. 11). Ce qu'Antef a dans le cœur, c'est la Justice qui parle à son cœur (l. 13); aussi écoute-t-il celui qui lui parle selon son propre idéal de justice.



STÈLE D'ANTEF, FILS DE SENET

(*Egyptian Stelae of British Museum*, II, 23, — n° 197 [581]).

5. 'Ink s'aḳw, 'anw, šfnw, šgr rmw m hn nfr.

« Moi, (je suis un homme) concentré, réitérant (son effort), indulgent, faisant taire celui qui pleure, par le bonheur. »

Nous trouvons ici quatre épithètes exprimées par des participes sans déterminatifs d'espèce.  dans une phrase laudative ne peut se lire 'adw « violent », mais doit être

   s'aḳw, qui caractérise l'homme « concentré d'action, sans défaillances », s'aḳtw iry-y m bg (Urk., IV, 1074), ou qui « concentre son cœur pour faire le bien » (Prisse, XI, 9 : s'aḳ ib-k r bw ikr), et dont l'effort relève le cœur » (wts ib, Sinh., B, l. 23-24). — 'Anw « celui qui répète » son action, marque la persévérance dans l'effort. Pour šfnw, cf. l. 4. Le signe-mot  rmw « le pleurant » se retrouve dans C 26, l. 19, et Urk., IV, 1118; il désigne, au Paysan, B, l. 24-25, le plaignant qui « pleure très fort ». — Hn est un terme ambigu, comme notre « cas, heur »; une épithète le précise : hn byn « cas mauvais, malheur » (Petrie, Koptos, VII, l. 4-5) s'oppose à notre hn nfr « cas bon, bonheur ».

6. 'Ink hd-hr n tw'a' : f, ir i'ahwt n my : f.

« Moi, (je suis un homme) dont la face s'éclaire pour son inférieur, faisant ce qui est utile à son égal. »

Hd-hr « clair de face » (cf. l. 8) exprime le rayonnement d'un chef bienveillant, pour son subordonné:    tw'a « le suppliant, le mendiant » que le riche nourrit (Paysan, B 1, l. 95, 271). Pour son égal, Antef abandonne son ton protecteur, et se contente de « lui être utile ». Cette phrase avait été traduite par Gardiner, Notes Sinuhe, p. 47).

7. 'Ink mty n pr nb : f, rh phr m šwn ddt.

« Moi, (je suis le) juste de la maison de son Maître, connaissant le remède dans l'affliction (?) des paroles. »

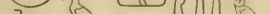
1. Le texte porte      ; suivant Gardiner, ce double n proviendrait d'une ligature hiératique mal interprétée par le lapicide. Cf. l. 10 la même faute dans la graphie   et peut-être aussi l. 1, après hn.

Le début revient l. 12. La difficulté est dans l'interprétation de *šwn*  qui n'a pas de déterminatif. On peut envisager trois hypothèses. 1° *šwn* est le factitif de  *wn* « ouvrir » (cf.   dans Budge, *Book of Dead* (1898), p. 186, l. 10). Le sens serait : « connaissant le moyen de faire ouvrir la parole » : au *Paysan*, B 1, l. 286-287, on dit au magistrat bienveillant :     « Il n'est pas de bouche close (timide, muet) que tu n'aies ouverte » ; le magistrat doit savoir faire parler tout le monde. — 2° *šwn* apparaît écrit  aux Pyr. *Pepi I*, l. 87, avec le sens probable du mot écrit   « vendre, faire commerce ». Il ne peut être question qu'un magistrat juste achète ou vende un témoignage... — 3° Il existe un mot   *šwn*, que Gardiner (*Admonitions*, p. 4) rend par « être en peine » (cf. *šwnyt* « peine », ap. Erman, *Zauberspruch für Mutter und Kind*, recto, 3, 2). — Appliqué à notre *šwn*, ce sens donnerait une interprétation assez satisfaisante : « connaissant le remède dans l'affliction des paroles ». La stèle de la planche 22 dit de notre Antef qu'« il connaît le remède de ce qui est dans le cœur »       *rh phr n wnnt m ib* ; s'agit-il de chagrins (comme se le demande Piehl, *I. H.*, III, p. 9-10), ou de pensées secrètes ? — De ces trois interprétations, c'est la troisième qui s'adapte le mieux grammaticalement à notre texte et que j'adopterai.

8. 'Ink ḥd-ḥr, 'awy drt, nb df'aw šw m ḥbs-ḥr.

« Moi, (je suis un homme) dont la face s'éclaire, à la main large, un riche qui ne se dérobe pas. »

Pour le rayonnement de la face, cf. l. 6 ; « large de main » reviendra l. 10 ; au *Paysan* on trouve aussi « large d'esprit » (B 1, l. 271) et « large de cœur ». L'expression nb df'aw « maître de provisions » définit le riche qui distribue les sportules à ses clients, ou l'administrateur des biens royaux qui alimente les pauvres (cf. *Paysan*, B 1, l. 83, 93-95) ; ce riche ne voile pas sa face, ḥbs-ḥr, c.-à-d. ne se dérobe pas

aux sollicitations (cf. *Paysan*, B 1, l. 167; Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 88; stèle de Mentouhetep¹, l. 13 : « je distribue à tout le monde, sans voiler ma face pour l'affamé »). Sur une stèle de Leide, dont le rédacteur a puisé au même recueil, un autre Antef se dit : « un riche qui ne se dérobe pas »  (Boeser, pl. III, l. 14).

9. 'Ink hnmš n ndšw, bnr m'a'at n iwtj·n·f.

« Moi, (je suis) un ami pour les petits, doux de justice pour celui qui n'a rien à lui. »

Sur le mot *hnmš*, dont le sens reste imprécis, cf. Loret, ap. *Recueil*, XIV, p. 112; on voit les *hnmšw* à l'œuvre dans *Prisse*, IX, l. 8, et au *Paysan*, B 1, l. 130-131. Le mot *ndšw*  désigne les hommes de la classe inférieure, comme le *tw'a* (*Prisse*, VII, l. 7; XIII, l. 6; *Siut*, I, l. 213, 225). Sur l'adjectif négatif , cf. Sethe, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 50 (1912), p. 109; l'expression finale s'écrit parfois *iwty.n.f šw* (Gardiner, *Admonitions*, p. 35).

10. 'Ink sm hkr nn ihwt:f, 'awy drt n ndšw.

« Moi, (je suis) la pâture de l'affamé sans biens, (j'ai) la main large pour les petits. »

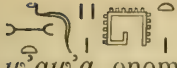
La métaphore est ici directe : « je suis l'herbe », *snw*  (pour l'affamé), mais le déterminatif  indique une déviation vers un sens abstrait. Le style de l'époque aime ces hyperboles : cf. *Mentouhetep*, l. 7 : « j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements au nu, car je suis le fils du dieu Grain, le mari de la déesse Étoffe ».

11. 'Ink r_h n nty n r_h.f, šb'ay sy i'aht.š n.f.

« Moi, (je suis) savant pour celui qui ne sait rien, enseignant à l'homme ce qui lui est utile. »

Le rôle du magistrat est de faire connaître le droit à chacun, délinquant ou ignorant; il est « l'instruction de la terre entière » ★  *sb'ayt n t'a r dr:f* (C 26, l. 9); il propage la bonne « doctrine », *sb'ayt*, telle que l'exposent les *Maximes de Phtahhetep*, ou la stèle de

1. Publiée par Griffith, *Proceedings of Society biblical Archaeology*, 1896, nov., p. 195.

. Le mot *šw'aw'a* doit être le causatif du verbe *w'aw'a*, onomatopée qui caractérise la méditation parlée et la délibération (stèle de Kouban, l. 8; décret d'Hormheb, l. 10); associé avec le mot « cœur » = Brugsch, *Wörterb.*, p. 326); mais je ne connais pas d'autre exemple de ce factitif. Pour la fin, Gardiner me suggère que  pourrait être un participe féminin : « ce qui est léger au cœur » (je lis, pour ma part, *is št*).

14. *'Ink bnr n pr nb·f, šhaw hr spw·f m'ar.*

« Moi, (je suis celui qui est) l'agrément de la maison de son Seigneur, rappelé pour ses actions heureuses. »

Bnr exprime la douceur, la bonté active (*Urkunden*, I, 47 :  *bnr hr snw·f*), soit le simple agrément : « être vizir, ce n'est pas chose douce » (Sethe, *Einsetzung*, p. 14). La seconde partie de la phrase nous apprend que la carrière d'Antef avait été fort réussie, qu'on la citait en exemple et qu'on en rappelait les exploits¹; l'expression *sp-m'ar* se retrouve aux *Enseignements d'Amenemhat* (Maspero, s. v.); Gardiner (*Admonitions*, p. 45) interprète ce passage et cite, à ce sujet, *Siut*, 3, 8.

15. *'Ink nfr m hn h'aw, w'ah-ib, šw m rryt.*

« Moi, (je suis) bon dans les tribunaux, de sens rassis, exempt de querelle. »

Pour les tribunaux, *h'aw*, cf. l. 12. L'expression  *w'ah-ib* « posé de cœur » exprime l'application et la bienveillance (Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 76). Le mot *rryt*  (graphie ancienne, qui évoluera vers *ryyt* , *ryt* ; cf. *Urk.*, IV, p. 1027, 1071) désigne la querelle dans le langage populaire (Montet, ap. *Bulletin IFAO.*, IX, p. 14) et le conflit au sens judiciaire : le Vizir doit être « calme de cœur pour trancher la querelle », *h'p-ib m w'd'a ryt* (*Urk.*, IV, 1071; cf. Farina, *Le Functione del Vizir*, p. 17).

16. *'Ink nfr, n syn-hr, tm ndr w sy hr tpt-r'a.*

1. Cf. pl. 22, l. 11. Antef se dit « connu dans toute maison ».

« Moi, (je suis un homme) bon, non impulsif d'esprit, n'arrêtant pas un homme sur un mot. »

Le magistrat doit se défendre tout emballement : cf. l. 3. Pour *syn*  « se hâter », cf. Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 11. Antef n'empoigne pas (*ndrwc*) le plaignant, il le laisse parler; c'est méritoire, s'il a affaire à un « beau parleur »  , comme le *Paysan* du conte (B 1, l. 75). On recommande au Vizir de laisser parler tout plaignant, en s'appuyant sur cette observation psychologique : « le plaignant est encore plus heureux si l'on fait attention à son discours que si sa plainte est exaucée » (Sethe, *Einsetzung*, p. 21).

17. *'Ink 'ak'a myty ics, mty m'a'a my Dhwtj.*

« Moi, (je suis) exact, pareil à la balance, arbitre juste comme Thot. »

Lieu commun cher aux scribes de l'époque. On lit d'ordinaire : *'ak'a r th, myty mh'at* « exact plus que le peson, pareil à la balance » (Caire, 20538, I, l. 5-6; 20539, I, l. 5); la comparaison avec Thot est aux mêmes textes, l. 4-5 et l. 3. Antef de la stèle C 26 se dit « exact de cœur sans mensonge » (l. 14) et « peson de la balance du dieu-bon » (l. 7), Rekhmara se qualifie modestement « Thot en toutes choses » (*Urk.*, IV, 1074). A un autre point de vue, ces comparaisons attestent la divulgation, dès cette époque, de la croyance au jugement des morts. La justice divine sert de modèle à la justice humaine.

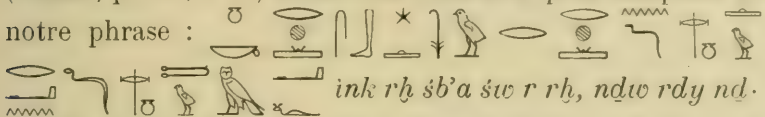
18. *'Ink mn rd, ikr šhrw, mdr mtn n smnh-šw.*

« Moi, (je suis) ferme de jambe, avisé de desseins, frayant la voie de Celui-qui-le-comble (= son Bienfaiteur). »

Ces expressions définissent l'aptitude physique et intellectuelle au service du pharaon. Le bon fonctionnaire « fraye la voie de son maître » au propre et au figuré, sur la route et dans le conseil; on résume souvent par ces mots ce que le roi est en droit d'attendre de ses fidèles (Louvre, C 1, l. 8; C 170, 174; *Siut*, I, l. 221, 349; Mentouhetep, l. 2).

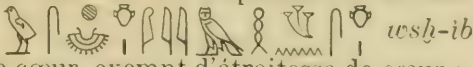
19. *'Ink rh šb'a šw <r> rh, ndnd rdy nd.t(w) m'a.f.*

« Moi, (je suis un homme) qui connaît celui qui peut lui apprendre à savoir, interrogeant celui qui permet qu'on l'interroge. »

Le vrai savant reconnaît la science de ceux qui peuvent lui apprendre quelque chose. Cf. *Prisse*, V, l. 8-9 : « interroge l'ignorant comme le savant »; *Anastasi V*, pl. 8, l. 3 : « interroge plus savants que toi ». Le sens de *nd m'a* a été établi par Gardiner, *Notes Sinuhe*, p. 45. Une stèle de Leide (Böeser, pl. III, l. 11) donne une rédaction plus complète de notre phrase :  *ink rh sb'a sw r rh, ndw rdy nd·tw m'a·f*. L'introduction de *r* devant *rh* invite à traduire (comme Gardiner me le suggère) « celui qui apprend à savoir »; la graphie *ndw* permet de discerner un participe se rapportant au sujet, suivi d'un participe régime *rdy*, qui introduit une locution impersonnelle.

20. *'Ink mndww m h'a n M'a'at, spd-r'a m hnsiw-ib*.

« Moi, (je suis) celui qui parle dans le tribunal de la Justice, celui dont la bouche est acérée contre les étroits-de-cœur. »

Pour le début, cf. l. 3. Le tribunal de la Justice, c'est la salle d'audience du Vizir, où siège Antef; on l'appelle « salle des deux-Justices » (Rekhmara, ap. *Urk.*, IV, 1092); même désignation pour le tribunal d'outre-tombe (Paherj, ap. *Urk.*, IV, 116); *spd*, écrit par le signe-mot , une épine, compose avec « bouche » une expression « piquant de bouche », analogue à notre « langue acérée » (cf. C 26, l. 8 : *spd-hr*). *Hnsiw-ib* (où  = ) se retrouve au duplicata de la stèle de Leide, l. 13-14 :  *swj m hns-ib* « large de cœur, exempt d'étroitesse de cœur ».

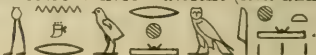


Notre texte, on a pu s'en rendre compte, ne brille guère par le souci de la composition; il abonde en redondances, car le scribe qui l'a rédigé a puisé sans méthode dans un

recueil de lieux communs¹ sur les qualités des grands fonctionnaires. Tel qu'il est, il donne cependant des renseignements précis sur la fonction de directeur de cabinet du Vizir; grâce à lui, nous discernons quelle part prépondérante l'adjoint du Vizir prenait aux audiences, aux délibérations, à l'élaboration de la jurisprudence et à l'application des sentences. A ce titre, la stèle du British Museum rendra les mêmes services, pour étudier les fonctions d'un « directeur de cabinet », que la stèle du Louvre C 26 pour définir le rôle d'un « héraut en chef du roi ». Le tableau de l'audience vizirale, que nous y trouvons, complète les données du texte de Rekhmara : nous voyons s'y présenter oppresseurs et opprimés, les violents (1), les beaux parleurs (16), les sots (1), les pauvres, les affamés (9-10), côte à côte avec les sincères, les justes (4), les affligés (5, 7); nous entendons les pleurs (5), les disputes (15), nous pénétrons dans le tribunal (12, 15, 20) et jusqu'au lieu du châtiment (3). Sur ce fond, se détache l'image du magistrat, connaissant bien les lois (3, 11) et la jurisprudence², prudent, perspicace, prévoyant (3, 2, 16), mais surtout équitable (7, 12, 17, 20), indulgent (4, 5), aimable et bienveillant (6, 8), miséricordieux et charitable (9, 10), tout épris de justice (13, 20), enfin d'un loyalisme absolu vis-à-vis de son roi (18).

Un tel portrait ne saurait être que conventionnel; mais peu importe qu'Antef, fils de Senet, ait mérité ces éloges; il est, au contraire, important de retrouver dans cette profession de foi l'idéal auquel, sous Senousret I^{er}, un magistrat s'efforçait d'atteindre et qui était conforme à la « doctrine » royale de ce temps. *Justice* et *Bonté*, telles sont les vertus cardinales que préconise le roi, comme les dieux : « Je n'ai point fait de tort aux hommes, ce que déteste Dieu; j'ai pratiqué la justice, qu'aima (toujours) le roi », dit Antef sur une autre stèle. Les hommes se réjouissent de sa justice :

1. J'ai indiqué qu'une stèle de Leide reproduit trois des phrases de notre stèle.

2. La stèle de la pl. 24, l. 5, dit que notre Antef « atteint (litt. annexe) les limites du savoir dans les affaires », .

« Plût au ciel, proclament-ils, que le pays fût plein de ses semblables ! » C'est en remettant en honneur le Droit et la Justice, en les faisant passer dans la pratique administrative par un corps de fonctionnaires instruits et scrupuleux, que les Pharaons du Moyen Empire ont conjuré les révolutions sociales et politiques qui avaient bouleversé l'Égypte à la fin de l'Ancien Empire. A cet égard, il est fort intéressant que la profession de foi soit datée du règne de Senousret I^{er}. Les analogies de forme et de fond que nous avons relevées, à chaque phrase, entre notre stèle et les grands textes de Rekhmara et du héraut Antef, nous confirment dans l'opinion que les réformes politiques, sociales et religieuses, attestées par les « Instructions au Vizir » de la XVIII^e dynastie, avaient été conçues et déjà réalisées, dans la mesure du possible, par les rois du début de la XII^e dynastie.

A. MORET.

[illegible]

LA

SUITE DES IDÉES DANS LES TEXTES SANSKRITS

A propos d'une des inscriptions de Nasik

Il peut sembler oiseux d'affirmer, plus oiseux encore d'établir que les Hindous, dont la littérature a produit tant de chefs-d'œuvre, ont connu et pratiqué la règle fondamentale du style qui consiste à mettre de l'ordre dans l'expression de la pensée. Cependant les indianistes, et même les meilleurs, semblent trop souvent procéder à l'égard des textes comme si l'Inde ignorait cette loi. Les Hindous, il est vrai, n'ont jamais analysé ni énoncé les principes de la composition ; leur vie sociale ne comportait ni l'agora, ni le forum ; leur vie spirituelle ne prétendait pas se fonder sur la raison. Fait surtout d'imagination et de sensibilité, leur art se soucie plus d'émouvoir et de toucher que de persuader ; leur esprit est plus accessible à l'intuition qu'à la dialectique. L'étude du style chez eux s'est arrêtée à des catalogues de figures ; le nom dont ils la désignent exprime bien leur conception : c'est l'*ālaṃkāra-śāstra* « l'art des ornements ». Mais on chercherait en vain dans cette immense littérature de l'*ālaṃkāra* une page sur la manière de traiter un sujet. En raison de cette lacune, on est généralement tout prêt à admettre qu'il est inutile de chercher la suite des idées dans un texte sanscrit. C'est là un préjugé fâcheux qui a causé trop souvent de graves méprises. Il est à souhaiter que les savants de l'Inde actuelle réparent la négligence de leurs devanciers, et qu'ils dégagent nette-

ment les principes de composition des grands maîtres, chez Vālmiki, chez Āśvaghoṣa, chez Kālidāsa, dans les Brāhmaṇa, les Upaniṣad, le Mahā-Bhārata. Je voudrais illustrer par un exemple pris au hasard les avantages de cette méthode.

Une des grottes de Nasik nous a conservé une inscription fameuse, qui se place vers le milieu du II^e siècle de l'ère chrétienne et qui consiste dans un panégyrique du roi Gotamiputa, maître d'un vaste empire qui s'étendait au sud des monts Vindhya, du golfe de Bengale au golfe Arabique. L'inscription, rédigée en prācrit, est datée du règne de son fils Vāsīṭhiputa Siri-Puṣumāyi. Les maîtres de l'épigraphie indienne s'y sont exercés tour à tour : Bhandarkar, en 1876, dans les *Transactions* du 2^e Congrès des Orientalistes à Londres, p. 307 sqq. ; Bhagvanlal Indraji, dans le *Bombay Gazetteer*, vol. XVI, p. 550 sqq. (1883) ; Bühler, dans l'*Archaeological Survey of Western India*, vol. IV, p. 108 sqq. (1883), et plus tard dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, vol. CXXII (1890), XI, p. 56 sqq., 83 sqq. ; Senart, enfin, dans l'*Epigraphia Indica*, vol. VIII (1905), p. 60 sqq.

Le panégyrique commence par ce trait : (A) « Gotamiputa est par essence semblable à l'Himavat, au Meru, au Mandara ». Autrement dit, il est, comme les grandes montagnes de la cosmologie hindoue « un soutien de la terre » (*bhūbhṛt*). Le roi remplit dans l'ordre social et politique la fonction que la cosmologie assigne aux montagnes dans l'ordre physique. Suit (B) l'énoncé des provinces qui constituent son royaume et des chaînes de montagnes dont il est le souverain. « Il est roi d'Asika, Asaka, Muḥaka, Surāṭha, Kukura, Aparānta, Anupa, Vidabha, Ākarāvati, souverain des monts Vijha, Acchavata, Pārichāta, Sahya, Kaṇhagiri, Maca, Siriṭana, Malaya, Mahida, Setāgiri, Cakora. » Le lien des deux propositions est logique ; après l'avoir proclamé implicitement un des soutiens de la terre, le panégyriste définit la portion de la terre où s'exerce la fonction du roi ; après l'avoir égalé aux montagnes colossales, il le

montre en effet maître souverain des chaînons secondaires.

(C) « Le monde royal en cercle reçoit ses ordres. » Le trait est symétrique au précédent, et fondé sur l'analogie reconnue des montagnes et des rois.

(D) « (1) Quand l'auteur du jour éveille de ses rayons le lotus, la fleur sans tache est pareille à son visage. (2) Trois océans ont de leurs flots abreuvé ses montures. (3) La pleine lune, toute ronde, a la grâce et la majesté de son aspect. (4) Le meilleur des pachydermes en marchant a le charme de sa démarche. (5) Tel que les anneaux du roi des reptiles, gras, musclé, grand, long est son bras. (6) L'eau distribuée (en signe) de sécurité mouille sa main ignorante de la crainte. »

L'auteur célèbre ici la perfection de la personne royale chez Gotamiputa. On a donc le droit d'être surpris à constater, entre deux propositions (des composés dans l'original) qui comparent le visage du roi au lotus (1) et à la lune (3), une autre proposition (2) sans rapport avec les deux autres, sans rapport avec l'ensemble du développement. Bühler traduit : « of him whose army drank the water of three oceans » ; Senart : « whose chargers had drunk the water of three oceans ». Que le mot *vāhana* désigne « l'armée » (Bühler) ou « les coursiers » (Senart), le détail s'encadre aussi mal dans ce tableau où figurent le visage (1), l'aspect (3), la démarche (4), le bras (5), la main (6) du roi. Et l'incohérence saisit d'autant plus que les autres traits se succèdent dans un ordre parfaitement raisonnable : teint du visage (1), rondeur du visage (3), noblesse de l'allure (4), dessin du bras (5), activité de la main. Mais *vāhana* « véhicule » (l'un et l'autre dérivés de la même racine) a une valeur particulière qu'il convient de se rappeler ici. C'est la monture personnelle, si étroitement associée à celui qu'elle porte, qu'elle semble en être inséparable. C'est ainsi que Viṣṇu a pour *vāhana* l'oiseau Garuḍa, Śiva le taureau Nandi ; chacune des divinités a son *vāhana* particulier ; pour la désigner, on dit couramment : (l'être divin) qui a pour monture Garuḍa, Nandi, etc. La dynastie à laquelle ap-

partient Gotamiputa est désignée par une appellation de ce type; c'est la race de Sātavāhana. Gotamiputa est dans notre inscription même (l. 6) « l'artisan de la restauration de la gloire de la dynastie Sātavāhana ». Le premier élément de ce nom prend diverses formes : Sāta, Śāta, Sāda. L'imagination des conteurs avait travaillé sur cette donnée. La Bṛhatkathā, qui prétend rattacher sa propre origine à un roi de cette dynastie, raconte que le roi Dipakarna (Kṣemendra) ou Dvipikarni (Somadeva), resté veuf sans enfants, adopta sur les indications du dieu Śiva un enfant de sept ans qu'il avait rencontré dans une forêt monté sur un lion; ce lion était une métamorphose temporaire du génie Śāta; l'enfant reçut le nom de : « Śāta (est) sa monture » Śāta-vāhana. On peut aussi considérer *Sātavāhana* comme une formation patronymique dérivée normalement, au moyen de la *vṛddhi*, du simple *Śāta-vāhana* « qui a une centaine de montures », nom qui ferait pendant à celui de *Śāta-ratha* « qui a cent chars »¹. La création du type « -vāhana » marque sans doute un moment historique. Les noms formés avec le terme *ratha* « char » (p. ex. Daśaratha « qui a dix chars », le père de Rāma), fréquents dans la période héroïque de l'histoire indienne, sont encore en usage au temps des Maurya; le premier ou le second successeur d'Açoka porte le nom de Daśaratha; le dernier prince de la dynastie Maurya est Bṛhadratha. Avec lui, les noms en **ratha* semblent avoir disparu définitivement. D'autre part, au cours du siècle

1. Les interprétations tardives du nom en chinois et en tibétain sont purement fantaisistes. Hiuan-tsang (*Mém.*, II, 95; éd. Tōk., XXXV, 7, 52^a, col. 14) rapporte le nom sous la forme So-to-p'o-ho = Satavaha, et ajoute en note : « En langue T'ang (= chinois), on dit *yin tcheng* 引正. » Le mot *yin* signifie « allonger, étendre, mener »; *tcheng* signifie « correct, normal ». Stanislas Julien avait restitué *sadrāha*; mais *tcheng* est donné comme l'équivalent chinois du mot *sāta* (pris au sens de « uni, lisse ») dans la Mahāvīyutpatti, ci, 46. La Mahāvīyutpatti elle-même donne le nom de Sātavāhana dans la liste des noms de rois, ci. xxxiv, 12, entre Aśoka et Kaniṣka; elle interprète le nom en tibétain par *mthar 'gro ſon* et en chinois par *pien hing cheng* 邊行乘, équivalent calqué sur le tibétain : tib. *mthar*, chin. *pien* = « limite, bout » (au terminatif en tibétain); tib. *'gro*, chin. *hing* = « aller »; tib. *ſon*, chin. *cheng* = « monture, véhicule ». Il semble que le compilateur de la Mahāvīyutpatti a lu le nom sous la forme *Anta-vāhana* ou *Sānta* (analysé en *sa-anta*) -*vāhana*.

suivant, on voit surgir les noms en *vāhana*. Le roi Khāra-vela, qui règne au Kalinga, sur la côte orientale, prend dans son panégyrique (Inscription de Hathigumpha) le titre de Mahāmeghavāhana « grand-nuage-monture » ; il est clair que Mahāmegha est le nom propre de sa monture ; c'est évidemment l'appellation d'un éléphant ; *megha* « le nuage » suggère à la fois la couleur et le son de la voix de l'éléphant. C'est à la même époque que remonte aussi le nom des Śātavāhana (Inscriptions de Nanaghat). On peut se demander si les victoires d'Alexandre n'ont pas eu pour résultat de faire disparaître graduellement de la tactique indienne le char, qui avait été l'instrument de conquête des Aryas, tandis qu'en retour l'éléphant prenait une place régulière dans la tactique de l'Occident, par l'intermédiaire des Séleucides. Le rôle de l'éléphant dans la doctrine et la pratique militaires de l'Inde vaudrait l'honneur d'une étude spéciale ; elle ferait apparaître les transformations et les progrès de l'art dans cette histoire qui semble si uniforme, et dégagerait sans aucun doute d'utiles repères pour la chronologie. Mais la question dépasse de beaucoup le sujet que je traite ici. Je me borne à souligner le lien étroit qui associe la monture à celui qu'elle porte. Je rappellerai seulement l'ensemble des contes populaires, qui unissent les aventures du couple royal Udayana et Vāsavadattā au couple d'éléphants Nalagiri et Bhadravati ; pour le détail, je renvoie à l'excellent ouvrage de Lacôte : *Essai sur Guṇādhya et la Brhathathā*. Donc, si nous traduisons le composé *tisamudatoyapītavāhanasa* par « trois océans ont, de leurs flots, abreuvé sa monture », nous rétablissons une suite logique dans le développement.

Le panégyriste décrit d'abord la pureté des traits du roi, puis il l'évoque aussi sur sa monture victorieuse, puis il reprend en détail l'aspect, l'allure, les bras, les mains. Des associations d'idées ou d'images resserrent encore ce faisceau. Le visage (1) suggère naturellement le lotus dans la poésie indienne ; le lotus suggère immédiatement l'eau sur laquelle il s'épanouit ; d'où l'évocation des trois océans qui

ont abreuvé sa monture (2). L'océan à son tour évoque immédiatement la lune (3) qui en est sortie quand les dieux et les démons l'ont baratté; cette lune, c'est du fait de sa noblesse (*sasirika*) — l'aimable aspect du roi. J'observe encore, comme je l'ai déjà fait autrefois à propos de quelques titres employés dans les inscriptions des Kṣatrapa (*Journal asiatique*, 1902, I, p. 105) que « l'aimable aspect » (*piyadasana*) du roi est un équivalent indien de notre expression : « Sa Majesté ». Quand Aśoka dans ses inscriptions se désigne par « *piyadasi* (*priyadarśi*) *rāja* », il ne convient pas de traduire, comme s'il s'agissait d'un nom propre, « le roi Piyadasi », mais tout simplement : « Sa Majesté le roi ». Or c'est par sa beauté majestueuse (*sirī*, *śrī*) que Sa Majesté fait pendant au disque de la pleine lune. La monture (2) suggère l'éléphant (3) qui suggère à son tour l'allure aimable du roi.

La suite de l'inscription exalte les vertus morales et guerrières du roi; pour couronner ce développement particulier, elle le compare avec les plus grands héros de la tradition : Nābhāga, Nahuṣa, Janamejaya, Sagara, Yayāti, Rāma, Ambariṣa.

Enfin vient comme conclusion un dernier développement qui a embarrassé les interprètes. Bühler traduit : « Of him, who in wondrous, unthinkable, imperishable, and immeasurable wise conquered a crowd of foes (standing) in the foremost ranks in a battle fought by Pavana, Garuḍa, the Siddhas, the Yakshas, the Rākshasas, the Vidyādhara, the Bhūtas, the Gandharvas, the Moon, the Sun, the Constellations, and the Planets, — of him who dives deeper into the sky than the shoulder of the most excellent mountain, — who made the prosperity of his race great. »

Et Senart : « Who, vanquishing his enemies in a way as constant as inexhaustible, unthinkable and marvellous in battles fought by the Wind, Garuḍa, the Siddhas... (ut sup. ap. Bühler) — the Planets, (appeared to be himself) plunging into the sky from the shoulder of his choice

elephant; (and) who (thus) raised his family to high fortune. »

On voit par l'insertion du mot *thus* entre parenthèses que M. Senart s'est préoccupé de lier logiquement les propositions. Il insiste dans son commentaire sur ce point : « De *nagavarakhadhā* on ne peut rien faire de satisfaisant; la lecture *nāga°* donne un meilleur sens. Sur son éléphant de bataille le roi apparaît comme s'il voulait monter au ciel. Ce n'est pas là seulement une manière hyperbolique de décrire la hauteur de l'animal; cela implique davantage encore. Le roi est *jitaripusaṅgha* — il se manifeste dans la gloire de son triomphe; en outre, comme il est secondé dans ses combats par les puissances divines, Pavana, etc., il apparaît en quelque sorte dans le ciel et parmi les dieux. Les deux épithètes *Pavana° jita°* et *nāga° vigādha* se complètent mutuellement en conformité avec la loi que Benfey (*Gesch. der Sprachwiss.*, p. 35) a justement indiquée, et en vertu de laquelle le terme le plus général vient le dernier, précédé par le déterminant, — règle qui, soit dit en passant, ne devrait jamais être perdue de vue dans l'interprétation des inscriptions et qui peut dans plus d'un cas aider à faire ressortir la nuance exacte du sens dans des constructions compliquées. »

Sans manquer à la déférence qu'on doit à deux maîtres de l'épigraphie indienne, je suis obligé d'avouer que l'interprétation de Bühler et celle de M. Senart échappent à mon entendement. Pourquoi l'auteur aurait-il réservé pour la fin ce trait que la grandeur du roi plonge dans les profondeurs du ciel, quand il avait au début l'occasion d'exprimer cette idée lorsqu'il le comparait aux grandes montagnes du monde et lorsqu'il le désignait comme le souverain des montagnes? Quel rapport entre ce trait et le développement qui le précède? Que viennent faire les puissances du Ciel dans les batailles du roi?

Le texte dit : « (Le roi) est allé tout droit vers la surface du ciel pour s'y enfoncer (*gaganatalam abhivigādhasa*). » « Aller au ciel, monter au ciel » sont les euphémismes usuels

pour signifier la mort du roi. Il est superflu d'en citer des exemples; la littérature en offre à profusion. (Qu'on se rappelle le mot de l'abbé Edgeworth à Louis XVI sur l'échafaud : « Fils de saint Louis, montez au ciel. ») Rien n'est plus naturel que de rencontrer à la fin du panégyrique la mention de la mort du roi. Le reste de la proposition va-t-il cadrer avec cette idée? Nous remarquons d'abord que l'écrivain a jeté en tête trois adjectifs qui restent en suspens pour aller se construire avec le mot *gaganatalam*, tout à la fin de la description, de façon à encadrer dans des lignes précises le tableau de la mort du roi. Évidemment il prépare un coup et ménage son effet : *aparimitam akhayam acitam* ' « Sans limite [dans l'espace], sans fin [dans le temps], pieusement honoré. . . . (est) le séjour du ciel [où il est parti]. » Autrement dit, Gotamiputa a quitté le monde du fini, de l'éphémère, des mortels qui adorent, pour entrer dans le monde de l'infini, de l'éternel, des immortels qu'on adore. Et comment s'est passé ce départ? « Prodigeux, Pavana, Garuḍa, Siddha, Yakṣa, Rākṣasa, Vidyādhara, Bhūta, Gandharva, Cāraṇa, Candra, Divākara, Nakṣatra, Graha (autrement dit, toute la kyrielle des divinités secondaires qui ont pour domaine l'espace entre le ciel et la terre) circulaient sur le champ de bataille » quand il a plongé dans le ciel; tous, jusqu'au dernier, avaient voulu assister à ce spectacle et l'honorer de leur présence; tout ce qui peuple l'atmosphère était accouru de partout *samarasirasi* « vers la tête de la bataille », nous dirions : sur le front de bataille, en première ligne, où le roi s'était laissé entraîner par son courage. Reste un dernier trait à expliquer : *jitaripusa-ghasa nagavarakhadhā*. Bühler sépare les deux termes; il réunit le premier à ce qui précède : « Le roi avait vaincu une foule d'ennemis (alors qu'il se tenait) au premier rang d'une bataille où combattaient Pavana, etc. » Il construit le second terme, à l'ablatif, avec ce qui suit, pour en faire une proposition à part : « Le roi plonge dans le ciel plus

1. Bühler et Senart admettent *acitam* = *acimtiyam*; je crois plutôt que *acitam* = *arcitam*.

profondément que l'épaule de la plus haute montagne. » Franke, dans ses *Notes épigraphiques* (*Zeitschr. d. Morg. Ges.*, vol. L, 1896, p. 596), prend *naga* comme l'équivalent de *nāga* et corrige ainsi : « Du dos de son éléphant le roi atteignait jusqu'au ciel (der vom Rücken seines Elephanten bis zum Himmel emporragte). » Senart change résolument *naga* en *nāga*; il maintient la répartition en deux propositions séparées, établie par Bühler, et traduit la seconde à peu près comme Franke : « Il (semblait) plonger dans le ciel de l'épaule de son excellent éléphant. » Si on lit directement le texte sans tenir compte de la coupure faite par Bühler, les difficultés s'évanouissent : « Sur le champ de bataille, ayant vaincu la masse de ses ennemis, de l'épaule d'une magnifique montagne il est parti... » C'est le cas d'évoquer le vers de Brébeuf immortalisé par Boileau : « De morts et de mourants cent montagnes plaintives. » Sur la première ligne de la bataille, ses ennemis vaincus (*jita*), aussi bien les morts abattus que les vivants prosternés par soumission devant lui, formaient comme à dessein par leur entassement (*saṃgha*) une véritable montagne dont la haute cime lui permettait de plonger directement dans le ciel'.

L'équivalent, en simple prose, c'est : Gotamiputa est mort en combattant, les armes à la main. Et l'auteur de l'inscription ajoute, comme aurait pu faire un historien : « Il avait fait grandiose la fortune de sa famille (*kulavipulasirikarasa*). » Il pouvait partir, car son œuvre était complète. Ainsi la suite des idées se maintient logique jusqu'au bout, et, dans ce qui semblait un détail oiseux de rhétorique ampoulée, nous apprenons comment finit la vie d'un grand prince.

SYLVAIN LÉVI.

1. Il n'est pas impossible, au demeurant, que le mot *naga* doive être pris dans son sens réel et que Gotamiputa soit mort sur le sommet d'une hauteur, dans cette région montagneuse que des rivaux puissants disputaient aux Sātavāhana, auprès de Nasik, où a été gravé ce panégyrique lapidaire du père de Puṣṭamāyī.

LA LÉGENDE DE BUDDHAGHOSA

C'est une imposante figure que celle de Buddhaghosa. Toute la littérature exégétique en pâli dérive de lui. Les volumineux commentaires qui lui sont attribués forment une œuvre considérable qu'éclaire, ainsi qu'un flambeau central, sa célèbre encyclopédie bouddhique, le *Visuddhimagga*¹. En Indo-Chine, il passe pour le grand apôtre qui apporta à ces peuples le Trésor des livres saints. Chaque pays de la péninsule le réclame. La Birmanie en fait un religieux de Thatôn. Le Cambodge moderne le place en tête de ses origines religieuses et a gardé son nom comme un des titres les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique. Buddhaghosa est donc une haute personnalité, si toutefois il a existé et si son génie n'appartient pas à cette classe d'attributs que les logiciens hindous comparent à la grâce de la fille d'une femme stérile.

Sa réalité historique est en effet très discutée : elle a ses croyants et ses incrédules : les uns l'admettent en toute simplicité², les autres la nient catégoriquement³; d'autres enfin entourent leur acquiescement de distinctions et de réserves plus ou moins larges⁴. Le problème ne paraît pas, à l'heure actuelle, susceptible d'une solution; mais il est

1. Sumaṅgala-vil., I, p. 1 :

majjhe Visuddhimaggo esa catuṃṇaṃ pi āgamaṇaṃ hi
ṭhatvā pakāsayissati tattha yathā-bhāsitaṃ atthaṃ.

2. RHYS DAVIDS, *Buddhist India*, p. 277; art. Buddhaghosa dans HASTINGS, *Encyclopædia of Religion*.

3. VINCENT SMITH, *Aśoka's alleged mission to Pegu, Indian Antiquary*, t. 34 [1905], p. 185.

4. WINTERNITZ, *Geschichte der indischen Litteratur*. II, 1, p. 152. — Le

peut-être possible de le circonscrire en précisant les sources de la tradition et en contrôlant la vraisemblance des faits dont chacune d'elles a composé la biographie de Buddhaghosa.

I. Les sources.

A. *Sources birmanes*. — Il faut d'abord éliminer d'une manière absolue les sources birmanes¹. Chroniques civiles ou ecclésiastiques, elles ne sont qu'un écho de l'historiographie singhalaise altérée par une insatiable vanité nationale. De même qu'elles font voyager le Buddha dans la vallée de l'Irāwadi pour prédire la fondation de diverses capitales, de même elles substituent Thatôn au Magadha comme le point de départ ou de retour du voyage de Buddhaghosa à Ceylan². Non seulement cette tradition est apocryphe, mais elle n'est même pas ancienne et ne saurait en tout cas remonter plus haut que le XVI^e siècle. Nous en avons une preuve décisive dans les inscriptions de Kalyāṇi³. Ces stèles, érigées en 1476 A. D. par le roi Dhammaceti (1460-1491), donnent au complet l'histoire du bouddhisme au Pégou depuis les marchands Trapusa et Bhalika, contemporains du Buddha, qui édifièrent à Rangoon le « stûpa des cheveux » (Shwe Dagon) jusqu'à la mission de Moggallāna à Ceylan en 1475. Si la croyance à l'introduction des Écritures au Pégou par Buddhaghosa avait existé à cette époque, nul doute que le pieux roi ne lui eût réservé une place d'honneur dans son abrégé d'histoire de l'Église. Or, il ne prononce pas le nom

meilleur exposé de la question est celui de MINAYEV, *Recherches sur le bouddhisme*, p. 190.

1. Voir l'analyse de ces textes dans J. GRAY, *Buddhaghosuppatti*, London, 1892, Introduction.

2. La version singhalaise (voyage du Magadha à Ceylan et retour au Magadha) est d'ailleurs reconnaissable à travers les retouches des chroniques birmanes : d'après les unes, Buddhaghosa s'embarque à Bassein, mais fait un long séjour à Bodhi-Gayā avant de faire voile pour Ceylan; d'après les autres, au moment où il va quitter cette île pour retourner à Majjhimadesa (Inde du Nord), Indra intervient pour lui persuader de porter les livres saints au Paccantadesa (Indo-Chine).

3. TAW SEIN KO, *The Kalyāṇi Inscriptions erected by King Dhammaceti at Pegu in 1476 A. D.* Text and translation. Rangoon, 1892.

du grand commentateur : d'où il résulte que, de son temps, on n'avait encore établi aucune connexion entre Buddhaghosa et Thatôn.

B. *Sources singhalaises.* — Les sources birmanes étant hors de cause, il ne reste, semble-t-il, que trois textes qui puissent entrer en ligne de compte, à un degré inégal d'ailleurs : le *Cûlavamsa I*, le *Saddhammasaṅgaha* et la *Buddhaghosuppatti-kathâ* ou *Buddhaghosa-nidāna*.

1. *Cûlavamsa I* (CV.). — La chronique singhalaise, connue sous le nom de Mahāvamsa', se compose d'une première rédaction (le Mahāvamsa proprement dit) et de deux continuations englobées sous le titre commun de *Cûlavamsa* et qu'on peut distinguer en *Cûlavamsa I* et *Cûlavamsa II*.

Le *Mahāvamsa* primitif, rédigé par Mahānāma, probablement au début du VI^e siècle, sous le règne de Dhātusena², se termine au vers 50 du chapitre 37, avec le règne de Mahāsena.

Le *Cûlavamsa II* s'arrête à la mort du roi Kitti Siri Rājasīha (1798), avec un supplément qui conduit le récit jusqu'à l'annexion de Ceylan par l'Angleterre.

Entre ces deux parties se place le *Cûlavamsa I*, où se trouve l'histoire de Buddhaghosa (ch. 37, vv. 165-195) : il importe tout d'abord d'en préciser la date.

La rédaction en est attribuée à une certain Dhammakitti. Ce nom a été porté par plusieurs theras réputés : Wickremasinghe en compte cinq³ : l'auteur du *Cûlavamsa I* serait, selon lui, Dhammakitti II, originaire du Tambaratṭha, qui florissait sous Parakkamabāhu II⁴. Cette attribution nous

1. G. TURNOUR, *The Mahāvaṃso... containing the first 38 chapters*. Ceylan, 1837. — W. GEIGER, *The Mahāvamsa*. London, 1908 (Pāli Text Society) [le texte s'arrête au chap. 37. vers 50]. — Id., *The Mahāvamsa... translated into English*. London, 1912. — L. C. VĪJESĪṬHA, *The Mahāvamsa, Part II, containing chapters XXXIX to C, translated... into English... to which is prefixed the translation of the first part published in 1837 by George TURNOUR*. Colombo, 1889.

2. GEIGER, *Pāli Literatur und Sprache*. Strasbourg, 1916, p. 24.

3. WICKREMASINGHE, *The several Pāli and Sinhalese authors known as Dhammakitti*. (J. R. A. S., 1896, p. 200). L'un des cinq doit être dédoublé (v. *infra*).

4. C'est aussi l'avis de GEIGER (*Pāli Lit. u. Spr.*, p. 30) : « D'après la tra-

semble difficile à admettre. Elle suppose en effet que le prétendu auteur aurait parlé de lui-même dans les termes suivants (ch. 84, vv. 11-16) :

Parmi les nombreux et vertueux moines qui séjournèrent constamment dans le Tambaraṭṭha, il y avait un mahāthera nommé Dhammakitti, brillant de l'éclat de la vertu. Quand il allait demander l'aumône, parfois un lotus surgissait sous ses pas. Ce qu'ayant appris avec étonnement, le roi [Parakkamabāhu] envoya à Tambaraṭṭha un présent spirituel composé de poudre de santal et autres [substances] qui avaient touché la dent-relique, et un présent royal de grande valeur. Il fit venir à Laṅkādīpa le mahāthera et, le considérant comme un arhat, éprouvant une joie toujours renouvelée, il lui fit de grandes offrandes et honora respectueusement, par le don des quatre choses nécessaires, ce therā si digne d'offrandes et d'honneurs.

Si on se rappelle que l'orgueil (*māno*), l'amour de la réclame (*ketukāmyatā*) sont au nombre des « chaines » dénoncées par la morale bouddhique⁴, on aura peine à croire que ce pompeux éloge de Dhammakitti ait été rédigé par Dhammakitti lui-même : au lieu de sa perfection spirituelle, il eût, en se louant d'une façon aussi malséante, proclamé son indignité. Il est plus probable que le rédacteur du Cūlavamsa I, s'il s'appelait en effet Dhammakitti, n'était qu'un homonyme du thaumaturge du Tambaraṭṭha. Mais,

dition, le premier continuateur fut le therā Dhammakitti qui, selon Mahav., ch. 34, vv. 12 sqq., vint de Birmanie à Ceylan sous Parakkamabāhu II (1^{re} moitié du XIII^e siècle). » Tambaraṭṭha pourrait être en effet le royaume de Pagan (BODE, *Sāsanacāmsa*, Introd., p. 14, n. 1; cf. B. E. F. E. O., V, 152, n. 3); cependant ce pays est appelé dans un autre passage (ch. 80, v. 6) Ari-maddana.

4. Cf. par exemple *Dhammasaṅgani*, § 1116. Une anecdote de la *Buddhaghosupatti* montre bien l'estime dans laquelle le clergé bouddhique tenait la modestie. Buddhaghosa habitait le rez-de-chaussée du Lohapasāda et six autres moines occupaient les six étages supérieurs. Un fidèle offrit un jour à Buddhaghosa une corbeille de riz : « Celui qui est à l'étage au-dessus est bien supérieur à moi : offre-lui ton riz », répondit le therā. Le fidèle alla présenter son offrande au therā du second étage, qui le renvoya à celui du troisième et ainsi de suite jusqu'au septième et dernier étage, dont l'occupant lui répondit : « Buddhaghosa, qui demeure en bas, a bien plus de mérite que nous : c'est à lui qu'il faut donner cela. » Il se représenta donc devant Buddhaghosa, qui divisa le riz en sept parts égales pour chacun des sept religieux.

à vrai dire, sa personnalité est d'un intérêt secondaire; ce nous importe, c'est la date à laquelle il écrivait. Or, il est possible de la déterminer approximativement.

Le Cūlavamsa I finit, comme l'avait déjà remarqué Vijesimha (p. 319) et après lui Geiger (*Pali Litt.*, p. 30), avec le règne de Parakkamabāhu IV (ch. 90, v. 104). On ignore la durée du règne de ce roi, dont l'avènement se place en 1295 selon Vijesimha, en 1284 selon Geiger. En tout cas, la rédaction finale de cette continuation ne saurait être antérieure à environ 1300 A. D.

En somme, le premier document qui fasse mention de Buddhaghosa, — si celui-ci vécut sous le règne de Mahānāma, au V^e siècle¹, — lui est postérieur d'environ 800 ans. L'auteur, dira-t-on, utilisait d'anciens documents. Sans doute, mais peut-être utilisait-il une vieille légende. Pour l'instant, retenons seulement ce fait que huit siècles au moins séparent le héros de son biographe.

2. *Saddhammasaṅgaha* (SS.). — Ce texte est une histoire et un panégyrique du Tipiṭaka². Il est l'œuvre d'un certain Dhammakitti qui, d'après Wickremasinghe, serait Dhammakitti V, aussi appelé Dhammarakkhita et Jayabāhu Mahāthera, qui fut disciple de Dhammakitti IV et son successeur dans la dignité de saṅgharāja, et vivait sous les règnes de Bhuvanekabāhu V et Virabāhu III (1372-1470). Cette attribution ne saurait être exacte. Voici, en effet, ce que nous lisons à la fin de l'ouvrage :

Dhammakitti, religieux de vertu et de talent, brilla dans l'île de Ceylan comme la lune dans le ciel... Son disciple appelé Dhammakitti Mahāsāmi fit ses efforts pour se rendre à Ceylan. Il parvint dans cette île charmante, y amassa un grand mérite spirituel, y reçut l'ordination de thera et retourna ensuite dans son pays, à la ville de Yodaya. Là, dans le grand monastère Laṅkārama, fondé par le roi Paramarāja, il composa ce *Saddhammasaṅgaha*.

1. Mahānāma : 412-434 selon Vijesimha; 458-480 selon Geiger (Mahav., trad., p. xxxix), qui toutefois remarque que l'ambassade de Ceylan à l'empereur de Chine en 428 est dite envoyée par Mo-ho-nan = Mahānāma.

2. Édition dans J. P. T. S., 1890. Le SS. n'est pas cité dans le Gandhāvamsa

Yodaya, comme l'a remarqué M. George Coëdès¹, n'est autre qu'Ayodhyâ, capitale du royaume siamois fondé en 1350. Le nom de Paramarâja est malheureusement trop vague pour permettre une identification avec un des rois d'Ayodhyâ. En tout cas, il est sûr que ce moine étranger, qui regagna son pays après avoir reçu l'ordination, ne fut pas investi de la dignité de saṅgharâja à Ceylan. Il ne doit donc pas être confondu avec Dhammakitti V Devarakkhita : peut-être ce dernier est-il le maître loué dans le colophon du SS. ; dans ce cas, cet ouvrage daterait de 1400 environ.

Le récit qu'il donne de la vie de Buddhaghosa (ch. VII, p. 51-57) est basé sur CV., dont il cite le texte entier sous le titre de *Porāṇā* ; il y mêle d'autres vers qui paraissent empruntés à une autre chronique.

3. *Buddhaghosuppatti-kathā* (BU.) ou *Buddhaghosa-nidāna*. — Cette vie de Buddhaghosa² est l'œuvre d'un thera singhalais nommé Mahā-Maṅgala. On lui assigne pour date le XIII^e siècle ou le XIV^e siècle, suivant qu'on l'identifie avec Maṅgala, maître de Vedeha, auteur de la *Rasavāhinī*³, ou avec le grammairien Maṅgala, qui à la vérité n'est pas daté, mais qu'on suppose appartenir au XIV^e siècle⁴. Ce qui pourrait faire pencher vers la date la plus ancienne, c'est que BU. paraît être complètement indépendant de CV., à la différence de SS. qui le cite abondamment. Toutefois il n'y a de certain que le *terminus a quo* : 1156 A. D.⁵

1. G. COËDÈS, *Note sur les ouvrages pâlis composés en pays thai*, B. E. F. E. O., X, 3, p. 43.

2. Édition James GRAY, Londres, 1892. Citée dans le Gandhavaṃsa (p. 65, 75) sous le titre de « Buddhaghosācariya-nidānam », sans aucune mention d'auteur ou d'époque.

3. GRAY, *op. laud.* p. 32.

4. GEIGER, *Pali Litt.*, p. 31, 39.

5. Cette date est fournie par une citation du *Jinālaṃkāra* de Buddhārakkhita ou plutôt de la *ṭīkā* composée sur ce poème par l'auteur lui-même en 1156 A. D. (GRAY, *Buddhaghosuppatti*, p. 50, 71 ; GEIGER, p. 28).

II. Les faits.

1. *Cūlavamsa I.* — Voici d'abord le récit du Cūlavamsa I (ch. xxxvii, v. 165-195), qu'on regarde généralement comme le plus digne de créance :

Un jeune brahmane, né près du Bodhimaṇḍa, versé dans toutes les sciences et tous les arts, possédant les trois Védas, connaissant parfaitement toutes les religions, expérimenté dans tous les systèmes, controversiste qui parcourait l'Inde en quête de controverses, s'établit dans un vihāra où, la nuit, il répétait la doctrine de Patañjali dans une forme achevée et parfaite. Un mahāthera nommé Revata reconnut que ce personnage était de grand entendement et méritait d'être converti. « Quel est celui qui braie ainsi comme un âne ? » dit-il. « Tu connais sans doute, répliqua l'autre, le sens du braiment des ânes ? — Je le connais. » Là-dessus, le brahmane expose son système. Le therā en donna l'explication et la réfutation. Invité à exposer à son tour sa propre doctrine, il prononça un texte de l'Abhidhamma. Le brahmane n'en comprit pas le sens. « De qui est ce Mantra ? demanda-t-il. — C'est le Mantra du Buddha. — Communique-le-moi. — Reçois d'abord l'ordination. » Désireux du Mantra, il se fit ordonner moine et apprit le Tripiṭaka : « C'est bien là l'unique voie du salut, » pensa-t-il, et il l'adopta. Comme sa voix (*ghosa*) était profonde comme celle du Buddha, on le nomma Buddhaghosa, et il fut renommé sur la terre comme le Buddha lui-même.

Ayant composé le traité *Ñānodaya*, il fit l'*Atthasālinī* [comme] une ceinture¹ au *Dhammasaṅgaṇi*. Ensuite cet homme intelligent entreprit de rédiger un commentaire du *Parittam*². Ce que voyant, le therā Revata lui dit : « Ce n'est que le texte qui a été apporté ici ; le commentaire n'existe pas ici, pas plus qu'on n'y trouve les doctrines diverses des maîtres. Le commentaire singhalais est pur : le sage Mahinda, après avoir étudié d'abord l'enseignement du Buddha fixé aux trois conciles et les discours tenus par Sāriputta

1. *Kacchaṇ*. Turnour : *Kaṇḍaṇ*, « he wrote the chapter called Atthasālinī ».

2. Peut-être l'auteur fait-il allusion à la *Paramatthajotikā*, commentaire du *Khuddakapāṭha*, ce dernier n'étant au fond qu'un *Parittam*.

et les autres [disciples], a composé ce commentaire en langue singhalaise : il se trouve à Ceylan. Vas-y, écoute-le et traduis-le en idiome de Magadha. C'est un service à rendre au monde entier. »

Plein de foi, Buddhaghosa au grand cœur partit et vint dans cette île sous le règne de ce roi [Mahânâma]. Il se rendit au Mahāvihāra, le couvent de tous les saints religieux, entra dans l'édifice appelé Mahāpadhāna, et de la bouche de Saṅghapāla il écouta entièrement le commentaire singhalais et les doctrines particulières des theras¹, et conclut que tel était bien l'intention du Maître de la Loi (le Buddha).

Alors, ayant offert ses respects au Saṅgha, il dit : « Donnez-moi tous les livres pour faire un commentaire. » Afin de l'éprouver, le Saṅgha lui donna deux gāthās en disant : « Montre sur ce thème ta capacité : quand nous la connaissons, nous te donnerons tous les livres. » Résumant les trois Piṭakas avec le commentaire, il composa le *Visuddhimagga*. Puis il réunit, près de l'Arbre de la Bodhi, le Saṅgha savant dans la doctrine de Buddha et commença à lire son ouvrage. Les dieux, désirant faire éclater son habileté aux yeux de la foule, firent disparaître le livre : il le refit une seconde et une troisième fois. La troisième fois, comme il apportait le livre pour en donner lecture, les dieux rapportèrent les deux autres. Les religieux lurent les trois exemplaires en même temps : il n'y avait aucune différence de l'un à l'autre dans le texte, les idées, les doctrines des theras, les citations de l'Écriture; les mots et même les syllabes. « C'est certainement Metteya ! » s'écria l'Assemblée à plusieurs reprises; et elle lui donna le Tripiṭaka avec le commentaire.

Retiré dans le paisible vihāra Ganthākara, il traduisit alors tous les commentaires singhalais en langue du Magadha, qui est l'idiome original de tous. Cette [compilation] fut un bienfait pour les hommes de tout langage; les theras et les ācariyas la reçurent comme le texte même de l'Écriture. Alors, ayant accompli son dessein, il retourna dans l'Inde pour vénérer l'Arbre de la Bodhi.

Mahânâma, ayant joui de la terre pendant vingt-deux ans et

1. *Theravādaṃ*. Childers, s. v. *cādo* : « It is opposed to *aṭṭhakathā* and clearly means the text of the Buddhist scriptures. » Mais il s'agit évidemment des *ācariyavādā bhinnarūpā*, dont il est question, au v. 177, des thèses professées par les diverses écoles sous forme de traités ou de gloses autres que les anciens commentaires.

accompli divers actes méritoires, trépassa conformément à ses actes.

2. *Saddhammasaṅgaha*. — Le SS. reproduit le récit du CV. en y ajoutant simplement les détails suivants : Buddhaghosa s'embarque à Nāgapaṭṭanam ; là, il reçoit de Sakka un myrobolan et une plume de fer (dont l'usage n'est pas précisé). Il rencontre en mer Buddhadatta, avec qui il converse (le sujet de l'entretien n'est pas indiqué). Enfin, tandis que, selon le CV., il écrivit ses commentaires dans le vihāra Ganthākara (« la Bibliothèque »), le SS. rapporte qu'il travaillait dans un édifice à étages (pāsāda) appelé Padhānaghara, qui se trouvait dans la partie sud du Mahāvihāra.

3. *Buddhaghosuppattikathā*. — Cette biographie en prose est beaucoup plus abondante que les récits précédents et fait une plus grande place aux incidents merveilleux. Il suffira d'en résumer les huit chapitres :

Dans un village nommé Ghosa, voisin de l'Arbre de la Bodhi (Bodh-Gayā), vivent le brahmane Kesi et sa femme Kesinī. Là demeure aussi un certain thera qui observe avec regret que la lecture du texte sacré, ayant lieu en singhalais, n'est pas comprise des auditeurs ; il cherche le moyen de les faire traduire en māgadhi. Seul un dieu peut assumer cette tâche : le thera se rend au Tāvatisa et décide le devaputta Ghōsa à s'incarner dans le sein de Kesinī. L'enfant reçoit le nom de Ghosa et se distingue, dès son plus jeune âge, par une connaissance approfondie des trois Vedas. Humilié de n'avoir pu comprendre la mātikā de l'Abhidhamma récitée par le thera, il se fait moine, acquiert en peu de temps la connaissance des trois Piṭakas et reçoit le nom de Buddhaghosa.

Buddhaghosa se juge en lui-même supérieur à son maître. Celui-ci, devinant sa pensée, le réprimande et ne consent à lui pardonner qu'à la condition qu'il aille à Ceylan traduire les livres saints en māgadhi. Après avoir converti son père en le séquestrant, Buddhaghosa s'embarque (le port n'est

pas nommé). Le même jour, Buddhadatta, autre illustre commentateur, quitte Ceylan pour retourner dans l'Inde du Nord. Par la puissance des dieux, les bateaux s'arrêtent l'un près l'autre pour permettre aux deux theras de s'entretenir. Buddhadatta dit à Buddhaghosa que lui aussi avait été envoyé à Ceylan pour y traduire les livres saints en magadhî, mais qu'il n'a pu que composer le *Jinâlaṃkāra*, le *Dantavaṃsa*, le *Dhātuvāṃsa* et le *Buddhavaṃsa*¹. Il lui souhaite de mieux réussir et lui transmet les présents d'Indra : le myrobolan, la plume de fer et la pierre. S'il lui arrive d'avoir mal aux yeux ou au dos, il lui suffira de presser le myrobolan sur la pierre et d'en frotter la partie malade : il sera de suite guéri. Ils se séparent. Buddhadatta atteint le Jambudîpa et meurt peu après. Buddhaghosa débarque à Dvijaṭṭhāna, dans l'île de Ceylan. En ce lieu, deux femmes se disputent; Buddhaghosa consigne par écrit leurs injures. Cité comme témoin au tribunal du roi, il remet son écrit qui sert de base au jugement.

Il va visiter le saṅgharāja Saṅghapāla et lui demande les livres à traduire. L'autre lui donne d'abord à développer la gāthā : *Sīle paṭiṭṭhāya naro sapañño*, sur laquelle il compose le *Visuddhimagga*. Pour faire éclater sa science, Indra dérobe successivement deux exemplaires : son troisième texte est trouvé identique aux deux premiers. On lui remet les livres : il s'établit, pour les traduire, à l'étage inférieur du Lohapasāda. En trois mois il achève sa tâche. On brûle les vieux livres singhalais de Mahinda devenus inutiles. Avant de partir, il donne là preuve de son savoir en sanskrit. Son retour dans son pays et sa mort.

*
* *

SS. ne fait guère que reproduire CV. en y ajoutant seulement un petit nombre de détails qui — il est intéres-

1. Buddhadatta est l'auteur d'un commentaire sur le *Buddhavaṃsa*, qui existe encore; son *Jinâlaṃkāra*, différent de celui de Buddhārakkhita, est perdu. Les deux autres ouvrages sont inconnus. Par contre, il a écrit deux traités non mentionnés ici : le *Vinayaṇīcchaya* et l'*Abhidhammācatāra*.

sant de le noter — ne sont pas empruntés à BU. : *a*) le nom du port d'embarquement, Nāgapattanam, omis dans les deux autres textes; *b*) le don d'un myrobolan et d'une plume de fer par Sakka à Buddhaghosa au moment de son départ (d'après BU., ils lui sont remis, avec une pierre, par Buddhaddatta, qui les tenait de Sakka); la localisation du *studio* de Buddhaghosa au Pādhānaghara dans la partie sud du Mahāvihāra (au Ganthākara, selon CV., au Lohapasāda selon BU.).

Si on compare d'autre part le récit de BU. à celui de CV., on constate qu'il a en plus divers épisodes et en moins un certain nombre de détails.

Le voyage du thera au ciel, l'incarnation et l'enfance de Ghosa ne figurent pas dans CV. Par contre, le même thera, anonyme dans BU., porte dans CV. le nom de Revata. La scène de la conversion est introduite de façon toute différente, de même que l'exhortation au départ. L'histoire de la séquestration du père de Buddhaghosa ne se trouve que dans BU.

CV. ne donne aucun détail sur le voyage à Ceylan, qui au contraire fournit au rédacteur de BU. l'occasion de plusieurs épisodes : la rencontre en pleine mer avec Buddhaddatta, le débarquement à Dvijaṭṭhāna, le témoignage écrit de Buddhaghosa sur la dispute des deux femmes, l'audience du roi.

Sur le séjour au Mahāvihāra les deux sources concordent à peu près; cependant BU. y ajoute deux incidents qui manquent dans CV. : la destruction des vieux livres singhalais de Mahinda et la leçon par laquelle Buddhaghosa prouve sa connaissance du sanskrit.

Nous avons déjà observé que le récit de SS. n'a rien d'original : sauf les quelques détails relevés ci-dessus et qui peuvent provenir de la tradition orale du Mahāvihāra, sauf quelques vers empruntés à une autre source, il reproduit simplement le texte de CV. qu'il introduit par les mots *tenāhu porāṇā*. Le BU. emploie également cette formule pour citer cinq *çloka*s d'origine inconnue, qu'il n'est pas

inutile de reproduire¹. Les deux premiers (p. 38) mentionnent le brahmane Kesî, précepteur d'un roi, et sa femme Kesinî :

1. Kesî ca nâma brâhmaṇo rañño ca vallabho piyo
vedattayaṇi sikkhâpeti rājānañ ca dine dine ||
2. tass' eva Kesinî nâma brâhmaṇi ca visâradi
brâhmaṇassa piyâ hosi garuḷḷhâ vâ anâlasâ ||

Deux autres (p. 45) rapportent la naissance de Buddhaghosa :

3. Mahâbodhi-samîpaṃhi jâto brâhmaṇa-kulesu
Buddhaghoso ti nâmena Buddho viya mahîtale ||
4. pûjito nara-devehi brâhmaṇehi ca pûjito
pûjito bhikkhusaṅghehi niccaṃ labhati pûjitam ||

Enfin le dernier proclame la célébrité de Buddhaghosa à Ceylan :

5. Buddhaghoso ti nâmena pâkaṭo sabbadipake
manussānaṃ sadâ seṭṭho Buddho viya mahîtale ||

On remarquera : 1° que 5 a, d = 3 c-d : cette répétition ne se trouvait certainement pas dans le même poème ; 2° que les vers 3-4 ne sauraient faire suite à 1-2 : c'est au commencement du récit que devrait se trouver l'indication de lieu « dans le voisinage de la Mahâbodhi » ; l'expression « dans une famille de brahmanes » n'est pas moins hors de place après la mention du brahmane Kesî et de la brâhmaṇi Kesinî. Il est manifeste que le vers : « Mahâbodhi-samîpaṃhi... » marque le début d'une version apparentée à celle de CV., quoique distincte de celle-ci. C'est en effet par ce demi-çloka que s'ouvre la narration de CV. (v. 65) :

Bodhimanda-samîpaṃhi jâto brâhmaṇa-mânavo.

La seconde moitié du çloka s'y retrouve également, mais neuf vers plus loin (v. 74) :

Buddhaghoso ti Ghoso hi Buddho viya mahîtale.

1. Nous les numérotons pour la commodité des citations.

On peut expliquer ces particularités en supposant que dans les milieux monastiques d'Anurâdhapura se répétaient des versions plus ou moins divergentes, plus ou moins copieuses, de la légende de Buddhaghosa et que cette tradition imprécise était, suivant un procédé bien connu, soutenue par des vers qui en constituaient la trame, trame plus résistante que le reste, bien que susceptible elle-même de variantes et d'altérations.

L'auteur de BU. ne s'est pas contenté de cette tradition : il a amplifié sa matière au moyen d'incidents empruntés à des sources sans rapport avec Buddhaghosa. Il n'est pas douteux, par exemple, que le voyage du therā au ciel, la conversion de Buddhaghosa et sa mission en expiation d'une pensée irrespectueuse pour son maître soient empruntés à l'histoire de Nâgasena dans le *Milindapañha* (p. 10-14). On peut classer également parmi ces ornements littéraires, sans qu'il soit possible d'en déterminer la source, les épisodes de la séquestration de Kesi, de la dispute des deux femmes et de la leçon de sanskrit. Au contraire, il faut reconnaître comme faisant partie de la tradition monastique les incidents par lesquels SS. a complété le récit de CV. : la rencontre de Buddhādatta et de Buddhaghosa, l'anecdote du myrobolan et de la plume de fer. La destruction par le feu des livres de Mahinda peut également avoir été imaginée par les moines pour expliquer la disparition de cette littérature primitive.

Mais rien dans le récit de BU. ne semble provenir de CV. Cette dernière version renferme en effet certains détails caractéristiques que le compilateur n'aurait pas manqué de recueillir : le fait que Buddhaghosa était un adepte du Yoga de Patanjali, le nom du therā Revata, l'apostrophe facétieuse sur le braiment de l'âne.

On peut donc se représenter ainsi le fond de la tradition. Vers le XIII^e siècle, les moines d'Anurâdhapura croyaient que, sous le règne de Mahânâma (V^e siècle), un religieux du Magadha nommé Buddhaghosa était venu dans l'île pour traduire en mágadhî les commentaires singhalais qui re-

montaient à Mahinda. En chemin, il aurait croisé Buddha-datta, qui retournait dans l'Inde du Nord. Après avoir prouvé sa capacité en écrivant trois fois de suite le *Visuddhimagga* (les dieux ayant, pour faire éclater sa science, dérobé les deux premiers exemplaires), il aurait enfin exécuté sa traduction des *Atthakathās*. On montrait encore la cellule où il travaillait, mais on ne s'accordait pas sur ce point : les uns désignaient la Bibliothèque, les autres le Padhānaghara, d'autres le Lohapasāda. Enfin il serait retourné dans son pays, après avoir brûlé les vieux livres singhalais de Mahinda devenus inutiles.

*
* *

Que vaut historiquement cette tradition ?

Elle s'accorde assez mal avec ce que les pèlerins chinois nous apprennent de l'état religieux du Magadha. Si Fa-hian (399-414), qui serait précisément contemporain de Buddhaghosa ne contient rien de précis à cet égard, il ressort des descriptions de Hiuan-tsang (1^{re} moitié du VII^e siècle) et de Yi-tsing (fin du même siècle) que le Mahāyāna y était prépondérant, et que la seule école du Hinayāna qui y fût florissante était celle des Sarvāstivādins¹. A la vérité, Hiuan-tsang nomme, dans le voisinage de la Mahābodhi, deux fondations singhalaises, mais avec des caractéristiques qui semblent confirmer cette thèse au lieu de l'ébranler. La première était un couvent qui servait d'hôtellerie aux pèlerins de Ceylan, et où demeuraient près de mille moines, tous *sthavīras mahāyānistes*²; la seconde était un temple dédié à une statue d'Avalokiteśvara, donc à un culte évidemment mahāyāniste³. Il paraît probable que ces îlots de Theravāda avaient disparu sous le flot envahissant du Mahāyāna⁴.

1. FA-HIAN, trad. Legge, p. 87-89; HIUAN-TSANG, *Vie*, p. 143 et suiv., 164, 211; *Mém.*, I, 410, 440; YI-TSING, *Record*, p. 8.

2. HIUAN-TSANG, *Mém.*, I, 490.

3. *Ib.*, II, 63.

4. C'est aussi probablement le cas pour les religieux de Samatāṭa, que

Il est vrai qu'on a découvert au Népal quelques feuillets du Cullavagga en écriture du Nord de l'Inde, datant de la fin du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle¹; et que quelques inscriptions religieuses en pâli ont été relevées sur divers points du Behar². Il serait donc excessif de déclarer impossible le voyage à Ceylan d'un religieux de Magadha, déjà familier avec le pâli et la langue singhalaise et poussé par le désir de rapporter à ses coreligionnaires, sous une forme qui leur fût accessible, les commentaires qui n'existaient pas chez eux. Ce qu'on est autorisé à penser, c'est que cette histoire est bien peu vraisemblable. A supposer que quelques couvents d'origine singhalaise aient possédé, à titre de code de la vie pratique, le texte du Vinaya pâli, il est évident que ces modestes communautés n'exerçaient qu'une faible influence. Un brahmane instruit eût pu se convertir aux doctrines subtiles et profondes du Mahâyâna, telles que les enseignaient à l'université voisine de Nâlandâ des docteurs renommés; ou même se rallier à l'école du Sarvâstivâda, représentée dans l'Inde du Nord par des maîtres savants et une littérature écrite dans la même langue que les gâstras brahmaniques : il n'aurait éprouvé sans doute que du dédain pour l'exposition maladroite, la logique indigente, le style pauvre et la langue dégénérée des écritures pâlies³.

Admettons cependant par hypothèse que l'étude des textes pâlis ait tenu dans les couvents magadhiens une plus

Huan-tsang nomme des Sthaviras (*Mém.*, II, 82) et que Yi-tsing décrit comme des mahâyânistes (*Religieux éminents*, p. 129).

1. C. BENDALL, *Note on the history of the Pali Canon in Northern India, as illustrated by a fragment of the Vinayapiṭaka (from Cullavagga IV-V) of the 9th century A. D.* (Verhandl. des XIII. internat. Orientalisten-Kongresses, Hamburg, Sept. 1902, p. 58).

2. C. BENDALL, *On Pali Inscriptions from Magadha* (Actes du X^e Congrès intern. des Orientalistes, 1895, p. 153).

3. Cf. ce que dit Kumârilâ des écritures bouddhiques (cité par L. DE LA VALLÉE POUSSIN, J. R. A. S., 1902, p. 371) :

tataç cāsatyāçabdeṣu kutaṣ teṣv arthasatyatā |
dṣṭāpabhraṣṭirūpeṣu kathanā vā syād anādītā ||

« Quand les mots ne sont pas exacts, comment les idées le seraient-elles ? Dans des formes dégradées comment trouver l'éternité ? »

grande place que ne le laissent supposer les témoignages chinois et les documents indigènes qui ont survécu. Si Buddhaghosa avait restitué à ces milieux — dont nous connaissons l'ardente curiosité intellectuelle — l'héritage perdu des vieux commentaires, l'œuvre était assez considérable pour lui valoir une large et durable célébrité : comment se fait-il qu'aucun des pèlerins chinois n'ait entendu prononcer son nom ? Est-il possible qu'en deux ou trois siècles le souvenir du grand exégète ait complètement disparu au sein de ces savantes écoles bouddhiques, si fières de leurs docteurs, si attachées à leur tradition ? On l'admettra difficilement.

Une autre circonstance accroît encore nos doutes. Il existe une traduction chinoise de la *Samantapâsâdikâ*¹ sous le titre de *Chan-kien pi-pho-cha-lu*, 善見毗婆沙律, par Saṅghabhadra, çramaṇa de la région de l'Ouest² : elle est exactement datée de 489 A. D., donc postérieure de 50 ans au plus à la date présumée de Buddhaghosa³. Il n'est pas possible qu'en un si court laps de temps le nom de l'auteur soit tombé dans l'oubli : or, le traducteur n'en fait aucune mention. Donc, pour les contemporains, la *Samantapâsâdikâ* était une œuvre anonyme.

Il apparaît donc de plus en plus probable que le nom de Buddhaghosa n'a jamais été connu en dehors de Ceylan, ce qui serait inexplicable si sa carrière s'était déroulée dans l'Inde du Nord. Mais alors quelle est l'origine de la tradition qui le faisait venir du Magadha ? A cette question la réponse est fort simple. Les Singhalais n'avaient aucune idée de l'état réel du Magadha ; ils croyaient naïvement, nous l'avons vu, qu'on y récitait, tout comme chez eux, les commentaires en singhalais ; ils devaient croire de même que le mâtadhi (le pâli) n'était autre chose que la langue du Magadha. Dès lors, qui donc pouvait avoir traduit les Aṭṭhakathās en mâtadhi, sinon un moine de Magadha ? Le

1. TAKAKUSU, *A Record of Buddhist Religion*, p. 217.

2. B. NANJIO, p. 248, n° 1125 ; p. 420, n° 95.

3. De 30 ans au plus, si on admet pour le règne de Mahânâma les dates de Geiger : 458-480.

voyage de Buddhaghosa était la conclusion logique de ce raisonnement. Le nom même de Buddhaghosa est-il plus authentique que le reste ? On n'oserait l'affirmer.

* * *

Avant de conclure, jetons un coup d'œil sur les commentaires eux-mêmes. Nous remarquons d'abord que plusieurs de ces ouvrages attribués à Buddhaghosa furent, selon les prologues de l'auteur, composés à la requête de tel ou tel de ses confrères : la *Samantapāsādikā* lui fut suggérée par Buddhasiri ; la *Jātakatṭhakathā*¹, par Atthadassin, Buddhmitta et Buddhadeva ; l'*Aṭṭhasālinī*, par Buddhaghosa. Ce dernier nom est singulier : sans doute il se peut que la communauté du Mahāvihāra ait compté parmi ses membres deux religieux du même nom : cette homonymie n'en reste pas moins un peu inquiétante. Quoi qu'il en soit, si on admet la tradition d'après laquelle Buddhaghosa serait venu à Ceylan dans l'unique but de traduire les Aṭṭhakathās, que viennent faire ici ces sollicitations de moines ?

Il est cependant un commentaire qui ne porte aucun nom de « requérant » : c'est celui du Dīghanikāya, la *Sumaṅgala-vilāsini* ; il est par ailleurs d'un intérêt particulier. Le prologue débute en ces termes :

Le commentaire qui, dans le but d'élucider le sens, fut chanté primitivement par les Cinq cents Theras et chanté encore dans la suite ; qui fut ensuite apporté dans l'île de Ceylan ; que le thera Mahinda mit en singhalais pour la commodité des habitants de l'île ; moi à mon tour, le dépouillant de la langue singhalaise et le dotant d'une langue agréable, conforme au modèle de l'Écriture, sans défaut, sans rien changer à la tradition des theras, — flambeaux de la lignée des theras, et experts en leurs décisions, — qui habitent le Mahāvihāra, j'expliquerai le sens en évitant les répétitions.

1. WINTERNITZ, *Geschichte der ind. Litt.*, II, 1, p. 153, estime peu vraisemblable que le commentaire du Jātaka soit de Buddhaghosa, parce qu'il n'est pas, comme les autres, un véritable commentaire, mais une collection de récits édifiants. Cet argument aurait une certaine valeur s'il s'agissait d'un auteur ; à l'égard d'un traducteur, qui subit la forme du texte original, il est absolument sans portée.

tions, pour la satisfaction des gens de bien et la longue durée de la religion. Le discours sur la vertu, les dhutadhammas, etc., comme tout cela a été traité complètement par moi dans le *Visuddhimagga*, je ne m'en occuperai pas davantage ici. Car ce *Visuddhimagga* je l'ai composé afin que, placé au milieu des quatre Âgamas, il en éclaire le sens selon ce qui y est dit. Avec cet ouvrage et le présent commentaire, vous connaîtrez clairement le sens inhérent au Dighâgama. »

Il résulte de cette préface que l'auteur avait composé antérieurement le *Visuddhimagga* comme introduction générale au commentaire des quatre Âgamas ou Nikâyas. Voilà donc au moins un fait établi : le *Visuddhimagga*, la *Sumaṅgalavilâsini*, la *Papañcasûdanî*, la *Sâratthapakâsini* et la *Manorathapûraṇî* ont un auteur commun. Mais un autre point est à noter. Cet auteur débute en parlant dans les termes les plus généraux de l'Aṭṭhakathâ chantée aux diverses saṃgitis : il ne fait aucune distinction entre l'Aṭṭhakathâ du Vinaya, des Suttantas, de l'Abhidhamma. S'il avait abordé ici le Suttantapiṭaka après avoir commenté le Vinaya, il n'eût pas manqué de mentionner ce premier travail, comme il cite son *Visuddhimagga*. Il eût dit, par exemple : « Après avoir traduit le commentaire du Vinaya, je vais maintenant traduire celui des quatre Âgamas. » Rien de tel. Pourtant ce commentaire pâli du Vinaya, la *Samantapâsâdikâ*, l'auteur l'avait sous les yeux, puisqu'il le cite à plusieurs reprises (pp. 97, 98). Qu'en conclure, sinon qu'en dépit de la tradition, la *Samantapâsâdikâ* et la *Sumaṅgalavilâsini* sont l'œuvre d'auteurs différents ?

*
* *

Il semble donc que les observations qui précèdent autorisent provisoirement les conclusions suivantes :

1. Toute connexion de Buddhaghosa avec le Pégou doit être écartée comme reposant sur des textes birmans d'époque récente et sans autorité ;
2. Le voyage de Buddhaghosa du Magadha à Ceylan n'a

pour garants que des témoignages très postérieurs à la date qui lui est assignée et ne présente pas les caractères d'un fait historique;

3. Il est certain qu'un commentaire, celui du Vinaya, avait été traduit en pâli dès le milieu du V^e siècle. Les autres, qui doivent dater à peu près de la même époque, sont apparemment l'œuvre de plusieurs traducteurs singhalais, que la tradition a groupés sous le nom plus ou moins authentique de Buddhaghosa.

L. FINOT.

LE NOM D'UNE FOIS

DANS LE PARLER ARABE DU DJENDOUBA

(NORD-OUEST TUNISIEN)

Une des fonctions du féminin morphologiquement caractérisé en arabe classique consistait à restreindre et spécialiser certains concepts généraux, aussi bien abstraits que concrets, exprimés par le masculin : d'une part, il désignait l'individu, l'objet, la portion séparée et discernable (طائفة, قطعة) par opposition au groupe, à la collection, à la masse dont ils étaient partie constituante, et auxquels s'appliquait une dénomination d'ensemble dite « nom collectif » ; il servait à former ce que les grammairiens indigènes ont appelé le « nom d'unité » ; — d'autre part, il notait l'accomplissement, une *seule* fois, ou une *certaine* fois, de l'action générale exprimée par le nom infinitif, le plus souvent masculin ; il servait à former ce que des grammairiens indigènes ont appelé le « nom d'une fois ».

On se propose d'étudier sommairement dans ce qui suit, quant à sa forme et à son emploi, le représentant dialectal, propre au parler d'une région nord-tunisienne, du singulatif verbal de la langue classique, dit « nom d'une fois ».

I. — A quelques rares exceptions près, le nom d'une fois, pour le thème fondamental du verbe, avait constamment dans la langue classique une forme *fa'la(t)*, quelle que fût la forme particulière du nom infinitif dont il spécialisait le concept ; pour les thèmes dérivés, ce nom était le nom infinitif lui-même augmenté du suf-

fixe féminin *a(t)*. — Notre parler utilise pour la fonction de « nom d'une fois » des représentants normaux de ces types anciens; ou, à certains thèmes verbaux (verbe quadrilatère, V^e et X^e thèmes du trilitère), des formations analogiques normales.

1^o THÈME FONDAMENTAL DU VERBE TRILITÈRE. — Le nom d'une fois y a uniformément la forme *fá'la* (*fá'la*, *fá'la*), en face des formes assez variées du nom infinitif; ainsi :

a) Nom infinitif *fa'l* (*fa'l*, *fa'l*, *fa'vl*, etc.) :

hiār-ʾlħārθ bēθθrā uhiār-ʾzzuāz bērrōā uhiār-ʾlkūskaʿsi bērruā « le meilleur des labours c'est en sol humide; le meilleur des mariages c'est entre consentants; le meilleur des cousscouss c'est avec du bouillon »; — *ħārθa ʿala-ššīdħ uħārθa ʿala-rruā* « un labour dans la terre sèche et un labour dans la terre trempée ».

hija dima fjl'ark ʿamā-ʿešrāyātha; kull-iūm ʿarka-šdida « elle est toujours en querelle avec ses voisins; tous les jours c'est une nouvelle querelle ».

hōlik mazzāl šhih ʿama-tūl āllābs; āmma-hōlija gumāšah baggāi; lābsa utfāzzēr « ton pagne est encore en bon état malgré la durée de l'usage; quant au mien, l'étoffe en est mauvaise; pour une fois que je l'ai mis, il s'est éraillé ».

lgiethum ħarkīn lylmāši « je les ai trouvés se préparant à partir »; — *hādija šārēt uāqt māšiti lāuūla lfrānsa* « ceci est arrivé lors de mon premier départ pour la France ».

iizzi ʿād mn-ʾdōdārb iā-laūlād « assez frappé comme ça les enfants »; — *ōārba utūiħah* « d'un seul coup il l'a fait tomber ».

b) Nom infinitif *f'al* (*f'al*, *f'al*, etc.) :

iifhem ʿa-rrmāš; rāmša tizzih « il comprend au clignement d'œil; un clignement d'œil lui suffit ». — *lgūh (لقوه)-ħārək lēssfār* « ils le trouvèrent se préparant à partir en voyage »; *mīšši fassāfra (فيها السفر)* « ce n'est pas dans ce voyage-ci ».

ōabbt annōār sūd; naðertīen ħir mījn-nāōra « applique-toi bien à regarder; il vaut mieux regarder deux fois qu'une ».

hija ʿomōrpha ma-drit mīskīna ʿa-ššbā kif-lūnah « jamais de sa vie, la malheureuse, elle n'a su ce que c'était que d'être rassasiée »; *liūm lbgār šbē šāb'a kbira* « aujourd'hui les bœufs ont mangé à satiété » (mot à mot : ont eu un grand rassasiement).

mn-āmīs unāja bjl'atās; ʾtša fi-zūrrēt ʾtša « depuis hier je ne fais qu'éternuer; un éternuement suit l'autre ».

c) Nom infinitif *f'il* :

alḥlib mārrtiēn fīnnhār : *hālba 'ánd-ʾāḏḏhā uḥālba 'ánd almēryīb*
« la traite a lieu deux fois par jour : une traite dans la matinée et une au coucher du soleil ».

ḥalyḡḡi ʾgṭa-'lih ʾrṣiē ; *dannilah karrāšx* « supprime l'allaitement à ce poulain ; mets-lui une muserolle » ; — *rāḡḡ'ēt rāḡ'a ubāzzulītha kāzzit* « en une seule tétée son sein a été tari ».

ārrāḡba rāḡēb ʾntāja ; *tūsrūt blā-mḡiḡ uluḥrīn mazzālu m-x-klū ḥāṭṭa māḡa* « quelle avidité est la tienne ! tu avales sans mâcher, tandis que les autres n'ont pas encore mangé une seule bouchée ».

ēb'ēd 'ala-ḡḡuārin ḥūḡ ḥēḡrik mēn-nntīh ; *ilā šādātīk nāṭha nāja brī mēnnīk* « reste loin des bœufs ; prends garde de te faire encorner ; si tu attrapes un coup de corne, je décline toute responsabilité ».

ma-šbēš m-ʾrṣkiḡ ; *rākḡa 'alā-rākḡa 'alā-tūl āḡḡnija* « il ne s'est pas fatigué de galoper ; tout le long de la route un temps de galop succédait à l'autre ».

d) Nom infinitif *f'al* :

ḥāja nūḡ! *trāmēk ṭābēt mīlg'ād unāja nnhār-Alkūll ma-g'ātt ḡāda* « allons debout ! tu as les fesses cuites d'être resté assis tandis que moi je ne me suis pas assis une fois de la journée ».

ārrugād mā-ḥābbēš iṣini ; *tūl-llīl unāja mēstāḡḡē m-xrgātt ḥāṭṭa rāḡda* « le sommeil n'a pas voulu venir ; toute la nuit je suis resté éveillé ; je n'ai pas fermé l'œil une seule fois ».

šān'etah kân-āḡḡrāt ; *mēsktah biēn mhārigah* ; *ḡārta fī'agāb uḡṭha* « il ne sait que péter ; son sachet de senteur est entre ses cuisses ; un vent talonne l'autre ».

sā'etiēn uhūa mā-bāttēlš mīl'ajāt ufjttālī ṭlāḡ 'iēta sēm'ēlthx lārḡ ḡuṣsmā « pendant deux heures il n'a pas cessé de crier ; et à la fin il a poussé un cri qu'ont entendu le ciel et la terre ».

stāḡfēḡ 'alā-nāfs:k mēn-nnkās ; *āmma-nnāksa lāuula žātīk beḡūf ḡūḡānia rābbī ḡūstūr* « prends garde à la rechute ; ta première rechute a été bénigne ; mais si tu en avais une seconde que Dieu t'en préserve ! »

e) Nom infinitif *f'al* :

ḡiēn sārhtīk fīl'āšux? *ssā'i āu (هاو) šāḡēb nīzēh* ; *lās-bēdd ḡūḡa tīsrī līssrūh utūḡšūḡ būḡ'a ḥāšra* « pour ta pâture de cet après-midi, où as-tu mené le bétail qu'il est tout efflanqué ? Il

faut demain le mener pâturer de bonne heure dans un endroit herbeux ».

älgāmḥ táu 'alā-bzûṛ; ḥātta-bzēṛtah lāuūla bās nšūfūh ḥfij
uullā-ḥrēš (والأحرش) « à présent le blé va pointer; il faut attendre son premier pointement pour savoir s'il sera clairsemé ou recroquevillé ».

táu hrüz-allrīf uūdhul-šštā « maintenant c'est la fin (la sortie) de l'automne et l'entrée de l'hiver »; *aš-bik hakkāja dāḥla bhārza* « qu'as-tu donc à ne faire qu'entrer et sortir ainsi ? » (une entrée avec une sortie).

gāblūni 'and-ālhlūt « ils m'ont accueilli à l'arrivée »; *uarrāna ḥšāllah mīn-ḥālēttaḥ lāuūla* « il nous a montré ses qualités dès le premier abord ».

f) Nom infinitif *fa'lān* :

'alā-šaiiānīk iā-ḥbibī nā'amlu krāma « pour ta venue, mon cher, nous ferons grande fête »; *hādi šaiiī-ḥānīa lšāndūba* « c'est la deuxième fois que je viens en Djendouba ».

ānnā'za ilā fīrsīt idāuūha bīlbāgtān; bāgtā fī-mugg-iēnha
uuddāmm izārrēg « lorsque la brebis a le tournis, on la soigne par la saignée; avec une incision pratiquée au coin de l'œil, le sang jaillit ».

hōlija šāggetah lhārgān « mon pagne a été détérioré par la combustion »; *hādija ḥārga uūlla tūnīa?* « qu'est ceci ? une brûlure ou une mangeure de mite ? »

iīzzi mēn-šābbān ālmā; halḥāllāb mēn-šābba iitfā'am « assez versé d'eau; en une seule fois qu'on en verse, ce pot est plein jusqu'aux bords ».

bīllīk šūrbōt lā-bēdd mā-ttāliān (من الطليان); *tālija tīzziha* « tes chameaux ont la gale; il faut les enduire de goudron; une couche suffira ».

2° THÈMES DÉRIVÉS DU VERBE TRILITÈRE ET VERBE QUADRILITÈRE :

a) Nom infinitif *tīf'īl* (II^e et V^e thèmes) :

āttūqīb ḥūṇa-lli iīglēb āzzēbda dhān; tīqūibz fī-ššhār uūlla
fī-šahrīen uūlla fī-ḥlāḥā-šhūr; kull-ḡdīr ugādrāh « c'est en fondant le beurre frais qu'on en fait du beurre de conserve; chacun, suivant sa production, fond une fois par mois, ou par deux mois ou par trimestre » (*ḍāuūub* « faire fondre »).

amma-lhmām mā-rāšu (ما را شی + ۵); *ḡurbah kân 'alā-ttēḥfig*;
umā-hallāšu (ما خلی شی + ۵) *izid 'alā-tēḥfiga ḥātta tziḡāh mēnnah*
ka'abtien « quant aux pigeons, il ne les a pas vus ; il les a tirés au
 bruit d'ailes ; et, sans leur laisser le temps de battre plus d'une
 fois des ailes, il en a abattu deux » (*ḥāffig* « battre des ailes »).

hūa fḡ-ttḡḡgiz 'ēfrit nēfrit ; *tḡḡgiza dābah lāhnā utḡḡgiza*
trōddah lōzmmikina « pour sauter, c'est un vrai démon ; un bond
 l'amène ici, un autre le reporte là-bas » (*nāggiz* « sauter »).

hūa mēn-'āttah (عاده) *ṣahēb tēbsim ubšāša ḡak-nnhār* (هالك
 النهار) *ḡāll gārīn 'abēstah* ; *mā-riēna mēnnah tēbsima* « d'habitude
 il est souriant et affable ; mais l'autre jour il est resté tout le
 temps renfrogné sans qu'on le vit sourire une seule fois » (*tbzssēm*
 « sourire »).

ātṭēḡiṣṣ habāl « la colère est une folie » ; — *tḡāssṣiṣ tēḡsiṣa kbira*
ḥātta ma-ḡḡfrz lkjntā mḡm-bū'ar žžhūs « il se mit dans une de
 ces colères dont la violence ne permet plus de distinguer les
 dattes *kenta* du crottin d'ânon ».

b) Noms infinitifs *stḡ'il* (X^e thème trilitère) et *tf'ilil* (I^{er} et II^e
 thèmes du quadrilitère) :

ānnāzullien hāḡūna ḡēhtāzu stēmbit kull-ḡāḡda ustēmbitēiḡa « ces
 deux affaires demandent qu'on réfléchisse à leur solution ; chacune
 mérite réflexion particulière » (*stēmbēt* « réfléchir, combiner »).

mā-tbāttēlš mē-ssṭēḡbir ḡilā mā-nēf'ēt stēḡbira ṡāniḡa uṡāl'ṡḡha
 « ne cesse pas de prendre des informations ; si une ne produit
 rien, recommence deux ou même trois fois » (*stēḡber* « s'infor-
 mer »).

nṣthārbēk šbē't mē-ssṭḡḡḡim ; *ṡṡrāk kull-sā'a ttāll'x fi-stḡḡḡima-*
ždida « je t'imaginai rassasié du désir de nuire ; or, à chaque
 instant tu en donnes une nouvelle preuve » (*stēḡḡēm* « chercher à
 nuire par rancune »).

ntāḡa ṣahēb thērdiz ḡamma thērdist'ik hāḡi ākṡer mḡ-luḡrin
 « tu es sans doute habitué à faire des gaffes ; mais celle-ci est plus
 forte que les autres » (*ḡārdiz* « faire des gaffes »).

arrāḡu tāu nāl'ebu tkērbis žmīe' nēḡna-ḡiākum ; *kull-ḡāḡēd*
utkērbistah « Venez maintenant ; nous allons tous, vous et nous,
 jouer à faire des culbutes ; chacun la sienne » (*tkārbēs* « faire des
 culbutes »).

Le nom d'une fois dans notre parler a donc fidèlement conservé

l'emploi qu'il détenait dans la langue classique; mais, comme dans cette langue, il n'est pas rare que la valeur expressive en soit renforcée par l'adjonction de l'adjectif numéral *uāḥda* (class. *وَاحِدَة*) « une » (un) : *ulkūll bdū 'alih bḥāḥka uāḥda* « et tous partirent à son sujet d'un seul et même éclat de rire » (procédé de Coran, LXIX, 14, *فَدُكَّتَا دَكَّةً وَاحِدَةً*). Le même but est encore atteint par l'annexion du nom d'une fois au substantif *fārd* « unité » : *kaltigt fārd kātta* « j'ai poussé un seul gémissement ». Ces constructions pléonastiques apparaissent surtout en l'absence d'une ambiance phraséologique propre à imposer à l'esprit le sens spécifiquement singulatif des substantifs considérés : une telle ambiance, comme le montrent les exemples ci-dessus, peut consister notamment en la qualification par des adjectifs ordinaux ou autres, la détermination par un démonstratif, la limitation par la négation *mā...hātta* « pas même ». Il est fréquent aussi que la valeur singulative du nom d'une fois soit accentuée par certains artifices d'expression, comme de placer ce nom à l'initiale de la proposition ou de l'insérer dans une construction paronomasique.

II. — Le nombre des singulatifs verbaux employés dans les anciens documents de la langue littéraire (poésie, Coran, hadits, proverbes) est relativement peu élevé; et les lexicographes indigènes n'enregistrent pas tous ceux qui sont attestés dans les textes¹. Le relevé complet de ces noms n'a pas été fait; et existât-il, que nous n'en pourrions rien conclure au sujet de ceux qui, théoriquement possibles, n'y figureraient pas; en linguistique, l'argument *à silentio* n'est guère recevable. Les grammairiens arabes semblent admettre que, dans la langue classique, ces substantifs pouvaient, par l'application de paradigmes normaux (قياسي), être généralement tirés (مطرد) de tous les noms infinitifs,

1. Un singulatif aussi courant que ضربة « frapper une fois » n'est enregistré par le *Lisān* et le *Tāǧ* qu'à propos du hadits نهى عن ضربة العائض; des singulatifs plus rares, كذبة « un mensonge » (BUḤĀRĪ, *ṭibb*, ch. 46, n° 4), مَوْتَة « mourir une fois » (Coran, trois fois), صَوْمَة « une période de jeûne » (*Lisān*, XV, p. 398, l. 15; comp. id. I, 226 *in fine*, et *Mushir*, II, 128, l. 3; dans nos parlars šūḡma « un jeûne de ramadhān ») ne figurent sous كذب, موت et صوم ni dans le *Lisān*, ni dans le *Tāǧ*, ni dans le *Šihāḥ*, ni dans le *Miṣbāḥ*; il ne serait pas difficile de donner beaucoup d'autres exemples.

exception faite de certaines catégories de verbes, auxquels, pour des raisons d'ordre sémantique¹ et morphologique², nos auteurs refusent la capacité de posséder le « nom d'une fois ». On n'est pas, au reste, d'accord sur ces exceptions que l'examen des faits révèle arbitraires et mal fondées; il ne faut probablement y voir que les tentatives malheureuses de théoriciens pour expliquer et soumettre à des règles les naturelles inconséquences de l'usage dans un chapitre de la morphologie où la création analogique est prépondérante³.

1. Cf. ŠABBĀN sur *Alftya* (Le Caire, 1328), II, p. 203, « le nom d'une fois de la forme *fa'la(t)* n'appartient qu'aux verbes exprimant l'idée d'actes matériels et sensibles, non aux verbes exprimant l'idée d'états ou d'actes de l'ordre moral, non plus qu'à ceux exprimant l'existence de qualités permanentes »; mais, en fait, beaucoup de noms infinitifs dénommant des actes ou états de l'ordre moral ont en face d'eux des singulatifs : غَضَبَةٌ « un accès de colère », فَرْحَةٌ « une joie particulière », تَرْحَةٌ « une tristesse particulière », etc.; et même pour deux au moins des quatre exemples par lesquels ŠABBĀN appuie la règle ci-dessus énoncée, جَهْلٌ « ignorance » et بُخْلٌ « avarice », le singulatif parait employé (*Nihāya fi ʿarib el-ḥadīṯ*, III, 220, l. 13; *Tāğ*, VII, 223, l. 2).

2. Cf. BAḤRAQ, sur *Lamīyat el-ʿaḥāl* (Tunis, 1329), p. 155 *in fine* : « Une condition essentielle pour que l'on puisse former d'un verbe un nom d'une fois *fa'la(t)*, c'est que le nom infinitif de ce verbe ait une forme normale. » Mais, comme de juste, la théorie de la normalité est largement arbitraire (قياس « normalité » s'oppose chez les grammairiens arabes à سَاع « chose entendue dans l'usage »; le débat institué à ce sujet a beaucoup de rapport avec celui des grammairiens grecs sur ἀναλογία et ἀνωμαλία); et, d'autre part, il semble bien que nombre de noms infinitifs de forme anormale aient en fait en face d'eux des singulatifs *fa'la(t)* : كَذِبٌ en face de كَذَبَ en face de كَذَبَ (cf. *sup.* p. 126, note 1); عَثْرَةٌ « un faux pas » en face of عَثَرَ (très fréquent); رَوْحَةٌ « une marche vespérale » en face of رَوَّاحٌ (BUḤĀRĪ, *ġihād*, chap. v), etc., etc.

3. Il est à croire, au reste, que l'usage de la langue a varié suivant les époques, dans l'emploi des singulatifs verbaux : ainsi سَفَرَةٌ « un voyage » enregistré par Miṣbāḥ (aussi ap. l. QOTAIBA, *Adab el-katīb*, 345, l. 3; ĠĀHĪḌ, *Buḥālā*, 115, l. 13) m'est inconnu dans le ḥadīṯ (seulement سَفَرٌ pl. اسفار); طَوْفَةٌ « un tour autour de la ka'ba » est courant chez les exégètes de basse époque (Qaṣṭallānī, *Zurqānī*); mais est inconnu à Šāfiʿī, qui emploie طَوَافٌ pour « ensemble des sept tours » aussi bien que pour « un des sept tours », duel طَوَافَانِ; avec اطواف pour le pluriel (*Kitāb el-ʿumm*, II, p. 150, 152 :

Dans notre parler, le nom d'une fois est à coup sûr d'un emploi courant pour de nombreux verbes. Il manque naturellement en regard des noms infinitifs dont le sens implique une contradiction absolue de l'idée de répétition, ainsi ceux qui dénomment des états physiques ou moraux permanents et continus¹ : il n'y a pas, par exemple, de singulatif en face de *'āg'l* « bon sens » et de *gd'im* (aussi *g'id'm*) « ancienneté » (verbes : *'eg'l* « avoir du bon sens » et *gd'im* « être ancien, vieillir »). Mais, par ailleurs, un enquêteur étranger ne saurait sans témérité tracer les limites imposées par l'usage à l'emploi de ce singulatif; s'il est possible, avec un sentiment superficiel de la langue, d'atteindre à quelque certitude touchant ce qui existe, on doit se garder de rien affirmer touchant ce qui n'existerait pas. Sous cette réserve, il semble bien que, dans nos parlers, le nom d'une fois manque à certains verbes qui logiquement en comporteraient l'emploi : par exemple, il n'y aurait pas de **ḡālla* « action de passer une journée » de *ḡāll* « passer la journée », ni de **hām̄ya* « coup de chaleur » de *hm̄ā* « être chaud » (n. infinitif *hām̄u*), tandis qu'il existe un *biḡta* « action de passer une nuit » de *bāt* « passer la nuit », et un *dāḡḡa* « un attiédissement » de *dfā* « être tiède, se réchauffer » (n. infinitif *dfā*); et encore les autochtones concèdent que *kātba* dans le sens de « action d'écrire une fois » est « possible », mais le déclarent pratiquement à peu près inusité.

Pour un certain nombre de verbes au thème fondamental, le nom d'une fois n'a pas la forme *fa'la*, mais bien la forme *fi'la* (*fē'la*, *fe'la*, *fe'la*) ou *fu'la* (*fō'la*, *fu'la*). Or, dans chacun des cas considérés, on peut constater qu'en regard du nom d'une fois *fi'la* (*fu'la*), il existe un substantif abstrait, nom infinitif ou quasi infinitif, de la forme *fi'l* (*fu'l*); ainsi :

hūkma « un prononcé de jugement » en face de *hūkum* « jugement » (vb. *hkām* « juger »); *ḡōlma* « un acte d'injustice » en face de *ḡōlm* « injustice » (vb. *ḡlām* « traiter injustement »); *kīḡba* « un mensonge » en face de *kīḡb* « (le) mentir » (vb. *kḡāb* « mentir »); *fē'la* « un acte » en face de *fē'el* « action (en général) » (vb. *f'āl* « agir »); *lē'ba* « une partie de jeu » en face de *lē'eb* « jeu » (vb. *l'āb* « jouer »); *rēbha* « un gain » en face de *rēbh* « (le) gagner » (vb. *rbēh*

comp. *'alqama* [AHLWARDT], p. 195 طاف طوفين; *Muzāhim el-'uqail*

[KRENKOW], n° 1, v. 71, اطافبه طوفين.)

1. Cf. *supra*, p. 127, note 1.

« gagner »), etc.¹ C'est sans doute à l'influence de cette série *f'la* qu'il faut attribuer l'apparition des dialectaux *f'tn* « désordre, anarchie, guerre » et *n'g'm* « Schadenfreude », sans correspondants classiques, et retirés secondairement des substantifs à sens singulatif *f'tna* « une révolte, une guerre » class. فِتْنَة, et *n'igma* « acte mauvais inspiré par l'unique désir de nuire » class. نِقْمَة (vbs. *f'tān* et *n'g'āmi*). — On a relevé en arabe classique quelques cas tout à fait comparables d'attraction de la forme du nom infinitif sur celle du nom d'une fois (إِثَانَة, لِقَاءَة, لِقْيَانَة, حَجَّة, cf. SIBAWAIHI, II, 243). Cette attraction n'est au reste nullement constante dans notre parler et d'assez nombreux abstraits verbaux *fu'l*, *f'la* ont en face d'eux des noms d'une fois normaux *fa'la*; ainsi : *šāhla* « acte de brutalité » en face de *šōhol* « brutalité » (vb. *šhēl* « être brutal »); *hāgra* « marque de dédain » en face de *hōgor* « dédain » (vb. *hgār* « dédaigner »); *hāzna* « une tristesse » en face de *hēzn* « tristesse » (vb. *hāzn* « être triste »); *kāfra* « blasphème » en face de *kūfor* « impiété » (vb. *kfār* « se montrer impie »); *hālf* « serment » (comp. *Imru-l-qais*, XLVIII, v. 16; LII, v. 25) en face de *hēlf* « action de prêter serment » (vb. *hlāf* « jurer »), etc.

Pour certains verbes, notre parler possède des noms abstraits verbaux, sans valeur singulative, des formes *f'la* et *fu'la*: par ex.: *sirga* « vol » (class. سَرْقَة; vb. *srīg*), *sikra* « ivresse » (vb. *skīr* « s'enivrer »), *hēdma* « travail » (class. خِدْمَة; vb. *hdām* « travailler »), *zūkma* « rhume » (vb. *zkūm* « s'enrhumer »), etc.; ou encore des substantifs des mêmes formes, de valeur sensiblement singulative, et reproduisant généralement des prototypes فَعْلَة attestés dans la langue classique: par ex.: *mēhna* « tourment, passion violente » (class. مَخْنَة; vb. *mhān* « tourmenter »; n. inf. *māhnān*), *rēhla* « migration » (class. رِحْلَة; vb. *rhāl* « transhumer »;

1. Classiques *kaḍba(t)* (cf. *sup.* p. 126, note 1); *ja'la(t)* (cf. *Coran*, xxvi, 18) *la'ba(t)* (lexicographes); **rabha(t)* inusité d'après БАГРАД, sur *Alftya*, loc. cit.

2. حَجَّ « pèlerinage » est généralement signalé par les lexicographes comme *nedjdite*; حَجَّ, nom d'unité حَجَّة (très fréquent: αγγαθελλαειθ d'Épiphanie; حَجَّة الوداع, etc.) appartiendrait au dialecte du Hīdjāz; aujourd'hui, le correspondant dialectal de حَجَّ, *hēzz* est la forme du mot dans les parlers tunisiens de moi connus; mais le nom d'unité est *hēzza*.

n. inf. *rḥil* et *rāhlān*), *r'ikba* « chevauchée » (analogique de *rēhla*; vb. *rkāb* « chevaucher »; n. inf. *rkūb* et *rākḇān*), *lūgma* « boulette de cousscouss » (class. لُقْمَة « bouchée »; vb. *lgāḡm* « rouler une boulette de cousscouss »; n. inf. *lāgmān*). Le nom d'une fois *fa'la* est généralement inusité pour ces verbes; et ce sont les *f'la*, *fu'la* considérés qui en tiennent occasionnellement l'emploi; ainsi *ukān ḡbāl srīg sīrgtīn* « et auparavant il avait commis deux fois le délit de vol »; *hūya mēbli bēttāṣa*; *iiskir s'ikra uḡlla s'ik'rtīn fī-kūll-ṣṣym'a* « c'est un ivrogne invétéré; il s'enivre une ou deux fois par semaine »; *ālhiḡl tēb'ē-lfrāsin kūll-ḡm rikba-ḡdida*; *uulbḡll tēb'ē-lmrāḡil kūll-ḡm rēhla-ḡdida* « les chevaux aiment les cavaliers, chaque jour une chevauchée nouvelle; et les chameaux aiment les voyages en caravanes, chaque jour une étape nouvelle ». — Cependant, pour quelques verbes possédant des abstraits verbaux *f'la* (*fu'la*), le nom d'une fois *fa'la* est parfaitement employé : *hāff* « être léger », *hūffa* « légèreté », mais *uṣṣi-alhāff* « واشهيها الحفة » « qu'est-ce que ce trait de légèreté? »; *śāhh* « être avare », *śēhḡa* « avarice », *uṣi-haśśāhḡa* « qu'est-ce que ce trait d'avarice? »; *hṣṣym* « avoir honte », *hēšma* « honte » : *hṣṣym hāšmā-kbīra* « il en a éprouvé une grande honte ».

Les grammairiens indigènes ont discuté la légitimité de l'emploi des abstraits verbaux *f'la(t)*, *fu'la(t)* comme noms d'une fois²; derrière ces discussions théoriques se dissimule peut-être en fait un manque d'uniformité, dans l'usage de la langue, comparable à celui que montrent sur ce point les parlers modernes du Nord-Ouest tunisien.

III. — Il est fréquent que le nom d'une fois, surtout celui du thème fondamental, ayant dépouillé toute signification proprement singulative, exprime dans notre parler l'idée de l'action très généralement conçue. Lorsqu'un poète local (chanson de la *zāzia*) dit : *ḡarbt-ālḡaḡi dṣi fḡllbūd uṣṣtāra** *unāḡa ḡarbtī dṣi ḡāttāla* « le coup de l'homme sans énergie atteint les feutres et la housse de la selle; et moi, le coup que je porte donne la mort », il n'at-

1. Le troisième vers est *lābnāt ḡibyū-tt/āṣil kūll-ḡm kṣṣuṣ-ḡdida* « les filles aiment les atours, chaque jour une robe nouvelle »; variante du deuxième hémistiche du premier vers *mā'āḡḡ-ṣṣbūr lā'ṡba* « (les cavaliers) possesseurs d'éperons aux blessures cruelles ».

2. Cf. BAḡRAQ, *op. cit.*, p. 155, 156; ṢABBĀN, *op. cit.*, II, p. 203; *Ham-el-Haṡāmī*, II, p. 168; comp. HOWELL, *Grammar of the classical arabic*, p. 1564, 1565.

tribue pas à la forme *fa'la* de *ḡārba* une valeur singulative. Il emploie ce nom d'une fois sur le même pied que le nom infinitif *ḡārb* (qui pourrait lui être substitué sans différence appréciable de sens), à ceci près qu'il a originairement en vue, moins l'action elle-même « le porter des coups » que le résultat sensible de cette action, « le coup porté » génériquement conçu. On a ainsi : *āddīnī ḡārbtaḥ mākkāna* « l'atteinte de la phthisie est redoutable » ; *mā-ḡēhmēls ālbāḡsa* (aussi bien que *ālbāḡs*) « il ne supporte pas d'être rebuffé » ; *bḡmēk makkār 'alik bḡllāmza* (aussi bien que *bḡllāmz*) « ton âne est paresseux, ne te prive pas de le piquer » ; *iḡemm 'āluḡgfa* (aussi bien que *'āluḡf*) « il fait des efforts pour se lever » (animal malade) ; *bāddīl ḡātḡa ḡuāḡja* ; *'ambāli* (عند بالي) *ḡir-lēk mēlgā'da* (aussi bien que *mēlgād*) « fais quelques pas ; cela, à mon sens, te vaudra mieux que de rester assis » ; *āddīnīa ḡēf tāu* ; *āllī-ḡēbb* (اللي يحب) *i'ḡlāt lsūg-lḡmis ḡbāl-zzrūg 'alih bēssārīa* (aussi bien que *bēssārīān*) « c'est maintenant l'été ; celui qui veut arriver avant le lever du soleil à Souk el-Khemis doit partir tôt », etc.

Un tel emploi de *fa'la* ne paraît pas inconnu de la langue classique : au *ḡārba* « coups portés » de Djendouba correspondent très exactement *ضَرْبَة* de *Mufaddaliyāt*, VIII, v. 35 : وَلَقَدْ ضَرَبْتُ بِهِ فَتَسْقُطُ أَيْدِي الْكُفَاةِ كَأَنَّهُنَّ الْخِرُوعُ طَعْنَةُ de Nābiḡa (AHLWARDT, p. 174) الطَّاعِنُ الطَّعْنَةَ يَوْمَ الْوَعَى يُعَلِّمُنَا الْأَسْلُ «³ ; et si les *fa'la(t)* contenus dans les phrases suivantes sont morphologiquement des noms d'une fois, il n'est pas possible de leur attribuer une valeur nettement singulative : الْحَرْبُ حَدَعَةٌ (BUḤĀRĪ, *ḡihād*, n° 157) «⁴ واستعينوا بالغدوة والروحة (id., *īmān*, n° 29) ; الشِّفَاءُ فِي ثَلَاثِ شَرْبَةِ عَسَلٍ وَشَرْطَةِ مَحْجَمٍ وَكَيَّةِ نَارٍ (id., *tibb*, n° 3) ; et il n'est pas davantage possible de discerner une différence appréciable de sens entre *fa'l* et *fa'la* dans les exemples suivants :

1. Les lexicographes considèrent *sarīa(t)*, les uns comme un singulatif, les autres comme un abstrait verbal (quasi infinitif).

2. Le commentaire de Tibrizi sur ce vers (ms. autographe de la Bibliothèque publique de Tunis) est extrêmement net : يُرِيدُ بِضَرْبَتِي التَّكْثِيرَ وَالْجَنْسَ : أَلَا تَرَى أَنَّهُ قَالَ أَيْدِي الْكُفَاةِ.

3. Comp. 'Abid b. el-'Abrās, XXVI, v. 21 et p. 73, note f.

4. Comp. MAIDĀNĪ (Boulac), I, 133 ; ΘA'LAB, *Faḡḡl*, p. 26, l. 2.

باب غَزْوَةِ النِّسَاءِ وَقِتْلَهُنَّ — باب غَزْوِ الْمَرْأَةِ فِي الْبَحْرِ (BUḤĀRĪ [Boulac, 1314], *ḡihād*, nos 61 et 63); اضْرِبْهُ ضَرْبَ غَرِيبَةِ الْإِبِلِ; (MAIDĀNĪ, I, p. 283 et 285) ابْنَةُ اقْعَدِي وَقُومِي وطننا العدوَّ وَطْأَةً (Tāǧ, I, p. 134, l. 8 a f.)². شَدِيدَةٌ — وطنهم وَطْأً ثَقِيلًا

IV. — On peut considérer comme un cas particulier du fait général décrit dans le § précédent, l'utilisation de substantifs *fa'la*, déterminés par l'article et précédés de la préposition *b...*, pour former toute une série de locutions adverbiales de manière; ainsi : *b'essākta* « en silence »³, *b'essārba* « en hâte », *b'essārja* « en courant », *b'errākḥa* « en galopant », *b'elhātla* « à pas de loup », *b'essāhga* « en sanglotant », *b'elmālla* « sous la dictée », *b'essāhga* « en gémissant », *b'essālla* « petit à petit », etc.

La fonction adverbiale considérée était remplie dans la langue classique par des substantifs indéterminés à l'accusatif; et, chose à noter, dans un certain nombre de cas, précisément par des noms verbaux de la forme *fa'la(tan)*; ainsi : بَغْتَةً « subitement », فَجْأَةً « à l'improviste », فَلْتَةً « par surprise », عَنَوْ « de force », بَتَّةً « définitivement », ضَلَّةً « par égarement » (très fréquents), جَهْرَةً « manifestement » (*Coran*, 3 fois; *Nābiḡa* ap. *Fāḡir*, p. 227, l. 11; *Hamāsa*, p. 817; ṬABARĪ, III, 991, l. 5), ضِيْعَةً « en pure perte » (ṬABARĪ, II, 678, l. 14; *aḡbār tiḡāl*, 306, l. 5), سَخْطَةً « par irritation » (BUḤĀRĪ, *bad'u-luḡaḡi*, n° 6 [Boulac, 1314]; leçon préférée par Qasṭallānī et 'Ainī au سَخْطَةً adopté par Krehl, I, p. 7, l. 13), نَدْرَةً « rarement » (écrivains andalous).

1. Aussi ضَرْبُ غَرَابِ الْإِبِلِ, comme ap. ṬABARĪ, II, p. 865, l. 3; ضَرْبَةٌ الْإِبِلِ, ap. IBN EL-'AḡĪR, *Nihāya*, III, p. 152.

2. Comp. le hadits bien connu اللَّهُمَّ اشْدُدْ وَطْأَتَكَ عَلَى مُضَرٍّ — Il serait facile d'allonger beaucoup la liste de ces exemples; notamment ضَرْبَةٌ et طَعْنَةٌ avec les sens, non singulatifs, mais génériques (لِلْجَنَسِ) de « coups de sabre » et « coups de lance » sont assez fréquents.

3. *sakta(t)* a, en arabe ancien, tantôt le sens singulatif « un silence » (p. ex. les deux *sakta(t)* de la prière), tantôt la valeur d'un abstrait verbal non singulatif « fait de garder le silence » (p. ex. ḠĀḤIḡ, *Buḡalā*, p. 71, l. 14).

V. — Cette oblitération du sens singulatif est remarquable dans tout un groupe de substantifs de la forme *fa'la* : ceux qui expriment l'idée d'actes ou d'états dont l'exécution ou la manifestation intermittente se répartit sur un certain nombre de fois, et est assez fréquente pour constituer chez l'individu une habitude, un trait de caractère. Ils sont fréquemment introduits dans la phrase par l'une des expressions suivantes : *ʿummuʿālēf b...* « habitué à », *mēstānīs b...* (*mēssānīs*) « coutumier de » ; *mēbli b...* « affligé de » ; *šanʿetaḥ* (*šanʿēthx*) « sa pratique est » ; *ʿattaḥ* (*ʿādītha*) « son habitude est », *snāstaḥ* (*snāsītha*) « sa coutume est » ; *fih* (*fiha*) « il y a en lui », *ʿandaḥ* (*ʿandhx*) « il a » ; ou encore, ils sont mis en état d'annexion avec *ṣāḥēb* « individu à ». On a ainsi : *ʿummuʿālēf bēlhārba* « habitué à prendre la fuite » (cheval, homme), *mēstānīs bījššārda* (aussi *bījššārdx*) « coutumier du vagabondage » (ânes, bœufs) ; *mēbli bēlhātfa* « affligé de cleptomanie » ; *šanʿetaḥ ṣšākka* « son habitude est de frapper du pied », *snāstaḥ žžāfla* « sa coutume est de faire des écarts », *fih ālhārna*, *ālmākra*, *ālʾāθra* « il se rétive ; il est mou (animal de bât, de trait) ; il butte », *ʿandaḥ ḥḥāʾla*, *lhāmta* « il est atteint de boiterie, de boiterie légère » ; *ṣāḥēb tārba* « homme actif » ; *ṣāḥēb tāfha*, *nāfha* « individu à toquades, à caprices », etc.

Il est légitime de rapprocher ces exemples de la série des expressions classiques constituées par l'annexion de substantifs verbaux de la forme *fa'la* au démonstratif ذو « possesseur de ; homme à », ou par leur adjonction à un nom ou pronom précédé des prépositions ل « à lui », ب « en lui » : ذو عَثْرَة, ذو صَوْلَة, ذو مَيْعَة : ب « en lui » : ذو مَيْعَة (fréquents), ذو سَطْرَة (*ʿO. b. Abī-Rabīʿa*, LXXIX, v. 7 ; CLXI, v. 7), ذو نَوْصَة (fréquent), ذو نَزْوَة (*Ġāḥiḍ, Buḥalāʾ*, 15, l. 19 ; 98, l. 2), ذو نَفْطَرَة (*Fāḥir*, 162, l. 13), etc.

VI. — Par un procès psychologique très comparable, la forme *fa'la*, est utilisée, sans valeur singulative, pour exprimer l'idée d'actes et d'états, maladies des individus et défauts des objets surtout, à manifestations intermittentes. La forme du singulatif, particulièrement apte à désigner l'accès, a été appliquée, par extension, au nom même d'un mal dont l'accès révèle l'existence. Il semble que la langue littéraire n'ignore pas un tel emploi de *fa'la(t)* et qu'on puisse rapprocher les classiques شَهْمَة « toux angoissante »,

شَوْصَة « points pleurétiques », رُشِيَّة « rhumatisme articulaire », خَفَقَة « palpitations de cœur », هَيْضَة « choléra » (mot étranger ?), etc., des exemples dialectaux suivants : *rá'sa* « tremblements nerveux », *fādda* « asthme », *bāhha* « enrouement », *dūḥa* « vertiges », *kāhha* « toux », *hānna* « nasillement »; *mā'la* « tétanos des chevaux »; *gātra* « stillation d'un toit non étanche », etc.

La valeur singulative de *fa'la* est, d'autre part, encore sensible dans les noms de divers maux ou malaises passagers, dont l'accès constitue par lui-même proprement l'existence, ou qui sont attribuables à l'action une seule fois exercée d'un agent extérieur : *dāḥša* « évanouissement », *bāšma* « indigestion », *lāgja* « embarras gastrique » *lāfta* « tour de reins »; *hāmra* « coup de sang »; *bāgla* « insolation »; *lātma* « mal d'yeux dû aux djinns » (prop^t choc), etc. (comp. classiques سَكْتَة, عَشِيَّة, لَقْوَة, حَقْوَة, خَبْطَة, نَظْرَة, سَفْعَة, etc.).

Par contre, il est remarquable que la forme *fa'la* ne s'applique pas aux noms de certains maux physiques ou moraux dont l'esprit conçoit l'existence comme un fait persistant ou continu, indépendamment de toute manifestation critique; ou que lorsque cette forme s'applique à ces noms, elle garde sa valeur pleine de singulatif; on a ainsi : *hu'āl* « strabisme »; *'amā* « cécité »; *'aḡār* « état du borgne »; *hlāl* « apathie générale », *habāl* « folie », *būḥul* « paresse »; *grā'* « teigne », etc.; *'āmja*, *habla*, *bāhla* signifient « un trait particulier d'aveuglement, de folie, de paresse », etc.

VII. — Les substantifs verbaux à forme de singulatifs, *fa'la*, *ti'ila*, etc., tiennent constamment dans le parler de Djendouba l'emploi de « noms de manière ». Pour indiquer la façon dont s'accomplit l'acte, la langue classique ne possédait pas, aux thèmes dérivés du verbe, de nom d'une forme particulière; par contre, au thème primitif, elle connaissait, en regard du nom infinitif, un substantif modal du paradigme *fi'la(t)*. Il semblerait donc que, sur ce point, nos parlers aient innové. Mais, en fait, le concept particulier de la manière dont s'accomplit un acte est implicitement contenu dans le concept plus général de l'acte concret lui-même exprimé par le singulatif (cf. *supra*, p. 137); et ce dernier est apte dans bien des cas, surtout avec un contexte adéquat, à noter de façon suffisamment expressive la modalité de l'action. Dans la langue classique déjà, il est difficile de ne pas reconnaître au nom d'une fois une valeur au moins très approxi-

mative de nom de manière dans des phrases comme حملوا (شدوا) « ils chargèrent contre lui comme (m. à m. : de la charge de) un seul homme » ; وائي انكر بأكرم من « et je reviens à la charge d'un élan plus magnifique que le bond du lion » ; لا كويته (MAIDĀNĪ, Boulac, II, 92) « je le cautériserai comme cautérise (m. à m. : de la cautérisation de) celui qui recherche le siège de la douleur » ; et c'est probablement à cette quasi-équivalence occasionnelle des deux formes qu'il faut attribuer les hésitations des glossateurs sur la vocalisation fa'la-fi'la de فعلة (Coran, xxvi, 18), مَشِيَّة (BUḤĀRĪ, *el-isti'ḍān*, chap. 43), صَرَعَة (FLEISCHER, *Kleinere Schriften*, I, p. 218), رَشْدَة, غِيَّة, زَنْبِيَّة (Hamāsa, p. 463 ; ṬA'LAB *Faṣīḥ*, p. 27 ; Muzhir, I, 101, l. 9 a. f. et suiv.), etc. ¹

On a ainsi dans notre parler :

hābb iḥmsi māšīt-lhmāmz tāllēf māšitah « ayant voulu marcher comme la colombe, il perdit sa propre démarche » ; bkā bākia tsāḥhēf-lhžār « il pleura de manière à faire pitié aux pierres » ; uulhāzga tūhālēf 'ānd-nnsā ; āmmz 'āgda-lgārṇ (على قدا القرن) bījssjmbir uullz 'ala-žžjbha bēlmāḥarṇa « la façon de nouer la coiffure est différente suivant les femmes ; c'est soit sur le côté de la tête avec le grand voile, soit sur le front avec un simple mouchoir » ; ināggiz tījngizt-āḥuzāl « il bondit comme bondit la gazelle » ; uhūga iūtḡārrā tigrī^{et}-assied « et il rotait à la façon du lion » ; ārkāh šuāijz nnhār-alküllz uuntāja tbārtā' tbērti^{et} āžžēš « reste un peu tranquille, toute la journée tu gambades comme le fait un ânon », etc., etc.

Les substantifs de valeur singulative fi'la, fū'la dont il a été parlé plus haut (§ II *in fine*) jouent occasionnellement le rôle de noms de manière ; ainsi : hūga tōb'i fi-rik^{et}btaḥ « il est ferme en selle dans sa façon de monter à cheval » ; lūḡumti ḥir mīj-mtātīk « ma façon de rouler des boulettes de cousscouss vaut mieux que la tienne ». — Il en va de même des abstraits verbaux de ces mêmes formes : ḥēdma est à la fois « travail en général », « un travail en particulier », et « façon de travailler ».

1. Comp. DE SACY, *Grammaire arabe*, I, § 680.

Il n'existe pas de relevé des noms de manière attestés dans les textes classiques ; et les lexicographes n'enregistrent pas tous ceux de ces noms qui sont attestés. Les grammairiens indigènes paraissent admettre avec des réserves analogues à celles qu'ils font au sujet du singulatif, que le substantif modal *fi'la(t)* peut, comme ce dernier, être légitimement formé de tout verbe trilitère au thème primitif¹. En fait, il est probable que l'usage de la langue limitait cette généralité théorique d'emploi.

Dans notre parler, *fa'la*, *tyf'ila*, etc., noms de manière, posèdent, à ce qu'il semble, un domaine moins étendu que *fa'la*, *tyf'ila*, noms d'une fois. Pour les raisons données au § II, il serait hasarde d'indiquer ici encore des bornes précises ; mais on est en droit d'affirmer que le substantif modal manque à des verbes qui logiquement le comporteraient ; ainsi, *kātba* est tout à fait inusité dans le sens de « façon d'écrire » qui se rend par *ktiba* (proprement « chose écrite ») ou *hātī* (pt « trait ») ; *ḥābza* (v. *ḥbāz* « faire le pain ») et *tētība* (v. *tāzīb* « faire cuire »), usités comme noms d'une fois, sont impossibles comme noms de manière ; ce sont les noms infinitifs *ḥābzān* et *tētīb* qui jouent occasionnellement le rôle de substantifs modaux : *ḥābzānha bāhi* « elle fait le pain d'une façon excellente », *tētībha yāya* « sa façon de faire la cuisine est hors de pair » ; et il semble en être ainsi pour un certain nombre de verbes. Au reste, d'une façon générale, pour exprimer l'idée de la manière dont s'accomplit l'acte, le nom infinitif peut être employé aussi bien et sur le même pied que le nom à forme de singulatif *fa'la*, *tyf'ila*, etc. De la part d'un étranger qui ne voit les faits linguistiques que par le dehors, il serait téméraire d'affirmer qu'aucune nuance sémantique ne distingue en l'espèce les deux formes dans la conscience des arabophones nord-tunisiens. Mais une telle nuance, si elle existe, est, de l'aveu

1. Cf. *Lisān*, VII, p. 338, sub *الجلسة بالكسر على ما اطرّد عليه هذا : جلس* : *الخو*. — Il ne paraît pas douteux au reste que, par une évolution analogue à celle qui a été indiquée plus haut (§ III), beaucoup de « noms de manière » ne soient devenus, dès l'époque classique, de simples abstraits verbaux, sans valeur proprement modale : *ميتة*, *عيشة*, *عشرة*, *سيرة* (beaucoup plus fréquent avec le sens de « mort » qu'avec le sens de « genre de mort ») ; cf. une autre conception du fait, ap. BARTH, *Nominalbildung*, p. 34, § 22), etc. ; et l'analogie a augmenté postérieurement le nombre de ces *fi'la* sans valeur modale : cf. *زيجة* « mariage », ap. THILO, *Évangile de l'Enfance*, xxxii.

des sujets parlants, extrêmement légère, indéfinissable et pratiquement inappréciable. Dans tous les exemples donnés ci-dessus, sauf dans le premier qui est un dicton de forme consacrée par l'usage, le nom infinitif peut remplacer le singulatif de valeur modale : ainsi, respectivement : *bāki*, *ḡārb*, *ḥāzḡān*, *tījḡiz*, *tīgrīe*, *tbērīe*; et *māši* (nom infinitif) peut, aussi bien que *māšīa*, traduire le français « démarche »; *māšīk* (ou *māšītk*) *kī-māši* (ou *māšīt*) *bbašīk* « ta démarche est la même que celle de ton père ».

Il en allait de même dans la langue classique; une des fonctions du nom infinitif employé comme complément paronomastique (*maḡʿūl mutlaq*) était précisément d'indiquer le mode d'accomplissement de l'action (*li-nnaḡʿ*); et à l'équivalence sémantique *māši-māšīa* de nos parlers correspond très exactement en arabe ancien une équivalence *mašī-mišīa(t)* (comp. *Aus b. Ḥaḡar*, XXIV, v. 3, et *Ḥamāsa*, p. 10 *in fine*; *Imru-l-qais*, XX, v. 58 et L, v. 4, etc.); de même dans le proverbe *أَحْشَفًا وَسُو. كَيْلَة* il semble que *سُو. كَيْلَة*, sans modification appréciable du sens, ait été parfois remplacé par *سُو. كَيْل* (cf. MAIDĀNĪ [*Freytag*], I, p. 368; *Lisān*, XIV, p. 125).

VIII. — Le nom verbal, sous la forme singulative, *fāʿla*, *tīfʿila*, etc., joue un rôle essentiel dans une série de propositions de type paronomastique constituées par les éléments suivants : 1° à l'initiale, un nom d'une fois, déterminé par l'article ou, plus rarement dans notre parler, par le démonstratif *hāl*; 2° immédiatement après, le participe, actif ou passif suivant les cas, du verbe auquel appartient le nom d'une fois en question; ou plus rarement, ce verbe au parfait ou au présent futur; 3° accessoirement (non obligatoirement) un nom ou un pronom personnel indépendant, ainsi :

<i>ālfāʿla</i>	(<i>hālfāʿla</i>)	<i>fāʿel</i>	(<i>fāʿla</i>)	<i>nāḡa</i>
—	—	<i>māḡʿul</i>	<i>ʿinta</i>	
—	—	<i>fāʿalti</i>	<i>ʿinti</i>	
—	—	<i>ḡāʿel</i>	<i>hāḡa</i> , etc., etc.	

Ces propositions ont une valeur exclamative, laudative ou réprobative, assez proche de celle du verbe d'admiration de la forme *māḡʿul* (class. مَا أَفْعَل). Toutefois, tandis que ce dernier exprime l'attribution mêlée d'étonnement, par celui qui parle à ce dont il parle, d'une qualité généralement conçue, notre construc-

tion paronomasique marque la surprise causée par la constatation, dans l'objet ou chez l'individu considérés, d'une façon d'être ou d'agir, à l'occasion d'un état ou acte particulier et momentané.

On a ainsi :

ālbāhla bāhēl hūya	quelle avarice il montre là !
ānnāsja nāsja hīja	de quel oubli elle fait preuve là !
ātṭīša ṭāiš īnta	quelle étourderie tu montres là !
ālkārka kārka īnti	que tu te montres là casanière !
ānnā'sa na'sin īntum	quelle envie de dormir vous avez là !
āl'āmja 'āmi nāja	quel aveuglement est en cela le mien !
ālhiēza thiž mārtik	quelle fureur montre là ta femme !
āl'āḍha t'fōḍh hūya	de quelle confusion il a été couvert là !
ālkālba kljbtī īnti	quelle rage t'a prise là !
āssāyba tš'ābt nāja	quel tracas j'ai eu là !
ālḥalla māhlūla hīja	quelle mollesse elle montre là !
ālḥāmla māhmūl īnta	quelle agitation tu montres là !
āssāhta māšhūt hūk	quelle cupidité ton frère montre là !
āl'ārma māyrūmin hūmma	quelle passion ils montrent là !
āttēbisa m'ābbsa hīja	quelle figure renfrognée elle a là !
āttijlūina mētlāuūn īnta	quelle inconstance tu montres là !
āthḥernina thār'nni īnti	quelle maussaderie tu montres là !
āttgīntira mgāntēr hūya	dans quelle ivresse il est là !

Comme il a été dit plus haut, le démonstratif *hā-l* peut apparaître, dans tous ces exemples, à la place de l'article qui détermine le nom d'une fois : *halbāhla bāhēl*, *hātṭīša ṭāiš*, *hāl'āmja 'āmi*, etc. Ces dernières formes, rares dans notre parler, sont constantes à Tunis et ailleurs en Tunisie dans les phrases du type considéré, et probablement primitives. La substitution de l'article au démonstratif s'explique sans difficulté par un fait phonétique : la chute, dont le parler de Djendouba offre par ailleurs plusieurs exemples, du *h* initial de la particule démonstrative *hā* ; et le sens exact de nos propositions paronomasiques serait originellement : *c'est ce trait d'avarice...* ; *ce trait d'étourderie...* ; *cette preuve d'aveuglement...*, etc., etc.

Aucun tour de phrase de la langue classique, à ma connaissance, ne correspond exactement à la construction dialectale considérée.

CONCLUSION. — L'usage du nom d'une fois est demeuré très vivant dans les parlers du Nord-Ouest tunisien. L'existence de diverses formations dialectales analogiques atteste cette vitalité; ainsi : *qārja* « action de lire une fois » (*qrā*, class. قَرَأَ); *ʿāṭja* « action de donner une fois » (*ʿālā*, class. أعطى); *mākla* « action de manger une fois » (à distinguer de *mākla* « nourriture » = مأكلة; *mākla* est formé par analogie du participe actif dialectal *mākil* « mangeant » comme l'adjectif intensif *mākkāl*, et le nom infinitif *maklān*), etc.; cf. aussi *supra*, p. 125, les dialectaux *tīf'ila*, *tīf'ilila* et *stīf'ila*. — Mais les formes *fā'la*, *tīf'ila*, etc., d'abord affectées au concept de l'« être une seule fois » ou du « faire une seule fois », en sont venues à exprimer celui de l'« étant » ou du « fait » eux-mêmes et de leur modalité : par l'acception d'une limitation numérique, l'idée de l'acte ou de l'état général a été particularisée et, dans une large mesure, concrétisée. C'est avec cette valeur nouvelle que le singulatif *fā'la* a concurrencé parfois le nom infinitif dans la fonction de substantif verbal : le « frapper une fois » devenu le « coup » en général, s'est substitué à l'occasion au « frapper » qu'il surpassait sans doute pour le sujet parlant en force expressive. Ce procès psychologique est en principe du même ordre que celui par lequel Fleischer a expliqué l'emploi en arabe classique des participes féminins فاعلة comme noms infinitifs (*Kleinere Schriften*, I, 199 et suiv.). — D'autre part, employés dans nos parlers au lieu et place des noms infinitifs, certains *fā'la* tendent, par un naturel retour, à perdre toute valeur sémantique concrète, toute force d'expression particulière, et à se transformer en simples abstraits verbaux : le « fuir une fois » devenu la « fugue » (*hāṭba*), et le « partir tôt une fois » devenu « l'étape matinale » (*sārja*), substitués au « fuir » et au « partir tôt », en arrivent à l'usage à ne rien signifier d'autre que le « fuir » et le « partir tôt ».

Dans un intérêt de méthode, on n'a fait état plus haut que d'un seul parler arabe maghrabin; on a cherché à assurer par là à cet exposé l'avantage offert au point de vue de l'objectivité par une réalité homogène. Mais je crois pouvoir dire que tous les dialectes tunisiens, algériens et marocains de moi connus admettent, avec des différences de détail¹, les mêmes emplois du singulatif

1. La construction paronomasique étudiée sous § VIII est courante dans

verbal que le parler de Djendouba. En outre il serait facile d'établir que l'utilisation de *fa'la* dans les fonctions étudiées sous les § III, IV, V, VI et VII n'est pas inconnue des parlers arabes orientaux¹. On a vu, d'autre part, que la langue classique offre déjà des exemples du procès considéré. Il est permis de croire qu'un assez grand nombre des *fa'la* tenus par les grammairiens indigènes et, après eux, par les grammairiens européens, pour des noms infinitifs (*mašdar* : ainsi رَغَبَةٌ, زَحْمَةٌ, جَوْلَةٌ, etc.) ou quasi infinitifs (*ism mašdar* : ainsi لَعْنَةٌ, خَلْوَةٌ, زَلَّةٌ, etc.) ne sont pas originellement autre chose que des noms d'une fois.

W. MARÇAIS.

la plupart des parlers tunisiens, mais semble, jusqu'à présent, inconnue de l'Algérie et du Maroc.

1. Iraquois *daggat eš-šoubt* « le fait de frapper le tambourin » (*Orient. Studien* Fr. Hommel *gewidmet*, p. 232, l. 3); omani *filmašja* « dans la marche » (Reinhardt, p. 336, l. 12); *binahra* « d'une façon cassante » (*Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, III, 2, p. 8, l. 21); égyptien : راجل عنده الدفعة « un homme énergique » (SPIRO, *Vocabulary*, p. 201); بالزوفة « en masse » (id., 243, 244); موتة « un genre de mort » (SPITTA, *Contes*, p. 129, l. 12; p. 131, l. 2; déjà, ap. THILO, *Évangile de Joseph*, chap. IX, ومات موتة سو, *Évangile de l'Enfance*, XXIX, باشّر موتة, comp. HARIRI, *Durrat el-yaucāš*, 170, قتله شرّ قتلة); il serait facile d'allonger considérablement cette liste d'exemples.

GROUPES DE CONSONNES

AU DÉBUT DU MOT EN ÉTHIOPIEN

Toute langue répartit d'une façon particulière les consonnes et les voyelles; le caractère mélodique et rythmique du discours dépend de cette distribution, autant que du choix même des sons employés. Ainsi une langue où les groupes de consonnes abondent sonne tout autrement qu'une langue où chaque consonne est suivie d'une voyelle.

En décrivant une langue, on recherchera donc comment elle traite les groupes de consonnes qu'elle reçoit d'une période antérieure ou qui se rencontrent dans des mots d'emprunt, et si elle tend à en créer de nouveaux. L'étude de détail révèle souvent que les groupes sont traités de manières diverses suivant leur place dans le mot et suivant la nature des consonnes composantes : ces divers traitements ne sont pas moins caractéristiques pour chaque langue à une période donnée que la tendance générale à accepter ou à éliminer les groupes.

Un des caractères les plus nets des langues sémitiques est la persistance des consonnes : elles sont considérées comme essentielles à la compréhension, soit qu'elles fassent partie d'une racine, soit qu'elles servent de désinence; leur élimination est exceptionnelle, leurs changements d'articulation sont peu nombreux. L'étude des groupes confirme ce caractère; en effet, dans les langues sémitiques, au contraire de beaucoup d'autres langues, les rencontres de consonnes ne causent pas normalement la suppression ou la modification de l'une d'elles, non plus que l'insertion d'un élément consonantique supplémentaire. (Pour les exceptions, voir *Grund-*

riss, § 41, u et § 81 et ci-dessous p. 154'.) Si donc des groupes en une position quelconque viennent à être éliminés, c'est presque toujours par un procédé qui laisse les consonnes intactes en elles-mêmes : l'adjonction d'une voyelle avant, dans ou après le groupe. Dans le détail, chacune des langues sémitiques applique ce procédé de manière différente.

L'étude est ici limitée aux langues du groupe éthiopien et dans ces langues au début du mot.

Les parlers sémitiques éthiopiens (ou abyssins) de différentes dates et de différentes régions sont tous proches entre eux ; ils sont ici énumérés sans indication sur le groupement généalogique qui est encore mal établi.

1. Le guèze ou éthiopien classique, langue de l'ancien empire d'Axoum dans l'Abyssinie du nord, s'est perpétué comme langue liturgique et savante de l'Abyssinie chrétienne (inscriptions du IV^e siècle après J.-C., manuscrits depuis le XIV^e siècle ; prononciation traditionnelle fixée dans l'ensemble du X^e au XIII^e siècle).

2. Le tigrigna (ou tigray), parlé sur l'ancien domaine guèze ; recueilli au XIX^e siècle.

3. Le tigré, parlé au nord du Tigrigna ; recueilli au XIX^e siècle.

4. L'amharique, langue d'empire dans les provinces méridionales et centrales depuis le XIII^e siècle ; attesté dès le XIV^e siècle ; prononciation recueillie en détail au XIX^e siècle.

5. Le gafat, parler du district de ce nom, au sud-ouest du Godjam, au nord du Nil bleu (vers le sud du domaine sémitisé), mal connu par quelques documents du XVIII^e et du XIX^e siècle.

6. L'argobba, à l'est du domaine amharique, très mal connu par quelques documents du XIX^e siècle.

7. Le harari, parler de la ville de Harar, isolé au sud-est

1. Pour tous les renvois, consulter à la fin de l'article la liste des ouvrages cités.

de l'Abyssinie sémitisée; encore imparfaitement connu (documents surtout du XIX^e siècle).

8. Le gouragué, langue à multiples dialectes de la région du même nom, isolée au sud-ouest de l'Abyssinie sémitisée; connue, encore insuffisamment, par des documents du XIX^e et du XX^e siècle.

Pour toutes ces langues, les documents en écriture abyssine renseignent mal sur la plupart des groupes de consonnes. En effet, l'alphabet-syllabaire éthiopien confond dans son sixième ordre les consonnes sans voyelle avec les consonnes suivies de *ə* (*e* du français dans « je »). Or, *ə*, la plus brève des voyelles, est celle qui sert ordinairement à disjoindre des groupes gênants; elle est, d'autre part, sujette à disparaître plus facilement que d'autres, d'où naissance de nouveaux groupes de consonnes. Ces deux faits complémentaires sont dissimulés par la confusion orthographique en question (qui ne se serait d'ailleurs pas réalisée sans eux). Il en résulte qu'une recherche sur les groupes éthiopiens n'est possible (pour qui ne pratique pas les langues parlées d'Abyssinie et la prononciation traditionnelle du guèze) que dans la mesure où on possède des documents suffisants en caractères européens (ou en caractères éthiopiens pourvus d'un signe de prononciation de l'*ə*).

Une étude d'ensemble des groupes de consonnes éthiopiens est abordée dans *Grundriss*, notamment § 41, b et e, p. 61, et § 82, g, pp. 213 et 214 (sommaire et contenant diverses erreurs); la recherche peut être guidée en outre par les indications données pour le guèze dans *Schrader*, pp. 7 à 9; *Dillm. Gr.*, § 34, pp. 62-63; *König*, pp. 143 à 148.

La présente étude, qui utilise les documents publiés en les contrôlant et complétant sur divers points par des observations personnelles, pourra préciser des détails, montrer dans les traitements exceptionnels certaines tendances soit de l'éthiopien en général, soit de tel parler en particulier; mais elle ne fera que renforcer la conclusion des auteurs précités : le mot éthiopien, comme le mot sémitique en

général, ne commence pas normalement par un groupe de consonnes.

L'exposé est divisé en quelques paragraphes où sont passés en revue, autant que possible dans toutes les langues énumérées plus haut, les principaux cas où un groupe de deux consonnes est donné à l'éthiopien (soit par le sémitique plus ancien, soit par des emprunts), ou peut y apparaître secondairement¹.

1. — Impératif du verbe trilitère, forme simple.

Le thème de subjonctif-jussif et d'impératif semble avoir eu en éthiopien commun une seule voyelle (*ə* ou *a*) après la seconde radicale, ainsi guèze ኃክፋል : *yəkḥāl* « qu'il partage ». A l'impératif, le groupe des deux premières radicales se présente en initiale de mot : le traitement général est la disjonction des deux consonnes par une voyelle *ə* ; ex. : guèze ከፋል : *kəḥāl* « partage ». Sur le caractère de cet *ə*, voir p. 155.

Si on voulait admettre que le thème avait anciennement deux voyelles, l'impératif présenterait une conservation, le subjonctif, au contraire, une disparition secondaire de la première voyelle ; ce point de vue est à écarter pour deux raisons : la première, intérieure au groupe éthiopien, est que, au moins en guèze, *ə* peut se maintenir en syllabe ouverte intérieure, ce qui serait le cas de **yəkəḥāl* (voir *Trumpp*, p. 530, et *Mamhər*, p. 31) ; la seconde est que les autres langues sémitiques ont dans l'ensemble des thèmes analogues à une seule voyelle (ainsi en arabe, imparfait-jussif *yaqtul(u)*, impératif *(u)qtul*).

Guèze. La prononciation traditionnelle *kəḥāl* est attestée pour ce verbe même par *Mamhər*, p. 31 ; *Trumpp*, p. 530,

1. *Observation préalable.* 1. L'éthiopien, comme les autres langues sémitiques, possède des syllabes fermées. 2. Ces syllabes fermées ne sont pas toujours en fin de mot. Il en résulte qu'une consonne finale de syllabe peut être suivie immédiatement d'une consonne initiale de syllabe suivante : les groupes intérieurs de deux consonnes sont donc habituels. Ex. : guèze ጠንቅ : *man-bar* « trône ».

la confirme par une série d'exemples, comme ተረ ተረ *təlu* (*təlu*)¹ « ordonne ».

Quand la seconde consonne est une laryngale (ou spirante vélaire) suivie de *a*, la voyelle de disjonction est *ä* : መሐር *mahar* « aie pitié ».

Ludolf, p. 11, a noté un groupe initial non disjoint dans ብላዕ *blä*^c (*bla-ε*) « mange ». Dans ce groupe, la seconde consonne est une liquide : or, on verra par d'autres exemples que les groupes de cette espèce tendent à se former à l'initiale en éthiopien. Toutefois *Trumpp* a plusieurs exemples de liquides non groupées, ainsi *təlu* qui est cité ci-dessus et le mot *bəlä*^c « mange » lui-même (p. 555).

Tigrigna : ገላር *gəbār* (*gəvēr*) « fais » (*Vito-Gr.*, p. 21).

Tigré. *Littmann-Te ZA.*, t. XIV, p. 15, cite, d'après des auteurs antérieurs, des exemples avec disjonctions : *təkäl* (*techəl*) « plante », *fəras* (*ferache*) « répands », *nəbari* « demeure » (fém.); pour *n* initial, il cite, p. 10 (d'après *Camperio*, dans lequel voir p. 63), un exemple qui contredit le précédent : ገላኦ *ənsä*^c (*ensa*) « emporte » (sur les liquides et nasales initiales, voir ci-dessous à l'amharique); le groupement initial à deuxième consonne liquide est représenté par le seul exemple que cite *Beurmann*, p. 13 : ተረ *traf* « reste ».

Amharique. Des exemples de disjonction avec toutes les combinaisons de consonnes se trouvent dans *Armbr. Gr.*, p. 198 à p. 390, ainsi ክፈለ *kəfal* « partage », ብላ *bəla* « mange », ወረሐ *wūras* « hérite » (avec voyelle teintée par la semi-voyelle initiale).

Il y a exception, facultative, pour les verbes qui ont un *r* comme première consonne : en effet, en amharique, la liquide *r*, même suivie de voyelle, est souvent précédée d'un *ə* (avec attaque douce comme pour toutes les voyelles initiales amhariques), ainsi (ኦ)ሮጦ *(ə)rōṭa* « il a couru »;

1. Les transcriptions entre parenthèses sont prises telles quelles dans les auteurs cités; elles sont interprétées dans les transcriptions sans parenthèses; pour celles-ci, il est fait usage d'un système uniforme, sur lequel voir *Rapport*, p. 3, et *Grundriss*, pp. 36-38.

quand cet *a* est prononcé devant un impératif trilitère, *r* se joint directement à la consonne qui suit (le groupe initial devenant intérieur); ex. : (አ)ርገፑ • *ərgam* (à côté de *rəgam*) « maudis ».

En dehors de l'amharique, le même traitement se montre avec d'autres sonantes, surtout *n* (voir ci-dessus au tigré, et ci-dessous à l'argobba et pp. 148 et 150). En amharique, አንክ • *ənka* (*nika*) « prends, voici » doit être expliqué par une particule démonstrative 'ən (voir guèze አንክሙ • 'ənkāmū « voici, prenez »), et non comme doublet de l'impératif ንክ • *nəka* « touche », ceci contrairement à *Guidi*, col. 389, et *Armbr. Gr.*, p. 299.

Argobba. Un seul impératif attesté est un exemple de préposition de *a* aux sonantes : əñ (*ing*) « dors » (en amharique ተን • *tañña*), voir *Pr. A. S.*, pp. 97 bas et 136 e, et *Paulitschke*, p. 90, col. 3.

Harari. *Pr. A. S.*, p. 117, cite *māla* (*mila*) « remplis », *Paulitschke*, p. 94, col. 2, donne *kəfat* (*kifāt*) « œuvre »; l'exemple ከገድ • *səgad* (?) « adore » de *Mondon*, p. 38, n'est malheureusement pas transcrit, mais suppose très probablement *a* après *s*.

Gouragué. *Mondon*, p. 103, donne en dialecte čəha : səbar (*sebar*) « brise »; les *Doc. inéd.* donnent en dialectes *aymallal* et *walani* : səfar « mesure, pèse », mais pour le čəha : səbr « brise » et pour le *muhər* : zānf « frappe », qui indiquent des divergences dans la conjugaison.

2. — Formes nominales diverses.

Les formes intéressantes sont celles qui ont en première syllabe ouverte un ancien *i* ou *ũ* du sémitique devenu *a* en éthiopien, ainsi guèze ጥበብ • *ṭəbab* « sagesse »; si en effet un *a* ainsi placé disparaît, il se crée un groupe initial.

En général, *a* se maintient dans toutes les langues; mais il y a des exceptions qui montrent que tout se passe comme si le début de mot était un groupe secondairement disjoint (comme dans le cas de l'impératif). La présence de *a* est

donc due en définitive autant à une récréation perpétuelle qu'à une véritable conservation.

Guèze. Exemples de maintien dans *Trumpp*, p. 533-534 : **ደቀት** · *dəqat* « chute », **ጸላሎት** · *ṣəlālōt* « ombre », etc.¹ ; dans *Ludolf*, p. 12, **ጥቅምት** · *ṭəqəmt* « octobre », **ደልቅልቅ** · *dələqləq* « commotion ».

Ludolf a signalé quelques exceptions avec sonante à la deuxième place : p. 11, **ክረምት** · *krämt* « année (saison des pluies) », **ፍኖት** · *fñōt* « chemin », **ፍሬ** · *frē* « fruit » ; p. 12, **ክልኤ** · *klē*, **ክልኤት** · *klētū* « deux ». Mais *Trumpp* a recueilli les prononciations *fənōt*, p. 533, et *kələ'ētū* (pour lequel *Ludolf* a dû admettre à tort une contraction) ; il n'a pas les deux autres mots. Pour *krämt* (qui représente un ancien **kərāmt*, comme le montre le pluriel **ክረማት** · *k(ə)rāmāt*), la longueur du mot peut favoriser la disparition de la voyelle de première syllabe (voir ci-dessous à l'amharique).

Ludolf a encore, p. 11, **ልደት** · *ldät* « naissance » (en face de *lədat* de *Trumpp*, p. 533) ; il est probable qu'il a entendu, dans ce mot à première consonne liquide, un traitement analogue à celui qui est décrit ci-dessus, p. 145-146.

Dillm. Gr., § 34, a rassemblé (avec des particules et des emprunts qui seront traités plus loin, pp. 151 et 153) quelques noms de forme variée à initiale 'ə ou 'a². Ces quelques exemples (auxquels d'autres pourraient être joints) ne suffisent pas à prouver que le guèze ait connu comme traitement phonétique la préposition de voyelle à un groupe, qui est habituelle en arabe classique (*Grundriss*, § 82, p. 209). En effet, on peut observer que tous ces mots

1. Quand la seconde consonne est une laryngale suivie de *a*, la voyelle de première syllabe est *a* : ex. : **ሠላክ** · *ṣahāq* « rire » (voir p. 145). D'après *Dillm. Gr.*, § 107, p. 201, **ሰገም** · *sagam* « orge » proviendrait de **ሰገም** · *səgam* qui a le même sens ; ce seul exemple de mot d'origine très obscure ne saurait suffire à fonder l'idée du passage de *a* de première syllabe à *a* en dehors du cas de laryngale suivante, du moins dans les mots éthiopiens. Pour les emprunts, voir p. 153 bas.

2. L'écriture représente toutes les voyelles initiales comme précédées de l'occlusive glottale ; il n'est pas possible de savoir si le guèze ignorait l'attaque vocalique douce ou si l'écriture est impuissante à la représenter dans les cas où elle se présentait.

ont pu arriver à l'éthiopien commun déjà munis d'une initiale vocalique (voir *Grundriss*, § 189 et 190, pp. 372-373, sur les formes sémitiques 'aqtal, 'iqtal, etc., et *Dillm. Gr.*, § 113, p. 215) : le fait que presque aucun des mots en question n'est rattaché en guèze à une racine vivante confirme que l'origine de leur initiale n'est pas à chercher dans l'éthiopien. Toutefois un dépouillement (dans le dictionnaire de *Dillmann*) des mots isolés à initiale 'a et 'ə révèle une grande majorité de mots à première consonne sonante (surtout n), ce qui n'est pas à négliger dans le jugement qu'on portera sur l'usage de l'initiale vocalique en guèze dans l'ensemble; ex. : አልታኅ, 'altāḥ « tunique », አምሐው, 'amhēw « grand-père », አንቀጽ, 'anqaṣ « porte ».

Pour le mot አግዚአ, 'agzi' « Seigneur », *Dillmann* lui-même montre qu'il croit peu à la préposition vocalique pour cause phonétique, en observant dans *Gr.*, § 108, 2 b, p. 204, que le mot peut provenir d'un thème de causatif en 'a; *Pr. A. S.*, p. 151, tient pour une étymologie par *gizsi' qui supposerait une chute de voyelle en syllabe fermée bien peu vraisemblable.

Pour አብረት, 'abrēt au sens de « fois, alternance », *Dillm. Lex.*, c. 506 (confirmant *Gr.*, p. 63), le rapproche d'une racine verbale *ብረየ, bry « alterner »; ce verbe, ne possédant en guèze que la forme réciproque ተብረየ, tabāraya « se succéder » et son causatif አስተብረየ, 'astabāraya, est plus probablement dénominatif de 'abrēt. Celui-ci est plus souvent écrit ዕብረት, 'abrēt; il est probable que dans tous ses sens il est à rattacher à la racine 'br « passer, franchir », qui a en hébreu une famille abondante¹.

1. *Dillmann* lui-même fait le rapprochement pour le sens « (à) cause (de) » dans ዕብረት, ba-'abrēt, *Lex.*, c. 507, et pour celui de « suite, fruit » (non donné dans *Lex.*), *Gr.*, § 120, 2 b α, p. 228. Ce rapprochement est encore confirmé par les mots tigrigna ዕብረት, 'abrēt « grandezza », *Bianchi*, p. 120, et amharique አብረት, 'abrēt « orgueil, domination », *Guidi*, c. 452, où il est donné sans indication de racine (voir hébreu 'ēw'ra « débordement d'audace, de colère »). L'orthographe et la prononciation 'abrēt (d'où le verbe dénominatif sans 'ə) ont pu être favorisées en guèze par le caractère spécial du mot (partiellement employé, avec በ- ba-, comme préposition et par ailleurs usuel) et aussi par une tendance à le différencier de ዕብረት, « aridité » (que donnent *Ludolf, Lex.*, et *Dillm. Gr.*, p. 228).

Tigrigna. Exemples de *a* prononcé, même avec une sonante dans le groupe : *Vito-Lex.*, p. 29, **፳፻፲** • *mātāt* « malheur subit », p. 73, **፺፻፲** • *nāfās* « (la) brise », p. 68, **፺፻፲** • *nəqū* « fendu », p. 86, **ከረ፳፻፲** • *kərāmti* « saison des pluies » (confirmé par *Bianchi*, p. 142) ; *Canti popolari ZA.*, XVII, p. 32, **፳፻፲** • *məsat* « soir », p. 33, **፳፻፲** • *məšālā* « sorgho ».

Comme en amharique (voir ci-dessous), *a* peut manquer devant liquide dans des mots longs, dont la plupart, sinon tous, sont des emprunts (voir p. 154) : **ከላ፳፻፲፻፲** • « lieutenant d'un chef », transcrit (*bēlāttēn gietā*) par *Vito-Lex.*, p. 58, qui le donne comme emprunt à l'amharique, et (*blat-tenghieta*) par *Bianchi*, p. 73 ; **ከረ፳፻፲** • (*brondō*) « viande crue » (*Bianchi*, p. 79).

Tigré. Exemples de *a* prononcé : *Beurmann*, p. 13, *bəšūl* (*beschūl*) « cuit » ; *Littm. Sundstr.*, p. 24, *ləbābəs* (*lēbabēs*) « vêtements », p. 28, *nəgūs* « roi », même avec sonante à la deuxième place : p. 28, *bəlay* (*bēlai*) « manteau ».

Munzinger D. note généralement un *ä* (écrit *e*) dans la première syllabe des mots de cette espèce, ainsi **ከላ፳፻፲** • (*kelāl*) « flèche (ornement des cheveux) », souvent aussi une voyelle harmonique de celle de la deuxième syllabe : **ቁሩከ** • (*qurub*) « proche », quelquefois aussi une sorte d'*a* : **ሽሊሕ** • (*shūleh*) « maigre », enfin des gémérations telles que **ቢላይ** • (*billai*) « habit ».

Camperio a recueilli des exemples de groupe initial avec seconde consonne liquide : p. 52, (*grum*) « beau » (mais *gurum*, p. 150), p. 53 (*crub*) « voisin » (*glub*) « imbécile » ; mais aussi p. 53, *šəlūh* (*scelūh*) « maigre », p. 148 (*gerum*) « blond », p. 96 (*kelāl*) « flèche ».

Amharique. Exemples de disjonction, même avec sonante : **ቅጠል** • *qəṭal* « feuille », **ፋፊ** • *fərye* « fruit ».

La voyelle *a* est maintenue, même si le mot est précédé d'une préposition qu'on lui joint dans l'écriture : **በከ፻፲** • *ba-bəzu* « à beaucoup ».

Si un *a* est prononcé devant *r* initial, un *a* suivant ne se maintient pas (voir ci-dessus, p. 146), d'où les nombreux

doublés du type : **ርጉዝ** : *rəḡūz*, **እርጉዝ** : *ərgūz* « enceinte (femme) ».

La voyelle *a* devant une seconde consonne liquide est quelquefois réduite à un son ultra-bref, ou même manque totalement. Ces traitements ne se rencontrent que dans quelques mots longs. Certains, d'origine obscure, avaient peut-être un groupe initial ancien : ils seraient, dans ce cas, à joindre aux emprunts étudiés p. 154 : **ክረምት** : que j'ai noté *krāmt* (mais *kəramt* d'après *Armbr. Voc.*, p. 242) « saison des pluies », **በለጥኔ** : *bəlatṭyēna* d'après *Guidi*, c. 315 « page, garçon » et **በለጥ** : *bəlatṭā* (*Guidi*, c. 314) « titre de petit fonctionnaire » (abrégés de *b(ə)lātṭēn gṽēta*, voir ci-dessus au tigrigna), **ብርንዶ** : que j'ai noté *brəndo*, *brəndo* (*beründō*, dans *Guidi*, c. 324), « viande crue ou à peine grillée », **ፍርንዳ** : *frənbəyā* « sternum » (*Guidi*, c. 874).

Gafat. *Pr. A. S.* cite cinq exemples de noms à *a* prononcé en première syllabe, pas d'exemples contraires : ainsi, p. 262, (*neṣūs-ish*) « vent », (*zenāb-ush*) « pluie ».

Harari. Quelques exemples de *a* prononcé, pas d'exemples contraires. *Pr. A. S.*, p. 73 (*sinān*) « langage » (correspondant à guèze **ሰላን** : *læssān*); *Bricchetti-Robecchi*, p. 708 (*tigja*) « veau » (amharique **ጥጃ** : *ṭəǧā*), confirmé par *Paulitschke*, p. 83, col. 3.

Gouragué. Exemples de prononciation de *a*, même devant liquide : *Mondon W.*, p. 12 (dialecte *čəha*), *bəza* « beaucoup de », p. 13 (dial. *ulbarag*), *kəramt* « saison des pluies »; *Doc. inéd.* (dial. *čəha* et *aymallal*) : *šəṛā* « de bonne naissance » (dial. *muḥər*) *ləmāḍ* « pèlerine », *fəṛāfəryet* « enflure des ganglions ».

Un *r* est groupé avec une occlusive précédente dans le mot long (*grunit*) « autruche » (dial. *ulbarag* et *gogot*, *Mondon W.*, p. 53). Voir aussi aux Emprunts.

Un *a* est préposé à *n* dans certains dialectes : *Doc. inéd.*, en dialectes *čəha* et *muḥər* : *əmfās* « vent » (aussi (*enfas*) en *čəha* dans *Mondon W.*, p. 10), mais *naṣās* dans d'autres dialectes.

3. — Particules.

En guèze, un *a* suivi de deux consonnes se trouve en début de mot dans **እንሰ** : 'anza « lorsque », **እስመ** : 'asma « car, (parce) que », **እስከ** : 'aska « jusqu'à », **እስኩ** : 'asku « que donc, s'il vous plaît » et un certain nombre d'autres particules. Il est probable que ces mots ne doivent pas tous leur initiale à la même cause, et il n'est démontré pour aucun d'eux qu'elle soit due simplement à une nécessité de la prononciation guèze; ainsi, pour 'aska par exemple, les formes du tigrigna **ከሳእ** : kəsä' (*Vito-Lex.*, p. 87, *Schreiber*, p. 89) et du tigré **ከሰከ** : 'ask (*Abbadie D.*, c. 58) sont de nature à faire penser que 'y entre en composition comme consonne.

Pour la prononciation, les particules ci-dessus qui ont un s posent la question de la possibilité d'un groupe s+occlusive à l'initiale.

En effet, *Ludolf, Gr.*, p. 13 haut, dit que **ከ** -(')ə- s'entend à peine devant s, et il transcrit (sma), (ska), (sku) et *Dillm. Lex.*, c. 746, a relevé un exemple manuscrit de l'orthographe **ስመ** : ; mais *Trumpp*, p. 559 a (eskä-na) « jusqu'à nous ».

En amharique, des particules ont également un groupe -sk- (ou -st-); habituellement on y prononce ə initial : **እስከ** : əska ou **እስተ** : əsta « jusqu'à », **እስከ** : əski ou **እስቲ** : əsti « je vous prie de... , voyons »; mais *Armbr. Voc.*, signale aussi la prononciation à groupe initial (p. 222, *ski*, p. 345, *ska*) qui a pu influencer la prononciation traditionnelle du guèze.

4. — Formes verbales à préfixe consonne.

a) Thèmes verbaux. — L'arabe classique a des réfléchis à n- et à st-; le groupe initial y est toujours précédé de voyelle pour la commodité de la prononciation (*Grundriss*, § 41, p. 61, et § 82, p. 209). Les formes éthiopiennes à préfixe **እን-** 'an- et **እስተ-** 'asta- ne sont pas comparables aux formes arabes, malgré la première apparence.

La forme *'asta-* est très développée en guèze (voir *'asta-bāraya*, p. 148), et aussi représentée en amharique; la forme *'an-* est réservée dans toutes les langues à quelques quadrilitères, comme guèze አንጉዳግዳ አንግዳግዳ *'ang^wadg^wada* « tonner ».

Le sens de ces verbes n'est pas normalement réfléchi : les verbes en *'an-* sont neutres ou transitifs, les verbes en *'asta-* presque toujours causatifs.

Même quand le sens n'est pas causatif ou transitif, ces formes sont toujours traitées comme pourvues de l'initiale *'a-* qui est celle du causatif : on ne peut parler pour l'éthiopien de réfléchi en *n* ou en *st* (ceci d'accord avec *Dillm. Gr.* § 83 et 84). Donc l'occlusive ' et sa voyelle font partie du thème. Il n'y a pas ici de groupe initial éthiopien.

b) Désinences. — Les désinences préfixées de l'imparfait et du jussif ont une forme consonne + voyelle (ex. : *tə-* à la deuxième personne) qui paraît y être ancienne et qui subsiste généralement, ainsi guèze ተረክብ *tərakkeb* « tu trouves ». Elles ne seront pas étudiées ici dans l'ensemble.

Il y a seulement lieu de remarquer que l'une d'entre elles, qui a un *n*, peut poser une question (voir ci-dessus sur les sonantes, pp. 145-6 et 148). En fait, en amharique, il apparaît bien un *ə* devant *n*, mais *n* est géméné, de sorte qu'il ne se constitue pas de groupe : ainsi አንከር *ənnasbar* « brisons ». En tigré il se produit quelquefois une voyelle devant *n* sans que celui-ci soit géméné; la voyelle attendue à sa suite disparaît si elle se trouve en syllabe ouverte; *n* vient donc en contact de la première consonne du radical en formant groupe avec elle : (አ)ንጠልክ *ənmallək* (*enmalléch*) « nous commandons », dans *Littmann-Te*, ZA., t. XIV, p. 10 (où ce phénomène est décrit comme inversion de *n + ə* en *ə + n*), d'après le manuel de *Perini*; mais *Beurmann*, p. 11, a (*nege'isch*) « nous allons », *Camperio*, pp. 54 et 64 (*neghis*) « nous allons »; p. 60 (*nöderrer*) « nous dînerons », etc.

5. — Emprunts.

Les emprunts sont intéressants pour l'étude du début du mot, car beaucoup d'entre eux (surtout les emprunts grecs

en guèze) ont apporté à l'éthiopien, à différentes époques, des groupes initiaux de composition variée. — Mais on ne pourrait les utiliser complètement que si on connaissait : 1° leur prononciation, quand l'écriture ne l'exprime pas suffisamment; 2° leur mode de transmission à l'éthiopien (puisque des langues interposées ont pu modifier les groupes). Les quelques indications qui suivent ont donc une certaine utilité comme confirmations ou compléments de faits étudiés plus haut, mais ne sont que des fragments d'une étude qui reste à faire.

Guèze. Des éléments d'étude se trouvent dans *Dillm. Gr.*, p. 63, *Dillm. Lex.*, mots isolés à la lettre **አ'**, et liste des noms propres col. 1409-1424, *König*, pp. 92 et 144. Presque tous les emprunts sont pris au grec; beaucoup ont des formes multiples.

Nombre d'emprunts ont (')*a* ou (')*ə* initial suivi d'un groupe de consonnes; la plupart, sinon tous, ont dû passer par l'arabe où la préposition de voyelle à attaque brusque devant un groupe initial de mot étranger est un traitement normal (*Grundriss* § 82bγ, p. 209). Ex.: **አትሮናስ** · 'atrônôs, **አትሮንስ** · 'atrônās, **አትራናስ** · 'atrânôs « trône », **አስጢፋኑስ** · 'astīfānôs « Stéphane ».

La disjonction d'un groupe initial paraît être le vrai traitement éthiopien (encore que certaines disjonctions puissent provenir de l'arabe qui n'ignore pas ce traitement, *Grundriss*, p. 209).

La disjonction est claire dans le cas assez fréquent où la voyelle de première syllabe est *a*. Ex. : **ጠረጴዛ** · *ṭarapēzā* (aussi **ጥረጴዛ** · *t(ə)rapēzā*, dans *Ludolf, Histoire*, III, 6, 61, cité par *König*, p. 92) « τράπεζα, table », et après suppression de voyelle initiale : **ሰአላብዮስ** · *sakalābyōs* « Esculape »¹.

Dans les mots où la première consonne n'a pas de voyelle apparente dans l'écriture, on ne peut pas prouver qu'il y

1. Les conditions du choix de *ā* comme voyelle de disjonction ne sont peut-être pas toujours intérieures à l'éthiopien; on ne peut pas essayer de les déterminer avant d'avoir fait un classement des emprunts par voies et dates d'introduction. Pour *ā* de première syllabe dans le mot **ሰገም** · *sagam* « orge », qui est peut-être un emprunt, voir p. 147, n. 1.

ait eu anciennement disjonction par ə; ex. : ከጂን « cumin » est *kmin* ou *kāmin*, ስኒን « *σχινος*, lentisque » est *shin* ou *səhin*.

On peut s'attendre à ce que le groupe initial soit plutôt conservé dans les cas où certains mots éthiopiens eux-mêmes peuvent l'admettre : *Ludolf*, p. 12, dit que ከፍንግ « éponge » se prononce plus correctement *sfəng* (sur des groupes à s initial, voir p. 151), que *səfnəg*, qui est un groupement sur le type de quadrilitères guèzes¹; pour ክርስቶስ « Christ », *Ludolf*, p. 11, dit qu'il est prononcé *krəstos* (groupe *kr* comme dans *krämt*, voir p. 247), mais comparer አክርስቶስ 'akrəstos « Chrestos » dans *Lud. Comm.*, p. 406.

Tigrigna. (Pour les détails, voir ci-dessous à l'amharique). *Vito-Lex.*, p. 86, ክርስቲያን *krəstiyān* « chrétien », p. 76, እርሳስ *ərsās* « munitions, plomb »; *Canti popolari ZA.*, XVII, p. 36, ብርሌ *bərallē* (*bərillē*) « carafe »; *Pr. Tña.*, p. 135, ለርኤ *ərkāb* et ሶርኤ *rākāb* « étrier ».

Tigré. *Camperio*, 89 (*kistan*); *Littm. Princeton*, I, p. 53 bas, ክስታን *kəstān* « chrétien » (sur la réduction du groupe, voir à l'amharique); *Munsinger D.*, ረካብ (*rekāb*), qui est à interpréter en *rəkāb*.

Amharique. Pour l'amharique, ainsi que pour les autres langues vivantes, certains emprunts ne sont pas directs, mais passés par le guèze. Ainsi : ክርስቶስ *krəstōs* « Christ », ክርስቲያን *krəstyān* « chrétien »; le groupe est souvent éliminé d'une manière exceptionnelle (à rapprocher du traitement tigré) au second terme du composé : ቤተ ክርስቲያን *byēta krəstyān* « (maison des chrétiens) église » dans les prononciations usuelles *byētaksyān* et *byētaskyān*, *Guidi* c. 526 et *bataskyān*, *Armbr. Voc.* p. 54. Le nom du « beryl, cristal » a des vocalisations variées en guèze (*Dillm. Lex.* c. 501); sa forme habituelle en amharique est ብርሌ *bərallye* (mais *bərallye* avec ə plein après b, d'après *Guidi*, c. 320 et *Armbr. Voc.*, p. 121), surtout connu dans le sens de « petite carafe (pour boire au goulot) ».

1. De même le nom « Grégoire » a reçu une forme viable en éthiopien : ጎርጎርዮስ *gōrgōryōs*.

L'arabe, où la prononciation moderne donne souvent des groupes initiaux, fournit des mots tels que : **ርከብ** • *rəkāb* ou **ረከብ** • *ərəkāb* « étrier », **ርሳስ** • *rəsās* ou **ረርሳስ** • *ərsās* « plomb, munition », **ክራይ** • *krāy* ou *kārāy* « loyer », **ትርጓሽ** • *trango* « cédrat (aussi employé comme nom de femme) », **ብላሽ** • *bālās* « sans valeur ».

Un mot que le bas-guèze a sous une forme arabe à initiale vocalique (**አፍረንጅ** • *ʾafrānǝ* ou **አፍረንጊ** • *ʾafrānǝgi* « Européen ») apparaît sans cette initiale en amharique; la forme correcte est **ፈረንጅ** • que j'ai entendu prononcer avec un premier *a* très bref : *fāranǝ* (*Armbr. Voc.*, p. 96, *faranǝ*), mais *Guidi*, c. 872, donne aussi **ፍረንጅ** • c'est-à-dire *f(ə)ranǝ*.

Le groupe initial est généralement conservé sans disjonction dans les mots plus récents **ፍራንሳይ** • *frānsay* et **ፍራንሳዊ** • *frānsāwī* « Français », mais un document écrit récent fournit **ፈራንሳዊ** • *farānsāwī*. Le groupe est ferme dans **ግሪክ** • *grik* « Grec ».

Pour tous ces groupes à deuxième consonne liquide, comparer les traitements de mots éthiopiens, p. 150.

Harari. *Paulitschke*, p. 87, donne (*feréndži*) « Européen », avec disjonction (le timbre de la voyelle n'est pas précisé).

Gouragué. *Mondon W.*, p. 32, a *brive* « verre » (dialecte *čaha*).

Nature de *a* de première syllabe ouverte. — On peut se demander si cette voyelle, dont il a été question si souvent dans l'étude ci-dessus, est une voyelle pleine ou une voyelle ultra-brève; on pourrait se demander aussi si *a* n'est pas plein quand il est justifié par l'étymologie (formes nominales), et réduit quand il n'apparaît que pour la commodité de la prononciation (impératifs).

Dillmann a supposé arbitrairement, *Gramm.* § 34, p. 62, que *a* de disjonction des impératifs est une voyelle ultra-brève; sa rédaction ambiguë semble, d'autre part, étendre l'hypothèse même à d'autres *a* de première syllabe (voir aussi § 22, p. 37). Ludolf, p. 10 de sa grammaire, dit ex-

pressément que ə a le son de la voyelle française de « ce, me », etc., il ne lui attribue pas différentes prononciations. Pour le tigrigna et le tigré, je n'ai vu nulle part de description de deux ə de quantité différente. Pour l'amharique, celle des langues modernes qui a été le mieux étudiée et sur laquelle je peux ajouter mon témoignage à d'autres, ə de la première syllabe de l'impératif est exactement semblable à ə provenant d'un ĭ ou ŭ pré-éthiopien. Il en est de même, me semble-t-il, pour le gouragué.

Les cas exceptionnels où on observe un ə ultra-bref dans des groupes à liquide incomplètement joints (voir ci-dessus, pp. 150 et 154) n'infirmant pas cette observation générale.

Dans la mesure où on peut conclure actuellement, c'est une voyelle pleine (encore que naturellement brève) qui empêche normalement la constitution de groupes initiaux en éthiopien. L'alternance avec a dans certains cas, voir pp. 145, 147, n. 1, et 153, est de nature à renforcer cette opinion.

CONCLUSION

Il résulte des faits qui précèdent que, dans toute l'histoire de l'éthiopien, telle que nous pouvons l'observer au moyen de documents imparfaits, l'initiale de mot n'est jamais normalement un groupe de consonnes.

Des groupes n'apparaissent à l'initiale que dans des cas rares, commandés par des combinaisons de consonnes spécialement propres à se rapprocher (devant voyelle) dans la prononciation éthiopienne.

Les groupes, dans toutes les langues examinées (sauf le cas des sonantes initiales ou de s, et ceci partiellement), sont évités par l'insertion de voyelle. Par là, l'ensemble de l'éthiopien se rapproche de l'hébreu et de l'assyrien, et s'éloigne de l'arabe.

Une conséquence intéressante de ce traitement est que le début du mot présente très souvent une combinaison de sons (syllabe ouverte à voyelle ə) qui est très rare à l'intérieur

du mot; la différence apparaît surtout quand une forme nue alterne avec une forme à préfixe (amharique *kəfal* « partage », *yəkfal* « qu'il partage »). Le résultat est que l'automotie des mots dans le cours de la phrase est souvent marquée par le traitement de l'initiale.

Liste des ouvrages cités

- Abbadie. D.* — ANTOINE D'ABBADIE. Extrait du vocabulaire de la langue tigré parlée à Muṣaww'a, dans *Dillm. Lex.*, voir ci-dessous.
- Armbr. Gr.* — C. H. ARMBRUSTER. Initia Amharica. Part I. Grammar. 1908.
- Armbr. Voc.* — ID. Part II. English-amharic vocabulary. 1910.
- Beurmann.* — M. VON BEURMANN. Vocabulary of the tigré language, published by A. MERX. 1868.
- Bianchi.* — G. M. BIANCHI. Dizionario e frasario eritreo. 1903.
- Bricchetti-Robecchi.* — L. BRICCHETTI-ROBECCHI. Lingue parlate Somali, Galla e Harari, *Boll. della Soc. Geogr. Italiana.* 1890.
- Camperio.* — CAP. MANFREDO CAMPERIO. Manuale Tigré-italiano. 1894.
- Canti popolari ZA.* — C. CONTI ROSSINI. Canti popolari tigrāi, *Zeitschrift für Assyriologie*, XVII, XVIII, XIX. 1903-1905.
- Dillm. Gr.* — A. DILLMANN. Grammatik der äthiopischen Sprache, 2^e édition (par C. BEZOLD). 1899.
- Dillm. Lex.* — A. DILLMANN. Lexicon linguæ æthiopicæ. 1865.
- Doc. inéd.* — Documents inédits sur le gouragué, récoltés par MARCEL COHEN en 1910-1911; voir *Rapport*, pp. 39-46.

- Grundriss.* — C. BROCKELMANN. Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen. I. Band. Laut- und Formenlehre. 1908.
- Guidi.* — I. GUIDI. Vocabolario Amarico-Italiano. 1901.
- König.* — ED. KÖNIG. Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des äthiopischen. 1877.
- Littmann-Te ZA.* — E. LITTMANN. Das Verbum der Tigresprache, *Zeitschrift für Assyriologie*, XIII, pp. 133-178; XIV, pp. 1-102. 1897-1899.
- Littm. Sundstr.* — R. SUNDSTRÖM et E. LITTMANN. En sång på tigrē-språket. 1902-1903.
- Littm. Princeton I.* — E. LITTMANN. Publications of the Princeton expedition to Abyssinia I. 1910.
- Ludolf.* — IOBI LUDOLFI grammatica æthiopica, 2^e édit. 1702.
- Lud. Lex.* — ID. Lexicon æthiopico-latinum, 2^e édit. 1699.
- Lud. Comm.* — ID. Ad suam historiam æthiopicam commentarius. 1691.
- Mamhār.* — ABBĀ TAKLA MĀRYĀM, *Mamhāra ləssāna gə'ə*z (Le maître de langue guèze). 1911.
- Mondon.* — C. MONDON-VIDAILHET. La langue harari et les dialectes éthiopiens du Gouraghé (extrait du *Journal asiatique* et de la *Revue sémitique*). 1902.
- Mondon W.* — ID. Études sur le Guragiē, publiées par E. WEINZINGER. 1913.
- Munzinger D.* — W. MUNZINGER. Vocabulaire de la langue tigré, dans *Dillm. Lex.*, voir ci-dessus.
- Paulitschke.* — PH. PAULITSCHKE. Beiträge zur Ethnographie und Anthropologie der Somäl, Galla und Harari, 2 1888.
- Pr. Tña.* — FR. PRAETORIUS. Grammatik der Tigrina-sprache. 1871.
- Pr. A. S.* — ID. Die amharische Sprache. 1879.
- Rapport.* — MARCEL COHEN. Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie. 1912.

Schrader. — E. SCHRADER. De linguæ æthiopicæ... indole universa. 1860.

Schreiber. — J. SCHREIBER. Manuel de la langue Tigraï, I. 1887.

Trumpp. — E. TRUMPP. Ueber den accent im Aethiopischen, *Zeitschr. d. Deutschen Morg. Ges.* 1874.

Vito-Gr. — L. DE VITO. Grammatica elementare della lingua Tigrigna. 1895.

Vito-Lex. — Id. Vocabolario della lingua tigrigna. 1896.

Travaux non mentionnés dans le corps de l'article :

E. LITTMANN. Ge'ez-Studien I, II, III, dans *Nachr. Ges. Wiss. zu Göttingen* 1917-1718, connu tardivement.

MARCEL COHEN. La prononciation traditionnelle du guèze (éthiopien classique), dans *Journal asiatique* 1921 (sous presse).

MARCEL COHEN.

LES

ÉPITROPES DE LA PROVINCE D'ARABIE

En parcourant le beau recueil épigraphique que viennent de publier les Pères Jaussen et Savignac¹, j'ai remarqué, entre autres, une inscription nabatéenne (nos 301-302), qui m'a semblé présenter un intérêt particulier. C'est celle qu'ils ont transcrite et traduite ainsi :

בטב שלם ארסטניס מסער אפטרפיא בטב ושלם

« En bien ! salut ! Aristinos, chargé de l'intendance. En bien et salut. »

Ils proposent de reconnaître dans le mot אפטרפיא une transcription du substantif grec ἐπιτροπεία. Suivant eux, il s'agirait de la *charge* d'építropie occupée momentanément par une sorte de gérant, de *locum tenens*, remplissant l'office d'építrope pendant l'absence du titulaire. S'appuyant sur ce que j'ai démontré autrefois², ils supposent que ce titulaire ne serait autre que le premier ministre du roi de Nabatène, lequel, en cette qualité, avait droit au titre de « frère du roi ». Cette interprétation, qui ferait remonter l'inscription à l'époque de l'indépendance nabatéenne, me paraît devoir être écartée. Je pense qu'il faut considérer le mot אפטרפיא, non pas comme la transcription du substantif ἐπιτροπεία, mais bien comme le pluriel normal nabatéen, à l'état emphatique,

1. *Mission archéologique en Arabie*, t. II.

2. *Recueil d'Archéologie orientale*, II, p. 380.

de אפטרפא, transcription directe du mot grec ἐπίτροπος, conforme à celle que nous trouvons dans plusieurs inscriptions palmyréniennes¹. Il faut donc comprendre et traduire *les épitropes*. A lui seul, ce pluriel nous montre qu'il ne saurait être question de l'építrope royal de l'époque de l'indépendance nabatéenne. Je crois que nous sommes à une toute autre époque, à celle où la Nabatène n'est plus que la province romaine d'Arabie. Par conséquent, les építropes en question doivent être d'une tout autre espèce; ce sont simplement les *procuratores*² de la bureaucratie romaine, appelés officiellement ἐπίτροποι.

Quant au mot définissant la charge que remplissait notre personnage auprès des építropes, je propose de le lire, non pas מסר, mais מסר³, « aide », titre qui répond très exactement aux fonctions de l'*adjutor* attaché à l'*officium* des procurateurs.

Le cas est tout à fait comparable à celui que je relève dans une inscription grecque de Batanée⁴, où on lit :

Ἀλέξανδρον Ἀγραβάνου ἀρχιερέα εὐσεβῆν φιλοπάτρην, ἑρμηνέα ἐπιτρόπων, Ναμηλῆ γυνὴ αὐτοῦ Πετραία καὶ Ροῦφος υἱὸς ἐν ἰδίῳις κατέθεντο.

Cet Alexandre était donc, comme on le voit, *interprète des építropes*. Sa nationalité nabatéenne est suffisamment attestée par le nom typique de son grand-père *Agraban(ès)* et par le fait que sa femme, Namèlè, est *originnaire de Pétra*.

Ainsi ces témoignages viennent confirmer les conclusions auxquelles j'avais abouti autrefois, en ce qui concerne le

1. Cf. Vogüé, nos 24, 25, 26 et 27 (= Wadd., nos 2606, 2606^a, 2607, 2608, 2609 et 2610). Ces inscriptions, toutes bilingues et datées de l'an 262 à 267 J.-C., se rapportent à un même personnage, Septimios Ouorodès. Il y est qualifié de אפטרפא דוקנרא די קסר, ὁ κράτιστος ἐπίτροπος Σεβαστοῦ..... δουκηνάριος.

2. On sait que les *procuratores*, autrement dit les építropes, se divisaient en deux classes selon leur origine et leurs attributions; voir sur ce sujet l'article de M. Cagnat dans le *Dict. Saglio*, s. v. *Procurator*.

3. Comparer l'arabe √ سعد, à la 3^e forme « aider, assister »; de là المساعد « l'aide, l'assistant ».

4. Waddington, n° 2143.

maintien tardif du titre d'építrope dans l'ancienne région nabatéenne. Je ne crois pas inutile de reproduire ici la courte notice où je les formulais¹ :

Le numéro de juin du *Journal des Savants* signale (p. 292) l'inscription grecque suivante, découverte par M. A. Musil à *Sik-en-Namala* et communiquée par lui, en simple transcription, à l'Académie des Sciences de Vienne (séance du 6 nov. 1907) :

τὰ πάντα Νέρου ἐπιτρόπου σπουδῇ ἔτους τ'.

Selon M. Musil, la date τ' = 310 correspondrait à l'an 2 avant notre ère, c'est-à-dire qu'elle serait à calculer d'après celle des Séleucides.

Même en l'absence de tout contrôle paléographique, il est permis de mettre en doute cette conclusion. La formule employée, le lieu de la provenance (environs immédiats de Pétra), les conditions historiques, tout nous y invite.

Si l'on acceptait la façon de voir de M. Musil, il faudrait faire remonter notre texte aux premières années du roi nabatéen Arétas IV, et force serait de voir dans notre építrope un successeur inconnu du fameux Syllaeos dont j'ai raconté ailleurs (*Rec. d'Arch. or.*, VII, pp. 305-329) les dramatiques aventures. L'emploi exclusif du grec, à pareille époque, au cœur de l'Arabie Pétrée, est bien peu vraisemblable. Celui de l'ère des Séleucides ne l'est pas davantage, les Nabatéens autonomes ayant l'habitude constante de dater tous leurs documents, épigraphiques aussi bien que monétaires, des ans de règne de leurs rois nationaux.

C'est pourquoi je proposerai de calculer la date en question d'après l'ère de la province romaine d'Arabie, autrement dit l'ère de Bostra : soit $310 + 105/6 = 415/6$ J.-C., ce qui nous fait retomber en pleine époque byzantine, sous le règne de Théodose II.

Je ferai remarquer, à l'appui de cette interprétation, que Pétra même nous a fourni déjà une longue inscription grecque datée, sans ambages possibles cette fois, de l'ère de Bostra 311 = 447 J.-C. (cf. *Rec. d'Arch. or.*, VI, p. 336).

Pour ce qui est du titre, quelque peu imposant, de ἐπιτροπος, il ne doit pas nous faire illusion ; il s'est conservé très tard, et avec une valeur singulièrement diminuée, dans les milieux gréco-

1. *Journal des Savants*, 1909, pp. 372, 373.

arabes de cette région, témoin les inscriptions nos 2110, 2111 Waddington, où nous voyons, en 578 de notre ère, un certain Seos fonctionner comme *épitrope* sous l'autorité du patrice et phylarque ghassanide Alamoundaros, l'*Al-Moundhir* des Arabes.

Conclusion : Il y avait donc *épitropes* et *épitropes*, comme il y a fagots et fagots.

CH. CLERMONT-GANNEAU.

LA NUIT DE L'ENLÈVEMENT

DANS

L'ORIGINAL GREC DES *ADELPHES*

Térence est un traducteur qui opère à la fois en artiste et en enfant. Il est artiste quant à la forme; tout kabyle qu'il est, il manie excellemment la langue latine et le style latin, et de cela il se vante à juste titre. Il est enfant quant au fond, et de ce côté n'a rien de bon que ce qu'il emprunte à ses modèles. Aussi n'a-t-il été, au jugement très exact de César, qu'un « Ménandre tronqué », parce qu'il lui manquait l'énergie. Combien en effet paraissent débiles certains passages du *Phormion*, quand on les compare à ce qu'ils sont devenus dans les *Fourberies de Scapin* !

Cette faiblesse flagrante de Térence était peut-être dans son tempérament même. Peut-être aussi l'expérience et la maturité y auraient-elles apporté remède ; Térence n'était encore qu'un écolier, qui mourut vers vingt-cinq ans, et qui n'a pas donné sa mesure. Sa faiblesse n'a peut-être été, en somme, qu'une ignorance et une inconscience, destinées à disparaître avec l'âge, et méritant de la réflexion moins de sévérité que ne le suggère un premier mouvement de l'instinct.

Quoi qu'il en soit, le jeune Térence n'a pas su ce qu'est l'art du dramaturge ; on peut même dire qu'il n'a pas seulement soupçonné qu'un tel art existât.

Dans celles de ses six comédies qui me paraissent être les plus anciennes, l'*Andrienne*, les *Adelphes* et l'*Eunuque*, il a eu l'idée bizarre, absurde, extravagante, de combiner ensemble deux modèles grecs. C'est ce que son vieil adversaire Luscius appelait aigrement *contaminare fabulas*, avec malveillance et d'un mot choisi pour être désobligeant, mais malheureusement avec justesse et justice. De là de grossiers placages, qui sont parfois d'une candeur déconcertante. Dans l'*Eunuque* (vers 234), un homme qui n'a pas voyagé nous dit

qui il a rencontré en débarquant (*bodie adueniens*). Dans les *Adelphes*, nous entendons d'abord l'écho d'une rumeur publique (acte I^{er}) ; ensuite (acte II) nous assistons à l'événement même qui a suscité cette rumeur, après quoi seulement, malgré sa hâte (305), survient en retardataire un témoin oculaire (329) du début de l'événement (sur ce prétendu témoin oculaire, voir ci-dessous p. 6).

Dans les trois pièces postérieures, la combinaison de deux originaux grecs a disparu, ce qui semble prouver que le vieux Luscius avait été un utile ennemi. Térence était donc capable d'apprendre son métier, s'il eût vécu. Son assagissement, par une coïncidence qui pourrait n'être pas toute fortuite, est accompagné d'une modification dans sa technique de versificateur ; en effet après l'*Euunuque*, qui contient encore deux vers choriambiques d'ailleurs altérés (560-561), le poète n'a plus admis dans ses *cantica* que des vers ou iambiques ou trochaïques. — Quoi qu'il en puisse être d'un rapport de cette petite question métrique avec ce que j'appelle l'assagissement, c'est sciemment, semble-t-il bien, que Térence a évité qu'un grincheux pût désormais l'accuser de *contaminare* des drames grecs ; le prologue de l'*Héautontimoréménos* fait remarquer de façon expresse que la pièce est à double intrigue, mais à donnée une. Ce qui est exact, l'essentiel de cette donnée une étant que chacun des deux amoureux assume le rôle de l'autre.

Térence pourtant n'avait pas encore compris cette vérité générale que composer un drame est un art, et il a continué à se conduire en adaptateur-saboteur.

Dans l'*Hécyre* (voir Donat sur 825), il a remplacé par un récit expéditif (830-832), aussi froid qu'écourté, un dialogue dont la conception même était bien originale, et dont l'exécution pouvait être dramatique au plus haut point, dialogue où les personnages étaient la mère de la femme légitime et l'ancienne maîtresse. Et si dans le texte latin le drame tout entier est languissant, si d'ailleurs il est d'une brièveté tellement exceptionnelle qu'en elle-même elle paraît suspecte, si enfin le caractère de l'héroïne véritable (la *Belle-mère*, à en croire le titre) y est très insuffisamment dessiné, cela ne serait-il pas attribuable à une série d'autres remaniements considérés ? L'original grec est en effet du même auteur que l'original du *Phormion* ; ce n'est pas à lui qu'on sera tenté d'attribuer une telle médiocrité de fond. Car ce même *Phormion*, qui, comme je l'ai dit, pâlit quand on l'approche de Molière, est un chef-d'œuvre de verve pour qui le confronte avec l'*Hécyre* latine.

Des deux pièces, le *Phormion* est à coup sûr celle que le malencontreux adaptateur a le mieux respectée ; là pourtant un témoignage de Donat nous fait connaître une retouche nécessaire sans doute dans son principe, mais dont l'exécution a été bien maladroite. Dans la comédie grecque, c'était un barbier qui révélait au futur amoureux et mari l'existence de l'orpheline, si belle et si touchante, à qui ledit barbier, en sa qualité de professionnel, avait dû couper les cheveux en signe de deuil. Ce trait de mœurs des cheveux coupés était trop grec ; Térence, non sans raison, a craint qu'il ne déroutât le public romain et l'a éliminé, de quoi on ne peut lui faire un grief ; seulement, et ceci est fâcheux, il ne s'est pas rendu compte que, si les cheveux n'étaient plus coupés, le barbier devenait inutile, et aussi les séances fréquentes des auditeurs chez ce barbier qui n'a plus rien à raconter. Au lieu donc d'imaginer, entre la charmante orpheline et le jeune homme, une rencontre fortuite et directe, ce qui était tout simple, l'arrangeur trop novice a recouru à l'invention la plus saugrenue. Il conserve le barbier qui n'a pas tondu la jolie tête, et chez le barbier les visiteurs assidus dont il n'est pas dit qu'ils se fassent jamais raser. Il conserve aussi le récit qui n'a plus d'objet, comme si à toute force, en matière d'amour, un « coup de foudre » avait besoin d'être préparé par un discours d'un tiers. Et il a créé, pour prononcer le discours superflu, le personnage encore plus superflu d'un amoureux honoraire, qui aurait été peu dangereux comme rival. Ce personnage à la fois sensible et avisé entre chez l'inutile barbier en pleurant de tendresse, mais n'épouse pas faute de dot. (Inutile de dire que, dans l'imitation de Molière, l'amoureux pour rire a disparu.)

Revenons aux plus anciennes pièces. Francisque Sarcey, dans ses feuilletons relatifs au théâtre, a défini un type de faute technique, le *fusil qui ne part pas*. Térence offre, de cette faute, un magnifique spécimen dans l'*Andrienne*, quand un personnage par lui inventé, ayant reçu et accepté la triple consigne de simuler les apprêts d'un mariage, d'épouvanter un esclave suspect et de surveiller un jeune homme (168-170), disparaît pour ne réapparaître dans aucun des trois rôles qu'il a ainsi assumés à la fois.

Ce n'est pas cette faute que notre poète a commise, dans les *Adelphes*, mais bien la faute exactement inverse, celle du fusil *qui part sans qu'on l'ait chargé*. La faute inverse en question est l'objet propre de la présente étude. Elle exige un exposé détaillé et patient.

J'ai pu traiter plus sommairement des autres questions, d'abord parce qu'en elles-mêmes elles étaient assez simples, ensuite parce que, toutes ensemble, elles ne constituaient qu'une préface, destinée à familiariser l'esprit du lecteur avec l'idée du défaut capital de Térence, son invraisemblable incapacité de dramaturge. Le *fusil qui part sans qu'on l'ait chargé*, c'est l'inintelligible enlèvement fait par le jeune Eschine en faveur de son frère, tout jeune homme élevé à la campagne sous une surveillance qui lui interdit toute fredaine. Jamais auteur comique n'a si peu ou si mal préparé un si capital incident.

Les deux premiers vers des *Adelphes* nous font connaître qu'Eschine est allé à un souper, qu'il n'est pas rentré de la nuit et que des esclaves envoyés au-devant de lui ne sont pas rentrés non plus. S'agit-il d'une banale invitation chez un ami ? l'occasion du souper est-elle un anniversaire de naissance (cf. Plaute, Capt. 174) ; un mariage (cf. Andr. 453) ; un jour de fête publique (cf. Ht. 170, où le souper a lieu le jour des Dionysies) ? y a-t-il eu un pique-nique de camarades (cf. Eun. 540) ? Là-dessus, silence complet, et il n'est plus question du souper, dont l'invention ne sert à rien, du moins dans Térence. La suite fait voir qu'au cours de la nuit Eschine a enlevé une fille, esclave chez un marchand de femmes, et qu'il a opéré par la force, employant contre le marchand de femmes et ses gens l'escorte envoyée à sa rencontre, mais cela ne donne aucun renseignement sur le rapport entre l'enlèvement et le souper même. Et, dans l'incertitude où le drame latin laisse le lecteur, celui-ci se demande si le jeune homme a profité d'une invitation préexistante pour improviser un enlèvement, ou bien s'il n'a pas prémédité l'enlèvement et provoqué en vue de l'enlèvement une invitation de complaisance. Mais soudain nous est révélée la complication qui est le nœud de toute l'intrigue ; ce n'est pas pour lui-même qu'Eschine a enlevé la fille, c'est pour son jeune frère. Alors, quel est le lien entre les amours du cadet et le souper de l'ainé ? L'ainé se souvient que le cadet, par désespoir d'amour, avait parlé de s'expatrier (vers 275), ou même, dans l'original grec, de se suicider (Donat ; v. p. 11) ; quand a-t-il reçu cette confidence, l'avant-veille ? huit jours plus tôt, ou même un mois ? ou bien lui aurait-elle été faite au souper même, et son frère était-il donc du souper ? Il est impossible, quand on lit en critique et non en dilettante, de ne pas se poser toutes ces questions. Et, dans un drame, il est inad-

missible qu'il n'y soit pas répondu ; or le drame latin ne contient rien qui nous renseigne.

Plus on cherche à voir clair et plus on découvre de motifs d'embarras. Le jeune frère est apparu sur la scène comme s'il sortait d'une trappe, et sans que rien le fit attendre des spectateurs. Il sait déjà que sa belle a été enlevée à son profit ; où et quand l'a-t-il appris, lui qui habite la banlieue ? Lui et son aîné se revoient sans se dire bonjour (266) ; ils se sont donc déjà vus le jour même ; comment cela ? le cadet était donc en ville avant que le drame commençât, c'est-à-dire avant le lever du jour ; qu'y faisait-il, ou plutôt comment avait-il pu y passer la nuit, lui que son père, le vieux rural encroûté, tient sous sa police étroite ? Autre problème encore ; le jeune frère n'a pas été lui-même mêlé à l'enlèvement (263, 628), et pourtant (355) des voisins ont pu croire qu'il y avait participé ; comment résoudre la contradiction ? En tout cas, l'erreur des voisins suppose que les deux frères ont été vus ensemble, ce qui confirme que leur *bonjour* réciproque a été antérieur au début de la pièce.

Rien n'est expliqué dans la pièce latine, mais les questions mêmes qui viennent d'être posées permettent de deviner ce qui devait être dit dans l'original grec, si l'auteur était digne du nom de dramaturge. Et, ici, l'auteur est Ménandre.

Puisque le jeune frère a passé la nuit en ville et qu'il a vu son aîné, lequel soupait hors de chez lui, c'est probablement que le jeune a pris part au même souper que l'aîné.

Puisque le jeune a obtenu de son terrible père la permission de ne pas coucher à la campagne, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un souper quelconque. Il fallait que le vieillard, qui ailleurs est dépeint comme plein de *civisme*, zélé pour le bien public, respectueux des traditions nationales (441-445), se sentit lié par un devoir, devoir nécessairement religieux. Donc le souper des deux jeunes gens devait être un repas rituel de quelque confrérie ; ils devaient faire partie d'un même *θίασος*. — De là résulte peut-être, pour le dire en passant, que Ménandre avait placé l'action des *Adelphes* à un jour déterminé ; c'est ainsi que la première journée de l'*Héautontimorouménos* est le jour des Dionysies.

L'idée du banquet rituel une fois admise, l'enchaînement des faits se laisse reconstituer avec une chronologie claire. Avec permission paternelle, le jeune frère est arrivé de la campagne la veille,

avant la fin du jour. Comme il est naturel, il a passé prendre son aîné Eschine à domicile pour se rendre avec lui au banquet. Il a pu ainsi lui faire confidence de son amour et lui avouer ses projets désespérés (je rappelle que dans la pièce grecque il avait songé au suicide). Mis aussitôt au courant par Eschine, l'esclave Syrus avait conçu l'idée (368) d'un enlèvement qui aurait lieu au bénéfice du frère cadet, mais serait exécuté par l'aîné, de façon que la vérité restât cachée au père campagnard. C'est Syrus, par conséquent, qui avait dû armer convenablement l'escorte envoyée au-devant d'Eschine, l'outiller pour briser une porte, et, suivant toute apparence, la renforcer en nombre ; car la tâche véritable de l'escorte n'était plus d'éclairer et de ramener des convives pacifiques, mais bien d'enlever de vive force l'esclave du marchand de femmes.

Le maître de la maison, père adoptif d'Eschine, est probablement sorti (je reviendrai là-dessus, p. 10) ; il n'est pas mis au courant du complot (368) ; il ne connaît que l'envoi de l'escorte (27), probablement pour l'avoir ordonné lui-même ; il sait aussi le nom d'un des esclaves qui en font partie (26). Quant au jeune frère, pour qui s'accomplira l'enlèvement, il y a chance qu'on ne le tienne pas en dehors de la combinaison qui va assurer son bonheur ; il y a chance aussi qu'on lui en réserve la surprise ; sur ce point incertain, la pièce ne fournit aucun renseignement.

Les jeunes gens ayant banqueté le soir, la pièce commence le lendemain matin. L'enlèvement a eu lieu dans l'intervalle, et depuis assez longtemps, car le père campagnard, arrivant de la banlieue (92), a eu le temps de l'apprendre (90) par la rumeur publique (92-93). La rumeur publique, naturellement, a aussi porté l'événement jusqu'à la Place, où tous les valets de la ville se rencontrent et échangent des commérages en venant faire leur marché, soit pour le *prandium*, soit pour les deux repas de la journée. C'est là que l'esclave Géta, qui d'après l'adaptation latine se prétend témoin oculaire (voir plus haut, p. 2), a appris par des bouches tierces ce qu'il prend pour une infidélité à sa jeune maîtresse. Pour être sûr de la nouvelle, il a forcément dû faire une petite enquête, ce qui explique qu'il rentre de la Place à domicile avec un certain retard (291), bien qu'il fasse toute diligence pour aviser la mère au plus tôt (305, 319). Il est en effet représenté comme un serviteur dévoué et consciencieux (480). Au lieu du stupide *hisce oculis ego met uidi* que Térence lui prête, il devait, dans l'original, dire comment il s'était assuré qu'il n'y avait pas erreur sur

A la représentation de la pièce latine, le spectateur devait s'imaginer que l'enlèvement était tout récent et qu'il en voyait même le dernier épisode, car le marchand de femmes arrive sur la scène avec la fille qui lui a été prise ; il continue de la disputer à ses ravisseurs en appelant au secours (155), et même en essayant la force (158, 168) ; le lecteur moderne, lui aussi, s'y trompe nécessairement s'il ne réfléchit pas, et se perd en incertitudes s'il veut réfléchir. En réalité, rien n'est plus absurde ; si fille, maître et ravisseurs arrivent directement de la maison où l'enlèvement a eu lieu, le bruit de l'aventure n'a pas encore eu le temps de se répandre ni à la Place, ni dans un quartier excentrique, comme celui où le père campagnard a été renseigné en arrivant en ville (*aduenienti* 92). Les badauds devraient faire cortège aux arrivants, afin de voir la suite, et non pas rester en arrière pour narrer à des tiers les incidents passés.

La scène des *Adelphes* latins, telle qu'elle est, serait pour nous d'une obscurité inextricable, si Térence lui-même ne nous révélait pas, dans le prologue, que c'est une scène des *Συναποθνήσκοντες* de Diphile, plaquée dans les *Ἀδελφοί* de Ménandre. Je rappelle qu'à mes yeux les *Adelphes* sont une des plus anciennes pièces de Térence. Non assagi encore par les critiques de Luscus, il s'imaginait qu'un drame peut se mêler à un autre comme l'eau se mêle au vin.

Dans la scène grecque, on peut tenir pour sûr que les arrivants étaient les mêmes, Eschine avec son escorte, la fille, le marchand de femmes (le vers 199, dit par celui-ci, est bien de Ménandre et non plus de Diphile ; voir Donat) ; mais on peut être assuré aussi qu'ils arrivaient sans lutte et sans bruit, et que par conséquent il n'y avait pas à songer à ce cortège de badauds dont il a été question tout à l'heure. Le marchand de femmes, ayant épuisé depuis longtemps ses moyens de résistance matérielle, accompagnait l'esclave enlevée avec une résignation forcée, à seule fin de réclamer sans violence la réparation pécuniaire qui lui est due et qu'on reconnaît l'être. L'essence d'une lutte violente est en effet de ne pouvoir se prolonger ; le vaincu sent vite qu'il est vaincu, et cède à moins qu'il ne meure. « *Eschine a enfoncé une porte*, disait le père, à l'acte précédent et d'après la voix publique, *il a fait invasion dans la maison d'autrui, il a rossé le maître et ses gens jusqu'à la mort* » (88-90). Et le père s'est bien gardé d'ajouter, toujours d'après la

voix publique, ou plutôt n'a pu songer à ajouter : « Son adversaire a reçu de la Providence des renforts bien inattendus, mais sérieux ; il continue de batailler avec espoir, et après l'entr'acte vous le verrez vous-mêmes tenter encore la chance des combats. »

L'enlèvement proprement dit de la fille, il faut le bien comprendre en dépit du placage pris à Diphile, est tout autre chose que sa survenue sur la scène. Ce n'est pas de chez son maître que les ravisseurs l'amènent ; ils ont nécessairement commencé par l'emmener ailleurs et la mettre en sûreté ailleurs, en attendant que le lever du jour permît de la conduire enfin à destination. Avant de pouvoir apparaître aux yeux des spectateurs, elle a fait un stage de plusieurs heures dans un lieu que Térence ne nous désigne pas, et qu'il nous faut deviner, puisque sur tous les points il nous réduit à la divination.

Ce lieu, évidemment, c'est le local du banquet rituel auquel ont participé les deux jeunes gens. La jeune femme aussi a dû prendre part, sinon au banquet, du moins à la buverie qui l'a suivi. Au banquet même, sa présence paraît improbable. Qui sait, d'abord, si les affiliés avaient le droit d'introduire parmi eux une personne étrangère ? En tout cas, Eschine n'a pu entreprendre l'enlèvement qu'après l'arrivée de l'escorte sur laquelle il comptait. Les plats du banquet rituel servis et les formalités religieuses accomplies, les convives sont redevenus de libres individus, ayant le droit de rester ou de se retirer, de rire et de boire à discrétion, d'amener des amis ou, à l'occasion, des maîtresses. Voilà le moment qu'Eschine a dû choisir pour exécuter son coup de main. Une fois dans la salle du συμπόσιον, la jeune femme s'est sentie en pleine sécurité, gardée contre son maître non seulement par son amant et la troupe de ses ravisseurs, mais par un groupe nombreux de jeunes convives, animés tous par la haine des marchands de femmes, par la gaieté de la fête et par la chaleur du vin. L'amant a peut-être demandé les dés, et, jetant les dés, tous deux peut-être ont, suivant l'usage, bu à leurs amours. En tout cas les valets les ont vus ensemble, les valets ont jaser avec les gens du quartier. Et, la vérité s'étant vite déformée, des voisins ont pu raconter au père campagnard, ou lui laisser imaginer, une prétendue intervention de son jeune fils dans l'acte de violence accompli par l'aîné seul. — Le jeune, quand tous ont quitté le local du banquet, s'est par prudence séparé de sa maîtresse ; c'est ainsi qu'il rejoint son frère après un court délai, l'ayant suivi à distance.

A quelle heure l'imagination situera-t-elle l'enlèvement, lequel est nécessairement postérieur à l'arrivée de l'escorte et, semble-t-il, à l'achèvement du banquet proprement dit ? De préférence à la nuit noire. La porte du marchand de femmes était barricadée, et on l'aura enfoncée, soit aux dernières lueurs du crépuscule, soit à la lumière des torches.

A la lumière des torches aussi on eût pu rentrer sans bruit à la maison ; c'est ce qu'eût fait Eschine après un banquet sans incidents. C'était manifestement plus simple, mais alors l'action dramatique se fût déroulée la nuit, le marchand de femmes suivant les torches dans les rues et venant éveiller le père adoptif d'Eschine pour lui réclamer son dû. Une telle donnée était peu admissible pour le dramaturge ; Ménandre en a donc choisi une autre. La jeune femme est d'abord, comme cela a été exposé, conduite auprès de son amant ; si celui-ci ne se doute encore de rien, ce qui est possible, son bonheur est doublé par la surprise. — Ainsi disjointe de l'événement brutal, que Ménandre avait conçu comme extérieur à la pièce, l'action proprement dramatique, l'action psychologique va commencer avec la matinée. Par là le dramaturge devient maître de ses combinaisons ; par exemple, le père adoptif d'Eschine se trouvera être sorti quand entrera chez lui la jeune femme, et avant de sortir il aura eu tout un acte pour mettre les spectateurs au courant de la situation de famille.

On voit comme quoi Ménandre avait dérobé ce que j'appelle l'*acte brutal* aux yeux des spectateurs, et comme quoi Térence a été bien mal inspiré de leur faire voir la fin d'un autre acte brutal d'après Diphile. Mais ici une réflexion s'impose : Pourquoi un acte brutal ? Eschine, qui bientôt se rendra à la Place pour désintéresser le marchand de femmes, et qui à aucun moment n'a manifesté la moindre intention de le frustrer, n'aurait-il pas dû lui acheter à l'amiable la fille désirée par son jeune frère ? Ç'eût été simple et ç'eût été prudent, car, sans le scandale nocturne, rien n'aurait pu revenir aux oreilles du terrible père rural. Et non seulement le jeune frère pourrait jouir de ses amours avec sécurité, mais Eschine n'eût pas, en se donnant l'air d'aimer lui-même une courtisane, couru le grand danger de jeter l'alarme dans la maison d'une jeune femme qu'il a rendue mère, et qu'il aime de la plus extrême tendresse. En oubliant de rassurer d'avance sa future belle-mère, Eschine a commis envers lui-même une imprudence caractérisée.

qu'il comprend d'ailleurs plus loin et qu'il essaie de réparer après coup, mais une fois le mal fait (632). Un achat d'esclave fait à l'amiable était d'ailleurs facile à réaliser, pour peu que le père adoptif fût à la maison et pût soit payer le marchand de femmes le jour même, soit lui promettre l'argent pour le lendemain. L'achat à l'amiable aurait tout arrangé, sauf qu'il n'y aurait plus eu de sujet de drame, et que Ménandre, par conséquent, était tenu d'écarter une telle donnée à tout prix et de substituer un enlèvement par la force. Ménandre, donc, était logiquement conduit à supposer l'absence du père adoptif. Celui-ci, de toute nécessité, devait être censé sorti (cela a déjà été dit plus haut), quand le frère aîné a reçu du jeune la confiance de sa passion et de ses idées sinistres, et que l'esclave a proposé le projet d'enlèvement avec effraction. Eschine est parti pour le banquet sans revoir son père adoptif; celui-ci donc ignore si le jeune homme annonçait l'intention de ne rentrer qu'au jour.

Ainsi devaient se présenter les choses au moins dans la pensée intime du dramaturge; peut-être, d'un mot, le dramaturge l'avait-il dit clairement ou laissé du moins entendre aux spectateurs; cela valait certainement mieux, quoique la précaution ne fût pas rigoureusement indispensable. Il n'y a aucune trace d'une telle indication dans l'adaptation latine; je crains bien qu'il n'y ait là un grief de plus contre le sans-gêne de Térence à l'égard de son modèle.

Grief et incertain et en soi plutôt léger; mais il est grave d'avoir fait disparaître, sans le remplacer par une équivalence quelconque, tout ce qui était un élément d'enchaînement, de logique et d'ordre. Au lecteur de Térence (c'était pis encore pour le spectateur romain, qui ne pouvait ni prendre le temps de réfléchir ni se reporter en arrière), toute chronologie est interdite.

Bien mieux, il n'y a plus de chronologie même pour le comique latin, qui, en ôtant tous les jalons, s'est voué à se perdre lui-même dans son propre drame. On a vu qu'il s'accommode de situer les événements à rebours. Tel le cinéma, quand il fait voir un baigneur dépiquant une tête. Seulement l'opérateur du cinéma plaisante; Térence est un naïf qui a renoncé à la pensée. Jamais sa réflexion ne s'emploie à comprendre les faits qu'il met en scène; jamais son imagination ne s'exerce à regarder au delà du théâtre pour y coordonner l'invisible.

C'est à notre imagination à nous, — à elle seule, puisqu'il le

faut, — de revivre ce qu'avait dû vivre l'imagination de Ménandre, la nuit de l'enlèvement.

Louis HAVET.

Le présent article serait incomplet si l'on n'y joignait une petite remarque accessoire. — Au v. 154, le père adoptif d'Eschine se propose de le joindre à la Place, où Eschine pourrait être (*homine n conuenire, si apud forum est*). C'est là une hypothèse gratuitement déraisonnable ; l'escorte d'Eschine n'étant pas rentrée, on doit présumer que lui-même et l'escorte sont retenus en un lieu tiers pour une même cause. Ce qui était sensé était ceci : Je ne puis attendre Eschine et je pars pour la Place ; *je compte qu'il finira toujours par m'y rejoindre*. Et c'est ainsi que les choses ont pu être présentées dans Ménandre.

P.-S. — Térence a modifié le projet de suicide du jeune Ctésiphon (p. 4 et 6) ; il ne s'est pas aperçu qu'une allusion à ce projet subsiste au vers 261 : *illius opera* (ou plutôt *ope*) *nunc uiuo*.

SYNONYMES LATINS

Les études de synonymie offrent un intérêt particulier dans une langue qui comme le latin a accumulé pendant des siècles de littérature un matériel composite de formes et de mots ; la définition et la répartition des doublets sémantiques peuvent aider à mettre de l'ordre dans le chaos de ce vocabulaire surchargé ; à mieux apprécier les ressources de la langue et le style des écrivains.

I

Le principal défaut des études de ce genre, c'est de prétendre dans chaque cas particulier donner une définition adéquate du sens d'un mot, en prenant le mot comme un bloc, comme une unité d'expression répondant à une unité de concept. Peut-on définir le sens d'un mot ? Les dictionnaires, qui la tentent, sont obligés, pour être exacts et complets, de multiplier les définitions, de les restreindre, de les étendre, de les corriger jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de la définition initiale.

Établir le sens fondamental d'un mot et s'en servir comme d'une commune mesure pour définir les sens accessoires, entraîne le plus souvent à méconnaître l'évolution sémantique et la psychologie du sujet parlant, et conduit en tout cas à des subtilités inextricables ; ainsi quand pour départager *quisquam* et *quispiam*, on en vient à dire que le premier « convient aux cas où l'énoncé s'accompagne d'un doute, tandis que le second s'emploie quand il s'agit d'un objet non réel, imaginé à titre d'exemple » ! (B. Linderbauer, *Blätter für Bayer. Gymn.*, L, p. 4.)

Cette erreur ne fait que s'aggraver si l'on prétend fonder le sens du mot sur l'étymologie vraie ou fausse ; ainsi lorsqu'on veut voir dans *flumen* l'idée d'« écoulement » et dans *amnis*, rapporté à *agere*,

l'idée d'« entraînement » (Barrault, *Traité des synonymes de la langue latine*); *gelidus* signifie « frais » et répond pour le sens à *frigus* = « la fraîcheur », tandis que c'est *frigidus* = « froid, glacé » qui répond à *gelu*. Le sens étymologique agit peu, sauf dans la langue littéraire et savante, pour fixer le sens du mot.

Sans doute il n'est pas exclu qu'une notion fondamentale soit attachée à un mot donné : « frapper » signifie, comme l'indique le Dictionnaire de Hatzfeld et Darmsteter, « donner un ou plusieurs coups isolés » (frapper quelqu'un au visage), et « battre » = « donner des coups répétés, un ensemble de coups » (battre un enfant). Mais le plus souvent le mot s'évade de cette signification fondamentale pour prendre des acceptions nouvelles (des yeux « battus », une boisson « frappée »...), sans qu'il y ait, du moins dans la conscience du sujet parlant, un rapport, un lien entre ces acceptions diverses, et chacune d'elles peut servir de point de départ à une extension nouvelle sans que jamais l'esprit songe à se référer à un sens premier, fondamental. Un mot peut s'étendre ainsi sur des aires de signification multiples ; il y a synonymie lorsque, partis de deux significations différentes, deux mots se rencontrent sur une même aire.

Ainsi, le sens courant de *appellare* est « interpellier », celui de *uocare* « appeler pour faire venir », celui de *nominare* « désigner, mentionner » ; trois sens nettement distincts, trois aires de signification. Mais voici que les trois mots se rencontrent sur une aire commune : César *B.G.* V, 21 *oppidum... Britanni uocant cum siluas... uallo atque fossa munierunt* ; I, 16 *qui summo magistratui praeerat, quem uergobretum appellant Haedui* ; VII, 73 *taleae... infodiebantur... quas stimulos nominabant*. Ici il serait vain de chercher à établir des différences de sens, si nuancées soient-elles ; sur un point du domaine de chacun de ces trois mots, il y a synonymie parfaite, et dans les trois phrases citées les verbes sont exactement interchangeables.

C'est là un cas simple. Mais souvent la synonymie se résout en un enchevêtrement extraordinaire de sens, de valeurs, d'emplois.

Soient les synonymes approximatifs *timeo*, *metuo*, *uerere*. La méthode qui consiste à définir le sens propre de chacun d'eux conduit à distinguer péniblement des nuances (*metuere* = le fait de craindre, *timere* = le sentiment de peur qui en résulte, *uereri* = la crainte fondée sur un scrupule moral) qu'il faut négliger l'instant

d'après pour rendre compte de certains emplois (cf. B. Linderbauer, *Studien zur lateinischen Synonymik*, Progr. Metten 1903, p. 35 et suiv.). Dans un lexique comme celui de César, les faits se présentent de la manière suivante :

1° *metuo* n'est pas attesté, *timeo* et *uereor* le sont chacun une quarantaine de fois ; donc, pour César *metuo* ne répond pas à l'expression d'une nuance indispensable.

2° à *timeo* est réservé l'emploi absolu sans complément ($\frac{1}{4}$ environ des exemples).

3° à *uereor* est réservée la construction avec *ne* ; un seul exemple pour *timeo* : B.C. III, 44 ; $\frac{3}{5}$ des exemples pour *uereor*.

4° à *uereor* est réservée presque exclusivement la construction participiale. Le nominatif du participe étant usuel pour les déponents, rare pour les verbes actifs (cf. J. Marouzeau, *Le participe présent latin à l'époque républicaine*), *ueritus* apparaît comme le substitut commode de *timens*. Sur un total d'exemples à peu près équivalents, *timens* n'est attesté que 8 fois, tandis que *ueritus* l'est 24 fois, et ces 24 exemples entrent pour $\frac{2}{3}$ dans le chiffre total des exemples de *uereor*.

Ainsi les considérations d'emploi, de syntaxe, de forme, jouent un rôle prépondérant dans la répartition des synonymes. Il est bon d'y appliquer d'abord son attention et de débayer ainsi le terrain pour ainsi dire, afin de pouvoir ensuite délimiter avec précision les aires de signification, et définir proprement le sens du mot.

II

Mais ce ne sont pas les seules considérations à retenir. Une des différences les plus notables entre synonymes est la différence d'âge. De trois termes synonymes, l'un peut être vieilli (fr. *encore que*), l'autre usuel (*bien que*), un troisième en formation (*malgré que*). Une distinction de ce genre, évidente quand il s'agit de notre langue maternelle, est presque toujours obscurcie dans une langue morte. Si nous pouvons établir une chronologie entre *oppido* vieilli, *ualde* usuel, et *uehementer* récent, c'est que Quintilien déclare expressément le premier désuet, que Cicéron adopte le second, tandis que le troisième est propre au vulgarisant Vitruve. Les relevés lexicographiques nous font entrevoir que si César préfère *circum* à *circa*, *propterea quod* à *ideo quod*, *fortasse* à *forsan*, c'est qu'il voit dans les

termes de la seconde série des néologismes (*circa* date de Cicéron, *ideo quod* de la Rhétorique à Herennius, *forsan* de Lucrèce...).

Mais souvent la différence d'âge ne se révèle pas immédiatement comme telle. Elle se traduit aussi par des différences d'emploi et de ton.

Les deux négations *haud* et *non* semblent au premier abord exactement contemporaines : Virgile dit indifféremment *Aen.* I, 630 *non ignara mali*, et IV, 508 *haud ignara futuri*. Mais la comparaison de tous les exemples attestés montre que *non* est la négation vivante, et que *haud* n'est qu'une survivance.

Certains auteurs ignorent *haud* (Varron, l'auteur de la *Rhétorique* à Herennius, Vitruve) ; Cicéron ne l'admet pas dans ses ouvrages de jeunesse, ni Horace dans les Odes, ni Ovide hors des Métamorphoses ; la plupart ne l'emploient que sporadiquement : César, Nepos, Catulle, Tibulle, Quintilien, n'en ont chacun que un ou deux exemples ; il n'est un peu fréquent que d'une part chez les auteurs anciens, d'autre part chez les archaïsants, Salluste, Lucrèce, Virgile, et à l'époque impériale chez les rénovateurs de la langue, Tite-Live, Tacite et leurs imitateurs. On peut donc dire que *haud* tend à sortir de l'usage à la fin de l'époque républicaine.

En second lieu, *haud* est exclu de certains emplois ; très rare comme négation de phrase, il entre surtout dans la composition de formules fixées : *haud dubie*, *haud facile*, *haud aliter*, *haud multum*, *haud procul*, *haud ita*, *haudquaquam*, *haud secus*..., et surtout *haud scio an*, qui fournit à lui seul une part notable des exemples attestés.

Emploi limité à certains auteurs, à certains textes, à certaines constructions, ce sont les traits qui signalent d'ordinaire les mots désuets : *haud* est un synonyme vieilli de *non*.

C'est là un principe de répartition plus fréquent peut-être en latin qu'en aucune autre langue, car il en est peu où les écrivains aient mis autant de soin et d'obstination à faire durer les formes moribondes et à ne rien perdre du matériel de leurs devanciers. Un mot comme *absque*, caduc dès l'époque de Plaute et conservé seulement dans des formules, a beau disparaître de l'usage à l'époque classique (il n'est attesté que par deux exemples peu sûrs de Cicéron et de Quintilien) ; les écrivains du II^e siècle le feront pourtant revivre à côté de son synonyme *sine*. Si *absque*, mot inexpressif, a pu se maintenir ainsi, à plus forte raison *haud* devait-il survivre, grâce à une valeur spéciale que lui donnent les meilleurs écrivains : *haud*, comme on va le voir, a servi de doublet intensif à *non*.

III

On sait que pour certaines catégories de mots le renouvellement du vocabulaire se fait par la recherche du terme expressif (cf. A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, *Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1915 ; J. Marouzeau, *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, *Mém. de la Soc. de Ling.*, XX). C'est à cette tendance qu'il faut attribuer la surabondance de synonymes pour exprimer des notions intensives : lat. *oppido*, *impendio*, *multum*, *bene*, *sane*, *ualde* ; — *modo*, *solum*, *tantum*, *tantummodo*, *solummodo* ; — *saepe*, *frequenter*, *saepenumero* ; — *eo*, *ideo*, *idcirco*... ; Cicéron (*De Orat.* III, 101) donne *belle* et *festive* comme les doublets intensifs de *bene* et *praeclare*. La recherche de l'expressivité est sans doute pour beaucoup dans la concurrence que se font entre eux des mots tels que *beatus*, *felix*, *fortunatus*¹ ; *vetus*, *antiquus*, *priscus*, *pristinus*...² Quand Cicéron dans sa correspondance invoque l'ancienneté de ses relations d'hospitalité, il se sert habituellement du qualificatif *vetus* : *Ad fam.* XIII, 19, 1 cum Lyone... est mihi hospitium *vetus*. S'il veut insister, il a recours à une formation de superlatif : XIII, 59 cum eo... *familiaritas est peruetus*, mais plus volontiers encore à des synonymes moins usuels dans cette acception : XIII, 35 C. Anianus... *antiquus* est hospes meus ; 34 *avetum* mihi hospitium est cum Lyone. Même si les significations ne se recouvrent pas exactement, l'écrivain se plaît à substituer au mot propre un équivalent approximatif qui a l'avantage de renouveler l'expression.

Mais comme il faut admettre cependant que la préférence donnée à tel synonyme, quand il s'agit de notions complexes, peut être due au désir d'exprimer une nuance subtile qui nous échappe, il est recommandable de considérer d'abord des mots élémentaires, peu susceptibles d'exprimer des nuances. C'est le cas pour *haud* et *non*, dont le premier apparaît nettement comme un doublet intensif du second.

Le fait est particulièrement clair en latin ancien, à une époque où

1. Cf. Virgile : *Georg.* II, 458 O *fortunatos* nimium, sua si bona norint... *Aen.* I, 94 O terque quaterque *beati*, quis ante ora patrum... *Georg.* II, 490 *Felix* qui potuit rerum cognoscere causas !

2. Cf. Cicéron : *Ep. ad Fam.* V, 20, 1 si ius *vetus* et mos *antiquus*..., si consuetudo *pristina* maneret.

haud a encore toute sa vitalité. Chez les comiques, *haud* est souvent joint à des adverbes intensifs comme *sane* : Pl., *Trin.* 625 *hau sane* euscheme astiterunt; Tér., *Ad.* 783 commissatorem *haud sane* commodum (près de 70 ex. dans les relevés de H. Planer, *De haud et haudquaquam negationum usu apud scriptores latinos*, Diss. Iena, p. 63); comme *hercle* : *Pseud.* 1222 *hercle* te *hau* sinam moriri, *Most.* 798 *hercle* *haut* opinor; *quident* : *Pseud.* 654 huc *quidem* *hercle* *haut* ibis intro, *Merc.* 512, *Hec.* 232 *haud* *equidem* dico... Il renforce une négation antérieure : *Bacch.* 1037 *neque* ego *haut* committam ut...; il est accompagné d'une formule de serment : *Hec.* 258 *ita me di ament*, *haut* tibi hoc concedo. Il traduit une mise en demeure, un défi : *Hec.* 590 *haud* facies ! une protestation : *Heaut.* 416 *haud* faciam ! Enfin il exprime presque toujours une *dénégation*, avec la valeur de « je vous assure, je prétends que... ne pas ; ne croyez pas que je... » ; ainsi dans les formules *haud* *uereor*, *haud* *ignoro*, *haud* *dubito*, etc. C'est le cas, en particulier, lorsqu'on le joint à un mot de sens négatif pour constituer une litote : *haud* *difficilis*, *dispar*, *dissimilis*, *ignarus*, *ignotus*, *ignobilis*, *ignauus*, *immeritus*, *impar*, *indignus*, *ingratus*, *iniustus*, *inscius*, etc. (cf. W. Pfeiffer, *Quibus legibus non et haud particulae apud poetas Romanos... positae sint*, Diss. Marburg 1908, p. 8).

IV

Outre cette différence d'intensité, il peut y avoir encore entre doublets sémantiques une différence de « qualité ». M. Ch. Bally a montré (*Traité de stylistique française* et *La vie du langage*) que le mot a un contenu affectif autant qu'intellectuel. Quand nous disons d'une part « la muse tragique », d'autre part « un tragique accident », l'épithète est dans le premier cas un terme technique, d'ordre intellectuel, dans le second cas elle est d'ordre émotif. Cette distinction peut être un principe de répartition des synonymes.

Le concept de « noir » s'accompagne assez naturellement d'une impression défavorable, qui est seule retenue dans les emplois figurés : une humeur *noire*, de *noirs* desseins. A cette acception répond le latin *ater*, tandis que *niger* est réservé à l'emploi physique et désigne, sans plus, la couleur noire. La distinction n'est pas ancienne, ainsi qu'en témoignent des mots comme *olusastrum*, *atra-*

mentum, l'expression proverbiale « *albus an ater* », et nombre d'exemples plautiniens. Mais à l'époque classique elle s'affirme ; Cicéron emploie *niger* quand il oppose le noir au blanc : *De Div.* II, 3, 9 *quae alba sint, quae nigra dicere* ; Virgile appelle *niger* le Galaesus (*Georg.* IV, 127), mais *ater* le Styx (I, 243) ; l'épithète est descriptive dans un cas, expressive dans l'autre ; il dit *nigra amurca* (I, 194), *linus niger* (IV, 478), *nigra terra* (II, 203), *nigra harena* (IV, 291), quand il s'agit d'une description physique ; mais dans un récit pathétique le sang répandu est appelé *ater sanguis* (III, 221, 507).

Il y a un rapport analogue entre *albus* et *candidus* ; *albus* ne désigne que la couleur, *candidus* rend l'impression agréable qu'elle fait sur nous ; *rotundus* n'indique que la forme arrondie, *terres* suggère l'idée de perfection qui s'y attache ; *gelidus*, par rapport à *frigidus*, signifie « agréablement froid », *lumen*, par rapport à *lux*, « la bien-faisante lumière », etc.

V

Il peut y avoir enfin entre synonymes une différence de « ton ».

On est habitué à opposer dans le vocabulaire latin les mots d'allure littéraire aux mots de la langue courante. La distinction est essentielle, mais en l'appliquant le plus souvent à des termes de sens complexe, à des mots intéressants (abstraits, composés, diminutifs, itératifs...), on risque d'attribuer au mot la qualité qui appartient à l'idée. Ici encore il est recommandable de s'en tenir d'abord à l'examen de mots peu significatifs, termes de rapport, mots accessoires, qui, tout comme les termes les plus expressifs, peuvent avoir une qualité, une couleur, une valeur stylistique : en français *quand*, *quoique*, *à côté de*, *du côté de*... sont moins « distingués » que leurs synonymes *lorsque*, *bien que*, *près de*, *vers*... On peut faire des distinctions analogues en latin : *quia* est plus vulgaire que *quod*, *quoad* que *donec*, etc. (cf. *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, p. 86 et suiv.).

César dit toujours *non modo* (ou *solum*)... *sed etiam*, et jamais *non tantum*, tandis que ses continuateurs préférèrent la dernière formule aux deux autres. Il ignore *sati*, *quomodo* et *quanquam*, qui est 4 fois dans le seul livre VIII du *De Bello Gallico* ; il emploie exclusivement *fortasse*, et ses continuateurs *forsan* ou *forsitan* ; il ne

connaît ni *idcirco quod* ni *ideo quod*, qui est 6 fois dans le seul *Bellum Alexandrinum*; il préfère *priusquam* à *antequam* et *posteaquam* à *postquam*, tandis que ses continuateurs marquent une préférence inverse; il sacrifie *quia* à *quod*, *uersum* à *uersus*, etc.

C'est qu'il y a entre ces synonymes une différence de ton. Cicéron non plus n'emploie pas *satius* dans ses ouvrages de style soutenu; *quomodo* est de la langue de la conversation (Pétr., *Sat.* 38 *solebat sic cenare quomodo rex*); *quia* est la conjonction causale favorite des comiques, et de Plaute (proportion de *quia* à *quod*: 22 > 1) bien plus que de Térence (3 > 1); *non tantum* est très rare chez Cicéron, et n'est pas dans Salluste, *uersum* n'est pas cicéronien...

Plus peut-être que des mots de signification notable, ce sont ces mots peu significatifs et souvent répétés qui finissent par donner à la langue son aspect, sa physionomie, et sont susceptibles de révéler au lecteur averti de la valeur des synonymes la qualité du style.

VI

Il est un autre principe de répartition des synonymes qu'on néglige encore plus souvent en latin.

La langue littéraire que nous étudions est un composé artificiel, élaboré au cours des deux derniers siècles de la République par des écrivains qui parlaient une même langue commune, mais qui, rarement Romains de naissance, apportaient à Rome des habitudes de parler provinciales, des mots de chez eux, des éléments de leur *peregrinitas*. C'est un défaut que Cicéron signale expressément (*Brut.* 74, 258 : *confluxerunt... in hanc urbem multi inquinata loquentes ex diuersis locis*), en particulier chez des écrivains comme Accius et Pacuvius, tandis qu'il loue chez César la qualité inverse, le purisme qui distingue un citoyen de Rome, « *hanc elegantiam uerborum latinorum, quae etiamsi orator non sis et sis ingenuus ciuis Romanus tamen necessaria est* » (*ibid.* 261), ce qui s'appelle proprement *urbanitas* : « *illa... urbanitas in qua nihil... agreste... nihil peregrinum neque sensu neque uerbis... possit deprehendi* » (Quintil. VI, 3, 107).

Quelle est dans le vocabulaire d'un écrivain la part de cet appoint personnel ? Dans quelle mesure peut-on dire par exemple que le vocabulaire de César est un vocabulaire romain ?

Cicéron cherchait déjà l'explication du purisme césarien (*mira ele-*

gantia sermonis) dans ce qu'il appelle « *domestica consuetudo* » (*Brut.* 252). Ne serait-ce pas un moyen d'expliquer le caractère étrangement exclusif de ce vocabulaire ? Nous savons par exemple que *quando*, que César n'emploie pas comme conjonction, est un provincialisme : « *quando... pro cum* ponere Formianos et Fundanos ait Varro » (Charisius, p. 111, 23 K.) ; *quamvis, igitur*, qu'il ignore, ne sont pas non plus chez Térence, qui écrivait aussi la langue des lettrés de la capitale. Si César emploie comme postposition *causa* (150 ex.) et non *gratia* (2 ex.), tandis que l'auteur du *Bellum Africanum* ne connaît guère que *gratia* (16 ex. pour 1 de *causa*), ce n'est pas qu'il y ait entre les deux synonymes une différence de ton, car *gratia* ne se trouve pas chez un vulgarisant comme Vitruve ; il faut recourir à une autre explication. Et si César préfère *inquit* à *ait*, *possum* et *non possum* à *queo* et *nequeo*, *timeo* ou *vereor* à *metuo*, *uoco* ou *appello* à *nomino*, *flumen* à *fluvius*, au point que la seconde série de ces synonymes est presque sans exemple chez lui, on peut se demander si ceux de la première série ne sont pas représentatifs du parler de Rome.

Encore faut-il tenir compte, dans l'explication de faits de ce genre, d'habitudes personnelles de l'écrivain ; chacun de nous a en parlant ses préférences, ses manies : tel dit « ainsi » qui ne dit pas « par exemple » ; certains préfèrent « en raison de » à « à cause de », « afin de » à « pour », ou inversement, sans avoir conscience des motifs qui ont une fois pour toutes déterminé son choix ; sans doute les particularités que nous révèlent les lexiques des auteurs latins ne comportent souvent pas d'autre explication ; il est bon d'en être averti pour ne pas se croire obligé d'avoir recours dans tous les cas à une interprétation sémantique.

Du reste en multipliant ainsi les possibilités d'interprétation il ne saurait être question dans chaque cas donné de substituer une explication aux autres et de s'en contenter. En général plusieurs sont valables à la fois : « point » est en français par rapport à « pas » une négation vieillie, mais c'est aussi un synonyme intensif, qui dans certains cas sert à nier plus fortement ; c'est en même temps un substitut littéraire, qu'on emploie en écrivant plus qu'en parlant ; c'est enfin la forme que certains emploient, que d'autres ignorent, par simple habitude, et sans raison apparente. « Sembler » est un substitut tant soi peu littéraire de « paraître », mais il s'en distingue

aussi par l'emploi (paraître est fixé dans la formule : il paraît que), par la construction (on peut dire : il m'a paru, mais on ne dit que : il me semble), etc.

La différence entre deux synonymes n'est pas une chose simple, réductible à une formule, c'est une résultante à peine définissable de toutes sortes de différences particulières qu'on peut à la rigueur saisir et isoler par l'analyse, mais sans perdre de vue qu'en réalité elles se trouvent d'ordinaire réunies et confondues.

En tout cas la plus grave faute de méthode qu'on puisse commettre, c'est de négliger au profit d'une seule considération, celle du sens, les principes d'explication qui viennent d'être invoqués ici. Si l'on doit songer, surtout dans une langue littéraire et dans une langue morte, à distinguer les synonymes d'après leur sens, c'est en dernier lieu seulement, et après qu'on a reconnu leurs autres qualités : âge, origine, particularités de construction, valeur intensive ou expressive, intellectuelle ou affective, degré de distinction ou de vulgarité... La méthode traditionnelle nous habitue à ne voir dans le vocabulaire latin qu'une collection de termes sans relief, sans couleur, sans physionomie, intellectualisés si l'on peut dire ; il faut élargir et renouveler cette méthode si nous voulons rendre aux mots avec leur personnalité un peu de la vie dont ils nous paraissent privés dans les textes.

J. MAROUZEAU.

UN ÉLOGE LATIN
DE
MELLIN DE SAINT-GELAIS

Le document qu'on va trouver ici n'est pas seulement un bon exemple de prose humaniste ; c'est une contribution toute nouvelle à la biographie de Mellin de Saint-Gelais. Mais son intérêt principal me paraît être ce qu'il ajoute au dossier d'une petite question d'histoire littéraire, récemment débattue et qui se rapporte aux débuts de la Pléiade ¹.

L'auteur de cet éloge, dans la manière de Paul Jove, qu'on peut dater de la fin de 1558 (le poète favori du roi Henri II étant mort au mois d'octobre), n'est autre que ce Pierre de Paschal, « gentilhomme du bas païs de Languedoc », à qui Ronsard a dédié le *Bocage* et tant de vers de ses premiers recueils, que Du Bellay honore de six sonnets des *Regrets* et qui, mêlé au mouvement poétique du temps, recueillant les louanges et les hommages de tous les rimeurs, leur a dû une notoriété qui nous étonne aujourd'hui. Cette renommée éphémère et l'appui donné par les poètes à ses prétentions d'écrivain cicéronien lui valurent même des fonctions honorables et bien rétribuées, celles d'historiographe de France. Une fois nanti et bien en cour, Paschal ne se pressa pas de s'acquitter des devoirs de sa charge : « Il en tiroit, dit Brantôme, une bonne pension tous les ans, de douze à quinze cens livres par an, et promettoit un' histoire de nostre temps la nonpareille du monde ; si bien que j'ay veu noz roys et noz princes, et M. le Cardinal [de Lorraine], pour cela faire grand cas de luy ; et luy faisoit la bonne mine ². » Brantôme suppose qu'on n'aurait jamais rien vu paraître de lui. A la vérité, ses manuscrits,

1. Voir l'étude sur *Un humaniste ami de Ronsard. Pierre de Paschal, historiographe de France*, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 33, 243 et 362.

2. Brantôme, éd. Lalanne, t. II, p. 283.

qui nous restent, témoignent qu'il avait composé une bonne partie de l'histoire du règne de Henri II; et il l'eût achevée sans doute, si la mort de son maître et une brouille retentissante avec ses anciens amis ne lui avaient procuré une sorte de disgrâce, qui lui fit quitter Paris pour Toulouse, où il mourut le 15 février 1565.

Paschal s'était introduit dans le cercle de la Brigade et dans l'intimité de Ronsard et de ses compagnons, en promettant à tous de travailler à leur gloire, comme ils travailleraient à la sienne. Il leur offrait de mettre à leur service sa plume cicéronienne, formée par les meilleurs modèles de l'Italie, où il avait séjourné. Il devait se faire ainsi l'introducteur de la jeune école auprès de l'Europe lettrée, et ce fut une grande déception, lorsqu'on s'aperçut que le trop subtil personnage n'avait aucune intention de tenir ses promesses. Il y eut, parmi les poètes, une levée de boucliers contre « ce bel abuseur de Paschal ». Leur ami Adrien Turnèbe se chargea de conduire la bande, et la satire en vers qu'il publia à cette occasion (*De noua captandae utilitatis e litteris ratione epistola*) fut aussitôt traduite par Du Bellay. Ronsard, frustré de l'éloge attendu depuis si longtemps et que tant de dédicaces payaient d'avance, eut l'idée d'une vengeance raffinée : il composa dans la langue habituelle au coupable un éloge satirique extrêmement vif et amusant, qui circula en manuscrit, fut traduit en français par Estienne Pasquier, et contribua fortement à discréditer le trompeur. Ce curieux ouvrage, ainsi que la traduction de Pasquier, étaient perdus ; j'ai eu la fortune d'en retrouver l'original à la bibliothèque de Munich et on en lira le texte commenté dans *Ronsard et l'Humanisme*.

Comment Pierre de Paschal avait-il conçu l'ouvrage laudatif où nos jeunes poètes de Paris attendaient une large place, et quel titre devait-il lui donner ? Nous l'apprenons assez bien de Ronsard lui-même dans l'ouvrage inédit qui vient d'être mentionné : « Sic Paschasius, cum ab historia scribenda, ne incepta quidem, manum reuocasset, Illustrium Virorum (quos sua imperitia obscuros reddit) Imagines et Elogia non tam scribere aggressus est, quam de Pauli illius Iouii Elogiis sibi elogiorum centones istos conficere; et ad hanc fraudem non furiose profecto sed ingeniose commentatur, quam si libet paucis detegam. » On peut tirer de ce texte, contrairement à ce que laissait croire la correspondance de Pasquier¹, que Paschal

1. *Les Œuvres d'Est. Pasquier*, Amsterdam, 1723, t. II, col. 23 et 238.

avait fini par mettre sous les yeux de ses familiers quelque spécimen de ces fameux *Elogia* si souvent annoncés. L'éloge de Mellin de Saint-Gelais atteste, en effet, que le travail fut commencé. L'imitation de Paul Jove y est assez frappante pour justifier les appréciations de Ronsard ; mais aussi plus d'un détail a pu choquer le poète, dont l'orgueil fut si ombrageux, notamment la façon dont l'humaniste languedocien fait allusion à sa querelle fameuse avec Mellin.

Le manuscrit de l'opuscule a été recueilli par les frères Dupuy, parmi de nombreuses notices biographiques de divers genres ; il figure au volume 348 de leur collection, fol. 8-9. Ces quatre pages sont de la belle écriture de Paschal lui-même qui nous est connue par d'autres manuscrits¹. J'en respecte donc les détails orthographiques, en mettant en italique les mots qui paraissent soulignés de première main.

MELLINUS Sangelasius Octauui Sangelasii, antiqua familia orti, satu et mulieris item nobilis conceptu generatus editusque fuit. In Gallia prima aetate liberaliter educatus in Italiam, ut ibi ius ciuile perdisceret, annos vndeuginti natus, est perfectus. Quod cum diffusum et dissipatum animaduerneret eiusque interpretes interpretibus egere videret, politulus adolescens tanta vel scientiae illius confusione vel interpretum insulsiatate deterritus, ad Musas mansuetiores (quarum in sinum eius voluntas atque studium a primo tempore aetatis eum contulerat) sese retulit et ad philosophos totum conuertit. Praedicta natalitia, homo in omnibus Astrologiae partibus versatus, ut probauit, sic alia praedicendi omnia genera repudiauit.

Libellum *de fato* soluta oratione composuit, quem postea quispiam *sine nomine* edendum curauit inuitoque autore in manus hominum libellus ille, sicuti permulta alia eius scripta, peruenit. Omnes Latinos poetas diligenter euoluit, versusque quamplurimos variis modis atque numeris illorum imitatione *latine scripsit*. Gallice omnium in Gallia *primus* amatorios et omnis generis innumeros, ornatissimos et optimos fudit, *ac poetae melici* nomen, summa omnium approbatione, obtinuit. Fidibus praeclare homo musicorum perstudiosus, cecinit idque, ut caetera omnia singulari quadam cum dignitate ac venustate fecit.

Quibus virtutibus magnus ille *Franciscus* Rex, Musarum pater, permotus eum ad se vocari iussit, Fontibleianae illius amplissimae bibliothecae *magistrum* praefecit, et multum breui non solum apud Regem, sed apud omnes etiam principes, gratia valuit, quae plus plusque aliis (qua erat naturae bonitate) quam sibi ipsi profuit.

Mortuo Francisco, optimo eum loco *Henricus* habuit, et magnis eundem semper, virtutis gratia, honoribus affecit. Si qui erant in Regia ludi paratissimi magnificentissimique apparandi, si quid amatorie, si quid facete et urbane, si quid acute

1. Pierre Dupuy a noté sur le ms. : *P. Paschalis manu*. Cf. Léon Dorez, *Cat. de la coll. Dupuy*, t. I, p. 326.

arguteque erat scribendum, si quid tractandum ingeniose, ad Sangelasium tanquam ad Apollinem concurrebatur. Erant enim in eo celeres animi atque ingenii motus ad excogitandum sane acuti, ad explicandum et ornandum vberimi. Eius etiam erat *acumen in reprehendis* aliorum scriptis (qua ex re aliquam habuit aliquando inuidiam) plane solers.

In arido eiusdem et exangui corpore summum fuit robur. Ac cum esset extremo spiritu pene confectus eumque suspirantem *Lancilotus Carlaeus* Rhegiensis Antistes, singularis eius amicus, consolaretur moneretque ut aequo animo ex hac miserrima vita cederet, mortem migrationem in coelum esse, naturae necessitatem, laborum omnium ac miseriarum finem; respondit se illud tantum in vita didicisse ex eoque uno maxime, maximum tum fructum capere, sperare sese et plane confidere, morte obita, in perpetua securitate fore. Hoc item scire hic nihil stabile et firmum, sed rursus fragilia omnia et caduca relinquere. Neque tam suae quam communis omnium hominum conditionis misereri. Se apud Diuinum numen cum multis aliis de rebus, tum quod inania tam multa, tamque mollia condiderit poemata, grauiter offendisse ac eius rei recordatione non mortis appropinquantis et iam iam impendentis terrore ingemuisse. Illum ut omnia huius generis comburenda curaret, si se Manesque suos amaret etiam atque etiam rogare.

Eodem hoc die cum febris ipse iactaretur, veteris suae consuetudinis obliuisci non potuit, suam sibi fidiculam afferri iussit, et sequentia carmina, quae in ipso horrore fecerat, ad eam voce et digitis trementibus cecinit :

Barbite qui varios lenisti pectoris aestus,
Dum iuuenem nunc sors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum, rapidaeque incendia febris,
Qua potes infirmo fac leuiora seni.
Certe ego te faciam superas euectus ad auras,
Insignem ad Citharae sydus habere locum.

Atque cum febris paululum decessisset et lac asinae, quo de medicorum consilio utebatur, sitiens bibisset, haec duo statim fudit carmina :

Troiam euertit equus, Persas genus auxit equorum,
Nolo ego equos, fatis sat sit asella meis.

Una aut altera hora, antequam animam ageret, medicis etiam tum de vrina disputantibus, leniter arridens dixit, se reipsa breui qualem eam iudicare debuerint, eos edocturum ¹.

1. Les détails de la mort de Saint-Gelais, moins l'entretien avec Lancelot de Carle, évêque de Riez, sont connus par d'autres sources. Guillaume Colletet (cité par P. Blanchemain, *Œuvres de Melin de Saint-Gelais*, t. I, p. 26) fait ce récit : « Il se fit apporter un luth, ou selon d'autres sa harpe, et comme du commun consentement de tous les auteurs de son siècle, il excelloit dans la connoissance de la musique, tant vocale qu'instrumentale, il commença à chanter d'une mourante voix, jointe aux doux accords de ses mains tremblantes, ces vers lugubres qu'il venoit de composer : *Barbite, qui varios...* » Colletet paraphrase ces distiques en un sonnet, et mentionne aussi la réponse aux médecins : « Je vais vous mettre

Ita constans philosophus, poeta suavis, in infirmissima valetudine, affectaque aetate vim morbi et pene naturam ipsam singulari animi firmitate superavit, et extremum vitae spiritum quasi ludens et plane humana omnia despiciens prid. Idus Octobris edidit, et ingenii sui, industriae, suavitatis triste apud omnes desiderium reliquit.

Mediocri erat statura, summa corporis gracilitate, molli et raro capillo, fronte patenti, sublato paulum supercilio, caesiis oculis, naso eminentiori, ore suauiter sparso, facie longula, procero et tenui collo, vultu modesto, singulari suauiloquentia, valetudine et natura imbecilla ¹.

Vixit annos LXVII, menses decem, dies xv.

Pierre DE NOLHAC.

d'accord ». Il ajoute que les distiques furent chantés aux funérailles solennelles célébrées à l'église Saint-Thomas du Louvre ; le chant fut accompagné sur la propre harpe du poète.

1. A ce portrait physique manquent des traits essentiels. Ils sont fournis par une autre pièce inédite, qui devra s'ajouter aux sources à consulter sur Saint-Gelais, c'est une églogue de Jean Dorat composée après sa mort (Bibl. nat., *Lat.* 10327, f. 60), où se lisent les vers suivants :

Flauus ut ipse color mellis, sic flauus et illi
Semper in ore color, flauiper tempora crines,
Flauaque lanugo lanugo dum fuit, at dum
Barba fuit barbam pennas apis esse putares.

JEAN-FRÉDÉRIC SIMON

UN PÉDAGOGUE STRASBOURGEOIS DU TEMPS DE LA RÉVOLUTION

Parmi les personnages de second et de troisième plan qui jouèrent un rôle en Alsace, pendant la période révolutionnaire, il en est peu dont la carrière ait présenté d'aussi singulières vicissitudes que celle de l'homme dont le nom se trouve inscrit en tête de cette étude. A peu près oublié de nos jours, J.-F. Simon n'en a pas moins joui d'une influence considérable, pendant quelques années, comme pédagogue, comme journaliste et comme homme politique dans le milieu qui l'a vu naître, et comme il fut l'un des premiers, en France, à essayer de créer une École normale d'instituteurs et le premier, en Alsace, qui voulût y former des instituteurs enseignant le français et en français, il est permis de demander pour lui une petite place dans un recueil d'ailleurs exclusivement scientifique. Je voudrais d'autant plus contribuer à rappeler en France son souvenir que le seul biographe qu'ait rencontré jusqu'ici Simon (en dehors de notices écourtées et partiellement fautives dans quelques dictionnaires biographiques), le conseiller scolaire allemand, M. Théodore Renaud, s'empêtrant dans d'innombrables confusions, causées par l'existence de nombreux homonymes de notre pédagogue, ses contemporains en Alsace, lui attribue des paroles dites et des actes commis par d'autres, et a donné par suite une idée tout à fait erronée du personnage et de son activité littéraire et politique¹. Grâce à nos recherches dans les archives strasbourgeoises et à quelques papiers de famille que nous devons à la bienveillante communication de son arrière-petit-fils, M. Henri Simon, ancien maire de Versailles, nous sommes à même de retracer aujourd'hui de ce nova-

1. *Johann Friedrich Simon, ein Strassburger Paedagog und Demagog (1751-1829)* von Th. Renaud, *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins. Neue Folge*, Heidelberg, Wiater, vol. XXIII, p. 449 ss.

teur pédagogique et de ce révolutionnaire, un portrait plus ressemblant, tout en respectant mieux la vérité historique.

I

Jean-Frédéric Simon naquit à Strasbourg, le 23 mai 1751, comme fils du perruquier Mathieu Simon et de Marie-Élisabeth Hoellbein, et fut baptisé le lendemain, au Temple Neuf, par le pasteur Hermann. Après avoir traversé les classes du Gymnase de sa ville natale, il fut immatriculé à l'Université, le 30 septembre 1766 ¹, et ayant terminé ses études préparatoires à la faculté de philosophie, en janvier 1771 il passait comme étudiant à la faculté de théologie ². Mais il ne semble pas avoir pris goût aux doctrines luthériennes orthodoxes qui dominaient encore à ce moment dans les milieux théologiques strasbourgeois, car il interrompit brusquement ces études avant de passer ses examens. Il partit, en 1775, avec un de ses amis, nommé Jean Schweighaeuser (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre philologue de ce nom) pour Dessau, la petite capitale des princes d'Anhalt. C'est dans cette ville que le novateur Basedow, alors à l'apogée de sa réputation, avait créé son Institut pédagogique, le *Philanthropinum*, pour y répandre les doctrines qui devaient régénérer l'éducation populaire. Les deux disciples furent bien accueillis par le directeur qui, pratiquant l'adage : *docendo discitur*, les employa sur-le-champ comme professeurs dans l'établissement. Ils y restèrent deux ans, mais finirent par se brouiller avec leur chef, d'humeur assez cassante, et, en octobre 1777, ils revenaient à Strasbourg, parés du titre de professeur que le prince d'Anhalt leur avait conféré à leur départ, ce qui prouve qu'après tout, ils avaient su se rendre utiles à Dessau. Après avoir essayé de fonder une succursale du *Philanthropinum* à Bade, sous les auspices du margrave Charles-Frédéric, projet qui ne se réalisa pas ³, Simon et Schweighaeuser acceptèrent les fonctions plus modestes d'instituteurs à l'Hospice des orphelins de Strasbourg. Ils les occupaient depuis quelque temps, quand l'ammeistre Jean de Turckheim, le futur député aux

1. Knod, *Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg*, I, p. 59.

2. Knod, I, p. 579 et 692.

3. Ils y gagnèrent cependant le titre de *conseiller de légation badois* qui figure sur quelques-uns de leurs premiers ouvrages, publiés en commun.

États-Généraux, eut l'idée de fonder une Institution d'éducation féminine en ville et entra en pourparlers à ce sujet avec les deux amis. Comme il demandait, assez naturellement, que l'un au moins des directeurs fût marié, Simon, qui s'était fiancé à Dessau avec une cousine de l'éditeur brunswickois, J. H. Campe, l'auteur du *Robinson allemand*¹, Jeanne-Marie Pfalholz, alla chercher sa promise. Mais quand les jeunes mariés revinrent, M. de Turckheim avait, je ne sais pour quels motifs, abandonné son projet et force fut aux deux pédagogues de le reprendre à leurs risques et périls. Schweighaeuser ayant quelque fortune, ils ouvrirent, en 1780, une *Maison d'éducation pour jeunes personnes protestantes de bonne famille* dans le quartier tranquille de la Krutenau². Cette entreprise aurait dû réussir, car tandis que la bonne société catholique de Strasbourg avait à sa disposition d'assez nombreux couvents de religieuses vouées à l'enseignement, les familles luthériennes ne possédaient aucun établissement d'enseignement secondaire pour la jeunesse féminine et, tout d'abord, il semble qu'il eut quelque succès³. C'est en 1781 que, dans un manuel d'instruction publié sans doute avant tout à l'usage de leurs élèves, Schweighaeuser et Simon expriment le souhait de voir Louis XVI « créer un corps de génie pour fournir des instituteurs capables de donner à l'État des hommes vigoureux et éclairés et des citoyens vertueux, comme Louis XIV a établi un corps du génie pour rendre le canon français respectable à ses ennemis⁴ ».

Mais Schweighaeuser se retirait, dès 1782, pour des raisons de santé et malgré que l'établissement fût placé « sous la protection du Magistrat de Strasbourg », Simon ne disposa plus des capitaux nécessaires pour le faire marcher. Pour comble de malheur, sa jeune femme qui dirigeait l'internat, tomba gravement malade, et bientôt la *Maison d'éducation* dut être fermée. Bien des années plus tard, un

1. Campe fut, plus tard, un des grands admirateurs de la Révolution à ses débuts.

2. La pétition adressée au magistrat par Simon et Schweighaeuser pour obtenir la permission d'ouvrir leur pensionnat, se trouve aux Archives municipales, AA. 2244.

3. Le programme de l'institut est détaillé dans le *Magazin für Frauenzimmer* (I, p. 456 ss.) publié alors par le professeur Seybold, de Bouxwiller.

4. Connaissances les plus nécessaires, tirées de l'étude de la nature et des arts et métiers, destinées à la jeunesse du moyen âge par MM. Schweighaeuser et Simon, conseillers de légation et directeurs d'une maison d'éducation, etc. Bâle, Thurneysen, 1781, 120. Il y eut aussi une édition allemande.

émigré alsacien, fort hostile aux idées nouvelles et à Simon, qui en était le défenseur, insinuait dans un pamphlet anonyme fort curieux ¹ qu'une des raisons de cet échec était « la permission accordée par le directeur à ses pensionnaires de fréquenter des officiers », ce qui avait indisposé les parents. C'est là sans doute une de ces innombrables calomnies comme la haine des partis en inventa tant à cette époque et qui ont été indéfiniment répétées dans la suite.

Ce qui est certain, c'est que Simon quittait Strasbourg en 1783, pour se rendre à Neuwied, petite résidence sur les bords du Rhin moyen, et pour y créer, sous le patronage du prince de Wied, une institution analogue à celle qui venait de sombrer ². Il parut y réussir d'abord, mais la mort de sa femme, en août 1784, vint ruiner, une fois de plus, ses espérances et fermer son pensionnat. Sa réputation pédagogique était néanmoins si bien établie déjà que le comte de Metternich, ambassadeur impérial auprès des Électeurs ecclésiastiques rhénans, le pria d'entreprendre l'éducation de son second fils, le futur grand-chancelier de l'empereur d'Autriche, Richard de Metternich, qui avait alors treize ans. Simon surveilla d'abord ses études au gymnase de Neuwied pendant quelques années, puis il l'accompagna, en 1788, à Strasbourg quand le jeune homme y devint étudiant et y suivit les cours de droit public de G.-Christophe Koch et d'autres professeurs alors célèbres ³.

II

J.-F. Simon se trouvait donc à Strasbourg au moment où éclatait la Révolution dont il embrassa les idées avec toute l'ardeur des hommes de sa génération. Il résolut de les propager dans sa ville natale après que les journées du 14 juillet et du 4 août eurent rendu la presse libre et en décembre 1789 il entreprenait la publica-

1. *Die Frankenrepublik*, sine loco, 1794, 12°, p. 66.

2. Il y était très apprécié, car les parrain et marraine de sa fille née à Neuwied en juillet 1784, furent le comte Paul de Solms et la comtesse Béatrice de Metternich.

3. Dans sa vieillesse, le prince de Metternich, élève peu reconnaissant, a contribué pour sa part, à noircir la mémoire de Simon, en racontant sur lui les choses les plus fausses, comme d'avoir été maudit de tous les Alsaciens, ayant été l'un des juges du tribunal révolutionnaire d'Euloge Schneider, etc. (Voy. *Aus Metternich's hinterlassenen Papieren*, p. p. Klinkowstroem, Vienne, 1880-1884, t. I, p. 7 et IV, p. 157).

tion de la *Feuille hebdomadaire patriotique* (*Patriotisches Wochenblatt*), dont les deux premiers numéros parurent avec un texte français et un allemand parallèles ¹ ; à partir du troisième, Simon publia deux éditions séparées, l'une française, l'autre allemande, mais il se voyait obligé d'annoncer, dès le 20 janvier 1790, que vu le nombre trop restreint d'abonnés à l'édition française, il continuerait son journal en allemand seulement, comme toutes les gazettes alsaciennes d'alors. Ce n'est qu'en janvier 1792 que C.-Th. Laveaux commença le *Courrier de Strasbourg* qui visait d'ailleurs des abonnés de l'intérieur plutôt que de l'Alsace. Dans son petit journal (il avait huit pages petit in-4°) et de temps à autre un supplément, Simon réclamait surtout l'abolition de toute l'organisation surannée de la ville libre royale et sa fusion plus intime avec le reste du royaume. Cette attitude devait lui créer et lui créa de nombreux adversaires parmi ceux de ses concitoyens — et ils étaient encore influents — qui tenaient aux institutions du passé, et il eut à soutenir contre eux de violentes polémiques, tandis que les applaudissements ne lui manquaient pas du côté des partisans des idées nouvelles. En janvier 1790, au plus fort des élections municipales et départementales, il se voyait pris à partie, tant comme mauvais pédagogue que comme mauvais patriote, par un écrit anonyme allemand : *Lettre de Maître Franc-parleur au rédacteur de la Feuille patriotique* ² et il y répondait d'une façon très énergique, avec preuves à l'appui. Mais dans le supplément de son journal, daté du 12 mai, il prenait assez subitement congé de son public et annonçait qu'il quittait Strasbourg. Simon n'indiquait pas le but de son voyage ; mais il nous paraît certain qu'il partait pour Paris, afin d'y exposer, soit dans la presse, soit au Comité de l'instruction de la Constituante, ses idées sur les réformes nécessaires dans l'instruction publique. Nous ignorons ce qu'il fit alors dans la capitale ; ce qui est certain, c'est que ce séjour fut assez peu pro-

1. Le premier numéro du journal parut le 6 décembre 1789.

2. *Brief von Meister Gradheraus an den Schreiber des patriotischen Wochenblatts*. Strassburg, 1790, 8°. — On y répétait les vieux ragots sur la mauvaise discipline de son pensionnat, déjà mentionnés plus haut. — Dans le n° du 17 mars 1790, Simon annonce qu'il va traduire en justice le pamphlétaire ; « il le doit, dit-il, à sa famille, aux anciennes élèves de son pensionnat, à la famille illustre qu'il a le bonheur de servir actuellement ». Cela semble indiquer, qu'à ce moment il n'avait pas encore cessé entièrement ses fonctions comme compagnon et surveillant d'études du jeune Metternich.

longé, car Simon était à Strasbourg dès le mois d'août, préparant la mise au jour d'un nouveau journal, quotidien cette fois, qui devait s'appeler *l'Histoire du temps présent* ¹, et dont le premier numéro parut en effet le 1^{er} octobre 1790. Simon s'était associé pour la direction et la rédaction de sa feuille, un ami plus jeune de quelques années, André Meyer fils, qui avait étudié le droit à Strasbourg et à Göttingue. *L'Histoire du temps présent* dirigée par les deux « citoyens de Strasbourg » était de nuance infiniment plus prononcée que la *Feuille patriotique* et à mesure que le mouvement révolutionnaire s'accroissait à Paris, elle allait professer aussi des opinions plus radicales. Les deux collaborateurs ² cherchaient surtout à gagner des adhérents aux idées novatrices en Suisse et en Allemagne. Cependant Simon, qui venait de se faire inscrire, le 17 août 1790, à la *Société des Amis de la Constitution* de Strasbourg, ne sortait pas encore du cadre libéral mais monarchique du parti *constitutionnel*. S'il défend avec énergie tous les votes de la majorité de l'Assemblée Nationale, et en particulier ceux sur les biens ecclésiastiques, sur l'abolition de la noblesse, sur la Constitution civile du clergé ³, il ne songeait pas encore à attaquer la royauté. Mais il était détesté des réactionnaires locaux comme un de leurs plus rudes adversaires, et dans un pamphlet clérical de janvier 1791, il était dit : « Si l'on avait quelques troubles à essuyer, on ne pourrait les attribuer qu'à Simon, véritable brigand, que, depuis six mois, les luthériens sages auraient dû faire eux-mêmes périr par le bâton ⁴. » On prétend aussi — mais je n'ai rien pu trouver à ce sujet — qu'au cours de l'année 1791, notre pédagogue aurait remplacé comme président de la *Société des jeunes Amis de la Constitution*, composée d'adolescents patriotes de quinze à dix-huit ans, le professeur au Gymnase, Bey-

1. Le titre du journal, rédigé en allemand, était *Geschichte der gegenwaertigen Zeit*. L'abonnement était de six livres par trimestre.

2. Simon y écrivait beaucoup lui-même ; ses articles sont signés : S.

3. Il y eut surtout une polémique des plus vives, et qui fit scandale à Strasbourg, contre M. Bernard de Turckheim, administrateur des fondations charitables de la ville et ancien patron de Simon, qui n'avait pas puni les Sœurs chargées de la surveillance de l'Hospice des orphelins, qui avaient envoyé les enfants à la messe des prêtres non-conformistes. Un soi-disant « ami d'enfance » adjura, dans une feuille volante, Simon d'être honnête et de rétracter ses accusations contre un homme de bien.

4. Lettre de Pont-à-Mousson, 21 janvier 1791, feuille volante in-4°.

ckert, élu officier municipal et chef de bataillon de la garde nationale ¹.

III

C'est après la fuite de Varennes et le retour forcé du roi que Simon quitte décidément le parti constitutionnel modéré pour se ranger du côté des radicaux. Dégoûté de la fausseté du faible monarque, en faveur duquel on pouvait alléguer pourtant bien des circonstances atténuantes, il demande dans son journal, qu'on fasse le procès à Louis XVI parjure et lui refuse même le titre de roi. Le ton de plus en plus révolutionnaire de *l'Histoire du temps présent* émeut les autorités allemandes et le maître de postes général du Saint-Empire, le prince de Thurn et Taxis, lui fait signifier la défense d'expédier dorénavant sa feuille en Allemagne. Les rédacteurs répondent, le 31 août 1791, en insérant un *Appel à l'insurrection des peuples contre leurs tyrans* dans le corps du journal et en faisant répandre deux mille exemplaires sur la rive droite du Rhin. Quelques mois plus tard, nous voyons Simon installé comme traducteur-juré près du directoire du département du Bas-Rhin, en même temps que son ancien collègue et ami J. Schweighaeuser, et jouissant comme tel d'un traitement de 1.200 livres ². Il n'a donc pas encore rompu toutes attaches avec le parti gouvernemental. Mais quand le désaccord s'aggrave entre modérés et radicaux, quand les partisans du maire Dietrich quittent la *Société des Amis de la Constitution* du *Miroir*, où dominent désormais les exaltés, pour se reconstituer à l'Auditoire du Temple Neuf (7 février 1792) Simon reste parmi les 286 membres de la majorité qui, groupés autour de Laveaux et Schneider, prennent le nom de *Société des Jacobins* (8 février). Pendant quelques mois, il reste dans le mouvement ; il applaudit à la guerre contre les tyrans qui se prépare ; il est parmi les plus véhéments au club dans ses attaques contre les autorités et s'y exprime avec une telle violence que la municipalité modérée, désireuse de préserver la paix publique, lui défend de continuer ses conférences politiques et le fait citer comme perturbateur devant le juge de paix ³. Simon, à son tour, dénonce Dietrich et ses

1. Strobel-Engelhardt, *Geschichte des Elsasses*, t. V, p. 384.

2. Procès-verbaux du département du Bas-Rhin, 12 décembre 1791.

3. *Strassburgische Zeitung*, 2 juillet 1792.

collègues au club, aux autorités supérieures, à l'opinion publique et réclame, à grands cris, des juges.

Puis, soudain, se produit une péripétie assez inattendue. Dans le numéro du 11 juillet 1792 de son journal, Simon annonce qu'il a, pendant une quinzaine, attendu fort inutilement la convocation de la justice ; maintenant, au moment où tous les préparatifs sont faits pour son voyage à Paris, il reçoit un ordre de comparaître le 12 ! « Les affaires qui m'appellent dans la capitale ne peuvent être remises. Je dois partir ; dès que je serai de retour, je me présenterai devant le juge de paix pour être réintégré dans tous mes droits de citoyen dont m'a privé l'acte arbitraire de la municipalité ¹. »

Peu de jours auparavant, il avait donné sa démission comme traducteur-juré du département, démission qui fut acceptée le 4 juillet et qui semble être la conséquence du vote de blâme que ce corps administratif avait émis la veille, 3 juillet, contre l'invasion des Tuileries au 20 juin précédent. Aussi le directoire, tout en lui allouant une indemnité de 300 livres, déclara « qu'il n'y avait pas lieu de délibérer sur le reste de sa pétition ² ».

Cette fois ce n'étaient assurément pas les préoccupations pédagogiques qui amenaient Simon à Paris. Il semble tout absorbé par la politique et par une politique très active et très révolutionnaire ; parmi les organisateurs secrets de la journée du 10 août, ce journaliste influent est l'un des représentants des radicaux de Strasbourg. « C'est en juillet, dit le plus récent historien de la chute de la royauté, que fut établi, au club des Jacobins, rue Saint-Honoré, le Comité central des fédérés. Comment fut-il nommé ? On ne sait ³. » Ce qui est certain, c'est que ce comité avait choisi un directoire secret, composé d'abord de cinq personnes, et qui fut augmenté ensuite : Vaugeois, grand vicaire de Blois ; Debessé, de la Drôme ; Guillaume, professeur à Caen ; Simon, journaliste de Strasbourg ; Galissot, de Langres ⁴. Plus tard on y voit des personnages moins

1. *Geschichte der gegenwaertigen Zeit*, 11 juillet 1792.

2. P. V. du département, 4 juillet 1792. En vue de l'avenir Simon demandait qu'on lui réservât ses fonctions. Mais le directoire, évidemment mécontent de son attitude politique, déclara que Schweighaeuser et son aide suffiraient dorénavant à la besogne.

3. Sagnac, *La chute de la Royauté*, Paris, 1919, 180, p. 41.

4. Voy. Girtanner, *Historische Nachrichten über die französische Revolution*, IX, p. 6-7. Le conseiller intime aulique de Goettingue cite dans son volumineux recueil, trop

obscur, Gorsas, Carra, Chabot, Santerre, Westermann, etc. Nous savons que Simon assistait, avec un de ses concitoyens d'origine, nommé Kienlin, ardent jacobin, à la séance de ce directoire secret, rue Saint-Antoine, au cabaret du *Soleil d'or*, quand le 26 juillet, au soir, y fut arrêté le programme de l'insurrection prochaine. Fut-il plus directement acteur dans la lutte armée du 10 août ? Cela nous semble plutôt douteux et sans doute il laissa son compatriote alsacien, Westermann, marcher seul à l'assaut des Tuileries.

Un instant, Simon semble avoir eu l'intention de se fixer à Paris et même d'y transférer son journal. C'est du moins ce qu'il dit dans une lettre du 25 septembre 1792 adressée à *l'Histoire du temps présent* et signée : « Simon, fédéré du 10 août et chef du Bureau de traduction à Paris ». Mais soit que ces fonctions n'aient été que momentanées, soit qu'elles ne lui aient pas convenu, il ne séjourna pas longtemps dans la capitale et nous le retrouvons, dès le mois d'octobre, à Strasbourg, réclamant une diminution de sa *contribution patriotique*, non encore soldée et qu'il offre de liquider en versant 162 livres. Le directoire du département, quoique modifié dans un sens très radical par les commissaires de la Législative, venus en Alsace, vers la fin d'août, trouve que, vu la pension touchée jusqu'en 1791 (payée par les Metternich ?) et le traitement officiel dont il a joui plus tard, « il n'y a pas lieu à délibérer sur sa demande ¹ ». Bientôt après, une première récompense lui est accordée pour son zèle révolutionnaire. La Convention (ou plutôt le pouvoir exécutif) envoie Simon avec Gabriel Grégoire, de Thionville, à Mayence, en qualité de commissaires nationaux, pour chauffer l'enthousiasme des populations de la rive gauche du Rhin et surveiller les élections prochaines à la Constituante rhénane ². Ils y arrivent le 31 janvier seulement et au bout de quelques jours déjà Grégoire, malade, donnait sa démission et quittait Mayence ³, remplacé par Georges Forster. Ils avaient trouvé les esprits très froids et même irrités. Dans son rapport général du 13 août 1793, Simon disait que « la gaucherie, l'imprudence, la malveillance semblaient s'être réunies pour indisposer la population ». Il s'y plaint surtout de la

peu connu en France, comme source les *Annales patriotiques et littéraires* de Carra et Mercier, du 30 novembre 1792, et Carra, qui était du Comité, devait le savoir.

1. P. V. du département, 2 novembre 1792.

2. Leur nomination date du 15 décembre 1792.

3. Chuquet, *Mayence*, p. 60.

conduite de son compatriote alsacien, Daniel Stamm, aide de camp du général Custine, arrogant et brutal et des « manières dures et parfois despotiques » du général lui-même ¹. Au témoignage de M. Chuquet, Simon se montra « énergique et déterminé » mais, autant que possible, hostile aux mesures violentes ². Il est certain qu'une pression très forte fut exercée sur les populations des territoires occupés par nos troupes et que la Convention rhénane sortit du vote d'une assez faible minorité de votants, les masses restant indifférentes ou même hostiles ³. Après la séance de cette « représentation nationale », plus ou moins truquée, du 18 mars 1793, Simon écrivait au ministre Lebrun qu'il croyait pouvoir annoncer le décret de réunion dans sa dépêche prochaine ⁴. En effet, le 30 mars, les députés « des peuples libres de la Germanie » venaient saluer la Convention, le président Jean Debry leur donnait l'accolade et l'assemblée votait le décret qui déclarait Mayence partie intégrante de la République française.

Survint le blocus, puis le siège de la ville par l'armée prussienne. Simon s'y trouva enfermé avec Reubell et Merlin (de Thionville) et siégea même au conseil de guerre organisé par les défenseurs de la forteresse; mais il se plaint qu'on ne lui a jamais demandé son avis ⁵, ce qui semble assez naturel, puisqu'il n'était pas militaire et que, pour les questions politiques, c'était aux délégués directs de la Convention de les trancher. Son rôle se borna, paraît-il, à surveiller la fabrication de la monnaie obsidionale créée par les assiégés ⁶.

Après la capitulation de Mayence (23 juillet 1793) l'ex-commissaire du pouvoir exécutif revient à Strasbourg, assez peu rassuré sur l'avenir. Après son départ, son ami, André Meyer, co-directeur de l'*Histoire du temps présent*, s'était engagé dans un bataillon de volontaires et le journal avait cessé de paraître en janvier 1793, après avoir été, dans les derniers mois, rédigé par ses amis politiques

1. Chuquet, *op. cit.*, p. 77.

2. Simon y signe, le 16 février, l'*Appel aux peuples contre les despotes*, analysé par Girtanner, XII, p. 304-35. Voy. aussi Bockenheimer. *Die Mainzer Klubisten*, *passim*, où l'on cite divers détails, de peu d'importance d'ailleurs, sur son activité à Mayence.

3. Chuquet, *op. cit.*, p. 91-99.

4. Chuquet, *op. cit.*, p. 123.

5. Chuquet, *op. cit.*, p. 160.

6. Une seule fois, vers la fin de mai, il a une entrevue, sans résultat d'ailleurs, avec le général de Kalekreuth (Chuquet, p. 185).

au nombre desquels Euloge Schneider se vante d'avoir été, jusqu'au moment où il fut envoyé lui-même comme commissaire municipal à Haguenau ¹. Sans doute il avait caressé l'espoir de reprendre son journal, mais d'autres feuilles, plus radicales encore que la sienne, avaient surgi, l'*Argos* de Schneider, le *Wellbote* de Butenschoen et il dut renoncer à ressusciter l'*Histoire du temps présent*. Il avait aussi fait, durant son séjour à Mayence, une nouvelle tentative pour reprendre sa place de secrétaire interprète au bureau de traduction des actes officiels pour le Bas-Rhin ; mais le directoire repoussa derechef sa demande ². Pendant son absence, les représentants Couturier et Dentzel, en mission dans le département, après avoir cassé la dernière municipalité élue de Strasbourg, comme trop feuillantiste, avaient désigné Simon « commissaire du pouvoir exécutif à l'armée du Rhin, » comme notable de la commune ³. Il ne put siéger au Conseil général de sa ville natale qu'après son retour et figure encore sur la liste des membres, modifiée le 17 vendémiaire II (8 octobre 1793) avec la qualification de « chargé d'affaires de la République ⁴ ». Nous le trouvons derechef sur la liste, après de nouvelles modifications opérées le 15 brumaire (5 novembre 1793), mais il disparaît définitivement après un remaniement ultra-jacobin, le 11 pluviôse (30 janvier 1794) ⁵. Peut-être cette disparition peut-elle s'expliquer par le fait que J.-F. Simon se trouvait, en janvier 1794, à Paris, occupé à la délivrance des Français malades et blessés retenus à Mayence et à celle des démocrates allemands captifs dans cette ville et fort maltraités par les réactionnaires vainqueurs et les autorités prussiennes ⁶. Mais il est plus probable que sa radiation de la liste du Conseil général de la commune fut motivée par le fait que lui aussi était devenu, aux yeux des jacobins locaux très purs, un modéré et par suite un suspect.

1. *Argos oder der Mann mit hundert Augen*, n° du 1^{er} février 1793, p. 71-72.

2. P. V. du département, 25 avril 1793.

3. Livre Bleu, I, p. 195.

4. Livre Bleu, I, p. 105.

5. C'est à ce moment que commencent les confusions perpétuelles de M. Renaud, qui mélange continuellement les faits et gestes de notre Simon avec ceux d'un cafetier, Nicolas Simon, son collègue au conseil municipal, et d'un orfèvre Simon, espion de bas étage au service du maire Monet.

6. Lettre de Simon, datée de Paris, 11 pluviôse (31 janvier 1794), adressée à la citoyenne G. Boehmer, réfugiée à Nancy, imprimée par Horstmann, *Die Franzosen in Saarbrücken* (1890), II, p. 290.

IV

Au milieu de toutes ces agitations politiques Simon n'avait d'ailleurs jamais perdu de vue les réformes pédagogiques, que d'autres encore que lui, préconisaient alors en Alsace, où l'idée de créer des Écoles normales était assez répandue. Le procureur général-syndic du Bas-Rhin, Jacques Mathieu, avait soumis à la Constituante un *Plan d'éducation* qui comprenait l'établissement de séminaires « chargés d'instruire les futurs maîtres dans l'art si difficile de former des hommes ¹ ». Une fois nommé député à la Législative, en automne 1791, il représentait son projet à ses collègues du Comité d'instruction publique et celui-ci décidait, à sa troisième séance, « de faire venir d'Allemagne des ouvrages sur l'organisation des écoles normales, universités et gymnases ² ». En mars 1792, l'un des vicaires de Brendel, l'évêque constitutionnel du Bas-Rhin, l'abbé Dorsch, de Mayence, envoyait également au Comité un *Projet d'établissement de collèges pour l'instruction des maîtres d'école dans chaque département du royaume* ³. C'était donc un sujet d'actualité courante, et quand Simon vint à Paris, en juillet 1792, tout en complotant le 10 août, il est permis de croire qu'il songeait parfois à ses projets pédagogiques. En tout cas, il en a conféré, plus tard, avant son départ pour Mayence, avec certains spécialistes de la troisième Assemblée nationale. « Lié avec quelques membres du Comité d'instruction publique de la Convention, a-t-il écrit plus tard, j'essayai de lui faire sentir... la nécessité d'établir des écoles normales pour former des instituteurs et créer un mode d'enseignement uniforme ⁴. » Mais, ajoute-t-il, non sans une certaine ironie, « j'eus le bonheur de persuader sans avoir celui d'être suffisamment compris ».

Revenu à Strasbourg, après la capitulation de Mayence et ne trouvant point d'occupation stable ni dans l'administration ni dans

1. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, p. 27.

2. Guillaume, *Procès-Verbaux du Comité d'instruction publique*, I, séance du 3 novembre 1791.

3. P. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-30.

4. *Observations* sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique par Simon, ex-professeur d'allemand au Prytanée de Saint-Cyr. Paris, Levrault, 1801, 80.

le journalisme, il reprend la correspondance avec le Comité d'instruction publique. Son ami et collègue Schweighaeuser et lui adressent audit Comité leurs ouvrages écrits en allemand, « s'en remettant au citoyen Arbogast, qui connaît cette langue, du soin de leur en expliquer l'intérêt et la valeur ¹ ». Malheureusement pour Simon — car Schweighaeuser ne joua jamais aucun rôle politique — l'atmosphère révolutionnaire locale s'était singulièrement chargée d'orages pendant son absence en Allemagne. Les modérés et les feuillants ayant disparu de la scène, les radicaux vainqueurs du 10 août avaient commencé par se déchirer entre eux ; déjà la tête des Girondins était tombée sur l'échafaud, la Terreur commençait ou continuait son règne et le patriote républicain qui naguère avait été si fort applaudi au club des Jacobins de Strasbourg, y était l'objet des attaques les plus vives de la part de ses anciens amis plus exaltés et plus intransigeants que jamais. Dans la séance du 16 frimaire an II (6 décembre 1793), lors d'une des épurations du club, si fréquentes alors, les « frères et amis » rayaient de la liste des membres l'ami de Simon, son ancien corédacteur, André Meyer, comme traître et « intrigailleur ambitieux » et lui-même est inculpé comme « journaliste rolandiste intrigant ; il s'est toujours assis dans la Société dans le côté destiné aux partisans de Roland ; il n'a pas eu le courage de faire ses dépositions avec la fermeté qu'inspire la vérité, dans le procès de Custine ; il a désavoué un écrit où l'on tournait en ridicule Dietrich et ses complices ». Un des membres présents prend bien sa défense et rappelle que, « journaliste patriote, il a sacrifié sa fortune à la diffusion de ses opinions », mais la majorité ajourne sa réadmission ². Les motifs de cet ostracisme sont des plus honorables pour lui, puisqu'on lui reproche de n'avoir pas accablé d'accusations ineptes, devant le tribunal révolutionnaire, un général qui avait des défauts, qui avait commis des fautes mais qu'il était absurde de condamner comme traître, et d'avoir refusé d'applaudir aux attaques grossières dirigées contre le malheureux maire de Strasbourg qui attendait à ce moment à l'Abbaye l'heure prochaine où sa tête

1. Guillaume, *Procès-verbaux*, etc. IV, p. 690. Arbogast était professeur de mathématiques à l'École royale d'artillerie de Strasbourg. Il siégea successivement à la Législative et à la Convention, et fut un des premiers associés du nouvel Institut de France.

2. Livre Bleu, I, p. 207-208.

tomberait sur l'échafaud ; mais il n'en était pas moins bien dangereux d'être traité de rolandiste au moment où M^{me} Roland venait de monter à la guillotine et où son mari n'avait échappé que par le suicide à une fin pareille.

Guéri pour un temps de toute ambition politique, Simon résolut de se confiner exclusivement dans sa spécialité pédagogique. Il se remit à rédiger des livres d'école (manuels, grammaires et dictionnaires, comme nous le verrons plus tard) qu'il comptait placer chez des éditeurs de Strasbourg, de Paris et de Bâle¹. En même temps il fit une dernière tentative pour réaliser son idée favorite. Les représentants du peuple Saint-Jüst et Lebas, envoyés dans le Bas-Rhin, lors de la grande crise de l'invasion du territoire par les coalisés, avaient, durant leur séjour, à Strasbourg lancé toute une série de décrets révolutionnaires, dont quelques-uns tout simplement odieux, comme celui qui ordonnait « d'abattre dans la huitaine toutes les statues de pierre qui sont autour du Temple de la Raison », c'est-à-dire de mutiler la cathédrale. Un de ces arrêtés des proconsuls de la Terreur, daté du 9 nivôse (29 décembre 1793), prescrivait la création dans chaque commune du Bas-Rhin, d'une école *française et gratuite*. Sur l'impôt forcé de neuf millions frappé par eux sur les riches du département, les deux représentants prélevaient une somme de 600.000 livres pour la réalisation de ce projet, tout à fait irréalisable pour l'époque, puisque tout manquait, les maîtres, les élèves et, comme on va le voir, aussi l'argent. Naturellement Simon ne pouvait espérer voir sa requête d'un subside personnel agréée par l'administration départementale d'un jacobinisme plus extrême que jamais. Mais il s'adressa au conventionnel Jean-Étienne Bar, ancien avocat à Thionville, qui vint un peu plus tard en mission dans le Bas-Rhin, en se recommandant peut-être de Merlin, avec lequel il avait été enfermé, comme nous l'avons vu, dans Mayence. Il obtint du représentant un arrêté du 29 ventôse (19 mars 1794) qui le chargeait de créer une *École normale* pour la formation de maîtres de langue française et d'y enseigner lui-même cette langue. Bar lui alloua en même

1. En avril 1795 nous voyons Simon demander au département un passeport pour la Suisse « où il se propose de vendre des manuscrits allemands aux libraires bâlois avec lesquels il se trouve en relations depuis longtemps ». Ce passeport lui est accordé. (P. V. du 18 germinal III.)

temps un traitement de 4.000 livres (à prélever sur la contribution forcée des riches) et lui concédait, pour y établir son école, l'hôtel du général de Klinglin, émigré après la fuite de Varennes, maison spacieuse, située au faubourg de Pierres, qui s'appelait alors rue de la Montagne.

Simon s'empressa d'aller occuper l'immeuble ; mais, il ne réussit pas à organiser l'école, non certes par simple paresse, comme on l'en accusa bientôt, mais pour la raison topique que les autorités révolutionnaires n'avaient pas songé à y créer des bourses, et qu'il ne pouvait se trouver des élèves payants dans la crise générale, surtout parce que les communes rurales du Bas-Rhin ne se souciaient nullement d'avoir des maîtres d'école parlant une langue qu'elles ne comprenaient pas elles-mêmes et ne jugeaient pas nécessaire pour leurs enfants. Le directeur *in partibus* ne devait pas rester longtemps tranquille dans sa maison solitaire. Les jacobins, jaloux de voir le « rolandiste » en possession d'une sinécure de fait, s'acharnèrent contre lui et dans une lettre adressée aux administrateurs du département, le 6 prairial (25 mai 1794), ils exposèrent que l'établissement de Simon était « contraire à la loi » et « ne pourrait subsister sans détruire l'égalité et la liberté » car, disait la requête, « si l'école est uniquement faite pour former des sujets propres aux instituts des campagnes, il nous semble qu'elle doit rentrer dans la classe de celles des études de langues que la nation ne peut se charger de salarier et que les citoyens qui veulent la suivre pour se faire un état, doivent supporter les frais de cette partie de leur éducation ». D'ailleurs, ajoutaient les pétitionnaires, le directoire ne saurait payer ce traitement « sur un fonds qui n'existe plus, puisqu'il a été déjà versé au trésor public ¹ ». Les mêmes plaintes étaient portées au représentant en mission Lacoste et quand Simon vint, le 26 mai, demander qu'on lui avançât une partie du traitement promis, les administrateurs du Bas-Rhin lui répondaient brutalement que « vu la loi générale sur l'enseignement, du 8 ventôse, l'arrêté de Saint-Just et Lebas, comme celui de Bar, restait sans objet ² ».

1. P. V. du département, 6 prairial II.

2. P. V. du département, 7 prairial II.

V

La Terreur battait son plein, à Strasbourg comme à Paris, et Simon ne put que se terrer dans son cabinet de travail, ... mais sans quitter l'hôtel des Klinglin ¹. Après le 9 thermidor et la chute de Robespierre, il fut un des premiers à prendre part à la révolte locale contre les partisans des « triumvirs », contre Monet, Téterel, etc. Le commissaire de police Gérold (le même qui s'était opposé à la mutilation de la Cathédrale), et lui, osèrent demander au maire Monet l'autorisation de réunir les citoyens pour féliciter la Convention de sa victoire sur les tyrans abattus. Payant d'audace, le maire fit venir les signataires de la demande à l'Hôtel de Ville, le 6 fructidor, les accusant de menées fédéralistes et de troubler la tranquillité publique ; il incriminait surtout Simon qui avait rédigé le texte français de l'adresse ². Dix jours plus tard, le 16 fructidor (3 septembre 1794), les Strasbourgeois voyaient arriver avec joie le représentant Foussedoire, d'opinions jacobines très prononcées, mais intègre et intelligent, et sur les plaintes qui affluaient de toutes parts, il destitua Monet de ses fonctions.

Auparavant déjà, Simon avait dénoncé au Comité de salut public l'attitude des administrateurs du Bas-Rhin et spécialement celle de leur président Mougeat, chirurgien à l'hôpital militaire ; il l'avait signalé, non sans raison, comme « agent des conspirateurs Robespierre et Saint-Just ». Mais les collègues de Mougeat écrivirent à leur tour, au Comité, pour affirmer que le chirurgien était « un des patriotes les plus purs et les plus prononcés » tandis que Simon était « un monstre perfide, un de ces vils intrigants qui calcule froidement les chances de la Révolution pour assassiner les patriotes ³ ». Quelques semaines après, le Département avait à s'occuper, une fois de plus, de cet antagoniste incommode. Un nommé François-Joseph Christe, qui avait été antérieurement locataire d'une partie de l'immeuble Klinglin, s'était adressé à ce corps

1. C'est à ce moment que M. Renaud fait tenir à *notre* Simon les discours les plus extravagants et même couper des têtes en le confondant avec un employé de la mairie, Daniel Simond, et un Simon, officier du 27^e d'infanterie de ligne.

2. Simon a raconté toute cette entrevue dans une brochure : *Getreue Darstellung des ganzen Betragens der zehn Bürger, etc. von J.-F. Simon, Erzieher, Strassburg*, 32 p. 80.

3. P. V. du 14 fructidor II.

administratif pour se plaindre de l'occupation de la maison par notre pédagogue ¹. Dans leur séance du 3 vendémiaire an III (24 septembre 1794), les administrateurs arrêterent que « Christe étant père de famille, il serait inhumain de le faire déguerpir avant qu'il ait trouvé un autre logis » et invitèrent Simon à lui en laisser encore l'usage pendant une décade et demie ². On voit aussi par une annonce, insérée dans le *Strassburgische Zeitung* du 13 vendémiaire an III, que Simon faisait à ce moment, pour vivre, la commission en ouvrages scolaires. On lit dans cet *Avis aux parents et aux instituteurs du Bas-Rhin* : « Vous avez soupiré depuis longtemps après de bons manuels pour notre jeunesse républicaine. Je viens d'en recevoir deux, approuvés par les comités de la Convention. Le premier, les *Éléments* (sic) *du jeune républicain*, coûte deux livres; le second, *Instructions*... quinze sols. Si on prend à la fois cent exemplaires, le treizième est donné chaque fois gratis. Je m'en vais soigner immédiatement des dictionnaires français-allemands afin que ces livres puissent être d'autant plus facilement utilisés dans les départements où la langue allemande est encore en usage. Prière d'affranchir les lettres et les envois d'argent. »

Pendant tout le mois de septembre et d'octobre 1794 la correspondance relative à la maison Klinglin ne cesse pas entre le représentant Foussedoire, le Département et Simon, et je dois renoncer à l'analyser en détail. Le 9 brumaire an III (30 octobre 1794) les administrateurs du Bas-Rhin pressent Foussedoire de faire déguerpir enfin notre homme de la maison qu'il occupe seul et gratuitement depuis plus de six mois et qui pourrait être avantageusement utilisée dans l'intérêt de la République ³. Mais déjà les « modérés » regagnent du terrain. Simon, rentré dans la Société populaire, est chargé par elle de traduire en allemand une harangue du citoyen Massé, relâché des prisons de Besançon ⁴ et, sur la liste imprimée des membres de la Société, son nom est suivi de l'indication « journaliste à Strasbourg », qui semble indiquer que notre pédagogue collaborait alors à l'une des cinq ou six feuilles républicaines

1. C'est évidemment par des sous-locations de l'immeuble que Simon s'efforçait de végéter, comme aussi par le commerce de livres, car de leçons payantes il ne devait guère en trouver alors.

2. P. V. du 3 vendémiaire III.

3. P. V. du 9 brumaire III.

4. Heitz, *Sociétés politiques de Strasbourg*, p. 379.

allemandes qui paraissaient dans cette ville ¹. Aussi le Département n'osait-il plus trop le brusquer et lui avait accordé jusqu'au 26 brumaire (16 novembre 1794) pour quitter la place. Mais trois semaines plus tard, les administrateurs avisèrent le Comité des finances de la Convention que non seulement Simon « refuse audacieusement de se soumettre aux ordres supérieurs, mais que, parmi plusieurs expressions d'une ridicule vanité, il traite de scélérate l'administration qui avait provoqué votre arrêté ² ».

Un instant Simon avait caressé l'espoir de revenir à Paris, non plus comme agitateur révolutionnaire, mais comme élève de la nouvelle École Normale, créée par décret du 9 brumaire an III (30 octobre 1794), à laquelle chaque district de la République devait envoyer un certain nombre d'hommes d'un âge déjà mûr, afin de s'y initier, sous des maîtres d'élite, aux meilleures méthodes pédagogiques. Idée fort belle en principe, mais très imparfaitement réalisée et qui aboutit, après quelques mois d'une existence tourmentée, à un échec complet, amené surtout par l'absence de ressources financières ³. Mais la réaction avait encore accentué sa marche quand les choix des *élèves* ou des *délégués* se firent à Strasbourg et ce furent des *modérés*, incarcérés ou exilés à l'intérieur pendant la Terreur qui furent choisis ⁴, tandis que le *radical* Simon échouait ⁵. Ce lui fut certainement une épreuve très douloureuse que de ne pas figurer au nombre de ce millier de gens de tout âge et des professions les plus diverses qui accouraient à Paris, espérant y puiser la science pour la répandre ensuite largement autour d'eux, à leur retour dans leurs foyers.

1. Liste des membres de la Société populaire de Strasbourg, p. 25. — Comme ces journaux (de format petit in-4°) ont presque entièrement disparu, même dans nos bibliothèques publiques, il est fort difficile de préciser quoi que ce soit, à ce sujet. Peut-être était-ce celui de Butenschoen, peut-être celui de Cotta; d'après une note de l'espion Demougé que nous citerons tantôt, c'est sans doute de ce dernier qu'il s'agit.

2. P. V. du 21 frimaire III.

3. On en trouve l'histoire dans le livre si intéressant de M. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, déjà cité.

4. Parmi eux se trouvait mon arrière-grand-père maternel, Jean-Daniel Brunner, professeur ou — comme on disait alors — régent au Gymnase.

5. « Le District n'a pas même voulu l'envoyer à l'École normale de Paris », écrivaient ses ennemis, les administrateurs du département, le 11 décembre 1794.

VI

Pendant que Simon se morfondait ainsi à Strasbourg, la République française avait changé de gouvernement ; le Directoire exécutif avait pris la direction des affaires et l'un des plus influents de ses membres était le représentant du peuple Reubell avec lequel le journaliste-commissaire s'était trouvé renfermé, quelques années auparavant, à Mayence. Songea-t-il spontanément à cet ancien agent, son compatriote d'Alsace, ou Simon fit-il des démarches plus ou moins pressantes pour se rappeler à son souvenir ? Je ne sais ; mais ce qui est certain c'est qu'une note de l'espion royaliste secret Demougé, de Strasbourg, datée du 19 mars 1796, et adressée au libraire Fauche-Borel, de Neuchâtel, l'agent de « Louis XVIII », lui annonçait que Simon venait d'être nommé envoyé de la République auprès du landgrave de Hesse-Cassel et qu'il « a touché hier les fonds en numéraire pour son voyage et ses besoins ultérieurs ¹ ». Il ajoutait méchamment : « Cette légation prétendue n'est qu'un prétexte à l'espionnage et le gas ne séjournera guère à Cassel. Il serait bien important de découvrir la route qu'il va suivre. Ce Simon est le gazetier d'ici, associé de Cotta ; il est de taille de cinq pieds, trois pouces, visage très blanc et agréable, cheveux et yeux noirs, barbe bleüe, visage rond, cheveux courts en jacobin, col blanc, parce qu'il est toujours décolté (*sic*), le nez un peu aquillain. »

Dans une autre note, adressée au même, le 21 mars, Demougé revient sur l'homme et sa mission. « C'est, dit-il, un des plus dangereux gueux qui existent ; faites-le gober à tout prix. On présume qu'il partira dans trois jours et passera par Bâle et Wurzburg ou par Dusseldorf. . . Simon, ci-devant précepteur luthérien à Strasbourg, gazetier incendiaire au commencement de la Révolution, salarié par le maire Dietrich et puis par les jacobins, envoyé comme apôtre de la liberté à Mayence, président de l'administration qui y siégeait. Il est celui qui a perdu Custine ². Il fut depuis employé par le gouvernement à la correspondance secrète de la République. Agé d'environ quarante-deux ans. . . front plat, nez

1. *Correspondance* trouvée le 2 floréal an V à Offenbourg dans les papiers du général Klinglin. Paris, à l'Imprimerie de la République, an VI, 80, t. I, p. 289.

2. Ai-je besoin de rappeler que les jacobins reprochaient précisément à Simon de s'être refusé à incriminer le général devant le tribunal révolutionnaire ?

long et très pointu, bouche grande, menton long, d'une figure maigre, habillé en bleu et portant ordinairement une houppelande grise, garnie de velours cramoisi, chapeau rond ¹. » On voit avec quel soin l'espion royaliste donne à deux reprises le signalement de Simon, afin de faciliter sa capture par les Autrichiens entre Strasbourg et Cassel.

Nous avons en effet relevé dans les procès-verbaux de l'administration centrale du Bas-Rhin, à la date du 19 mars 1796, la demande par Simon, qualifié de « secrétaire de la légation française près le landgrave de Hesse-Cassel », d'un passeport pour son fils qui s'appelle Jean-Frédéric comme lui, âgé de seize ans, et qui doit l'accompagner dans la capitale du landgrave Guillaume IX. Lui-même a déjà reçu un passeport du Ministère des relations extérieures, daté du 23 ventôse. Nous apprenons également par cette demande que c'est le chef de la légation, le citoyen Rivals ², qui l'a engagé à emmener le jeune homme, pour l'employer dans les bureaux de la légation ³.

Je n'ai pu me faire une idée bien nette des occupations de Simon dans cette sphère d'activité nouvelle, n'ayant trouvé sur ce sujet qu'une note assez défavorable (si elle est exacte) dans la correspondance du général Hoche avec le Directoire exécutif. Le chef de l'armée du Rhin écrit de Friedberg, le 11 floréal an V (30 avril 1797) : « S'il fallait en croire tout le monde en ce pays, chacun serait neutre ; un prince de (Solms-) Braunfels, un prince de (Solms-) Lich, la ville de Wetzlar et beaucoup d'autres veulent être neutres. Je pense que c'est au ministre des relations extérieures à m'instruire de la vérité et non à certain M. Simon, se disant secrétaire de la légation française à Hesse-Cassel, lequel je soupçonne d'accorder des neutralités pour quelques louis et qui, en tout cas, m'a paru un ignorant et assez mauvais garnement. En attendant votre décision sur ces prétendues neutralités, je n'en reconnaitrai d'autres que celles de Prusse et de Hesse-Cassel ⁴. » Aucun historien impartial ne se risquerait, je pense, à baser une accusation de corruption

1. *Correspondance secrète*, t. I, p. 295.

2. Ce Rivals avait été autrefois à Mayence où Simon a pu faire sa connaissance. (Chuquet, *Mayence*, p. 51.)

3. P.V. du département (29 ventôse IV).

4. A. Chuquet, *Quatre généraux de la Révolution*, 2^e série, p. 182.

contre Simon, sur ce soupçon jeté là en passant, et qui peut n'être qu'une boutade du jeune et très susceptible général ¹.

Le seul fait que je sois à même d'affirmer, c'est que J.-F. Simon était encore en fonctions à Cassel, en décembre 1797, comme le prouve une lettre écrite à son fils le 12 décembre et qui est adressée « à M. Simon fils, chez le citoyen Simon chargé d'affaires de la République française à Cassel ² ».

Fut-il rappelé à la suite d'une des crises intérieures successives qui marquèrent si lamentablement la période du Directoire ? Se dégoûta-t-il du métier de diplomate pour revenir spontanément à la pédagogie ? Je ne saurais le dire. Il semble certain toutefois qu'il ne revint pas à Strasbourg, où je n'ai plus retrouvé trace, dans la suite, d'un séjour, même temporaire, dans sa ville natale. Nous le rencontrons, vers la dernière année du siècle, comme professeur d'allemand à l'un des collèges du *Prytanée français*, d'abord simple pensionnat de boursiers, que les arrêtés du 1 et 8 germinal an VIII (22 et 29 mars 1800) avaient répartis en six maisons à Paris, Versailles, Saint-Germain, Compiègne, etc. C'est à celui de Versailles que Simon fut attaché ; mais il ne peut y avoir enseigné que peu de temps. C'est comme tel qu'il publia des *Notions élémentaires de grammaire allemande à l'usage des élèves du Prytanée ainsi que des Français qui ont fait quelques études et veulent apprendre l'allemand* (Paris, Levrault (1800?), in-8°). — Dès 1801, il se dit « ex-professeur au Prytanée de Saint-Cyr » sur le titre d'un autre travail : *Observations sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique* (Paris, Levrault, an IX, 8°). C'est par les *Mémoires* de Metternich que nous savons qu'il fut ensuite professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris, mais qu'il aurait été congédié brusquement plus tard, étant mal noté par l'empereur « comme jacobin ». Or nul n'ignore que

1. Simon n'était assurément pas un *ignorant* ; il avait alors quarante-six ans, avait vécu pendant des années dans des sphères aristocratiques assez exclusives pour ne pas tolérer la présence d'un « mauvais garnement ». Il y a eu sans doute chez Hoche un accès de mauvaise humeur, du fait qu'un simple *civil* voulait empêcher le chef *militaire* de frapper de réquisitions sur des États d'Empire ayant obtenu des certificats de neutralité de la légation de Cassel. Je rappelle qu'un Solms avait été le parrain de l'enfant de Simon né à Neuwied ; il n'était donc pas nécessaire de le corrompre avec « quelques louis » pour obtenir ce service d'ami.

2. Ce fils n'était pas resté longtemps à Cassel ; il était entré comme volontaire dans la librairie de ses cousins Campe, à Brunswick, et y travailla quelque temps.

Napoléon savait fort bien s'accommoder des pires jacobins, pourvu, bien entendu, qu'ils fussent intelligents, souples et dociles. Je n'ai qu'à rappeler Fouché, Merlin (de Douai), Réal; les exemples topiques surabondent. Si le fait relaté par Metternich est vrai, ce serait une preuve — l'intelligence de Simon ne pouvant être mise en doute — qu'il a su conserver alors une attitude digne de son passé, ce qui serait tout à fait à son honneur. Mais peut-être n'est-ce là qu'une de ces erreurs plus ou moins involontaires, échappées au vieux prince-chancelier quand il rédigeait ou dictait ses souvenirs. Car dans l'acte de mariage de son fils ¹, daté du 11 novembre 1810, Simon est mentionné comme professeur au lycée Napoléon ²; il n'aurait donc fait que changer d'établissement. Peut-être aussi cette disgrâce ne s'est-elle produite qu'après 1810. En tout cas Simon a continué à publier des livres de classe, des *Notions de grammaire allemande* (Paris, Levrault, 1807, 8°) qui eurent au moins deux éditions, et une édition des *Fables* de Lessing (1814). Ce qui est tout aussi certain c'est qu'il n'a jamais été, comme le raconte M. Renaud, conseiller de légation à la cour du roi Jérôme de Westphalie; c'est là une des plus bizarres confusions du *Schulrat* allemand, qui, trompé par une indication vague de la *Biographie Michaud*, a transporté de dix ans l'apparition de Simon à la cour du landgrave de Hesse à celle du frère de l'empereur à Cassel, sans se demander un instant comment, disgracié par le maître de l'Europe, — ainsi qu'il le raconte auparavant, — ce professeur de lycée destitué aurait pu figurer ensuite dans la diplomatie impériale !

Qu'il ait été encore ou non, fonctionnaire de l'Université impériale lors de la chute du régime, il fut, après 1815, professeur d'allemand des enfants du duc Louis-Philippe d'Orléans ³. On sait que le futur roi des Français affichait volontiers un certain libéralisme dans l'éducation de ses fils et qu'il avait choisi pour leur précepteur le fils du « terroriste » Lebas, de l'ami de Robespierre et de Saint-Just, savant très distingué d'ailleurs et parfaitement digne de la confiance

1. Simon fils, après avoir suivi la carrière militaire jusqu'au grade de capitaine, fut appelé comme professeur d'allemand à l'École militaire de Saint-Cyr, où il professa de 1821 à 1833. Il est mort à Versailles en 1843.

2. Devenu plus tard lycée Henri IV.

3. C'est à cette occasion qu'il publia le dernier ouvrage que je connaisse de lui, *Grammaire allemande où l'auteur s'efforce de développer le mécanisme de cette langue dans son ensemble, à l'usage de S. A. S. Mgr le duc de Chartres*. Paris, 1819, 8°.

que lui témoignait le duc. Si Louis-Philippe a choisi Simon, comme professeur pour ses fils, c'est assurément parce qu'il le savait capable et qu'il ne doutait pas de son honorabilité parfaite. Il est donc absurde, de la part de M. Renaud, de traiter à l'occasion de ces leçons, notre pédagogue comme une espèce de renégat, et de nous montrer « le vieux jacobin allant faire la cour aux tyrans restaurés ». Dans un des chapitres de ses *Vieux Souvenirs*, le prince de Joinville a retracé un croquis rapide mais très vivant de son vieux professeur, que je reproduirais si cette notice n'était déjà trop longue ¹.

Nous ignorons combien dura cet enseignement, mais nous savons que les leçons données aux fils d'un prince connu comme économe, n'enrichirent pas Simon, qui peinait toujours pour faire vivre les siens; il s'était remarié, en effet, à une date à nous inconnue, et de cette union nouvelle étaient nées deux filles. En 1821, il publiait une nouvelle *Grammaire allemande*, qui fut « approuvée par l'Académie germanique de Berlin ² ». Il consacrait surtout ses dernières forces à la rédaction d'un grand *Dictionnaire français-allemand et allemand-français* dont il espérait tirer gloire et profit. Mais le pauvre Simon ne parvint pas à trouver à Paris l'éditeur qu'il cherchait, et c'est alors qu'il conçut le projet bien naïf de partir pour Vienne, afin d'y solliciter le patronage de son élève d'autrefois, devenu prince archi-chancelier d'Autriche, en faveur de sa dernière œuvre pédagogique. C'était se montrer singulièrement optimiste pour un homme de son âge et qui avait côtoyé tout au moins le monde diplomatique, à un moment donné de sa vie. En avril 1829 il arrivait donc dans la capitale de François II avec sa femme, ses filles et son manuscrit, et le 14 du mois il se présentait à la Chancellerie, pour prier Metternich de lui procurer un éditeur. « Jugez de ma surprise, écrivait le prince, deux jours plus tard à son fils, de voir M. Simon, mon vieux jacobin, débarquer ici avec armes et bagages. Il prétend que ce n'est qu'à Vienne qu'il est possible d'apprécier à sa juste valeur les charmes de son Dictionnaire. Il veut que je le fasse imprimer ou — ce qui revient au même — il veut que je fasse vivre son auteur. Je les ai tous remis à Pilat ³, le

1. Prince de Joinville, *Vieux souvenirs* (1818-1848). Paris, 1894, 12.

2. Il ne s'agit certainement pas de l'Académie Royale de Berlin, mais de quelque Société scientifique plus modeste de la capitale prussienne.

3. Joseph-Antoine de Pilat était l'un des secrétaires de la Chancellerie impériale.

père, la mère et les filles ¹. » Il n'aurait sans doute coûté que quelques lignes de recommandation, adressées à un éditeur viennois, par le tout-puissant ministre, pour réaliser le vœu de son maître d'autrefois, qui n'était plus guère jacobin et dont l'ouvrage, en tout cas, n'avait rien de révolutionnaire. Mais l'égoïste frivole, au cœur sec, n'eut qu'une seule préoccupation, celle de se débarrasser, au plus vite, de ses hôtes imprévus. Ce fut une petite vilénie, commise par l'ancien étudiant de Strasbourg, après tant d'autres, plus nuisibles à l'humanité, qu'il avait perpétrées et devait perpétrer encore jusqu'au moment où l'homme d'État trop vanté se voyait chassé de Vienne à son tour par la révolution de 1848.

Déçu dans ses dernières espérances, le vieillard presque octogénaire, retourna tristement à Paris, où il est mort bientôt après, dans le cours de l'année 1829, sans que nous ayons pu fixer la date précise de sa fin ².

Jean-Frédéric Simon a eu la malchance de trouver chez les rares contemporains qui se sont occupés de lui, comme dans les générations suivantes, des juges inexactement informés ou très partiiaux et par suite trop sévères. Les vieux conservateurs luthériens de Strasbourg l'ont traité de « démocrate enragé » ; les ultramontains alsaciens d'alors ont déclaré, par la plume du chanoine Rumpler, de belliqueuse mémoire, « qu'il ne pouvait écrire deux lignes sans qu'il y ait trois mensonges » ; les jacobins de la Société populaire le qualifiaient, dès 1793, de « rolandiste intrigant » et les administrateurs terroristes imposés au Bas-Rhin en 1794, le dépeignaient comme un être « vaniteux et méprisable ». Et pour comble de disgrâce, un pédagogue allemand, n'ayant d'ailleurs aucune intention préconçue de calomnier son collègue alsacien, a eu le malheur de fondre en une seule individualité, hideuse et difforme en effet, les cinq ou six homonymes qui, par un fâcheux hasard, ont paru, en même temps que notre personnage, sur la scène révolutionnaire en Alsace, et de lui attribuer, à lui seul, leurs paroles et leurs actes.

1. Klinkowstroem, *Aus Metternich's hinterlassenen Papieren*, t. IV, p. 747.

2. Elle n'est donnée ni dans l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, ni dans celui du frère Sitzmann (*Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, 1910), ni dans la notice d'Étienne Barth (*Notices biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg* (Strasbourg, 1883)), ni par M. Renaud. Dans chacune de ces notices, il y a d'ailleurs de nombreuses confusions, des lacunes et des erreurs graves.

C'est un sentiment de stricte équité à l'égard d'un compatriote du temps jadis, qui m'a poussé à rétablir sa véritable physionomie. L'homme intelligent et hardi qui embrassa de bonne heure les principes de 1789, qui les défendit avec énergie, avec âpreté même, sans cependant verser dans les exagérations et les crimes de la Terreur et qui fut, jusqu'aux dernières limites de l'existence, un travailleur acharné dans le domaine pédagogique qu'il avait choisi de bonne heure, avait droit à une réparation posthume après les travestissements multiples dont sa vie avait été l'objet. Car si l'on peut lui reprocher quelques exagérations d'attitude et quelques violences de langage au plus fort de la crise révolutionnaire, on peut affirmer aussi, sans craindre un démenti, qu'il n'a jamais participé à ces excès dont l'ont accusé tour à tour des contemporains haineux et des historiens plus récents, trop superficiels ou très mal informés.

Rod. REUSS.

LES
CONSÉQUENCES D'UNE COLLISION LEXICALE
ET LA
LATINISATION DES MOTS FRANÇAIS

S'il est vrai que l'étymologie populaire française ait une action sur le sort sémantique d'un mot, cette action doit nécessairement se répercuter dans les dérivés et les composés de ce mot, doit se répercuter dans sa famille, à la condition toutefois que celle-ci lui soit restée attachée par des liens susceptibles d'être perçus par l'étymologie populaire.

Comme l'action s'exerce en raison directe du degré de parenté sémantique des membres constituant la famille, et que ceux-ci ont acquis une individualité sémantique qui, comparée à celle de leur chef étymologique et considérée du point de vue où se place l'étymologie populaire, peut varier de la simple nuance à un état de divorce définitif, ils seront affectés diversement, subiront des transformations allant du simple glissement, qui ne se manifeste pas par une nouvelle forme (*enfermer* = « **in** + **firmare** » > *enfermer* = « **in** + clore avec un fer ») à la modification de leur état formel (*conférer* > *confirmer*), à une immunité complète (*affermer* « louer »).

A cette diversité dans la parenté, vient s'ajouter encore un autre élément, qui contrarie et complique une marche parallèle de l'évolution des membres de la famille et de celle de leur chef : ces membres ont pu contracter, dans leur dérivation ou leur composition, des accointances particulières qui compliquent leur adaptation aux conditions sémantiques nouvelles que leur impose le chef de famille (*enfermer* = « enfermer » et « tomber malade »).

Nous nous proposons ici — et le lecteur a dû s'en douter par le contenu des parenthèses qui précèdent — d'examiner l'action qu'a eue sur ses composés, *affermer*, *conférer*, *enfermer*, la substitution de *fermer* « clore avec un fer » à *fermer* « rendre ferme », substitu-

tion que nous avons étudiée dans notre brochure *La faillite de l'étymologie phonétique*.

I. — ANC. FR. *affermer*, FR. MOD. *affermir*, *affirmer*.

Le triple aspect sous lequel se présente de nos jours la descendance de la vieille forme *affermer* nous autorise à décomposer sa sémantique, telle qu'elle s'offrait à nous au début du xvi^e s., en trois sens, à savoir :

- 1) *affermer* « louer », qui nous est resté ;
- 2) *affermer* « affermir », qui, depuis, est devenu *affermir* ;
- 3) *affermer* « affirmer », qui, depuis, est devenu *affirmer*.

Quoiqu'improprement, mais pour plus de commodité, nous appellerons, dans la suite, *sens propre* celui d'« affermir » et *sens figuré* celui d'« affirmer » — quoiqu'improprement, disons-nous, puisque *affermir* est apte à s'employer au figuré, mais à la condition de ne pas empiéter sur le domaine réservé à *affirmer*.

1) *Affermer* « louer ».

Cet *affermer*, sur lequel les trois dictionnaires que nous consultons ¹ ne nous donnent que des renseignements bien incomplets, est évidemment le plus jeune des trois *affermer*, si l'origine qu'on lui attribue et ses rapports qu'on établit avec les membres de sa famille sont conformes à la réalité. Aussi bien, les membres de sa famille ne semblent-ils avoir occupé que les places laissées vides par ses aînés (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*), si l'on excepte certaines immixtions, accidentelles et inévitables, qui se sont produites dans l'ancienne langue jusqu'au moment où elle fut soumise à une épuration efficace, depuis longtemps rendue nécessaire, depuis longtemps diversement tentée ².

1. Le dictionnaire de Littré (abr. L.), le dict. gén. de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (abr. D. G.), le dict. de Godefroy (abr. G.). Ce sont — hâtons-nous de l'avouer — les seules sources auxquelles nous ayons puisé.

2. Voir la *Note complémentaire* faisant suite à notre article. Des ambiguïtés telles que *affermement*, qui signifie « bail à ferme », en même temps que « soutien », en même temps que « affirmation, confirmation », et réunit ainsi en un corps toutes les possibilités sémantiques du radical *ferm*, ne sont que des conséquences

Quoi qu'il en soit — la question de l'origine d'*affermer*, *ferme* s. f., etc. est, sinon étrangère au problème que nous cherchons à résoudre ici, du moins distinct de ce problème — *affermer* « louer » est actuellement l'unique représentant de « **firmare**-rendre ferme », le seul des trois *affermer* qui nous soit resté.

Il en est l'unique, non pas parce qu'il est seul à être rattaché à *ferme* « **firmum** » par l'étymologie populaire actuelle — le lien qui l'y rattache n'est perceptible que pour l'historien de la langue, et, s'il était perceptible pour le peuple, il serait *affermir* — mais parce que sa famille (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*, à côté d'expressions encore existantes, telles que *donner à ferme*), plus éloignée encore que lui-même de « **firmum** », lui fournit non seulement des états solides, mais des directives l'écartant de tout glissement à *affermir*, et fait de lui un élément immuable par rapport à *fermer* « **firmare** » et à ses évolutions possibles.

C'est à ce titre seulement que *affermer* « louer » s'est trouvé le plus apte des *affermer* à survivre à l'évolution sémantique de *fermer*. L'action de « clore avec un fer » ne l'a pas effleuré.

Supposé qu'une transparence étymologique révélât en *affermer* « louer » une inaptitude à continuer à vivre, supposé que *fermer* « clore avec un fer » en fît un mot intolérable — comme il l'a fait des deux autres *affermer*, alors que l'ancienne langue en tolérât parfaitement l'union (*affermer* = « affermir » et « affirmer ») — est-il vraisemblable que, mue par un besoin aussi caractérisé, aussi impérieux que le montre la bifurcation d'*affermer* en *affermir* et *affirmer*, d'écarter les postes ambigus, la langue n'ait pas reculé devant une transformation du tout sémantique constitué par *affermer* « louer » et sa famille ?

Appliquer à *affermer* « louer » l'une ou l'autre des deux seules médications que nous lui connaissions, en faire *affermir* ou *affirmer*, ce qui le rejetait dans l'ancienne ambiguïté ¹ ?

D'ailleurs, si *affermer* « louer » avait eu des velléités de transformation, il était seul à pouvoir les subir. Pouvait-il, en effet, entraîner avec lui dans une modification *ferme*, *fermier*, *fermage* qui, for-

inévitables de l'imbroglia où se trouvait l'ancienne langue tiraillée et désœuvrée par l'existence d'un radical *ferm* à sémantiques multiples.

1. On verra dans la *Note complémentaire* qu'un étymologiste maladroît du xiv^e s. l'y a rejeté, comme d'autres en ont fait des dérivés s'enchevêtrant dans ceux d'*affermer* « affermir » et « affirmer ».

mellement, sont affranchis de lui et qui, d'autre part, sont avec lui dans des rapports de dépendance tout autres que ceux, intimes, où se trouvent les dérivés verbaux d'*affermer* « affermir » et « affirmer » (*..ation*, *..atif*, etc.) ? *Affermer* « louer » est le prisonnier de sa famille, n'y commande pas, comme le font dans la leur *affermer*, *confermer*.

Alors, il y aurait désolidarisation, divorce ! Essayez d'en voir les suites !

La sémantique « louer » est bien la seule qui puisse aujourd'hui s'abriter sous *affermer*. Et cependant *fermer*, dans ce mot, n'est pas l'héritier de **firmare**. **Firmare** est totalement éteint dans les formes *affermer*.

L'individualité d'*affermer* « louer » à côté d'*affermer* « affermir » et « affirmer » est signifiée dans le D. G., qui est un dictionnaire de la langue « du commencement du xvii^e s. jusqu'à nos jours » par la présence de deux articles *affermer*, distincts, *affermer* « affirmer » appartenant encore à la langue de Malherbe.

Littré, conformément à son objet, qui est la langue française actuelle, n'a qu'*affermer* « louer » ; mais son sentiment de l'individualité d'*affermer* « louer », à côté d'*affermer* « assurer » se manifeste à l'article *affirmer*, où nous lisons : « Ce n'est qu'au xvii^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affermer*, sans doute pour établir une distinction entre *affermer*, donner à ferme, et *affermer*, assurer. »

[Littré oublie *affermir*, qui n'est pas de 100 ans antérieur à *affirmer*, et à l'adoption duquel il pouvait donner la même raison — d'ailleurs fort improbable. Il est vrai qu'il assigne expressément à *affermir* une existence plus reculée que celle dont témoignent ses propres citations — d'ailleurs pour une mauvaise raison.]

2), 3) *Affermer* > *affermir* et *affirmer*
Confermer > *confermer*.

Affirmare signifiait « affermir » et « affirmer ». Il est devenu *affermer* qui signifia jusqu'au xvi^e s. « affermir » et « affirmer ». A partir du xvi^e s. ces deux sémantiques réunies se dissocient, et elles sont actuellement représentées par deux mots distincts qui sont *affermir* et *affirmer*.

— Pourquoi *affermer* prend-il une nouvelle forme à partir du xvi^e s. ?

— Parce que, rattaché instinctivement et forcément à son verbe simple, il ne s'accommode plus avec *fermer* qui signifie « clore avec un fer », parce que la tradition sémantique de **firmare** « rendre ferme », à laquelle il se rattachait, est perdue (sauf dans *affermer* « louer »), parce qu'il est dénaturalisé de **firmare** et qu'il doit se renaturaliser, se rallier à « **firmum** ».

— Mais pourquoi se renaturalise-t-il de deux façons différentes, par *affermir*, d'une part, qui est une formation essentiellement populaire, par *affirmer*, d'autre part, que l'on dit et qui paraît bien être « emprunté du latin » ? L'une ou l'autre de ces deux renaturalisations ne suffisait-elle pas ? *Affermir* est un retour à « **affirmare** » primitif, *affirmer* est un retour à « **affirmare** » primitif. L'un et l'autre continuent donc la tradition sémantique incluse dans *affermer*, l'un et l'autre obéissent aux exigences, que leur impose *fermer* « clore avec un fer », d'avoir à se rallier à « **firmum** ».

— Si *affermer* se renaturalise de deux façons différentes, c'est parce que l'élément perturbateur qui l'oblige à changer de forme est, en même temps, un élément dislocateur de sa sémantique, qui sépare le sens propre du sens figuré. Cet élément qui oblige *affermer* à se modifier, en même temps qu'il disjoint en lui ce qui était joint en latin, et ce qui, de longs siècles durant, depuis la naissance du français jusqu'au xvi^e s. continue à être joint, agit, à la vérité, sur « affirmer » aussi bien que sur « affermir » ; mais il n'agit pas sur ces deux emplois avec la même spontanéité. Il agit plus spontanément sur « affermir » que sur « affirmer ».

— Cette attaque d'*affermer* par « clore avec un fer », qui se produit à deux reprises et fait d'un seul *affermer* deux parts successivement, non simultanément, attaquables par un ennemi qui est le même pour toutes deux, est-elle naturelle ?

— Elle est naturelle : c'est la sémantique concrète d'*affermer* qui est le plus exposée à être aux prises avec la sémantique concrète de « clore avec un fer ». C'est la première atteinte qui donne conscience, ou contribue à donner conscience à *affermer* de sa double sémantique. A la suite de cette première atteinte, *affermer* se trouve constitué avec une individualité sémantique nouvelle : il n'est plus le même qu'autrefois, il est susceptible d'entrer dans de nouveaux rapports, avec d'autres mots. Ces attaques successives sont absolument conformes à celles de *clore* « **claudere** » par *fermer* « clore avec un fer », qui se prend d'abord à *clore* une porte, puis à *clore*

la bouche et échoue lorsqu'il est aux prises avec *clore* une discussion... comme nous allons voir *affermir* échouer.

— *Affermir* et *affirmer* sont-ils vraiment de deux âges différents ?

— Ils sont de deux âges différents. *Affermir* est né le premier. Nos lexicographes s'accordent sur ce point, et les textes, sur lesquels ils appuient leurs dires, ne laissent aucun doute à cet égard.

Affermir « ne paraît qu'au xvi^e s. dans le langage écrit... » (L.).
« Ce n'est qu'au xvii^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affermir*... » (L.).

La première apparition d'*affermir* date de « 1539 » (D. G.).
**Affermer* « remplacé depuis le xvii^e s. par le mot de formation savante *affirmer* » (D. G.).

— Et la forme que revêtait « *affirmer* », lorsque *affermir* se fut détaché d'*affermir*, resta *affermir* ?

— « *Affirmer* » resta attaché à *affermir*. Un auteur du xvi^e s., Amyot, disait : « La mère *afferma* qu'elle avoit conçu les deux enfants du dieu Mars », et, d'autre part : « Tout ce que le cours d'eau emmene aval s'y attache et s'y lie si bien, que l'un par le moyen de l'autre s'y *affermit* et prend une fermeté assurée » (L.).

— Mais alors, pourquoi « *affirmer* », qui, dites-vous, s'est détaché d'*affermir* pour la même raison que « *affermir* », quoique plus tard, puisque les textes le disent expressément, n'a-t-il pas rejoint *affermir* et revêt-il la forme *affirmer* ? *Affermir* était-il donc incapable de se déployer sémantiquement et d'atteindre l'idée d' « *affirmer* », laquelle est cependant un déploiement naturel, un déploiement que ses ancêtres **affirmare** et *affermir* ont eu ? *Affermir* est capable d'ascension au figuré, et Littré a trouvé bon de nous dire par quoi se distinguent les synonymes *affermir*, *raffermir*, *confirmer*, alors que ce dernier n'est jamais employé qu'au figuré.

— *Affermir* n'a jamais fait l'office d' « *affirmer* » : les textes n'en présentent pas trace. « *Affirmer* » n'a pu rejoindre *affermir*, parce que, durant l'époque où il était encore *affermir*, alors que « *affermir* » s'est détaché d'*affermir*, il a été désorienté.

— Désorienté ? !

— Désorienté (à défaut de : *désorbé*), du fait même qu'*affermir* s'était défait d' « *affermir* », du fait qu'il n'était plus le même mot qu'*affermir* d'autrefois et qu'il avait une individualité nouvelle. *Affermer* n'était plus qu' « *affirmer* », et cet « *affirmer* » entre dans l'orbe d'un autre astre, vers lequel il se sent plus attiré que par *affermir*.

— Alors *affirmer* n'est pas le latin **affirmare**, il n'est pas « emprunté du latin ».

== *Affirmer* n'est pas « emprunté du latin ». Il ne peut l'être, car sa latinisation en aurait fait nécessairement un « affermir » en même temps qu'un « affirmer ». A lui seul *affermir* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer* ; à lui seul *affirmer* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer*. *Affirmer* équivaut à un **affirmare** dépouillé d'« affermir », et cet **affirmare**-là n'est pas latin : il est français.

— Français ?

== Il est aussi français qu'*affermir*. « Affirmer », qui est un « **firmare** » employé au figuré seulement, est, en devenant *affirmer*, entré dans l'orbe de *confermer*, qui est employé au figuré seulement, qui, lui, est un **confirmare** latin dépouillé de « confermir », dépouillé de *confermir*, lequel n'a jamais existé en français. Et c'est l'état d'*affermer* dépouillé d'« affermir » qui l'a mis à la merci du sort de *confermer*.

— Mais **confirmare**, en latin, était employé aussi au sens propre, et en quoi le sort de *confermer* allait-il différer de celui d'*affermer* ?

== **Confirmare**, comme **affirmare**, avait le sens propre et le sens figuré ; mais, à la différence d'« **affirmare** », il n'a pas pénétré en français avec son sens propre, il n'y a que le sens figuré. Et c'est cette circonstance qui fait toute la puissance d'attraction de *confermer* vis-à-vis d'*affermer* qui, dépouillé du sens « affermir », outre qu'il a une affinité sémantique étroite avec *confermer*, est grammaticalement sur pied d'égalité avec *confermer*.

— Mais, *confermer* signifiant « confirmer », et *affermer* ne signifiant plus que « affirmer » sont exactement dans le même rapport avec *fermer*, devenu « clore avec un fer ». *Confermer* doit nécessairement être tout aussi récalcitrant qu'*affermer* à obéir à l'injonction qui lui vient de *fermer* « clore avec un fer ».

== Non ! *Confermer* était devenu *confirmer* alors que « affirmer » et même « affermir » étaient encore *affermer*. *Confirmer* est bien antérieur à *affirmer*.

— Alors *confirmer* a une autre origine qu'*affirmer* ?

== Certainement ! **Confirmare** n'a été usité, en français, qu'au figuré, ce qui le qualifie déjà comme un mot d'origine moins populaire qu'**affirmare**, qui a été usité au sens propre et au sens figuré. Il était notamment un terme courant dans la langue du droit et de

la religion, et cette langue s'exprimait autrefois aussi bien en latin qu'en français. On pourrait même dire que le *confirmer* d'un notaire était dans l'esprit de son client un *confermer*. *Fermer* II survenant, il disqualifie *confermer*, et c'est ainsi que triomphe *confirmer* sur *confermer*, sous la pression la plus légère qu'imprime *fermer* II, sans heurt aucun, sans le heurt que suppose un *affirmer* « affirmer » contraint à devenir directement un *affirmer* par l'intermédiaire d'un procédé savant, contraire à toute conception saine des opérations linguistiques, qui consisterait à dépecer **affirmare** — dépecé, selon nous, par la défection d'« affermir » — pour n'en prendre que ce dont on avait besoin.

— Alors vous admettez qu'*affermir*, tardant à se développer sémantiquement et à s'élever à la valeur d'« affirmer », à laquelle il était apte, s'est laissé prévenir par la naissance d'un *affirmer* venant d'un *confirmer* qui, déjà sous la forme *confermer*, lui était parent sémantiquement, et qui, après le détachement d'*affermir*, lui est encore plus intimement lié, tous deux étant uniquement employés au figuré ?

— *Affermer* restant « affirmer », alors qu'il était déjà devenu *affermir* « affermir », prouve qu'il est récalcitrant à une évolution d'*affermir* vers « affirmer ». Nous ne saurons jamais jusqu'à quel moment cet état d'hostilité envers « affermir » aurait duré, puisqu'*affirmer* « affirmer » échappe par une tangente à *affermir* très peu de temps après qu'*affermir* fut sorti d'*affirmer*. *Affermer*, pour devenir *affirmer*, n'avait, en quelque sorte, qu'à attendre le départ d'*affermir*, l'associé qui le tenait à l'écart de *confermer*, pour n'avoir plus qu'à entrer dans l'orbe de *confermer*. Sous la pression de *fermer* II, *confermer* = **confirmare** moins « confirmer », qu'il n'a jamais été, agit sur *affirmer* = **affirmare** moins « affermir », qu'il est devenu, pour lui faire emboîter le pas dans la seule voie d'émancipation phonétique possible qui s'ouvrait à lui-même.

Une comparaison de l'action de *fermer* II sur *clore* avec celle de *fermer* II sur *affirmer* « affirmer » va faire comprendre comment *affermir* n'a pu parvenir à « affirmer », malgré son aptitude à le devenir.

Le trajet qu'a à parcourir *fermer* II, de « clore une porte avec un fer » à « clore une discussion » — et que, nous le savons par *La faillite de l'étym. phon.*, il a franchi par étapes successives (*fermer* une porte >... la bouche, etc.) — paraît bien avoir été plus long que

celui qu'*affermir* aurait eu à parcourir pour arriver à « affirmer ». Cela n'est pas, de notre part, une appréciation purement théorique, cela est démontré — unilatéralement, puisque la distance qui sépare « affermir » d'« affirmer » échappe à notre appréciation — par l'existence encore actuelle de *clore* au figuré, par la nature de *clôturer*, formation plus habile que naturelle, forme bien lointaine de *clore* et témoignant d'un grand effort. Tout autre est la condition d'*affermir* vis-à-vis de « affirmer » : à peine est-il séparé d'*affermir* « affirmer » que celui-ci, libéré d'une association qui lui était une tutelle, trouve une voie toute ouverte pour lui, toute ouverte par un confrère, *confermer*, qui n'avait jamais été lié par une association semblable à celle dont il vient lui-même d'être défait. Cette heureuse rencontre permet à *affermir* « affirmer » d'obéir à l'injonction de *fermer* II d'avoir à se défaire de sa forme, et, en même temps, le dispense d'avoir à subir la contrainte que veut lui imposer *affermir*, et à laquelle il s'est montré récalcitrant lors d'une première tentative de *affermir*, c'est-à-dire au moment où celui-ci se détacha d'*affermir*. *Clore* n'avait pas de port à proximité où se réfugier — *clôturer* montre combien ce port, cherché et enfin trouvé, était lointain. *Affermer* en avait un tout proche, celui où *confermer* s'était réfugié. *Confirmer* émancipe *affermir* de la pente naturelle qui devait le faire aboutir à « affirmer ».

— Alors, il est né un *firmer* français qui est l'équivalent de **fir-mare** latin pris au figuré...

= et qui a créé un *infirmir* « infirmer », ou plutôt a réduit le latin **infirmare**, qui était employé au propre et au figuré, à ne plus être en français qu'un verbe employé au figuré, à être un composé de *firmer* français, dont la dérivation essentiellement verbale en *..ation*, *..atif*, etc. serait parallèle à celle de *confirmer* et d'*affirmer*.

— Comme d'*affermir* « affirmer » est né, par la forme *affermir*, un *fermir* français, qui, sémantiquement, est l'équivalent de **fir-mare** pris au sens propre ?

= Parfaitement !

II. — *Fermir* ET *firmer*

— Si *affermir* témoigne du procédé suivi par la langue pour rattacher à *ferme* le verbe *affermir* « affirmer », dénaturalisé par l'évolution sémantique de « rendre ferme » à « clore avec un fer »,

pourquoi *fermer* lui-même n'a-t-il pas subi la même métamorphose ? pourquoi n'est-il pas devenu *fermir* ? Il impose la métamorphose à *affermir* et ne la subit pas lui-même ? Nous entendons un écho de voix sans percevoir la voix elle-même ?

= Nous n'entendons pas la voix, parce que l'écho se produit si proche qu'elle se confond avec lui : *affermir*, né en même temps que devrait naître *fermir*, prédomine, et il supplante comme inutile *fermir*, *affermir* est sémantiquement *fermir* lui-même, comme *arrondir*, par exemple, supplante *rondir*, dont il est le synonyme. D'ailleurs, *fermir* a existé, mais d'une vie plus éphémère que *rondir*, d'une vie plus éphémère sans doute, parce que, à l'époque de sa naissance, qui est postérieure à celle de *rondir*, l'état de la langue, quant à la formation verbale, le favorisait.

En effet, le triomphe d'*arrondir* sur *rondir* (qui existait antérieurement à *affermir*) est probablement (G. *rondir*) contemporain de la naissance d'*affermir* ; donc la préférence donnée à *affermir* est naturelle : elle tient à un régime de formation verbale particulière à l'époque. La raison de cette préférence est d'ailleurs corroborée par la présence d'un *enfermir* ancien, né d'*enfermer* pour la même cause qu'*affermir* d'*affermir*, né d'*enfermer* pour la même cause que *fermir* de *fermer*, et qui est venu se ranger à *affermir*.

On signale l'existence actuelle de *rondir* dans les patois (G.), nous ne savons si ce *rondir* patois est le *rondir* ancien, ou s'il est une formation nouvelle faite sur *rond*. Mais la solution de cette question n'altère en rien la valeur de notre parallélisme ; car *fermir* a, lui aussi, existé, et, si l'on constatait son existence à l'heure actuelle, dans quelque parler populaire, voire personnel, il n'y aurait rien là qui nous étonnerait, vu que sa formation est actuellement encore en gestation dans notre esprit. Ce caractère de *fermir* en gestation dans notre esprit est bien celui qui convient le mieux à l'interprétation du fait que, si nous en croyons G., *fermir* appartient exclusivement au langage de Montaigne — G. donne 7 exemples de *fermir* « consolider », et ces 7 exemples sont tous tirés d'œuvres de Montaigne.

La présence de *fermir* dans Montaigne nous a obligé à ne pas nous contenter de répondre à la question pourquoi *fermir* n'est pas né : d'autres mots (*fixer*, *ficher*, *consolider*, etc., tous mots à étudier dans les rapports qu'ils ont pu avoir avec *fermer* II) ont dispensé *fermir* d'entrer en fonctions, et nous a obligé à considérer *fermir* comme

étant, sinon l'héritier unique, du moins un des héritiers certains de *fermer* I, détrôné, déshérité par *fermer* II.

La question qui se pose à propos de *fermir* et qui est justifiée par l'existence d'un *fermir*, ne se pose pas pour *firmer*, qui n'a jamais eu pour ascendant *fermer*, et qui l'aurait eu, s'il remontait, comme le veulent nos dictionnaires, à *fermer* I et non, comme nous le disons, à *confirmer* triomphant de *confermer* sous la pression de *fermer* II. Pour naître, ce *firmer* aurait dû « s'abstraire » d'*affirmer*, *confirmer*, *infirmier*, abstraction absolument inutile, si elle avait été possible, puisque *affirmer* et *confirmer* remplissent, mieux que lui, les fonctions qu'il eût pu remplir, même sans considérer que ce procédé d'abstraction eût été en flagrante opposition avec *affermer* faisant fonction de « *fermir* ».

Firmer reste un verbe fictif : les composés qui naissent, *con..af..in..*, ont une empreinte indélébile, et font des fonctions plus positives, plus précises que ne le ferait *firmer*, s'il pouvait s'abstraire d'eux.

Je vous *firme* est = je vous *affirme*, comme je *fermis* est = j'*affermais*.

III. — *Enfermer*

Pour la même raison que nous avons décomposé la sémantique d'*affermer* en trois sens principaux, nous décomposons celle d'*enfermer* également en trois sens :

- 1) en un *enfermer*, qui nous est resté et qui a gardé son sens primitif ;
- 2) en un *enfermer*, identique au précédent, et qui s'en est détaché pour la même raison, et s'est renaturalisé par la même voie qu'*affermer* (> *affermir*) ; il est devenu *enfermir* (G.), mot plus ou moins éphémère, semblablement à *fermir*. *Affermir* a suppléé sans inconvénient et *enfermir* et *fermir*.
- 3) en un *enfermer*, qui signifiait « tomber malade », et qui a disparu du français.

Nous n'avons à parler que du premier et du troisième, ayant tout dit ce que nous savons du deuxième, en tant qu'il intéresse notre sujet.

Tandis qu'*affermer*, seul représentant actuel de « **firmum** » dans

la famille de l'ancien *affermer*, est parvenu jusqu'à nous grâce à des circonstances conservatrices, qui le mettaient à l'abri de l'action de *fermer* II, *enfermer* I, délesté d'*enfermer* 2, c'est-à-dire de la part sémantique qui se rattachait à « *firmum* » et que *fermer* II lui interdit de représenter, obéit docilement, par glissement, et sans que sa forme en soit affectée, à la nouvelle étymologie que lui impose *fermer*.

« Un homme enfermé », qui était un homme « fixé en un lieu, mis en sûreté, détenu, etc. » devient dans notre esprit un homme « mis en un lieu clos, sous les verrous, sous clef, etc. », un homme « bouclé » — pour nous servir d'une expression marquant une image semblable à celle de *fermer* II.

« Enfermer une vérité » ou « renfermer une vérité »¹ n'est pas plus lointain d'« enfermer (mettre sous clef) un trésor » que « fermer les yeux » ne l'est de « fermer une porte ».

Nos dictionnaires de la langue moderne — L. distingue 9 sens ou emplois différents, D. G. en distingue 3 — ne renferment que des sens se rattachant à *enfermer* II à toutes les étapes de son déploiement figuré, ils n'en renferment aucun qui, de près ou de loin, se rattache à l'*enfermer* qu'*enfermir* a emporté et transmis à *affermir*.

Le troisième de nos *enfermer* était si malencontreux par son homonymie avec les autres que nos aïeux en ont été fort encombrés.

Sa famille actuelle se compose de : *infirmes*, *infirmité*, *infirmier* (« empruntés du latin » D. G.), *infirmérie* (« dérivé de *infirmier* » D. G.), et cette famille était, lorsque *fermer* II naquit de *fermer* I : *enferme*, *enfermeté*, *enfermier*, *enfermerie*, auxquels il faut ajouter le verbe *enfermer* « tomber malade, devenir infirme », qui s'est perdu.

Qu'allait devenir ce dernier, si toutefois son maintien était sémantiquement nécessaire, dans une langue épurée et dans un milieu lexical soumis à une révision complète ? Enfermer ? Impossible, car il n'a aucun rapport avec *fermer*, lequel a rompu avec « ferme » au sens propre ; d'autre part il ne pourrait être qu'un doublet inutile d'*affermer* ou de *confermer*, et sous quel jour apparaîtrait notamment l'adjectif « infirme » ? Alors : *infermir* ? Soit ! Mais sa famille ! Nous n'osons la lui constituer, tellement elle

1. Pas plus que de *raffermir* (à côté de *affermir*), nous ne parlerons de *renfermer* (à côté d'*enfermer*). Ces deux verbes sont trop intimement liés à la sémantique de *re* pour que nous puissions en parler utilement, en les traitant isolément.

serait monstrueuse, dérivée d'un verbe en *..ir*, ou simplement démantelée par son existence, et reproduisant d'intolérables homonymies, dont il importait précisément de se débarrasser.

Et c'est bien toute la famille que la langue veut reconstituer, sans en éparpiller les membres, dont — on va le voir tout à l'heure — le verbe ne contre-balançait pas l'importance, puisqu'il va être sacrifié. C'est la famille entière qu'il importait de déménager ; elle n'était pas débandée, allait se ressouder par les mêmes liens au delà de la ligne à franchir qui marquerait l'aire où elle pourrait vivre à l'abri d'immixtions de la part de congénères formels, et qui ne marque pas — bien au contraire — un arrêt dans la vitalité de l'un quelconque des membres de la famille.

Aux grands maux, les grands remèdes ! Il fallait la latiniser de pied en cap. Cette formule, inapplicable aux autres familles de composés de *fermer*, allait être applicable à la nôtre : elle consistait en un « bain de virage » renforcé, d'où sortent, latinisés de pied en cap, *infirmes*, *infirmité*, *infirmier*, *infirmérie* et... d'où ne sort pas *infirmes*.

S'il n'en sort pas, c'est qu'il avait déjà sa destination : il était, de par sa nature formelle, un composé de *firmer*, de notre *firmer* « **firmare** » pris au sens figuré, l'opposé de *confirmer*, d'où il est réellement sorti.

Enfermer « tomber malade » a-t-il trouvé, s'opposant à la création d'*infirmes* « tomber malade » une « place occupée », ou seulement une « place réservée » ? « Réservée » ou « occupée », peu nous importe, et nous ne chercherons pas à liquider cette question, de détail pour nous. Aussi bien n'aurions-nous pas confiance dans la solution qui résulterait des quelques textes que nous trouvons dans nos trois dictionnaires, et nous ne voudrions pas nous exposer à être la dupe de latinisations toutes personnelles et inopérantes sur la marche de la langue, trompeuses, telles qu'elles fourmillent dans les articles de G. consacrés aux composés de *fermer* (voir *note complémentaire*).

— Mais, cette latinisation de pied en cap est contradictoire à la valeur que vous attribuiez précédemment à *firmer*, valeur spéciale de « **firmare** » pris au figuré, puisque *infirmes*, *infirmité*, *infirmier*, *infirmérie* remontent tous à la valeur de « **firmum** » pris au sens propre, à la valeur de *ferme* français.

= Cela est indubitable ; mais il y avait cas de force majeure :

ou périr, ou se latiniser indûment, quitte à sacrifier *infirmier*. Les quatre membres de la famille latinisés, qui étaient et restent absolument distincts des dérivés de *firmer*, ont disposé d'*infirmier* en maîtres de leur sort. On considérera sans doute, comme nous, leur consentement à un sacrifice qui se présente dans de pareilles conditions, comme bien plus significatif que l'infraction qu'ils ont commise à l'emploi du radical *firm* tel que nous croyons l'avoir établi.

— Alors, le français a « emprunté du latin » un **infirmus**, pris au sens propre (*infirmé*), et il a « emprunté du latin », sinon un **infirmare** au sens figuré (*infirmier*), du moins un « **firmare** », pris au sens figuré (*in*)*firmer* < (*con*)*firmer*, (*af*)*firmer*). Le latin littéraire est donc un vestiaire où le français vient échanger les vêtements fripés de sa garde-robe ?

— C'est ce qu'il est très souvent. Les mots que le latin littéraire prête au français sont des poupées, auxquelles le français insuffle une vie conforme à ses besoins. Le latin littéraire, dans *infirmé*, *infirmier*, etc., et *infirmier*, *infirmation*, etc. se révèle dans toute la plénitude de sa puissance régénératrice des formes du français, en même temps que dans toute son élasticité sémantique, que le français exploite selon ses convenances.

— Et l'étymologie phonétique des mots « empruntés du latin »...

— vaut l'autre, vaut l'étymologie des mots « du latin ».

C'est à la lumière des faits signalés ici qu'il faut examiner une étymologie, contre laquelle s'élèvera et s'est déjà élevé un tollé unanime, celle qui fait remonter *préparer* à une fiction intermédiaire entre *pré* ..**are** et *prêt* ..**are**, fiction dont **praeparare** serait la personification, fiction sans laquelle **praeparare** serait resté confiné dans le *Thesaurus linguae latinae*.

IV. — DANS LE MIDI ¹.

L'étymologie nouvelle de *fermer* (*fermer* II) étant la cause directe de toutes les modifications que nous venons d'étudier, et *fermer* II étant la conséquence de la collision de « clouer » avec « clore » (je clos, nous clouons), les parlers du midi de la France ne doivent

1. Sources : Lévy, *Petit dict. prov.-fr.*, Heidelberg, 1909. — Mistral, *Dict. prov.-fr.*

présenter aucune de ces modifications, puisque « clouer » (*clavelar*) n'y a jamais été en collision avec « clore » (*claire*).

En effet, les parlers anciens, tels que nous les connaissons par le dictionnaire de Lévy, ne les présentent pas, et nous voyons, notamment, que *confermar* signifie aussi « conférer le sacrement de la confirmation », ce qui prouve que l'origine du triomphe de *confirmer* sur *confermar*, au nord de la Loire, ne peut être attribué, contrairement à notre explication, à la prépondérance d'un emploi plus particulièrement savant ou latin, sur un emploi plus populaire (*confirmer* le baptême influençant *confermar* une donation, p. ex.). Conclure autrement que nous le faisons serait établir une coïncidence géographique de deux faits d'ordre totalement différent.

Si, pour l'époque actuelle, le dictionnaire de Mistral nous offre de nombreuses traces de ces modifications, c'est qu'il s'agit de mots calqués sur le français, et témoignant en langue d'oc d'une raison d'être et d'une manœuvre qui n'ont existé qu'en langue d'oui. Ces mots révèlent, avec *fermer* « clore », qui parsème déjà tout le Midi, où il n'est pas moins étranger qu'eux, l'état de dépendance inerte, incapable de réaction raisonnée, où se trouve actuellement le Midi (tel que Mistral nous en présente la langue) vis-à-vis de la langue littéraire de la France.

Un examen attentif de l'état de *fermer* dans les parlers actuels va nous permettre d'établir, avec une complète assurance, que les deux familles *fermir* et *firmer* que l'on y trouve, y sont d'origine française, et que, dans ses composés, le *fermar* provençal avait une valeur sémantique absolument identique à celle de *fermir* et *firmer*, autrement dit, que les composés provençaux se présentaient sémantiquement sous le même jour que, au début du xvi^e s., les composés au nord de la Loire.

Confirmare « confirmer » doit être, dans le Midi, *counferma*. Cette forme régulière n'est plus représentée, dans Mistral, que par le gascon *courrema*, que vous trouverez à l'article *counferma*, et venant après *counfirma*, qui est la forme provençalisée du français *confirmer*. Nous trouvons — à tout seigneur, tout honneur ! — le même ordre de succession dans les articles suivants :

afirma, *afirma* (l.), *aferma* (d.) « affirmer » ;
infierme, *enfierme* (rh.), *infirme*, etc. « infirme »¹,

1. On voit que, selon Mistral, toute trace du traitement populaire d'**infirmus**

et nous faisons grâce au lecteur de tous les dérivés, qui sont à l'avenant. Notons cependant que *inferma* (*infirmā*, *enferma*, *enferma*) « infirmer » manque dans Mistral, ainsi que sa famille qui aurait pu le suivre à la queue leu leu. Il est évident que le Félibrige doit incorporer *inferma* et sa famille, facile à imaginer, dans le « Tresor dou Felibrige », si celui-ci doit faire concurrence, dans le Midi, au dictionnaire de l'Académie.

Or, ces mots à radical *fierm* sont, on le voit, nos mots français à radical *firm*, lequel, nous le répétons, n'a aucune raison d'être en provençal. Et jamais, quand il a plu au français de n'avoir pas le radical *firm*, on n'a en provençal félibréen le radical *fierm*.

Ainsi, « affermir » et « affermer-louer » y sont *aferma*, « fermer » y est *ferma* (français), aucun des emprunts de « *fermir* » français n'a le radical *fierm*¹.

Que sont donc ces formes *counfierma*, *aferma*, *infiirme* par rapport à *counfirma*, *afirma*, *infiirme* et *counferma*, *aferma* (*inferme*) ?

Ce sont des formes « binaires », ou gémées », ou « androgynes », bref des pièces dignes de figurer dans le musée Dupuytren de la langue. Ce sont des formes qui comprennent, agglomérées en un seul mot, deux formes concurrentes, des formes neutres qui

« infirme » a disparu du provençal moderne, alors que l'ancien en avait toute la famille aussi développée qu'en ancien français (*enfermar* inclus, en lequel culmine — avec *enfermetat* « infirmité », homonyme de « manque de fermeté, de sûreté » — l'inopportunité d'une rencontre de l'idée « infirme » avec celle de « information »).

L'absence dans Mistral d'un héritier populaire de *enfermar* « tomber malade » suppose nécessairement le même problème que celui qui s'est présenté en français.

L'espace nous manque pour en développer les termes et la solution. Nous résumons notre solution ainsi : Le français a pu sauver tout le patrimoine sémantique d'« infirme », empêtré dans *enfermer*, homonyme à délester, et, en même temps, donner accès à celui de « infirmer », à la seule condition de renoncer à *infirmier* « tomber malade ». Le provençal moderne, selon Mistral, a dû abandonner, bilatéralement, et *enfermar* « tomber malade » et *enfermar* « infirmer », qu'avait, tous deux, l'ancien provençal, par manque de contact avec le latin littéraire (comme l'étaient, à cette époque, les parlers du nord de la France), ou — si l'on veut admettre un contact — par inhabileté à l'exploiter, sans tomber dans des homonymies intolérables.

1. Inutile de dire que Lévy n'a ni *afermir*, ni *rafermir*, ni, à plus forte raison, *renfermir*, formes dont Mistral a les formes modernes. Cependant Lévy a *fermir*, *fremir*, le mot de Montaigne, et ce mot pourrait donner lieu à d'intéressantes déductions, que, vu notre ignorance de la langue de Montaigne et de la localisation de *fermir* prov., nous ne pouvons aborder.

donnent satisfaction à l'une et à l'autre des formes concurrentes, des formes symbolisant l'essence même des patois actuels, qu'ils soient du Midi, qu'ils soient du Nord. Nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître l'un de ces mots dans notre travail sur les noms de l'abeille : *urlo* « **olla** latin » est géographiquement intermédiaire entre *uro* et *ulo* « marmite », qui sont des produits phonétiques réguliers.

Counfierma est à *counfirma* et à *counferma* ce que les frères siamois étaient l'un à l'autre : pas plus qu'il n'était possible d'admettre entre les deux frères siamois une tierce personnalité, il n'est possible d'établir un intermédiaire entre *counfierma* et *counfirma*, entre *counfierma* et *counferma*. *Counfierma* est aux deux autres formes ce que XI est à XI et à 11. *Counfierma* « confirmer » ne peut reposer que sur une équivalence sémantique complète de *counfirma* provençalisé et de *counferma* provençal, et témoigne que *counferma* n'avait rien en lui qui le distinguât de *counfirma*.

Et s'il était quelqu'un qui s'inscrivît en faux contre cette assertion que nous considérons comme une vérité mathématiquement démontrée, il aurait à expliquer comment il se fait que des mots provençaux, totalement étrangers au radical *ferm* de *fermer*, ou à une distance sémantique telle qu'aucune étymologie populaire n'ait pu en apercevoir le lien avec ce radical, subissent également l'humiliation de la bâtarde, alors que le français oppose à leur radical son radical *firm*.

Tel est, par exemple, *fermamen* « firmament » qui devient *fiermamen* (chef de file de l'article), alors que le français dit firmament (*fermamen* « fermement » ne devient pas *fiermamen*, naturellement) ; tel est *Fermin* « Firmin » qui devient *Fiermin* (en seconde ligne, malgré que cette forme soit « rhodanienne »), alors que le français dit Firmin. Tandis que *fermer* « fermer », *affermer* « louer », *affermir* « affermir », etc. ne subissent pas l'humiliation de cette bâtarde !

Il faut savoir à fond le français pour savoir parler la langue de Mistral.

Counfierma, de par sa forme, ne désigne pas plus un autre *counfirma*, ni un autre *counferma*, que *urlo*, de par sa forme, ne désigne un pot d'autre nature que *ulo*, ni *uro* ¹.

1. Voir notre article *La phon. artificielle* dans la *Revue de phil. fr. et de litt.*, 1920, article postérieur à celui-ci.

V. — NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Nous ne nous dissimulons pas que toutes nos interprétations puissent être infirmées par quelque attestation contradictoire, puisée dans les mêmes dictionnaires que ceux que nous avons consultés ; mais est-il téméraire d'affirmer qu'une foi aveugle dans la valeur des textes, quels qu'ils soient, est mal fondée, mal fondée surtout, lorsque, comme ici, il s'agit de mots à sens très divers, s'enchevêtrant les uns dans les autres, se bousculant, et causant à ceux qui en faisaient usage de continuelles hésitations, qui avaient pour résultat des tentatives, infiniment variées, faites pour échapper à un imbroglio inextricable ?

Ce serait folie de vouloir accorder aveuglément à toutes les attestations qui se trouvent dans le dictionnaire de Godefroy une confiance égale ; ce serait s'interdire ainsi tout espoir de débrouiller l'histoire d'un mot, quelque peu embrouillée.

En cherchant, par le moyen critique que nous offre le langage actuel — seule arme que nous ayons à notre disposition pour distinguer les formes normales de celles qui sont individuelles, ou fautives, ou en marge de la voie rectiligne suivie par la langue —, à discerner ce qui a vraiment appartenu à la langue courante de toutes les scories, qui obstruent toute investigation raisonnée, nous n'inaugurons nullement une méthode protestataire. Nous ne faisons que suivre les traces des lexicographes de L. et de D. G. Et si nous nous rangeons à leurs conclusions d'ordre chronologique dans la question qui nous occupe ici, alors qu'eux cependant n'avaient pas à faire une sélection basée sur la distinction des deux *fermer*, distinction qu'ils n'ont pas établie, nous serons assuré qu'il n'y a eu, de notre part, aucune démarche résultant d'une idée préconçue, assuré aussi qu'ils ne se sont pas trompés, puisque les termes de leur problème sont aussi ceux du nôtre.

Si Littré assigne au ^{xvii}e s. la naissance d'*affirmer* « affirmer », il sait, d'autre part, et fait savoir qu'*affirmement* « affirmation » est attesté au ^{xiii}e s. Il n'en tire pas la conclusion qu'*affirmer* « affirmer » a existé à cette époque dans la langue courante, quoique l'auteur d'*affirmement* puisse être un créateur d'*affirmer*. D'où nous aurions pu conclure qu'*affirmer* « affirmer » existait avant *affermir*

« affermir »¹, et que cet *affirmer* a empêché *affermir*, en en limitant la portée, de se déployer jusqu'à « affirmer ». Solution bien plus aisée que celle que nous avons dû admettre, et qui, si on en renversait les termes, — renversement qui est une réalité, mais une réalité qui a réclamé une solution d'une autre espèce — est contre nature, car une limitation d'*affermir* « affirmer » par *affirmer* « affirmer », qui supposerait, d'ailleurs, une existence éphémère de *affermir* « affirmer » non attestée, est plus qu'une invraisemblance.

Si l'auteur de l'article *affirmer* « affirmer » du D. G. assigne, comme L., à la même époque, au xvii^e s., la naissance d'*affirmer* il sait, d'autre part, et fait savoir que, bien avant le xvii^e s., au xiv^e s., on trouve *affirmacion*, et au xiii^e *affirmatif*. Ces mots des xiii^e et xiv^e s., qui impliquent l'existence latente d'*affirmer* n'infirmant pas son jugement sur la date de l'apparition d'*affirmer* dans la langue courante ; en effet, ces deux mots sont accolés à *negacion* et *negatif*, sont des termes techniques délatinisés, qui ne projettent aucun reflet sur la langue courante.

Le système suivi dans ce dictionnaire, système d'après lequel figure seule la *première* apparition d'un mot, est donc susceptible d'induire en erreur. Mais il implique aussi la possibilité d'erreurs plus graves.

Selon le D. G., *affirmation* est un mot « emprunté du latin ». Cela est absolument certain par l'exemple donné de sa première apparition. Faisant abstraction de la forme *affirmation* du xii^e s., forme dont le radical porte la bonne marque de l'époque, et qui répond sans doute à une forme *affermement*, plus usuelle, mais impliquant une équivoque que l'auteur évitait en employant sa forme exceptionnelle et créée d'après le latin, nous nous en tenons à la première apparition d'*affirmation* en sa forme actuelle. « *Affirmacion et negacion* » (xiv^e s.) témoigne évidemment de l'étymologie latine **affirmatio**, comme, antérieurement (xiii^e s.) *affirmatif* témoigne de **affirmativus** (« la preuve chiet sur la parole affirmative et non pas sur la négative »). Ces formes pourraient être bien antérieures, qu'elles ne seraient pas davantage des anachronismes linguistiques. Mais, le D. G. n'entend pas donner l'étymologie de l'ancien français *affirmation* représenté par l'emploi qu'en ont fait

1. Littré voulait faire remonter *affermir* à une date plus reculée que celle des textes qu'il cite.

des auteurs isolés, il entend donner l'étymologie de notre moderne *affirmation*, et son étymologie est alors inexacte, selon nous, puisque celui-ci repose sur une dérivation de *firmer*, né de *confirmer*, sur une dérivation d'*affirmer* qui, selon le D. G. lui-même, ne date que du xviii^e s.

Donc, *affirmation*, tel que le D. G. nous présente ce mot, a deux étymologies : 1) il est le latin **affirmatio**, 2) il est un dérivé de *firmer*, né de *confermer*. Il en a, d'ailleurs, en ancien français une troisième. Cet *affirmation*-là n'est pas plus un ancêtre de notre moderne que ne l'est le premier du D. G. Il est encore plus éphémère, si possible, et plus anormal : il a été formé (une fois selon G.) sur le français *affermer* « louer » et, par conséquent, a signifié « fermage, affermage ». C'est une fantaisie étymologique d'autant plus excusable qu'elle repose sur une vérité relative. Nous serions étonné que des dépouillements postérieurs à ceux qui ont été faits pour nos trois dictionnaires, n'en révélassent pas une quatrième : *affirmation* « affermisement », qui pourrait, d'ailleurs, se cacher dans certains emplois de *affirmation* « affirmation » — songeons combien la tentation d'une nouvelle confusion d'*affirmer* avec *affermir* nous est proche par l'acception que nous donnons à *s'affirmer* (D. G.).

Les mêmes faits, susceptibles de fausses interprétations, se présentent dans toutes les familles de l'ancien radical *ferm*. Telle la famille d'*infirmier* (D. G.), tel *confermer* (G., 1 ou 2 ex.), en flagrante contradiction avec l'article *confermement* et qui, si on lui donnait une valeur documentaire égale à mille autres *confermer*, non représentés dans G., nous ferait entrevoir dans la langue actuelle *confermir* « confirmer », *affermir* « affirmer », *infirmir* « infirmer », sinon « tomber malade ». Le *confermer*, dont la valeur sémantique est seule agissante dans l'histoire du mot, est écarté de ce dictionnaire, sous le prétexte qu'il n'est qu'une variante phonétique de *confirmer* et en a le sens actuel. C'est au hasard, qui a voulu que *confermement* n'eût pas de successeur formel dans la langue actuelle, que nous devons à ce dictionnaire quelques renseignements sur *confermer* « confirmer ».



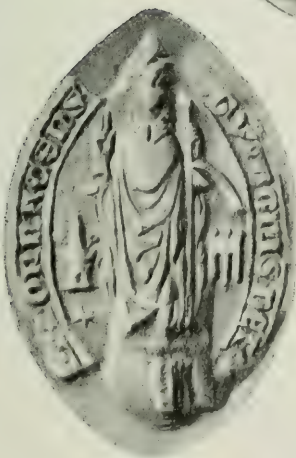
1



5



3



2



4

1. Contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, 1271. —
 2. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de Tournai, 1319. — 3. Sceau d'Elie
 Guy, évêque d'Autun, 1309. — 4. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de
 Cambrai, 1330. — 5. Sceau de Charles de Poitiers, évêque de Langres, 1433.

ARMOIRIES COMBINÉES

D'ÉVÊQUES ET D'ÉVÊCHÉS FRANÇAIS

C'est un fait bien connu que certains évêchés français ont eu des armoiries. La signification de ces emblèmes est généralement assez claire. Mais les circonstances dans lesquelles ils ont été adoptés n'ont pas été déterminées jusqu'ici. L'époque où ils ont commencé à apparaître est restée incertaine.

Quelques-unes de ces armoiries sont fort anciennes : elles décorent des monuments contemporains des premiers sceaux ecclésiastiques où nous constatons la présence des armoiries de famille ¹. Sur des monnaies de Guillaume de Joinville, évêque de Langres (1209-1219), on voit le sautoir et les fleurs de lis ² qui ont constitué le blason du siège épiscopal de Langres (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, au sautoir de gueules brochant sur le tout*). Un écu aux armes de l'évêché de Beauvais (*d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même*) décore les contre-sceaux des évêques de Beauvais, Miles de Nanteuil, en 1222 ³, Robert de Cressonsart, en 1240 ⁴, Guillaume de Gretz, en 1261 ⁵. Les deux crosses sur fond fleurdelisé de l'évêché

1. M. Prinet, *Les armoiries familiales dans la décoration des sceaux des évêques français, au XIII^e siècle*, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1916, 2^e livraison, p. 110-117.

2. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, t. III, p. 223, pl. CXXXV, fig. 14-16.

On a cité comme le plus ancien monument armorié du blason de l'évêché de Langres, la tombe de l'évêque Josserand de Brancion (1110-1126), qui se trouvait autrefois en l'église Saint-Etienne de Dijon (Daguin, *Les évêques de Langres*, p. 59). Ce monument avait été, selon toute apparence, érigé à une époque bien postérieure au décès du prélat.

3. Collection des Archives nationales, n^o 6512.

4. *Ibid.*, n^o 6514. Le village d'où cet évêque tirait son nom, est aujourd'hui appelé Cressonsacq.

5. Sceaux de la Picardie, aux Archives nationales, n^o 1083.

de Noyon (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, à deux crosses adossées du même brochant sur le tout*) figurent dans le champ du contre-sceau de l'évêque Vermond de la Boissière, en 1259¹ et 1271²; elles sont inscrites dans un écu sur les contre-sceaux de ses successeurs, Simon de Nesle, en 1279³, et Florent de la Boissière, en 1315⁴. Le contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, présente, en 1271, une croix cantonnée de quatre fleurs de lis (fig. 1)⁵. Le siège archiépiscopal de Reims portait *d'azur à la croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lis d'or*.

*
* *

Dès le début du xiv^e siècle, certains évêques ont fait représenter, à la fois, sur la face principale de leurs sceaux, et les armes de leur siège et celles de leur famille. Sur le sceau de Guy d'Auvergne (ou de Boulogne), évêque de Tournai, en 1319 (fig. 2), les emblèmes héraldiques sont gravés sur le champ même, de chaque côté de l'effigie du prélat : une tour d'où sortent deux crosses, d'une part (évêché de Tournai⁶), un gonfanon, d'autre part (Auvergne⁷). Mais, en 1309, le sceau d'Élie Guy, évêque d'Autun (fig. 3), porte déjà deux écus, l'un aux armes de la famille Guy de Brillac (trois fleurs de lis), l'autre aux armes du siège épiscopal (une crosse et une épée⁸). De même les écus héraldiques de l'évêché d'Autun et de chaque prélat se voient à droite et à gauche de l'effigie des successeurs d'Élie Guy : Renaud Maubernard (1360) et Geoffroy David (1365⁹).

1. Collect. des Arch. nat., n° 6748.

2. Sceaux de la Picardie, n° 1102.

3. A. de Marsy, *Sceaux des évêques de Noyon*, dans les *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Noyon*, 1867, p. 314.

4. *Ibid.*, p. 325.

5. Collect. des Arch. nat., n° 6348.

6. M. J. Grellet (*Archives héraldiques et sigillographiques*, 1912, p. 202) a cru, bien à tort, que, seuls parmi les évêchés français, les évêchés-pairies avaient des armes.

7. Sceaux de la Flandre, aux Archives nationales, n° 5954.

8. Sceaux de la Bourgogne, n° 910.

9. *Ibid.*, nos 912, 913. H. de Fontenay, *Essai sur les sceaux et les armoiries des évêques d'Autun*, p. 8. Sur le sceau de l'évêque d'Autun Jean d'Arcy (1329), figurent deux écus, l'un, qui portait probablement les armes de l'évêché, est maintenant fruste ; l'autre semble coupé ou chargé d'un chef (Sceaux de la Bourgogne, n° 911). Cf. Daguin, *ouvr. cité*, p. 132.

Un usage identique était pratiqué à Sens, comme on le constate en examinant les sceaux des archevêques Philippe de Marigny (1314)¹, Guillaume de Melun (1320)² et Philippe de Melun (1337)³. On trouve de même l'écu de la famille de l'évêque et celui du siège épiscopal, formant pendants, sur les sceaux de Jean de Marigny, évêque de Beauvais (1323)⁴, de Simon de Gonsans, évêque d'Amiens (1324)⁵, de Robert de Choigny (1324), Jean Pasté (1328) et Guillaume Amic (1344), évêques de Chartres⁶, de Guillaume de Trie, archevêque de Reims (1326)⁷, de Pierre Barrière, évêque de Senlis (1328)⁸, d'André Ghini (1339) et Jean des Prés (1348), évêques de Tournai⁹, et de Fouques de Chanac, évêque de Paris (1345)¹⁰. Les évêques de Langres, Guillaume de Durfort, en 1317, Pierre de Rochefort, en 1326, et Jean de Chalon, en 1331¹¹, réunissent trois écus sur la face principale de leurs grands sceaux : celui de Langres, celui de leur famille paternelle et un autre qui doit être un blason d'alliance. Leurs successeurs, Jean des Prés, en 1341, et Guillaume de Poitiers, en 1346¹², n'ont que deux écus : l'un aux armes du siège épiscopal, l'autre aux armes de leur famille.

Ce mode de réunion de deux blasons sur les sceaux épiscopaux a été employé très fréquemment dans la seconde moitié du xiv^e siècle et au xv^e ; on le constate encore au commencement du xvi^e¹³.

1. Collect. des Arch. nat., n° 6398.

2. *Ibid.*, n° 6399.

3. *Ibid.*, n° 6401.

4. *Ibid.*, n° 6516.

5. Sceaux de la Picardie, n° 1071. Sur la face principale du sceau, en partie détruite, on ne voit plus qu'un écu ; au contre-sceau, les deux blasons sont encore visibles. — Demay, dans son *Inventaire* des sceaux de la Picardie, a nommé, par erreur, cet évêque Simon de « Goucans ».

6. Collect. des Arch. nat., nos 6573-6575.

7. Labande, *Trésor des chartes du comté de Rethel*, Sceaux, p. 6, pl. II, fig. 8. Cet auteur a pris la croix de Reims pour une fasce.

8. Collect. des Arch. nat., n° 6863.

9. Sceaux de la Flandre, nos 5956, 5957.

10. Collect. des Arch. nat., n° 6797.

11. Daguin, *ouvr. cité*, p. 121, 124, 126.

12. *Ibid.*, p. 128, 135.

13. Sceau du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, en 1505 (Collect. des Arch. nat., n° 6217). Sceau du vicariat général de François de Hallwin, évêque d'Amiens, en 1514 (*ibid.*, n° 7068).

D'ailleurs, les armes des évêques et celles de leur évêché se trouvent juxtaposées sur d'autres monuments que les sceaux, ainsi sur les tombeaux, où, souvent, les unes et les autres sont figurées plusieurs fois ¹.

*
* *

L'usage s'est introduit, au ^{xiv}^e siècle, semble-t-il, de réunir dans un seul écu les deux blasons dont l'évêque pouvait faire usage : celui de son siège et celui de sa famille.

Quelquefois l'écu est parti. L'une des sections porte les armes du siège, l'autre celles de la famille. Il en est ainsi sur le sceau du vicariat de Guy d'Auvergne, évêque de Cambrai, en 1330 (fig. 4 ²), sur le sceau de la régale d'Antoine de Chalon, évêque d'Autun et administrateur de l'archevêché de Lyon, en 1489 ³. L'*Armorial général*, rédigé en vertu de l'édit de novembre 1696, donne encore sous cette forme les armes de l'évêché de Laon ⁴.

Ailleurs, nous trouvons l'écu du siège brochant sur les armes de la famille. Les exemples français que j'ai relevés de ce procédé de combinaison, sont très rares et peu anciens ⁵. Je puis citer ceux que fournissent le sceau de l'évêque de Tournai, Pierre Pintaffour, en 1576 ⁶, et plusieurs sceaux d'archevêques de Cambrai, au ^{xviii}^e siècle ⁷.

Le mode de combinaison le plus fréquemment employé, en France, consiste à écarteler les armes propres de l'évêque de celles de l'évêché. Le plus souvent le blason du siège occupe la première place ; mais l'ordre des quartiers est parfois inverse.

Les plus anciens monuments de date certaine où j'ai pu constater la présence d'armoiries épiscopales ainsi formées, sont les petits sceaux de Guillaume de Melun, archevêque de Sens, apposés à des

1. Par exemple, sur les tombeaux de Guillaume de Brosse, archevêque de Sens, mort en 1333, et de Hugues de Pommard, évêque de Langres, mort en 1345 (Bibl. nat., manuscrits latins 17035, fol. 169 ; 17046, fol. 137).

2. Sceaux de la Flandre, n° 6006.

3. Sceaux de la Bourgogne, n° 1161 (parti Autun et Chalon).

4. Bibl. nat., ms. français 32225, p. 441 (armes de la maison de Clermont et du siège de Laon). Demarsy, *Armorial des évêques de Laon*, p. 8.

5. Cet usage était, au contraire, fréquent et très ancien en Allemagne.

6. Sceaux de la Flandre, n° 5961.

7. *Ibid.*, nos 5880-5882. Collect. des Arch. nat., n° 6314.

chartes de 1356, 1361 et 1366 ¹. Celui qui date de 1361 mérite une attention particulière, en ce qu'il est décoré à la façon du sceau d'un chevalier. L'écu y est penché, supporté par deux lions et timbré d'un heaume cîmé d'une tête de bœuf. Notons que ce Guillaume, tout archevêque qu'il fût, était, en dépit des règles ecclésiastiques, un homme de guerre : il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers ². Il avait donné à la cathédrale de Paris une image de la Vierge que l'on avait fixée à la muraille, derrière le maître-autel, et auprès de laquelle on avait sculpté les armes du donateur, écartelées de Melun et de l'archevêché de Sens ³. Sans doute, c'était lui, ou son prédécesseur Philippe de Melun, qui avait fait don à la cathédrale Saint-Étienne de Sens, d'une tapisserie représentant la vie du premier martyr ; les bordures étaient décorées d'armoiries écartelées aux 1^{er} et 4^e de Melun, à la croix archiépiscopale sur le tout, aux 2^e et 3^e de l'archevêché de Sens, timbrées d'un heaume cîmé d'une tête de bœuf, et supportées par deux oiseaux tenant chacun une bannière aux armes de Melun et à la croix archiépiscopale sur le tout ⁴.

Le sceau de la châtellenie de Bray-sur-Seine, apposé, en 1440, au nom de Louis de Melun, archevêque de Sens, porte les blasons de Sens et de Melun écartelés ⁵.

Sur la tombe de laiton d'Étienne Poncher, archevêque de Sens, mort en 1525, figuraient cinq écus héraldiques. Quatre portaient les armoiries des Poncher ; le cinquième, placé aux pieds de l'effigie du prélat, était écartelé de Sens et de Poncher ⁶.

On voyait autrefois, dans le chœur de l'église des Dominicains de

1. Collect. des Arch. nat., n° 6403. Sceaux de la collection Clairambault, aux Arch. nat., nos 8564, 8565.

2. Continuateur de Guillaume de Nangis (*Chronique latine* de Guillaume de Nangis, édit. Géraud, t. II, p. 241). — Le 25 juin 1356, fut passée, à Mantes, la revue de sa compagnie à la tête de laquelle l'archevêque se trouvait en personne, monté sur un cheval roux (Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 201).

3. *Ibid.*, fol. 259.

4. *Ibid.*, fol. 142 v°. — Certains prélats, pourvus d'importants domaines féodaux, — entre autres les évêques-comtes de Cahors et de Dol, — ont aussi timbré leur écu d'un heaume, à la manière des seigneurs laïques.

5. Bibl. nat., Pièces originales 894, p. 450. M. J. Roman (*Inventaire des sceaux des Pièces originales*, t. I, p. 243) a décrit ce contre-sceau d'une façon incomplète, comme s'il ne portait qu'un seul blason.

6. Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 385.

la rue Saint-Jacques, à Paris, une tombe de laiton qui marquait l'emplacement de la sépulture du Dauphin Humbert, archevêque de Reims et patriarche d'Alexandrie, décédé le 22 mai 1355. Elle était décorée de deux écus timbrés d'un chapeau et accolés d'une croix ; l'un offrait les armes des Dauphins de Viennois, l'autre était écartelé du blason de l'archevêché de Reims et de celui des Dauphins ¹.

L'écu de Renaud de Chartres, archevêque de Reims, sur ses sceaux de 1418, 1420 et 1432, est écartelé aux 1^{er} et 4^e, de l'archevêché de Reims, aux 2^e et 3^e, contre-écartelé de Chartres et de Nesle ². Les archevêques Jacques Jouvenel des Ursins, en 1446 et 1447 ³, Guillaume Briçonnet, en 1504 ⁴, Robert de Lénoncourt, en 1523 ⁵, Charles de Guise, en 1549 ⁶, portent sur leurs sceaux les armes écartelées de leur siège archiépiscopal et de leur maison. Sur les célèbres tapisseries de la Vie de la Vierge, appartenant à la cathédrale de Reims, se trouvent, figurées de la même façon, les armoiries de Robert de Lénoncourt, qui fit faire ces tentures en 1530 ⁷.

Le héraut Gelre a peint, dans son *Wapenboek*, les armes de l'évêque de Beauvais ⁸. C'est un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même, aux 2^e et 3^e, d'azur à trois têtes de léopard d'or lampassées de gueules. Deux des quartiers reproduisent le blason de l'évêché ; les deux autres, le blason des Dormans. L'évêque était Jean de Dormans, qui occupa le siège de Beauvais de 1359 à 1368 ⁹. Sur son tombeau, placé à la cathédrale de Beauvais, l'évêque Pierre de Savoisy, mort en 1412, était figuré vêtu d'une chape à orfrois dont le décor héraldique était

1. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 65. — Ce monument a été probablement exécuté plusieurs années après la mort du prélat.

2. Sceaux de la Champagne, aux Arch. nat., n° provisoire 29. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 87, 89. — Renaud de Chartres était fils d'Hector de Chartres et de Blanche de Nesle.

3. J. Roman, *Inventaire des sceaux des Pièces originales*, n° 6056. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 95.

4. *Ibid.*, fol. 115.

5. *Ibid.*, fol. 119.

6. Sceau de vicariat (Sceaux de la Champagne, cote provisoire M. 77).

7. Loriquet, *Tapisseries de la cathédrale de Reims*, p. 59 et s.

8. Edit. V. Bouton, t. III**, pl. XLIII et p. 279-283.

9. Ce pourrait être aussi Miles de Dormans qui occupa le siège épiscopal de Beauvais de 1375 à 1387. Mais la date que l'on assigne à la rédaction de l'armorial de Gelre : 1334-1372, nous porte à croire qu'il s'agit de Jean.

formé du blason de Beauvais, de celui de Savoisy, et d'un écartelé de Savoisy et de Beauvais ¹.

Un missel, conservé à la Bibliothèque Mazarine ², est orné de trois écus juxtaposés. Celui de dextre, accolé d'une crosse, porte les armes de l'évêché de Paris (*d'azur semé de fleurs de lis d'or*) ; celui de senestre est aux armes de la maison d'Orgemont (*d'azur à trois épis d'orge rangés d'or*) ; celui qui occupe la place centrale est écartelé des deux blasons précédents. Ce triple emblème forme la marque de propriété de Pierre d'Orgemont, évêque de Paris (1384-1409). Le sceau du vicariat de l'évêque de Paris, Gérard de Montaigu, présente, en 1412, un écu écartelé : aux 1^{er} et 4^e, d'un semé de fleurs de lis (Paris) ; aux 2^e et 3^e, d'une croix cantonnée de quatre aiglettes (Montaigu) ³. Sur le sceau de Denis du Moulin (ou de Moulins), évêque de Paris, en 1445, l'écu est écartelé des armes du siège et de celles de l'évêque ⁴. Les mêmes blasons, combinés de la même manière, décoraient la tombe de ce prélat, mort en 1447 et inhumé dans sa cathédrale ⁵. Ils ornaient encore les orfrois de la chape de Denis du Moulin sur la statue qui lui avait été érigée à Notre-Dame de Paris ⁶. Deux pièces de tapisserie du commencement du xvi^e siècle, dont la reproduction nous a été conservée par Gaignières, portaient un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, *d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la crosse brochant sur le tout* ; aux 2^e et 3^e, *d'or au chevron de gueules chargé d'une tête de maure de sable liée d'argent, et accompagné de trois coquilles de sable* ⁷. Il faut y voir les armes de l'évêché de Paris ⁸ jointes à celles de la famille Poncher et en conclure que ces tentures ont été exécutées pour l'un des deux Poncher qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Paris : Étienne (1503-1519) ou François (1519-1532).

Le sceau de l'évêque de Laon, Pierre Aycelin de Montaigu, est

1. Bibl. nat., ms. latin 17031, fol. 175.

2. Ms. 407 (736), fol. 1.

3. Collect. des Arch. nat., n° 7069. — Douët d'Arcq, en décrivant ce sceau, a pris les aiglettes pour des trèfles.

4. *Ibid.*, n° 6279.

5. Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Pe 11 a, fol. 195.

6. Bibl. nat., ms. latin 17040, fol. 241.

7. Cab. des Estampes, Pc 18, fol. 77, 78, Ad 10.

8. H. Bouchot (*Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières*, t. I, p. 193) les a prises pour celles de l'archevêché de Sens.

armorié, en 1378, d'un écu écartelé de Laon et d'Aycelin ¹ ; ceux de Jean de Roucy, son successeur, portent, en 1386 et 1407, le blason de l'évêché écartelé de Roucy ².

Sur le tombeau de l'illustre cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, mort en 1400, étaient représentées séparément les armes de l'évêché-comté de Cambrai et celles du défunt ; les unes et les autres s'y trouvaient, en outre, réunies dans un même écu écartelé, timbré du chapeau cardinalice ³. Le blason de Cambrai et celui de Bourgogne, brisé d'un filet en barre, étaient écartelés sur la pierre tombale de l'évêque de Cambrai, Jean de Bourgogne, mort en 1479 ⁴ ; ils sont encore combinés de semblable façon sur un manuscrit qui a appartenu à ce prélat ⁵. Les sceaux des évêques de Cambrai, Henri de Berghes, en 1480 et 1489, Robert de Croy, en 1529, Maximilien de Berghes, en 1579 et 1580 ⁶, et le tombeau de ce dernier ⁷ sont armoriés d'écus écartelés de la même manière.

Le tombeau de Philippe du Moulin (ou de Moulins), évêque de Noyon, inhumé en 1409 dans l'église des Célestins de Paris, était orné de six écus : deux aux armes de l'évêché de Noyon, deux à celles de l'évêque, les deux autres écartelés de Noyon et du Moulin ; sur le parement de l'aube du défunt, étaient reproduites les mêmes armoiries écartelées ⁸.

A l'église de Moulins-Engilbert, petite ville d'où ce prélat était originaire, on a placé, au xvi^e siècle, ses armoiries représentées par un écu écartelé des mêmes quartiers ⁹. Sur les tombeaux des évêques Raoul de Coucy (mort en 1425) et Jean de Mailly (mort en 1473) ¹⁰, érigés à Notre-Dame de Noyon, les armes familiales des défunts étaient également écartelées du blason de leur siège épiscopal.

Chez les évêques de Langres, l'usage d'écarteler les armoiries de la famille des armoiries du siège est pratiqué d'une manière constante depuis le premier tiers du xv^e siècle, comme le montrent les

1. Bibl. nat., ms. français 20883, p. 64, 66.

2. Sceaux de la collection Clairambault, nos 5079, 5080.

3. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 34.

4. *Ibid.*, fol. 37.

5. *Musée des archives départementales*, pl. XLIV, fig. 131.

6. Sceaux de la Flandre, nos 5857-5860.

7. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 38.

8. E. Raunié, *Épitaphier du vieux Paris*, t. II, p. 324.

9. C^{te} de Soultrait, *Armorial du Nivernais*, t. II, p. 107.

10. Bibl. nat., ms. latin 17039, fol. 151, 159.

sceaux et contre-sceaux dont se servaient Charles de Poitiers, en 1429 et 1433 (fig. 5), Guy Bernard, en 1455, Jean d'Amboise, en 1498, 1502 et 1504, Michel Boudet, en 1511 et 1528, Claude de Longvy, en 1530, Charles des Cars, en 1597, Sébastien Zamet, en 1617 et 1650 ¹. Le palé d'Amboise se retrouve, dans un écu écartelé, avec le sautoir et les fleurs de lis de Langres, sur le bréviaire de Jean d'Amboise, conservé à la bibliothèque de Chaumont ². L'enfeu qui enfermait le tombeau de Philippe de Vienne, évêque de Langres, inhumé, en 1456, dans l'église des Cordeliers de Dijon, était décoré d'un écu écartelé de l'évêché de Langres et de Vienne ³; cet écu, autant que l'on en peut juger par l'image qui nous a été conservée du monument, n'avait pas été sculpté avant le ^{xvii}e siècle. Le tombeau de l'évêque Jean d'Amboise, mort en 1498, qui se trouvait dans la même église, portait les armes écartelées de Langres et d'Amboise ⁴, ainsi qu'un autre monument érigé à la mémoire du même prélat en la cathédrale de Langres ⁵. Sébastien Zamet, évêque de Langres, fit élever, vers 1635, en l'église des Célestins de Paris, un tombeau monumental à son père et à son frère; on y a représenté les armoiries des Zamet, écartelées de celles de l'évêché de Langres ⁶. Nous avons un portrait de l'évêque Charles des Cars, qui est armorié des mêmes blasons écartelés que nous avons trouvés sur son sceau ⁷.

Les armes de Jean Tudert, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 1439, étaient formées d'un écu écartelé du blason de l'évêché et de celui des Tudert, sur le tombeau de ce prélat qui se trouvait à Notre-Dame de Paris ⁸.

Les évêques de Tournai, Jean de Vendeville ⁹, en 1589, et Michel d'Esnes, en 1610, ont, sur leurs sceaux, les armoiries de leur siège et celles de leur famille, réunies dans un écu écartelé ¹⁰.

1. Daguin, *ouvr. cité*, p. 142, 153, 155, 157, 165, 166. Sceaux de la Bourgogne, n° 960. Bibl. nat., Clairambault 942, p. 28.

2. Daguin, *ouvr. cité*, p. 140.

3. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 209.

4. *Ibid.*, fol. 225.

5. *Ibid.*, fol. 223.

6. Raunié, *ouvr. cité*, t. II, p. 354.

7. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 251.

8. Cab. des Estampes, Pe 10, fol. 77.

9. Ou Venduille.

10. Sceaux de la Flandre, nos 5962, 5963.

Les exemples que je viens de citer sont assez nets et assez nombreux, je pense, pour que l'on puisse constater que l'usage de joindre les armes de l'évêché à celles de la famille de l'évêque, dans un même écu, le plus souvent écartelé, n'est pas propre, comme on l'a cru, aux pays germaniques. Il a été fréquemment pratiqué en France. Le procédé est analogue à celui qu'ont employé les princes et seigneurs laïques lorsqu'ils ont écartelé les armes de leur famille de celles de leurs domaines.

MAX PRINET.

1. J. Grellet, *loc. cit.*

LA VOIE SACRÉE

DE MILET A DIDYMES

Nos renseignements sur la Voie Sacrée qui de Milet conduisait au sanctuaire d'Apollon Didyméen sont puisés à deux sources :

1° les rapports des savants qui ont fait des fouilles sur différents points de la Voie ;

2° les inscriptions découvertes sur la Voie même ou aux deux points extrêmes, Didymes et Milet.

Dans le tableau d'ensemble que je place en tête de cet article, je ne tiendrai pas compte de l'ordre chronologique des fouilles : j'utiliserai les résultats en suivant la Voie de Milet à Didymes. Je prie le lecteur de se reporter à l'excellente carte que M. Paul Wilski a dressée en 1900 de la péninsule milésienne. Publiée en 1906, elle a pu s'aider des recherches faites en 1903 par les savants allemands ; nous avons profité de celles qui ont suivi ¹.

Longueur de la Voie Sacrée : 11 milles romains = 16 kil. 263. La borne milliaire qui portait ce chiffre a été découverte à 250 m. environ du temple d'Apollon Didyméen, auprès de la Porte de Didymes : elle était bien la dernière (Th. Wiegand, *VII^e Rapport*, 1911, p. 36, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin).

Point de départ : la Porte Sacrée de Milet, où l'on a retrouvé en place une dédicace datée de l'empereur Trajan et de l'année

1. Si précieuse que soit la carte de Wilski, elle ne rend pas inutiles les deux cartes dressées en 1874 et 1877 par Olivier Rayet (*Milet et le golfe Latmique*, Planches I et II). La carte de Wilski forme le premier fascicule du grand ouvrage publié par les Musées de Berlin : *Milet*, I, 1906. *Karte der milesischen Halbinsel* (1 : 50.000) mit erläuterndem Text. En l'annonçant dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1906, p. 635 et suiv., M. von Wilamowitz-Moellendorf a rendu hommage à l'œuvre de Rayet (p. 640, note 1). Dans un carnet de notes de celui-ci je trouve l'indication suivante : « Τὸ ντὰμ τοῦ ξένου, près d'Ak-Keui, tombeaux. » Le nom manque à la carte de Wilski.

100 ap. J.-Chr. (R. Kekule von Stradonitz, *I^{er} Rapport*, 1900, p. 3, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin). Les fouilles allemandes de 1899 ont reconnu la Voie sur une longueur d'environ 300 m. à partir de la Porte (*Ibid.*, p. 5 et Carte de Wilski). Nouvelles fouilles au même endroit en 1903 (Th. Wiegand, *IV^e Rapport*, 1905, p. 14, dans les *Sitzungsberichte* de Berlin).

Au Sud du village d'Ak-Keui, sur les hauteurs appelées aujourd'hui τὰ στεφάνια et τὸ ψυχρό, les fouilles allemandes de 1903 ont retrouvé la Voie Sacrée (*IV^e Rapport*, p. 15) et l'ont reconnue dans toute cette partie montagneuse, à en juger par la Carte de Wilski.

Aux abords de Didymes, la Voie Sacrée avait été depuis longtemps reconnue et fouillée. Reconnue en juin 1844, par exemple, par L. Ross qui voyageait en compagnie de l'architecte français E. Laurent, le même qui avait en 1838 commencé les fouilles de Delphes (*Gerhard's Denkmäler, Forschungen etc.*, Berlin, 1849, n^o 13 p. 130 et L. Ross, *Archäologische Aufsätze*, II, 1861, p. 378 et suiv.). Fouillée surtout par C. T. Newton en 1858 (*A History of Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, Vol. II, Part II, 1863, p. 528-547). En 1907, à l'endroit même où Newton avait découvert les statues assises archaïques aujourd'hui conservées au Musée britannique, les savants allemands ont dégagé la Voie sur une longueur de 250 pas et mis au jour les restes de cinq nouvelles statues assises (Th. Wiegand, *VI^e Rapport*, 1908, p. 46 dans les *Abhandlungen* de Berlin).

Point d'arrivée : la Porte Sacrée de Didymes, découverte en 1908 par les savants allemands, tout auprès de la XI^e borne milliaire qui est datée de l'année 101/102 ap. J.-Chr. Là était placé également un second exemplaire de la dédicace de Trajan : on en possédait depuis longtemps des fragments (*Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, 1902, p. 284 et suiv.) ; les savants allemands en ont retrouvé d'autres (Th. Wiegand, *VII^e Rapport*, 1911, p. 36-37, dans les *Abhandlungen* de Berlin).

Il est remarquable que les inscriptions de Trajan relatent la construction et non la réfection d'une voie : *viam fecit*, ἐὸν ἱερὸν κατεσκευάσεν, est-il dit dans le XI^e milliaire. La dédicace est plus solennelle et plus détaillée : *viam necessariam[s]acris Apollinis Didymei [int]uitus et in hoc quoq[ue] [util]itates Milesiorum exci[sis c]ollibus completis [val]libus instituit con[su]m[m]avit dedicavit* (inscription de la Porte Sacrée de Milet) ; [ἐννεχέ]ῃ [κατε]σκε[υ]άσεν ἐ[ν] τῇ ἐλ[λ]αδ[ῇ] [ἐν] καλλιέ]ρ[ω]σσεν

(inscription de la Porte Sacrée de Didymes, *Milet et le Didymeion*, p. 286), mais *instituit* et ἐνεχρίρησεν correspondent exactement à *fecit* et κατεσκεύασεν. Or l'existence de la Voie Sacrée de Milet à Didymes nous est certifiée dès le VI^e siècle par un récit de Nicolas de Damas, au V^e par une inscription milésienne qui sera citée plus loin, et c'est de travaux entrepris à cette ancienne Voie qu'il sera question dans le présent article où je publie deux comptes inédits provenant des fouilles françaises de Didymes.

Quand le moment sera venu d'écrire une monographie de la Voie Sacrée, il faudra reprendre l'étude des inscriptions impériales qui n'ont même pas été toutes publiées ¹. Je ne veux aujourd'hui qu'enrichir le dossier de deux documents nouveaux.

N° I (*Inv.* 38).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à droite. Découvert en avant du temple en juillet 1896. Hauteur max. de la partie inscrite : 0.282. — Largeur max. : 0.36. — Épaisseur : 0.17. — Hauteur des lettres : de 0.008 à 0.01. L'omikron, le théta avec un point au milieu sont plus petits. La barre horizontale du pi fait saillie sur les deux barres verticales; la barre verticale de droite est d'ordinaire un peu plus courte que l'autre. Les trois barres du xi sont réunies par une barre verticale. Gravure plutôt serrée. — Copie. Estampage.

[Ἐπὶ στεφανηφοροῦντος κτλ.

[προρρητεύοντος δὲ κτλ.

- I. [ταμιεύοντων δὲ καὶ παρεδρευόντων ἐν τῷ ἱερῶϊ] Πολίτου τοῦ
..... ο[υ τοῦ...κ.]λαίου. *Vac.*

Vac.

[Ν..... τοῦ Ν..... ἀπολογισμὸς τῶ]ν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν
[ἱερῶν

5. [παίδων καθότι τέθεικται οἱ ἐγ] λογισταὶ τῆς τιμογραφίας ἐκάστου
[τῶν ἔργων κατὰ τὸν ἀνενηνεγμ]ένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον
[ἐγλο-

[γισμόν· ἡργασμένοι οἱ λατό]μοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ἀπολλῶν τὸν
[Δωρι-

[έως ὄντες, σὺν ὑπηρέταις 5, τὸν ἀρι]θμὸν 29· τῆς μὲν ὁδοποιίας τῆς
[ἱερᾶς

[δραχμᾶς. τῆς δὲ οἰκοδο]μίας τῶν αἰμασιῶν, ἀναβαινόντων τὸ Ἄ-

1. Les savants allemands n'ont pas encore publié les nos 111, 137, 244, 258, 286 de leur Inventaire. *VII^e Rapport*, p. 37.

10. [χρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐούσης μῆκ]ος ποδῶν 990, ὕψος ποδῶν
[2 1/2, πλά-
[τος ποδῶν 3, καὶ καταβαίνοντ]ων μῆκος ποδῶν 100, πλάτος
[ποδῶν
[3, ὕψος ποδῶν 4, ὅμοῦ ποδῶν ε]ῖθυ μετρικῶν 2875, ὡς τοῦ π[ο-
[δῶς 6^{ch}. δραχμὰς 359 2^{ob}. 2^{ch}. Καὶ τῆς ἀ]νακαθάρσεως τοῦ ἐν
[Ἰωνία πόλε[ι
[..... τοῦ..... μῆκος ποδ]ῶν 67, βάρος ποδῶν 20 δρα-
15. [χμὰς.....Καὶ τῶν 13.....
..... 0.....

L. 5 : καθότι τέθεικαν, cf. n° II (Inv. 40), l. 2 et *Revue de Philologie*, 1919, p. 213, l. 36. — L. 6 : ἀνενηνεγμένον, cf. *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 57. — L. 7-8, cf. *ibid.*, p. 213, l. 51-52, où le nom d'Apollas n'est pas suivi du patronymique. Δωριέως est incertain et aussi le nombre des valets ou ὑπηρέται. J'ai choisi le nom propre le plus court. — L. 13-14. L'existence du port d'Ἰωνία πόλις nous a été révélée par deux inscriptions du Delphinion : *Milet*, III, n° 149, l. 44-45, p. 350 (traité de συμπολιτεία entre Milet et Pidasa) et n° 150, l. 99 et suiv., p. 357 (traité entre Milet et Héraclée du Latmos), où se trouve aussi nommé ὁ Ἰωνοπολιτικός κόλπος. Le territoire d'Ἰωνία πόλις était contigu à celui d'Héraclée du Latmos : les Milésiens, à qui appartenait Ἰωνία πόλις et les Héracléotes se disputaient en effet un terrain sur lequel s'élevait une briqueterie (πλινθοδόκιον), l. 81 et suiv. Voy. la carte dressée par A. Rehm, *Milet*, III, p. 353. Je ne suis pas d'accord avec M. Rehm pour la date de ces deux traités et j'ai proposé les années 170/69 pour le premier, 167/66 pour le second (*Rev. Phil.*, 1920, p. 50-54). — L. 14-15. Pour la coupure δραχμὰς, cf. n° II (Inv. 40), l. 12 et 14, et le compte inédit n° 39, l. 19, 28, 34, 41, 60.

N° II (Inv. 40).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à gauche. Découvert au même endroit que le n° I en juillet 1896. Haut. max. : 0.445. — Larg. max. : 0.35. — Ép. max. : 0.153. — Haut. des lettres : de 0.012 dans les premières lignes à 0.007. Même type graphique que dans le n° I. Gravure plus serrée surtout à partir de la l. 20. — Copie. Estampage.

- ... ε Κε[... ἀπολογισμὸς τῶν γερονότων ἔργων ὑπὸ τῶν ἱερῶν
[π]αίδων κα[θότι τέθεικαν οἱ ἐγλογισταὶ τὰς τιμογραφίας ἐκάστου
τῶν ἔργων κατὰ [τὸν ἀνενηνεγμένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νωποποιεῖον ἐγλο-
γισμὸν] ἡργασμένο[ι οἱ λατόμοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ν..... τὸν.....
5. κλείουσιν οὖν τὸν ἀντ[ὶ] τῶν ὑπηρέταις. τὸν ἀριθμὸν... τῆς μὲν ἱερᾶς
ὁδοῦ δραχμὰς 400 τῆς δὲ [οἰκοδομίας τῶν αἰματιῶν, ἀναβαίνοντων
[τὸ "Α-

- κρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐρούσης μῆ[κος ποδῶν..., ὕψος ποδῶν., πλά-
 τος ποδῶν 3, τῆς δὲ ἐξ ἐβωνύμ[ου ἐρούσης, μῆκος ποδῶν..., πλάτος ποδῶν
 3, ὕψος ποδῶν 4, ἐμοῦ ποδῶν εἰς ὕθουματρικῶν 1917, ὡς τοῦ πο-
 10. δὸς 6^{ch}, δραχμᾶς 239 3^{ob} 6^{ch} τῆς δὲ ἐδ[οποίας τῆς ἐκ
 [τοῦ ἐμ. Μαράθῃ
 λατομίου, μῆκος ποδῶν 87, πλάτος [ποδῶν..., ὡς τοῦ ποδὸς...,
 [δρα-
 χμᾶς 650· τῆς δὲ τομῆς καὶ πελεκήσεω[ς σὺν
 σπειρίτῃ, ποδῶν 1553 1/2 1/18, καὶ δὸς[. ὡς τοῦ ποδὸς
 [δρα-
 χμῶν 5 3^{ob}, δραχμᾶς 9529 3^{ob} 1/2^{ch} στυλ|οβατῶν
 [καὶ κρη-
 15. πιδίων 8, ποδῶν 159, ὡς τοῦ ποδὸς[ς, δραχμᾶς Καὶ ἄν-
 τηριδίῳ, τῶν μὲν διπλῶν 8, τῶν δὲ ἀπ[λῶν 344, ὡς τῶν μὲν δρα-
 [χμῶν 6, τῶν δὲ
 δραχμῶν 3, δραχμᾶς 1080. Καὶ τῆς οἰκ[οδομίας τοῦ μέρους τοῦ 3
 [καὶ τοῦ
 4 καὶ τοῦ 5, ἐποικοδομίας καὶ στεγὰς[εως τ, καταβαινόντων
 ἐξ Ἑρακλείας, καὶ μοχλείας ἐπὶ τὴν ἀνα[γωγὴν ἐπὶ πόδας
 20. 1312 1/4, καὶ ὁδοποιίας τῆς ἐκ τοῦ λατομίου, [καὶ ἀγωγῆς σφονδύ-
 λων 10, ὧν τοῦ ἐνὸς ἕως τοῦ ἡμίσεος τῆς ἐδ[οῦ τῆς ἱερᾶς καὶ κατα-
 [γωγῆς ἐ-
 πὶ τὸ γῶμα σφονδύλων ἐκβύλων 2 καὶ τῆς[λατύπης, καὶ
 ἐπὶ πόδας 15, καὶ συνλιθηγίας σπειρίτου ἐκ Π[ανόρμου εἰς τὸ ἱερὸν
 [καὶ ἀμφιπρύ-
 μνων 2, κοινῶς πάντων δραχμᾶς 2178 4^{ob} 1^{ch}. [Ὁμοῦ ἡργασ-
 [μένοι οἱ λευκουργοὶ δραχμᾶς
 25. 4354 3^{ob} 1/2^{ch} Ἀνήλωται δὲ εἰς αὐτοὺς εἰς μὲν τὰ ἐψώνια
 [δραχμαὶ . . . , εἰς τιμὴν σί-
 [του μεδίμνων 232, ἡμιέκτειων 11, χοίνικο[ς
 18 καὶ εἰς τιμὴν τύχων 15 ὀλκῆς ταλάντο[υ, δραχμαὶ . . . καὶ στο-
 [μώσεως καὶ εἰς ἄξυν-
 τρα δραχμαὶ 586 1^{ob} καὶ εἰς μισθίους καὶ τὰ βοι[κὰ ξεῦρη, δραχμαὶ
 [. . . καὶ
 δρα[χμαὶ 276· καὶ εἰς τιμὴν στ
 30. εἰ[ς δέσιν πλιν[θ]είω[ν

L. 1 : peut-être [φύ|σει δ]ε Κο . . . Nous aurions à la ligne précédente le nom du
 fonctionnaire qui rend le compte. — L. 5 : σὺν ἀντ[ι]ῶν ὑπηρέταις, cf. n° 39 inédit.

l. 4-5 : [τόν ἀρι|θμ]όν συν αὐ[τ... Ici συν αὐτ[οῖς τοῖς ὑπηρέταις donnerait une ligne un peu longue. — L. 10. J'emprunte la restitution de la fin, qui est incertaine, au n° 39, l. 28-29 : [καὶ ὁδ]οποιῖας τῆς ἐκ τοῦ ἐμ Μαράθη λατομίου ἐ[πὶ πόδας... — L. 14-15 : στυλ[οβατῶν, cf. les comptes de la Tholos d'Épidaure, IG., IV, 1485, l. 86 : τῶν στ[υ]λοβατ[ε]ῶν... τῶμ μελάνων. Pour les κρηπίδια, le prix de la taille et de l'abatage varie dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 33-34 et 54-55) de 1 dr. 1/2 à 1 dr. 2/3. — L. 15-16 : même prix pour les ἀντηρίδια simples dans *Rev. Phil.*, p. 213, l. 55-56. — A la l. 18 commence un long chapitre où les prix ne sont pas indiqués pour chaque travail, mais seulement en bloc à la fin, l. 24 : κοινῶς πάντων... ensemble pour tous ces travaux. Les restitutions se fondent en grande partie sur le compte inédit n° 39. — L. 19 : Ἡρακλείας. Cf. le traité cité plus haut. — L. 22 : τὸ γῶμα. Le môle de Panormos nous est déjà connu, *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 38. — L. 25. Le chiffre des mille n'est pas net et l'on peut hésiter entre 1000 (Α) ou 4000 (Δ) ; j'ai choisi le plus fort. J'ai transcrit aussi : 1/2 chalque, mais le signe diffère de celui que nous avons rencontré plus haut, l. 14. A la l. 25 le signe est placé au-dessus du X et l'angle tourné vers la droite > ; à la l. 14 le signe est accolé à la gauche du X et l'angle tourné vers la gauche <. Ce dernier signe est constamment employé à Didymes pour le demi-pied. — L. 25-30, à rapprocher de la fin du n° 39. — L. 29 : σζ. La lettre qui suit est probablement un éta, dont il reste environ la moitié : σζη, peut-être σζη[νῶν suivi d'un chiffre et du prix. Cf. Délos, IG. XI, n° 161, l. 87. — L. 30 : πλιν[θ]είω[ν est incertain.

De ces deux comptes où les travaux de voirie tiennent une assez grande place, je ne retiendrai dans le présent article que ce qui a trait à la Voie Sacrée, sans m'arrêter aux routes des carrières.

*
* *

La Voie Sacrée porte dans nos deux textes le nom de ἱερὰ ὁδός¹ qui lui est encore donné dans le milliaire de Trajan. Dans la partie la plus ancienne du règlement des μολποί, qui remonte à l'année 479/78, elle est appelée ἡ ὁδός ἡ πλατεῖα². Il est vrai qu'on désigne ainsi la première section de la Voie, celle qui va du temple d'Hécate

1. N° I, l. 8 ; n° II, l. 5-6.

2. Le texte est cité plus loin, p. 99, l. 27. — Sur le terme de πλατεῖα pour désigner les Voies Sacrées, voy. E. Curtius, *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen*, dans *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 27, note 1. Il y a toujours profit à consulter le mémoire de Curtius, bien qu'il remonte à l'année 1854. En le republiant en 1894 l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte des textes nouveaux, mais l'information reste si abondante et l'exposé si lumineux que le mémoire est toujours instructif. On peut lui reprocher de faire usage des textes épigraphiques sans en indiquer la date, et le reproche s'adresse entre autres à la note 1 de la page 27. C'est au lecteur de classer tous les témoignages cités.

sis en avant de la Porte de Milet jusqu'à la hauteur appelée τὸ Ἀγρον.

L'entretien des voies sacrées était à la charge des temples qu'elles desservaient. Ici les dépenses sont inscrites dans les comptes de la construction du Didymeion. Mais, s'il est dit dans le n° I comme dans le n° II que les travaux ont été exécutés par les ἱεροὶ παῖδες ou esclaves sacrés, l'étude d'un compte plus complet de la même série nous a appris qu'en fait les frais des travaux étaient à la charge de la cité, le temple se réservant seulement les frais de nourriture, habillement et outillage de ses carriers et de ses marbriers¹.

Les travaux exécutés sur la Voie Sacrée sont l'œuvre des λυτέμοι ou carriers, dont l'équipe dans le n° I compte 29 esclaves, y compris plusieurs valets dont le chiffre n'est pas conservé. Dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 51) nous trouvons 3 valets pour 12 carriers, soit 1 pour 4. Voulant garder un nombre pair pour l'équipe des carriers, j'admets ici 5 ὑπηρέται pour 24 λυτέμοι, plutôt que 6 pour 23.

On travaille à la Voie même, c'est-à-dire à la chaussée, et aux murs de clôture qui la bordent de part et d'autre.

*
* *

Nous ne sommes pas directement renseignés sur les travaux faits à la Voie même. Le n° I les désigne simplement par le mot ἐδοποίησιν et nous savons qu'en l'année du compte n° II ils ont atteint la somme de 400 drachmes (l. 6).

D'autre part les rapports allemands sont très sommaires. A la sortie de Milet, la Voie mesurait de 4 m. 20 à 4 m. 30 de largeur, avec — à droite et à gauche — un trottoir d'environ 0.60. La chaussée était dallée (*I^{er} Rapport*, 1900, p. 5. Le *IV^e Rapport*, 1905, p. 14, donne 5 m. de large).

A la sortie de Didymes « la largeur de la Voie Sacrée est d'environ 5 m. Des pierres la bordent des deux côtés. La chaussée proprement dite est formée de cailloutis sous lequel se trouvent de nombreux éclats de marbre qui manifestement ont été apportés des chantiers du temple ». (*VI^e Rapport*, 1908, p. 46.)

Au delà de la Porte Sacrée de Didymes, à l'intérieur du bourg

1. *Rev. Phil.*, 1919, p. 223.

par conséquent, en un point plus voisin du temple et où la construction était plus soignée, la chaussée a 4 m. 80 de large. Elle est dallée et les dalles, en pierre calcaire, mesurent 1 m. 10, plus rarement 1 m. 25 de côté (*VII^e Rapport*, 1911, p. 37).

En somme, comme on l'a déjà reconnu¹, l'étroitesse relative de l'ὁδὸς πλατεῖα témoigne en faveur de sa haute antiquité. Très ancienne et maintes fois refaite, la Voie Sacrée avait été de bonne heure — surtout aux abords de Milet et de Didymes — encombrée de monuments funéraires ou autres qui furent respectés à travers les siècles, et la voie impériale elle-même fut resserrée dans les mêmes limites.

Pour la structure de la Voie, il ne faut pas oublier que les fouilles de 1907 et de 1908 n'ont pu nous renseigner que sur les travaux de Trajan, exactement datés de la première et de la seconde année du deuxième siècle de notre ère. Encore un texte inédit mentionne-t-il des réparations postérieures². On nous concédera sans peine que, même au temps de Trajan, la chaussée n'était pas dallée sur toute la longueur des 11 milles. Une inscription de Trézène, beaucoup plus ancienne puisqu'elle remonte au iv^e siècle av. J.-Chr., nous fournit quelque précision sur le genre des travaux exécutés par nos λατόμοι dans les deux années des comptes I et II³. On y lit aux l. 35 et suivantes :

ὁδοῦ ἐργασίας ἀπὸ Ψ'ἔτας Θεσσαλίωνι 2^{dr}. 4^{ob}. 1/4' ὑποδ-
[ομᾶς οἰκοδομήσιος 'Εκε]σθ[έν]ει 453^{dr}. χρεύσαντι τὰ ὑπὲρ τᾶς ὑποδομᾶς
[Κλ-
εισ[θένει 3^{dr}. κρᾶ]νας ἐπεξορυχθείσας ὑποικοδομήσαντι τὰ θεμέλια
['Εκε-
σθέν[ει 3^{dr}. ... τᾶς ὁδοῦ τᾶς ἀ]πὸ τῶν Θεογνήτου πᾶρ τὸ Θερσάνδρου ἐργασίας
['Εκεσθένει
36^{dr}. [κεράμου τοῖς αὐλοῖς] τοῖς πᾶρ τὴν ὁδὸν τιμά 36^{dr}.

1. R. Kekule von Stradonitz, dans le *I^{er} Rapport*, p. 5.

2. Le n° 111 de l'Inv. allemand, *VII^e Rapport*, p. 37.

3. IG., IV, n° 823. L'inscription de Trézène mériterait d'être soumise à un nouvel examen, surtout si — comme le souhaitait Max. Fränkel — le fragment B a été transporté à Athènes. Aug. Choisy, qui ne connaissait que le fragment A, l'a résumé dans l'Appendice de ses *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, 1884, p. 224. Il y reconnaît les derniers articles d'un compte pour l'achèvement d'un temple, se fondant notamment sur la l. 8 où est mentionné « le ravalement du

J'ai restitué : L. 36 οἰκοδομήσις ou ἐποικοδομήσις d'après la l. 30 et d'après un compte de Délos du commencement du troisième siècle, IG., XI, n° 156 A, l. 35 : [τ]ὴν ὑποδ[ο]μὴν τοῦ προστάτου τῶν ἀνδρῶνων οἰκοδομήσαντι. — L. 38 τὰς ὁδοὺς τὰς ἀπὸ d'après la l. 28. — L. 39 κεράμου τοῖς ἀβλοῖς d'après la l. 42, mais cette dernière restitution est fort incertaine.

L'ὁδοποιία ou ἐργασία ὁδοῦ consiste d'abord à refaire les fondations. Quand une route a été défoncée (ἐρράξηγ ou ἐξερράξηγ) soit par la pluie, soit par les charrois, il faut, pour la remettre en état, rétablir les substructions (τὴν ὑποδομὴν οἰκοδομεῖν). S'il s'agit d'une réfection, il n'y a pas d'ordinaire à niveler le sol, à moins que le lit de pose n'ait été endommagé : on se contente d'y replacer des moellons (λίθοι πέτρινοι) ou des débris de pierre taillée (λατύπη). Au-dessus de ces fondations, on met un remblai : on rapporte des terres et on les bat (χρεῦσαι τὰ ὑπὲρ τὰς ὑποδομᾶς). Toutes ces façons nous sont bien connues par de nombreux comptes de construction ¹.

stylobate, qui se faisait en dernier lieu ». Mais les mots ἐπὶ τὰ τομᾶ τοῦ στυλοβάτα ne peuvent s'entendre du ravalement. Ἄ τομά, c'est la taille des carreaux destinés au stylobate, et ces travaux de taille se font sur des terrains voisins du temple, les terrains de Pythodoros, par exemple, qu'il faut remettre en état quand la taille est terminée et que les carreaux ont été enlevés. Nous restituons en effet à la l. 33 : [ἀφομοιώσις τ]ῶ[γ χ]ωρ[ε]ῖ[ων τῶν Πυθοδώρου, ὅι οἱ λίθοι ἔτμηθεν... J'emprunte le mot ἀφομοίωσις dont le sens n'est pas douteux (= la remise en état) à la l. 66 où il faut corriger et restituer : ἀφομοιώσις τοῦ χωρίου ὧ(ι) οἱ λίθοι ἔτμηθεν]. La copie de M. Legrand — et peut-être la pierre — porte ωτοι que garde Fränkel en écrivant ὧτοι λίθοι, mais le paragraphe n'a plus de sens. Les l. 33 et 66 s'éclairent l'une l'autre. Il fallait remettre les lieux en état, remplacer par exemple les oliviers abattus (l. 64).

Pareillement le mot στρωμα, qui revient souvent surtout dans le fragment B ne peut s'entendre, comme le veut Choisy, de « la chaussée proprement dite ». Il s'agit d'une part de la terrasse du temple (l. 51) et de l'autre de travaux de dallage dans le temple même (l. 54).

J'accepte par contre la restitution proposée par Fränkel pour les l. 32-33 : ὁδοὺ ἐργασίας ἐκ Κιθιρωνος. Le Cithéron est en effet nommé à la l. 56 : ἀμαζίας ἐκ Κιθαρῶνος... et, à la l. 57 le bourg attique d'Énoé (ἐξ Οἰνώας) situé dans la région du Cithéron. Admettons en même temps avec M. Legrand (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1893, p. 118) que du Cithéron et d'Énoé ces pierres étaient transportées au port de Mégare (l. 74, 76) et de là par mer à Trézène. L'entretien des routes des carrières était à la charge de ceux qui en usaient. A Trézène comme à Milet ces dépenses étaient portées au compte de la construction du temple et dans les deux cités elles tenaient une grande place.

1. Pour ne pas multiplier les renvois je groupe dans une seule note les références essentielles.

La loi des Amphictions de Delphes de l'année 380 av. J.-Chr. (Ch. Michel,

Les inscriptions d'Éleusis et de Trézène nous apprennent que la réfection d'une chaussée pouvait entraîner des travaux plus compliqués, quand, par exemple, les conduites d'eau (ὕπενομοι) avaient été défoncées en même temps que la route, ou bien quand il fallait refaire l'aménagement d'une source déterrée et défoncée elle aussi, en reprendre les fondations en sous-œuvre ¹.

Comme aucun détail n'est donné dans les deux comptes de Didymes, nous admettons qu'on s'est borné, en ces deux années, à de simples travaux d'entretien : réparations courantes qu'on ne prend même pas la peine de localiser.

Le chapitre des dépenses pour murs de clôture est plus détaillé et plus instructif.

*
* *

Nous avons vu qu'aux alentours de Milet et de Didymes la Voie

no 702) emploie pour désigner les réparations faites aux Voies Sacrées et aux ponts le verbe ἐφακε(ι)σθαι (l. 40-41).

Sur le sens de ὑποδομή, voy. G. Glotz, *Revue des études grecques*, 1913, p. 30-31 et l'heureuse correction introduite dans IG., II, II, 834^b col. I, l. 8 ὑποδομ[ῆ]ς au lieu de ὑπολογ[ῆ]ς). Cf. trois inscriptions de Délos, dont l'une a été déjà citée (IG., XI, 156 A l. 35) : *ibid.*, n° 146 A, l. 72 : τὴν ὑποδομὴν ἐξέδομεν. C'est pour ces fondations et les travaux de maçonnerie qui suivront qu'on achète 12 médimnes de κορία (l. 71), 6 médimnes de λατύπη et qu'on apporte du sable (l. 74). — *Ibid.*, n° 161 A, l. 58 : τῆς ὑποδομῆς τῆς ἐν τῇ νήσῳ τῇ ἱερᾷ τῆς Ἀρτέμιδος ἀνοικοδομησάι καὶ συγγῶσαι ὀργυὰς πεντήκοντα. Peut-être s'agit-il de travaux faits à une route conduisant à un Artémision. Le mot ὑποδομή doit être restitué deux fois dans un compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212, l. 29-30), ainsi que l'a proposé M. Glotz (*Rev. Phil.*, 1920, p. 31, note 1) : [καὶ ὁμαλ.]ῆξεως τῆς εἰς τὴν [ὑπὸ]δομὴν. Avant de procéder au nivellement du sol pour la pose des substructions, on avait travaillé et cassé 50 moellons de pierre : l. 27-28 καὶ ἡργάσαντο κα[ὶ] ἔκοψαν πετρίνων λίθους 50, [ὧν εἰς τὴν ὑπο]δομὴν πόδες σ[ε]ρε[ο]ὶ 9032, à raison de 10^b 6^{ch} par pied. Nous ne savons pas à quelle construction se rapportent ces travaux.

Pour le remblai, voy. encore le compte de Trézène : l. 30 [τὰν π]αλαιὰν ὁδὸν ἃ συνεγώθη. L. 45-46 τὰ γ ᾗ ἀποφορήσαντι ἐς τὰν ὁδόν. Cf. l. 44-45 ἀποφορήσιος γᾶς. Voy. aussi l'inscription de Délos n° 161 A citée plus haut et celle d'Éleusis IG., II, II, 834^c, l. 27 : τὰ κατὰ τὰς εἰσόδους γῶσαι. Dans le compte de Trézène à la l. 51 la restitution τοῦ χ[όου] est très incertaine ; peut-être τοῦ χ[ωρίου]. Le mot χοί, très heureusement restitué dans une inscription d'Anaphé (IG., XII, III, n° 248, l. 10), désigne une sorte de mortier fait avec de la terre. L'inscription d'Anaphé ne semble pas antérieure au 1^{er} siècle av. J.-Chr.

1. Éleusis : IG., II, II, 834^c l. 4 ἐρῶ ἀγγὴ ἡ ὁδὸς καὶ οἱ ὑπὸ νόμοι. La restitution [ἐξ]ερῶ ἀγγή est possible ; cf. *Iliade*, 23, 421 : ὕδωρ ἐξ ἐρῶ ῥῆξεν ὁδοῖο. — Trézène [χρά]νας ἐπεξόρου γήετας. Le texte a été cité plus haut, p. 92.

Sacrée était bordée, à droite et à gauche, de trottoirs, de pierres ou même de murs en maçonnerie ¹ qui en marquaient les limites et la défendaient contre les empiètements. Que la plupart de ces constructions soient romaines, il n'en faut pas douter, mais dès l'époque grecque les mêmes défenses étaient nécessaires, et nos deux comptes, que nous chercherons plus loin à dater, nous montrent des carriers occupés à construire des murs en pierres sèches des deux côtés de la Voie, en pleine campagne, en pleine montagne même.

Les travaux se font à la montée de la hauteur appelée dans l'antiquité τὸ Ἀκρον. Ce plateau que la Voie Sacrée traversait dans toute sa largeur nous est déjà connu par une inscription que j'aurai à citer dans la suite. Entendons la montée pour qui vient de Milet, pour qui prend part aux processions. Elle commençait à environ 5 kil. de la ville, non loin du tronçon que les Allemands ont fouillé en 1903.

Les deux chapitres sont rédigés avec beaucoup d'ordre et se complètent l'un l'autre :

Pour la construction des murs de clôture :

à la montée de l'Acron, à droite, sur une longueur de 990 pieds, une hauteur de 2 1/2, une largeur de [3] ;

à la descente de l'Acron (dans le n° II : à gauche), sur une longueur de 100 pieds, une largeur de [3], une hauteur de...

Total en pieds carrés : 2875 (dans le n° II : [1917]).

Dépense, à 6 chalques le pied, [359^{dr}· 2^{ob}· 6^{ch}] (dans le n° II : 239^{dr}· 3^{ob}· 6^{ch}).

J'ai restitué dans les deux chapitres le mot οἰκοδομία. Il y aurait à la rigueur place pour ἐπιοικοδομία que nous rencontrons à la l. 17 du n° II, mais οἰκοδομία peut également s'entendre de travaux de réfection, de même que ἐδοποίησιν s'applique à des travaux de réparation.

Αἰμασιὰ désigne un mur en pierres sèches. Le mot se trouve déjà dans Homère et la chose existe encore en Grèce, comme partout ailleurs ². La modicité du prix (6 chalques par pied) trahit la rapidité et la fragilité de la construction. Dans la solitude de l'Acron

1. Sur ces murs en maçonnerie, voy. le *IV^e Rapport*, p. 14.

2. *Odyssée*, 18, 359 : αἰμασιὰς τε λέγων... cf. 24, 224. Un scholiaste donne l'explication suivante : οἰκοδομῶν ἐκ συλλέκτων λίθων. Cf. les définitions d'Hésychius : τὸ ἐκ πολλῶν λίθων λογάδων ἄθροισμα et des *Anecdota graeca* de Bekker, p. 356 : τὸ ἐκ χαλίκων οἰκοδομημένον τεῖχον. — L. Ross a encore noté l'emploi du mot dans son voyage en Morée (*Archaeologische Aufsätze*, II, p. 500).

milésien, ces clôtures n'avaient guère à redouter que les pluies. Les passants étaient rares ; peut-être les bergers s'y asseyaient-ils pour surveiller leurs troupeaux, comme le fait le jeune garçon qui dans la première idylle de Théocrite garde un monceau de grappes de raisin déposées sur une aire close ¹.

Les dimensions des αἰμασιαὶ milésiennes se laissent aisément restituer bien qu'il nous manque quelques chiffres. On remarquera d'abord l'ordre dans lequel elles sont indiquées. Il n'est pas le même à la montée et à la descente : en montant, longueur, hauteur, largeur ; en descendant, longueur, largeur, hauteur. J'ai admis de part et d'autre une largeur uniforme : 3 pieds = 0 m. 885. La hauteur variait ; les deux seuls chiffres conservés donnent l'un : 2 pieds 1/2 = 0.7375, l'autre 4 pieds = 1 m. 18. Les calculs vont nous prouver qu'il faut restituer ce dernier chiffre à la l. 12 du n° I.

Le total des pieds est indiqué en πόδες εὐθυμετρικοί et non en pieds cubes (πόδες στερεοί). Nous avons déjà rencontré deux fois un total en πόδες εὐθυμετρικοί dans un compte didyméen publié précédemment (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212) et voici les deux passages :

L. 9-11 : Κα[τεξέσαμεν δὲ καὶ] τοὺς τοίχους τοὺς [ἐ]ν τῷ προδόμῳ τοῦ δωδεκαστύ[λου ὧν πόδες εἰ]ς εὐθυμετρικοί 9459 1/2, ὡς τὸν πόδα 1 3^{ob.} γίνον[ται δραχμαὶ] 14189 1^{ob.} 6^{ch.}

L. 12-14 : Καὶ κα[τεξέσαμεν βαθμί]δας δύο ἐν τῇ ἀναβάσει τῇ ἐν τῷ ἀδύτῳ πόδας εὐθυμε[τρικοὺς 100, ὡς] τὸν πόδα 1 δραχμαὶ 100.

Les comptes nouveaux permettent une traduction du mot εὐθυμετρικός que je n'avais pas donnée dans la *Revue de Philologie* et elle résulte d'un simple calcul.

Dans le n° I le total général : 2875 pieds est formé de deux totaux particuliers :

A droite : 990 p. long. $\times$ 2 1/2 p. haut... = 2.475 p.

A gauche : 100 p. long. $\times$ x p. haut..... = $\frac{[400] \text{ p.}}{2.875 \text{ p.}}$

Il faut donc restituer 4 p. de hauteur dans le mur de gauche, c'est-à-dire exactement le même chiffre que donne le n° II (l. 9) au mur de gauche.

Donc dans les deux textes nouveaux les πόδες εὐθυμετρικοί sont

1. Théocrite, I, 47. Cf. Platon, *Lois*, 681 A : περιβόλους αἰμασιώδεις τινάς.

des pieds carrés, et le même sens vaut pour les deux passages du compte publié en 1919, où il s'agit de travaux de ravalement, c'est-à-dire de travaux de surface, faits dans le temple de Didymes aux murs du Dodécastylon et à deux degrés de l'escalier de l'adyton. Nous noterons en passant que ce sens, qui résulte du contexte et du calcul, ne s'accorde pas avec le témoignage des *Scriptores metrologici* dont les fragments ont été publiés par Hultsch ¹. En aucun de ces fragments le sens de pied carré n'est attribué au πούς εὐθυμετρικός. Héron, par exemple, distingue le πούς εὐθυμετρικός du πούς τετράγωνος : le premier mesure 16 doigts, le second 256 (= 16 × 16) ². Dans un autre fragment le πούς εὐθυμετρικός de 16 doigts est opposé au πούς ἐπίπεδος de 256 ³. Enfin, dans le fragment qui porte le nom d'Euclide et où sont distingués trois sortes de pieds : εὐθυμετρικός, ἐπίπεδος, στερεός, la seule définition qui convienne à nos deux comptes de Didymes est celle du πούς ἐπίπεδος ὁ ἔχων μῆκος ποδὸς α', πλάτος ποδὸς α' : τούτῃ μὲν τὰ ἐπίπεδα σχήματα καταμετρεῖται ⁴. L'ἀρίμεσις est considérée et mesurée comme une surface plane. Les comptes de Didymes enrichissent une fois de plus nos lexiques grecs.

Des trois dimensions indiquées pour les murs de clôture, deux seulement entrent en ligne de compte : la longueur et la hauteur. La largeur n'est mentionnée que pour mémoire, pour montrer que l'on s'est conformé au devis. C'est que le mur est formé de matériaux sans valeur, de λίθοι λογάδες. Pour un muren marbre (τοιχοὺς λίθινος) on eût certainement compté par pieds cubes.

Enfin nos deux comptes de Didymes donnent encore lieu à un rapprochement avec l'inscription souvent citée de Trézène, où on lit aux l. 25-27 :

Ἀποστεράσσιος τῶν τοίχων τῶν λίθινων
[II p.-

1. *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, I. *Scriptores graeci*, 1864.

2. Hultsch, I, fr. 5, 6 et 18, p. 184 et 185.

3. *Ibid.*, fr. 12, p. 196 : Εὐθυμετρικός, ἐμβαδομετρικός καὶ στερεομετρικός. Cf. le fragment métrologique découvert à Oxyrhynchus (*Oxyrh. Papyri*, IV, 1904, n° 669), où se lit la définition suivante de la coudée linéaire : [ὁ εὐθυμετρικός] πηγεί ἐστιν ὁ κατὰ [μῆκος] ὁμόνυμ[ον] μετρούμενος. La restitution est certaine : cf. Hultsch, fr. 4, 3 p. 181 : Εὐθυμετρικόν μὲν οὖν ἐστὶ πᾶν τὸ κατὰ μῆκος ὁμόνυμ[ον] μετρούμενον.

4. Hultsch, fr. 14, 13, p. 196. Une nouvelle édition de tous ces fragments serait la bienvenue.

[...chiffre · ὁδοῦ ἐργασίας]; Ἐκασθένει 3^{dr} τοῦ ῥόου τοῦ ἐπὶ τὴν ἱμαρσίαν
[Παντ-
[...chiffre.

Il y avait autour du temple de Trézène des jardins, dont plusieurs, semble-t-il, étaient clos de murs de pierre et ces murs étaient abrités par une toiture en tuiles. Mais on rencontrait aussi des clôtures en pierres sèches. M. Foucart avait déjà proposé de reconnaître dans ἱμαρσίᾳ « une forme locale du mot αἱμαρσία » ¹. Max. Fränkel y verrait plutôt un dérivé du mot ἱμάς qui nous est connu par un compte déjà cité d'Éleusis, et il entendrait : *constructio ex asseribus facta* ². Que viennent faire ici des voliges, des lattes ? Pour comprendre les derniers mots de la l. 26, il faut d'abord en restituer le commencement. Le génitif τοῦ ῥόου dépend d'un substantif exprimé dans la phrase qui précède et, me fondant sur les l. 34-35 où une réparation à une route est également payée 3^{dr}, j'ai proposé ὁδοῦ ἐργασίας. J'entends pour la suite : (ἐργασίας) τοῦ ῥόου. Ne s'agit-il pas simplement de l'enlèvement d'un tas de gravier, cailloux, ordures qui fait obstacle à l'écoulement des eaux dans le lit du ruisseau et menace ainsi l'ἱμαρσία, c'est-à-dire le mur de clôture qui borde ledit ῥόος ? Si le lecteur tient à se représenter exactement les choses, qu'il relise le très vivant plaidoyer du fils de Tisias contre Calliclès et particulièrement les § 12 et suivants ³. Tisias a construit une αἱμαρσία le long d'un ravin (χρηάδρα) que les pluies convertissaient en torrent. L'ἱμαρσία de Trézène défend également un terrain contre l'envahissement des eaux.

*
* *

Les deux chapitres que nous venons d'étudier ne nous ont fait connaître qu'un nom de lieu : l'Ἄχρον. Ce nom se rencontre deux fois dans le Règlement des μολποί avec plusieurs autres qu'il importe de relever, car ils désignaient des stations où s'arrêtaient les processions. Je citerai d'abord le Règlement et dresserai un tableau qui complètera celui du début.

1. Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse*, p. 71.

2. Ad IG. IV, n° 823, p. 166.

3. Démosthène. LV.

Milet, III, n° 133, p. 278, l. 18 :..... "Όταν στεφανηφόροι ἴωσιν ἐς

19. Δίδυμα...

25. Καὶ γυλλοὶ φέρονται δύο, καὶ τίθεται παρ' Ἐκάτην τὴν πρόσθεν
 πυλέων ἐστεμμένος καὶ ἀκρήτω κατασπένδετε, ὁ δ' ἕτερος ἐς Δίδυμα
 [ἐπὶ

θύρας τίθεται· ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἔρχονται τὴν ὁδὸν τὴν πλατεῖαν

[μέγρι

"Αχρο, ἀπ' "Αχρο δὲ διὰ θρυμο(ῦ). καὶ παιωνίζεται πρῶτον παρ'

[Ἐκάτη τῇ πρόσθεν πυ-

λέων, παρὰ Δυνάμει, εἶπεν ἐπὶ λειμῶνι ἐπ' "Αχρο παρὰ Νυμφαῖς,

[εἶπεν παρ' Ἑρμῇ Ἐν-

30. κελιάδο, παρὰ Φυλίῳ, κατὰ Κεραίτην, παρὰ Χαρέω ἀνδριᾶσιν, ἔρδε-

[ται δὲ τῷ παν-

θύῳ ἔπει παρὰ Κεραίτῃ δαρτόν, παρὰ Φυλίῳ δὲ θύα θύεται πάντ'

[ἔτεα.

I. — Ἐκάτη ἡ πρόσθεν πυλέων. Statue ou sanctuaire sis en avant de la Porte Sacrée de Milet et où commence la procession. On y dépose le premier des deux γυλλοί, on y fait une libation de vin et on chante le premier péan ².

La procession s'engage dans la Voie Sacrée jusqu'à la hauteur appelée τὸ "Αχρον. Il faut vraisemblablement placer dans cette section la seconde station.

II. — Δύναμις. Second péan ³.

Puis commence l'ascension de l'"Αχρον à travers les buissons de chênes-verts et d'arbousiers (διὰ θρυμο(ῦ). Sur l'Acron, plateau de 150 à 200 m. d'altitude qui s'adosse dans la direction du N.-E. au S.-O. à l'extrémité du mont Grion, voy. O. Rayet qui l'a admirablement décrit (*Milet et le golfe Latmique*, I, 1877, p. 16 ; II, 1885, p. 27).

1. Cf. G. Vollgraff, *de lege collegii cantorum milesii*, dans *Mnemosyne*, 46 (1918), p. 415-427.

2. M. v. Wilamowitz, qui a donné la première édition de cette inscription dans les *Sitzungsber.* de Berlin, 1904, p. 619 et suiv., se fonde sur une glose d'Hésychius (γυλλός· κύβος τετραγώνος ἢ λίθος) pour reconnaître dans les deux γυλλοί — solennellement déposés l'un au départ, l'autre à l'arrivée de la procession — deux cubes de pierre « symboles de l'Ἁγιοεύς » (p. 629). Il semble pourtant qu'à Milet l'offrande de deux γυλλοί n'était pas limitée au culte d'Apollon. On en a, semble-t-il, un exemple dans le culte de Dionysos, d'après le calendrier religieux retrouvé au Delphinion (*Milet*, III, n° 31, l. 1 et 2, p. 163 et 164).

3. Sur Δύναμις, voy. Vollgraff, *art. cité*, p. 423.

III. — Ἐπὶ λειμῶνι ἐπ' Ἀκρο παρὰ Νύμφαις. Il y encore aujourd'hui dans cette région quelques vallons verdoyants et, au pied de l'Acron, quelques jardins. Voy. la Carte de Wilski.

IV. — Ἐρμῆς Ἐνκελάδῳ? Péan ¹.

V. — Φύλλισ. On chante un péan et on brûle des parfums. Le personnage ou héros nous est inconnu.

VI. — Κεραιίτης. Péan. M. von Wilamowitz a su identifier ce lieu dit en s'aidant d'un article de l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Κεραιίστης. O. Schneider (*Callimachea*, II, 1873, p. 269, fr. 98^e) avait fait au mot une première correction (Κεραιίτης), que le Règlement des *μολποί* permet de compléter. On remarquera les deux prépositions : l. 30 κατὰ Κεραιίτην (παιωνίζεται); le péan est chanté à la hauteur de « l'Encorné », sans que la procession, semble-t-il, se détourne de la Voie; l. 31 παρὰ Κεραιίτην ἑαρτόν (ἔρδεται). Le sacrifice avec arrachement de la peau est célébré sur le lieu même, auprès de l'Encorné. Les mots τῷ πανθύωι ἔται opposés à πάντ' ἔται font allusion à la grande fête des Διδυμεῖα qui n'était célébrée que tous les quatre ans.

VII. — Χερῆω ἀνδριάντες. Péan. Le groupe des « statues de Charès » est bien connu. Newton les a retrouvées en 1858 dans les fouilles faites aux abords de Didymes et elles sont aujourd'hui conservées au Musée britannique. Charès s'intitulait lui-même le souverain de Teichioussa (Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 1208).

VIII. — On dépose enfin ἐς Δίδυμα ἐπὶ θύρας le second des γυλλοί. Sur la Porte Sacrée de Didymes, voy. plus haut, p. 86. On notera l'emploi du mot θύρα pour désigner la porte de l'enceinte sacrée. Cette partie du Règlement remonte à l'année 479/78. Le temple de Didymes est alors en ruines et c'est bien plus tard que se formera une πόλις que nous pouvons nous représenter comme une petite ville.

Le Règlement des *μολποί* rend un peu d'animation à la Voie Sacrée, mais le moment n'est pas venu d'étudier les processions qui s'y déroulaient. Je n'en citerai que deux : la première, du vi^e siècle, où le roi de Milet Léodamas trouva la mort dans un guet-apens. Il fut frappé κατὰ τὴν ὁδόν, sur la Voie même où il menait une hécatombe au dieu de Didymes ². L'autre est une procession scolaire

1. Vollgraff, *ibid.*, propose avec hésitation : παρ' Ἐρμῆ ἐν Κελάδῳ?

2. Nicolas de Damas, dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, III, p. 388,

fondée en l'année 200/199 par le peuple de Milet sur l'excédent des revenus de la donation d'Eudèmos. Ce n'était pas à vrai dire une procession nouvelle, mais un accroissement des pompes anciennes. Le décret en l'honneur d'Eudèmos ordonne que tous les quatre ans — si les revenus de la fondation le permettent — un choix d'enfants des écoles prendra part à la procession solennelle des Didymeia ; les autres années à celle des Βεγγίαι¹. Détail pittoresque dont s'enrichira un tableau d'ensemble.

Nos deux comptes de Didymes sont également du deuxième siècle avant notre ère. La mention d'Héraclée du Latmos dans le n° II (l. 19) me donne à penser qu'il est postérieur au traité de l'année 167/66 qui, tout en maintenant les apparences de l'indépendance, consacrait l'assujettissement d'Héraclée à Milet. Quand il fut conclu, la vie politique d'Héraclée était depuis longtemps réduite à rien : depuis quatorze ans la cité n'avait d'autre éponyme que le dieu ! Milet pouvait sans danger lui accorder un traité d'alliance et même accepter l'arbitrage pour certaines parcelles de territoire contestées². En fait, elle avait à sa disposition les ressources d'Héraclée, particulièrement ses carrières : elle en usa. Admettons donc que nos deux comptes se placent aux environs de l'année 166/65.

De la fin du II^e siècle — au plus tard du début du I^{er} — date la copie qui nous est parvenue du Règlement des *μολπαι*. Puisqu'on le gravait de nouveau, c'est qu'il était encore respecté et appliqué, c'est que la procession subsistait avec toutes ses stations : de fait on travaillait vers 166/65 à réparer la Voie Sacrée. Tous ces textes sont concordants.

Bernard HAUSSOULLIER.

n° 54 = *Excerpta de insidiis*, 19, éd. C. de Boor, III, 1905, p. 18. L'hécatombe offerte par Léodamas se réduira dans la première partie du ve siècle à trois victimes adultes ! Cf. Règlement des *μολπαι*, l. 19 : *ἡ πόλις δίδοι ἑκατόμβην τρεῖς ἑσχαμια τέλειαι*, « la cité donne à titre d'hécatombe trois victimes adultes ». Sur la détresse de Milet après les guerres médiques, voy. G. Glotz, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 524 et suiv.

1. Milet, III, n° 145, l. 69-77. Cf. E. Ziebarth, *Aus dem griechischen Schulwesen*, 1914, p. 1 et suiv.

2. Milet, III, n° 150.

SUR UN POINT
DE GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE ANCIENNE
LE
PRÉTENDU ÉVÊCHÉ DANUBIEN DE COMEA

Parmi les signatures qui nous sont parvenues des évêques ayant assisté au concile de Nicée en 325 ou ayant souscrit à ses décisions, il en est une qui soulève un petit problème de géographie ecclésiastique ancienne sur lequel le dernier mot n'est peut-être pas dit.

On trouve, dans deux des listes latines¹ des souscriptions du concile, la mention d'un évêque *Marcus Comeensis* ou *Comeonsis* : dans l'une et l'autre de ces listes, ce personnage est inscrit parmi les évêques de la province dite d'Europe, dont la métropole était Héraclée. On ne retrouve cet évêché balkanique dans aucune des autres listes conciliaires, et, comme la ville de Comea est par ailleurs entièrement inconnue, on ne peut qu'être étonné de voir un auteur tel que Le Quien accueillir dans son *Oriens christianus*² un Marius (à tort au lieu de Marcus) de Comea, qu'il place d'ailleurs en Mésie (Inférieure) et non en *Europe*. Oui ou non, un évêché, et par conséquent une ville de Comea, a-t-elle existé au IV^e siècle et où aurait-elle été située ?

La solution géographique même qu'a adoptée Le Quien, en réponse à la deuxième question, va nous incliner tout d'abord, contrairement à lui, à une réponse négative à la première. La localisation qu'il donne à l'évêché de Comea serait, semble-t-il, à elle seule, une preuve de sa non-existence.

Pourquoi en effet le met-il en Mésie ? Il le met en Mésie à la suite de Labbe, qui a, lui aussi, inscrit déjà un *Marcus Comeensis*

1. *Patrum Nicaenorum nomina*, ed. H. Gelzer, H. Hilgenfeld et O. Cuntz, p. 50 et 51.

2. I, p. 1225.

à la rubrique *Mysiae*, mais en observant lui-même que *Comeensis* est une leçon corrompue pour *Euboensis*¹. Et en effet, dans une des listes, on retrouve, un peu plus loin, un Marcus, placé en Mésie, mais cette fois avec la mention non plus *Comeensis*, mais *Euboensis*. Mention incontestablement et grossièrement fautive quant au rapport de la ville et de la province, puisque l'Eubée n'appartenait pas plus à la province de Mésie qu'à celle d'Europe, mais qui paraît révélatrice : *Comeensis* serait simplement un doublet corrompu d'*Euboensis*.

En réalité le problème est peut-être plus compliqué. Si l'on examine de plus près les diverses listes des signatures conciliaires, on constate que, dans la famille des manuscrits latins que l'édition Gelzer groupe sous le numéro III, *Marcus Comeensis*, inscrit à la province d'Europe, précède de deux rangs *Marcus Euboensis*, inscrit, par l'erreur trop visible signalée tout à l'heure, à celle de Mésie, tandis que, dans les manuscrits de la famille II, où se rencontre aussi *Marcus Comeensis* sous la même rubrique, il est plus éloigné de *Marcus Boeae*, placé cette fois correctement en Achaïe, mais il précède d'un seul rang *Marcus Calabriensis*, dont le voisinage paraît bien ainsi avoir contribué à la faute². Bref, il y avait dans les listes deux Marcus relativement voisins, l'un de Calabre, l'autre d'Eubée : c'est une contamination de ces deux données exactes qui a fait apparaître dans deux groupes de manuscrits la mention induite d'un personnage et d'un lieu inexistants, Marcus de Comea.

Cette explication paraît satisfaisante, et peut-être n'en devrait-on pas chercher d'autre. Le nom de *Comeensis* et la place qu'il occupe dans la liste en suggèrent cependant une nouvelle, qu'il convient d'exposer, sans qu'on veuille pour cela conclure à son adoption.

Marcus Comeensis, là où il est appelé ainsi, figure parmi les évêques de la région balkanique : on le place dans la province d'Europe et il vient immédiatement avant Protogène de Sardique en Dacie ; *Marcus Euboensis* a été rangé, contre tout bon sens, dans la province de Mésie, tandis que, dans une autre liste, on trouve un Marcus de Sardique. Ne serait-ce pas qu'il y aurait réellement eu, dans cette partie de la liste nicéenne, un Marcus qui ne serait

1. LABBE ET COSSART, *Conciliorum amplissima collectio*, II, 696.

2. *Patr. Nicaenor. nomina*, éd. cit., p. 50, 51, 52, 53 et 54.

ni le Calabrais ni l'Eubéen, mais un évêque des pays danubiens ? Si oui, à qui pourrait-on songer ?

La réponse à la question posée de la sorte va nous être fournie par les Martyrologues et les Passionnaires. La Passion de sainte Suzanne ¹, sur laquelle a paru il y a quatre ans une très intéressante étude de Mgr Duchesne ², fait mourir les compagnons de martyr de la sainte *in civitate Chomos* ou *Comos*, dans laquelle ils ont été déportés. Quelle est cette *civitas Chomos*, dont le nom étonne autant que le *Comeensis* des *indices* de Nicée ? On pourrait sans doute songer à Côme ou à Cumes. Mais on s'aperçoit, à y regarder de plus près, que l'auteur de la légende de sainte Suzanne, ayant puisé les éléments de son récit dans le Martyrologe hiéronymien, « déjà bien maléficié par les copistes » ³, ce n'est pas de Côme ni de Cumes qu'il s'agit ici, mais, par suite d'une faute de transcription, de la ville de Tomi, dont l'accusatif est *Tomos* ⁴. Tomi, métropole de la Scythie, province formée du démembrement de la Mésie Inférieure, était, depuis Ovide, un lieu de relégation. Il n'est pas douteux que c'est *Thomos* qui, dans les *Acta sanctae Suzannae*, a été déformé en *Chomos*. Notre *Marcus Comeensis*, voisin dans nos listes d'évêques mésiens, ne serait-il pas un *Marcus Tomensis* ?

Le rapprochement avec la Passion de sainte Suzanne, où nous rencontrons cette déformation onomastique, ne suffirait certes pas à faire prendre en considération cette explication, si une autre source ne venait nous apporter au moins un commencement de confirmation, indirect sans doute, mais qui ne laisse pas que d'être assez impressionnant. Eusèbe écrit, dans sa *Vie de Constantin* ⁵, que la Scythie était représentée au concile de Nicée. Or il n'y a jamais eu en Scythie d'autre évêché que celui de Tomi, cela est surabondamment démontré ⁶. Mais que nous disent les listes de signa-

1. *Acta Sanctorum*, 18 février et 11 août.

2. *Les légendes de l'Alta Semita et le tombeau de saint Cyriaque sur la voie d'Ostie* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. XXXVI [1916], p. 27 sq.).

3. DUCHESNE, *loc. cit.*, p. 38.

4. Cf. *Martyr. hieron.*, 1^{er} octobre.

5. III, 7.

6. Je me permets de renvoyer ici à ce que j'ai dit sur cette question dans mon volume *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, p. 169-171 et 202. C'est en s'appuyant sur des documents mal interprétés qu'on a pu conclure parfois à l'existence dans la province de Scythie d'autres sièges épiscopaux que celui de Tomi.

tures de Nicée ? On n'y trouve nulle mention soit de Tomi, soit de la Scythie. Est-ce à dire qu'Eusèbe a commis ici une pure et simple erreur matérielle ? Non. Son assertion, en présence du silence apparent des listes conciliaires, est susceptible de deux interprétations. L'une, que j'ai déjà présentée ailleurs ¹, est qu'Eusèbe ait entendu désigner par ce terme de Scythie non la province romaine de ce nom, mais un pays extérieur à l'Empire, la région de l'actuelle Russie méridionale, et plus spécialement la Crimée, alors en partie occupée par les Goths, que les historiens chrétiens appellent souvent des Scythes ², et dont deux évêques étaient effectivement présents à Nicée ³. L'autre serait que la province romaine de Scythie eût bien été représentée à Nicée par son unique évêque, celui de Tomi, dont le nom, omis dans certaines listes, déformé dans les autres, apparaîtrait dans celles-ci sous la forme *Comeensis*. On pourra objecter que le nom officiel de la ville de Tomi était *civitas* (ou *respublica*) *Tomitanorum* et que son évêque, dans les pièces où il figure, y est le plus souvent dénommé *episcopus Tomitanus* ⁴ ou *Tomitanorum* ou *Tomorum civitatis*. Mais il suffit de répondre que les mentions de l'*episcopus Tomensis* ne manquent pas ⁵.

Si cette explication était admise, elle nous apprendrait donc le nom d'un membre de plus du concile de Nicée, Marcus de Tomi. Il y a longtemps que, contrairement à Le Quien, on a renoncé à enrichir la nomenclature géographique de l'Empire romain d'une ville mésienne de Comea, qui n'a, trop visiblement, jamais existé. On enrichirait en revanche d'un nom nouveau le catalogue épiscopal fourni par les signatures de Nicée.

Il faut bien dire pourtant que l'absence de la mention correspondant à *Marcus Comeensis* dans les listes autres que les listes latines n'est pas favorable à l'hypothèse exposée, mais non préconisée, ici. Le voisinage de trois Marcus dans une même région de la liste n'est pas non plus d'une très haute vraisemblance. H. Gel-

1. *Op. cit.*, p. 171-172.

2. Cf. THÉODORET, *Hist. eccl.*, VI, 32 ; PHILOSTORGE, *Hist. eccl.*, II, 5 ; peut-être AMBROISE, *Contra Auxentium*, 22.

3. *Theophilus Gothiae et Cadmus Bosphori* (*Patr. Nicaen. nomina*, ed. cit., p. 56, 57).

4. Par exemple, LABBE, IV, 233 ; MANSI, IV, 1368 ; VII, 359 ; MARIUS MERCATOR (*Patr. lat.*, XLVIII, 1088).

5. MANSI, III, 526.

zer, dans l'*Index Patrum Nicaenorum restitutus* qu'il a placé en tête de son édition des *Patrum Nicaenorum nomina*¹, n'y a laissé que Μάρκος Καλαβρίας, à la rubrique de cette province, et Μάρκος Βοίνας, à la rubrique Ἀρχιζης; il exclut un troisième Marcus illyrien, et l'on n'oserait dire qu'il n'ait pas raison. Enfin la façon même dont Eusèbe introduit le représentant de la Scythie dans sa relation du concile de Nicée : « Οὐδὲ Σκυθῆς ἀπελπιπένετο τῆς χορείας, le Scythe ne manquait pas à ce chœur », immédiatement avant de rappeler la présence d'un évêque de Perse, étranger à l'Empire, comme l'était le Goth, et après avoir mentionné celui de la province du Pont, qui touchait presque, par l'Est de la Mer Noire, aux parages du Palus Moeotis où s'étaient établis les premiers Goths chrétiens, tout cela est fait pour incliner vers une interprétation de ce passage de la *Vie de Constantin* qui ne ferait pas de l'évêque scythe d'Eusèbe l'évêque de Tomi. Néanmoins l'autre conjecture, que suggère le double rapprochement de ce passage, du texte de la Passion de sainte Suzanne et de certaines listes conciliaires, valait peut-être d'être signalée : on n'a pas voulu ici faire autre chose.

Jacques ZEILLER.

1. Introduction, ch. XI, p. LX-LXIV.

UN GRAND DOMAINE A L'ÉPOQUE FRANQUE

ARDIN EN POITOU,

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'IMPÔT

Les *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, rédigés entre 832 et 835¹, nous ont transmis, entre autres actes curieux, une série de diplômes qui permettent de suivre pendant près de deux siècles les vicissitudes d'une villa à l'époque franque. Au milieu du dossier se rencontre une pièce, d'un caractère tout particulier, unique en son genre, susceptible de jeter quelque lumière sur l'administration d'un grand domaine et sur les destinées de l'impôt royal². Avant d'y arriver, il convient de passer en revue d'autres documents : encadrée par eux elle sera d'une compréhension moins difficile.

La série des actes royaux débute par deux diplômes émanés du roi Childéric II³. Ces actes soulèvent des difficultés de critique externe et interne. Il convient de les aborder tout de suite.

Le premier, daté des kalendes de mars et de la septième année du règne de Childéric II, est adressé par ce roi à Didon, évêque de Poitiers. Le souverain fait savoir au prélat qu'il a accordé à la basilique de Saint-Gervais, c'est-à-dire à l'église cathédrale du Mans, en l'affectant au luminaire, le tribut que le fisc tirait de la *curtis* d'Ardin au *pagus* de Poitou. En conséquence, il donne ordre « d'im-

1. J'adopte la date proposée par les abbés G. Busson et A. Ledru dans l'introduction de leur édition (Le Mans, 1902, p. XXIX-XLIII), contrairement à l'opinion de J. Havet (*Œuvres*, I, 328, 353), qui, estimant les *Actus* postérieurs aux *Gesta domni Aldrici*, en plaçait la composition après 840 et avant 857, plus précisément dans les années 850 à 856.

2. Julien Havet avait l'intention de l'étudier mais, chose des plus regrettables, « la partie du mémoire où il devait être question d'Ardin n'a pu être rédigée » (*Œuvres*, I, 393, note 1).

3. *Actus...*, p. 219 et 220.

muniser » (*emunire*) ce domaine de manière qu'aucun comte (*judex*) n'y fasse lever le susdit tribut.

Le texte du second acte ne nous est parvenu que privé de la suscription et de l'adresse; de plus le préambule est altéré. Le roi semble dire que la *villa* d'Ardin avait été donnée par des préceptes de ses prédécesseurs et que lui-même a accordé l'immunité à la susdite villa. S'adressant au destinataire inconnu (par suite de la suppression de l'adresse) du diplôme, le roi lui rappelle qu'il lui a déjà communiqué ce précepte d'immunité par l'entremise du feu évêque Berarius. Maintenant le présent évêque du Mans, Aiglibert, a présenté au souverain copie (?) de ce premier précepte, mais, pour plus ample sûreté (*pro firmitatis studio*), il a demandé de le renouveler. Le roi y consent et fait défense au destinataire, à ses subordonnés (*juniores*), à ses successeurs, de rien exiger de la susdite villa : « gardez par devers vous le présent diplôme pour le consulter (?) au cas où on lèverait notre *inferenda* (?) ¹. »

Comme le précédent, l'acte est accompagné de nombreuses souscriptions d'ecclésiastiques. Cette circonstance, et aussi l'extrême incorrection de la teneur, ont fait mauvaise impression sur la critique et l'ont déterminée à rejeter ces deux diplômes comme apocryphes. On a fait valoir particulièrement : 1° qu'Aiglibert n'a été évêque que sept ans après la mort de Childéric II; 2° que la signature du roi est précédée du pronom *ego*, ce qui est contraire à l'usage du temps²; 3° que Childéric II n'exerçait aucune autorité sur l'Aquitaine, région où est située Ardin³.

1. « Et vos de praesente praeceptione pro adducendam post vos reciperet (recipite?) et quando eum quae (*lis. quandocumque*) *inferenda nostra nobis praesentatis ipsa apud vos (nos?) exhibeatis.* » Cette phrase se comprendrait mieux si elle concernait les *juniores* de l'évêque chargés de lever l'*inferenda* : on leur recommanderait de n'opérer que le diplôme en main. N'y trouve-t-on pas une allusion dans la charte de *caulio* de 721 où on lit : « unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus et nobis (vobis?) de annunciata carta quod (quae) fuit regnante Chilperico (*lis. Childerico*) rege de ipsa [in]ferenda in integrum nobis [in]junxit quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant etc. » ? A mon avis la phrase en question n'appartient pas au diplôme; c'est une altération marginale ou interlinéaire de la copie conforme du 17 octobre, dont nous allons parler, addition que l'auteur des *Actus* fit passer dans le texte en 832-835.

2. Ces deux objections ont été émises par Bréquigny. La seconde est réfutée (?) par Pardessus (II, 156).

3. P. Roth, *Geschichte des Beneficialwesens* (1850), p. 459-460.

Aucun de ces motifs de suspicion ne résiste à l'examen. D'abord Aiglibert était bien évêque sous le règne de Childéric II ¹. La deuxième objection n'est pas sans réplique : la transcription du ix^e siècle a pu interpréter les *notae* qui précédaient la signature du roi ². Enfin la découverte d'un acte d'Ansoald, évêque de Poitiers ³, daté du 1^{er} juillet, an II de Dagobert II, prouve que les rois d'Austrasie continuèrent à exercer leur autorité en Poitou, même à une époque avancée du vii^e siècle ⁴.

Bien plus grave serait la liste des souscriptions qui figurent au bas des actes royaux. Sans doute dans un original de Clovis II du 22 juin 654, confirmant le privilège par lequel l'évêque de Paris, Landry, soustrait à l'ordinaire l'abbaye de Saint-Denis, on trouve une longue liste de souscripteurs ⁵. Mais les personnages qui, par une disposition tout exceptionnelle, ont apposé leur nom au bas du diplôme, sont les gens de la cour, évêques et grands, qui composent le « palais ». Rien de pareil dans nos deux actes. Exception faite d'un évêque, les autres souscripteurs sont des abbés, de simples clercs même. Il n'est point douteux qu'ils appartiennent au clergé local du Mans. Dans la deuxième de ces pièces c'est au Mans qu'ils apposent leurs souscriptions et à une date postérieure (17 octobre) à celle du diplôme lui-même (27 août). Cette particularité, et aussi la formule « autentico vidi exemplar et subscripsi » qui accompagne chaque souscription, va nous donner la clef du problème : les *Actus* nous offrent la transcription, non point de l'original, demeuré entre les mains du *judex*, mais d'une copie de cet original certifiée conforme par l'apposition des souscriptions d'un évêque ⁶, de quatre abbés, de deux prêtres et de sept personnes non qualifiées, copie exécutée au Mans près de deux mois après l'expédition du précepte en une localité (d'Austrasie) dont le nom n'a pas été reproduit. Le

1. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, II, 84.

2. Voy. les planches du recueil de Lauer et Samaran, *Les diplômes originaux des Mérovingiens* (Paris, 1908).

3. Par Léon Maître dans son mémoire, *Cunault, son prieuré et ses archives* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIX (1898), p. 233-261, avec fac-similé.

4. Voy. E.-J. Tardif, *Les chartes mérovingiennes de l'abbaye de Noirmoutier avec une étude sur la chronologie du règne de Dagobert II* (Paris, 1899), p. 44-45.

5. Lauer et Samaran, pl. 6 et 6 bis ; texte, p. 6 et 7. Cf. J. Tardif, *Cartons des rois*, n° 11, p. 10 ; J. Havet, *Œuvres*, I, 236-241.

6. Son nom est écrit *Athmon*, erreur évidente de transcription (pour Athamund ou Hathamund ?).

dernier des personnages nommés, Siggolenus, après avoir exécuté sa copie, y apposa son *signum* et la *data*.

La même explication vaut pour l'acte du 1^{er} mars 669. Il est souscrit par quatre abbés et trois personnages non qualifiés. Le copiste est un clerc, Teutsindus. C'est peut-être sur lui, plutôt que sur le transcritteur de 832-835, qu'il faut rejeter la responsabilité des erreurs qui ont fait soupçonner l'authenticité de l'acte : ainsi, le titre de *vir illuster* dans la suscription ¹, l'expression *adfirmare rogavimus* dans l'annonce des signes de validation, enfin la qualification de *signum* donnée à la signature du roi, toutes choses inadmissibles dans un original. Mais ces anomalies sont sans portée si elles sont le fait d'un copiste.

Cet acte de 669 n'est pas, remarquons-le, un diplôme ; c'est une lettre du roi à Didon, informé de la décision royale parce que Ardin est un ancien et important domaine du fisc situé dans le diocèse que dirige Didon, Poitiers ². En raison de l'intérêt que cette lettre présentait elle a dû être copiée à Poitiers et transmise à l'évêque du Mans qui la fit déposer dans les archives de son église ³.

Quant au premier acte d'immunité, concédé à la requête de l'évêque Berarius, il est perdu ⁴ et n'est connu que par le second, que nous venons d'analyser, et par des confirmations postérieures.

L'évêché de Mans eut soin, en effet, de faire renouveler le privilège d'immunité d'Ardin, à chaque mutation de roi et de prélat :

En 698 ou 699, le 1^{er} mars, Childebert III, à la requête de

1. Elle est de style si le destinataire est laïque (*viro illustri*), non s'il est ecclésiastique.

2. Ajoutons que Didon devait exercer une influence prédominante dans l'Ouest. Oncle maternel de saint Léger, qu'il « nourrit », il fut chargé, comme on sait, par le maire du palais d'Austrasie, Grimaud, d'emmener en Irlande le jeune Dagobert II, à la mort de son père Sigebert III d'Austrasie (1^{er} février 656). Voy. E.-J. Tardif, *op. cit.*, p. 7 et 11, note 1. L'objection de Pardessus (II, 141, note 3) que le destinataire devrait être l'évêque du Mans et non l'évêque de Poitiers, prouve en faveur de l'authenticité de l'acte : un faussaire, au IX^e siècle, aurait eu certainement cette idée et n'aurait pas songé à Didon, dont la réputation devait être fort obscurcie deux siècles après. Surtout il aurait refait, et sans grande difficulté, le premier diplôme, accordé à Berarius, lequel ne nous est point parvenu.

3. C'est pour moi un véritable réconfort que de savoir que J. Havet, lequel avait étudié ces actes mais n'avait pas pu rédiger ses observations, a laissé en regard de la mention de chacun d'eux ce simple mais précieux jugement : *genuinum* (*Œuvres*, I, 271).

4. Cf. note 2.

l'évêque Herlemond, renouvelait les préceptes concédés par son oncle Childéric II aux évêques Berarius et Aiglibertus ¹. Ici la concession d'immunité est revêtue des formes qui sont familières à qui-conque s'est occupé de cette institution ². Le souverain interdit au comte (*judex*) non seulement la levée de l'impôt, mais l'administration de la justice sous la double forme de l'assise (*causas audire*) et de la perception des amendes (*freda*), et, en outre, l'exercice du droit de gîte (*mansiones facere*) et de procuration (*paratu*).

A partir de cette époque le formulaire est fixé. La concession est renouvelée en des termes semblables. Le même Herlemond l'obtient de Dagobert III, le 10 mars 713 ³, puis de Thierry IV son fils, le 5 mars 723 ⁴. Le dernier Mérovingien, Childéric III, la renouvelle enfin, en faveur de l'évêque Gauziolenus, le 2 mars 743 ou 744 ⁵.

La nouvelle dynastie devait être fatale à la fortune territoriale de l'évêché du Mans. Ardin fut au nombre des domaines poitevins, saintongeais et bordelais, dont l'évêché fut dépouillé par le roi Pepin pour constituer des bénéfices à ses vassaux. Deux de ceux-ci, Adalbert et Haganon, pour sauver les apparences, consentirent à tenir Ardin de l'évêque Gauziolenus, à titre de précaire, moyennant un cens recognitif de douze sous par an (mars 756) ⁶.

Ardin était, de fait, perdu pour l'évêché du Mans. Mais celui-ci ne voulut jamais reconnaître l'usurpation. Sous Charlemagne et Louis le Pieux il revendiqua encore ce domaine comme sa propriété et inscrivit son nom dans la liste des villas dont la possession, au moins théorique, lui fut reconnue par deux préceptes du 23 avril 802 ⁷.

1. *Actus*, p. 237.

2. Sur l'immunité, voy. Fustel de Coulanges, *Le Bénéfice et le patronat*, p. 336-430, et surtout Maurice Kroell, *L'Immunité franque* (Paris, 1910).

3. *Actus*, p. 238. La chronologie des derniers Mérovingiens, telle qu'elle a été constituée par J. Havet, A. Giry et J. Depoin, doit être rectifiée grâce au mémoire de W. Levison, *Das Nekrologium von Dom Racine*, paru dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXXV, 1909.

4. *Actus*, p. 242. Noter que l'acte royal, quoique impétré par l'évêque Herlemond, est adressé, comme l'ont bien vu Busson et Ledru à Charivius, alors détenteur de l'évêché du Mans. Havet, qui se proposait de parler de l'usurpation de Charivius, n'eut pas le temps de rédiger ses observations (*Œuvres*, I, 413, note 3).

5. *Actus*, p. 253.

6. *Actus*, p. 255.

7. *Actus*, p. 282-286.

et du 31 décembre 832¹. Ardin comptait, en effet, au nombre des domaines les plus importants : nous le voyons qualifié de *pagus*² et, renseignement très rare, on nous donne un chiffre de population : *mille manentes*³.

L'authenticité de ces diplômes est, il est vrai, contestée. L'acte de Charlemagne est rejeté par les diplomatistes⁴. Ceux-ci se divisent seulement pour l'acte de Louis le Pieux. Th. von Sickel a allégué⁵ contre lui (et trois autres datant du pontificat d'Aldric) l'emploi d'expressions inusitées dans la chancellerie de Louis le Pieux mais, au contraire, conformes au style des *Gesta domni Aldrici* ou des *Actus pontificum*. L'argumentation de Sickel, adoptée par B. von Simson⁶ et Mühlbacher dans la première édition de ses *Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*⁷, n'avait pas entièrement convaincu Georg Waitz⁸, qui n'eut pas, d'ailleurs, l'occasion de les discuter à fond. Julien Havet fit la réplique suivante :

1. *Gesta domni Aldrici*, p. 34-44.

2. Cette qualification de *pagus* se trouve dans les deux diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux et dans le titre de la « caution » de 721 (p. 240). La superficie de la commune est assez considérable : 3.000 hectares. Le domaine de Solignac est aussi qualifié *pagus* dans un texte du VIII^e siècle (plus loin p. 127, note 3). On sait que chez les gens de la campagne, encore aujourd'hui, *pays* veut dire souvent *village*. Ardin est dit *vicus* sur des monnaies mérovingiennes (*Areduno vico*). Il fut, en effet, un centre de fabrication monétaire. Voy. B. Fillon, *Attributions de quelques tiers de sols d'or au Poitou* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 377-387).

3. Ce terme de *manentes* est rare en Gaule. Du Cange ne cite guère que des exemples puisés dans des textes latins de pays allemands et anglo-saxons. On le retrouve dans un acte d'Aldric du 1^{er} avril 837 (*Gesta*, p. 60 et 90). Grégoire de Tours cependant l'emploie dans sa « Vie de saint Lupicien » : « verum ubi relinquentes hoc habitaculum quod expetierant, ad villas manentium sunt regressi, domum cujusdam pauperis ingrediuntur » (*Script. rerum merov.*, I, 2, p. 664, l. 16).

4. Th. von Sickel, *Acta regum et imperatorum Karolinarum*, t. II (1867), p. 289 et p. 67; Engelbert Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 1^{re} éd., n° 379, 2^e éd. (1908), n° 386. B. von Simson, *Die Entstehung der Pseudo-Isidorischen Fälschungen in Le Mans* (1886), p. 91; J. Havet, *Œuvres*, I, 305, note 3. Voy. enfin l'édition des *Diplomata Karolinarum* parue sous la direction de Mühlbacher, I (1906), p. 385, n° 265.

5. *Op. cit.*, II, 345-346.

6. *Op. cit.*, p. 91-92.

7. Innsbrück, 1889, n° 883.

8. Voir son édition partielle des *Gesta Aldrici* dans les *Mon. Germ., Scriptores*, t. XV, p. 314, note 4.

« Ces tournures, ainsi que bien d'autres, étaient habituelles à Aldric et par suite à la mode dans son entourage et l'usage ou l'abus qui en est fait est un des traits caractéristiques des textes écrits ou inspirés par lui ou par les clerks manœuvres de son temps. Mais, de ce qu'une charte impériale rendue en faveur d'Aldric paraît avoir été inspirée par Aldric, il n'en résulte pas qu'elle soit fautive, bien au contraire : rien n'était plus naturel de la part de la chancellerie de l'empereur que de demander au bénéficiaire d'une charte les matériaux qui devaient servir à la libeller. Comment, en particulier, les bureaux auraient-ils été en état de rédiger une énumération de propriétés rurales, situées pour la plupart dans le diocèse du Mans et dont les noms ne pouvaient être connus ailleurs ? Force leur était de se borner à copier la liste qui leur était fournie par l'impétrant, et c'est ce qu'ils ont fait ¹. »

J. Havet terminait en exprimant l'espoir que le lecteur concluerait, comme lui, que les soupçons sont mal fondés et que le diplôme de Louis le Pieux du 31 décembre 832 (ainsi que trois autres) est authentique. Ce souhait n'a pas été exaucé. Dans sa deuxième édition, Mühlbacher a maintenu plus rigoureusement que jamais la condamnation que son maître Sickel, B. von Simson et lui-même avaient portée sur ce groupe d'actes ². Nous n'avons pas à prendre nettement parti dans ce débat ³. Authentiques ou remaniés ⁴, les

1. *Œuvres*, I, 305.

2. Innsbruck, 1908, n° 912 (p. 361).

3. Il est lié à l'affaire de la dispute de l'évêché du Mans et de l'abbaye de Saint-Calais qu'il serait trop long, et peut-être sans profit, de reprendre. Disons seulement que, s'il est vrai que l'on retrouve incontestablement, non seulement dans la liste des biens réclamés par l'évêché, mais dans le protocole même (ce que Havet ne remarque pas assez) des tournures familières à Aldric, ou plutôt aux clerks manœuvres auteurs des *Actus* et des *Gesta Aldrici*, il ne s'ensuit pas absolument que nous soyons en présence d'actes fabriqués de toutes pièces (cf. note suiv.) ; il en faudrait peut-être conclure que, dès le ix^e siècle, dans des circonstances exceptionnelles, l'acte pouvait être rédigé par l'impétrant lui-même, la chancellerie se bornant à apposer la date, le monogramme et le sceau du souverain. Les exemples de cette pratique sont fréquents pour le x^e et surtout le xi^e siècle. Il serait étrange, en effet, de voir l'église du Mans, dont l'évêque était si bien en cour, se rendre coupable de faux *du vivant même de Louis le Pieux*, alors qu'il n'eût pas été difficile d'obtenir de l'empereur des actes en bonne et due forme (cf. Havet, I, 297). Le fait que nous ne possédons plus les originaux et que ces actes ne sont connus que par les mss. des *Actus* (xiii^e et xvii^e siècles) et des *Gesta* (xi^e siècle) invite enfin à la prudence.

4. Sickel et Mühlbacher reconnaissent que, à la base, il y a eu des diplômes

diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux, prouvent que sous ces règnes le domaine d'Ardin n'était pas recouvré par l'évêché du Mans.

Les troubles qui agitèrent la fin du règne de Louis, les guerres qui suivirent sa mort, furent peu favorables aux revendications de l'église du Mans. Partisan de Louis, puis de son plus jeune fils, Charles ¹, Aldric ne pouvait qu'être en butte à la haine de Pepin d'Aquitaine et de son fils Pepin II. L'occupation de la basse Loire, à partir de 843, par les bandes normandes qui infestèrent bientôt le Poitou et la Saintonge ² achevèrent la ruine de la fortune territoriale de l'évêché du Mans au sud de la Loire ³.

Après ce coup d'œil d'ensemble, abordons le document dont l'intérêt a été signalé plus haut.

C'est une sorte de rapport ou plutôt d'engagement, adressé à Herlemond, évêque du Mans, en date du Mans du mois de juin,

authentiques. Nous sommes donc, de leur consentement, en présence d'actes retouchés, mais non entièrement supposés. Havet se trompe complètement en prétendant (I, 305, note 3) que l'acte de Charlemagne a dû être fabriqué « plus tard » et imité de celui de Louis le Pieux. En effet, les *Actus*, où il se trouve, ont été rédigés entre 832 et 835 ; le diplôme de 802, s'il a été fabriqué ou refait, est donc contemporain de l'acte du 31 décembre 832 avec lequel il présente des similitudes incontestables. A signaler que la fin du dispositif est rendue obscure par suite d'une lacune. On lit (*Actus*, p. 287) : « usquedum illi qui jamdicte aecclesiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam. Qui negligit censum perdat agrum. » Le diplôme de Louis le Pieux (*Gesta Aldrici*, p. 44) porte : « usquedum illi qui jamdictae aecclesiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam pro eadem negligentia atque contemptu rationes reddere, et hoc praevideat unusquisque ne illam ibi audiat sententiam : qui negligit censum perdat agrum. » Il y a eu un bourdon occasionné par la ressemblance des mots *praesentiam* et *sententiam*. De même le § *Divitis enim canonicis... praecepimus* (*Gesta Aldrici*, p. 37, l. 17-22) a été sauté par suite d'un bourdon : *divitis* (sic) ressemble à *de vicis* du § suivant. L'édition des *Diplomata Karolinorum*, donnée par la société des *Mon. Germaniae historica*, ne signale pas ces lacunes (p. 386, 388).

1. *Gesta Aldrici*, p. 158. Voy. aussi F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve*, I (1909), p. 22.

2. V. Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie* (Heidelberg, 1906).

3. Dans la suite Ardin devint, on ne sait comment, un prieuré de l'abbaye de Maillezais. Ses anciens rapports avec l'évêché du Mans sont encore attestés par la découverte de deniers manceaux. Voy. B. Fillon, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 381.

première année du règne de Thierry IV, soit de juin 721¹. Il est d'une intelligence difficile, à la fois parce que nous ne possédons pas d'autre spécimen de ce genre et parce que le texte se présente sous forme d'une copie postérieure de près d'un siècle à l'original et très défectueuse, soit que l'original, en écriture mérovingienne, fût difficile à déchiffrer, soit enfin que le copiste ne comprît déjà plus la teneur de l'acte.

Chose curieuse, il ne semble pas avoir attiré l'attention des érudits qui, depuis la publication des *Actus Pontificum Cenomannensium*, par Mabillon², ont utilisé les renseignements abondants qu'ils renferment. C'est que les chartes qu'ils reproduisent jouissent d'une très mauvaise réputation. Notre texte a partagé sans qu'on tentât de le mettre à part, la réprobation générale qui frappe les diplômes mérovingiens et carolingiens en faveur de l'église du Mans³. Reproduisant cette pièce dans son recueil des *Diplomata, chartae*, etc., Bréquigny la juge cependant authentique : « Nihil est in hoc instrumento quod falsum sapiat » ; au milieu du XIX^e siècle son intérêt n'échappe pas au second éditeur de la collection, Pardessus : « Eo attentius perpendenda est haec charta quod nulla similis argumenti reperiatur qua debitores reddituum recognoscunt quid unusquisque pro sua parte debeat, seque reos promittendi constituentes, singuli pro omnibus integrum redditum se persoluturos spondent⁴. » Il est

1. *Actus*, p. 240. Voy. le texte de cette pièce à la fin du présent mémoire.

2. Les *Actus* n'ont été accessibles jusqu'en 1902 que par l'édition donnée par Mabillon dans ses *Vetera analecta*, éd. in-8, t. III (1688), p. 50-397 ; éd. in-folio (1723), p. 239-338. Sur cette édition et ses défauts, voy. J. Havet, *Œuvres*, I, 318 et suiv. En confrontant le texte des diplômes avec l'édition Busson et Ledru, on s'aperçoit que Mabillon l'a modifié quelquefois par des corrections heureuses, mais sans avertir le lecteur.

3. Bréquigny au XVIII^e siècle, au XIX^e Pardessus, en France, Roth, Waitz, Sickel, Mühlbacher, Simson, etc. en Allemagne, ont prononcé des réquisitoires sévères contre les diplômes contenus dans les *Actus* et aussi dans sa suite les *Gesta Aldrici*. La réhabilitation des documents des *Gesta* et, en partie, des *Actus*, a été la dernière tâche de Julien Havet. Son mémoire, *Les Actes des évêques du Mans*, malheureusement inachevé, a paru en 1893 et 1894 dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (t. LIV, 597-692 ; t. LV, 5-60, 306-336). Il a été réimprimé dans ses *Œuvres*, t. Ier (1896), p. 271-445. Voy. aussi le mémoire antérieur sur les *Chartes de Saint-Calais*, *ibid.*, I, 103-190 ; cf. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. XLVIII, 1887, p. 5-58 et 209-247.

4. *Diplomata. Chartae*..., t. II, 531, n^o DXVII.

vrai qu'il ajoute cette remarque : « hic deprehendimus prima vestigia usuum sequioris aetatis de solvendo censu feudali. » Elle montre que Pardessus ne comprenait rien au texte qu'il reproduit. Avouons qu'il est plein d'obscurités ¹.

En gros cependant on peut saisir ce qui suit :

Huit personnages, qui se qualifient de subordonnés (*juniores*) de l'intendant (*agens*) de la villa d'Ardin en Poitou, propriété de Saint-Gervais, — entendez l'église cathédrale du Mans ², — se portent garants du paiement de l'*inferenda* et de tout ce qui est dû par leurs *pagenses* ³. Il y a une étroite solidarité entre ces *pagenses* et les *juniores*. Pour chacun de ces derniers on indique avec précision la somme pour laquelle il se porte caution. Le délai imparti pour le versement du tout, la mi-juillet, est fort rapproché, puisque l'acte, passé au Mans, est en date de juin.

Extérieurement l'acte présente quelque analogie avec les *Cautiones* dont les formulaires nous ont transmis plusieurs modèles ⁴. Mais, le fonds est tout différent ⁵ et, sans le secours des diplômes royaux, le texte serait d'une interprétation presque impossible.

L'*inferenda*, nous le savons, a été concédée par Childéric II, et notre pièce, au surplus, nous le dit à la fois expressément et obscurément ⁶.

Qu'est-ce que l'*inferenda* ?

A coup sûr c'est un impôt puisque la série des diplômes passés

1. L'auteur des *Actus*, écrivant un siècle plus tard (832-835), n'y comprenait peut-être déjà plus grand'chose.

2. C'est seulement au XIII^e siècle que saint Julien l'emporta comme patron dans l'église cathédrale du Mans. Voy. l'Introduction des abbés Busson et Ledru à leur édition des *Actus*.

3. Ceux-ci ont en effet pris des engagements de paiement : « Similiter et de illis *fidefactis* quod *nostri* *pagenses* qui hoc contempserunt, etc. »

4. Voy. le *Recueil* de Rozière, t. I, p. 463-469.

5. Les *Cautiones* sont des engagements de rembourser, généralement à longue échéance, une somme d'argent prêtée au bénéficiaire, lequel consigne en garantie une pièce de terre.

6. « ...de annuntiata carta quod fuit regnante Chilperico rege de ipsa ferenda in integrum nobis junxit etc. » Corriger *Chilperico* en *Childerico*. Les noms des rois sont plus d'une fois maltraités dans les *Actus* : le diplôme de Dagobert III du 10 mars 713 porte comme titre « exemplar... a *Childeberto* rege » (p. 238) ; celui de Childéric III débute ainsi : « Chilpericus, rex Francorum » (p. 246) ; celui de Thierry III : « exemplar... quod fecit Dagobertus » (p. 186).

en revue plus haut, la qualifie de *tributum, census, lucrum terrenum* ¹. Le terme se retrouve dans quelques autres diplômes mérovingiens concernant plus spécialement la région de l'Ouest de la Gaule :

Dans une confirmation générale d'immunité pour l'évêché du Mans de Dagobert III, du 2 mars 713, on lit : « Sed ipse pontifex [Herlemundus] aut agentes sui ill[os solidos] CC. inferendales et ill[os] ² solidos alios ducentos auri pagins[is] quod ad fiscum nostrum de ipsa villa vel de ipsis curtis suis vel ecclesiis suis et monasteriis suis reddebantur et in sacello publico fuit consuetudo reddendi, ipse pontifex aut successores sui per missos suos hoc debeant reddere et quae (*lis. atque*) transsolvere... »

Acte des plus curieux pour l'histoire de l'immunité qui nous montre que l'immuniste n'est pas nécessairement affranchi du paiement de l'impôt, mais qu'il jouit simplement de la faveur de le faire percevoir par ses propres agents, sauf à l'amener jusqu'au trésor royal (*sacellum publicum*) ³. Mais il ne nous renseigne pas avec grande précision sur la nature de l'*inferenda* ; on voit seulement qu'elle diffère de l'*aurum pagense*, d'ailleurs aussi mal connu. Cependant l'opposition des deux termes tend à faire croire que l'*inferenda* n'est pas un impôt en espèces monétaires.

Laissant de côté un diplôme d'un roi Thierry ⁴ dont la teneur est

1. « ...qualemcumque censum aut lucrum terrenum quod ad fiscum nostrum potuerit sperare » (p. 238) ; « nec ullum lucrum terrenum requirere et exactare praesumeret » et « nec qualemcumque censum aut lucrum terrenum » (p. 239). La « caution » de 721 porte comme titre dans les *Actus* : « sequitur exemplar de censibus de pago Arduno ».

2. Le ms. des *Actus* porte simplement *ill.* avec un signe d'abréviation. Les éditeurs ont d'abord lu *illatio*, puis proposé *illatos* dans leurs *Errata* (p. 606). La comparaison avec l'acte correspondant du roi Thierry (p. 188) impose *illos*.

3. Au contraire, dans la concession de Solignac en Limousin, le roi Dagobert cède l'impôt (voy. plus bas, p. 127, note 3). C'est, du reste, la mesure la plus ordinaire, à ce qu'il semble. Voy. Fustel de Coulanges, *op. cit.*, p. 394 ; Kroell, *op. cit.*, p. 116-121.

4. *Actus*, p. 186-189. Le diplôme est concédé à la demande de l'évêque *Berarius*, contemporain de Thierry III. Mais la mention de Chilbert comme prédécesseur du roi, de Dagobert comme son « père », de Chilpéric comme son « parent », prouvent qu'il s'agit de Thierry IV. Le nom de *Berarius* est sans doute un *lapsus* ; cette étourderie n'est pas le fait du copiste du IX^e siècle, car celui-ci a reproduit le diplôme à une place chronologique qui montre qu'il le considérait comme contemporain de l'épiscopat de ce prélat. Des erreurs de ce genre ne sont pas sans exemples : un diplôme original de Charles le Chauve porte « *piae memoriae Hludowicus abba* », au lieu de « *piae memoriae Hilduinus abba* » (J. Tardif, *Cartons des rois*, p. 118, col. 1).

à peu près identique, nous retrouvons, vers 705, ces impôts mentionnés dans un diplôme de Childeberr III en faveur de Saint-Serge d'Angers ¹. Le roi renouvelle les diplômes d'immunité accordés à ce monastère par son aïeul Clovis II et son père Thierry III, diplômes en vertu desquels l'abbé, affranchi de tout droit de justice, procuration, etc., devait chaque année porter au trésor, en personne ou par représentant, l'*inferenda*, soit douze sous ². Tel était le produit de l'impôt de six domaines (*curtes*) de l'abbaye. Cette somme de douze sous se divisait en six sous d'*inferenda* (proprement dite) et six sous de *remissaria auri pagensis* ³.

Sans nous attarder sur cette dernière expression, qui est embarrassante ⁴, on voit que *inferenda* peut s'entendre d'une double

1. Cet acte est connu par sa transcription dans un cartulaire de Saint-Serge d'Angers, aujourd'hui perdu, mais copié par Gaignières (Bibl. Nat., lat. 5446, fol. 237-299) et Dom Housseau (Bibl. Nat., *Coll. de Touraine et d'Anjou*, t. I). Voy. A. Giry, *Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne*, 1901, p. 93, n° 83 (Bibl. de l'école des Hautes Etudes, fasc. 132). Il a été publié, entre autres, par Pardessus (*Diplomata, Chartae*, II, 267) et K. Pertz, *Mon. Germ., Dipl.*, p. 65, n° 74.

2. « ... et clementiae regni nostri suggessit quod de curtibz praedictae sanctae basilicae quae nominantur (6 noms), annis singulis inferendam, solidos sex inferendales et alios sex de remissaria auri pagensis, inferendo in fisci ditiones redderant. ... ut nullus iudex publicus. ... ullam redibitionem penitus exinde requireret nisi quod ipsam inferendam idem abbas per se ipsum aut per missos suos annis singulis in sacellum publicum reddere deberet. ... ; sed quodcumque pars fisci nostri exinde percipere aut exactare potuerat nullus vestrum hoc penitus requirere praesumat, nisi tantum annis singulis ipsi solidi duodecim per ipsum abbatem aut per missum suum nostris aerariis inferri debeant, ut dictum est, nostris et futuris, Deo auxiliante, temporibus. »

3. Il y a bien *sex* dans le texte et non *seu*, comme l'imprime Pardessus (II, 267) en s'autorisant de la copie de dom Housseau. En se reportant à la *Coll. de Touraine et d'Anjou* (t. I, p. II), on s'aperçoit que dans l'écriture de dom Housseau la lettre *x* est tracée avec négligence de ressembler à un *u*. Au surplus, on trouve « solidos VI. inferendales et alios VI. et remissaria auri pagensis » dans l'excellente copie de Gaignières (Bibl. Nat., ms. lat., 5466, fol. 237) exécutée « ex cartulario... XI. saeculo scripto, n. marginalis 12 », copie qui reproduit scrupuleusement toutes les particularités de son modèle, y compris le christmon et la ruche qui encadrent la signature du roi Childeberr.

4. Sur la *remissaria auri pagensis* voy. Lehuërou, *Instit. Merov.*, I, 286-287 ; G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, II, 2, 269 ; F. Thibault dans la *Nouvelle revue hist. de droit*, 1907, 226, note 5 ; Kroell, *Immunité*, p. 117. F. Dahn semble y voir une sorte d'abonnement avec le fisc (dans *Germanist. Abhandlungen... K. von Maurer*, p. 348 et 365).

manière : au sens large c'est le produit total de l'impôt ¹, au sens étroit c'est un impôt d'une nature spéciale, sur laquelle l'acte en faveur de Saint-Serge ne jette point de lumière.

Au contraire, un diplôme de Chilpéric II, de mars 716 ², confirme et précise l'interprétation suggérée par les deux actes de Dagobert III et Thierry en faveur de l'évêché du Mans. Renouvelant les préceptes de son père Childéric II, de son aïeul Clovis II, de son oncle Thierry III, de ses cousins Clovis III, Childebert III, Dagobert II, eux-mêmes confirmatifs d'un « bienfait » de leur commun ancêtre Dagobert I^{er}, il accorde à l'abbaye de Saint-Denis les cent vaches d'*inferenda* qui étaient dues annuellement au fisc par le pays du Maine ³. Ce diplôme de Dagobert I^{er} ne nous est pas parvenu, mais les *Gesta Dagoberti* nous en ont conservé une analyse, faite certainement d'après l'original : elle prouve que le texte de la confirmation est identique à celui de la première concession ⁴.

Ainsi l'*inferenda* est un tribut de bétail ⁵. A cela rien d'étonnant.

1. Verser l'impôt foncier se dit *inferre* dans quantité de constitutions du Bas-Empire, ainsi que chez Cassiodore. Cf. un texte de Grégoire de Tours cité plus loin, p. 123, note 4, et de la *Vita Eligii* (plus loin, p. 127, note 3).

2. L'original, encore conservé, est reproduit dans le recueil de Lauer et Samaran, pl. 37 ; il est transcrit p. 26.

3. « ... bone memorius proavus noster Dagobercthus, quondam rex, per sua aucturate, mano sua roborata, vaccas cento soldaris, quod in inferenda de pago Cinomaneco in fisce dicionebus sperabatur ad ipsa sancta basilica annis singolis concessissit... Precipientes enim jobinus ut, sicut constat antedictus princeps Dagobercthus, quondam rex, ipsas vaccas cento inferendalis de supraescripto pago Cinomaneco, quod annis singolis in fisce dictionibus sperabatur per sua aucturate ad ipsa baselica concessit et hoc a judiciaria potestate, annis singolis conservare vel adimplere vedintur etc. »

4. « Centum vaccas inferendales quae ei de ducatu Cenomanico annis singulis solvebantur fratribus inibi Deo servientibus per proprii praeccepti praeceptionis subscriptum visum est omni futuro tempore annuatim concessisse » (*Scriptores rerum Merovingicarum*, II, 415).

5. Le terme se retrouve encore dans d'autres textes, mais qui ne nous éclairent pas sur la nature de cet impôt :

1^o Testament de l'évêque Berarius (2 oct. 710) : « dum cognitum est quod vir illuster Grodegario dux de inferendis vel undicumque juvamen nobis praestare non cessat... » (*Actus*, p. 226 ; J. Havet, I, 441) ; — 2^o Diplôme de Pepin le Bref, du 10 juin 760, accordant l'immunité au monastère manceau de Saint-Calais : « ... ut nullus quislibet de judiciaria potestate per vicos aut in villas ipsius monasterii ad causas audiendum vel inferenda exactanda sive freda exigenda etc. » (*Mon. Germ., Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 20, n^o 14 ; Havet, I, 168) :

Même sous l'Empire romain, l'impôt en nature n'a jamais été entièrement remplacé par l'impôt en espèces métalliques ¹. L'*annone*, selon la théorie courante, accompagne même partout l'impôt en argent ². Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que dans l'économie régressive qui se manifeste à l'époque mérovingienne, et très antérieurement ³, un impôt de cette sorte poursuive son existence.

Seulement cette constatation ne s'accorde pas avec le texte de la *cautio* de 721. Celle-ci montre à l'évidence que l'*inferenda* est un impôt payé en espèces métalliques. Elle fournit même un critère précieux pour déterminer la réduction de la valeur du sou mérovingien. Totalisons en effet les sommes pour lesquelles s'engagent les huit *juniores*. Nous voyons que :

Domnolenus se porte caution pour 72 sous			
Bodôharius	—	73	—
Rigobertus	—	34	—
Bosolenus	—	43	—
Audobertus	—	38	—
Gembertus	—	82	— + 2 deniers
Gondoaldus	—	36	— 1/2
Adobertus	—	21	1/3

3^o Diplôme de Charlemagne du 29 mars 786 pour le monastère d'Ansbach en Franconie : « nec mansiones vel paratas faciendum nec inferendas aut pensiones exactandum » (*Dipl. Karol.*, I, 206, n^o 152); 4^o un fragment très corrompu du polyptique de l'église du Mans (vers 838) : « de inferenda et de postiurno sive de suisatico (ou sensatico) solidos CLXXX et denarius I » (*Gesta d. Aldrici*, éd. Charles et Froger, p. 162-163; cf. Guérard, II, 922-923).

1. La question a été exposée à maintes reprises. Voy. entre autres, Marquardt, *Rom. Staats Verfassung*, II, 231; trad. français, X, 261; — Otto Seeck dans Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, IV (1901), 508-509; — Bouchard, *Admin. financière de l'Empire romain*, 505; Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, I, 177; II, 438; — G. Humbert, *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains*, I, 485; — Waltzing, *Corporations*, II, 10-12, 92; — H. Monnier, *ἡ περιβολή* (*Nouvelle revue hist. de droit*, 1892, 138), etc.

2. Selon Fabien Thibault (*Les impôts directs sous le Bas-Empire romain*, 1900, p. 47-48, — ext. de la *Revue générale de droit*) l'*annone* n'est pas un impôt mais le service de l'intendance militaire et de l'approvisionnement des capitales. Cette opinion est isolée.

3. La régression économique du monde romain, indéniable à partir du milieu du III^e siècle, s'accuse dès la fin du II^e siècle déjà. J'espère revenir un jour sur ce sujet.

Soit, en tout 399 sous plus une fraction. Le total réel était évidemment de 400 sous ; il est inadmissible que les cautions ne s'engagent pas pour une somme ronde. Or nous obtenons 399 sous plus $1/2$, plus $1/3$ de sous, soit 399 sous + $5/6$. Que faut-il pour parfaire la somme ? Il faut un sixième de sou. Les 2 deniers de Gembertus vont nous les donner, *mais à condition que le sou se divise en 12 deniers*. La réforme qui ramenait de 40 à 12 le nombre des deniers que devait renfermer chaque sou ne nous est pas attestée avant 743 ¹. Notre *cautio* permet de la faire remonter vingt ans plus haut. Elle prouve par là même que l'*inferenda* se payait en espèces métalliques.

Comment s'expliquer cette contradiction ?

La solution n'est pas impossible à trouver. L'impôt en nature a toujours pu se transformer en impôt monétaire, tantôt à la demande des contribuables, tantôt sur l'injonction du pouvoir. Nous savons que sous l'Empire romain cette opération s'appelait *adhaeratio* ². Même à une époque d'économie régressive, cette opération pouvait être avantageuse aux contribuables, car le paiement de l'impôt en nature occasionnait des pertes à la fois de temps et de fournitures et exigeait des transports pénibles, ruineux même, qui étaient à la charge des habitants des campagnes ³. Aussi Grégoire de Tours considère-t-il comme une faveur que la cité d'Auvergne ait obtenu de l'empereur (Maximin), grâce à un miracle de saint Allyre, la transformation en or de l'impôt en nature (céréales et vin) qu'elle devait amener à grand'peine jusqu'aux magasins publics ⁴. Ce procédé n'est

1. *Karlmanni principis capitulare Liptinense kal. mart. anni 743 vel paullo posterioris* : c. 2 : « ... solidus id est duodecim denarii » (*Capitularia*, ed. Boretius, I, 28). Cf. M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibl. Nationale, Introduction* (1892), p. VIII.

2. Voy. Lehuërou, I, 305 ; F. Thibault, *op. cit.*, p. 98 (cf. p. 45, 58).

3. Les inconvénients de l'impôt en nature sont déjà décrits par Tacite (*Agric.*, c. 23). Les mêmes abus se sont reproduits à toutes les époques et dans toutes les régions. Voy. pour la Turquie et la Perse les remarques de V. Bérard, *Les révolutions de la Perse*, p. 316 et 326.

4. Greg. Tur., *V. patrum*, c. 2 : « hoc obtinuit ut Arverna civitas, quæ tributa in specie triticea ac vinaria dependebat, in auro dissolveret, quia cum gravi labore penuri inferebantur imperiali » (éd. Bordier, t. I, p. 156). Par *penus*, il faut, je crois, entendre les magasins de l'État où s'entassaient pour les besoins de l'armée et de l'administration des fournitures en nature.

Les inconvénients se faisaient sentir également, la chose va de soi, pour les redevances privées. En 822 Adalard, abbé de Corbie, autorise ceux de ses vassaux dont le bénéfice est « paulo longius positum » à convertir en argent, en les ven-

pas moins désavantageux à l'Etat : le coulage est effrayant, une bonne partie des fournitures se perd en cours de route. Il est probable que souvent le tribut en nature fut transformé en tribut en or et joint à l'*aurum pagense* dont le produit était fondu en lingot dans chaque pagus avant d'être envoyé au trésor royal ¹. Le fait est certain pour le domaine d'Ardin. La charte de *cautio* nous dit en effet que les huit *juniores* s'engagent à avancer le produit de l'*inferenda* et tout l'*exactum* dû par les *pagenses* (et aussi les *fidefacta* ²). La somme de 400 sous est, du reste, tellement élevée, qu'elle doit comprendre, non seulement l'*inferenda*, mais l'ensemble des impôts et redevances dus par la *villa* ou plutôt la circonscription (*pagus*) d'Ardin ³.

L'*inferenda* s'est continuée, sous forme coutumière, à l'époque carolingienne. Elle était alors transformée en redevance en argent. Le capitulaire de Worms de 829 nous en fait même connaître l'estimation : la vache d'*inferenda* était cotée 2 sous et ce tarif avait été fixé par les *missi* de Charlemagne ⁴. Ainsi transformée l'*inferenda*

dant, les produits des dîmes dont ils sont redevables au monastère. Voy. l'édition des *Statuts d'Adalard* procurée par L. Levillain dans le *Moyen Age*, année 1900, p. 385. En 1178, des paysans anglais se plaignent d'être obligés de s'éloigner de leurs terres pour charroyer leurs récoltes et obtiennent du roi Henri II l'estimation en argent de leurs redevances en nature. Voy. un passage du *Dialogus de scaccario*, cité par W. J. Ashley, *Hist. des Doctrines économiques de l'Angleterre*, trad. Boudois, I (1900), I, 81. On sait que l'Angleterre, en avance sur le continent, effectuera dès le xiii^e siècle la transformation en argent même des corvées sur place (*ibid.*, p. 55 et suiv.). Sur le même phénomène en France, voy. H. Sée, *Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge* (1901), p. 384.

1. Cf. plus loin, p. 127, notes 3 et 4.

2. Cf. plus haut, p. 118, note 3.

3. « Illas inferendas vel omne exactum (Voy. p. 128).

Un des derniers exemples d'*adhaeratio* dans l'Empire d'Occident se trouve dans un novelle de Valentinien III, du 21 juin 445, par laquelle il autorise les derniers « provinciales » de Numidie et de Maurétanie Sétifienne demeurés sous son autorité à payer « in adaeratione » leurs annones militaires « pro longinqua difficultate itineris » (*Novellae constitutiones Theodosii II, Valentiniani III*, etc., éd. G. Haenel, 1842, col. 182 ; éd. Mommesen et P. Meyer, 1905, p. 95).

4. *Capitulare missorum Wormatiense*, c. 15 : « quicumque vicarii vel alii ministri comitum tributum quod inferenda vocatur majoris pretii a populo exigere praesumpsit, quam a missis bonae memoriae genitoris nostri constitutum fuit, hoc est duos solidos pro una vacca, hoc quod injuste superposuit atque abstulit sibi que retinuit, his quibus hoc tulit cum sua lege restituat, et insuper fredum nostrum componat et ministerium amittat » (Boretius. II, 17).

cesse d'être un impôt *sui generis* et se perd dans l'océan des « coutumes » de toutes provenances, qu'on rencontre à partir de la fin de l'ère carolingienne.

Revenons à notre charte de caution de 721.

Nous n'avons pas encore épuisé la somme de renseignements qu'on en peut tirer pour l'histoire des institutions.

Le système de la ferme de l'impôt, attestée à l'époque mérovingienne ¹, pour l'impôt public, se poursuit sous l'autorité de l'évêque. Il est visible, en effet, que les « cautions » sont en même temps des fermiers de l'impôt. Ils opèrent en vertu du diplôme même d'immunité et ils le rappellent ².

Les fonctions de ces *juniores* ³ n'ont pas changé de nature parce qu'ils sont passés de l'autorité du comte ou du centenier (ou viguier) sous celle de l'évêque, ou plutôt du vidame auquel ils doivent, semble-t-il, rendre compte de leurs opérations ⁴. Le *Capitulaire de villis*, qu'il soit ou non de Charlemagne ⁵, nous apprend qui étaient ces subordonnés de l'intendant (appelé ici *judex*) désignés sous le nom de *juniores* : c'étaient les maires, doyens et celleriers ⁶.

1. Lehuërou (I, 309, 328) passe en revue les textes. Le plus important est un chapitre bien connu de Grégoire de Tours (lib. VII, cap. 23) racontant l'assassinat en 585 du juif Armentarius et de trois de ses « satellites », venus à Tours pour se faire restituer le montant (*ad exigendas cautionas*) des « tributa publica » qu'ils avaient avancés à Injuriosus, ancien « vicarius » et à Eonmius, ancien comte. Les corps des victimes furent retirés d'un puits où ils avaient été précipités : « verumtamen neque pecunia neque cautiones Judei defuncti repertæ sunt ». — Sur le fermage à l'époque byzantine voy. H. Monnier, *Études de droit byzantin*, II (1900), 140-142 (extr. de la *Nouvelle revue hist. de droit*, t. XIV).

2. Voy. plus haut, p. 118, note 6 et p. 110, note 1.

3. Le sens général est « subordonné », pour le monde laïque (voir les *Capitulaires*), aussi bien qu'ecclésiastique (Waitz, II, 2, 44, note 6).

4. « Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus », etc. Le vidame, appelé aussi « *oeconomus* », est encore à cette époque un ecclésiastique, administrateur des biens de l'évêché. Voy. F. Senn, *L'Institution des Vidames en France*, (1907), p. 14.

5. Cette attribution a été fortement combattue par Alfons Dopsch dans son ouvrage *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* (1912-13, 2 vol.), qui le date de 794-795, l'attribue à Louis, roi d'Aquitaine, et en restreint la portée à ce dernier pays (I, 54). Les arguments botaniques et philologiques à l'appui de cette théorie appellent les plus sérieuses réserves. Voy. G. Baist, *Zur Interpretation der Brevium exempla und des Capitulaire de villis* (dans le *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XII, 1914, p. 22-70).

6. *Cap. de villis*, c. 58 : « *judex de suo eos nutriat aut junioribus suis, id est majoribus et decanis vel cellerariis* » (Boretius, I, 88).

"Additions" to page 125 - see page 357

Le « Polyptique d'Irminon » nous montre également pour l'exploitation des domaines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés des maires, doyens et celleriers (et aussi des forestiers et des meuniers), quelquefois sous l'autorité d'un *judex*. Quand un domaine est important (ainsi Villemeux ou Béconcelle), il est partagé en trois et même quatre doyennés (*decaniae*) ¹. Mais, comme au temps de Charlemagne, l'impôt public était devenu redevance coutumière ², on ne voit pas que l'ensemble des *juniores* du domaine formât une sorte de société responsable de la levée de l'impôt et en avançant le produit le cas échéant.

Il semble bien, au contraire, que ce soit le cas ici. Il n'était pas normal, en effet, que la levée de l'impôt se fit avant l'automne. Les rôles de l'impôt étaient publiés en mars et la perception, conformément à des usages remontant à l'époque romaine, se faisait en septembre ³. Quand l'impôt fut devenu un cens coutumier il se leva également à l'automne avec les taxes en nature, souvent à la Saint-Remy (1^{er} octobre) ⁴. Le versement dès la mi-juillet d'une grosse somme telle que 400 sous, implique qu'elle constitue une avance faite au seigneur par les fermiers-cautions de l'*inferenda* due par le domaine d'Ardin.

On vient de répéter que 400 sous représentent une grosse somme. Ce serait même toute une fortune s'il s'agissait de sous d'or ⁵. En principe tel devrait être le cas : les amendes judiciaires et l'impôt

1. Édition Longnon, I, 58-62.

2. Sur sa disparition, ou plutôt sa transformation, à l'époque carolingienne, voy. B. Guérard, *Prolégomènes au polyptique de l'abbé Irminon*, t. I, 2^e partie, p. 697 ; — G. Waitz, *op. cit.*, IV, 113-119.

3. Lehuërou, *op. cit.*, I, 312 ; — Digot, *Hist. d'Austrasie*, III, 24 ; — Waitz, *op. cit.*, II, 2, 267.

4. Les exemples en sont innombrables depuis le XI^e siècle, pour le moins.

5. Un exemple typique nous est fourni par un grand du nom d'Ibbon. Condamné à l'amende de 600 sous pour avoir refusé de prendre part à l'expédition de Thierry III en Austrasie, il dut pour s'acquitter se dessaisir de son domaine de Hodenc en Beauvaisis en faveur de l'abbaye de Saint-Denis qui paya à sa place. Voy. un diplôme de Childebart III du 23 décembre 695 dans Tardif, *Cartons des rois*, n^o 35 ; Lauer et Samaran, pl. 25. Seuls les établissements ecclésiastiques les plus puissants pouvaient disposer de sommes aussi considérables.

Il semble résulter d'une lettre d'Abbon à Didier, évêque de Cahors, qu'une villa offerte par Dagobert I^{er} à l'église de Metz valait plus de 500 sous (*Mon. Germ., Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, I (1892), p. 210.

étaient payables en or ¹; et même, comme à l'époque romaine ², les sous d'or, produit de l'impôt, étaient convertis sur place en lingots par les monétaires avant d'être envoyés au trésor royal ³. Mais faut-il admettre qu'au VIII^e siècle on frappât encore de la monnaie d'or ?

C'est bien difficile à croire. Drainée vers l'Orient, la monnaie d'or que les mines anciennes n'étaient plus capables d'alimenter se raréfiait ⁴ à un tel point qu'il est fort peu vraisemblable d'imaginer les

1. Voy. M. Prou, *Introduction au catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892).

2. Voy. par exemple l'édit de Valentinien du 8 janvier 367 : « quotiescumque solidi ad largitionum subsidia perferendi sunt, non solidi pro quibus adulterini saepe subduntur, sed aut idem in massam reducti, sicut si aliunde qui solvit potest habere materiam auri obryza dirigatur, pro ea scilicet parte quam unusquisque dependit, ne diutius vel allecti vel prosecutores vel largitionales adulterinos solidos subrogando in compendium suum fiscalia emolumenta convertunt » (*Cod. Theodosien*, XII, 6, 13).

3. Un témoignage caractéristique nous est offert à ce sujet par la *Vie de saint Éloi*. Le saint vient d'obtenir du roi, le domaine de Solignac en Limousin au moment où se fait la levée de l'impôt : « Erat enim tempus quo census publicus ex eodem pago regis thesauro exigebatur inferendus. Sed, cum omni censu in unum collecto regi pararetur ferendum ac vellet domesticus simul et monetarius adhuc aurum ipsum fornacis coctionem purgare ut, *juxta ritum*, purissimus ac rutilus aulae regis praesentaretur metallus — nesciebant enim pradium esse Eligio concessum — toto nisu atque conatu per triduum sed et quadriduum laboris insistentes nulla, poterant, Deo id impediante, arte proficere, usquequo ab Eligio praeveniens nuntius opus coeptum interciperet idemque ejus dominio revocaret. Mox ergo ut hoc nuntiatum est cunctis loci illius accolabus exultantibus et opus perfectum est et ejus dicioni commissum » (*Vita Eligii*, I, 15, éd. Krusch dans *Scriptores rerum Merovingicarum*, IV, 681).

Ce renseignement vaut pour le VII^e plutôt que pour le VIII^e siècle (voy. note suiv.), bien que la rédaction de la *Vie de saint Éloi*, mise sous le nom de saint Ouen, ne soit pas antérieure à ce dernier siècle. Voy. l'introduction de Krusch à son édition, et aussi L. Van der Essen, *Etude critique et littéraire sur les Vitae des saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain-Paris, 1907, p. 331 (*Recueil de travaux... d'histoire, Université de Louvain*, fasc. 17).

Remarquer à ce propos que dans les chartes franques les amendes sont évaluées au poids (*auri libras tot... argenti pondera tot*) ; on spécifie que le produit sera en or pur, éprouvé, cuit (*auri optimi, purissimi, auri probatissimi, ad purum excocti*). Voy. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 566.

4. M. Prou, *Catalogue des monnaies Carolingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1896), p. xxx-xxxiii. On ne frappe plus de monnaie d'or à l'époque carolingienne. Voy. Blanchet et Dieudonné, *Manuel de numismatique française*, I (1912), 337, 359. — La loi des Bavares opère déjà la transformation des amendes d'or

paysans, ou même les fermiers de l'impôt, soldant les contributions en ce métal. L'expression *aurum pagense* ne doit pas nous faire illusion. Elle était traditionnelle et consacrée. On dut payer l'*aurum pagense* et l'*inferenda* (quand elle fut convertie en espèces) *en métal-argent*, suivant une proportion, malaisée à connaître, entre l'or et l'argent ¹.

Ferdinand LOT.

APPENDICE

Sequitur exemplar de censibus de pago Arduno, qualiter persoluti fuerunt in tempore Theoderici regis, Herlemundo episcopo ².

Domno et seniore nostro, viro apostolico Herlemundo, qui casam sancti Gervasii in regimen habere videtur, nos enim, in Dei nomine, Domolenus, Baudoharius, Rogobertus, Bosolenus, Gembertus, Audobertus, Gundaldus, seu et Adobertus, junioris Vidranno, agente de villa vestra sancti Gervasii, nuncupante Arduno. Dum cognitum est qualiter et permisso ipsius Audranno, illas inferendas vel omnia exactum quod ex ipsa villa ad partem sancti Gervasii reddere debetur de pagensis nostris, unusquisque per manus nostras recipemus vel adrecipere habemus. Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus, et nobis de annuntiata carta, quod fuit regnante Chilperico rege, de ipsa ferenda, in integrum nobis junxit, quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant vel nos cum ipsis vel ipsos pagenses exinde convictus esse faciat. Propterea hanc epistolam caucionum nobis emitemus vel manu nostra affirmavimus ego Domolenus quod de ipsa annocia redebeo solidos septuaginta et II., et ego Bodoharius solidos septuaginta III., et ego Rigobertus solidos XXXIII., et ego Bosolenus solidos XL et tres, et ego Audobertus solidos XXXVIII.; similiter ego Gembertus solidos LXXXII. et denarios II.; ego Gundaldus solidos XXXVI. et demedio; et ego Adobertus solidos XXI et tremisso, sicut diximus. Nos enim juniores Aldoranno hoc vobis per hanc epistolam caucionis pondemus ut medio julio ipsa inferenda, quod superius est intimatum, quod unus-

en monnaie d'argent et en bétail. Voy. Soetber dans les *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. II (1862), p. 305, et M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892), p. XIV.

1. Peut-être 10/1. Voy. Prou, *op. cit.*, XXXIII-IV.

2. *Actus pontif. Cenomann.*, p. 240.

quisque de sua parte reddere debet, sicut superius est insertum et apud nos cognitum est, quod exigere petimus, sicut diximus, medio mense julii, ipsa vobis in integrum transsolvere pondemus, ut gratiam vestram exinde adimplere debemus. Similiter et de illis fidefactis quod nostri pagenses qui hoc contempserunt et vobis de ipsis vicis hoc vobis spopondimus ut per unumquemque hominem de suo servicio, juxta quod vobis quidem fecerunt et vester brevis loquitur, ipso die in integrum exinde apud nos satisfacere debeamus. Quod si hoc non fecerimus et voluntatem vestram exinde non adimpleverimus, per hanc epistolam cautione vobis spopondimus ut inpostea post ipso placito totum in duplum vobis transsolvere spopondimus. Quam postea epistolam cautione cum astipulatione subnixam manus nostras subinfirmavimus et adfirmare rogavimus.

Actum Cenomannis civitatis, in mense junio, in anno I regnum domini nostri Theoderici regis.

Signum Domnoleno. — Signum Riguberto. — Signum Baudehario. — Signum Bausleno. — Signum Audobero. — Signum Genberto. — Signum Gundualdo, — qui hanc epistolam cautio affirmaverunt conscientes.

Bertrannus rogitus subscripsi. — Teodebaldus subscripsi. — Adeburtus subscripsi. — Odilus scripsi et subscripsi.

CÚCHULAINN, BEOWULF

ET

HERCULE¹

I

Des légendes romanesques et merveilleuses se sont formées en Irlande autour du nom de Cúchulainn. Le fonds, sans doute, est de création indigène, mais ces récits contiennent aussi divers incidents ou traits qu'on peut considérer comme étrangers, c'est-à-dire venus du continent, et qui s'expliquent par la littérature comparée et le folklore. On pourra peut-être retrouver quelques traits de ces légendes dans l'antiquité classique. J'avais rêvé autrefois d'essayer l'histoire du cycle de Cúchulainn, mais ce projet a été au-dessus de mes forces. Je voudrais tout au moins proposer ici un rapprochement qui s'était présenté à mon esprit il y a longtemps déjà.

Le texte auquel nous allons emprunter un épisode fut publié pour la première fois en 1880 par feu Windisch dans le tome I de ces *Irische Texte* qui furent l'œuvre la plus importante de la philologie celtique depuis la *Grammatica Celtica* de Zeuss, en 1853, car ils ont révélé l'ancienne littérature irlandaise et l'ont rendue accessible à tous les travailleurs de bonne volonté.

Un des morceaux de cette chrestomathie était la *Fléd Bricrend* « Festin de Bricriu » publiée pour la première fois d'après le *Lebor na h-Uidhre*, manuscrit du XI^e siècle. Ce texte était accompagné par

1. On me permettra de rappeler que j'ai déjà donné trois études irlandaises aux publications de l'École :

1^o *Notice sur les inscriptions latines de l'Irlande*, dans le tome XXXV (1878) de la *Bibliothèque de l'École* (volume publié pour célébrer le 10^e anniversaire de sa fondation).

2^o *Les gâteaux alphabétiques*, publié dans le tome LXXIII de la *Bibliothèque de l'École*, 1886 (*Mélanges* L. Renier).

3^o *La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme*, dans l'*Annuaire de l'École* pour 1902.

Windisch, sinon d'une traduction, au moins d'une longue analyse et d'un glossaire complet; d'après cette publication d'Arbois de Jubainville donna une traduction française du récit dans le tome V du *Cours de littérature celtique*, 1892¹. Un peu plus tard, en 1899, Henderson rééditait le texte irlandais, complété d'après divers manuscrits, l'accompagnant d'une traduction anglaise et de longues notes explicatives². Enfin, en 1901, M. Thurneysen donnait une traduction allemande du récit dans son anthologie légendaire, *Sagen aus dem alten Irland*, œuvre à la fois sobre et précise.

Le Festin de Bricriu est une de ces œuvres littéraires qui ont été présentées au public français par d'Arbois de Jubainville dans son livre intitulé *l'Épopée Celtique en Irlande*. Ce titre que l'érudit auteur a donné à son recueil d'anciens récits irlandais est grandiose et était propre à produire de l'effet, mais on peut lui reprocher d'être inexact et de deux façons : d'abord le terme épopée a toujours désigné une œuvre d'ensemble et en vers, tandis qu'il s'agit ici de récits isolés, traitant de différents sujets et tous en prose ; ensuite il ne s'agit pas de sujets d'épopée ayant existé chez d'autres Celtes, à commencer par ceux de l'antiquité ; il s'agit de récits purement irlandais et imaginés en Irlande. Lorsque Henderson publia le Festin de Bricriu il prit comme sous-titre *An early Gaelic Saga*, employant ce néologisme anglais, emprunté de l'ancien norrois pour désigner un récit en prose du moyen âge islandais ou norvégien. A son tour M. Thurneysen employa le titre *Sagen* « légendes », ce qui n'est pas exact, car ces récits ne sont pas arrivés par tradition orale, mais ce titre a au moins le mérite d'être modeste. Il convient de remarquer que le terme *epic* n'a jamais été employé par O'Curry dans son livre *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, Dublin, 1861, et il n'a jamais parlé que de *tales*, c'est-à-dire de « récits ». Le terme propre qui convient à ces compositions littéraires d'un autre âge est celui qu'employait un philologue, à la fois réaliste et modeste, P. W. Joyce, quand il disait *romantic tales*, c'est-à-dire « récits romanesques ».

Le Festin de Bricriu est un roman irlandais de la première partie du Moyen Âge, et cela d'après ses éléments intrinsèques. Ce récit,

1. Ce volume porte aussi le titre particulier de : *L'Épopée Celtique en Irlande*, tome Ier (seul paru) publié avec le concours de MM. G. Dottin, L. Duvau, M. Grammont et F. Lot.

2. Forme le tome II des publications de l'*Irish texts Society*.

un des plus originaux de l'ancienne littérature irlandaise, moitié réaliste, moitié fantastique, est bien irlandais par le cadre du récit, les mœurs qu'il décrit, et les sentiments qu'il reflète. On y voit la rivalité entre ces héros légendaires représentant la vaillance et surtout la force physique ; on y voit la préséance revenir au plus fort. Une série d'épisodes se succèdent où l'auditeur attend toujours le triomphe de son héros favori. Nous disons l'auditeur, car on sent bien qu'avant d'avoir été mis en écrit ces récits ont amusé et charmé bien des générations, comme chez nous ces contes que l'on traite dédaigneusement de populaires quand ils ne sont, en somme, que la forme primitive des romans. Plus d'un de ces contes est aussi long qu'une de nos nouvelles ; ce sont ceux où un conteur de talent et imaginaire a voulu se donner libre carrière, *rei tro*, comme disait mon ami Luzel.

Deux guerriers vaniteux, Loegaire et Conall, ne veulent pas reconnaître la supériorité de Cúchulainn. Alors commence une série d'épreuves où celui-ci triomphe toujours, mais que ses rivaux ne veulent pas accepter comme définitives... et cela pour que le conte se continue. Dans une de ces épreuves ils luttent contre le géant Ercoil ¹. Les trois guerriers arrivent alors au château de Curoi qui est absent mais qui a chargé sa femme, Blathnat, de recevoir et d'héberger les trois guerriers. La nuit arrive, Blathnat dit aux guerriers qu'ils aient à monter la garde à tour de rôle sur le rempart du château. En quelque endroit du globe que Curoi se trouvât il disait le soir une formule magique et le château se mettait à tourner aussi rapidement qu'une meule de moulin de sorte que personne ne pût en trouver la porte. Loegaire le Victorieux était l'aîné des trois, ce fut donc à lui qu'échut la première nuit de garde. Vers la fin de la nuit il voit une ombre qui arrive sur la mer, à l'Ouest. Cette ombre était si grande qu'elle paraissait atteindre le ciel et qu'on pouvait apercevoir tout l'horizon de la mer entre ses jambes ; elle avait les mains pleines de lourdes tiges de chênes ; elle lance un de ces chênes sur Loegaire et le manque. Elle recommence deux ou trois fois sans plus de succès. Loegaire lui lance alors un javelot

1. Ce nom vient certainement de celui d'Hercule, connu des lettrés par la littérature latine, mais le géant Ercoil n'a rien de commun avec le héros de la mythologie classique, sinon d'avoir reçu son nom.

sans davantage l'atteindre. Mais l'ombre étend la main vers Loegaire, son bras était si long qu'il atteignait au-dessus des trois sillons qui séparaient les deux adversaires. L'ombre saisit Loegaire et, si gros et si majestueux que fût celui-ci, il ne comptait pas plus dans la main de l'ombre que n'eût fait un poupon d'un an; elle le serra entre ses mains et le jeta par-dessus le château si bien qu'il tomba sur un tas de fumier. Comme ce n'était pas en face d'une entrée du château les gens à l'intérieur pensèrent que Loegaire avait fait ce saut par prouesse et pour défier les autres d'en faire autant. La nuit suivante Connall prit la garde à son tour et il lui arriva les mêmes aventures qu'à Loegaire.

À la troisième nuit ce fut enfin le tour de Cûchulainn de prendre la garde. Trois groupes comprenant chacun trois ennemis avaient comploté le pillage du château pour cette nuit même. Cette nuit-là aussi était celle où il était prédit que le monstre du lac voisin sortirait de l'eau pour avaler tout ce qu'il trouverait dans le château, hommes et bêtes. Cûchulainn lutte successivement contre ces trois groupes d'adversaires, leur coupe la tête et fait de ces têtes une pile. La nuit s'avance : Cûchulainn est très fatigué; il entend le lac se soulever comme une mer en fureur; malgré sa fatigue il veut se rendre compte de ce bruit. Il aperçoit alors le monstre, *beist*¹, qui se lève et qui est de stature immense, ouvrant une si large gueule qu'un château aurait pu y entrer. Cûchulainn dans un élan formidable, saute derrière le monstre, le saisit par le cou, lui entre la main dans la gorge, lui arrache le cœur, puis lui coupe la tête qu'il rapporte et ajoute à sa pile de têtes coupées. Alors arrive l'ombre, *scath*, qui avait attaqué les deux guerriers les nuits précédentes et qui attaque Cûchulainn de la même façon. Cûchulainn est encore vainqueur dans ce dernier combat.

Peu de temps après Curoi revient à son château et devant les trophées de Cûchulainn porte le jugement qu'on lui avait demandé; il attribue à Cûchulainn le « morceau du héros » et la primauté parmi les guerriers d'Irlande.

On a depuis la publication du *Festin de Bricriu* par Windisch beaucoup écrit sur ce roman, mais toujours, si j'ai bien remarqué, au point de vue du texte et de la langue, sans toucher aux questions de littérature comparée ou de folklore.

1. Le terme irlandais pour monstre est *beist* (plus tard *biast*), emprunté du latin *bestia*, dont le premier sens est « animal sauvage ».

L'ancienne littérature irlandaise rapporte une autre histoire de héros combattant un monstre aquatique, et cette fois le monstre est attaqué par l'homme au fond de son repaire. Cette histoire est rapportée dans le *Senchus Mor* (*Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 71-74). Dans ce récit assez compliqué Fergus plonge dans les eaux du Loch Rudraige et va livrer combat au monstre dont il rapporte la tête¹.

C'est une croyance banale en Irlande, on peut dire dès les premiers temps de l'existence de l'homme, que la crainte de monstres ou de poissons gigantesques ennemis des humains et vivant dans ses lacs si nombreux et aussi dans ses rivières. Les vies les plus anciennes des saints irlandais, si curieuses pour l'histoire des mœurs et la psychologie, nous en fournissent des exemples.

A propos d'un épisode de la vie de saint Columba racontée par Adamnan, l'érudit Reeves, dans sa précieuse édition de ce texte² en a réuni plusieurs exemples. Et voici d'abord celui de saint Columba : un jour, dans le Nord de l'Irlande, le saint en faisant le signe de la croix, arrête une *aquatilis bestia* sur le point de dévorer un homme qui traversait la rivière, et ce miracle en présence de nombreux témoins a naturellement pour résultat que les *gentiles barbari* se convertissent au Christianisme. Dans la vie de saint Mochua de Balla il est raconté qu'au cours d'une chasse, un cerf s'étant réfugié dans une île où les chasseurs n'osent le poursuivre, *propter horrendam belluam quae lacum infestans natatores occidere solebat* ; sur l'insistance du roi un des chasseurs se jette à l'eau et est dévoré par la bête. Dans une autre vie on voit deux enfants se baignant dans un étang, échapper, grâce à l'intervention de saint Molua, à une *bestia terribilis valde cujus magnitudo erat quasi magna scapha*, et le saint lui défend, *in Christi nomine*, de faire désormais le moindre mal à personne ; enfin l'exploit de saint Colman est plus merveilleux encore : une jeune fille lave son linge sur le bord d'un lac ; une *aquatilis bestia* la surprend et l'avale, mais le saint, par ses prières, obtient qu'elle sorte saine et sauve du ventre du monstre.

La même croyance se retrouve encore de nos jours en Irlande, comme tant de croyances au monde surnaturel. Dans un article

1. L'introduction de cette légende dans le *Senchus Mor* a fait l'objet d'un article très étudié de d'Arbois de Jubainville dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, tome IV, p. 456-461.

2. Dublin, 1857, page 140.

intitulé *Monsters of the lake*, M. Maurice McCarthy O' Leary, parlant de lacs situés dans la région montagneuse de la partie ouest du comté de Cork, raconte que l'un de ceux-ci était habité par un animal ressemblant à un cheval ; cet animal sort du lac pendant la nuit pour aller brouter dans les prairies et si on essaie de le saisir il s'enfuit vers le lac en lançant des étincelles par sa crinière et par sa queue (*Journal of American Folklore*, tome XI, 1898, p. 234).

Cette croyance était devenue partie intégrante du folklore irlandais. Il n'est pas de héros auquel on n'ait attribué une victoire merveilleuse sur un monstre aquatique, de même que chez nous il n'est pas de vieux saint qui n'ait détruit un dragon ou ne l'ait expulsé du pays. Et comme on vient de voir, la légende a été fortifiée par l'histoire de Jonas qu'ont apportée en Irlande les missionnaires chrétiens et qu'a répandue la lecture de la Bible. On peut penser aussi que cette légende a été corroborée par les récits courant dans l'antiquité classique sur des hommes avalés par des sortes de baleines et continuant à vivre dans le ventre du monstre.

La légende est donc entrée dans ce qu'on appelle le « cycle ossianique » et c'est son principal héros, Finn mac Cumhail « le blond (ou le blanc) fils du fort », qui a été le grand destructeur des monstres aquatiques de tous les lacs et de tous les fleuves de la contrée. Un poétastre des temps modernes s'est amusé à lui faire faire le tour de l'Irlande pour en détruire les monstres d'eau, au point qu'on pourrait croire qu'après Finn il n'en est plus resté, pas plus que de serpents après saint Patrice. Chacun connaît en Irlande la chanson facétieuse sur le grand saint où

The beasts committed suicide
To save themselves from slaughter.

L'esprit humoristique de ce chansonnier était sans doute celui du poétastre.

Il s'agit ici d'un poème moderne, publié par Nich. O'Kearney dans sa préface au tome II des *Transactions of the Ossianic Society*, Dublin, 1855, pages 51 et suivantes. Finn et ses compagnons aperçoivent dans un lac un monstre¹ terrifiant. Sa tête était plus grande qu'une colline, il ouvrait largement ses mâchoires, cent

1. En Irlandais *piast*. Piast est une forme de biast qui vient du latin *bestia* avec *provelctio mediæ*, selon l'expression du grammairien Zeuss.

guerriers auraient pu tenir dans l'orbite de chaque œil, etc. Suit un long dialogue entre Finn et le monstre, lequel déclare être venu de Grèce pour détruire les Fenians. Après un dur combat le monstre avale les guerriers de Finn dans leurs cottes de mailles et tout armés ; Finn est lui-même avalé, mais Finn qui a conservé sa présence d'esprit s'ouvre un passage dans les flancs du monstre et par là lui et ses guerriers sortent des entrailles de la bête ¹. Alors commence l'énumération de tous les monstres que Finn a tués dans tous les lacs et rivières d'Irlande. C'est une sorte de revue géographique de l'île d'Irlande où le monstre est partout appelé *piast*, sauf dans un cas où il est appelé *fuath* ². O'Kearney fait suivre ce récit d'un autre poème ossianique sur le même thème, avec quelques différences de détail.

II

Le Beowulf est un pauvre poème, mal composé et ennuyeux, qui ne doit sa célébrité moderne qu'au fait d'avoir survécu de l'époque anglo-saxonne, et cela dans un manuscrit unique, ce qui n'indique pas une grande popularité.

Ce manuscrit unique date de la seconde moitié du x^e siècle, et d'après les personnages et les événements qui y figurent, on est certain que le poème a été écrit avant la fin du viii^e siècle ; ce qu'il contient d'histoire par les noms des personnages se place au vi^e siècle. Le récit est un peu incohérent et M. Bradley a émis l'idée ingénieuse que l'auteur, inconnu de nous, a voulu amalgamer trois récits divers, tous trois populaires et traitant de sujets distincts. Le poème semble être l'œuvre d'un clerc qui, en dehors même de sa connaissance de la Bible, était au courant de légendes proprement juives, comme celle qui fait descendre de Caïn tous les monstres et criminels de la terre. Le poème est considéré comme écrit dans le dialecte des Angles du Nord, mais comme la légende de Grendel est attestée en Angleterre par de nombreux noms de lieu, on pense généralement que c'est d'Angleterre que la légende

1. Le lecteur helléniste se rappellera ici les mésaventures du héros de l'*Histoire vraie* de Lucien, parodie des récits de voyages de son temps.

2. Le synonyme *fuath* employé dans une strophe signifie simplement « forme, image, apparition ». O'Kearney l'a rendu par *spectre*. Cela nous ramène au mot *scath* « ombre » du récit de Cúchulainn.

a dû passer en Islande et dans les autres pays scandinaves où on la retrouve, car on ne peut méconnaître la ressemblance de l'épisode de Grendel avec les aventures racontées par Ormr Storolfson au ^x^e siècle (*Flateyjarbok*), thème qu'on retrouve aussi dans les chansons populaires des îles Féroë et de la Suède.

Nous n'avons pas à entrer dans la question de l'origine de la légende de Beowulf. Que les Angles l'aient apportée de leur pays d'origine où ils vivaient près des Jutes et autres Germains, ou bien que cette légende soit née dans l'Angleterre historique, c'est une question que seuls les germanistes peuvent discuter utilement ¹.

Sans entrer dans l'analyse détaillée du poème, nous résumons ici l'épisode qui donne matière à comparaison avec le récit irlandais.

Hrotgar, Roi des Scyldings, avait construit un palais merveilleux, « les voûtes de la salle s'élevaient bien haut ainsi que les murailles de la forteresse sur lesquelles s'arrondissaient des tours prêtes à braver les flots ennemis d'un feu plein d'horreur ».

Mais bientôt le repos d'Hrotgar est troublé par les incursions d'un monstre, Grendel, « l'horrible monstre étrange s'appelait Grendel, qui hantait dans sa puissance, les marches des états, et qui tenait les marais sous sa domination ; l'être maudit gardait étroitement ces retraites de la race des monstres, depuis que le créateur les lui avait assignées, pour son châtiment. Sur la race de Caïn, le seigneur éternel a vengé le meurtre qui fit périr Abel »... « Grendel se mit en marche, quand la nuit fut venue, pour aller visiter la haute maison, et voir comment les Ring-Danes l'avaient adornée, après que la bière eût été servie. » Le monstre surprend dans leur sommeil trente des chefs, brise leurs membres, suce leur sang et emporte leurs cadavres. Ce fléau dura douze ans, aucun guerrier n'osait se mesurer avec le monstre qui se retirait dans les marais après chaque incursion. C'est alors qu'apparaît le héros Beowulf. « De son pays, le féal d'Hygelac l'apprit ; vaillant parmi les Geats,

1. Nous avons résumé l'histoire du poème d'après Hugo GERING, *Beowulf übersetzt und erläutert*, Heidelberg, 1906, en tenant compte de ce qu'ont écrit A. BRANDL, *Geschichte der altenglischen Literatur*, formant partie du tome II du *Grundriss der germanischen Philologie* de PAUL, 2^e édition et de l'article de M. H. BRADLEY dans l'*Encyclopedia Britannica*, 11^e édition, t. III (1910), p. 758-761, mais nous en citons le texte d'après le bel ouvrage de M. PIERQUIN qui donne une traduction française en regard du texte original (Paris, 1912).

il sut les forfaits de Grendel : pendant les jours de sa vie, il était le premier en force, de la race des hommes. »

Il s'embarque, accompagné d'une troupe de vaillants guerriers ; en présence du roi Hrotgar il lui demande, comme une faveur, de lutter seul contre le monstre. Il sait que celui-ci est invulnérable car « sa peau maudite émousse les traits des armes ». C'est donc dans un combat corps à corps qu'il aura raison du monstre Grendel. Un des guerriers présents, Hunferth, fils d'Eglaf, suscite « un propos querelleur » et traite dédaigneusement Beowulf, raille ses exploits antérieurs et lui prédit un échec dans sa lutte avec Grendel. Beowulf déclare alors qu'il a déjà vaincu des monstres marins et il ajoute : « Je te le dis en vérité, fils d'Eglaf, que Grendel, le monstre détestable, n'eût jamais accompli tant d'horreurs contre ton prince et n'eût jamais causé tant de honte dans Héorot si ton esprit et ton cœur avaient été aussi courageux à la guerre que tu le dis toi-même. » La nuit s'avançant, le roi quitte la salle pour aller rejoindre la reine, les guerriers s'endorment, Beowulf se dépouille de son armure et de ses armes et attend.

« Les guerriers, eux qui devaient garder la salle élevée, s'endormirent tous, sauf un ; les hommes apprirent que le maudit ne pourrait, cette nuit, les massacrer dans l'ombre puisqu'ainsi Dieu l'avait défendu, mais lui (Beowulf) entra en rage contre l'ennemi, et attendait, le cœur plein de colère, que la bataille se décidât. Alors sous les voiles du brouillard, Grendel vint des marais ; il apportait avec soi la colère de Dieu : le criminel avait le dessein de surprendre quelques-uns de la race des hommes, dans la haute demeure. Il marchait sous les cieus, quand il aperçut en toute clarté la salle des libations, la maison renfermant les trésors des hommes, et riche en vaisseaux : encore n'était-ce pas la première fois qu'il avait cherché la demeure d'Hrotgar. Jamais de toute sa vie, ni avant, ni depuis, il n'avait trouvé d'hommes plus braves gardant la salle. Le monstre vint alors vers le palais d'où la joie était bannie ; bientôt il se rua sur la porte, l'ébranlant avec des barres durcies au feu : puis il la toucha de ses mains ; il voulait le mal, et arracha, en l'ouvrant, animé de sa rage, la porte de la salle ; bientôt après, l'ennemi marchait sur les dalles variées d'ornements. Il allait, plein de fureur, et de ses yeux, semblable à la flamme, s'échappait une lueur hideuse. Il vit dans la maison maint guerrier endormi, une troupe entière et tranquille, une troupe d'hommes alliés : alors il rit de toute sa face : le maudit, l'infâme voulait avant la venue du jour, séparer la vie du corps de chacun, depuis qu'il nourrissait l'espoir d'un abondant festin : cependant ce n'était pas son destin de toucher à plus de membres de la race humaine ce soir-là. Le féal d'Hygelac, à l'âme courageuse, considérait comment le malin allait procéder dans sa soudaine attaque. Le misérable n'avait pas l'intention de la différer, mais aussitôt il saisit rapidement un guerrier endormi ; brusquement il le déchira, il lui mordit le corps, il but le sang de ses veines et

dévora sa chair en la lacérant sans cesse ; bientôt avait-il entièrement dévoré les pieds et les mains du cadavre : il se rapprocha, et saisit de sa main le guerrier à l'âme puissante, dans son repos. Lui (Beowulf) tendit la main, et subitement, agrippa l'ennemi, nourrissant des idées de combat, et se dressa sur le coude ; bientôt le berger des crimes vint à découvrir qu'il n'avait jamais rencontré par toute la terre, ni parmi les quartiers de l'univers ni parmi les étrangers, d'homme plus fort au serrement des mains. Rentrant en lui-même le monstre se sentit le cœur épouvanté ; il ne pouvait se sauver plus tôt pour cela ; ses desseins étaient dans une fuite prochaine ; il voulait voler vers ses cavernes, pour y retrouver les démons en tumulte ; l'accueil qui lui était fait en ces lieux était tel qu'il n'en avait jamais rencontré de sa vie auparavant. Alors, le bon féal d'Hygelac se rappela ses paroles du soir ; il se tint haut dressé, et serra fortement la main de Grendel ; ses doigts cédèrent : l'ogre était sorti ; le comte s'élança à sa suite : le monstre fameux voulait, s'il l'eût pu ainsi, s'échapper plus au large, et puis gagner dans sa fuite ses demeures des marais, il savait à présent quelle résistance avaient ses doigts dans le serrement de main du héros plein de colère et que Beowulf était le plus fort. . . La bière fut répandue pour les Comtes, pour tous les Danois, pour ceux qui vivaient dans la cité, pour chacun des vaillants : les deux champions forts et féroces étaient en rage ; la demeure résonnait, alors ce fut un grand étonnement que la salle des libations pût résister à ces géants de la guerre, et qu'il ne s'écroulât point sur le sol, le magnifique palais. Le protecteur des comtes ne voulait en aucune façon laisser partir vivant son hôte meurtrier ; car il ne jugeait point les jours d'une telle vie utiles à qui que ce fût. Alors soudain l'écuyer de Beowulf vint à brandir le glaive antique que lui avaient légué ses pères ; il voulait défendre la vie de son seigneur, du prince fameux, puisqu'en ces lieux et à ce moment, il était possible de le faire ainsi. . . Le monstre maudit attendait le coup mortel, une large blessure était béante sur son épaule, ses muscles séparés se rompirent ; les jointures de ses os éclatèrent, et le succès du combat fut donné à Beowulf. De là Grendel doit s'enfuir, frappé et triste jusqu'à la mort dans le refuge des démons pour y retrouver sa demeure sans joie. Il savait pleinement que la fin de sa vie était prochaine, que le nombre de ses jours était passé, et voici que les vœux de tous les Danois étaient accomplis, après les fureurs du combat. Lui qui, d'abord, était venu des pays lointains, l'âme prudente et courageuse, avait ainsi purifié la salle d'Hrotgar, et l'avait fortifiée contre les embûches. Il se réjouissait dans ses exploits de la nuit, dans le renom de sa valeur ; le chef des Geats avait accompli ce dont il s'était vanté aux Danois de l'Ouest. » Beowulf rapporte comme trophées « la main, le bras et l'épaule ; il y avait là tout ce qu'il avait arraché à Grendel ».

L'histoire de Beowulf ne s'arrête pas après cette victoire, comme il arrive pour l'exploit de Cûchulainn dont la lutte avec le monstre n'est qu'un épisode. Bientôt apparaît un second monstre : « la mère de Grendel, femme et monstre femelle, se rappelait sa douleur : elle dont le destin même était d'habiter et la terreur des eaux et les courants glacés, après que Caïn fut devenu le meurtrier de son

frère unique » Elle étouffe un des familiers d'Hrotgar et regagne ses marais. Le roi et ses guerriers accompagnant Beowulf la suivent à la trace et arrivent bientôt à la mer dans laquelle s'agitent des reptiles et dragons de mer. La mère de Grendel apparaît ; elle s'élance sur Beowulf qu'elle entraîne au fond des eaux. Ils se trouvent être dans la caverne de l'être monstrueux, le combat s'engage et Beowulf semble avoir d'abord le dessous mais bientôt « le héros pris d'une fureur nouvelle, ne perdit point courage : se souvenant de sa gloire, le féal d'Hygelac, le champion plein de rage. . . » reprend l'avantage et tue le monstre. Il aperçoit alors le cadavre de Grendel auquel il coupe la tête qu'il rapporte au palais d'Hrotgar. A la suite de ces exploits Beowulf devient roi à la place d'Hygelac, et règne heureusement pendant 50 ans. Son royaume est alors dévasté et incendié par un dragon qui vomit du feu et Beowulf périt dans un combat où ce dragon, gardien d'un trésor, périt lui-même.

Je ne m'arrête pas sur cette fin de Beowulf dans sa lutte avec un dragon parce qu'elle est étrangère à l'épisode que je traite ; je mentionne seulement que M. Brändl, dans les pages qu'il consacre à Beowulf (voir la note p. 138), donne d'assez nombreux rapprochements pour cette lutte avec un dragon et même ces rapprochements pourraient être de beaucoup complétés et élargis, car la lutte avec un dragon, sans doute souvenir de temps préhistoriques, est attribuée à nombre de dieux et de héros de l'antiquité, et plus tard à des saints, héritiers des dieux.

III

On a pu remarquer les ressemblances entre les deux récits, ressemblances qui indiquent, sinon une origine, au moins peut-être une influence irlandaise, à cela près que Beowulf est un poème de prétention épique et non pas un simple récit d'amusement. Remarquons aussi que le Beowulf est rédigé dans un esprit de piété et que le dieu des chrétiens « Dieu, la Gloire des Rois » est plusieurs fois invoqué et aussi que le monstre y est traité d'être démoniaque.

Nous trouvons plusieurs points de rapprochement :

1° La scène se passe dans un château hanté que son possesseur abandonne pendant la nuit.

2° Le monstre encore vaincu vient au milieu de la nuit chercher une proie.

3° Les vantards n'ont rien pu contre le monstre, seul le héros réussit à le tuer.

4° Cûchulainn et Beowulf viennent à bout du monstre non pas par les armes, mais par leur force physique dans une lutte corps à corps.

5° Accès de frénésie chez Beowulf au moment du combat, ce qu'on appelle *ciabrad* chez Cûchulainn.

6° Comme les héros de l'épopée irlandaise, Beowulf, bien que venant par mer, est accompagné d'un « écuyer » qui intervient dans le combat pour aider son seigneur ¹. Si ce n'était chercher un rapprochement trop loin nous pourrions rappeler ici qu'Heraklès est accompagné d'Iolaos dans une lutte citée dans un chapitre suivant. Descendons même jusqu'au delà du moyen âge : Le héros dont Cervantès a fait la parodie des chevaliers errants, Don Quichotte se donne selon la tradition un « écuyer » et il élève à cette dignité le bon paysan Sancho Pança qui devient ainsi son *Iolaos*.

Le lecteur vient de remarquer la similitude de l'épisode dans les deux récits, irlandais et anglo-saxon. Elle nous paraît si frappante que nous nous étonnons qu'elle n'ait pas encore été remarquée, mais cela s'explique sans doute par la « division du travail » qui règne dans la philologie comme dans l'industrie. Nous avons cru trouver cette étude dans un article de M. S. Cook, *An Irish parallel to the Beowulf story*, dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, tome 103 (1899), mais le titre est peu exact ; il s'agit simplement d'un rapprochement avec un conte irlandais publié par P. Kennedy. Dans ce conte le bras d'une sorcière enlève un enfant pendant la nuit ; le héros du conte poursuit la sorcière et lui arrache le bras dans la lutte — le parallèle se borne donc au bras arraché de force.

1. Nous appliquons à l'Irlande le terme d'écuyer pour employer un mot noble, quoique ce soit transporter dans l'antiquité irlandaise un terme de notre moyen âge. Pour préciser on devrait employer la périphrase « conducteur du char du guerrier », en latin *auriga*. On pourrait peut-être dire simplement « valet d'armes ».

IV

Lorsque je lus les *Mélanges d'épigraphie* de M. Froehner (Paris, 1873) ma première pensée en voyant l'image de la lampe romaine



reproduite en tête de ce chapitre fut : ce sont les trois compagnons dont j'ai lu l'histoire dans le Festin de Bricriu. Voici la description que donne M. Froehner de cette lampe : « Une lampe romaine de la collection Oppermann ¹ nous fournit un sujet tout à fait nouveau et qui s'écarte du cercle, si vaste cependant, des scènes mythologiques que l'on a l'habitude de rencontrer sur ce genre de terres cuites.

« Sur le sommet d'une montagne ou d'un rocher à pente rapide, se dresse une forteresse romaine. La grande porte, à deux battants, est fermée. Trois légionnaires, casqués et armés de boucliers oblongs, en défendent l'entrée ; l'un d'eux brandit son glaive.

1. Depuis que M. Froehner écrivait ces lignes la collection Oppermann a été vendue et nous ignorons où se trouve actuellement cette curieuse lampe.

« Mais quel est l'ennemi qui menace la sécurité de ces braves soldats ? C'est un énorme dragon s'élançant avec impétuosité contre le mur d'enceinte du *castellum*, sur lequel il vomit des gerbes de feu. Le monstre a la tête et le buste d'une jeune fille ; les bras sont remplacés par des ailes ; au-dessus de l'ombilic s'adapte le tronçon d'un corps de serpent, couvert d'écailles. »

L'artiste aurait-il fait figurer les trois hommes sur le rempart parce qu'il ne pouvait représenter les trois scènes successives de notre histoire ; n'aurait-il pas fait alors ce que font tant d'artistes : il aurait réuni en un tableau d'ensemble une histoire ou légende qu'il savait être connue de son public.

La légende dont nous parlons était donc courante dans le monde ancien, puisqu'un fabricant de Rome en a fait le sujet d'un objet aussi répandu et aussi utile qu'une lampe de terre cuite. Rien ne se répandait aussi facilement qu'un objet de cette nature, surtout s'il représentait une scène amusante et connue. Ce type de lampe pouvait être en usage dans la Gaule romaine aussi bien qu'en Italie et qui sait même si un exemplaire de cette lampe ne s'est pas trouvé dans le bagage d'un de ces nombreux voyageurs qui allaient de Gaule en Irlande directement par la voie de mer, tels ces guerriers gaulois qui s'en allaient servir comme mercenaires auprès des petits rois ou caciques d'Irlande, car les Gaulois pratiquaient l'industrie militaire comme l'ont fait plus tard les Suisses aux temps modernes ; tels aussi ces marchands qui importaient en Irlande les produits de l'industrie du continent ou les raffinements de la table, comme le vin (*fin*) que l'Irlande recevait de Gaule¹ ; tels encore ces grammairiens gallo-romains qui, au cinquième siècle de notre ère, fuyant le beau pays de Gaule devant l'invasion des Barbares, allaient chercher un refuge dans cette Irlande, pays déjà connu et ami. Le prototype de l'histoire de Cùchullain sur le rempart pouvait aussi faire partie de leur bagage légendaire.

1. Ce vin était si apprécié que des anciens textes irlandais l'accompagnent parfois de l'épithète *aicneta* (*fin aicneta*, vin naturel) pour le distinguer des autres boissons enivrantes qu'on pouvait fabriquer dans le pays comme succédané.

Comme nous corrigeons cette épreuve nous recevons le n° 1 du tome XXXVIII de la *Revue Celtique*, où M. Vendryès étudie de la façon la plus complète l'histoire du vin *fin aicneta* et antre, dans l'ancienne littérature irlandaise et aussi en Gaule.

Je sais bien l'objection qu'on me fera : la lampe n'en dit pas tant. Je le reconnais, mais elle révèle ceci : dans l'antiquité classique c'est une histoire courante et connue que celle d'un fort maritime attaqué par un monstre sortant de la mer, une sorte de dragon ou par un triton femelle. La légende a donc voyagé jusqu'en Irlande et les romanciers du pays (*seanachies*) l'ont prise pour en faire un épisode de leurs récits imaginaires. Je parle ici de réminiscence. Pour qu'il y ait emprunt il n'est pas nécessaire qu'il y ait pure imitation ou décalque comme dans les imitations littéraires lorsqu'un lettré reprend une œuvre connue ou un sujet déjà mis en écrit, ou encore lorsqu'un conte, dit populaire, passe d'un pays dans un autre. Il n'y a pas seulement des emprunts, il y a aussi des réminiscences lorsqu'il s'agit de thèmes ou de légendes qui volent dans l'air comme un pollen ¹. Libre à tous de s'emparer d'un épisode et de le faire entrer dans une œuvre nouvelle. Ainsi ont procédé de tout temps les romanciers et dramaturges qui introduisent dans leur œuvre des thèmes ou des incidents que les critiques pourront retrouver sous une forme plus ancienne.

Quoique je ne pusse espérer ajouter beaucoup à ce que disait un maître de l'antiquité classique, comme l'est M. Froehner, j'ai essayé de trouver quelque chose d'analogue dans la mythologie des Néréides et dans les ouvrages grecs de poliorcétique, mais ce fut sans aucun succès. Pourtant une légende originale est attestée par ce monument. Cette légende est distincte de celle de monstres marins sortant de l'eau pour attaquer les hommes comme dans le récit de Thérémène. Ce récit qui termine la *Phèdre* de Racine est simplement imité d'une tragédie de Sénèque ². Quoique ce récit soit bien connu j'en cite ici les vers caractéristiques :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

1. Tout récemment M. Pokorny dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. XIII, n° 1, a cité un curieux exemple de la dissémination du pollen littéraire : il s'agit d'un épisode obscène dans un conte populaire que l'on a rencontré à la fois en Irlande et en Ukraine. Comment s'expliquer cette dissémination ? Dans le cas cité par M. Pokorny je serais tenté de voir un conte de marins ou un conte propagé par des marins ; ceux-ci, en effet, quand ils racontent des histoires pour amuser leurs soirées du bord ou leurs loisirs d'escales cherchent leur amusement sans la moindre pudibonderie.

2. *Hippolyte*, acte IV.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

.....
 Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

C'est encore par un acte de vengeance divine que deux serpents sortis de la mer viennent entourer et étouffer le prêtre troyen Laocoon et ses deux fils, sujet bien connu dans l'histoire de l'art.

V

L'épisode que nous avons étudié est l'attaque d'un fort par un monstre sorti de l'eau. Ce ne sera pas trop s'éloigner de notre sujet que de rattacher cet épisode à un thème plus général : la lutte d'un héros avec un monstre aquatique. Cet exploit figure, comme on sait, parmi les « travaux » d'Héraklès, ou Hercule pour l'appeler de son nom latin. En effet le cycle d'Hercule n'eût pas été complet s'il n'avait combattu et détruit les monstres de l'eau comme il avait fait de ceux de la terre et de l'air.

C'est d'abord sa lutte avec un triton, c'est-à-dire un être anthropomorphe, mais dont le corps se termine en poisson, transformation esthétique d'un monstre marin. En effet, chez un peuple artiste comme l'était le peuple grec, les images les plus fantastiques prenaient une forme, sinon toujours esthétique, au moins humaine ou animale, ou composée de l'une et de l'autre. Les figures de ce type ont été plusieurs fois étudiées par les archéologues qui ne se sont pas toujours entendus sur le nom à donner à cet adversaire d'Hercule, quoique tous s'accordent à y voir un être marin. En 1844 un archéologue belge, Roulez, l'étudiait sous ce titre : *Lutte d'Hercule et de Triton, peinture de vase expliquée*¹.

1. *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, t. XI, 1^{re} partie, 1844, pages 403-407, avec une planche.

Parlant des publications faites avant lui sur ce sujet, Roulez y ajoutait « une hydrie de la collection Pizzati » qu'il reproduisait dans une planche et qu'il décrivait ainsi : « Le fils d'Alcmène, couvert de la dépouille du lion et ayant son carquois sur l'épaule, est à cheval sur son adversaire qu'il étreint entre ses bras vigoureux. Celui-ci est figuré sous la forme d'un être humain dont le corps se termine par en bas, à partir de la poitrine, en une large queue de poisson, couverte de grandes écailles et se repliant sur elle-même. Son front est ceint d'une couronne, et une barbe très longue et touffue ombrage son menton. »

Ce que Roulez ne dit pas c'est que dans l'image publiée par lui le Triton a des seins très marqués, ce qui indiquerait que le monstre serait androgyne.

Le sujet Héraklès et le Triton a été repris de notre temps par M. Dürbach, lequel donne deux autres représentations de cette lutte ¹.

Furtwangler a voulu voir dans l'homme-poisson un type asiatique, mais cette hypothèse a été énergiquement repoussée par Thomas de Wahl, *Quomodo monstra marina artifices Graeci finxerint*, Bonn, 1896, page 8.

L'art grec a connu des Tritons femelles, mais on n'en cite pas qui combattent Hercule à moins qu'on n'en voie un, et androgyne, dans l'image donnée par Roulez ².

C'est le cas de rappeler que le nom de Triton s'explique par un radical qui existe aussi en ancien irlandais avec le sens de « mer » ; étymologiquement Triton signifie donc simplement « être marin ».

Dans notre opinion les tritons de la mythologie grecque ont pour prototype les phoques. Le phoque (notre xvi^e siècle disait correctement *la* phoque, puisque ce nom est pris du grec *φώκη*, en latin *phoca*), qui est, comme on sait, un mammifère amphibie, n'existait plus sur les côtes de Grèce à l'époque qui pour nous est

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Daremberg et Saglio), tome V, p. 95.

2. Le sujet a été traité d'une façon étendue, mais sans gravures, par J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Leipzig, 1890. On pourra voir aussi une ancienne étude de J. de Witte, *Le dieu marin Glaucus* dans la *Revue archéologique*, et F. Dressler, *Triton und Tritonen in Literatur und Kunst der Griechen und Römer*, Gymnas. Progr. Wurzen, 1892-1893.

historique ¹, mais il y avait existé et Homère lui donne l'épithète caractéristique de νέποδες « aux pieds nageoires ».

Le grand port de Phocée en Asie-Mineure, dont notre Marseille fut une colonie, tirait dit-on son nom des phoques qui abondaient sur ses rivages. En tout cas ses monnaies portaient des phoques comme « armes parlantes » ².

Au livre IV de l'Odyssée, Homère raconte les conseils que donne Idothea pour surprendre Protée afin de lui arracher un secret : « Lorsque le soleil est parvenu au milieu du ciel, ... sorti de la mer, il (Protée) dort sous une grotte profonde, autour de lui des phoques aux pieds nageoires de la belle Halosydine (synonyme d'Amphitrite) dorment nombreux, sortis de la mer blanche d'écume, exhalant l'odeur amère de l'eau profonde. . . Je te raconterai toutes les ruses de ce vieillard. Il commencera par compter les phoques et il les passera en revue : et après qu'il les aura tous comptés par cinq ³ et les aura examinés, il se couchera au milieu d'eux comme un berger dans son troupeau de moutons » (*Odyssée*, IV, 400-413 ⁴).

Les Tritons, et sans doute aussi les Néréides, sont pour moi des phoques idéalisés. Protée, appelé aussi le vieillard de la mer, ἄλιος γέρων, comme Glaucus, est en somme ce que dans les contes populaires on appelle roi de tels ou tels animaux, parce qu'ils règnent sur leurs congénères et leur donnent des ordres. Protée n'est donc, selon moi, rien d'autre que le « roi des phoques ».

La face bouffie du phoque, agrémentée de fortes moustaches,

1. D'après certains naturalistes, le phoque noir est la variété qui vivait dans la Méditerranée et qui existerait encore sur quelques points de l'Adriatique.

2. Nous avons tiré beaucoup de renseignements utiles du beau livre de M. O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I, p. 407, Leipzig, 1909, ouvrage qui contient beaucoup de détails sur le phoque dans l'antiquité, mais la ressemblance du phoque avec le Triton lui a échappé. Pour le phoque sur les monnaies grecques, voir surtout E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*. Paris, 1901.

3. Compter par cinq. Homère attribue à Protée ce procédé tout primitif de numération. Ce passage a échappé à O. Schrader, *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde*, Strasbourg, 1901, p. 968 et, plus récemment, à M. Pokorny, *Zeitsch. f. Celtische Philologie*, t. XII, p. 224. Dans ce très instructif article, où il remonte aux origines mêmes de la civilisation, M. Pokorny considère le système quinaire comme particulièrement boréal et celtique, mais il nous semble inspiré surtout par la nature et, aujourd'hui encore, nous civilisés, nous faisons du système quinaire en comptant sur nos doigts.

4. Ce passage a été traduit par Virgile, *Géorgiques*, IV, 429 et suiv.

l'a souvent fait prendre, vu de loin, pour un homme marin et des noms que cite le laborieux recueil d'Eug. Rolland en témoignent (*Faune populaire*, t. VIII, p. 165). Nous en donnons deux exemples : 1° *Homme marin*, Du Pinet, *Histoire du monde*, 1625, II, 463 ; 2° *Luton de mer*. Ce terme *luton* (en français moderne *lutin*) paraît bien ici s'appliquer au phoque, comme le pense Rolland ; *peaux de lutins* se rencontre dans Rabelais, *Pantagruel*, au sens de peaux de phoques. Ce nom de lutin semble avoir été pris heureusement pour désigner un être à demi-surnaturel et quasi humain, surtout quand on se rappelle que lutin est un dérivé du nom de *Neptunus*, dieu de la mer ¹. Et cela nous ramène à la mythologie grecque et aux habitants anthropomorphes de la mer.

L'expression d'homme marin n'est pas particulière à Du Pinet et l'on peut voir dans le grand dictionnaire français du XVIII^e siècle, dit de Trévoux, un article *homme marin* qui commence ainsi : « Animal ou monstre ressemblant à l'homme, au moins par la partie supérieure, qu'on prétend qui se trouve en quelques endroits de la mer, et qui y vit. On ne peut douter qu'il y ait des hommes marins, c'est-à-dire des monstres semblables à nous, au moins depuis la tête jusqu'à la ceinture. » Le dictionnaire donne ensuite plusieurs exemples d'hommes marins capturés sur les côtes de Hollande et de Frise et maintenus quelque temps en captivité.

C'est intentionnellement que nous n'avons traité des phoques que du point de vue grec ; si nous avions traité la question d'une façon générale nous aurions mentionné les légendes et contes d'Irlande et d'Écosse et aussi de nos côtes d'Atlantique qui parlent de « femmes d'eau » sorties de la mer et qui sont évidemment inspirées par la vue ou la rencontre de phoques.

VI

Plus célèbre encore est la lutte d'Hercule avec l'hydre de Lerne. On a, il y a longtemps déjà, voulu l'expliquer par le symbolisme ²

1. Voir *Dict. gén. de la langue française* de Hatzfeld, etc., s. v.

2. Pour montrer jusqu'où peut aller le goût du symbolisme nous citerons un article publié dans une revue que par son titre on pourrait croire d'un caractère purement réaliste, *l'Anthropologie*. Dans le tome XX (1909), page 148 et suivantes, on peut lire un article où le poulpe figuré sur des monuments antiques « aurait représenté pour les anciens le pouvoir générateur de la mer dont les eaux auraient donné la vie à tous les êtres ».

si cher aux mythologues : l'hydre ne serait que les vapeurs pestilentielles des marais de Lerne détruites par le soleil.

Cette théorie symboliste n'est pas l'invention de modernes ; elle provient probablement d'un écrivain ancien ; en tout cas on la trouve ainsi résumée dans le dictionnaire de Trévoux, s. v. Hyde : « Quand les poètes ont dit qu'Hercule avoit tué l'Hydre de Lerne, c'est-à-dire d'un marais de l'Argolide nommé Lerne, ils ont voulu marquer que le Soleil, qui est le même qu'Hercule, avoit desséché le marais. Voss, *de Idol.*, L. II, c. 15. Ou bien qu'Hercule avoit détruit les serpents qui infestoient ce marais, en mettant le feu aux roseaux qui leur servoient de retraite et qu'ensuite il avoit desséché les marais en facilitant l'écoulement des eaux par le moyen de canaux. »

Mais l'hydre, localisée à Lerne n'est en réalité, comme l'a su voir O'Keller, que le grand poulpe, ou la pieuvre, pour employer le terme du patois guerneusiais vulgarisé par Victor Hugo dans son roman *les Travailleurs de la Mer*. Nos naturalistes ont donné à cet être bizarre le nom d'octopus, c'est-à-dire qui a huit pieds, ou huit bras (ou tentacules).

L'octopus, dit M. Coupin ¹, « atteint souvent une taille considérable et jusqu'à deux mètres de longueur. Assez intelligent il habite le creux des rochers d'où il sort, pour chercher sa proie et lorsqu'un ennemi l'attaque il présente sa bouche avec son bec corné, entouré par la couronne étalée des tentacules couverts de ventouses, en même temps que sa peau devient très foncée et se couvre de papilles hérissées. Son aspect est alors véritablement terrifiant. » L'aspect est d'autant plus étrange que ses yeux sont proéminents et ressemblent à des yeux de chats, de là le nom de *chatrouy* et autres formes analogues dans les patois normands ². Il n'est pas extraordinaire que cet animal ait frappé l'imagination d'un peuple de marins comme l'était le peuple grec, car de nos temps encore, dit M. Coupin, « nos marins racontent le plus sérieusement du monde qu'ils ont vu des poulpes atteignant la grosseur d'un cuirassé et que d'autres ont avalé une barque devant eux ³ ».

1. *Animaux de nos pays*, Paris, 1909, p. 427.

2. Rolland, *Faune populaire*, tome XII, p. 8.

3. Sur les croyances des côtes bretonnes relatives au poulpe ou pieuvre, on peut voir quelques détails intéressants dans P. Sébillot, *Le Folklore de France*, t. II, p. 76, et t. III, p. 358-359.

M. Edmond Perrier a consacré un de ses intéressants feuilletons du *Temps*¹ au poulpe dans l'histoire naturelle et la littérature. Il commence en rappelant la pieuvre de Victor Hugo : « Victor Hugo, dans *les Travailleurs de la mer*, a décrit en termes d'épouvante la lutte atroce du pêcheur Gilliat contre un monstre maringigantesque, bloc colossal de chair dans lequel viennent se confondre, autour d'un énorme bec de perroquet, leur commune et redoutable mâchoire, huit serpents pareils à des boas, tout à la fois robustes et gélatineux, couverts d'une bave gluante et armés d'innombrables ventouses indécollables et tranchantes, pénétrant les chairs, les découpant comme à l'emporte-pièce, faisant d'un seul coup jaillir le sang de mille blessures, tandis que le bec de perroquet fouille les muscles, les lacère en lambeaux pantelants, et que d'une sorte d'égoût qu'il surmonte jaillit une encre épaisse et musquée qui enveloppe la malheureuse victime, l'enivre, la déconcerte, souille son visage, couvre ses yeux et ne lui permet même plus de distinguer l'ennemi qui l'étreint, laboure à la fois toutes les parties de son corps, les met en pièces et semble le humer vivant. » M. Perrier dit à cette occasion que si le poulpe de nos contrées est de proportions modestes il est beaucoup plus gros dans les mers chaudes ; il parle ensuite « des pieuvres de haute mer, connues sous le nom de calmars ou d'encornets, et il est à remarquer que chez celles-ci le corps, au lieu d'avoir une forme de bourse comme le poulpe ordinaire, s'allonge en un cornet pointu duquel semble se dégager la tête qui porte non plus huit mais dix bras dont deux extrêmement allongés ». Ces calmars dont rien ne vient gêner le développement, quand ils se trouvent hors de la route des vaisseaux, peuvent devenir énormes. Ils ont si bien effrayé les anciens navigateurs que, d'après leurs récits, le naturaliste Denys de Montfort, qui vivait au commencement du xix^e siècle, raconte que « sur la côte d'Angola une pieuvre menaça d'entraîner dans l'abîme un bateau dont elle avait saisi les cordages avec ses bras, et qu'àuprès de Sainte-Hélène le major Dens a vu un poulpe enlever à l'aide de ses bras, deux matelots qui se cramponnaient à une saillie du navire ». M. Perrier donne ensuite plusieurs exemples de poulpes énormes observés par des naturalistes contemporains. M. Charles Velain, en 1877, en a vu échouer un à l'Ile Saint-Paul qui mesurait 7 m. 50 de long.

Le poulpe était un animal trop fréquent dans la mer pour n'avoir pas été connu des Grecs depuis la plus haute antiquité, il ne l'est pas moins aujourd'hui. Les modernes Hellènes en font un aliment habituel en temps de carême, surtout chez les rigoristes pour lesquels la chair des poissons est aussi *tabou* que celle des animaux. Son image sert encore d'amulette à Rhodes (*Folk-Lore*, t. XIX, 1908, p. 469) et en Roumanie elle figure dans l'ornementation des œufs de Pâques (*Ibid.*, t. XX, 1909, p. 302, avec planche). On le mange aussi chez nous en Provence et les Toulonnais ont reçu, à tort ou à raison, le sobriquet de manjo-pouppe « mangeurs de poulpe »¹. Avant de le manger on enlève les graviers qui se trouvent dans les ventouses de ses tentacules et souvent aussi dans son estomac.

Comme on peut le penser, les Grecs ont amplifié l'être étrange et hideux dont les navigateurs parlaient avec exagération dans leurs récits de voyages. C'est le poulpe évidemment qui a inspiré le mythe de Scylla dans le détroit de Sicile. Scylla habite une caverne sous la mer... douze pieds soutiennent son corps d'où s'allongent six cous et six têtes horribles... son corps est jusqu'à la ceinture au fond du gouffre, elle n'en fait sortir que ses têtes. Quels marins pourraient se vanter d'avoir passé à sa portée sains et saufs avec un vaisseau ? Chacune de ses têtes emporte et arrache un homme des bancs du navire. Quand le vaisseau d'Ulysse approche de Scylla, six de ses compagnons sont aussitôt saisis par le monstre. Scylla les dévore au seuil de sa caverne (*Odyssée*, XII, v. 73 et suiv.).

On peut assurer que c'est d'après la tradition populaire qu'Homère décrit Scylla, mais il connaissait lui-même le poulpe *de visu*. Il en parle de façon réaliste au cours de l'*Odyssée* (livre V, vers 432 et suiv.). Ulysse avant d'arriver chez les Phéaciens voit son navire brisé ; il se sauve à la nage, et pour ne pas être emporté par une vague, il s'agrippe à un rocher. Ulysse qui fait corps avec le rocher et dont les fortes mains se déchirent à ce contact est comparé au poulpe aux ventouses duquel adhèrent des débris pierreux quand on l'arrache de son gîte.

Ce n'est pas à tort que M. A. Kums dans son livre, *Les choses naturelles dans Homère*, Anvers, 1897, écrivait, page 94 : « Charibde est un gouffre, Scylla la pieuvre, un poulpe colossal dont la

1. Mistral, *Trésor dou Felibrige*, s. v. *pouppe*.

science moderne ne démentit pas les dimensions excessives et le danger pour les marins (le calmar). » Il venait de dire : « Ce sont évidemment des objets naturels grossis et déformés par une observation superficielle et faussée par la peur ou défigurés par des récits successifs ¹. »

Les plus anciens monuments figurés de l'art grec qui nous aient été conservés sont les vases peints qui ont survécu en très grand nombre et que les archéologues attribuent au VIII^e siècle. Le poulpe y figure sous une forme si exacte que les naturalistes, lorsqu'ils ont connu l'image, n'ont pas hésité à y reconnaître cet animal. En 1840,



Roulez, dont nous venons de parler, avait publié (*Bulletin de l'Acad. roy. de Bruxelles*, t. VII, 2^e partie, 1840) une étude intitulée : *Hercule tuant l'hydre de Lerne, vase peint expliqué*, travail accompagné d'une planche que nous reproduisons ici. Il s'agit d'un vase provenant de Vulci ; et, dit Roulez, « le monstre consiste en une réu-

1. M. Moulé a, de son côté, exprimé la même opinion dans son ouvrage : *La faune d'Homère*. Paris, 1910 (Extrait des *Mémoires de la Société Zoologique de France*).

nion de huit serpents qui se réunissent à un corps commun comme les branches de l'arbre au tronc ». On y voit un crabe entre les jambes d'Hercule et Roulez ajoute : « Suivant une tradition mise en vogue par Panyasis dans son Héraclée, pendant la lutte un crabe était venu au secours de l'hydre, et cherchait à mordre Hercule au talon ». Sans ce texte si ancien nous penserions que le crabe, ennemi naturel du poulpe qui le mange, viendrait avertir l'homme du danger qui le menace ; en tout cas sa présence dans le tableau montre bien que la scène se passe près de la mer et qu'il ne s'agit pas d'un marais dont l'exhalaison pestilentielle est devenue un monstre pour les symbolistes de l'archéologie.

Il convient aussi de remarquer la présence d'Iolaus et dans des variantes de cette scène conservées par d'autres peintures, on voit Iolaus descendant d'un char, ce qui montre bien dans le personnage, non pas seulement le compagnon d'Héraklès, mais aussi son écuyer ou valet d'armes. Si Iolaus paraît dans ces représentations du mythe, et souvent tenant une torche à la main, c'est parce que, Hercule ayant tranché une tête de serpent, Iolaus cautérise la section pour que la tête ne repousse pas. D'après la tradition grecque il repoussait plusieurs têtes à l'hydre pour une qu'on lui coupait et c'est surtout ce qui a fait à l'hydre sa terrible réputation. Ceci peut trouver son explication dans une croyance, vraie ou fausse, que nous trouvons encore dans le dictionnaire de Trévoux s. v. Polype : « Les bras du poulpe renaissent lorsqu'ils ont été mutilés ; on dit même que cet animal mange ses bras quand il n'a pas de quoi se nourrir et qu'il en renaît d'autres à la place des premiers. »

L'image donnée par Roulez a été reproduite, à notre connaissance : 1° dans l'article Hercule donné par M. Durbach au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fascicule 22, (1898), p. 88 ; 2° par M. S. Reinach, *Répertoire des vases peints*, t. I, 1899, p. 118 ; 3° par M. Otto Keller, *Die antike Tierwelt*, t. II, 1913, p. 509. M. Keller l'a fait figurer dans son chapitre sur l'octopus, c'est dire qu'il a parfaitement reconnu l'identité de l'hydre comme animal réel et non comme être imaginaire et mythologique.

Le caractère réel du poulpe est encore mieux indiqué sur un autre vase que reproduit M. Reinach dans le même recueil, au-dessous même de la figure de Roulez (p. 118). On y voit l'hydre, non plus dressée dans une attitude presque décorative, mais cou-

chée à terre, étendant ses tentacules, terminées par des têtes de serpents, pour étreindre ses adversaires Hercule et Iolaus.

Nous ne pouvons étudier ici plusieurs autres représentations de la même scène que M. Reinach donne dans le même ouvrage.

L'octopus ne pouvait manquer de se développer et de se transformer d'abord dans l'imagination puis dans l'art. Ses tentacules devinrent des serpents restant attachés à un tronc ; le nombre put s'en augmenter ou se réduire, puis ce devint la lutte d'Hercule avec des serpents ou même un serpent unique.

Il serait oiseux de citer dans l'art grec ou romain toutes les déformations du type ancien. Tous les archéologues les énumèrent en étudiant le combat d'Hercule avec l'hydre. Nous citerons seulement ici un bronze du Musée du Louvre ainsi décrit par M. de Ridder : « Bronze provenant de Doride, haut. 1 m. 55. Hercule couvert de la peau du lion, devant lui un serpent levé ¹. »

Nous citerons aussi une monnaie de l'empereur romain Maximien, sous-ordre de Dioclétien dans la seconde moitié du III^e siècle et surnommé Hercule ou, plus exactement, Herculus. Lactance a dit de lui : *Herculus propalam ferus, asperitatem suam vultu horrore significans*. Pour le flatter on représenta sur cette monnaie le combat d'Hercule et de l'hydre, figurée cette fois par un serpent à trois têtes ².

Cette étude a pour point de départ une statuette de bronze du musée de Poitiers représentant Hercule, comme on voit par la peau de lion, dans une attitude de combat. Hild la considérait comme une réplique d'une œuvre du sculpteur Polyclète qui, dit-on, a traité le sujet d'Hercule et de l'hydre.

Sous ces formes diverses la lutte d'Hercule et de l'hydre était certainement représentée aux yeux dans nombre de temples. On la cite au moins pour les métopes des grands temples de Delphes et d'Olympie ³. Nous n'avons pas, du reste, la prétention d'étudier ce

1. Notice sommaire des bronzes antiques du Louvre, Paris, 1913.

2. Nous connaissons cette monnaie par une mention et une gravure dans un mémoire de feu Hild, *Hercule combattant* (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1891).

3. Voici en quels termes MM. Laloux et Monceaux, *Restauration d'Olympie*, Paris, 1889, p. 91, décrivent le bas-relief du temple de Zeus à Olympie, d'après les restes mutilés de ces métopes : « l'hydre de Lerne. D'un tronc massif et informe terminé par une queue de crocodile, sortent dans tous les sens des têtes de serpents qui menacent le héros et protègent le monstre d'un rempart mouvant d'écailles et de dards. »

type dans l'art ancien, sujet qui a été traité bien des fois depuis les études spéciales de E. A. Hagen, *De Herculis laboribus qua ratione in antiquis monumentis sint expressi*, Regimonti, 1827, et de C. Konitzer, *Herakles und die Hydra*, Breslau, 1861, jusqu'à M. A. C. Merriam, *Hercules, Hydra and Crab* dans *Classical Studies in honour of Henry Drisler*, New-York, 1894. Ce dernier travail est un très bon répertoire, mais l'auteur ne se doute pas que l'hydre est un poulpe et il tient à la théorie symboliste.

Nous avons fait un choix dans la figuration de la lutte d'Hercule avec l'hydre; les exemples sont si nombreux qu'il y aurait de quoi en remplir un volume, surtout en y ajoutant les textes des écrivains anciens. Nous avons seulement voulu montrer que ce thème était devenu une légende banale du folklore gréco-romain et nous en avons parlé à la suite des histoires de Cúchulainn et de Beowulf pour montrer que ces récits, si divers qu'ils soient dans leurs formes propres, sont le développement d'un thème très ancien et sans doute antérieur à l'histoire: la lutte d'un homme très fort, un surhomme, avec un monstre aquatique.

H. GAIDOZ.

LE TROUBADOUR PUJOL

Du troubadour Pujol, *poeta minor* ou peut-être *minimus*, il a été beaucoup parlé¹, à propos d'une pièce qui n'est sûrement pas son œuvre, alors qu'on n'a jamais réuni ni commenté les quelques vers dont il est l'auteur.

Commençons par la pièce en question. Cette chanson (*Sil mals d'amors m'auci*; Bartsch, 386, 4) lui est, à la vérité, attribuée par le manuscrit C, ainsi qu'une autre (*Dieus es amors e verais salvamens*; Bartsch, 386, 2) qui la suit immédiatement²; mais le ms. M, qui contient de cette pièce une version incomplète et passablement divergente, la met sous le nom de Blacasset³. On va voir que de ces deux attributions c'est la seconde qui est exacte.

La chanson *Sil mal d'amors* a pour sujet l'entrée en religion de deux jeunes filles, « les fleurs, les joyaux de la Provence »; leur retraite au couvent de Saint-Pons⁴ plonge dans le désespoir tous

1. Dans les ouvrages ou articles suivants, à la plupart desquels il sera de nouveau renvoyé ci-dessous : Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. V (1820), 367; Emeric David dans *Histoire littéraire de la France*, XVIII (1835), 643; Schultz [Gora] dans *Zeitschrift für rom. Philologie*, IX (1886), 116-8 et XXI (1898), 241; H. Springer, *Das altprovenzalische Klagelied* (1895), 12 et 81; De Lollis, *Vita e poesie di Sordello* (1896), 39; O. Soltan, *Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence* (1898), 34 et 48; F. Torraca, *Sul « Pro Sordello » di Cesare De Lollis* (extrait du *Giornale dantesco* (1899), 103, note; F. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen* (1913), 55.

2. Attributions confirmées par les deux tables qui ouvrent le manuscrit (f. 22 v^o et 30 r^o).

3. Ces deux versions ont été publiées *in extenso*, très exactement, par Appel, *Provenz. Chrestomathie*, n^o 84.

4. Il s'agit, non du célèbre couvent de Bénédictins de Saint-Pons de Thomières (Hérault), mais d'une abbaye de femmes dépendant de Cîteaux, fondée près de Géménos, à 15 klm. environ à l'est de Marseille, vers 1205 (voy. U. Chevalier. *Topo-Bibliographie*, s. v.) et à laquelle la famille de Baux fit de nombreuses largesses (De Lollis, *loc. cit.*).

les amis de la joie et de la beauté, et, plus que quiconque, l'auteur lui-même : « Nuit et jour, s'écrie-t-il dans un impétueux élan de révolte, la pensée me vient de monter à cheval, à la tête de mille de mes fidèles, et d'aller droit à Saint-Pons, pour brûler et le couvent et les nonnes qui l'habitent » (*C*, v. 9-12 ; *M*, 17-20).

La chanson *Dieus es amors* est évidemment une riposte à celle-là, car elle est composée, non seulement sur le même « compas », mais sur les mêmes rimes¹. L'auteur s'indigne de ce blasphème et il y répond par une banale homélie : « C'est Dieu qui est le salut et le véritable amour ; ce monde déloyal n'est que *désamour* ». Nul ne peut servir deux maîtres : ceux-là donc sont bien inspirés qui s'attachent à Jésus-Christ, comme les deux jeunes nonnes, qui, au jour du jugement, « monteront au ciel à grand honneur et porteront couronnes resplendissantes ». (Voy. ci-dessous, *Textes*, n° I.)

Il est évident que ces deux pièces, qui s'opposent si nettement, ne sauraient être du même auteur. Si le compilateur de *C* a attribué la première à Pujol, c'est qu'il a cru trouver sa signature dans le texte même :

Si las (*corr.* S'elas) chanton e dizon lurs lessos,
Plor' en Blacas, et yeu en Pujolos (v. 7-8).

Il a pris en *Pujolos* pour une apposition à *yeu*, ce qui n'est pas admissible, car on ne se qualifie pas soi-même de « sire » ; il faut évidemment entendre : « Blacas et moi et sire Pujol »². La leçon en *Pujolos* de *C* est au reste fort suspecte : elle est remplacée dans *M* par en *Bergoinhos* (v. 16) et c'est cette dernière leçon que nous devons adopter si le texte de *M* nous apparaît dans son ensemble comme supérieur à celui de *C*.

C'est en effet ce qui ressort d'une comparaison un peu attentive des deux versions : « Peu s'en faut, lisons-nous dans *C* (v. 5-12), que Saint-Pons ne me fasse blasphémer, car il nous a pris deux des joyaux de la Provence : si elles chantent, elles, et disent leurs leçons, nous pleurons, Blacas, moi et sire Pujol. Nuit et jour, la pensée me vient, etc. » (voy. ci-dessus.) C'est donc avant d'avoir

1. Elle nous a été conservée par le seul ms. *C*.

2. Selon M. Soltau (*op. cit.*, p. 49) le scribe de *C* aurait introduit le nom de *Pujolos* dans le texte parce qu'il venait de copier une pièce de Pujol et que l'identité du « compas » lui paraissait entraîner l'identité des auteurs. Mais l'ordre des deux pièces est précisément inverse.

mentionné cette intention sacrilège que l'auteur s'en accuse. Dans *M* les deux idées se présentent dans l'ordre logique.

« Puisque Huguette et sa sœur, poursuit le texte de *C* (v. 20-30), nous manquent, de quoi chanterons-nous, moi et le comte de Provence ? Celui-ci renoncera à valoir, et il serait mort, il y a un an ou deux, s'il n'eût trouvé en elles un beau réconfort.

« Si Blacas meurt, ce sera dommage, vraiment ; et il pourrait bien mourir, occis par les douces douleurs ; Sordel en sera dolent ; et moi-même, pauvre, où trouverai-je garantie ?... »

Ainsi donc c'est la mort du comte de Provence qu'on nous fait craindre et ce sont les funestes conséquences de celle de Blacas qui sont énumérées. Dans la version *M*, au contraire, c'est la mort de Blacas qui est envisagée comme probable ¹.

La supériorité de *M* étant démontrée, il est indiqué d'abord d'accepter son attribution et de restituer la pièce à Blacasset ² ; indiqué aussi de préférer ses leçons à celles de *C* et de n'utiliser les strophes propres à ce manuscrit qu'avec précaution : elles doivent au reste être authentiques, la riposte comptant cinq couplets (chiffre normal dans la chanson).

La version *M* nous fournit le nom des deux jeunes nonnes, Ugueta et Tefania (probablement Theofania), qui étaient « sœurs », en Dieu et non par le sang ³. La seconde était, nous l'apprenons par la réplique de Pujol (cf. ci-dessous, I. v. 13 et 34), de la maison de Baux, tandis qu'Huguette était d'une autre famille et d'un rang inférieur, puisque la jeune *Bausseuco* est appelée sa « maîtresse » (*dona*) ⁴.

1. Les conséquences n'en sont pas déduites, car la strophe suivante manque dans *M* (*M*. Soltau, p. 49, a déjà fait valoir cet argument, avec quelques autres de moindre valeur). — Cette plaisanterie appliquée au comte, serait assez inconvenante ; il était naturel au contraire de railler doucement le vieux Blacas sur son éternelle jeunesse de cœur.

2. L'auteur de la pièce dit (*M*, v. 5 ; *C*, v. 21) que *lui-même et le comte de Provence avaient chanté les deux jeunes filles, dont l'une, comme on va le voir, s'appelait Huguette. Or une pièce de Blacasset, récemment découverte (publiée par M. Bertoni dans *Studi di fil. rom.*, VIII, 450), est précisément adressée à une *Ugueta*. L'attribution à Blacasset est acceptée par De Lollis et Bergert (p. 55) ; Soltau et Appel hésitent.

3. C'est ce qu'avait bien compris Raynouard, dont l'opinion a été appuyée, indépendamment, semble-t-il, par Soltau et Torraca.

4. Remarquons que dans l'envoi mentionné ci-dessus (n. 2), Ugueta est sim-

Il était donc parfaitement chimérique de rechercher le nom de Huguette dans les documents généalogiques concernant la famille de Baux. Ce nom, s'appliquant évidemment à la personne qui nous intéresse, vient d'être découvert par M. Fernand Benoît dans un document du 21 mai 1241 (cf. ci-dessous la note additionnelle), d'où il résulte qu'à cette date il y avait bien, au couvent de Saint-Pons de Geménos, où elle avait pu entrer quelques années auparavant, une religieuse nommée Huguette, et appartenant à une famille de Fuveau, originaire de Trets. Cette découverte vient heureusement préciser les autres indications chronologiques fournies par la pièce même et qui permettent d'en placer la composition entre 1230, date approximative de l'arrivée de Sordel en Provence, et février 1238, époque à laquelle Blacatz n'était plus de ce monde ¹.

Pujol pouvait évidemment protester contre l'irrégulière fantaisie de Blacasset sans être avec lui en relations personnelles. Mais le contraire est infiniment probable ; la pièce II (v. 24) nous prouve qu'il était, comme Blacasset, en relations avec Bergonho de Trets, et qu'il fréquentait les cours de Roquefeuil et d'Aubagne (*ibid.*, v. 16-23) ². Notre pièce V, elle aussi, ne peut être que d'un familier de la cour de Provence ; mais on ne saurait la dater exactement et son attribution à Pujol est au reste fort incertaine.

Les autres pièces de Pujol ne fournissent aucune indication chronologique ; mais elles ont une autre sorte d'intérêt.

La pièce II, qui nous a été récemment révélée par le ms. Campori, sous une forme malheureusement très altérée, n'est pas seulement d'un style aisé et agréable ; quelques heureux traits de réalisme et d'humour en font une production vraiment originale et qui mérite d'être mise en lumière. Le poète, qui a dû prendre la mer, n'est pas, quoique peu éloigné de la côte, fort rassuré ; il songe, non sans émoi, à sa dame (que n'est-il auprès d'elle !) et il lui décrit les dangers et

plement désignée par son prénom. L'hypothèse de la parenté, admise par Schultz-Gora, De Lollis et autres, a été le point de départ de bien singulières fantaisies généalogiques (voy. De Lollis, p. 38).

1. Voy. S. Stronski dans *Revue des langues romanes*, L, p. 39. — La version C nomme (v. 41) une Amilheta, qui pourrait bien se confondre avec la personne nommée (sans doute par une altération de copiste) Noveleta dans une autre pièce de Blacasset (Rayn., *Choix*, IV, 215).

2. Aubagne est à 10 klm. environ à l'est de Marseille, Trets près de Saint-Pons ; *Rocafoill* doit être le village de Roquefeuil, dans la partie du Var qui confine aux Bouches-du-Rhône (c. de Pourrières), à 25 klm. environ au nord d'Aubagne.

les désagréments de la vie du bord : les vents contraires, les grains inopinés qui, la nuit, vous arrachent au sommeil, la nécessité de dormir tout habillé ou de partager la couche de gens fort mal-propres... Et pourtant les mariniers sont insoucians et gais. Vraiment ils ne volent pas l'argent qu'ils gagnent... Mais foin de leurs richesses, et vive la terre ferme!

La pièce III se compose de deux « coblas », dont la première est certainement de Pujol, qui est nommé par son interlocuteur ¹. Celui-ci est par lui qualifié « podestat » ², ce qui ne nous apprend pas grand'chose sur lui. Ce devait être un homme d'âge et qui avait renoncé aux prouesses amoureuses : il nous confie en effet que le *malastruc* resté à *quia* ne lui paraît point si coupable et que lui-même ne serait pas flatté d'être mis à pareille épreuve. Je n'insiste pas sur le sujet, assez scabreux : le texte ne présente du reste aucune difficulté.

Ces « coblas » sont suivies, dans le ms. (unique), sans aucun signe de séparation, d'un couplet et d'un envoi (n° IV) qui n'ont rien de commun avec elles, comme l'a remarqué M. R. Zenker ³. C'est une déclaration à rebours, fort nette et fort plate en sa grossièreté. On s'expliquerait malaisément qu'elle ait été accrochée par accident à une pièce de Pujol si elle n'avait pas fait partie d'un recueil mis sous son nom ; l'attribution à ce troubadour reste toutefois hypothétique.

La pièce V, dont le sujet eût été digne d'Armand Silvestre, roule sur une mésaventure advenue, dans une cour de Provence, à un chevalier du pays d'Apt, nommé Elias. Ce personnage, grand faiseur d'embarras + et bel esprit professionnel, se vantait, semble-t-il, de n'être jamais pris au dépourvu, parce qu'il portait toujours sur lui son *responsier* (proprement : livre de répons). Or un jour que, sanglé fort étroitement, il s'était incliné trop bas pour saluer une dame, en

1. Elle est anonyme dans le ms. (unique).

2. On sait que ce titre désignait le chef de la force publique dans les villes libres de la Provence comme dans celles de l'Italie du nord.

3. Ed. de Peire d'Auvergne, note à la pièce VIII (*Romanische Forschungen*, XII 837). M. Zenker a constaté que l'auteur de ces vers en avait emprunté le « compas » et les rimes à Peire Bremon (Bartsch, 330, 10 ; éd. dans Mahn, *Gedichte*, n° 674), contemporain et compatriote de Pujol.

4. C'est ce que signifiait sans doute son sobriquet de l'*Entremes* (voy. Levy, *Suppl. Wörterbuch*, à *entremetre*, n° 3).

présence même de « la sœur du roi », il lui échappa un bruit qui ne pouvait vraiment passer pour un heureux à-propos. L'auteur des « coblas » le plaisante sur le fâcheux usage qu'il a fait de son *responsier*, en donnant à ce mot un sens fort inattendu ; il lui conseille enfin, si on lui rappelle l'accident, de se plonger dévotement dans ce précieux livre (et le mot reprend ici, naturellement, son sens propre).

L'authenticité de ces couplets, anonymes dans le ms., est également douteuse : en sa faveur on peut alléguer le fait qu'ils ont été rapprochés de la *tenson* avec le *podestat* et qu'ils sont sur la même forme et (en ce qui concerne le premier) sur les mêmes rimes.

Il faut naturellement renoncer à identifier le malheureux chevalier dont l'escapade, si l'on peut parler ainsi, est ici rappelée. La « sœur du roi », qualifiée (v. 5) « reine » par courtoisie, pourrait être Isabelle, sœur de Louis IX et de Charles d'Anjou. La pièce serait, dans ce cas, postérieure à l'avènement de ce dernier (1245) ; nous ne savons malheureusement rien sur les séjours que cette princesse put faire en Provence, à la cour de son frère.

De ces bluettes, amusants spécimens de la poésie de salon et de circonstance au XIII^e siècle, nous n'avions que des éditions sans commentaire ou même purement diplomatiques¹. J'ai pensé qu'il y avait quelque intérêt à les réimprimer, avec les corrections et les éclaircissements nécessaires. Cette édition apporte même une part, bien modeste, d'inédit. La fin du premier couplet de la pièce I ainsi que le second presque entier ont disparu du manuscrit avec la vignette placée au verso du feuillet ; il en reste toutefois quelques débris, que Mahn (ou son copiste) a négligé de relever. On les trouvera ici², avec un essai de restitution qui ne me satisfait pas entièrement. Je souhaite à d'autres de réussir là où j'ai pu échouer.

A. JEANROY.

NOTE ADDITIONNELLE

Voici une brève analyse de l'acte mentionné ci-dessus (p. 160).
21 mai 1241. — Arles : « Raimond-Bérenger V, comte de Pro-

1. On en trouvera l'indication en tête des textes. — Raynouard avait donné (*Choix*, V, 366) une édition partielle de la pièce I (v. 17-20 ; 25-32, 33-7).

2. Pour la commodité du lecteur, j'imprime mes conjectures dans le texte même, entre crochets.

vence, confirme en faveur du couvent de Saint-Pons-de-Geménos la donation faite à dame Nichole, abbesse, par Guillaume de Châteauneuf et son frère Bertrand de Fuveau, des biens qu'ils avaient à Châteauneuf-le-Vermeil dans le village de Trets, et la dotation faite à HUGUETTE, religieuse audit couvent, par ses frères Bertrand et Raimond de Fuveau, le comte se réservant le mère-empire sur cette donation » (Archives des Bouches-du-Rhône. Copie contemporaine, B. 333).

Les frères de Huguette, Guillaume, Bertrand et Raimond ont des biens à Trets : or, Bergonho, qui paraît dans le ms. *M*, n'est autre que Burgondion de Trets, fils de Raimond-Geoffroi, vicomte de Marseille. Trets et l'abbaye sont dans un rayon de quelques kilomètres de Fuveau. Aussi conçoit-on aisément les relations qui purent s'établir entre le seigneur de Trets et Huguette de Fuveau, et l'entrée de celle-ci dans une abbaye toute proche de son domicile.

La date de notre acte est postérieure de trois ans au moins à la mort de Blacas, mais on peut admettre que l'entrée au couvent a précédé de quelques années la dotation ou sa confirmation par le comte.

Fernand BENOIT.

I

M. : *C*, fol. 355 r^o, col. 2. — *Rub.* : Poiols (Mahn, *Geol.*, n^o 53) ; à la table (f. 22 v^o) : Poiols.

- I Dieus es amors e verais salvamens
E'l fals segles deslials dezamors,
On quascus a quec jorn sospirs e plors
- 4
E quascus a el segle *s'entendensa*,
E pus Dieus det a quascun conoissensa,
Ben parra doncx de sen paubr[es e blos
- 8 *Qui falhira a* Dieu qu'es s[enher bos].

- II Ugueta sa[up faire razo e] sens
Que r[eneguet lo segle e sas] errors
Per [querre Dieu e'l sieu] verai secors ;
- 12 [E'l servizi Dieu] li plac eyss[amens
A la dona del] Baus, flor [de Proensa] ;
A totz es b[ela e bona sa crezensa] :

- Se] l'un requis [*lo senhor piatos*,
 16 Ab] lui sera el [*palaitz glorios*].
- III Qui l segle ser a Dieu es dessirvens
 Quar hom non pot ben servir dos senhors.
 Mais a Sant Pos siervon gen las serors
 20 Selh qui per nos fon *liuratx a turmens*,
 E clavellatz ses tota defendensa,
 E receup mort a tan gran viltenensa,
 E fon batutz si que 'l sanc cazec jos,
 24 E pe'l costat lo nafret us fellos.
- IV Sellas qui son el segle benvolens
 Podon saber res non es mas follors,
 No'l tenon pro vilas, ciutatz ni tors
 28 Que par un gaug n'an ben cent marrimens,
 E qui per pretz si treballa ni 's tensa
 Ben deu suffrir pus aspra penedensa,
 Quan Dieus dira, jutjan, sus en la cros :
 32 « Ves mi tenetz, los dreyturiers e 'ls bos ! »
- V Hugueta *er* regina veramens
 E la dona del Baus, a grans honors,
 E montaran ab los angels aussors
 36 E portaran coronas resplandens
 E chantaran un verset de plazensa :
 « Dieus e vers hom e ma ferma crezensa,
 En vos servir fuy yeu mot coratjos. »
 40 Adoncx fara parer los [*mals e 'ls bos*].

4 Lacune non indiquée dans le ms. ; le sens de ce vers devait être : « et pourtant chacun néglige le service de Dieu ». — 5 ms. : segle entendut. — 7 Là commence la lacune causée par l'ablation de la vignette.

15-6 Le texte ainsi restitué n'est pas satisfaisant ; la restitution des deux derniers mots est sûre, la partie inférieure des lettres restant lisible.

20 f. pausatz en la cros (qui fausse la rime).

33 H. es — 39 suy ; mort est une fausse lecture de Mahn. Le masc. sing. coratjos est très surprenant, puisque ce sont deux femmes qui parlent ; mais ces deux vers, comme me le signale M. J. de Morawski, sont une traduction libre d'un passage de saint Paul : « Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo posita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex. » (*Ad Timoth.*, II, 1.)

II

Ms. : a, p. 417. — Rubr. : En Puïol (*Studj di fil. rom.*, VIII, 451).

- I Cel qui salvet Daniel dels leos
 E perdonet au lairo veramenz

- Si sal m'arma e mon cors gard e vos,
 4 E'm lais tornar e'l douz païs breumenz
 On vos estais, que ja bens no'm sofragna,
 Bona domna, car voletz zo q'ieu voil,
 Qe pos m'agron fag li vostre bel oill
 8 Un douz esgart, pro'm donetz de qe'm plagna.
- II Si tot no'us vei, bona dompna e pros,
 Mos leials cors es ab vos e mos senz,
 Et estai lai tot jorn de genoilloz
 12 On s'acordet nostre bos pensamenz.
 Ai ! Qi fetz mar, qe no fes bella *plagna*,
 Qe 'us anera vezer, pos tant mi doill,
 Q'el no cases en mi, si tot no voill,
 16 Q'eu seria tres legas prop d'Albaigna.
- III Qui totz afans [*los*] pogues mettre en dos,
 Marinier an aqest[*z*] dos greus turmienz :
 Qe'l jorn temon lo vent contrarios,
 20 E'ls fai levar, la nueg, la plug' e'l venz,
 E per la nau han gran breg' et estragna,
 Ni han cel port.
 Meillor estar fai entorn Rocafoill,
 24 Ab Borgognon, qe tot bon pretz gazagna.
- IV Qan mi regard e vei als dos timos
 Trencar la mar, *ec* vos una correns,
 Et a travers ven uns ventz enoios :
 28 S'eu anc fui gais, ar cambia mos talenz :
 Ja bagadels ni aurs vermels d'Espagna
 No'm faran mais enveja, si cum *soill*,
 Tant jaug vestitz e tant pauc *me* despoill,
 32 E vauc la noig de compagn nieir compagnia.
- V De totz anars es lo plus temeros
 Anar per mar et eu m'en sui guirens ;
 Mas alques son alegre e joios
 36 Li marin[*i*]jer, e ses totz marrimenz.
 Ben ha de dreg totz homi zo q'en gazagna
 Qar sovenz taing *qe col e cara's moill* ;
 Per q'ieu d'anar de sobre mar mi toill ;
 40 Mais am q'avens en terra mi sofragna.
- VI Se Na Maudom saupes ab cui'm despueill,
 No m'ama tan no'm fezes car'estragna.

3 *Le second e manque.* — 5 nol.

11 jornz. — 12 am sac. — 13 nos f. b plaia.

15 cases est d'une lecture douteuse (Bertoni). *Le sens paraît être : « alors la mer ne tomberait pas sur moi, malgré moi ».*

18 matiniei ; *corr. de De Lollis.* — 21 escragna ; *corr. de D. L.* — 22 me cui di qes deisoil, *ce qui ne donne pas de sens ; corr. de cui di qe's destoill, « dont je dis qu'il s'éloigne [de nous] » (?)*.

26 eu. — 30 sol. — 31 madespueill.

34 men] *corr. be'n (?)*. — 38 qel col lecares mol ; *D. L. propose : qel col e car'esmol.*

41 *Le nom de la destinataire paraît altéré.*

III

Ms. : C, fol. 394^{ro}, col. 1 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n° 191).

I « Ad un nostre Genoes
Mandet l'autr'ier que veugues
Una dona, e'n prezes

4 So que tostemps avia ques :
E quan l'ac en sa cambra mes
Pencha la gencers qu'anc vis res,
El demandet : « De tot quant es ? »
8 Et anc vas la dompna no's fes :
Poestat, jutjatz, qu'en fures ? »

II « Pujol, yeu dic, si'l plagues,
De la dona qu'autra ves

12 Que re'l malastruc fezes,
Que hom qu'ama[ben] manhtas ves
Es per fin' amor sobrepres ;
Si el s'esperdet, pogra bes
16 Esser per que sobramor fes,
Qu'ieu'm combatria enans ab tres
Que res a ma dompna quezes. »

9 faretz. — 10 *corr. pogues (?)*. — 13 uetz. — 15 silh s.

PIÈCES D'AUTHENTICITÉ DOUTEUSE

IV

Ms. : C, fol. 394^{ro}, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n° 191).

Anc no'm moc de cor un dia
Vostr'amor ni no'y poyria

- Intrar, ni non deziricy
 4 De vos amar, ni fariçy,
 Ni nom podetz abellir,
 Per que'us dic, quar etz ses par,
 Qu'en vos no pot bes venir
 8 Ni mals no s'en pot ostar.

- Enans prec que Dieus m'azir
 Que m'avengu' a plaideyar
 Ab vos, quar no'm pot venir
 12 Volontatz de vos amar.

8 ses.

V

M. : C, fol. 394^{ro}, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n° 566).

- I En aquelst sonet cortes
 Vuelh far saber cossi pres
 Ad un cavalier d'Ates
 4 Qu'a nom N'Elyas l'Entremes ;
 E'l reyna sap be quals es,
 Quar, auzen de trenta e tres,
 L[i] escapet la mala res.
 8 Atretal volgra [que] fos pres
 A tot hom[e] *qu'en* s'amor es.

- II Aitant auja de mon dreg :
 Que non s'agenolh ni's pleg,
 12 Ni non dompney ni corteg,
 Si non l'avia miellhs estrech,
 Son folh respossier mal adreg,
 Que respon per caut e per freg ;
 16 Don non cuget aver naleg
 Quan dis a la seror del reg
 Que : « d'escapat no fa hom dreg »

- III N'Elyas, lo dompneyar
 20 E'l [bel] rire e'l gent parlar
 E tot quan soliatz far
 Avetz perdut per trop singlar.
 D'un ponch vos degratz alarguar
 24 Quan vos clinetz per saludar
 La dona cuy Dieus sal e guar.

E'l responsier degratz preguar
Calaquan n'auziratz parlar.

8 « *Qu'il écoute cette consultation* » (*que je consens à lui donner*). — 12 ni non c.

15 per caute per freg, « *à tort et à travers* » (?).

18 *C'est sans doute un dicton signifiant qu'on ne tient pas compte, en justice, d'un propos inconsideré.*

Ces pages étaient déjà à l'impression quand j'ai eu connaissance d'un « Mélange » où M. G. Bertoni a publié, traduit et commenté la pièce III (*Archivum romanicum*, I, 1917, p. 519-21). Au v. 1 la correction de *nostre* en *vostre* me paraît inutile, le Génois en question pouvant être un ami des deux interlocuteurs et rien ne nous prouvant du reste que le podestat fût de Gênes. — M. B. propose de corriger, au v. 6, *pencha* « qui ne signifie rien », en *pensa* et voit dans les trois derniers mots un *vero scoglio*. Le vers me paraît très clair : *pencha* (*pincta*) est une simple épithète de remplissage (la locution *chambre peinte à fleurs* est courante); *la genser qu'anc vis res* = « la plus gracieuse que quiconque ait jamais vue ». — Je ne traduirais pas le v. 7 par : *gli domandò un' infinità di cose*, mais par : « Hé bien, qu'en est-il de tout cela, c'est-à-dire de toutes vos requêtes ? Quelle va en être la conclusion ? »

SUR
LES EFFETS DE L'HOMONYMIE
DANS LES
ANCIENNES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Dans ses études sur le vocabulaire gallo-roman, M. Gilliéron a montré que les homonymes sont évités toutes les fois qu'ils risquent de produire des confusions gênantes : c'est l'une des conditions qui contribuent à déterminer des changements de vocabulaire. Ce fait linguistique est de ceux qui ont un caractère universel, et, compte tenu des particularités de chaque type de langues, on doit le retrouver sur d'autres domaines.

La variété des formations et des flexions suffisait, en bien des cas, à éviter aux anciennes langues indo-européennes l'homonymie. Les collisions homonymiques ne semblent pas par suite y avoir exercé sur le vocabulaire une action aussi grande que celle qu'on observe dans les parlers gallo-romans. Toutefois les effets en sont sensibles dans bien des cas. Tantôt l'homonymie a entraîné l'élimination de certains mots ou de certaines racines, tantôt elle a déterminé des différences de formations.

A n'envisager que le thème, le nom indo-européen du « genou » : **genu-*, et celui de la « mâchoire inférieure » : **genu-*, sont homonymes. Mais le nom du « genou » est neutre ; il comporte des élargissements et, par suite, des variations étendues de l'élément présuffixal : skr. *jānu* (gén. duel *jānunoh*), zd *žnūm*, pers. *žānū*, gr. γόνυ, γόνυ(ς)α-ος (avec élargissement *-n-* qui se retrouve en sanskrit, et, sans doute, aussi, en celtique et en albanais), arm. *cunr* (nominatif-accusatif) singulier, avec élargissement *r*, plur. *cungkh* (de **gōnwi*), lat. *genu*, got. *kniu* (dérivé thématique), etc. Au contraire le nom de la « mâchoire inférieure » est du féminin ; il ne comporte aucun élargissement, et, par suite, aucune alternance vocalique dans l'élément présuffixal : le vocalisme indo-européen *e* y est constant ; il n'en

faudrait pas plus pour distinguer presque partout ce mot du précédent. Néanmoins, là où des conflits risqueraient de se produire, il y a eu des différenciations.

En sanskrit, le nom de la mâchoire inférieure fait partie de ceux qui ont une gutturale sonore aspirée en regard d'une sonore simple des autres langues : skr. *bānuḥ*. A vrai dire, le cas semble unique en son genre, car, dans skr. *ahām* « moi » et *mah-* « grand », la gutturale est finale de racine, et le rapprochement de skr. *bāstaḥ* « main » avec gr. ἀρστέζ est peu vraisemblable et, en tout cas, mal établi. On peut donc se demander si le *h* du skr. *bānuḥ* ne tient pas à quelque influence particulière à ce mot ; quoi qu'il en soit, il n'y a aucun risque de confusion avec le type de *jānu*.

En iranien, où cette différence des initiales ne saurait se montrer, les deux mots se distinguent au moins par la quantité de la voyelle : pers. *zānū* « genou » ; mais *zanax* « menton », et de même dans les autres dialectes ; ainsi en sogdien (v. Gauthiot, *Grammaire sogdienne*, § 166, p. 160) ; le zd *zānu-* « menton », supposé par M. Bartholomae, sous *zānu-drājab-*, est donc peu vraisemblable.

En grec, le nom du « genou » a toujours le vocalisme radical *ε* dans le mot simple γόνυ, et le vocalisme zéro dans le dérivé γυῖζ ou dans le composé γυῖ-πτερεζ, cf. skr. *jñu-bādh-* ; dès lors γέυεζ en est bien distinct.

Il y a une autre forme, avec un élargissement *ā* /*ə* et un suffixe dans gr. γυῖθεζ, γυῖθηεζ ; cette addition entraîne le vocalisme zéro ; l'élargissement *ā*, avec un groupe de suffixes, sans doute **-k-ti-*, se retrouve dans arm. *cnawt* (avec vocalisme radical *ě*) et dans lit. *žāndas* « mâchoire » (vocalisme radical *o* et **ə* de la seconde syllabe représenté par l'intonation rude) ; on opère donc avec i.-e. **genu-*, **genā-*, *gnadh-*, **gonadh-*.

L'arménien n'a, comme le grec, que le vocalisme *ō* dans le nom du « genou » : *cunr*, *cungkh*. Outre son vocalisme caractéristique, *e*, qui devient *i* puis zéro, le nom de la mâchoire inférieure est caractérisé par un suffixe : *cnawt* (thème en *-i-*) « mâchoire, joue », cf. gr. γυῖθεζ, γυῖθηεζ, etc.

Le latin **genus*, qui se conserve dans le dérivé *genu-inus* (*dens*), aurait risqué de se confondre aux cas obliques avec *genu* : il y a eu passage au type en *-ā-*, d'où *gena*, qu'on explique depuis longtemps par l'influence de *māla* ; on aperçoit maintenant la condition qui a déterminé le succès de cette innovation.

En celtique, où le nom du « genou » est de forme tout autre (irl. *glún*, etc., avec la même dissimilation qu'en albanais, v. Morris Jones, *A Welsh Grammar*, p. 160), le nom **genu-* de la « mâchoire inférieure » a subsisté tel quel : irl. *gin* (gén. *geno* ; masc.) « bouche », gall. *geneu* et bret. *genou*.

En germanique, la forme got. *kinnus* « menton », etc., s'est aussi bien conservée, parce que le « genou » est indiqué par un dérivé de tout autre forme, got. *kniu* ; le *-nn-* montre que les cas obliques étaient de la forme gén.-abl. i.-e. **genwes*, c'est-à-dire du type de véd. *krátuh*, *krátvah*, ce qui concorde en effet avec la flexion de gr. γένυς, γένυος ; les formes attestées de véd. *hánuh* n'enseignent rien à cet égard.

En indo-iranien, le correspondant de v. sl. *vě* « nous deux (nom.) » et celui de v. sl. *va* « vous deux (acc.) » se confondaient, par suite de la confusion de *ē* et de *ō*, en indo-iran. *vā*. Les deux *vā* existent encore dans les gāthās de l'Avesta (v. *M.S.L.*, XXI, 208 et suiv.), et le Rgveda a un exemple du nominatif *vām* « nous deux » (le seul pronom duel de 1^{re} personne qui figure dans tout le Rgveda) en face du génitif-accusatif-datif *vā* « vous deux ». Cette confusion explique la préfixation singulière de *ā-* dans véd. *āvām*, *āvām*, gāth. *āvā* (mal vocalisé *āvā*). Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 384, attribue cette addition de *ā-* au besoin qui aurait été éprouvé de donner au pronom duel de 1^{re} personne un corps comparable à celui qu'avaient les autres formes du pluriel et du duel ; et cette condition a sans doute contribué à l'innovation. Mais le besoin d'éviter une confusion entre « nous » et « vous » est chose plus importante. Il est vrai que le nominatif *vā* « nous deux » était tonique, et le génitif-accusatif-datif *vā* atone ; et c'est ce qui a permis le maintien du nominatif *vā(m)* jusque dans la langue des gāthās et du Rgveda ; mais le ton était en indo-européen et, à plus forte raison, en indo-iranien, chose trop accessoire pour suffire d'une manière durable à marquer une opposition aussi importante que l'est celle entre « nous » et « vous ». L'addition de *ā-* au nominatif et à l'accusatif tonique levait toute confusion.

Si l'on compare des racines, les choses sont plus nettes encore.

Soit **men-* ; il y avait en indo-européen plusieurs racines de cette forme, et notamment deux, l'une signifiant « avoir une agitation

mentale, penser », par exemple dans skr. *mānyate* « il pense », l'autre signifiant « rester ». Le grec a conservé l'une et l'autre. Mais il n'en résulte nulle part une confusion. Car de **men-* « avoir une agitation mentale », les formes verbales sont, d'une part *μάνομαι*, *ἐμάνην*, de l'autre, *μυμνήσκειμαι*, *ἐμνησάμην*, *μέμνημαι*, qui constituent deux groupes différenciés par le sens comme par la forme et entièrement séparés l'un de l'autre au point de vue grec. De **men-* « rester », on a *μένω*, *ρίπνω*, *ἔμεινα*. Il n'y a entre ces formes aucun point de contact. — De même l'arménien distingue clairement, par le vocalisme radical, *mnam* (ancien **mēnā-* ou **mōnā-*) « je reste » de *i-ma-nam* « je comprends ».

Le parfait faisait difficulté ; car il ne comporte, en principe, qu'un type en indo-européen, à la différence du présent, qui en comporte toute une variété. Ce type s'est maintenu dans la racine signifiant « penser » : hom. *μέμνηται*, *μέμνηται*. Mais, dès lors, *men-* « rester » n'avait pas de parfait. Or, de par son sens, cette racine se prêtait à recevoir l'élément suffixal **-ē-* qui exprime la durée, et qui se trouve en effet dans lat. *manēre* : l'attique a en fait *μεμένηται*, seule forme qui en grec conserve le type en **-ē-* dans cette racine ; le vocalisme radical *-e-* devant le suffixe **-ē-* suffit à indiquer qu'il s'agit d'une forme secondaire et que l'*η* est emprunté à quelque thème non conservé ; si le vocalisme radical à degré zéro n'apparaît pas dans *μεμένηται*, ainsi qu'on l'attend, c'est sans doute qu'il entraînerait rapprochement avec *μάνομαι*, *ἐμάνην*.

De même en latin, l'ancien parfait *memini* a été affecté à la racine signifiant « penser ». Pour donner un perfectum au verbe dont *maneo* est l'infinitif, il a fallu créer une forme en *-s-*, *mansi*, qui, par tout son aspect, se dénonce comme secondaire.

Enfin, ce n'est sans doute pas un hasard que **men-* « rester », dont les collisions avec **men-* « penser » ont exigé en grec, en latin et en arménien tant d'adaptations singulières, ait disparu de plusieurs langues comme le slave, le balte, le germanique, où figure **men-* « penser ».

Le cas le plus frappant est celui de deux racines homonymes **gena-*, **gnē-* « naître » et **gend-*, **gnē-* « connaître ».

La multiplicité des formes des racines dissyllabiques a permis à plusieurs langues de différencier les deux racines originellement homonymes : l'indo-iranien, le grec, le latin ont affecté les formes

du type **genə-*, **gen-*, **gonə-*, **gon-* à « naître » et les formes du type **gnē-* et surtout **gnō-* à « connaître ». C'est ainsi que l'on a, d'une part, skr. *ājanata*, gr. *ἐγένετο*, lat. *genui*; skr. *jānitā*, gr. *γενέτωρ*, lat. *genitor*; skr. *jānaḥ*, gr. *γένος*, lat. *genus*, mais skr. *ājñāsam*, gr. *ἔγνω*, lat. *(g)nōscō*; la langue a même distingué skr. *jātāḥ*, lat. *(g)nātus* de skr. *jñātāḥ*, gr. *γινώσκω*, lat. *(g)nōtus*. Cette distinction est secondaire, comme on le voit par le germanique où se trouvent côte à côte got. *kunþs* « connu », v. isl. *kunnr*, v. h. a. *cund*, répondant à lit. *-žintas* « connu », et got. *-kunds* dans des mots comme *airþa-kunds* « d'origine terrestre », *gumakunds* « mâle », *himinakunds* « céleste », etc., cf. skr. *jātāḥ* « né », etc.; du reste *kunþs* et *-kunds* ne sont pas confondus par la forme, et *-kunds* ne figure pas dans des composés.

On s'explique la répartition : la racine **genə-*, **gnē-* « connaître » est de celles dont le thème verbal fourni par la racine sans suffixe a une valeur non durative et fournit un aoriste; or, ces aoristes sont normalement de la forme à seconde voyelle longue, soit ici **gnē-*, **gnō-*: gr. *ἔγνω*. Les présents, lat. *(g)nōscō*, gr. *γινώσκω*, *γινώσκει*, etc. ont des formes manifestement secondaires et, en notable partie, variables d'une langue à l'autre. La racine **genə-* « engendrer », sans avoir une valeur particulièrement durative, peut fournir un présent radical; ce présent, peut-être par opposition à **genə-* « connaître », a passé souvent au type thématique, d'où skr. *jānate* en face de l'aoriste grec *ἐγένετο*.

En arménien, les deux racines ont été distinguées aussi par le vocalisme, mais autrement qu'en indo-iranien, en grec et en latin : « naître » a le vocalisme *e* représenté par *i* dans *cin* « naissance », *cnay* (de **cinay*) « je suis né », etc.; « connaître » a le vocalisme zéro représenté par les formes : *caneay* « j'ai connu », *canawth* « connu », *čanačem* « je connais ». A sa manière le vieil-irlandais distingue aussi le type *-gainedar* « il naît » du type *-gnin* « il connaît ».

Le type **genə-* de la racine signifiant « connaître » n'apparaît que là où **genə-* « naître » est éliminé : lit. *žėnklas* « signe », v. pruss. *eb-sentliuns* « désigné », alors que **genə-* « naître » n'est représenté en baltique d'aucune manière et que cette racine a été remplacée par **gʷem-* « venir » : lit. *gėmù*, *gimti*, v. pruss. *gemton*, etc.; toute ambiguïté était éliminée par là; l'étymologie a été indiquée par F. de Saussure, *M.S.L.*, VIII, 440 n.; il ne manquait que de savoir pourquoi **genə-* a disparu en baltique; on le voit maintenant.

Ce n'est sans doute pas un hasard que **genā-* « naître » ait aussi disparu du slave qui a recouru au verbe dérivé *roditi* « engendrer », *roditi se* « naître ».

De même encore le germanique, pour éliminer **genā-* « naître », qui ne subsiste que dans des noms isolés ne prêtant à aucune confusion, a recouru à une racine de sens général, la racine **bher-* « porter », de sorte que got. *bairan*, *gabairan* signifient « engendrer », et *gabaurans* « né » ; **genā-* « connaître » subsiste dans le type got. *kann* « je connais », etc.

Au parfait, les racines dissyllabiques avaient en indo-européen la forme à seconde voyelle longue ; de la racine signifiant « emplir », à savoir **pela-*, **plē-*, de même que l'aoriste est véd. *āprāt*, cf. hom. *πληρε*, le parfait est véd. *papraū*. Le parfait véd. *jajñāu*, gr. *ἐγγνω-xx*, lat. *(g)nō-uī* représente donc le type ancien. Comme il n'y a en principe qu'un type de parfait pour chaque type de racines, le parfait de **genā-* « naître » devrait être de même forme. En fait, au moyen, véd. *jajñé*, dont la grande majorité des formes appartiennent à la racine signifiant « naître », sert aussi pour « connaître ». Et en vieil-irlandais, *gēnair* « il est né » ne se distingue que par la flexion déponente de *-gēuin* « il a connu ». Mais, à l'actif, on a trouvé moyen de distinguer les deux parfaits en constituant le parfait de « naître » sur le type des racines monosyllabiques : skr. *jajāna*, *jajñūh*, gr. *γέγονα*, *γέγαμεν*. La forme *γέγαμεν*, qui n'a pas trace du dissyllabisme de la racine, se dénonce immédiatement comme secondaire ; mais le type *jajāna*, *γέγονα* n'est pas moins secondaire, quoique cela n'apparaisse pas aussi évidemment du premier coup d'œil, et quoiqu'on donne souvent — bien à tort — *jajāna*, *γέγονα* pour un exemple normal pareil à *μέμνημι*. Du reste, le parfait transitif *jajāna* ne concorde avec grec *γέγονα* que pour la forme ; et, comme beaucoup de parfaits actifs de l'indo-iranien, il est sans doute secondaire. Le caractère secondaire des parfaits grecs transitifs avec valeur résultative a été bien montré par M. Wackernagel ; le développement indo-iranien est plus ancien, mais aussi secondaire. Le latin a simplement éliminé le parfait de la racine signifiant « naître » : la forme *genuī* repose sans doute sur un présent-aoriste athématique de caractère radical.

Le perse offre un fait curieux : dans la mesure où il a la consonne initiale devant voyelle, la racine signifiant « connaître » a la forme phonétique attendue à *d-* initial, soit v. p. *adānā* « il a connu », persan *dānad* (à côté de la forme inchoative, v. p. *xšnāsatiy*, persan

sināsad); au contraire la racine signifiant « engendrer » a l'initiale *z-* empruntée à des parlars non perses, ainsi perse *zāyad* « il naît » et déjà en vieux perse *paru-žana*, etc. (v. A. Meillet, *Grammaire du vieux perse*, p. 5).

M. Vendryes, qui a bien voulu lire le présent article, se demande si le principe invoqué ici ne fournirait pas l'explication d'une forme irlandaise énigmatique, le pluriel *rogénartar* « sont nés » Wb, 4, c, 12. Au pluriel, le prétérit a la flexion déponente; la distinction de *-gēuin* et de *gēnair* n'y existait donc pas. En faisant le pluriel sur le singulier, au lieu de la forme normale *-gēnatar*, qui servait pour « ils ont connu », ainsi *adgenammar* « nous avons connu » Wb, 14, d, 28, on distinguait les deux séries de formes.

En somme qu'il s'agisse de la disparition des formes verbales en slave, en balte, en germanique ou des types souvent inattendus qu'elle offre en indo-iranien, en grec, en latin, en celtique, l'histoire de la racine **genā-*, **gnē-* « naître » s'explique par la nécessité où s'est trouvée la langue d'éviter la confusion avec **genā-*, **gnē-* « connaître ». Celle des deux racines qui s'est le plus universellement conservée, et qui, en cas de maintien des deux, a le mieux gardé les formes archaïques du type dissyllabique est celle signifiant « connaître ».

La racine **terā-*, **trē-* « user » (dans gr. *τεῖρω* *térew*, *τρήμα*, *τρώσω*, etc.) ne se distinguait de **terā-* « passer, traverser » que dans les cas où la voyelle longue finale était au degré plein; car alors on a *-rā-*: lat. *in-trāre*, *ex-trāre*, *trans*. Aussi l'indo-iranien n'a-t-il gardé de formes verbales que de **terā-* « traverser », et les autres langues que de **terā-* « user », à ceci près que le latin a gardé *-trāre*, qui n'occasionne aucune confusion avec *tero*, *tritrus*, etc.

Tous les cas ne sont pas aussi clairs que l'est celui de ces trois racines. Mais on en trouve ailleurs de curieux.

Ainsi l'iranien a conservé des formes de la racine signifiant « vivre », qui répondent au type gr. *ζη-*, *βιω-*, à savoir zd *jyātu-*, *-jyāti-* « vie ». Le sanskrit n'a rien de pareil: *jīvātuḥ* y a été substitué à **jyātuḥ*. C'est sans doute parce qu'une racine originellement distincte de celle-là, celle signifiant « enlever par la violence, vaincre », et dont le présent est *jināti* (cf. zd *zināt*, v. p. *adinā*), a des formes en *jyā-*, parf.

jījyāt, fut. *jyāsyati*, desid. *jījyāsati*, etc. La confusion de skr. *j* = iran. *j* et de skr. *j* = zd *z*, v. p. *d* est la condition qui a déterminé le remplacement de **jyātu-* par *jīvātu-* en sanskrit.

La racine sanskrite *car-* « circuler, mouvoir » est distinguée de *kar-* « faire ». Le *c-* initial a été éliminé de *kār-* « faire » : là où les gāthās de l'Avesta ont *čōrəṭ*, le védique a *ákar* « il a fait ». Au contraire, *k* a été éliminé de *car-* « circuler » : le parfait est *cacāra*, bien que l'alternance *c...* *k...* au parfait soit de règle et que, en regard de *cinōti*, on trouve seulement *cikāya*, en regard de *cétati*, *cikēta*, etc. Le causatif-itératif est *cārayati* ; l'intensif est *carcarāti*, *carcūryāte*, tandis que le desidératif est *cikīṣate* en face de *cinōti*.

Il y a en sanskrit deux autres racines de la forme *kar-* ; elles ont été aussi différenciées de *kar-* et de *car-* d'une manière nette. La racine qui signifie « rappeler » n'a de présent que sous la forme intensive : véd. *carkarmi*, *carkrāt*, *carkirāma*, gāth. *čarəkərəmahī*, et ce type est si caractéristique de la racine qu'on a fait des formes nominales véd. *carkrtyāḥ*, *carkrtyāḥ* (*carkr(t)iyāḥ*), dans les gāthās de l'Avesta *čarəkərəṭhrā* (pluriel).

La racine qui signifie « disperser » est le doublet d'une racine *skar-* (cf. arm. *čir* « dispersé » de **skēr-*), et le sanskrit a conservé *apa-skiramāṇaḥ*, *praticaskare* ; mais, même sans *s-*, il n'y a pas ambiguïté ; le présent *kirāti* « il disperse » n'a pas de parallèle dans les autres racines ; le passif correspondant est *kīryate*, tandis que de *kar-* « faire » on a *kriyāte* ; au parfait, *cakāra* et au futur, *kariṣyati*, dans le sens de « disperser », n'apparaissent qu'à l'époque classique. L'ambiguïté de *kārayeiti* de l'Avesta n'a pas d'équivalent en sanskrit.

Si, de même, on a le parfait skr. *cacarta*, en regard de *cytati* « il attache », c'est évidemment parce que *cacarta* est le parfait correspondant à *kyntāti* « il coupe », cf. zd *kərəntaiti*. Du reste, le présent *cytati* est inexplicable si on le considère en lui-même. Il ne se comprend que si l'on y voit une forme secondaire, remplaçant un présent radical athématique : une 3^e pers. pluriel *cytānti*, attestée dans le Rgveda, s'explique seulement par un sg. **car(t)li*, qu'il faut supposer ; on a, d'ailleurs, la forme athématique à nasale *kṛyānti* « il tourne, il file » ; mais comme le type *kart-*, *kṛt-* est réservé à *kart-* « couper », ce présent est à peu près isolé ; et *c-* a été généralisé dans *cytāti*, *cyttāḥ*, etc., en dépit de *γ* qui suit.

Le sanskrit a trois racines de la forme *gar-*, une monosyllabique, *gar-* « éveiller », et deux dissyllabiques, **gari-* « célébrer » et « avaler ».

Les trois sont très anciennes. Elles sont bien différenciées par la forme. De *gar-* « éveiller », il n'existe en sanskrit que des formes à redoublement, prés. *jāgarti*, *jāgrati*, aor. *ājīgar* ; l'Avesta a des formes plus variées, et notamment un présent *-γrisaite*. De *gari-* « avaler », le seul présent courant est *girāti*, cf. v. sl. *žirp* ; le présent à nasale *grṇāti* est exceptionnel. Au contraire, de *gari-* « célébrer », le présent normal est *grṇāti*, *grṇté*, qui est indo-iranien (cf. zd *garante*) ; et l'on a aussi *járate*. Le parfait *jagāra*, qui n'est du reste pas de type ancien (cf. gr. *ἔεζωxx*, *ἔεζωxxi* qui ont le vocalisme indo-européen normal dans le parfait des racines dissyllabiques), n'existe guère que pour *gari-* « avaler ».

Là où les anciennes sonores et sonores aspirées se sont confondues, des racines autrefois distinctes sont devenues homonymes. Il a été paré au mal par des distinctions de forme. Ainsi, en slave, l'ancienne racine **g^wher-* « chauffer » risquait de se confondre avec **g^werə-* « avaler ». Mais les thèmes verbaux au moins ont été empruntés à des formes très différentes de la racine, et l'on a eu, d'une part, *gorp* (puis *gorjp*), *gorēti* « chauffer » et, de l'autre, *žirp*, **žerti* (v. sl. *žrēti*, *žrūti*) « avaler ». Des mots comme le nom du « gosier », v. sl. *grūlo*, ou le nom de l'« incendie », v. sl. *po-žarū*, sont isolés des racines anciennes signifiant « avaler » ou « chauffer ».

Toute confusion possible tend ainsi à trouver son remède. Par exemple, la racine i.-e. **bhendh-* « lier », qui est représentée par got. *bindan* ou par skr. *badhnāti* par exemple, ne figure dans aucune forme verbale grecque ou latine. Cela tient sans doute en quelque mesure à ce que, faute d'ancien présent thématique, la formation du présent faisait des difficultés dont la création de skr. *badhnāti* donne une idée. Mais il est à noter qu'une racine *πενθ-* « lier » (représentée par les formes nominales gr. *πείσμιx* et *πενθερός*) trouvait dans *πενθ-* « souffrir » (*πάζχω*, *πείσμιxι*, *πένονθx*) une concurrence. En latin, l'ancien présent athématique correspondant à skr. *bānti* « il frappe » a été remplacé par une des formes à élargissement *-de/o-* dont l'usage a été grand, et ainsi a été créé *-fendō* (*offendō*, *dē-fendō*) ; la vieille racine **bhendh-* « lier » trouvait là une concurrence pareille à celle qui a été signalée en grec. La racine n'a pas conservé de formes verbales en lituanien et n'y est représentée que par le substantif *beñdras* « associé », bien que le lituanien n'offre pas d'autre racine *bend-* ; on notera seulement l'existence de lit. *bandaũ* « j'essaie », v. pruss. *per-bānda* « il essaie ».

L'η de grec γῆρας est énigmatique ; il ne concorde pas avec l'ε, sûrement ancien, du type γρέ(ρ)ας. L'hypothèse d'Osthoff qu'il serait dû au mot, de sens directement opposé, mais de forme tout autre, γῆρα (ion.-att. γῆρα) n'est pas vraisemblable. De quelque manière que s'explique l'η, il faut du moins retenir que cette longue sert à distinguer γῆρας de γέρας.

Le vocalisme *e* de gr. κελεύω (cf. κέλομαι, etc.) est surprenant en regard du type ῥεύω, κολούω dont le vocalisme *o* est manifestement ancien (v. *Mém. Soc. ling.*, XVI, p. 244 et suiv.) ; mais le vocalisme *o* aurait provoqué une confusion avec κολούω.

Tous les faits cités ne sont pas également probants ; mais à ceux qui ont été produits il serait facile d'ajouter beaucoup d'autres analogues. Il est curieux, par exemple, que le latin ait toujours *faciō*, *fēcī* et jamais *fē-* seul, pour « faire », en face de la racine *fē-* « allaiter, nourrir » et *fēmīna*, etc. On peut donc poser que, là où elle risque d'entraîner une ambiguïté dans le discours, l'homonymie a été évitée par les anciennes langues indo-européennes ; les procédés par lesquels elle est éliminée diffèrent d'un cas à l'autre, d'une langue à l'autre.

Là même où les racines ont l'air homonymes, elles ne le sont pas ou ne le restent pas.

Par exemple, il y a deux racines *drā-*, toutes deux élargissements d'un élément *dr-* qui se retrouve dans d'autres « racines » : **drā-* « courir » et **drā-* « dormir ».

L'une fournit des formes de présent : *drāti* « il dort », etc. ; elle ne se retrouve pas hors du sanskrit et, en sanskrit même, elle ne fournit guère que ce présent ; le parfait ne se lit qu'en sanskrit classique ; or, une forme de parfait en sanskrit ne prouve jamais que ce parfait soit ancien. Le grec en a un aoriste, avec un autre élargissement, ἔδραον, ἔδραον ; sur cet aoriste a été fait un présent secondaire en -άνω, δαράνω. Le latin *dormiō* et le v. sl. *drēmijo* offrent un autre élargissement.

L'autre racine, **drā-* « courir », ne fournissait qu'un aoriste : gr. ἔδρα (sur quoi a été fait secondairement διδράσκω), véd. *drāhi*, *drātu* (impératif). Pour avoir un présent, le sanskrit recourt à l'intensif *daridrāti* ; toute confusion avec **drā-* « dormir » est exclue par là. Le présent ordinaire du sanskrit, *drávati*, est obtenu au moyen d'un

autre élargissement. Enfin l'élargissement en *-m-* qui fournit au grec un aoriste et un parfait, ἔδραμον, ἐέδραμα, n'est positivement attesté en sanskrit que dans l'itératif *dandramyate* : ni le grec ni le sanskrit n'ont de formes en *-m-* correspondant à lat. *dormiō*, v. sl. *drēmĭjo*.

A lire une liste de racines sanskrites, on a l'impression que le sanskrit avait deux racines *naç-*, l'une signifiant « périr », l'autre signifiant « atteindre » ; l'Avesta a de même deux racines *nas-*. Mais il n'y a guère de cas où puisse se produire une confusion.

Dans la racine signifiant « périr », le présent est skr. *nāçyati*, zd *nasyēiti*. Quant à un présent *nāçati*, en ce sens, l'existence en est douteuse ; les trois exemples du Rgveda qu'on en cite sont obscurs et contestés ; on ne sait dans quelle mesure ils sont des subjonctifs, dans quelle mesure ils appartiennent à la racine signifiant « atteindre » ; le commentaire d'Oldenberg aux passages VI, 28, 3 et IX, 79, 1 (avec le renvoi à la discussion de Bergaigne) montre les difficultés.

— Il y a aussi un parfait skr. *nanāça*, gāth. *nanāsā*, et un causatif skr. *nāçāyati*. L'adjectif en *-ta-* est skr. *naštāh*, zd *naštō* (cf. lat. *ē-nec-tus*). Hors de l'indo-iranien, la racine ne fournit d'autres formes verbales qu'un correspondant approximatif de skr. *nāçāyati*, à savoir lat. *noceō*, alors que l'autre racine **nek-* est largement représentée dans plusieurs langues. — Il y a deux formes nominales caractéristiques, l'une à suffixe zéro, lat. *nex* (d'où le dénominatif *necāre*), gr. *νέξας* *νερποί* Hes. (et sans doute *νέξ-ταρ* et le dérivé *νόνξ-αρ*. Cf. *ἄλκ-αρ*, à côté du datif *ἄλκ-ι*), gāth. *nāšū* (locatif pluriel, *ἄπξ* obscur), skr. *-naç-*, comme second terme de composé, — l'autre à suffixe *-u-* : gr. *νέκυσ* (à côté de *νερβός*), zd *nasuš*, lat. *nequalia* et, avec un autre vocalisme, issu sans doute d'un dérivé que m. gall. *angheu*, corn. *ancow*, bret. *ankou* « mort » laissent entrevoir ; cf. irl. *ēc* « mort », gén. *ēca*, v. Thurneysen, *Hdb. d. Altirischen*, § 207, p. 124, et H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 46.

La racine **nek-* « atteindre » a des formes différentes : il y a un présent thématique skr. *nāçati* (avec quelques traces d'une forme pareille dans l'Avesta) ; ce présent a ses correspondants exacts dans v. sl. *nesō*, lit. *nesū* « je porte » ; et il y a un aoriste athématique véd. *prá-nak*, *abhi-naç*, *ānaç*, au moyen *āṣta*, à l'optatif *açyām*, *açīya*, *açīmāhi*, etc. A première vue, le prétérito-présent germanique représenté notamment par got. *bi-nah* « ἔξενε » (cf. *bi-naubi*), ga-nah « ἄρξει. ἱκνός », fait l'effet d'un ancien parfait ; mais en considération

de l'aoriste athématique du védique, on peut se demander si ce n'est pas un ancien aoriste radical, à vocalisme *o*, passé au type de prétérito-présent, tout comme *kann* est un ancien imparfait. L'aoriste arménien *hasi* « je suis arrivé » sur lequel repose le présent secondairement fait *hasanem* « j'arrive » repose sans doute sur **nk-* et répondrait par suite à skr. *aç-*. C'est aussi à cet aoriste que remonte le *enġ-*, *enc-* « prendre » du koutchéen (*MSL.*, XVIII, 12, etc.). La forme indo-européenne du parfait de cette racine résulte de la comparaison de véd. *ānāṃṣa*, *ānaçūh*, moy. *ānaçé* (l'actif *ānāṣa* est fait, secondairement, sur *ānaçūh*, *ānaçé*), gr. ἐνήμερον (*enēmeron* Hesych., cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, § 379, 2, p. 461), ἐνήνεγμαι, v. irl. *rānac*, *tānac*. L'aoriste attique ἐνήνεξ, qui est loin d'être général en grec, puisque chez Homère, en ionien, en éolien, etc., on trouve ἐνήνεξ, d'une tout autre racine, a peut-être été fait d'après ἐνήνεγμαι; toutefois le védique a une fois *nāṃṣi*. Le présent skr. *açnóti*, zd *ašnaoiti* est propre à l'indo-iranien. Quant au latin, tandis que *nactus* répond à got. *-nauhts*, le présent *nanciscor* résulte évidemment de combinaisons proprement latines, dont il serait malaisé de retrouver l'histoire par simple hypothèse.

Ainsi même dans les cas où les racines semblent pareilles, l'homonymie des mots — qui sont la seule réalité — ne se produit généralement pas. Ceci montre, une fois de plus, combien en matière d'étymologie indo-européenne, il convient de s'attacher à déterminer des mots, non des « racines ».

A. MEILLET.

LES DIASKEUASTES

DE

FR. AUG. WOLF

De toutes les imaginations de Fr. Aug. Wolf, qui, aujourd'hui encore, pèsent sur les études homériques, il n'en est pas de plus fâcheuse, peut-être, que son invention des *diaskeuastes*. C'est au chapitre XXIV des *Prolégomènes* qu'apparurent pour la première fois ces « arrangeurs » qui, durant un siècle et quart (1795-1920), allaient jouer un si grand rôle dans la création de l'épopée grecque. Wolf les avait découverts, — disait-il, — dans le *Venetus A*, dans les scholies de ce manuscrit fameux que venait de publier Villoison, dix années auparavant. Sans se donner la peine de lire et de comparer entre elles toutes les scholies qui parlaient de ces personnages, Wolf avait traduit le mot grec *διασκευασταί* par *exactores*, *politores*, et, dans ces « acheveurs et fourbisseurs », il avait découvert les collaborateurs ou les continuateurs de Pisistrate, les collectionneurs de vers ou de chants homériques qui, ramassant et soudant entre eux ces morceaux épars, puis en polissant les soudures, avaient fait l'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Dès 1807, Heinrich écrivait son opusculé *De Diaskeuastis homericis* pour combattre cette erreur de Wolf et démontrer que *διασκευαστή* et *διασκευαστής* n'ont jamais eu dans les scholies que le sens d'*interpolation* et d'*interpolateur*. Mais l'imagination de Wolf s'accrédita grâce à la fortune des *Prolégomènes*. Quand Dugas-Montbel, pour exposer l'évangile wolfien au public français, écrivit son *Histoire des Poésies homériques* (Paris, 1831), il ne manqua pas de préciser encore les idées du Maître : après les *aèdes* ou *chanteurs* qui avaient composé les chants séparés, après les *rhapsodes* ou *homérides*, qui les avaient répétés et « cousus », les *diaskeuastes* étaient venus pour les mettre en ordre et en composer nos poèmes actuels, dont les *diorthontes* s'étaient faits ensuite les correcteurs et les éditeurs et dont les *grammairiens*

d'Alexandrie et de Pergame avaient achevé la mise au net. Dugas-Montbel disait au début de cette *Histoire* (p. 6) :

Le fait important dans l'histoire qui nous occupe; celui qui domine toute la discussion, celui, cependant, sur lequel il ne s'élève aucun doute et sur lequel toute les voix de l'antiquité sont unanimes, c'est que ce fut du temps de Pisistrate, environ vers la cinquante-quatrième olympiade, quelques années après Solon, que les poésies d'Homère furent écrites pour la première fois et réunies en un corps d'ouvrage tel à peu près qu'il existe maintenant. Comme il est essentiel d'insister sur ce point fondamental, comme c'est le pivot autour duquel roule tout le système *historique*, je ne puis me dispenser de rapporter ici fort en détail les nombreuses autorités qui l'attestent. On conçoit bien qu'une fois ce fait invinciblement démontré, les conséquences sont faciles à déduire.

Dugas-Montbel continuait ainsi cette *Histoire* (pp. 61-63) :

On comprend bien que je n'ai pas la prétention d'expliquer précisément comment s'est opérée, au temps de Pisistrate, la réunion des diverses rhapsodies sous les noms génériques d'*Iliade* et d'*Odysée*... Cependant cette circonstance est trop importante dans l'histoire de la poésie homérique pour que je n'essaie pas de donner quelque idée de ce travail...

Avant que nous fussions en possession de la précieuse découverte faite par Villoison du fameux manuscrit de Saint-Marc, le nom de *diaskévaste* était à peine connu; il n'en était fait mention qu'une fois, par hasard, dans les petites scholies (λ, 583; la même phrase du scholiaste se retrouve à peu près textuellement dans Eustathe, 1701, 26). Pourtant cette dénomination mérite d'être remarquée, car il n'est pas douteux que les *diaskévastes* furent aux *homérides* ce que ceux-ci, longtemps avant, avaient été aux premiers *chanteurs*. Ce sont eux, vraisemblablement, qui choisirent dans le grand nombre les rhapsodies relatives au même événement pour les disposer de la manière la plus suivie et dans l'ordre le plus intéressant; ou du moins, comme on peut supposer que les *homérides* avaient déjà réuni entre elles plusieurs *rhapsodies*, ce furent les *diaskévastes* qui revirent ce premier travail, qui le corrigèrent et se chargèrent, par des vers intermédiaires, d'adoucir les transitions qui leur paraissaient trop brusques.

Ce n'était point là le sens que l'on donnait autrefois au mot *diaskévastes* et Méric Casaubon, le premier et le seul qui, je crois, ait cherché à interpréter cette expression à l'occasion du passage cité plus haut, dit que, par là, on doit entendre le poète lui-même. Cette explication n'est plus admissible aujourd'hui; dans une foule de passages des scholies de Venise, le *diaskévaste* est critiqué comme ayant interpolé des vers étrangers à la conception originale; sans cesse, on y relève ces malheureux *arrangeurs* pour avoir gâté le poème primitif... En général le fond de ces observations est vrai, et les *diaskévastes*, en arrangeant les poésies primitives, ont souvent plus consulté les mœurs et les traditions de leur temps que celles des siècles qui suivirent le siège d'Ilion.

Dugas-Montbel parlait le langage wolfien et traduisait fidèlement

la pensée de l'école, comme on peut le voir dans les opuscules et ouvrages de ses coreligionnaires d'outre-Rhin. En tête de l'édition Tauchnitz de l'*Odyssee* (1825), G. Hermann avait publié une *Praefatio* qui figure au tome III de ses *Opuscula*, p. 80-81. Il se réclamait hautement du chef et porte-drapeau, de l'homme de savoir et de génie qui avait nom F. A. Wolf, *in quo genere dux et signifer extitit F. A. Wolfius, vir ingenio doctrinaque eximius*. Il mettait en garde les lecteurs contre les difficultés des études homériques ; il leur recommandait surtout de bien distinguer les apports des poètes primitifs, ceux des diaskeuastes, enfin les interpolations à écarter, *denique, aliud non minus difficile negotium est quod in poetis eorumque carminibus, ex quibus Ilias et Odyssea compositae sunt, distinguendis, tum vero etiam in explicanda arte diasceustarum eruendisque interpolationibus versatur*.

L'épopée grecque, comme l'épopée indienne, comme l'épopée occidentale, a longtemps vécu chez le peuple et pour lui ; elle a été développée et transmise par des écoles de poètes connus sous les noms divers et peut-être successifs d'*aèdes*, d'*homérides* et de *rhapsodes*... Quel beau spectacle que cette école de poètes d'où sortent tant d'œuvres admirables ! quel spectacle que ce libre jeu de l'imagination, sous un ciel privilégié, à travers de glorieux événements, au milieu des émotions de la guerre, des premiers progrès d'une civilisation déjà puissante ! combien cette parole volante, ἔπεα πτερόεντα, a quelque chose de plus poétique dans les caprices de sa transmission populaire que dans nos livres où elle est venue, pour ainsi dire, s'éteindre ! Je ne comprends pas qu'un grand poète de nos jours ait pu préférer l'Homère de la tradition classique à l'Homère multiple et vivant de Wolf et de Vico. Quand nous ne chercherions que le beau et non le vrai, le nouvel Homère des critiques nous charmerait encore plus que celui d'Aristote.

Ainsi parlait, vers 1845-1846, l'un des hellénistes français qui pensaient avoir trouvé « le vrai » dans l'évangile de Wolf et dont « les savantes leçons » servent encore d'évangile aux critiques d'aujourd'hui quand ils n'ont ni le temps ni l'habitude de juger par eux-mêmes. C'est par Egger surtout qu'aujourd'hui encore, Fr. Aug. Wolf et la naissance miraculeuse des poèmes homériques, et leur transmission populaire, et l'œuvre de Pisistrate, et le rôle des *diaskeuastes* sont connus en France : nos journalistes l'ont toujours en vénération.

C'est donc en vain que K. Lehrs, en ses *De Aristarchi Studiis home-*

1. E. Egger, *Mém. de Litt. anc.*, p. 107-108 ; conclusion du cours professé en 1845-1846.

ricis (1833), avait repris cette « foule de passages des scholies de Venise », dont parlait Dugas-Montbel, et démontré plus explicitement qu'Heinrich, mais trop brièvement encore (p. 348-354), que les mots *diaskeuè* et *diaskeuaste* n'avaient dans tous ces passages qu'un sens : *interpolation* et *interpolateur*. Et c'est en vain que, trente-six ans plus tard, Pierron, dans son *Introduction à l'Iliade* (p. xvi), résuma (1869) pour les lecteurs français l'argumentation de Lehrs :

Wolf s'est tout à fait mépris sur ces *διασκευασταί* qu'on mentionne partout comme ayant travaillé avec fruit au perfectionnement de l'œuvre attribuée à Pisistrate. Sa définition *exactores seu politores* est une absolue contre-vérité. Le verbe *διασκευάζω*, dans la langue ordinaire, s'entend, selon les occurrences, tantôt en bonne et tantôt en mauvaise part : c'est comme notre verbe *arranger* ; l'ensemble de la phrase détermine seul soit l'acception favorable, soit l'acception défavorable. Mais ce verbe *διασκευάζω*, dans la langue d'Aristarque et dans celle de tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie, a toujours le sens de *désorganiser* ou d'*interpoler*. Il n'y a pas une exception. L'opinion vulgaire sur le rôle des *diascévastes* n'a d'autre autorité pour elle que la méprise de Wolf. Les *diascévastes* n'ont rien de commun ni avec Antimachus ni avec Aristote ni même avec ces honnêtes *diorthontes* des villes dont Aristarque estimait les travaux. Ce sont des présomptueux qui infligent à Homère ou des vers de leur propre fabrication ou des vers empruntés à d'autres poètes ou des vers en effet homériques, mais qu'Homère n'avait point mis là où ils se trouvent indûment répétés.

C'est encore en vain que le même A. Pierron revint à ce sujet (1875) dans son *Introduction à l'Odyssée* (p. ix) :

Le mot *diascévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot et lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige ; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec *διασκευαστής*, dont *diascévaste* est la traduction littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait *interpolateur*. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthontes*, c'est-à-dire correcteurs, et non *diascévastes*. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maladroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons... M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français ; or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot *diascévaste* la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf... dont le système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses *diascévastes* professionnels, perfectionnant l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins.

A. Pierron eut le tort de s'en tenir à ces critiques, sans mettre sous les yeux du lecteur cette « foule de passages des scholies », comme Lehrs avait eu le tort de les alléguer, sans en mettre tous les termes en lumière par une étude du texte et du contexte. Or la nécessité du *diaskévaste* était devenue plus impérieuse dans le camp des Wolfiens du jour où Bekker avait porté leur offensive principale contre l'*Odyssée* (1850), où Kirchhoff et H. Köchly (1859-62) avaient poussé cette offensive, où Wilamowitz-Moellendorf et Seeck en avaient, disait-on, assuré le succès (1884-1887), où les historiens de la littérature grecque, surtout Th. Bergk en Allemagne (1872) et M. Maurice Croiset en France (1887-1889), en avaient popularisé les résultats.

Jusqu'à Bekker, Köchly et Kirchhoff, en effet, l'effort des Wolfiens s'était tourné surtout contre l'*Iliade*. Le Maître avait dit et les premiers disciples répétaient que l'*Odyssée* contenait sans doute des interpolations, mais faciles à reconnaître, et des ruptures, mais faciles à réparer, et des contradictions, mais plus apparentes que réelles : l'unité de ce poème, malgré tout, était si évidente, avait dit le Maître, que la question homérique ne se serait jamais posée, si la seule *Odyssée* eût été en cause.

On parvenait sans peine à dépecer l'*Iliade* en chants séparés : dans la trame actuelle, ils étaient plutôt juxtaposés qu'unis ; la composition de l'*Iliade* apparaissait donc comme le travail d'un collectionneur, qui avait rassemblé et donné au public cette série de chants disparates ; la première antiquité les avait seulement classés tant bien que mal, enfilés plutôt, comme les perles d'un collier, sans penser à les tailler sur un modèle unique ni à les souder les uns aux autres ; il suffisait de couper le fil : toutes ces perles s'égrenaient.

Du jour où l'on s'attaquait à l'*Odyssée*, le problème changeait de face. Il était impossible de décomposer le poème actuel en chants séparés. On ne pouvait y reconnaître que des « groupes de chants » ou, pour dire vrai, des poèmes qui, formés chacun de plusieurs chants, avaient été retravaillés, découpés, rajustés et mis en ordre, disait-on, pour former, à leur tour, une composition unitaire. Il fallait donc de toute nécessité qu'un arrangeur, *Ordner* ou *Bearbeiter*, disent les philologues d'outre-Rhin, eût pris la peine de cette mise en ordre, de cette refonte. C'est cet *Ordner* allemand qui devint le *diaskévaste* français, le *διασκευαστής* grec. Ce n'est pas que Kirchhoff, Köchly, ni tous les autres Wolfiens d'outre-Rhin ou de France aient, — à ma connaissance du moins, — posé formellement la syno-

nymie des deux termes, comme jadis Wolf et Dugas-Montbell l'avaient fait. Mais, dans le langage courant de l'école, cette équivalence s'établit peu à peu, et ce nom grec devint comme un certificat de civisme hellénique pour cet « ordonnateur », qui n'avait reçu le jour que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en terres germaniques. Rien ne servit autant cet usurpateur pour gagner la faveur du grand public que cet état civil indûment usurpé.

A ma connaissance, ce fut en 1872, à Berlin, dans la *Griechische Literaturgeschichte* de Th. Bergk que ce *diaskeuaste* fut enfin proclamé grand chancelier de l'empire homérique : derrière lui, ne figurait plus désormais que de nom un Homère souverain ; à lui seul, revenait tout le mérite d'avoir unifié l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il était le Bismarck qui, vingt-quatre siècles avant l'autre, avait fait pour l'unité de l'épopée troyenne ce que le chancelier de fer venait de faire pour l'unité de la terre allemande. Pareille méconnaissance ou falsification de la valeur des termes est de tous les temps et de tous les pays, quand les préjugés à la mode ou l'enthousiasme patriotique se mettent de la partie ; mais, depuis Herder et les gens du *Sturm und Drang*, ce fut l'un des propres de la manière germanique. C'est ainsi que Th. Bergk, — nous dit G. Finsler, *Homer*, p. 382, — atteignit des résultats tout nouveaux, surprenants :

Im umfassender Weise, behandelte die grunde Frage Theodor Bergk im ersten Bande seiner Griechischen Literatur in 1872... Lachmanns Liedertheorie weisst Bergk durchaus ab : die Ilias ist eine einheitliche Dichtung mit tragischer Grundidee : soweit stimmt er im ganzen mit Nitzsch überein. Er berührt sich aber mit G. Hermann wenn er nun die einheitliche Ilias in einer von kleinern Dichtung sucht, als die vorliegende ist. Das Resultat seiner Untersuchung ist überraschend : von unserer Ilias bleibt verhältnissmässig sehr wenig... Alles andere sind entweder Nachdichtungen oder, und das bildet die Hauptmasse unserer Ilias, wir finden die Thätigkeit eines nicht unbegabten Diaskeuasten, eines Bearbeiters dessen Bild Bergk mit erstaunlicher Lebenswahrheit zu zeichnen weiss. Dieser Bearbeiter ist geschickt, aber leichtfertig ; bald weiss er der hohen Ernst der alten Ilias wahrzunehmen, bald ist er frivol und verwegen... u. s. w.

Le contresens de Bergk passa rapidement dans la langue des dissertations. En 1891, K. Dyroff exposait le plan de son étude *Ueber einige Quellen der Iliasdiaskeuasten*, en tête de son Progr.-Würzburg :

Der Standpunkt, von welchem die folgenden Erörterungen über einige Partien der Ilias ausgehen, ist im allgemeinen derjenige, den einmal C. Rothe im XIII *Jahrg. der Jahrb. Phil. Ver. zu Berlin* vertreten hat : dass die Ilias, wie wir sie jetzt

haben, zu irgend einer Zeit, ich denke um 700, von einem Dichter den wir im Folgenden öfters *Diaskeuasten* nennen, aus älteren Quellen zusammengeschweisst sei.

Nos Wolfiens de France suivirent avec leur docilité coutumière. A. Pierron était mort quand parut en 1885-6 la seconde édition de son *Odyssée* ; un *Bearbeiter* français, mais wolfien, fut chargé de la revoir ; il prit dans les notes le contrepied de son prédécesseur ; il eut donc grand soin de contredire (*Introd.*, IX, note 1) l'explication qu'avait donnée Pierron de *διασκευαστής* :

Cette interprétation du mot *diaseuaste* semble un peu trop absolue. Les expressions *διασκευάζειν*, *διασκευαστής*, *διασκευή*, n'auraient pas eu, paraît-il, une signification ni aussi restreinte ni aussi exclusive que Pierron le laisse entendre ici. Voici l'explication qu'en donne K. Lehrs, à propos des interpolations attribuées à Pisisstrate ou à ses collaborateurs :

Quicumque hoc modo genuinam carminum homericorum formam corruperant, dicebant Alexandrini *διασκευαστάς*. Etenim quod nos solemus dicere *interpolare* vel quocumque modo genuinum textum scriptoris mutare, hoc a graecis grammaticis proprio vocabulo dicitur *διασκευάζειν*. Galenus, in Hippocratis *de Nat. Hom.*, *praefat.*, p. 9 (Kuhn) : « Sunt, inquit, qui Hippocratis librum pro spurio habeant, ἀπατηθέντες ἐκ τῶν ἐν αὐτῷ διασκευασμένων καὶ παρεγγεγραμμένων. Idem loquitur de characteribus Hippocratis libris postea ascriptis, sive dolo malo, sive non malo consilio ; utitur voce αἱ χαράκτῆρες διασκευάσθησαν... »

Lehrs cite ici les passages des *Scholies A* de Venise, où ces mots sont employés, et il tire de ces rapprochements la conclusion suivante :

Ergo *διασκευάζειν* dicitur

1^o de libro vel loco qui primam et genuinam formam vel additamentis vel quibusdam mutationibus factis amisit, *διασκευάσται* ;

2^o locus ipse qui additus est dicitur *διασκευασμένος* i. q. *ἐνδιασκευασμένος*.

Ceterum haec *διασκευή* potest ab ipso scriptore fieri, ut saepe dramatici faciebant cum fabulae primum non placuissent, quod Athenaeus egregie illustrat, IX, p. 374, in vocabulo *μετασκευάζειν* utens : *πικρὸς δ' ὢν τὸ ἦθος* (Anaxandrides) *τι τοιοῦτον περὶ τὰς κωμῶδίας ὅτε γὰρ μὴ νικῆν, λαμβάνων ἔδωκεν εἰς τὸ λιθνωτόν κατατεμεῖν καὶ οὐ μετεσκευάζειν, ὥσπερ οἱ πολλοί*. Poterat *διασκευάζειν*, quod multo frequentius in hac re : e. g. *Schol. Nub.* 549, distinguuntur *αἱ διδαχθεῖσαι* et *αἱ ὕστερον διασκευασθεῖσαι* Νεφέλαι. V. Athen. VI, 247^c ; VIII, 358^d ; X, 429^e ; XI, 496^b ; XIV, 663^c. Non semper retractatae ut denuo in theatra redirent, sed ut emendatiores in manus legentium venirent... Non nunquam mutatae ab aliis sunt, ab ipsis etiam histriionibus... Sic, prouti res ceciderit, *διασκευή* et *correctio* esse potest et *corruptio*.

Un zèle trop wolfien semble avoir entraîné notre commentateur de Pierron à supprimer les passages où Lehrs démontrait que, dans les scholies homériques, *διασκευή* ne signifie jamais qu'*interpolation*.

Ce même zèle wolfien, continuant d'animer nos homérisants, a

fait passer jusque dans nos manuels scolaires le contresens sur *diascévaste*. Pour ne citer ici qu'un exemple typique, A. Bailly, dans son estimable *Dictionnaire grec-français* à l'usage des lycées et des collèges, dit aux jeunes générations : « διασκευαστής, arrangeur ou reviseur d'un ouvrage, en parlant des grammairiens qui, avant les Alexandrins, ont arrangé et remanié le texte d'Homère ». A. Bailly renvoie son lecteur à διασκευάζομαι, où, lui-même, il nous donne les deux exemples : διασκευασμένη ἐπιστολή, POL. (SUID.), lettre arrangée, c.-à.-d. mensongère ; ε. πρὸς τοὺς διασπάζ, XEN. Ath. 3,7, prendre ses dispositions auprès de ses juges, c.-à.-d. tâcher de les corrompre.

C'est tout pareillement qu'en son *Homers Odyssee* (1903), le vétéran des études odysseïennes, Ch. Hennings, attribue la fin du chant α « dem Ordner oder Diaskeuasten » (p. 71).

C'est tout pareillement encore que J. van Leeuwen et M. Mendes da Costa ont popularisé cette erreur wolffienne dans leur pays et dans le reste du monde savant, par les notes dont ils commentaient l'*Odyssée* en 1890 :

α, 88 seqq. : ab antiquo carmine, quo *Ulixis Reditus* celebrabatur, aliena esse quae inde ab hoc versu usque ad ε 27 leguntur, luculenter demonstravit Kirchhoff ; a diasceuasta insertum est aliud epos, id quoque antiquum, in quo describebatur *Telemachi patrem quaerentis Iter* ; ipsi diasceustae, cui Cynaetho nomen fuisse Fickii est opinio, Kirchhoff tribuit versus α 88 sq. q. usque ad finem libri et δ 624-ε 27...

δ, 613 seqq. : quae inde ab hoc versu sequuntur usque ad ε 28 non debentur poetae qui *Telemachi Iter* cecinit, sed diasceustae qui illud carmen, in duas partes discissum, *Odysseae* inseruit. Versus 613-619 tamen, qui ex libro ο repetiti sunt, dubitari potest utrum ab ipso diasceuasta hoc loco iterati sint an postea demum inculcati...

Cf. de même ε, 1-27, θ, 83-96 et 266, etc. Le *diaskeuasta* de ces éditeurs hollandais est donc bien l'*Ordner* de Bergk, de Fick et de Kirchhoff. Ils le distinguent soigneusement de l'*interpolator* qui, en η 103-131, a introduit *les Jardins d'Alkinoos*, en τ 395-466 *la Chasse au Sanglier* ou, ailleurs, tel autre embellissement de date récente :

η, 103-131 : postea insertos esse vidit Friedlaender ; assensi sunt Lehrs, Bergk, Kirchhoff, Hentze, Fick, Ludwich, alii. Ipse poeta tantum enarravit quae Ulixes, dum ad regiam accedit, contemplari potuit ; interpolator subjunxit familiae hortorumque descriptionem, quam et res et ipsae vocabulorum formae sero confictam esse evincunt... non tamen ab interpolatore excogitatam sed ex alio fonte desumptam esse jure statuerunt Bergk, Kirchhoff...

τ 395-466: hos hinc alienos esse et postmodo igitur insertos quivis sentit ; diasceustae tribuit Kirchhoff ; nos vero libenter sequimur Thierschium, Nitzchium, Fickium, sero additos esse iudicantes...

Il est vrai qu'en sa dernière édition de l'*Odyssée* (1917), J. van Leeuwen a fait disparaître ce *diasceusta*, aux services duquel il renonce désormais ; mais s'il le congédie, c'est en même temps que les théories de Kirchhoff ; car on sait comment, fougueux révolutionnaire en 1890, J. van Leeuwen est devenu en 1917 le plus respectueux et le plus sage des conservateurs. Il ne croit plus à la « mise en ordre » de trois poèmes qu'un arrangeur aurait fondus en notre *Odyssée* : il ne parle donc plus de *diaskenaste* ni de *diaskené*. Je doute que cette conversion l'ait conduit à la vérité. Mais, que l'on admette ou que l'on repousse les idées de Kirchhoff, il faudrait qu'une bonne fois la synonymie erronée entre *Ordner* et *διασκευαστής* fût démontrée au grand public et disparût enfin de notre langue scolaire et de l'esprit de nos homérisants. Voici donc tous les textes des *Scholies* où figure ce *diaskévaste*.

*
* *

En B 807, les scholies (A) nous disent :

ἡγνοίησεν· ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ πλῆκνῃσαν τὸν τὰ ἐπάνω διασκευάσαντα·
οὐ καίτοι δὲ συνήθως ἡμῖν τὸ ἡγνοίησεν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὐκ ἀπίθῃσεν.

Il faut rétablir en tête de cette scholie : ἡγνοίησεν·[ἡ διπλῇ] ὅτι...La diplè est indiquée par le *Venetus A* devant ce vers 807 :

ὥς ἔφαθ'· Ἐκτὼρ δ' οὐ τι θεῆς ἔπος ἡγνοίησεν.

Il s'agit de la déesse Iris; envoyée par Zeus à l'assemblée des Troyens (v. 787-789), elle vient trouver Priam et Hector :

ἀγχοῦ δ' ἑσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις· 790
εἴτατο δὲ σθογγήν οὔη Πριάμοιο Πολίτη,
ὃς Τρώων σκοπὸς ἔζε, ποδωκείησι πεποιθὼς,
τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Ἀἰσούταο γέροντος,
δέγμενος ὅπποτε ναῦσιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί·
τῷ μιν ἑσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις... 795.

Sur le *Venetus A*, les cinq vers 791-795 sont marqués de l'obel, et les scholies (A) nous disent : ἀπὸ τοῦτου [τοῦ στίχου = 791], ἕως τοῦ

τῷ μιν ἐεισχυμένη...

ἀθετοῦνται στίχοι πέντε. Elles donnent plusieurs raisons de cette athétèse, dont voici la meilleure : οἱ τε λόγοι οὐχ οὕτως εἰσὶν ἐσχηματισμένοι τοῦ Πολίτου ὥς πρὸς πατέρα, ἀλλ' εἰσὶν ἐπιτεταμένοι καὶ ἐπιπληκτικοὶ καὶ τὸ (802)

Ἐκτορ, σοὶ δὲ μάλιστα ἐπιτέλλομαι...

Πολίτη ἀνοίκειον· μᾶλλον δὲ Ἴριδι ἀρμόζει ἐπιτάσσειν.

Eustathe, à son ordinaire, ne nous mentionne pas cette athétèse : on sait qu'il tient pour l'école des « Jeunes », pour ces Νεώτεροι, qui ne voulaient rien retrancher du texte sacrosaint et qui laissaient τοῖς Παλαιοῖς, aux « Vieux », ces impiétés. Mais, à son ordinaire aussi, Eustathe nous confirme, sans le vouloir, la présence de l'obel devant ces vers, où il veut reconnaître un chef-d'œuvre homérique, ὅρα δὲ καὶ ἐν τούτῳ τῇ ὁμηρικῇ δεξιότητι καὶ ποιικιλίᾳ. Les « Jeunes », en effet, pour combattre les athétèses des « Vieux », recouraient le plus souvent à ces arguments esthétiques dont ils empruntaient les termes à la *Poétique* d'Aristote. Eustathe, d'ailleurs, combat dans les lignes suivantes les arguments des *Vieux*, mais sans nommer ceux-ci, ni formuler ceux-là : c'est encore l'une de ses habitudes à laquelle il faut se faire ; souvent, elle nous permet de compléter, comme ici, les arguments des scholiastes.

Eustathe nous dit donc : περίφρασις δὲ τοῦ ποδωκῆς τὸ ποδωκείησι πεποιθώς, ὥς καὶ τοῦ ἀλκιμοῦς τὸ ἀλκί πεποιθώς. Voilà qui légitime le *hapax* ποδωκείησι, que blâmaient sans doute les *Vieux*. Eustathe nous explique en outre qu'il faut admettre l'existence d'un vieil Aisvétès différent du héros, dont le fils Alkathoos, gendre de Priam, apparaît en N 427-428 : c'est que les *Vieux* avaient dû signaler cette étrange synonymie... Sans entrer plus avant dans la discussion, on peut noter que les vers 790-795 se présentent sous la forme de maintes interpolations, dont la double suture est faite du même vers répété, presque mot pour mot, en tête et en queue :

ΑΓΧΟΡΔΙΣΤ

αμῆνη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις.

ΤΩΙΜΙΝΕΕΙΣ

Dans la scholie du vers 807, τὸν τὰ ἐπάνω διασχευάσαντα, « le diaskeuaste ci-dessus », désigne, à n'en pas douter, l'*interpolateur* qui introduisit dans le texte les cinq vers athétisés ci-dessus. Ni les

scholies ni Eustathe ne nous expliquent au juste comment ce mot ἡγνοήσεν du vers 807 induisit en tentation, τοῦτό ἐστι τὸ πλυνήσαν, cet interpolateur. Peut-être au vers 791, faut-il reprendre un argument des scholies : ἔθις τέ ἐστι τοῖς μεταμορφουμένοις θεοῖς κατὰ τὴν ἄροδον ἀπολιπεῖν τεκμήριον εἰς ἐπίγνωσιν. Iris, en s'en allant au vers 807, ne laisse aucun indice qui la fasse reconnaître ; Hector, seul, semble deviner que c'est bien la déesse qui vient de lui parler, à lui, et à Priam son père, devant l'assemblée des Troyens. Cette reconnaissance par le seul Hector a pu décider l'interpolateur à métamorphoser Iris en Politès... Néanmoins, est-ce bien au vers 807 et au mot ἡγνοήσεν que cette note se rapportait ? Quand on lit le vers 806,

τῶν δ' ἐξηγείσθω κοσμησάμενος πολίτης,

et le commentaire d'Eustathe, πολίτης ἦτοι τοὺς ἐαυτοῦ πολίτας πλεονασμῷ τοῦ ἡ, on se demande si les *Vieux* ne faisaient pas naître de ces πολίτης la tentation qui fit créer Πολίτης par l'interpolateur... De toutes façons, il ne semble pas que « le diaskeuaste du passage ci-dessus » puisse être un autre personnage que ce créateur de Politès, ce fabricant des cinq vers athétisés 791-795, lequel est d'une époque inconnue, mais n'a rien à voir avec Pisistrate l'Athénien ou ses gens.

*
**

On lit dans les scholies (A) de Γ 395 : ὅτι οὐ δεῖ ἀκούειν ἐκ τοῦ θυμὸν ὀρίνεν ἐθύμωσεν, ἀλλὰ τὸ παρώρμησεν· δεξιόμενος δέ τις τὸ πρότερον τοὺς ἐξῆς ἐνδιασχευάζει· διὸ ἀτεθοῦνται ἀπὸ τοῦ (396).

καί ῥ' ὥς οὖν ἐνέησε

ἔως τοῦ (418)

ὥς ἔφατ'· ἔδδαισεν δ' Ἐλένη

στίχοι κγ'.

Dans le *Venetus A*, le vers 395 est marqué de la *diplè* et les 23 vers suivants, de l'obel. Il faut donc restituer dans cette scholie [ἡ διπλη] ὅτι δεῖ... et τοὺς ἐξῆς κγ' διασχεύασε : on comprend à première vue comment dans notre texte d'aujourd'hui ΚΓ... est devenu ΕΝ... C'est fréquemment que l'on rencontre dans les *Scholies* de ces lettres-chiffres ainsi transcrites à faux et incorporées aux mots qui les suivent ou précèdent. Donc 23 vers sont ici athétisés comme l'œuvre d'un diaskeuaste.

La scholie (A) du vers 395 nous donne tout au long les raisons de cette athétèse : outre le contresens des mots θυμὸν ὄρινεν, pris ici pour ἐθύμωσεν, comment admettre qu'Hélène ait pu admirer (v. 396-397) le cou charmant, la poitrine délicate et les yeux resplendissants de la déesse qui, au vers 386, avait pris les traits d'une vieille du temps jadis ?

γρηὶ δέ μιν εἰκυῖα παλαιγενέι προσέειπεν.

La scholie ajoute d'autres raisons et propose en conséquence la suppression des vers 396-418 « pour avoir un texte ainsi continu », αἰρομένων δὲ αὐτῶν καὶ τῆς συνεπειᾶς γινομένης οὕτως

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινε 395

βῆ δὲ κατασχομένη ἐκὼ ἄργητι φαινώ 419

σιγῇ, πάσας δὲ Τρώας λάθην· ἦρχε δὲ δαίμων. 420

Les scholies (B) et (T) nous donnent la réponse des *Jeunes*, de Porphyre en particulier, à cette athétèse des *Vieux* :

Πορφυρίου. [Ἀπορία]· ἀδύνατόν φασιν εἰς γραῦν μεταβαλεῖν τὴν ἰδέαν τὴν Ἀφροδίτην καὶ νοῆσαι τὴν Ἑλένην τὴν τῆς θεᾶς δειρὴν [περικαλλέα]. Λύσις· πολλοῦ ποιεῖται τοὺς ἡμιθέους τὰς τῶν θεῶν μορφάς. . . (397) οὐδὲν ἄτοπον γυμνὴν φαίνεσθαι τὴν θεόν· Ἑλένη γὰρ ἤθελε γνωρισθῆναι. κρύπτεται δὲ ταῖς Τρώασι.

Eustathe, à son ordinaire, passe l'athétèse sous silence.

Mais en ce second exemple, comme dans le premier, ni Pisistrate ni ses gens ne sont en cause : que l'on admette dans le texte ces 23 vers 396-418 ou qu'on les expulse, « celui qui les diaskeuasa » est évidemment l'interpolateur qui les introduisit en fraude, au jugement des *Vieux*.

La scholie Δ 208 confirme cette certitude : ἡ διπλῇ πρὸς τὸ ὄρινεν ἀντὶ τοῦ κατὰ ψυχὴν ἐκίνησεν· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ (ρ 150)

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινεν

ὅτι οὐκ ἔστιν ἐθύμωσεν, ὡς ὁ διὰ σκευάσας ἐκλαθὼν ἔταξε τοὺς ἐξῆς εἰκοσι στίχους, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ ἐκίνησε καὶ παρώρμησε κατὰ τὸ ἐρωτικόν. Cette scholie en son état actuel est incompréhensible, grâce aux compressions et suppressions dont elle a été victime, comme tant d'autres, en passant d'abréviateurs en copistes. Dindorf dit en note : « εἰκοσι τρεῖς, Lehrsius, *Arist.*, p. 100, ex scholio ad Γ 395, ad quem locum scholion quod hic legitur, referendum. » Lehrs a raison de rapporter la fin de cette

scholie à l' 395. La diplê indique qu'il ne saurait être question d'athétèse pour Δ 208 : c'est une simple explication de la formule θυρόν ἔρinen, employée dans son sens véritable ici, — de même qu'en ρ 150, — et non pas dans le sens inexact que lui a donné [en l' 395] l'interpolateur qui met à la suite les vingt [trois] vers de son cru, οὐκ ἔστιν ἐθύρωσεν ὡς [ἐν τῇ γ' τῆς Ἰλιάδος] ὁ διασκευάσας ἐκλάζων ἔταξε τοὺς ἑξῆς εἰκοσι [τρεῖς] στίχους.

*
**

En Ζ 431-439, Andromaque parle à Hector :

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε καὶ αὐτοῦ μῖμον' ἐπὶ πύργῳ. 431
μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θήῃς χήρην τε γυναικά·
λαὸν δὲ στήσον παρ' ἑρινεόν, ἐνθα μάλιστα
ἄμβρατός ἐστι πόλις καὶ ἐπιδρομον ἔπλετο τεῖχος.
τρὶς γὰρ τῇ γ' ἐλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι 435
ἄμφ' Αἴαντε δύω καὶ ἀγακλυτὸν Ἴδομενεῖα
ἣδ' ἄμφ' Ἀτρεΐδης καὶ Τυδεΐος ἄλκιμον υἱόν·
ἣ ποῦ τίς σφιν ἐνισπε θεοπροπίων ἔυ εἰδῶς,
ἣ νῦ καὶ αὐτῶν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.

Les scholies (A) athétisent les sept vers 433-439 : ἀθετοῦνται στίχοι ἐπταῖ ἕως τοῦ

ἣ νῦ καὶ αὐτῶν θυμὸς. . .

ὅτι ἀνοίκειοι οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ ἀντιστρατηγεῖ γὰρ τῷ Ἑκτορί· καὶ ψεῦδος παρέχουσιν· οὐ γὰρ παρέδωκεν εὐεπιδρομον τὸ τεῖχος κατὰ τοῦτο τὸ μέρος, οὐδ' οὕτως ἐστὶ πλησίον ἡ μάχη τοῦ τεύχους· καὶ ὁ Ἑκτωρ πρὸς τὰ πρότερα ἀπαντᾷ λέγων (441)

ἣ καὶ ἐμοὶ τάδε πάντα. . .

Sur le *Venetus A*, les sept vers 433-439 sont marqués de l'obel. A cette athétèse des *Vieux*, nous voyons par les scholies (B et T) les réponses que faisaient les *Jeunes* :

433 : οὐ πρόποντα μὲν τὰ τῆς ὑποθήκης γυναικί· ἀλλ' εἰ καὶ γυναικί μὴ πρόπει, ἀλλὰ γε τῇ Ἀνδρομάχῃ... κ.τ.λ.

434 : περίπλοκά τι τοῦτό ἐστιν, ὅπως αὐτὸν ἀποστήσει τοῦ πεδίου· διὸ οὐδὲ ἀποκρίνεται περὶ τοῦτου [ὁ Ἑκτωρ].

436 : ἄμα δὲ θέλει ὁ Ποιητής δηλώσαι τι τῶν μετὰ Ἰλίου καὶ Διομή-

δὴν γεγονότων. — διὰ τί δὲ, φασίν, οὐ συνείδε ταῦτα ὁ Ἕκτωρ; — φασὲν δὲ ὅτι συνείδεν

..... ἐμοὶ (γὰρ φησι) τάδε πάντα μέλει, γύναι...

438 : ὑποβάλλει ταῦτα [ὁ Ποιητής] προοικονομῶν ὡς κατὰ τοῦτο τὸ μέρος εἴμαρτο ἀλῶναι τὴν Ἰλιον.

441 : τάδε πάντα ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκόπησις.

Ce sont, comme on voit, les mêmes arguments esthétiques que l'on retrouve toujours en pareille matière : « le Poète a voulu produire ou préparer tel ou tel effet », θέλει ὁ Ποιητής δηλώσαι..., ὑποβάλλει ταῦτα προοικονομῶν. C'est par centaines que l'on pourrait tirer des scholies ou d'Eustathe ces formules des *Jeunes*, — négateurs d'athétèses, — où le seul Poète est toujours mis en cause ; jamais on n'y voit paraître cet arrangeur, ce διασκευαστής, qui, pourtant, serait de grande utilité en ces discussions. Si jamais les *Jeunes* en avaient supposé l'existence, quelle belle réponse à faire aux *Vieux* : « Vous athétisez ces vers qui peut-être ne sont pas du Poète, mais que le *Diaskeuaste* eut raison d'introduire ici pour relier tels épisodes ou mettre une continuité plus intime entre tels et tels vers ! »

Eustathe, à son ordinaire, ne dit rien, lui non plus, de l'athétèse de ces vers 433-439 ; mais il plaide, lui aussi, les beautés du passage, σχῆμα ἐστὶν ἐπαναφορᾶς καλλωπίζον τὸν λόγον..., ἐπεὶ οὐδὲ ἔδει τὴν Ἀνδρομάχην παθαινομένην καλλωπίζειν ἐμφανῶς τὸν λόγον..., θαυδάζλει τὴν φράσιν Ὅμηρος.

Donc ni Eustathe ni les scholies (B et T), qui rejettent l'athétèse, ne parlent ici de διασκευή. Par contre, les scholies (A), qui admettent l'athétèse nous disent au vers 441 (c'est le début de la réponse d'Hector) : ὅτι πρὸς τὴν λέγουσαν

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε.....

καὶ

μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θεΐης...

οἰκείως ἀπὴν-τηκεν· ὁ δὲ διασκευαστής ἐπλάνηθη, « la réponse d'Hector est la bonne réplique aux deux vers d'Andromaque (431-432) ; mais l'interpolateur (des vers 433-439) s'est fourvoyé ». Le même scholiaste nous disait déjà plus haut : « Quand, au vers 441, Hector répond à sa femme *A moi aussi, femme, tout cela m'est à cœur*, il entendait par *tout cela* les malheurs prévus par Andromaque aux vers 431-432, l'enfant orphelin, la femme veuve... Donc cette réponse

doit suivre immédiatement les vers 431-442 et c'est une interpolation maladroite que l'on a dans l'intervalle (433-439), ὁ διασκευαστὴς ἐπ' ἀντήθῃ. » Et les *Jeunes* de répondre, comme nous l'avons vu plus haut : « *Tout cela* signifie non seulement l'enfant orphelin et la femme veuve, mais encore la surveillance des ennemis, ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκόπησις, — donc la réponse d'Hector s'applique aussi bien à 433-439 qu'à 431-432 ; [les sept vers intermédiaires 433-439 sont donc bien l'œuvre du Poète, qui les a écrits dans telles et telles intentions, et non pas du diaskeuaste, c'est-à-dire de l'interpolateur que les *Vieux* invoquent]. » Les scholies (A) nous indiquent peut-être au vers 437 la source première de tout ce débat entre *Jeunes* et *Vieux*, c'est Démétrios Ixion en son livre *Contre les Athétèses*, ὁ Ἰξίων ἐν τῷ Πρὸς τοὺς Ἠθετημένους.

*
* *

En Θ 70-72, Zeus pèse dans sa balance les *deux* sorts des Troyens et des Achéens ; le jour fatal des Achéens l'emporte :

ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρες τανηλεγέος θανάτοιο 70
.....
..... ῥέπε δ' αἴσιμον ἤμαρ Ἀχαιῶν.

Les Anciens lisaient ensuite, dans leurs textes, comme nous dans les nôtres, les deux vers 73-74, qui sont parfaitement inutiles, pour ne pas dire emphatiquement puérils :

αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες ἐπὶ χθονὶ πολυυβοτείρῃ
ἔξέσθην, Τρώων δὲ πρὸς οὐρανὸν εὐρὺν ἄεθλεν.

Les *Vieux* athétisaient ces deux vers, disent les scholies (A), en donnant pour raison qu'il n'y avait pas dans la balance plusieurs sorts pour les Achéens et plusieurs pour les Troyens, αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες..., Τρώων δὲ..., mais deux seulement, un pour chaque armée, comme en X il y en a un pour chaque héros, quand Zeus pèse les sorts d'Hector et d'Achille : ἀθετοῦνται [οἱ δύο στίχοι] ὅτι ὑπὲρ ἐκάστου στρατεύματος [μίαν] κῆρα ζυγοστατεῖ ὁ Ζεὺς, οὐ πλείους, ὥς ἐπὶ Ἀχιλλέως καὶ Ἑκτορος. En ce début de la phrase, je rétablis οἱ δύο στίχοι, — puisque le *Venetus A* marque l'obel devant les deux vers 73 et 74, — et μίαν κῆρα, puisque la scholie précédente nous dit : ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρες μίαν ὑπὲρ ἐκατέρου στρατεύματος. C'est toujours le même oubli des lettres-chiffres, l'un des manques les

plus ordinaires de nos manuscrits. La scholie (A) poursuit : ἐ δὲ διασκευαστῆς ἐξέλαβε πολλάς· εἰ δέ τις δύο ὑπὲρ ἑκατέρου [στρατεύματος] ἴστασθαι φήσῃ, ρυόμενος τὴν σύγχυσιν τοῦ θυικοῦ σχήματος, ἄλογον· πρὸς τί γὰρ δύο, ἀλλ' οὐ μίαν; Donc « le Poète n'avait parlé que d'un sort pour chaque armée; c'est l'interpolateur des vers 73-74, le *diaskeuaste*, qui a tiré plusieurs sorts du texte authentique, — ἐξέβαλε ici, comme plus haut ἐκβαλὼν, — on dira peut-être qu'il y avait deux sorts pour chaque armée; [mais deux et deux font quatre;] que devient alors le duel de 70 et pourquoi deux sorts au lieu d'un pour chaque camp? »

Les scholies (B et T), ici encore, combattent l'athétèse des *Vieux* et nous donnent longuement les raisons de Porphyre qui conclut : ὅπερ ἀγνοήσαντές τινες ἠθέτησαν τὰ ἔπη ἐν οἷς φησὶν [ὁ Ποιητῆς]

αἱ μὲν Ἀχαιῶν.....

ἐξέσθην, Τρώων δὲ.....

Ici encore, le *diaskeuaste* est passé sous silence par Porphyre puisque, à son avis, ces vers eux aussi, sont l'œuvre du Poète, et non d'un interpolateur.

Eustathe, à son tour, reprend ces arguments : il admet d'abord que le Poète a parlé de deux sorts, un pour chaque armée, ὁ Ποιητῆς πλάττει νῦν... μίαν ὑπὲρ ἑκατέρου στρατεύματος, mais il ajoute pour légitimer les deux vers 73-74 : « le Poète explique ensuite sa pensée », εἴτε ἐρμηνεύων ἐπάγει : il faut donc, ici comme ailleurs, admirer l'habileté d'Homère lui-même, πάνυ δὲ δεξιῶς... Ὅμηρος ἐνταῦθα τὴν φράσιν διεχειρίσατο [et non pas alléguer les fantaisies et maladresses d'un interpolateur].

*
* *

En A 10-14,

ἐνθα στᾶσ' ἦυσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε 10
 ὄρθη, Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἐκάστω
 καρδίῃ, ἄλληλκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι
 τοῖσι δ' ἄραρ πόλεμος γλυκίων γένητ' ἢ νέεσθαι
 ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,

les vers 13 et 14 sont notés par le *Venetus A* de l'obel astérisqué, parce qu'ils sont indûment répétés ici de B 453-454 : en ce dernier passage, où ils sont à leur place, ils sont notés de l'astérisque seule-

ment. Les scholies (A) nous disent au sujet de notre vers 13 : οὗτος καὶ ὁ ἐξῆς ἀθετοῦνται· παρακεῖνται δὲ [τῷ ὁδελῷ] ἀστερίσκοι ὅτι κατὰ τὴν β' ῥαψωδίαν [τῆς 'Ιλιάδος] ὁρθῶς κεῖνται. Nous avons donc ici l'une de ces répétitions indues, que nous connaissions déjà par nos manuscrits homériques, mais que les *papyri* nous ont rendues plus familières.

C'était l'une des ruses des copistes et libraires antiques : pour attirer l'acheteur, ils lui offraient des Homère « plus complets », en insérant dans chaque rhapsodie le plus grand nombre possible de vers, tous authentiquement homériques ; car, le nombre de vers étant soigneusement indiqué à la fin de chaque rhapsodie, ces éditions « revues et augmentées » ne pouvaient manquer d'allécher le client (je reviendrai quelque jour à ces « insertions » et à ces éditeurs πολύστιχοι). Les *papyri* nous donnent nombre de vers ainsi insérés qui, parfois, ne figurent dans aucun de nos manuscrits ou, parfois, ne figurent que dans un très petit nombre.

Aristophane de Byzance et Aristarque marquaient de l'obel astérisqué, « athétisaient » ces vers superflus, en surnombre, περιττοί, mais ils les conservaient dans leur texte et en expliquaient à l'occasion les difficultés dans leurs *Commentaires*. Zénodote, plus énergique, les expulsait de son texte et n'en tenait pas compte. Pour nos vers 13-14, les scholies (A) ajoutent : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει δὲ ἡθετοῦντο, παρὰ Ζηνοδότῳ δὲ οὐδὲ ἤσαν. Ces mêmes scholies nous disent au sujet des vers 11-12 : [ἡ διπλῇ] ὅτι διὰ τὸ ἡλαττωθῆναι κατὰ τὴν Κέλων Μάχην νῦν μέγα σθένος ἐκάστῳ ἐντίθησι πρὸς τὸ πολεμεῖν οὕτως ἵνα μὴ εἰς οἶκον ἀνακομισθῶσιν, ὥς ὁ διασκευάσας τοὺς ἐξῆς [β']. Ceux donc qui athétisaient les [deux] vers 13 et 14, disaient que l'interpolateur, le diaskeuaste de ces deux vers avait mal compris les deux vers 11 et 12.

Les scholies (B et T), qui ne parlent pas du diaskeuaste, se taisent pareillement sur l'athétèse d'Aristarque, mais résument au vers 13 les arguments que l'on alléguait contre elle : les scholies (T) ajoutent néanmoins Ζηνοδότος οὐκ οἶδε [τοὺς β' στίχους]· Ἀριστοφάνης [δὲ] ἀθετεῖ. Eustathe, ici encore, légitime les vers athétisés en invoquant les intentions esthétiques du Poète.

*
**

En M 350 et 363, le même vers

καὶ οἱ Τεῦχος ἄρ' ἐσπέσθω τόσσων εὐεϊδώς

est répété après un même vers qui le précède en 349 comme en 362.

ἀλλά περ οἷος ἔτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας.

Le *Venetus A* note ces deux vers 350 et 363 de l'obel; les scholies (A) nous disent pour 350 : ἀθετεῖται· οὐ γὰρ πιθανὸν ὥσπερ ἐξ ἐπιτάγματος παρῆναι τὸν Τεῦκρον· διὰ παντὸς γὰρ ὑπασπιστῆς Αἴαντος φαίνεται· καὶ Ἀριστοφάνης ἡθέτει, et elles nous disent pour 363 : ἀθετεῖται ὁ στίχος καὶ ὑπὸ τοῦ κήρυκος λεγόμενος διὰ τὰ αὐτά. En 350, le vers est dans la bouche de Ménestheus parlant à son héraut; en 363, le vers est répété par le héraut lui-même. Aristophane ou Aristarque l'athétisaient dans le second cas, pour les mêmes raisons que dans le premier. Les scholies (B) ne disent rien de cette double athétèse. Les scholies (T) ne la signalent en 350 que pour donner une raison de la rejeter : ἀθετεῖται· εἶπετο γὰρ πάντως διὰ τὴν σκέπην Αἴαντος, εἰ μὴ χωρὶς ὧν οὐκ ἤκουσε τῶν λεγομένων ὁ Τεῦκρος. Eustathe ne dit rien non plus de cette double athétèse. Conséquence ordinaire : ni les scholies (B et T) ni Eustathe ne parlent non plus au vers 371 d'une *diaskeuè* que nous signalent en trois mots les scholies (A) : εἴρηται ὅτι διεσκεύασται.

Cette scholie (A) est une note complémentaire, qui fut rajoutée après coup dans la marge, entre le texte homérique et les grandes scholies : Dindorf la marque donc d'une astérisque. Comme toutes les notes de ce genre, cette « petite scholie » est à l'état de triple et quintuple compression : elle semble à première lecture incompréhensible. A quel vers se rapporte-t-elle vraiment ? Les grandes scholies nous disent qu'Aristarque athétisait le vers 372 : est-ce une confirmation de cette athétèse et faut-il reporter notre note à ce vers 372 ? Friedländer proposait, au contraire, une belle et complète restitution, que Dindorf semble accepter : εἴρηται ὅτι [ἐκ τούτου τοῦ στίχου] διεσκεύασται [ὁ ἐπάνω δις κείμενος] : le double vers 350 et 363 aurait été fabriqué d'après ce vers 371. En faveur de cette hypothèse, on pourrait alléguer que 371 débute comme 350 et 363 et suit un vers qui se termine à peu près comme 349 et 362 :

ὥς ἄρα φωνήσας ἀπέθῃ Τελαμώνιος Αἴας 370
καὶ οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἧς κασίγνητος καὶ ὅπατρος.

Mais cette restitution de Friedländer est bien belle... Les scholies (T) nous disent au sujet de ce vers 371 : οὐ νόθος οὖν καθ' Ὁμηρον ὁ Τεῦκρος... ἀθετεῖται οὖν τὸ (Θ 284)

καὶ σε, νόθον περ ἐόντα...

Considérons ce vers Θ 284 que le *Venetus A* notait de l'obel. Les scholies (A) nous disent : παρὰ Ζηνοδότῳ οὐδὲ ἦν ἡθέτητο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει ὅτι ἄκαιρος ἡ γενεαλογίη καὶ οὐκ ἔχουσα προτροπὴν, ἀλλὰ τῶναντίον ἐνειδισμὸν καὶ ἀποτροπὴν. Les scholies (T), qui signalent cette athétèse de Θ 284, et les scholies (B), qui l'omettent, la combattent toutes deux : οὐδὲ ἐνειδος ἦν ἡ νοθεία παρὰ τοῖς Παλαιοῖς... κ. τ. λ. Eustathe répète les mêmes arguments. En ces conditions, je doute fort que l'hypothèse de Friedländer en M 371 soit la plus vraisemblable. Notre εἴρηται ὅτι διασκεύασται rajouté en marge des scholies (A), devait corriger l'omission que le scribe avait faite : le texte complet prévenait sans doute le lecteur que ce vers 371 était la preuve que Θ 284 était *interpolé*, *diaskeuasé*, comme on l'avait dit plus haut : εἴρηται ὅτι διασκεύασται [τὸ

καὶ σε, νόθον περ ἔοντα.....]

Devant le vers 371, le *Venetus A* porte l'obel, signe de l'athétèse, alors qu'il ne devrait avoir que la *diplé*, tandis que les scholies (T) font porter l'athétèse sur le vers 372, lequel n'est marqué d'aucun signe par le *Venetus A* : les scholies (A) sont muettes sur cette athétèse de 372 ; il est visible qu'une distraction du scribe lui avait fait négliger les vers intermédiaires de 368 à 374 ; je crois que notre note εἴρηται... ayant réparé l'un de ces oublis, l'obel mis à la hâte devant 371 devait réparer l'autre. Mais si la note est incompréhensible en sa teneur présente, l'obel n'est pas moins fautif devant le vers 371 ; c'est peut-être le mot διασκεύασται qui avait attiré un obel qui aurait dû figurer devant 372. De toutes façons, nous retrouvons ici comme ailleurs l'étroite union de l'athétèse et de la *diaskeué*.

*
* *

En O 414,

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

on lit dans les scholies (A) : [ὁ ἀστερίσκος, cf. *Venetus A*] ὅτι ἐκ τούτου διασκεύασται ὁ τῆς Τειχομαχίας στίχος

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Les scholies (B) ne disent rien de ce vers ; mais les scholies (T) nous donnent un équivalent de διασκεύασται : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι ἐνταῦθα μετα-

πεποιήται ὁ ἐν τῇ Τειχομαχίᾳ στίχος· ἀρέσκει γὰρ Ἀριστάρχῳ μίαν εἶναι πύλην. Eustathe nous donne un autre synonyme : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι παρῳδήσας ἀλλάχου ῥηθὲν τὸ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Le vers de la *Teichomachia*, que l'on allègue ici comme « fabriqué » ou « copié », est M 175. Il faisait partie avec les cinq suivants d'une athétèse : ἀπο τοῦτου [τοῦ στίχου] ἕως τοῦ

πάντες ὅσοι Δαναοῖσιν.

ἀθετοῦνται στίχοι ζ ὅτι παρῳδῇνται ἐκ τοῦ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

ἠθετοῦντο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· παρὰ Ζηνοδότῳ δὲ οὐδὲ ἐγράφοντο, disent les scholies (A), et le *Venetus A* note de l'obel ces six vers 175-180.

Les scholies (B), cette fois, mentionnent longuement l'athétèse : ἀθετεῖ Ἀριστάρχος, πρῶτον μὲν διὰ τὸ πύλας ἄλλας ὀνομάζεσθαι· ἀρέσκει γὰρ αὐτῷ μίαν εἶναι, εἶτα δὲ... κ. τ. λ. Mais elles donnent plus longuement encore les raisons qu'invoquait, dans son traité *Contre les Athétèses*, Pios, un adversaire d'Aristarque, Πίος δὲ ἀπολογούμενος Πρὸς τὰς Ἀθετήσεις Ἀριστάρχου. Les scholies (T) mentionnent l'athétèse et les raisons contraires de Pios, en ajoutant l'argument esthétique ἄλλως τε καὶ ὁμηρικὴν ἐνέργειαν ἔχουσιν οἱ στίχοι.

Eustathe, ici encore, passe sous silence l'athétèse d'Aristarque, mais la combat par sa méthode ordinaire, ἀνάγκην ἔχων ὁ Ποιητὴς καταλέγειν..., ὅρα καὶ τὴν τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν... προαναφωνῶν ἡ καὶ ἄλλως δεξιῶς προκατασκευάζων Ὁμηρος. Il emploie, mais tout autrement que les scholiastes, le mot διασκευή : ὅρα καὶ τὴν ἐν τούτοις τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν· ἀλλάχου μὲν γὰρ ἐπὶ δυσχερείᾳ διασκευῆς τὰς Μούσας ἐπικαλούμενος ἐπιχειρεῖ τι λεγεῖν..., νῦν δ' ἀπαγορεύει δυνηθῆναι εἰπεῖν ἐνδιασκευῶς αὐτὸς τὰ πάντα.

Dans la langue d'Eustathe, pas plus que dans celle des scholiastes, διασκευή et ἐνδιασκευῶς ne signifient la *mise en ordre*, la *refonte* des chants séparés. Mais pour Eustathe, la *diaskueuē* est une figure de style, qui consiste à détailler au maximum une description ou un récit : διασκευή ἡ κατὰ λεπτὸν ἀρήγησις· ἀλλάχου δὲ ὅτι διασκευή σχῆμα λόγου λεπτολογεῖν τὸν τρόπον ὃν γίνεται τι. Eustathe nous dit encore (p. 130, 18) : ἐνταῦθα δ' ἴστέον καὶ ὅτι ἔργον διασκευῆς τὸ ἐν τοῖς πράγμασι τὸν τρόπον λεπτολογεῖν. Il donne pour exemple de διασκευή

les vers de A 432-439, où le Poète nous décrit minutieusement le débarquement des Achéens à Chrysa, alors qu'il ne nous *diaskeuase* pas de même leur départ de Troade et leur retour, τὸν ἀνάπλουν... καὶ τὸν αὖθις κατὰπλουν οὐ diaskeuaseν ὁ Ποιητής. De même en B 42-47, le réveil d'Agamemnon est un σχῆμα καὶ ἐνταῦθα diaskeuastikon ἐν ᾧ ἐκτίθεται ὁ Ποιητής... πολλοῦ δὲ καὶ ἀλλοῦ τοιαῦτα παρὰ τῷ Ποιητῇ εὐρεθήσονται diaskeuai. De même encore l'armement de Pâris, longuement décrit par le Poète en Γ 328-339 : χαίρων ὁ Ποιητής παραγμάτων diaskeuē, ὡς μυριαχοῦ φαίνεται, ἤγουν τῇ κατὰ λεπτὸν ἀρηγγήσει... καὶ οὕτω diaskeuāsas εἰς λεπτὸν τὴν τοῦ Πάριδος ὁπλίσιν.

Les *diaskeuai* d'Eustathe ne sont donc pas celles des scholies : ni les unes ni les autres, néanmoins, n'ont rien à voir avec l'œuvre de Pisistrate et de ses collaborateurs. Les deux synonymes que nous venons de rencontrer à diaskeuastai ne sauraient prêter à ambiguïté : *changer, fabriquer et copier*. μεταποιοῦται et παρωδήσας. Le second est suffisamment clair par lui-même. Quant au premier, nous en avons dans les scholies et dans Eustathe de nombreux exemples qui en établissent la valeur, comme celle de termes analogues μετατίθεναι, μεταγράφειν, μετακείναι, μεταφέρειν, etc. Voici quelques-uns de ces exemples.

En α 424,

δὴ τότε κηκλείοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος,

les scholies nous indiquent une variante : ἐνιοι

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

Elles ajoutent que ce vers était, disait-on, de la fabrique d'Aristophane : μεταποιεθῆναι δέ φασιν ὑπὸ Ἀριστοφάνους τὸν στίχον. Elles ajoutent : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστίθεται. Dindorf demande en note : προστίθεται quid? videtur aliquid excidisse. Rien n'est tombé : les scholies sous-entendent ici, comme à l'ordinaire, ὁ στίχος, car ce vers était, dans l'édition d'Argos, non pas substitué, mais *ajouté* à notre vers 424, et Aristophane n'avait fait qu'introduire dans son texte cette leçon argienne, laquelle n'était qu'une répétition de π 427

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

En δ 158-160, les scholies nous disent : οὐκ ἐρέροντο ἐν τῇ Πίναξ

οἱ τρεῖς στίχοι, et elles ajoutent ἀθετοῦνται δὲ στίχοι γ' [παρὰ Ἀριστάρχῳ] ὡς περιττοὶ καὶ... ἀπρέπεις. Mais Zénodote, au lieu d'athétiser le vers 159 semble en avoir changé le texte : ὅθεν Ζηνόδοτος μεταποιεῖ. Zénodote, en effet, écrivait

..... ἐπιστομίας ἀναφαίνειν,

au lieu de ἐπεσβολίας. Eustathe nous dit : ἐπιστομίας ὁ Ζηνόδοτος γράφει, ὡς φασιν οἱ σχολιασταί.

En Σ 207,

ὡς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστερος...

les scholies (A) nous disent : οἱ περὶ Διονύσιον τὸν θράκκ' φασιν Ἀρίσταρχον πρῶτῃ ταύτῃ χρώμενον τῇ γραφῇ μεταθέσθαι καὶ γράψαι ὡς δ' ὅτε πῦρ ἐπὶ πόντον ἀριπρεπές.....

ἐμφατικῶς τὸ ἐν πολέμῳ πῦρ ἐπιτεθὲν τῷ Ἀχιλλεῖ παρέβηκε τῷ ἐν πολεμουμένη ἀπτομένῳ. Les scholies (B et T) et Eustathe rejettent cette leçon d'Aristarque; les scholies (A) semblent, elles aussi, la condamner.

En T 386 : πρῶτερον δὲ γράφων ὁ Ἀρίσταρχος τῷ δ' εὖτε.... μετέγραψεν ὕστερον τῷ δ' αὖτε, ἐμφατικώτερον νομίσας εἶναι, disent les scholies (A) qui ajoutent en 387 : ἀθετοῦνται στίχοι πάντες ὅτι ἐκ τοῦ Πατρόκλου ἐπλισμοῦ μετὰκεινται. Les scholies (B et T) nous disent seulement pour ces cinq vers οὗτοι καὶ ἐπὶ Πατρόκλου κεῖνται. Ces vers « sur l'armement de Patrocle » sont en II 140 et suivants : en cet endroit les scholies (A) nous disent et les scholies (B et T) répètent à peu près que, si Patrocle ne prend pas la lance d'Achille, c'est par une précaution du Poète : προκατεσκεύακε [ὁ Ποιητής] μόνον αὐτῷ τὸ δόρυ σῶζεσθαι διὰ τὸ ξύλα μὴ ἐργάζεσθαι τὸν Ἥφαιστον. Le sens du mot et la restitution ne sont pas douteux, car les scholies (A) ajoutent : Μεγακλειδὴς ἐν δευτέρῳ Ὀμήρου προοικονομεῖσθαι φησιν Ὀμήρου τὴν Ὀπλοποιίαν... κ. τ. λ. οὐκ ἂν ὁ Ἥφαιστος κατεσκεύασε πηλυνῶς [τὸ δόρυ...].

En N 658-659, au sujet de Pylaiménès qui, tué en E 576-579, suit ici en pleurant le cadavre de son fils, les scholies (A) commentent l'obel indiqué par le Venetus A : ἀθετοῦνται ἀμφότεροι ὅτι πλανηθεὶς τις ἐκ τοῦ (644)

..... ὅς ῥα πατρὶ φίλῳ ἔπετο

ἔταξεν αὐτοὺς ἵνα καὶ ὁ πατήρ τὸν υἱὸν ἐδύρηται. Mais elles ajoutent :

εἰ δὲ μένοιεν οἱ στίχοι οὗτοι, νοητέον ὁμωνυμίαν εἶναι et, développant cette réserve, elles estiment que le Poète a pu mentionner deux Pylaiménès, tous deux chefs des Paphlagoniens, comme il y a deux Ajax et deux Eurybates, ceux-ci hérauts tous deux, l'un d'Ulysse et l'autre d'Agamemnon : ἔστι δὲ λέγειν ὅτι δύο Πυλακιμένει· Παφλαγόνων ἡγεμόνας συνίστησιν ὁ Ποιητής... Néanmoins elles estiment qu'une correction ici est plus vraisemblable : ἐνιοι δὲ μεταγράφευσι :

ἀγνούμεναι· μετὰ δ' [οὔ] σφι πάτηρ κίε

au lieu de μετὰ δέ σφι. Les scholies (A) nous résument l'opinion d'Aristarque, car les scholies (T) nous disent : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης ἀθέτει, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἡ ἀθετεῖν ρησι δεῖν ἢ ὁμωνυμίαν νομίζειν, et elles ajoutent une autre hypothèse qu'Eustathe développe : c'est ici l'âme de Pylaiménès, et non le roi lui-même, qui suit le cadavre de son fils ; elles mentionnent aussi d'autres homonymies dans le poème et la correction de Zénodote : Ζηνόδοτος δὲ οὐ Πυλακιμένην, ἀλλὰ Κυλακιμένην. Silence complet des scholies(B).

En O 166-167, notés par le *Venetus A* de l'obel astérisqué, les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται ἀμφοτέρω καὶ ἀστερίσκοι παράκεινται [τῷ δέσλῳ] ὅτι τοὺς ὕστερον λεγομένους ὑπὸ τῆς Ἰριδος δι' ἐπισείκειν ἐνθάδε τις μετενῆνορχεν, et devant les vers 182-183 qui sont les mêmes que 166-167, le *Venetus A* porte l'astérisque et les scholies (A) nous disent : οἱ ἀστερίσκοι ὅτι ἐντεῦθεν μετὰκείνται ἄνω οὐκ ὑγιῶς. Silence des scholies (B). Les scholies (T), muettes en 182-183, nous donnent en 166-167 un texte si bien comprimé qu'il dit le contraire de (A) : τινὲς ἀστερίσκους αὐτοῖς παρατίθεισιν (il faut lire : ἀστερίσκους καὶ τοὺς δέσλους), ὥς μεταχθεῖσιν ἀπὸ τῶν Ἰριδος λόγων (il faut lire : METENEXΘΕΙΣΙ). Silence d'Eustathe.

En I 464 : Διονίσσιος ὁ Θορᾶς... ρησι γεγραμμένου ἀντιδῶντες μεταθεῖναι τὸν Ἀρίσταρχον ἀμφὶς ἐόντες, disent les scholies (A et T).

Des deux vers 219 et 220 de A, Zénodote ne faisait qu'un : [ἡ διπλή] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὥς εἰπὼν πάλιν ὥς μέγαξιφος οὐδ' ἀπίθησε,

καὶ τοὺς δύο ἔνα ἐποίησεν. Cf. B 681 et I 404. De même en I' 114, Ζηνόδοτος ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ et I' 273.

En I 416, noté de l'obel par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται ὅτι νομίσας τις κρέμασθαι τὸν λόγον προσέθηκεν αὐτόν, et une petite scholie ajoute [καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηθέτατο]

οὐδὲ παρὰ Ζηνοδότῃ ἐφέρετο. Silence des scholies (B) alors que les scholies (T) reproduisent seulement la petite scholie (A). Même silence d'Eustathe.

En B 668, noté de la *diplé* par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : σεσημείωται πρὸς τὸ ἐξῆς ἀθετούμενον· οὐ γὰρ νοήσας τις ὅτι τὸ σημανόμενον τοιοῦτόν ἐστι..., ἐξήτησεν ὑπὸ τίνος ἐπιλήθησαν· διὸ προσέθηκε τὸν

ἐκ Διὸς ὅστε θεοίσι...

Ce vers B 669 est noté de l'obel par le *Venetus A*; les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται· ἡ δὲ αἰτία προείρηται. Pour défendre ce vers, les scholies (B), qui ne mentionnent pas l'athétèse, disent : τοῦτο πρὸς τὴν κοινὴν ὑπόνοιαν καὶ δόξαν... κ. τ. λ. Eustathe est du même avis et loue le Poète, ὁ μὲν Ποιητὴς ἀνθρωπίνως καὶ ἀσφαλῶς λέγει.

Que l'on examine ces divers synonymes de la *διασκευή* des scholiastes et que l'on cherche si dans aucun de ces cas, il a jamais été question de Pisistrate ou d'une « mise en ordre ».

*
* *

Le *Venetus A* note d'un obel les quatre vers 97-100 de II. Les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες διότι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπὸ τίνος τῶν νομιζόντων ἑρᾶν τὸν Ἀχιλλεῦα τοῦ Πατρόκλου. Les scholies (B) ne parlent ni d'athétèse ni de *diaskeuê*. Les scholies (T) sont plus développées et plus claires : elles athétisent ces quatre vers, παντελῶς ἐκβλητέον τοὺς δ' στίχους, et donnent trois raisons, puis concluent καλῶς οὖν φησὶν Ἀρίσταρχος Ζηνοδότον ὑποπτευέμεναι ὡς εἶεν παρεντεθέντες οἱ στίχοι ὑπὸ τῶν ἀρσενικοῦς ἔρωντας λεγόντων εἶναι· παρ' Ὀμήρῳ. Notons encore cette synonymie παρεντεθέντες = κατὰ διασκευὴν γεγράφθαι, que confirme le texte d'Eustathe, τινὲς μέντοι τῶν Παλαιῶν ἐκβάλλουσι τοὺς στίχους, car il nous montre que l'athétèse, synonyme de ἐκβολή, *expulsion*, est le contraire de la *diaskeuê* παρεμβολή, *insertion*, *intercalation*.

*
* *

La scholie (A) de II 666 est plus concluante encore. Ici encore, dit-elle, c'est Zénodote qui a *diaskenasé* un vers : [ἡ διπλῇ περισστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνοδότος καὶ ἐνταῦθα διεσκεύασκε γράφων

καὶ τότε ἄρ' ἐξ Ἰδῆς προσέφη Ζεὺς ὃν φίλον υἱόν.

Le texte véritable portait :

καὶ τότε Ἀπόλλωνα προσέφη νηφεληγερέτα Ζεὺς.

Or Zeus est au sommet de l'Ida, et fort loin d'Apollon, lequel est dans la plaine. Zénodote veut faire disparaître cette contradiction apparente, ἵν' ἐκ τῆς Ἰδῆς προσφώνῃ [Ζεὺς] τὸν ἐν τῷ πεδίῳ Ἀπόλλωνα, — entreprise ridicule, ajoutent les scholies, γελοῖον δὲ τὸ κραυγάζειν ἀπὸ τῆς Ἰδῆς τὸν Δία.

Ici donc, sans conteste possible, le diaskeuaste est Zénodote. Et sa *diaskené* a consisté en une altération du texte, un changement interpolé. Et Zénodote n'a fait que répéter *ici encore*, καὶ ἐνταῦθα, une opération qui lui est familière, mais que les scholies désignent ailleurs d'un autre nom.

Un premier équivalent, μεταγράψαι, nous est fourni par la scholie (A) 219-220 de A : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὧς εἰπὼν πάλιν ὧς μέγα ξίφος οὐδ' ἀπύθησε

καὶ τοὺς δύο ἕνα ἐποίησεν. De même, en B 681 : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μετέγραψεν οὕτως.

οἱ δ' Ἄργος τ' εἶχον τὸ Ήλασγικόν, οὐθαρ ἀρούρης.

De même encore Z 112, Θ 501, I 88, et T 404 : [ἡ διπλῇ, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος οὕτως ἐνδέδεσται. T 405 [ἡ διπλῇ περιστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει

νηοῦ Ἀπόλλωνος...

La scholie de T 404 disait déjà : τὸν γὰρ ἐξῆς μετέγραψε

νηοῦ Ἀπόλλωνος...

Un autre équivalent de διασκεύασεν est μεταποίησεν ouποίησεν. On lit en Y 273 : [ἡ διπλῇ περιστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος μεταποίησεν οὕτως

δεύτερον αὐτ' Ἀχιλλεὺς μελὴν ἰθυπτίωνα...

κ.τ.λ. En X 378 : [ἡ διπλῇ περιστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος ἀντὶ τούτου πεποίηκεν

Ἀτρεΐδῃ τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν.

Ici encore comme ailleurs, καὶ ἐνταῦθα, Zénodote a « fabriqué » à sa façon la formule initiale d'un discours. Cf. A 73 : [ἡ διπλῇ περιστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει.

ὅς μιν ἀμειβόμενος ἔπεια πτερόεντα προσήύδα.

Cf. M. 230 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράσει

τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος "Εκτωρ.

En ce dernier vers, il est vraisemblable que Zénodote (c'était l'une de ses manies) a voulu supprimer l'hiatus digammique du texte vrai :

τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος "Εκτωρ.

Autre équivalent encore : μεταποιεῖ. En Υ' 114, Zénodote a introduit un même changement dans la formule initiale du discours, ἐν ἀρχῇ λόγου : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος... ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ

ἧ δ' ἄμυδις καλέσασα θεοὺς ῥεῖα ζώνοντας.

ἡγήνησε δὲ ὡς ὁ Πρωιτῆς οὐ χρῆται τῷ ᾧ ῥήματι ἐν ἀρχῇ λόγου.

*
* *

En Σ 356, les scholies (A et T) ne nous disent presque rien ; ce sont les scholies (B) qui nous parlent d'une athétèse et d'une *diaskeuê*, et — chose rare — pour admettre l'une et l'autre : Ζηνοδώρῳ τῷ συγγράξαντι Περὶ τῆς Ὀμήρου Συναηθείας τὰ δεκά βιβλία συγγέγραπται καὶ περὶ τούτου τοῦ τόπου· ἐν ᾧ Συγγράμματι πειρᾶται ἀποδεικνύει διεσκευασμένον τοῦτον τὸν τόπον ἐπὶ τῶν ἐγ'... Et cette scholie (B) (l'une des plus longues, des plus complètes et des plus claires que nous ayons) énumère la douzaine de raisons, par lesquelles Zénodore légitimait son athétèse. Elle conclut : ταῦτα ὡς ἐν κεφαλαίαις ὑπὸ Ζηνοδώρου συγγέγραπται· ἀχαιρουμένων δὲ τῶν ἐγ' στίχων τὸ λοιπὸν ἀρμονίαν ἔχει.

Eustathe, sans mentionner l'opinion de Zénodore, la combat par ses moyens ordinaires, en invoquant les intentions du Poète. Nombre d'éditeurs modernes ont admis l'athétèse de cette *diaskeuê* : les treize vers 356-368 sont inutiles, en effet ; ils se détachent sans peine du contexte auquel ne les lie que la formule souvent employée en pareil cas par les interpolateurs :

ὥς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

*
* *

En T 327, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) disent : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης προηθείται τὸν στίχον, ὥς φησι Κικελίστρατος. Après les raisons invoquées par l'un ou l'autre des deux critiques, la scholie ajoute cette dernière marque d'interpolation, τεκμήριον δὲ τῆς διασκευῆς τὸ καὶ ἑτέρως φέρεσθαι τὸν στίχον.

εἴ που ἔτι ζῶσι γε Πυρρῆς ἐρὸς ὃν κατέλειπον.

Les scholies (B et T) passent sous silence *diaskeuè* et athétèse. Eustathe, au contraire, se rallie pour une fois à la condamnation portée par les *Vieux* : τὸ δὲ

εἴ που ἔτι ζῶει Νεοπτόλεμος...

ἀσφαλῶς προσκεῖται, ὥς εἰ γε μὴ ζῆ, οὐδ' ἂν ἐν Σκύρῳ πρέποιτο. Faut-il expliquer ce προσκεῖται pour mieux commenter notre διασκευή? Eustathe nous dit ailleurs (I 148,54) : προσκεῖσθαι λέγονται ὅσα ἀγγεῖα ἢ σκεύη τινὲς διὰ τὸ μὴ σύμφορα ἀλλὰ πρόσθετα εἶναι. Le sens de ce mot n'est donc pas douteux dans sa bouche : il s'agit bien d'un vers étranger, « rajouté » de seconde main.

*
* *

En T 400, le *Venetus A* porte la *diple* et les scholies (A) nous disent : σημειοῦνται τινες ὅτι ἐντεῦθεν ἡ διασκευή τοῦ τελερίππου παροίηται.

Ξάνθε τε καὶ σὺ, Πόδαργε, καὶ Αἴθων Λάρπé τε διῖε

Cette *diaskenê* du *quadriga* est l'interpolation en Θ du vers 185 cité par notre scholie ; le *Venetus A* le note de l'obel et les scholies (A) nous en disent : ἀθετείται ὅτι οὐδαμῶς Ὀμηρὸς τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει· μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα δούκα καὶ ἡ προσωνυμία εὐήθη. Si les scholies (B et T), qui ne nous parlent pas de *diaskenê* en T 400, ont exposé plus longuement que les scholies (A) les raisons de l'athétèse en Θ 185, c'est pour les combattre plus longuement encore et conclure que rien n'empêchait Hector d'avoir ses quatre chevaux : τρισὶ δὲ ἵπποις ἐχρῶντο οἱ ἥρωες... ὁ δὲ Ἑκτωρ ἐτόλμησε προσθεῖναι τὸν τέταρτον. Eustathe en use de même.

*
* *

Le *Venetus* A note de l'obel les quatre vers 269-272 de Y. Les

scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι δ' ὅτι διεσκευασμένοι εἰσιν ὑπὸ τινος τῶν βουλομένων πρόβλημα ποιεῖν· μάχεται δὲ σαφῶς τοῖς γνησίοις· ἄτρωτα γὰρ τὰ ἡφαιστότευκτα συνίσταται· ἵνα δὲ μὴ δοκῇ λύσεως ἡπορηθέναι καὶ διὰ τοῦτο ἡθετηθέναι, φησὶν ὅτι... κ. τ. λ.

Si l'auteur de cette *diaskueuê* ne nous est pas nommé, du moins voyons-nous à quelle époque et dans quelles intentions il opéra. Ce n'était pas un « ordonnateur du texte » ; ce fut un « chercheur de problèmes » homériques, l'un de ces solutionneurs de difficultés, comme en produisait, non pas l'Athènes de Pisistrate, mais celle de Socrate et des sophistes. Le *Commentaire* primitif, dont nos scholies ne sont que mauvais résumés, était peut-être (?) plus explicite là-dessus. Car les scholies (T) ajoutent : οὗτοι[οἱ β' στίχοι ἀθετοῦνται] καὶ προηθέτουτο παρ' ἐνίοις τῶν ΣΟΦΙΣΤΩΝ (faut-il corriger en ΠΑΛΑΙΩΝ), ἐν ἐνίοις δὲ [τῶν ἀντιγράφων] οὐδὲ ἐφέροντο. Les scholies (B) passent sous silence cette athétèse, mais consacrent trois et quatre pages denses et pleines au πρόβλημα et à la λύσις de l'ἀπορία qui avait créé cette interpolation : ἀπορία· πῶς, φασὶν, ἄτρωτον... κ. τ. λ. ; ῥητέον οὖν... κ. τ. λ. ἀπολύμενοι οὖν τὴν ἀπορίαν οἱ πλείστοι... κ. τ. λ.

C'est tout pareillement qu'en Φ 130-135, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) nous disent : Ἀρίσταρχος διὰ τῶν Ὑπομνημάτων Ἀριστοφάνη φησὶ στίχους ἑξ ἡθετηθέναι ὡς παρεμβληθέντας ὑπὸ τῶν ἀπορούντων... μήποτε μέντοι καὶ ὁ Ἀρίσταρχος συγκατέθετο τῇ ἀθετήσει, μὴδὲν ἀντειπὼν τῷ Ἀριστοφάνει. Dans les scholies (T), le même texte nous montre la synonymie entre διασκευή et παρεμβολή.

Dans les deux cas, même silence des scholies (B) et d'Eustathe.

*
* *

Le *Venetus A* note de l'obel les trois vers 130-132 de Ω et les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι γ' ὅτι ἀπρεπὲς μητέρα υἱῷ λέγειν

... ἀγαθὸν δὲ γυναικί[περ ἐν φιλότῃ]
μίσησθ'...

καὶ τὸ λέγειν ὁ θάνατός σου ἐγγύς ἐστιν ἄκαιρον· διεσκεύακε δὲ τις αὐτοὺς οἰηθεὶς ἀποκρέμασθαι οὐδὲ τι σίτου· πλήρες δὲ ἐστὶ σὴν ἕδραι κραδίην οὐδὲ τὸ τυχόν σίτου μεμνημένος. [Aristarque] pensait donc qu'un interpolateur avait ajouté ces trois vers à la phrase de Thétis (128-129)

τέκνον ἐμόν, τέος μέχρις, ὀδυρόμενος καὶ ἀχέουσιν
σὴν ἔδωκε κραδίην μεμνημένος οὐτέ τι σίτου
οὔτ' εὐνῆς...

Le vers 130 de υ avait pu servir de modèle

μαῖα φίλη, πῶς ξείνον ἐπιμήσασθ' ἐνὶ οἴκῳ
εὐνῇ καὶ σίτῳ...

et εὐνῆς avait entraîné, derrière lui, comme d'habitude φιλότῃτι μίσγεσθαι. L'athétèse d'Aristarque semble donc justifiée, pourvu qu'on rétablisse en 129 οὐδέ τι σίτου, et les scholies (T), qui pourtant ne mentionnent pas l'athétèse, notent que ces mots feraient allusion au vers 304 de T : διὰ τὸ

λίσσόμενος δεῖπνῆσαι· ὁ δ' ἤρνεϊτο στεναχίζων.

où il n'est nullement question de coucher, de femme ni d'amour ; Achille répond à ses compagnons qui veulent le faire manger (v. 306-307) :

μή με πρὶν σίτοις κέλεύετε μηδὲ ποτῆτος
ἄσασθαι φίλον ἦτορ, ἐπεὶ μ' ἄλγος κίνδυν' ἰκάνει...

Eustathe nous signale en Ω 130-132 l'athétèse des *Vieux* : ἄθετοῦσι τοὺς στίχους τούτους οἱ Παλαιοί, διὰ τὴν ἄλγος καὶ μάστιγα διὰ τὴν εὐνὴν, ὅ ἐστι μίξιν· τοῖς γὰρ πολεμοῦσιν οὐ τοιούτων ἀλλ' εὐτονίας χρεῖα, φασι, καὶ πνεύματος...

*
* *

Le vers 109 de Ω

κλέψαι δ' ὀτρύνουσιν ἐύσκοπον Ἀργεῖφρόντην

figurait ainsi dans les éditions de Chios et de Marseille : Aristarque proposait ὀτρύνεσκον. Le *Venetus A* le note de la *diplé* simple, ainsi que les deux vers 108 et 110. Les scholies (A) disent : [ἡ διπλή] ὅτι ἐντεῦθεν γέγονεν ἡ προδιασκευή

ἀλλ' ἦτοι κλέψαι μὲν ἔατομεν...

C'est le vers 71 de Ω. Les trois vers 71-73 de Ω sont notés de l'obel dans le *Venetus A*. Les scholies (A) nous en disent : ἄθετοῦνται στίχοι γ' ὅτι ψευδὲς περιέχουσιν... Les scholies (B), qui ne men-

tionnent pas cette athétèse, tout en nous disant ψευδὲς τοῦτο, ne parlent pas non plus de διασκευή au vers 109. Les scholies (T), qui ne mentionnent pas l'athétèse de 71-73, nous disent pourtant en 109 : ἐντεῦθεν δὲ τὰ ἄνω διασκευάσται περὶ κλοπῆς. Je crois donc que dans les scholies (A), au lieu de ΗΠΡΟΔΙΑΣΚΕΥΗ, il faut lire ou comprendre ΗΑΝΩΔΙΑΣΚΕΥΗ, à moins que, nous souvenant d'une petite scholie que nous avons commentée : εἴρηται ὅτι διεσκευάσται, nous ne rétablissions ici ἡ προ[ειρημένη] διασκευή.

*
**

En λ 584,

στεῦτο δὲ διψάων πιεῖν δ' οὐκ εἶχεν ἐλῆσθαι,

Aristarque, nous disent les scholies de Pindare (*Ol.* I, 91), voyait une interpolation, — κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον νόθα εἰς τὰ ἔπη ταῦτα —, et il notait, nous disent les scholies odysseïennes (V), le mauvais emploi par le *diaskeuaste* de στεῦτο au lieu de ἴστατο : [στεῦτο] ἴστατο, νῦν ἐπὶ τῶν ποδῶν· κέχρηται δὲ τῇ λέξει ὁ διασκευαστής παρὰ τὴν τοῦ Ποιητοῦ συνήθειαν. Je croirais volontiers que cette scholie est de même source que celle de Σ 356 que nous venons de commenter [Ζηρόδωρος ἐν τῷ] Συγγράμματι [Περὶ τῆς Ὀμήρου Συνηθείας] πειράται ἀποδεικνύναι διασκευασμένον τὸν τόπον ἐπὶ 1γ'. Les mêmes scholies odysseïennes (V) nous disent qu'[Aristarque] athétisait les soixante vers 568-627 de λ (donc, parmi eux, notre vers 584) : νοθεύεται [ἕως τοῦ

ἐνθ' ἣ τοι Μίνωα ἴδον, Διὸς ἀγλαὸν υἱὸν]

μέχρι τοῦ

ὥς εἰπὼν ὁ μὲν αὔθις ἔδω...

Eustathe, qui ne mentionne pas l'athétèse des soixante vers 568-627, nous dit en 583 : τὸ δὲ στεῦτο ἀντὶ τοῦ ἴστατο, χρησαμένου φασὶν οἱ Παλαιοὶ τοῦ διασκευαστοῦ τῇ λέξει παρὰ τὴν συνήθειαν τοῦ Ποιητοῦ· ἐν Ἰλιάδι γάρ

στεῦται γάρ τι ἔπος ἐρεῖν κορυθαίολος Ἑκτωρ,

ἀντὶ τοῦ ὑπισχνεῖται, διαθεβαίουται ἢ φαίνεται. Mais aussitôt il combat cette critique des *Vieux* : ἔστι δὲ ὁμῶς καὶ τοῦτου θεραπεία ἐκ τοῦ Ποιητοῦ, παρ' ᾧ ἐν Ἰλιάδι κεῖται τὸ στέωμεν ἀντὶ τοῦ σταθμῶμεν, ὅθεν ὡς εἰκὸς στέετο καὶ πλεονασμῷ στεύετο καὶ συγκοπῇ στεῦτο.

Eustathe cite le vers de Γ 83, dont les scholies (A) nous disent :

[ἡ διπλῇ] ὅτι τὸ στεῦται ἀντὶ τοῦ κατὰ διάνοιαν ὀρίζεται. Eustathe ajoute : τὸ στεῦται δηλοῖ μὲν ὑπισχνεῖται, ὡς πολλαχρὸς φαίνεται, γίνεται δέ... γ. τ. λ. Mais Eustathe, ici encore, n'admettait pas que cette observation des *Vieux* fût valable pour tout le texte homérique. Il nous dit à propos de B 597 : τὸ δὲ στεῦτο ἐν μὲν τοῖς ἐξῆς ἐπὶ ὑποσχέσεως καίται ἐν τῷ

στεῦται γὰρ τοι ἔπος ἐρέειν... Ἐκτωρ

ἀντὶ γὰρ τοῦ ὑπισχνεῖσθαι δοκεῖ καίσθαι· ἐνταῦθα δὲ ἀπλῶς δηλοῖ τὸ ὑφίστατο ἢ ἐνίστατο. Au sujet de ce vers 597 de B, les scholies (A) nous disent : [ἡ διπλῇ] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὀρίζετο, οὐκ ἐπὶ τῶν πᾶσιν στάσεως ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν Νekuίαν ἡθετημένοις

στεῦτο δὲ διψάων...

De même, elles nous disent en Σ 191 : ἡ διπλῇ δὲ ὅτι [τὸ στεῦτο] κατὰ ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ (= ΔΙΑΝΟΙΑΝ) ἀντὶ τοῦ διορίζετο· ἀναφέρεται δὲ πρὸς τὸ

στεῦτο δὲ διψάων...

ἐν τῇ Ὀδυσσεΐχ : silence d'Eustathe en cet endroit. De même en Φ 455, on lit dans les scholies : [ἡ διπλῇ] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὀρίζετο, διεβεβαιούτο πρὸς τὰ ἐν τῇ Νekuίχ ἡθετούμενα : même silence d'Eustathe. Cf. de même E 832 et surtout I 241 : στεῦται· διορίζεται... ἡ δὲ ἐπαναφορὰ τῆς σημειώσεως πρὸς τὸ ἐν Ὀδυσσεΐχ

στεῦτο δὲ διψάων...

Je crois donc que la lecture, ou la correction ΔΙΑΝΟΙΑΝ au lieu de ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ dans la scholie Σ 191 est certaine.

*
* *

Au vers 31 de γ

ἴσκεν ἕκαστος ἀνὴρ, ἐπεὶ ἡ γὰρ οὐκ ἐθέλοντα.

les scholies (V) nous disent : οὐδέποτε Ὅμηρος ἐπὶ τοῦ ἔλεγε τὸ ἴσκει, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ὠμοῖου· ἡπάτηται οὖν ὁ διασχεύαστής ἐκ τοῦ (τ 203)

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὄμοια.

Pourtant, ajoutent d'autres scholies ici comme en τ 203, ἄλλοι μὲν τὸ ἔλεγεν σημαίνειν βούλονται, ἄλλοι δὲ τὸ ἤμσκει. Eustathe mentionne l'athétèse des *Vieux* en γ 31-34; il en résume les motifs : ἰστέον δὲ

ἔτι νοθεύεται ὑπὸ τῶν Παλαιοῶν τὸ χωρίον τοῦτο. Mais il reste du parti contraire : ἴσκεν ἑκάστος ἀνὴρ, toutέστιν, ὥς καὶ προσῆβηθη ἀλλαχοῦ, ἔλεγεν ἢ ὑπενόει, ἥϊσκεν, ἐπειδὴ φάσαν οὐκ ἐθέλοντα ἄνδρα κατακτείνειν. Le même Eustathe, au sujet de τ 203, nous dit (1861, 50) : σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι ἐν τῷ

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων...

τὸ δὲ ἴσκεν οἱ μὲν γλωσσογράφοι ἀντὶ τοῦ ἔλεγεν ἐνδέχονται, οἱ δὲ ἀκριβέστεροι ἀντὶ τοῦ ἥϊσκεν.

*
* *

De cette revue de tous les textes où les scholies homériques nous parlent de *diaskeuê*, de *diaskenaser* et de *diaskeuastes*, quelques conclusions me paraissent ressortir avec une incontestable évidence :

1° Dans la langue des scholies homériques, *diaskeuê* et *athêtêse* vont toujours en couple : une *diaskeuê* est toujours matière à *athêtêse*, c'est-à-dire un corps étranger que l'on peut extraire du texte authentique sans nuire en quoi que ce soit à la suite logique du passage ni à la construction esthétique ou rationnelle de l'ensemble. La *diaskeuê* n'est jamais une refonte nécessaire, ni même une utile mise en ordre du poème ou des poèmes primitifs par un artisan ou un artiste d'une époque plus récente. Dans la langue des acteurs et auteurs des comédies antiques, dans la langue aussi des commentateurs et scholiastes de comédies, il est possible, il est même certain que *diaskeuê* signifie *retouche*, *refonte* de la pièce soit par la main, soit de l'auteur lui-même, soit d'un successeur, à l'occasion d'une reprise. Mais alors même qu'il s'agit de comédies ou de tragédies, les Alexandrins ont employé aussi *diaskeuê* pour le même usage que dans leur critique homérique. Cf. là-dessus W. G. Rutherford, *History of Annot.*, p. 64, et la scholie d'Aristophane, *Grenouilles* 1440 : παῦτα δὲ ἡθετημένα μετρίως ἂν τις νομίσειεν ἐνδιασκευῆσθαι.

2° Jamais *diaskeuê* ni *diaskenaste* ne sont unis aux noms de Pisisstrate, de ses fils ou de ses fameux collaborateurs dont nous aurons à nous occuper quelque autre jour.

3° Jamais les scholies ne nous parlent d'un corps ni d'un temps de *diaskenastes*. Les critiques et commentateurs de l'antiquité n'ont pas su, — n'ayant pas lu Fr. Aug. Wolf, — qu'une société de *politores*, d'*exactores* avait succédé aux compagnies de *rhapsodes*,

comme celles-ci avaient succédé aux confréries d'*aèdes*. Tout au contraire, ils ont cru que, durant toute son histoire, le texte homérique avait pu être, avait été dénaturé par les *diaskeuès* d'éditeurs ignorants ou trop audacieux : Zénodote lui-même, à les entendre, aurait *diaskeuasé* à ses heures.

Bref, il faut revenir aux sages définitions de K. Lehrs et de Pieron que je citais en tête de cette étude.

Cicéron nous dit dans le *de Oratore*, III, 34, 137 : *Quis doctior eisdem temporibus aut cujus eloquentia litteris instructor fuisse traditur quam Pisistrati qui primus Homeri libros confusos antea sic disposuisset dicitur ut nunc habemus ?* Je crois que ce *disposuisset* de Cicéron n'a pas été sans influence sur la création wolffienne de la *διασκευή*. Mais ce n'est pas ce mot grec de *διασκευή* qu'emploient les Grecs qui nous ont parlé de Pisistrate, de son œuvre homérique et de ses collaborateurs. Mais quel a été le rôle véritable de Pisistrate en cette affaire ?... et son œuvre homérique ?... et son équipe de collaborateurs ou d'ouvriers ? Sur chacune de ces questions, les Wolffiens du xix^e siècle avaient une opinion tranchante et des réponses, parfois contradictoires, mais toujours précises. Est-on bien sûr que, sur chacune, ils n'aient pas été victimes de leur docilité coutumière aux affirmations du Maître et que la simple revue des textes anciens ne ruinerait pas encore tout un autre pan des *Prolégomènes* ?...

Pour en finir avec la diaskeué, resterait peut-être à chercher quelle parenté historique et étymologique peut unir ce mot grec *διασκευή* à son équivalent latin *inter-polatio*. A première rencontre, ces deux mots présentent comme une ressemblance de *facies* : cf. *διάνοια* et *inter-pretatio*. Mais l'histoire et l'origine du mot *inter-polatio* nous échappent entièrement. Nous savons seulement qu'il fut emprunté par les grammairiens à la langue des foulons, sans que nous puissions même voir à quelle opération de ce métier il se rapportait.

VICTOR BÉRARD.

PETIT SUPPLÉMENT
AUX
ARCHIVES DE ZÉNON

La provenance des documents sur papyrus, dont on lira plus loin le texte, ne m'a pas été donnée avec précision par le marchand qui me les a vendus, dans l'hiver de 1914; mais on ne peut guère douter qu'ils soient détachés de « l'énorme blocco di papiri » trouvé par les fouilleurs clandestins dans les ruines de Philadelphie, du nome Arsinoïte. On sait comment la plus grande partie de cette trouvaille, grâce au regretté Guido Gentili, fut acquise en 1915 par la *Società italiana*, tandis qu'un autre lot, par les soins de C. C. Edgar, allait enrichir le musée du Caire. Ce sont les déjà fameuses *Archives de Zénon*. On voit que, bien avant que la découverte ait été connue des archéologues, des fragments avaient pris le chemin du Caire et même des collections européennes; G. Vitelli¹ remarque que *P. Hambourg 27*² est une pièce de ces Archives; U. Wilcken signale aussi comme leur appartenant le *P. Fribourg 7*³ et le papyrus de Berlin P 13999, inédit, mais utilisé déjà par W. Schubart⁴ et par Schönbauer⁵; d'autres, plus nombreux, sont au Musée Britannique, et, en 1920, plusieurs ont été achetés pour l'Angleterre et pour l'Amérique.

1. Voir *Publicazione della Società italiana...*, *Papiri Greci e Latini* (P. S. I.), t. IV, p. 54, n. 1.

2. P. M. Meyer, *Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek*, I, p. 115 et suivantes.

3. Wolf. Aly u. Matthias Gelzer, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrusammlung*, dans *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, 1914. On trouvera une étude de Jean Lesquier sur ce texte dans le volume de *Mélanges* publié par l'*Association pour l'encouragement des Études grecques*, à l'occasion de son Cinquantenaire.

4. *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1913, p. 619.

5. *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, 39, p. 241. Voir U. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, VI, p. 384.

Le très modeste lot qui nous est échu se compose de cinq ou six pièces. Nous en publions quatre. La cinquième est un fragment mutilé et insignifiant. La sixième serait un bail de *παράδοσις*, malheureusement incomplet, de la 28^e année de Philométor; cette date tardive me fait penser que ce bail n'appartient pas au même groupe, et, pour ne pas dépasser les limites qui me sont imposées ici, je me propose de l'éditer à part ¹. Est-il besoin d'insister sur les circonstances qui m'ont empêché de faire connaître ces documents plus tôt?

1. — Lettre d'Euclès à Apollonios.

H. O. 215. — L. O. 115. — Lille, inv. 282. — An 4 (d'Évergète?).

Cette lettre est au *recto* d'un feuillet de papyrus; l'écriture est dirigée en travers des fibres. Au bas de la page, la lettre n'était pas achevée; le feuillet a été retourné de bas en haut, et une ligne a été ajoutée au *verso*, derrière la dernière ligne du *recto*. Puis le feuillet a été de nouveau retourné de haut en bas pour reprendre sa position primitive. On l'a alors plié, en commençant par le bas — au moins sept fois, peut-être huit —. Les indications du *verso* (adresse, note indiquant le nom de l'expéditeur) sont entre l'avant-dernier pli et le précédent; la couleur plus sombre du papyrus en cet endroit montre que cette partie a été plus longtemps exposée à l'extérieur; à gauche, au-dessus du nom de l'expéditeur (*Εὐκλέους*), une tache brune révèle peut-être la place d'un cachet. A cinq centimètres du bord inférieur se trouve un *κόλλημα*, dont il n'a pas été tenu compte dans la disposition de l'écriture. Il est probable que le feuillet a été découpé dans un rouleau de papyrus, soit avant que la lettre fût rédigée, soit la lettre une fois écrite ².

Elle est datée du 10 Phamenoth de l'an 4; mais le roi régnant n'est pas nommé. L'écriture a tous les caractères des cursives anciennes et le document remonte certainement au III^e siècle avant J.-C. Les lettres présentent le tracé caractéristique de cette époque. A noter particulièrement l'*alpha*, tantôt à deux branches, sans trait médian ni panse, tantôt en forme d'angle aigu, le sommet à gauche ; le *bêta*, avec une seule panse flasque ouverte par le bas; l'*hêta*

1. Dans la *Revue Egyptologique*.

2. C. C. Edgar, *Annales du Service des Antiquités* (A. S. A.), t. XIX, p. 13.

[illegible]

LETTRE D'EUCLÈS A APOLLONIOS

cursif de la forme ∞ , le *théta* et l'*o micron* tout petits, le *mu* large, tantôt en trois traits, le trait transversal très peu infléchi vers le bas, tantôt en un seul trait incurvé en arceau; le *nu* avec sa seconde haste presque horizontale et la troisième dépassant tout entière vers le haut l'alignement des autres lettres π , ou même dans sa forme très cursive et réduit à un trait oblique et légèrement fluctueux dirigé vers le haut (ζ); le *pi* très large, souvent représenté par un simple arceau comme le *mu*. L'*o méga* de forme presque archaïque (ω). Le type ancien du *xi* (Ξ) se rencontre à côté du type plus récent ξ ; l'*u psilon* en V, à côté de l'*u psilon* en Y; le *tau* rappelle souvent notre T, mais très souvent le trait vertical s'attache à l'extrémité droite du trait horizontal (τ), et on trouve la forme tout à fait cursive (τ). Mais dans l'ensemble l'écriture, où se mêlent des formes très cursives et d'autres lettres plus posément dessinées, n'est pas aussi largement tracée que les belles cursives du temps de Philadelphie, ni aussi épaisse et pressée que dans les cursives rapides du même temps. Je ne pense pas qu'on puisse la faire remonter plus haut qu'Évergète; et j'avoue que je ne saurais décider, pour des raisons purement paléographiques, si elle est de l'an 4 de ce prince, ou de l'an 4 de Philopator¹. Mais comme on le verra, les noms propres qui figurent dans le document nous ramènent plutôt au temps d'Évergète.

Euclès, l'auteur de la lettre, est pour nous un personnage obscur; le style de l'écriture écarte toute identification avec Euclès de Rhodes qui négocia le mariage de Cléopâtre, fille d'Antiochus III, avec Ptolémée Épiphane². Mais il y a bien quelque chance pour que ce soit le même Euclès qui a écrit, l'an 38 de Philadelphie, la lettre conservée à Florence et publiée dans *P. S. I.* 537 (adressée à un certain Agathoclès), cf. aussi 597; 622. D'autre part, un Εὐκλῆς Εὐστάτης est prêtre du culte dynastique à Alexandrie la 12^e année d'Évergète, comme en font foi plusieurs Papyrus Petrie³. C'est une hypothèse toute naturelle de considérer notre Euclès, celui de Florence, celui des papyrus Petrie, comme un seul et même personnage.

1. Les éditeurs de Florence et du Caire pourront sans doute porter un jugement plus précis.

2. Hieronym. in *Dan.*, XI, 17; cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 384.

3. *P. Petrie*, III, 10, 25; 11, 11, 38; 12, 2; 13, 22; 14, 13; 16, 19; I, 17 (2), 2, cf. III, 15.

Il nous paraît tout à fait difficile de dire quelles étaient les fonctions de notre Euclès. A sa manière de dater sa lettre, uniquement par le calendrier égyptien, on peut soupçonner qu'il n'écrivait pas d'Alexandrie. Il a pu exercer une charge dans la *χώρα* — charge vraisemblablement importante, peut-être celle d'hypodiocète — en l'an 4, puis avoir revêtu en l'an 12 une fonction qui l'a rapproché de la Cour.

Quant à Apollonios, son correspondant, il ne me semble pas possible de reconnaître en lui le fameux diocète. Les ordres qu'il reçoit d'Euclès, les missions d'administration plutôt courante dont on le charge, ne s'accordent guère avec le rang d'un ministre des finances. D'ailleurs Apollonios le diocète n'était peut-être plus en charge en l'an 4 du troisième Ptolémée. Il semble bien qu'il ait conservé ses fonctions encore après la mort de Philadelphie¹, et il est mentionné dans une inscription, qui est probablement des premières années d'Évergète². Mais dès l'an 5, le diocète était Théogénès³, remplacé lui-même assez vite par Eutychos qui a pu occuper la charge en l'an 10, — à moins qu'Eutychos⁴ n'ait été qu'un diocète provincial ou hypodiocète⁵.

Dans nos textes, à toutes les époques, les personnes du nom

1. G. Vitelli, ad *P. S. I.*, IV, 382, l. 12.

2. Dittenberger, *O. G. I. S.*, 53 : « Scripturam alterius partis saeculi a Ch. n. tertii iudicat Milne, sed mihi primis Ptolemæi III Euergetæ annis vix multo recentior. » Si Théogénès (v. n. suivante) a été diocète en l'an 5, il faut probablement attribuer cette inscription aux premières années du règne d'Évergète.

3. *P. Petrie*, II, 38 (b), 1, 6 (cf. III, 53, (e)). Je remarque toutefois qu'il y a un Théogénès occupant un poste important en l'an 5 de Philopator *P. Lille*, 4.

4. *P. Petrie*, II, 15 (2); (cf. III, 43 (7) 4). Je ne vois pas pourquoi Grenfell et Hunt attribuent *P. Hibeh* 133, qui mentionnent Eutychos, aux environs de l'an 250, ni pourquoi Vitelli pense (*P. S. I.*, V, addenda et corrigenda ad 383, p. x) qu'il faut encore le faire remonter plus haut.

5. Vitelli a trouvé le titre hypodiocète, jusqu'ici connu seulement pour le II^e siècle, dès le III^e, dans les archives de Zénon, *P. S. I.*, IV, 415. Quelques savants admettaient l'existence de diocètes provinciaux. La découverte de Vitelli suggère à Edgar que le titre officiel de ces diocètes provinciaux était *ὑποδιοικητής*, et qu'on les appelait *διοικητής*, « for shortness or by courtesy » (*A. S. A.* XIX, p. 82; voir cependant Wilcken, *Archiv* VI, p. 452). Eutychos aurait pu être, à la rigueur, un de ces hypodiocètes. Pour Théogénès, il semble bien que c'était le diocète d'Alexandrie : cf. *P. Lille*, 3, l. 60 : . . . παραδιδόναι αὐτοῦς (sc. les ἐλαιονά-πηλοι qui vendent trop cher) τοῖς φυλακίταις ἵνα καταστέλλωνται εἰς Ἀλεξανδρείαν πρὸς Θεογένην τὸν διοικητήν, et l. 80-81.

d'Ἀπολλώνιος sont légion. Comment définir le nôtre ? Est-ce un simple agent d'Euclês ? Occupe-t-il un rang dans la hiérarchie ? Il est bien difficile de décider entre ces deux hypothèses. Nous le voyons servir d'intermédiaire entre Euclês et les fonctionnaires occupés avec les redevances et les paiements soit en nature, comme l'archisitologue Orsicleidas, soit en argent, comme Chrysippe et le banquier (v. la note 8) Python. Il est chargé de saisir des gages sur des débiteurs qui peuvent être les débiteurs de l'État, et il a affaire avec certains fermiers d'impôt; il a même à mentionner dans ses livres le montant des sommes garanties par les cautions. Si Euclês est un hypodiœcète, Apollonios pourrait bien être un économiste. Il est question dans notre lettre d'autres personnes qui semblent avoir eu ce titre : Apollonios a pu être leur collègue ou même leur supérieur (v. n. 2-3 et n. 29). Mais, évidemment, on ne peut rien affirmer et d'autres hypothèses ne sont naturellement pas impossibles.

Quant au sujet de la lettre, on distingue qu'il est question de cinq affaires différentes qui peuvent d'ailleurs avoir un lien entre elles (v. n. 9) : 1° d'abord un versement en nature (σιτομετρία), par les soins de l'archisitologue Orsicleidas (l. 2-5, 10, 13); 2° la levée d'une somme d'un talent, qui regarde un certain Chrysippe (l. 6-9); 3° une opération, probablement d'ordre financier, et qui doit permettre la continuation de certains travaux (l. 15-16); elle incombe encore à Chrysippe, à Python, et à un certain Scymnos; 4° une saisie sur des débiteurs (l. 18-23); 5° un prélèvement sur les revenus de la ferme d'un bain. Pour l'interprétation, on trouvera quelques hypothèses dans notre commentaire (v. particulièrement n. 9).

Εὐκλέης Ἀπολλωνίῳ χαίρειν · ἀπέσταλκά σοι τὰς
ἐπιστολὰς τὰς γραφαίσας πρὸς τε Ὀρσικλείδαν
τὸν ἀρχισιτολόγον περὶ τῆς σιτομετρίας ἧς δεῖ
χρηματίζει αὐτὸν κατὰ τὴν παρ' Ἐρμαγίλου
πεμθεῖ

[[γραφεῖ]]σιν αὐτῶι ἐπιστολὴν · ἔ[[πε]]ι[[τε]] δὲ καὶ τὰς

5

πρὸς Χρύσιππον, τὴν τε περὶ τοῦ τάλαντου
ὅπως περιέληι ἐκ τοῦ προστάγματος τοῦ γραφέντος
καὶ διορθώσεται ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμέ

Πύθωνι, σύμβολον δὲ ποῆσαι [[μὴ πρὸς ἐμέ ἀλλὰ]] πρὸς

τοὺς ἀνατρουμένους ἀποχῆς καὶ τὴν περὶ τῆς
 σιτομετρίας ἵνα μνησθῇ τῷ Ὅρσικλείδῃ. 10
 ἐπιμελῶς οὖν ἀποδοὺς αὐτοῖς σπούδασον
 ἀγαγεῖν εἰς οἰκονομίαν περὶ ὧν γεγράφαμεν καὶ περὶ μὲν
 Ὅρσικλείδου λαβεῖν ἐπιστολὴν πρὸς Νίκωνα καὶ παρὰ
 Νίκωνος πρὸς Ἡρακλείδην καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως
 πέμψαι, Χρυσίππῳ δὲ μνησθῆναι ὅπως συντάξῃ 15
 Πύθωνι ἐπιστεῖλαι Σκύμνῳ χρηματίζειν ἵνα μὴ
 ἐν ἐπιστάσει ᾗ τὰ ἔργα· πρὸς δὲ ταῦτα παρὰ λαβε
 καὶ Λυκόφρονος· ἐντετάλμεθα δὲ καὶ Προίτῳ
 συνλαβεῖν τινὰ τῶν ἐφελκόντων καὶ τὰ ὑπάρχοντα
 ἐνεχυράσαι· παρὰ λαβὼν οὖν Κτησικλῆν καὶ τῶν 20
 παρὰ Λυκόφρονος μαχίμων τινὰ συνδιέλθε αὐτῷ
 καὶ ὃν ἂν σοι παραδείξῃ, παράδωκε αὐτοῖς καὶ τὰ
 ὑπάρχοντα παρὰ τοῦ Λυκόφρονος· γράψον δὲ καὶ
 πρὸς ἡμᾶς, ὡς ἂν οἰκονομήσῃς. Καὶ περὶ τῶν ἱθι— δὲ
 Ἐρρωτο L δ Φαμενὼθ ι 25
 ὧν γράφεις δεῖν με κομίσασθαι [[ἐκ παρὰ Παθώφιος τοῦ ἐξειλη-
 ρότος]] ἀπὸ τοῦ γενήματος τοῦ βαλκανείου τῆς διὰ Παθώφιος
 μισθώσεως, ἐπίστειλόν μοι πόθεν κομίσωμαι· τὸ μὲν γὰρ
 (verso)
 διεγγύημα διὰ τῶν λόγων ἀνενήνοχας

plus bas :

Εὐκλέους

ΑΠΟΛΛΩΝΙΩΙ

30

N. C. Copie revue par J. Lesquier et B. P. Grenfell. — 1. Avant la l. 1, traces
 de deux lignes très effacées. Lesquier. — 5. ε[πε]ι[τα] Grenfell. — [[μη προς εμε]]
 ma lecture, complétée par Lesquier et Grenfell. — 9. ἀνατρουμένους P, le dernier
 o fait avec un η. Cette correction a été faite vraisemblablement par l'auteur avant
 de tracer les deux dernières lettres du mot : υς. Ce qui semble devoir être lu τ est
 peut-être un ι lié à la lettre précédente et à la suivante, suivant une pratique, il est
 vrai, plus fréquente au II^e qu'au III^e siècle. — 24. ὡς ἂν οἰκονομήσῃς terminait la
 rédaction primitive, et, ces mots écrits, la ligne 25 a été ajoutée immédiatement :
 καὶ περὶ τῶν ἱθι—δὲ à la l. 24 et les ll. 26-29 sont une addition postérieure, une sorte
 de post-scriptum, d'écriture plus cursive, mais non pas nécessairement d'une
 autre main.

Verso 30. — Εὐκλέους est probablement d'une autre main. Lesquier croit voir,
 contre le bord gauche, dans la tache brune qui serait, à mon avis, la trace d'un
 sceau, des restes de lettres : ce serait le résumé du document. Je ne les aperçois
 pas.

TRADUCTION

Euclès à Apollonios salut. Je t'envoie les lettres écrites à Orsicleidas, l'archisitologue, touchant le versement en grains auquel il doit procéder conformément à la lettre à lui expédiée par Hermaphilos, puis les lettres adressées à Chrysippe, l'une pour qu'il exige le talent selon l'ordonnance écrite à Python, qu'il règle cette somme et qu'il en donne au lieu d'un reçu pour moi, un reçu aux (?), l'autre pour qu'il rappelle à Orsicleidas le versement en grains. Aie donc soin de leur rendre ces lettres, et mets ton zèle à régler les affaires au sujet desquelles nous t'écrivons. Pour ce qui est d'Orsicleidas, reçois de lui une lettre pour Nicôn, et de Nicôn une lettre pour Héracléides et envoie (les) nous rapidement. Quant à Chrysippe, rappelle-lui qu'il ordonne à Python d'écrire à Scymnos d'agir, afin que les travaux ne restent pas en suspens. Pour la même raison, prends aussi avec toi Lycophron. Nous avons ordonné à Proitos de se saisir d'un débiteur et de mettre ses biens en gage. Prends donc avec toi Ctesiclès et l'un des plantons de Lycophron puis vas avec lui (Ctesiclès ?) et celui qu'il te désignera, livre-le-leur (à Ctesiclès et au planton) et les biens mets-les en gage auprès de Lycophron. Ecris-nous aussitôt que tu auras réglé ces affaires.

Porte-toi bien. An 4, Phaménoth 10.

Et de plus pour les 19 drachmes 4 oboles, que je dois, m'écris-tu, toucher sur le produit du bain affermé par Pathiôphis, écris-moi où je pourrai les toucher; car tu as porté dans tes comptes le montant de la caution.

L. 1. Ἀπολλωνίου. — Parmi les nombreux personnages de ce nom mentionnés dans les documents contemporains de notre texte, relevons ceux dont le rôle se détache avec quelque netteté et qui pourraient être — d'ailleurs par simple hypothèse — identifiés au nôtre : 1° Ἀπολλώνιος ὁ οἰκονομῶν τὴν κάτω τοπαρχίαν, *P. S. I.*, 510; mais ce titre ne paraît pas indiquer un fonctionnaire du Fayoum; cf. Medea Norsa et Vitelli *ad loc.* 2° Ἀπολλώνιος à qui est adressé le devis de travaux de *P. Lille*, 1; 3° Ἀπολλώνιος ἐργοδιώκτης, *P. Petrie*, II, 4 (cf. III, 42, C. 3), 4, 2 (III, 42, C. 4); 4° Ἀπολλώνιος, sitologue, *P. Petrie* II, 20, III, l. 3 (cf. III, 36, b, col. III), dans un dossier où il est aussi question de l'économe Héraclide (v. n. 14). Mais notre Ἀπολλώνιος ne paraît pas être un sitologue. . .

— ἀπέσταλκε. — Parfait où nous mettrions le présent, selon les règles du style épistolaire grec. Cf. *P. Halle*, 7, p. 108.

L. 1-2 : ἐπιστολὰς τὰς γραφεύσας. — Le pluriel n'implique pas nécessairement qu'il y ait eu plusieurs lettres adressées à Orsicleidas. C'est cependant probable. Par qui ces lettres ont-elles été écrites ? vraisemblablement par Euclès.

L. 2-3 : Ὁρσικλείδαν τὸν ἀρχισιτολόγον. — Le personnage m'est inconnu. De même le titre ἀρχισιτολόγος. Il indique qu'il y avait une hiérarchie entre les sitologues. Il est naturel que le sitologue d'un bourg n'ait pas eu le même rang que celui du chef-lieu de la métropole. Il est probable aussi que les plus élevés avaient autorité sur les autres. C'est ce que laissent entendre des titres comme ἐ ἐν τῷ Βουσιρίτῃ σιτολόγων τοπαρχίαν Θεῶνωντίτῃ (P. S. I., 412). Déjà Wilcken (*Grundzüge*, p. 153) s'était demandé s'il n'y avait pas des fonctionnaires de l'administration des greniers qui fussent supérieurs aux sitologues, et il renvoie à *P. Eleph.*, 10, 4 : παρὰ τῶν πρὸς [θ]η[σ]χυροῖς, et à *P. Hibeh.* 117, 2 : ἐ πρὸς τοῖς θη(σχυροῖς) τοῦ Κωίτου. Ce dernier titre est à rapprocher de σιτολόγων τοπαρχίαν de P. S. I. 412. Un *archisitologue* est peut-être aussi un sitologue de toparchie ou de nome (voir note à la l. 14).

L. 3 : τῆς σιτομετρίας. Cf. *P. Halle*, p. 93.

L. 4 : Ἑρμαφίλου. — Ce nom revient cinq fois dans les archives de Zénon ; dans P. S. I. 386, l. 5, et 18, 417, l. 13, 598, l. 19, 659, l. 2 ; on ne voit pas quels pouvaient être son titre et sa fonction ; mais dans P. S. I. 399, l. 8, qui est une ἐντεῦξίς, il a le rôle que joue le stratège dans les papyrus de Magdôla. Ἑρμαφίλος a donc pu être un stratège, et rien d'étonnant si un stratège donne à un archisitologue un ordre de versement. Ailleurs Ἑρμαφίλος est économiste (P. Petrie, III, 43 (2) ; II, 8 ; III, 16 ; V, 8 ; v° II, 7 ; IV, 20 ; P. Petrie, II, 9 (2), 5 (cf. III, 43 (3) 5) ; II, 9 (4), 1 (cf. III, 43 (5) 1), et nous verrons que Hermaphilos de P. S. I. 399 a pu agir comme économiste (voir n. 29). Quel est son rôle ici ? Un économiste, comme un stratège, peut donner un ordre de versement. Dans P. Lille, 16, où peut-être faut-il reconnaître le même Ἑρμαφίλος, on ne voit pas non plus quelles sont ses fonctions. Même nom : P. Lille, 20, l. 6 et 38 ; P. Petrie, III, 112 b. (ici c'est un λογευτής qui lève des taxes payées par les clérouques).

L. 6 : Χρύσιππον. — Il y a un Chrysippe très connu, qui fut ἀρχισωματοφύλαξ et *dicécète* en l'an 18 et en l'an 22 (P. Petrie, III, 53, l.

2; *P. Grenf.*, II, 14, *b*), probablement d'Évergète (voir G. J. Smyly ad *P. Petrie*, III, 53, *l*, 2) et non de Philadelphie, comme le pensait P. M. Meyer, d'après une inscription de Théra, qui mentionne un Diogènes diocète dans la 18^e année, inscription que l'on plaçait sous Évergète (*O. G. I. S.* 59; c'est encore l'avis de Dittenberger) et que Mahaffy et Smyly mettent sous Sôter (Mahaffy, *The ptolemaic dynasty*, p. 60; Smyly, *l. c.*). Si le Chrysippe de notre texte est le même personnage, il est clair qu'il n'était pas encore diocète en l'an 4; mais il appartenait à l'administration financière, où il occupe un rang assez élevé, supérieur à celui du banquier principal Python (v. n. 8), à qui il donne des ordres. *P. Lille*, 13 est une lettre d'Aristarchos à Chrysippe, et pourrait bien dater de la même année et du même mois que notre papyrus (an 4, Phaménouth 17). Il est donc tentant d'identifier le correspondant d'Aristarchos et notre Chrysippe. Dans *P. Lille*, 13, il s'agit de la rentrée des grains, et Chrysippe nous apparaît supérieur aux fonctionnaires des *θησαυροί* et à un certain Nicôn, que nous retrouvons peut-être ici (*l.* 14). Si ces rapprochements vraisemblables sont vrais, on attribuera volontiers à Chrysippe le titre d'épimélète, ou même d'hypodiocète, et rien n'empêche que ce fût là un des degrés de cette carrière qui devait le porter au poste de ministre des finances en l'an 18. — *Χρύσιππος πράκτωρ* de *P. Lille*, 28 doit être une autre personne; dans *P. Lille* 27, ce nom est celui d'un esclave.

L. 7 : *περιέλη*. — Le choix de ce terme semble indiquer que la matière imposable est dispersée.

— *ἐκ τοῦ προστάγματος*. — Le *πρόσταγμα* peut émaner du roi ou d'un fonctionnaire comme le diocète.

L. 8 : *Πύθων*. — Cf. *P. S. I.* 512, 518, 530, où ce nom se rencontre, mais où il n'est guère pour nous qu'un nom. Dans *P. S. I.* 383, *l.* 7, 16, Python est sans doute un banquier. Or, un banquier ainsi appelé est bien connu au Fayoum, dans les dernières années de Philadelphie et dans les premières d'Évergète : *P. Petrie*, II, 26 (cf. III, 64, *a*); III, 53, *j*; 64, *b*, 5; *c*, 16 et *P. Halle*, 15. U. Wilcken a montré que c'était le banquier principal de Crocodiopolis, de qui dépendaient les banquiers des villages (ad *P. Halle*, 15, *Dikaionmata*, p. 221). On ne peut guère hésiter à le reconnaître dans notre papyrus.

— *σύμβολον δὲ ποῆται . . . ἀποχῆς*. — l'anacoluthe (on attendrait *ποῆται*) s'explique par l'obsession exercée sur l'esprit de l'écri-

vain par la formule *σύμβολον ποῆσαι* (*ποῆσασθαι*), si fréquente dans le style administratif.

— ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμέ. — On voit mal la raison de la correction. Peut-être a-t-on voulu marquer que le reçu donné à Euclès était déjà rédigé.

L. 9 : ἀνατρουμένους. — v. N. C. Le sens aussi bien que la lecture est difficile à établir. Avec *ἀνατρουμένους*, on peut proposer plusieurs interprétations : 1° le verbe est au *moyen* : il peut désigner soit les agents chargés de la perception (mais *ἀνατρεῖσθαι* a-t-il ce sens ? on s'explique mal aussi l'emploi du *moyen*), soit les personnes qui ont reçu le versement en grains, les bénéficiaires de la *σιτομετρία*, qui seraient en même temps les contribuables ; 2° le verbe est au *passif* : le sens serait : « ceux sur lesquels on lève la contribution. »

Aucune de ces explications n'est satisfaisante.

On remarquera que le texte donne plutôt *ανατρουμένους*. Paul Collart me propose de lire ἀνα<με>τρουμένους ; ἀναμετρῆν peut signifier un versement en nature ; au passif, οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les bénéficiaires de ce versement, de même que dans *P. Halle*, 15, l. 5 ; *P. Lille*, 14, 13, οἱ καταμεμετρημένοι... ἱππεῖς sont les cavaliers pour qui l'on a mesuré un κλῆρος. Mais ἀναμετρῆν a aussi, et mieux, le sens de mesurer un terrain concédé pour l'exploitation, soit des champs (cf. F. Preisigke, *Fachwörter s. v. ἀναμέτρησης*), soit, par exemple, un espace dans des carrières (cf. *P. Petrie*, II 4 (9) ; 12, 4). Au passif, — et l'analogie avec *καταμεμετρημένοι* est plus complète avec ce sens que dans l'hypothèse précédente — οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les personnes à qui l'on concède un espace mesuré de terrain pour l'exploiter. Remarquons que plus bas il est question de certains travaux ἔργα et de débiteurs de l'État, qui pourraient être des entrepreneurs défaillants. Le talent que Chrysippe doit lever représenterait le prix ou une partie du prix auquel l'État a consenti la concession (διάπρασις, cf. *P. Edgar*, dans *A. S. A.* XIX, p. 24-26) de certaines exploitations. La *σιτομετρία* pourrait être destinée aux ouvriers employés sur ces chantiers ; les opérations de saisie se rapporteraient à certains exploitants qui n'auraient pas rempli leurs engagements. Il y aurait ainsi une certaine unité dans notre texte, et la conjecture de P. Collart a au moins le mérite de nous suggérer des hypothèses assez consistantes pour l'interpréter.

L. 12 : περὶ ὧν γεγράφαμεν. — Cf. n. 1 à propos de ἀπέσταλκα.

L. 13 : Νίκωνα. — C'est un nom répandu. Un Nicôn dans *P. Edgar* 28, *A. S. A.* XIX, p. 22, probablement à identifier avec celui de *P. S. I.* 492 493 et 595. Un autre probablement dans *P. S. I.* 350; cf. aussi 638; il se plaint de retard dans le paiement de son ἐψώνιον; nous voyons qu'il est occupé à la chasse : ἔντι πρὸς τῇ θήρῃ. Faut-il identifier celui-ci avec Νίκων ἐπιστάτης φυλακίων καὶ ἀρχὴ[φυλακίτης] de *P. Petrie* III, p. 321, auteur d'une lettre adressée aux χερσερ[?] ἱπποῖς θηροφυλάκων. Vitelli (ad *P. S. I.* 350) hésite et, sans doute, a raison.

Je ne pense pas que ce soit parmi ces Nicôn qu'il faille chercher celui de notre texte, pas plus que je ne le rapprocherais de Νίκων Διονυσίου Ἰναχέιος, plaideur devant les Dix (*P. Petrie*, III, 21, d, l. 6-15), ou d'autres Nicôn nommés çà et là (*P. Petrie*, III, 58, b, 3; 100, b, 2, 15, etc.). Il me rappelle bien plutôt le Nicôn de *P. Lille*, 13, qui est déjà en relation avec Chrysippe. C'est un fonctionnaire qui a autorité sur les sitologues (cf. n. 2-3) : ὁ παρὰ Νίκωνος σιτολόγος, dit le texte, et je ne crois plus que les éditeurs de Lille corrigent à bon droit σιτολόγος en σιτολόγου. Qui sait si « l'agent de Nicôn », τῷ παρὰ Νίκωνος, de *P. Magd.*, 26, avec lequel s'entend un marchand de vin malhonnête, n'est pas un de ses agents? ὃ συνέχεται Ἰεπενεντήρις... Lesquier fait ici de Nicôn l'associé de Ἰεπενεντήρις, et prend συνέχεται comme synonyme de μετέχεται; mais je n'en vois pas la raison. Si le commerce et la production du vin n'étaient pas monopolisés (Wilcken, *Grundzüge*, p. 253, et *Archiv*, VI, p. 401), au moins pouvaient-ils être très surveillés, et l'intervention d'un agent fiscal dans l'affaire de Magdôla n'a rien de surprenant.

Quelles peuvent être les fonctions de notre Nicôn? Il y avait au Fayoum une Νίκωνος νομαρχία (*P. Petrie* III, 37, 4). Notre Nicôn est-il ce nomarque? La question peut au moins être posée.

L. 14 : Ἡρακλείδην. — Le nom est porté par tant de personnes qu'il est presque vain de faire des hypothèses. Dans les archives de Zénon, on trouve un Héraclide agent de Zénon (*P. S. I.* 333, 379, 381) qui est peut-être le même que celui qui est employé à l'administration de l'ὕλη (*P. S. I.* 384), un scribe (*P. S. I.* 425) et d'autres (*P. S. I.* 343, 353, 433, 434, 534). Il y a un économiste de ce nom au début du règne d'Évergète (*P. Petrie*, II, 20 (cf. III, 26 b), un autre à la fin de ce règne et au début de celui de Philopator (*P. Petrie*, III, 32 f. 1^o et v^o; *P. Lille*, 4); un archiphylacite, au commencement du règne d'Évergète. L'an 7 de ce roi, un Héra-

clide est chargé d'arrêter des revendeurs d'huile (*P. Lille*, 3, l. 57). L'an 26, un naulère a ce nom (*P. Lille*, 21), etc.

— καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως πέμψαι. — Sont-ce les lettres d'Orsicleidas à Nicôn et de Nicôn à Héracleidès qu'Euclès se fait envoyer ? Pour quelles raisons ? Tout ce passage est des plus obscurs.

Σκύμνωι. — C'est un nom rare, qui figure dans *P. S. I.* 529. Là nous le voyons se saisir de la personne d'un certain Nomos (ἀπαχθήναι), débiteur de 62 drachmes. Le débiteur cherche à engager un petit esclave pour se libérer (à la l. 14 : α.[...] ζει<ν>, ἀν[ασώι]ζειν, Vitelli; ne peut-on vraiment pas lire ἐν[εχυρά]ζει<ν> qui donne un sens excellent ?). Scymnos pourrait donc bien être un agent d'exécution. La suite nous fait comprendre pourquoi Python doit lui écrire. Comme Apollonios le fera de son côté, l. 17-24, il devra saisir les entrepreneurs ou fournisseurs de l'État, dont la faillite compromet la poursuite des travaux.

L. 17 : πρὸς δὲ ταῦτα. — sc. ἵνα μὴ ἐν ἐπιστάσει ᾗ τὰ ἔργα.

L. 18 : Λυκόφρονα. . . . Προίτωι. — Lycophron : cf. *P. S. I.* 321, l. 6 : ἑκατοντάρουρος τῶν Λυκό[φρονος] ? Mais toute identification serait une pure hypothèse. Προίτος est un nom qui se rencontre en Égypte (*P. Eleph.*, 4, l. 1; *Theb. Akt.*, 8); mais celui-ci m'est inconnu.

L. 29 : Κτησικλήν. — C'est sans doute celui qui est mentionné dans l'έντευξις *P. S. I.* 399. Il porte le titre de οἰκονόμος ὁ ἐπὶ τῶν τόπων, peut-être économiste de Philadelphie (Vitelli, *ad loc.*). Il y a une hiérarchie entre les économistes (Preisigke, *Die Prinz Joachim Ostraka*, p. 52-53); Hermaphilos, qui lui donne des ordres, est peut-être, avons-nous dit, un stratège (v. n. 4); mais c'est peut-être aussi l'économiste du nome (v. n. 4). Il est tout naturel que l'économiste local intervienne avec notre Apollonios dans une affaire de saisie sur la personne et les biens des débiteurs de l'État.

L. 27 : βαλανεῖον. — Grenfell et Hunt pensent qu'à l'époque ptolémaïque les bains publics étaient exploités par l'État, auquel ils appartenaient, et entretenus avec le produit d'une taxe (ὕπὲρ) βαλανεῖου (paiements au titre βαλανείων, cf. e. g. *P. Petrie*, III, 37 v^o, 7; *P. Rylands*, 70, l. 11; *P. Hibeh*, 108), taxe levée sur tout le monde, ou seulement sur la clientèle de ces établissements. Mais les particuliers auraient pu aussi posséder des bains publics, à charge de payer à l'État le tiers du produit, la τρίτη βαλανείων (*P. Hibeh*, 116; *P. Rylands*, 213, l. 474; analogie avec la τρίτη περιστερώνων).

Nous savons mal d'ailleurs comment les établissements de bains étaient exploités par l'État. Ici nous trouvons le système de la ferme. Pathiôphis me semble un fermier (μισθωτής, ἐξειληφώς), qui exploite un bain public, à charge de verser à Euclès, représentant de l'État, un loyer qui est une quote-part sur le revenu? Cette quote-part serait-elle la τρίτη βαλανείων? ou sont-ce les versements au titre βαλανείου, βαλανείων qui représentent les loyers? Mais alors, dans l'une ou l'autre hypothèse, comment s'appellerait le produit des établissements en régie, s'il y en avait, et l'impôt payé par les particuliers propriétaires de bains publics, s'il en existait.

La τρίτη βαλανείων est mentionnée dans un document en partie obscur, mais intéressant de la collection florentine, *P. S. I.* 377, l. 1-3 :

... πορεύομαι κέρδεϊ (?) καὶ τὸ βαλάνειόν σοι πῶσει

(Wilcken préfère ποεῖ, *Archiv*, VI, p. 391) σοῦ παρέχοντος

τὴν τρίτην εἰς τὸ βασιλικὸν τὸν ἐνιαυτὸν Εὐ...

La pièce dont nous n'avons qu'un fragment contient, semble-t-il, les propositions d'une personne qui veut prendre à bail un ensemble de choses et aux ll. 5-8, on voit nettement se dessiner un cheptel de fer. Le bain doit faire partie de cet ensemble et les 400 drachmes en sont probablement le loyer offert. En concluons-nous que certains particuliers possédaient des bains publics? Pas nécessairement. Le bailleur peut avoir été ici un μισθωτής, comme Pathiômis, et qui voudrait sous-louer. Dans ce cas, la τρίτη représenterait le loyer payé par le fermier à l'État. Celui-ci aurait, il est vrai, fait un assez mauvais marché, puisque l'exploitation du bain produisait trois fois ce loyer. Aussi, préférons-nous revenir aux vues de Grenfell et de Hunt et admettre l'existence de bains publics possédés, peut-être d'ailleurs à titre de concession, par des particuliers, qui devaient la τρίτη βαλανείων et qui pouvaient les louer pour un φόρος, cf. *P. S. I.* 584. Les versements au titre βαλανείων représenteraient le produit de ceux qui étaient en régie, ou celui de la taxe d'entretien; quant au loyer des bains loués par l'État, son nom serait aussi φόρος βαλανείου, terme qui se rencontre dans *P. S. I.* 355 où le loyer est payé au τραπεζίτης; il est ici de 30 drachmes par mois (versées en monnaie de cuivre).

Nos 19 dr. 4 ob. sont sans doute aussi le loyer mensuel d'un établissement plus petit. Dans *P. S. I.* 377, que représentent les

400 drachmes? Est-ce le produit net, ou doit-on en défalquer le montant de la $\tau\rho\acute{\iota}\tau\eta$? C'est, croyons-nous, cette dernière solution qui est la bonne, et $\sigma\sigma\beta\ \pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\omicron\varsigma\ .\ .\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\iota\kappa\acute{\epsilon}\nu$ signifie sans doute : « à charge pour toi de payer l'impôt du tiers ». On voit mal, en effet, le futur fermier indiquant au bailleur le revenu net du bain, une fois la taxe payée par ce bailleur lui-même, et non pas le montant du loyer que lui, fermier, aurait à verser pour permettre au bailleur d'en tirer ce revenu net. Dès lors, ce revenu s'élève à 266 dr.

4 oboles par an ($400 - \frac{400}{3}$) et, par mois, 22 drachmes, 1 obole, 2 chalques et une fraction.

L. 29. $\delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\tau\eta\mu\alpha$. Comme tout fermier de l'État, Pathiôphis a dû fournir des cautions ($\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\sigma\upsilon\varsigma$) (cf. *Rev. Laws*, col. 5 : $\Delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\tau\eta\sigma\iota\varsigma$ et col. 56, l. 14, etc.); $\delta\iota\epsilon\gamma\gamma\acute{\upsilon}\tau\eta\mu\alpha$, qui signifie caution, garantie (F. Preisigke, *Fachwörter*, s. v.) me paraît désigner ici la somme pour laquelle les répondants de Pathiôphis se sont portés garants.

2. — Lettre de Nicaeos à Euclès.

H. 0.340; L. 0.088. — Lille, inv. 283. — Philadelphie ou Évergète(?).

Deux fragments, dont le raccord me semble assuré. La lettre est au *recto*, l'écriture dans le sens des fibres. La pièce a été pliée d'abord trois fois de gauche à droite, puis une fois roulée ainsi, pliée en deux de bas en haut (cf. Edgar, *Annales du Service*, XIX, p. 13). Entre la fin de la lettre et la date, un blanc de 0,035 mm. Au-dessous de la date, une marge de 0.065 mm. L'indication du *verso* est en haut entre le second et le troisième pli, l'écriture dans le sens des fibres. Plus tard, la même feuille a été utilisée pour une petite note écrite au verso, qui semble n'avoir aucun lien avec la lettre du *recto*. Cette note occupe la partie opposée à la marge inférieure et à la formule de date de la pièce du *recto* : pour celui qui l'a écrite, en travers des fibres, le bas du papyrus est devenu le haut, et réciproquement.

Le nom de Nicaeos revient plusieurs fois dans les archives de Zénon (*P. S. I.* 343; 375; 377; 399). Théodore, dont il est question dans la lettre, est peut-être celui de *P. Edgar*, 26, *A. S. A.* XIX, p. 19. Quelle que soit la lecture du verso, elle nous indique qu'il s'agit de $\xi\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$. Ce sont les présents offerts, obligatoirement, aux fonctionnaires et aux hauts personnages, le plus souvent à l'oc-

casion de leurs tournées (πικροσίαι); Cf. *P. Petrie*, II, 10 (1); III, 53, *m*; *P. Hibeh*, 120, 1; *P. Grenf.*, II, 14 *b*; *P. Tebt.*, I, 5 et la n.; *P. Halle*, 7, et d'une manière générale U. Wilcken, *Grundzüge*, p. 356. Mais ce sont aussi des présents envoyés à Alexandrie par les villes et villages d'Égypte, à l'occasion de certaines fêtes, comme les στεφανηφόρια; voir *P. S. I.* 514, qui montre l'importance que Philadelphie attachait à ces envois. Le transport des ξένη exige une véritable flotte, comme il apparaît dans une lettre que notre Euclès adresse à un certain Agathoclès (*P. S. I.* 537; cf. aussi 594).

- a) Νίκαιος Εὐκλεῖ χαίρειν ·
 ἔχω παρὰ Θεοδώρου
 ἀνθ' ὧν ἔδωκα Φτηρεῖ
 τῷ Ἀραβί εἰς καρτάλλους
 χαλ. Γ Β (effacé) 5

 Εὐστραν δὲ Νίκαιος ὁ γεωρ-
 γὸς οὐκ ἔδωκεν ·
 τὸ δὲ παράσιρον τὸ στυπ- 10
 πείνον ἐν ᾧ τὰ [[ε]] λ (ἀρτάβας)
 τῶν ἀλφίτων [κα]τήγα-
 γον αγω[.....]το ε[[ε]]
 Ἀλεξάνδρ[εῖαν] Ἐπί? 15
 κούρος οὐκ[
 τὰ ἀλφίτ[α
 ἐμ. Μέμψε[ι
 καὶ τὰς εἰς .[
 καὶ τὰς κρι[θ
 b) [σ]φυρίδ[ας] διαρτάβους . 20
 εἰς τὰ
 καὶ [[των]] κάρυα ἄλλας
 σφυρίδας γ καὶ εἰς τὰ
 σίσαρα α τὰς πάσας
 σφυρίδας διαρ(τάβους) κη ·
 διὸ ἀπεχρησάμεθα τῇ 25

[[ἀνακομισθῆναι αὐτὸν]]

δέρρει · τὰ δὲ γ καρ-
τάλλια ἅ μοι συνέθηκας
καταλέλοιπα Θεοδώρῳ
καὶ τὰ ὀνικά μώστια δύο.

Ἑρρωσο Φαμενώθ ις.

30

Verso. 2^e Main.

παρὰ Νικαί
ου ξενια-
γοῦ

N. C. Fin de la l. 5, l. 6 et 7, effacées à l'éponge (?). — 11. (τριάκοντα) (ἀρτάβας); le sigle de l'artabe fait probablement d'un A combiné avec ρ. — 13. Faut-il lire ἄγω[ν καὶ αὐ]τό? — ε[[ς]]. Dans la rature peut-être un ξ corrigé en σ. — 15. ουκ, le κ fait avec un χ. — 19. τας douteux, peut-être εις; εἰς κρι[θὴν]. — 20. Peut-être rien après διαρταβους. — 24. Pour — ἀρτάβους même sigle que l. 11; devant κη un espace vide assez étendu. — Verso, l. 3, γου me paraît clair; on hésite à transcrire ξενιαγοῦ. A la rigueur, on pourrait lire ΓqΥ, = 493, écrit à la syrienne. Mais que signifie ce chiffre? Je ne crois d'ailleurs pas cette lecture probable.

L. 1-5. « J'ai reçu de Théodore pour des corbeilles, en retour de ce que j'ai donné à Phtéus l'Arabe, 2 drachmes en monnaie de cuivre » ou bien « j'ai reçu de Théodore, en échange des deux drachmes que j'ai données à Phtéus pour des corbeilles ».

4. καρτάλλους. — Cf. Hesychius s. v. « τὸ πλεκτὸν ἀγγεῖον, ἐν τοῖς ὀψαρτυτικοῖς. Le mot est de la langue des Septantes et se retrouve dans l'hébreu, me dit M. Autran.

L. 10. παράσιρον. — Le mot m'est inconnu. Serait-ce une enveloppe d'étoupe servant à protéger les vases destinés au transport des grains (σιροί)? « Le παράσιρον dans lequel j'ai transporté 30 artabes de farine, en l'emportant lui aussi, à Alexandrie (ἄγω[ν καὶ αὐ]τό εἰς Ἀλεξάνδρ[ειαν]. » Peut-être faut-il lire παράσειρον, m'écrit Perdrizet, qui cite Lucien, *Navigium* 5; τοῦ ἱστίου τὸ παράσειρον παρυγές; et Callixène dans *Athénée* 105, 6 à propos de la dahabyeh de Philopator : βυσσινὸν ἔχων ἱστίον ἀλουργεῖ παρυγείῳ κεκοσμημένον, Flamme au haut du mas ou encadrement de la voile, c'est toujours une pièce d'étoffe. Cette pièce d'étoffe aurait ici servi de sac.

L. 20. [σ]φυρίδ[ας] διαρτάβους. — corbeilles contenant deux artabes ?

L. 23-24. τὰς πάσας σφυρίδας διαρ(τάβους) κη. — « en tout 28 corbeilles de 2 artabes ».

L. 25-29. « C'est pourquoi nous avons usé de la couverture de peau ; pour les petites corbeilles (καρτάλλιον, diminutif de κάρταλος) que tu as réunies pour nous, je les ai laissées à Théodore, ainsi que les deux jarres à vendre. » τὰ ὄνικα μώστια. μώστια, comme me le fait remarquer Perdrizet, se retrouve dans *P. Grenfell*, I, 14 ; cf. *P. Hibeh*, 49, n. 8.

L. 32. ξενιαγοῦ, ξενιαγός = convoyeur de ξένια.

La note du verso est, pour moi, très obscure.

L β Φαρμοῦθι β

τοῖς ἐπὶ τοῦ φ(υλακείου) · ἀπεστάλκαμεν
 ἐγ Μέρφεως
 ἀπὸ λαῶν καὶ κα[τοίχ]ων τὰ
 Φιλοκράτου τ[. . . .] διδ[?] 5
 ἐξ ανδρείας δει ο[. . . .] φηναί
 καλῶς οὖν ποιήσετε
 ἀπογραφάμεν[σι] καὶ χ.
 εντες αὐτόν.
 —
 Ἀσκληπιάδην

La fin des lignes est indécise, et l'on peut souvent se demander si quelques lettres n'ont pas disparu. Écriture très cursive.

N. C. 2. φ(υλακείου). Φ*. P. On pourrait aussi penser à φ(υλακτικοῦ). — ἀπεσταλκαμεν, lettres très évanides. Le μ est douteux. J'avais d'abord lu ξεν et le document précédent me suggérerait ξέν(ια), mais la ligne paraît complète. — 3. On peut se demander s'il manque quelques lettres après τα ; mais l'α, élargi, paraît bien être la lettre finale. — 4. L. φιλοκράτου<ς>? — 5. Lectures très douteuses, peut-être ἐξ ὄν. ρι. .δεῖ οἶν. On remarquera que le mot Ἀλ | ἐξανδρείας (généralement on trouve Ἀλεξανδρείας) serait mal coupé. — Fin : φηναί ou φειναί ? p. e. ἀφειναί. δεῖ οἶν αὐτόν] ἀφειναί paraît long ; peut-être αὐτον était-il abrégé. — 6. P. e. ποιήσετε. — 7-8. ἀ[φ] | έντες. Mais le mot est mal coupé.

3. — Lettre de Maron à Phanésis.

H. 0.085; L. 0.190. — Lille, inv. 284. — Philadelphie ou Évergète.

Je transcris, pour le signaler, ce morceau de lettre administrative(?), dans l'espoir qu'un des fragments du Caire ou de Florence pourront le compléter. Belle cursive ancienne. A 12 centimètres du bord de gauche, deux trous ronds, d'1 centimètre de diamètre, l'un en haut dans la première ligne, l'autre au-dessous du texte, et à 5 centimètres l'une de l'autre. La pièce a été pliée trois fois de bas en haut, et quand on se la représente en cet état, on voit que le dommage a été causé par une échancrure dans le bord du rouleau, provoquée peut-être, au début, par un fil qui le liait. Texte au recto en travers des fibres.

Μάρων Φανήσει χείρειν. Ἐάμπερ ὀρθ[ῶς?
 εὐθέως παρέσει· εἰ δὲ μὴ γίνωσκε δίοτι δὺο[
 κατὰ λυπὼν ἤμας καὶ τὸν ἐγδανειζόμενον <ον> σῖτον ἀπ[
 ἡμῶν καὶ ὁ σῖτος κινδυνεύσει διὰ σὲ ἄπρᾶτον γέν[εσθαι

Verso, dans le sens des fibres

à gauche (2^e main) :

à droite :

]χειρι:στ:ῃ

ΦΑΝΗΣΕΙ

L. 1. Μάρων. Même nom dans *P. S. I.* 500, 501; 613.

Φανήσις est un nom très répandu.

4. — Compte de sommes en argent.

H. 0.160; L. 0.300. — Lille, inv. 285. — Milieu du III^e siècle.

Les colonnes I et II se trouvent au *recto*, l'écriture, une cursive posée et claire, dans le sens des fibres; elles sont de la même main, sauf quelques additions intercalées, signalées dans les N. C., notamment les chiffres des totaux. Il manque à gauche quelques lettres de la colonne I et probablement une colonne précédente (voir

Commentaire). Par endroit, le texte semble avoir été écrit sur un texte plus ancien, effacé à l'éponge. Le papyrus a dû être roulé de droite à gauche, toute la surface en est froissée. La colonne III, en cursive petite et rapide, souvent difficile, est d'une troisième main. Elle se trouve au verso, l'écriture en travers des fibres, et contre le bord gauche. A droite de cette colonne, à la hauteur des ll. 10-11, traces d'une indication en lettres capitales, peut-être une adresse.

On peut se demander si le document est un compte de dépenses ou un compte de recettes. Les sommes payées sont minimales; elles ne dépassent jamais 5 drachmes et sont parfois réduites à 1 obole 1/2. Plusieurs mots restent, pour moi du moins, mystérieux. S'agit-il d'une taxe (peut-être sur les métiers) ou d'une cotisation, c'est ce que je ne saurais décider.

Col. I.

ο			
]. ψα απεναντων καινων		α	
Αρσεμθευς	Γ γf		
Αρχωνς	Γ β		
[['Αρ]] κοινως	β		
Ωρος γραμματευς	Γ βf		5
Περεθωμις	Γ ε η	Γ ε	
[.] θυθις		Γ βf	
ροντωτης		Γ α —	
'Απο λιλωνιος χχλκ εβ ς		f	
των καινων	α	Διονυσια	
... λχθις	Γ γ	Διονυσιος	Γ α 10
Αμμωνια	Γ δ	Σεμθευς	Σωτας
[.] θας	Γ γ	Λομεδων	Πατεις
[.] . . .	Γ ε	ευδοτε	δ
]. μτιου Περοσειρις		— e	Αντίπατρος — e
/ μδf	= c		15
στο			
ωτων Κο[[άτωνος]]	α	Πασεις	Γ βf
ουθα.ς	Γ β =	Ταλειν	Γ ε

N. C. 1. Au-dessus de la ligne 1, à un demi-centimètre, petit trait vertical.

Dans la ligne, le ψ seul est douteux. L' $\omicron$ au-dessus du ν (peut-être une simple tache) surmonté d'un trait léger, comme un accent. Au-dessus de l' ω , une tache, trace peut-être d'une lettre en surcharge. Toute cette ligne d'une écriture plus posée que le reste. — 4. Sur $\Delta\rho$ deux traits. Mais je ne suis pas sûr que le scribe ait voulu effacer les deux lettres. — 5-6. Caractères plus appuyés sur une ligne effacée à l'éponge. — 8. Le nom peut être complet avec la lettre non lue, dont il reste la fin. — 9. $\text{Απολλωνιος χαλκ[ευς]}$ f, oublié puis ajouté en surcharge — $\tau[\omega\nu\kappa\alpha\iota\nu\omega\nu]$, écriture plus posée, comme l. 1. — 10. Pas de trace de chiffre après $\Delta\iota\omicron\nu\sigma\alpha$. A cet endroit un trou; mais les traces du chiffre devraient apparaître sur les bords. — 11-12. Les lettres pointées et soulignées appartiennent peut-être au texte de dessous, imparfaitement effacé. — 13. $\epsilon\upsilon\delta\omicron\tau\epsilon$, 2^e main. — 14. Αντιπατρος — c, 2^e main. — 15, 2^e main.

Col. II.

$\Sigma\epsilon\mu\phi\theta\epsilon\delta\varsigma$ F β Πάσεις H β

Πετῆσις F β Αυνίλις F β

Πετεαρμῶτνις f Νεφρεῖς f

Τασιπρωτων Κρότου Αρμῶτνος F αf—

Πετο.σις F αf— Ἀλλος Πετεαρ—

5

μῶτνις F αf— Ἀρχῆβις F αf—

Τατῆς ἐταίρα F αf— ὁ ἐπὶ τῆς ἐκτῆς F β

Πετο[σ]εῖρις F αf—

τὰ ἐν τοῖς . . μίσις Θατρῆς F α Ξερ[.]ις . f

Ταῆσι F α Ταβύλις F α Νεχθῆσις F α

10

Πετοσῆρις F α Σαρμῶς F α Ἀχομνήρις F α

Πασεῖς F α Ἀμῶς F α Σεῶς F α

Ἀμεννεύς F α Ταμοῦνις F α Ἀρμάς

/ μδ — c / εἰς τὸ αὐτὸ F ριζ — c

N. C. 1. Sur une ligne plus longue et qui paraît avoir été effacée à l'éponge. A la fin de cette ligne effacée; on déchiffre $\tau\rho\ldots\chi\rho\upsilon$ — c. — 2. On voit aussi ici des traces de la ligne effacée, sur laquelle celle que nous transcrivons est écrite. A la fin de cette ligne effacée, on déchiffre : $\epsilon\pi\iota\tau\omicron\upsilon$ — 4. P. e. Τασιπρωτων . — P. e. Αρμωτνις ; à la fin, traces de lettres d'une ligne effacée. — 5. $\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma$, P. l. $\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma$. — 8. A la fin, traces d'une ligne effacée; on déchiffre $\ldots\rho\rho\epsilon\iota\varsigma$. — 9. $\tau\alpha\epsilon\nu\tau\omicron\iota\varsigma\kappa\omega\mu\iota\omicron\iota\varsigma$ possible; p. e. aussi $\epsilon\nu\tau\omicron\iota\varsigma[\acute{\sigma}\upsilon]\mu\iota\omicron\iota\varsigma$. — 14. De la même main que celle de la ligne 15 de la col. I (2^e main?).

Col. III, *au verso* :

'Αγαθoκλήs δὲ φέρει ριζ—c
 και τοῦ ζυτοπωλίου μ/ρνζ—c
 Κτηλλεω φέρει ἄνοσις
 ου 'Απολλώνιος ὁ χαλκεύς α =
 ου Βόηθος f— 5
 ου Διονύσιος ὁ τὰ ἀλικα α
 ου 'Αντίπατρο[s] f
 ου Πετοσίρις . . . ρευς — c
 Αρ . . . ὁ ζυτοπ . . . τοῦ πρὸς τῷ βαλα(νείω) f
 ου .τοθοῆ τοῦ πρὸς τῷ βαλανείω f 10
 ου πα<v>τοπωλίου β
 ου {α} Κράτωνος ὑποζυτ () f-
 κτυνείοις καινοῖς γ/[[(f = c)]]

/ρζζ [[.]] ∘ [[.]] fε

N. C. 1. δε. La lettre pointée, de forme ovale, toute petite, pourrait être lue σ ou θ. — 3. κτηλλεω pour κτησίλεω ? — ανοσις semble sûr. — 4. ου paraît assuré ici. Ailleurs l'ο réduit à un point comme souvent dans cette colonne. — 6, ο τα αλικα. P. e. ο τα λαικα. Cf. *P. Lille*, 10, 4-5. — 9. P. e. Αρυωτης ζυτοπ . . . Je ne vois ni ζυτοποιος, ni une forme de ζυτοπωλιον. — 10. P. e. Στοθοηθ comme dans *P. Lille*, 1, 1. 2. Mais le Σ et l'η très douteux. — 11. Ma lecture hésite entre . . . διοπωλιου ou πατοπωλιου, mais je ne lis pas παντοπωλιου. — 13. P. e. κτηνε- νιοις. Quid ? — 14. ∘ = λ(οιπόν).

I. L. 15. / M δ f = c. Ce total est celui des sommes qui précèdent. Mais il est inexact. On trouve 44 dr. 4 oboles au lieu de 44 drachmes 5 oboles 1/2.

L. 16. Le scribe a peut-être voulu corriger Κρ[άτωνος] en Κρότου. Cf. col. II, l. 4. Un personnage de ce nom dans *P. S. I.*, 608 ; *P. Edgar*, 12 ; 14 ; le même nom propre dans *P. Perdrizet* et *G. Lefebvre*, *Graffites d'Abydos*, n° 363. Pour Κράτων, *P. S. I.*, 622 ; 659.

II. L. 7. ὁ ἐπὶ τῆς ἔκτλης. — S'agit-il de l'ἀπέμειρα ?

L. 9. ἐν τοῖς [κω]μίσις. — Je n'ai pas rencontré le mot κώμιον dans

les papyrus. ἐν τοῖς [βυ]βλίοις. 'Ρόμιον se trouve dans P. M. Meyer, *Griechische Texte aus Aegypten*, 20, verso, l. 5, texte, il est vrai, du III^e siècle après J.-C.

L. 14. μ θ — c. Total des chiffres des dernières lignes de la col. I et de ceux de la col. II.

F ριζ — c doit représenter le total des colonnes I et II, plus celui d'une colonne perdue à gauche.

III. L. 1. ριζ — c paraît bien être un report. Peut-être faut-il entendre que cette somme est l'apport (φέρει) d'Agathoclès, agissant comme percepteur.

L. 2. La somme de 40 drachmes, payée au titre d'une brasserie, s'ajoute à la précédente. Quel rapport ce paiement peut-il avoir avec la ζυτηρά? C'est une question qu'on ne peut que poser.

L. 3. Ici s'ouvre un chapitre nouveau; l'apport (φέρει) de Ctesileôs. Mais que signifie ἄνοσις? Le mot n'est pas inconnu. Van Herwerden, *Lexic. græc. supplet.* s. v. ἄνοσις et s. v. βοώνητα, cite une glose chypriote, obscure admodum, ainsi conçue. τιμῆς βοῶν ἡγορασμένα παρὰ Κυπρίοις δὲ ἄνοσις. O. Hoffmann, *Dialektinschriften*, auquel Van Herwerden renvoie, donne βοώνητα et ἀνόσιος. Ces textes n'éclairent guère notre passage.

L. 4. Le ου qui précède les articles suivants est énigmatique. Faut-il lire ου(τωξ)?

L. 5. Peut-être βοηθός.

L. 8. Peut-être χ[υ]ρ[ε]ύς.

L. 9-10. Sur les βελαντια, cf. plus haut p. 226-228.

L. 12. Je suppose que le scribe a omis de biffer l'α. Pour Κράτωνος, cf. col. I, 16.

L. 13. Je ne m'explique ni κτυνενοίς (ou κτηνενοίς) (κτηνείος?) ni le datif.

[[f = c]] : 10 dr. 5 ob. 1/2 représente le total des chiffres des lignes 4-13; mais il est inexact : le total exact serait 10 drachmes 2 oboles 1/2. En surcharge = c soit : 2 oboles 1/2. C'est donc par erreur que le scribe a biffé le chiffre des drachmes, il n'aurait dû biffer que les chiffres d'oboles.

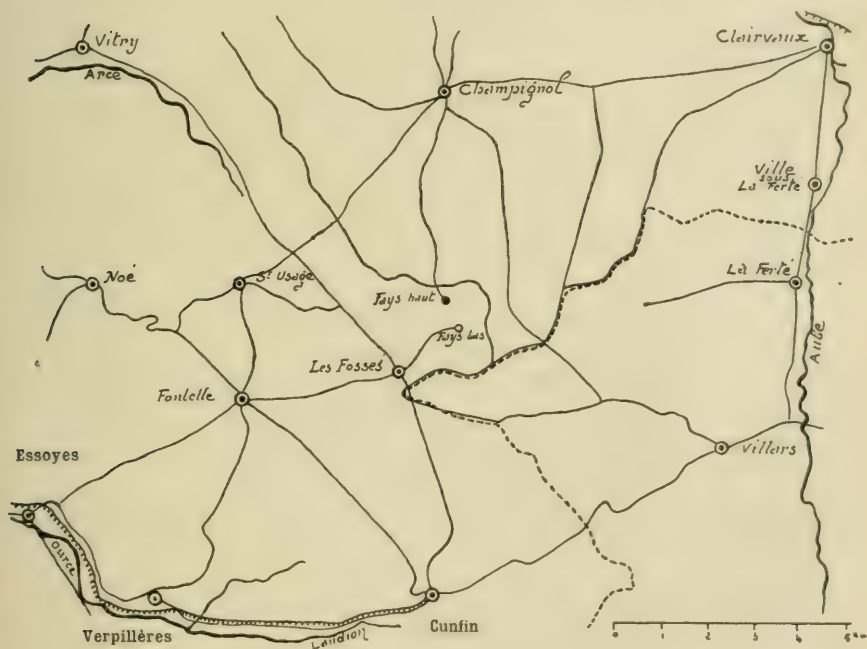
L. 14. ρ ζ ζ [[.]], total général. Mais encore inexact pour le chiffre d'oboles. On trouve 167, 4 oboles au lieu de 167, 1 obole.

Ω [ῥ] fc. Reste à verser 3 dr. 3 ob. 1/2.

Pierre JOUGUET.

LES
RESTES D'UN PATOIS CHAMPENOIS
A
CUNFIN-EN-BASSIGNY
(AUBE)

1. — Cunfin est un gros village situé près de la source du Landon, affluent de l'Ource, dans le Bassigny (département de l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Seine, canton d'Essoyes) ; aujourd'hui



tête de ligne du chemin de fer départemental qui va par Poliset jusqu'aux Riceys. Les habitants, au nombre de 400 environ, sont surtout bucherons, le pays voisin étant très boisé ; naturellement, il y a aussi des cultivateurs.

2. — Dans ce village come dans la plus grande partie de la Champagne, un observateur superficiel ne remarque rien qui ressemble à un patois véritable. Sans doute, il note quelques particularités, d'ailleurs communes à Cunfin et aus localités voisines : l'emploi exclusif de **r** lingual, le manque absolu de **h**, quelques mots locaux come **mar***sa* *mare où les sangliers vont boire*, **bu***ŝ* *buisson*, **ge** *abreuvoir* ; et surtout la chute complète du **l** dans le pronom de la troisième personne *il*, même en liaison comme dans *il écoute*, *il entend* ; ce qui cause parfois des méprises aus étrangers, **i a** *â sâ il a un champ*, étant perçu come **i j a** *â sâ il y a un champ*. Mais tout ça ne constitue pas un patois.

Cependant, les vieux vous disent bien que dans leur jeunesse il y avait des patois, et que le parler se différençiait de village à village.

3. — Quand on demeure dans la région et qu'on cause familièrement avec les paysans, quand ceus-ci s'animent surtout, on est souvent surpris d'entendre surgir des formes tout-à-fait différentes du Français d'école ; en les rapprochant, on comence à entrevoir des restes de patois. Et parfois on rencontre des vieux dont le langage habituel est difficile à comprendre au premier abord, et qui, une fois compris, présente bien les caractères d'un patois. A Cunfin surtout, m'at-il semblé, du moins plus que dans les autres localités que j'ai fréquentées, Essoyes, Fontette, Saint-Usage, Champignol.

4. — J'ai pu observer de très près un de ces vieux : Ferdinand Van, maçon, bucheron et cultivateur, âgé aujourd'hui de 72 ans. Ce brave home est illettré, un peu sourd, doué d'une ecellente mémoire, par conséquent peu sensible aus influences du dehors. Cependant, il sait qu'il ne parle pas « correctement » : il lui arrive fort bien de dire une frase en patois, et si on ne le comprend pas, de la répéter en Français ; mais il n'a pas l'idée qu'il parle un vrai patois. Plus il s'anime, plus les formes locales abondent ; en tout état de cause il en emploie plus avec moi qui cherche à l'imiter, que par exemple avec ma fame. On ne peut guère l'interroger ; le meilleur moyen de l'observer, c'est de tâcher de parler come lui et de noter ensuite ce qu'on a remarqué.

On arrive ainsi facilement à recueillir un bon nombre de formes. Évidament l'ensemble n'en constitue pas un patois pur, même au sens le plus relatif du mot, encor moins un patois complet. Néan-

moins on a un tableau présentant un certain intérêt, surtout au point de vue de la géographie linguistique.

FONÉTIQUE

5. — Le système de sons du patois paraît à peu près le même que celui du Français. Comme dans le Français régional, **r** est toujours lingual et franchement roulé; **h** n'existe nulle part.

Le mode de groupement des sons, lui non plus, ne présente guère de particularités. De même encore les phénomènes d'accentuation, d'intonation, de durée. Je note que **e** (fermé) peut être long, comme dans beaucoup de patois et de parlers régionaux; **vuz e:t** *vous avez*. Il y a aussi quelques voyelles brèves qui seraient longues par position chez nous : **kæv** *cave*.

6. — Par contre, la distribution des sons considérés par rapport à leur origine, est souvent très différente de la nôtre. C'est d'ailleurs là-dessus que porte la presque totalité de mes observations. Je vais énumérer les faits les plus intéressants.

CONSONES

7. — Le phénomène le plus frappant, c'est le passage de **l** à **j** après une autre consonne : **pjœ:vr** *pleuvrier*, **bje** *blé*, **kjæ:r** *clair*, **gjes** *glace*, **fje** *fléau*, **kupj** *couple*, **sæ:bj** *sable*. Ce changement a lieu dans toutes les positions; seuls y échappent quelques mots évidemment empruntés, comme **blaro** *blaireau*, dont la finale suffirait à déceler l'origine étrangère.

Un autre phénomène intéressant, c'est la chute de **r** partout devant une consonne linguale : **pute** *porter*, **gade** *garder*, **bo:n** *borne*. La consonne suivante n'est modifiée que si c'est **s**, le groupe **rs** passant à **ʃ** : **gaʃõ** *garçon*.

ʃ se trouve aussi pour **s** palatalisé : **laʃe** *laisser* (vieux Français *laissier*), **i kɔnɛʃa** *il connaissait*. — De même **z** palatalisé aboutit à **ʒ** : **fræ:ʒe** *fraisier*, **mæ:ʒõ** *maison*, **agyʒe** *aiguiseur*.

Il y a métatèse de **r** dans **fræme** *fermer*.

Epenthèse de **r** dans **fre:t** *faîte*; de **l** dans **sy'lɔte** *chuchoter*.

Epenthèse de **j** dans **tjo** *tôt*, **batjo** *bientôt*, **watjy:r** *voiture*, **mitjen** *mitaine*.

Epentèse de **w**, sous l'influence d'une labiale, dans **pwɛn** *peine*, **bwaʃe** *bécher*. Au contraire, chute de **w** du groupe **wa** dans **ta** *toi*, **da** *doigt*, **kan** *couenne*.

Dans le groupe **lj**, la première consone tombe : **jo** *l'eau* (come *eau*), **jə** *lieue*. De même sans doute **ʒ nu** *frøjɛ nous nous frôlions* doit être pour **frɔljɛ**.

VOYELLES

8. — **a** et **ɛ** s'emploient tout autrement que chez nous, parfois on dirait qu'on s'amuse à prendre le contrepied de l'usage commun : **ʒɛma** *jamais*, **i fɛʒa** *il fallait*, **bɛtr** *batre*, **yzɛ:ʒ** *usage*, **ɛvele** *avalier*, — **mja:t** *miette*, **na:ʒ** *neige*, **pja:r** *pierrre*. — L'origine de ces divergences remonte évidemment à des questions d'accent, de position syllabique et surtout de durée ; mais je n'ai pas pu dégager de règles fixes.

On trouve aussi **ɔ**, ordinairement long, pour notre **ɛ** : **i ɔ** *il est*, **ʃɔ:n** *chêne*, **dx:re** *derrière*.

o remplace notre **ɛ** dans **pro** *prêt*, **so** *sec*, et aus première et deuxième personnes de l'imparfait, et du conditionnel : **ʒeto** *j'étais*, **ty l kɛʒo** *tu le croyais*, **ʒə gutro** *je goûterais*.

ø ou **œ** remplace souvent **u** : **dzø** *dessous*, **kø** *cou* et *coup*, **tœ(t)** *tout(e)*, **mœtɔ̃** *mouton*. — **ø** remplace **o** dans **rəpøze** *reposer*, **arøze** *arroser*.

On trouve **ɔ** pour **u** dans **køpe** *couper*, **poli** *poulie* ; inversement **u** pour **ɔ** dans **kuʃɔ** *cochon*, **kute** *côté*.

ɛ̃ pour **æ** dans **brɛ:ʃ**, **lɛ:g**, **mɛ:ʒe**.

A quoi aboutit le *ï*, *ē* Latin ? Je n'ai pu arriver à rien de clair. Dans la plupart des cas Ferdinand dit come nous. Les imparfaits et conditionnels en **-o** rappellent le Picard, et c'est la même évolution qu'on croit voir dans **ʒə vo** *je vois*, d'autant plus que le futur **ʒə vware** suppose un ancien infinitif **vwa:r**, devenu aujourd'hui **vo** ; de même encor dans **bo** *bois*, où le *oi* est d'origine différente. *Choir* se dit **ʃœ:r** (régulièrement employé pour *tomber*) ; futur **ʒə ʃy:re** ou **ʒə ʃœ:re**. Dans la première voyelle de **kɛʒo** *croyais* on croit d'abord trouver une forme normande, mais cette forme est certainement dérivée par chute de **w** de **krwejo**, qui se dit à Vanvey et aus Riceys, au sud de Cunfin, d'après l'Atlas Gilliéron-Edmont. Ailleurs la même chute de **w** fait aboutir à **a** ou **ɔ** : **kə sɛ**

sa que ça soit, **drɔ** droit. Dans **pwɛn** peine le **w** dérive de la labiale. Notez encor **k i sɛ** qu'ils soient.

Au groupe Français *ui*, provenant de *ō* Latin palatalisé, correspond régulièrement *ø*, qui devient *œ* devant *r* : **nø** nuit, **trø** truie, **oɔdø** ou **odø** aujourd'hui, **sɛ m kɔza** ça me cuisait, **kœ:r** cuire ; et aussi **ʒe sø** je suis ¹. Remarquez aussi **vœd** vide (vieux Français *vuide*).

La voyelle *i* est souvent nasalisée par une nasale précédente ou suivante ; elle aboutit alors à *ɛ̃* : **mɛ̃** mis, **nɛ̃** nid, **fɛmɛ̃ːz** chemise, **vənɛ̃** venir et venu ; **vɛ̃n** vigne, **matɛ̃ne** matinée. Noter aussi **prɛ̃** pris (vfr. *prins*).

En dehors de *i*, je n'ai remarqué la nasalisation que dans **i** **krɛ̃nɔ̃**, ils craignent.

ASSIMILATION

9. — En dehors de la nasalisation dont je viens de parler, je ne trouve à relever que l'assimilation progressive dans **dzy** dessus, **dzø** dessous.

SUFFIXES

10. — Notre suffixe *-eau*, du Latin *-ellum*, est ordinairement représenté par **-jo**, comme en Picard et en Normand : **bjo** beau, **vjo** veau, **gɔtjo** gâteau, **furnjo** fourneau ; de même encor **jo** eau et l'eau. Mais on trouve aussi des formes en **-e**, comme en Lorraine : **fape** chapeau, **rɛte** râteau, **fje** fléau. Bien entendu, il y a des mots qui ont la terminaison française : **təno** toneau, **blaro** blaireau. Ferdinand dit aussi **korbo** corbeau, mais j'ai entendu **korbe** à Essoyes.

(La forme bizarre **tjo** tôt serait-elle due à une analogie inverse, come **sabjo** sabot qu'on entend parfois aus environs de Paris ?)

Le suffixe *-eur*, Latin *-ōrem*, se trouve sous la forme **-u** : **pu** peur, **vulu** voleur, **gadu** gardeur, **mənu** meneur, **kuvru** couvreur. Je n'ai pas de note sure pour la forme du féminin. Pour *fleur* on attendrait ***fju**, mais Ferdinand dit **fjœ:r**. Il dit **lo** et **jo** pour *leur* ; à Essoyes j'ai entendu **lø** et **jø**.

1. Cette forme est remarquable ; comparez l'Espagnol *soy*. Peut-être pourrait elle aider à trouver l'explication, encore inconnue sauf erreur, de la forme Française *je suis*.

Pour notre suffixe **-ier** on emploie **-e** : **prøme premier**, **pome pomier**, **epreve cormier**. De même **dx:re dernier** et **derrière**.

MORFOLOGIE

11. — Il n'y a pas, je crois, de noms pour lesquels le pluriel se distingue du singulier ; mais à l'inverse de ce qui tend à se produire chez nous, c'est toujours le pluriel qui a envahi le singulier : *æ fvo un cheval*, *mo mal*, *æ bœ un bœuf*.

Dans les verbes, au contraire, la troisième personne du pluriel est toujours différente de celle du singulier. A l'indicatif présent, elle se termine en *õ*, est donc semblable à la première du pluriel : *i krẽNõ ils craignent*, *i s betõ ils se batent*. A l'imparfait et au conditionel, elle se termine en *-ẽ* : *i etẽ ils étaient*, *i rgetjẽ ils regardaient*, *i srẽ ils seraient*.

Ceci n'a rien de bien extraordinaire, ces formes se rencontrent un peu partout et jusqu'aux environs de Paris ¹. Mais ce qui est curieux, c'est que les formes en *-ẽ* ont envahi la deuxième personne du pluriel : *vu leplẽ vous l'apeliẽ*, *vu le vãdrẽ vous les vendriẽ*. Parfois aussi, mais pas régulièrement, on les trouve à la première personne : *z l orẽ px fe, nous ne l'aurions pas fait*. (Inversement on trouve parfois des troisièmes personnes en *-jã* ou *-jõ* : *i l portjã ils le portaient*.)

L'imparfait a d'ailleurs usurpé la place du subjonctif présent et passé, au moins pour ces troisième et deuxième personnes du pluriel : *fo k ẽl à donẽ, il faut qu'elles en donent* ; *fo k vu fẽzẽ komsẽ il faut que vous fassiez come ça* ; *fo k i le dekjõtẽ, il faut qu'il les déclouent* ; *s x: pu k i restẽ le, c'est pour qu'ils restent là*.

Les terminaisons de l'imparfait et du conditionel paraissent être *-o*, *-o*, *-a* ; *-jõ*, *-ẽ*, *-ẽ*. Celles du futur, *-e*, *-e*, *-ẽ* ; *-õ*, *-e*, *-õ*.

Remarquez *i x: il est*, *i ẽ il a*. Au pluriel *vuz e:t vous avez*, *vu se:t vous savez*. (Ferdinand nous dit un jour, *vuz e:t de sal be:t*. Ce n'était pas une injure come on pourrait le croire ; il s'agissait de nos chevaux.)

Notez encore l'absence du **d** dans *zø vjẽre je viendrai*, *zø vure je voudrai*, *i forẽ il faudra*, etc. De même aussi, l'absence de **v** dans *i pjørẽ il pleuvra*.

1. A Sainte-Jamme, commune de Feucherolles (S.et-O.), elles sont toutafait courantes, ou l'étaient du moins il y a vint ans.

Come en tant d'autres endroits, le pronom *ʒə* s'emploie souvent avec le verbe au pluriel : *ʒə vn̄*, *nous venons*. Mais Ferdinand dit aussi *nœ vn̄*.

SYNTAXE

12. — Ma seule observation intéressante porte sur la curieuse expression *tœ pa ta*, *toi tout seul* ; *tœ pa ly*, *lui seul* ; tournure commune dans l'Est, et qui rappelle d'une manière frappante l'Anglais *by yourself*, *by himself*.

Je peux encor mentionner l'emploi d'une tournure tombée en désuétude chez nous : *el tœ vø pz mod*, *elle ne veut pas te mordre*.

VOCABULAIRE

13. — Je vais donner la liste des mots les plus intéressants que j'ai recœillis, rangés simplement par ordre alphabétique :

<i>i α</i>	<i>il est</i>
<i>agyʒe</i>	<i>aiguiser</i>
<i>ak</i>	excl. de douleur (allem. <i>ach</i>)
<i>amnisti</i>	<i>armistice</i>
<i>arb</i>	<i>herbe</i>
<i>arē:ʒe</i>	<i>arranger</i>
<i>arl</i>	<i>hâle</i> ; vent desséchant
<i>ato</i>	<i>aussi</i>
<i>avø</i>	<i>avec</i>
<i>α:ʒe</i>	<i>aisé, facile</i>
<i>āfje</i>	<i>enfler</i>
<i>āpji</i>	<i>emplir</i>
<i>āpute</i>	<i>emporter</i>
<i>balivjo</i>	<i>baliveau</i>
<i>batjo</i>	<i>bientôt</i>
<i>bēje</i>	<i>bailler, doner</i>
<i>bēlx:je</i>	<i>balayer</i>
<i>bēē</i>	<i>balai</i>
<i>bjā(:f)</i>	<i>blanc(he)</i>
<i>bje</i>	<i>blé</i>

bjɛsc	<i>blesscr</i>
bjo	<i>beau</i>
blaro	<i>blaireau</i>
bo	<i>bois ; bout</i>
bo:n	<i>borne</i>
brɛ	<i>berceau</i>
brɛ:j	<i>branche</i>
broete	<i>brouter</i>
bruvat	<i>brouette</i>
bryje	<i>hurler</i>
bulɛ	<i>bouleau</i>
buʃɔ̃	<i>buisson</i>
by:v	<i>boivent</i>
bwaʃe	<i>bécher</i>
dɔre	<i>derrière ; dernier</i>
dekjote	<i>déclouer</i>
dəpø	<i>depuis</i>
dubj	<i>double ; boisseau de 20 litres</i>
dzo	<i>dessous</i>
ebjɔ̃de	<i>élaguer</i>
ekoɛle	<i>acculer ; baisser</i>
ekjɛ:r	<i>éclair</i>
epø	<i>et puis</i>
epru	<i>corme</i>
epruve	<i>cormier</i>
ɛʃɛ:ne	<i>échigner</i>
e:t : vuz e:t	<i>vous avez</i>
evwajo	<i>outil pour doner de la voie aus sies</i>
ɛ	<i>à, a</i>
ɛfrəme	<i>enfermer</i>
ɛle	<i>aler</i>
ɛpre	<i>après</i>
ɛrɛte	<i>arrêter</i>
ɛvɛle	<i>avalcr</i>
ʒ ɛvo, etc.	<i>j'avais, etc.</i>
fe:z	<i>fasse : fo k ɛl sə fe:z ɔ̃ pø.</i>
i ʃɛja	<i>il falait</i>
fɛrɛn	<i>farine</i>
fɛ:ʒ	<i>fasse. fo kə ʒ fɛ:ʒ sɛ</i>

fje	<i>fléau</i> (Talbot d'Essoyes dit <i>ô flɛ</i>).
fofu	<i>faucheur</i>
i fɔra	<i>il faudra</i>
frɔ:ʒe	<i>fraisier</i>
fre:t	<i>faîte</i>
frəme	<i>fermer</i>
frɔjɛ	<i>frôlions, frôlaint</i>
fwɛ (masc.)	<i>fouine</i>
furnjo	<i>fourneau</i>
gade	<i>garder</i>
gadu	<i>gardeur</i>
gasɔ̃	<i>garson</i>
ge	<i>abreuvoir</i>
gjɛ	<i>gland</i>
gjɛs	<i>glace</i>
gœt	<i>goute</i>
grym	<i>grape. œn grym də ʀɔ:ʒɛ.</i>
jo	<i>eau ; l'eau</i>
jo, jø	<i>leur</i>
jø	<i>lieue</i>
kan	<i>couenne</i>
kɛʃe	<i>catcher</i>
kɛv	<i>cave</i>
kjake	<i>claquer</i>
kje	<i>clé</i>
kjɛrvo	<i>Clairvaux</i>
kjɔ:te	<i>clouer</i>
kju	<i>clou</i>
kɔn	<i>corne</i>
kɔnɛʃa	<i>connaissait</i>
kɔnø	<i>cornouille</i>
kɔpe	<i>couper</i>
kɔrbe	<i>corbeau</i>
kœr	<i>cuire. sɛ m kœ:za ʒa me cuisait.</i>
kribj	<i>crible</i>
krɔʃo	<i>crochet</i>
kupj	<i>couple</i>
kuɔ̃	<i>cochon</i>

kutyre:r	<i>couturière</i>
kute	<i>côté</i>
kuvri	<i>couvrir ; couvrir.</i>
kuvru	<i>couvreur</i>
kyrbyte	<i>culbuter</i>
lafe	<i>laisser</i>
le	<i>la, là</i>
lẽ:g	<i>langue</i>
matẽ:ne	<i>matinée</i>
mα:ʒõ	<i>maison</i>
mɛlɛd	<i>malade</i>
mɛriʃo	<i>maréchal</i>
mẽ	<i>mis : i l ɛ mẽ lɛ.</i>
mẽ:ʒe	<i>manger</i>
mənu	<i>meneur</i>
mitjɛn	<i>mitaine</i>
mjat	<i>miette</i>
mo	<i>mal. s α: mo. i ɛ vo mo o kœ:r.</i>
mo:kx:bre : α:brə	<i>mo:kx:bre, nom d'un nuage. l α:brə</i>
mo:kx:bre, s α: õ nɥɛ:ʒ	<i>ki fe vo kāt i vɛ pjœ:vr : kāt</i>
i ɛ l pje dā jo, s α: k i pjø:rɛ.	
mœkɛ:r	<i>fame (mot plaisant)</i>
mœ:r	<i>mûr(e) (maturus)</i>
mœtõ	<i>mouton</i>
mwi:r	<i>mûre (fruit de ronce)</i>
nα:ʒ	<i>neige. i ɛ ʃø d lɛ nα:ʒ</i>
nẽ	<i>nid</i>
nẽ	<i>non</i>
nœ	<i>nous</i>
nø:ri	<i>nourrir</i>
nø	<i>nuit</i>
nuʒɛt	<i>noisette</i>
nɥɛ:ʒ	<i>nuage</i>
nwari	<i>noircir</i>
odø, oʒdø	<i>aujourd'hui</i>
ositjo	<i>aussitôt</i>
parʃ	<i>perche</i>
paʃon	<i>persone</i>
pɛt	<i>patte</i>

pəʃe	<i>perser</i>
pəʃu	<i>persoir</i> (tariète)
pɪʃe	<i>pisser</i> . s ɔ kɔm si vo pɪʃrɛ dʒ œ vjɔlɔ̃.
pja:r	<i>pierre</i>
pjɔ:ʒe	<i>désordre</i> . s eta œ bjo pjɔ:ʒe.
pjɔ:je	<i>plier</i>
pjɔ:tr	<i>plâtre</i>
pjɛn, pjɛ	<i>plein(e)</i>
pjɛ:f	<i>planche</i>
pjɛ:ʃe	<i>plancher</i>
pjœm	<i>plume</i>
pjœme	<i>épilucher</i> (pomes de terre, etc.).
pjœ:vr ¹	<i>pleuvoir</i> . Au futur i pjø:rɛ.
pjœ:ʒ ¹ , pjø	<i>pluie</i>
pɔme	<i>potier</i>
pɔpije	<i>peuplier</i>
pɔt	<i>porte</i>
pœri	<i>pourrir</i>
pø(:t)	<i>laid(e), vilain(e)</i> . læ pøt ɔm, <i>Croquemitaine</i> .
prɔ:r	<i>prendre</i>
prɛ	<i>pris</i>
pro	<i>prêt</i>
prynjo	<i>pruneau</i>
pu	<i>peur</i> . vu n e:t pɔ pu de tavɛ.
puljɛ:r (fém.)	<i>poulailler</i>
pute	<i>porter</i> . ʒə puto je portais. i l putrɛ ʒ triɔ:f
py	<i>plus ; puits</i>
rxte	<i>râteau</i>
regale	<i>étendre</i> (le foin)
rəɣɔ:tje, rəɣɔtje, rəvɔ:te	<i>regarder</i>
rəmɛ	<i>remis</i>
rəpike	<i>retourner</i> (le foin)
rəprɛ	<i>repris</i>
rətone	<i>retourner</i>

1. Cp. l'Italien *piovvere, pioggia*. Mais je ne suis pas toutafait sûr de la forme pjœ:ʒ.

sa	soit. fo k sɛ sa mɛ lɛ.
sɔ:bj	sable
sɔ:re	serrer
sɛ	cela
sɛ̃	soient. fo k i sɛ̃ sa:ʒ
sɛ̃:gje	sanglier
so	sec
sty	celui. stysi e style.
sy lɔte	chuchoter
ta	toi
tavɛ̃	taon
tənɛ̃	tenir. ʒ l e tnœ.
tərtœ	tout (absolument)
tjo	tôt
tœne	tourner
tœ(t)	tout(e)
tœpjɛ̃	tout plein, beaucoup
trø	truie
ʃape	chapeau
ʃɔ:n	chêne
ʃəmɛ̃:z	chemise
ʃœ:r	choir, tomber. i ʃe d jo. ʒ
ʃœ:rɛ (ou ʃy:rɛ) py stə	smən. i ʃœrrɔ̃ dɛ̃ jo. ɛ l a ʃø
	kəm œ muʃrɔ̃.
uvrɛ:ʒ	ouvrage
va	vers. va l gro ʃɔ:n.
vɛ̃ʃ	vache
vɛ̃ʃ	vigne
vənɛ̃	venir. i ɔ: vnɛ̃ s metɛ̃.
vjo	veau
vlɛ̃	voilà
vo	voir. ʒə l vo. ʒ lə vwa:re.
vœd	vide
vølu, vulu	voleur
y	le (pronom), dans quelques tournures : kit y quite-le.
yzɛ:ʒ	usage
watjy:r	voiture
ʒɛma	jamais
ʒœne	journée.

GÉOGRAPHIE DIALECTALE

14. — Si nous cherchons à situer notre patois par rapport aux parlers des provinces voisines, nous sommes frappés tout de suite par le nombre de traits rapelant la Lorraine et la Franche-Comté. Le passage de **l** à **j** après consone (par **ʌ**) est universel dans les parlers Lorrains et Comtois, — il est vrai qu'il se trouve aussi dans l'Ouest, ainsi qu'en Italien. — La chute de **r** devant linguale **y** est constante : en Comté la linguale suivante est palatalisée dans tous les cas, tandis qu'en Lorraine, come à Cunfin, **s** seule passe à **ʃ**, les autres linguales demeurent intactes ¹. — Les **s** **ʒ** palatalisés aboutissent à **ʃ** **ʒ**. — **ø** pour **ui**, l'épenthèse de **w** après labiale, **ɛ** pour **a**, sont des formes bien conues ; de même la terminaison **-e** de **-ellum**, l'emploi de *choir* pour *tomber*, la tournure **tœ pa ly** (Val d'Ajol **to pwa ly**), **oʒdø** ou **ɔʒdø** *aujourd'hui*, etc.

D'autre part, certaines formes de Cunfin rappellent le Picard : ainsi **-jo** de **-ellum** (à côté de **-e**), les imparfaits et conditionnels en **-o**, le manque de **d** dans **prɛ:r**, **ifɔra**, **ʒø vure**.

Enfin il y a des points pour lesquels le patois, autant que son état de délabrement permet d'en juger, paraît avoir marché avec les parlers Franciens.

En some, tout porte à croire que le parler de Cunfin, lorsqu'il était apeuprès pur, était intermédiaire entre les parlers de la Lorraine, de la Picardie et de l'Île de France, mais plus voisin de ceus de la Lorraine. (Je ne parle pas de ceus de la Bourgogne que j'ignore toutafait.) C'est ce que ferait attendre sa situation géographique, et il n'y a là rien que de normal.

15. — Les choses sont moins simples si nous comparons Cunfin, non plus aus provinces voisines de la Champagne, mais aus vilages les plus rapprochés. A vrai dire, il y a une ressemblance frappante

1. Ce changement caractéristique a du se faire come suit : **r** a d'abord imposé la modification cacuminale aus linguales : **rt**, **rd**, **rn**, **rs** ont passé à **t**, **d**, **n**, **s**, come en Suédois et en Norvégien. Puis **s** a partout abouti à **ʃ**, tandis que **t** **d** revenaient à **t** **d** en Lorraine et en Champagne, et aboutissaient à **c** **j** en Comté. De ce dernier changement, il semble qu'il y ait une trace aus Riceys, au Sud-Ouest de Cunfin : *corde* s'y dit **kodj** daprès l'Atlas de Gilliéron. V. Jean Passy, *L'origine des Ossalois*, § 135.

entre les formes recueillies à Cunfin et celles des villages *situés plus au Sud* : les Riceys (Aube), Vanvey (Côte-d'Or), la Cour-l'Évêque (Haute-Marne). D'après l'Atlas, on trouve dans ces villages le changement de l en j après consone (kje, gjes, bje) ; ʃ ʒ pour sz palatalisés (laʃe, mʒʒ̃) ; la chute de r devant linguale ; ø ou œ pour üi ; le mélange de -jo et -e provenant de -ellum ; etc.

Ce dernier trait mérite de nous arrêter un instant. Come -jo et -e ne peuvent pas dériver l'un de l'autre, il faut admettre, ou bien que le parler de ces villages provenait de la fusion de deux patois différents, ou bien que le patois primitif avait subi l'influence d'un patois différent, avant l'époque où s'est exercée l'action du Français d'école.

En tout cas, le parler de Cunfin a dû former, avec les parlers de la région sise au Sud, au Sud-Est et au Sud-Ouest, une masse linguistique bien homogène, régulièrement nuancée de village en village.

16. — Il n'en va plus de même si on se tourne vers le Nord. Ici semblent manquer les formes les plus caractéristiques du parler de Cunfin, spécialement celles qui rappellent la Lorraine et la Comté. L'Atlas, il est vrai, ne fournit pas de renseignements sur les villages les plus voisins dans cette direction : les Fosses, Fontette, Saint-Usage, Champignol ; et mes propres observations sont peu concluantes, car je n'ai rencontré dans ces localités aucun patoisant comparable à Ferdinand. Pourtant les quelques mots que j'ai recueillis laissent l'impression qu'il a dû y avoir, de ce côté, une limite dialectale.

17. — En tout cas, il est certain qu'il y en a eu une quelquepart. Nous avons, en effet, un point de comparaison excellent dans le patois de Messon (près Troyes), étudié en détail par M. A. Guérinot dans la *Revue de Filologie*, 1909 et 1910. Ce parler, mieux conservé que celui de Cunfin, en est aussi différent que possible. On n'y trouve, en particulier, presque aucun des caractères qui rappellent la Lorraine ; par contre, on y trouve des faits dont je n'ai pas vu trace à Cunfin, par exemple le passage de r à z (*pez père, dyze durer*, etc.). Le suffixe -ellum y est toujours représenté par -jo, ce qui me semble être come à Saint-Usage, etc. ; le suffixe -örem par -ø et non -u. De fait, il ne paraît guère y avoir de traits communs aus

deus parlers, en dehors de certains changements de **a** en **ε** qu'on trouve dans tout l'Est, des troisièmes personnes du pluriel en **-ε** (**i vnε ils venaint**) qui sont fréquentes un peu partout, et de la forme **ʒəs ø je suis**, qui semble isolée à Messon, tandis qu'à Cunfin elle se rattaché à un ensemble.

Donc, il est hors de doute qu'il y a eu une limite dialectale entre Cunfin et Messon ; et il paraît probable que cette limite passait juste au Nord de Cunfin. Je conjecture qu'elle était marquée par les bois, se rattachant à la forêt de Clairvaux, qui séparent encor aujourd'hui Cunfin du hameau des Fosses, et Verpillères de Fontette.

18. — D'où peut bien provenir cette limite dialectale ? Faut-il supposer la rencontre de deus parlers en formation remplaçant des parlers plus anciens ; admettre par exemple que Cunfin et Messon ont dépendu de deus centres différents de romanisation ? Ou bien, serions nous ici sur la trace de mouvements de population, et faudrait il croire, soit que les habitants de Messon sont venus du Nord ou de l'Ouest, soit plutôt que ceus de Cunfin sont venus du Sud-Est ?

Il y a quarante ou cinquante ans, une étude comparative de tous les patois de la région aurait été facile à faire, et elle aurait sans doute permis de fixer avec certitude ce point d'histoire locale. Aujourd'hui, il est probablement trop tard. Nous ne pouvons que poser les questions, et, devant l'impossibilité de les résoudre, maudire une fois de plus la stupidité du nivellement officiel, qui, sous prétexte de progrès, s'applique à brutalement sacager le riche trésor de nos parlers populaires, et fait disparaître, come à plaisir, toute trace de vie propre et d'originalité dans nos campagnes.

Paul PASSY.

LE CONTE DE RICHEUT

SES RAPPORTS AVEC LA TRADITION LATINE

ET

QUELQUES TRAITS DE SON INFLUENCE

Le poème français de *Richeut*¹ est d'une franche grossièreté.

C'est l'histoire d'une ribaude, nommée Richeut, à qui portent ombrage les succès de son fils Samson, sorte de virtuose de la débauche, plus adroit encore à perdre les femmes qu'elle-même à perdre les hommes. Elle se pique d'honneur à faire triompher sa maîtrise. Le cours de nombreux exploits a ramené le héros auprès d'elle, à Beauvais : elle se promet d'en avoir raison. Réussissant à ne pas se faire reconnaître et se couvrant du nom de Florie, elle lui fait des avances et, tandis qu'elle l'emmène, elle s'arrange pour placer sur sa route Hersent (par diminutif Herselot), gourgandine décrépète, à qui ses artifices ont donné l'air d'une fraîche beauté. Samson s'échauffe pour ce nouveau gibier. « C'est une fille de chevalier », explique Richeut ; elle feint pourtant de la gagner au désir du galant. Un rendez-vous a lieu à la chandelle, et le fard d'Herselot fait son office : Samson en est dupe. Ce n'est qu'à l'épreuve finale qu'il découvre avec fureur les ravages du corps immonde ; et alors, pour achever sa honte, surviennent quelques robustes gaillards qui le rançonnent d'importance. Richeut, qui a mené toute l'affaire, est victorieuse.

Ce récit n'aurait peut-être trouvé personne pour le lire, ou du moins pour en parler, s'il ne datait du XII^e siècle et s'il ne représentait, à notre connaissance, le plus ancien des fabliaux. On en a assez souvent disserté parce que, se laissant précisément dater, sem-

1. Conservé dans le manuscrit de la Bibliothèque de Berne n° 354 ; édité pour la première fois par Méon dans son *Nouveau recueil de fabliaux*, t. I, p. 38, en dernier lieu par M. I. C. Lecompte (*Romanic Review*, t. IV, 1913, p. 261). Sur cette dernière édition, voir *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597.

blait-il, de l'année 1159, il intéresse les origines d'un genre qui a été prospère ; et il a aussi fallu en faire état à d'autres propos, parce que la mention trouvée ailleurs des noms portés par ses personnages fournit des éléments de discussion qui ne sont pas négligeables dans l'étude d'œuvres étrangères au genre fabliau.

*
* *

C'est ainsi que, dans le Roman de Renard, se rencontrent les noms de Richeut et d'Herseut. Est-ce l'effet du hasard ? Ou bien est-ce qu'un des deux contes a fait un emprunt à l'autre ? Il y a là un problème en lui-même assez menu. Mais il a son importance pour l'histoire des récits relatifs à Renard et la détermination de la date où le plus ancien d'entre eux a fait son entrée dans la littérature française ; et il présente en outre cet intérêt qu'en l'examinant on est conduit à des constatations assez curieuses touchant la composition et la nature du poème de *Richeut*.

Le nom de Richeut apparaît deux fois dans le *Renard*, dans la branche VII et dans la branche XXIV.

Dans la branche VII, Hubert le Milan, faisant le portrait d'Herseut la Louve, dit :

559 Onques Richel n'en sot neant
Ne nul barat envers Herseut.

Quelques-uns¹ ont cru que Richeut était ici la femme de Renard. MM. Ebeling² et Foulet³ interprètent qu'il s'agit, non de la femme de Renard, mais de Richeut, type de ribaude. C'est certainement la vérité. Par là se trouve éliminée la supposition qu'il aurait existé une branche, ou des branches perdues de *Renard*, où la femme de Renard se serait appelée Richeut ; éliminée aussi, par suite, la supposition que l'auteur de *Richeut* aurait pu trouver le nom de son héroïne dans une branche plus ancienne que la branche VII. Par contre, il paraît établi que Richeut était déjà connue pour une ribaude. La question est alors de savoir si elle l'était autrement que

1. Par exemple, M. Cornu, au glossaire de l'édition Martin. M. Martin, en sa note au passage, indique seulement, sans décider, la possibilité de l'interprétation.

2. Dans son édition d'*Auberée*.

3. *Le roman de Renard* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 211), p. 94 s.

par le conte auquel elle a donné son nom et si, par conséquent, l'auteur de la branche VII a pu penser à autre chose qu'à ce conte. Mais cette question, il est vain de l'examiner, par la raison que, selon la juste remarque de M. Foulet, les vers en discussion ne sont fournis que par deux manuscrits sur dix, quatre ne donnant pas le passage, quatre y remplaçant le nom de Richeut par celui de Renard. En sorte que la conclusion, quelle qu'elle fût, ne vaudrait pas pour l'auteur de la branche VII, mais seulement pour le rédacteur, peut-être autre que l'auteur original, de la version fournie par deux manuscrits. Le problème perd, de ce fait, le principal de son intérêt.

Dans la branche XXIV, où est expliquée l'origine des sobriquets du goupil, du loup et de leurs femmes, on apprend qu'« Isengrin était un seigneur brigand et pillard ; sa femme Hersent partageait tous ses vices ; leur neveu Renard, qui avait les cheveux roux, était un trompeur sans pareil, et sa femme Richeut menait une conduite scandaleuse : ce quatuor a fourni des noms au loup et à la louve, au goupil et à la goupille » ¹. Et voici le passage qui concerne particulièrement Richeut :

- 113 La gorpille le senefie
(Car mout set d'art et de mestrie :
115 Se l'une iert mestre abaeresse,
Et l'autre mestre lecharesse,
Mout furent bien les deus d'un cuer,
L'une fu l'autre, ce cuit, suer)
Por Richout la fame Renart.
120 Por le grant engin et por l'art
Est la gorpille Richeut dite.
Se l'une est chate, l'autre est mite.
Mout a ci bone compaignie,
Et l'une et l'autre senefie.
125 Cist quatre sont bien asanblé,
Einz ne furent mes tel trové.
Se Ysengrin est mestre lerre,
Ausi est li rous forz roberre :
Si Richeuz est abaiaresse,
130 La gorpille est fort lecharesse.

Que la goupille soit ici donnée comme ayant pris son nom de

1. Les termes de cette analyse sont empruntés à G. Paris, *Mélanges de littérature française*, p.p. Mario Roques, p. 371.

Richeut à un personnage connu par ailleurs, c'est clair. Que ce soit à la Richeut du fabliau, c'est probable. Mais la branche XXIV n'est, comme le rappelle M. Foulet¹, que l'œuvre d'un épigone du XIII^e siècle : si l'auteur a pris le nom de Richeut dans le fabliau ou si c'est ailleurs, c'est encore une question qui, étant donné la date de son poème, ne présente pas, elle non plus, d'intérêt.

Le nom d'Hersent est beaucoup plus fréquent, dans le Roman de Renard, que celui de Richeut. Il suffit d'ouvrir la table des noms propres de l'édition Martin pour voir qu'il figure, à de nombreuses reprises, dans les branches I, II, V, VI, VII, VIII, IX, XI, XIII, XVII, XXI, XXII, XXIV et XXVI. Il peut être tenu pour acquis, comme on l'a vu, que le nom de Richeut, dans le fabliau, n'est pas un emprunt à la fable animale. En est-il de même pour celui d'Hersent ? Je le pense ; et je tiens, par surcroît, qu'il y a eu ici emprunt des auteurs de *Renard* au fabliau. C'est ce que je voudrais rendre probable.

*
* *

Quelques remarques sont d'abord utiles sur la situation littéraire du poème de *Richeut*.

« Notons, dit G. Paris², que quelques fableaux . . . sont sortis de l'invention même des auteurs (tel paraît être le cas pour *Richeut* . . .). »
« . . . le fabliau de *Richeut*, dit M. Bédier³, ne se retrouve dans aucune littérature et nous n'avons à présenter à son sujet aucune remarque comparative. » Pourtant voici un certain nombre de rapprochements qui ne sont pas à négliger.

Dans le poème latin intitulé *Vetula*⁴, Ovide est censé raconter comment il a quitté le service de Vénus à la suite d'une mésaventure amoureuse. Il a rencontré une jeune fille de toute beauté ; et

1. *Ouvrage cité*, p. 98.

2. *Manuel*, paragraphe 73.

3. *Les fabliaux* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 98), p. 269, note. Les pages de ce livre qui traitent de *Richeut* contiennent l'essentiel de l'étude que M. Bédier avait consacrée précédemment au même poème dans les *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, p. 23.

4. Sur les éditions de ce poème, voir Fabricius, *Bibliotheca latina*, dont l'article a été reproduit au t. VIII des œuvres d'Ovide dans l'édition Lemaire.

M. Carlo Pascal, *Poesia latina medievale*, p. 144, indiquait en 1907 qu'une édition nouvelle était en préparation.

comme elle est étroitement gardée par ses parents, il sollicite le concours d'une vieille femme dont il vainc la résistance à la fois par ses promesses et par ses menaces. La vieille, en effet, commence par se défendre :

« Me miseram ! dicit. Rem si sciret pater ejus,
Quid factura fierem ?... » etc.¹.

Alors il multiplie les présents et lui en promet d'autres encore ² : il obtient enfin un rendez-vous, qui lui est assigné, dans une chambre retirée, la nuit. Brûlé d'impatience, il approche celle qui l'attend, étendue sur le lit. Mais subitement son sang se glace ; car l'objet qu'il a étreint, c'est la vieille en personne :

Accusant vetulam membrorum turba senilis,
Collum nervosum, scapulorum cuspis acuta,
Saxosum pectus, laxatum pellibus uber,
Non uber, sed tam vacuum quam molle, velut sunt
Bursae pastorum, venter sulcatus aratro,
Arentes clunes macretudine, crudaque crura,
Inflatum genu, vincens adamantina rigore...³

La *Vetula*, que son auteur ne pouvait espérer bien sérieusement faire prendre pour de l'Ovide, se signale dès le premier coup d'œil comme d'une époque tardive : il est avéré qu'elle ne remonte pas au delà du XIII^e siècle et il est possible qu'elle ait été composée par Richard de Fournival ⁴.

1. Comparer *Richeut* :

1151 « Mais mout par sui herdie et ose
Que ç'ai enpris.
Par la foi que doi saint Denis,
Trestot l'avoir de cest pais
Ne me garroit,
Se li chevaliers (*père de la jeune fille*) lo savoit,
Que n'aüsse de mort destroit. »

2. Comparer *Richeut* :

1175 Sansons foloie :
.v. sous li done de monoie,
Et si li dit que plus acroie
S'an a mestier...

3. Comparer *Richeut*, v. 1275 ss.

4. Voir Cocheris, dans son édition de la traduction de la *Vetula* par Jean Lefèvre, p. xxii ss.

Mais un autre texte nous ramène en plein XII^e siècle : c'est le poème latin de *Baucis* ¹. Cette pièce, qui appartient au genre qu'on appelle assez improprement la comédie élégiaque (il s'agit de poèmes narratifs), se trouve dans un manuscrit de Berne, où elle est copiée d'une écriture de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle. Les critiques qui s'en sont occupés en placent la composition entre l'*Amphitryon* et l'*Aulularia* de Vital d'une part, et d'autre part l'*Alda* (avant 1170) de Guillaume de Blois. — La vieille Baucis a vendu cent et cent fois à de nouveaux amoureux la virginité de Glicerium, dont elle excelle à réparer les brèches. Elle rencontre Traso, une sorte de « miles gloriosus », et n'a pas de peine à l'enflammer pour la fleur de vertu qu'elle lui propose :

37 Virgo, sed virga, sed flos, sed fructus amoris,
Lumen virgineum, forma decore nitens... ²

Après avoir accumulé les cadeaux, après avoir été longuement berné, l'amant est admis dans la demeure de Glicerium. Celle-ci le supplie d'épargner sa virginité ³. Cependant rendez-vous est pris pour la nuit suivante. Baucis aura le temps d'apprêter la vierge, et il n'y aura pas trop de tout son art :

307 Baucis virgineum temptans revocare pudorem
Provida propositae colligit apta rei :
Herbas, unguenta, potus, medicamina, cantus,
Quae vobis breviter enumerare libet :
Corvi candorem, fumum, tria flamina venti,
Caeci cujusdam lumina, noctis avem,
A calvi fronte crines membrumque spadonis,
Auditum surdi, verba carentis eis,
Ignovomam glaciem defunctorumque calorem,
Insani sensum cum ratione bovis,

1. Publié par H. Hagen, dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, t. 97, 1868, p. 711.

2. Comparer *Richeut* :

1150 « Vaincue l'ai, la fleur de rose. . . »

C'est Richeut qui s'exprime ainsi, quand elle feint d'avoir décidé Hersent.

3. Comparer *Richeut*. Au moment où Samson approche Hersent :

1226 La pute (*Hersent*) tremble dant a dant.

« Avoi ! Florie,

Avez me vos donques traïe ? »...

1238 Plore et sanglote mot a mot

Tot par faintié.

Duri mollitiem lapidis cum murmure stagni,
 Quercus pomiferas, vimina plena piris,
 Praeterea rugas pueri, barbas vetularum,
 Virus cerebereum quaerit, ut addat eis.
 His ibi confectis facit ex meretrice puellam ¹.

La nuit promise vient : Traso, dupe jusqu'au bout, s'en va satisfait.

Mais ce n'est pas encore là, dans le poème de *Baucis*, la plus ancienne apparition du thème. On le trouve aussi dans un ouvrage de l'antiquité classique, dont le sujet n'aurait pu être que grave si son auteur n'avait été lui-même rien moins que tel, je veux dire les *Fastes* d'Ovide ². Le poète expose les origines de la fête où les Latins célébraient la divinité Anna. Il rapporte longuement, à ce propos, les pérégrinations de la sœur de Didon après la mort de cette dernière, puis son arrivée dans l'Olympe. Elle venait d'être admise au nombre des immortels. Aussitôt Mars vient solliciter son concours pour une entreprise amoureuse. « Ta fête tombe, lui dit-il, au même mois que la mienne : rends-moi service. Depuis longtemps j'aime Minerve : fais en sorte que je puisse m'unir à elle :

684 Conveniunt partes hae tibi, comis anus ³.

Anna le berce de promesses et fait traîner ses sottes espérances. Il la presse. Alors : « J'ai fait ta commission, finit par répondre la vieille ; la déesse a cédé à mes prières. » Mars la croit ; il apprête la chambre de ses amours. Mais celle qu'il y conduit, il ne se doute pas que c'est Anna elle-même, cachant son visage de voiles, selon la coutume des nouvelles épousées. Au moment de l'embrasser, il la reconnaît, et sa fureur est immense ⁴.

1. Comparer *Richent*, v. 1035 ss.

2. *Fastes*, livre III, v. 523-696.

3. Allusion au rôle traditionnel d'entremetteuse attribué aux vieilles femmes et, particulièrement, à celui d'Anna dans les amours d'Enée et de Didon.

4. Cette énumération des textes apparentés à *Richent* n'est pas complète et ne vise pas à l'être.

D'autres œuvres anciennes ont des analogies avec le poème, mais beaucoup plus lâches que les précédentes. C'est pourquoi on n'a mentionné ici ni le *Miles Gloriosus*, où Pyrgopolynice est roué de coups au moment où il entre dans la chambre de la jeune femme qu'il convoite et auprès de laquelle on l'a attiré (rapprochement fait par Hagen entre le *Miles* et *Baucis*), ni la *Casina*, où le vieux Stalino et son esclave Olympion trouvent dans le lit de Casina, non pas l'objet de leur espoir, mais leur propre rival, Chalinus (rapprochement fait par M. Bédier, *ouvrage cité*, p. 91).

Dire que *Richeut* a tout à fait même sujet que ces divers poèmes, ce serait faux. Mais du moins il a de commun avec eux la scène de la mystification ; et c'est un point important. Depuis que M. Bédier a exprimé l'avis que, dans ce conte, il fallait voir surtout un tableau de mœurs où l'intrigue n'est rien ¹, le jugement a eu de longs échos ² : il peut pourtant paraître trop absolu : il y a dans *Richeut* une intrigue, et dont une bonne partie est fournie par un thème qu'on retrouve ailleurs. Notez qu'à l'époque où fut composée la pièce, Ovide était en pleine vogue et qu'il n'y avait pas historiette de lui qui ne courût le monde. Les écrivains, à l'envi, reprenaient ses fantaisies à leur compte. Et pour ce qui est des *Fastes*, dont on pourrait penser qu'ils étaient moins connus, ils étaient pourtant pratiqués. On les lisait dans les écoles, à telles enseignes qu'à Orléans, maître Arnoul, le rival de Matthieu de Vendôme, en avait composé un commentaire ³ qui eut assez de réputation pour qu'Alexandre de Villedieu ait jugé à propos, comme il semble, de le prendre à partie ⁴. Or il n'est pas douteux que l'auteur de *Richeut* eût lu son Ovide. Richeut et Samson se sont formés à l'école du maître latin :

747 Mout set Richeut de l'Art d'aimer ⁵
 Qui Sansonet vialt dostriner ;
 Et mout cuide
 Sansonez savoir par Ovide.

Si donc, pour le dessin complet de l'action, le poème n'offre de ressemblance parfaite avec aucune autre œuvre, par une de ses parties du moins il se rapporte à une tradition que son auteur n'a pas créée. Et il est remarquable que cette tradition ne s'exprime pas principalement en des œuvres de langue vulgaire : le plus ancien

1. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

2. Voir, par exemple, L. Sudre, *Les sources du roman de Renart*, p. 153 ; Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur*, 2^e édit., p. 412 ; etc.

3. Il nous est parvenu. On le lit dans le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 8241, f°s 1-24. Ce qu'il dit à propos de l'histoire d'Anna est, du reste, sans intérêt particulier.

4. Dans son prologue de l'*Ecclesiale* (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII², p. 115) :

Sacrificare deis nos edocet Aurelianus,
 Indicens festum Fauni, Jovis atque Liei.
 Hec est pestifer, David testante, cathedra...

5. On imprime ordinairement en romains et sans capitale, comme si l'on n'avait pas reconnu là l'ouvrage d'Ovide.

des fabliaux français a, par son sujet, des attaches étroites avec des récits latins ¹ et il est évident que c'est une œuvre de clerc.

Œuvre de clerc aussi, à considérer la mise en forme. Si grossier qu'il soit quant aux mœurs, le poème n'est pas sans finesse littéraire ; son auteur ne manque pas d'esprit, et plusieurs traits indiquent qu'il est un lettré. Passons les détails, tels que, par exemple, le nom de *meretrix* qu'il donne deux fois à Richeut (v. 985 et 1207) ; et arrêtons-nous à son goût de la parodie, qui manifeste assez nettement l'état de sa culture. M. Bédier a remarqué ² que le récit des courses de Samson à travers le monde (v. 862-873) rappelle celui des « quêtes » des chevaliers de la Table ronde. Ce ne sont pas les mêmes comparaisons que me suggère le texte. D'abord, si *Richeut* est vraiment de l'année 1159 ou de peu postérieur, ce n'est pas aux romans bretons qu'il faudrait penser (existaient-ils déjà?), mais plutôt aux exploits des héros de chansons de geste, à ceux des douze pairs. Mais ce ne sont pas non plus ces hommes de guerre que rappelle Samson : ils n'étaient pas les seuls à aller par les routes, il y avait aussi les gens de science. Il serait trop long de rapporter ici tout ce qu'on sait de ces voyages d'études, un des usages les plus notables du temps, qui conduisaient un Adelard de Bath (première moitié du XII^e siècle) d'Angleterre en France, puis en Italie, puis en Sicile, puis en Cilicie, puis en Syrie. C'est pour faire valoir ses connaissances que le charlatan de l'*Herberie* ³ composée par Rutebeuf se vante d'avoir visité le Caire, la « Morée », Salerne, la Pouille, la Calabre et jusqu'à l'Inde. Samson excelle par l'art. Il « sait » (le mot revient vingt fois), il est « sage ». Son succès sur la vaste terre, c'est la consécration des études soignées qu'il a faites à l'école. Il est le maître qui domine par son talent. Et la parodie, s'il y en a bien une, porte ici sur la vie des clercs.

Il n'est pas impossible qu'il y en ait une autre portant, celle-là, sur un objet littéraire. On considère couramment que *Richeut* a fait partie d'un ensemble de contes qui ne nous sont pas parvenus et

1. Voici encore une trace du thème en ce simple vers, inséré dans une diatribe contre les femmes (J. Werner, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, p. 29, v. 14) :

Femina leena nubit quasi virgo serena.

2. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

3. Édition Jubinal, t. II, p. 51.

qui mettaient en scène la « jongleresse d'amour » ¹, que c'est « une branche d'un roman biographique d'un genre particulier » ². La preuve paraît en être fournie d'abord par les vers du début :

Or faites pais, si escotez
Qui de Richaut oïr volez :
Soventes foiz oï avez
Conter sa vie.

Mais l'affirmation contenue dans cette strophe ne doit pas être prise au pied de la lettre : des formules de ce genre on sait ce que vaut l'aune. D'autre part, les vers 40-57, où il est question des triomphes remportés par Richeut sur un prêtre, sur un chevalier et sur un certain Guillaume Lerdefstier ³, ont l'air de renvoyer à des faits connus par ailleurs ⁴. Mais ce procédé littéraire n'implique pas plus l'existence d'autres contes que, dans *Courtois d'Arras* par exemple, les vers où le tavernier renseigne Courtois sur les mœurs de Porrette :

358 Plus set Porrete de Renart
Que vous ne savés d'Insangrin :
360 Ele cunchia Damagrin,
Entre li et Baudet d'Estruem,
Qu'il n'en porterent rien del suen,
Ains furent cunkié si andoi
Que l'uns laissa son palefroï.

En fait, que veut dire l'auteur de *Richeut* ? Simplement que son héroïne a fait des victimes dans tous les ordres :

59 Clers et chevaliers et borjois
Et les vilains

Il n'y a pas à chercher plus loin. Et, si l'on revient aux premiers

1. J. Bédier, *ouvrage cité*, p. 266, n. 1, et aussi édition du *Roman de Tristan* de Thomas (*Société des anciens textes français*, t. II, p. 46).

2. G. Paris, *Mélanges de littérature française* p.p. Mario Roques, p. 55, n. 2.

3. Le nom reste encore à expliquer.

4. En effet, il ne s'agit pas ici (à moins d'une inconséquence dont les exemples ne sont pas rares chez d'autres conteurs) des personnages qui paraîtront ensuite dans le récit : le prêtre ne sera pas « démembré et ocis » ; le chevalier, qui n'est pas nommé ici, le sera plus loin ; et inversement il ne sera plus question du Guillaume ici nommé.

vers du poème, il n'y faut pas voir autre chose qu'une intention parodique : le fabliau commence comme une vie de saint. Qu'on ne tienne pas pour invraisemblable la hardiesse d'un pareil trait : on trouve expressément nommée, dans le *Boucher d'Abbeville* ¹, « sainte Richeut » l'entremetteuse.

Cette interprétation n'est pas sans prendre un surcroît de force quand on considère la forme métrique du poème. Il est composé de petites strophes de deux ou trois vers octosyllabiques terminées par un vers plus court, ordinairement de quatre syllabes, qui amorce la rime de la strophe suivante. Cette forme est bien connue : Rutebeuf s'en est servi avec prédilection. Les exemples qu'en fournit la littérature française ont été catalogués par Naetebus, dont le relevé doit être complété par le dit de *Dan Denier*, la deuxième partie du *Privilège aux Bretons* et *Pyrame et Thisbé*. Ce dernier texte et celui de *Richeut* sont les plus anciens de la série. C'est en eux qu'il faut chercher à quelle pensée a répondu originairement l'emploi du mètre en question. Dans les pièces postérieures où il a été adopté, le sujet, à quelques exceptions près ², a un caractère moral ³ et quelquefois même religieux ⁴. Dans *Pyrame*, les passages où il est employé constituent des monologues du genre complainte ⁵. Dans *Richeut*, on peut se demander si l'auteur n'aurait pas recherché un effet plaisant en appliquant, contre toute attente, à l'histoire de ses singuliers personnages une forme qui appartenait traditionnellement à la complainte hagiographique. Il n'y en a pas de preuve formelle ; mais tels indices portent à le supposer. Cette forme est enregistrée dans les traités de versification latine de l'époque. C'est la strophe *couée* dont la *queue* est rattachée par la rime à la strophe suivante

1. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. III, p. 416. Tous les manuscrits, il est vrai, ne donnent pas cette leçon ; mais le fait n'en est pas moins significatif.

2. Le dit de l'*Herberie*, celui des *Choses qui faillent en ménage* et le *Privilège aux Bretons*. Peut-être y a-t-il, dans ces pièces aussi, recherche d'un contraste comique entre le sujet et la forme.

3. *Des Cornetes* (Jubinal, *Jongleurs et trouvères*, p. 87) ; le dit de *Vérité* (Jubinal, *Nouveau recueil*, t. II, p. 83) ; presque toutes les pièces de Rutebeuf ; l'*Hypocrisie des Jacobins* de Jean de Condé.

4. *L'Ave Maria* et le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf.

5. Voir mes *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois*, p. 30, n. 1.

(*rythmi caudati continentes* ¹). A quels sujets elle était spécialement réservée, les traités ne le disent pas. Mais les exemples qu'ils en

1. Voir G. Mari, *I trattati medievali di ritmica latina*, p. 15, 21, 26, 32, 88.

Quelques remarques complémentaires trouvent ici leur place. Elles ont trait aux rapports de la rythmique de *Richeut* avec la rythmique latine.

1° *Vers du corps de la strophe*. Tous les exemples donnés par les traités dans l'étude des *rythmi caudati* sont, selon l'appellation d'alors, des tétramètres « spondaïques », c'est-à-dire, plus exactement, des tétramètres trochaïques (étant entendu que la caractéristique du vers est dans le dernier mètre). Mais il résulte d'une observation de Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 53) qu'aux rythmes trochaïques correspondent des formes iambiques analogues.

En français, la chute de l'atone en fin d'hémistiche ou en fin de vers fait que le seul rythme possible est l'iambique, sauf quand l'accompagnement musical rend leur valeur aux atones finales. Il en résulte que le rythme de *Richeut* est iambique, et il est notable qu'il est très fortement marqué par la mise presque régulière des toniques aux places fortes du mètre. Les exceptions se présentent. Pourtant, si l'on atteignait au texte original et authentique du poème, il serait possible que certaines irrégularités disparussent : ainsi, au vers 293

Soz l'obier frois,

M. Mario Roques (*Romania*, XLIII, 599) a proposé, pour des raisons de sens, la correction

Soz lo bierfroï,

qui rend au rythme sa pureté. En tout cas, il y a dans toute la pièce une cadence iambique très sensible, infiniment plus accusée que dans tous les poèmes postérieurs du même type métrique et surtout que dans les poèmes octosyllabiques. Il n'est pas téméraire d'y voir une influence de la rythmique latine du même temps, dont il s'avère ainsi qu'elle était familière à notre auteur.

2° *Nombre des vers de la strophe*. Dans les exemples des traités, le corps des strophes comprend deux, trois ou quatre vers, mais, quand plusieurs strophes sont consécutives, le nombre des vers y est le même. Il en va différemment pour *Richeut*, où les strophes ont un nombre de vers variable, sans toutefois dépasser quatre. C'est sans doute une licence. Rutebeuf ne se la permet pas.

3° *Cauda*. Dans les exemples latins, la *cauda* est un dimètre. C'est aussi le cas dans *Richeut*, et comme, selon l'usage français, la finale atone du vers ne compte pas, le rythme de la *cauda* y est iambique.

A ce propos, notons en passant qu'il y a telles productions françaises où la *cauda* (appelée aussi *differentia*) a, au contraire, un rythme trochaïque. C'est le cas du petit vers à terminaison féminine et hors rime qui clôt les laisses de certaines chansons de geste. Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 44) explique (et ce qu'il dit de la strophe de deux, trois ou quatre vers tétramètres semble pouvoir s'étendre à une strophe de n'importe quelle longueur et faite de vers d'un nombre quelconque de syllabes) explique que le couplet trochaïque comporte une *differentia* iambique et que le couplet iambique comporte une *differentia* trochaïque (sauf naturellement, ce qu'il ne dit d'ailleurs pas, dans le cas des *caudati continentes*, où il faut bien que la *cauda* soit du même rythme que les autres vers, puisqu'elle rime avec le corps des

fournissent presque tous (et on observera qu'ils puisent habituellement dans la poésie de haute tenue) ont le caractère soit de panégyriques, comme ¹ :

Vale, doctor, flos doctorum,
Gemma, decus clericorum;
Cetum vincis nam proborum
Rithmicando.
Cunctos vincis componendo,
Cunctis spes es in solvendo,
Et de te nulla perpendo
Nisi bona.

ou comme ² :

O Baudine, flos cantorum,
Palma, decus, lux bonorum,
Te conservet rex sanctorum
Per millena.
Tua vincis cantilena
Pulchra cuncta vel amoena
Plus quam... Filomena
Cum decore. Etc.

soit de légende sacrée, comme l'exemple donné par le *Laborintus* et qui se rapporte à la conversion de saint Paul ³ :

III, 595 Persecutor Christiani
Nominis Saulus 4, insani
Lupi more,

strophes). Il écrit : « Nota quod spondaïca differentia (c'est le cas du petit vers des laisses) in iambico rithmo (c'est le cas, comme on l'a rappelé ci-dessus, de la poésie française en général et par conséquent du corps de toutes les laisses) incipit ab imo (« commence par une faible ») et tendit in altum (« et continue par une tonique ») in scansione, et additione unius sillabe (c'est la syllabe féminine qui termine le petit vers), ut similis sit spondaïco (un trochée). » Je ne dis pas qu'ainsi s'explique complètement l'emploi de ce petit vers à finale féminine des laisses épiques ; mais on voit du moins ce qu'il représentait pour les contemporains. Il ne faut plus l'appeler un « petit vers à finale féminine », mais une « cauda ou terminaison trochaïque ».

1. Mari, *recueil cité*, p. 15. C'est le même exemple que répètent les autres rédactions du traité, p. 20-21 et 26.

2. *Ibidem*, p. 32.

3. Leyser, *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 851.

4. *Saulus*, au lieu du *salus* de l'édition Leyser, d'après le ms. de Vienne 883 (Wattenbach, dans l'*Anzeiger*, XVII, 36).

Vocis terretur clamore :
 « Prosequi me manu, ore
 Bonum reris ?
 Durum est, non potens eris,
 Contra stimulum si quaeris
 Calcitrare. »
 Confortatus praedicare
 Paulus coepit affirmare :
 « Hic est Christus. »

D'autre part, il faut remarquer le rapport de cette forme de strophe couée, sinon pour tous les détails, du moins pour la ligne générale, avec celle des hymnes rythmiques dont on peut faire une ample moisson dans le recueil de Dreves. C'est pourquoi, dans le choix même du rythme dont s'est servi l'auteur de *Richent*, il ne paraît pas téméraire de voir une plaisanterie d'érudit.

Une dernière intention de parodie, enfin, se laisse découvrir dans le nom que le poète a donné à son vaurien de héros : il l'appelle Samson et ce n'est pas au hasard. La défaite de l'homme fort d'Israël par Dalila était un exemple célèbre de la malice des femmes :

Cur Samson ruerit, toto nil notius orbe ¹.

Le Samson de *Richent* est bien l'homme fort, lui aussi, à sa façon, maître souverain de toutes les femmes, mais qui sera vaincu pourtant par une femme.

Ainsi, en bout de compte, on aperçoit assez clairement que c'est à l'eau des traditions d'école que notre auteur fait tourner son moulin. Il est beaucoup plus près du courant latin que ne le laisse soupçonner une lecture rapide. En quittant le langage des clercs pour celui du peuple et en apportant devant le grand public un récit d'un genre inédit, peut-être a-t-il usé d'une initiative qui a fait sensation. Ce serait l'explication du succès considérable qu'il semble avoir obtenu. M. Bédier ² a relevé les textes où son œuvre a laissé des traces : le *Roman de Tristan* par Thomas, le dit des *Deux bourdeurs ribauds*, le fabliau d'*Auberée*. Ajoutons-y que le sujet même s'en retrouve dans un autre fabliau : le *Prêtre et Alison* ³, de Guillaume Le Normand. Il s'agit d'un chapelain qui convoite la jeune Marion.

1. J. Werner, *Beiträge...*, p. 30, v. 21.

2. *Les fabliaux*, p. 266, n. 1.

3. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. II, p. 8.

La mère, résolue à le bafouer et feignant d'accéder à son désir, se met d'accord avec sa servante Herselot et le convoque, un soir. On fait faire joyeuse chère au galant et on lui soutire tout ce qu'on peut d'argent. Après quoi on le conduit dans la chambre de la jeune fille, où il n'y a « ni luminaire, ni chandelle ». Mais dans le lit, celle qui a pris place, c'est Alison, qui peut bien dire

« Ainsi sui pucele com Rome,
C'onques pelerins n'i entra. »

Alison joue la comédie de l'innocence et le prêtre en est dupe. Mais Herselot allume un tas de paille et crie au feu. Le chapelain reconnaît sa méprise, et, pour mettre le comble à sa confusion, le maître boucher du village, accouru avec quelques compères, le roue de coups. La trame du conte, le nom d'Herselot, plusieurs particularités, telles que le couplet ici bien mal amené d'Alison sur sa virginité, tout dénote une réplique de *Richent*.

*
* *

Cette dernière constatation nous ramène naturellement à notre question initiale : entre le Roman de Renard et *Richent*, quel rapport y a-t-il ? Aucun assurément, à considérer le fond des récits. Mais dans tous deux figure le nom d'Hersent : c'est un fait, il s'agit de l'expliquer.

L'attribuer au simple hasard, c'est une solution ; mais elle n'aurait de valeur qu'à condition que l'explication par un lien de causalité vînt à faire défaut. Ce n'est pas le cas.

D'un jeu de causes examinons les trois formes possibles.

La première possibilité est que l'auteur de *Richent* ait pris le nom d'Hersent au Roman de Renard. Mais rien par ailleurs ne fournit l'indice qu'il ait connu ce roman. M. Lecompte a observé que les vers 940-1, qui rappellent comment le renard prit la corneille « par engin », font allusion à une fable latine. Il n'y a rien non plus à tirer du terme d'« orse » pris comme injure aux vers 216 et 381.

L'auteur de *Richent* et celui ou plutôt ceux de *Renard* auraient-ils donc pris le nom d'Hersent à une source commune ? c'est la seconde possibilité. « Pas plus que ceux d'Isengrin et de Renart, écrit

M. Sudre ¹, les noms de Hersent et de Richeut ne sont de l'invention de nos trouveurs. Ils les ont trouvés existant avant eux et consacrés par un usage presque séculaire. Se rencontrant dans deux genres d'écrits distincts qui ne semblent pas avoir eu d'influence l'un sur l'autre, désignant ici et là des types identiques, il est à croire qu'ils avaient quelque chose d'universel et de populaire. »—Éliminons le nom de Richeut : nous avons dit comme il serait aventureux de fonder aucune conclusion sur les deux passages de *Renard* où il se trouve. Retenons celui d'Hersent. Dans les autres exemples qu'en offrent les textes littéraires il est habituellement porté par des femmes d'un type assez uniforme, vieux laiderons, repoussantes « pautonieres », usées sous le harnais, et qui, parfois, s'emploient au métier d'entremetteuses. Il n'est pas possible de dire, pour tous les cas, si c'est par un rappel du personnage de *Richeut*. Ainsi, dans *Aiol*, pour la femme du boucher Hagenel, « al ventre lé », qui « ot le panche grosse », et qui est affreusement embouchée. Ainsi encore pour la vieille entremetteuse du *Prêtre teint* ². Mais le plus souvent le rapport avec la goton de *Richeut* se laisse plus ou moins nettement apercevoir. Dans le *Fableau d'Aloul* ³ (p. 266), le portrait d'

Hersent, une vieille baiasse,
Qui mout estoit et mole et crasse

rappelle ce passage de *Richeut* :

1058 Une beasse
Avoit en la maison, mout grasse,
Qui de tripot sot une masse.

Dans le dit de *Folle largesse* ⁴ les noms d'Hersent et de Richeut sont associés par le même vers. Dans le *Prêtre et Alison*, qui est, comme on l'a vu, une nouvelle mouture de *Richeut*, il est clair que le nom d'Herselot est un emprunt à ce dernier poème. Bref, il est à peu près certain que, dans la plupart des textes littéraires, lorsqu'apparaît un personnage du nom d'Hersent, c'est l'effet non pas

1. *Les sources du roman de Renart*, p. 153.

2. *Recueil général des fabliaux*, t. VI, p. 11, 13, 14.

3. *Recueil cité*, t. I, p. 266 ss.

4. *Recueil cité*, t. VI, p. 57.

de je ne sais quel vague usage « populaire », mais bien d'un souvenir conscient du conte de *Richeut*.

Si le Roman du Renard nomme la louve Hersent, n'est-ce donc pas par un jeu analogue et par un emprunt à *Richeut*? C'est la troisième possibilité; et elle prend figure de vérité pour peu qu'on observe qu'il y a, en effet, entre la femme d'Isengrin et le personnage du fabliau des analogies qui justifient l'emprunt du nom. W. Grimm ¹ a défendu l'idée que l'épisode de la louve adultère était, dans le Roman du Renard, le développement du double sens donné au mot *lupa* par le latin, qui entendait par là à la fois « louve » et « prostituée ». M. Sudre ² ne l'écarte pas. Et en effet, ce double sens s'est conservé pendant le moyen âge : il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le *Corpus glossariorum* de Goetz, le *Glossaire* de Du Cange ou le *Dictionnaire* de Godefroy. Le traité des *Synonymes* qui va ordinairement sous le nom de Jean de Garlande, mais qui est plutôt de Matthieu de Vendôme (seconde moitié du XII^e siècle) ou de Geoffroi de Vinsauf (début du XIII^e siècle), donne pour *meretrix* les équivalents « scortum, Thaïs, lupa, capra, chimera ³ ». Un auteur écrivant en latin était donc naturellement amené à donner à une courtisane le nom propre de Thaïs : non moins naturellement un auteur écrivant en français pouvait la dénommer Hersent. Or le caractère attribué à la louve dans le roman de Renard appelait en quelque sorte le sobriquet. Dès son entrée en scène, dans la branche II, la plus ancienne du roman ⁴, la louve tombe, si l'on peut dire, dans les bras de Renard; un peu plus tard, toujours dans la même branche, prise de nouveau (cette fois de force) par Renard, elle est traitée comme la dernière des ribaudes et le spectacle qu'elle offre, complaisamment décrit, est celui de la plus honnie des créatures : et pourtant elle n'en conservera pas mauvais souvenir ⁵. Sa lubricité s'étale crûment dans la branche I, v. 2691 ss. Ses débordements et les traces dont son corps est marqué fournissent une ample et horrible matière à la description qu'en fait Hubert dans la branche VII. A un pareil personnage quel nom pouvait bien convenir? Le fabliau de *Richeut* fournissait ceux de Richeut

1. Reinhart Fuchs, p. XXXVIII.

2. *Ouvrage cité*, p. 155.

3. Vers 482, dans l'édition Leyser, *Historia poetarum et poematum*, p. 312 ss.

4. Comme l'a montré M. Foulet.

5. Branche VI, v. 925 s.

et d'Hersent, débauchées fameuses. L'auteur de *Renard* y a puisé et le nom qu'il a choisi, ce n'est pas celui de Richeut, type de la ruse et de la malfaisance : c'est celui Hersent, la proie grossière des hommes, la femelle flétrie.

*
**

Ainsi il paraît très vraisemblable qu'il y a eu un emprunt du Roman du Renard à *Richeut*.

Cet emprunt s'est fait dès le plus ancien des contes qui composent le cycle, c'est-à-dire la branche II, et la conclusion va dans le même sens que celle où en est venu M. Foulet quand il a placé la composition de ce premier conte entre les années 1174 et 1177¹, à cette réserve près que nous nous bornons ici à constater, sans fixer de date, que le *Renard*, dans sa totalité, est postérieur à *Richeut*. Par là se trouve confirmé un point de chronologie qui est de quelque conséquence.

D'autre part, l'étude que nous avons engagée sur cette question aboutit à un second résultat, qui concerne les origines du fabliau : à l'aurore de ce genre qui a souvent passé pour éminemment populaire, ce que nous trouvons représenté par *Richeut*, c'est un poème tout imbu de l'esprit latin et de la culture de l'école.

Edmond FARAL.

1. La date de 1159, habituellement admise pour *Richeut*, se concilie très bien avec ce résultat. Il peut être vrai, comme le soutient justement, je crois, M. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 90 ss. et *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597) qu'on ait interprété trop étroitement les vers du poème

991 Droit a Tolose

Que li rois Henris tant golose

comme une allusion au siège de Toulouse de 1159, et, si Henri a « golosé » Toulouse encore longtemps après, la composition de *Richeut* pourrait être reculée jusqu'à une quinzaine d'années plus tard. Toutefois il faut tenir compte de l'allusion à Richeut contenue dans le *Tristan* de Thomas que M. Bédier (t. II, p. 55 de l'édition) situe entre les années 1155 et 1170.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES

CHEZ LES GRECS ET LES SÉMITES

I. — Les Deux-Justices.

La déesse Mēt (Mēt¹) souvent dédoublée en un couple désigné par le duel Mētj, joue un rôle si capital dans le Jugement des Morts que jusque dans les étiquettes de momie² et les papyrus funéraires d'époque romaine³ le Tribunal des Morts est désigné sous le nom de « Salle des Deux-Mēt ». Les historiens de la religion égyptienne passent en général assez rapidement sur ces figures jumelles indistinctes, de bonne heure plus ou moins complètement confondues avec Isis et Nephthys⁴. Mais la large place qu'elles tenaient encore, vers le début de l'époque grecque, dans la croyance des fidèles du culte osirien ressort de l'abondance et de la variété des traces que les Deux-Mēt et Isis-Mēt en particulier ont laissées chez les Grecs et les Sémites d'Égypte.

1. Ἀληθεία, Δικαιοσύνη, Δίκη ἀκέραιος.

Le mot *mēt* réunit les significations de *justice* — c'est l'acception primitive⁵ — et de *vérité*. Devant ce vocable ambigu, les Grecs, comme les égyptologues modernes, ont dû choisir entre les deux interprétations possibles et ont donné la préférence tantôt à l'une et tantôt à l'autre.

1. Le mot était vocalisé à peu près ainsi à la basse époque, autant qu'on peut en juger par les transcriptions coptes.

2. Spiegelberg, *Griech. und Aeg. Eigennamen*, p. 7.

3. *Papyrus de Pamonthes*, I, 16-24 (Lexa, *Das demotische Totenbuch*, p. 8).

4. Sur les Deux-Mēt, v. Lepsius, *Einleitung in das Totenbuch*, p. 13; Stern, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1877, p. 78 et suiv.; Erman, *Aeg. Religion*, 2^e éd., p. 26; Sethe, *Sarapis und die sogenannten ζάτογοι* (*Abh. Gesellsch. Wiss. Göttingen, Phil.-Hist. Klasse XIV*, 5), p. 68, n. 1; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology* (*The Mythology of all Races XII*), p. 100-1.

5. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums* (3^e éd.) I, 1, p. 141; II, p. 101.

Nous trouvons la traduction par *Vérité* dans deux documents, l'un du début du III^e siècle avant J.-C., l'autre de quatre siècles postérieur. Hécatee d'Abdère¹ appelle 'Αληθεία l'image de Mêt que porte au cou l'archidicaste². La *Litanie grecque d'Isis*³ veut qu'à Menouthis la déesse ait été nommée 'Αληθεία, en d'autres termes que l'Isis Menouthias ait été expressément identifiée à Mêt ; il n'y a aucune raison de suspecter cette information.

Mêt peut s'écrire hiéroglyphiquement par la coudée. Or la coudée, insigne du stoliste, s'appelle chez Clément d'Alexandrie πῆχυς δικαιοσύνης⁴. D'autre part, c'est la pendeloque représentant Mêt coiffée de la plume qui est visée dans le *Gnomon de l'Idiologue* par l'expression τὸ τῆς δικαιοσύνης παράσημον⁵ qui désigne l'emblème du proèdre (l'archidicaste d'Hécatee). La traduction δικαιοσύνη (ou Δικαιοσύνη) étant ainsi assurée pour *mêt* (ou *Mêt*) il n'est pas douteux que l'*Isis DikaioSyné* des inscriptions déliennes de la fin du second siècle et du début du premier⁶ est une Isis-Mêt.

Disposant avec *vérité* et *justice* de deux manières de rendre un mot égyptien au sens trouble et d'autre part tenant compte du fait que ce mot sert de nom à deux figures séparées, des égyptologues modernes ont imaginé de réserver à l'une des *Mêt* le nom de *Vérité*, à l'autre celui de *Justice*⁷. Montrons que les Grecs d'Égypte en ont usé de même avec 'Αληθεία et Δικαιοσύνη (ou Δίκη).

A l'appui d'une généalogie qui fait d'Isis la fille d'Hermès (Thot)

1. Diodore de Sicile, I, 48, 6 et 75, 5. Sur l'appartenance à Hécatee, v. Schwartz, *Rhein. Museum*, XL, p. 225 et Pauly-Wissowa, s. v. *Diodoros*, c. 670.

2. Sur les monuments égyptiens qui représentent cette figurine de Mêt, cf. Stern, I, c., p. 80, et surtout G. Möller, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 87.

3. Grenfell-Hunt, *Oxyrh. Papyri*, t. XI, n° 1380, l. 63 ; Lafaye, *Revue de Philologie*, 1916, p. 60.

4. Clément, *Stromat.* VI, 4 (757 Potter).

5. Schubart, *Der Gnomon des Idios Logos*, p. 31, 81 et *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 92. La certitude de la traduction de *mêt* ou *Mêt* par δικαιοσύνη ne serait naturellement pas ébranlée au cas où l'on préférerait voir dans le παράσημον du *Gnomon* la coudée assignée par Clément d'Alexandrie au stoliste. P. Roussel a suggéré cette hypothèse (*Revue d'hist. et litt. relig.*, 1920, p. 330) sans connaître la rectification apportée par Möller et Schubart (*Zeitschr. für äg. Spr.*, 1920, p. 67 et 92) à la première lecture de Schubart.

6. P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, nos 117, 122, 181, cf. n° 162, dédicace à Isis Aphrodite Dikaia.

7. Cf. Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, 1883, p. 159 ; cette conception a déjà été ruinée par Lepsius, *Einleitung*, p. 13, n. 1.

Plutarque rapporte ¹ qu'à Hermopolis on donne à la première des Muses les noms d'Isis et de Dikaiosyné. Plutarque unit par un lien factice la tradition relative à l'Isis-Dikaiosyné à l'histoire de la naissance d'Isis que le *de Iside* raconte par ailleurs ², mais son assertion repose sur une tradition authentique. Le culte de Met à Hermopolis est déjà attesté par le *Livre des Morts* ³ et la déesse est étroitement unie à Hermès-Thot dont elle est l'épouse ⁴; la connexion établie entre cette Dikaiosyné, parèdre d'Hermès-Thot, et les Muses est elle-même basée sur une particularité de la religion hermopolitaine, car un papyrus sans doute hermopolitain associe Ἑρμεία καὶ Μοῦσαι ⁵. Mais le rapport de Plutarque est incomplet et nous pouvons établir que le collège des (neuf?) Muses d'Hermopolis avait à sa tête, à côté de Dikaiosyné, une Aléthéia. Les Papyrus W ⁶ et V ⁷ de Leyde (du début du iv^e siècle de l'ère chrétienne) contiennent, sous une forme dégradée mais reconnaissable, un tableau du panthéon hermopolitain où sont groupées, autour du dieu à qui s'adresse l'invocation (dieu innomé mais en qui, d'après les doryphores qui lui font cortège, Maspero ⁸ a reconnu Hermès-Thot) la Justice, les Muses, et la Vérité : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκινεῖται (V : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκλείεται), οὗ αἱ Μοῦσαι (V : οἱ ἄγγελοι) ὑμνοῦσι τὸ ἑνδοξὸν ὄνομα ⁹, ὁ ἔχων τὴν ἀλευστον ἀληθείαν. Il est clair que le copiste de W (pour ne rien dire de celui de V qui sous une influence juive ou chrétienne remplace Μοῦσαι par ἄγγελοι) n'a plus aucun sentiment de la valeur propre de δικαιοσύνη et d'ἀληθεία, et fort vraisemblable que déjà le rédacteur du texte dont dérivent W et V

1. Plutarque, *De Iside*, 3.

2. Plutarque, *De Iside*, 12.

3. *Totenbuch*, ch. 114 ; cf. Wiedemann, *Oriental. Literaturzeit.*, t. IV, c. 382.

4. Cf. les textes réunis par Budge, *The Gods of Egyptians*, t. I, p. 416-21 et Moret, *Rituel du culte divin journalier*, p. 138 et suiv.

5. *Publ. Soc. Ital., papiri greci*, V, 528, cf. Wilcken, *Archiv. für Papyrusf.* VI, p. 400.

6. Leemans, *Papyri graeci Musei... Lugduni Bat.*, W 17, ll. 39-43 (p. 143) ; republié par Dieterich, *Abraxas*, p. 196. Le texte a été rapproché de celui de Plutarque par Wiedemann, *l. c.*, c. 381 et suiv.

7. Leemans, *l. c.* V, 8, l. 9-10 (p. 29) ; republié par Dieterich, *Neue Jahrb. für Phil. und Paed.*, Supplb. XVI, p. 809.

8. *Recueil de Travaux*, XXIII, p. 60, approuvé par Wiedemann, *l. c.*

9. W intercale ici le membre de phrase relatif aux doryphores.

avait cessé de comprendre que *Διχαισώνη* et *Ἀληθεία* ont été des noms mythologiques au même titre que *Μοῦσαι*. Mais, Plutarque aidant, on rétablit sans peine l'intention de l'auteur indéterminable dont s'est inspiré le modèle commun à W et à V : *Διχαισώνη* et *Ἀληθεία*, auxquelles font cortège d'autres « Muses »¹, sont les déesses principales de la ville d'Hermès, les assistantes de Thot, les deux noms de l'antique Mêt dédoublée.

La tradition de provenance hermopolitaine que représentent, à des états de déformation différents, Plutarque et les deux papyrus de Leyde remonte sans doute à la période hellénistique et l'on réussira difficilement à fixer de manière précise la date où elle a été rédigée en langue grecque. Mais l'emploi simultané des traductions par *Justice* et *Vérité* est très ancien et Hécatee d'Abdère nous apprend qu'il était pratiqué dès la génération des fondateurs de l'Égypte grecque.

La Justice (ici *Δίκη*) apparaît en effet, à proximité d'*Ἀληθεία* dans l'originale démonstration par laquelle Hécatee d'Abdère² entend prouver l'origine égyptienne des doctrines orphiques. C'est le spectacle des choses vues en Égypte qui a inspiré aux théologiens grecs l'idée de Charon nautonier des morts, des portes infernales en airain, de Diké et d'Alèthéia — car, dans le sanctuaire memphite d'Hécate *σκοτία*, il y a les portes de la Vérité près desquelles se trouve une image de Diké représentée sans tête (*πύλας Ἀληθείας, καὶ πηλίσιν τούτων εἰδωλὸν ἀκέφαλον ἐστάναι Δίκης*) —, du mythe des Hydrophores et de celui d'Oknos.

On voit aussitôt en quoi le détail relatif à Diké et Alèthéia concorde avec les autres faits allégués, et en quoi il diffère de l'entourage. Le batelier qui perçoit l'obole du passage, les prêtres qui versent l'eau dans le vase sans fond, l'homme qui tresse la corde au fur et à mesure détruite sont les figures que réunissait déjà Polygnote dans

1. Wiedemann, *l.c.*, c. 384 songe aux sept Hathors. Il s'agit en tout cas d'un groupe de divinités féminines égyptiennes, et c'est à tort que Wilcken voit dans le *Mouseion* d'Hermopolis un institut purement grec (*Archiv für Papyrussf.* II, p. 126 et VI, p. 400; cf. Walter Otto, *Priester und Tempel*, t. I, p. 9, note).

2. Diodore de Sicile, I, 96. Sur l'appartenance à Hécatee et la tendance du morceau, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 227 et Pauly-Wissowa, *l.c.*, c. 671; L. Parmentier, *Recherches sur le traité d'Isis et Osiris*, p. 26-8. L'attribution à Hécatee a été contestée sans motif valable par G. Möller, ap. Gressmann, *Abh. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 32, n. 3.

le Hadès de la Leschè de Delphes ; les portes d'airain qui s'ouvrent en grinçant sinistrement aux obsèques du bœuf Apis ¹, ce sont les *portae sacrae* que Virgile, d'après un modèle apparenté à celui d'Hécatee, place à l'entrée du Tartare, *horrisono stridentes cardine* ². Hécatee, voulant retrouver « en Égypte les traits caractéristiques de l'enfer des Orphiques », se borne donc à transporter dans la région de Memphis, sans en altérer le caractère que par un vernis superficiel égyptien, les figures et les choses immédiatement reconnaissables des tableaux infernaux de l'orphisme. Plus complexe est le cas de Diké et Alètheia. Hécatee vise bien une tradition orphique, attestée d'une part par le célèbre fragment d'Épiménide qui dès la fin du VI^e siècle associe les deux divinités ³, d'autre part par le mythe plus tardif ⁴ qui fait de Diké une justicière infernale. Mais on chercherait en vain dans la mythologie orphique ou dans la mythologie grecque en général l'idée d'une Diké sans tête : Hécatee a donc contaminé l'idée orphique par un élément d'autre provenance dont on peut demander à la mythologie et l'art égyptiens de rendre compte.

La Δίκη ἀκέφαλος d'Hécatee, c'est Mèt décapitée ⁵. Cette image de la *Justice* sans tête, dont l'explication reste à trouver ⁶, ne peut être séparée du mythe de la décollation d'Isis par Horus connu par le récit du *Papyrus Sallier* ⁷, par l'allusion du *de Iside* 20 à l'Ισιδος ἀποκεφαλίσμους (Plutarque n'a pu se résoudre à reproduire ce conte sauvage) et par la variante adoucie que Plutarque a transcrite de

1. La mention de l'ensevelissement de l'Apis manque chez Diodore I, 96, 9 et doit être rétablie d'après Plutarque, *de Iside* 29, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 231, n. 2 et Parmentier, *l.c.*

2. *Énéide*, VI, 573-4, cf. 552.

3. Épiménide, p. 1 (Diels, *Fragm. Vorsokr.* 494, 18); cf. Diels, *Lehrgedicht des Parmenides*, p. 15.

4. Plutarque, *De sera numinis vindicta*, 22, p. 564.

5. Lanzzone, *Dizionario*, pl. LIX; cf. Wilkinson-Birch, *Manners and Customs*, t. III, p. 184; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology*, p. 99. Wilkinson a reconnu, *l.c.*, p. 185, l'identité de la Mèt décapitée avec la Diké acéphale, mais son rapprochement, au demeurant compromis par le voisinage d'absurdes combinaisons, a passé inaperçu.

6. W.-Max Müller, *l.c.*, p. 100 a émis l'hypothèse que Mèt décapitée est la *Justice* morte, Mèt munie de sa tête la *Justice* vivante.

7. *Pap. Sallier* II, 6-III, 6, cf. Chabas, *Calendrier des jours fastes et néfastes*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, p. 149-151; Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 176; Ed. Meyer, *Lexikon de Roscher*, II c. 366; Reich, *Rec. Travaux*, t. XXX, p. 210; Chassinat, *ib.* XXXIX, p. 92.

Iside 19¹. Les πύλαι Ἀληθείας près desquelles Hécatee place sa Diké doivent répondre à la *Salle des Deux Vérités*.

Disjointes entre les épithètes d'Isis-Vérité que nous ne connaissons qu'à Menouthis², et d'Isis-Justice que nous ne connaissons qu'à Délos, les deux interprétations concurrentes du nom de Mêt sont donc coordonnées chez Hécatee ainsi que dans la tradition d'origine hermopolitaine que perpétuent Plutarque et les Papyrus de Leyde. La dualité de Mêt a fourni le moyen de donner emploi à la fois à Δικαιοσύνη ou Δίκη et à Ἀληθεία qui au demeurant correspondent à des notions si voisines qu'elles en arrivent parfois, dans la grécité d'Égypte, à se confondre³.

Nous voyons donc que les Mêt, dont l'une est presque partout indiscernable d'Isis, ont pénétré par la voie de la *traduction* dans le panthéon gréco-égyptien. Il reste à montrer que leur nom a d'autre part été directement emprunté et que nous le retrouvons *transcrit* chez les Araméens, *adapté* chez les Grecs.

1. A. Delatte, dans son instructive étude sur l'Ἀκέφαλος θεός du panthéon magique gréco-égyptien, a rappelé à propos du dieu sans tête, le mythe de l'Ἰσιδος ἀποκεφαλισμός (*Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 233). Il me paraît probable qu'il y a eu une influence directe de la représentation de Mêt sur celle du dieu décapité : cf. Pap. 46 de British Museum, l. 148 = *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 197 (ἐγὼ εἰμι ὁ ἀκέφαλος δαίμων... ἐγὼ εἰμι ἡ ἀληθεία, ὁ μισθὸν ἀδικήματα γίνεσθαι ἐν τῷ κόσμῳ) et Papyrus Mimaut, l. 155-6 = *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 228 (ἀληθείας ταμία, ὁ[ι]και-οσύνης κτίστα).

2. Un autre exemple de la traduction par *Vérité* est peut-être offert par l'*Axiochos* rédigé au I^{er} siècle av. l'ère chrétienne : le pseudo-Platon fait siéger les deux Juges d'Enfer dans le πεδῖον Ἀληθείας (371 b). L'expression est du véritable Platon, mais celui-ci lui donne un tout autre sens (*Phèdre*, 248 b). Je croirais volontiers que l'auteur de l'*Axiochos* est tributaire de quelque Alexandrin qui sachant que les Égyptiens plaçaient dans la *Salle des Deux Vérités* un tribunal infernal analogue à celui que la doctrine orphique faisait siéger dans le λειμών (*Gorgias*, 524) a détourné de sa signification le πεδῖον Ἀληθείας platonicien.

3. La quasi-synonymie à laquelle pouvaient atteindre en terrain grec ἀληθεία et δικαιοσύνη ressort des nombreux textes rassemblés par Rudolf Hirzel, *Themis, Dike und Verwandtes*, p. 113 et suiv. Mais un pur Hellène n'aurait peut-être pas écrit cette phrase qu'on lit dans l'édit rédigé en l'an 68 dans les bureaux alexandrins du préfet d'Égypte Tibère Alexandre : τῆς ἀληθείας αὐτῆς οὐδὲν δοκεῖ δικαιότερον εἶναι (*Dittenberger, Or. gr. inscr.* 669, l. 57).

2. NEM'ETI-NÉMÉSIS.

Parmi les formules par lesquelles l'inscription de Carpentras ¹ veut assurer le bienfait de l'immortalité osirienne à feu Taba, fille de Tahapi, figure, à la l. 4, celle-ci : *הוי בלהה נבעתי*, *puisses-tu servir Nm'ti*. A la suite de Gesenius, *נבעתי* étant inintelligible par l'araméen et les égyptologues refusant d'y reconnaître leur bien (« aegyptium non, teste Maspero »), les éditeurs du *Corpus* ont traduit visiblement à contre-cœur : *sis adorans, deliciae meae*(?). Mais *נבעתי*, qu'en désespoir de cause on suppose mis pour *ננבעתי* au vocatif, ne saurait représenter que le régime direct de *הוי בלהה* : aussi Lidzbarski ² et à sa suite Cooke ³ (ce dernier sans se résigner à abandonner complètement l'interprétation traditionnelle) ont-ils conjecturé que le mot pourrait cacher la désignation d'une divinité égyptienne. Supposition pleinement confirmée par les textes d'Égypte qui montrent qu'à la basse époque le fidèle d'Osiris se représentait la vie bienheureuse d'outre-tombe sous la forme d'une existence consacrée au service des dieux de l'autre-monde : le démotique *son âme serve* ⁴ *Osir-Sokar le dieu grand, seigneur d'Abydos* est traduit dans les bilingues gréco-égyptiennes par *ὁ θεὸς ὁ μέγας ὁ κύριος τῆς ἀβύδου* ⁵ ou *ὁ θεὸς ὁ μέγας ὁ κύριος τῆς ἀβύδου* ⁶.

A la place d'Osir-Sokar, dieu unique nommé dans la majeure

1. CJS II 141; Lidzbarski, *Handbuch der nord. Epigraphik*, p. 448; Cooke, *North-semitic Inscriptions*, n° 75. On place d'ordinaire la stèle de Carpentras à la fin du ve ou au 1^{re} siècle; j'abaisserais volontiers la date d'un siècle.

2. Lidzbarski, *l.c.*, p. 323.

3. Cooke, *l.c.*, p. 206.

4. Démotique *šms* « suivre, servir ». Spiegelberg, *Aegyptische und griechische Eigennamen*, p. 4 traduisait par « suivre »; mais les formules publiées par Reich, *Demotische und griechische Texte auf Mumientäfelchen*, n° 1 et 2 montrent que ce sens ne convient en tout cas pas pour la variante « *šms* devant Osiris » et Möller, ap. Gressmann, *Abh. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 66, n. 17, a remarqué que le *ὑπερθεῖν* des bilingues gréco-démotiques impose le sens de « servir »; il est à peine utile d'ajouter que le texte araméen de Carpentras concorde entièrement avec le grec et achève de fixer le sens du mot.

5. Étiquette de momie bilingue de Strasbourg, publiée par Spiegelberg, *Rec. Travaux*, t. XXVI, p. 57.

6. Étiquette de momie bilingue du Louvre, signalée par Möller, *Abh. Ak. Berlin*, 1896.

partie des textes funéraires où figure ce vœu ¹, d'autres divinités peuvent apparaître ². Les femmes n'acceptent pas toujours de servir un dieu masculin, et cherchent une patronne d'au-delà dans leur propre sexe : à la Thébaine contemporaine d'Auguste pour laquelle a été écrit le second *Papyrus Rhind* on souhaite qu'elle prenne place dans la troupe qui sert Isis et Nephthys ³.

Dès lors il est évident que נִמְעָתִי que doit servir dans l'éternité la défunte Taba n'est autre qu'une désignation des déesses sœurs d'Osiris : le mot transcrit le groupe archaïque n; M'tj — duel de M't précédé de l'article pluriel — qui s'est maintenu avec ténacité depuis les Pyramides ⁴ jusque dans les textes démotiques de l'époque romaine ⁵. La formule de Carpentras doit donc se rendre : *Puisses-tu servir Neme'ti*, c'est-à-dire les *Deux-Mêt* et est l'équivalent du passage cité plus haut du *Papyrus Rhind*. On ne traduira pas cependant : *Puisses-tu servir les Deux-Mêt*, car rien ne permet de croire que les Araméens aient eu le sentiment de la valeur exacte du groupe transcrit, et le rédacteur de l'inscription devait considérer נִמְעָתִי comme un conglomérat inanalysable.

On peut prévoir que quelque étiquette de momie ou quelque papyrus funéraire démotique nous rendra un jour ou l'autre le prototype égyptien de נִמְעָתִי הָיוּ פְּלִיחָה. Mais même si devaient se multiplier les exemples originaux de la formule dont par hasard seule une version araméenne subsiste, le *Neme'ti* de Carpentras garderait un intérêt singulier : il enseigne que vers le temps des premiers Ptolémées n; M'tj n'est pas un archaïsme qui ne doit qu'au conservatisme sacerdotal de survivre artificiellement dans les phrases consacrées des textes religieux, mais une appellation encore populaire parmi les dévots osiriens et qui reste d'un usage assez vulgaire pour être empruntée par les étrangers qui la traitent en nom propre véridable.

Il y a de fortes raisons de penser que les Grecs ont connu, comme les Araméens de la stèle de Carpentras, le nom, prononcé à peu près *Neme'ti*, qui englobait les deux déesses jumelles du groupe osirien, et que c'est par la rencontre de *Neme'ti* avec *Némésis* que s'explique la dualité des Νεμεσις hellénistiques.

1. Exemples nombreux ap. Spiegelberg et Reich.

2. Spiegelberg, *l. c.*, p. 6, *i*.

3. *II Pap. Rhind*, IX, 7 dém. = Möller, *Die beiden Totenpapyrus*, p. 69.

4. Sethe, *Pyramidentexte* 317 (= Unas 453, Maspero, *Recueil*, t. IV, p. 52).

5. *Papyrus de Pamonthes*, 20 (Lexa, 7).

Dans toute l'étendue du monde grec, où la Némésis unique a été si populaire, les Νεμέσις ne sont attestées qu'en deux points : en Égypte et à Smyrne. En Égypte, par l'inscription d'Alexandrie où une Arsinoé morte prématurément est censée crier vengeance contre ses assassins : θεῶν ὑψίστων... καὶ Ἡλίου καὶ Νεμέσεσσι χεῖρει Ἀρσείνου ἡ πόλις τὰς χεῖρας ¹, et par la formule obscure qui revient par deux fois dans une invocation du Papyrus V de Leyde, où elles sont nommées incidemment : ὦ τῶν Νεμέσεων τῶν σὺν ὑμῖν διατρίβουσῶν τὴν πᾶσιν ὥραν κυβερνήται ². A Smyrne (d'où le culte des Νεμέσις a gagné Halicarnasse ³) par une abondante série de représentations numismatiques ⁴, par un petit groupe d'inscriptions dont la principale est celle de Papinios le philosophe ⁵ et par des témoignages littéraires dont le plus important est celui où Pausanias raconte la fondation du sanctuaire des deux divinités.

La scène se passe au moment où va naître Smyrne, détruite au VI^e siècle par Alyatte, et qui pendant près de trois siècles n'a vécu que sous la forme d'une agglomération de κῶμαι sans centre urbain. Alexandre, s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, s'endort sur l'emplacement de la vieille Smyrne et voit en rêve deux déesses qui lui prescrivent de rebâtir la cité sur l'emplacement, voisin du Pagus, qu'elle n'a cessé d'occuper depuis ; de là vient que depuis cette époque les habitants de Smyrne ont admis l'existence de deux Némésis et non plus d'une seule (δύο Νεμέσις νομίζουσιν ἀντιμῆς ⁶).

Fable qui contient peu de souvenirs de la véritable histoire. Alexandre n'est pas venu à Smyrne et la seconde fondation de la cité n'est pas son œuvre, mais celle d'Antigone et surtout de Lysimaque. Mais fable qui n'est pas à rejeter en son entier : elle montre qu'aux yeux de ceux qui l'ont imaginée l'antique Némésis de Smyrne était une déesse solitaire comme la Némésis de Rhamnonte et du

1. *Bulletin de l'Inst. Égypt.*, 1872-3, p. 116; Schürer, *Sitzungsber. Ak. Berlin*, 1897, p. 213; P. Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.*, 1912, p. 254 et 1914, p. 93.

2. Leemans, *Papyri Graeci*, t. II, p. 25 (= Dieterich, *Neue Jahrb. für Philol. und Paedag., Suppl.* XVI, p. 811).

3. CIG. 2662.

4. Cf. Posnansky, *Nemesis undAdrasteia* (Bresl. Philol. Abh. V), p. 132 et suiv. et Rossbach, *Lexikon de Roscher*.

5. CIG. 3163; reproduction plus correcte Posnansky, *Nemesis undAdrasteia*, p. 67.

6. Pausanias, VII, 3, 2.

reste du monde grec et que le dédoublement par lequel le culte de la Smyrne nouvelle se distingue de celui de la Smyrne préhellénistique est un fait relativement récent. Il n'y a aucune raison pour révoquer en doute l'exactitude de la tradition, réduite à ces termes ¹.

Constater la provenance de l'inscription d'Arsinoé, du papyrus V et des monuments smyrniotes, c'est établir que les deux Némésis ne se rencontrent qu'en Égypte et dans une ville neuve hellénistique qui a subi de manière intense l'action de la religion gréco-égyptienne ² ; on est donc en droit de se demander si ce n'est pas l'intervention

1. On admet assez généralement (cette thèse est notamment soutenue par Rossbach, *Lexikon* de Roscher, III, 143-5) que la Némésis de Smyrne était double dès l'époque préhellénistique et que dès le temps de Bupalos ou même avant Bupalos il y avait au Néméséion primitif deux statues de Némésis. Rossbach invoque deux textes : Pausanias (IX, 35, 5) mettrait les images archaïques des deux Némésis en connexion avec Bupalos ; Pausanias (I, 33, 7) qualifie d'antiques les ἀγῶνται ἑόρται aptères par opposition aux représentations ailées de l'époque ultérieure. Mais Pausanias IX, 35 dit simplement que dans le sanctuaire des Néméséïdes (de la nouvelle Smyrne) on voit au-dessus des images des déesses, un groupe des Charites dont Bupalos est l'auteur. Il s'agit évidemment des deux statues de l'époque hellénistique et romaine et il n'y a souvent toute apparence (en dépit de l'inscription d'Égypte publiée par Froehner, *Rhein. Museum*, 1892, p. 307 et rééditée par Paul Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 100) qu'un rapport de proximité tout accidentel entre les deux Némésis et le groupe de Bupalos, dont nous ne savons comment il est arrivé à orner le Néméséion fondé dans les dernières années du IV^e siècle ou peut-être au cours du III^e (Bupalos qui a vécu au lendemain de l'anéantissement de la vieille Smyrne n'a guère pu travailler pour le Néméséion primitif). — L'assertion de I, 33 est suspecte. Pausanias invoque l'antiquité des vénérables xoana sans ailes au cours d'une discussion par où il entend prouver la modernité relative des images ailées de Némésis, et l'information n'est vraisemblablement pas empruntée à la source qui a fourni les matériaux du contexte : le compilateur cite de mémoire, et ses souvenirs ont pu n'être pas exempts de confusion. Il est clair que s'il avait existé au sanctuaire de Smyrne un groupe de deux Némésis archaïques, la légende locale du rêve d'Alexandre et de l'origine tardive des deux Némésis n'eût pu naître. — Rossbach croit (c. 143) que les deux xoana préhelléniques ont servi de modèles aux graveurs des monnaies de l'époque impériale, et que les copies numismatiques, malgré leur infidélité, gardent la trace de l'archaïsme des monuments originaux. Mais le seul indice, d'ailleurs bien contestable, d'ancien style qu'il trouve à signaler (*Catalogue of Greek Coins, Ionia*, p. 110 (pl. XXXVIII, 2) et p. 250 (pl. XXVI, 8), monnaies de l'époque de Domitien) concerne une seule des Némésis : c'est reconnaître implicitement que l'autre Némésis a tous les caractères de l'époque tardive et que le groupe des deux déesses, de toute manière, n'a été constitué que bien après Bupalos.

2. Cf. Drexler, *Numismatische Zeitschrift*, t. XXI, pp. 107-117, 390 ; Rusch, *De Serapide et Iside in Graecia cultis*, p. 71-2.

d'un élément égyptien qui a déterminé la substitution de deux Némésis à l'antique déesse solitaire.

Or la ressemblance du nom de *Neme'ti* appliqué au couple féminin égyptien et de Némésis est frappante ¹. Croira-t-on qu'elle est fortuite ? Et n'accordera-t-on pas d'importance au fait que les déesses smyrniotes seront représentées ailées, comme l'étaient les Deux-Justices, que l'une d'elles s'arme de la coudée, hiéroglyphe et symbole de Mêt ? L'histoire du Néméséion de Smyrne, que nous entrevoyons grâce à l'inscription de Papinios, enseigne qu'un lien réel a uni le sanctuaire des deux déesses à la religion égyptienne.

Le plus important des textes épigraphiques smyrniotes où soient nommées les deux déesses les associe à Sarapis. Le philosophe Papinios se déclare voué à Sarapis, en qualité de Reclus, près les Némésis (ἐγκλεισμένος τῷ κυρίῳ Σαρᾶπιδι παρὰ ταῖς Νεμέσεσιν) : situation complexe, mais dont les papyrus du Sérapéum offrent l'exact équivalent. Le philosophe, Reclus dans le Néméséion, fait pendant à Ptolémée fils de Glaucias, Reclus dans l'Astartiéion du grand Sérapéum de Memphis ; le Néméséion de Smyrne est donc, sinon le sanctuaire d'un culte égyptien, du moins un sanctuaire fortement marqué de l'influence égyptienne, et il abrite la plus caractéristique des institutions de la religion sérapiaste, la *κατοχή* ².

Mais l'inscription de Papinios est du règne de Caracalla (211 après J.-C.). Trois ou quatre siècles, peut-être près de cinq, la séparent de l'époque à laquelle a dû s'établir le culte et se fixer le type des deux Némésis. Peut-on entreprendre de faire remonter jusque vers le III^e siècle avant l'ère chrétienne l'introduction à Smyrne de la *κατοχή*, indice d'une emprise profonde de la religion gréco-égyptienne ? N'hésitons pas à répondre par l'affirmative. La *κατοχή* de Smyrne, dont le cas de Papinios atteste la persistance, est sans doute aussi vieille que celle de Priène, sûrement attestée vers l'an 200 av. J.-

1. Elle a été remarquée et correctement interprétée par Sethe, *l.c.*

2. Sans entrer dans l'examen du difficile problème de la *κατοχή* et des controverses récentes auxquelles il a donné lieu (Sethe, *l.c.* et Goett. *Gel. Anzeigen*, 1914, p. 385 ; Wilcken, *Archiv für Papyrusf.*, t. VI, p. 184, Walter Otto, *ib.* p. 303) je note ici que la traduction d'ἐγκλειστος par Reclus, contestée par Wilcken et soutenue par Sethe, me paraît la seule correcte ; que d'autre part la thèse de Sethe, qui considère la *réclusion* comme un emprisonnement sans caractère religieux, est complètement erronée, et que son auteur n'a pu la soutenir qu'en interprétant de la manière la plus arbitraire ou la plus embarrassée les textes décisifs de Memphis (*Pap. Louv.* 44, l. 18), de Priène, dont il va être question, et de Smyrne.

C.¹, et rien n'empêche d'admettre que le couple Neme'ti-Néméseis a été connu à Smyrne d'aussi bonne heure que l'Anubis adoré par les Synanoubiastes contemporains de la reine Stratonice ². L'arrivée des Néméseis égyptiennes à Smyrne peut donc fort bien être un épisode de la conquête de l'Asie-Mineure sud-occidentale par les cultes égyptiens, de la rapide diffusion du culte de Sarapis et de ses associés, bien connue aujourd'hui par les inscriptions non seulement de Smyrne et de Priène, mais de Milet, d'Ephèse, de Magnésie du Méandre ³, de Bargylia ⁴, et par le papyrus de Zoilos d'Aspendos, publié d'hier, et qui nous a appris combien, dès le règne de Philadelphe (258-7), la propagande en faveur des dieux d'Égypte fut ardente et féconde devers Aspendos ou Cnide ⁵.

Il n'est aucunement vraisemblable que l'équation Neme'ti-Néméseis ait été réalisée à Smyrne même : c'est bien plutôt à Alexandrie que des Grecs, attentifs à la similitude de nom et sans doute aussi à la parité de fonctions qui unissait les divinités funéraires égyptiennes à la Némésis attique, déesse de la fête des morts (Νεμέσις) ont hellénisé Neme'ti en Νεμέσις. C'est aussi d'Alexandrie qu'est venu à Délos le culte d'Isis Némésis ⁶, dont le nom s'explique désormais sans effort : les deux Mêt, ou Isis et Nephthys, étant Νεμέσις, Isis est Némésis.

II. — Sasm.

Le nom du dieu Sasm (Sasom, Sesom ⁷) n'est guère connu que

1. *Inscripfien von Priene*, 195, cf. p. 311. Le caractère égyptien et religieux de la *χατογή* de Priène ressort, comme je l'ai montré *Revue épigraphique*, t. I, p. 251 de la comparaison avec le papyrus démotique 30605 du Caire.

2. Foucart, *Assoc. religieuses*, p. 234, n° 58 = Michel, 1223.

3. Cf. *Revue épigraphique*, t. I, p. 252-3.

4. *Jahreshefte oesterr. Inst.* 1911, Beibl. 58.

5. Edgar, *Ann. Serv. Ant. Eg.* t. XVIII, p. 175 ; cf. Wilcken, *Archiv für Papyrusf.*, t. VI, p. 395 et Vincent, *Revue biblique*, 1920, p. 169.

6. Roussel, *Cultes égyptiens à Délos*, nos 138, 139, 140.

7. La vocalisation phénicienne reste incertaine en dépit des transcriptions fournies par les versions grecques des inscriptions bilingues de Chypre, celle de Tamassos qui rend le nom propre théophore *עבדסם* par *Apasasome* (interprété en *Ἀψάσμοις* par Euting, *Sitzungs. Ak. Berlin*, 1888, p. 123) et en *Ἀψάσμοις* par Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.* t. I, p. 185, cf. *Rep. Epigr. Séim.* t. III, pp. 26 et 172) et celle de Larnaca qui rend *ססם* par *Σεσμός*. La vocalisation Sasom paraît

par les noms propres d'homme עבדסם et ססבי. ¹ Le premier est porté par sept personnages nommés dans des inscriptions phéniciennes d'Égypte (Abydos) et de Chypre (Tamassos, Citium, Larnaca). Les graffiti d'Abydos commémorent la visite au Temple d'Osiris d'un 'Abdsasm fils d'Ezratiba^{al} ² et d'un Šallum fils d'Abdsasm ³ qui ont dû vivre vers le IV^e siècle. Contemporains approximatifs de ces pèlerins de l'Osirion sont leurs homonymes de Chypre : 'Abdsasm de Tamassos ⁴, qui en 350 dédie à Apollon Alasiotas ⁵ une statue avec inscription bilingue, a reçu son nom à la fin du V^e siècle ou au début du IV^e. 'Abdsasm de Citium est sans doute né dans la seconde moitié du IV^e siècle, étant grand-père d'une Amatosir, canéphore d'Arsinoé Philadelphie en l'an 254 ⁶. Les trois 'Abdsasm de Larnaca, l'un fils de Hor et père d'Abdosir ⁷, l'autre fils de Kalbelim ⁸, le dernier fils de 'Abdhor ⁹, doivent également appartenir à la fin de la période perse ou au début de la période macédonienne.

De ססבי ¹⁰ il n'est que deux exemples, l'un épigraphique, l'autre

exclue, mais il n'y a pas de raison décisive en faveur soit de Sasm recommandé par Clermont-Ganneau, soit de Sasom, Sesom proposé par Lidzbarski (*Ephemeris für semit. Epigr.* I, p. 106). — La transcription Σασμαζι de la Septante pour I Chron. II, 40 n'a pas plus de valeur que le ססבי massorétique.

1. Clermont-Ganneau, *Amulette au nom du dieu Sasm* (*Rec. d'arch. or.*, t. II, p. 60, cf. *Rép. Epigr. Sémi.* t. III, 1505) retrouve encore le nom de Sasm sur un petit monument, pierre taillée en forme de pyramide qui porte réparties sur trois de ses quatre faces les caractères ססם.

2. CIS. I 103 a = *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1309.

3. *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1336, 1337.

4. Euting, *Sitzungsb. Ak. Berlin*, 1887, p. 121-3; Ph. Berger, *Comptes rendus Ac. Inscr.*, 1887, p. 187-198; *Rép. Epigr. Sémi.* III, 1213.

5. Apollon Alasiotas (Rešep 'alahiotas dans la version phénicienne) est le dieu d'Alašia, nom de Chypre ou de la partie de la côte de Syrie sise en face Chypre (cf. Wainwright, *Klio*, 1914, p. 1 sqq.). Le *Rép. Epigr. Sémi.*, III, p. 26 rejette le rapprochement d'Alasiotas avec Alašia auquel il ne connaît d'autre patron qu'Offord, *Proceed. Soc. Bibl. Archaeol.*, t. XXIII, 1901, p. 246; mais Offord l'a emprunté à Ohnefalsch-Richter, *Verhandl. Berl. Anthropol. Gesellsch.* 1899, p. 33, n. 1 qui lui-même le doit à Jensen, *Zeitschr. f. Assyriologie*, t. X, p. 379, et l'équation Alašia — Alasia n'est plus contestée (cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums* (3^e éd.), I, II, p. 752; Hüsing, *Memnon* III, p. 90; Dussaud, *Civilisations préhelléniques* (2^e éd.), pp. 248 et 483, etc.).

6. CIS. I, 93.

7. *Ib.*, 46.

8. *Ib.*, 49.

9. *Ib.*, 53.

10. Suivant Lidzbarski, *Altsemitische Texte* I, p. 34, note, ססבי est l'hypoco-

biblique. C'est encore à Larnaca, la ville aux trois 'Abdsasm, qu'a été trouvée la bilingue ¹ qui mentionne Ba'alšillem, fils de [סם]בי dans le texte grec Πατριάρχης Σίσμαχος. — Le Sismai des *Chroniques* ² est descendant à la huitième génération de l'esclave égyptien Iarḥa' époux d'une ierahmeélite, fille de Sešan. Iarḥa' est suivant toute apparence une figure de convention et un nom de fantaisie ³; mais Sismai a toute chance d'être un personnage réel, assez voisin dans le temps de son homonyme de Larnaca : l'invention de l'ancêtre Iarḥa' est motivée par le désir de faire remonter à un croisement ancien entre l'Égyptien et une descendante de Juda par Ierahmeel l'origine de la famille métisse, tardivement formée dans le Juda méridional, à laquelle appartenait Sismai qui, comme nous allons voir, porte un nom authentiquement dérivé de l'égyptien et qui devait être, sinon un Égyptien, du moins un Cananéen égyptianisé.

L'idée de l'origine égyptienne de Sasm s'impose sitôt que l'on considère les conditions ou l'entourage dans lesquels s'offrent à nous à première vue, la majeure partie des 'Abdsasm dénombrés plus haut : les deux premiers résident en Égypte et sont dévots à l'Osiris d'Abydos, celui de Citium a une petite-fille dénommée « servante d'Osiris », deux des trois 'Abdsasm de Larnaca appartiennent à des familles, où, comme le montrent les noms de Hor ⁴, d'Abdosir, et de 'Abdhor, Horus et Osiris sont révéérés. Dore et déjà cinq 'Abdsasm sur sept apparaissent placés en rapport direct avec l'Égypte et la religion égyptienne. Si nous ne pouvons rien dire de tel du dernier 'Abdsasm de Larnaca, le fils de Kalbelim, dont le père porte un nom purement phénicien, l'Abdsasm de Tamassos a lui aussi un patronymique qui nous ramène à la vallée du Nil.

La filiation de l'adorateur d'Apollon Alasiotas est indiquée dans le texte grec par ο Samavose (ὁ Σαμαφός) dans le phénicien par בן...ם.

ristique d'un nom composé סםס + x. On pourrait songer également à une formation analogue à בידני, שבתני.

1. CIS. 95 ; Lidzbarski, *Alts. Texte* I, 35 ; *Rép. Epig. Sém.*, III, 1515.

2. I *Chron.*, II, 40.

3. W.-Max Müller (*Orient. Literaturzeitung*, 1900, c. 51) a ébauché une étymologie égyptienne du mot : la première syllabe יר répondrait à wr « grand », la seconde syllabe restant inexplicée.

4. Il est tout à fait invraisemblable que, comme incline à croire Lidzbarski, *Alt. Texte*, p. 28 le nom חור qui désigne CIS. I, 46 le père d'Abdsasm et grand-père Abdosir soit le biblique חור.

qui doit être restitué שְׁמֹרֶם, שְׁמֹרֶם, ou שְׁמֹרֶם¹. Ce nom (quelle que soit la sifflante initiale) n'étant manifestement ni grec, ni sémitique, on n'hésitera pas à y reconnaître l'égyptien Σαμῶς bien connu par les papyrus S et surtout U de Leyde².

Six de nos 'Abdsasm sur sept, et un de nos deux Sesmai étant domiciliés personnellement en Égypte ou descendants de familles égyptianisées ou même peut-être égyptiennes, il n'est guère douteux que le dieu Sasm ne soit égyptien lui-même. Dès 1887 Clermont-Ganneau³ a été amené à cette conclusion et s'est demandé si ססם n'est pas l'équivalent de *šems* « l'ainé » parfois employé comme titre divin, ou ne reproduit pas le nom du décan *Si-smou*, *Sesmou* ou *Schesmou* (cette dernière explication était suggérée par Maspero).

Mais mal satisfait sans doute de ces deux hypothèses, Clermont-Ganneau n'y est pas revenu dans son étude ultérieure sur Sasm⁴ et le *Rép. d'Épigr. sem.* ne fait mention ni de l'une ni de l'autre, et même ne fait aucune allusion à l'origine du nom ססם. L'hypothèse égyptienne n'a toutefois pas été perdue de vue : Lidzbarski⁵ et Cooke⁶ ont reconnu qu'elle est possible ou probable.

Pour qu'elle devienne certaine il faut établir l'existence en Égypte, à l'époque des 'Abdsasm et des Sesmai, d'un dieu dont le nom soit susceptible d'être transcrit ססם. Nous le retrouvons dans Šsm (sans doute prononcé Sešm). Šsm est la forme récente, qui apparaît encore dans les textes d'époque romaine, du vieux nom divin Šsmw qui remonte aux Pyramides. Šsmw est un dieu astral qui, dans un des mythes les plus barbares qu'ait conservés la littérature religieuse égypt-

1. Euting lisait ססִיָּה que le *Rép. Epigr. Sem.* rejette avec raison. Mais le *Rép.* propose ססִיָּה rapproché de Σαμῶς (Josèphe, *Ant. Jud.* VII, VIII, 3) qui est moins acceptable encore : car la restitution ססִיָּה ne répond pas à l'étendue de la lacune et ne fournit pas d'équivalent satisfaisant à Σαμῶς; et le Σαμῶς attribué à Josèphe ne peut avoir aucun rapport avec le ססִיָּה qu'il doit étayer, étant la transcription du nom de שְׁמוּיָהּ, le frère du roi David (au surplus le texte des *Ant. Jud.* ne porte pas Σαμῶς, mais un Σαμῶ au génitif dont le nominatif est douteux).

2. Leemans, *Papyri Greci*, S 3, 11 et 6, 11 (p. 98, 101); U 3, 3 (p. 124). Le pap. V qui contient l'[Apologie] du sculpteur Pètèsis au Roi Nektonabo a été réédité par Wilcken, *Mélanges Nicolle*, p. 581 et suiv. (l'étymologie proposée p. 589 du nom Σαμῶς est des plus contestable).

3. *Rec. arch. or.*, I, p. 183, n. 1.

4. *Ib.*, t. II, p. 60.

5. *Ephemeris*, t. I, p. 106.

6. Cooke, *North-semitic Inscriptions*, p. 62.

tienne, pourvoit dans le ciel à la cuisine du Pharaon défunt ¹, lui procure aussi le vin et l'eau ². Cette archaïque divinité, dont le nom ne prête qu'à des rapprochements incertains ³, a évolué en deux directions différentes. D'une part, il est devenu un des trente-six décans, celui dont les Grecs ont transcrit le nom Σετμέ ⁴, à peu près complètement dénué, comme tel, de personnalité divine : il n'est guère probable que ce soit de ce Šsm que, comme le voulait Maspero, les Phéniciens déclaraient leurs enfants « serviteurs ». D'autre part, dépouillé de son caractère stellaire il s'est agrégé au groupe osirien en passant par le groupe sokarien : à Medinet-Habou, il reçoit l'hommage de Ramsès III à la fête de Sokar en même temps que le dieu plus obscur Heri-remn-ef et il figure, accompagné du même Heri-remn-ef, dans une liste abydnienne de dieux memphites de l'époque de Sêti II ⁵.

L'époque où vivaient les 'Abdsasm paraît avoir marqué pour Šsm le début d'une ère de popularité relative : à aucune période de l'histoire égyptienne il n'est aussi fréquemment nommé qu'au cours des trois ou quatre siècles qui précèdent l'ère chrétienne.

Le souvenir ne s'est pas effacé de son rôle de pourvoyeur du vin et de l'eau ⁶ et des attributions de toute sorte lui sont venues par surcroît. Dans le sarcophage memphite de Panehmisi (fin de la période perse ou début de la période grecque) il est représenté, léontocéphale, tenant un serpent de chaque main ⁷, et la légende qui accompagne son image apprend qu'il a pour fonction de montrer la bonne route à l'âme qui veut remonter au jour ⁸. Ce Šsm, indicateur des voies de l'autre monde (cette fonction s'explique sans doute,

1. Sethe, *Pyramidentexte* 403 a d'après *Unas* 511 et *Teti*, 323 (voir sur ce texte Maspero, *Hist. Ancienne*, t. I, p. 97 et Erman, *Aeg. Rel.* 2^e éd., p. 107), le caractère astral de Šsmw apparaît encore nettement dans *Pyramidentexte* 545 b; cf. Kees, *Rec. Travaux*, t. XXXVII, p. 67.

2. *Pyramidentexte*, 1552, a.

3. Il est difficile de se prononcer sur le rapport qui peut exister entre Šsmw et la déesse léontocéphale Šsmt et l'Horus Šsmj (cf. Lacau, *Rec. Travaux*, t. XXIV, p. 199, n. 3; Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Sabure*, t. II, p. 82, n. 10).

4. Brugsch, *Thesaurus* I, p. 139 et suiv. *Aegyptologie*, p. 329.

5. Kees, *Rec. Travaux*, XXXVII, pp. 67, 71, 75-6.

6. Kees, *l.c.*, p. 67.

7. Lanzone, *Dizionario*, p. 110.

8. E. von Bergmann, *Des Sarkophag des Panehemisis (Jahrbuch der kunsth. Sammlungen des allerhochsten Kaiserhauses*, t. I, p. 11).

au moins en partie, par un jeu de mot, *sšm* signifiant « conduire ») paraît au premier abord un personnage tout à fait subalterne, perdu dans une masse de soixante-huit génies funéraires dont la plupart sont sans notoriété, mais il fait partie avec ses deux voisins, dont Heri-remn-ef, d'un petit groupe à part qui reparait associé à Dendéra ¹. D'autre part, dans les grandes fêtes d'Osiris (les soi-disant mystères) il est le gardien de la douzième heure de la nuit ² et offre la myrrhe à Osiris à la première heure du jour ³; dans les *Papyrus Rhind* (an 9 av. J.-C.) il est placé en rapport immédiat avec le cérémonial de la momification : tantôt, nommé à côté d'Anubis et d'Horus, dieux embaumeurs, il a pour office spécial de présider à la mise en place des bandelettes ⁴; tantôt, substitut au moins partiel d'Anubis, il apprête les onguents de l'embaumement ⁵. Quoiqu'il n'ait jamais atteint dans le panthéon égyptien à un rang très important, le *Sešm* de la basse époque n'est pas, comme on voit, une figure tout à fait insignifiante : dieu conducteur, dieu de la toilette funéraire, dieu de la grande veillée, dieu des prestations liquides, il a une diversité d'emplois qui indique un certain degré de diffusion ; la place qui lui est faite dans le *Papyrus Rhind*, si subalterne qu'elle soit, le met assez près d'Anubis et d'Horus. On peut donc admettre sans peine qu'à Memphis, d'où il paraît originaire et où, comme le montre le sarcophage de Panehmisi il n'était pas oublié vers l'an 300 av. J.-C., il a pu être connu des Phéniciens entrés en contact avec le culte d'Osiris et d'Horus (Memphis a été le grand centre des Cananéens d'E-

1. Mariette, *Dendéra*, t. IV, pl. 37, l. 76 (texte rapproché par Bergmann, *Iarhb. der kunstb. Samml.*, t. II, p. 20, de celui du sarcophage de Panehmisi).

2. Junker, *Die Stundenwachen in den Osirismysterien* (*Denkschriften A. W. Wien Phil. hist. Kl.*, t. LIV, p. 124).

3. Junker, *ib.*, p. 35. — Il y a peut-être un lien entre la fonction dévolue à *Sešm* auprès d'Osiris à la dernière heure de la nuit et la première du jour et celle de génie conducteur des âmes qui caractérise le dieu dans le sarcophage de Panehmisi, car le point du jour est l'instant où les morts désirent « remonter de l'Hadès pour voir le soleil à son levant » (Lepsius, *Denkmäler* III, 242 d).

4. I *Pap. Rhind* 3, l. 8 (hiér.) 7 (dém.) ; II *Pap. Rhind* 4, l. 5 (5) = Möller, *Die beiden Totenpapyrus Rhind*, pp. 21 et 59. L'office de dieu de l'embaumement funéraire n'a-t-il pas été attribué à *Sešm* sous l'influence d'une étymologie interprétant son nom par *sš* « tissus, bandelettes » ?

5. I *Pap. Rhind* 5, 12 (10) = Möller, p. 29. La fonction de dieu préparateur des huiles embaumantes est reconnue à *Sešm* dans divers sanctuaires de l'époque gréco-romaine (Möller, *l.c.*, p. 80 ; Kees, *l.c.*, p. 68).

gypte¹). Le groupe de ces prosélytes a pu n'être pas très important et du nombre relativement élevé de noms théophores composés avec *Sasm* (le dieu figure dans le nom de huit personnages différents, chiffre qui n'est guère dépassé dans l'épigraphie phénicienne que par Osiris et Apis) on ne saurait conclure que *Sasm* a été l'objet de la part des fidèles de langue sémitique d'un culte organisé et qui a passé en Chypre et en Palestine ; on sait que les noms propres se propagent pour des raisons en grande partie étrangères à l'étymologie. En somme l'examen des matériaux connus indique qu'adopté fortuitement par un groupe restreint de Cananéens (les Araméens sont restés à l'écart) *Sasm* a joui chez ces étrangers d'une vogue qui n'a pas eu de lendemain ; les noms propres où il figure n'ont pas tardé à tomber en désuétude.

Isidore LÉVY.

1. Lidzbarski (*Abh. Ak. Berlin*, 1912 *Anhang* I, p. 20 ; cf. Spiegelberg, *Orient. Literaturzeitung*, 1912, c. 2, n. 1) a montré que les Phéniciens nommés dans les ostraka d'Eléphantine sont en grande partie d'origine memphite.

SUR DEUX FRAGMENTS DE MANUSCRITS

DES

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Le texte des Métamorphoses d'Ovide repose surtout sur le Marcianus 225 de Florence, qui peut remonter à la fin du x^e siècle. Mais Ovide a été très répandu dans les écoles carolingiennes et il a dû en exister, aux ix^e et x^e siècles, d'innombrables copies. Les fragments d'exemplaires du ix^e siècle, que le hasard nous a conservés, peuvent quelquefois nous fournir les restes d'un texte moins éloigné de la source et préférable à celui du Marcianus.

Je me propose de revenir sur deux fragments très importants, le premier mal connu, le second trop vanté par les philologues qui en ont fait usage.

I. — LE FRAGMENT DU PARIS. 12246.

Deux anciens feuillets de garde, défigurés dans leur partie supérieure par un large trou qui marque la place de la chaîne rivée au plat de la reliure, se trouvent au commencement du manuscrit de notre Bibliothèque nationale *latin* 12246. Ce volume contenant, comme les précédents, les *Moralia in Job* de saint Grégoire, remonte au ix^e siècle et semble provenir de la célèbre abbaye bénédictine de Corbie.

L'écriture des fragments d'Ovide atteste le ix^e siècle. Non seulement la forme des lettres (par exemple *t*, *r*, surtout le dernier jambage de *m* et *n*) s'y applique parfaitement, mais l'emploi des notes tironiennes dans les gloses prouve que nous avons les restes d'un manuscrit antérieur aux nombreuses copies exécutées à l'époque carolingienne.

Robinson Ellis l'a fait connaître¹ en 1886 ; Paul Lejay ne l'a pas

1. *Journal of Philology*, XV, (1886), p. 242-246.

Cinquantiennaire de l'École des Hautes Études.

négligé dans son édition scolaire¹ ; enfin M. Hugo Magnus, dans sa grande édition d'Ovide², cite les leçons relevées par Ellis, sans avoir eu le souci de voir le manuscrit ni même d'examiner le fac-similé d'une page³ qui lui aurait permis plusieurs rectifications. Il faut être bien naïf aujourd'hui pour penser qu'un manuscrit est connu, parce qu'il a été collationné une fois. Par exemple le manuscrit des Histoires de Tacite, examiné, revu, collationné et recollationné par une foule de latinistes, n'a été réellement connu que le jour où la publication de Scaton de Vries a permis à toutes les bibliothèques sérieuses d'en posséder une reproduction complète.

Robinson Ellis a publié, d'Oxford, les notes qu'il avait prises, durant un voyage à Paris, dans divers manuscrits de notre Bibliothèque nationale et il n'a pas eu le loisir, pour la correction de ses épreuves, de se reporter aux manuscrits. De là un certain nombre d'erreurs ou d'omissions.

On peut reprocher à R. Ellis de n'avoir pas tenu assez de compte des corrections. Or un correcteur qui n'était pas un ignorant a souvent ponctué de manière à rectifier la coupure des mots⁴, corrigé le texte, quelquefois en employant les notes tironiennes, rapporté des variantes tirées sans doute d'un autre manuscrit. C'est le même assurément qui s'est amusé à ajouter des gloses en notes tironiennes pour montrer qu'il était un des derniers connaisseurs du système tachygraphique attribué à l'affranchi de Cicéron.

Je vais revenir sur quelques passages, souvent discutés, pour lesquels le témoignage de notre fragment (π dans l'édition Magnus) peut être très précieux.

I, 99. Non galeae, non ensis erat. — C'est la leçon de la plupart des bons manuscrits. Corroborée par notre vieux fragment, il y a chance que ce soit le texte d'Ovide. Le poète a bien écrit, dans un passage dont la métrique garantit l'authenticité (*Met.* V, 563) : *Virginei vultus et vox humana remansit*.

I, 117 et *inaequales autumnos*. Ici π est d'accord avec les bons

1. *Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide*, avec une introduction et de notes. Paris, Armand Colin, 1894, p. 66.

2. *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum*. Recensuit, apparatu critico instruxit Hugo Magnus Berolini, ap. Weidmannos, 1914.

3. *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

4. Par exemple : *sui sacro* (II, 122).

mss. Magnus a préféré l'accusatif « *inaequalis* » attesté seulement par le fragment de Berne (dont nous verrons ci-dessous la valeur) et par le Neapolitanus.

I, 132 *neque* adhuc bene noverat illos. Les plus vieux mss. sont ici d'accord. D'autres ont *nec* ; on ne voit pas pourquoi abandonner la tradition la plus autorisée.

I, 134. Fluctibus ignotis *insultavere* carinae. — Influencé par le fragment α qu'il croit la plus ancienne source, M. Magnus a substitué *exsultavere* qu'il défend par de mauvaises raisons. Quand la vache « *exsultat in herba* » (Ov. *Art.* I, 315), elle bondit avec un sentiment de satisfaction que ne peuvent avoir les planches qui forment les carènes. Ailleurs *exsultare* exprime le bouillonnement dans la marmite (*Met.* VI, 645 ; VII, 263). *Insultāre fluctibus* signifie simplement « descendre rapidement dans les flots ». Une glose en notes tironiennes « *descenderunt* » indique bien l'interprétation antique. Inutile de penser à une insulte faite à la mer, comme l'ont imaginé quelques critiques.

I, 167. *Animo et dignas Ione*, tout comme α . Cette variante manque dans l'apparat Magnus.

I, 173 *hac fronte* potentes Caelicolae *clarique* suos posuere penates. — Cette leçon de π est corroborée par les meilleurs manuscrits. M. Magnus a préféré « *parte* » fourni par le fragment de Berne. *A priori*, un mot aussi plat que « *parte* » ne peut pas être la bonne leçon ; il est peu vraisemblable qu'un copiste lui ait substitué un synonyme dont l'emploi est beaucoup plus rare. Du reste *parte* est la glose perpétuelle qui figure devant les adverbes de lieu *hac*, *qua*, etc. Dans notre manuscrit même, en face de « *Hac sit iter* » on lit en caractères tironiens *parte*. Dans le manuscrit β (Mus. Br. 11967) au-dessus de « *Quaque via est... eadem* » (*Mét.* V, 290) on relève deux fois le mot *parte* ¹. A. Bernardini (*Stud. ital. di fil. class.*, XVII, p. 221) a défendu avec clairvoyance la leçon *fronte*. — Quant à l'épithète *clari* appliquée aux dieux déjà qualifiés de *potentes*, elle nous fait l'effet d'une cheville poétique, et la facilité d'Ovide n'en avait pas besoin. C'est pourquoi Fabri conjecturait : « *sibi quisque suos* », ce qui est un peu loin du texte des manuscrits. Ceux qui ont collationné π n'ont pas mentionné une variante qu'il porte : *vel circa* au-dessus de *clarique*. Plus d'une fois le bon texte a été conservé de cette façon.

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléogr. des classiques latins*, pl. XCV.

I, 190. *Cuncta prius temptanda, sed immedicabile vulnus Ense recidendum est, ne pars sincera trahatur.* — M. Magnus a préféré « corpus » en alléguant l'autorité de plusieurs mss. parmi lesquels il cite π par erreur. La valeur de π suffirait à justifier la conservation de l'ancienne vulgate « vulnus ». Mais ici il ne s'agit plus de la qualité de tel ou tel manuscrit. C'est une question de latinité et de bon sens. Jupiter veut faire mourir le genre humain, il veut par une opération chirurgicale enlever la plaie qui ne peut être guérie, de peur que la partie saine ne soit atteinte à son tour. S'il enlevait le corps entier, c'est-à-dire toute la création, il n'aurait pas à se précocuper d'un reste qui n'existerait plus.

Toute la question repose donc sur le sens du mot *recidere*. Ovide lui-même se conforme à l'usage général des classiques : chez lui *recidere* signifie « ôter en coupant, enlever totalement ».

Par exemple, *Met.* XIII, 766 :

Iam libet hirsutam tibi falce recidere barbam.

Met. IX, 70 :

Nec ullum
De centum numero caput est impune recisum.

Art. am., III, 574.

Ut modo montanis silva recisa iugis.

Lucain dit de même

Pompeii diro sacrum caput ense recidis.

Quand le verbe est employé au figuré, il signifie encore « retrancher » de sorte qu'il ne reste rien de l'objet. Horace « *Ambitiosa recidet Ornamenta* ».

Jupiter, dit Ovide, ne veut pas sacrifier les demi-dieux, les faunes, les sylvains, etc. Il se décide à retrancher la plaie irrémédiable, mais à conserver la partie saine.

Dans les parties en prose, c'est-à-dire dans le résumé que nous avons sous le nom de Luctatius Placidus, π n'est pas moins précieux. La copie qu'en a publiée R. Ellis dans le *Journal of Philology* ne suffit pas à en donner une idée exacte.

P. 632, 11 (éd. Hugo Magnus). Il n'est pas juste d'attribuer *chos*

à π , il porte un *a* au-dessus, entre les lettres *h* et *o*, ce qui revient à *chaos*.

632, 12 *faciem hanc tam*, — admis avec raison par M. Magnus, quoique M omette le mot *hanc*.

632, 13. Il ne faut pas ajouter foi à l'apparat de Magnus qui attribue *mundi* à π , tandis qu'il porte correctement *mundus* (avec un *d* barré ayant le sens de *dus*).

Ibid. Deinceps *quasi in aetates quasdam*. — La lettre *i* n'est pas dans un trou, comme semble l'indiquer Magnus (*i perfossum*) ; omise par le copiste, elle a été restituée par le correcteur. En outre il ne faut pas attribuer à notre ms. la faute *aetate* qui n'y est point.

632, 15 *ferreum* est exprimé par *ferrum* avec un *e* suscrit entre *r* et *u*. Il n'est donc pas exact de prêter la faute *ferrum* à π . Du reste quelques lignes plus haut, *ferreum* est rendu de la même façon et M. Magnus (ou plutôt Ellis) ne l'a pas relevé.

633, 1-2. *Tunc primum et aestus ardentior caeli et graviora frigora incubuere mortalibus. Tunc aedificata domorum tutiora secreta.* — Les autres mss. ont *meditata*. L'idée de construction a pu germer inconsciemment dans l'esprit du copiste à cause du mot *domorum*, mais il n'en reste pas moins que le plus vieux fragment et le plus autorisé nous dit qu'on a alors « construit » et pas seulement « préparé » des maisons.

633, 3 *incolabant tecta silvarum*, — au lieu de *frutecta*, est un lapsus peu défendable du copiste.

633, 5 *tertium saeculum successit aereum*. — Les autres mss. n'ont pas *successit*, dont l'omission se comprend beaucoup mieux que l'intrusion. Dans les éditions de Thomas Muncker (1681) et d'Aug. van Staveren (1742), le mot « successit » ne manquait pas.

633, 7 *perfidia] fidia*, suivant Ellis et naturellement l'édition de M. Magnus, mais il faut s'entendre. Si le copiste a omis la syllabe *per*, le correcteur l'a rétablie au-dessus, au moyen d'une note tironienne.

633, 10-11. *Quantum saeculum ferri minaea frigore duratum est.* — M. Magnus imprime : « *ferreum a rigore dictum est.* » Heinsius avait donné : « *ferri nimio rigore duratum est.* ». Raenerius (1568) avait corrigé *dictum*, que maintient M. Magnus. Il semble, *a priori*, invraisemblable qu'un mot répandu comme *dictum*, ait été changé par un scribe ; le contraire est beaucoup plus probable. L'auteur de ces sommaires avait présent à la mémoire le passage d'Horace, parlant de l'âge de fer en ces termes : *ferro duravit saecula* (Epod. 16, 65).

Ne pourrait-on pas tirer du texte altéré de notre ms. quelque chose comme : *ferri vi ac rigore duratum est*.

633, 12 *ut omnia scelera cupiditatis excederet* (le premier *e* au-dessus de *i*). — La plupart des mss. ont *excelleret*. Ehwald corrige *excelleret*; Raenerius donnait *exerceret*, mais Giselinus préférait *excederet*, leçon même de notre ms., qui semble à conserver.

633, 14 *rectore* n'est pas omis par π , comme on devrait le croire d'après la copie d'Ellis et l'apparat de M. Magnus.

633, 16 *verquod fuerat ante unum semper ad serena* (avec un trait de seconde ou de troisième main sur l'*a* pour faire *serenam*) *tranquillitate* (avec un faible trait sur l'*e* ajouté postérieurement) *continuum*. — La faute me semble résider dans *ad*, un lecteur a voulu changer *serena* et *tranquillitate* pour faire l'accord, je serais tenté de lire : *ac serena tranquillitate continuum*. Et c'est à peu près ce que choisissait Micyllus, suivant Muncker. Le progrès consiste quelquefois à revenir en arrière.

633, 17 *in parte anni quarta* (*quartam* de première main, mais avec *m* exponctué par le haut et par le bas) et *angustissimum cogeret tempus*. — Il faut évidemment corriger *partem... quartam*, néanmoins *cogeret* pourrait être conservé. M. Magnus adopte *coierit*, leçon de M.

633, 21. *Gigantes nomine inmensa molis* (*molès man. pr.*) et *similis* (*similes m. 2*) *matri filios parens terra progenuit*¹. — Inutile de relever trois erreurs de l'apparat de Magnus pour ce passage. Il y a plusieurs remarques à faire. *Gigantes*, ici et ailleurs, est la forme latine de l'accusatif, conservée aussi dans N, tandis que la plupart des mss., entre autres M, qui est pourtant de la même source, préfèrent la forme grecque *Gigantas*. Ensuite l'accusatif *similis* fera plaisir à plusieurs.

634, 4 *homines procreavit haut longe ab origine discrepantis* (changé en *discrepantes*). — Encore un exemple de l'accusatif en *is*.

634, 6 *sacrilega mente*. — Il n'y avait rien à mentionner pour l'apparat de M. Magnus, π donnant ce texte, en abrégéant *men* par un *m* surmonté d'un trait, ce qui ne permet pas de lui attribuer la négligence *sacrilegam te*, que M. Magnus a puisée dans la copie d'Ellis.

634, 7. *Qui tyrannus*. — Inutile de prêter à π la faute *tyrrannus*

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

que lui assigne l'apparat de Magnus. L'y ressemble absolument à l'*r*, mais est surmonté d'un point. Ellis a été induit en erreur, comme un simple copiste carolingien.

Ibid. et iratum π , suivant M. Magnus. La mutilation du parchemin produite par l'enchaînement du volume, à la place de *accendit*, ne laisse subsister que l'abréviation *et* traversée par un *i*, comme pour corriger *et* en *it*.

634, 11 *deuoranda* (et non *deoranda*, comme indique M. Magnus).

634, 13 *in lupi feram formam* — ce qui pourrait être la bonne leçon, suivant M. Magnus lui-même.

634, 14 *rabie*, avec une lettre grattée entre *i* et *e*. Magnus rapporte : *rabiee* (*e prius perfossum*). C'est presque sûrement la graphie *rabiae*, si fréquente, qui a été rectifiée.

634, 5. *Nec contentus fuit Iuppiter*, — ce qui semble à adopter.

634, 16. M. Magnus adopte *indidemque* d'après π , qui porte en réalité, comme les autres mss., *inde denique*.

Notes tironiennes. — Voici les notes tironiennes contenues dans les trois pages de notre fragment ¹.

I, 82 *Quam] tellurem* — 83 *moderantum] dominantium* — 98 *directi] subaudit* ² *aeris* — 102 *omnia] bona* — 103 *contentique] subaudit erant homines* — *cogente] operante* (quoique la finale soit placée au-dessus alors qu'elle devait être au-dessous du radical) — 104 *fetus] fructus arborum* — 111 *lactis] ibant* — 117 *aestus] per — inaequales] per* — 121 *subiere] homines* — 124 *Obruta] composita* — 127 *ultima] subaudit proles scelerata*.

I, 128 *vaene] aetatis* — 134 *insultauere] descenderunt* — 137 *segetes] propter* — 138 *Poscebatur] aperiebatur* — 139 *recondiderat] homini* — 149 *inritamenta] quae fuerunt* — 151 *Prodierat] de illa terra* — *pugnat utroque] de ferro, id est pro argento et auro, subaudit metallo* — 143 *crepitantia] sonantia* — 144 *tutus] subaudit est* — 148 *inquiri] subaudit necem* — 151 *aether] filii terre* (cette note se rapporte à Gigantes, du vers suivant) — 154 *Olympum] montem* — 155 *subiecto] supposito* — 157 En marge, note mutilée en tête : *terra erant*

1. J'ai publié dans ma *Paléogr. des class. lat.*, t. II, p. 2, les notes de la seconde page. Quelques-unes sont à rectifier.

2. Le mot *subaudit* qui revient si souvent n'a pas de signe dans le lexique tironien. Notre scribe le forge avec *sub* et la finale *it* placée à gauche, comme dans *audit*.

et ideo filii terre exponuntur — 158 animasse] *terram* — 162 sanguine] *Gigantes* — natos] *et ferunt vel voluerunt* — 163 *Quae*] mala — 169 *Lactea*] *parisiaca strata hoc est lacteus ciriulus* (corr. *circulus*) — notabilis] *cognobilis* — 171 *Regalemque*] *subaudit ad* — 172 *celebrantur*]. En marge : *habitantur* — 173 *fronte*] *illius atrii* — 174 *penates*] En marge : *minores deos* — 178 *Celsior*] *sedit* (quoique la terminaison soit placée à droite, quand elle devrait être à gauche) — 181 *inde*] *non aliter* — solvit] *aperit* — 182 *quisque*] *aliquis* — *Gigans* id est *Gerion* — 187 *Nereus*] *mare* — 189 *Stygio*] *ab* — 190 *Cuncta*] *scilicet multa* — *vulnus*] *humani generis* — 191 *sincera*] id est *se-mi-de-i*¹ et *ceteri dii rustici* — En marge : *ab illo vulnere*.

II, 70. En marge : *subaudit ad tuum timorem* — 72 *cetera*] *subaudit sidera* — 81 En marge : *signum est* — *Haemonios*] *Sagittarii* — 83 *aliter*] *quam scorpio* — 87 *animi*] *illorum* — *velut pro animo* — 91 *do*] *ego* — *timendo*] *sed* — 92 *patrio*] *genetivo* — 93 *pectora*] *mea* — 94 *patrias*] *subaudit utinam* — 99 *unum*] *munus* — *poena*] *subaudit sed est* — 101 *Stygias*] *per* — 103 En marge : *hic dimisi* — *monitus*] *suos* — 107 *cunctatus*] *dubitavns* — 112 *nitido*] *aureo* (quoique la finale soit mal placée) — 124 *luctus*] *genitivus* — 128 *properant*] *currunt* — 130 *Sectus*] *diuisus* — 131 *contentus*] *scilicet ipse limes* — 132 *Effugit*] *ipse limes* (exprimé par un signe inconnu du lexique). 133 *Hac*] En marge : *parte* — 135 *preme*] *ad terram* — 137 *inferius*] *egressus* — 140 *Inter utrumque*] *inter caelum et terram* — 141 *consulat*] *sit propicia* — 143 *libera*] *subaudit ad loquendum* — 160 *de partibus*] *de parte*.

Dans la prose de Lactantius Placidus, p. 633, 19 ed. Magnus, au-dessus de *infida temperies*] *quia non est semper aequalis*.

II. — LE BERNENSIS 363.

Le Bernensis 363 a été reproduit en fac-similé dans la *Collectio*² de Scato de Vries. Depuis une cinquantaine d'années, les extraits des *Métamorphoses* ont été examinés par de nombreux philologues. M. Magnus juge ce fragment « *longe antiquissimum* » ; néanmoins

1. Le mot *semideus* ne se trouvant pas dans le lexique tironien, notre scribe l'a exprimé au moyen des quatre syllabes, surmontées d'un trait, procédé bien connu, surtout pour les noms propres à exprimer dans les diplômes.

2. *Codices graeci et latini photographice depicti*. Tomus II Lugduni Batav., 1897.

il n'a pas été copié avant la fin du ix^e siècle ; on y trouve, dans les dernières pages, des vers adressés à Tado, qui fut archevêque de Milan de 861 à 869. M. Antonio Bernardini, qui a fait une étude très remarquable du fragment d'Ovide ¹ semble en fixer la transcription par un moine irlandais dans le Nord de l'Italie entre les années 856 et 869. Le manuscrit n'est donc pas plus ancien que π .

C'est une compilation de traités de grammaire (Servius, saint Augustin, Fortunatianus, etc.) suivi d'un choix de poésies d'Horace en 20 feuillets, des Métamorphoses d'Ovide (en 2 feuillets, ou plutôt 1 feuillet trois quarts), de l'Histoire ecclésiastique de Bède et de diverses pièces contemporaines de la copie. En somme nous avons là un recueil à l'usage de l'enseignement.

Le moine irlandais qui a écrit seul, ou avec l'aide de plusieurs confrères, ce volume de 197 feuillets, en employant l'écriture qu'on appelle aujourd'hui insulaire, n'était pas très soigneux. Dans la partie afférente à Horace, il se permet des négligences innombrables, commençant une ode par les mots : *Nonus ita ita* au lieu de *Non usitata*. Le célèbre vers : *Sumite materiam* devient sous sa plume *Sumite iam mater*, etc. Cela n'empêche que, s'il avait de bons modèles à sa disposition, il ait pu parfois conserver une leçon authentique.

Je vais reprendre les principales variantes des deux feuillets ovidiens.

I, 30 *circumfluus*] *circumpluus* « ut videtur », suivant Magnus. Cela n'apparaît pas du tout à quiconque sait lire. La pause du *p* n'a jamais de ligature avec la lettre suivante, ce qui est précisément la caractéristique de *f*.

I, 33 *coegit* admis par Ehwald et Magnus, au lieu de *redegit* de tous les autres mss. Si *redegit* n'était pas latin, si l'on établissait qu'Ovide n'a pas pu employer ce verbe, il faudrait accepter *coegit* qui serait latin, même s'il n'était fourni par aucun manuscrit. Mais ce qui a porté les deux critiques à adopter *coegit*, c'est la conviction que α est le plus vieux de tous les manuscrits. Quand on sait par de nombreux exemples avec quelle insouciance le moine irlandais a transcrit ses extraits, on est moins tenté d'adopter ses variantes.

I, 34 *orbes*, faute non relevée dans l'apparat de Magnus.

I, 34 *ne non aequalis ab omni Ab omni* parte foret. — Deux

1. *Studi italiani di filologia classica*, t. XVII, 1909, p. 203-230.

mots répétés à tort, sans que le copiste ait été le moins du monde ému par la métrique.

I, 36 tum freta *diffundit*, au lieu de *diffudit* que personne ne conteste, à cause du parfait *iussit* qui suit.

I, 43. *Iussit et extendi valles, subsidere campos*. — Les deux substantifs sont intervertis, nouvelle preuve de l'insouciance de notre copiste.

I, 56. Et cum fulminibus facientes *fulgora* ventos. — Tous les autres mss. ont *frigora*, adopté généralement, encore par M. Edwards dans le Corpus poetarum de Postgate. M. Magnus a défendu fort habilement la leçon de notre copiste, qui a été acceptée par Paul Lejay. Déjà un critique, Jacques de la Croix, avait conjecturé *fulgura*. En fait ces dactyles sont souvent substitués l'un à l'autre; toutes les fois qu'un poète emploie *flumina*, il se trouvera bien un copiste pour écrire *fulmina* et réciproquement. Si par hasard notre moine a conservé une bonne leçon, qui n'était probablement qu'une variante ou une conjecture insérée dans son modèle, il ne faut pas pour cela lui faire des éloges.

I, 59. Cum sua quisque *rotat* diverso *fulmina* tractu. — Les bons mss. portent *regant* ou *regat* et *flamina*.

I, 61. *Furus* (et en marge *vel Eurus*). — Nabatearum regna.

I, 63. Vesper et (et au-dessus *vel vesperet verbum* primæ coniug[ationis]). La variante prouve à quel point d'inintelligence pouvait arriver le scribe.

I, 70. Cumque pressa diu *fuerant caligine caeca*, au lieu de « massa latuere sub illa ». Le Neapolitanus s'accorde avec α, sauf qu'il donne *multa* pour *caeca*. Ehwald adopte la leçon de α, mais lui seul. Cela semble bien une explication marginale ou interlinéaire passée dans le texte.

I, 79. Au-dessus de *Ille*, la glose *ds*, c'est-à-dire *deus* (et non pas *dominus* comme annote Magnus).

I, 81. Aethere cognati *retinebant* semina caeli. — C'est une faute évidente, causée par le voisinage du pluriel « semina ».

I, 82. Quam sat usia peto (= satus Iapeto) mixtam *pluvialibus* undis. — Les sommaires de Lactance portant : « terram imbre molliovit », M. Magnus y voit la confirmation de la variante de α. Les autres mss. ont *fluvialibus*, généralement adopté. Les deux textes sont possibles et la confusion des deux épithètes est un fait commun pour les copistes.

I, 85. *Os* (surmonté d'un trait indiquant un monosyllabe) *hominis ubi me dedit*.

Les vers 91-93 sont omis par α comme par ε (Harleianus 2610), π (Parisinus 12246), N, s. XI (Neapolitanus IV. F. 3), *b* (Hauniensis, s. XII), *e* (Amplonianus, s. XII-XIII), quelques mss. vus par Heinsius, etc. Cette remarque peut avoir de l'importance pour la classification des copies, du moins pour indiquer une source commune.

I, 98. Nondum (*dum* gratté) *tuba directi non aeris carnuu flexi*.

I, 99. Non *galeae*, non *ensis erant*. Voyez plus haut ce que j'en ai dit, à propos de π .

I, 105. Cornaque et in duris haerentia *poma* rubetis (et au-dessus : id est rubus). Le scribe a substitué ici une glose au mot *mora*.

I, 106. Ver erat aeternum placidique tepentibus *euris*, au lieu de *auris*. Encore une glose ou un manque d'attention.

I, 121 *fructices* pour *frutices*, faute d'orthographe très fréquente.

I, 128. Protinus irrupit venae *peroris* in aevum, — au lieu de *peioris*. Encore une faute inintelligente.

I, 129. Omne nefas, *fugitique* pudor, — adopté par Ehwald. Si tous les mss. portaient cette leçon, il serait légitime d'y reconnaître le texte d'Ovide, mais l'autorité du seul α , trop fantaisiste, ne peut guère nous servir à établir les éléments d'une grammaire ovidienne.

I, 130. In quorum subiere locum fraudesque *dolisque*, — au lieu de *dolique*.

I, 131. Insidiaeque *tuis*, — au lieu de *et uis*; un *e* omis après un autre est un des lapsus les plus fréquents.

I, 132. Vela *dabant* ventis (*neque* adhuc bene noverat illos) Navita. — La faute *dabant* est grossière; quant à *neque*, leçon commune avec de bons mss., elle peut se défendre.

I, 134. Fluctibus ignotis *exultavere* carinae. — Voy. plus haut, p. 291, à propos de π .

I, 142. *Prodiderat*, *prodiit* bellum, — au lieu de *Prodierat*, *prodit*.

I, 147 *terribilis*, — au lieu de *terribiles*, nominatif pluriel.

I, 155. Fulmine et excussit *subiectae* Pelion Ossae. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 167. Ingentes *animo et dignas* Iove concipit iras.

I, 173. Plebs habitat diversa locis : hac *parte* potentes. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 181. Talibus inde modis indignantia solvit. — L'omission de *ora* après *modis* n'a rien d'étonnant; cela arrive pour les mots courts,

sans aucune raison paléographique. Du reste le scribe semble avoir laissé un petit espace blanc pour le mot *omis*.

I, 183. Non ego... illa Tempestate *fuit*, — au lieu de *fui*. La troisième personne, la plus usitée, se substitue très souvent à la première sous la plume des scribes.

I, 192. Au-dessus de *Silvani* une glose : « u hic soluitur in uocalem ut sit dactilus » nous apprend qu'à cette époque on ne reconnaissait pas le vers spondaïque, mais qu'on admettait Ovide donnant à *Silvani* la quantité adoptée par Horace dans : *Nunc mare nunc siluae*.

I, 199. Contremuere] *non fremuere*, simple bourde, dont l'origine provient peut-être de l'absence de l'initiale dans l'original.

I, 304-306. Voici le passage qui prouve suivant M. Magnus la supériorité de α et son indépendance de l'archétype de M. On y trouve le vers :

Unda uehit tigris fuluos trahit unda leonis

rétablissant assez mal la fin du vers 304 et le commencement du vers 305 qui manque de première main dans les mss. de la classe O, mais existe comme correction dans M et d'autres copies. M. Bernardini a vu plus juste que M. Magnus. Le scribe de α , ayant à copier un ms. portant la correction, l'a simplement insérée de travers.

II, 18 signaque sex foribus]. D'après l'édition Magnus, α porterait *se āforibus*, c'est-à-dire *amforibus*. Or, le signe qui surmonte la lettre *a* est un accent employé fréquemment, et surtout dans ce manuscrit, pour indiquer un monosyllabe, afin que le lecteur n'ait pas la tentation de souder la lettre au mot suivant. La faute *sea* est une mauvaise lecture de *sex* qui n'a pu se produire que dans la transcription d'un manuscrit en capitales.

II, 22 ferebat] *videbat* α , faute grossière, plus mentale que paléographique, à cause des mots *propiora lumina*. — C'est du reste là que finit l'extrait du livre II. Le compilateur a voulu résumer par *videbat* l'expression « ferebat lumina ». M. Bernardini a pris la peine de défendre la leçon *ferebat*.

III, 6 deprenderē]. L'apparat de Magnus est inexact en attribuant à α la faute *deprenderē*. Il y a sur le *p* le trait habituel pour donner la signification *prae*, c'est donc *depraendere* qu'il faut lire, confusion très fréquente. Le ms. ne contredit donc en rien la vulgate *deprenderē*.

III, 8. Ce vers est omis dans *z*, sans aucun souci du sens.

III, 17 gressu] *passu*, de *z*, serait aussi latin que *gressu*. Un éditeur d'Ovide l'a adopté. Mais c'est dans des cas semblables que l'autorité des mss. doit nous aider à trouver la leçon authentique. Or *z* est trop coutumier des distractions pour faire abandonner la leçon des bons mss. qui donnent *gressu*.

III, 22. Atque ita respiciens comites sua terga sequentis. — Tous les autres mss. ont *sequentes*. Alors que la confusion de *e* et *i* est si fréquente, peut-on, comme M. Magnus, croire que *z* tout seul nous a conservé la forme choisie par Ovide ?

III, 23. Procubuit teneraque latus *summisit* in herba. — Ici, M. Magnus ne suit pas *z* et garde la vulgate *submisit*.

III, 28. Silva vetus stabat nulla violata *secure*. — Personne ici ne renonce à la vulgate *securi*, sottement altérée par notre scribe.

III, 29. Et specus in *media* virgis ac *vimine* densus. — Ici *z* est d'accord avec la plupart des mss. M, par suite d'une confusion facile, donne *aculmine*, avec la variante *a vimine*.

III, 33. Igne micant oculi, corpus tumet omne *venenis*. — Les vers 32 et 33 sont copiés deux fois à la suite, sans variantes ; en revanche le vers 34 est omis.

III, 36. Infausto tetigere *dea usaque* in undas. — Le mot *gradu* a été omis après *tetigere*, et le mot DEMISSAQVE, probablement écrit en capitales, est devenu *dea usaque*.

III, 46. Nec mora, Phoenicas *si velli* tela parabant, — au lieu de *sive illi*.

III, 47. Sive fugam *sine timor ipse* prohibebat utrumque. — La faute *sine* (*sn* surmontés d'un trait) est sans importance. Quant à la transposition de *ipse timor*, elle nous autorise à changer l'ordre des mots pour rétablir un vers. Heureusement du reste qu'Ovide a écrit en vers, s'il s'agissait d'une œuvre en prose, on trouverait des critiques pour suivre la leçon de *z*, à cause de l'antiquité du manuscrit.

III, 52. Tegumen *derepta* leoni Pellis erat. — La plupart des mss. offrent *direpta*. Les manuscrits, dans une pareille question, n'ont aucune autorité. Il y a longtemps que Louis Quicherat en a fait la remarque : « Male confunduntur *deripio* et *diripio* ¹. » Chaque copiste ayant employé un *e* ou un *i* suivant sa fantaisie, la connaissance de la langue latine doit être le seul guide pour choisir entre les deux leçons.

1. *Thesaurus poeticus*, s. v. *deripio*.

III, 53. Pelliserat, *telum splendenti lancea telo* (et *ferro* au-dessus). — Le mot *telum* a amené naturellement *telo* sous la plume du scribe, qui a réparé ici sa bévue, ce qu'il n'a pas fait partout.

En résumé le ms. 363 de Berne nous offre une copie d'une importance extrême pour les conférences de paléographie et de critique des textes latins. Mais pour les extraits d'Horace ou d'Ovide qu'il nous a conservés, il ne faut en accepter les variantes qu'après un examen approfondi. En cherchant tous les arguments possibles pour défendre *à priori* les leçons nouvelles qu'il contient, plusieurs savants ont fait fausse route.

Émile CHATELAIN.

LA CHÈVRE

CHEZ HOMÈRE, CHEZ LES ATTIQUES

ET

CHEZ LES GRECS MODERNES

"Αγριες, au féminin, dans ἄγριον ἄτην d'Homère ¹, n'a rien qui doive nous surprendre. Au cours d'une étude minutieuse, destinée à la *Revue de philologie*, je crois établir définitivement que les adjectifs en -ες, chez Homère et chez les Attiques, sont presque aussi fréquemment employés au féminin qu'au masculin. J'en donne les raisons et signale un phénomène linguistique classé, là où l'on s'obstine à flétrir un solécisme — puisque les philologues, décidément, ne veulent rien entendre à la linguistique, pas plus, sans doute, que les linguistes à la philologie. A propos de cette même ἄγριον ἄτην, en effet, Leeuwen et M. da Costa, dans leur *Iliade* ², font la remarque suivante : « Etiam adi. [ça signifie *adjectivum*] suspectum (cf. § 53 [qui ne nous apprend rien]); Sittl coniecit [beaucoup plus latin, évidemment, que le juste *conjecit*] ἄάτην προσὶν ἔμβολον αἰνήν. » !! Cela est purement délicieux. Refondons Homère, chaque fois où les faits, reposant sur la tradition et garantis par le mètre, ne cadrent pas avec nos petites conceptions grammaticales.

En réalité, les anciens Grecs, qui n'avaient pas à se mettre sous les yeux, comme MM. Leeuwen et da Costa, les différents tableaux des déclinaisons de la *Schulgrammatik* de Curtius ou de Koch, les Grecs, tout aux mouvements de leur âme et aux inspirations de l'heure, flottaient entre les adjectifs à trois et ceux à deux dési-

1. T 88 (nous affectons les majuscules aux rhapsodies de l'Iliade, les minuscules à celles de l'Odyssée); cf. ἄγριον ξόμην Pl. *Leg.* 824 A; épigraphiquement : ἡμέραι λοιποὶ CIA. IV, 1, c, 179, a-d, 32 (411 av. J.-C.) — à côté de ἡμέραι λοιπαί, I, 187, 6 (424 av. J.-C.), ap. Meisterhans-Schwyzler, *Gramm. d. alt. Inschr.*, 80, 1900, p. 148, note 1280.

2. *Homeri Iliadis carmina*, 2 vol., éd. II, 1895-6, 80, Leide.

nences; voilà comment les adjectifs en -ος faisaient leur féminin et leur masculin, tantôt comme εὐδαίμων, εὐνοος, ἀληθής, ἰλιωος, πέπων, ἄρστην, ἀθάνατος — avec des féminins du type ἀθανάτη, un peu partout ¹ — tantôt comme ἡδύς, χαρίεις, μέλας, πᾶς, τέρην, πρῶος, πολύς, μέγας et les participes présents ou passés, actifs, passifs ou moyens. Les preuves abondent que nous avons affaire à un simple phénomène d'analogie. Elle s'exerce aussi bien dans d'autres substantifs à trois désinences, tels que Ἥρη θεῖλος ² ou encore τέλαν, féminin dans Aristophane ³, ou le caractéristique κεφαλαί... λελεειγμότες d'Hésiode ⁴, le ἀνεμοέντων αἰγίδων d'Eschyle ⁵, le ιδέα ἄρχοντε de Platon ⁶ et bien d'autres ⁷. Enfin, la marque certaine de l'analogie, phénomène éminemment psychique, est que les deux dési-

1. Entre autres, K 404; μ 302, etc. etc.; cf. Prendergast, *A compl. Conc. to the Il. of Hom.*, 1875 et H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Od. a. Hymns*, Oxford, 1880; ἀθανάταν φλόγα, Ar. *Thesm.* 1052 etc., cf. H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Com. a. Fr. of Ar.*, Oxford, 1883. V. Kühner-Blass ³, *Gr. ausf. Gr.*, I, 1, 538-9. Ils se trompent en qualifiant cette forme de poétique; on a, épigraphiquement, θριπύθεσται (326 av. J.-C.) et ἄδοιμαι (même date) CIA. II, 808, b (v. p. 228 et 234), l. 35 et 59-60, v. Meisterhans-Schwyzer, *op. cit.*, p. 148, 3, n. 1284.

2. T 97; cf. ζ 122.

3. Ar. R. 559; *Lys.* 102; *Eccl.* 124. Ce n'est nullement un vocatif figé, devenu simple interjection, comme καλέ, moderne, *mon bon*, employé tout aussi bien en parlant à une femme qu'en s'adressant à plusieurs. On avait bien le sentiment du vocatif, puisqu'Aristophane lui-même immédiatement après τέλαν R 559, dit τέλαινα, *ib.* 565.

4. Hes. *Th.* 825-6. Pas la moindre comparaison, du reste, avec le fameux αἵτινες... καταλαβόντες du linguiste contemporain Hadjidakis, Ἀναγνώσματα... ὑπὸ Whitney καὶ Jolly, trad. Hadj., Athènes, 80, 1898 (Bibl. Marasly, IV, 18-23), p. 470; cf. mes Ἦδα καὶ Μῆλα, 80, t. III (1906), p. 340 s.; H. ignore les passages en question; en revanche, pour sa justification, il invoque un texte tronqué, donc falsifié, de Xénophon, Ἰ. x. M., *op. cit.*, 343. Le masculin d'Hésiode et de ceux qui suivent constituent des phénomènes vivants d'analogie; le καταλαβόντες de Hadj. est un pur macaronisme, logique, d'ailleurs, dans une langue artificielle.

5. *Choeph.* 584 (590); ci-dessous, p. 334, n. 3.

6. *Phaedr.* 237 D.

7. (⊕) 455 πληγέντε κεραυνῷ pour πληγείσᾱ; Hes. *Op.* 199 προλιπόντ' ἀνθρώπων (Αἰδώς καὶ Νέμεσις 200); *Jahresh. d. österr. arch. Inst. in W.*, VIII, 2, 1905, 160 Λαίς, Εὐφράνορος προϋτανεύσας [Δ]ιονύσοι. Au cours d'une lecture à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'avais cité ce dernier texte et quelques autres, dont M. P. Foucart, fut fort ému. Les faits n'en sont pas moins archisûrs. — Par imitation, plus tard, on a ψολόεντος ἐγιδνής Nic. *Ther.* 129, O. Schneider, 1856, 14, 25.

nences coexistent pour le même mot : "Πρῆ θήλυς ¹ et θήλεια θεός ², τέλει et τέλεινα ³, θριπῆδεται et θριπῆδестοι, ἀδόκιμα et ἀδόκιμοι ⁴. Chez Platon, cela devient frappant, puisque, à une ἐπιθυμία ἀναγκαῖος de la question répond une ἐπ. ἀναγκαῖα de la réplique ⁵.

Si donc la catégorie des trois désinences l'a finalement emporté — aujourd'hui sur toute la ligne — c'est que cette catégorie était la plus nombreuse.

Ainsi, ce n'est point l'adjectif qui fait difficulté, -ος s'employant au féminin aussi bien qu'au masculin. C'est le substantif, au contraire, dont le genre n'est pas toujours apparent. Par exemple, dans ἄγριον αἶγας ⁶ ou ἄγριου αἰγός ⁷, il convient, tout d'abord, de tirer au clair le genre de αἶξ lui-même.

En ce qui touche ce terme, il est de toute importance de se rendre un compte exact de la situation chez Homère.

Nous traiterons tout à l'heure du singulier qui est d'un maniement délicat. Nous pouvons dès à présent déclarer que le pluriel αἶγες est toujours du féminin et qu'il désigne le troupeau globalement, bouc compris.

Ces deux dernières conditions inhèrent tellement à l'idée de pluriel, qu'elles se trouvent remplies jusque dans des productions de pure littérature, comme dans ce vers de Virgile :

Ite meae, felix quondam pecus, ite capellae ⁸.

Il va de soi qu'il s'agit là d'un troupeau et que le bouc n'en saurait être exclu, puisqu'il vit au milieu des chèvres ⁹. Cependant,

1. Ci-dessus, p. 304, n. 2.

2. Θ 7.

3. Ci-dessus, p. 304, n. 3.

4. Ci-dessus, p. 304, n. 1 ; v. CIA., l. c., l. 35 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμοι ; 43-44 θριπῆδестοι καὶ ἀδόκιμοι ; 51-2 ἀδόκιμοι καὶ θριπῆδестοι ; 59-60 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμαι, etc.

5. Pl. Resp. 559 B, v. ib. 559 C ; ἀναγκαῖα (ἡδοναί), ἀναγκαῖους ἐπιθυμίας, puis ἀναγκαῖα, ib. 558 D.

6. Γ 24 ; O 271.

7. ξ 50. Ainsi ça se décline ! Rapp. ξ 530 αἰγός εὐτραπέος μεγάλου et Δ 105 ἱξάλου αἰγός. Ἴξαλος n'a pas de féminin ; cela signifie simplement qu'il s'est fixé dans la catégorie des adjectifs à deux désinences. Sur l'origine sémitique (très probable) de ἱξάλος, v. H. Lewy, *Die sem. Fremdw. im gr.*, 8^o, 1895, p. 2.

8. Ecl. I, 74.

9. Columelle, 7, 6, 3.

capella, presque totalement absent chez les prosateurs ¹, sauf chez Columelle ², nourri de Virgile ³, appartient à la poésie ⁴, s'incorpore à la pastorale savante ⁵, foisonne précisément dans ces *Églogues* ⁶, dont le mérite inimitable provient de ce je ne sais quel artifice naturel dont le poète s'enchantait lui-même. Ce n'est pas assez de dire que Virgile, dans les *Églogues*, ne connaît encore les chèvres que de nom ; il ne les connaît même pas sous leur nom véritable. Il n'y figure pas une seule *capra* — *capra*, ce vocable national usité même des étrangers ⁷, le vocable roman ⁸, celui dont la poésie et la prose italiennes aussitôt s'emparent ⁹, celui qui rayonne jusque sur la toponymie avec *Capraja*, *Caprera*, *Capri* ¹⁰, sans parler du célèbre *capriccio* ¹¹.

Non moins littéraire est le pluriel chez E. Augier :

O mes chèvres ! pour vous je jouais de la flûte ¹².

Encore plus factice est l'apparition des *brebis* dans l'élégie célèbre de 1693 :

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis* ¹³.

1. *Grand Dict. de la l. lat.*, Freund-Theil, 1855, s. v. *capella* ; Thes. L. L., fo, III, p. 2 (1907) : vox a scriptoribus perraro usurpata ; apud poetas, inde a Pompon., saepe legitur [sans ponctuation dans le texte].

2. Colum., 7, 6, 4.

3. Teuffel-Schwabe, *Gesch. d. röm. Liter.*, 1890, p. 713-4.

4. Freund-Theil, *op. cit.*, s. v. *capella* et s. v. *capra* ; Thes. L. L., s. v. *capella* et *caper*.

5. Remarque lumineuse de Fr. Plessis dans le *Virgile* de chez Hachette, 1919, à propos de *cujum*, *Ecl.* III, 1.

6. V. H. Merguet, *Lex. ζ. Verg.*, 1909 suiv., s. v. *capella* et s. v. *capra*.

7. Τῶν γὰρ αἰγῶν καὶ πρᾶν ὀνομαζόμενον, Plut., *Romulus*, XXIX, 4.

8. G. Körting, *Lat.-roman. Wort. b.*, 1901, N. 1888.

9. Dante, *Purg.*, XXVII, 86 ; M. Francesco Alunno, *Le Ricchezze della lingua volgare*, Venise, fo, 1543, s. v. *capra* ; Tommaseo-Bellini, *Dict. della l. ital.*, 4^o, s. d., s. v.

10. Egli, *Nomina geographica*, 8^o, 1893, s. v. *Capra*.

11. *Le Ricchezze*, *op. cit.*, s. v. *capreccio* ; Tommaseo-Bellini, *op. cit.*, s. v. *capriccio* (I, 1), etc.

12. *Théâtre complet*, I, 1894, *Le Joueur de flûte*, sc. IX, v. 55.

13. *Œuvres de Madame et de Mademoiselle Desboulrières*, 1819, t. II, p. 24.

Le masculin a prévalu pour cette espèce. Il n'en est pas moins vrai que l'appellation globale de *brebis* implique les moutons, aussi bien que les *chèvres* d'Augier admettent des boucs.

Si donc, à lui seul, chez des littérateurs, le pluriel signifie troupeau, mâles et femelles, et même berger — *cherchez qui vous mène* — a fortiori, chez Homère, les $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ auront-elles un sens identique.

Cela ne prouve pas encore néanmoins que ces $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ soient au féminin pluriel.

Nous pouvons l'établir par trois arguments.

Tout d'abord, $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ est féminin, quand il est accompagné d'un adjectif ou d'un pronom au féminin ¹.

Les exemples donnés en note nous montrent déjà des pluriels $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ sûrement envisagés comme féminins. C'est une base. Voici la seconde. Les chèvres sont des animaux grégaires qui ne se composent, pendant presque toute l'année, que des femelles, de leurs petits et des mâles âgés de moins de six ans ; les mâles qui ont dépassé cet âge vivent solitaires. Il n'y a donc pas de troupeaux de boucs ². Ainsi, pluriel et féminin sont synonymes, aussitôt que des $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ entrent en scène.

Ce point de vue acquis nous aide à mieux comprendre Homère et nous fournit notre troisième argument, celui de l'épithète ou du contexte.

$\mu\eta\kappa\acute{\alpha}\delta\epsilon\varsigma$, par exemple, ne peut absolument désigner que la femelle. L'Odyssée les range parmi celles qu'elle vient de qualifier de $\alpha\gamma\rho\iota\alpha\iota$ ³ et ailleurs les fait traire ⁴. Nous savons, d'autre part, grâce à une remarque d'Aristote, que les femelles sont plus bêlantes que les mâles ⁵. Par conséquent, les autres $\mu\eta\kappa\acute{\alpha}\delta\epsilon\varsigma$ d'Homère sont également féminines ⁶.

On croirait que l'homérique $\pi\acute{\iota}\omega\nu$, *gras* et, aussi, *fertile* — $\pi\acute{\iota}\omega\nu\epsilon\varsigma$

1. Liste complète : $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$ ἀπειρέσιαι : 118 ; $\alpha\iota\gamma\epsilon\varsigma$: 160, $\alpha\iota\gamma\alpha\varsigma$: 124, 155, les mêmes qui sont qualifiées de $\alpha\gamma\rho\iota\alpha\iota$: 119 ; $\alpha\iota\gamma\alpha\varsigma$... αἱ ρ 213, υ 174, φ 266 ; ἀγρο-
τήρας ρ 295.

2. Ch. d'Orbigny, *Dict. univ. d'hist. naturelle*, t. III, 1849, s. v. *chèvre*, p. 526b et t. IV, s. v. *daim*, p. 582b. — Il n'existe pas de dictionnaire général plus récent ni plus détaillé. Celui-ci est toujours considéré.

3. : 124, cf. 119.

4. ἡμέλεγεν : 244, 341. Aristote, *Hist. Anim.*, III, 20, 4, signale comme un fait des plus exceptionnels un bouc lactifère à Lemnos ; v. Orbigny, *op. cit.*, IV, s. v. *daim*, p. 586 bis b, n. 3. Il y a bien γάλα ἡμέλεγετο.

5. Arstt., *Probl. ined.* II, 163** αἰγῶν τὰ θήλεα μᾶλλον βληγῶται.

6. A 383, Y 31.

ζῆροι¹ — est une épithète banale. Elle s'applique au taureau², à cause de la graisse, cela s'entend, mais beaucoup mieux à la chèvre qu'au bouc. Aristote nous apprend encore que, dans la grossesse, les chèvres sont plus grasses, parce qu'elles mangent davantage³. Les boucs gras — πίονες ὄντες — ne sont pas estimés; ils ne sont productifs que quand ils sont plus graciles, *graciliores*, περισχυαίνόμενοι⁴. Force nous est donc de reconnaître des femelles dans les quelques πίονες de l'Odyssée⁵. Ce sont les mamelles de l'animal, les *adulta lacte ubera*⁶, les *distenta ubera*⁷, qui donnent cette idée de plénitude.

Les troupeaux, par définition, sont du féminin⁸, a fortiori lorsqu'ils sont spécialement désignés comme tels par l'adjonction de ζῆλαια, qui intervient toujours pour des raisons précises, lorsqu'on veut distinguer un troupeau d'un autre⁹, énumérer un butin ληϊδα¹⁰ ou des biens propres¹¹.

Le sacrifice comporte des femelles, dès qu'elles sont au pluriel¹². On n'a jamais sacrifié des boucs en masse; on sacrifie des individus isolés à Dionysos ou à Bacchus¹³.

Au temps d'Homère, on se nourrissait volontiers de la viande de chèvre¹⁴, comme de nos jours l'usage semble vouloir s'en installer dans l'Isère¹⁵. L'aliment est grossier¹⁶. Mais il ne saurait en aucune

1. Ψ 23 etc. Voir la *Concordance* de Prendergast, *op. cit.*

2. A 40-41 πίονα μηρί' ἔκηλα | παύρων ἦδ' αἰγῶν.

3. *Hist. An.*, VI, 17 (18), 11 πρόβατα καὶ αἰγες πτότερα γίνονται.

4. *Ibid.*, V, 14.

5. β 56, ρ 180, 535, υ 186, 250; A 40-41 πίονα μηρία... αἰγῶν.

6. Catulle, XX, 11.

7. Virg., *Ecl.* IV, 21.

8. A 245 αἰγας... ποιμαίνοντο : ι 184 -ες ἐαυέσπον, *stabulabantur* ; ι 167 ; ἀνέπλοος ou -ον αἰγῶν ρ 247 (= γ 135), υ 173, ρ 175, γ 142, 161, 182.

9. B 474.

10. A 679, cf. 677.

11. ξ 101, 103 (dans la bouche d'Eumée).

12. A 41, 66, 316, Ω 34 (αἰγῶν τε τελέειον).

13. *Thes. L. L.*, III, p. 306b, b, l. 27 suiv. D'après Longus, *Pastor.*, IV, 14, il y a deux boucs pour cinquante chèvres et, comme maximum, 10 sur 100. O. Keller, *Die ant. Tierw.*, *op. cit.*, I, 308, cite Longus inexactement.

14. Ψ 31, cf. 29; β 56, cf. 55 et 57 (= ρ 535, cf. 534, 536); β 300 : ι 155 ; ι 160, cf. 162 ; ρ 180, cf. 182 ; σ 44 ; υ 186, cf. 175 ; υ 250, cf. 256 ; γ 199.

15. J. Crépin, *La Chèvre*, Hachette, 1918, p. 120; dans les montagnes bosniaques, la chèvre est devenue viande de boucherie, *ib.*, 167. Il y a quelques années, on mangeait de la chèvre salée d'Auvergne, 89, rue de Seine, VI, *Aux Trois Marches*. Nous ne parlons pas du *chevreau* qui est commun.

16. Orbigny, *op. cit.*, t. IV, s. v. *daim*, p. 585 *bis*, n. 1.

façon être question du bouc dont l'odeur proverbiale n'a pas changé depuis l'antiquité ¹. Au surplus, les *αἰγες* qu'Odysseus charge sur son navire ² appartiennent aux bêtes qualifiées précédemment de *ἄγριαι* ³. Ainsi Homère lui-même nous informe du genre féminin de ces victuailles.

A cause de cet odorat caractéristique, il est à présumer que les *αἰγῶν* *δέσματα*, *mis* ⁴ par Eumée sur la couche d'Odysseus ⁵, sont bien des peaux de chèvres. Enfin, le lion de l'Illiade se jette certainement sur un troupeau de chèvres, *αἰγεσιν* ⁶. Xénophon nous dira plus loin que le lion est précisément friand de la chèvre ⁷.

Nous pensons avoir démontré avec une certaine rigueur ce qui paraissait indémontrable, le genre féminin du pluriel *αἰγες*.

Un seul vers résiste. Nous ne l'assassinerons pas. La résistance est de surface. Il ne demande qu'à se rendre.

Eumée raconte à Odysseus qu'un des gardiens des troupeaux de chèvres — *ἀπὸ βλάκας πλάττει αἰγῶν* ⁸ — conduit chaque jour — *ἐπ' ἡμέρῃ* ⁹! — aux prétendants *celui des chèvres* qui peut lui paraître le meilleur :

ἄγριον αἰγῶν, ὅστις φαίνεται ἄριστος ¹⁰.

D'après *ὅστις*, nous aurions affaire à un *bouc* détaché du troupeau des *αἰγες* — femelles. Ce serait purement absurde, le cadeau serait des plus étranges, si l'on réfléchit à nos constatations précédentes, surtout à cette circonstance invraisemblable d'un bouc quotidien!

Voici ce qui a dû se passer.

Une clausule homérique courante est celle de *ὅστις ἄριστος* ¹¹, au

1. Arstt., *Hist. An.*, VI, 29, 4-5; cf. t. IV, 190, 14 (éd. Didot) = *Probl. sect.*, XIII, 9, mentionné comme vérité courante.

2. t. 160.

3. t. 119.

4. Eumée ne les *jette* certainement pas, il les *place*, il les *pose* — *ἔβαλλεν* — dans le sens moderne (*βάζω*, *ἔβαλε*), *je mets*, cf. *mitto*, *mettre*. Les tentes des Bédouins sont tissées de poil de chèvre, v. Volney, *Voy. en Ég. et en Syrie*, I, 1825, 80, P. IV, ch. II, § 3, p. 347.

5. ξ 519 (*εὐνήν*).

6. K 486.

7. V. ci-dessous, p. 324, n. 3.

8. ξ 103; *ἀπὸ βλάκας* peut aussi bien signifier *troupeau* que *pâturage* ou *étable*.

9. ξ 105.

10. ξ 106.

11. λ 179; π 76; σ 289; τ 528; ω 215; *Batr.* 284; H 50 — *ἀπὸ αἰγῶν* dans l'Il.

féminin ἥτις ἀρίστη ¹. Dans notre vers, elle se trouve dérangée par l'intercalation de φαίνεται. On a cherché à la rétablir, on s'est arrêté à ce qui a semblé être la *lectio correctior*, alors que certainement à l'origine il y avait ἥτις φαίνεται ἄριστος — celui-ci au féminin ²!

Nous abordons avec cet exemple le singulier αἶξ; il est des plus curieux. Au singulier donc, αἶξ est surtout du masculin, ce qui ne veut pas du tout dire qu'on ne le rencontre pas au féminin.

Ce sont les cas les plus fréquents. Seul le contexte nous fixe sur le genre. L'épithète ici ne nous apprend rien. Ainsi, l'Iliade nous présente une ἄγριον αἶγα sûrement féminine ³. Ἄγριος n'est nullement réservé au mâle. Nous avons vu Homère lui-même se servir du pluriel féminin ἄγριαι en parlant des αἶγες ⁴. Aristote connaît τὰς αἶγας τὰς ἀγρίας de Crète ⁵. Dans notre vers elle est associée à une ἔλαφον κεράον ⁶; ce κεράον est un féminin comme ἄγριον et l'ἔλαφος est du même genre dans nombre d'exemples ⁷. Remarquons d'autre part qu'il s'agit ici d'un lion et nous savons qu'il aime la chèvre ⁸. Enfin, Eustathe nous appuie en prenant notre ἄγριον pour τὴν ἄγριον ⁹. Il a tort, il est vrai, de déclarer qu'un Ἀττικὸς ἀνὴρ dit τὸν αἶγα ¹⁰; aucun *homme attique*, nous le verrons plus loin, ne s'est exprimé de la sorte; preuve de plus qu'Eustathe confond ἀττικὸς avec ὀμηρικὸς.

1. α 280; β 294; θ 424; κ 522; λ 30; π 348; H. Merc. 166; Butr. 51; P 62 — encore un ἀπαξ de l'Iliade!

2. Aucun éditeur n'a soupçonné là une difficulté, sauf peut-être A. Pierron, *L'Odyssée d'Homère*, éd. II, Hachette, 1888. Mais c'est un soupçon seulement.

3. Γ 24.

4. ι 119.

5. *Hist. An.*, IX, 6, 1.

6. Γ 24.

7. Θ 248 ἐλάφοιο ταχείης, aussi Λ 113; καταμένης ἐλάφοιο Π 757; ἐλάφοισιν... αἶτε Ν 102; ἀγροτέρας τ' ἐλάφους Φ 486; ἔλαφον κεράον Λ 475, Ο 271 et Π 158, ἔλ. κ. μέγαν — ce dernier au féminin!

8. Γ 23 ὥστε λέων ἐγχείη, v. p. 309, 7, et Arstt., *Eth. Nic.*, III, 10, 7, qui confirme justement le fait, en citant ce vers d'Homère, v. plus loin, p. 324, 3.

9. Eust., 376, 23 ἔστι καὶ θηλυκῶς λαβεῖν τὴν ἄγριον, ἥ καὶ, ὡς ἐξῆς φανήσεται, ἀρσενικῶς.

10. Ἀττικὸς γὰρ ἀνὴρ τὸν αἶγα λέγει, ὥσπερ καὶ τὸν ἀηδόνα, même endroit. Voir ἀττικὸς, à l'Index. Silence sur la confusion indiquée ici, dans La Roche, *Homer. Textkr. im Alterth.*, 80, 1866. p. 164. Rappr. seulement A. Ludwig, *Arist. homer. Textkr.*, II, 80 (1885), p. 404 s.

Le dos d'une *πίονος αἰγός* ¹, destinée à la nourriture ², ne peut être que le dos d'une chèvre. C'est une chèvre aussi que deux lions arrachent à des chiens ³. Sur la couche d'Odysseus, Eumée ne peut étendre que la peau velue d'une femelle ⁴, il ne peut s'envelopper lui-même que de cette peau ⁵; la fétidité du bouc ne disparaît jamais ⁶.

Il est, au contraire, évident que l'arc de Pandaros ⁷ doit être fait des cornes d'un bouc ⁸. Il est notoire que les boucs « ont les cornes plus longues que les chèvres » ⁹. Celles de notre vers mesurent douze palmes ¹⁰. Au surplus, cet *αἶξ* régit des pronoms masculins ¹¹. Eustathe nous le marque comme appartenant à ce dernier genre ¹².

Ce même pronom démonstratif *τόν* ¹³ se rapporte à un autre *ἄγριον αἶγας* de l'Iliade ¹⁴, également ratifié par Eustathe ¹⁵.

C'est tout pour Homère. Et il n'y a pas un effet du hasard dans cette distribution des genres. La statistique d'Hésiode nous révèle des faits identiques; les pluriels, tels que *πίστειπέ τ' αἶγες* ¹⁶, *αἰγῶν σθεννυμέναων* ¹⁷, *αἰπύλαια πλῆττε' αἰγῶν* ¹⁸ sont féminins; il ne peut y avoir de doute que pour le singulier *αἰγός ὀρεσσινόμου ἥ ἀγροτέρης ἐλάττω* ¹⁹.

1. I 207.

2. *Ib.* 215. Cf. Stuck, *Antiquitatum convivialium*. L. III, fo, Zürich, 1682, p. 161 A.

3. N 198.

4. ξ 50.

5. ξ 530 : *αἰγός εὐπεφεός μεγαλοιο*, celui-ci servant de féminin.

6. Orbigny, *op. cit.*, s. v. *chèvre*, III, 509a.

7. Δ 88.

8. Δ 105-6 *ἔχλου αἰγός | ἄγριου*.

9. Buffon, *Œuvres compl.*, éd. Flourens, Garnier, *Hist. nat. des an.*, La Chèvre, t. II, p. 460; v. *ibid.*, planche 21, et Orbigny, *op. cit.*, Atlas, t. I, *Mammifères*, pl. XIII.

10. A. Pierron, *II. d'Hom.*, 1883, note à Δ 109.

11. Δ 105 ὅν, 108 ὅ.

12. Eust. 450, 35 *Τό δὲ ἄρ' ἑνεκῶς λεχθὲν, ὅν ποτε βεβλήκει, οὐκ ἔα ἐπὶ κοινὸν εἶναι τὸ αἶξ. ἰδοὺ γὰρ ὁ αἶξ ὁ θηλυκὸν πᾶντως ἦ αἶξ.*

13. O 273 *τόν*.

14. O 271.

15. Eust. 1015, 54, ad O 272 καὶ ὅτι ἄρσενικῶς ὁ αἶξ παρ' Ἀπτικοῖς. Voir ci-dessus, p. 310, n. 10.

16. Hes., *Op.* 585,

17. *Op.* 590.

18. *Theog.* 445; cf. ξ 101 et ci-dessus, p. 308, n. 9-11.

19. *Scutum H.* 407. Voir J. Paulson, *Index Hesiodicus*, Lundae, 1890. Les faits sont présentés chez nous autrement, d'après un dépouillement personnel.

Achevons ce tableau par un coup de pinceau caractéristique. Homère nous donne *τράχος* une fois unique ¹. *Τράχος* est totalement absent chez Hésiode.

L'examen, nécessairement minutieux, qui précède, nous découvre, je crois, le fond agreste de la mentalité homérique. Les populations primitives et nullement littéraires, dont l'Iliade et l'Odyssée nous apportent l'image, ont des visions simples, même simplistes, imprécises et globales. Le troupeau seul les intéresse, c'est à savoir les femelles qu'on sacrifie, qu'on mange, dont on boit le lait et utilise la peau. Le mâle, auquel le troupeau est dû, n'a pas de nom qui lui soit propre ! Ces braves gens avaient autant de peine que nous à le distinguer de la chèvre au singulier, puisque la désinence n'impliquait pas de genre, puisqu'ils ne possédaient pas d'article et que, souvent, le contexte était fugace : *ἔπεια πετρίεντα*. Jusqu'aux épithètes qui ne disaient rien ! Bien mieux : la chèvre ne représentait pas à leurs yeux un individu isolé, du moins une personnalité agissante. Un fait curieux nous confirme ce point de vue. Le chien, *κύων*, se montre maintes fois au nominatif singulier dans l'Iliade comme dans l'Odyssée ². Notons-en autant du lion ³, du cheval ⁴, du bœuf ⁵, de l'âne ⁶, du porc ou du sanglier ⁷. Nous avons, à ce cas, une seule brebis, animal familier ⁸. Nous n'avons pas une seule *ἑλκχος* et pas une seule *αἶξ* ⁹, au nominatif singulier !

Nous sommes donc placés, avec ce vocable à surprises, non pas en présence d'un fait grammatical comme le croit l'*Etymologicon Ma-*

1. : 239, avec le sens de mâle bien marqué (v. 238), joint à *ἀρνειός* (v. 239), *bélier*, qui s'oppose à *μήλα... ὄσση' ἤμελγε* (v. 237-8). Sur *μήλα* plus loin, p. 323.

2. (ι) 338 ; O 579 ; X 189 ; ρ 248, 291, 300, 306, 312 ; τ 228 ; υ 14.

3. δ 456, 791 ; ζ 130 ; ι 292 ; H. VII, 44, 47 ; 21 fois dans l'Iliade, v. Prendergast, *op. cit.*

4. Dans l'Il., 8 fois (Prendergast) ; néant dans l'Odyssée.

5. B 480 ; N 571 ; γ 430.

6. A 557 ; Od., néant.

7. N 471 ; δ 457 ; τ 393 (= ψ 74), τ 439, 449, 465 ; ρ 219 ; ω 332.

8. Ω 125. Pas de *λόχος* ; *λόχοι* κ 212 et 5 autres dans l'Il. (Prendergast).

9. Bien qu'Hérodote soit en dehors de notre rayon visuel du moment, citons-en un passage amusant : *τὰς δὲ δὴ αἶγας καὶ τοὺς τράχους...* puis, plus loin : *σέβοντα δὲ πάντας τοὺς αἶγας οἱ Μενόχαιοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσενας τῶν θηλέων* (pour *-ων*, entraîné par *ἔρσενας*, cf. Kühner-Blass, I, 1, p. 523, Anm. 2), Herodt. II, 46. Buchholz, *Die homerischen Realien*, I, 2 (1873), § 13, p. 161 ἡ αἶξ, nous collige un amas de faits sans discernement.

gnum, au mot Γυναικός¹ : Τὰ γὰρ εἰς Αἰε κοινὰ εἰσι τῷ γένει· οἶον, ὁ αἰεὶ καὶ ἡ αἰεὶς, ὁ Γραιεὶς καὶ ἡ Γραιεὶς, ὁ Θραξεὶς καὶ ἡ Θραξεὶς. Nous sommes, bel et bien, en présence d'un fait pastoral.

De ce biais, il est utile et frappant de voir la façon dont se comporte le grec moderne pour les genres et pour les nombres. En un sens, le grec moderne — le grec normal, le grec populaire — ce grec non encore écrit, du moins non encore adopté nationalement, officiellement, est dans la situation du grec homérique, aux yeux de l'observateur, et son vocabulaire jaillit du contact immédiat de l'homme avec les choses.

Donc, le grec moderne désigne le troupeau de chèvres par le pluriel neutre γίδια, c'est à savoir exactement par le terme homérique, puisque γίδι dérive régulièrement de αἰε, en parcourant les intermédiaires αἰ-γίδιον², αἰ-γίδιν³, -γίδιν⁴, γίδι⁵; seulement, le pluriel

1. Et. M. (éd. Th. Gaisford, Oxford, 1848, fo) 243, 29. La raison qu'il en donne est divertissante : Τοῦτο δὲ, ἐπειδὴ τὸ σημαυνόμενον κοινῶς εἶναι· ἀρσενικόν (οὗ γὰρ λέγεται ὁ γύναιος), ἀπέλειψεν· ἔστι· δὲ ἡ γενική, γυναικός, ὡς ἀπὸ τῆς γύναιος εὐθείας. V. aussi s. v. αἰε, même ouvrage, 31, 51, où le genre du singulier est spécifié expressément : ὄνομα ἀρσενικόν.

2. Phérécrate (ve s. av. J.-C.) dans Meineke, *Fragmenta Comico-rum graecorum*, 5 vol. 8°, 1839-41, t. II, p. 264 (7) ὥσπερ τῶν αἰγιδίων ὅζειν ἐκ τοῦ στόματος μελιχίρας; chez Antiphane, *ib.*, III, 9, I 4 αἰγιδίων est une restitution. Chez Euboulos, III, 252, III-IV, 1, Αἰγιδίων est un sobriquet de courtisane. V. p. 323, n. 6.

3. V. mes *Et. de phil. néo-gr.*, 1892 (= BEHE, fasc. 92), p. 225, 238; ce phénomène est très ancien (cf. *Λοφίλις*, *ib.*, p. 233) et certainement antérieur à l'aphérèse — dont pas d'exemple avant le III^e s. A. D., v. K. Dieterich, *Unters. z. Gesch. d. gr. Spr.*, 8° 1898, p. 30 s.

4. Sur l'aphérèse elle-même, v. mes *Essais de gr. hist. néo-gr.*, II, 1889, p. LXIII s., Philintas, Γραμματικὴ τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας, I, 1907, p. 140 s. (présenté différemment, comme phénomène psychologique). La forme en -ιν, périmée dans la langue commune de nos jours, n'en subsiste pas moins dialectalement partout un peu (Syra, Chio, Chypre, etc.), dans les combinaisons παιδίμου — par assimilation de παιδίν μου — παιδίν του (pron. *peidín*du) et même παιδί du. Spaneas I donne toujours des -ιν et pratique à peine l'aphérèse, d'où l'on peut conclure que celle-ci a du mal à s'établir, v. J. P., *Le Poème à Spaneas*, Mélanges Renier, 1887, p. 283, n. 1, et *Essais, op. cit.*, I, p. 214. Donc, plus tard, lorsque, comme à l'heure actuelle, l'aphérèse est un fait accompli, le ν final persévère.

5. La double consonne dans γίδιμου a dû d'abord se réduire à une consonne simple, γίδιμου, d'où l'on détache γίδι sans ν (v. Τὸ ταξίδι μου, éd. II, 1905, p. 160). Dans les régions où : final atone s'amuit, dans le Nord comme dans le Midi — Thessalie, Andros (Corthi), Paros — on obtient γίδι : comme, d'autre part, le grec moderne n'aime pas terminer ses mots par une consonne, nous arriverons sans doute à γί = yi, même i, là où y intervocalique disparaît : cet i ne garde plus qu'à peine un son de αἰε et, pourtant, il est αἰε lui-même.

neutre est à la fois plus large et plus précis, plus collectif que le féminin pluriel, puisque le neutre, à ce nombre, embrasse aussi bien les mâles que les femelles ; les γίδια sont les ζῶα de l'espèce chèvre considérés dans leur ensemble ¹. Un Grec de Smyrne, M. Sp. Condoléon, me disait que les γίδια sont : ἀνακατεμένα τὰρσενικά καὶ τὰ θηλυκά.

Lorsque l'on vient de parler des γίδια, lorsqu'on les a sous les yeux, on peut fort bien en détacher un individu au singulier, le nommer γίδι, aller jusqu'à traiter ce neutre en féminin, s'il est jamais question du γάλα τοῦ γιδιού. Mais le mot consacré pour la femelle est le singulier ἡ κατσίκι ². Ainsi, un berger fera pâître ses

1. On se demande si, décidément, αἰγίδιον ne s'entendrait pas aussi bien du mâle, au singulier même, et si le ὄζειν de Phérécrate (p. 313, n. 2) ne vise pas la mauvaise odeur du bouc, quoi qu'en aient dit Meineke, *l. c.*, et Kock, *Com. attic. fr.*, I, 1880, p. 152, N. 25.

2. V. Du Cange, *Gloss. ad scr. med. et inf. Graec.*, 1688, fo. t. I, col. 619, s. v. κατζίη. Koray, Ἀτακτα (= choses désordonnées), IV, 1 (1832), s. v. κατσίκι, rapproche [de lui-même ?] le hongrois *ketschke* (lisez : *kecske*, Bellagi, *Neues vollst. d.-u.-ung. Wört. b.* [1881], s. v. Ziege ; le *Lex. l. hungaricae aevi antiquioris*, t. II, 1891, col. 143, donne la forme *ketske*, tout à fait intéressante pour nous. Koray, l'esprit toujours obnubilé par la théorie désastreuse des mots étrangers corrupteurs de langage péricléen — lequel abondait en mots extra-helléniques — est incapable de distinguer les bonnes étymologies. L'albanais offre θια (*Dict. lat. epiroticum*, Rome, 1635, s. v. *capra*, cf. p. [x]) et δῖι (*Vocabolario della l. epir.-ital.*, 1875, p. 1362^a ; v. p. ix). L'origine de ce mot, si grec aujourd'hui, demeure donc jusqu'ici obscure ; G. Meyer, *Et. Wört. b. d. alb. Spr.*, 80, 1891, s. v. *kets, kats*, auxquels, p. 183, il rattache κατσίκι, *chevreau*, n'arrive pas à des conclusions entraînantes ; C. Christophoridis, Λεξ. τ. ἀλβ. γλ., 80, 1904 (l'auteur est mort en 1895), s. v. κατσίκι, p. 146, d'où il fait tout dériver, n'est pas à prendre en considération. Les choses se comportent autrement. Je lis en turc كيتچی *ketchi* (Bianchi, *Dict. fr.-t.*, I

(1843), s. v. *chèvre* ; qui sait si le nom de la constellation *aitiouq*, كيتوق, *ib.* [arabe], n'a pas de rapport avec αἴξ, αἰΓός ?) ; or, Barbier de Meynard, *Dict. t.-fr.*, II (1866), p. 616^a, nous apprend que *kitchi* est une ancienne forme pour كيتچوك, *kutchuk*, *petit*. On serait donc d'abord tenté par Vambéry, *Et. Wört. b. d. turko-tatar. Spr.*, 80, 1878, p. 100, N. 107, p. 99, N. 106 II c, où *küçük*, *jeune*, désigne le petit des chiens — comme, par une métaphore plus hardie, Eschyle, *Ag.* 141, appelle les lionceaux des *rosées* — ὀρόσοι, v. *Et. M.*, p. 377, 37 ; Ar. Byz., éd. A. Nauck, 80, 1848, p. 10^b. Mais je penserais de préférence à καέ, *keé*, *se hâter, courir, s'enfuir*, v. Vambéry, *op. cit.*, p. 71, N. 74, II ; ce serait un pendant de αἰτσω, ci-dessous, p. 335, n. 3. L'origine ainsi serait tatare, au tatar semble aussi appartenir le moyen haut et le vieux haut allemand *kitz*, *kitzi* (v. Jelinek, *Mittelb. d. Wört. b.*, 120, 1911 ; Kluge, *Et. Wrt. b. d. d. Spr.*, 80, 1910, s. v. *kitze*. En tout cas, le mot hongrois vient du turc, cf. Zoltar Gombocz, *Die bulg.-türk. Lehnw. in der ung.*

γίδια, βόσκει τὰ γίδια, plutôt que βόσκει τις κατσίκας. En revanche, il trait — ἀρμέγει ¹ — une κατσίκι, même des κατσίκας. Le pâtre montagnard ou campagnard, le chevrier qui vend son lait, le matin, dans les rues grecques où il promène quatre à cinq chèvres, les connaît, ainsi que sa clientèle, sous l'appellation de κατσίκας, chacun de ces animaux, fût-ce au pluriel, étant conçu comme lactifère. Le troupeau donc et les individus jouissent de désignations qui leur sont propres. En grec moderne, les nominatifs singuliers des trois genres — car le neutre vit encore — sont nettement distincts entre eux, si bien que les confusions homériques sont impossibles aujourd'hui; des phénomènes comme ὁ, ἡ αἶξ ne sauraient plus se produire. Enfin, pour le bouc, le vieux τράχος s'emploie couramment, à côté du diminutif neutre τραγί ².

Dans les nuances que je viens d'établir entre κατσίκι, κατσίκας, γίδια et γίδι, j'ai eu pour guides uniques ma connaissance, mes études et le sentiment de ma langue maternelle. Le sujet est assez fécond, assez important, pour que d'autres s'en occupent, contrôlent, vérifient, sans parti pris aucun, en toute liberté d'esprit. Présentement, je ne puis, hélas! appuyer mes observations sur d'autres textes que les miens. J'ai marqué, par la pratique, les dis-

Spr., 80, 1912, p. 90, N. 112 (où échelons étymologiques) et p. 189 (où raisons culturelles et climatiques de cet emprunt). Le grec n'a aucun rapport direct avec le hongrois. Il vient du turc. V. d'autre part, É. Boisacq, *Dict. ét. de l. l. gr.*, 1916, s. v. αἶξ et *ibid.*, Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, 417. — Au κατσίη [= κασί], de D.C. (ci-dessus) se rattachent κασίβελος, tsigane, κασιποδιά, guigne, κατσάβραχι, roscarpé, etc., etc., peut-être κατσάρος, bouclé, frisé.

1. De ἀμέλω par *ἀμέρω, v. *Essai de gr. hist. sur le chang. de λ en ρ dev. cons.*, Mém. Or., 1905, p. 312-13; mais le phénomène appartient plutôt à la catégorie C, p. 306-7; ἀμέρω a dû précéder ἀρμέγω. Rien de plus usuel que ces *métathèses*. Pour *capra* même, cf. piémontais *crava* (G. Pasquali, *Nuovo Diz. piem.-it.*, 120, 1870, s. v.), napolitain *crapa* (Ambra, *Vocab. napol.-tosc.*, 80, 1873, s. v.), déjà dans *Lo Tasso Napoletano*, Naples, fo, 15 Abrile, 1689, *Gierusalemme liberata*, ch. VII, oct. 11, v. 6 (*crapie*). Donc, ancien.

2. Le besoin de précision est tel sur ce domaine que là où κατσίκι manque au vocabulaire indigène, comme à Smyrne, on a créé sur γίδι un fém. γίδι, intervenant dès qu'il s'agit de traire. Κατσίκι désigne à Smyrne spécialement la chèvre de Malte, ce qui ne signifie nullement que ce terme en provienne (ci-dessus, p. 314, n. 2). Au contraire, c'est le gr. mod. γίδι qui aurait plutôt donné *gidi* maltais, ce mot dans Falzon, *Diz. malt.-ital.-ingl.*, 80, 1845, s. v. et p. 66^a. — Comme, toutefois, les explosives *g* et *d* à la place des *γ* (γ) et *δ*, font quelque difficulté, peut-être est-il plus juste de voir dans le maltais des formes sémitiques, hébreu יָדָה, ar.

يَدَى, v. Rosenmüller, *Bibl. Naturgeschichte*, 1831, p. 84.

criminations lexicologiques relevées ci-dessus, dans mon roman intitulé *Ζωή κι ἀγάπη στὴ μοναξιά* ¹ et qui doit paraître prochainement dans le *Mercure de France*, adapté par moi-même sous le titre : *Le Solitaire du Pacifique*. Seulement, ici les conditions sont des plus particulières. *Le Solitaire du Pacifique* conte l'histoire d'un individu arraché au milieu social ², d'un Robinson abandonné dans une île déserte, aux prises avec la solitude — sans phrases, sans sauvages, sans Vendredi.

Au bout de trois ans de ce régime, sur le point de devenir fou, il découvre une autre île, peuplée de quelques bêtes. Il y aborde et le premier être animé qu'il aperçoit après ce long séjour dans une région dépourvue même d'insectes, est une chèvre, donc une *κατσίκι* ³ ! Dès lors, toutes les autres chèvres qui se présentent à lui répètent à ses yeux cette chère apparition, si bien qu'il en arrive à mettre *κατσίκες* au pluriel ⁴, le troupeau n'étant plus pour lui un troupeau quelconque, un troupeau de *γίδι*. Plus tard, quand il s'est habitué à ses nouveaux hôtes, à ses nouveaux amis, interviennent les variétés, des *ἀγριόγιδι* ⁵, un *ἀγριόγιδι* ⁶ ; ce sont des individus qui lui sont étrangers, des chèvres sauvages — des *γίδι* — non plus des *κατσίκες*. Parmi ces bêtes, cependant, qui lui sont devenues maintenant familières, il distingue un *γίδι* ⁷, un *γιδόπουλο* ⁸. Le troupeau cependant est toujours demeuré un troupeau, non de *γίδι*, mais un troupeau de *κατσίκες*, à cause des circonstances morales initiales que nous venons de noter.

Il est possible que *αἶξ* ancien subsiste encore de nos jours sous la forme normale du nominatif parisyllabique *αἶγας* ou *αἶα*, sans *γ* intervocalique. Nous avons même *αἶα*, pron. *éya*, celui-ci formé sur le

1. Paris, 120, 335 p., 1904.

2. E. P[ottier], *Vie et amour dans la solitude*, *Le Temps*, mardi 27 déc. 1904, p. 4 ; Marino Sicuro, *Vita e amore in solitudine*, *Cronache della Civiltà Elleno-Latina*, Roma, 30 janvier-20 février 1905, p. 461 s. ; P. E. Pavrolini, *Il romanzo della solitudine*, dans le *Marzocco*, Firenze, 5 mars 1905, p. 3 s. Il observe que Sophocle, dans son *Philoctète*, est le premier *robinsonista* littéraire.

3. P. 146.

4. P. 149, 155, 157, 177, etc.

5. P. 283.

6. P. 277.

7. P. 242.

8. P. 246. *Γιδόπουλο* et *κατσίκι*, *chevreaux*, se valent, sauf que le dernier a peut-être plus de personnalité, plus d'individualité.

pluriel αἴγες, prononcé αἴεες, c'est à savoir *éyes*. C'est, du moins, ce que l'on conclut d'un renseignement pas très clairement donné par A. A. Sakellaropoulos ¹. Toujours est-il que les puristes grecs de nos jours continuent d'employer — sur le papier — αἴξ, αἰγός, sans le moindre souci de la nature, de l'histoire, surtout de l'antiquité. Ils ne se rendent aucun compte des richesses et de l'invention du grec moderne ².

La Grèce, en matière de chèvres, fut toujours un pays riche. C'est pourquoi on ne s'y est jamais contenté d'un terme unique pour qualifier notre animal; on a tenu à caractériser son âge et sa qualité, comme nous l'apprend Aristophane de Byzance ³, dans un passage quelque peu embrouillé, que nous retrouverons plus loin.

La vénération superstitieuse que nous aimons à professer pour les scolastes, amène d'ordinaire chez tout bon philologue, dès qu'il traite de γ. ὁ αἴξ, la citation du scoliaste de Théocrite : οἱ δὲ ποιηταὶ καὶ ἐπὶ τοῦ ἄρρενος τὸν αἴγα λέγουσι καὶ ἔστιν αὐτοῖς κοινὸν ὄνομα τὸ αἴξ ὡς ἑλαφρος ἀνθρωπος ἱππος ⁴.

Comme exactitude, ce témoignage vaut celui d'Eustathe sur *l'homme attique* ⁵. C'est donc le moment, avant de passer plus outre, de vider cette petite question du masculin αἴξ, poétique, suivant l'un, attique, suivant l'autre.

1. Τὰ Κυπριακά, t. II, 80, 1891, p. 435. — Au moyen âge, ἡ αἴγα joue un rôle encore considérable dans le *Quadripes* — texte précieux à reprendre et publier avec commentaire — écrit en 1365 (ms. du xvi^e, v. mes *Essais*, I, *op. cit.*, p. 20): consulter les v. 53, 434, 453, 457, 463, 522, 547, 578, 598, 820, 1045, 1066: τράγος 434, 453, 522, 578, 1067, 459 (λωλότραγον); 53 (πρόβατον), 190 (ἐρίφια, ἄρνιά), 479, 1067 (κριός), 545 et 579 (ἡ προβάτα). — Rien dans la Byzantine de Bonn, du moins dans l'état actuel de ses Index.

2. Un exemple entre mille. Le grec médiéval avait créé les charmantes expressions δαμῖν et δαμάιν (qu'on fait dériver de οὐδαμινόν, mais la formation est encore obscure); cet adverbe marque la nuance *pas un grain*, *pas un tantinet*. Koray, "Ατ. I, *op. cit.*, 179-80, rejette cette innovation sur la πάντα τολμῶσα βραβρότης. Ces théories mènent, simplement, un pays à sa mort littéraire.

3. Ar. Byz., éd. Nauck, 1848, p. 104-107.

4. *Bucolicorum graecorum reliquiae*, éd. H. L. Ahrens, t. II, 1859, 37, 12-13 (aussi 7 s. et p. 36, 7 s.), ad Theocr. I, 5. — Il est remarquable que ἀνθρωπος s'applique encore aujourd'hui aux deux sexes. Τὶ καλὸς ἀνθρωπος! se dit d'une femme, couramment. — Pour ce qui est de l'observation du scoliaste sur αἴγα masc., elle ne s'applique même pas à Théocrite qui fait fort bien la distinction: αἴξ τῆνος ἔλη κεράων τράγον, αἴγα το λαφῆ. Théocrite n'est plus dans la tradition pastorale; il est de son temps.

5. V. plus haut, p. 310, n. 70.

Nous n'insistons pas sur l'emploi poétique. Homère nous a révélé dans ce αἶξ un trait propre à son époque.

Pour l'attique, voici ce qui en est.

Les deux ἀγριον αἶγχα de l'*Ethique à Nicomaque*, qui sont discutés plus loin ¹, sont de simples allusions à des vers homériques. Restent deux autres exemples, d'abord, un αἶγχι φυσῶντι πῦρ — *au chèvre* (ou *au bouc*) *soufflant du feu* — dans la liste des monstres de la *Génération des animaux* ². Qui n'y voit aussitôt une citation? Il y a là quelque réminiscence poétique ou purement populaire, un fragment d'auteur passé inaperçu jusqu'ici. J'ai vainement essayé de l'identifier ³. Ce n'est pas une raison pour attribuer cette étrange association de mots à Aristote. Aristote connaît parfaitement τράγος ⁴. Il n'a pas le moindre besoin de ὁ αἶξ.

Ce masculin cependant se lit ou se suppose dans le passage mentionné plus haut, où Aristote nous signale un bouc qui donne du lait : αἶξ ἐκ τῶν μαστῶν, οὗς ἔχει δύο ὁ ἄρρην παρὰ τὸ αἰδοῖον, γάλα ἡμέλειγτο, etc. ⁵. Mais Aristote a moins l'air de parler en son nom que de rapporter un *prodige* : τὰ μὲν τοιαῦτα ὡς σημεῖα ὑπολαμβάνουσιν ⁶. Le cas serait donc analogue au précédent. Τράγος, abondant chez Aristote, rend tout ὁ αἶξ suspect.

Quant aux autres attiques, ils seraient bien embarrassés de ce masculin! J'ai dû constater, en effet, à ma grande stupeur, que ce terme de αἶξ n'apparaît presque pas à l'époque classique. On ne l'y dépiste qu'à grand'peine au féminin et encore dans des contextes déterminés. Du masculin, pas de trace.

Eschyle, Thucydide ⁷ et Euripide ignorent αἶξ totalement. Le fait,

1. Ci-dessous, p. 319, n. 6.

2. Arstt., *De anim. gener.*, IV, 4 (éd. Didot, III, 1854, p. 401, 25).

3. J'ai cherché, sans fruit, dans Nauck, *Trag. dict. Ind.*, Petrop., 1892; Rumpel, *Lex. Pind.*, 1883; Athénée, éd. I. Schweighäuser, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. 8°, t. IX, Ind., s. v. caprae; *Comm. in Arstt. gr.*, XIV, 3 (1903), 80, I. *Philoponi in libros de G. A.*; Barthélemy St-Hilaire, *Traité de la G. d. A.*, II, 1887, IV, 3, 23 (d'après lui), p. 274; Engelmann-Preuss, *Bibl. scr. cl.*, I, 1880 ni Klusmann, *Bibl. scr. cl.*, I, 1909, n'indiquent aucune édition spéciale importante de ce traité d'Aristote.

4. V. plus loin, p. 330, n. 6.

5. H. A., III, 20, 4 (= Didot, III, 53, 41).

6. *Ib.* Le passage commence ainsi : Τῶν δ' ἄρρένων ἔντε τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ ἐν ἀνθρώπῳ ἐν οὐδενὶ μὲν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, γίνεται γάλα, ὅμως δὲ γίνεται ἐν τισιν, ἐπεὶ καὶ ἐν Λήμνῳ αἶξ etc.

7. Chez Hérodote, outre II, 46 (ci-dessus, p. 312, n. 9) et III, 112, on voit des

pour ce dernier, est d'autant plus frappant qu'il affectionne les comparaisons avec les animaux — τόνδε μόσχον νεκρυνῆ, dit-il du petit Oreste ¹ — et que la consommation chez lui du μόσχος est à peine imaginable ². On ne sait à quel fait social ou économique attribuer la prédilection d'Euripide pour le veau. Il n'y a peut-être là qu'un goût purement sentimental, littéraire ou rythmique, à cause de la joliesse du vocable. La sensibilité du poète eût pourtant trouvé à se satisfaire avec la chèvre, au sujet de laquelle couraient par toute l'Hellade tant d'histoires gracieuses, comme celle de ce sacrifice à Dionysos qui, de son plein gré, substitua une chèvre à l'enfant — παῖδα ὄρχισιν — qui lui était dû ³, ou comme la légende de cette jeune fille dont les vêtements dissimulaient une chèvre que l'on immolait ainsi à la place de la vierge ⁴.

Sophocle ne présente αἵγες — un pluriel ! — qu'une seule fois dans un fragment auquel actuellement on ne comprend pas grand chose ⁵.

Parmi les Attiques, il faut mettre à part Aristote qui est naturaliste et parle surtout de la chèvre, en savant, dans ses traités spéciaux ⁶. Il la mentionne aussi, mais en des contextes particuliers, dans l'*Ethique à Nicomaque*, par deux fois, dont l'une a échappé aussi bien à l'Index de Bonitz ⁷ qu'au bon travail de Ph.-E. Legrand, dans notre *Dictionnaire des Antiquités* ⁸. Le ἄγριον αἶγας de ce pas-

αἶγας II, 42, à propos de sacrifices chez les Égyptiens, comme à II, 46. Cf. Pausanias IV, 20, 1 (éd. Hitzig-Blümmer, II, 1, 1901) ; il nous apprend que les oracles interprétaient τοὺς αἶγας τοὺς ἄρσενας par τράγοις.

1. Eur. *I. A.*, 1623 ; on met quelquefois entre crochets les v. 1509 à 1629, v. *Eur. fab.*, edd. Prinz-Wecklein, vol. II, p. VI, *I. A.*, 1899, p. 615 s. ; sur μόσχος, Ar. Byz., *op. cit.*, p. 110.

2. Consulter l'*Ind. Graecit. Euripideae* de Beck, Cambridge, 1829 : 21 exemples ; néant dans Eschyle (Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876) et dans Sophocle (Ellendt-Genthe, *Lex. Soph.*, 1872).

3. Paus., IX, 8, 2 (éd. citée).

4. Leutsch-Schneidewin, *Paroemiographi graeci*, I, 1839, p. 402, 8-17.

5. Nauck, *Tragic. graec. fragm.*, ed. 2, 1879, Soph. fr. 725, v. 2 ψακλῶργοι | μητέρης αἰγῆς τ' ἐπιμαστιδίον | γόνον ὀρπαλίων ἀπαρῖνοισεν. Il s'agit bien en tous cas de femelles — au pluriel, indistinctement.

6. Relevé des passages dans *Aristoteles graece*, rec. I. Bekker, 1831, t. V (1870), *Index Aristotelicus*, au mot αἶξ. L'Index analytique, en latin, des *Arstl. op. omnia*, Didot, t. V (1874), entre beaucoup plus et mieux dans le détail.

7. Pour la façon dont cet Index fut confectionné, v. t. V, pp. III-VI.

8. Fasc. 41 (1908), s. v. *sacrificium*, p. 956-973. P. 980, *Bibliographie*, où je n'aperçois pas Protit, *Fasti Graecorum sacri*, 1893, cité pourtant en cours de route.

sage ¹ est une pure allusion à un vers d'Homère ², comme le second, cité toujours ³, en est une à un renseignement donné par Hérodote ⁴.

Platon et Aristophane, les deux écrivains les plus proches du langage courant, ne sont guère prodigues de ce terme. Ast signale en tout quatre exemples chez Platon ⁵ ; il n'y en a que deux chez Aristophane ⁶.

Fait des plus significatifs, les orateurs attiques connaissent αἶξ aussi peu que αἴγες. Ainsi donc, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Démosthène, Lycurgue, Eschine, Hypéride ⁷, Dinarque, Démade n'ont pas la moindre chèvre à nous offrir ⁸. Seul, Isée héberge ces animaux par deux fois, l'une dans le corps de la plaidoirie, l'autre dans les μαρτυρίαι ou *témoignages*. Les conditions sont des plus instructives. Dans l'un des deux endroits — Περὶ τοῦ Ἀγνίου κλήρου — il est question d'un certain Théophon qui a fait cadeau à une fille adoptive d'un champ et de cent chèvres : ἔδωκεν ἄγρὸν Ἐλευσίνι (*locatif*) θυοῖν τάλαντιον, πρόβατα ἑξήκοντα, αἴγας ἑκατὸν etc. ⁹. Dans les Μαρτυρίαι du Περὶ τοῦ Φιλοκτήμονος κλήρου,

1. *Eth. Nic.*, III, 10, 7.

2. Γ 24 (pas 23, comme veut Grant, ci-dessous, n. 4).

3. *Eth. Nic.*, VII, 7, 1.

4. Herdt. II, 42 (sur ce passage, Sayce, *The anc. emp. of the East*, Herdt. I-III, London, 1883, et surtout, Rawlinson, *Hist. of Herdt.*, II, 1862). Pour l'*Eth.*, v. *The Eth. of Arstt.*, éd. A. Grant, t. II, 1885.

5. *Plat. op.*, éd. Ast, 11 vol., 1819-32, *Lex. Platon.*, 3 vol., 1835-38, s. v. Tous les exemples sont au pl. et tous dans les *Lois*. Mais il ne cite certainement pas tout ; car, il marque « ὅ et ἡ », en tête de l'article, sans donner un seul emploi du masc. Nous sommes encore fort mal outillés pour les classiques (v. mes *Études de philologie néo-gr.*, 80, 1892, XCIX s.).

6. Ar. *Pl.* 294 (chœur) ; *Nub.* 71 ; les deux au pluriel, le premier au masculin.

7. *Hyperidis orationes sex*, éd. Fr. Blass³, 1894, *Ind.* de Reinhold, p. 141-176.

8. V. les *Ind.* des *Or. attici* de Dobson, Londres, 16 vol., 80, 1828 ; l'éd. de Reiske, sur laquelle Dobson repose, *Orat. graeci*, 12 vol., 80, 1770-75 — introuvable ! — est encore bonne. Index spéciaux : S. Preuss, *Index Aesch.*, 80, 1896 ; L. L. Forman, *Ind. Andocideus, Lycurgeus, Dinarchus*, Ox., 1897 ; *Antiphontis Or. XV*, éd. E. Maetzner, 1838, p. 277-280 ; Fr. L. v. Cleef, *Ind. Antiphontis* (Cornell St., V), New York, 1895, 80 ; S. Preuss, *Ind. Demosthenicus*, 80, 1892 ; Westermann, *Indicis Graecitatis Hyperideae* pars I, 1860 ; II, 1861 ; III, 1861 ; IV, 1862 ; V, 1862 ; VI, 1863 ; VII, 1863 ; VIII, 1864, série de petites dissertations 40 ; S. Preuss, *Ind. Isocrateus*, 80, 1904 ; S. Kondratiew, *Ind. ad Or. Lyc.*, Moscou, 1897 ; D. H. Holmes, *Ind. Lysiacus*, 80, 1895. Il faut se garder de dédaigner les *Or. attici*, 2 vol. 40, Didot, 1887-8, avec *Index*.

9. Isée, 292 in f. (= Didot, I, p. 316, 17).

Euktémon a vendu des chèvres avec leur berger : *χιγας ἀπέδοτο συν τῷ χιπέλῳ* ¹.

Relevons sans tarder ce détail : le premier passage mentionne le *ἀγρός*, *ager*, à propos des chèvres; le second oppose aux chèvres et à leur berger une maison de ville : *οἰκίαν δ' ἐν ἄστει*.

Ainsi, nous voici bien à la campagne avec les chèvres; nous parlons un langage campagnard; *χιγας*, au pluriel, signifie tout uniment troupeau et dans ce troupeau il y a sûrement des boucs. On dirait véritablement qu'il ne passe jamais ni boucs ni chèvres dans les rues d'Athènes. Ce bétail reste confiné aux champs.

Le silence des orateurs surprend d'autant plus que l'éloquence judiciaire devait avoir des contacts directs avec la vie, soit que l'on plaidât pour soi-même, soit que l'on composât des plaidoyers pour autrui ². Enfin, les chèvres comme les boucs n'étaient pas des animaux quelconques; c'étaient des animaux de sacrifice, avec des affectations, il est vrai, spéciales à des divinités déterminées, mais qui ne devaient pas en faire des victimes trop rares ³. Nous verrons plus loin que le sacrifice n'influa pas beaucoup sur la littérature.

Les Comiques grecs nous conduisent à des résultats analogues ⁴. Ils sont même plus curieux encore.

Dans un vers de Cratinus, dans un autre d'Antiphane, dans un troisième anonyme, *χις* a perdu tout sens propre; *χις οὐρανία* chez les deux premiers ⁵, *χις οὐρανίας* chez le troisième ⁶ — *οὐρανίας* est bien au féminin cette fois-ci! — désignent Amalthée, autant dire la corne d'abondance ⁷. Et ne négligeons pas de rappeler qu'avec

1. Isée, 140, 9 (= Didot, I, 278, 33). — W. Wyse a donné d'Isée une bonne édition avec commentaire : *The speeches of Isaeus*, Cambr., 80, 1904. *Αἰς* manque à l'*Ind.* comme au commentaire, l'auteur n'en ayant pas senti l'intérêt.

2. V. A. Croiset, *Hist. de la Littér. gr.*, t. IV, 1895, p. 420.

3. V. P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, 1898, p. 107 suiv., Ph. E. Legrand, art. *Sacrificium*, cité plus haut, p. 959^a.

4. A. Meineke, *Fragmenta comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-1841; Index en deux volumes, 1857, la seule publication complète actuellement, avec des Index que celle de Kock (ci-dessus, p. 314, n. 1) ne nous donne pas aussi soigneusement. — Kaibel, *Com. gr. fr.*, I, 1, 1899, commence à peine.

5. Meineke, *op. cit.*, t. II, p. 161 (XXI), Cratinus; III, 73 (II, 4), Antiphane.

6. Voir IV, 667 (281, 2).

7. Meineke, t. II, 160, cite Zenobius [= *Paroem. gr.*; *op. cit.*, t. I, p. 8, Zen. I, 26] *καθ' ἅπερ Διὸς αἶγες Ἀμάλθειαν, οὗτω καὶ τῶν δωροδοκούντων αἶγες οὐρανίαν. Οἱ δὲ εἰς τοὺς ἀργυρίζεσθαι τισὶν ἀφθόνως ἀπορμᾶς παρέχοντες οὕτως εἰώθασιν λέγειν*

Antiphane nous sommes à la campagne, puisque la pièce s'intitule Κύκλωψ et que c'est le Cyclope qui parle ¹.

Dans un autre fragment de ce même auteur, αἶψ ne lui vient à l'esprit qu'à propos d'une question de pure grammaire, de propriété de termes et de rébus de style ².

Anaxandride, dans une description célèbre de dons fastueux et de ripailles monstres, où l'effet comique est obtenu par des nomenclatures accumulées ³, fait intervenir des ἑπὶ πῶν ἀγέλας, ἀγῶν τ' ἀγέλην ⁴, ne se doutant pas que l'idée de *troupeau* est impliquée dans le pluriel ἀγέλας, comme nous l'avons vu chez Homère, de même qu'un pâtre grec de nos jours ne songerait nullement à spécifier, ἀπαδὲ γίδις ou ἀπὸ γίδις lui paraissant d'une précision inutile; γίδις suffit; ce sont là choses qui s'entendent toutes seules ⁵.

Alexis est plus intéressant avec ses têtes de chèvres — ou de boucs — ἀγῶν κερνίσ, dont les bouchers tiennent les lèvres écartées à l'aide d'un bâtonnet; telle la courtisane s'entraîne au sourire de ses trente-deux dents avec une petite branche de myrte entre les arcades dentaires ⁶. Nous reprenons ce vers plus loin.

Mnésimaque, dans un morceau de 65 vers où il énumère comiquement toute espèce de bêtes, suivant le procédé d'Antiphane, met pêle-mêle le sanglier, la chèvre, le coq et le canard : κάπρου, αἰγός, ἀλεκτρούονος, γήττης ⁷. C'est un πλεθρος ἀρμόητον ⁸.

καμωροδούντες, ἐπεὶ καὶ ὁ τῆς Ἀμυλθείας κέρας ἔχων πᾶν ὃ ἐβούλετο εἶχεν. Cf. aussi Suidas, ed. Bernhardt, t. II, 1 (1853), p. 1221, s. v. οὐρ. αἶψ. La chèvre n'est plus que matière à proverbe.

1. Meineke, *op. cit.*, III, 73; cf. 72.

2. Meineke, *op. cit.*, III, 27 (I, 8); cf. *ib.*, p. 291.

3. C'est la façon constante chez Rabelais : L. I, ch. XI, xxv; II, ch. VII, IX, xxvi, xxx, xxxiii; III, ch. x, xxvi, xxvii, xxviii; sur les *Jeux* (I, ch. xxii), v. mon fils Michel, *Rev. Et. Rab.*, t. VI-VII, 1908-9. Si cela peut avoir quelque intérêt, dans mon *Ταξίδι*, éd. II, Paris, 1905, p. 78-9, l'énumération des plats accumulés s'inspire d'Anaxandride autant que de Rabelais. Celui-ci a connu peut-être Anaxandride qui se lit dans Athénée, IV, c. VII, p. 131 A-F, éd. Schweighäuser, *op. cit.*, t. II, p. 14.

4. Mein., *op. cit.*, III, 183 (I, 24).

5. A moins qu'il n'y ait dans l'énumération un intérêt spécial, ci-dessus, p. 308, n. 11.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 423 (I, 24); v., *ibid.*, la note p. 425 et aussi Athénée, éd. I. Schweighäuser, *op. cit.*, t. VII des *Animalversiones* (1805), p. 67, commentaire au livre XIII, ch. xxiii ou xiii, p. 568a.

7. Meineke, *op. cit.*, III, 570 (v. 48).

8. *Ibid.*, v. 46.

Eupolis est le plus suggestif. Plutarque nous a conservé de lui cinq vers délicieux, d'un sentiment pastoral frais et pur. Les chèvres elles-mêmes viennent sur la scène nous dire leur nourriture coutumière ¹. Eupolis applique à ces bêtes errantes le terme pittoresque de σφυράδες ², dont l'explication par un des scolastes d'Aristophane est si évocatrice : σφυράδες εἰσι τὰ τῶν αἰγῶν καὶ προβάτων ἀποπατήματα ³. Αἰγιάζεις ⁴ ἀντὶ τοῦ περὶ αἰγῶν λαλεῖς, *deviser sur les chèvres*, est aussi charmant. Mais voici de l'inattendu. La pièce s'appelle Αἶγες. Le chœur est donc un chœur de Αἶγες. Or, ce chœur, Eupolis lui-même le désigne sous le nom de προβατικὸς χορός, προβατικὸς, c'est à savoir l'adjectif le plus flou qu'on puisse imaginer en matière de bétail. Tel est aussi le témoignage d'Eustathe : οἱ δὲ παλαιοὶ πάντα μῆλα καλοῦσι τὰ θρέμματα, εἰ καὶ διὰ τὸν μᾶλλον κυριολεκτεῖσθαι τὴν λέξιν φασὶν ἐπὶ προβάτων, ἐξ ὧν ὁ ποιητὴς καὶ πρόβατον αὐτὰ που φησί· καὶ Εὐπόλις δὲ προβατικὸν φασὶ χορὸν λέγει τὸν ἐξ αἰγῶν ⁵.

Voici le dernier coup. Chez Euboulos, une courtisane est baptisée du sobriquet de Αἰγίδιον, pour avoir dévoré — καταφαγεῖν — le cabaretier Thallos, donc, θαλλός, donc branche d'olivier que broutent les chèvres ⁶. Nous sommes de plus en plus dans l'abstraction et la littérature.

En d'autres termes, le trait commun à tous nos Attiques est qu'ils parlent de la chèvre — quand ils en parlent ! — sans l'avoir dans l'œil. Ils en discutent, ils devisent — αἰγιάζουσιν — ils ne la réalisent pas ⁷.

Xénophon qui a beaucoup voyagé, beaucoup observé, n'a de vision nette de la chèvre que dans l'*Anabase*, nous voulons dire en Asie Mineure où il aperçoit des troupeaux — il les met toujours au pluriel — soit dans la plaine, soit dans la montagne, soit dans des

1. Meineke, *op. cit.*, II, 1, p. 426.

2. *Ibid.*, 433 (XVI) σφυράδων πολλῶν ἀναμέσση — lequel, au surplus, est à comparer avec ἀθανάτη, ci-dessus, p. 304, n. 1.

3. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 433 (XVI) ; W. Rutherford, *Sch. Ar.*, Londres, 80, 1896, ad *Pacis* 790.

4. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 430 (IX, 2) ; I. Bekker, *An. gr.*, 80, 1814, p. 363, 28 (= t. I).

5. Eust. Comm. ad II., III, 1829, p. 327, 3 à II 353.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 252, III-IV, 1 ; v. *ibid.* le commentaire.

7. Rien non plus dans Ménandre, v. J. v. Leeuwen, *Menandri fabularum reliquiae*, 120, 1919, *Ind.* p. 251-256.

villages, soit encore dans les étables de maisons pratiquées sous terre. Nous rejetons en note ces différents passages ¹. Techniquement, froidement, dans son traité sur l'*Équitation*, Xénophon nous apprend que la corne du cheval ne doit pas être droite comme celle de la chèvre ². Dans son traité de la *Chasse*, il sait que la chèvre est un bon appât pour lions, léopards, lynx, panthères et ours ³. Il fait place aux chèvres, parmi d'autres animaux, à un sacrifice ⁴.

Nous sommes ici en Thessalie et les chèvres sont par-dessus le marché ⁵. Dès que nous sommes à Athènes, la chèvre devient un exemple philosophique, une abstraction pure. Il vaut bien mieux, dit Socrate, avoir un troupeau d'amis que des brebis, des bœufs et des chèvres ⁶. Quel autre animal que l'homme, s'écrie ce même Socrate, tire une utilité plus grande des chèvres, des porcs, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres animaux ⁷ ?

Pour Xénophon, la chèvre n'est point un être familier. Ses préoccupations sont ailleurs. Je me suis amusé à dépouiller pour mon propre usage l'*Économique* ou, comme nous disions jadis, le *Mesnagier* ⁸ ;

1. Le seul Index complet est encore celui de l'éd. de Wells et Thieme, *Xen. opera*, 4 vol., 1801-1804, et 4 vol., 1801-1804, pour l'*Index*, sous le titre : *Lexicon Xenophonteum*. Les Ind. spéciaux, consultés ici, sont : *Historia graeca*, ed. O. Keller, 1890; *De re equestri*, ed. Vinc. Tommasini, 1902; *Cynegeticus*, ed. G. Pierleoni, 1902; le *Lexikon zu Xen. Anab.* de K. W. Krüger, 1851, est un vulgaire vocabulaire sans références. Pour nous justifier d'avoir rejeté Xénophon à la fin de tous les Attiques, nous renvoyons au bon livre de M. Léopold Gautier, *La langue de Xénophon*, Genève, 1911; voir surtout le ch. V : *Éléments hellénistiques du vocabulaire xénophontien*. Utiles index. Voici les passages de l'*Anabase*, III, 5, 6 πρόβατα, καὶ αἰγας, καὶ βόας, καὶ ὄνους; IV, 5, 19 ἐν δὲ ταῖς οἰκίαις ἦσαν αἰγες, οἶες, βόες, ὄρνιθες, καὶ τὰ ἔκγονα τούτων; IV, 6, 13 οὐκ ἄβητόν ἐστι τὸ ὄρος, ἀλλὰ νέμεται καὶ αἰγῇ καὶ βοῦσιν, éd. Thieme; le renvoi du Lex. de Thieme, IV, 4, 1, est inexact; rien, ni au livre IV ni au livre III.

2. *Eq.* I, 4 τὰ ἀνώτερα τῶν ὀπλῶν ὅσῃ ἄγαν ὀρθὰ, ὥσπερ αἰγός. Ce mot manque au lexique de L. Dindorf, *Xen. opuscula*, Oxford, 1866.

3. *Cynegeticus*, XI, 4 (= Pierleoni, p. 40, 4).

4. *Hist. gr.*, VI, 4, 29 παρόγγειλε μὲν ταῖς πόλεσι βοῦς καὶ οἶς καὶ αἰγας καὶ ὤς παρασκευάζεσθαι ὥς εἰς τὴν θυσίαν. Il s'agit de Jason et d'un sacrifice commandé à l'approche des jeux pythiques. Il obtint, ajoute Xénophon, mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail, τὰ δ' ἄλλα βοσκήματα, *ib.*

5. Voir note précédente.

6. *Mem.* III, 11, 5.

7. *Ib.* IV, 3, 10.

8. *Le Mesnagier de Xénophon*, 1562 (paraphrase plutôt que traduction, de F. de Ferris, v. Brunet, *Manuel*, V (1864), col. 1500). La Boétie (v. *Œuvres complètes*, 4^e, 1892, p. 59) dira plus tard *Mesnagerie* (1571).

on y trouve des πρόβατα en masses abondantes ¹, surtout des ἵπποι, ceux-ci presque à chaque instant, des βοῦς ², des chiennes ³, même des κυνίδια ⁴, des ὑπόζυγια — *bêtes de somme* — et des ἡμιόvous ⁵, un ἄνος ⁶, des κτήνη ⁷, des θηρία ⁸ — et c'est tout, malgré cette déclaration que ἡ πρόβατευστις τελένη συνήπτει τῇ γεωργίᾳ ⁹. Pas une chèvre ! Pas une goutte de son lait ! Ce que Xénophon voit dans un ἄγρος, c'est toujours un cheval ¹⁰.

Pour terminer cette revue des Attiques et demi-Attiques, notons que Théophraste n'a de chèvre qu'à un endroit ¹¹.

Nous arrivons avec τράγος à des résultats analogues, peut-être plus épatants encore. Qu'Homère ait recours à τράγος une fois seulement ¹², il n'y a rien d'étrange à cela, puisqu'Homère, pour désigner le mâle, n'a qu'à concevoir αἶξ au masculin, tout en risquant l'obscurité ¹³. La situation, en effet, était peu nette, Homère n'ayant à sa disposition ni la ressource de l'article ni des adjectifs à trois désinences pour les trois genres ¹⁴. Enfin, il se privait de la commodité éventuelle d'envisager une pluralité de boucs, si réduite fût-elle. Ici encore, le grec moderne rien qu'avec ses γίδια, sa κατσίκια et son τράγος, est mille fois mieux servi.

Mais les Attiques, qui déjà ne nous révèlent aucun αἶξ masculin, comment font-ils donc pour se passer de τράγος ? Il n'en est pas

1. I, 9; II, 11; III, 11; V, 6, 19, 20; X, 7, etc.

2. I, 14; V, 20, etc.

3. V, 6, etc.

4. XIII, 8.

5. XVIII, 4.

6. VIII, 4.

7. VII, 19.

8. V, 5, etc.

9. V, 3.

10. XI, 15. Il convient, en revanche, de noter la tendresse véritable manifestée par Xénophon pour le cheval; il sait exactement la façon dont il faut s'y prendre pour le caresser et le moment où il a besoin d'une caresse, cf. Eq. 10, 13 (ἀλλὰ θωπεύειν).

11. I. G. Schneider, *Theophr. Eresii quae supersunt*, 5 vol., 1818-1821; Index, t. V, 295-549. Fr. XV, 3 [pas 2] : ἡ αἶξ, ὅταν λάβῃ τὸ ἡρύγγιον εἰς τὸ στόμα, μένει, καὶ τὰς ἄλλας ἵστασθαι ποιεῖ. Voir l'excellent art. du Thes. d'H. E., s. v. ἡρύγγιον, sur cette plante et sur tout ce passage qui est un *lieu commun*.

12. Ci-dessus, p. 312, n. 1.

13. V. ci-dessus, p. 310, n. 3, le relevé et la discussion des passages.

14. Se rappeler ἄγρος. tém. ci-dessus, p. 303, n. 1, 3.

moins constant que cet animal se montre à peine chez eux. Il accuse une carence totale chez Thucydide ¹, Platon ², Ménandre ³, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque, Lycurgue, Démade, Démosthène, Eschine ⁴, Hypéride ⁵ et Xénophon ⁶. On ne conçoit pas rupture plus complète avec la vie rurale. Le cas est d'autant plus stupéfiant que, chez les Anciens, la limite de démarcation entre la ville et la campagne est beaucoup moins rigoureuse que de nos jours. Une ville homérique, par exemple, ne ressemble en rien à ce que nous entendons sous ce vocable. Les villes étaient ouvertes ⁷, de sorte qu'elles se confondaient avec la campagne d'alentour. La χώρα avait autant d'importance que la ville proprement dite et Strabon nous en fait la remarque expresse pour Pylos : "Ομηρος δὲ ταύτην ἄπασαν τὴν χώραν μέχρι Μεσσήνης καλεῖ Πύλον ἐμωνύμωσ τῇ πύλει ⁸ ; il nous dévoile en même temps par là quel chemin χώρα a dû suivre pour signifier aujourd'hui *ville*. Dans la vieille Athènes, les choses semblent être demeurées en l'état, comme en témoigne le fameux passage de Thucydide : τὸ δὲ πρὸ τούτου [Thésée] ἡ ἀκρόπολις ἡ νῦν οὔσα πύλις ἦν ⁹. La ville tenait dans

1. Pour Herodt., ci-dessus, p. 318, n. 7. Pas d'index satisfaisant de cet important écrivain. Ni P. Wesseling, *Herod. Hist.*, Amsterdam, fo, 1763 — splendide édition — Ind. de 23 p. à 2 col., ni Baehr, *Herod. Musae*, 4 vol., 1830-1835, Ind. gr. 579-651 (t. IV), *Ind. rerum* en latin ib. 439-578 (H. Stein, *Her. hist.*, 2 vol., 8°, 1869-71, ne présente qu'un *Ind. nom.*, 485-538), ni *Herodotos*, Sayce-Macan, London, 1883-1908, 8°, 6 vol., Ind. t. II (1895), 317-325, t. II (1908), 418-435, ne donnent *τράχος*. C'est encore le vieux strasbourgeois Jean Schweighäuser, auquel nous devons l'Ind. le meilleur : *Lex. Herod.*, London, 1830, 8°, 404 p. Baehr, dans l'Ind. latin, compte quatre *hircos* ; à nos trois de la p. 318, n. 7, il convient donc d'ajouter IV, 187, 4.

2. Signalons-y toutefois un *τραγοειδής*, *Crat.*, 408 D, appliqué à Pan ; c'est de la littérature et de la mythologie.

3. Ed. J. v. Leeuwen, *op. cit.*

4. Ed. Dobson, *op. cit.*

5. Ed. Blass, *op. cit.*

6. Ed. Thieme, *op. cit.*

7. V. Helbig, *L'épopée homér.*, trad. fr., 1894, p. 120 ; sur les murailles de Troie et les fortifications, en général, *ib.*, p. 117 s. Th. Homolle me signale toutefois — dans un autre sens qu'Helbig — Dörpfeld, *Troja u. Ilion*, I, 1902, pl. de la p. 64 et 192.

8. Strabon, VIII, 3, 3.

9. Thuc. II, 15, 3. Cf. A. F. Didot, *Hist. de la guerre du Pél.*, I^a, 1868-72 : « l'Acropolis d'aujourd'hui et la partie inférieure tournés le plus vers le sud formaient la ville. » Consulter J. E. Harrison, *Primitive Athens as described by Thucydides*, 80, Cambr., 1906, ch. I, p. 5.

la citadelle. Il est juste de reconnaître qu'avec l'Athènes classique, avec Thémistocle et les longs murs ¹, la situation paraît changée. C'est peut-être la nouvelle enceinte qui a déterminé cette scission avec la vie des champs, cette ignorance des *αἶγες*.

On est aussi quelque peu étonné que *τραγωδαί*, terme chez tous si courant, n'ait pas étayé *τράγος*, auquel l'antiquité ne cessait de la rattacher :

Carmines qui tragico vilem certavit ob hircum,

nous dit encore Horace ². Les *τραγωδαί*, nous répète-t-on de nos jours même, ne sont-ils pas « des chanteurs costumés en boucs » ³? Les Grecs n'étaient pas obligés de connaître Jane Ellen Harrison et son explication lumineuse ⁴.

Eschyle ⁵, Sophocle ⁶ et Théophraste ⁷ ne nous offrent chacun qu'un *τράγος*; Euripide en compte deux ⁸; Aristophane nous en

1. Judeich, *Topogr. v. Athen*, 1905, 67 s.; Fougères, *Grèce*, 1911, 24 s.

2. Hor. *Ad Pis.*, 220. Réunion des passages principaux, grecs et latins, dans le *Thes.* d'H. Est., s. v. *τραγωδός*.

3. *Dict. des Ant.*, op. cit., fasc. 48 (1913), p. 386^b. — Sur *τραγωδός*, *τραγωδοποιός* et *ποιητής* (compositeur), v. H. Weil, *Ét. sur l'Ant. gr.*, 120, 1900, p. 237 s. : *L'origine du mot poète*.

4. Ignorée tout autant du *Dict. des Ant.*, art. cité, v. *Bibliogr.*, p. 400-401. Jane Ellen Harrison, *Proleg. to the st. of gr. Rel.*, 1903 (je n'ai pas, pour le moment, sous la main, la seconde édition), p. 421. Selon elle, *τραγωδαί* est pour *τρουγωδαί* et signifierait donc *le chant des moissons* « harvest song »; la confusion se produisit, quand le dieu des céréales devint le dieu du vin. Ça, c'est l'explication matérielle, et on n'en voit point d'autre, tant *τράγος* est impossible. L'explication des origines intellectuelles de la tragédie est dans la *μῆσις* d'Aristote, qui ne s'arrête point à tout cela, *Poet.*, IV, 1-8 (v. éd. Butcher¹, London, 80, 1907.)

5. Nauck, *Tr. gr. fr.*, op. cit., N. 207 *τράγος γίνετον ἄρα πενθήσεις τό γε*. V. *ibid.*; c'est un emploi proverbial. V. ci-dessous, p. 333, n. 2.

6. Nauck, op. cit., Soph., p. 497 *Καρκοὶ τράγοι*, v. *ib.* et ci-dessous, p. 330, n. 5; peut-être des *Κελύριοι*.

7. Theophr., fr. IV, 59 *οἱ τράγοι καὶ οἱ ἔλαφοι καὶ λαγοὶ καὶ ἄλλα τότε μέλισσα* (*περὶ τὰς ὁγείας*) ὅζει, v. *Th. Er. q. s. op.*, ed. I. G. Schneider, t. I, p. 753, 5 vol. 1818-21; copieux Ind. au t. V, p. 295-549, à deux col. Th. nous donne donc une notion courante d'histoire naturelle, dans un traité spécial *Περὶ ὁσμῶν*, *ib.*, p. 732 s. Sur *τραγοπώγων*, v. *Ind.*, s. v. et t. III (*Annotationes*), p. 596. C'est une plante. Ajouter : J. E. Harrison, op. cit., p. 421. Manque dans J. E. Smith, *Florae gr. Prodromus*, 2 vol. 80, Londres, 1806-1813 et dans Hehn, ci-dessous.

8. Eur. *Cycl.* 80 *σὺν τῷδε τράγου γλῆνι μελέε* comme vêtement, v. ci-dessus, p. 309, n. 6. Euripide n'y regarde pas de si près. Le chœur est charmant et tout

aligne six, dont un de gros intérêt, dont les cinq qui restent, indifférents. Dans un vers du *Plutus* ¹ et dans un vers des *Oiseaux* ², le bouc figure comme animal de sacrifice ; ailleurs — dans le *Plutus* toujours — le poète fait une allusion, peu détournée, à la lascivité du mâle ³ ; dans la *Paix* ⁴ et, de nouveau, dans le *Plutus*, l'odeur connue du bouc entre en scène ⁵. On voit que nous ne sortons pas du lieu commun.

Avec les *Nudes*, nous rebondissons.

Socrate somme Strepsiade de lui nomenclaturer ceux des quadrupèdes qui reviennent *correctement* au genre masculin :

τῶν τετραπόδων ἅττ' ἐστὶν ὀρθῶς ἄρρενα ⁶.

Strepsiade énumère :

κρίως, τράγος, ταῦρος, κύων, ἀλεκτρυών ⁷ :

le bélier, le bouc, le taureau, le chien, le coq ⁸.

Socrate se fâche. Comment ? Strepsiade ne sait donc pas distinguer entre la poule et le coq — ἀλεκτρυόνα et ἀλέκτωρ ⁹ — puisqu'il emploie ἀλεκτρυών qui couvre les deux genres. Et la discussion continue.

rustique ; *Bacch.* 139 ἀγρεύων | αἶμα τραγοπόνον, ὠμοφάγον χάριν, dans un chœur ; il s'agit du rite de l'omophagie, v. la note excellente de G. Dalmeyda, *Les Bacchantes*, Hachette, 1908 ; αἶμα τραγοπόνον, c'est le sang du bouc, *ib.*

1. *Ar.* Pl. 820 ὅν καὶ τράγον καὶ κρίον.

2. *Av.* 959 Μὴ κατάρξῃ τοῦ τράγου.

3. *Pl.* 295 τράγοι δ' ἀκρατιέσθαι, *instar hircorum lascivite* (*Ar. com.*, Didot, 1877).

4. *P.* 814 τραγομάσχαλοι, *olentes hircum*. Ἀντὶ τοῦ δῶστομοι ὅτι γὰρ ἄρρενες τῶν αἰγῶν τοιοῦτοι, *scol. ap. Blaydes, Ar. Pax*, 80, 1883, p. 244.

5. *Pl.* 313 μινθόσωμεν θ' ὥσπερ τράγου | τὴν βίνα, v. *Scol. dans Blaydes, Pl.*, 1886, p. 201.

6. *Ar. N.* 662.

7. *Ib.* 664.

8. Et pas : pigeon (Poyard, *Aristophane*, trad. nouv., 1860, p. 118) ; v. A. de Gubernatis, *Die Thiere in der i. g. Mythologie*, 80, 1874, p. 553 ; Th. de Heldreich, *La Faune de la Grèce*, 80, 1878, p. 51 ; O. Keller, *Thiere d. cl. Alterth.*, 80, 1887, p. 184 ; Thompson, *A Glossary of gr. Birds*, 80, 1895, p. 21 ; Hehn-Schrader, *Kulturpflanzen u. Haustierte*, 80, 1902, p. 325 ; O. Keller, *Die ant. Tierw.*, t. II (1913), 80, p. 143. La terminologie grecque moderne est somptueuse en comparaison : κόκκορας et πετανός — coq — ὄρνιθα et κόττα — poule — κοττόπουλο et ὀρνίθι — poulet — suivant les régions, parfois dans la même. V. p. 329, n. 3.

9. *Ibid.*, 666.

Voilà donc qui singulièrement confirme ce que nous avons noté de la confusion des mâles et des femelles chez Homère ¹. Nous assistons avec Aristophane aux préoccupations lexicologiques de cette époque de logiciens. Socrate, esprit essentiellement discriminateur, ne paraît plus vouloir s'accommoder de pareilles imprécisions dans les termes. J'entends bien que dans toutes les langues — en grec ancien même ! — les bêtes n'ont pas toujours le privilège d'une désinence spéciale affectée au mâle et à la femelle ; tels *ἐλαφρος*, *ἵππος* ², *βοῦς* ³ etc. Ce sont là des animaux pour lesquels le vocabulaire refuse le choix. La chèvre et le bouc avaient leurs noms. Socrate trouvait logique que l'usage les consacrat.

Aristophane ne se soucie guère de ces détails. Il va jusqu'à faire du pluriel *αἰγῶν* — *αἰγῶν τε κυναβρόντων μέλη* ⁴ — un masculin que nous avons reconnu contraire à tous ces pluriels ⁵. Il faut ne point s'en étonner. Ce n'est pas la première fois que les Attiques se voient dépaysés devant le parler d'Homère ⁶. Et puis, nous voyons toujours le théâtre antique dans l'indigence des pièces conservées. Nous ne le réalisons pas dans l'opulence créatrice de ces génies luxuriants. Eschyle fait 90 tragédies ⁷, Sophocle 123 ⁸, Euripide 92 ou 23 tétralogies ⁹ ; Aristophane fait 44 comédies ¹⁰. Un jour, Paul

1. Ci-dessus, p. 310 suiv.

2. Ci-dessus, p. 317, n. 4.

3. En latin, *agnus femina* (Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I (1902), 80, p. 925) ou *agnum marem* (*ibid.*). Sur *lupus*, v. Wölfflin. *Arch. f. lat. Lex.*, III (1886), 562, VII (1892), 280. En anglais, *he-goat* et *she-goat*, Murray, *A new engl. dict.*, IV (1901), mais antérieur à ce qu'il croit (p. 236a, OE), puisque déjà dans Fleming-Tibbins, *Roy. dict. engl. a. fr.*, 1844, s. v. — Les termes modernes correspondants sont : *λάρι*, *λάρινα*, *ἄλογο*, *φορᾶδα*, *πουλάρι*, *βόδι*, *ἀγελᾶδα*, *βιδέλλο*, *veau* (de *vitellus*, par le vén. qui remplace *d* intervocalique par *ð*). V., en général, Heldreich, *op. cit.* ; D. Bikélas, *Sur la nomenclature de la Faune gr.* (*Ann. de l'Assoc.*, etc., XII (1878), 80, 208-237), est insuffisant et troublé par des préoccupations puristes. Ajouter *τὸν πρόδιον*, *κατσικίστιο* — ou *γιδήστιο* (de *γίδι*), *γάλα* (gén. *γαλάτου*) *πρόδιον*, *ἀγελᾶδινον* — mais je ne crois pas : *τὸ γιδιόυ*.

4. Ar. Pl. 294 ; *κυναβράω*, je sens le bouc. Au surplus, *κυναβρόντων* peut être excellentement un féminin, v. ci-dessus, p. 304, n. 4 et 5.

5. V. notre analyse, ci-dessus, p. 309.

6. V. Rev. d. ét. gr., XXI (1908), p. 98b. Ils ne comprennent plus le *λαῖος* homérique. Le sujet n'est qu'indiqué dans cette courte note : il mériterait, je crois, quelques développements. Il y a là une piste à suivre.

7. M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, III (1899), 171, 1.

8. *Ib.*, p. 237.

9. *Ib.*, p. 296, n. 1.

10. *Ib.*, p. 532.

Bourget, devant moi, observait avec beaucoup de justesse que, dans ces conditions, forcément, ils écrivaient vite. Forcément, donc, ils commettaient des négligences ¹.

Pas toujours où l'on croit. D'honnêtes philologues, scoliastes en tête, se demandent pourquoi Aristophane, dans les vers ci-dessus, range le coq parmi les quadrupèdes ². O scoliaste, figure-toi, figurez-vous, ô philologues, qu'Aristophane a dit exprès une ânerie, pour vous faire rire !

Ce dialogue important des *Nuées* nous montre à quel point le bétail champêtre avait déménagé à l'arrière-plan des abstractions philosophiques. On se préoccupait du genre grammatical ; on perdait de vue l'individu aussi bien que le ménage.

Chez les Comiques, le *τράγος* devient un être de raison. Dans Antiphane, on ne sait même pas si *τράγος ἡλιβάτας* signifie *bouc* ou *sanglier* ³ ; Ménandre enregistre pêle-mêle le *τράγος* avec le chien, le bétail, l'homme et le cheval ⁴ ; les *Κιλίκιοι τράγοι* d'un Anonyme sont des boucs de provenance étrangère, cités d'ouï-dire ⁵.

Pour ce qui est d'Aristote, il s'attache plus en naturaliste au bouc qu'à la chèvre ; pour le bouc nous n'avons pas l'équivalent des mentions littéraires de la femelle ⁶.

Je n'insiste pas sur *αἰπῆλος*. Malgré l'usage plus ou moins métaphorique de tous les mots signifiant *βόσκω* ou *ποιμνή*, il est assez curieux de constater que *βοσκάς*, *νομέυς*, *ποιμήν*, manquent totalement, non seulement dans Thucydide, mais encore dans Aristophane et presque chez les Comiques ⁷. Platon est intéressant ; il n'a pas un *βοσκάς* ; en revanche, il a bon nombre de *νομέεις* et de *ποιμένες* philosophiques ⁸. On sait, d'autre part, que deux pâtres,

1. Molière en a bien, qui n'a composé que 33 ou 35 comédies. Scribe en avait 170 à son actif rien qu'en 1841 (il est mort en 1861), v. *Œuvres complètes de M. Eug. Scribe*, 4 vol., 1840-41.

2. Ar. N., 662, 664. — V. Ar., trad. Willems, III, 1919, 401 s.

3. Meineke, *op. cit.*, III, 73 (23), dans le *Κύκλωψ*, où il est mentionné avec *βοῦς ἀγελαῖος*, *αἰῖς οὐρανία*, *κρίως τομίας* ; v. *ibid.*, p. 74.

4. *Ib.* IV, 135 (II, v. 3) ἔσει δ' ὅ τι ἂν βουλεῖ, κύων, πρόβατον, τράγος | ἄνθρωπος, ἵππος ὅς βιώναι γάρ σε δεῖ.

5. *Ib.* IV, 657 (215) : Κιλ. τρ. ἀντί τοῦ δασεῖς ; ci-dessus, p. 327, n. 6.

6. V. ci-dessus, p. 318-319 ; v. dans l'Aristt. de Bekker-Bonitz, *op. cit.*, l'Ind. s. v. *τράγος* ; Aristt. Didot, *op. cit.*, t. V, s. v. *Hircus*.

7. Quelques *ποιμήν* insignifiants ; pas de *βοσκάς* ni de *νομέυς*, v. Meineke, t. V Ind., à ces mots.

8. V. le *Lex.* de Ast, *op. cit.*, à ces deux articles.

ποιμένες, jouent dans la trame d'*Œdipe-Roi* un rôle prépondérant ¹. Toutefois, cette *pâturerie* se passe dans une atmosphère de légende, sans que l'auteur se soucie des personnages eux-mêmes. Eschyle y va, lui, franchement, audacieusement; il crée des *pasteurs de navires* ²; il songe à des nefs disparues dans *le tourbillon d'un berger méchant* ³ — le berger, cela est clair, de ces chèvres, de ces αἴγες, qui sont aussi de *grosses vagues*. L'identification n'est, il est vrai, mentionnée que dans Artémidore, du II^e s. de notre ère ⁴; une glose d'Hésychius paraît, cependant, remonter plus haut, puisqu'il attribue la locution aux Doriens ⁵. En tout cas, plus ancien qu'Artémidore et qu'Hésychius, est le témoignage de la *mer Égée*, de ce Αἰγαῖον πῆλκος ainsi nommé parce que ses flots ont des *bonds de chèvres* ⁶. Dès le V^e s., plus tôt peut-être, nous constatons un Ποσειδῶν Αἰγαῖος chez le tragique Aristias ⁷. D'où la propension, comme on le voit par Eschyle, aux comparaisons marines ⁸. Au surplus, αἴξ, *chèvre*, et ἀἰξ, *tourbillon*, semblent bien des doublets du même *étymon* αἰσσω, *bondir* ⁹. Toutes les langues assimilent les vagues à des animaux. Nous disons des *moutons*. Le grec moderne a pour la tempête une image énorme : σηκωθήκανε πᾶλε τὰ βουβᾶλια,

1. Désignés comme tels aux v. 1029 et 1040.

2. *Suppl.* 746 ναῶν ποιμένες; sur ναῶν, νηῶν, v. Dindorf, *Lex. Aesch.* 1876, s. v. ναῦς. *Les guides d'une flotte*, dans l'Eschyle, d'ailleurs excellent, de P. Mazon, *Soc. G. Budé*, I (1920), v. 767, corrige Eschyle; ποιμένες ναῶν n'est pas plus grec que *pasteurs de navires* ne serait français.

3. Ag. 662 ὥγοντ' ἄσαντοι, ποιμένος κακοῦ στρόβιλον. V. *Grec de la Sept.*, 204.

4. *Onirocriticon*, l. V, éd. R. Hercher, 1864, 80, II, 12 = p. 100, 20 καὶ γὰρ τὰ μεγάλα κύματα αἴγας ἐν τῇ συνηθείᾳ λέγομεν.

5. Hes., ed. M. Schmidt, 80, I (1858), 1700, p. 68 αἴγες τὰ κύματα. Δωριεῖς.

6. *Lycophronis Alexandra*, rec. E. Scheer, II (1908), note à 135 : ὅτι δίκην αἰγῶς ἀλμάτων κυματοῦται; Artémidore lui-même, une ligne plus loin, ajoute au passage mentionné : τὸ φοβερώτατον πῆλκος, Αἰγαῖον λέγεται (p. 100, 22). Il y a là une tradition.

7. Nauck, *Fr., op. cit.*, Aristias, I Αἰγαῖος Ποσειδῶν, je comprends : *capricantis, id est fluctuantis*.

8. Exemples d'Euripide dans Tucker, *The « Supplices » of Aesch.*, London, 80, 1889, à la note 746.

9. Opinion de Bailly, *Dict. gr.-fr.*, 1899, s. v. αἰξ; cf. L. Meyer, *Handb. d. gr. Etym.*, II (1901), p. 81 (ouvrage disposé de façon inconsultable). Sur ce terme, v. *Thes.* d'H. Est., t. I, col. 1011. — Pour moi, le στρόβος d'Ag. 662 est le succédané de ἀἰξ, *tourbillon*. Il n'a pas su aller jusqu'à ἀπώλος. L'expression, malgré tout, reste un peu gauche dans sa hardiesse.

disait une bonne femme sur le rivage de Smyrne : *les buffles se sont levés de nouveau*. C'est proprement eschyléen.

Αἰπόλος n'a aucun de ces honneurs poétiques. Absent chez Eschyle — comme chez Pindare — absent chez Thucydide, chez Sophocle, chez Euripide, dans les Fragments des Tragiques grecs, dans Aristophane, chez les Orateurs attiques, dans Aristote, dans Xénophon et dans Théophraste, il manifeste deux présences incolores chez Platon ¹, trois chez les Comiques ². Sophocle a un maigre αἰπολίοις ³, souvenir sans doute intentionnel du style épique à cet endroit ⁴. Hérodote accueille des αἰπόλοι ἐgyptiens ⁵ — alors que le brave chevrier grec ne se dissimule derrière aucune abstraction chez Homère ⁶.

Ainsi donc, rien, auprès des Attiques, n'a pu sauver le pauvre animal — pas même Zeus nourri par notre αἶψ' οὐράνιος de tout à l'heure ⁷, par l'antique Amalthée ⁸, pas même la célèbre *égide*, fabriquée avec la peau de la bête ⁹ et pas davantage le surnom d'αἰγίοχος donné au dieu suprême à cause de cette même *égide* ¹⁰. Rien de ce qui se rattachait ou paraissait se rattacher à la chèvre, n'entretenait plus en eux sa mémoire — ni la Constellation

1. Pl. *Crat.* 408 C Πάν αἰπόλος; *Leg.* I, 639a αἶγας χωρὶς νεμομένας αἰπόλου ἐν ἐργασίμοις χωρίοις.

2. Mein., *op. cit.*, II, 1, 182 (20), Cratinus ποιμὴν καθέστην' αἰπόλος καὶ βουκόλος; II, 1. 428 (II, 3), Eupolis; IV, 614 (42, 2), Anon. Βασιλεῖς ἐγένοντο χοῖριν ὄντες αἰπόλοι, *les bergers qui deviennent rois*.

3. S. *Aj.* 375.

4. *Les tragédies de S.*, Tournier-Desrousseaux, 1886, note au vers 375.

5. Μενδήσιοι, II, 46; v. *Le grand vocabulaire françois*, Panckoucke, V (1778), p. 507b.

6. V. Prendergast et Dunbar, *Concordances citées*; βοσκός manque à l'Iliade comme à l'Odyssée; αἰπόλος et νομεύς y sont toujours au propre; la seule métaphore que se permette Homère est la métaphore facile de ποιμένα ou ποιμένι (jamais à un autre cas) λαῶν, *pasteur de peuples*. Pas de ποιμένε.

7. Ci-dessus, p. 321, n. 5 s.

8. Rapprochée, pour la première fois, de son radical sémitique *mālath* מָלַח, *sauver*, par O. Keller, *Lat. Volksetym. u. Verw.*, 80, 1891, p. 225, a échappé à Muss-Arnolt, *Sem. W. in Gr. a. L.*, Trans. of the am. phil. Assoc., XXIII (1892), p. 35-156.

9. *Dict. de Trévoux*, III (1771), s. v. *égide*; O. Keller, *op. cit.*, p. 226; *Sch. in Hom. II.*, rec. I. Bekker, 40, 1825, à Δ 167 (du Ven. A) ὅτι καταγίδων καὶ ζοφώδους καταστάσεως παρασκευαστική ἐστιν. V. ci-dessous, p. 334, n. 3.

10. B 375; Preller, *op. cit.*, p. 120; Roscher, *Ausf. Lex. d. gr. u. röm. Mythol.*, I (1884-1890), col. 149. V. aussi Bréal, ap. Gubernatis, *op. cit.*, 313, I.

qu'elle patronait ¹, ni Pan, l'Aegipan ², Pan Aegélate, Pan Aegipode ou Pan Aegocère ³, ni les Tityres ni les Satyres ⁴, ni Égée ⁵, ni Egisthe ⁶, ni les Αἰγιοκροεῖς, une des plus vieilles tribus d'Athènes ⁷, ni les grands toponymes comme Αἰγίνα ⁸ ou Αἰγὸς ποταμός ⁹, ni les îlots de chèvres qui sont légion ¹⁰, ni encore tant de lieux pleins d'αἶς et qu'on lit dans tous les dictionnaires de géo-

1. Trévoux, *op. cit.*, t. II, 528a, s. v. *Chèvre*; Roscher, *op. cit.*, I, col. 263.

2. Herdt. II, 46 τοῦ Πανὸς τῶγαλμα, κατὰπερ "Ελληνες, αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα; dans Esch. (ci-dessus, p. 327, n. 5), τράγος est pour σάτυρος, Nauck, *Fr.*, *op. cit.*, fr. 207, v. *ibid.*; W. Froehner, *Terres cuites d'Asie Mineure*, fo, 1881, pl. 39 et p. 57 τὸν τραγόπουν ἐμὲ Πᾶνα, Platon, ci-dessus, p. 332, n. 1; B. de Montfaucon, Bénédictin, *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, 15 vol. (avec les 5 du Suppl.), 1722-24, fo — un des monuments de la philologie française — *Suppl.* I, 2, 273 : « Egipan... veut dire Pan-chèvre. » C'est net et précis.

3. Bruchmann, *Epitheta deorum*, 80, 1893 : αἰγελάτης, αἰγεβάτας et -της, αἰγίβοτος, αἰγίναμος, Αἰγίκορος, αἰγομελής, αἰγιπόδης, αἰγόκερος, Αἰγόκορος, αἰγόνυξ, αἰγόνυξ, γμαροδότας, quelques-unes de ces épithètes, postérieures aux Attiques d'or.

4. Clarac, *Musée de sculpture*, 3 vol., 80, 1841, 5 de planches, 80 long, 1826-41, t. II, 1, 391 s., où distinction entre pans, tityres (p. 393) et satyres (p. 392); Hesychius, éd. M. Schmidt, IV (1862), 1225, 37 τράγους σατύρους, διὰ τὸ τραγὸν ὅτα ἔχειν, ci-dessus, n. 2. — Choix somptueux de figures dans Montfaucon, *op. cit.*, I, 2, p. 161 s., *Suppl.* I, 165; *Delle Antichità d'Ercolano*, fo, t. VII (1771), p. 203, 280, etc.; *Descr. des princip. pierres gravées du cabinet de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans*, I (1780), Pl. 69, p. 247 s.; *Musée royal de Naples*, Cabinet secret, 80, 1836, *passim*; Clarac, *op. cit.*, Pl. 128, N. 175 (t. II), Pl. 719, N. 1720 (t. IV), Pl. 725, N. 1737 s. (t. IV), Pl. 726 A-727, Pl. 734 B, N. 1746 [?] (t. IV); W. Froehner, *op. cit.*, Pl. 39 et p. 57. — Il est remarquable que, par une sorte de contagion, des divinités bachiques, distinctes des Satyres, tel Silène, soient associées à un bouc; v. Clarac, Pl. 731, N. 1759 (IV) et Pl. 733, N. 1768, Silène sur un bouc; cf. Lucien, LXXIV (*Deorum conc.*), 4 Πᾶνα καὶ τὸν Σετερόν, celui-ci dépeint comme σιμὸς τὴν ζῆνα, au nez camus (v. tout le passage); pour les Faunes romains, c'est plus attendu, v. Clarac, II, 1, 394; Pl. 709, N. 1670 A (t. IV).

5. Αἰγεὺς et Αἰγαῖον πέλ. (ci-dessus, p. 331, n. 6) découlent du même principe. V. aussi Roscher, *op. cit.*, I, c. 146.

6. Moréri, *Le grand Dict.*, 10 vol. fo, 1759, s. v. *Egisthe* (t. III, 2, 42b); Gubernatis, *op. cit.*, 335; Roscher, *op. cit.*, I, c. 151.

7. Hehn, *op. cit.*, 134; mais *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, Fasc. 18 (1906), s. v. *Phyle*, p. 451b.

8. B 562; aujourd'hui Αἴγενα, par assimilation progressive, αἶ ayant cessé d'être diphtongue et prononcé ε.

9. Herdt. IX, 119; Xen. *Hellen.* II, 1, 21.

10. Αἰγιαλῆα, Αἴγίλα, Αἰγίλεα, Αἰγίλεψ, Αἰγίμορος, Αἴγουσσα, Πολύαιγος, Roscher, *op. cit.*, III, 2 (1901), c. 1385.

graphie, à commencer par l'admirable Bruzen de La Martinière ¹. Les Athéniens ne se laissaient pas davantage impressionner par αἰγιαλός ² ou par καταιγίς ³ ou par d'autres noms communs encore ⁴. Ils allaient jusqu'à oublier, tant ils s'étaient faits à ce don, le fromage fourni par l'animal ⁵ et, d'ailleurs, toujours estimé ⁶. Les

1. *Le grand dict. géogr.*, 6 vol. fo, 1739, I, c. 70b-74. C'est le premier dictionnaire universel de géographie après celui, très suffisant déjà, de [Th.] Corneille, *Dict. un. géo. et hist.*, 3 vol. fo., 1708, paru un an avant la mort de l'auteur.

2. Δ 422; Bailly, *op. cit.*, s. v.; Preller, *op. cit.*, 569; Dittenberger, *Syll. Inscr. gr.*, Suppl., I (1903), N. 199, 21, Nubie, vi^e s. a. D. τοὺς αἰγιαλοὺς τῆς θαλάσσης, d'où, actuellement, τὸ γιαιλό, *rivage et mer*. Boisacq, *op. cit.*, s. v. αἰγιαλός.

3. Κατά, renforcement prépositionnel (procédé constant en grec) de αἰγίς, même sens, ci-dessus, p. 331, n. 9; cf. Esch. *Choeph.* 584 (590) ἀνεμοέντων αἰγίδων (ἀν. est un féminin, aussitôt suspect à nos philologues, v. Verrall, *The Choeph.*, 80, 1893, v. 590, et corrigé coûte que coûte, ci-dessus, p. 303, n. 2; Hesy., *op. cit.*, I (1858), 1700, 22 αἰγίς · ὅξεια πνοή; *ib.* 9 αἰγίξιν · διασπᾶν [= éclater, sens absent des dict., cf. de nos jours ξεσπᾶνει, dit de l'orage qui éclate] ἐκ μεταφορῆς. παρ' ὅ τι καὶ τὸ αἰγίξισθαι, ἀπὸ τῶν καταιγίδων; discussion dans Preller, *op. cit.*, 119, 4. — La marche est donc aisée à suivre; αἶψα marque d'abord le flot agité, d'où l'idée d'orage, d'où l'idée de malfaisance; identification de cette nocivité avec la structure de la bête à laquelle s'attache un caractère satanique (sur lequel Gubernatis, *op. cit.*, est intéressant, p. 329 (chèvre); 325, 2; 329; 331; 333; 336-7 (bouc); v. aussi Preller, *op. cit.*, 120, 3). Songeons maintenant que le Diable a le ou les pieds fourchus et des cornes, cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, II, 2 (1912), s. v. *Démon*, 1373. S. Reinach me fait observer qu'il y a aussi la queue du diable, identifié avec le Serpent. Ce personnage réunit ainsi en lui les deux antiquités, sémitique et classique. Il est vrai que la queue est tout aussi bien un des attributs de αἶψα ou de τράγος.

4. Il faut se garder de mettre sur le même pied αἶψα ἄγριος et αἶψα γρος, comme fait O. Keller, *Th. d. cl. Alt.*, *op. cit.*, 38; αἶψα est de beaucoup postérieur; cela ressort de ses propres citations, p. 340, n. 100 — quelque laborieux que soit le raccord des notes avec le texte. P. 333, n. 6, ἀγριοκάτσικο est le chamois plus que la chèvre; ἀγρίμι désigne toute bête sauvage, voyez Hépitès, *Dict. gr.-fr.*, I (1908), s. v.

5. Λ 639 αἶγειον καὶ τυρόν; Arstt., *H. A.* III, 20, 5 χρῆσιμον εἰς τύρευσιν... τὸ αἶγειον (lire tout ce chapitre et le chapitre XXI). Rien de pareil chez Aristophane! Il parle très souvent du fromage (v. Dunbar, *op. cit.*, s. v. τυρός, et s. v. τυροκνήστις) — comme nous disons *entre la poire et le fromage* — sans spécifier, sauf pour la σικελικὴν τροφιδίαν v. 838, 910; Arstt., *l. cit.*; γλωρόν τυρόν, Lysias, *in Pangl.*, p. 167, 6; etc., etc. Il y en avait cependant bien des variétés, v. *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. Caseus, I (1887), c. 933, et il était certainement très répandu, O. Keller, *op. cit.*, I, 303. — V. le précieux Stuch, 1682, *op. cit.*, p. 56 A, etc.

6. Chomel-Danjou, Prêtres, *Dict. économique contenant divers moyens d'augmenter son bien et de conserver sa santé*, 2 vol., 1740, et 2 de Suppl., 1743, fo, I, c. 603; *Le gr. vocab. fr.*, *op. cit.*, V, 506b. — Passages instructifs dans S. Bochart, *Hierozoicon*, 1712, fo, p. 628, 58 s.

sacrifices dont la chèvre était la victime fréquente ne les attendrissaient pas ¹; elle n'en obtenait pas plus d'accès dans leur littérature ². Enfin, ils ne se préoccupaient guère de l'étymologie de $\alphaῖξ$, ils ne s'arrêtaient pas même à tout ce que ce nom sentait d'hellénique ³.

1. Plus haut, p. 308, n. 12; ajouter Dittenberger, *Syll. inscr. gr.*, II (1900), 80, 553, 50 (Magnésie du Méandre) $\Lambda\rho\tau\acute{\epsilon}\mu\acute{\epsilon}\delta\iota\ \alphaῖ\gamma\alpha$; 587 (marmoris Pentelici), 290 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγῆς (compte des Epistates); 621 (Cos), 2 $\alphaῖ\gamma\alpha\ \tau\acute{\alpha}\iota\ \Lambda\epsilon\rho\sigma\delta\acute{\iota}\tau\alpha\iota$; 624 (Thasos), 4 $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\iota\nu\ \alphaἰ\gamma\alpha\varsigma\ \omicron\upsilon\ \theta\acute{\epsilon}\mu\iota\varsigma\ \omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}\ \chi\omicron\iota\tau\epsilon\rho\omicron\nu$; 628 (Eleusis), 8 $\Lambda\pi\omicron\lambda\lambda\omicron\nu\iota\ \Pi\upsilon\theta\iota\omicron\iota\ \alphaῖ\xi$; 629 (Olbia), 14; 641 (Halicarnasse), 38 $\theta\epsilon\omicron\nu\ \mu\eta\tau\epsilon\rho\iota\ \alphaἰ\gamma\alpha$; 734 (Cos), 27 $\Delta\iota\omicron\nu\acute{\upsilon}\sigma\iota\upsilon\ \alphaἰ\gamma\alpha$; 588 (Délös), 46 $\acute{\alpha}\pi\omicron\ \tau\omicron\nu\ \alphaἰ\gamma\omega\acute{\nu}\ \kappa\alpha\iota\ \tau\omicron\nu\ \acute{\alpha}\rho\omega\acute{\nu}$, v. note, *ibid.*; 49 $\acute{\alpha}\pi\omicron\ \tau\omicron\nu\ \alphaἰ\gamma\omega\acute{\nu}\ \kappa\alpha\iota\ \tau\omicron\nu\ \tau\epsilon\rho\acute{\alpha}\gamma\omega\nu$; *Supplem., op. cit.*, I (1903), 345 (Delphes), 16 $\pi\omicron\tau\iota\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \alphaἰ\gamma\alpha\varsigma\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \iota\epsilon\rho\acute{\alpha}\varsigma$. — Un dépouillement des inscriptions attiques donnerait des résultats intéressants; mais on sait que le C. I. A. n'a pas d'*Index verborum* sérieux. Il convient de se dire, au surplus, que, dans un pays de communications maritimes constantes comme la Grèce, les nouvelles de Délös et de Cos atteignaient vite Athènes. On bavardait beaucoup à travers toute l'Hel-lade et toutes ses mers.

2. Ci-dessus, p. 321, n. 3 et *ibid.*

3. L'animal est, en tous cas, fort anciennement connu de toutes nos races, v. A. Pictet, *Les Origines indo-européennes*, éd. 2, Paris, 3 vol. 80, 1877 (éd. 1 de 1859-63), I, 453-4; O. Schrader, *Reallexikon d. i. g. Altertums.*, 80, 1901, s. v. *Ziege*. — L'étymologie sémitique זֶיֶה — en réalité : זֶ — avancée par S. Bochart, *Hiero.*, Lyon, 1712, p. 621, l. 21, soutenue par Gesenius, *Thes. l. hebr.*, etc., 40, 1835, p. 1009b, s. v. זֶ , reprise avec développement par Movers, *Die Phönizier*, 3 vol. 80, 1841-56, II, 2, p. 366, n. 7, ne saurait se soutenir ni historiquement ni phonétiquement. Par ailleurs, pas d'étymologie entièrement satisfaisante. Court de Gebelin, *Monde primitif* (9 vol.), *Dict. étym. de la l. gr.* — ouvrage génial, mais, malheureusement, écrit... en français et du XVIII^e! — 1782, p. 14, rattache $\alphaῖξ$ à $\acute{\alpha}\gamma\omega$ — comme le fit plus tard A. Pictet, *op. cit.*, I, 453 : « l'animal agile, de la racine de mouvement *ag*, *ire*, $\acute{\alpha}\gamma\omega$, *ago*, etc. » — comme devait le faire également G. Curtius, *Principles of gr. Et.* (trad. angl.), London, 80, 1886, I, p. 199, N. 120 et II, p. 327. Bréal indique $\acute{\alpha}\iota\sigma\omega$, s'élancer (ap. Gubernatis, *op. cit.*, 313, n. 1). L. Meyer, *op. cit.* (II, 81), sépare insensément $\alphaῖξ$, chèvre, de $\alphaῖξ$, flot (ci-dessus, p. 331, n. 3 s.); il ne conclut pas. O. Schrader, *l. c.*, compare skr. *aja*, arm. *ayts*; Hehn, *op. cit.*, p. 581, de même. Prellwitz, *Et. Wört. b. d. gr. Spr.*, 1905, s. v. $\alphaῖξ$, n'a que des suggestions. E. Boisacq, *Dict. ét. de la l. gr.*, Fasc. 1, 1907, ne se prononce pas. O. Keller, *op. cit.*, I (1913), 302, est pour $\acute{\alpha}\iota\sigma\omega$. En somme, $\acute{\alpha}\iota\sigma\omega$ paraît le plus probable; le groupe $\sigma\sigma$ n'est pas primitif dans ce mot qu'il faut ramener à $\ast\alpha\iota\sigma\alpha\kappa\omega$ (Prellwitz, *op. cit.*, s. v.), donc, à un certain moment, à $\acute{\alpha}\iota\sigma\alpha\kappa\omega$, ce qui explique la diphtongue et le κ de $\acute{\alpha}\iota\sigma$, $\acute{\alpha}\iota\sigma\alpha\varsigma$. Évidemment, le γ de $\alphaῖ\gamma$ reste toujours en l'air, et peut-être nous faudrait-il ici revenir à Court de Gebelin. — Pour la chèvre monétaire, très fréquente, v. E. Babelon, *Traité des monn. gr. et rom.*, III. Planches, 40, 1907, les Pl. VII, XXXII, XXXVII, XLVIII, etc. Le manque de temps nous empêche de pousser plus loin ces recherches.

A recueillir les faits épars, à les serrer en faisceau, on en arrive donc à cette conclusion que l'Athénien du ^v^e siècle

Marchait et respirait dans un peuple... d'αἵγες.

Rien n'y fait. Le mot favori des prosateurs — absent chez les trois tragiques — c'est le mot vague, général de πρόβατον ¹, abondant chez Aristophane ² et signifiant toute sorte de bétail ³, jusqu'à un troupeau de chevaux ⁴, quelquefois mouton ⁵. Les moutons et les chèvres trouvaient plutôt leur compte dans l'expression assez molle, τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων ⁶. Homère, au contraire, n'a que deux fois ⁷ πρόβατα, terme confus et global, en regard d'un emploi considérable de αἵ-

1. Très fréquent chez Platon, v. Ast, *op. cit.*, s. v.; chez Thuc., avec le sens de *pecus*, πρόβατα καὶ ὑποζύγια, II, 14, 1; VII, 27, 5; II, 51, 4 ὥστε τὰ πρόβατα ἔθνησκον rappelle la locution moderne πεθαίνουνε — ou πέφτουνε σὰν τὰ πρόβατα (= les moutons). Chez Herdt., *pecus*, II, 41 et, semble-t-il, toujours ainsi, I, 207; VI, 56; VII, 171. Nullement rare chez les Comiques, Mein., *op. cit.*, V, 2 (1857), s. v., et chez Xén., consulter l'*Index*, *op. cit.* Parmi les orateurs, seul, Démosthène a quatre πρόβατα, v. Dobson, *op. cit.*

2. P. 937, 949, 1022 (nom. s.); N. 1203, V. 32 (nom. pl.); N. 45, V. 34 (d. pl.); Av. 1625 (-ον); Av. 583, 714 (gén. pl.); Av. 857 (προβάτιόν); Pl. 923 (gén. s.); Pl. 293, P. 535 (gén. pl.); Pl. 299, V. 955 (dat. pl.); cf. Eq. 138 : προβατοπόλιν et, 132, -ης.

3. Ar. Byz., *op. cit.*, 197 et *ibid.*, mention de Simonide qui appelle πρόβατον — donc, au sing. — un βοῦν ἄρρενα; Phot. Lex., éd. Naber, 80, II (1865), s. v. πρόβατα πάντα τὰ τετραπόδα; Eust. 1063, 44 (ad II 353); ci-dessus, p. 323, n. 5; *Thes.* d'H. Est., s. v.

4. Ar. Byz., *op. cit.*, Πίνδαρος που τὰς τοῦ Διομήδους ἵππους πρόβατα καλεῖ, etc. — absent aujourd'hui dans Pindare, cf. Rumpel, *Lex. Pind.*, 80, 1883, s. v.

5. Probablement quand il est au singulier, p. e., chez Ar. P. 949, 1022; N. 45, V. 32, donnés avec ce sens au *Thes.*, ne prouvent rien, v. aussi Platon, *Pol.*, 397A; plus clair dans *Pol.*, IX, 17, 6, surtout V, 35, 13. Comme animal de sacrifice, il a sûrement ce sens, p. e., Dittenberger, *op. cit.*, II (1900), N. 587 (p. 291 s.), l. 289 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγός, les comptes des *épistates* (cf. p. 291, l. 1) aimant peu à s'exprimer par à peu près; remarquer que nous sommes à Eleusis et qu'il s'agit de sacrifices à Déméter et Perséphone (τῶν θεῶν, *ibid.*), c.-à-d. à deux divinités agricoles. Dans le même recueil, l'animal en ses rapports avec le βοῖμός ou le τέμενος, revient N. 560, 32 (s. et pl.), Délos; 566, 27 (s.), Pergame; 462, 41, 46 (pl.), Crète; 531, 35, 37 (pl.), Amorgos; 927, 19 (pl.), Magnésie. Dans Arst. *H. A.* III, XXI, 7, le pluriel signifie bétail, le sing. (III, XXI, 9), ovīs. Il est vrai que le fameux βῆβῆ de Cratinus (Mein., *op. cit.*, II, 1, 40, 5) est aussi émis par un πρόβατον, au singulier.

6. Herdt. I, 133; VIII, 137.

7. E 124, Ψ 550, intentionnel aux deux, dans des énumérations de richesses.

γες¹. Il est curieux de constater que du détail, du raffinement dans des termes tels que πρόγονοι², μέτ᾽ασται³, ἔρσαι⁴, il n'existe plus dans l'Athènes du v^e siècle aucun vestige⁵.

Plus que les bêtes qui précèdent, les bêtes qui suivent : ἀρνός⁶, ἔριος⁷, κριός⁸, οἷς⁹, γίμ᾽αρως¹⁰, toutes si familières à Homère, n'en

1. V. ci-dessus, p. 317, n. 3.

2. 1 221.

3. *Ibid.*

4. 1 222 ; dans l'*Od.* seulement et partout ailleurs qu'au vers cité, *rosée* ; Λ 53, Ξ 351, Ψ 598 ; ε 467 ; ν 245 ; de même ἔρσαι chez Chaeremon, *Trag. gr. fr.*, éd. Nauck, *op. cit.*, p. 786 (14, 16 ; v. *ibid.*).

5. Ἀγ-τηγός (Ar. Byz., *op. cit.*, 104), absent dans Homère, apparaît, comme animal de sacrifice, dans Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, à Magnésie sur le Méandre. Pour le mot, v. A. Thumb, *Prinz. d. Koine-Forsch.*, *N. Jahrb. f. d. Klass. Alt.*, Abt. I, H. 4, B. XVII (1906), p. 255.

6. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*) ; Soph. *Aj.* 309 ἀρνέου φόνου ; fr. 685, Nauck, *Tr. gr. fr.*, *op. cit.*, ἀρνούς θεοίς ; Achaeus, Nauck, *op. cit.*, 749, 14 ; Eur., *ibid.*, 467, 3 (ἀρνεία τε δαίς) ; Ar. *Av.* 1559 ; P. 935 ; R. 847 (*bis*) ; N. 730 (ἀρνυκίδων) ; Mein., *op. cit.*, II, 2, 892 ἀρνοί δὲ βληγ᾽ ἄζουσι. Autocratès ; *ibid.*, III, 177 (II, 10) ἄρναι, Anaxandride ; Platon a deux exemples caractéristiques (dans Ast, *op. cit.*, s. v.), l'un (*Politic.* 268 E) à propos de la toison d'or, l'autre (*Phaedr.* 241 D) dans un vers. Sacrifices : Dittenb., *op. cit.*, 618, 9 (ἀ[ρ]γῶν, restitué par Paton, seul nom. s. connu de ce mot), Cos ; 615, 9, 30, 32, 34, 35, Myconos ; 653, 67, 68, Andania ; 588, 46, Délos. Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Or. att., Xén.

7. II 352 ; Ω 262 ; ι 220, 226 ; ε 224, 242 ; τ 398 ; absent chez les Trag. — fragments compris — chez Thuc., Herdt., Ar., Pl., les Or. att. ; présent chez Pindare, d'après l'*Et. M.*, v. Rumpel, *op. cit.*, s. v. ; pour les Com. gr. et Xén., plus loin, p. 339, n. 6. Victime dans Dittenb., *op. cit.*, 616, 46, 59 et 621, 11, Cos ; 623, 3, Rhodes.

8. ι 461, 447 (κριὲ πέπον, épisode du Cyclope) ; Pind. P. IV, 68, 161 (Phrixos) ; Herdt. II, 42 (*bis* ; Égypte) ; VI, 50 (jeu de mot sur Κριός) ; Soph. *Aj.* 237 ἀργί-ποδας κρ. (les deux Atrides) ; Ar. *Av.* 568, 971, Pl. 820 (sacrifices) ; N. 661, 135 (nom propre) ; Xen. *Anab.* II, 2, 4 (sacr.) ; *Cyrop.* VII, 4, 1, bélier de guerre ; corriger d'après cela *Dict. des Aut.*, I (1877), p. 422a, 1^o, où il est cru que κριός, dans ce sens, n'était pas entré dans la terminologie militaire du v^e s., à cause de Thuc. II, 76, 4 ἐμβολήης ; ce doublet a persisté, v. Aristophon (com. moy., cf. Mein., *op. cit.*, I, 410) προσβολήν πρὸς οἰκίαν... κριός, Mein., *op. cit.*, III, 357 (I, 5) ; nous avons donc bien ici le sens obsidional de ce mot, il paraît même consacré ; consulter C. Wescher, *Poliore. d. Gr.*, 4^e, 1867, p. 11, etc. Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, 56, Magnésie sur le Méandre ; 653, 67, 69, Andania. Absent chez Esch., Th., Eur., Pl., Or. att. Pour les Com. gr., plus loin. Voir dans Witkowski, *Les lic. de l'art chrétien*, 1920, *La Chute d'Hellé dans l'Hellespont*, p. 158.

9. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*, οἷς, etc., οἰοπό-

La note 10 est à la page 338.

jouissent pas moins, pour des raisons pratiques, d'une certaine considération auprès de nos auteurs ¹. Du menu bétail homérique surnage *μηλον* ², qui déjà chez Homère a un sens plutôt flottant ³. Ajoutons, en revanche, que le *βοῦς*, le *bœuf*, chez les Attiques, était fort à la mode ⁴; le *χοῖρος*, le *cochon*, pareillement ⁵.

λος, etc.); Soph. OC. 475, fr. 110, p. 154, et 366, 1, p. 218, Nauck, *op. cit.*; pour *Trach.* 695-6, v. éd. Tournier-Desr., *op. cit.*, et O. Keller, *op. cit.*, I, 329; Eur. *El.* 513; Ar. P. 1112; Mnesimaque, Mein., *op. cit.*, III, 507 (v. 47); Pl. *Pol.* II, 363 B = Hes. *Op.* 234; Xen. *Cyrop.* I, 4, 7; IV, 4, 1; V, 2, 2; *Anab.* IV, 5, 19; V, 3, 12; VI, 2, 2; *Hell.* VI, 4, 29; *Memor.* II, 7, 13; III, 2, 1; II, 5 (la plupart du temps, confondus avec d'autres bestiaux). Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Or. att.

10. Celui-ci absent dans Hom.; dans Ar. seulement, *Eq.* 661 (sacr.); manque dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Soph., Com. gr., Or. att., Pl., Xen.; *χίμαρα*, *chèvre* (pour la différence avec *αἴξ*, v. Arstt., *H. A.*, XXI, 8), dans Esch. *Ag.* 232; Soph., *Past.*, Nauck, *op. cit.*, Fr. 445, 2; Xen. *Lac.* XIII, 8; *Hellen.* IV, 2, 12; *An.* III, 2, 7 (toujours pour sacrifice); le monstre, dans Hom. Z 179-181; II 328; cf. Hes. *Th.* 322; Pind. O. XIII, 90; Mein., *op. cit.*, III, 347 (I, 3 et 9); IV, 506 (10) et, probablement aussi, II, 296 (21). — V. Dittenb., *op. cit.*, 438, 203, Delphes.

1. A remarquer l'absence chez Aristt. de *πρόγονοι* (dans ce sens), *μέτασσα*, *ἔρσαι* et *χίμαρος*. Pour *ἄμνος*, *ἔριφος*, *κριός*, *ῥίς* (et *ῥάγιλος*), *χίμαιρα*, v. Ind. Arstt., *op. cit.* Sur *χίμ.*, scol. Théocr., Ahrens, *Bac. gr.*, *op. cit.*, II, 36, 8; 37, 5.

2. Dans Hom. 77 fois; Esch. *Ag.* 1416; *Eum.* 944; *Sept.* 275; fr. 44, 5; 158, 4; Pind. P. IV, 148, O. VII, 63, 80; Herdt. I, 119 *μηλείων κρεῶν*; Soph. *Aj.* 601 (mais v. Tournier, *op. cit.*, à ce vers), [1061]; fr. 178, 966; *El.* 280 (*μηλοσφαγῶ*); Eur. *An.* 1100; *Ph.* 1255; *Sup.* 1201; *Cy.* 28, 35, 122, 162; *Ion* 228-9, 377; fr. 630; Ar. *Av.* 1232; *Lys.* 189, 196; Straton, Mein. *op. cit.*, IV, 545, 21 et 24; Lycurgue, 238, 12 (cf. note *ibid.*, éd. Dobson) *μηλόβοτον*. Absent dans Thuc., Platon, Xen. (!) et les Or. att. — sauf Lycurgue.

3. Cf. Ar. Byz., *op. cit.*, 199 *de caprinis quoque gregibus*; cf. 198 et 197 *καὶ τὰς αἴγας οὕτω καλεῖ*; Eust., *op. cit.*, Ind., s. v., *αἴτε αἴγες καὶ αἱ ῥίς παρ' Ὀμήρου καὶ οἱ βόες*, avec références; Ebeling, *Lex. homer.*, 3 vol. 80, 1880 s., s. v. μ. Les Attiques se donnent plus de champ : *Σοφοκλῆς... δόξειεν ἄν πού καὶ τὰ θηρία πάντα μῆλα καλεῖν*, Ar. Byz., *op. cit.*, 197; cf. Phryn. dans I. Bekker, *An. gr.*, 3 vol. 80, 1814-21, p. 17, 8 (t. I) *πάντα τὰ τετραπόδα*; v. *Thes.*, Bailly, Liddell A. Scott, etc.

4. Pour Hom., conspectus dans A. Behring, *Ind. hom.*, 80, 1891 : 173 *βοῦς*; Esch., 12; Herdt., 7; Pind., 8; Soph., 9; Eur., 11; Ar., 15; Com. gr., 27; Mén. 1002 K., ap. Durham, *The Vocab. of M.*, 80, 1913, *βοιδοῖς*, s. v.; Pl., 20 fois; Xén., 35; Dém., p. 426, 2 (*De male gesta Leg.*, 75) *βοῦς ἔτρεπε πολλάς*. Absent dans Thucydide. — Cf. Stuck, *op. cit.*, 49 B et son Index.

5. § 73, cf. 81; Esch., 3 fois; Soph. fr. 217, v. Ellendt-G., *op. cit.*, s. v.; *δελφαί*, fr. 596, v. *ibid.*; Ar., 16 fois; v. dans Dunbar, *op. cit.*, *χοίριον*, *χοιρινῶν*, et 4 *δελφάκια*; Com. gr., 6 γ., 16 *δελφ.*; Pl. *Pol.* II, 378 A; Dem. 1269, 10 (= *In*

Par ce dernier exposé, nous nous sommes mis à même de saisir dans leur ensemble le sens des observations qui sont le fond de cette étude. Pourquoi, chez Homère, cette richesse de bétail et pourquoi, notamment, cette pénurie caprine chez les Attiques ? Les chèvres existaient toujours. Leur nom n'avait point péri. Le témoignage d'Aristote est sans doute insuffisant à le prouver ; on pourra toujours arguer qu'il dissertait, en naturaliste, froidement, sur un terme oublié de ses concitoyens. Mais ceux-ci l'emploient çà et là et les échelons admirablement normaux entre αἴξ, χιγίδιον et le grec moderne γίδι ¹ attestent irréfutablement qu'ils employaient un mot vivant et qui ne cesse point de l'être. Pour nous, deux conclusions se dégagent avec évidence des faits réunis jusqu'à présent.

La première est que le succès de μόσχος ², de βοῦς, de χοίρος, de πρόβατα et de μῆλα, comme celui de ἀμνός, ἔριος etc., s'explique par cette circonstance que les vocables susdits représentaient, avec plus ou moins de précision, les principales viandes de boucherie, celles que, quotidiennement, les Athéniens voyaient à l'étal de leurs bouchers ou *créopoles* ³.

Il ne faut certainement plus compter la chèvre, au ^v^e s., parmi les chairs comestibles, du moins chez les gens de quelque avoir ⁴ ou de quelque éducation. Xénophon, affamé avec ses hommes, dans un pays où, nous l'avons vu ⁵, les chèvres ne manquent guère, énumère des κρέα ἄρνεα, ἐρίφεια, χοίρεια, μόσχεια, ἐρνίθεια, qu'il a pu se procurer et qui ornent sa table — παρετίθεσθαι ἐπὶ τὴν αὐτὴν τράπεζαν ⁶ ; il n'a pas de κρέα αἴγεια. De même, le comique Euboulos donne un menu appétissant et détaillé où les αἴγες n'ont pas la moindre

Con. XIV) τοὺς ὄρχεις τοὺς ἐκ τῶν χοίρων (v. la note *ib.*, Dobson, t. VIII, 271 et ci-dessous) ; Xen. An. VII, 8, 3 ; Œc. 17, 10 ; Lac. XV, 5 (ἀπὸ τοῦτο χοίρων). Abs. dans Th., Pind., Herdt., Or. att. — sauf Dém. La rareté relative des mentions vient sans doute de ce que l'animal est peu plaisant ; mais on voit qu'il est partout un peu. Sa chair était des plus recommandées, v. Hippocr., Œuvres compl., Littré, 10 vol. 8^o, 1839-1861 (t. X, Ind.), Du Rég. dans les mal. aiguës, *ib.*, t. II, p. 492 : La viande de porc (ὑεῖα) est la meilleure de toutes ; Du Rég., 46, t. VI, 546-7.

1. V. ci-dessus, p. 313, n. 2-5.

2. Ci-dessus, p. 319, n. 1-2.

3. Ou *ephthopoles* (ἐφθοπώλης), Dict. des Ant., I, 2 (1887), s. v. Cibariorum, 1158b ; κρεοπωλῆς, *ib.*, III, 2 (1904), s. v. *lanio*, p. 922a et 922b.

4. O. Keller, *op. cit.*, I, 304, compte le bouc parmi les mets du pauvre.

5. Ci-dessus, p. 324, n. 1.

6. Anab., IV, 5, 21.

place ¹. Enfin, Hippocrate déclare cette dernière viande peu recommandable ². Je crois donc que, d'après ces trois textes, non utilisés dans l'article *Cibaria* du *Dictionnaire des Antiquités* ³, il conviendrait de remettre au point ce qu'il y a d'un peu flou et de contradictoire dans cet article au sujet de la chèvre qui se mange ou ne se mange pas. Cela devait varier suivant les époques et suivant les lieux. Le régime de la ville d'Athènes différait, cela va de soi, de celui de la campagne ou de la province.

Par contre, il faudra résolument ranger le bélier parmi les viandes de table ! D'abord, le bélier se mange encore de nos jours, d'après mes informations personnelles, en Normandie et à Paris même. En ce qui concerne le v^e s. d'Athènes, les Comiques sont particulièrement instructifs. Mais il faut ici distinguer soigneusement. Le bélier est une bête légendaire et doit nombre de ses présences chez nos auteurs à la mythologie ⁴. Il est aussi un animal de sacrifice ⁵. Son ingratitude est proverbiale ⁶. Il donne par ses cornes classiques un singulier montant à une locution ancienne dont nous retrouvons la trace chez Hésychius ⁷. Il désigne aussi une plante ⁸. Voici cependant qui est inattendu : il signifie parfois le mouton ! Certains comiques nous parlent d'un bélier *τομίας* — c'est Antiphane ⁹ — ou encore de *κριοῦς ἐκτομίας* — c'est un Anonyme ¹⁰. Ces *τομιαί* ou

1. Mein., *op. cit.*, III, 234 (I) *θύνονος τέμυχρος, κρέα δελεφκίων, | χορδαί* (*boyaux*) τ' ἐρίφων, ἤπαρ τε κίπρου, | κριοῦ τ' ὄρχις (ci-dessous, p. 341, n. 3), *γόλικές τε βοός* (tripes), | *κρηνία τ' ἀρνίων, νῆστis τ' ἐρίφου* (*le jejenum?*), | *γαστήρ τε λαγώ, φύσκη* (boudin), *χορδῇ* (andouille), *πεύμων, ἀλλᾶς τε* (saucisson).

2. Hipp., *op. cit.* (Littre), II, 491, parle de cette viande comme étant de digestion difficile ; cf. VI, 357.

3. Ci-dessus, *l. cit.*

4. *Dict. d. Ant.*, *op. cit.*, I, 1 (1877), s. v. ; O. Keller, *op. cit.*, I, 319-24 ; Fr. Cumont, *Textes et monuments*, I, 1899, fo, p. 212, n. 5 ; p. 144, n. 9 ; cf. p. 187, fig. 12. — Mein., *op. cit.*, III, 177 (II, 11), *Φρίξος*.

5. Mein., *op. cit.*, II, 1, 502^r (VII, 2), Eupolis, *ἔστι | κριὸν Χλόη Δήμητρι* ; IV, 701 (385).

6. Mein., *op. cit.*, II, 1, 463 (X, 1) ; III, 177 (II, 11) ; IV, 304 (333), Mén.

7. Mein., *op. cit.*, II, 1, 688 (24) *κριοῦς ἀσελγόκερος*, d'un grand bélier en bronze ; *ἀσελγ.*, pour Hésychius, équivaut à *μέγας ἢ σποδρός*, et il s'appuie sur l'expression *ἄνεμον ἀσελγῇ* — comme on dit encore *ἄνεμος ἄνεμος*, un grand vent ; cf. *un sale coup*, etc. Quelquefois, à Paris, *salement* = *beaucoup*.

8. Mein., *op. cit.*, III, 583 (I, 2), le pois chiche.

9. Mein., *op. cit.*, III, 73 (2).

10. *Ibid.*, IV, 701 (385).

ἐκτομίει ne sont pas autre chose que des béliers arrachés aux fins de la remonte, lâchons le mot, des moutons en personne; car, un mouton, c'est précisément un bélier qui ne peut plus en être un.

Et pourquoi leur faire subir cette opération? Est-ce uniquement pour les rendre stériles? Non pas. Euboulos assaisonne un diner de κριῶν τ' ἔρχεαι¹. Les Grecs, en effet, étaient friands de ces raffinements gastronomiques, de ces *délicatesses* culinaires, comme dit l'*Avare*². Ils en usaient de même avec d'autres animaux³. Peu leur importait, au surplus, de continuer à nommer κριῶς celui qui avait cessé de l'être. Les citadins, de tous les temps, n'approfondissent pas leur nourriture. Qui de nous, quand il mange du roquefort, voit le lait de brebis auquel il le doit⁴?

Les Attiques ne s'intéressaient plus à leur faune pour elle-même. Ils se mouvaient au milieu de désignations incolores et creuses. Et c'est la seconde conclusion qui s'impose à nous dans cette étude. C'est un fait indubitable et troublant que le petit bétail leur échappe; ils connaissent surtout celui qui leur crève les yeux, le bœuf, la vache, le porc, le cochon, le veau. Je n'irai pas dire certainement que les Attiques n'avaient pas le sentiment de la nature. Cette hérésie serait aussitôt détruite par ce seul vers de Sophocle où la lumière du jour

ἔῳα κινεῖ φθέγγεται ὀρνίθων σαφῇ⁵.

Celui qui a pu surprendre à l'aube le pépiement des oiseaux avait le sens précis des choses, même s'il s'est contenté du terme vague de ὀρνίθεσς, sans oser nommer le moineau, στρουθίς, et même s'il attribue au plein éclat du soleil — λαμπρὸν ἥλιου σέλας — un éveil musical produit déjà par les premières striures de l'aube⁶.

1. *Ibid.*, III, 234 (1).

2. *L'Avare*, II, 5, *Grands écrivains*, VII (1882), 112; ce sont les Allemands qui ont appliqué le terme à la charcuterie.

3. Ci-dessus, p. 38, n. 5; 40, n. 1; Athénée, IX, p. 396, éd. Schweigh., *op. cit.*, III, p. 462; *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Cibaria*, 1159b, 1160a. M. Escoffier, très versé dans nos traditions culinaires, m'apprend que les *animelles* du bélier et du cerf jouissaient dans l'ancienne cuisine d'une réputation méritée qu'elles gardent toujours. Cf. A. Escoffier, *Le guide culinaire*, [1921], 80, p. 504.

4. On interdisait à Athènes, à cause de cela sans doute, d'immoler la jeune brebis, *Dict. des Ant.*, art. *Cibaria*, déjà cité, p. 1158a.

5. *El.* 18; sur σαφῇ, v. Tournier à ce vers; il supplée ὥστε σαφῇ γίγνεσθαι.

6. Il y a du flottement dans la vision du grand poète; il semble croire que la

Ce que les Attiques n'avaient plus, c'était le sentiment des animaux. Ils avaient perdu les habitudes de la vie pastorale, ils s'en étaient éloignés, ils ne vivaient plus dans la communion des bêtes — comme Homère.

Et voici donc qui, pour finir, nous amène à prendre la question homérique par un nouveau biais. Elle est toute différente de la question de Shakespeare, dans laquelle il y a toujours un auteur, quel que soit son nom, quel que puisse être aussi le déchet de certaines attributions ¹. Le débat est plus haut ; nous voulons savoir si l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un homme ou d'un peuple. Et il n'y a vraiment pas lieu de pleurer l'existence d'un Homère, du moment que nous rendons à une nation entière la poésie incomparable que nous nous obstinons à concentrer dans la cervelle d'un unique individu.

L'essentiel est de voir nettement le fond du litige. La reconnaissance d'Eumée, cela est bien entendu, a fondé une fois pour toutes la littérature mondiale ; la présentation et l'émotion, tout y est. Il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'Homère soit un littérateur.

M. Michel Bréal, on ne l'ignore point, a soutenu cette thèse peu croyable, dans un livre célèbre : *Pour mieux connaître Homère* ². J'ai beaucoup connu, beaucoup pratiqué M. Bréal. Il fut mon maître à l'École. Il m'appuya, jusqu'à un certain moment, à l'Académie des Inscriptions. Enfin, il me parla souvent de l'ouvrage cité. Je l'ai toujours trouvé fort préoccupé d'un mot que lui aurait dit M. Renan, et que celui-ci devait sans doute entendre à sa façon. « Il ne faut pas laisser de l'inconnu », répétait-il d'après Renan. Il s'était donc attaqué à l'inconnu que renferme Homère. Ce souci perce dans son volume ; l'Iliade doit cesser « de paraître une production incompréhensible » ³ ; il ne veut pas que la critique laisse « s'introduire le mystère dans ce pays grec où l'on a toujours adoré la lumière et la

lumière du soleil — v. 17 — succède immédiatement à la nuit noire d'étoiles — *μῆλινά τ' ἄστρον ἐκλέλοιπεν εὐφρόνη*, v. 19. Nous sommes à Mycènes — v. 9 — c'est-à-dire dans une ville ; on s'attendrait donc à des chants de moineaux. Le *στρούθος* est connu d'Homère, des tragiques et des comiques du ^{ve} s., v. l'excellentissime article de Thompson, *A Gloss. of gr. birds, op. cit.*, s. v. *στρούθος*.

1. Abel Lefranc, *Sous le masque de « W. Shakspeare »*, William Stanley, VI^e comte de Derby, 2 vol: 120, 1918.

2. Paris, Hachette, 120, s. d. ; la question homérique est traitée en 131 p. (avec peu de références) ; un *Lexilogus* court de la p. 134 à la p. 309.

3. P. 38.

raison » ¹ ; aussi convient-il de faire rentrer l'épopée hellénique « dans l'ordre normal des productions humaines » ², « en écartant le merveilleux » ³.

Je ne suis pas sûr que M. Bréal n'ait, au fond, établi quelque rapprochement entre deux *inconnus* dissemblables et ne se soit complu à caresser dans son Homère une sorte de réplique de la *Vie de Jésus*.

Mais de ce que l'on exprime une opinion sur tel ou tel phénomène historique, il ne s'ensuit pas de nécessité que l'*inconnu* se soit évanoui devant l'interprétation qu'il nous plaît d'en proposer.

Celle de M. Bréal, si je la saisis bien, se réduit aux traits suivants :

L'épopée homérique n'est nullement une « épopée spontanée et populaire » ⁴ ; « l'instinct créateur des foules » ⁵ n'a rien à y démêler. C'est une « élaboration savante » ⁶, accusant un « degré avancé de civilisation » ⁷. Elle est plus que cela, elle est une œuvre factice, artificielle, archaïsante, puisqu'on y constate « la systématique préterition » ⁸ de la monnaie, « comme si nous avions affaire à un peuple de pasteurs » ⁹, le « parti pris » « d'éluder le mot propre » ¹⁰, quand il s'agit d'écriture, alors que les aèdes « ne pouvaient en ignorer l'existence » ¹¹. Voilà ce que commandait « une loi du genre » ¹², grâce à laquelle on reculait dans le passé la scène de l'action ; « l'amour de l'églogue est un produit de l'excès de civilisation » ¹³, d'où l'apparente simplicité de « l'épisode de Nausicaa » ¹⁴, digne de l'*Astrée* ou de *Trianon* ¹⁵.

Ainsi, lorsque dans le folklore moderne de tous les pays, celui de la

1. P. 65. Au surplus, le critique aurait fort à faire.

2. P. v.

3. P. 64.

4. P. 124.

5. P. 123.

6. P. 109.

7. P. 81.

8. P. 9.

9. *Ibid.*

10. P. 7.

11. *Ibid.*

12. P. 5. Toutes ces pages, 5 s., sont à méditer en entier.

13. P. 75.

14. P. 75.

15. *Ibid.*

Grèce, notamment, nous rencontrons des princesses aux mœurs antiques, c'est que les conteurs ou les poètes sont dégoûtés des raffinements de leurs patelins ; pour ce qui est du fameux message en « caractères funestes » ¹ confié à Bellérophon ², les aèdes fuyaient avec horreur « le mot propre », parce que, ayant lu *L'histoire de l'écriture dans l'Antiquité* de Philippe Berger, ils savaient qu'une des marques des époques primitives et, sans doute, des poésies populaires est l'absence de l'écriture ³. Pourquoi au moins ne s'en servaient-ils pas pour leur compte ?

Maintenant, cette préméditation littéraire, si attentive sur tous les points, si avertie, est-elle du fait d'un Homère, d'un auteur unique ? M. Bréal ne va point jusque là. L'épopée homérique est une « œuvre collective » ⁴ ; il y a « des poèmes d'aventures qui ont précédé l'Iliade » ⁵ ; puis est venu un « atelier où l'Iliade a été mise en ordre et fixée » ⁶. Et voici la conclusion nettement formulée : « L'auteur de toute cette ample littérature épique ne peut être un individu : l'œuvre est trop grande ; en ceci Wolf a raison. Mais l'auteur ne peut être non plus une foule : sur ce point la vraisemblance a toujours protesté. Mais l'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant ses règles, ses traditions » ⁷ — dont, toutefois, me semble-t-il, les membres n'avaient pas l'air d'être d'accord entre eux. Ils avaient pensé à tout, sauf à s'expliquer les uns aux autres comment il se faisait que la formule des *pièdes légers* — $\pi \acute{\epsilon} \delta \alpha \varsigma \acute{\omega} \nu \acute{\upsilon} \varsigma$ — fût constamment appliquée à un héros dont l'immobilité par dépit — $\mu \tilde{\eta} \nu \iota \varsigma$ — sous une tente constituait la base et le pivot du poème.

Cette association homérique tenait son siège en Lydie. Je n'insiste pas sur ce point. M. Bréal lui-même mentionne dans une note ⁸

1. P. 7.

2. Z 168-9.

3. V., précisément, dans Ph. Berger, *op. cit.*, 80, 1892, éd. II, p. 12, de quelle manière on peut signifier un arrêt de mort, sans écriture ; M. Bréal a lui-même démontré que $\gamma \rho \acute{\alpha} \varphi \omega$ veut dire « gratter, égratigner », *inciser*, *op. cit.*, p. 6, et *Mém. Soc. Ling.*, VI (1882), 396 ; Bréal et Bailly, *Dict. ét. lat.*, 80, 1885, s. v. *scribo* (p. 330a) ; non cité dans Prellwitz, *op. cit.*, s. v. $\gamma \rho \acute{\alpha} \varphi \omega$. Boisacq, s. v.

4. Pour mieux conn. *Hom.*, *op. cit.*, p. 46.

5. P. 55.

6. P. 126.

7. P. 113.

8. P. 73.

l'ouvrage classique de Radet ¹. Ce livre lui est tombé sous les yeux au moment où il composait le sien et ce livre lui offrait une localisation séduisante. Il lui a peut-être inspiré la date à laquelle il s'arrête ; il admet le commencement du VII^e s. comme limite extrême de l'épopée d'Homère. Il part des années 561-528 où, sous Pisisrate, les deux épopées furent, d'après une tradition, recueillies à Athènes et fixées par écrit ². Puis il concède un maximum de cent cinquante ans de transmission orale ³. Pourquoi est-ce « le plus » ⁴ qu'on puisse supposer ? Pour altérer ce qui se transmet oralement d'un homme à l'autre, il suffit quelquefois d'une seconde.

En tout cas, si nous ajoutons 150 à 561, nous obtenons 711, c'est à savoir le commencement du VIII^e s. et non du VII^e. Peu importe, croyons-nous, d'ailleurs, cette différence dans de pareils espaces chronologiques.

De toutes façons, la date et le lieu choisis par M. Bréal estampillent pour lui l'épopée homérique. Elle n'est pas due à « un peuple de pasteurs » ⁵ ; il faut nous « ôter de l'esprit l'idée d'une société primitive » ⁶ ; l'antiquité de l'Iliade et de l'Odyssée est « antiquité de convention et d'imagination » ⁷. Cela revient à chaque page du volume. « La vie agreste, les occupations champêtres sont bien loin ⁸. »

Nous avons pu voir, tout au contraire, par l'histoire de la chèvre et de quelques autres animaux, à quel point, avec Homère, nous sommes en présence d'une mentalité rurale, avec les Attiques, d'une mentalité citadine. Nos témoignages sont d'autant plus valables que nos témoins sont inconscients.

A coup sûr, il faut s'entendre sur ce que peut être un poète populaire. On en fait une mécanique à poèmes. Dès l'instant où l'on fait des vers qui se tiennent, on pratique un art dont il faut bien que l'on soit conscient. Les poètes populaires sont la plupart du temps

1. G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (687-546), 80, 1893 (*Bibl. d. éc. fr. d'Ath. et de R.*, fasc. 73).

2. P. 36. Précisions et discussions dans A. Pierron, *L'Iliade d'Hom.*, éd. II, 80, I (1883), p. 1 s.

3. *Op. cit.*, p. 36.

4. *Ibid.*

5. P. 9.

6. P. 73 ; sur la civilisation lydienne, Radet, *op. cit.*, 260 s.

7. P. 12.

8. P. 158.

des professionnels; seulement, ce sont des professionnels de village. Les rhapsodes étaient des villageois. Leurs descendants vivent encore dans les patelins grecs, où je les ai souvent rencontrés, entre autres dans l'immortel Pyrgui de Chio, lorsque j'y tressaillis à mes premières révélations homériques et linguistiques ¹. C'est une profonde erreur de croire qu'« un art parvenu à son point de perfection » ² est un art de savants. Le *Vampire* est une pure merveille, le chef-d'œuvre de la Grèce moderne ³. Il est pourtant bien un produit du peuple grec. La grosse différence avec les gens de lettres, c'est que les *aèdes* n'écrivent pas, même en un siècle d'imprimerie. D'autant plus faut-il réfléchir aux années qui peuvent séparer l'invention de l'écriture de son usage administratif et celui-ci de son utilisation littéraire courante.

Au *Vampire* se rattache notre réflexion dernière. Ce poème ferait partie du *Cycle acritique*. Le *Cycle acritique* se compose de plusieurs morceaux se rapportant chacun à un épisode de la vie de Digénis Acritas ⁴. Ces morceaux existent encore aujourd'hui, éparpillés. Mais, au moyen âge, sous la main d'un ou de plusieurs *assembleurs*, ils ont été réunis en un tout, en un récit suivi ⁵. Hélas! c'est encore un des travaux que je n'aurai pas eu le temps d'entreprendre. Dans une étude poussée, on dépisterait là des analogies singulières et profondes avec le grand problème d'Homère.

Mercredi, 1^{er} décembre 1920-vendredi, 4 février 1921.

Jean PSICHARI.

1. V. mon *Ταξίδι*, éd. II, *op. cit.*, p. 123 s. Dans les *Essais de gr. hist. néo-gr.*, t. II (1889), p. CXLV-CLIX, j'ai essayé de montrer comment, dans deux contes recueillis par moi-même, les formes voyagent avec les conteurs, exactement comme chez Homère. Je m'imagine toujours que dans ces quelques pages il y a pour la question homérique les indications les plus utiles. Dans le livre si suggestif de M. Bréal, la partie linguistique serait, je crois, tout entière à reprendre.

2. Bréal, *op. cit.*, p. 92.

3. *La Ballade de Lénore en Grèce*, 8^o, 1884, p. 7 (*Rev. de l'hist. des religions*, IX (1884), 27-64).

4. N. G. Politis, *Ἑξλογαὶ ἀπὸ τῶν τραγῳδῶν τοῦ ἐλληνικοῦ λαοῦ*, 2 vol. 8^o, I (1914), p. 79 s. V. *La Ballade de Lén.*, *op. cit.*, p. 12 (= 36) n. 1.

5. Liste dans mes *Essais*, *op. cit.*, I (1886), p. 8-9.

L'ORIGINE D'ARIEL

L'origine véritable du délicieux génie de *La Tempête*, Ariel, cette création unique du théâtre shakespearien, est restée inconnue jusqu'à l'heure présente aux éditeurs de Shakespeare. Certes, on s'est aperçu depuis longtemps que le nom qui est, on le sait, de provenance hébraïque, se trouvait dans l'Ancien Testament. Je l'y ai même rencontré, au cours de recherches récentes, au moins cinq fois¹. Mais cette constatation ne nous apprenait rien sur les raisons qui ont pu amener le poète à donner une telle appellation à son personnage, exécuteur des volontés du prince et magicien Prospero. J'ai étudié, en effet, avec attention tous les passages de la Bible où se rencontre le nom d'Ariel²; il est impossible d'y découvrir le moindre rapport avec l'Ariel de *La Tempête*. En particulier, les rapprochements qui ont été faits avec le texte d'Isaïe ne comportent aucune vraisemblance³. Fait essentiel, le nom d'Ariel n'est donné nulle part, dans la Bible, à un ange ni à un démon³. On ne l'a

1. Voy. mon ouvrage : *Sous le masque de William Shakespeare : William Stanley, VII^e comte de Derby* (Paris, Payot, 1919, 2 vol. in-16), tome II, p. 234 et suiv. Les commentateurs de Shakespeare que j'ai consultés ne citent presque tous qu'une seule mention. Furness, *The Tempest*, p. 6-7, en cite deux, d'après deux éditeurs différents. Il y en a en réalité cinq que voici : *Nombres*, xxvi, 17 ; *I Paral.*, xi, 22 ; *I Esd.*, viii, 16 ; *Isaïe*, xxix, 1-7 ; *Ezech.*, xliii, 15-16.

2. Le rapprochement fait par Malone et d'autres avec le texte d'Isaïe est inadmissible ; il comporte une erreur de traduction. Il n'a jamais été question d'un esprit familier dans le texte d'Isaïe (verset 4) : Ariel est un nom qui désigne Jérusalem dans ce passage, d'une façon d'ailleurs obscure. Voir la trad. de la Bible d'Ed. Reuss.

3. Par contre, il peut y avoir quelque intérêt à signaler ici, sans y insister, que le nom d'Uriel, l'ange du magicien de l'époque élisabéthaine, John Dee, ami du comte de Derby, est appliqué à un ange dans le IV^e livre d'Esdras. C'est là probablement que Dee l'a pris. Or, cet ange, qui tient une place essentielle dans la première vision apocalyptique dont ce livre nous apporte le récit, remplit précisément le rôle

jamais signalé, antérieurement à *La Tempête*, comme ayant été attribué à un esprit ou à un génie quelconque. Après la comédie shakespearienne, le premier texte qui ait fait de ce nom un usage analogue est postérieur de vingt-cinq ans à l'apparition sur la scène du messager de Prospero. C'est dans *The hierarchy of the blessed Angels* de Thomas Heywood, ouvrage publié en 1635 par un ancien membre de la compagnie des comédiens du sixième comte de Derby, que se rencontre le nom d'Ariel appliqué à un ange : l'un des sept princes d'anges ou esprits qui président aux eaux sous Michel l'archi-prince. Les éditions de Shakespeare les plus récentes ne signalent pas autre chose. On peut donc dire que, dans l'état actuel des recherches, le poète de *La Tempête* reste le premier auteur qui ait employé le nom d'Ariel pour désigner un esprit ou génie mis au service d'une puissance magique.

Tel était le résultat auquel nous étions arrivé, il y a deux ans, au moment de la publication de *Sous le Masque de William Shakespeare*.

Nous avons exposé alors, — ce que toute la critique savante des cinquante dernières années semble avoir méconnu totalement, — que le cadre de la pièce shakespearienne est fourni d'un bout à l'autre par les arts magiques. « C'est une série d'enchantements produits par Prospero, à l'aide des pouvoirs magiques dont il dispose, qui forment la trame de la pièce. Aucun doute à cet égard. De cette constatation découlent, on le verra, d'importantes conséquences. En effet, d'une part, c'est la magie qui sert de ressort à cette pièce, et, de l'autre, cette même magie nous est présentée sous l'aspect le plus favorable et d'une manière qui implique, si j'ose dire, l'entière sympathie de l'auteur. Ce sont là deux faits essentiels qui, par une omission inexplicable, ne semblent pas avoir attiré l'attention des nombreux auteurs qui se sont occupés de *La Tempête* ». Chose à peine croyable, dans la nouvelle édition

d'intermédiaire entre la Divinité (Altissimus) et Esdras. Il lui révèle les secrets du Très-Haut. Uriel répond, en somme, à l'appel d'Esdras, comme l'ange qui porte le même nom répond aux évocations ou incantations magiques de John Dee, et Ariel à celles de Prospero. Voy. IV^e livre, chap. iv à x ; Uriel est nommé spécialement dans iv, 1 ; v, 20 ; x, 28, mais l'ange qui apparaît et qui parle dans les chapitres iv à x est toujours Uriel. Remarquons qu'on rencontre aussi, dans la *Steganographia*, un esprit de ce nom.

1. Cf. *Sous le Masque*, t. II, p. 212. Sauf un traducteur français, François-Victor Hugo.

des *Œuvres de Shakespeare* que viennent d'entreprendre sir Arthur Quiller-Couch et John Dover Wilson, à l'University Press de Cambridge, le volume consacré à *La Tempête*, qui est le premier de la série et qui a été publié ces jours-ci (mars 1921), ne contient pas la plus petite explication touchant l'existence de ce cadre, le rôle joué par Prospero en tant que magicien, ni celui du fidèle Ariel qui remplit auprès de lui les « fonctions d'esprit »¹.

Depuis longtemps, confiant dans les données qui viennent d'être sommairement évoquées, d'après *Sous le Masque*, j'avais l'intime conviction que le nom de *my dainty Ariel* se retrouverait, quelque jour, dans un livre de science magique, antérieur à notre poète, comme étant celui d'un « esprit » analogue à celui de la pièce shakespearienne. Je cherchais toujours, lorsqu'une circonstance fortuite² me mit en mesure de découvrir le texte tant souhaité. Il s'agissait bien d'un véritable livre de magie, comprenant des procédés et formules de conjuration, bref l'ouvrage technique que les constatations faites au tome II de *Sous le Masque* semblaient désigner par avance. C'est là, évidemment, que l'auteur du théâtre shakespearien a pris à la fois le nom et le rôle de l'« esprit » qu'il met au service de Prospero.

Cet ouvrage n'est autre que la *Steganographia* du célèbre Jean Trithème, abbé du monastère bénédictin de Spanheim (1462-1516), traité considéré, au XVI^e et au XVII^e siècle, comme un livre magique dangereux, et même souvent proscrit comme tel. L'édition qu'il m'a été donné de consulter, à notre Bibliothèque nationale, est celle-ci :

1. Tout ce que je puis relever dans l'Introduction, c'est cette affirmation extraordinaire, formulée en passant (page LIV), à propos d'une comparaison faite entre le *Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* : « ... But whereas in *A Midsummer-Night's Dream* the fairies were Warwickshire elves (!) playing their pranks anarchically, at their own sweet fancy, to befool mortals, the more rarefied spirits of *The Tempest* obey, under threat, a mortal's compulsion. » MM. Quiller-Couch et Wilson semblent ignorer soigneusement tout ce que j'ai écrit sur *La Tempête* et plus récemment encore sur *Le Songe d'une nuit d'été* (voy. *La réalité dans Le Songe d'une nuit d'été* dans les *Mélanges Bernard Bouvier*, éd. Sonor, Genève, 1920 ; *l'Opinion* des 16 et 23 octobre 1920, *l'Illustration* et *The Illustrated London News* du 30 oct. 1920). Tout cela n'aura qu'un temps. De tels procédés se retourneront un jour contre ceux qui les auront employés.

2. Un indice venu d'Amérique, par l'intermédiaire d'un lecteur de *Sous le Masque*.

Steganographia hoc est Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa, authore reverendissimo et clarissimo viro Joanne Trithemio abbate Spanhaimensi et magiae Naturalis Magistro perfectissimo. Præfixa est huic operi sua clavis seu vera introductio ab ipso Authore concinnata ; hactenus quidem a multis multum desiderata, sed a paucissimis visa : nunc vero in gratiam secretioris Philosophiæ studiosorum publici juris facta. Francofurti, 1606.

Il semble bien que ce volume, comme le porte son titre, soit la plus ancienne édition connue de la *Steganographia*. Cet ouvrage étant regardé comme un manuel de sorcellerie n'avait dû circuler jusque là qu'en manuscrit. Sa publication était donc évidemment toute récente, quand le poète, alors épris d'une vive curiosité à l'égard des sciences occultes, sur les suggestions probables de John Dee, fut amené à le consulter. On verra plus loin par suite de quelle circonstance historique notre dramaturge put songer à lui emprunter une donnée précise. Ouvrons donc ce livre, et cherchons, à travers ses pages mystérieuses, la mention d'Ariel en même temps que l'explication du rôle qui lui est dévolu en matière de conjurations astrologiques. Le nom de l'« esprit » de Prospero se rencontre au début du livre III, au cours d'un tableau astrologique qui nous est annoncé dans les termes suivants : « Dixit autem Menastor : septem sunt Planetæ quibus præsumt angeli et illis sunt 21 spiritus subjecti per quos nunciantur arcana. Horum nomina per tabulam exponamus : Mansiones spirituum cum planetis. »

Ici s'offre à nous le tableau des sept planètes de l'Astrologie, placées dans leur ordre habituel, avec les noms de l'ange qui préside à chacune d'elles et des trois esprits qui lui sont soumis et ont la mission d'annoncer les « arcanes » : « spiritus subjecti per quos nunciantur arcana ». Après Saturne, dont l'ange s'appelle Oriffiel, vient, à son rang, Jupiter, avec le signe qui caractérise cette planète. L'ange qui la régit s'appelle Zachariel, et les trois esprits qui lui sont soumis s'appellent Ariel, Raphael et Amael. On sait que, dans *La Tempête*, Ariel est toujours taxé de *spirit*, esprit (*my spirit, my brave spirit, my spiriting gently*), expression qui correspond exactement à celle de Trithème. Il est, d'autre part, absolument subordonné, *subjectus*, à Prospero. Comme nous l'avons démontré dans *Sous le Masque*, Ariel n'est nullement un « esprit de l'air », ainsi qu'on l'a toujours cru, mais un esprit qui agit à travers les quatre éléments.

Trithème, après avoir présenté son tableau des planètes, avec les noms des anges et esprits qui sont assignés à chacune d'elles, fournit ces curieuses indications complémentaires (f° 163) :

« Isti sunt septem Angeli planetarum secundum traditionem antiquorum sapientum, quorum quilibet ducit Mundum annis trecentis quinquaginta quatuor mensibus bis binis in ordine suo.

« Orifel est Angelus Saturni, qui a principiocatione is gubernavit mundum annis 354, mensibus 4, etc.

« Nos autem ea, quæ nostro conducunt proposito, prosequentes, septem Angelis planetarum prædictis 21 subjectos alios spiritus, hoc est, unicuique tres non ambigimus secundum hujus modi artis nostræ institutionem : *per quos intentionis nostræ operamur effectum*. Ordinem planetarum consuetum observabimus, a supremo omnium Saturno incipientes usque ad Lunam : primo cujuslibet principalis angeli operationem conscribentes, ac deinde subservientium et capitula per ordinem conjungentes. »

Il serait curieux, pareillement, de suivre l'auteur à travers ses formules de conjurations et les descriptions des caractères propres aux autres esprits qui se trouvent énumérés dans les deux premiers livres de son ouvrage. Les uns ne peuvent agir que le jour, d'autres sont réservés à la nuit, d'autres encore ne connaissent pas d'interruption dans leur action. Certains d'entre eux sont préposés à des régions particulières de la terre et à un élément en particulier. Ainsi Buriel est qualifié de « nocturnus, lucifugus, et habitans in lacubus et foraminibus terræ, et non sit operatio per eum, nisi in nocte ». Tel esprit est préposé à l'Orient, tel autre à l'Afrique, et ainsi de suite. Il y a, dans la première catégorie, trente et un esprits supérieurs qui sont étudiés en autant de chapitres et qui ont chacun, sous son commandement, vingt princes ou ducs, cent comtes et un nombre indéterminé de serviteurs, « qui habent officium generale super omnia ». Pour accomplir les conjurations, il est indispensable de connaître les lieux où se tiennent les esprits, leurs noms et leurs caractéristiques, les heures propices, etc. Cet exposé d'ordre cabalistique offre assurément un grand intérêt, mais nous n'avons pas à y insister ici. Ariel seul doit nous retenir.

La déclaration du maître magicien est formelle : ce sont les trois « esprits subordonnés » qui exécutent les volontés et intentions du conjurateur. Le rapport qui existe entre l'Ariel de la *Steganographia* et celui de *La Tempête* est donc aussi clair que possible : l'un et

l'autre accomplissent les volontés de l'être supérieur qui les tient sous son commandement. L'origine de l'inoubliable « esprit » de Prospero est désormais connue. Elle nous est fournie par un ouvrage d'occultisme, et ce nouvel élément vient encore confirmer les données déjà si saisissantes que nous avons groupées, il y a deux ans. L'auteur de la pièce shakespearienne a puisé les éléments de son cadre magique aux sources d'informations magiques qui lui étaient familières. Nous avons démontré dans *Sous le Masque*¹ que William Stanley, VI^e comte de Derby, était lié spécialement avec le célèbre John Dee, mathématicien de rare valeur, astronome, hydrographe, et en même temps magicien, astrologue et alchimiste, qui vécut de 1527 à 1608. William Stanley le protégea, lui fit obtenir la place de directeur du collège de Manchester, et le fréquenta assidûment durant un certain temps.

Mais il est un autre rapprochement, non moins frappant, qui s'impose à notre attention à propos du comte de Derby. Ariel est le premier des trois « esprits » préposés, sous les ordres de Zachariel, à la conduite de la planète Jupiter. Or, parmi les sept planètes, c'est incontestablement celle-ci qui devait avoir les préférences d'un Derby, amateur de sciences secrètes. Nous renvoyons, sur ce point, au chapitre qui traite de l'énigme d'Aetion dans le premier volume de *Sous le Masque*. La célèbre légende de l'Aigle et de l'Enfant, associée étroitement à l'histoire de l'origine des Derby, rattachait, en effet, ces derniers, au point de vue de la fiction mythologique, à Jupiter enlevant Ganymède. L'explication de l'allusion faite par Spenser, sous le voile d'Aetion, à William Stanley, nous a conduit déjà à constater ce curieux rapport. S'adressant à Ferdinand Stanley, V^e comte de Derby et frère aîné de William, Thomas Nashe l'appelle *Jove's Eagle-born Ganimed*. On sait le rôle du nom Ganymède dans *As you Like It*, où le poète a développé avec complaisance une donnée fournie par la *Rosalynde* de Thomas Lodge, un des écrivains protégés par la famille de Derby, et qui vécut dans son intimité. Que d'autres indices apparaissent çà et là, à travers le théâtre shakespearien, pour nous montrer des allusions à Jupiter : c'est ce dont on ne saurait douter, pour peu qu'on examine, par exemple, *Cymbeline*, où Jupiter et son aigle remplissent, au V^e acte, un rôle si caractéristique. Il s'agit de cet étrange rêve

1. Tome II, p. 227 et suiv.

de Posthumus, demeuré totalement inexpliqué jusqu'à l'heure présente, et dans lequel paraissent les père, mère et frères de Posthumus en même temps que Jupiter et son aigle. Nous avons affaire, selon toute évidence, au cours de cette scène curieuse, à une évocation de souvenirs et de traditions familiales. Or, depuis longtemps, on a reconnu, parmi les critiques et les commentateurs qui se sont occupés de *Cymbeline*, que ce drame singulier offrait un sens très particulier entre toutes les pièces de Shakespeare. Émile Montégut le notait avec insistance, en comparant *La Tempête* avec *Cymbeline* : « . . . Ne pourrait-on pas en dire autant de *Cymbeline*, et la scène des visions de Posthumus dans la prison ne donne-t-elle pas à ce drame le même caractère ? Seulement ici la fête dramatique, au lieu de célébrer un mariage, aurait eu pour but de célébrer une réconciliation à laquelle s'intéressait la haute société anglaise, et mille détails qui nous charment par leur seule délicatesse, comme des festons et des arabesques auxquels nous ne voyons d'autre but que celui de nous amuser, auront été saisis comme de subtiles allusions par un public choisi et initié qui applaudissait dans les vers du poète les fantômes de sentiments qui devaient rester muets en lui. » Il serait aisé de citer ici d'autres jugements analogues émis tant par les critiques anglais¹ que par ceux de notre pays. Cepen-

1. Voy. l'édition de *La Tempête* de Quiller-Couch et Wilson, signalée plus haut, p. L, LV, etc. : « No one can react Shakespeare's later plays in a block without recognising that the subject which constantly engaged his mind towards the close of life was *Reconciliation*, with pardon and atonement for the sins or mistakes of one generation in the young love of the children and in their promise. This is the true theme of *Pericles*, *Cymbeline*, *The Winter's Tale*, *The Tempest* successively. But the process of reconciliation — especially when effected through the appeal of sons and daughters — is naturally a slow one, and therefore extremely difficult to translate into drama, which handles « the two hours' traffic of our stage » and therefore must almost necessarily rely on the piling of circumstance and character upon one crisis and its swiftest possible resolution. In attempting to condense such « romantic » stories of reconciliation as he had in his mind, Shakespeare was in fact taking up the glove thrown down by Sir Philip Sidney in his pretty mockery of bad playwrights », et plus loin : « But still this play abides, after three hundred years, eloquent of Shakespeare's slow sunseting through dream after dream of reconciliation ; forcing tears, not by « pity and terror », but by sheer beauty ; with a royal sense of the world, how it passes away, with a catch at the heart surmising hope in what is to come. And still the sense is royal. . . » Quel extraordinaire témoignage, encore qu'involontaire, en faveur de l'attribution du théâtre shakespearien au VI^e comte de Derby !

dant, rien, absolument rien n'évoque ni ne justifie, dans la carrière de Shakespeare, cette idée de réconciliation familiale qui s'affirme d'une manière si nette dans *Cymbeline*, et que l'on retrouve, également traitée avec une sorte de prédilection, dans les pièces de la dernière période du poète : *Périclès*, le *Comte d'Hiver*, *La Tempête*. Par contre, la situation du VI^e comte de Derby, au moment même où ont été élaborés *Cymbeline* et *La Tempête* s'accorde, de la façon la plus certaine, avec la conception morale qu'expriment ces deux drames. Le thème du pardon s'imposait à lui, pour ainsi dire, après une pénible période d'épreuves. C'est le moment où la paix et la sérénité, après de longs orages, rentrent dans l'âme du comte de Derby. L'immense procès qui lui a valu tant d'agitations et de craintes s'est terminé, vers 1607, par une décision du Parlement ; les rivalités de famille, si accentuées pendant treize ou quatorze ans, s'atténuent définitivement pour faire place à un arrangement général¹. Une harmonie relative succède aux inimitiés créées par les ardentes compétitions et les vastes procédures commencées, au lendemain de la mort du cinquième comte, entre William Stanley, d'une part, et sa belle-sœur et ses nièces de l'autre. Ainsi les concordances les plus manifestes ne cessent de se révéler entre la vie de Lord Derby et le théâtre shakespearien. Le choix même d'Ariel nous apporte aujourd'hui une donnée nouvelle qui se rattache sans effort à toutes celles qui ont été déjà signalées.

Ajoutons encore que son nom, choisi par une eurythmie si heureuse, se retrouve dans un autre ouvrage de Trithème, publié peu après la mort de l'auteur et souvent réédité depuis. Il s'agit de sa *Polygraphia cum clave seu enucleatorio*², qui fut aussi très répandue en France, spécialement sous la forme d'une traduction donnée en 1561 : *Polygraphie et universelle écriture cabalistique de M. I. Tritheme Abbé, traduite par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auvergne, à Paris, pour Jacques Kerver*³. On y rencontre, au folio 141 v^o,

1. Prospero déclare à Ariel au début de l'acte V : « ... Quoique je sois blessé au vif par l'énormité de leurs offenses, cependant je prends parti contre ma colère avec ma raison plus noble. Il est plus beau d'agir par vertu que par vengeance ; du moment qu'ils se repentent, l'unique but de mon projet est atteint et ne réclame pas de moi un froncement de sourcil de plus. »

2. Éd. 1518, 1550, 1564, 1571, 1600, 1613, 1621. Traductions nombreuses et rééditions données, en outre, sous d'autres noms par des plagiaires.

3. Publiée également sous cet autre titre : *Clavicule et interprétation sur le contenu és cinq livres de Polygraphie et universelle écriture cabalistique*. Kerver, 1561. La traduction de G. de Collange contient 13 figures de planisphère.

col. 12, ligne 17, le nom d'*Ariel* parmi les mots ou noms employés dans l'écriture cabalistique ¹.

Une dernière remarque, que nous croyons offrir une portée singulière en ce qui touche la question si controversée de la date et de l'origine véritable de *La Tempête*, terminera notre exposé. L'abbé Jean Trithème avait été étroitement lié avec son souverain, l'Électeur palatin Philippe. Il lui dédia sa *Steganographia* par une série d'épîtres réparties à travers cet ouvrage et qui semblent associer le prince d'une manière continue à l'exposé des doctrines cabalistiques du mystérieux abbé, si souvent accusé de sorcellerie. Le *Magiæ naturalis Magister perfectissimus* s'adresse donc, avec une insistance remarquable, au cours de son ouvrage « ad Comitum Palatinum Rheni, Ducem Bavarix, Sacrique Imperii Principem Electorem ». Les deux pages qui précèdent la mention de l'esprit Ariel (au folio 162) sont remplies par une de ces lettres dédicatoires, celle qui ouvre la 3^e partie du livre. Or, cet Électeur Philippe, dont le nom est évoqué si fréquemment dans la *Steganographie*, est l'ancêtre direct de l'Électeur palatin Frédéric V, roi de Bohême, qui épousa, au mois de février 1613, la princesse Élisabeth, fille du roi Jacques I^{er} d'Angleterre. *La Tempête* fut représentée au cours des fêtes de ce mariage et l'on s'est souvent demandé si cette représentation ne devait pas être considérée comme la première de la pièce. On ne connaît, avant la date du mariage princier, qu'une autre représentation, souvent contestée, qui aurait eu lieu, à la cour, au printemps de 1611. Mais le document qui nous fournit ce dernier fait a été longtemps argué de faux et, après de longues polémiques, son authenticité demeure encore fort suspecte auprès de certains érudits de l'époque présente ². Mon sentiment particulier a toujours été que l'œuvre exquise qui nous fait entendre l'adieu du poète au théâtre, avait dû être représentée pour la première fois à l'occasion des noces de l'Électeur palatin. Il suffit de lire la comédie avec quelque attention pour apercevoir qu'elle a dû être jouée à l'occasion d'un mariage princier. Les divertissements, l'amour et l'union

1. Le même emploi peut être signalé dans l'ouvrage de G. Selenus (pseudonyme d'Auguste, duc de Brunswick et de Lunebourg) : *Gustavi Seleni Cryptomenytices et cryptographix libri IX, in quibus plenissima Stenographix a Joh. Trithemio olim conscripta enodatio traditur*. Luneburg, 1624, p. 119.

2. Le *Supplément littéraire* du *Times* est actuellement rempli de polémiques relatives à ce sujet (mars 1921).

de Ferdinand et de Miranda, avec l'allusion possible que plusieurs critiques ont signalée, dans l'épisode de la mort supposée du fils du roi de Naples, à la perte toute récente du fils et héritier présomptif de Jacques I^{er}, Henri, prince de Galles : tout cela indique, selon les vraisemblances, une cérémonie analogue à celle qui se déroula en février 1613.

Nous avons fait observer jadis ¹ que l'auteur de *La Tempête* avait sûrement fait preuve d'une grande audace en employant, d'un bout à l'autre de sa pièce, un cadre magique, et en traitant les enchantements avec la plus sérieuse sympathie. C'est là une exception unique en son temps, alors surtout que le roi Jacques professait les sentiments les plus violents à l'égard des magiciens et sorciers contre lesquels il écrivit tout un livre et qu'il fit poursuivre avec la dernière rigueur. Le fait que le livre magique qui a fourni au poète le nom et le rôle de transmission et d'exécution de l'esprit Ariel, venait de paraître en 1606, après avoir attendu sa publication un siècle entier, et qu'il évoquait en même temps des souvenirs et des traditions de famille chers au jeune marié, Frédéric V, dont l'ancêtre avait favorisé les sciences occultes, ce fait, dis-je, ignoré jusqu'à ce jour, explique maintenant bien des choses. Le voile qui nous cachait les origines véritables de *La Tempête* se soulève peu à peu. Là où il n'y avait que mystère et incertitude, des faits précis se dégagent. La fin du secret est proche.

Mars 1921.

ABEL LEFRANC.

1. *Sous le Masque*, II, p. 212 et suiv.

ADDITION

A LA PAGE 125.

Les *juniores* de l'acte de 721 doivent être rapprochés des *conductores* du Registre du pape Grégoire le Grand. Voy. l'étude de Paul Fabre, *Les colons de l'Église romaine au VI^e siècle* (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, 1896, p. 74-91).

F. LOT.

TABLE DES MATIÈRES

Les chiffres italiens indiquent la partie orientale du volume.

	Pages.
BARTHÉLEMY (Adrien). Notes de lexicographie et de grammaire arabes.	43
BÉRARD (Victor). Les diaskeuastes de Fr. Aug. Wolf.	181
BLOCH (Jules). La nasalité en indo-aryen.	61
CHATELAIN (Émile). Sur deux fragments de manuscrits des Métamorphoses d'Ovide.	289
CLERMONT-GANNEAU (Charles). Les épitropes de la province d'Arabie.	161
COHEN (Marcel). Groupes de consonnes au début du mot en éthiopien.	141
FARAL (Edmond). Le conte de <i>Richent</i> : ses rapports avec la tradition latine et quelques traits de son influence.	253
FINOT (Louis). La légende de Buddhaghosa.	101
GAIDOZ (Henri). Cûchulainn, Béowulf et Hercule.	131
GILLIÉRON (Jules). Les conséquences d'une collision lexicale et la latinisation des mots français.	55
HAUSSOULLIER (Bernard). La voie sacrée de Milet à Didymes.	85
HAVET (Louis). La nuit de l'enlèvement dans l'original grec des <i>Adelphes</i>	1
JEANROY (Arthur). Le troubadour Pujol.	157
JOUGUET (Pierre). Petit supplément aux Archives de Zénon.	215
<i>Avec 1 planche.</i>	
LAMBERT (Mayer). Le groupement des langues sémitiques. ...	51
LEFRANC (Abel). L'origine d'Ariel.	347
LÉVI (Sylvain). La suite des idées dans les textes sanscrits, à propos d'une des inscriptions de Nasik.	91

LÉVY (Isidore). Divinités égyptiennes chez les Grecs et les Sémites	271
LOT (Ferdinand). Un grand domaine à l'époque franque : Ardin en Poitou. Contribution à l'étude de l'impôt.....	109
<i>Addition</i>	357
MARÇAIS (William). Le nom d'une fois dans le parler arabe du Djendouba (Nord-Ouest tunisien)	121
MAROUZEAU (Jules). Synonymes latins	13
MEILLET (Antoine). Sur les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes	169
MORET (Alexandre). La profession de foi d'un magistrat sous la XII ^e dynastie	73
NOLHAC (Pierre de). Un éloge latin de Mellin de Saint-Gelais	23
PASSY (Paul). Les restes d'un patois champenois à Cunfin-en-Bassigny (Aube).....	237
PRINET (Max). Armoiries combinées d'évêques et d'évêchés français	75

Avec 1 planche.

PSICHARI (Jean). La chèvre chez Homère, chez les Attiques et chez les Grecs modernes	303
REUSS (Rodolphe). Jean-Frédéric Simon	29
SCHEIL (Vincent). Deux cylindres solaires	1
SOTTAS (Henri). « Non solum... sed etiam » en égyptien.	9
WEILL (Raymond). Kamès de Thèbes. Les rois thébains, les Asiatiques en Égypte et la dynastie des Apopi à la veille du Nouvel Empire.....	25
ZEILLER (Jacques). Sur un point de géographie ecclésiastique ancienne : le prétendu évêché danubien de Comea.....	103

0

33. Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, par Gustave Fagniez. 12 fr.
34. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 2^e partie. 10 fr.
35. Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation. Avec 10 planches gravées. 15 fr.
36. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome I^{er}. (Epuisé.)
37. Histoire critique des règnes de Childerich et Childevech, par W. Junghans, traduite par Gabriel Monod, et augmentée d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), par E. Ledrain, in-4^e, 1^{re} liv. (Epuisé.)
39. L'inscription de Evian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon, 1^{re} partie. 6 fr.
40. Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais), par J. Gilliéron. Avec une carte. 7 fr. 50
41. Le Querolus, comédie latine anonyme. Texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français. Précédé d'un examen littéraire de la pièce par L. Havet. 12 fr.
42. L'inscription de Evian, par H. Pognon. 2^e partie. 6 fr.
43. De Saturnio Latinorum versu. Scriptis L. Havet. 45 fr.
44. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome I^{er} en 3 parties in-4^e avec planches. 25 fr.
45. Histoire des institutions municipales de Sensis, par Jules Flammermont. 8 fr.
46. Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial. Episode d'histoire de la renaissance des lettres en Espagne, par C. Graux. 15 fr.
47. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale, par E. Ledrain, 2^e et 3^e liv, in-4. (Epuisé.)
48. Etude critique sur le texte de la vie latine de sainte Geneviève de Paris, avec deux textes de cette vie, par Charles Kohler. 6 fr.
49. Deux versions hébraïques du Livre de Kalilah et Dimnah. La première accompagnée d'une traduction française publiée d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford, par Joseph Derenbourg. 20 fr.
50. Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1202 à 1378, par Alfred Leroux. 8 fr. 50
51. Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, par William-B. Borend, 1^{re} partie. Stèles, bas-reliefs et fresques. In-4^e avec 19 planches photographées. 20 fr.
52. Les lapidaires français du moyen-âge des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, réunis, classés et publiés accompagnés de préfaces, de tables et d'un glossaire, par Léopold Pannier. Avec une notice préliminaire par Gaston Paris. 10 fr.
53. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome II. (Epuisé.)
54. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, par Abel Bergaigne. Tome III. (Epuisé.) 25 fr.
55. Les Etablissements de Rouen. Etude sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Verneuil, La Rochelle, Saintes, Oléron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Poitiers, etc., par A. Giry. Tome I^{er}. 15 fr.
56. La métrique naturelle du langage, par Paul Pierson, avec une notice préliminaire de Gaston Paris. 10 fr.
57. Vocabulaire vieux-breton avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux-breton, gallois, cornique, armoricain connues, précédé d'une introduction sur la phonétique du vieux-breton et sur l'âge et la provenance des gloses, par J. Loth. 10 fr.
58. Hinc mar De ordine palatii epistola. Texte latin traduit et annoté par Maurice Prou. 4 fr.
59. Les Etablissements de Rouen, etc., par A. Giry. Tome II. 4 fr.
60. Essai sur les formes et les effets de l'affranchissement dans le droit gallo-franc, par Marcel Fournier. 5 fr.
- 61 et 62. Li Romans de Carité et Misericorde du Renclus de Moiliens. Poème de la fin du ^{xiii}^e siècle. Edition critique accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste de rimes, par A.-G. van Hamel, 2 vol. 20 fr.
63. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, 2^e partie. Compilation dite de « Frédégaire », par Gabriel Monod. 6 fr.
64. Etudes sur le règne de Robert le Pieux (996-1034), par Ch. Pfister. 15 fr.
65. Nonius Marcellus. Collation de plusieurs manuscrits de Paris, de Genève et de Berne, par H. Meylan, suivi d'une notice sur les principaux manuscrits de Nonius pour les livres I, II et III, par Louis Havet. 5 fr.
66. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah de Cordone, publiée par Joseph Derenbourg. 25 fr.
67. Du parfait en grec et en latin, par Emile Ernault. 6 fr.
68. Stèles de la ^{xix}^e dynastie au Musée égyptien du Louvre, publiées par E. Gayet. Avec 60 planches. Vol. in-4^e. 17 fr.
69. Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmour. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique, par A. Barthélemy. 3 fr. 50
70. Etudes sur le papyrus Prisse. — Le livre de Kaqimma et les leçons de Ptah-Hotep, par Philippe Virey. 8 fr.
71. Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa, par H. Pognon, avec 14 pl. 10 fr.
72. Johannis de Capua Directorium vite humane, alias parabola antiquorum sapientum. Version latine du livre de Khalilah et Dimnah, publiée et annotée par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut. 2 fascicules. 10 fr.
73. Mélanges Renier. Recueil de travaux publiés par l'Ecole (Section des sciences historiques et philologiques) en mémoire de son président Léon Renier. Avec portrait. 15 fr.
74. La Bibliothèque de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac, avec 1 pl. en photogr. 15 fr.
75. Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle, par Abel Lefranc. 6 fr.
76. Etude sur les relations politiques du pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V (1362-1370), d'après les registres de la chancellerie d'Urbain V, conservés aux archives du Vatican, par Maurice Prou. 6 fr.
77. Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. Texte, notes et introduction par G. Desdevises du Dezert. 5 fr.
78. Simon Portius. — Grammatica lingue græce vulgaris. Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique par Wilhelm Meyer, avec une introduction de Jean Psichari. 12 fr. 50

79. La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu, par Arthur Amaud. 7 fr.
80. Les inscriptions antiques de la Côte-d'Or, par Paul Lejay. 9 fr.
81. Le livre des parterres fleuris d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah. Traduit en français sur les manuscrits arabes, par Moïse Metzger. 13 fr.
82. Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris, par E. Løseth. 18 fr.
83. Le théâtre indien, par Sylvain Lévi. (Épuisé.)
84. Documents des archives de la Chambre des comptes de Navarre (1196-1334), publiés par Jean-Auguste Brutsils. 6 fr.
85. Commentaire sur le Séfer Yesira ou Livre de la création par le Gaon Saadja de Fayyoun, publié et traduit par Meyer Lambert. 10 fr.
86. Etude sur Geoffroi de Vendôme, par L. Compain. 7 fr. 50
87. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Les derniers Carolingiens, Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (934-991), par Ferdinand Lot. 13 fr.
88. La politique extérieure de Louis de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François I^{er} (1525-1526), par G. Jacqueton. 13 fr. 50
89. Aristote, Constitution d'Athènes. Traduite par B. Haussoullier avec la collaboration de E. Bournuet, Jean Bruhnes et L. Eisenmann. 5 fr.
90. Le poème de Gadrin, ses origines, sa formation et son histoire, par Albert Fécamp. (Épuisé.) 8 fr.
91. Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par Pierre de Nolhac. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. 2 volumes avec un portrait inédit de Pétrarque et de ses fac-similés de ses manuscrits.
92. Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec, publiées par Jean Psichari. 22 fr. 50
93. Les chroniques de Zar'a Yâ 'eqôb et de Ba'eda Maryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 1478 (Texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction par Jules Perruchon. 13 fr.
94. La prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus, par Louis Havet. 4 fr.
95. Les lamentations de Matheolus et le livre de Léonce de Jehan le Fèvre, de Reims... (poèmes français du xiv^e siècle). Edition critique accompagnée de l'original latin des *Lamentations* d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction, de notes et de deux glossaires, par A.-G. van Hamel. T. I^{er}. Textes fr. et lat. des Lamentations.
96. Le même ouvrage. T. II. Texte du livre de Léonce ; introduction et notes. 10 fr.
97. Le livre de ce qu'il y a dans l'Hades. Version abrégée publiée d'après les papyrus de Berlin et de Leyde avec variantes et traduction, et suivie d'un index des mots contenus au papyrus de Berlin n° 3001, par Gustave Jéquier. 10 fr.
98. Les tableaux. Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge, par Joseph Bédier. Seconde édition. 12 fr. 50
99. Les annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France (852-898), par Edouard Favre. 8 fr.
100. L'Ecole pratique des Hautes Etudes (1868-1893). Documents pour servir à l'histoire de la section des sciences historiques et philologiques. (Sous presse.)
101. Etude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226), par Ch. Petit-Dutaillis. 16 fr.
102. Plavti Amphitro. Editio L. Havet cum discipulis Belleville, Biais, Fourel, Gohin, Phillipot, Romain, Rey, Roersch, Segrestaa, Tailliant, Vitry. 5 fr.
103. Saint Césaire, évêque d'Arles (503-513), par A. Málnory. (Épuisé.)
104. Chronique de Galawdewos (Claudius), roi d'Éthiopie. Texte éthiopien, traduit, annoté et précédé d'une introduction historique, par William-El. Conzelmann. 10 fr.
105. Al Fakhrî. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abbasside de Bagdad (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère). Avec des prolegomènes sur les principes du gouvernement, par Ibn-At-Tiktakî. Nouvelle édition du texte arabe, par Hartwig Derenbourg. (Épuisé.)
106. Jean Balue, Cardinal d'Angers (1421-1491), par Henri Forgeot. 7 fr.
107. Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Tara, par Godefroy de Blonay. 2 fr. 50
108. Essai sur l'histoire de l'Augustalité dans l'empire romain, par Félix Mourlot. Avec 2 cartes. 5 fr.
109. Titi-Live. Etude et collation du ms. 5726 de la Bibliothèque Nationale, par Jean Diano. 2 fr. 75
110. Philippe de Mézières (1327-1406) et la croisade du xiv^e siècle, par N. Jorga. 18 fr.
111. Les lapidaires indiens, par Louis Fimot. 10 fr.
112. Chronique de Denys de Tell-Mahré (4^e partie). Texte syriaque, avec une traduction française, une introduction et des notes, par J.-B. Chabot. 25 fr.
113. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau. tome II. in-4^e. 23 fr.
114. Etude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut, par l'abbé Joseph Viteau. 12 fr.
115. Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave, par A. Meillet. 6 fr.
116. L'Alsace au xviii^e siècle, par Rodolphe Reuss. Tome I^{er}. 18 fr.
117. La religion védique, d'après les hymnes du Rig-Véda, par E. Bergaigne. Tome IV : Index par M. Bloomfield. 5 fr.
118. Etude sur l'alliance de la France et de la Castille au xiv^e et au xv^e siècle, par Georges Daumet. 6 fr.
119. Etudes critiques sur les sources de l'histoire carolingienne. 1^{re} partie. Introduction. Les Annales carolingiennes. Premier livre : Des origines à 829, par Gabriel Monod. 6 fr.
120. L'Alsace au xviii^e siècle, par Rodolphe Reuss. T. II. 20 fr.
121. Le livre de l'ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie, rédigé en 1274, par Grégoire Aboulfarag, dit Bar-Hebreus, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par F. Nau. 1^{re} partie (texte syriaque) ; 2^e partie (traduction française). 21 fr.
122. Introduction à la chronologie du latin vulgaire, par George Mohl. 10 fr.
123. Essai de dialectologie normande, la palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par Ch. Guérin de Guer, avec tableaux et 8 cartes. 10 fr.
124. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Charles le Simple, par Auguste Eckel. 5 fr.
125. Etude sur le traité de Paris de 1259 entre Louis IX, roi de France, et Henri III, roi d'Angleterre, par M. Gavriloitch. 5 fr.
126. Etudes linguistiques sur la Basse-Auvergne. Morphologie du patois de Vinzelles, par Albert Dauzat. Avec 1 carte. 10 fr.
127. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Louis IV d'Outre-Mer, par Philippe Laner. 12 fr.
128. Diwân de Tarafa Ibn-a' Abd-al-Bakri, accompagné du Commentaire de Yousout-al-A'lam de Santa-Maria, d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Suivi d'un appendice renfer-

- mant de nombreuses poésies inédites tirées des manuscrits d'Alger, de Berlin, de Londres et de Vienne, publié, traduit et annoté par M. Seligsohn. 16 fr.
129. Histoire des religions des Nosairis, par René Dussaud. 7 fr.
130. Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire par Fr. Martin. 6 fr.
131. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933 ?), par R. Poupardin. 15 fr.
132. Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne, par Arthur Giry. 3 fr. 50
133. Hermite Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia ad fidem codicis parisini 1810 denuo collati, editi et apparatus critico breviter P. Gouvreau. 12 fr.
134. Les marchands de l'eau, hanse parisienne et compagnie française, par Émile Picarda. 3 fr.
135. La diplomatie carolingienne, du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (843-877), par Joseph Calmette. 7 fr.
136. Le parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados) (Phonétique, morphologie, syntaxe, folklore) suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots étudiés, par Ch. Guérin de Guér. 16 fr.
137. Tēezaza Sanbat (commandements du Sabbat). Accompagné de six autres écrits pseudo-épigraphiques admis par les falachas ou Juifs d'Abyssinie. Texte éthiopien publié et traduit par J. Halévy. 13 fr. 50
138. Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion, par B. Haussoullier. 13 fr.
139. Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, par A. Meillet. 1^{re} partie. 7 fr.
- 2^e partie. 12 fr. 50
140. Étude sur les sources principales des Mémoires de Xénophon, par A. Chavanon. 5 fr.
141. Histoire de saint Azazil. Texte syriaque inédit avec introduction et trad. française, précédée des actes grecs de saint Pancrace, publiés par la première fois par F. Macler. avec 2 pl. 5 fr.
142. Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part, par M^{me} Victoria Vaschide, avec une carte. 7 fr.
143. Le cautionnement dans l'ancien droit grec, par T.-W. Beasley. 3 fr. 50
144. Le Nil à l'époque pharaonique, son rôle et son culte en Égypte, par Charles Palanque. 6 fr. 50
145. Les officiers royaux des Bailliages et Sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France, à la fin du moyen âge, par Gustave Dupont-Ferrier. Avec 2 cartes. 30 fr.
146. Le parler de Buivide. Essai de description d'un dialecte lituanien oriental, par R. Gauthiot. 5 fr.
147. Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du x^e siècle, par F. Loth. Avec une pl. 20 fr.
148. L'introduction topographique à l'histoire de Bagdad d'Abou Bakr Ahmad ibn Thabit al-Khatib al-Bagdadhi (392-463 H. = 1002-1071 J.-C.). Texte arabe et trad. franç. par G. Salmon. 12 fr.
149. La vida de Santo Domingo de Silos, par G. de Berceo. pub. par J. D. Fitz-Gerald, avec 2 pl. 8 fr.
150. La province romaine proconsulaire d'Asie, depuis ses origines jusqu'à la fin du haut-empire par Victor Chapot. 15 fr.
151. Vie d'Al-Hadjdjadj ibn Yousof, 41-95 de l'Hégire = 661-714 de J.-C. d'après les sources arabes, par Jean Périer. 13 fr.
152. L'origine des Ossalois, par Jean Passy, ouvrage revu et complété par Paul Passy. Avec 6 cartes. 10 fr.
153. La bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario Schiff. 15 fr.
154. Les assemblées du clergé de France. Origines, organisation, (1361-1615), par Louis Serbat. 12 fr.
155. Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie, par Jacques Zeiller. 6 fr.
156. Les Lombards dans les Deux-Bourgoignes, par Léon Gauthier. 12 fr.
157. Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Mediomatrices. Étude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise, par Albert Grenier. 5 fr.
158. Place du pronom personnel sujet en latin, par J. Marouzeau. 2 fr. 50
159. Asanga. Mahayana-Sutralankara. Exposé de la doctrine du grand véhicule selon le système Yogacara. Édité et traduit d'après un manuscrit rapporté du Népal, par Sylvain Lévi. 15 fr.
160. La translation des saints Marcellin et Pierre (Étude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834), par M^{lle} Marguerite Bondonio. 4 fr.
161. Catalogue des actes de Henri 1^{er}, roi de France (1031-1060), par Frédéric Schœne. 6 fr.
162. Études sur l'humanisme français. Guillaume Budé (1468-1540). — Les origines, les débuts, les idées maîtresses, par Louis Delaruelle, avec 2 fac-similés. 7 fr. 50
163. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Bourgogne (838-138). Étude sur les origines du royaume d'Arles, par René Poupardin. 1 fac-similé. 13 fr.
164. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe 1^{er} (1099-1108), par Bernard Monod. 6 fr.
165. Études troniennes. Commentaire sur la 6^e églogue de Virgile tiré d'un manuscrit de Chartres avec divers appendices, par Paul Legendre. Avec un fac-similé. 5 fr.
166. Étude sur l'administration de Rome au moyen âge (651-1252), par Louis Halphen. 7 fr.
167. La commune de Soissons, par G. Bourgin. 18 fr.
168. Morphologie des aspects du verbe russe, par André Mazon. 6 fr.
169. Priscillien et le Priscillianisme, par E.-Ch. Babut. 8 fr.
170. Les monuments romains d'Orange, par Louis Chatelain, avec planches et figures. 12 fr.
171. La presqu'île du Sinai. Étude de géographie et d'histoire, par Raymond Weil, avec cartes. 15 fr.
172. Oppeen d'Apamée. La chasse. Édition critique, par Pierre Boudreaux. 7 fr.
173. Classification des dialectes arméniens, par H. Adjarian. Avec une carte. 5 fr.
174. Le comté de la Marche et le parlement de Poitiers (1418-1436). Recueil de documents inédits précédé d'une étude sur la géographie historique de la Marche aux xiv^e et xv^e siècles, par Antoine Thomas, membre de l'Institut. Avec une carte en couleurs. 12 fr.
175. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Charles le Chauve (840-877). 1^{re} partie (840-851), par Ferdinand Lot et Louis Halphen. 1 plan dans le texte. 8 fr. 50
- 176-177. Jean Calvin. Institution de la religion chrétienne; texte de la 1^{re} édition française (1541), réimprimé sous la direction d'Abel Lefranc, par H. Chatelain et J. Pannier, 1 tome en 2 fasc. de 57^e p. 9 p. de fac-similés, xiv-432; 433 à 841. 25 fr.
178. Annales de Tukulti Ninip II, roi d'Assyrie (889-884), par V. Scheil, de l'Institut, avec collaboration de J. Et. Gauthier. 2 héliogravures, 8 planches. 7 fr. 50
179. Lettres néo-babyloniennes. Introduction, transcription et traduction, par François Martin. 7 fr. 50
180. Hygini astronomica. Texte du manuscrit trionien de Milan, publié par Émile Chatelain, de l'Institut, et Paul Legendre, avec 8 héliogravures. 8 fr.
181. La Chronographie d'Elie Bar Sinaya, métropolitain de Nisibe, trad. pour la première fois d'après le manuscrit ADD. 7197 du Musée britannique, par L. Delaporte. 13 fr.
182. D'Ansse de Villosion et l'Hellenisme en France pendant le dernier tiers du xviii^e siècle, par Ch. Joret, de l'Institut. Avec portrait et fac-similé. 18 fr.
183. Histoire du Comté du Maine pendant le x^e et le xi^e siècle, par R. Latouche, avec un plan. 6 fr.

184. Le budget communal de Besançon au début du *xviii*^e siècle, par Marius Pouchenot. Avec un plan, une vue et une carte. 4 fr. 50
185. Essai économique sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France, de Philippe le Bel à Charles VII, par Adolphe Landry. 7 fr.
186. Études de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris, par A. de Bouard. 7 fr. 50
187. Les jongleurs en France au moyen-âge, par Edmond Faral. 7 fr. 50
188. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Robert I^{er} et Raoul de Bourgogne, rois de France (923-936), par Ph. Lauer. 4 fr.
189. Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent Ans (1329-1391), par J. Cordey, avec deux planches. 10 fr.
190. Asanga. Mahayana-Sutralamkara, etc. T. II. Edité et traduit par Sylvain Lévi. 12 fr.
191. Les Secrétaires athéniens, par Maurice Brillant. 4 fr.
192. Mélanges d'histoire de Cornouaille (v-xi^e siècle), par Robert Latouche, avec 2 planches. 5 fr.
193. Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 1523-1590, par Eugène Saulnier, avec 2 planches. 7 fr. 50
194. Ausias March et ses prédécesseurs. Essai sur la poésie amoureuse et philosophique en Catalogne aux *xiv*^e et *xv*^e siècles, par Amédée Pagès, avec 1 pl. col. 10 fr. 50
195. Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des Commentaires de Diodore de Tarse, par Joseph Deconinck. 6 fr.
196. La France et le Saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française, par Auerbach, avec 8 planches. 15 fr.
197. La Vie de saint Sauson. Essai de critique hagiographique, par Robert Fawtier. 4 fr.
198. La Congrégation de Montaigu (1490-1580), par Marcel Godet, avec planches. 6 fr.
199. Le temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux, par L. Legrain, album de 57 planches et 1 carte, 30 fr. L'album seul. 25 fr.
200. Catalogue de la Bibliothèque Gaston Paris, par L. Barrau-Dihigo. Fasc. 1. 3 fr.
201. Organisation militaire de l'Égypte byzantine. par Jean Maspero. 4 fr.
202. Historiographie de Charles-Quint. 1^{re} partie, suivie des Mémoires de Charles-Quint. Texte portugais et traduit. française, par Alfred Morel-Fatio, de l'Institut. 10 fr.
203. Jean de l'Espine, moraliste et théologien (1505-1597). Sa vie, son œuvre, ses idées, par Louis Hugu, avec un portrait. 4 fr. 50
204. Étude critique sur l'abbaye de Saint-Wandrille, par F. Lot, avec 9 pl. en phototypie. 15 fr.
205. La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Égypte, avec le recueil des formules d'imprécation, par Henri Sottas. 7 fr. 50
206. L'Inquisition en Dauphiné. Étude sur le développement et la répression de l'hérésie et de la sorcellerie, du *xiv*^e siècle au début du règne de François I^{er}, par Jean Marx. 7 fr.
207. Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne, par Charles Bruneau. T. I. A-L. 15 fr.
208. Le prisme S d'Assaraddon, roi d'Assyrie (681-668), avec 7 pl., par le P. Scheil. 5 fr.
209. Étude sur la phonétique historique du Bantou, par L. Homburger. 15 fr.
210. Étude sur Mazarin et ses démêlés avec le Pape Innocent X (1664-1648), par Coville, avec 1 pl. 5 fr.
211. Le roman de Renard, par Lucien Foulet. 13 fr.
212. Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois, par A.-L. Terracher. 60 fr.
213. Le bailliage de Vermandois aux *xiii*^e et *xiv*^e siècles, par Waquet. 15 fr. 60
214. Notes critiques sur Festus, par L. Havet. 3 fr. 75
215. La formation de la langue marathe, par Jules Bloch. 25 fr.
216. Aristote, Constitution d'Athènes. Essai sur la méthode suivie par Aristote dans la discussion des textes, par G. Mathieu. 9 fr.
217. Études sur la littérature pythagoricienne, par A. Delatte. 18 fr.
218. Histoire du texte de Platon, par H. Alline. 18 fr. 75
219. Contribution à l'histoire économique d'Umma, par G. Contenau. 15 fr.
220. Notes critiques sur Propertius, par Louis Havet. 7 fr. 50
221. Le premier Divorce de Henri VIII et le Schisme d'Angleterre, par Ch. Bémont. 8 fr. 25
222. Traité entre Delphes et Pellana, par Bernard Haussoullier. 15 fr.
223. Les Argois de métiers Franco-Provençaux, par Albert Dauzat. 15 fr. 60
224. Les jeux partis d'Adam de la Halle, par L. Nicod. 9 fr.
225. Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille, par J. Gillieron. 25 fr.
226. Étude sur le Lancelot en prose, par F. Lot. 35 fr. 10
227. Ronsard et l'humanisme, par P. de Nolhac. Portrait et autographe de Ronsard.
228. La table hypothécaire de Velleia. Étude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance, par F. G. de Pachtere. 15 fr.
229. Recherches sur l'Épique attique et en particulier sur la date de l'institution, par Alice Brenot. 9 fr. 50

ANNUAIRES

1893. G. Paris : L'altération romane du C latin. — 1894. Ed. Tournier : Notes sur Demosthène. — 1895. G. Boissier : Satura tota nostra est. — Breal : James Darmesteter. — 1896. Gabriel Monod : Du rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'empire carolingien. — 1897. G. Maspero : Comment Alexandre devint dieu en Égypte. — A. Carrière : Joseph Derenbourg. — 1898. A. Carrière : Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient. — 1899. Thévenin : Sur l'histoire des origines de l'institution monarchique française. — 1900. J. Roy : Corrections à l'histoire de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis. — 1901. L. Havet : Un *Canticum* de Cecilius. — F. Lot : Arthur Giry. — 1902. H. Gaidoz : La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme. — 1903. C. Clermont-Ganneau : Ou était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué. — A. Meillet : Auguste Carrière. — 1904. Emile Chatalein : Les Palimpsestes latins. — 1905. Joseph Halévy : La légende de la reine de Saba. — 1906. Alfred Jacob : Le tracé de la plus ancienne écriture onciale. — 1907. J. Soury : Nature des fonctions psychiques chez l'auteur du traité *De la Maladie sacrée*. — 1908. A. Héron de Villefosse : Lycurgue et Ambrosie. — 1908-1909. J. Gillieron : Les noms gallo-romains des jours de la semaine. — 1909-1910. P. Guieysse : Glanures égyptiennes. — 1910-1911. J. Psichari : Cassia et la pomme d'or. — 1911-1913. Bernard Haussoullier : Miroir corinthien inédit. — 1912-1913. Charles Bémont : Gabriel Monod. — 1913-1914. Sylvain Lévi : Miroir du « Baveru-Jataka ». — A. Meillet : Ferdinand de Saussure. — 1914-1915. A. Morel-Fatio : Quelques remarques sur la Guerre de Grenade de H. de Mendoza. — 1915-1916. A. Meillet : Le renouvellement des conjonctions. — 1917-1918. H. Lebègue : Glanures paléographiques. — 1918-1919. V. Scheil : Le poème d'Agusāya. — 1919-1920. A. Thomas : Le jeu de la « Soule ».

Bibliothèque de l'Institut français de Pétrograd. In-8 raisin.

- T. I. Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850), par J. Patouillet. 1912..... 5 fr. 25
- T. II. L'architecture classique à Saint-Petersbourg à la fin du XVIII^e siècle, par L. Hantecœur. 1912, 14 planches hors texte..... 6 fr. 75
- T. III. Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891), par A. Mazon. 1914, avec portrait et fac-similé..... 15 fr.
- T. IV. Emploi des aspects du verbe russe, par A. Mazon. 1914..... *Épuisé.*
- T. V. Le Stoglav ou les cent chapitres. Recueil des décisions de l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction, avec introduction et commentaire, par E. Duchesne. XLVI-292 p..... 18 fr.
- T. VI. Lexique de la guerre et de la Révolution en Russie, par A. Mazon. 1914-1919. 1920..... 7 fr.
- T. VII. Correspondance de Falconet et de Catherine II, par L. Réau. 1921. (*Sous presse*).

Bibliothèque Littéraire de la Renaissance, dirigée par P. DE NOLHAC et L. DOREZ. Série petit in-8, 1-11, par COCHIN, H. LONGNON, STUREL, THUASNE, VILLEY, etc... 2^e série grand in-8, 1-5, par P. DE NOLHAC, COURTEAULT, GUY, ZANTA (*en partie épuisée*). Collection complète..... 300 fr.

Bibliothèque du Quinzième siècle, par P. CHAMPION, G. DOUTREPONT, E. LANGLOIS, MIROT, PETIT-DUTAILLIS, Ch. OULMONT, etc... 1-26, in-8 (*en partie épuisée*). Collection complète..... 1200 fr.

CLARK (C. U.), ancien directeur de l'Ecole des Etudes classiques de l'Académie Américaine de Rouen. **Collectanea Hispanica** [suivi d'une étude sur l'écriture wisigothique, transcription des fac-similés et 70 planches en photogravure reproduisant les plus beaux manuscrits]. Un vol. in-8, 244 p., 70 planches..... 100 fr.

Collection linguistique, publiée par la Société de linguistique de Paris. In-8.

- I. A. MEILLET. Les dialectes indo-européens. 1907..... *Épuisé.*
- II. Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. 1908.... 15 fr. 75
- III. A. ERNOUT. Les éléments dialectaux du vocabulaire latin. 1909. 11 fr. 25
- IV. G. COHEN. Le parler arabe des Juifs d'Alger. 1912..... 37 fr. 50
- V. M. GRAMMONT. Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie. 2^e édit. augm. 1913..... *Épuisé.*
- VI. DRZEWIECKI. Le genre personnel dans la déclinaison polonaise.. 12 fr.
- VII. SETALA. La lutte des langues en Finlande..... 4 fr.
- VIII. A. MEILLET. Linguistique générale et linguistique historique. 1921. 40 fr.
- IX. M. CAHEN. Le vocabulaire religieux du vieux Scandinave. La Libation. 1921..... 30 fr.
- X. — Le mot « dieu » en vieux scandinave. 1921..... 12 fr.
- XI. J. GILLIÉRON. Pathologie et thérapeutique verbales. IV. 1921... 25 fr.

MATHOREZ (J.). **Histoire de la formation de la population française**. Les Etrangers en France sous l'Ancien Régime. Tome premier : Les Orientaux et les Extra-Européens. Grecs, Turcs, Maures, Polonais, Russes, Hongrois, Arméniens, Bohémiens, Indiens et Nègres. Tome 1^{er}. 1919, gr. in-8 de 400 pages 35 fr. Tome II (*Sous presse*).

Classiques français du Moyen Age (Les). Collection de Textes français et provençaux antérieurs à 1500, publiée sous la direction de Mario Roques, directeur de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Vol. in-8. 24 volumes parus..... 85 fr.

LEFRANC (Abel). Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance. In-8^e écu.

- T. I. Maurice de Guérin, d'après des documents inédits. 1910... 7 fr. 50
- T. II. Grands écrivains français de la Renaissance..... 11 fr. 25
- T. III. A. CHENIER. Œuvres inédites publiées d'après les manuscrits originaux..... 10 fr. 25

RABELAIS. Œuvres. Édition critique publiée par ABEL LEFRANC, professeur au Collège de France, J. Boulenger. H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan. Tome III (*sous presse*).

Déjà parus : T. I. In-4 de CLV-214 p. T. II. In-4 de 215-558 p. Ensemble... 37 fr. 50
Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit.

PARIS (Gaston). *Mélanges linguistiques*. Fort vol. in-8. 37 fr. 50— *Mélanges de littérature française du Moyen Age*. 2 gr. fasc. in-8. 37 fr. 50

Mélanges offerts à M. Émile Chatelain, membre de l'Institut, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, par ses élèves et ses amis, 1910, fort volume in-4 de xvi-668 pages et 36 planches en phototypie. 50 fr.

Aug. AUDOLLENT. Bandeau de plomb avec inscription trouvé à Haïdra (Tunisie) *avec planche*. — Henry MARIOTT-BANNISTER. Signs in Kalendarial Tables. — L. BARRAU-DIHIGO. A propos d'un manuscrit hispanique de Leyde (xiii^e siècle). — Ch. BEAULIEUX. Manuscrits et imprimés en France xv^e et xvi^e siècles, *avec planche*. — Elie BERGER. Bulle de Clément V en faveur de Guillaume de Nogaret. — Giuseppe BONELLI. Una sottoscrizione in metro. — Jean BONNEROT. En marge du manuscrit français 147 de la B. N., *avec planches*. — Michel BRÉAL. Fortu, gratu. — John M. BURNAM. Un fragment en écriture onciale. — Dom Paul CAGIN. L'observation paléographique dans l'étude du « Sacramentarium triplex » de Saint-Crall. — A. CARTAULT. Encore les causes de la relégation d'Ovide. — Albert C. CLARCK. A Bodleian fragment of Cicero Tux-quaest, *avec planche*. — D. COMPARETTI. La bibliothèque de Philodème. — Edmond COURBAUD. Sur l'épître I, 1 d'Horace. — Comte François DELABORDE. Note sur le Carolinus de Gilles de Paris, *avec planche*. — Léopold DELISLE. Cujas déchiffreur de papyrus. — Léon DOREZ. Évangélaire exécuté à l'abbaye de Schuttern (viii^e-ix^e siècle), *avec planche*. — René DURAND. L'élection de C. Scribonius Curio au tribunat de la Plèbe en 51. — Comte Paul DURIEU. Ingobert : un grand calligraphe du ix^e siècle, *avec planche*. — F. EHRLÉ S. J. Die Frangipani und der Untergang des Archivs und der Bibliothek der Paepste am Anfang des 13. Jahrhunderts, *avec planche*. — A. ERNOUT. Codex Trecensis, n° 504. — V. GARDTHAUSEN. Antiche citate in den Beschliissen des roemischen Senates. — GOELZER. Ovide et Saint Avit. — A. GRENIER. Quelques fautes des manuscrits et des textes latins touchant les mots composés. — Edmond HAULER. Fronto über klassische Ausgaben lateinischer Schriftsteller. — B. HAUS-SOULLIER. Lettre de Ptolémée à Diodora, *avec planche*. — Louis HAVET. La lacune des « Captifs ». — Alfred HOLDER. Der Isidorius-Codex Augiensis LVII des ger. Hof. und Landesbibliothek in Karlsruhe, *avec planche*. — Charles HOLZINGER. Sur la date de quelques manuscrits d'Aristophane. — Alfred JACOB. La minuscule grecque penchée et l'âge du Parisinus grec 1741, *avec planches*. — N. R. JAMES. A græco-latin lexicon of the thirteenth century, *avec planche*. — Maurice JUSSÉLIN. La garde et l'usage du sceau dans les chancelleries carolingiennes d'après les notes tiroriennes, *avec planche*. — Otto KELLER. Ueber einem verbrannten Codex des Horaz. — Bruno KRUSCH. Das aesthetische frankische Lehrbuch der Dionysianischen Zeitrechnung. — LAFAYE. Lucilius. *Iter Sculum* (Sat. III. vers 98-109, [MORX]). — Henri LEBÈGUE. Le Waltharius du Parisinus 8488*. — Marcel LECOURT. Antoine de La Sale et Simon de Hesdin. Une restitution littéraire, *avec planche*. — Paul LEGENDRE. Notes tironiennes du Vatic. Lat. Reg. 846, *avec planche*. — Paul LEJAY. Les recensions antiques d'Horace. — Nicolas LIKHATSCHEFF. Une lettre de Nicolas Bymerici, *avec planches*. — W. M. LINDSAY. The Notae Iuris of Vat. Reg. 885. — Alcide MACÉ. Le Basiliensis FIII 15* (viii^e siècle). — J. MAROUZEAU. Lagraphie ei = i dans le palimpseste de Plaute. — MARTHA. Sur un passage de la *Consolatio* ad Marcium de Sénèque. — Henry MARTIN. Notes sur les écrivains au travail, *avec planche*. — Antoine MEILLET. Le groupe — VV —. — Arthur MENTZ. Die Anfügung in den Tironischen Noten. — Giovanni MERCATI. Un'oscura nota del Codice Alessandrino. — Dom A. MOCQUEREAU. De la Clivis épigrammatique dans les manuscrits de Saint-Gall, *avec planche*. — Ernesto MONACI. Un rotolo miniato d'art francese a Velletri, *avec planche*. — Victor MORTET. La mesure de la figure humaine et le canon des proportions d'après les dessins de Villard de Honnecourt, d'Albert Durer et de Léonard de Vinci, *avec planches*. — Pierre de NOLHAC. Une lettre inédite de Mabillon à Ciampini. — F. NOUGARET. Juvénal, omission du fragment Windstedt. — Francesco NOVATI. Dagoberto I re d'Austrasia e la Val Bregaglia, per la storia d'una falsificazione, *avec planche*. — Léon-J. PÉLISSIER. Un collaborateur provençal de Montfaucon. — René PICHON. Observations sur le texte de la *Consolatio* ad Marcium de Sénèque. — Paul PIPER. Superstitiones et paganiae E insidienses. — Frédéric PLESSIS. Horace, *Odes*, I, 5, 1 ; — 7, 17 ss. : — 12, 19 ss. — René POUPARDIN. Un fragment en écriture onciale de Julianus Antecessor, *avec planche*. — Maurice PROV. Supplique et bulle du xiii^e siècle. — Jean PSICHARI. L'arbre chantant. — A. RATTI. Manoscritti di provenienza francese nella bibliotheca Ambrosiana di Milano. — Eugène RÉVILLOUT. Une thèse en théologie du xv^e siècle. — Franz RUHL. Sur un manuscrit négligé de Justinus. — Daniel SERRUYS. Contribution à l'étude des « Canons » de l'onciale grecque, *avec planches*. — Seymour DE RICCI. Un fragment en onciale du « Pro Plancio » de Cicéron. — D. Antonio SPAGLOLO. Une leggina di Giustiniano in un miscellaneo Veronese del secolo xii. — Franz STEFFENS. Ueber die Abkürzungsmethoden der Schreibschule von Bobbio, *avec planche*. — René STUREL. A propos d'un manuscrit du Musée Condé, *avec planche*. — Paul THOMAS. Sur quelques passages de Lucain. — J. VAN DEN GHEY. S. J. Rectifications paléographiques. — G. VITELY. Un papiro del Museo græco-romano di Alessandria. — † Henri WEIL. Horatiana. — Charles WESSELY. Un nouveau fragment de la Version grecque du Vieux Testament par Aquila. — ZERETELLI. Zwei unedierte griechische Schultafel.

AS
162
B6
fasc.
227-230

Bibliothèque de l'École
pratique des hautes
études. Section des
sciences historiques
et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

